This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

9904
.75

Library of

Princeton University.

Elizabeth Foundation.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

r 2798

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

I

Nouvelle série. — Tome LV

TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE

PREMIÈRE SEMESTRE

NOUVELLE SÉRIE. — TOME LV

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28, VIe

1903

Digitized by Google

UNIVERSITY
LIBRARY
PRINCETON, N.J.

Digitized by Google

ANNÉE 1903

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

pages

Achelis, Les vierges chrétiennes (A. L.) 257
Albert (Maurice), Le théâtre des boulevards (P. Brun). . . 208
Allain, Pline, IV (E. T.) 517
Allen, Études de poésie populaire (Léon Pineau). 239
Allier, La cabale des dévots, 1627-1666 (P. Brun). 193
Alméras (d'), Avant la gloire, 2e série (Pierre Brun). 252
Altmann, Les anciens sarcophages (M. C.). 123
Amic, En regardant passer la vie (A. C.). 278
Ammann, Konrad et Stricker (F. Piquet). 180
Ancestor (l'), III, octobre 1902 (Ch. Bastide). 136
Ancona (Al. d'), Souvenirs (Ch. Dejob) 176
Ancona (P. d'), Les représentations allégoriques des arts libéraux durant le moyen âge et la Renaissance (Ch. Dejob). 519
Arbois de Jubainville (d'), Principaux auteurs de l'antiquité à consulter sur l'histoire des Celtes (G. Dottin). 109
Aristophane, Les Chevaliers, p. Neil (A. Martin). 82
Aristote, Politique, p. Newman, III et IV (My). 285
Artistes (Collection des Grands). 139
Ashby, Topographie classique de la Campagne romaine (R. Cagnat). 24
Aston, Littérature japonaise (Maurice Courant). 141
Azan, La question indigène en Algérie (M. G. D.). 237
Bailleu, Correspondance de Frédéric-Guillaume III et de la reine Louise avec Alexandre Ier (L. Roustan). 409
Balai, Poésies, p. Zettersteen (J.-B. Ch.) 162
Baldensperger (W.). L'espérance messianique (A. Loisy). . 444
Bale, Catalogus, p. Poole (Ch. Bémont). 286

(RECAP)

OCT 24 1904 187001

Digitized by Google

pages

Barth (J.), Recherches sur les racines hébraïques et araméennes (R. D.) 108
Basiner, Les jeux séculaires (Edmond Blanguernon) 187
Bayard (L.), Le latin de saint Cyprien (Paul Lejay) 447
Bayard (L.) Le gérondif (P.-L.) 237
Beck (Fr.), Recherches sur les manuscrits de Lucain (Paul Lejay) 163
Beckmann, La politique orientale de l'empereur Sigismond (E.) 415
Beljame, Othello, texte critique avec la traduction en regard (Ch. Bastide) 366
Bendall, Catalogue des manuscrits sanscrits du British Museum (V. H.) 515
Bérard (V.), Questions extérieures, 1901-1902 (L.-R.) . . . 158
Bernath, Drames scolaires protestants (J. K.) 358
Bernouilli, La vie intellectuelle à Bâle au xve siècle (H.-L. L.) 38
Bertot, Au lazaret, souvenirs de quarantaine (L. R.) 158
Beyerle, La propriété foncière à Constance (R.) 116
Beylié (général de), L'habitation byzantine (Ch. Diehl) . . . 70
Beyschlag, L'accusation de Socrate (My) 322
Bibliographie internationale des beaux-arts (H. C.) 320
Bishop, L'Eucologe d'Aedeluald (P. Lejay) 227
Blass, Les rhythmes de la prose attique (A. Martin) 9
Bockenheimer, Gutenberg (H.-L. L) 38
Boileau, Les héros de roman, p. Crane (F. Baldensperger) . 239
Boissier, Tacite (P. Lejay) 472
Bon, La Connaissance (Th. Schoell) 160
Bonnal, La méthode dans les hautes études militaires (A. C.) 278
Boos, Histoire de Worms, IV (R.) 392
Borinski, Lessing (E.-H. Bloch) 250
Boscq de Beaumont (du), Souvenirs normands (A. C.) 275
Bousset, Le judaïsme (A. Loisy) 444
Boyé, Les Hautes-Chaumes (B. A.) 137
Brandi, La Renaissance, 2e éd. (H. H.) 519
Brémond, Ames religieuses (A. L.) 78
Brière et Caron, Répertoire méthodique de l'histoire moderne et contemporaine de la France (H.) 99
Bruchet, Le plébiscite occulte du Mont-Blanc (R) 418
Brückner (A.), Histoire de la littérature polonaise (J. Legras). 455
Budde, L'Ancien Testament et les fouilles (A. L.) 78
Budde, Les livres de Samuel (A. Loisy) 442
Bugge, Une inscription runique (E. Beauvois) 263
Bürger, p. Wurzbach (A. C.) 277

Digitized by Google

pages
Bürger (O.). Le Teuerdank (F. Piquet). 215
Cabrol (Dom), Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie (Paul Lejay). 327
Calmette (Joseph), La diplomatie carolingienne (L.-H. Labande). 99
Campagne, Saint-Pierre de Nogaret (H.-L. L.). 39
Canton, Napoléon antimilitariste (R.). 131
Capart, Recueil de monuments égyptiens (G. Maspero). . . 106
Carnoy (A.), Le latin d'Espagne d'après les inscriptions (E. Bourciez). 509
Cauer, L'Iliade et l'Odyssée (My) 77
Caulfeild, Le temple des rois à Abydos (G. Maspero) . . . 3
Cavaignac (Eugène), L'Histoire de l'antiquité d'Éd. Meyer et le papyrus de Strasbourg. 76
Chabot (J. B.), Corpus scriptorum christianorum orientalium. 155
Chamard (Dom), Le linceul du Christ (F. de Mély). 204
Charencey (comte de), L'année linguistique, I (K.) 516
Chastelain (Dom Pierre), Journal, p. Jadart (L.-H. Labande) 293
Chauvin, Bibliographie arabe, VI (M. G. D.) 236
Chavannes, Dix inscriptions de l'Asie centrale (M. Courant). 501
Chéradame, L'Allemagne, la France et la question d'Autriche (B. A). 137
Chicco et Ferrari, Dictionnaire de César (E. T.). 517
Christ, Clément d'Alexandrie (P. L.). 37
Cinquini, Lettres de et à Decembrio (H. H.). 519
Collignon (H.), L'Argenis de Barclay (Paul Lejay). 180
Condamin et Vanel, Martyrologe de l'Eglise de Lyon (P.-L.). 63
Consoli, L'auteur de la Germanie (Em. Thomas). . . .) . . . 246
(Coptes) Documents, I, 2 (G. Maspero). 102
Cordier (H.), Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales II et III (B. A.). 50
Corpus scriptorum christianorum orientalium, I. 481
Coulon, Lettres du pape Jean XXII, I, 3 (Louis Guérard).. 228
Counson, L'influence de Sénèque le Philosophe (E. T.). . . 499
Courant, En Chine (B. Auerbach). 52
Couture (Léonce), Mélanges d'histoire méridionale dédiés à sa mémoire (L.-H. Labande). 289
Couvreur, Les scholies d'Hermias sur le Phèdre (My). . . . 281
Creizenach (W.), Histoire du drame moderne, II (A. C.). .. 427
Curcio, poetae latini minores, I (E. T.). 111
Dasakûmaracaritam, p. Haberlandt (V. Henry).. 482
Danvila, Louise-Elisabeth d'Orléans (H. Léonardon).. . .. 44

Digitized by Google

pages
Dareste (R.), Nouvelles études d'histoire du droit (Ch. M.). 425
Daudet (Ernest), Conspirateurs et comédiennes. (Léonce Grasilier). 174
Decharme (Pierre), Compagnies et sociétés coloniales allemandes (H. Hauser). 497
Déchelette, L'archéologie celtique en Europe (G. Dottin). — Le Hradischt et Stradonic en Bohême et les fouilles de Bibracte (G. Dottin). 85
De Crue, L'Escalade de Genève et la Ligue (R.). 433
Deissmann, Un document original de la persécution de Dioclétien (P. Lejay). 10
Demetrius, Du style, p. Roberts (Am. Hauvette). 246
Démosthène, Philippiques, p. Bassi (A. M.). 356
Denis (E.), La Bohême depuis la Montagne Blanche (L. Eisenmann). 372
Deprez, Clément VI, I (Louis Guérard) 232
Des Marez, Notice critique pour servir à l'histoire des prix (L.-H.-L.). 40
Dessau, Inscriptions latines II, I (R. Cagnat). 447
De Wet, Trois ans de guerre (Henri Baraude). 318
Diels, Fragments des philosophes grecs (J. Bidez). 402
Diels, Les fragments des Présocratiques (J. Bidez). 421
Dobschütz, Les communautés chrétiennes (P. L.). 35
Dognée, Un officier de l'armée de Varus (R. C.). 165
Donnet, En Indo-Chine (C.). 159
Doppet, Mémoires p. Lacroix (A. C.). 276
Doublet (G.), Le jansénisme dans l'ancien diocèse de Vence (G. G.). 206
Drumann, Histoire romaine, II (P. G.). 61
Dubois (M.) et Guy, Les colonies françaises (H. de C.). . . 459
Duemmler, Recueil de travaux à lui offerts (R.). 119
Duff, Edition du IIIe livre de Lucrèce (E. Thomas). 488
Dufresne, Les Cryptes vaticanes (J.-B.-Ch.). 236
Du Teil, Autour du Saint-Suaire de Lirey (F. de Mély). . . 205
Eckels, La conjonction ὥστε (My). 185
Eckermann p. Geiger (A. C.). 277
Egypte (Documents) tirés des musées royaux III, 8-9 (G. Maspero). 103
— (inscriptions d') I (G. Maspero). 105
Einstein, La Renaissance italienne en Angleterre (J. Lecoq). 347
Eleutheropoulos, La culture des peuples germano-romans (H.-L.). 73
Enlart, Manuel d'archéologie française (Em. Mâle). 12
Eschine, Discours sur l'Ambassade, p. Julien et Péréra (My). 283

Digitized by Google

pages
Eschyle, Les sept contre Thèbes, p. WECKLEIN (A. Martin). 363
— p. INAMA (A. Martin). 364
Eschyle, Orestie, trad. Mazon (M. Croiset). 143
Esthoniens (littérature populaire des) — (E. Beauvois.). . . . 266
Euripide, Hippolyte, p. ALTENBURG (A. M.). 355
— Médée, p. ALTENBURG (A. Martin). 95
— Troades et Rhésus p. WECKLEIN (A. Martin). 361
Eusèbe, I, p. HEIKEL (P Lejay). 41
FABRICIUS, SARWEY, HETTNER, Le Limes germanique, 11-17 (R. Cagnat). 203
FAGE, La vie à Tulle aux XVIIe et XVIIIe siècles (P. Boissonnade). 195
FAGNIEZ. Le duc de Broglie (De Crue). 132
FAGUET, André Chénier (Pierre Brun). 316
FAGUET, Le libéralisme (Ch. Dejob et E. d'Eichthal). . . . 209
FARADAY, (Winifred), La mythologie héroïque du Nord (L. Pineau). 79
FAVA, Les épigrammes de Platon (My). 184
FAZY, Histoire de Genève à l'époque de l'Escalade (R.). . . . 433
FEINE, Le christianisme paulinien et Luther (F. G.). 257
FINCK, La langue littéraire des Arméniens de Russie (A. Meillet). 401
FISCHER (H.), Dictionnaire souabe V (V. H.). 156
FISCHER (J.), Les découvertes des Scandinaves (E. Beauvois). 450
FISCHER (Kuno), Le Gœthe de Faust, III, (L. Roustan). . . . 410
FLEINER, Le droit ecclésiastique au XIXe siècle (L.). 40
FLEURY et SOUALAH, L'Arabe pratique et commercial (Gaudefroy-Demombynes). 121
FONTIN, Les sous-marins et l'Angleterre (A. C.). 279
FORBES (James), Lettre à M. Rod. Reuss. 149
FOURNERET, Les biens d'Eglise après les édits de prescription (P. Lejay). 27
FOURNIER, La guerre sud-africaine (A. C.). . . . . ; 479
FRANCK (K.), Un sculpteur de la cathédrale de Strasbourg (N.). 414
FRANCOTTE, Les ligues de la Grèce ancienne (A. Martin). 95
FRANKFURTER, Table des Mélanges archéologiques-épigraphiques (R. C). 38
FRANKLAND, Les anciens textes relatifs à l'eucharistie (A. Loisy). 383
FRANKLIN (Alfred), La vie à Paris sous Louis XVI (C.). . . 137
FRAY CAUDIL, Etudes sur les écrivains contemporains de l'Amérique espagnole (H. de C.). 138
FRAZER, Le rameau d'or, trad. TOUTAIN-STIEBEL, I (Ch. M.). 424
FREDERIKSEN, La Finlande (B. Auerbach). 48

Digitized by Google

pages

FUNCK-BRENTANO, La Bastille des comédiens, le For-l'Évêque (René Bonnat) 435
FUNCK-BRENTANO, L'Affaire du collier, 5e éd. (A. C.) 276
GALLE, La pédagogie au moyen-âge allemand (L. R.) 157
GARCIA, La cité indienne (H. L.) 512
Gardien de la langue (le), revue hongroise, XXX (J. K.) . . . 360
GAUL, La Cohortatio ad Graecos (A. L.) 78
GAULOT, Amours d'autrefois (A. C.) 330
GAUTIER (Paul), Madame de Staël et Napoléon (F. Baldensperger) 331
GEBHART (Em.), D'Ulysse à Panurge (My) 96
GEBHARDT (Oscar de), La Passion de sainte Thècle (Paul Lejay) 64
GEFFCKEN, Les Oracles sibyllins (P. Lejay) 29
GENTILE, Ostius et son poème sur la guerre d'Istrie (E. T.). 97
GERCKE, Phonétique grecque (My) 310
GERLAND, L'archevêché latin de Patras (S. T.) 319
GEROCK, Les Strasbourgeois en Franche-Comté (R.) 415
GLACHANT (P. et V.), Le théâtre de Victor Hugo (P. Brun) . . 134
GLAGAU, L'autobiographie moderne (R.) 219
GLOTH, Le Jeu des sept couleurs (F. Piquet) 214
GODARD, Baluze (L. S.) 39
GODEFROY, Complément du dictionnaire, lettre T (A. Delboulle) 273
GŒJE (de), Extrait des Annales de Tabari (B. M.) 181
GOGUEL, La notion johannique de l'esprit (A. Loisy) 383
GOLDSCHMIDT (L.), Les notes du pasteur Mellin de Magdebourg (L. R.) 259
GONDRÉ et PERRAUD, Notice sur l'église Saint-Séverin (S.) . . 159
GOURDON, Chansons de geste, 2e éd. (E. B.) 399
GOURMONT (R. de), Le problème du style (Pierre Brun) . . . 477
GRAHAM, L'Afrique romaine (R. Cagnat) 25
GREGORIO (G. de), Études glottologiques italiennes, III (V. H.) 458
Grillparzer, p. NECKER (A. Ehrhard) 511
GROUSSAC, Une énigme littéraire, le don Quichotte d'Avellaneda (H. Léonardon) 494
GRUBE, Histoire de la littérature chinoise (Ed. Chavannes). 301
GUHL et KONER, La vie antique, Manuel d'archéologie grecque et romaine, trad. TRAWINSKI, 2e éd. (Albert Martin). 356
GUIDI, Deux chroniques syriaques (R. D.) 481
GUIGNEBERT, Tertullien (P. Monceaux) 124
GUIGNES, Traduction du Livre de l'art du traitement, de Najur ad-Dyn Mahmoud (Ch. J.) 499
GYALUI, Les bibliothèques de Hongrie (L. H. L.) 40

Digitized by Google

pages
Gyalui, Les bibliothèques en Hongrie (J. K.). 378
Gyomlay, La tactique de Léon le philosophe, source de l'histoire magyare (J. K.) 357
Haake, Le roi Auguste le Fort (R.). 118
Halévy (Elre), Thomas Hodgskin (E. d'Eichthal). 397
Hamilton, Les composés négatifs en grec (My) 185
Hanquet, Lambert le Jeune, auteur de la Chronique de Saint-Hubert (H.). 415
Hanstein (A. de), La toute jeune Allemagne (A. C.) 278
Harder, Dictionnaire arabe-allemand (Clermont-Ganneau). 21
Harnack (Ad.), Diodore de Tarse (Paul Lejay). 87
Haseloff, Le Rossanensis (Ch. Diehl). 69
Haskins, Robert le Borgne (R.). 116
Hauterive (d'), La Moldavie (B. A.). 137
Hauvette (Henri), Luigi Alamanni (Ch. Dejob) 314
Havet (Louis), Discours prononcé aux funérailles de Gaston Paris. 255
Hecke, Psychologie et pédagogie (L. R.). 157
Heidenheimer, Gutenberg (H.-L. L.). 38
Heim, Psychologisme ou Antipsychologisme (L. R.). 259
Heim (E.), Le Doctor Wespe de Benedix (E.-H. Bloch). . . 220
Hémon (P.), Le comte du Trévou (A. C.) 276
Henry (Fernand), Les Rubaiyat d'Omor Kheyyam d'après Fitz Gerald (F. Baldensperger). 258
Hermathenas, XXVIII (P. Lejay). 299
Herre, La politique européenne dans la guerre de Chypre, 1570-1573, I (P.). , ... 117
Herrmann (Max), La foire de Plundersweilern (L. Roustan). 349
Heusler et Renisch, Eddica Minora (L. P.). 518
Hibbert Journal, I (A. L.). 79
Hildebrand, La forme dans les arts (H. C.). 280
Hippocrate II, p. Kuehlewein (My) 304
Hirt, Sons et formes de la langue grecque (My). 308
Hoefft (Concours). 40
Holder, Dictionnaire de l'ancien celtique (G. Dottin). , . . 87
Holtzmann (O.), Jésus extatique (A. Loisy). 444
Holzhausen, Heine et Napoléon (F. B.). 239
Houtin, La controverse de l'apostolicité des églises de France au xixe siècle (Paul Lejay). . , ... 319
Hubert, Les garnisons de la Barrière dans les Pays-Bas autrichiens (R.). 370
Huisman, La compagnie d'Ostende (R.) 416
Hupp, Les essais de Gutenberg (S.). 238
Hymans, Gand et Tournai (H. de C.). 139
Iliade, 1-12 p. Monro et Allen (My) 244

Digitized by Google

pages
INGOLD (A. M.-P.), Mabillon en Alsace (R.). 171
Inscriptions grecques relatives à Rome p. CAGNAT et LAFAYE (P. G.). 77
Isocrate, Panégyrique, p. MESK (A. M.). 355
JACOBY (Ad.), Un document sur le baptême de Jésus (L.) . . 37
JANSSEN, L'Allemagne et la Réforme, VI, trad. E. PARIS (Ch. Dejob). 166
JENSEN, Les Mythes et Épopées de Babylone (F. Thureau-Dangin) 241
JEREMIAS, La lutte pour Babylone et la Bible (A. Loisy). . 382
JOHNS, Le registre du cens de Harran (F. Thureau-Dangin). 241
JORGA, Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XVe siècle (N.). 216
Journal américain d'archéologie, 2-3 (L.). 178
JOVY, Une biographie de Jacques Bossuet (Georgè Gazier).. 270
JURENKA, Choix des lyriques latins (E. T.). 508
Jugurtha, p. SUMMERS (E. T.) 517
JUTHNER, Le Gymnastikos de Philostrate (My). 262
KABITZ, Fichte (H. L.). 71
KAERST, L'idée de l'Oekumene. 518
KAHLE, Le texte massorétique de l'Ancien Testament (R. D.). 321
KALBFLEISCH, Trois fragments relatifs à la médecine grecque (My). 214
KAPP (W.), La rémission des péchés (H. M.). 257
KAUFFMANN (Fr.), Le Mythe de Balder (L. Pineau). 379
Kazinczy, Fleurs et épines, p. BALASSA (J. K.). 358
— Correspondance, vol. XII, p. VACZY. 359
KEHR, Les chartes des rois normands de la Sicile (N.). . . . 216
KERSTEN, Colloques d'Erasme (L. R.). 419
Kingsley, Les Héros, p. E. GARDNER (J. L.). 79
KLEIN (F.), Le fait religieux et la manière de l'observer (A. L.). 458
KLIMKE, Le Jeu du Paradis (F. Piquet). 189
KNUDTZON, Les deux lettres d'Arzawa (A. Meillet). 486
KNUTTEL, Catalogue des pamphlets de la Haye (R.). 118
KOEHLER (W.), Documents sur la querelle des indulgences (E.). 117
KONDAKOV, Monuments de l'art chrétien au Mont Athos (L. L.). 459
KRAUS (C.), Le saint Georges de Reinbot (F. Piquet). 452
Kudrun, p. E. MARTIN (F. Piquet). 328
KURTH, Clovis, 2e éd. (L.-H. Labande). 99
KURTH, Saint Boniface (P. L.). 178
LABANCA, Jésus-Christ dans la littérature contemporaine (M. Vernes). 345

Digitized by Google

pages
La Chapelle (S. de), La politique française (M. Vernes) . . 320
Lacombe (B. de), Talleyrand évêque d'Autun (A. Mathiez).. 513
Lafenestre et Richtenberger, Rome (H. d. C.). 339
Lair, La Vallière, 3e éd. (A. C.). 275
Lallemand (Léon), Histoire de la charité, I (L.-H. Labande). 98
Lamouche, Essai de grammaire languedocienne (E. B.) . . . 115
Lamprecht, L'Allemagne contemporaine (L. Roustan).. . . 92
La Rosa (Gonzalès de), La solution des problèmes relatifs à Chr. Colomb (B. A.). 14
Lasserre, La morale de Nietzsche (Th. Schöll). 253
Launay, Les pères de la démocratie (F. B.) 239
Laussedat, La délimitation de la frontière franco-allemande (B. Auerbach). 75
La Ville de Mirmont, Étude sur l'ancienne poésie latine (E. T.). 237
Lea, Histoire de l'Inquisition au moyen âge, trad. S. Reinach, III (R.). 393
Lea, Les Mauresques d'Espagne (R.). 430
Lechat, Au musée de l'Acropole (L.). 261
Lefèvre, Germains et Slaves (Léon Pineau) 518
Legré, Le styrax en Provence (Ch. J.) . . . . . .
— La botanique en Provence au xvie siècle (Ch. J.(. 54
Lehmann, Contribution à l'histoire ancienne I, 3; II, 1 et 2 (Am. Hauvette). 201
Lehmann (Ed.), Zarathustra, II (L. P.). 79
Lenz (Max), Histoire de Bismarck (L. Roustan).. 94
Leo, La première et la neuvième églogue de Virgile (A. Cartault). 507
Lessing-Lachmann XVI, p. Muncker (A. C.). 276
Levi (Eugenie), Les poètes vivants de l'Italie (Ch. Dejob) . 220
Levin, Victor Hugo (F. Baldensperger). 335
Lichtenberg (R. de), Quelques questions de peinture moderne (H. de C.). 139
Liermann, Les nouvelles écoles (L. R.). 419
Linde, Adversaria in latinos scriptores (E. T.). 96
Loewenstern, Mémoires, I, p. M.-H. Weil (A. C.). 438
Logeman, Elckerlijc et Everyman (Victor Tourneur). . . 179
Loisy (Alfred), Études évangéliques. 342
— L'Évangile et l'Église (M. Vernes). 342
Lombard (A.), Constantin V (Ch. Diehl). 67
Loofs, Histoire des symboles (P. L.). 37
Lorenz (O.), L'empereur Guillaume et la fondation de l'empire allemand (L. Roustan). 350
Lounsbury, Les critiques de Shakespeare (Ch. Bastide). . . 34
— Shakespeare et Voltaire (Ch. Bastide) 136

Digitized by Google

pages
Lucius, Bonaparte et les églises protestantes (R.) 417
Lucrèce. 488
Lucrèce, p. Munro-Reymond, III (P. Lejay). 406
Lumbroso, Napoléon II (A. C.). 207
Lunet de Lajonquière, Inventaire des monuments du Cambodge (C.). 274
Lysias, Discours, p. Sewera (A. M.). 355
— p. Fraccaroli (A. M.). 356
Maas, Le pluriel poétique des Latins (P. Lejay). 298
Martin (F.), Textes religieux assyriens et babyloniens (A. Loisy). 441
Marty-Laveaux, Rabelais, V et VI (B.). 258
Martyrologe de l'Église de Lyon. 63
Marucchi, Les basiliques et églises de Rome (J.-B. Ch.). . 236
Meier (Konrad), Racine et Saint-Cyr (L. R.). 156
Meillet, Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique (R. Gauthiot). 17
Meillet, Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes (V. Henry). 461
Meissner, Les lais de Marie de France (L. Pineau). 238
Meister (Aloys), Catalogue d'archives locales du diocèse de Cologne (P.). 116
Mekler, Un papyrus d'Herculanum (My). 324
Ménière (docteur), son Journal (A. C.). 114
Mennung (J.-F.), Sarasin, sa vie et ses écrits, son temps et sa société (R.). 117
Meyer (Arnold), Théologie et église (A. L.). 458
Meyer (Ed.), Histoire de l'antiquité, V (Maurice Croiset) . 22
Meyer (Paul), L'Histoire de Guillaume le Maréchal, tome III (L.-H. Labande). 165
Meyer (Raphael), La légende de Gerbert (L. P.). 379
Meyer (W.), Fortunat (P. Lejay). 12
Miliaraki, Le royaume de Nicée (Ch. Diehl). 66
Miller (Vsévolode), Contes digoriens (J. L.). 459
Millet (G.), Le monastère de Daphni (Ch. Riehe). 69
Millet (St.), Souvenirs de la campagne d'Egypte (R.). 417
Minor, Grillparzer (A. Ehrhard). 511
Mœller (W.), Manuel de l'histoire ecclésiastique, I, 2e éd. p. de Schubert (L.). 177
Moranvillé, La chronique de Perceval de Cagny (N.). . . 216
Mortier (R. P.), Histoire des maîtres généraux de l'ordre des Frères Prêcheurs, I (Jean Guiraud). 190
— Lettre du R. P. Mortier et réponse de M. Jean Guiraud. 336
Mulhouse, Histoire de son industrie au XIXe siècle (H. Hauser). 394

Digitized by Google

pages
Müller (Karl), Histoire de l'Eglise, II, 2 (L.). 178
Nagel, L'expédition de Sennachérib (A. Loisy) 382
Nabor, Iesous (A. L.). 78
Némethy, Les rapports de l'élégie romaine avec celle des Grecs (J. K.) 357
Netschajeff, La mémoire (L. R.). 158
Nicot. Ciceron, Pro lege Manilia (E. T.). 98
Niebergall, Le prêche moderne (L. R.). 157
Niederle, Pastrnek, Polivka, et Zubaty, Bibliographie slave (A. Meillet) 459
Nordby, L'influence des littérateurs du Nord sur la littérature anglaise (Ch. Bastide). 136
Norvegia (L. P.). 79
Nyrop, Manuel phonétique du français parlé (A. Bourciez). 234
Obrik, Le Ragnarok (L. Pineau). 379
Oder, Claudius Hermeros (My). 323
Oertel, Trois passages du Jaiminya (V. H.). 516
Oltramare (P.), Le rôle du Yajamâna (V. H.) 458
Omont, Anthologie des poètes latins dite de Saumaise (Paul Lejay). 352
Omont, Missions archéologiques françaises en Orient aux xviie et xviiie siècles (L. H. Labande). 368
Paasonen, Les Mordves de Carataï (R. Gauthiot). 242
Paris (Gaston). A. C. — Louis Havet. 213-235
Pariset (G.), L'établissement de la primatie de Bourgès (C. P.). 99
Pascal (C.), Faits et légendes de Rome antique. — Études critiques sur le poème de Lucrèce (E. Thomas). — Une nouvelle source du Songe de Scipion (E. T.) 488
— Notes sur le premier livre de Lucrèce (E. T.). 97
Pascal (G. de), Lettres sur l'histoire de France (E.). 219
Pasella, Les chants de table chez les Grecs (My). 224
Pélicier, Lettres du roi Charles VIII (N.). 217
Pellissier (G.). Le mouvement littéraire contemporain (Pierre Brun). 147
— Précis de l'histoire de la littérature française (Pierre Brun). 439
Peltzer, La valeur esthétique de la Chromatique de Gœthe (L. R.). 418
Peltzer, Le style de l'art hollandais (H. de C.). 139
Perdrizet (Pierre), Ronsard et la Réforme (L. Delaruelle).. 144
Périer (J. B.), Grammaire arabe (Gaudefroy-Demombynes). 121
Pernot, En pays turc (L.). 420
Pettrocchi, Histoire littéraire de l'Italie jusqu'à Dante (Ch. Dejob). 269

Digitized by Google

pages
PEYRE, Marguerite de France (Ch. Dejob) 146
PEYRE, Nîmes, Arles, Orange (H. de C.). 139
PFEIFFER (W.), L'Ondine de Fouqué (L. R.). 259
PFLUGK-HARTTUNG, Les bulles des papes jusqu'à la fin du XIIe siècle (Louis Saltet). 112
PHILADELPHIEN, Histoire d'Athènes (S.). 339
Philostrate, Imagines, p. SCHENKL et REISCH (My). 468
Photakos, Souvenirs de la Révolution grecque, p. ANDROPOULOS (Habert Pernot) 16
PICHON, Le langage de la galanterie chez les Romains (A. Cartault). 224
PIMODAN (de), Oran, Tlemcen, Sud-Oranais (L. R.). 260
PIRENNE, Histoire de Belgique, II (A. C.). 491
PISCHEL, L'Apabhramça (V. H.). 81
PLAN, Un texte non cité de La Fontaine (E. B.) 399
Platon, II et IV, p. BURNET (My). 221
POEHLMANN, La théologie d'Eucken (A. L.). 78
POUPARDIN, Le royaume de Provence sous les Carolingiens (L. H. Labande). 365
PRAROND, Abbeville et les Rumet (L. H. Labande). 215
PRENTOUT, L'Ile de France sous Decaen (A. Mathiez). . . . 454
PROEKSCH, L'histoire dans les livres prophétiques (A. Loisy). 422
QUINN, Edition de la Jolie fille de Bristow (E. B.) 399
RAMSTEDT, Le Mongol (R. Gauthiot). 346
REGGIO, Paul Bourget et Anatole France (Pierre Brun). . . 457
REINSCH, Gouvernement colonial (B. Auerbach). 47
Remy d'Auxerre, Commentaire de Donat, p. FOX (P. L.). . 177
REUSS (R,). Les premières revues d'Alsace (A. C.). — Une médaille alsatique (A. C.). 275
— Réponse à M. James Forbes. 151
RÉVILLE (A.), Vigilance de Calagurris (A. B.). 257
Revue d'histoire ecclésiastique, I (Paul Lejay). 298
Revue d'histoire littéraire de la Hongrie, vol. XII (J. K.). . 359
Revue hongroise de philologie, XXXII (J. K.). 359
Revue trimestrielle de l'histoire sociale et économique. . . . 215
RIBIER (L. de), Charlus-Champagnac (L. H. Labande) . . . 268
RIESE, Choix des lyriques grecs (A. Martin). 95
RITCHIE (Hélène), Thèse de stylistique sur Pline le Jeune (E. T.). 517
RITSCHL (O.), Ethique scientifique et législation morale (H.M.) 257
ROHDE, Les préceptes oratoires de Cicéron (E. T.). 517
ROLANDO, Rome jusqu'à la fin de l'Empire d'Occident (J. Toutain). 62
ROLLER, Tables ancestrales des derniers margraves de Bade-Dourlach (R.). 436

Digitized by Google

pages
ROMUNDT, La religion de Kant (Th. Schoell). 259
Rosenthal (Catalogue), C. V., Incunables et livres imprimés avant 1501 (L.). 460
ROTT, Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des cantons suisses (De Crue). 126
ROUSSELOT et LACLOTTE, Précis de prononciation française (A. Meillet). 487
ROZAN, Les animaux dans les proverbes (C. E. R.). 159
ROZANOV, Jacob Lenz (J. Legras). 475
RUGE, Colomb (B. A.). 14
RUHLMANN, L'opinion publique en Saxe, 1806-1812 (R.). . . 218
RUSHFORTH, L'église de Santa-Maria Antiqua (R. Cagnat). . 24
SAINÉAN, Les éléments orientaux en roumain (E. B.). 399
Saint-Simon. Mémoires, XV-XVI, p. A. de BOISLISLE et LECESTRE (G. Lacour-Gayet). 169
SAKELLAROPOULOS, Livius Andronicus (E. T.). 98
SAMUELSSON, Le texte d'Apollonius de Rhodes (My). 469
SANDE E CASTRO, L'Égypte (H. G.). 106
SANVISENTI, Les influences de Dante, Pétrarque et Boccace sur la littérature espagnole (Ch. Dejob). 249
SAUER, Discours et études sur la littérature allemande (A. Bossert). 334
SAUTAI, La manœuvre de Denain (F. B.). 168
SCERBO, L'Ancien Testament et la critique contemporaine (A. L.). 257
— (M. Vernes). 341
SCHEEL, Luther et la Bible (A. L.). 78
SCHLUMBERGER, Basile II ; les Almugavares (Ch. Diehl). . . 65
SCHMIDT (G.), L'archer Pandaros (My). 223
SCHMIDT (Ch.), Le fonds de la police générale aux Archives nationales (A. C.). 478
SCHMIDT (Eugène), Cordoue et Grenade (H. de C.). 139
SCHMOLLER, Politique sociale et économie politique (E. d'Eichthal). 19
SCHNITZER, Les relations de Renditi et de Ginori sur Savonarole (H. H.). 520
SCHRADER (F.), Année cartographique 339
SCHRADER (E)., Les inscriptions cunéiformes et l'Ancien Testament, 3e éd., I (A. Loisy). 381
SCHULTZ (J.), Psychologie des axiomes (H. L.). 72
SCHULTZE (W.), La candidature Hohenzollern et Bismarck (L. R.). 74
SCHWABE (M.), Traduction du Talmud, II et III (R. D.). . 77
SCRIPTURE, Phonétique (A. Meillet). 485
SEYBOLD, Histoire de Sul et Chumul (B. M.). 161

Digitized by Google

pages
Seymour, Les vingt-cinq premières années de l'École Américaine d'Athènes (My). 516
Shuckburgh, La Cyropédie de Xénophon, I (My). 258
Sicardi, Une énigme dantesque (H. H.). 519
— Un sonnet de Pétrarque (H. H.). 519
Sickenberger, Titus de Bostra (P. L.). 36
Sidgwick, Virgile, Enéide, X et XI (E. T.). 97
Sienkiewicz, Lettres d'Afrique (L. R.). 158
Singer, La Somme de maître Rufin (A. Luchaire). 426
Skeireins, p. E. Dietrich (V. Henry) 466
Small, Sociologie et morale (E. d'Eichthal). 159
Smith (Gr.), Specimens du moyen écossais (Ch. Bastide). . 136
Sœderhjelm (Alma), Le régime de la poésie pendant la Révolution française, II (R.). 172
Sol, Les archives des Oddi-Baglioni (R.). 416
Sophocle, Ajax, p. Hüter (A. M.) 355
— Antigone, p. Shuckburgh (A. Martin) 364
Soubies, L'almanach des spectacles (A. C.). 279
— Publications diverses (A. C.). 479
Spiegelberg, Papyrus démotiques (G. Maspero). 101
Spiegelberg et Pörtner, Monuments égyptiens des collections du sud de l'Allemagne (G. Maspero). 1
Spoelberch de Lovenjoul, Une page perdue de Balzac (Pierre Brun). 272
Sprak och stil (L. P.). 79
Stave, La vie de la foi (A. L.). 78
Stendhal, L'Amour, trad. Schurig (A. C.). 278
Sternberg, Sa correspondance avec Gœthe, p. Sauer (L. Roustan). 413
Stimpfl, Psychologie de l'enfant (L. R.). 157
Stokes et Strachan, Thesaurus palaeohibernicus, I (G. Dottin). 83
— Le Togail Brudne Dâ Derga (G. Dottin). 84
Störring, La théorie de la connaissance dans Tetens (Th. Schoell. 119
Stourm, Les finances du Consulat (A. Mathiez). 294
Streitberg (W.), Chrestomathie du vieux-frison (V. Henry). 175
Strzygowski, Orient ou Rome (Ch. Diehl). 68
Suremain, Mémoires sur la Suède sous la République et le Premier Empire (R.). 407
Sütterlin, Remarques linguistiques (A. Meillet). 183
Théret, La littérature du Berry (L. R.). 419
Thibault, Isabeau de Bavière, reine de France (E. Denis). 311
Thomas (Paul), Morceaux choisis des prosateurs latins du moyen âge et des temps modernes (Paul Lejay). 179

Digitized by Google

pages
THOMAS (W.), Edward Young (Ch. Bastide). 31
THOMSEN, Orthia (Léon Pineau). 238
THULIN, L'optatif dans Thucydide (Am. Hauvette). 245
TIELE, Compendium de l'histoire des religions, p. SÖDERBLOM, 3e éd. (A. Meillet). 459
TIERSOT, Chansons populaires des Alpes françaises (L. Pineau). 514
Togail Bruidne dâ Derga 84
TORP, Contributions étrusques, II, (S.). 299
— Etudes etrusques (S.). 177
TRUBERT, La mendiante turque (L. R.). 158
TRÜBNER, Minerva, XII, (A. C.). 159
TSAKALÔTOS, Lexique grec-latin (My). 471
TSCHIERSKY, Le Collège de commerce en Silésie (R.). . . . 219
UZUREAU, Brochures diverses (R.). 118
VASSILEFF, France et Russie sous Pierre-le-Grand (R.). . . . 219
VIÉNOT, Pierre Charpentier, apologiste de la Saint-Barthélemy (R.). 217
VIGNAUD, Mémoire sur l'authenticité de la lettre de Toscanelli du 25 juin 1474 (B. A.). 14
VISCHER (E.), La vérité du christianisme (A. L.) 79
VIVONA, Choix des Métamorphoses d'Ovide (E. T.). 97
— Juvencus (E. T.) 237
VOGT (W.), La répétition dans certains poèmes allemands du moyen âge (F. Piquet). 189
WAHLUND, Le voyage de Saint-Brandan (A. Jeanroy) 90
WALDSTEIN, L'art au XIXe siècle (H. de C.). 480
WALTZ, Bibliographie de la ville de Colmar ; — Chronique de Colmar (R.). 418
WARMUTH, Foi et science chez Pascal (L. R.). 156
WASILJEV, Les Votiaks (Em. Beauvois). 265
Weber, Manuel d'histoire universelle p. BALDAMUS, II, moyen-âge (R.). 115
WEICKER, L'oiseau âme dans l'art antique (A. de Ridder). . . 387
WEIGL, Un poème astrologique de Jean Kamatéros (My). . 470
WEIL (Henri), Etudes de littérature et de rythmique grecques (Am. Hauvette). 353
WEISE, Esthétique de la langue allemande (L. Roustan). . . 412
WELLMANN, Fragments des médecins grecs, I (P. Tannery). 502
WERNER (V.), Les comtes héréditaires de Transylvanie (R.). 218
WERNLE, L'idée du royaume de Dieu (A. Loisy). 422
WESTON (J.-L.), Le tournoi des trois jours (L. P.). 518
WEYNAND, Les bas-reliefs funéraires en Germanie (R. Cagnat). 326
WICHMANN, Les Votiaks (Em. Beauvois). 265

Digitized by Google

pages
WILAMOWITZ-MŒLLENDORF, L'enseignement du grec (J. Bidez). 389
— Le papyrus de Timothée (E. Cavaignac). 504
WILCKEN, Archives, 3-4 (Pierre Jouguet). 4
— (H. G.). 105
WINTERNITZ, Catalogue des manuscrits de la société asiatique de Londres (V. H.). 155
WISTEN, Les constructions gérondives absolues dans les œuvres de Cervantes (H. L.). 320
WITKOWSKI, La sœur de Gœthe (A. C.). 349
WRODE, La seconde épitre de Paul aux Thessaloniciens (A. Loisy). 383
WORMS (René), Philosophie des sciences sociales, I (E. d'Eichthal). 495
ZABEL, Sur la dramaturgie moderne (L. Roustan). 251
ZIEKURSCH, L'élection de l'empereur Charles VI (R.). 218
ZIELINSKI, Le Merlin d'Immermann (A. C.). 277
— Rome et ses dieux. 518
ZIMMER, Pélage en Irlande (P. Lejay). 42
ZINGERLE, Tite-Live, XLIII (E. T.). 96
ZURETTI, Edition de l'Iliade, vol. 5, livres XVII-XX (A. M.). 356

Digitized by Google

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Bibliographe moderne.
Bulletin hispanique et italien.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue de la Société des études historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études anciennes.
Revue des études grecques.
Revue des lettres françaises et étrangères.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue historique.
Revue rétrospective.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein.
Deutsche Literaturzeitung.
Euphorion.
Literarisches Centralblatt.
Zeitschrift für katholische Theologie.

ANGLAIS

Academy.
Athenaeum.

Digitized by Google

BELGES

Musée belge.
Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

GRÉCO-RUSSES

Revue byzantine.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

Digitized by Google

LE PUY. — IMPRIMERIE RÉGIS MARCHESSOU

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — **5 janvier** — **1903**

Monuments égyptiens des collections du sud de l'Allemagne, p. SPIEGELBERG et PÖRTNER. — CAULFEILB, Le temple des rois à Abydos. — WILCKEN, Archives, 3-4. — BLASS, Le rythme de la prose antique. — DEISSMANN, Un document de la persécution de Dioclétien. — W. MEYER, Fortunat. — ENLART, Manuel d'archéologie française, I. — DE LA ROSA, VIGNAUD, RUGE, Colomb. — Photakos, Souvenirs, p. ANDROPOULOS. — MEILLET, Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique. — SCHMOLLER, Politique sociale et économie politique. — Académie des inscriptions.

Ægyptische Grabsteine und Denksteine aus süddeutschen Sammlungen. — I. Karlsruhe, Mülhausen, Strassburg, Stuttgart, herausgegeben von W. SPIEGELBERG und B. PÖRTNER, Strasbourg, Schlesier et Schweikhardt, 1902, in-4°, 44 p., et 20 planches en photolithographie.

J'avais essayé autrefois de publier dans le *Recueil de Travaux* les monuments égyptiens de nos collections provinciales : cette tentative n'a point réussi, faute de collaborateurs. Un groupe de savants allemands la reprend pour les collections de l'Allemagne du Sud, et j'espère qu'elle aura meilleur résultat que la mienne. Le premier volume comprend les monuments égyptiens épars dans les quatre musées de Karlsruhe, de Stuttgart, de Strasbourg et de Mulhouse en Alsace. Il est l'œuvre commune de Spiegelberg et d'un de ses élèves, et il nous donne bon espoir pour le succès de l'entreprise.

Il y a là en tout trente-huit stèles reproduites en fac simile sur vingt planches et accompagnées chacune d'une notice sommaire. Il n'y a là aucun monument d'un intérêt extraordinaire, mais la plupart des inscriptions appartiennent à la catégorie des stèles funéraires : j'ajouterai que, d'après la tournure des formules et la nature des titres, elles doivent provenir en très grande partie des nécropoles d'Abydos. Ce qu'il convient d'y chercher, c'est donc, avant tout, un ensemble de variantes rares à des pièces connues, ou des renseignements qui complètent ce que nous connaissons déjà sur la population de la ville, sa hiérarchie, ses métiers, ses occupations. MM. Spiegelberg et Pörtner ont pris soin de relever les variantes des formules, et ils les ont traduites, parfois avec une timidité qui s'atténuera, lorsqu'ayant travaillé une dizaine d'années encore, ils auront acquis cet instinct du déchiffrement qui ne vient qu'à ceux qui ont manié les textes longtemps et par milliers. C'est ainsi que, rencontrant dans l'adresse aux vivants

Digitized by Google

qui passent devant la stèle, un développement inusité *an pirou asou ma-karsit-tounou, an kasnou ma-ra-ni-ʒodouf-sitou*, ils en rendent la meilleure partie par une série de points : « *Nicht soll also..... in euerem Sarge* (?) *Nicht soll Unheil in dem Munde...* » L'obstacle qui les a arrêtés, c'est la forme *ʒodouf-sitou* à une place où il leur semble qu'il devrait y avoir *ʒoditfi-sitou*. Mais j'ai peur que la syntaxe inflexible que l'école de Berlin a voulu tirer des textes ait été peu observée par les anciens Égyptiens, et, d'une manière générale, il y avait plus de flottement dans la façon de parler du peuple que cette école n'est disposé à l'admettre : *ʒodouf-sitou* et les formes du même genre peuvent entrer en variante avec *ʒoditfi-sîtou* et les formes du même genre, sans que j'aie réussi à constater jusqu'à présent s'il s'agit d'une faute passée dans le langage courant ou d'une nuance légitime de syntaxe. Le morceau en discussion demandait aux vivants s'ils voulaient jouir de toutes sortes de prospérités sur terre, de répéter devant la stèle la prière qui vaut du pain, des liqueurs, de la viande, de la volaille par milliers au *double* du mort, puis, il poussait la prévoyance plus loin qu'à l'ordinaire et poursuivant ces vivants jusqu'à leur mort, il ajoutait : « Il n'y aura point à sortir, certes, de vos « cercueils, il n'y aura point de manque dans la bouche de qui dira « cette formule, mais celui qui aura fait ce que je dis (c'est-à-dire qui « aura répété la formule), je lui serai un charme pour sa santé, un « protecteur pour ses enfants. » Un peu plus loin, dans la stèle n° 10, la même formule se termine par une phrase dont M. Spiegelberg a réuni quelques exemples : *nifou-ni-ro khou-ni-sâhou, an 'nou ma ouargît khri-si*. La traduction littérale en demeurerait aussi incompréhensible que le texte au lecteur ordinaire; j'en donnerai donc une paraphrase. La formule, après avoir souhaité comme d'habitude que les vivants récitent en faveur du mort la prière qui doit lui assurer de quoi subsister dans sa tombe, justifie cette requête en disant : « le « souffle de la bouche, utile au mort momifié, ceux qui sont dans l'immobilité [éternelle] ne l'ont plus », et, par conséquent, ils ne peuvent se réciter à eux-mêmes l'incantation qui les approvisionnerait : c'est ce qui les oblige à réclamer ce service de tous ceux que le hasard amènera devant leur stèle.

Plusieurs Index très copieux : 1° des noms de dieux, 2° des noms géographiques, 3° des noms de particuliers, 4° des titres et noms de métiers accompagnent le texte descriptif. Les planches sont très nettes et très lisibles ; les notices, pour être sommaires, n'en renferment pas moins toutes les menues indications nécessaires à l'interprétation des monuments, le livre est de ceux qui conserveront toujours une valeur réelle pour nos études.

G. Maspero.

Digitized by Google

A. St. G. Caulfeild, the Temple of the Kings at Abydos (Sety I), with drawings by H. L. Christie, and a chapter by W. M. Flinders Petrie, F. R. S. (Egyptian Research Account, 8th year, 1902). — Londres, Quaritch, 1902, in-4°, IV-23 p. et 26 pl.

Le temple de Séti Ier à Abydos a été déblayé, puis publié en grande partie par Mariette. En ce qui concerne les inscriptions, M. Caulfeild n'a guères pu que fort peu ajouter à ce qu'avait fait son prédécesseur : l'intérêt de son mémoire est tout entier dans les découvertes qu'il a faites autour du temple et qui nous permettent d'en mieux comprendre la destination.

Il a, en effet, mis au jour les restes du mur en briques qui enveloppait le téménos, et dans ce mur, à l'Ouest, les ruines d'un grand pylone en briques qui ouvrait sur le désert. M. Petrie a montré ensuite que l'ensemble des constructions est en rapport direct avec la nécropole d'Omm el-Gaâb, et il en a conclu que « loin d'être simplement un *temple de Séti*, comme beaucoup d'autres édifices qu'on voit en Égypte, « c'est là le Temple des Rois, destiné aux rois des premières dynasties, et « strictement analogue aux chapelles funéraires qu'on trouve tou- « jours attachées aux tombeaux des rois Égyptiens... Lorsque Séti Ier « commença à adorer les vieux rois comme ses ancêtres (afin de jeter « quelque prestige sur la dynastie nouvelle), et qu'il fit explorer le « groupe des tombes royales d'Abydos, il lui parut tout naturel de fon- « der une large chapelle ou un temple où ils devaient désormais rece- « voir un culte en commun, à l'imitation des temples que l'on cons- « truisait en l'honneur de chacun des rois de son temps. En consé- « quence, ce temple fut placé à la lisière du désert, en avant des tombes « royales ; on en relia la partie postérieure aux tombes par une voie où « passeraient les processions ; des monceaux énormes de vases d'of- « frandes s'accumulèrent sur la partie du désert à laquelle la voie « aboutissait ; et le temple fut orienté de telle sorte que son axe fût en « rapport avec un pic rocheux voisin des tombes royales et qui se « recouvrit d'une couche épaisse d'offrandes. La destination du temple « est donc désormais hors de question. La même intention se montre « d'ailleurs dans le temple lui-même. La grande liste des rois qu'on y « voit, sur le chemin qui mène aux tombes royales, indique l'usage « auquel le temple servait, et dans les chambres des barques, il est « évident que les barques et les processions dans lesquelles elles figu- « raient étaient en l'honneur des ancêtres de Ramsès » (p. 13-14). M. Petrie explique la forme inusitée du plan adopté par Séti en supposant qu'à l'origine, les chambres qui se trouvent maintenant au Sud des chapelles et de la salle hypostyle, devaient être construites à l'Ouest : le plan aurait été modifié en cours d'exécution et toute la partie qui était destinée d'abord à former le derrière de l'édifice aurait été reportée sur la gauche des portions déjà bâties.

Digitized by Google

Cette hypothèse mérite la plus sérieuse attention. Elle n'est pas sans soulever de graves difficultés, et, si vraiment elle est justifiée, il faut avouer que le temple d'Abydos n'aurait pas présenté les mêmes dispositions que la plupart des autres temples égyptiens : toutefois, il y aura lieu d'examiner la question longuement sur les lieux avant d'admettre ou de repousser la solution que M. Petrie nous offre. La première hypothèse me paraît pouvoir être acceptée plus aisément, pourvu qu'on ne la pousse pas à l'extrême. Que Séti Ier ait eu l'intention d'honorer les rois enterrés à Omm el-Gaâb, son fils Ramsès II le dit nettement dans la dédicace du temple, mais il ne voulut pas honorer ceux-là seulement, puisque la liste des Pharaons auxquels il rendait hommage comprend les dynasties enterrées à Memphis, au Fayoum, dans la Moyenne Égypte et à Thèbes. Sans insister sur le détail, je dirai qu'à mon avis, c'est bien une chapelle qu'il se construisit à lui-même en l'honneur de sa propre divinité et qu'il associa à sa religion celle non seulement des Pharaons Thinites, mais de tous les Pharaons qu'il proclamait ses ancêtres. Ramsès II en agit de même que son père, et il construisit à quelque distance du Memnonium de Séti, non pas un second temple des rois qui aurait été inutile, mais un second Memnonium où il se fit adorer en même temps que les rois d'Omm el-Gaâb et que les autres Pharaons ses ancêtres. Deux motifs, ce me semble, décidèrent en cette circonstance la conduite des deux souverains. Le premier était un motif politique; comme M. Petrie l'a bien vu, Séti Ier, en rétablissant le culte des vieux rois, affirmait ainsi qu'ils étaient ses ancêtres, et se rattachait à la lignée solaire. Le second était un motif religieux, en se bâtissant un temple aux environs de la *Fente* par laquelle les vieux rois avaient passé pour se rendre dans l'autre monde et que toutes les âmes dévouées aux religions du Soleil et d'Osiris traversaient encore, Séti et Ramsès s'assuraient une arrivée heureuse dans les régions d'outre-tombe. Les morts ordinaires avaient une sorte d'auberge commune dans le temple d'Osiris à Abydos, où elles s'arrêtaient pour se reposer avant de s'engager sur la route qui conduit dans le monde des esprits : Séti et Ramsès voulurent avoir leur reposoir particulier où ils donnèrent asile aux Pharaons de jadis. Les deux temples qu'ils nous ont laissés sont donc à deux fins : ils abritaient le culte des vieux Pharaons, y compris ceux dont le corps était enterré à Omm el-Gaâb, et ils étaient la propriété personnelle des rois qui les avaient élevés.

G. Maspero.

Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete herausgegeben von Ulrrich Wilcken, **erster Band,** zweites, drittes Heft, **zweiter Band,** erstes Heft. Leipzig, B.-G. Teubner, 1901-1902.

Le lecteur connaît sans doute ce périodique paru pour la première fois en février 1900; M. Seymour de Ricci a donné dans

Digitized by Google

la Revue archéologique [1] une analyse détaillée des deux premiers fascicules. Les deux qui ont suivi ne méritent pas moins d'attirer l'attention. Le meilleur moyen d'en donner une idée, sans s'exposer à des redites, est peut être de grouper ici des observations que la lecture de ces deux derniers numéros peut suggérer :

Ils ne contiennent que fort peu de fragments littéraires. Quelques miettes acquises en 1900 par le Musée britannique et que Kenyon (*Some new fragments of Herodas*, *t.* I, *p.* 380 *et suiv.*) a patiemment rajustées ont fait connaître quelques vers ou débris de vers nouveaux du *Songe* d'Hérondas. Wilcken (*Ein Polybiustext auf Papyrus*, I, 388 *et suiv.*) a publié des fragments du XIe livre de Polybe qui améliorent sur certains points la tradition du moyen âge. Dans une étude sur les papyrus de Münich (I, 468) il cite encore quelques lignes d'Hérodote (I, 115-116), de Xénophon (πόροι, I, 5-6), un fragment philosophique, etc... En revanche, les documents historiques et juridiques ainsi que les commentaires qui les accompagnent sont d'une importance qui n'échappera pas.

Wilcken (*Heidnisches und Christliches aus Ægypten*, I, 396-436) donne une série de notices nouvelles tirées de documents inédits ou mal connus sur le christianisme ou le paganisme en Égypte. Il montre en particulier, malgré l'opinion courante depuis Letronne, que Philé, dans l'empire chrétien, n'a jamais été fermée au christianisme et que des églises ont existé à côté du temple d'Isis, si vénéré des Blemyes et des Nobades depuis Dioclétien. Il réédite à ce propos le pap. Z de Leyde qui contient une supplique de l'évêque de Syène, Contrasyene, et Éléphantine à Théodose II et Valentinien III; c'est une demande de secours contre les barbares du S. Parmi les lectures nouvelles, notons l. 8. Οἱ ἐν Φίλῳ [κά]στρα καλουμένῳ φρουρίῳ (Leemans et Wessely : οὕτω au lieu de κάστρα). La leçon de W. doit être la bonne, mais au lieu de supposer comme lui une faute du copiste qui aurait du écrire : οἱ ἐν Φίλῳ ἐν τῷ κάστρα, etc... j'écrirais Φιλώκαστρα en un seul mot, transcription d'une forme latine hypothétique *Philocastra* (pour Φιλῶν κάστρα) analogue à *Erocastra* (pour Ἡρώων πόλις) qui se trouve sur une inscription de Pithôm aujourd'hui à Gizeh. L'influence de *Philocastra* mal analysé aurait produit la forme masculine du nom de Philé, qu'on peut lire dans le même texte. On trouvera dans la suite de l'article des renseignements intéressants sur la σύνοδος ou κλίνη des Blemyes dont W. a retrouvé la mention sur une inscription de Kalapchâ déjà éditée mais mal comprise et qu'il interprète d'une manière ingénieuse et plausible. Les autres textes commentés par W. proviennent presque tous de ses fouilles de Ahnasieh (amulettes païennes et chrétiennes, curieuse παράστασις où sont mentionnés des παγανικαί συντελεῖαι). En passant, il propose pour une tablette de bois

1. XXXVIII, 1901, 1, p. 303.

Digitized by Google

de Berlin que Parthey croyait magique une interprétation séduisante : ce serait un poème en grec barbare sur le thème, bien ancien en Égypte, de la misère du fellah. L'énigmatique inscription de Kalapcha m'a fait ressouvenir d'un document qui paraît présenter des difficultés analogues, et que je signalerai à la sagacité de W. C'est l'inscription ou plutôt les inscriptions rupestres de Mulqatah. (Cf. une édition de U. Bouriant dans de Morgan, *Catalogue des Monuments de l'Égypte*, *t.* I, *p.* 106). Je sais par expérience combien la copie de ces textes enchevêtrés est malaisée et ce n'est point faire une critique du premier éditeur que de dire qu'il serait à souhaiter qu'on en essayât une reproduction meilleure. Dans l'imbroglio des dernières lignes on reconnaît la mention d'un évêque de Syène (ἐπίσκοπος ἐν τ(ῇ) Σοή̓νῃ) et dans les premières le nom d'Éléphantine (ἀπὸ κώμης πιωδια (*sic*) Ἐλεφα(ν)τ(ίν)ης πόλεως).

A. Stein (I, p. 445) donne une liste complète à la date où elle a paru de *juridici Alexandræ*. Le Julius Maximianus mentionné au verso du papyrus Cattaoui, récemment publié par Botti (*Bull. de la Soc. arch. d'Alex.* *n° 4*) est vraisemblablement le Maximianus de la liste de S. L'article de Carl Müller (*ueber die herausgegebene Emphyteusis-Urkunde auf Papyrus aus dem J. 616 nach. Chr.*) s'adresse surtout aux juristes (I, p. 437). Viereck fait quelques corrections aux *Griech. Ostr.* de Wilcken et donne d'excellentes règles pour l'emploi des parenthèses dans la transcription des mots abrégés sur les originaux. Wilcken fait connaître la collection de Munich. Parmi les textes non littéraires signalons le fragment très mutilé d'une traduction grecque des formules hiéroglyphiques qui constituent le protocole royal de Philopator. Ce ne serait donc pas Épiphane dont le texte grecque de Rosette reproduit les titres égyptiens, mais Philopator qui aurait inauguré une politique plus déférente à l'égard des indigènes. Un autre fragment se raccorde avec le papyrus 21 de Genève et constitue ainsi le seul contrat de mariage que nous ayons conservé de l'époque ptolémaïque. On peut noter de grandes différences avec les actes romains. Elles sont toutes à l'avantage du droit gréco-égyptien et il faut descendre jusqu'à l'époque chrétienne pour trouver le même respect de la femme. Un long et intéressant fragment astrologique de Munich est édité par Boll (I, 492).

Le 2me volume s'ouvre par l'édition d'un petit texte médical de Genève, habilement restitué par J. Nicole. C'est un court fragment d'un « *questionnaire de chirurgie* ». Plusieurs des termes définis sont nouveaux, non tous ceux que N. donne comme tels : Ἀποδορὰ se trouve dans le Dictionnaire de Bailly avec une référence à Paul d'Égine que je n'ai pas pu vérifier. Trois articles sont consacrés à discuter les idées que Reitzenstein avait émises à propos d'un papyrus de Strasbourg sur la circoncision. C'est dans l'édition de Wilcken qu'on

Digitized by Google

devra lire maintenant ce texte. Günkel discute les témoignages bibliques allégués par Reitzenstein; Wendland, les témoignages helléniques.

Sous le titre modeste d'*Observatiunculæ ad papyros juridicae* (II, 32), Naber poursuit des recherches très informées sur les diverses questions qui se rattachent à l'étude des contrats : il traite dans son dernier article de la difficile matière des διαγραφαί. Il suffit de se reporter au travail de Gradenwitz dans le même fascicule (*Zwei Bankanweisungen aus den Berliner Papyri*, p. 96) pour voir que sur ce point l'accord est loin d'être fait. Naber a peut-être tort de donner comme type de la διαγραφή trapézitaire B. G. U. 88 que Gradenwitz paraît caractériser plus justement. Je ne sais pas non plus si l'on doit dire que P. Oxyrh. II, 264, 267, 269 rentrent dans la classe des διαγραφαί; ils ne diffèrent des ὁμολογίαι que par la formule finale διὰ τῆς τραπέζης.. γέγονεν ἡ διαγφαρή : mais je remarquerai que cette formule n'est pas écrite de la même main que le reste du contrat (sauf pour 269, transcrit, tout entier par le même scribe, parce que c'est un ἀντίγραφον), et qu'elle ressemble à un visa (σημέιωσις dit 269, l. 20), mis par le banquier au bas d'un acte qui n'est pas rédigé dans son bureau, ἡ διαγραφή ne désigne donc pas le contrat revêtu de ce visa : ce contrat est traité de ἡ χεὶρ (264, l. 12, 267, l. 12) terme ailleurs synonyme de χειρόγραφον. Je crois donc que dans le cas de ces trois papyrus, il y a eu un double contrat : 1° un acte (χειρόγραφον) destiné à être gardé par un des contractants (tels ceux qui nous ont été conservés sous les nos 264, 267, 269); 2° une διαγραφή rédigée par le banquier qui a fait le paiement. Cette διαγραφή serait mentionnée dans un visa du banquier lui-même, au bas du χειρόγραφον. Il faut bien reconnaître que tout ceci ne va pas sans difficultés. Toutefois c'est dans ce sens que je chercherais l'explication de la formule dans C. P. R. I, 1, 13 : κατὰ τὸν χειρόγραφον καὶ τὴν διαγραφήν à laquelle Naber donne une signification différente. La théorie qu'il expose sur la διαγραφὴ ἐκ βασιλικοῦ est intéressante. Elle va à l'encontre de certaines vues de Wilcken et nous suivrions avec plaisir une discussion de ce problème. Naber termine en proposant une interprétation nouvelle et des restitutions pour Grenfell, Gr. P. I, 1. Bien des difficultés demeurent, par exemple l'emploi incorrect de ἔρρωσο II, *l.* 5, et surtout *l.* 22 si l'on admet que Pachytés est l'épitaste du nome et Daimachos le stratège. Pour prouver que Pachytés est l'épistate du nome, il ne faudrait pas alléguer Grenfell I, 38 où il s'agit bien plus probablement de l'épistate de la κώμη comme dans toutes les pétitions du même genre (cf. *Fl. Petrie Pap.*, II, *p.* [111] τὸν ἐν Περσέᾳ ἐπιστάτην). Col. I, 38; II, 1, παραδεικνύειν est traduit par Naber falso abiudicare; mais il ne cite aucun exemple. Le sens du mot est « dresser l'état des lieux »; il se rapporte à la description que les géomètres font d'un domaine, soit dans le cas d'un contrat, soit quand il y a contestation sur les limites (voir Amh.

Digitized by Google

II, 68). On dit παραδεικνυειν τὴν γῆν, τὰ ὅρια...; ἀπὸ τῆς γῆς, s'expliquerait ici, à mon avis, par un verbe formant *zeugma* avec παραδεικνύειν et perdu dans la lacune. Il faut donc rejeter la restitution de N. [Παθ]υρίτου donné par Grenfell, accepté par N. s'explique mal. On lira plus volontiers : [μεχ]ρὶ τοῦ σε ἐπιβαλόντα..... διεξεγαγεῖν; cf. Grenfell, 40, 7, ἕως τοῦ ἐπιβαλεῖν... Un X dont une des branches inférieures serait effacée se confond aisément avec Y.

Il est toujours très instructif de grouper comme l'a fait Wenger (II, 41) dans un seul et même article les observations de même ordre à propos de textes aussi divers que ceux de la collection Amherst. Ses remarques intéressent l'histoire du droit et des institutions juridiques. — Kenyon (II, 70) confirme d'après un papyrus de Londres une vérité dont on se serait douté plus tôt si l'on avait donné l'attention qu'elle mérite à une ancienne restitution proposée par Franz pour le n° 4,705 du C. I. Gr. Les citoyens des cités égyptiennes font souvent suivre leurs noms de deux épithètes comme Ἀθηναιεὺς ὁ καὶ Ἐριχθόνιος. On voyait là un double démotique. Il est certain aujourd'hui que le premier de ces adjectifs fait allusion à une tribu. Cette mode, qui ne s'est certainement pas établie sans raison, n'apparaît à notre connaissance qu'à l'époque impériale et postérieurement à la fondation d'Antinoé. Peut-être faut-il chercher un lien entre les deux faits. Mais c'est un problème qu'il est difficile de démêler. — Grenfell et Hunt publient d'intéressants fragments de Gizeh, et particulièrement des ἀπογραφαί de maisons de l'époque ptolémaïque. Une petite note de Lunbroso (la divinité désignée dans Hérondas (*Mandris*) est Tyché), une dissertation métrologique de Hultsch, l'article cité de Gradenwitz complétent la première partie du fascicule.

La seconde, celle qui comprend les comptes rendus, ne se prête guère à l'analyse. Contentons-nous d'ajouter une ou deux remarques à celles de Wilcken.

Amh. II, 30, l. 1 ..... Ν]ειλουπολείτου Σωκράτει. Correction facile que je ne trouve cependant pas dans les comptes rendus du volume que j'ai pu avoir sous les yeux. Nilopolis serait le chef-lieu non d'un nome, mais d'une toparchie. Cf. Wilcken, à propos de Amh. (II, 85).

Lond. 216 (II, p. 186), καὶ Νούβασιν. W. lit σὺν Νουβάσιν. Avec raison probablement pour σὺν. L'interprétation *esclaves nubiens* n'a évidemment rien d'inadmissible. Il est étrange qu'ils soient nommés pêle-mêle avec des jarres (σιροῖς) et autres χρηστήρια. Kenyon pensait qu'il y avait là un mot égyptien inconnu. Y aurait-il un rapport avec l'égyptien NB que Wilcken donnait autrefois comme ancêtre de l'énigmatique νάυβιον et qui signifierait corbeille? C'est une question à poser aux Égyptologues.

BGU, 904, l. 9 : au lieu de ἀκολούθ(ως), etc., ne peut-on pas lire ἀκολουθ(εῖν) ὡς [προ]κῖται? — 909, l. 17, ἐκ θεμελίου au lieu de ἐκ θεματίου. 916, l. 19 : τριακόντα[δύο].

Digitized by Google

Le nom de Wilcken est bien souvent revenu dans ces lignes. Les articles qu'il a signés ne suffisent pas à rendre compte de l'activité vraiment étonnante de l'éditeur de l'Archiv. Il n'en est presque pas un seul qui n'ait profité de ses remarques, et nous savons par expérience personnelle, quel est le prix de cette collaboration aussi amicale que savante.

Pierre JOUGUET.

Die Rhythmen der attischen Kunstprosa : Isokrates, Desmosthenes, PLATO von Friedrich BLASS. Leipzig, Teubner, 1901. Un vol. in-8° de XII-199 pages.

Ce livre, ainsi que le dit l'auteur dans la préface, doit être regardé comme le complément de son grand ouvrage sur l'éloquence attique : le sujet y est étudié d'une façon plus approfondie, plus étendue et aussi plus exacte. On connaît le système de M. Blass. Ce savant a le premier démontré scientifiquement l'existence du rythme dans la prose grecque ; il a montré que certains orateurs attiques, dans leurs discours les plus soignés, par exemple Démosthène dans les harangues, s'appliquaient à donner à leurs périodes non pas seulement du nombre, mais une véritable cadence par l'emploi des mètres de la poésie ; pour nous servir de l'expression employée par l'auteur, la prose de ces orateurs a de l'eurythmie. Comme un des exemples de cette eurythmie, il faut citer le soin que prend Démosthène dans ses harangues, à éviter la rencontre de plus de deux brèves. La première exposition de cette théorie remonte déjà à près de trente ans, à la publication du premier volume de l'*Attische Beredsamkeit* en 1874 : depuis cette époque, M. B. n'a cessé de s'occuper de la question, et une série d'études, publiées en 1877, 1880, 1891, 1893, ont été comme une suite d'ébauches pour arriver enfin à la constitution de l'œuvre définitive. Avons-nous aujourd'hui cette œuvre définitive ? Indiquons les changements, les corrections, les additions que M. B. apporte à la théorie. Il croit aujourd'hui que la phrase rythmique peut ne pas coïncider exactement avec la phrase oratoire, qu'elle peut commencer ou finir au milieu d'un mot ; il admet aussi qu'il y a, dans la prose des orateurs, cet entrecroisement de séries de pieds semblables ou de rythmes, tel que nous le trouvons dans les chœurs des tragiques ; on peut avoir par exemple les systèmes abab, abba, abccba, etc ; M. B. suppose enfin que certains pieds peuvent être considérés comme équivalents le dactyle, le tribraque, etc. Voilà les idées nouvelles importantes exposées dans le présent ouvrage. Il faut ajouter à cela que M. B. insiste aujourd'hui davantage sur l'importance des crases, et de la syllabe anceps à la fin des périodes. C'est cette théorie ainsi modifiée que M. B. applique à la prose d'Isocrate, de Démosthène et de Platon. Nous croyons qu'il y a un fond de vérité certaine dans le

Digitized by Google

système de M. B.; ce savant n'a qu'un tort, c'est de vouloir trop prouver. Il est incontestable que bon nombre de prosateurs anciens, pour donner du rythme à leur phrase, y ont introduit des suites plus ou moins longues de mètres poètiques; on peut signaler facilement dans les trois auteurs, sur lesquels porte la recherche de M. B., d'assez nombreuses suites dactyliques, iambiques, trochaïques, péoniques, etc. Ces auteurs ont noyé, en quelque sorte, dans leur prose des séries métriques; ils ont fait ce que font aujourd'hui nos ingénieurs quand ils noient des tiges de fer dans la masse du ciment; ces tiges de fer, toutes minces cependant, communiquent au ciment une force de résistance singulière: ces séries métriques, ainsi mêlées dans la prose grecque, lui ont donné ce nombre, cette amplitude, cette eurythmie qui a été admirée de tout temps; mais elles ne sont, dans le réseau de cette prose, que des lignes d'appui éparses et distinctes: M. Blass a trop la tendance d'en faire la trame même de tout le tissu. Une dernière observation. Nous avons toujours été étonné de ne pas trouver dans cette prose poétique, ou si l'on préfère rythmique, cette faiblesse, ce péché de toute poésie, la cheville; tous les poètes l'ont commis, le commettent et le commettront ce péché; il n'en est pas un seul chez qui l'on ne puisse noter un certain nombre de ces mots qui sont indispensables pour le mètre et inutiles pour le sens. Chez les tragiques grecs, on sait que des mots tels que μολὼν, μαθὼν, πότε, τότε, τόδε, etc., reviennent parfois trop souvent à la fin de leurs trimètres. Mais si la cheville est une des faiblesses du langage poétique, elle en est aussi la marque et le signe certain; pourquoi M. Blas n'en signale-t-il pas la présence dans la belle prose attique?

Albert Martin.

Ein Original-Dokument aus der Diocletianischen Christenverfolgung; Papyrus 713 des British-Museum; herausgegeben u. erklärt von Adolf Deissmann. Mit einer Tafel in Lichtdruck. Tübingen u. Leipzig, Mohr, 1902; VII-36 pp. in-8. Prix : 1 Mk. 50.

Document très intéressant, publié par MM. Grenfell et Hunt, dans leurs *Greek Papyri, series II*, 1897, p. 115, n° 73. Au reste, en voici la traduction d'après M. Deissmann :

« Psenosiris le prêtre (« au prêtre » littéralement), à Apollon le prêtre, son cher frère dans le Seigneur, salut. Avant tout, je te salue beaucoup ainsi que tous les frères en Dieu qui sont auprès de toi. Je veux te faire savoir, frère, que les fossoyeurs (νεκροτάφοι) ont amené ici, dans l'intérieur, Politikè qui est envoyée dans l'Oasis par l'administration du gouverneur (ὑπὸ τῆς ἡγεμονίας). Et aussitôt, je l'ai confiée en sauvegarde à ceux des fossoyeurs qui sont excellents et fidèles (τοῖς κάλοῖς καὶ πιστοῖς), jusqu'à l'arrivée de son fils Nil (Νεῖλος). Quand

Digitized by Google

il viendra avec l'aide de Dieu, il l'informera de ce qu'ils ont fait pour elle (ὅταν ἔλθῃ σὺν Θεῷ, μαρτυρήσει σοι περὶ ὧν αὐτὴν πεποιήκασιν). Donne-moi des nouvelles toi aussi sur ce que tu désires ici ; j'en serai content. Je te souhaite d'être fort dans le Seigneur. »

Adresse : « A Apollon, le prêtre, de Psenosiris le prêtre, dans le Seigneur ».

Jusqu'ici, on avait lu : τὴν πολιτικήν, et on entendait : « l'hétaïre ». Mais le document, quoique rédigé de manière à ne pas éveiller de soupçons, est chrétien. M. D. n'a pas de peine à montrer l'invraisemblance de la première interprétation. Πολιτική est un nom propre connu. Dès lors, il s'agit d'une chrétienne exilée dans la grande Oasis par le gouverneur d'Égypte. Elle a été conduite par les agents jusqu'à l'oasis. A Kysis, aujourd'hui Dûsch-el-Kala, où l'on a trouvé de nombreux papyrus provenant des archives des νεκροτάφοι, elle a été recueillie par le prêtre Apollon. Celui-ci l'a remise à des membres du collège qui allaient dans l'intérieur de l'oasis, où habitait le prêtre Psenosiris. Psenosiris l'a confiée à ceux des νεκροτάφοι qui sont chrétiens. Il écrit pour rassurer Apollon sur sa protégée. L'emploi de l'article se justifie, parce qu'Apollon la connaît bien. Notre papyrus est la lettre originale.

M. D. suppose que Nil, séparé de sa mère, va la rejoindre en passant par Kysis ; là, il donnera des renseignements oraux à Apollon. M. D. pense que la lettre est confiée aux νεκροτάφοι retournant à Kysis. Mais comment Nil pourrait-il donner de longs renseignements sur la manière dont sa mère a été traitée ? M. D. imagine que Nil a reçu une lettre plus circonstanciée de Psenosiris ou de sa mère. Mais pourquoi n'annonce-t-on pas son voyage plus explicitement ? J'hésite donc un peu à accepter l'interprétation de M. D. Apollon savait bien des choses, et n'avait pas le même besoin que nous d'en être informé.

En tout cas, cette lettre est, avec la lettre de Rome trouvée au Faijûm, la plus ancienne lettre originale écrite par un chrétien. Elle est, de plus, la relique d'une persécution. Les papyrus des νεκροτάφοι portent des dates entre 242 et 307. L'état du christianisme, révélé par la lettre, suppose qu'il est établi depuis un certain temps. Il est donc prudent de ne pas placer le document plus haut que la persécution de Dioclétien.

M. D. a mis, à commenter le texte, la science de la philologie chrétienne qu'on lui connaît. Voir sa distinction de la souscription et de l'adresse (p. 10 et n. 13) ; ses observations sur les abréviations Κ(υρί)ω et Θ(ε)ῶ, déjà courantes au point d'être employées dans la correspondance, et connues probablement par les manuscrits bibliques ; ses remarques sur les formulaires épistolaires, etc. [1].

1. Noter que la disposition de l'adresse : les noms propres sur la première ligne, sur la seconde, au-dessous de chacun d'eux, les qualités, est semblable à celle des noms et rôles de personnages dans les en-tête de scènes des manuscrits.

Digitized by Google

Dissertation excellente dont il faut louer la précision [1].

Paul LEJAY.

Der Gelegenheitsdichter Venantius Fortunatus. Von Wilhelm MEYER aus Speyer (Abhandlungen der kön. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, Phil. hist. Klasse, Neue Folge, IV, 5). Berlin, Weidmann, 1901, 140 pp. in-8.

Étude intéressante et neuve. Après avoir fixé la chronologie de Fortunat, M. W. Meyer, de Spire, distingue trois recueils et trois éditions des poésies : 1° livres I-VIII, poésies antérieures à 576, réparties par Fortunat d'après leur sujet; 2° IX, poésies composées entre 577 et 584; 3° X, depuis 585 ou 587, jusqu'au moins en 591; à cela s'ajoutent les poésies à Agnès et à Radegonde, le livre XI et l'appendice 10-31. Ce dernier groupe a été recueilli par les amis après la mort de Fortunat. Il va sans dire que dans le second recueil, Fortunat a pu insérer des pièces composées avant 577, qu'il avait omises dans le premier.

M. M. caractérise ensuite la plupart de ces poésies. Ce sont des œuvres de circonstance. Mais le grand nombre est d'un genre spécial : elles sont destinées à être débitées. Ce sont des allocutions poétiques, *Redegedichte*. Le temps ordinaire de ces discours poétiques était le repas : M. M. signale de véritables toasts. Il étudie plus ou moins longuement un certain nombre de pièces, en indique les circonstances et en détermine le caractère. M. M. ne paraît pas penser, comme l'avait cru Le Blant, qu'il y ait parmi ces textes de véritables inscriptions.

L'étude de M. Wilhelm Meyer est une très bonne introduction à la lecture de Fortunat.

Paul LEJAY.

Camille ENLART, **Manuel d'archéologie française,** Première partie, architecture religieuse, 1 vol. in-8°, xx-816 p. 405 fig. dans le texte ou hors texte. Alphonse Picard et fils, éditeur, 1902.

L'excellent manuel dont M. Enlart vient de publier le premier volume ne sera pas seulement indispensable à ceux qui veulent apprendre, il sera très utile à ceux qui savent déjà. On trouvera dans ce livre tout ce qu'il est possible de savoir aujourd'hui sur l'architecture française du moyen âge. Toute la science des archéologues de la première génération, Viollet-le-Duc, Quicherat, de Verneilh, toutes

---

1. Je dois à la vérité de dire que M. Harnack a défendu l'ancienne interprétation du document, *Theol. Literaturzeitung*, 1902, n° 7 : sa discussion ne m'a pas convaincu.

Digitized by Google

les découvertes des archéologues contemporains se trouvent résumées ici. Un tel livre ne tardera pas à faire oublier, je l'espère, le fameux *Abécédaire archéologique* de M. de Caumont où plusieurs générations ont appris ou cru apprendre l'histoire de l'art du moyen âge. Les gens instruits qui continueront à croire que l'arc brisé est le caractère essentiel du style gothique n'auront désormais plus d'excuse.

Je signalerai tout particulièrement le premier chapitre intitulé : *Définitions et principes*. On trouvera là, groupés pour la première fois, les renseignements les plus précis sur la technique de l'architecture du moyen âge : appareil, enduit, joints, voûtes, charpentes, transport des matériaux. Des pages intéressantes sont consacrées à la condition des artistes, à leurs habitudes de travail, à leurs voyages. Le chapitre se termine par d'excellents conseils de méthode où tous les archéologues trouveront quelque chose à apprendre.

Le livre est divisé en six parties : Période latine et mérovingienne, — Période carolingienne et baptistères, — Période romane, — Période gothique, — La Renaissance, — Accessoires de l'architecture religieuse.

Il serait assurément impossible, par une analyse, de donner une idée de la quantité de faits qui se trouvent rassemblés ici. Qu'il me suffise de dire que M. E. a dressé, département par département, une liste de toutes les églises romanes, gothiques ou de la Renaissance qui lui ont paru offrir de l'intérêt. La liste n'est évidemment pas complète, mais elle pourra le devenir. Elle témoigne en tout cas de l'étendue du savoir de M. Enlart. Une science si bien informée inspire confiance. Il est certaines régions de l'Europe que M. E. connaît presque aussi bien que la France. Rien de plus intéressant que les quelques pages qu'il a consacrées à l'*Expansion du style gothique français à l'étranger*. On sait d'ailleurs que cette partie de notre histoire artistique est le domaine de M. E. On trouvera là, brièvement résumées, ses belles recherches sur l'Italie, les pays scandinaves, l'Espagne, Chypre.

Dans l'exposition, certaines habitudes d'esprit de l'auteur méritent d'être particulièrement louées. M. E. a un sens très vif de l'évolution des formes et il aime à nous les montrer s'engendrant les unes les autres. Par exemple, il ne perd jamais l'occasion de nous faire remarquer l'origine antique de la plupart des formes romanes. Dès le XIVe siècle, il nous montre l'architecture flamboyante s'annonçant, se préparant. C'est là une méthode excellente et, à vrai dire, il n'y en a pas d'autre. Il faut que nos traités d'archéologie arrivent à égaler la majesté des beaux livres d'histoire naturelle.

La profonde admiration que M. E. a vouée à l'art français l'a rendu sévère pour l'art italien. Tel fut aussi le sentiment de Viollet-le-Duc. « Plus j'étudie l'art italien, dit-il en substance, plus j'admire l'art français du moyen âge ». Et il est très certain qu'il y a dans nos églises une science et une logique dont jamais les Italiens n'ont approché.

Digitized by Google

Mais, en art, la raison n'est pas tout. Il flotte autour des monuments italiens une poésie que le raisonnement ne parviendra jamais à dissiper. Les colonnettes de la cathédrale de Pise et cette tour penchée, que M. Enlart nous dit être une tour déviée, charmeront les hommes aussi longtemps, je pense, que la cathédrale de Chartres ou le clocher de Vendôme.

Des esprits chagrins ne manqueront pas de relever dans le livre de M. E. des erreurs de détail. Ces erreurs, qui disparaîtront dans une seconde édition, sont peu nombreuses et tout à fait insignifiantes. Moi-même je pourrais reprocher à M. E. d'avoir admis pour vraies certaines propositions qui sont bien loin d'être démontrées. Malgré l'autorité qui s'attache au nom de M. G. Durand, il n'est pas prouvé que les rois de la façade d'Amiens soient des rois de France. Je n'ai été, pour ma part, nullement convaincu par des arguments que je me propose de discuter à loisir.

Mais laissons ces détails. Les grandes lignes du livre de M. Enlart sont inattaquables. Il sait tout ce qu'on peut savoir. L'énorme labeur qu'il s'est imposé et qu'il va poursuivre mérite d'être admiré sans réserve. Je suis certain que son livre sera fécond. Nos érudits locaux, à qui manque souvent une solide instruction archéologique, trouveront dans son Manuel un guide irréprochable. Nous pourrons désormais attendre d'eux des statistiques monumentales bien faites. Ainsi deviendra possible cette description complète des monuments de la France que nous souhaitons tous si passionnément.

Emile Male.

I. Gonzalez de la Rosa. **La solution de tous les problèmes relatifs à Christophe Colomb, etc.** (Mémoire extrait du compte rendu du Congrès international des Américanistes tenu en septembre 1900). Paris, Leroux, 1902, 22 pages.

II. Henry Vignaud. **Mémoire sur l'authenticité de la lettre de Toscanelli du 25 juin 1474, etc.** (Mémoire extrait du compte rendu du Congrès international des Américanistes tenu en septembre 1900), précédé d'une réponse à mes critiques; lettre à MM. Uzielli, Hermann Wagner et L. Gallois. Paris, Leroux, 1902, XL-31 pages.

III. S. Ruge. **Colombus** (Geisteshelden. Biographien 5 B. 2te Aufl. Berlin. Ernst Hoffmann, 1902, 214 pages. 3 portraits, 2 croquis cartographiques dans le texte).

La mémoire de Colomb est déjà sortie fort endommagée des procès où le tribunal de l'histoire l'a évoquée. Voici que se produisent des accusations nouvelles et, pour comble de disgrâce, les accusateurs sont des Américains; les âmes candides verraient là de l'ingratitude.

L'on ne dénie pas à Colomb la gloire d'avoir découvert le Nouveau Monde; l'on consteste qu'il l'ait découvert en vertu d'une conception scientifique; l'on va jusqu'à insinuer qu'il dut cette fortune au renseignement d'un simple pilote, comme le soupçonnèrent et le répandirent

Digitized by Google

ses contemporains. Or, d'après la tradition consacrée par les *Historie* de Fernand Colomb et de Las Casas, le système cosmographique ou les théories de Christophe Colomb lui auraient été inspirées par la lecture de l'*Imago Mundi* de Pierre d'Ailly, dont un exemplaire annoté par Christophe — ou Barthélemy— Colomb a été conservé, et par les lettres du Florentin Toscanelli, adressées l'une à Fernam Martins, chanoine et confident du roi de Portugal Alfonso II, l'autre à Colomb lui-même, cette dernière accompagnée d'une carte qui aurait servi de routier à l'illustre navigateur. M. Gonzalez de la Rosa se fait fort de prouver que l'*Imago Mundi*, dont la date de publication est malheureusement inconnue, n'a été imprimée « qu'au moment où Colomb quittait le Portugal ». Quant à la correspondance de Toscanelli, M. Gonzalez de la Rosa et M. H. Vignaud en ont attaqué l'authenticité. Cette correspondance aurait été forgée — vraisemblablement par Barthélemy — pour accréditer l'opinion que l'entreprise de son père ne procéda point du hasard, mais bien d'une doctrine géographique. Toscanelli n'a pu écrire ces documents ni à la date indiquée par les historiens attitrés de Colomb, ni dans les termes ni dans la langue où ils sont rédigés : outre que le Florentin eût employé un latin plus correct, il n'eût pas tablé sur des notions géographiques surannées, ni proposé la mesure du degré d'après Marin de Tyr, c'est-à-dire celle de l'étendue du monde habité, alors que Ptolémée avait démontré l'erreur de ces calculs.

Nous ne pouvons énumérer ici les arguments à l'appui de cette thèse, encore moins les critiquer. Il ne nous appartient pas de dire si M. Vignaud a répondu victorieusement à ses contradicteurs. Jusqu'ici ces derniers ne se rendent pas (v. L. Gallois, *Annales de Géogr.*, 15 nov. 1902, p. 448-51), et tous ont relevé le défi. Le procès est toujours pendant; l'édition anglaise de l'ouvrage de M. Vignaud (Londres, Sands et C°, 1902, xx-365 p.) et le travail d'ensemble annoncé par M. G. de la Rosa enrichiront le dossier et permettront de préjuger la sentence définitive.

Colomb a trouvé en M. Ruge, non pas un apologiste, ni même un avocat, mais un juge d'instruction sans parti pris. M. R. ne dissimule aucune des faiblesses du caractère de Colomb et le dépouille du prestige légendaire dont le peu scrupuleux Génois avait enveloppé ses origines et sa carrière. Aussi n'accorde-t-il aux *Historie* qu'une créance limitée.

M. R. adopte l'année 1446 comme date de la naissance de Colomb à Gênes, il déboute de sa prétention la petite ville de Calvi, prétention à laquelle s'était associé non sans quelque ridicule le gouvernement français. Il établit aussi que l'île où Colomb arriva est Watling (Guanahani). M.R. ne met pas en doute l'authenticité de la lettre et de la carte de Toscanelli, et il prononce sommairement (p. 83) que l'accusation de faux portée par M. Vignaud a complètement avorté ; « il

Digitized by Google

suffit de rappeler que Colomb avait avec lui à bord la carte de Toscanelli.[1]» Mais M.R. reconnaît que Colomb, loin d'être un savant origiginal, accepte docilement les doctrines traditionnelles, qu'en cela, comme en religion, il fut un croyant et un mystique puisqu'il s'imagina avoir découvert le Paradis terrestre, et proclama son œuvre comme un miracle et une mission divine. La conclusion de M. R. est plutôt sévère ; « seul le hasard du succès l'a fait grand », mais ce succès fait oublier les imperfections du plan et de l'homme.

B. A.

Photàkos. — Ἀπομνημονεύματα περὶ τῆς ἑλληνικῆς Ἐπαναστάσεως (Souvenirs de la Révolution grecque) édités par Stàvros Andropoulos, Athènes, Sakellàrios, 1900, 2 vol. λα'-562, 483 pag., in-8°. Prix : 10 drachmes.

Photius Chrysanthòpoulos ou Photàkos naquit en 1798, dans la province de Gortynia (Arcadie). Après un séjour de sept années en Russie, où il se livra au commerce, il revint dans le Péloponèse pour prendre part à la Révolution grecque. Colocotròni le choisit dans le corps de C. Deliyànni, où il avait déjà servi quelque temps, pour l'élever au grade de capitaine, puis il en fit son aide de camp. Photàkos exerça ces fonctions jusqu'à la fin de la guerre ; ensuite il se retira à Tripolis, où il mourut, en 1878. Photàkos a écrit une *Vie de l'archimandrite Gr. Phlèsa*, publiée en 1868, des *Vies des héros politiques, militaires, ecclésiastiques, nés ou venus dans le Péloponèse*, éditées en 1888, et quelques articles de moindre importance, dont M. Andròpoulos donne la liste, dans la notice biographique qu'il a consacrée à cet auteur, au commencement du premier volume de ses Souvenirs.

Ces Souvenirs seront lus avec fruit par tous ceux qui s'intéressent à la Révolution grecque. Photàkos conte agréablement, et les menus faits ne nuisent pas, chez lui, à la clarté de l'ensemble, comme c'est souvent le cas dans les mémoires dictés à Tertsèti par Colocotròni [2]. Les deux ouvrages devront être consultés concurremment. Ils s'accordent souvent, pour leur partie commune, dans les moindres détails [3] et, bien que la version de l'ἀγιουτάντες ait pu subir l'influence de celle

---

1. Cf. *Die Echtheit des Toscanelli-Briefes*. Zts. f. d. Erdk. Berlin, 1902, p. 498-511. Après une discussion serrée et un peu aigre des arguments des arguments de M. Vignaud, M. Ruge affirme sa ferme conviction de l'authenticité de la correspondance entre Toscanelli et Colomb : « toutes les tentatives en vue de nier l'influence du savant florentin sur Colomb demeureront vaines. »

2. Ὁ Γέρων Κολοκοτρώνης, Athènes, Biblioth. de la Hestia, 1889, 2 vol., ζ-176, 196 pag., in-8°.

3. Voir notamment le récit de la bataille du 9 mars 1822 devant Patras; Colocotróni I, 91 sqq. ; Photàkos I, 298 sqq.

Digitized by Google

du général (les Mémoires de Photàkos ont paru, pour la première fois en 1858, sept ans après ceux de Colocotròni), les historiens seront cependant heureux d'avoir du même événement les récits de deux témoins oculaires.

La première édition des Souvenirs de Photàkos ne comprenait que deux livres et allait des origines de la Révolution à l'année 1823. Celle que publie aujourd'hui M. A. en compte huit et ne s'arrête qu'en 1828. Les deux premiers livres ont subi de nombreuses modifications; des additions y ont été faites; la langue elle-même n'est pas restée indemne, elle a été un peu « épurée ». On aimerait avoir là dessus quelques explications. On voudrait savoir aussi d'après quel manuscrit M. A. publie ces Souvenirs de Photàkos, quelle est son apparence, son histoire, l'endroit où il se trouve. Ces renseignements ont leur importance; un éditeur les doit toujours à ses lecteurs. Les réserves de ce chef une fois faites, l'ouvrage que publie M. Andròpoulos ne mérite que des éloges.

Hubert PERNOT.

A. MEILLET. **Esquisse d'une Grammaire comparée de l'Arménien classique.** Vienne (Autriche). Imprimerie des P. P. Mékhitharistes, in-8°, VIII-116 p. Pr : 6 francs.

Nous n'avions pas jusqu'ici de grammaire comparée de l'arménien classique : le fondateur même et le maître incontesté des études arméniennes, M. Hübschmann, tarde aujourd'hui encore à nous donner celle qu'il nous a promise. Quant à ses collègues et élèves, ils ont vu surtout dans un domaine linguistique aussi neuf une belle matière à étymologies nouvelles. Maintenant la lacune est comblée, et le livre de M. Meillet est fait pour contenter aussi bien les arménisants désireux de connaître le passé et les attaches de la langue dont ils ont fait leur spécialité que les linguistes curieux d'envisager l'un des aspects les plus surprenants qu'ait pris l'indo-européen. Le mot *esquisse*, qui figure un titre, ne doit pas faire illusion : le livre est sommaire mais complet, et le doute que l'auteur laisse subsister sur tant de points tient non pas à l'œuvre, mais bien à la matière. L'arménien comporte une quantité trop petite de mots d'origine indo-européenne, il apparaît dès les documents les plus anciens comme trop éloigné de la langue primitive, trop original déjà, et surtout trop isolé, pour que sa grammaire comparée n'en garde pas toujours un caractère d'incertitude bien spécial; il s'y rencontre trop de lois basées sur un nombre restreint d'exemples parfois douteux pour qu'elle puisse perdre jamais le caractère d'*esquisse*.

Mais M. M. ne nous a pas seulement donné un guide avisé, sobre et clair dans une matière difficile et obscure, il a écrit un livre origi

Digitized by Google

nal. Il n'a pas comparé des lettres à des lettres, ni même des sons à des sons, ou des mots à des mots, il a opposé une langue à une autre, c'est-à-dire un système strictement défini à un moment donné à un autre système pareillement arrêté, à une date également donnée, tant au point de vue psychologique qu'au point de vue organique, dans les trois domaines de la phonétique, de la morphologie et de la syntaxe. Chaque langue, avec l'emploi caractéristique qu'elle fait des ressources générales du langage, est tout entière en jeu dans l'examen des moindres points de détail. Ainsi la valeur précise du système consonantique de l'arménien classique est illustrée par les trois considérations principales suivantes : par les rapprochements de l'arménien avec les langues voisines, par l'histoire des altérations particulières de chaque série de consonnes dans les dialectes postérieurs, et enfin par un examen très fin et très rigoureux des conditions phonétiques générales où ont dû se trouver les phonèmes en question (pp. 5 et suiv.). Ainsi, pour en venir à un point de moindre importance mais de très grande difficulté, que l'on se reporte à l'exposé du traitement arménien *erk* — dans *erku* « deux » de l'indo-européen * *dw* — (p. 28); on y verra qu'il n'est pas possible actuellement de réduire davantage l'obscurité d'un changement phonétique aussi surprenant que ne le fait M. M. à l'aide de sa connaissance de la phonétique générale, du système arménien et, en particulier, du rôle qu'y joue l'ancienne sonante * *w* dans ses différents emplois et, en tant que consonne, dans ses diverses positions. Enfin, si l'on veut se rendre compte de l'effort original qu'a fait M. M. pour pénétrer aussi loin que possible le mécanisme vivant de la langue, qu'on lise aussi les chapitres, nouveaux parfois jusqu'en leurs titres, consacrés à *La syllabe* (p. 30 et suiv.), aux *Alternances* (p. 36 et suiv.), à l'*Emploi des formes nominales* (p. 66 et suiv.) entre autres.

Mais ce n'est pas la moindre originalité de la grammaire de M. M. qu'avec un emploi si ingénieux des considérations générales et une conception aussi large des moindres questions, le style reste d'une précision rigoureuse, la forme brève et l'allure scientifique. Rien n'est donné aux mots, rien à la littérature sous quelque forme que ce soit : on ne voit figurer que les seuls faits avec leur nature et leurs relations. Car il n'en faut pas davantage à M. Meillet dont la manière reste toujours strictement analytique et comparative, qui cherche bien à atteindre le général sous le particulier par le moyen d'une érudition de plus en plus vaste et sûre, mais qui jamais ne se laisse entraîner à généraliser [1].

Robert GAUTHIOT.

1. L'exécution typographique du livre de M. M. est digne de tous éloges : l'imprimerie des P. P. Mékhitharistes de Vienne est arrivée à faire bien, en un délai fort court, et dans une langue étrangère. Aussi nous ne relèverons que les trois

Digitized by Google

Politique sociale et économie politique (Questions fondamentales), par Gustav SCHMOLLER, professeur à l'Université de Berlin, traduction revue par l'auteur, 1 vol. in-8°, t. VI, 448 pp. Giard et Brière, éd. 1902.

Le volume qu'on nous présente sous le titre que nous venons d'indiquer est en réalité un recueil assez disparate d'articles, d'études et de discours mis côte à côte. Il est intéressant pour l'histoire de ce qu'on a appelé le « socialisme de la chaire » allemand, et remarquable par l'abondance et la vigueur de pensée de l'auteur qui, même en français, donne l'impression d'une grande éloquence. Mais est-ce la faute de l'origine de ces morceaux dont, en majorité, les uns sont de la polémique pure, les autres des discours académiques ? Ils manquent en général de précision aussi bien dans l'argumentation que dans les conclusions. Aussi vif contre le collectivisme que contre l'école libérale, l'auteur parle souvent de la nécessité d'une « réforme sociale ». « Ce que je considère comme légitime dans le mouvement actuel de l'état, écrit-il, c'est la réforme sociale. Ce n'est qu'en conservant une nombreuse classe moyenne, en élevant à un degré supérieur de civilisation nos classes inférieures, en augmentant leurs revenus, que nous pourrons échapper à l'évolution politique qui ramènerait alternativement la domination du capital et celle de l'État. » Sur ce but tout le monde serait, je le crois, facilement d'accord avec M. Schmoller. L'étude seule des moyens peut amener des divergences. M. S. a grande confiance, pour trouver ces moyens, dans ce qu'on pourrait appeler l'éclectisme économique, c'est-à-dire une science sociale sans doctrines, se faisant au jour le jour par l'observation des faits, repoussant tout à priori et tout principe théorique, et guidée par le désir de réaliser une justice sociale. Il est difficile cependant de procéder à l'action sans partir d'un jugement, celui-ci fût-il le résultat d'une expérience passée. L'objectivité absolue en pareille matière est un mirage. Au fond, dans le débat entre l'école dite orthodoxe et l'école dite historique on a beaucoup joué sur les mots : l'une ne peut pas se passer des faits, et l'autre ne peut pas ne pas aboutir à des principes. Il y a seulement tendance plus marquée vers l'une ou l'autre des méthodes. M. S. analyse et caractérise avec justesse les procédés de la méthode d'observation, et les chapitres qu'il consacre à ce sujet sont plus intéressants que ceux de sa longue polémique (d'ailleurs déjà assez ancienne) avec M. de Treitschke. L'étude sur l'évolution et en quelque sorte l'élargissement continu de l'idée de justice dans les sociétés humaines est particulièrement suggestive.

Eugène d'EICHTHAL.

---

fautes d'impression suivantes qui nous paraissent surtout fâcheuses : la forme arménienne du nom français *Renault* transcrite avec un *t* au lieu d'un *d* final (p. 22), les élargissements en*u*, au lieu de en*n* (p. 57); le *v. irlandais Fiorgyn* au lieu de *v. islandais* (p. 101).

Digitized by Google

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 décembre 1902.

L'Académie nomme correspondants étrangers : MM. Murray, conservateur au Musée Britannique, et Friedländer ; correspondants nationaux : MM. Brutails, Gsell et Cosquin.

M. Senart donne lecture d'une lettre de M. A. Foucher relatant une manifestation en l'honneur de l'Ecole française d'Extrême-Orient qui s'est produite au Congrès des Orientalistes récemment tenu à Hambourg.

M. Merlin, membre de l'Ecole française de Rome, rend compte des fouilles qu'il exécute depuis deux ans à Dougga (Tunisie), sous la direction de M. Gauckler.— M. Cagnat présente quelques observations.

Séance du 26 décembre 1902.

M. Philippe Berger, président, adresse à M. Henri Wallon, secrétaire perpétuel, les félicitations de l'Académie, à l'occasion de son entrée dans sa 91me année.

Sont élus pour l'année 1903 : président de l'Académie, M. Georges Perrot ; vice-président, M. Louis Havet.

Sont élus membres de la Commission administrative centrale : MM. Delisle et Croiset.

L'Académie procède à l'élection des commissions suivantes :

Antiquités de la France : MM. Delisle, Meyer, Héron de Villefosse, Longnon, Viollet, de Barthélemy, de Lasteyrie, Reinach.

Travaux littéraires : MM. Delisle, Bréal, Paris, Barbier de Meynard, Meyer, d'Arbois de Jubainville, Croiset, de Lasteyrie.

Fondation Garnier : MM. Barbier de Meynard, Senart, Hamy, Barth.

Fondation Piot : MM. Delisle, Heuzey, Héron de Villefosse, Saglio, de Lasteyrie, Collignon, Babelon, Pottier.

Prix Gobert : MM. Delisle, Paris, Meyer, Valois.

M. Salomon Reinach, continuant l'exposé de la méthode, montre que les supplices éternels dont auraient été affligés aux Enfers Tityos, Tantale, Ixion, les Danaïdes, etc., s'expliquent comme celui de Sisyphe, par l'interprétation erronée de vieilles œuvres d'art. Ainsi les Danaïdes avaient, suivant une tradition, introduit d'Egypte en Argolide l'art de forer les puits ; comme elles avaient *apporté* de l'eau dans un pays jusque-là très aride, on les figura comme des *porteuses d'eau* et cette image fut interprétée plus tard comme celle d'un châtiment perpétuel. Un exemple particulièrement instructif des erreurs de l'exégèse populaire est fourni par la plus ancienne description connue de l'Enfer chrétien, qui fait partie de l'*Apocalypse de saint Paul*, découverte en 1891 en Egypte. Ceux et celles dont les amours ont transgressé les lois naturelles, sont représentés comme se précipitant sans cesse du haut d'un rocher ; une fois tombés en bas, délinquants el délinquantes sont ramenés au sommet du rocher par des démons, s'en précipitent de nouveau, et ainsi de suite jusqu'à la consommation des siècles. M. Reinach montre que l'idée de cette peine singulière, infligée à des hommes et à des femmes qui ont péché d'une certaine manière, résulte d'un malentendu suggéré par des œuvres d'art païennes. Il établit qu'il existait un tableau où Sappho, dont la réputation est connue, était figurée se jetant du haut du rocher de Leucade, et qu'on possédait à Athènes même la statue d'un jeune homme représenté comme se précipitant la tête baissée du haut de l'Acropole, victime d'un désespoir d'amour dont l'objet n'était pas *une* Athénienne. Ainsi Sappho et son pendant, figurés sur des tableaux de l'Enfer dans les actes qui avaient mis fin à leur existence, devinrent, aux yeux des Grecs peu instruits qui regardaient ces peintures, les prototypes des égarements que la tradition leur attribuait et des châtiments que les Enfers réservaient à leurs imitateurs.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 12 janvier — 1903

HARDER, Dictionnaire arabe-allemand. — Ed. MEYER, Histoire de l'antiquité, V. — Mélanges de l'École anglaise de Rome, I. — GRAHAM, L'Afrique romaine. — FOURNERET, Les biens d'église après les édits de proscription. — GEFFEKEN, Les oracles sybillins. — W. THOMAS, Le poète Edward Young. — LOUNSBURY, Les critiques de Shakspeare. — DOBSCHÜTZ, Les communautés chrétiennes. — SICKENBERGER, La chaîne de Nicétas. — LOOFS, Histoire des confessions. — CHRIST, Clément d'Alexandrie. — Ad. JACOBY, Le baptême de Jésus. — FRANKFURTER, Table des mélanges archéologiques-épigraphiques. — BOCKEINHEMER et HEIDENHEIMER, Gutenberg. — BERNOUILLI, Bâle au xve siècle. — GODARD, Baluze. — CAMPAGNE, Saint-Pierre de Nogaret. — DES MAREZ, Notice sur l'histoire des prix. — GYALUI, Les bibliothèques de Hongrie. — FLEINER, Le droit ecclésiastique au xixe siècle. — Concours Hœufft.

E. HARDER, **Deutsch-Arabisches Woerterbuch**, Heidelberg, G. Winter, 1903, VIII-804 pp. in-8. Prix 18 marks.

Tandis que les dictionnaires français-arabes sont relativement abondants, l'Allemagne était, sous ce rapport, réduite à la portion congrue. Elle n'avait jusqu'ici pour répondre à ce besoin équivalent, qu'un seul dictionnaire allemand-arabe, celui de Wahrmund, lequel laisse passablement à désirer tant pour la qualité que pour la quantité. M. Harder s'est proposé de combler cette lacune, et il nous présente un nouveau « Deutsch-Arabisches Wœrterbuch », qui est à peu près le triple de celui de Wahrmund. Il s'adresse aussi bien aux Allemands qui veulent étudier l'arabe, qu'aux Arabes qui veulent étudier l'allemand — ce dernier cas chaque jour plus fréquent, l'allemand étant depuis des années — je puis en témoigner, par expérience personnelle — en train de gagner le terrain que le français continue à perdre avec sérénité dans le Levant.

L'auteur s'est systématiquement tenu à l'arabe moderne moyen, abstraction faite de toutes variétés dialectales ou vulgaires ; ce qui a des avantages au point de vue pratique, mais diminue singulièrement, pour nous autres philologues, la valeur scientifique de son œuvre. Il a fait de larges emprunts à la lexicographie franco-arabe et pris son bien là où il le trouvait, chez Bocthor, Gasselin, Belot. Il ne semble pas avoir utilisé d'autres dictionnaires du même genre, moins connus, mais pourtant encore bons à consulter, tels que ceux de Marcel et de Berggren. Ce dernier, surtout, lui aurait fourni bon nombre de

Digitized by Google

vocables précis concernant la faune et la flore, vocables pour lesquels M. H. avoue lui-même son embarras.

Il a eu recours fréquemment à l'expérience de M. Martin Hartmann, l'un de ses compatriotes qui connaissent le mieux l'arabe moderne, ainsi qu'en témoignent d'excellents travaux auxquels je suis heureux de rendre hommage en passant. Une autre source précieuse d'information a été pour lui la consultation permanente des quatre répétiteurs indigènes pour la langue arabe, attachés au Séminaire des Langues Orientales de Berlin — je dis bien quatre répétiteurs pour l'arabe seul! Notre école des Langues orientales est loin de compte avec son unique répétiteur pour le dialecte algérien... On comprend autrement les choses sur les bords de la Sprée, et quand on veut atteindre un but, on sait y faire l'effort nécessaire. L'enjeu en vaut bien la peine, puisqu'il ne s'agit de rien moins que de la suprématie dans une partie du bassin de la Méditerranée et de ses annexes mésogéennes. Le nouveau volume de M. H., parfaitement adapté aux besoins pratiques qu'il a en vue, fait par un arabisant diligent et consciencieux, est un atout de plus dans les mains de ceux qui président aux destinées de son pays et en orientent la politique vers la conquête du Levant, conquête intellectuelle et commerciale, en attendant mieux.

CLERMONT-GANNEAU.

Ed. MEYER, **Geschichte des Alterthums**, fünfter Band (Der Ausgang der griechischen Geschichte), Stuttgart und Berlin, 1902.

L'histoire de l'antiquité de M. Edouard Meyer, dont les précédents volumes ont été signalés ici à mesure qu'ils paraissaient, poursuit son développement avec une remarquable régularité. Le tome V, qui vient d'être donné au public, comprend ce que l'auteur appelle « le dénouement de l'histoire grecque », c'est-à-dire la période qui va de la fin de la guerre du Péloponnèse à l'entrée en scène de Philippe. Le sous-titre indique nettement la pensée de l'historien : c'est dans cette période que s'achèvent les destinées de la Grèce, en ce sens qu'après la bataille de Mantinée, tout espoir de groupement national étant perdu, les cités grecques, vouées désormais à un isolement irrémédiable, ne sont plus guère qu'une proie offerte au conquérant suscité par la force même des choses.

Il est inutile de caractériser de nouveau la manière de l'historien. On retrouve dans ce volume l'érudition étendue et solide, l'intelligence politique et militaire, la philosophie personnelle et ausi l'art de condenser et de grouper, qui faisaient le mérite des parties précédentes. Il nous suffira de marquer en quelques mots ce qui est propre à la période étudiée.

Digitized by Google

Chacun sait qu'il y en a peu, dans l'ensemble de l'histoire grecque, de plus confuse. Cette confusion tient un peu sans doute à ce qu'elle ne nous a pas été exposée par un Thucydide. Il faut débrouiller les événements et en déterminer le caractère d'après les témoignages incomplets, superficiels, tels que ceux de Xénophon, d'Isocrate et des historiens utilisés par Corn. Nepos et Plutarque. D'ailleurs les faits eux-mêmes se prêtent mal à une ordonnance satisfaisante, et on peut dire que, s'ils sont obscurs et confus dans les meilleurs récits, c'est qu'ils l'ont été d'abord dans la réalité. Il n'y a plus alors en Grèce de cité vraiment prédominante, et les hommes d'État de ce temps font trop souvent de la politique au jour le jour, sans vues d'ensemble et sans esprit de suite.

M. Edouard Meyer, malgré son talent de synthèse, n'a pu remédier entièrement à cet inconvénient. Son exposé est plus morcelé, moins facile à embrasser d'un coup d'œil qu'il ne l'était pour les périodes précédentes. Dans une série de huit chapitres, il nous transporte tantôt à Sparte, tantôt en Sicile, en Italie, puis en Perse, puis à Athènes, à Thèbes, en Arcadie. Au milieu de ce va et vient, on regrette quelquefois qu'une direction générale ne se fasse pas assez sentir.

Pourtant, si l'on va au fond des choses, il y a bien une idée maîtresse qui se laisse au moins entrevoir à travers tous ces chapitres un peu trop dispersés. L'auteur pense manifestement que la Grèce était alors entraînée vers la constitution d'une monarchie militaire, seule capable désormais de lui donner la paix intérieure avec l'unité. De là vient l'intérêt qu'il prend aux tentatives de Lysandre, de Denys l'Ancien, de Jason de Phères. Il est naturel, peut-être, que ce point de vue s'impose, d'une manière plus ou moins consciente, à un écrivain allemand, qui a vu sa propre nation, longtemps morcelée, se constituer en cette forme et se créer ainsi une puissance toute nouvelle. Mais sans entrer ici dans une longue discussion, il suffit de rappeler, en ce qui concerne la Grèce ancienne, que les événements semblent avoir suffisamment démontré que son avenir n'était pas là. Cette monarchie militaire s'est imposée à elle par la victoire de la Macédoine, et il n'en est résulté pour les républiques grecques qu'un surcroît de divisions et une décadence irrémédiable. En réalité, on pourrait établir, je crois, que, même après la guerre du Péloponnèse, l'unité grecque n'avait chance de se constituer utilement qu'autour d'Athènes et sous son hégémonie. Et, malgré l'affaiblissement de la république athénienne, cette formation nationale n'eût pas été impossible si Athènes avait eu vraiment une politique, c'est-à-dire si elle eût été capable de résolutions prudentes, mais fermes et suivies, appropriées aux circonstances, mais tendant toujours à une même fin. Ce qui l'a rendue impuissante, c'est sa déplorable constitution, en d'autres termes, la tyrannie d'un peuple tout puissant et irresponsable, qui ne pouvait avoir ni généraux, ni hommes d'État, puisqu'il semblait s'appliquer à paralyser leurs

Digitized by Google

meilleures qualités en les assujettissant à ses caprices, sous peine d'exil ou de mort. M. Meyer a donc tort, à mon avis, de penser que les questions constitutionnelles étaient alors de médiocre importance (p. 368). C'est, au contraire, d'une sage réforme de la constitution athénienne qu'a dépendu en ce temps l'avenir de la Grèce.

Mais ce sont là des réserves plutôt que des critiques. En recommandant ce volume, où s'achève, dans l'ample exposé de l'historien, la partie qui concerne la Grèce autonome, il n'est que juste de rendre hommage au mérite de l'œuvre qui fait honneur à la science contemporaine.

Maurice Croiset.

Papers of the British school at Rome, vol. I, Londres, 1902, in-8°, 281 pages.

On sait que, à l'exemple de la France, de l'Allemagne et de l'Amérique, l'Angleterre a fondé récemment à Rome une école archéologique. Le présent volume est le premier qu'elle ait encore donné; il inaugure la série des mélanges qu'elle se propose de publier chaque année.

Deux mémoires le composent. C'est d'abord une étude du Directeur de l'École, M. Rushforth, sur l'église de Santa Maria Antiqua, récemment retrouvée dans les fouilles du forum. « Cette découverte, dit l'auteur, nous a révélé le système suivant lequel une église était habituellement décorée au VIIIe siècle », par elle on connaît mieux « les tendances religieuses des Romains de cette époque, leurs goûts artistiques, le genre de peintures auquel ils se plaisaient, leur aspect extérieur, leur mode de sépulture ». Le mémoire de M. R., très développé, très documenté, est fort intéressant; mais je suis trop étranger aux choses de cette époque pour me permettre d'y insister. Le second travail est l'œuvre de M. T. Ashby, ancien élève de l'École; il a pour titre : Topographie classique de la campagne romaine (I). Dans cette première partie l'auteur a étudié trois routes seulement, parmi celles qui traversent la région située à l'Est de Rome, la voie Collatine, la voie Prénestine et la voie Labicane. C'est pour un membre d'une école de Rome, un sujet d'études fort heureusement choisi. Car ces trois routes ont ceci de particulier qu'elles appartiennent au réseau ancien des routes de communication de Rome avec les villes du Latium et qu'elles ont, de bonne heure, été délaissées comme grandes voies, réduites au rôle de chemins d'intérêt local. La première allait, on le sait, dans la direction de Tibur et tombait avant d'y arriver dans la voie Tiburtine; la seconde menait primitivement à Gabies, puis fut prolongée jusqu'à Préneste, sans avoir jamais une grosse importance; elle était pourtant assez fréquentée, à en juger par les villas qui la bordent; la troisième, enfin, qui

Digitized by Google

menait d'abord seulement à Labici, fut ultérieurement poussée jusqu'à la voie Latine. Le caractère ancien et effacé de ces routes a été cause qu'elles ont été peu étudiées jusqu'ici ; Nibby, Gall, d'autres encore y ont touché en passant ; mais, M. Tomassetti, dans ses études sur la topographie médiévale de la campagne romaine, n'ayant pas encore atteint cette région, il n'y avait sur ce point aucune étude méthodique. C'est précisément le mérite du travail de M.T. Ashby. Il a suivi personnellement soit dans les livres, soit sur le terrain chacune de ces routes pas à pas et nous indique tous les restes antiques qu'on y a découverts ou qui existent encore ; pour les inscriptions, lorsqu'elles figurent au *Corpus*, il y renvoie ; lorsqu'elles sont inédites, il les publie. Des vues photographiques et des plans complètent la description. Œuvre de consciencieuse exploration, tout à fait honorable pour un jeune professeur. Nous ne pouvons que souhaiter à l'École anglaise de Rome de continuer comme elle a débuté.

R. Cagnat.

Alex. Graham. **Roman Africa; an outline of the history of the roman occupation of North Africa.** Londres, New-York et Bombay, 1902, xv-325 pages in-8°, chez Longmans, Green et Cie. Prix : 16 fr.

Ce livre n'a pas la prétention d'être un travail original ; il est fait au moyen de publications de toutes sortes, parues récemment ou même autrefois et ne semble destiné qu'à donner au public instruit de langue anglaise une idée du développement de l'Afrique du Nord à l'époque romaine, de sa prospérité et des monuments qui l'attestent à nos yeux. Il y réussira certainement ; les lecteurs y trouveront des choses instructives sur l'œuvre des empereurs dans les provinces africaines, sur les institutions du pays à l'époque impériale, sur les villes qui le couvraient alors. Mais encore y a-t-il des réserves assez sérieuses à formuler.

Une des difficultés du sujet était de trouver un plan capable de suffire à une aussi vaste entreprise. M. G. a suivi simplement l'ordre chronologique ; il prend chaque prince successivement, ou tout au moins, chaque groupe de princes et montre ce qu'il a fait pour l'Afrique. Une telle solution offrait un grave inconvénient : une ville a été, bien souvent, fondée par un empereur, embellie par un autre, agrandie par un troisième ; logiquement, il aurait donc fallu revenir trois et quatre fois sur le même sujet ; d'où des répétitions fastidieuses et languissantes. L'auteur, afin d'éviter le mal, est tombé dans un autre. Appelé à propos d'un empereur à parler de telle ou telle ville, il a épuisé d'un coup l'histoire et la description de la ville, empiétant ainsi sur un domaine qui, chronologiquement, appartenait à un autre chapitre. Ainsi, à l'occasion de Trajan, il rencontre le nom de Chem-

Digitized by Google

tou : d'où historique de l'exploitation du marbre en Afrique — ou celui de Maktar : bonne occasion pour parler de l'inscription du moissonneur bien qu'elle soit d'une autre date — le même empereur a établi en Italie des fondations alimentaires : M. G. en profite pour citer une inscription du Kef se rapportant à cet ordre d'idées, mais du temps de Marc-Aurèle. Il lit le nom d'Antonin le Pieux sur un arc de triomphe de Sbéitla : histoire de Sufes et de Sufetula ; et comme, à ce moment, les écoles de Carthage étaient florissantes, longue allusion à Apulée et à Fronton, à leur vie, à leurs ouvrages. En outre, le nom de Fronton figurant sur une inscription de Guelma, voici venir quelques mots sur Calama et aussi, comme cette ville offre peu de matière, sur Thibilis, sa voisine, et sur les eaux thermales d'*Aquae Thibilitanae*. On voit tout ce que ce mode de composition offre d'artificiel : cela s'appelle proprement sortir à chaque instant du sujet.

Généralement, les faits rapportés par l'auteur sont exacts ; on pourrait pourtant lui signaler plus d'une inadvertance de détail : P. 22, à propos d'Utique, il répète les affirmations de Daux ; comme lui, il parle du mode de construction carthaginoise, que nous ignorons, ou du palais-amiral, qui est sans doute un établissement thermal. P. 24, il prend au sérieux la perspective d'une maison romaine, figurée sur une mosaïque et y reconnaît les murailles de Carthage et la représentation d'une maison carthaginoise à 7 étages. P. 42, dans une inscription d'Henchir-Guergour il remplace l'ethnique *Masculula*, par *Mascula* et avance que le texte a été trouvé à Khenchela ; P. 45. Toute la discussion sur la basilique de Tébessa est fondée sur l'étude très ancienne de Moll (voir le plan annexé), alors qu'on lui a consacré récemment des travaux développés et qu'on a fait des fouilles qui ont complété ce que Moll avait pu voir de son temps. P. 108 et suiv. Une longue description de l'aqueduc de Zaghouan (avec vues et cartes) montre que l'auteur raisonne sur la partie qui en reste encore près de la Manouba et sur l'appareil employé, comme si cette partie était d'époque romaine et non de reconstruction ultérieure ; etc. Ajouterai-je, ce qui est moins grave, que la Commission des monuments historiques est appelée une fois, je ne sais pourquoi, *Société* des monuments historiques et que notre Académie des Inscriptions est aussi dénommée quelque part *Société des Inscriptions et Belles-Lettres*.

Des illustrations, faites d'après des aquarelles, accompagnent le livre. Pourquoi l'artiste, alors qu'il représentait à peu près fidèlement le monument lui-même, en a-t-il traité les abords au gré de sa fantaisie ? Exemple : les maisons qui environnent le temple de Dougga ; elles sont sans vérité et sans caractère. Dans le même ordre d'idées, la reconstitution de l'arc de Timgad ou des temples de Sbéitla est instructive ; mais les édifices ou les édicules que l'on a figurés autour sont de pure fantaisie : pour Timgad même ils sont absolument con-

Digitized by Google

traires à ce qu'exige le plan de la ville, que le dessinateur ne s'est même pas donné la peine de regarder. C'est un peu du Canina de qualité inférieure.

R. CAGNAT.

Les biens d'Église après les édits de proscription; ressources dont l'Église disposa pour reconstituer son patrimoine, par Pierre FOURNERET. Paris, Walzer, 7, rue de Mézières; 1902, 149 pp. in-8°. Prix : 3 fr.

Le titre de l'ouvrage de M. Fourneret est un peu long; mais il indique exactement le sujet.

La reconstitution du patrimoine ecclésiastique après les persécutions s'opéra de deux manières. Les édits de pacification stipulèrent des restitutions. M. F. étudie à cet égard les dispositions de l'édit de tolérance et des édits de Milan et de Tarse. Il défend par de bonnes raisons l'authenticité de ce dernier. On restitua les lieux de réunions. M. F. croit qu'il y avait aussi des fonds de terre; mais il s'appuie sur la notice de Sylvestre au *Liber pontificalis* : c'est un témoin quelquefois peu sûr.

L'origine principale du patrimoine ecclésiastique est dans les libéralités des fidèles. Les offrandes régulières étaient de trois espèces, l'oblation liturgique (προσφορά), les prémices (*primitiae*, ἀπαρχαί), les dîmes (*decimae*, δεκάται); les prémices et les dîmes étaient souvent confondues sous le nom de καρποφορίαι.

L'oblation liturgique comprenait le pain et le vin nécessaires au sacrifice, souvent l'huile du luminaire. Les règlements ecclésiastiques défendirent de bonne heure de présenter en même temps les prémices. L'oblation liturgique, limitée à ceux qui doivent prendre part à la communion, était une ressource insignifiante, qui ne suffit même plus aux besoins liturgiques.

Les prémices et les dîmes étaient fondées sur les prescriptions de la loi mosaïque. L'offrande des prémices est la plus ancienne. Elle avait pour objet l'entretien du clergé. Saint Jérôme indique que pour son époque, cette offrande était d'environ le soixantième du revenu (*In Ezech.*, XLV; Migne, *P. L.* XXV, 463). Ce renseignement est confirmé par Cassien (*Coll.*, XXI; *P. L.* XLIX, 1172) qui donne le cinquantième comme règle, et indique le soixantième pour les tièdes et le quarantième pour les fervents.

Les dîmes sont plus récentes. A l'origine, les fidèles offraient pour les pauvres, avec les prémices, une autre part de leur revenu. Le temps amena le relâchement et il fallut réglementer ce qui était d'abord spontané. La dîme paraît en Asie, au commencement du IIIe siècle; elle est recommandée dans la Didascalie. Mais l'Afrique et l'Égypte ne la pratiquaient peut-être pas encore. Elle se généralise au IVe s. dans l'Église latine, puis dans l'Église grecque. Ce sont les

Digitized by Google

fidèles qui ont réduit leurs dons à cette quotité. L'Église toléra, puis accepta et finit par exiger la dîme.

Quelques revenus secondaires provenaient des ordinations et des funérailles. Les taxes perçues pour les ordinations, surtout pour les ordinations épiscopales, donnèrent lieu à des abus simoniaques. Les funérailles étaient confiées en Orient à des officiers inférieurs de l'Église; les droits établis par Constantin servirent à les rétribuer. Il ne semble pas qu'en Occident l'organisation fût identique. En somme, l'Église ne percevait rien pour elle-même à cette occasion.

Les ressources extraordinaires de l'Église provenaient des dons et legs, et des revenus des biens frugifères.

M. F. décrit la législation qui réglait les dons et legs. A cette question se rattachent étroitement deux chapitres que M. F. a placés dans une dernière partie de son livre. L'Église, comme toute association licite, avait le droit de posséder. Mais la capacité d'hériter n'était pas comprise dans ce droit, et elle lui fut conférée par une loi de 321. Cette capacité fut restreinte d'abord indirectement par une constitution de 370 : les clercs et les ascètes ne pouvaient hériter d'aucune femme ni recevoir d'elles aucune donation entre vifs. En 390, les droits de l'Église elle-même furent limités sur un point par Théodose : l'Église ou les pauvres ne pouvaient hériter des diaconesses, veuves, ayant des enfants. Mais en 455, une loi de Marcien supprima ces entraves. D'autre part, des présomptions de droit avaient été créées au profit de l'Église. Déjà Constantin avait présumé chez les martyrs décédés sans héritiers, l'intention de laisser leurs biens à l'Église. Des présomptions analogues furent introduites à l'égard des clercs, des moines et des évêques. Les acquêts des évêques sont présumés par Justinien biens d'Église, et la preuve contraire n'est admise que quand il s'agit de biens provenant de parents aux trois premiers degrés. Enfin la prescription fut étendue en faveur de l'Église. Portée d'abord à cent ans par Justinien, il la ramena dans la suite à quarante.

Mais les empereurs ne se bornèrent pas à favoriser le développement du patrimoine ecclésiastique par une législation favorable. Ils y contribuèrent par leurs dons, par les fondations d'églises ou de baptistères, par des exemptions d'impôts (exemption des impôts extraordinaires et sordides), par des amendes et des confiscations établies au profit de l'Église (biens d'hérétiques, amendes portées contre les violateurs de la propriété ecclésiastique et contre les diaconesses et moines scandaleux). En revanche, l'Église ne s'installa de plain-pied dans les temples païens qu'à partir de 435, quand une série de mesures restrictives avait aboli le paganisme et en avait fait un crime juridique.

De toutes ces ressources, les Églises immobilisèrent une partie par l'acquisition de biens-fonds. Ce fut surtout la pratique de l'Église romaine et on connaît cette partie de l'administration par le registre

Digitized by Google

de Grégoire le Grand. M. F. donne aussi quelques indications sur la fortune des églises de Constantinople, d'Antioche, d'Alexandrie. Il n'avait pas à entrer dans le détail. Mais il y aurait là matière à des monographies intéressantes.

M. F. a rendu un grand service aux historiens par ce livre si clair et si consciencieux. Chacune de ses assertions est appuyée des textes, cités en entier dans les notes. C'est encore un mérite de les avoir copiés et de ne pas s'être contenté de références, comme on le fait encore trop souvent. M. Fourneret était bien préparé à sa tâche par ses études de droit civil et de droit canonique. Il est à désirer qu'il poursuive des travaux si nécessaires.

Le volume est accompagné de très bonnes tables.

Paul LEJAY.

Die Oracula Sibyllina; bearbeitet im Auftrage der Kirchenväter-Kommission der königl. Preuss. Akademie der Wissenschaften; von Joh. GEFFCKEN. Leipzig, J.-C. Hinrichs, 1902, LVI-240 pp. in-8° (*Die gr. christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte*, VIII). Prix : 9 mk. 50.

Komposition und Enstehungszeit der Oracula sibyllina. Von Johannes GEFFCKEN. Leipzig, Hinrichs, 1902 ; IV-78 pp. in-8° (*Texte u. Untersuchungen*, neue Folge, VIII, 1). Prix : 2 mk. 50.

L'édition des oracles sibyllins avait été entreprise par L. Mendelssohn ; après la mort de ce philologue, M. Geffcken en fut chargé. C'est une des tâches les plus difficiles qui peuvent se rencontrer dans l'entreprise de l'Académie de Berlin.

Parmi ses devanciers, M. G. trouve Alexandre. Il en a fait le plus grand éloge. D'autres sont venus après qui n'ont pas montré la même prudence et la même attention. Les manuscrits sont très récents : deux sont du XIVe siècle ; les autres sont encore plus modernes. Ils se répartissent en trois classes. La première seule a conservé le noyau d'un texte un peu ancien. Il faut se résigner à lire un texte mélangé. M. G. s'est efforcé de fournir au lecteur les moyens de juger, en lui donnant les renseignements complets et en écartant le plus possible l'élément subjectif. A côté des manuscrits, les citations peuvent rendre service : Lactance, Clément d'Alexandrie, Athénagore, Théophile, les Constitutions apostoliques ont conservé souvent les traces d'un texte moins altéré et peuvent du moins nous aider à contrôler la valeur respective des manuscrits.

Le texte est accompagné d'un double apparat. Au-dessus de l'apparat critique, M. G. a établi un apparat historique, contenant les passages parallèles. Il cite, outre la Bible et les écrits grecs et latins, païens et chrétiens, les textes orientaux qui présentent des points de contact. Ainsi, dès les premières pages, nous avons des références au Talmud, à la *Schatzhöhle* éditée par Bezold, à l'épopée d'Izdubar.

Digitized by Google

Tout le monde obscur des apocalyptiques, des théosophes, des auteurs de cosmogonie se trouve au bas de ces pages, à côté des Pères et des poètes classiques. M. G. dépasse ainsi son rôle d'éditeur, pour notre plus grand profit. Du reste, il est bien difficile de séparer ces confrontations de la critique proprement textuelle. C'est ce que ne comprennent pas toujours ceux qui publient des ouvrages religieux.

M. G. a renoncé à donner un index de la grécité. Le texte est trop profondément altéré, dit-il, et il eût fallu accompagner chaque article de raisonnements. Puisque M. G. en a recueilli les éléments, nous espérons qu'il nous le donnera sous une autre forme.

Il y a déjà des indications sur la langue des oracles, dans la brochure de M. G. sur l'origine et l'époque des chants sibyllins. A cause de la nécessité d'unir constamment l'étude historique et la critique textuelle, M. G. considère cette brochure comme une partie essentielle de son édition.

Pour M. G., les livres actuels se sont succédés dans l'ordre suivant : III-VIII, I et II, XII, XIII, XI, XIV. Le livre III représente la propagande savante du IIe s. av. J.-C. Le livre IV est l'œuvre d'un juif qui s'est approprié les doctrines stoïciennes sur la fin du monde ; il écrivait avant 80 de notre ère ; on voit dans ce livre avec quelle rapidité la légende de Néron s'est formée et répandue. Le Ve livre témoigne de la haine des Juifs pour les Romains après la prise de Jérusalem ; l'auteur écrivait en Égypte. Le livre VI, comme l'a déjà vu Alexandre, est un hymne hérétique, on ne sait au juste de quelle secte ; il est du IIe s. après J.-C. Le livre VII, sans avoir de lien direct avec le précédent, est sorti du même milieu. M. G. l'appelle un chant gnostique et judéo-chrétien, et le place vers 150 de notre ère. Le livre VIII présente une grande confusion d'éléments divers. D'anciens oracles y sont incorporés. L'ensemble paraît refléter l'époque orageuse du christianisme, le temps de Marc-Aurèle et des apologistes. Les livres I et II viennent de Phrygie ; c'est une manière d'apocalypse juive, écrite dans le premier tiers du IIIe siècle, remaniée peu après par un chrétien. Les livres XI et XIV, l'un du IIIe s., l'autre au plus tôt du IVe, ont été écrits par des juifs. en partie pour répondre aux sibylles juives. L'auteur du livre XII est un oriental, qui est possédé d'une haine furieuse contre le conquérant de l'Orient, Septime Sévère. Le livre XIII est aussi un écho fidèle et vivant des troubles de l'Orient au IIe s. ; il a pour auteur un chrétien partisan d'Odenath.

M. Geffcken juge défavorablement les fragments, ainsi que le prologue, malheureuse composition du VIe siècle.

Paul Lejay.

Digitized by Google

W. Thomas. **Le poète Edward Young** (1683-1765). *Étude sur sa vie et ses œuvres*. Paris, Hachette, 1901, in-8, 663 pp.

Voici un travail qui témoigne de recherches minutieuses guidées par une science exacte. Dissipée par d'ingénieuses conjectures, l'obscurité cesse de planer sur certains épisodes de la vie de Young. Nous savons par exemple, grâce à M. Thomas, que l'héroïne des *Nuits* est une fille naturelle du poète, dont l'existence avait échappé à la perspicacité des biographes antérieurs. La thèse générale de M. T., c'est que Young a subi une double influence : à l'école de Winchester il doit son indépendance d'esprit, à l'Université d'Oxford sa culture classique, d'où la dualité de son génie à la fois romantique et classique. M. T. le compare à Janus et a dû goûter cette comparaison, car il la répète deux fois (pp. 216, 580). La seconde partie du livre contient un excellent chapitre sur la grammaire et la prosodie des *Nuits*. Arrivant à l'influence du poète, M. T., par une louable innovation, ne s'est pas borné à l'Angleterre et à la France; pour que son travail fût complet, il a écrit un chapitre sur Young en Allemagne et en Italie, et même, heureux effet de l'Alliance, en Russie. Peut-être a-t-il alourdi sa thèse par l'addition d'une série d'études que des liens artificiels rattachent au sujet principal. L'histoire de l'École de Winchester, le tableau de l'Université d'Oxford au XVIIIe siècle, l'étude sur la satire en Angleterre avant Young sont autant de monographies indépendantes. L'inconvénient de ces digressions, très intéressantes d'ailleurs, est de brouiller la vue du lecteur. En revanche, l'auteur aurait pu insister sur l'amitié de Young et du romancier Richardson. Leurs œuvres semblent à première vue se rencontrer sur plusieurs points et leur sentimentalisme a comme un air de parenté.

La tâche de M. T. présentait une grosse difficulté. Depuis le fameux article de George Eliot, Young a une mauvaise réputation. On cite son nom quand on veut donner l'exemple caractéristique du moraliste attristé et hypocrite, on l'accole à celui de Swift pour prouver la corruption de l'Église d'Angleterre au XVIIIe siècle. La tradition exige qu'un biographe montre de la sympathie pour son héros ; raconter la vie d'un homme, n'est-ce pas en quelque sorte faire son oraison funèbre, et il n'est pas bienséant d'étaler devant une tombe ouverte les faiblesses et les fautes d'un mort; la science d'autre part supporte difficilement qu'on les dissimule, d'ordinaire on en est réduit à plaider les circonstances atténuantes. M. T. fait passer sous nos yeux toutes les pièces du procès et donne, comme c'est son devoir, des conclusions favorables. Malheureusement, le plaidoyer de l'avocat n'a pas effacé l'impression que produit le dossier réuni par le savant. Dans la masse des faits élucidés par M. T. les traits sont nombreux qui ne paraissent pas à l'honneur de Young. Aussi combien son début dans le ministère des âmes est fâcheux! S'il prend la résolution

Digitized by Google

d'entrer dans les ordres, c'est qu'une place est vacante et qu'il espère l'obtenir. Ses admirations, ses amitiés, ses opinions politiques, une fois prêtre, il les subordonne à l'obtention d'un évêché. Après avoir adulé Walpole, désespérant d'obtenir une mitre du tout puissant ministre, il transfère son allégeance à Bolingbroke, le chef de l'opposition. Les poètes n'ont pas en général une grande réputation d'adresse dans la vie. Si Young calculait beaucoup, il calculait assez mal. Le poste convoité au moment de son ordination lui échappa. Bolingbroke ne devait jamais revenir au pouvoir et Walpole conserva sur son ancien flatteur un « dossier secret ». Et nous qui connaissons les fils de l'intrigue, nous sommes pris de pitié devant les échecs que subit ce malheureux Young, ni meilleur, ni pire en somme que ses collègues plus heureux, devant les humiliations dont on l'accable, les réponses méprisantes qu'on fait à ses suppliques.

Quelques-unes de ses maladresses sont étonnantes. En sa qualité de prêtre, il lui était malaisé de faire jouer des pièces de théâtre. Il eut l'idée de tourner la difficulté en consacrant à une bonne œuvre le produit d'une de ses tragédies. Son biographe ne doute pas de sa sincérité. A la vérité, la question a peu d'importance ; au point de vue de Young, l'effet produit était tout. Remarquez bien qu'il se préoccupait beaucoup de l'opinion publique : son jardin orné d'inscriptions d'un style aujourd'hui démodé implique chez son possesseur le souci d'afficher sa sensibilité. Il y a chez Young de la pose. On dirait un acteur qui récite un rôle. Comme il est difficile de fixer le moment où le bon acteur oublie sa personnalité pour revêtir une personnalité d'emprunt, admettons la sincérité du poète.

Une seule fois, l'avocat qu'est M. T. s'est laissé entraîner à mettre un passage de son plaidoyer en contradiction avec les faits : « Dans le courant de sa vie d'Oxford, lit-on p. 317, Young se laisse entraîner par la société qui l'entoure et préfère rechercher, lui aussi, les satisfactions matérielles dont il sentira bientôt tout le vide. » Ceci est au début de sa carrière. Or, en 1758, sept ans seulement avant sa mort, il intriguait encore auprès du duc de Newcastle pour obtenir ce que M. T. appelle de l' « avancement » (p. 197). Il manque aux *Méditations nocturnes* une méditation sur le joli mot anglais « preferment ». Vers le milieu du XVIIIe siècle, les prêtres anglicans ne donnaient pas l'espoir d'être remplacés, moins de cent ans après, par un Keble ou un Kingsley, satisfaits tous deux de passer leur vie dans l'humble cure de campagne que leur talent a illustrée. Passerons-nous condamnation comme Georges Eliot? L'essentiel en cette matière est d'expliquer, non de juger. A la différence de l'illustre romancière, nous n'avons aucun intérêt immédiat à noircir des prêtres anglicans. Young n'est qu'un exemple de démoralisation que M. T. pourrait ajouter à son brillant tableau des mœurs anglaises au XVIIIe siècle.

On nous permettra quelques remarques de détail : Pp. 86 sq. L'au-

Digitized by Google

teur aurait trouvé des renseignements sur le clergé contemporain dans le savant ouvrage d'Abbey et Overton, *The English Church in the XVIII th. century*. — P. 90. L'auteur est trop sévère pour Walpole. Il répète à la charge du ministre le mot « tout homme a son prix ». Comme le « enrichissez-vous » de M. Guizot, ce mot n'a pas été prononcé sous sa forme d'axiome. Parlant de ses adversaires qui faisaient parade, ainsi qu'il sied à toute opposition, de sentiments patriotiques et désintéressés, il s'écria ironiquement : « Tous *ces* hommes ont leur prix » (Coxe, *Memoirs of Sir Robert Walpole*, I, 757). Maccaulay a expliqué dans ses *Essais* qu'une Chambre à peu près souveraine sur laquelle l'opinion publique n'avait pas encore de prise ne pouvait être gouvernée que par la corruption. — P. 91. « La corruption attira au Parlement des hommes tarés et besogneux. » La moralité des parlements précédents n'est pas plus élevée. C'est sous Guillaume III qu'une Chambre des Communes doit chasser son propre président Sir John Trevor, convaincu de concussion. Un passage de Burnet achèvera de prouver que Walpole pouvait s'autoriser de précédents : « Je pris la liberté de me plaindre au roi (Guillaume III) de cette méthode de gouvernement (par la corruption); il répondit qu'il la détestait autant qu'aucun homme, mais il voyait qu'il n'était pas possible, vu la corruption du siècle, de l'éviter, à moins de mettre toute la constitution en péril[1] ». Qu'on lise un roman récemment paru en Angleterre, *Houses of Ignorance* de M. F. Carrel, on verra que les mœurs parlementaires sont les mêmes aujourd'hui qu'au XVIIIe siècle ; seulement les procédés de corruption, surveillés et dénoncés sans cesse à l'opinion publique, sont devenus plus raffinés. Il est donc injuste de blâmer en Sir Robert Walpole une politique qu'a pratiquée Guillaume III et dont les hommes d'état les plus honorés ne croient pas pouvoir, même de notre temps, se dispenser. — P. 94. Parlant de la lutte contre les déistes à laquelle les plus grands écrivains prirent part, M. T. aurait pu rappeler les articles de Berkeley dans le *Guardian* nos 39 et 83, et l'opinion d'un laïque, du romancier Fielding (Amelia I, ch. 3). — P. 97. « Les exécutions agrémentées de tortures horribles que rapportent les journaux de l'époque. » Comme preuve de férocité dans les mœurs, l'exemple n'est pas heureusement choisi, puisque la torture était abolie. Les mutilations prescrites par la loi dans le seul cas d'exécution pour haute trahison étaient toujours exercées sur le cadavre. On raconte, et M. T. aurait pu citer le fait, que l'aristocratie anglaise, en assistant à l'exécution de Damiens, chercha à sa curiosité barbare un aliment qui lui manquait en Angleterre. — P. 123. Le vote de remerciements adressé à Young par la

1. I took the liberty to complain to the King of this method; he said he hated it as much as any man could do, but he said it was not possible, considering the corruption of the age, to avoid it, unless he would endanger the whole. II, 76.

Digitized by Google

Chambre des Communes à propos du sermon prêché devant elle le 30 janvier 1728-9 (anniversaire de la mort de Charles I) n'avait pas le caractère exceptionnel que semble lui prêter l'auteur. — P. 196. L'accusation portée contre l'archevêque Secker « d'avoir quitté les rangs des dissidents pour faire fortune dans l'Église officielle » atteint aussi l'évêque Butler, élevé dans la même « Académie » non conformiste. Bien entendu, ce passage d'une communion protestante à une autre ne revêt que très rarement l'apparence d'une trahison. — Pp. 218 sq. Pour la satire en Angleterre avant Young, M. T. aurait trouvé, surtout en ce qui concerne le XVIe siècle, de précieuses indications dans Alden, *The Rise of formal Satire in England under classical Influence*. Philadelphie 1899. — P. 462. Il serait plus juste de dire que dans sa *Bataille des Livres*, Swift ne prend pas parti pour les anciens contre les modernes, mais se garde de conclure, ce qui était habile et intelligent.

On nous pardonnera ces remarques qui portent seulement sur des points infimes. Elles prouvent l'excellence d'un livre où les Anglais devront reconnaître la « Standard biography » de Young. Quel meilleur éloge en pourrait-on faire ?

Ch. Bastide.

Thomas R. Lounsbury, **Shakespearean Wars, Shakespeare as a dramatic artist.** New York. Scribner. 1901, in-8, 448 pp. 15 fr.

Les Universités américaines continuent de produire d'intéressants travaux sur la littérature anglaise. Peu soucieux d'aborder Shakespeare de front après tant d'autres, M. Lounsbury a préféré l'étudier dans ses critiques. Sa préface annonce une série d'ouvrages sur les querelles soulevées par l'établissement du texte de Shakespeare et par sa conception particulière de l'art dramatique. Ce dernier point seul est traité dans le premier volume; comme le deuxième doit être consacré à Shakespeare et Voltaire, la question de critique verbale ne sera vraisemblablement discutée que dans un troisième volume. Le livre que nous avons entre les mains renferme une excellente histoire des trois unités en Angleterre. Le mélange du comique et du tragique, les meurtres sur la scène forment la matière des chapitres suivants. M. L. a découvert une tragédie du XVIe siècle, *Soliman et Perséda*, dont quatorze personnages sur un total de quinze périssent de mort violente. Chose curieuse, l'influence française qui imposera à un certain moment au théâtre anglais les trois unités, ne réussit pas à en bannir les scènes d'horreur. Le public y tenait tant qu'un certain Ravenscroft n'hésita pas en 1678 à renchérir sur *Titus Andronicus*, la plus épouvantable pièce de Shakespeare. Puis vient un historique de diverses questions secondaires, l'usage du vers blanc dans la tragédie, l'amour au théâtre,

Digitized by Google

le mélange des vers et de la prose. M. L. qui sait donner un tour agréable à ce qu'il dit, a trouvé dans les critiques anglais de la fin du XVIIe siècle, les Rymer, les Gildon, les Dennis, d'amusantes absurdités. Ces barbouilleurs imposaient alors leur autorité aux petits poètes qui s'étaient chargés de remanier et de rajeunir Shakespeare. Persuadé qu'un monarque de tragédie ne devait jamais avoir de défaillance morale, Nahum Tate, un sot rimailleur, refit *Richard II* en rendant le héros noble et solennel. C'est lui qui, sachant que la critique interdisait la prose dans les tragédies, s'essayait à cet exercice d'écolier qui consiste à « tourner » de la prose en vers : « Heaven and earth, s'écrie Gloucester dans le Roi Lear en apprenant la trahison d'Edgar, Edmund, seek him out; wind me into him, I pray you; frame the business after your own wisdom; I would unstate myself to be in a due resolution ». Voici la version de Tate :

Edgar to write this
'Gainst his indulgent father! Death and Hell!
Fly, Edmund, seek him out, wind me into him,
That I may bite the traitor's heart, and fold
His bleeding entrails on my vengeful arm.

Malheureusement, et M. Lounsbury aurait pu signaler ce danger, ces interpolations se sont quelquefois substituées pour de bon au texte original, et, à moins de choisir une bonne édition critique, le lecteur risque fort d'admirer du Tate pour du Shakespeare.

La conclusion du livre est discutable : dire que le théâtre de Shakespeare est moral, c'est affirmer une vérité dont l'enthousiasme individuel est le seul garant. C'est le privilège des grands génies de faire travailler l'imagination. Moralité du théâtre, moralité de l'histoire, autant d'erreurs vénérables que la prescription colore d'un air de vérité. Elles plaisent, sont inoffensives, et ce serait cruel de les réfuter.

Une bibliographie soignée complète ce livre solide, bien écrit, et dont le défaut principal est la prolixité. La littérature américaine, comme un jeune auteur de talent, est abondante et douée de facilité; elle apprendra plus tard, avec l'âge et l'expérience, l'art de se borner.

Ch. BASTIDE.

— M. Ernst von DOBSCHÜTZ se délasse des travaux de pure érudition en écrivant : *Die urchristlichen Gemeinden, sittengeschichtliche Bilder* (Leipzig, Hinrichs, 1902 ; XIV-300 pp. in-8° ; prix : 6 mk.). Mais j'ai tort de laisser entendre que ce livre n'est pas un livre savant ; il l'est dans le meilleur sens du mot et M. v. D. aborde les problèmes que posent à l'historien les origines de l'Église chrétienne avec une parfaite connaissance des sources. Il ne s'occupe ici que des problèmes moraux. Aristides fait de la vie des chrétiens un tableau brillant et

Digitized by Google

pur. Hermas, presque en même temps, écrit un véritable réquisitoire contre les mœurs des chrétiens. Comment s'explique cette opposition? M. v. D. étudie successivement les communautés de saint Paul (Corinthe, Thessalonique et Philippes, l'Asie Mineure, Rome), les chrétientés juives, les chrétientés des Gentils sous l'influence de Paul (épître aux Hébreux, épîtres de Pierre, épîtres de Clément), dans le rayon de Jean (écrits johanniques et saint Ignace), aux débuts de la gnose, dans la transition au catholicisme (Hermas). Des analyses très déliées servent à présenter une série de peintures. La conclusion est tout à fait favorable. Les apologistes ont raison. La moralité des chrétiens fut alors supérieure et réalisa, dans ce premier siècle, un progrès sensible, puisque des actes, elle s'étendit aux pensées. Je ne voudrais pas dissiper ce rêve. Cependant il y a un fait dont on doit tenir compte. Les catéchumènes étaient très nombreux. Dès lors, une communauté ne comptait, en fait de chrétiens baptisés, que le clergé, les vieilles gens peut-être, et les natures calmes et graves qui recruteront bientôt l'ascétisme. La sainteté pouvait être facilement générale dans un tel milieu. Et pourtant il y avait des pénitents! Quant aux catéchumènes, il est probable que l'idéal évangélique leur apparaissait comme les saints mystères, un rêve vers lequel ils aspiraient sans le réaliser de leur participation personnelle. Il faut pourtant convenir que les fautes et les scandales laissent dans l'histoire des traces que ne font pas les vertus. De fait, nous sommes trop mal renseignés et nos témoins ne se sont pas proposé le même but que nous. Les textes des païens, Pline, Lucien, Celse, sont maigres, peu probants, isolés, et ceux de Celse nous viennent par citation chrétienne et découpage plus ou moins tendancieux. Les apologistes doivent présenter le côté brillant du christianisme; Hermas, comme tous les moralistes, parle rudement à ses frères. La vérité, si nous pouvons l'entrevoir, n'est-elle pas entre les deux? En tout cas, le livre de M. von Dobschütz garde sa valeur par la discussion et la réunion des témoignages. Six dissertations d'un caractère plus technique traitent les sujets suivants : la statistique des populations antiques, l'esclavage chez les Anciens (le livre de M. P. Allard, *Les esclaves chrétiens*, manque à la bibliographie), le jugement de Dieu à Corinthe, Jacques, le frère du Seigneur, le végétarianisme ancien, la terminologie de la morale chez les premiers auteurs chrétiens. Un index des passages cités et des matières termine ce volume intéressant. — P. L.

— Nous avons signalé, l'an dernier, le bon livre de M. Joseph Sickenberger, sur Titus de Bostra. Ce jeune savant nous donne maintenant le résultat de ses recherches sur la chaîne la plus importante pour l'édition de Titus : *Die Lukaskatene des Niketas von Herakleia* (Leipzig, Hinrichs, 1902; *Texte u. Untersuchungen*, neue Folge, VII, 4; VIII-118 pp. in-8°; prix: 4 mk.). Nicétas fut probablement skenophylax de Sainte-Sophie à Constantinople; il fut ensuite diacre et didaskale à la même église vers 1080. Il a été en correspondance avec Théophylacte de Bulgarie et avec Nicétas Stethatos, élève de Siméon le jeune. Peut-être étant skeuophylax, il a écrit ses scolies sur les seize discours de Grégoire de Nazianze. Étant diacre, il a compilé des chaînes de Matthieu et de Jean, et ensuite cette chaîne sur Luc, rendue si intéressante par les citations de Titus de Bostra. Enfin, il devint évêque d'Héraclée et dut à cette époque écrire ses poèmes didactiques sur la grammaire et le vocabulaire. Les réponses canoniques, mises sous le nom de Nicétas d'Héraclée, peuvent appartenir à un évêque homonyme. Certainement il n'a jamais été évêque de Serrai, et le nom Νικήτας ὁ τοῦ Σερρῶν, se rapporte à un autre personnage, son oncle probablement. Tels sont les résultats auxquels

Digitized by Google

M. S. aboutit, en se fondant sur des documents inédits qu'il publie en partie. Il accepte la conclusion de M. Lietzemann, que la chaîne sur Job, publiée par Du Jon (Iunius) à Londres en 1634, n'est pas de ce Nicétas. La chaîne de saint Luc contient des extraits de Philon, Ignace, Flavius Josèphe, Justin, Irénée, Clément d'Alexandrie, Hippolyte, Origène, Cyprien (lequel ?), Jules Africain, Denys d'Alexandrie, Méthode d'Olympe, le pape Silvestre I (apocryphe), Eusèbe de Césarée : voilà pour les temps d'avant Nicée. Les théologiens postérieurs, surtout les Cappadociens, ont été encore plus exploités. Il y a en tout 66 auteurs cités, sans compter les fragments anépigraphes ou anonymes. Mai, dans le tome IX de sa *Noua Collectio*, avait publié les fragments de 33 auteurs en 1837. Son manuscrit était le meilleur de tous, le Vat. 1611, de 1116. M. Sickenberger a recherché les autres manuscrits complets et partiels et établi leur rapport. Il joint à cette étude des échantillons d'édition. Tout fait bien augurer de la suite de ses travaux. — P. L.

— M. F. Loofs publie le premier volume d'une *Symbolik oder christliche Konfessionskunde*, dans la collection du *Grundriss der theologischen Wissenschaften* (Tübingen u. Leipzig, Mohr (P. Siebeck), 1902 ; xv-430 pp. in-8° ; prix : 6 mk. 60). Ce volume contient une introduction historique, qui est l'histoire des symboles, symboles romains, symboles orientaux, symbole de Nicée-Constantinople. Vient ensuite une analyse des confessions et une histoire de leur formation. M. Loofs n'étudie dans ce volume que les églises orientales et le catholicisme occidental, entendez l'église romaine. Ce livre est écrit, sauf l'introduction, surtout au point de vue de l'état actuel des églises. — P. L.

— Dans un mémoire, bourré d'indications intéressantes, *Philologische Studien zu Clemens Alexandrinus*, Ac. de Bavière, Abhandlungen, XXI, 3. München, Franz, 1900 ; 74 pp. in-4°, M. W. Christ étudie l'attitude de Clément vis-à-vis de la science et de la culture, ses citations poétiques, ses renseignements chronologiques. Il examine les citations contenues surtout dans *Strom.* I, 21 ; V, 14 ; II, 2 ; *Protrept.*, 6. La connaissance des tragiques grecs et des falsificateurs anciens profitera de ces discussions. Pour répondre aux assertions des anciens poètes, principalement aux assertions mythologiques, leurs vers ont été altérés à une époque récente et on trouve cette refonte tendancieuse dans Clément et dans Justin. M. Christ précise les rapports de Clément avec Tatien, un gnostique ou un docète du nom de Julius Cassianus, Denys d'Halicarnasse, Apollodore, Kastor et Thallus. Cette partie sera d'une grande utilité pour une étude générale des chronographes. — P. L.

— M. Adolf Jacoby publie : *Ein bisher unbeachteter apokrypher Bericht über die Taufe Jesu, nebst Beiträgen zur Geschichte der Didaskalie der zwölf Apostel u. Erläuterungen zu den Darstellungen der Taufe Jesu* (mit acht Abbildungen ; Strassburg, Trübner, 1902 ; vi-107 pp. in-8°). Il publie d'abord un document intitulé : Περὶ τῆς ἐπιφανείας τοῦ Κυρίου ἐκ τῶν ἀποστολικῶν διατάξεων. M. J. en donne une édition critique d'après sept manuscrits. On y trouve les dates de la vie du Christ, par jour, mois et heure ; Cotelier, *Patres apostolici*, I, 314, avait déjà fait connaître un texte analogue d'après le Regius 1819. Les mêmes données se trouvent ailleurs. M. J. croit que les dates horaires sont seules primitives. Il recherche les combinaisons qui ont pu fixer les quantièmes : 25 mars, conception ; 25 déc., naissance ; 6 janv., baptême ; 23 mars, crucifixion (25, résurrection) ; 3 mai, ascension. M. J. suppose admis généralement que le 25 déc. a été déterminé d'après la date de la conception, le 25 mars. Ce n'est pas tout à fait exact ; cf.

Digitized by Google

Duchesne, *Origines du culte chrétien*, pp. 250 suiv. Le 25 mars a joué un rôle, mais plutôt comme date de la résurrection; elle a été ensuite la base de tout un calcul. M. J. a d'ailleurs rassemblé beaucoup de textes intéressants; mais ces textes paraissent être d'époque assez basse. L'hypothèse que le *Barbarus Scaligeri* a dû utiliser un évangile apocryphe a été déjà proposée dans la *Revue critique*. M. Jacoby ne tient pas assez compte des courants liturgiques. Il est certain que la date du 25 déc., pour la naissance, ne peut être ancienne en Orient. La plus grande partie de la brochure est consacrée aux détails donnés sur le baptême du Christ par le *Chronicon pascale*, p. 420 suiv. : le Jourdain s'écarte, le courant s'arrête sur l'ordre de Jean, les eaux bouillonnent, le Saint-Esprit paraît comme une colombe de feu. Ces traits empruntés à un apocryphe ont eu du succès. M. Jacoby les suit dans les textes, la liturgie et les monuments. Il y a là, comme dans toute la brochure, quantité de renseignements intéressants. — L.

— Les *Mélanges archéologiques-épigraphiques* ayant cessé de paraître avec le tome XX, il a paru aux éditeurs de cette Revue qu'il serait utile de publier une table générale de son contenu. Cette table (S. Frankfurter, *Register zu den archaeologisch-epigraphischen Mittheilungen aus Oesterreich-Ungarn*, Vienne, Hölder, 1902, in-8°, 12 marks) est conçue suivant la méthode actuellement usitée et se divise en différents indices : 1° Auteurs ; 2° Matières; 3° Inscriptions — et là on a fait, à la façon des *Corpus*, de multiples sous-divisions; 4° Figures dans le texte et hors du texte. Naturellement ce fascicule est appelé à faciliter singulièrement les recherches dans les vingt volumes de la publication. — R. C.

— Parmi les différentes publications qui ont eu lieu à l'occasion des fêtes à Mayence du cinq centième anniversaire de la naissance de Gutenberg, il nous faut signaler le *Gutenberg*, par M. K.-G. Bockenheimer (in-8° de 116 pages) et le *von Ruhme Johannes Gutenbergs*, de M. Heinrich Heidenheimer (in-8° de 87 pages, Mainz, H. Prickarts, 1900). Ces deux ouvrages étaient destinés au grand public allemand, mais les érudits en tireront aussi quelque profit : ils y trouveront bien condensés et présentés avec art les résultats de toutes les recherches faites jusqu'en 1900 sur le célèbre inventeur de l'imprimerie et sur la réputation qu'il a laissée dans le monde. Ils y rencontreront même le récit de faits très peu connus jusqu'alors. Si depuis le moment de leur apparition, on a pu mieux préciser certains détails de la vie de Gutenberg, si on a même découvert des débris de ses premiers travaux typographiques et si l'on a pu faire remonter plus haut qu'on ne pensait ses débuts, il n'en reste pas moins vrai que les brochures de MM. Bockenheimer et Heidenheimer resteront comme indice à un moment donné de nos connaissances historiques sur Jean Gutenberg. — L.-H.-C.

— C'est pareille œuvre de vulgarisation qu'a entreprise M. Carl-Christophe Bernouilli avec son *Geistiges Leben und Buchdruck zu Basel in der zweiten Hälfte des fünfzehnten Jahrhunderts* (in-4°, paginé de 219 à 272).

Il y traite de la fondation de l'Université de la ville de Bâle (4 avril 1460), du régime des étudiants, de l'enseignement donné, des savants qui illustraient alors cette cité, tels que Sébastien Brant et Jean Heynlin; puis, de l'introduction de l'imprimerie, dont la date reste toujours assez difficile à déterminer, de la condition des principaux imprimeurs, de leurs migrations à l'étranger, des différents travaux qu'ils ont exécutés et des préférences qu'ils avaient pour tels ou tels labeurs; enfin, de la confection des livres, de leur reliure et de leur vente. Un si vaste sujet, qui aurait prêté à de nombreux développements, a été présenté ici en un raccourci des plus intéressants. — L.-H. Labande.

Digitized by Google

— M. C. Godard a pris pour sujet de thèse latine : *De Stephano Baluzio Tutelensi libertatum Ecclesiae gallicanae propugnatore;* Parisiis, L. Larose; 1901, XVI-123 pp. in-8. C'est une matière intéressante. On y voit Baluze prenant auprès de Pierre de Marca ses principes antiromains et les établissant sur une connaissance du droit canon et de l'histoire ecclésiastique qu'il étendra pendant tout le cours de sa vie. A la mort de Marca, il se croit chargé par le défunt d'achever et de publier ses œuvres, surtout ce *De concordantia sacerdotii et imperii* qui fut si désagréable à la cour de Rome. Malgré les protestations de Faget, il poursuit cette tâche avec moins de réserve que ne l'eût fait sans doute Marca : ce personnage avait promis de corriger ses œuvres et désavoué ses assertions pour obtenir un évêché (voir cette rétractation, p. 13). Baluze, plus prudent et plus digne, sollicita du roi les bénéfices qu'il ne voulait pas acheter du pape au prix de son indépendance. Chacun de ses ouvrages contient une démonstration des thèses gallicanes et montre les empiètements croissants des papes aussi bien sur le pouvoir des évêques que sur celui du roi. M. G. donne ces indications sous une forme sèche et ingrate qui peut empêcher de voir le grand intérêt de ces questions. Qu'il s'agisse des pouvoirs des légats, auxquels on ne reconnut jamais en France de juridiction ecclésiastique et qui furent maintenus dans leur mandat de ministre étranger, ou que Baluze fasse l'histoire des conciles provinciaux et montre leur dépendance vis-à-vis du pouvoir royal, ces vieilles discussions éclairent l'histoire et n'ont pas perdu toute leur portée. Mais ce qui est peut-être le plus curieux dans le mémoire de M. G., c'est de voir Baluze, bibliothécaire de Colbert, devenir pour le ministre de Louis XIV une sorte de secrétaire et de consulteur dans les matières ecclésiastiques. Colbert lui demande des renseignements tantôt sur les hérésies, tantôt sur les conciles provinciaux, tantôt sur les fêtes des saints, tantôt sur les droits du roi à l'égard des monastères. M. G. a tiré des manuscrits de Baluze un certain nombre de lettres de Colbert, et il a publié également des mémoires de Baluze sur le droit du roi à limiter le nombre des moines (« Plus il y a de moines, moins il y a de sujets qui servent l'état », p. 75; « on dira que... il y aura moins de moines; à quoy on peut répondre qu'il y en aura toujours assez », p. 78); sur les conciles provinciaux (deux mémoires; Baluze montre en même temps que les empereurs ont convoqué les conciles généraux, en ont déterminé l'objet, en ont dirigé les débats et ont sanctionné leurs décisions); sur « les prieurez et autres benefices despendans de la collation des abbez, dont Sa Majesté pourroit attirer à luy le droict de les donner durant la vacance des abbayes ». Une des pièces les plus curieuses est l'œuvre d'un jésuite qui fut sans doute soumise à l'appréciation de Baluze par le ministre : « Quelle règle doit-on suivre maintenant en la comté de Bourgogne pour la disposition des bénéfices tant des conventuels que des ruraux ». Le jésuite défend le « droit royal » par des raisonnements et en quelque sorte d'une manière métaphysique. Le prudent et positif Baluze trouve que l'auteur a tort de ne pas alléguer les textes juridiques et canoniques : « Comme les points de discipline, quoy qu'en dise cet auteur, se doiuent plustost régler par les Canons et par l'usage que par des raisonnemens, ce traitté qui n'est fondé que sur des consequences, ne peut pas estre fort solide ». P. 119. Enfin, les historiens de notre littérature trouveront une consultation de Baluze sur le Tartuffe, condamnant la condamnation portée par l'archevêque de Paris (p. 69). — L. S.

— M. Maurice Campagne a réuni dans une brochure de 85 pages in-8° un certain nombre de *Notes et documents sur les paroisses de Saint-Pierre de Nogaret et Saint-Martin-de-Bistauzac, au diocèse d'Agen* (Bergerac, J. Castanet, 1902). —

Digitized by Google

Ces documents, en dehors des donations faites au XIIe et XIIIe siècles au monastère de la Sauve, sont assez clairsemés, surtout pour la période du moyen âge : ils deviennent un peu plus abondants dès 1550. Parmi eux, les visites pastorales du prieuré de Nogaret par les évêques d'Agen, méritent une mention toute spéciale : elles se poursuivent depuis 1551 jusqu'en 1776. Les prieurs de Nogaret, après une apparition au début du XIIIe siècle, sont inconnus jusqu'en 1593 ; mais, à partir de cette date, il a été possible d'en dresser la liste. Celle des curés du même pays remonte à 1499 et celle des curés de Bistauzac à 1504. — Une observation : le hameau de Cante-louve ne doit pas sa désignation à la présence des loups dans le pays ; le nom de ce lieu-dit était jadis *ubi cantat alauda.* — L.-H. L.

— Dans une *Notice critique pour servir à l'histoire des prix*, parue dans la *Revue de l'Université de Bruxelles* en juillet 1902 (tirage à part, Bruxelles, A. Lefèvre, 1902 ; (8 pages in-8°), M. G. Des Marez étudie la publication de *Documents* édités par M. Hubert Vanhoutte, compris entre les années 1381 à 1794 et relatifs à la Flandre. Les pièces qui permettent d'établir le relevé du prix des denrées alimentaires pendant toute une suite d'années, ne sont pas aussi rares qu'on pourrait le croire. M. Des Marez en signale aux archives de Bruxelles, d'Ypres et de Bruges, qui auraient pu compléter le travail de M. Vanhoutte. A cette indication, il ajoute des observations très judicieuses sur le rapport des monnaies avec les marchandises, sur leur titre, leurs cours, leur conversion en argent fin ; il en conclut qu'il sera toujours extrêmement difficile d'avoir une idée de la valeur des choses par rapport à notre appréciation actuelle. — L.-H. L.

— Signalons un article de M. Farkas Gyalui, qui a paru dans le t. XVII de l'*Oesterreichisch-Ungarische Revue*, sous le titre de : *Geistiges Leben in Oesterreich und Ungarn* (le tirage à part compte 7 pages in-8°). Le sous-titre : *Die Bibliotheken in Ungarn und im Ausland* indique le sujet plus spécialement traité ; mais il est à remarquer qu'il n'y est guère question, en un rapide résumé. que des bibliothèques publiques ou privées qui ont existé jadis ou existent encore dans le royaume de Hongrie. — L.-H. L.

— M. Fritz Fleiner, professeur de droit, a choisi pour sujet de son discours de rectorat à l'université de Bâle, *Ueber die Entwicklung des katholischen Kirchenrechts im 19 Jt.* (Tübingen u. Leipzig, Mohr, 1902, 31 pp. in-8°). Il passe en revue les concordats, les unions avec les églises orientales, les actes pontificaux. le concile du Vatican. De tous les faits, il dégage cette conclusion, que plus l'appui temporel s'est retiré de l'Église, plus sa puissance spirituelle sur les âmes a multiplié ses prises et étendu son action. — P. 25, il n'est pas exact de dire que le *tolerari posse* concédé en matière de divorce aux magistrats belges, suisses, allemands, a été refusé jusqu'ici aux Français. — L.

— Le poème latin couronné cette année au concours Hœufft est l'œuvre d'un lauréat connu et déjà plusieurs fois mentionné, M. Giovanni Pascoli : *Centurio, carmen Iohannis Pascoli praemio aureo ornatum in certamine poetico Hœufftiano ; accedunt quinque poemata laudata ;* Amstelodami, apud Io. Mullerum, MDCCCCII ; 16 pp. in-8 ; suivi de : L. Graziani, *In re cyclistica Satan* ; 50 pp. ; — A. Salvagni, *Vulcanus, liber primus ;* 30 pp. ; — A. Zappata, *Telemachus et Eucharis ;* 40 pp. ; — F. X. Reuss, *Rus albanum* ; 14 pp. ; — P. H. Damsté, *Hymenaea* ; 17 p.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 19 janvier — 1903

Eusèbe, I, p. Heikel. — Zimmer, Pélage en Irlande. — Danvila, Louise-Élisabeth d'Orléans. — Reinsch, Gouvernement colonial. — Frederiksen, La Finlande. — Cordier, Relations de la Chine avec les puissances occidentales, II et III. — Courant, En Chine. — Legré, Le styrax et la botanique en Provence. — Académie des inscriptions.

Eusebius Werke, Erster Band : Ueber das Leben Constantins, Constantins Rede an die heilige Versammlung, Tricenratsrede an Constantin. Herausgegeben im Auftrage der Kirchenväter-Commission der kön. preus. Akademie der Wissenschaften. Von Ivar A. Heikel. Leipzig, Hinrichs, 1902 (Griech. christliche Schriftsteller, VII), cvii-358 pp. in-8. Prix : 14 Mk. 50.

L'usage habituel reprend ses droits dès les premières lignes de la préface, et M. Heikel nous parle, comme on l'a fait jusqu'ici, de la *Vita Constantini*, de l'*Oratio ad sanctum coetum*, de la *Laus Constantini*.

Les deux premiers ouvrages ont une histoire semblable, l'*Oratio* ayant été jointe dans les manuscrits à la *Vita* en guise de Ve livre. Ce groupe est conservé dans deux familles de manuscrits dont chaque représentant éminent est du xie siècle (*Vaticanus* 149; *Moscouiensis* 50). Le panégyrique de Constantin se trouve dans trois familles de manuscrits, dont les plus anciens sont le *Parisinus* 1431, le *Moscouiensis* 50, tous deux du xie siècle, et le *Marcianus* 340, du xiiie siècle. A ces ressources, s'ajoute la tradition indirecte. Elle est représentée par des copies distinctes de l'édit de Constantin, *Vita*, II, 24-42 (trois antérieures au xiie siècle), par les emprunts de Socrate et de Théodoret, par les oracles sybillins pour les vers cités dans l'*Oratio*, c. 18 (acrostiche du nom du Christ). Eusèbe s'est fait aussi beaucoup d'emprunts à lui-même. On trouve dans ces écrits de la fin de sa vie des passages copiés de l'Histoire ecclésiastique et de la Démonstration évangélique ou des matériaux recueillis pour ces ouvrages. Eusèbe ne s'est pas toujours copié textuellement. Souvent il corrige, retouche l'expression, rend la phrase plus rythmique. Dans la *Laus Const.*, presque la moitié du panégyrique est empruntée à la *Theophania*.

M. H. énumère et apprécie ses devanciers. Il met Valois à sa place

Digitized by Google

et considère son travail comme fondamental. Il est sévère pour Heinichen, qui connaissait guère la langue d'Eusèbe et avait plus d'érudition que de critique. Mais, ce qui est plus neuf, il signale un traducteur allemand de l'Histoire ecclésiastique et de la Vie, F. A. Stroth (Quedlimbourg, 1777), comme le meilleur connaisseur, avec Valois, de la langue d'Eusèbe. Son œuvre est, pour M. H., d'une grande importance et fournit à l'interprétation le meilleur secours.

Dans son introduction, M. H. apprécie et caractérise les écrits qu'il publie. La vie est un éloge oratoire où la fidélité historique souffre de la complaisance de l'évêque courtisan. Les documents qui y sont incorporés sont officiels et émanent de la chancellerie grecque de l'Empire. M. H. leur consacre une étude détaillée et en défend l'authenticité. Ce long chapitre contient des renseignements intéressants pour l'histoire des documents officiels dans l'Empire. Le suivant est une étude sur les sentiments religieux de Constantin d'après ces documents.

L'*Oratio ad sanctum coetum* n'est ni de Constantin ni d'Eusèbe. C'est un morceau composé dans la seconde moitié du ve siècle. On ne doit pas s'en servir comme d'une source pour l'histoire de Constantin. La réunion du Discours et de la Vie dans les manuscrits peut être postérieure à Photius. Les titres de chapitres dans la Vie et le Discours ne sont pas non plus authentiques.

Le discours prononcé à l'occasion du jubilé trentenaire de Constantin ne donne pas lieu à des observations particulières.

L'index mérite des éloges spéciaux. M. H. ne s'est pas borné à des références. Un très grand nombre de mots sont traduits, les divers sens et les divers emplois sont distingués. On sait combien la langue d'Eusèbe est difficile. Cet index est un secours appréciable; en même temps, il sert à combler les lacunes de nos dictionnaires, si insuffisants pour cette grécité.

M. H. s'est constamment préoccupé de comprendre et de faire comprendre les textes qu'il publie. Une des sections de l'introduction contient une analyse de la Vie et des notes explicatives. Il paraît que la commission de l'Académie a trouvé que M. Heikel dépassait les bornes. Les lecteurs d'Eusèbe ne se plaindront jamais d'être trop aidés. Il ne suffit pas d'éditer les textes : il faut les lire et les faire lire [1].

Paul Lejay.

Pelagius in Irland; Texte und Untersuchungen zur patristischen Litteratur. Von Heinrich Zimmer. Berlin, Weidmann, 1901 : viii-350 pp. in-8. Prix : 12 Mk.

Il existe un commentaire des Épîtres de saint Paul attribué à saint

1. M. H. cite « l'auteur de l'article *Eusebe* dans le Dictionnary of christian Biography de Wace ». Cet auteur est Lightfoot, ainsi qu'il est facile de s'en assurer.

Digitized by Google

Jérôme que l'on considère depuis longtemps comme une édition retouchée d'un commentaire de Pélage (Migne, *P. L.*, XXX, 645-902). Les objections de Klasen contre cette hypothèse paraissent peu solides. Ce commentaire de Pélage est cité par Mercator et saint Augustin. Augustin l'appelle : *In Pauli apostoli epistulas expositiones breuissimas* (*De Peccatorum meritis*, III, I). Il a été écrit avant 410. La condamnation du pélagianisme l'a fait disparaître. Cassiodore paraît l'avoir eu encore entre les mains : on l'attribuait alors au pape Gélase; mais Cassiodore y trouva *Pelagiani erroris uenena disseminata* (*De inst. diu. litter.*, 8); il l'expurgea et le remit, ainsi retouché, à ses moines. Depuis lors, on ne trouve plus, sur le continent, d'autres traces que des extraits dans un manuscrit du XIIIe siècle (Berne A 73) et des mentions dans des catalogues de bibliothèques : à Saint-Gall, à Lorsch, à Saint-Riquier. Au IXe siècle, Sedulius (Scottus) le cite dans son *Collectaneum in omnes beati Pauli epistulas*. Mais Sedulius n'est pas un continental; il faut rechercher dans les îles des vestiges moins effacés.

C'est ce qu'a voulu M. Zimmer. Il a retrouvé des extraits de Pélage dans trois manuscrits, le livre d'Armagh (Dublin, Trinity college, 52), manuscrit du Nouveau Testament avec gloses, préfaces, arguments, copié en 807; le manuscrit de Würzburg, M th. f. 12, contenant les Épîtres de Paul, avec un commentaire écrit tantôt en latin et tantôt en irlandais, du VIIIe-IXe siècle ; le manuscrit de Vienne 1247, manuscrit des Épîtres écrit en 1079 par l'Irlandais Marianus, fondateur du monastère scot de Ratisbonne, et présentant un commentaire interlinéaire. Dans ces manuscrits, les extraits de Pelage sont désignés par le nom ou une abréviation. Au VIIe siècle, Pélage avait gardé des partisans dans son pays, surtout dans le nord de l'Irlande. Tout au moins, son commentaire y était-il lu, copié et cité. On voit que son influence a persisté et survécu même à l'introduction des coutumes ultramontaines. A ces manuscrits, il faut joindre les citations de la collection canonique irlandaise publiée par Wasserschleben (VIIe-VIIIe siècle), le *Collectaneum* de Sedulius et le manuscrit de Berne déjà cités.

Voilà pour les sources d'origine insulaire. Sur le continent, il y a d'abord le Pseudo-Jérôme. Garnier supposait que c'était la recension de Pélage par Cassiodore, M. Z. rejette cette opinion et considère ce commentaire comme un extrait fait au Ve siècle dans un esprit sympathique à Pélage. L'attribution à Jérôme n'est pas plus étonnante que celle de la lettre de Pélage à Démétriade (*P. L.*, XXX, 15 et XXXIII, 1099), ou que celle du *Libellus fidei*, transféré de Pélage à saint Jérôme et cité par tout le moyen âge comme *Symbolum fidei a beato Hieronymo compositum et sancto papae Damaso ab eodem missum*. Il y a, d'autre part, le commentaire des Épîtres, mis sous le nom de Primasius d'Hadrumète. M. Z. croit que c'est une recension

Digitized by Google

antipélagienne du commentaire de Pélage, recension faite dans le deuxième tiers du ve siècle, soit en Haute-Italie, soit en Gaule méridionale.

Enfin, M. Z. pense avoir retrouvé le manuscrit mentionné par le vieux catalogue de Saint-Gall à Saint-Gall même ; il l'identifie avec le n° 73, indiqué comme du commencement du IXe siècle. On y retrouve des citations d'Augustin et il s'accorde souvent avec les manuscrits irlandais contre le texte remanié et altéré du Pseudo-Jérôme.

Ce n'est cependant pas le texte tout à fait exact de Pélage. M. Z. signale des additions (tirées de saint Jérôme) et des suppressions. Je note, p. 281, que la même explication est notée deux fois, sous une forme différente, et la seconde fois avec la rubrique : *Alia expositio.* P. 296, les arguments de Pélage contre le péché originel ne sont pas présentés directement : *Hi autem qui contra traducem peccati sunt, ita illum impugnari nituntur... inquiunt ...aiunt ...dicunt...* Il semble donc que, si Pélage fait le fonds de ce commentaire, nous avons encore ici un remaniement.

Le livre de M. Zimmer touche à quantité de questions : p. 119, sur des motifs assez faibles, il rejette l'attribution au juif Isaac du commentaire sur les Épîtres dit de l'Ambrosiaster (Morin, *Rev. d'hist. et de littérature religieuses*, IV (1899), p. 97 suiv.) et défend le nom d'Hilaire ; p. 5, il a une note très intéressante sur le grec chez les Irlandais.

La fin du volume, pp. 276-448, contient une collation du manuscrit de Saint-Gall avec le Pseudo-Jérôme. Le prologue (*Primum quaeritur quare post euangelia* [1]), les arguments, le commentaire du premier chapitre et de V, 12 suiv. de l'Épître aux Romains, sont reproduits intégralement. De même, le commentaire de l'Épître aux Hébreux, œuvre irlandaise postérieure pour M. Z., est édité sans suppression. M. Zimmer pense que Pélage n'a pas commenté l'Épître aux Hébreux.

P. 280, fin du prologue, lire : *uel certe clementis, discipuli apostolorum.* — P. 296, l. 22, lire : *si baptimus mundat.*

Paul Lejay.

Estudio españoles del siglo XVIII. **Luisa Isabel de Orleans y Luis I,** por Alphonso Danvila. Madrid, F. Fé, 1902, in-12, xv-273 pages, avec portraits.

En écrivant ce livre sur Mlle de Montpensier, Louise-Elisabeth

1. Cf. S. Berger, *Les préfaces jointes aux livres de la Bible*, p. 26, est bien plus sceptique que M. Z. et place l'indication du livre d'Armagh parmi « les fausses attributions en matière de préfaces bibliques » qui « sont le pain quotidien de la demi-science du temps ».

Digitized by Google

d'Orléans, et son mari, le roi Louis Ier d'Espagne, M. Danvila s'est proposé de tâter le goût du public espagnol et d'initier ses compatriotes à l'histoire intime de leurs souverains et de leur cour au XVIIIe siècle. Il a pensé qu'une part de la faveur dont jouissent dans la Péninsule les études consacrées en France au siècle de Louis XV, pourrait, avec profit pour ses concitoyens, se reporter sur les détails de leur propre histoire, et c'est dans ce louable dessein qu'il s'est mis à l'œuvre. Pour commencer, il a reconstitué, avec l'aide des correspondances diplomatiques et des papiers réservés de la famille royale, une esquisse de la cour de Philippe V vers 1721-1724, et il nous donne la chronique, assez scandaleuse, du mariage de D. Luis et de la fille du Régent. Sur ce sujet, plus d'une anecdote, vertement contée, égaye les dépêches du vieux maréchal de Tessé, et ces petites scènes, parfois un peu vives, semblent d'un ragoût plus piquant encore lorsqu'on les replace par la pensée sous les yeux de l'austère Philippe V et que l'on se figure sa mine effarouchée. Pourtant, si l'on s'en tenait à ces potins de cour, troussés d'un style alerte pour faire sourire dans les salons de Versailles, tout en mortifiant les d'Orléans, on se ferait une idée très fausse de la façon dont furent envisagés ces faits au sein de la famille royale d'Espagne, dans ce milieu de religiosité sévère où l'on n'aurait su avoir pour les fantaisies licencieuses de la princesse la facile indulgence qu'elles eussent rencontrée à la cour de Louis XV. Il serait téméraire, d'ailleurs, de tenter une justification de Mlle de Montpensier. Le plus qu'on puisse dire en sa faveur, c'est qu'elle fut jusqu'à un certain point irresponsable. Capricieuse et inconséquente pour n'avoir jamais connu le frein d'aucune éducation, dénuée de pudeur et de sens moral pour avoir grandi avec les pires exemples sous les yeux, elle ne comprit pas que l'élévation de sa situation nouvelle exigeait d'elle au moins une certaine tenue. Elle sembla au contraire vouloir se libérer plus complètement encore de toute contrainte. Elle reçut avec un dédaigneux silence ou accueillit par de grossières inconvenances les compliments officiels, elle refusa de se plier au cérémonial d'une cour essentiellement formaliste, et le laisser-aller de sa toilette et de ses allures s'exagéra jusqu'à l'indécence. Pour corriger les « enfances » que dès le début de son mariage se permit la princesse des Asturies, enfances qui pouvaient encore s'excuser chez une mariée de treize ans, il eût fallu une autorité affectueuse et ferme ; or, son époux, D. Luis, n'était que de deux ans plus âgé qu'elle, avec cela d'un caractère timide et habitué à la soumission. Très disposé à aimer sa femme, il en était réduit, dans la gaucherie de ses quinze ans, à solliciter dans ses lettres les conseils paternels, et certain passage de la correspondance de Tessé laisse le champ ouvert à d'étranges suppositions sur l'intimité du jeune couple. Entre temps intervenaient des réprimandes en réponse à quelque incartade de la princesse, réprimandes le plus souvent inspirées par

Digitized by Google

Philippe et Elisabeth Farnèse, auxquels D. Luis, éploré, adressait ses doléances. En peu de temps, la fille du Régent se trouva en butte à l'animadversion de ses beaux-parents. Dans une cour où beaucoup de vertu et d'adresse eussent à peine triomphé des préjugés antipathiques du vieux parti espagnol, elle se heurta à une rigidité de jugements sans pitié, se rejeta dans de louches intimités de chambrières, s'adonna à de basses distractions, et, un moment même, entraînée par une de ses dames, elle se mit à boire. Traitée avec une sévérité de plus en plus méprisante, sous le court règne de Louis Ier, après l'abdication de Philippe V, elle subit, étant reine, l'humiliation d'une claustration de seize jours dans le vieux palais de Madrid. Bizarre nature, aussi oublieuse de l'affront que de ses prouesses d'amendement, elle soigna avec un dévouement qui surprit D. Luis, malade de la petite vérole, qui l'emporta à dix-sept ans, après huit mois de règne. Elle y gagna la maladie, mais elle n'en mourut pas, si peu de soin qu'on eût pris d'elle. Malencontreusement guérie, elle restait pour Philippe et Elisabeth un sujet d'inquiétude; aussi, redoutant toujours de sa part quelque frasque irrémédiable, saisirent-ils avec empressement, pour la renvoyer en France, l'occasion de la rupture des fiançailles de Louis XV et de l'Infante Marie-Anne-Victoire. Elle n'échappa pas pour cela à leur tutelle, car, après l'avoir pour ainsi dire chassée, ils prétendirent encore la tenir en bride en France même, et, sous prétexte qu'ils lui payaient une pension, ils lui imposèrent un entourage avec lequel elle eut d'interminables démêlés. A trente ans elle tourna à la dévotion, sans cependant désarmer la tenace rancune des souverains espagnols, et elle mourut à trente-deux ans, isolée, oubliée, sans avoir reçu une parole de pardon.

En somme c'est une assez mélancolique histoire que celle que nous a contée M. D. Il l'a écrite avec scrupule, en chercheur consciencieux qui sait son métier; il a sorti des archives espagnoles des documents confidentiels, dont quelques-uns, entre autres, ont une réelle valeur, pour aider à la compréhension de certaine négociation du maréchal de Tessé, sur laquelle on n'a encore que des indications assez énigmatiques; enfin, il a piqué sous le nom de tous ses personnages des notes dont on appréciera la précision, tout en y regrettant, pour l'instruction bibliographique du lecteur, l'absence de références.

A la dernière page de son livre M. D. a cependant exprimé une certaine hésitation. En historien de race qu'il est, il a senti que quelque chose manquait à ses héros et, en effet, on ne saurait voir en eux des personnages typiques, représentatifs, si l'on veut, d'une société et d'une époque. C'est qu'en réalité les incompatibilités d'humeur, les mésintelligences, les misères de ce ménage mal assorti n'ont pas eu de contre-coup sur la politique et la vie sociale de l'Espagne; les mœurs excentriques de Louise-Elisabeth ne sont qu'un accident isolé à la cour de Philippe V; quant au roi Louis Ier, il est

Digitized by Google

mort trop prématurément pour avoir pu donner, en bien ou en mal, la mesure de ce dont il était capable. Bref, il n'y a là qu'un épisode de la vie privée de la famille royale d'Espagne, sans portée extérieure. Et c'est cela, croyons-nous, qui motive le doute émis par M. D. aux dernières lignes de ce conte vrai, qui finit de si triste façon.

M. Danvila nous a montré déjà qu'il possède les plus fortes qualités de l'historien. Avec ce petit livre, écrit à titre de délaissement d'érudit et destiné au grand public, réussira-t-il à vaincre chez ses compatriotes une indifférence tant de fois déplorée? Nous le désirons, mais nous ne voudrions pas non plus le voir déserter les études plus sévères qui nous ont valu son si substantiel travail sur D. Cristóbal de Nourà; cet ouvrage, qui restera capital pour la dernière période du règne de Philippe II, engage son auteur pour l'avenir.

H. Léonardon.

Paul S. Reinsch. **Colonial Government.** An introduction to the study of colonial institutions. (The Citizen's Library N. York The Macmillan Company, 1902, IX-386 p., un index.)

Au moment où les États-Unis inaugurent une politique coloniale, pour laquelle leur histoire ne leur fournit ni précédents ni doctrines, M. Reinsch propose à la méditation — sinon à l'imitation — de ses concitoyens les errements des peuples colonisateurs. Il compare et critique tous les systèmes avec une précision et une abondance d'information, dont témoigne la bibliographie à la suite de chacun des chapitres. Si M. R. ne dogmatise pas, ne dresse aucun programme, il ne dissimule ni ses préférences ni ses antipathies; les premières vont aux régimes ou plutôt aux conceptions anglaises; les procédés français lui paraissent moins recommandables, mais il déplore que l'Angleterre elle-même sacrifie à d'autres tendances aujourd'hui que jadis; qu'au noble désintéressement des John Russel, des lord Stanley, plus tard lord Derby, des Cobden, des Gladstone qui envisageaient et préparaient l'émancipation des établissements d'outre mer, ait succédé depuis 1890 surtout « un nationalisme agressif et ambitieux », l'impérialisme, qui a pour apôtre les Chamberlain. M. R. n'ignore pas que le mal est devenu endémique dans son propre pays. Ce nationalisme va si loin que les missions religieuses elles-mêmes n'ont de vertu qu'à la condition de servir l'intérêt national plutôt que confessionnel (p. 44).

Les mobiles comme les méthodes de la colonisation s'inspirent de l'égoïsme national : c'est un champ d'exploitation et un marché que chaque État se réserve jalousement. Qu'au regard du commerce total de chaque État le commerce spécifiquement colonial soit parfois insi-

Digitized by Google

gnifiant, il n'en constitue pas moins une des sources les plus sûres de richesse. Et M. R. remarque aussi très justement que c'est le capital national qui assure la suprématie de la mère patrie sur ses établissesements même politiquement et commercialement émancipés : « Le Canada, écrit-il (p. 86), peut avoir un parlement indépendant, peut avoir ses principales relations de trafic avec les États-Unis, mais aussi longtemps que tout son système financier dépendra du capital anglais, il demeurera dans le vrai sens du mot une colonie de la Grande-Bretagne. »

Parmi les formes du gouvernement colonial, M. R. étudie avec prédilection la plus sensée, la plus nuancée (selon son expression), le protectorat. Le protectorat s'adapte aux milieux les plus divers, mais M. R. lui assigne un objectif unique : *The great problem of the resident is to induce the regent to identify his own interests with the policy of the imperial government* » (p. 121). Formule heureuse, que les Anglais ont peut-être réalisée dans l'Indoustan, où les principautés protégées sont des îlots isolés, mais qui n'a pu l'être aussi aisément ailleurs, ni à Madagascar, ni en Tunisie, ni à Java. D'ailleurs, ne semble-t-il pas que le protectorat ne soit qu'une expérience transitoire?

Les institutions politiques des colonies suggèrent à M. R. des observations dignes d'être notées. L'auteur condamne la représentation des colonies au Parlement métropolitain, et c'est en France qu'il signale les effets malfaisants de ce régime. Mais il condamne aussi l'intervention abusive du Parlement métropolitain dans la législation coloniale : le Parlement anglais s'immisce depuis quelques années, avec une insistance fâcheuse, dans les affaires de l'Inde. La législation coloniale, selon M. R., doit émaner des conseils locaux sous le contrôle du gouverneur et des autorités métropolitaines.

M. R. traite aussi avec le même libéralisme le problème du gouvernement des indigènes, et sa conclusion se résume en ces mots : *To help themselves by developing in a natural manner their own customs and institutions.*

La revue que M. Reinsch consacre aux administrations est très instructive, peut-être un peu minutieuse, avec des allures de manuel. L'on y trouvera les éléments de comparaisons fécondes.

D'ailleurs, sur toutes les questions d'organisation des colonies, ce volume est un des plus nourris que l'on puisse lire; c'est un bréviaire plus historique que dogmatique de la science coloniale.

B. Auerbach.

N. C. Frederiksen. **La Finlande.** Economie publique et privée. Paris, Soc. nouvelle de librairie et d'édition, 1902, 438 p., 2 cartes en couleurs.

Ce livre est moins émouvant, moins passionné que celui de

Digitized by Google

M. Pierre Morane, signalé dans cette *Revue*, mais il éclaire et pénètre plus profondément la vie nationale d'un petit peuple qui est au N.-E. de l'Europe l'avant-garde de la civilisation. Ce qui ajoute à l'autorité de l'œuvre de M. Frederiksen, c'est la discrétion des allusions politiques : l'objectivité est ici un mérite.

M. F. est scandinave. Il glorifie les hommes de sa race non seulement d'avoir créé d'illustres et durables établissements en Normandie et en Angleterre, mais d'avoir porté aussi la culture occidentale en Finlande. Les Suédois, après les croisades belliqueuses des xe et xie siècles, se firent les éducateurs des Finnois ; ils furent les véhicules du catholicisme d'abord, qui préserva ces tribus contre l'orthodoxie byzantine, puis de la Réforme. Il est à l'éloge des deux groupes ethniques qu'ils se soient parallèlement développés et aient travaillé de concert à la prospérité de la patrie commune.

Cette prospérité a été gagnée au prix d'un effort continu contre la nature. La pauvreté du sol a forcé les hommes à se disperser, de sorte que dans les fermes isolées, s'est formée la classe des paysans propriétaires, classe moyenne qui n'a pu se constituer dans les régions voisines, occupées par les domaines des boïars ou les *rittergüter* allemands. Les Suédois semblent avoir introduit la communauté de village ; quant aux Finnois orientaux ou caréliens, ils pratiquèrent la cohabitation de plusieurs familles sous un même toit, comme les Slaves russes du Nord, ou peut-être comme les Slaves du Sud avec leur *zadruga*.

Les cultivateurs se partagent entre propriétaires, *torpare* ou métayers ou fermiers, et *inhysingar* prolétaires. Il s'en est fallu de peu que dans la portion cédée à la Russie, dès 1721, les seigneurs russes n'aient appliqué le servage. Alexandre Ier mit cette province sous le droit commun. Aujourd'hui, le Gouvernement russe, avec le concours de la Société de bienfaisance de Moscou, le plus actif instrument du panslavisme, encourage une tentative de colonisation orthodoxe, fort mal vue des indigènes.

L'agriculture finlandaise est florissante, surtout l'industrie laitière. M. Frederiksen regrette qu'en prohibant la margarine, on contraigne les Finlandais à consommer eux-mêmes leur excellent beurre qui en réduit d'autant l'exportation (p. 110). Une des plus riches sources de fortune pour le pays, est la forêt : ici l'auteur proclame la nécessité de la protection, après les abus dont le domaine forestier a été victime ; aussi est-ce un bienfait que la couronne s'en soit réservé le traitement.

L'industrie en Finlande a un bel avenir, grâce à l'utilisation des chutes d'eau, que sollicitent surtout les scieries, les fabriques de pâte de bois, etc. La législation industrielle finlandaise ferait envie à bien des pays qui se disent et se croient plus avancés : la protection des femmes et des enfants, l'assurance en cas d'accident de travail, sont

Digitized by Google

en vigueur. M. Frederiksen est sobre d'informations sur les organisations ouvrières : il est vrai que la classe ouvrière n'accapare guère que 4 o/o de la population totale.

L'industrie finlandaise serait gravement menacée par l'union douanière avec la Russie, qui médite de sacrifier cette industrie à la sienne propre. M. F. produit d'excellents arguments contre cette mesure, mais meilleurs ils sont, moins ils ont de chance d'être entendus.

En matière financière, la russification est peu redoutable, car la Russie gère ses finances avec une sévérité de principes, à laquelle M. F. rend hommage. Le crédit finlandais ne sera donc pas compromis, car, affirme l'auteur : « il n'est pas de pays en Europe qui ait de meilleures finances que la Finlande. » Chose curieuse, ce système excellent a fonctionné jusqu'en ces derniers temps (1901), sans Trésor central. Le principal revenu est fourni par les douanes et la plus grosse dépense est consacrée à l'instruction publique. L'expérience d'un impôt d'État sur le revenu, impôt progressif, a été mal conduite.

La Constitution finlandaise est « une machine lourde et compliquée » qui fonctionne toutefois mieux qu'on ne pouvait l'espérer, grâce à l'intelligence et au libéralisme des gouvernants et des gouvernés. A quoi serviraient désormais les critiques et les essais de réforme? L'ordre légal est détruit : « Croyons, s'écrie M. Frederiksen à la dernière page de son livre, que ceux qui règnent (à Saint-Pétersbourg) entendront la voix de la raison, de la loi, de la justice. » Cette voix ne sera entendue ni à Pétersbourg, ni ailleurs. La Finlande, telle que M. Frederiksen l'a présentée et décrite, ne sera bientôt plus qu'un souvenir, elle figure déjà au martyrologe des nations.

B. Auerbach.

Henri Cordier. **Histoire des relations de la Chine avec les Puissances Occidentales,** 1860-1900**. L'Empereur Kouang-Siu (Première partie 1875-1887). Paris, Alcan, 1902. Biblioth. d'Hist. contemp. 650 p., et tableau généalogique de la famille impériale de Chine.

Dans ce deuxième volume, M. Cordier reste fidèle à sa manière qui est celle de l'historiographe ou du chroniqueur (v. *Rev. crit.*, LII, p. 333). Le récit des événements est nourri au point d'en être étouffé par les archives de chancellerie, qui ne livrent pas toutefois les secrets de chancellerie : car M. Cordier ne reproduit guère que les pièces officielles, pour la plupart publiques, et l'inédit n'apporte guère de nouveau.

La période de douze ans, racontée ici, a été fort agitée, elle est remplie par la contestation de Kuldja, et surtout par la guerre du Tonkin à laquelle plus de la moitié de l'ouvrage est consacré.

Ce répertoire ou recueil se lirait avec plus d'intérêt et de fruit s'il se lisait avec plus de suite. Malheureusement, l'auteur s'asservit à la chro-

Digitized by Google

nologie et morcèle ses chapitres en notices sans cohérence : par exemple le traité brésilien s'intercale (p. 224) en pleine affaire du Tonkin ; la question religieuse est amorcée au chapitre VII (vicariat du Kansou) reprise et développée aux chapitres XXVIII et suivants.

On surprend trop rarement l'opinion de l'auteur ; on regrette d'autant plus cette modestie que les jugements de M. C. sont à la fois objectifs et dûment motivés.

M. C. insinue que la France pécha peut-être par imprudence ou par excès de générosité en préservant la Chine et la Russie d'une guerre à propos de l'affaire de Kuldja. « A son humble avis » (p. 212) les troupes russes étaient insuffisantes contre les forces chinoises, et celles-ci, demeurées intactes, ont pu se jeter sur le Tonkin.

Dans l'histoire du Tonkin M. C. ne craint pas de signaler les erreurs de conduite imputables soit à nos diplomates, soit à nos militaires. Il constate — et c'est un avertissement digne d'être médité — que des malentendus et des conflits sont nés de fausses traductions ou interprétations de documents (p. 456); croirait-on que dans les traités le nom de Tonkin signifie pour les Chinois la ville de Hanoï (*Cour de l'Est*), pour les Français le pays entier ? De même les termes du traité Fournier (traité de Tientsin du 11 mai 1884) furent différemment compris de part et d'autre. Mais le tort principal consiste à faire dégénérer la question tonkinoise en question chinoise : la responsabilité de ce faux pas retombe sur M. Bourée. M. C. qualifie très sévèrement ce ministre (p. 380) et justifie la disgrâce dont il fut l'objet. Il est déplorable que son successeur, M. Tricou, n'ait point gardé la direction des événements en Extrême-Orient : ses dépêches montrent avec quelle clairvoyance il appréciait l'état réel de l'Empire chinois dont le gouvernement français s'était singulièrement exagéré la puissance (p. 396).

A propos du Protectorat religieux, M. C. maintient avec fermeté ce qu'on peut appeler la tradition nationale. Il ne discute pas l'utilité et le prestige de l'institution ; il estime qu'il faut à la chinoise sauver la face. Mais ce qui se dégage des documents eux-mêmes, c'est que le Protectorat français est battu en brèche non seulement par les autres nations dont les griefs sont bien fondés, mais par le Saint-Siège lui-même et par les protégés surtout. En 1878, Léon XIII crée un vicariat apostolique au Kan-sou en négligeant de prévenir le représentant de la France à Pékin (p. 137 s.). En 1885, l'envoi spontané d'un nonce à Pékin, avec une lettre du Saint-Père à l'Empereur de la Chine, provoqua des menées contre le protectorat religieux de la France et une négociation directe entre la Chine et la Curie par l'intermédiaire d'un aventurier anglais (p. 597 sq.). Enfin, dans l'épisode du déplacement de la cathédrale de l'Est ou Pé tang le procureur des lazaristes, l'abbé Favier, « avec une rare désinvolture » signe une convention pour céder cet emplacement. « On peut s'étonner, écrit M. C. (p. 615) que ce missionnaire que ne recommandaient ni ses grandes vertus

Digitized by Google

personnelles, encore moins sa science, dont les qualités étaient celles non d'un prêtre, mais d'un homme d'affaires retors, ait été accepté plus tard par notre gouvernement comme évêque de Pé-king; procureur fort bien, vicaire apostolique, point. » Les peu honorables incidents qui ont suivi la prise de Pékin par les Alliés ont remis en vedette le nom de Mgr Favier.

L'on trouvera ainsi, en parcourant ce gros volume, souvent dissimulées entre des pièces documentaires, quelques notes personnelles ou des portraits de diplomates européens et chinois (La España p. 12 s., Li Foung-Pao p. 136, Tchang Tchi T'oung p. 157, etc.) sans parler du *curriculum vitæ* des agents de premier et second ordre qui ont figuré peu ou prou dans ces épisodes [1].

Le troisième volume, l'*Empereur Kouang-Siu*, 2e partie, 1888-1902 (598 p.), est composé sur le même plan que ses deux aînés. Il termine l'ouvrage par un copieux index alphabétique de 30 pages.

B. A.

Maurice Courant. **En Chine.** Mœurs et institutions. Hommes et faits (Biblioth. d'Hist. Contemp. **Paris,** Alcan 1901, II-275 p.)

En attendant que la Chine daigne spontanément se révéler elle-même, de rares Européens ont su, selon l'expression de M. Courant, « se faire une éducation complète, une âme d'Asiatique », pour pénétrer les habitudes et les pensées du monde chinois. M. C. qui a séjourné dans le pays, qui en possède la langue, qui la professe, ne s'amuse pas à noter les traits de mœurs singuliers qui étonnent les globe-trotters passagers ou les apprentis diplomates. Il s'attache aux formes de la vie sociale : les chapitres qu'il consacre à cette étude : *Les commerçants et les corporations, les Associations, la Femme dans la famille et dans la Société, le Théâtre,* sont les plus substantiels de son livre.

L'on ne peut dire qu'il y ait en Chine une vie publique au sens que nous l'entendons chez nous, mais la vie sociale y est intense. La communauté est l'organisme essentiel et primordial de la Chine : famille, clan quasi féodal, qui subsiste encore, loin du pouvoir central; commune florissante surtout dans le Nord, corporation. Le Chinois naît mutualiste et syndiqué. Ces institutions, ces groupes, dont la solidarité est le moteur, ne s'enchaînent pas avec toute la plasticité désirable dans le cadre de l'État, d'où des conflits avec la loi et l'autorité, dont M. C. signale un curieux exemple : c'est le *ti-pao*, l'agent de l'admi-

---

1. P. 160. Brandt, min. *de* Chine. P. 291. Le Myre de Vilers, *licencié* (?). P. 341, lire *obscurcies* au lieu de *observées*. P. 552. carrière de Cogordan arrêtée en 1886.

Digitized by Google

nistration en face du *self-governement* local. Cette société chinoise qui apparaît comme immuable et fixée est étrangement inquiète.

L'élément stable par excellence, la monade sociale, est la famille, et dans la famille, la femme. La fonction de la femme est uniquement familiale, si bien que son nom pour le monde est celui même de sa fonction, sœur, bru, etc. M. C. décrit la condition des femmes de toutes classes, depuis celles dont on déforme le pied — M. C. ne trouve pas la raison de cet usage — jusqu'à celles qu'on vend pour les bateaux de fleurs. On dirait, d'après les détails et anecdotes sur l'éducation, le mariage, le ménage, qu'il a reçu confidence des secrets du gygnécée.

Il est un monde en marge de la société et qui, au dire de M. C., représente ce qu'on appelle « le monde » chez nous — c'est celui du théâtre. Si acteurs et amateurs forment une élite — une élite de déclassés ou de bohèmes — le théâtre lui-même ne semble pas refléter les conceptions morales et sociales du peuple chinois, il s'est atrophié depuis la chute de la dynastie mongole ; il ne s'est point incorporé à la civilisation confucianiste qui l'a précédé d'un millier d'années ; il est en revanche un divertissement des plus goûtés et que les familles les plus orthodoxes s'offrent à huis clos.

Après la question sociale, M. C. aborde la politique d'actualité, *le Coup d'État* réformiste de 1898, *la situation dans le Nord en 1900*, *Étrangers et Chinois*, tous sujets rebattus par les publicistes. Le récit des événements importe moins que l'opinion d'un observateur aussi informé que M. C. M. C. reconnaît (p. 190) la tolérance des Chinois ; mais il confesse aussi que l'idéal chrétien, du jour où il est apparu dans sa sincérité et son intransigeance, répugne absolument à l'âme chinoise. Les Jésuites avaient respecté les rites et y avaient assimilé le christianisme ; les Dominicains, moins souples, mais plus catholiques, gâtèrent cet heureux compromis, ce que déplore M. Courant.

Aussi que propose-t-il ? Pour modifier l'esprit chinois, si cela est possible, il n'y a que l'éducation, l'œuvre des Jésuites du XVIIe siècle reprise et transformée par les missionnaires contemporains (p. 245). C'est de l'œuvre des missions, écoles, hôpitaux, etc., que M. C. attend — et son chapitre final n'est que le développement de cette thèse — la rénovation de la Chine et subsidiairement le progrès de l'influence française qui se confond — bon gré mal gré — avec la propagande catholique. Conclusion étroite et qui rendrait platonique l'enseignement de M. C. à l'Université et près la Chambre de commerce de Lyon.

B. AUERBACH.

Digitized by Google

I. Ludovic Legré, **L'indigénat en Provence du Styrax officinal. Pierre Pena et Fabri de Peiresc.** Marseille, 1901, in-8°, 23 pages.
II. Ludovic Legré. **La botanique en Provence au XVI° siècle. Louis Anguillara, Pierre Belon, Charles de l'Escluse, Antoine Constantin.** Marseille, 1901, in-8°, 195 pages.

Depuis l'époque de la Renaissance, la Provence a compté de nombreux botanistes indigènes et a été visitée par des botanistes étrangers non moins nombreux; la richesse de sa flore, à la fois alpestre et méditerraéenne, explique les vocations qui sont nées sur cette terre bénie, et elle fait comprendre, en même temps que sa situation géographique, les explorations que tant de savants y sont venus faire des pays les plus éloignés. Et cependant personne jusqu'ici n'avait essayé de faire connaître les botanistes, qui sont nés dans cette province, durant les trois derniers siècles, ou qui y sont venus étudier les plantes indigènes. M. Ludovic Legré a eu la pensée généreuse et patriotique de réparer cet oubli vraiment inexplicable, et depuis plusieurs années il a entrepris de faire l'histoire des savants qui ont successivement étudié la flore provençale. Il a débuté par une étude excellente : *Pierre Pena et Mathias de Lobel*, à laquelle sont venues rapidement s'en ajouter d'autres, quelques-unes fort importantes [1]. Des deux publications que j'annonce aujourd'hui, la seconde offre également un intérêt considérable.

I. La question de l'indigénat en Provence du Styrax officinal a-t-elle été soulevée, en 1896, par la publication de la brochure de M. Tamizey de Larroque : *Deux jardiniers émérites ?* J'avoue que je ne l'aurais pas soupçonné, et en l'affirmant, M. L. L. me semble avoir accordé une importance qu'il n'avait pas à un simple article de journal. Il y a plus; en dépit de la citation qu'il a faite, dans une note, d'une assertion aventurée de Feuillet de Conches, je ne pense pas que Tamizey de Larroque ait jamais cru qu'à Peiresc revenait l'honneur d'avoir acclimaté en France le styrax officinal ou aliboufier. Il connaissait trop bien le passage où Gassendi dit expressément que le styrax se trouve auprès de Beaugentier. Il savait non moins bien que,

1. Voici le titre des principales publications de M. L. L. :
1° *La Botanique en Provence : Pierre Pena et Mathias de Lobel.* 1899, in-8°.
2° *id.* *Hugues de Solier.* 1899, in-8°.
3° *id.* *Félix et Thomas Platter.* 1900, in-8°.
4° *id.* *Léonard Rauwolf. — Jacques Raynaudet.* 1900, in-8°.
5° *Un botaniste flamand au* XVIe *siècle :* Valerand Dourez. 1900, in-8.
6° *Notice sur le botaniste provençal Jean Saurin de Colmars*, 1647-1724. 1899, in-8.
7° *La Botanique en Provence au* XVIIIe *siècle : Pierre Forskal et la Florula Estaciensis.* 1900, in-8°.
8° *La Botanique en Provence : Le frère Gabriel, capucin.* 1900, in-8°.

Digitized by Google

dans une lettre du 25 février 1604, Peiresc dit à de l'Escluse qu'il voulait « tascher de s'esclairer entièrement du styrax, lequel à ce qu'en escrit M. Pena croist en ce pays ». Il n'ignorait pas davantage que, dans une autre lettre du 15 février 1605, le grand érudit provençal invitait le botaniste néerlandais à venir à Beaugentier, où il voulait « lui faire remarquer... le styrax qui y croist en grande abondance ». Si Tamizey de Larroque avait, par impossible, pu oublier ces lettres qu'il avait copiées depuis longtemps, elles lui seraient revenues en mémoire, quand il en entendit citer ces passages dans une conférence sur Peiresc, faite devant lui et revue par lui en 1894 [1]. Il savait également que le « Styrax de M. Pena (ou) aliboufier » figurait dans la liste des « plantes trouvées par Peiresc, sur le terroir de Beaugentier » et envoyées par lui à de l'Escluse, liste publiée en 1895, dans la *Revue des langues romanes*. Il n'est donc pas admissible qu'il ait pu ignorer en 1896, que le Styrax était indigène en Provence, et c'est par pure inadvertance qu'il a paru accepter l'erreur commise par Feuillet de Conches [2]. J'ajouterai que l'indigénat du Styrax en Provence [3] n'a jamais été mis en doute par quiconque a eu la moindre connaissance de la flore de cette province, puisque cet arbuste figure depuis trois siècles dans tous les ouvrages qui lui ont été consacrés. La question que M. L. L. a prétendu résoudre n'existe donc pas ; mais cela ne veut pas dire que sa brochure soit inutile ; elle se lit non sans profit et il l'a enrichie de notes instructives [4]. J'ajouterai qu'elle jette un jour nouveau sur un des épisodes les plus curieux des rapports de Peiresc avec de l'Escluse.

II. — Il n'y a rien de superflu dans la seconde des deux publications de M. L. L., et les amis de l'histoire de la Botanique en liront toutes les parties avec un véritable intérêt. Elle se compose de quatre études différentes, dont les trois premières se rapportent à des botanistes étrangers à la Provence : Louis Anguillara, Pierre Belon et Charles

1. *Fabri de Peiresc, humaniste, archéologue, naturaliste.* Aix, in-8°. Qu'il me soit permis de profiter de l'occasion pour corriger une faute qui a passé du ms. de la Méjanes dans mon étude. P. 61, au lieu des « Maximiens » il faut « mariniers ». — A la note 1 de la p. 62, il faut aussi 1605, non 1603.

2. L'erreur singulière de Feuillet de Conches vient de Requier (*Vie de Nicolas-Claude Peiresc*, p. 244), qui fait importer par Peiresc, outre le Styrax, le lentisque, autre arbuste de la flore provençale.

3. On pourrait admettre à la rigueur que le *Styrax officinale*, arbuste de la région méditerraéenne orientale, a été importé par les Arabes en Provence ; mais ce ne peut-être là qu'une hypothèse, qui n'a rien à voir avec Peiresc.

4. Dans la note 2 de la page 6, par exemple, M. L. L. citant l'art. de *Aliboufier* du *Dictionnaire général de la langue française* (arbre de Java qui produit le benjoin », demande avec raison » pourquoi les auteurs du Dictionnaire n'ont pas mentionné de préférence le *St. officinale ;* j'ajouterai qu'ils n'auraient dû mentionner que celui-ci, et l'erreur est d'autant moins explicable que Littré avait défini l'*Aliboufier* « nom vulgaire du Styrax officinal », et s'était bien gardé d'attribuer ce vocable à d'autres espèces du Styrax.

Digitized by Google

de l'Escluse, et la quatrième à un provençal, Antoine Constantin. Anguillara fit, il l'affirme, « de lointains et périlleux voyages »; mais il ne nous renseigne ni sur leur époque ou leur durée, ni sur les contrées qu'il visita; M. L. L. s'est efforcé d'en reconstituer les divers itinéraires et ses hypothèses sont très acceptables; mais il n'a pu rien découvrir sur l'arrivée d'Anguillara en Provence; les indications que le botaniste italien donne sur la flore de cette province dans les « parères » ou avis envoyés à ses correspondants sont le seul indice qu'il a dû y venir. Le plus ancien de ces parères est de 1559; M. L. L. en conclut que le voyage d'Anguillara en Provence est antérieur à cette date, ce qui est vraisemblable; mais peut-on dire qu'il y a fait un long séjour parce qu'il cite un ou deux mots indigènes? Cela me paraît inadmissible. Quoi qu'il en soit, Anguillara indique, dans ses *Simplici*, onze plantes comme croissant en Provence; l'identification que M. L. L. a faite de six d'entre elles, paraît évidente; on peut admettre aussi celle qu'il a donnée de trois autres, ainsi, à la rigueur, que l'identification proposée par le Dr Saint-Lager du *Poligala* avec la *Coronilla minima;* mais il n'a rien trouvé pour le *Polirizo* de Pline et je doute qu'aucun botaniste soit plus heureux que lui.

La vie de Pierre Belon est connue et ne présente aucune des incertitudes qu'offre celle d'Anguillara; aussi M. L. L., n'en a-t-il rien dit ou à peu près, et il s'est borné à étudier les plantes que le botaniste manceau donne comme indigènes en Provence, affirmation qui seule rend vraisemblable qu'il l'ait visitée, car il n'affirme nulle part qu'il y soit allé; mais ici, tant les renseignements sont vrais et nombreux, la vraisemblance devient certitude. M. L. L. suppose même que Belon a dû faire un long séjour en Provence et en particulier à Marseille, à cause du grand nombre de noms de poissons qu'il indique comme marseillais. L'argument ne me convainc pas; Millin, dans son *Voyage dans le Midi*, a donné la liste d'un aussi grand nombre de noms provençaux de poissons, et cependant il n'a fait qu'un séjour assez court dans la région. L'identification des vingt plantes que Belon a mentionnées comme croissant en Provence ne présentait, à part deux ou trois, guère de difficulté, à cause de la ressemblance des noms anciens et des modernes, ainsi que de l'exactitude des descriptions que Belon a données de quelques-unes; la grande connaissance que M. L. L. possède de la nomenclature et des ouvrages botaniques du XVIe siècle lui a permis de les déterminer toutes avec une grande vraisemblance [1].

---

1. Il est évident, p. 44, que Pincervin ne vient pas de *Spina cervina*, mais de *Pinus cervinus*. A cette même page, M. L. L. me paraît avoir accepté trop facilement les assertions de Belon; il identifie Rochabruna avec Roquebrune près Monaco et Lespecie avec La Spezzia; mais alors Rochabruna ne peut être, comme le dit

Digitized by Google

Le chapitre consacré à Charles de l'Escluse offre un intérêt tout particulier; ce n'est pas que de l'Escluse ait décrit un grand nombre de plantes provençales; M. L. L. n'en a relevé que quatorze dans ses ouvrages; ce n'est pas non plus que le botaniste artésien ait herborisé longtemps en Provence; il y a fait seulement une assez courte excursion pendant qu'il étudiait à Montpellier et en a traversé rapidement le nord-ouest, quand il quitta cette ville pour retourner dans son pays; ce qui fait l'intérêt de l'étude de M. L. L., c'est qu'il a refait l'histoire des rapports de l'Escluse avec le grand érudit Peiresc. Ces rapports n'étaient pas inconnus sans doute; mais M. L. L. les a fait mieux connaître, et on trouve dans son étude, outre les lettres déjà publiées des deux correspondants, deux lettres de Peiresc, restées ignorées de son patient éditeur. Il n'était pas difficile d'identifier les quatorze plantes indiquées par de l'Escluse comme provençales; mais M. L. Legré ne s'est pas borné à une simple identification; il a mentionné avec soin tout ce que le célèbre botaniste a dit de chacune d'elles, en quelle localité il les avait trouvées, quels efforts il avait dû faire pour se les procurer; enfin il rappelle, à l'occasion, ce qu'ont écrit sur quelques-unes d'entre elles les floristes contemporains.

De l'Escluse avait demandé des plantes à Peiresc, et celui-ci en avait envoyé beaucoup à son illustre correspondant. Nous avons une liste des desiderata de l'Escluse et une des envois de Peiresc; dans l'une et l'autre, en face des noms latins de l'époque, Peiresc a mis les noms vulgaires ou provençaux [1]. J'ai essayé autrefois d'identifier ces plantes; M. L. L. l'a tenté à son tour. Quand le nom latin et le nom provençal n'ont pas changé, l'identification se fait d'une manière à peu près certaine; mais quand l'un ou l'autre ou tous deux ne sont plus les mêmes, on comprend que la détermination ne saurait être qu'hypothétique. C'est le cas en particulier pour quatre plantes, auxquelles M. L. L. et moi avons attribué des noms différents, tandis que pour l'identification des vingt-sept ou vingt-huit autres nous sommes d'accord, ce qui permet de supposer que pour celles-ci l'identification est en général exacte [2]. Il n'y a pas lieu aussi de s'y arrêter; il n'en est pas de même des quatre premières. De l'Escluse avait demandé à son correspondant le *Narcissus medioluteus*, le *Rhamnus* et la *Thymelea*, auxquels Peiresc donne respectivement les noms de *Judioüves* (*Judiéuvo*), d'*Aigue Sponche* (*Aigos-esponcho*) et de *Bouffe-Galine*. M. L. L. voit dans la première le *N. Tazetta*, dans la seconde le *Rhamnus Alaternus* et dans le troisième le *Dæphne Gnidium*. Pour les floristes du

Belon, « près de Lespecie ». J'ajouterai que *Sondre* et encore moins *Soudre* ne peuvent être des mots italiens et que *Salvestrille* — lire *Salvestrilla* ou *Selvastrella* — ne paraît pas plus que le prétendu *Sondro*, désigner le *R. Alaternus*.

1. Il faut remarquer que Peiresc a francisé presque tous ces noms.

2. M. L. L. a avec raison donné en hésitant celle de la *Centonica* avec la *Santolina Chamaecyparissus*.

Digitized by Google

XVIe siècle, dit-il, le *N. Medioluteus* est le *N. Tazetta*, et c'est à celui-ci que Mistral attribue encore le nom de *Judiéuvo*. De l'Escluse ne se sert point dans son *Historia plantarum* de la dénomination *N. Medioluteus*, et toutes les Flores de l'arrondissement d'Aix, ainsi que le lexicographe Avril, donnent au *N. Poeticus* le nom de *Judiéuvo* et ne parlent point du *N. Tazetta*, étranger à cette région; c'est pour cette raison aussi que j'ai identifié cette plante avec le *N. Poeticus* et non avec le *N. Tazetta;* mais on voit combien la question reste obscure. Celle du *Rhamnus* ne l'est pas, je crois. M. L. L. l'a identifié avec le *R. Alaternus*, dont le nom provençal serait, d'après Mistral, *Aigo esponcho;* mais c'est au nerprun purgatif (*R. Catharticus*) que Mistral attribue ce nom, et comme l'exemple qu'il cite s'applique à une plante épineuse, celle-ci ne saurait être le *R. Alaternus;* mais rien ne prouve non plus que ce soit le *catharticus;* bien au contraire; en effet, toutes les flores d'Aix donnent à l'*Hippophae rhamnoïdes* le nom d'*Aigo espouncho* ou *pounicho* et le *Rhamnus II* de l'Escluse n'est autre que cet arbuste, il y a donc bien des raisons de croire que c'est bien de lui et non d'un nerprun qu'il est question dans la liste des plantes demandée par le correspondant de Peiresc. Quant au *Thymelea* ou *Bouffe-galine*, comme ce dernier mot est inconnu aujourd'hui, un des éléments de détermination fait défaut; mais l'Escluse paraissant ne donner qu'au *Daphne Gnidium* le nom de *Thymelea*, c'est probablement cet arbuste, ainsi que le suppose M. L. L., que le botaniste artésien avait en vue [1]. Avec l'*Acer montanum* ou *Agast* nous nous retrouvons dans l'incertitude; M. L. L. a vu dans cet arbre l'*A. monspessulanum* parce que Mistral donne à celui-ci le nom d'*Agast* [2]; mais ce nom étant attribué par Castagne-Derbès et de Pontvert à l'*A. campestre*, c'est avec ce dernier que j'ai cru devoir identifier l'arbre de Peiresc. Seulement comme l'*A. montanum* n'est ni l'*A. canmpestre*, ni l'*A. monspessulanum* de nos jours, mais probablement l'*A. pseudo-platanus*, on voit que la question est à peu près insoluble.

Les botanistes dont il vient d'être question étaient étrangers à la Provence, celui auquel M. L. L. a consacré sa quatrième étude, Antoine Constantin, était né à Senez et partant originaire de cette province. C'était, il est vrai, plutôt un pharmacopole qu'un botaniste véritable; médecin de profession, il avait conçu le dessein généreux de substituer aux remèdes coûteux, importés des pays lointains, des

---

1. M. L. L. traduit *Bouffe-galine*, nom vulgaire, d'après Peiresc, de la *Thymelea*, par « qui fait enfler les poules » ; c'est là, je crois, un faux sens. *Bouffe-galine* ne peut signifier que « enfle galline » ou mieux « mange galline », employé au sens propre ou par antiphrase.

2. Mistral donne (*Trésor*, I, 45) *Agast* et *Argelabre* comme les noms de l'*Acer Monspessulanum;* mais (*Ibid*, I, 128) il attribue le nom *Argelabre* à l'*Acer campestre* et renvoie à *Agast*. Il est bien possible que les deux espèces portent l'une et l'autre le nom d'*Agust*.

Digitized by Google

remèdes indigènes. « En Provence, dit-il, croisssent toutes les plantes propres à guérir les maladies auxquelles les Provençaux peuvent être sujets »; inutile donc d'aller chercher à l'étranger des simples inutiles, puisqu'on en a près de soi d'aussi efficaces. Ce sont ces simples qu'Antoine Constantin s'est proposé de faire connaître; mais il n'a pas publié en entier la « Pharmacie provinçiale et familière » qu'il avait conçue, il n'a donné que le livre des plantes laxatives ou qu'il regardait comme telles : purgatifs énergiques, purgatifs anodins et « médicaments qui, outre ce qu'ils purgent le corps, ont aussi quelque pouvoir de le nourrir. » Tels la plupart des fruits et des légumes connus de tout le monde. A. Constantin compte une vingtaine de purgatifs énergiques et dix à douze anodins; écrivant pour le peuple, il n'emploie pour désigner les remèdes dont il parle que leurs noms français et parfois provençaux. L'identification des plantes ainsi désignées est facile pour toutes celles dont les noms vulgaires sont restés les mêmes ou s'appliquent seulement à des espèces bien déterminées; mais il n'en est pas de même pour les plantes dont les dénominations peuvent désigner des espèces différentes; aussi parfois M. L. L., malgré sa sagacité, n'a pu se prononcer[1]; il est évident, en effet, qu'on ne saurait dire, par exemple, quelle espèce de fumeterre A. Constantin indique comme doucement purgative, puisqu'il ne la désigne par aucun caractère particulier. Toutefois le nombre de plantes pour lesquelles l'incertitude existe ainsi n'est pas considérable et, à part deux ou trois, M. L. L. a pu identifier toutes les espèces mentionnées par le pharmacopole provençal. A. Constantin avait donné une suite à son traité des médicaments purgatifs, mais il mourut avant de la publier. Peiresc qui eut connaissance du manuscrit, lui chercha un éditeur — ce fut le médecin René Moreau; — mais au dernier moment l'accord n'eut pas lieu, et l'œuvre de Constantin n'a point vu le jour. Doit-on beaucoup le regretter? J'en doute un peu; en tout cas elle n'eût pas plus que la première partie sauvé son nom de l'oubli, d'où M. L. Legré vient de le tirer. L'étude qu'il lui a consacrée termine dignement son nouveau volume de *La Botanique en Provence* au XVIe siècle; c'est un travail aussi consciencieux que savant et qu'il faut d'autant plus louer qu'il est bien écrit et montre quel intérêt peut présenter l'histoire trop dédaignée en France des sciences naturelles et de leurs anciens représentants.

Ch. J.

---

1. Par exemple pour la seconde espèce d'absinthe, dont il se demande s'il faut y voir la *Santolina chamaecyparissus*, ou l'une des *Artemisia camphorata, campestris, glutinosa* ou *gallica*.

Digitized by Google

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 janvier 1903.

M. Philippe Berger, président sortant, et M. Georges Perrot, président élu pour l'année 1903, prononcent les allocutions d'usage.

L'Académie procède à la nomination des commissions suivantes :

Ecoles d'Athènes et de Rome : MM. Heuzey, Paris, Foucart, Weil, Meyer, Boissier, Collignon et Cagnat.

Ecole française d'Extrême-Orient : MM. Bréal, Barbier de Meynard, Senart, Clermont-Ganneau, Hamy et Barth.

Prix de numismatique Allier de Hauteroche : MM. Schlumberger, A. de Barthélemy, Babelon et de Vogüé.

Prix extraordinaire Bordin et *prix Saintour :* MM. Oppert, Barbier de Meynard, Clermont-Ganneau, Senart, Barth, Berger.

Prix Brunet : MM. Delisle, de Lasteyrie, Picot et Omont.

Prix Bordin (*Histoire Auguste*) : MM. Boissier, Cagnat, Bouché-Leclercq, Héron de Villefosse.

Prix Bordin (*Sentiments des Romains à l'égard des Grecs pendant la période républicaine*) : MM. Boissier, Croiset, Bouché-Leclercq, Cagnat.

Prix ordinaire ou du budget : MM. Senart, Barth, Bréal, Oppert.

M. Philippe Berger donne lecture d'une lettre de M. Gauckler sur le sarcophage anthropoïde peint, récemment découvert par le R. P. Delattre et qui représente une prêtresse. M. Gauckler en rapproche deux autres statuettes revêtues du même costume et dont l'une a été découverte dans une officine de potier, près de Tunis.

M. Héron de Villefosse communique un rapport du R. P. Delattre sur la découverte de plusieurs sarcophages en marbre blanc dans les fouilles de la nécropole punique voisine de Sainte-Monique.

Séance du 9 janvier 1903.

L'Académie fixe au 13 février la discussion des titres des candidats à la place de membre ordinaire vacante par le décès de M. Alexandre Bertrand.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture des lettres de candidature de MM. Élie Berger, Emile Chatelain, Edouard Chavannes et Maurice Croiset.

L'Académie procède à l'élection des commissions suivantes :

Fondation Stanislas Julien : MM. Senart, Barth, Oppert et Barbier de Meynard.

Prix J.-J. Berger : MM. Delisle, Longnon, R. de Lasteyrie, Omont, Valois et Lair.

Prix Auguste Prost : MM. d'Arbois de Jubainville, Longnon, A. de Barthélemy, le duc de La Trémoïlle.

Prix Honoré Chavée : MM. Bréal, d'Arbois de Jubainville, Senart et Leger.

Sont nommés membres de la commission du prix Osiris (Institut) : MM. Delisle et Perrot.

M. Heuzey fait une communication du sceau de Goudéa. Il étudie le cachet du chef chaldéen, véritable sceau officiel, dont la trace est restée imprimée sur des bulles d'argile, provenant des dernières fouilles de M. de Sarzec. Goudéa y est figuré rendant hommage à une divinité dont le symbolisme est des plus complexes. C'est un dieu assis, tenant deux vases magiques, d'où les eaux jaillissent spontanément. Un jet intermédiaire les fait communiquer entre eux, tandis que trois autres flots retombent, aux pieds du trône, dans autant de vases semblables, d'où ils rebondissent de nouveau en doubles jets. L'étude comparée des attributs et des symboles afférents à ce personnage divin prouve que ce doit être le dieu Ea, considéré comme le maître de l'élément humide. Sur le même cachet, le cartouche de Goudéa est supporté par un quadrupède ailé à tête de serpent, coiffé de la tiare à deux cornes des divinités chaldéennes, et présentant la plus grande ressemblance avec les dragons fantastiques d'un gobelet à libation déjà connu. La finesse de l'empreinte est remarquable; elle témoigne d'une rare délicatesse de dessin chez les graveurs de cylindre à cette époque.

(*A suivre*). Léon Dorez

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 26 janvier — 1903

Drumann, Histoire romaine, II. — Rolando, Rome jusqu'à la fin de l'Empire d'Occident. — Martyrologe de l'Église de Lyon, p. Condamin et Vanel. — Passion de Sainte Thècle, p. O. de Gebhardt. — Schlumberger, Basile II et les Amulgavares. — Miliaraki, Le royaume de Nicée. — Lombard, Constantin V. — Strzygowski, Orient ou Rome. — Haseloff, Le Rossanensis. — Millet, Le monastère de Daphni. — G. de Beylié. L'habitation byzantine. — Kabitz, Fichte. — Schultz, Les axiomes. — Eleutheropulos, Les peuples germano-romans. — Schultze, Bismarck et la candidature Hohenzollern. — Laussedat, La délimitation de la frontière franco-allemande. — L'Histoire de l'Antiquité d'Ed. Meyer et le Papyrus de Strasbourg (Eugène Cavaignac). — Talmud, trad. Schwab, II et III. — Inscriptions grecques relatives à Rome, p. Cagnat et Lafaye. — Iliade et Odyssée, p. Cauer. — Brémond, Ames religieuses. — Nahor, Hiesous. — Budde, L'Ancien Testament et les découvertes. — Stave, Foi et critique. — Gaul, La Cohortatio ad Graecos. — Scheel, Luther et la Bible. — Poehlmann, La théologie d'Eucken. — Vischer, La vérité du christianisme. — Le Hibbert Journal. — Mme Faraday, L'Edda, II. — Publications scandinaves. — Kingsley, Les Héros, p. Gardner. — Académie des inscriptions.

Drumann, **Geschichte Roms in seinem Uebergange von der republikanischen zur monarchischen Verfassung.** Zweite Auflage herausgegeben von P. Groebe. — Zweiter Band. — Berlin, 1902, Verlag von Gebrüder Borntraeger, in-8°, de 569p. — Prix : 12 Mark.

J'ai précédemment annoncé la publication de cette nouvelle édition de l'ouvrage de Drumann. Le présent volume comprend les Asinii, les Caecilii, les Calpurnii, les Caninii, les Cassii, les Claudii, les Coelii, les Cornelii, et les Cornificii. Quelques-unes de ces monographies sont très étendues. Je signalerai notamment celles de P. Clodius (p. 172-309) et de Sylla (p. 364-432). D'autres paraissent un peu courtes; mais cela tient au plan de l'auteur, qui a dû, pour éviter des répétitions trop fréquentes, sacrifier de parti pris certains personnages au profit de leurs contemporains. Le texte primitif a été scrupuleusement respecté ; c'est à peine si par endroits un mot a été ajouté. Tout l'effort de la révision s'est porté sur les notes. M. Groebe ne s'est pas contenté de rectifier, d'après des éditions plus récentes et meilleures, les textes cités, et de mentionner les travaux que Drumann ne pouvait pas connaître. Il a, en outre, redressé un assez grand nombre d'erreurs, et j'ai constaté que ce travail de mise au point a été fait avec le grand soin. Il a joint en appendice quelques notes plus développées sur diverses questions de détail. P. G.

Digitized by Google

A. Rolando. **Cronologia Storica : Roma fino al termine dell' Impero d'Occidente.** Paravia et Cie, 1899.

L'ouvrage de M. Rolando fait partie d'une collection que publie la librairie italienne G. B. Paravia et Cie sous le titre général de *Cronologia Storica.* Cette collection est divisée en trois grandes sections, intitulées : l'Orient ; — la Grèce et Rome ; — l'Occident ; chacune de ces sections est subdivisée en plusieurs volumes ; la *Roma* de M. Rolando est un des volumes de la seconde section.

Par sa nature même, un tel livre est surtout un instrument de travail. Il faut remercier M. Rolando d'avoir élargi très sensiblement le cadre habituel des *Chronologies.* Il ne s'est pas contenté, en effet, d'indiquer à leur date les événements les plus importants de l'histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la disparition de l'empire d'Occident ; il a souvent interrompu cette liste de faits soit pour mentionner les transformations intérieures de l'État romain, soit pour tracer à grands traits le tableau de l'empire et pour mettre en lumière les principaux caractères du gouvernement impérial. Si ce livre est moins détaillé que les *Fasti Romani* de Clinton et la *Chronologie de l'Empire Romain* de Goyau, il est cependant, à certains égards, plus développé.

Les qualités indispensables d'une œuvre de ce genre sont d'être complète et toujours exacte. Il faut qu'un tel instrument de travail se suffise à lui-même et puisse être consulté en toute sécurité. La *Roma* de M. R. ne répond pas toujours à cette double nécessité. Nous signalerons d'abord un inconvénient, dont M. R. n'est pas responsable, parce qu'il est sans doute inhérent au plan général de la *Cronologia Storica*, mais qui n'en est pas moins fort grave. Sous prétexte que la *Cronologia* comporte d'autres volumes relatifs à l'Orient et à la Grèce, les luttes des Romains contre les peuples de l'Orient et de la Grèce sont signalées en quelques lignes, et le lecteur est renvoyé pour plus de détails aux autres volumes de la collection. Ainsi, il faudrait se procurer les ouvrages intitulés : *Grecia, Persia e Stati Affini*, *Arabia e Stati Maomettani*, etc. Il eût été beaucoup plus simple, nous semble-t-il, de reproduire ici les quelques pages déjà consacrées ailleurs à ces événements.

Ce dont M. R. est personnellement et directement responsable, ce sont les lacunes et les erreurs dont son livre n'est pas exempt. Nous ne citerons que les plus importantes. P. 65. Annibal traverse l'Èbre « *verso i Paesi Baschi* » ? ? — P. 93. Il n'est pas fait la moindre allusion, dans le paragraphe qui traite des réformes de C. Gracchus, aux fondations de colonies. — P. 117. Le consulat de César est mentionné en quatre mots : « *Cesare ottiene il consolato.* » C'est trop peu. — P. 181, note 2. C'est une grave erreur de prétendre que la puissance et l'influence des prétoriens furent surtout considérables

Digitized by Google

à partir de Septime Sévère, puisqu'au contraire cet empereur porta aux cohortes prétoriennes les coups les plus sensibles. — P. 182-183. L'auteur ne signale, sous le règne de Vespasien, ni l'incendie de Rome, ni les campagnes contre Civilis et les Bataves, ni les travaux publics que cet empereur fit exécuter. — P. 213. M. R. écrit : « Les légions d'Afrique proclament empereur M. Antonius Gordianus ; » c'est là une inexactitude absolue ; Gordien fut proclamé par les provinciaux de l'Afrique proconsulaire ; bien loin de le soutenir, la légion d'Afrique, commandée par Capellien, marcha contre lui, le renversa et se livra aux plus cruelles représailles.

Outre ces lacunes et ces erreurs, qui nous semblent indéniables, nous trouvons dans le livre de M. R. des affirmations fort sujettes à caution. P. 12 : à l'origine, la « *plebs* » est formée par les clients des patriciens ! — P. 17 : que peut bien signifier la phrase : *Il senato elegge i principali magistrati*, quand il s'agit des premières années de la République? — P. 152. Où M. R. a-t-il vu qu'outre les deux provinces de Germanie supérieure et de Germanie inférieure, *anche della regione oltre il Reno siasi costituita una provincia di Germania?* etc., etc.

J. Toutain.

Martyrologe de la sainte Église de Lyon, texte latin inédit du XIIIe siècle. transcrit sur le manuscrit de Bologne et publié avec préface, appendices, notes et table onomastique, par J. Condamin et J.-B. Vanel. Tiré à trois cents exemplaires. Lyon et Paris, Vitte, 1902, XXXII-177 pp. et 2 pl. in-8.

Le manuscrit publié par MM. Condamin et Vanel est aujourd'hui le ms. 925 de l'université de Bologne. Il a été copié entre 1221 et 1226, mais son texte a été compilé avant 1163, par un prêtre de la primatiale de Lyon, nommé Étienne. Le manuscrit a été légué à Bologne par Benoît XIV et celui-ci devait le tenir de son ami, le cardinal de Tencin. Le fond du texte est emprunté au martyrologe d'Adon, que le compilateur a résumé et qu'il a complété à l'aide du martyrologe dit de Bède et Florus. Les éditeurs pensent que le martyrologe hiéronymien a été consulté; c'est plus douteux. Le texte est reproduit avec son orthographe. A la suite, trois appendices : 1° un martyrologe déduit de l'obituaire de la collégiale Saint-Just, XIVe siècle; 2° une *Oratio ad poscenda sanctorum suffragia*, copiée par dom Estiennot d'après un manuscrit de l'abbaye de Saint-Pierre à Lyon; 3° trois litanies tirées du manuscrit de Bologne. L'*Oratio* est très curieuse. Elle est en forme de litanies développées, comme les aimait la piété irlandaise (cf. *Book of Cerne*, éd. Kuypers, nos 1, 15, 29 et p. 221). Cette prière paraît être destinée surtout à servir de *commendatio animae*. Les notes ajoutées par les éditeurs à la fin du volume semblent avoir été rédigées un peu hâtivement. P. 161, il fallait ren-

Digitized by Google

voyer à la note 1 de mai (il n'y a pas de note 2) et surtout à la note 54 d'avril; lire : *Roget de Belloguet*. P. 164, lire : Odilo *Rottmanner*, et : *Rundschau*.

On pourra tirer de ces notes quelques renseignements utiles sur les saints lyonnais.

P. L.

Passio S. Theclae uirginis; Die lateinische Uebersetzungen der Acta Pauli et Theclae, nebst Fragmenten, Auszügen und Beilagen, herausgegeben von Oscar von Gebhardt, Leipzig, Hinrichs, 1902 (*Texte u. Untersuchungen*, neue Folge, vii, 2). cxviii-188 pp. in-8. Prix : 9 Mk. 50.

Cet apocryphe célèbre, en raison même de son succès et de sa diffusion, a subi des transformations. Aussi ne peut-on pas donner « une » édition de la traduction latine. M. O. von Gebhardt, qui s'occupe de ce texte depuis vingt-cinq ans, distingue cinq versions différentes. Deux sont complètes, *A* et *C*, une est presque complète, *B;* des fragments étendus existent de la quatrième, *D;* la cinquième est représentée par un court fragment. Elles ont eu d'ailleurs une fortune inégale. *A* n'existe que dans deux manuscrits; *D*, dans un seul. Au contraire, *B* comporte trois variétés réparties entre 24 manuscrits; *C*, quatre variétés réparties entre 22 manuscrits. Ces détails montrent quelle attention et quelle rigueur ont été nécessaires pour démêler les affinités d'un si grand nombre de rédactions.

La traduction *A* remonte à un temps où le texte grec unique n'avait pas encore donné naissance à une série de textes dérivés. Elle nous rapproche donc de l'original. Malheureusement, elle n'est ni assez fidèle ni assez bien conservée pour qu'on puisse l'utiliser beaucoup dans une restitution. *B* concorde souvent avec les manuscrits *F G* du grec dans Lipsius; mais il y a aussi désaccord. Au contraire, un fragment grec publié dans les papyrus d'Oxyrhynque présente des rapports étonnants avec *B*. Nous avons donc là une source indépendante des autres. Cette impression, que la tradition connue du texte grec a des lacunes, est confirmée par l'étude des versions *C*. Dans un appendice, M. von G. montre comment les traductions latines peuvent servir à rétablir le texte grec. Mais la conclusion à retenir est que ce texte repose sur trop peu de manuscrits et que de nouvelles collations sont indispensables.

La disposition de l'édition est excellente. Sur une page, on a *A* et *Ba, Bb, Bc;* sur l'autre *Ca, Cb, Cc, Cd*. Les textes de *A*, *Ba*, *Ca* sont imprimés intégralement. Des dispositions ingénieuses permettent de voir du premier coup d'œil les différences des variétés de chaque groupe. L'apparat critique, dans le même ordre, présente les variantes des manuscrits. Ceux-ci, malheureusement, ne sont pas très anciens : un du xe siècle, trois du xie siècle; les autres sont postérieurs.

Digitized by Google

Dans l'appendice sont publiés : 1° les fragments de Brescia (bibl. munic. A VI 4) du xe-xie ou du xiie siècle (version *D*); 2° un fragment de Munich (version *E*); 3° sept *epitomae* (parmi lesquelles la légende dorée, Vincent de Beauvais, Adon, Petrus de Natalibus); 4° les miracles du manuscrit Lambeth 94 (manuscrit de *Ba;* xive siècle); 5° le panégyrique de Thècle par Photius; 6° l'article du synaxaire copte.

M. von Gebhardt s'est acquitté d'un travail difficile et ingrat. Il mérite toute la reconnaissance des érudits.

Paul Lejay.

---

1. G. Schlumberger, **L'Épopée byzantine à la fin du xe siècle, Basile II le tueur de Bulgares** (989-1025). Paris, Hachette, 1900, 1 vol. in-4° de vi-653 pp. avec de nombreuses illustrations.
2. A. Miliaraki, Ἱστορία τοῦ βασιλείου τῆς Νικαΐας καὶ τοῦ δεσποτάτου τῆς Ἠπείρου (1204-1261), Athènes et Leipzig, Spirgatis, 1898, 1 vol. in-8° de 676 pages.
3. G. Schlumberger, **Expédition des Almugavares ou routiers catalans en Orient, de l'an 1302 à l'an 1311,** Paris, Plon, 1902, 1 vol. in-8° de iii-396 pages.
4. A. Lombard, **Constantin V empereur des Romains** (740-775). Paris, Alcan, 1902, 1 vol. in-8° de iii-175 (Bibl. de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, fasc. XVI).
5. Strzygowski, **Orient oder Rom,** Leipzig, Hinrichs, 1901, 1 vol. in-4° de 159 pages.
6. Haseloff, **Codex purpureus Rossanensis,** Berlin et Leipzig, Giesecke et Devrient, 1898, 1 vol. gr. in-4° de xvi-154 pages, avec 15 planches.
7. G. Millet, **Le monastère de Daphni,** Paris, Leroux, 1899, 1 vol. gr. in-4° de xi-204 pages, avec 19 planches et 75 gravures.
8. Général de Beylié, **L'Habitation byzantine,** Grenoble et Paris, Leroux, 1902, 1 vol. in-4° de xv-218 pages, avec de nombreuses planches et gravures.

Tous ceux qui ont parcouru les copieuses bibliographies qui accompagnent chaque fascicule de la *Byzantinische Zeitschrift* savent quels ont été en ces dernières années les progrès des études byzantines. Je voudrais ici signaler simplement — en m'excusant pour plusieurs du retard que j'ai apporté à en rendre compte — quelques ouvrages récents de particulière importance, soit pour la connaissance de l'histoire, soit pour l'étude de l'art de Byzance.

1. Du beau livre où M. Schlumberger a étudié les trente-six dernières années du règne de l'empereur Basile II (989-1025), je pourrais redire, à peu de choses près, ce que j'ai dit ici même de la première partie de l'*Épopée byzantine* [1]. Peu de périodes plus intéressantes nous sont plus mal connues que celle-là; dans l'histoire de cette époque où, sous la main d'un prince énergique, infatigable, l'empire grec, une fois encore, retrouva une grandeur sans égale, dans le récit de ces sa-

---

1. *Revue critique*, 1897, 1, p. 391 sqq.

Digitized by Google

vantes ou foudroyantes campagnes par où la Bulgarie fut noyée dans le sang, la Syrie soumise, les vassaux d'Arménie et du Caucase réduits à céder leurs états à Byzance, le prestige grec maintenu en Italie en face des empereurs allemands, sans cesse nous rencontrons de grands trous sombres, où parfois plusieurs années de suite s'évanouissent et disparaissent. Pour tirer de cette sécheresse des textes un récit qui s'enchaîne et se tienne, pour « restituer cette histoire à peu près de toutes pièces », il a fallu à M. S. un prodigieux et attentif labeur; il lui a fallu un soin minutieux et une conscience admirable pour dépouiller tant de sources diverses, classer tant de renseignements épars, pour donner enfin des événements une vue claire et sur tant de points nouvelle. Et ce qu'il convient également de louer en ce livre, c'est le tour de l'exposition, toujours animée, variée, pittoresque, où se retrouvent, comme dans toute l'œuvre historique de M. S., cet amour passionné des choses de Byzance, cet ardent désir de faire revivre les faits et les hommes disparus, cette façon de conter attrayante et enthousiaste, qui sont la marque de son talent. C'est par là que cette œuvre d'érudition est aussi un livre d'histoire capable de plaire à un plus large cercle de lecteurs, encore qu'il y ait peut-être — et M. S. s'en est lui-même rendu compte, — quelque monotonie dans ce récit d'un règne « presque exclusivement guerrier ». C'est pour cela que je regrette un peu que, par un souci trop exact de la chronologie, M. S. ait dispersé, au lieu de les ramasser en un tableau d'ensemble, les renseignements si curieux que les documents nous fournissent sur l'histoire intérieure du règne, qu'il ait surtout volontairement réservé pour un prochain volume tout ce qui concerne l'industrie, la littérature et l'art sous le règne de Basile II. Je ne veux point, au reste, insister sur ces réserves, non plus que sur tels autres menus détails, où il y aurait mauvaise grâce à chercher chicane. Quand M. Schlumberger nous aura donné le volume qu'il nous promet et conduit ainsi jusqu'à l'avènement d'Isaac Comnène (1057) l'histoire de Byzance, il pourra légitimement se rendre le témoignage d'avoir élevé un monument digne de toute estime et de tout intérêt. On pourra reprendre partiellement son œuvre, la rectifier en tel détail, la condenser en telle ou telle partie, la compléter même parfois par un arrangement différent des matières : ces quatre beaux volumes, admirablement illustrés, n'en auront pas moins pour la première fois fait connaître une collection incomparable de monuments de la civilisation byzantine, ils auront surtout donné à un public, qui en ignorait tout, la sensation vivante de l'intérêt très vif que peut offrir ce monde oublié. C'est là le service tout à fait éminent que M. S. a rendu aux études byzantines et que seul peut-être il leur pouvait rendre, et de cela tous ceux qui s'intéressent aux choses de Byzance lui doivent une reconnaissance sans réserves.

2. L'histoire de l'empire grec de Nicée et du despotat d'Épire (1204-

Digitized by Google

1261), que publie M. Miliaraki, est sur un sujet difficile et peu exploré encore, un travail consciencieux et méritoire. Le plan ne laisse pas d'en être un peu compliqué et confus, et l'on éprouve quelque fatigue à devoir passer sans cesse de l'histoire de l'état asiatique à celle de l'état européen, sans préjudice des chapitres intercalaires sur l'empire latin de Constantinople ou sur l'histoire ecclésiastique. Mais l'ouvrage se recommande par une étude attentive et critique des sources, même les plus récemment publiées, par une connaissance assez complète des travaux de seconde main relatifs à telle ou telle portion du sujet, par d'assez bonnes tables analytiques; et comme nous n'avions absolument aucune monographie sur cette période où s'accomplit vraiment à Nicée une reconstitution de la nationalité byzantine, il faut remercier M. M. de nous l'avoir donnée.

3. Hopf, l'un des hommes qui ont le mieux connu l'histoire de Byzance dans les siècles postérieurs à la quatrième croisade, a écrit au sujet de l'expédition que fit en Orient au commencement du XIVe siècle la grande compagnie catalane : « La campagne de ces aventuriers catalans est l'un des épisodes les plus attrayants de l'histoire des Paléologues et par l'intérêt dramatique qu'elle présente, elle a été maintes fois étudiée par des écrivains de diverses nations. » En France pourtant, le public, même lettré, ne connaissait guère cet extraordinaire roman d'aventures, qui fit pendant dix ans de ces routiers espagnols les véritables maîtres de l'empire byzantin, et installa finalement à Athènes leur république militaire; il connaissait moins encore le récit si vivant et si savoureux où le chroniqueur Ramon Muntaner a conté cette odyssée dont il fut acteur et témoin. M. Schlumberger a pensé avec raison que nous aurions plaisir à ce qu'il nous redît cette histoire passablement oubliée, et il l'a fait avec ses qualités coutumières d'historien par dessus tout désireux de faire revivre les choses en des tableaux pleins de couleur et de vie. Pour cela, Muntaner fournissait largement au reste les détails nécessaires et M. S. naturellement a fait grand emploi de celui qu'il appelle quelque part « notre cher écrivain Muntaner. » Ai-je besoin de dire que le récit du chroniqueur catalan ne doit être accepté pourtant qu'avec toutes sortes de réserves critiques et qu'il n'est guère moins partial que les chroniqueurs byzantins? « Il était né, M. S. nous le dit, au voisinage de la Gascogne », et j'ai idée qu'il a plus d'une fois « déserté les chemins de la vérité ». Il est regrettable que nous ne possédions plus, pour contrôler son témoignage, le rapport détaillé de Bérenger d'Entença, qu'on conservait autrefois aux archives de Barcelone. M. S. a-t-il eu l'occasion de rencontrer la piste de ce document qui nous serait si précieux?

4. Le travail que M. Lombard a consacré à Constantin V — c'est l'empereur qu'assez sottement nous appelons toujours, comme firent jadis ses adversaires, *Copronyme* — est une de ces monographies précises de souverains byzantins qui me semblent indispensables pour

Digitized by Google

fournir des bases solides à l'histoire de Byzance. Ayant dirigé les récherches dont ce mémoire est sorti, je n'ai pas tout à fait qualité pour en dire tout le bien que j'en pense. Mais il serait injuste aussi que cette raison m'empêchât de signaler cette étude très complète, très scientifique, et sur certains points très nouvelle, que M. Lombard a faite du grand empereur iconoclaste. Son livre sera assurément, par l'esprit critique et la méthode, un modèle excellent pour d'autres travaux de cette sorte; il est, par les résultats acquis, une contribution fort utile aux recherches byzantines.

5. M. Strzygowski est bien connu par les nombreux travaux qu'il a publiés sur l'art byzantin, par les vues originales et nouvelles qu'il met dans toutes ses études. Son livre, *Orient oder Rom*, offre une fois encore la preuve de ces qualités. On y trouve cinq mémoires archéologiques sur des sujets d'apparence assez diverse, peintures d'une catacombe palmyréenne du IIIe siècle, bas-relief d'Asie-Mineure représentant le Christ entre deux apôtres, sculpture en bois très curieuse de provenance égyptienne, étoffes égyptiennes à sujets bibliques, fragments de sculpture provenant de la primitive église du Saint-Sépulcre. Un lien commun pourtant unit ces dissertations assez disparates, ainsi que les notices plus brèves où sont étudiés quelques autres monuments : dans la pensée de M. S., ce sont là autant de preuves, ou mieux de commencements de preuves, pour appuyer la théorie générale qu'expose son introduction. M. S. ne veut point entendre parler d'un art chrétien né à Rome, et qui, se répandant de là à travers tout l'empire, aurait marqué de son empreinte, au IVe et au Ve s., l'art oriental lui-même. A ses yeux, c'est dans les grandes villes hellénistiques, Alexandrie, Antioche, Éphèse, que se sont, dès les trois premiers siècles du christianisme, rencontrés les types et les formes qui se propagèrent de là à travers le monde chrétien; Rome n'a fait que recevoir d'elles les enseignements dont elle a fait son art. C'est donc aux monuments de l'Orient chrétien, si mal connu encore, qu'il faut avoir recours pour élucider cette grave question d'origine, et M. S. ne doute point que cette recherche ne fasse découvrir dans les diverses provinces orientales, Égypte, Syrie, Asie-Mineure, Grèce, des tendances d'art particulières à chacune. — Je ne veux point insister longuement sur ce qu'il y a, dans les dissertations qui appuient la thèse de M. S., d'infiniment ingénieux et souvent aussi de hardi et même de téméraire. Mais il faut d'abord remercier M. S. d'appeler notre attention sur des monuments nouveaux et fort suggestifs, il faut le louer surtout de s'insurger, fût-ce avec quelque excès, contre la prédominance exclusive de Rome dans la formation de l'art chrétien. Il me paraît incontestable, comme Wickhoff déjà l'a montré, qu'au IVe et au Ve siècle il y a eu dans les grandes villes d'Orient un puissant et original mouvement d'art, où il faut chercher les origines mêmes de l'art byzantin. Je n'oserais, à la vérité, pour les trois premiers siècles, être

Digitized by Google

aussi affirmatif que l'est M. S. Non que je conteste les influences alexandrines qui s'exercèrent dès ce moment sur l'art chrétien primitif; mais d'autres éléments ne s'y ajoutèrent-ils point, et la question, au lieu de se formuler en un dilemme — *Orient oder Rom* — ne comporterait-t-elle pas, pour cette période, des solutions plus éclectiques et plus conciliantes ? Cela dit, j'attends avec impatience les démonstratrations plus complètes, les faits positifs que M. Strzygowski nous promet pour l'avenir; et tout en persistant à croire qu'il faut dans les trois premiers siècles faire à Rome sa part, je souscris pleinement à l'opinion qui admet un art oriental indépendant et original, un art dont l'influence fut grande en Occident même, et dont l'étude au IVe et au Ve siècle me paraît essentielle pour la connaissance de la formation de l'art byzantin.

6. C'est à des conclusions assez analogues que nous conduit la très belle publication où M. Haseloff nous a pour la première fois donné des reproductions fidèles des miniatures célèbres du *Codex Rossanensis*. Sur la date du manuscrit — le VIe siècle — il ne saurait y avoir de doute : mais, à ce moment où l'art byzantin prend sa forme définitive, une grave question se pose. Y a-t-il dès ce moment un art unique, une « *byzantinische Reichskunst* », comme dit M. H., auquel la capitale imprime un caractère uniforme, ou bien reste-t-il place pour des écoles locales en Egypte, en Syrie, etc. ? M. H., par une attentive étude du style et de l'iconographie du manuscrit, incline à chercher en Syrie l'école d'où est sorti le *Rossanensis* et montre par là quels monuments, au temps même de Justinien, pouvaient naître encore en dehors de la capitale. Il rattache d'autre part à la même époque et à une origine orientale assez voisine le manuscrit de la *Genèse* de Vienne, que Hartel et Wickhoff attribuaient au IVe siècle, et dont Haseloff s'est efforcé au contraire de montrer la proche parenté avec le *Rossanensis*. Et nous avons ainsi, sur l'iconographie et l'art byzantin du début, une étude des plus intéressantes, bien conduite, attentivement poursuivie, dont un fait essentiel est à retenir, qui chaque jour apparaît en plus pleine lumière, le grand rôle de l'art syrien et de l'art égyptien dans la formation de l'art byzantin, l'existence aussi en Orient de courants artistiques assez anciens — dont procède, par un certain caractère archaïque, le *Rossanensis*, — et qui sont sans aucun rapport avec l'art occidental et romain.

7. C'est également un monument presque inédit et de grande importance que M. Millet nous fait connaître en étudiant *le monastère de Daphni*. Peut-être, à la vérité, y a-t-il quelque excès d'enthousiasme dans l'opinion que M. M. professe sur les œuvres d'art qu'il a étudiées. « Des mosaïques contemporaines, dit-il, Daphni se distingue par une supériorité très prononcée. La réelle beauté de nos mosaïques est un phénomène surprenant ». Mais il n'importe : telles qu'elles sont, elles sont fort intéressantes, et l'étude qu'en a faite M. M. est une

Digitized by Google

merveille de soin attentif, de conscience poussée parfois jusqu'à la minutie, d'observation fine et délicate. Toute la première partie du livre, consacrée à l'histoire du monastère, est tout à fait instructive, et il y a en particulier sur le rôle des moines cisterciens un chapitre des plus intéressants. La partie archéologique, qu'accompagnent de nombreuses illustrations et de fort belles planches, est naturellement plus considérable encore. Mais M. M. ne s'y est point limité au commentaire détaillé de ses mosaïques; ses recherches dépassent sans cesse le cercle étroit de Daphni, et constitutent par là pour l'ensemble de l'histoire de l'art byzantin un travail des plus utiles. Je ne partage pas toutes les théories qu'a exposées M. M. et je crains en particulier qu'il n'ait parfois exagéré un peu la part de l'imitation de l'antiquité; il y a, dans les costumes, dans les types que nous présente l'art byzantin au XIe siècle, des éléments qui montrent autre chose encore, l'observation directe de la réalité et l'influence indéniable de l'Orient. Mais sur la manière dont les Byzantins ont conçu le paysage, sur la façon dont leur art s'est peu à peu fait coloriste, il y a dans ce livre des remarques excellentes, fines, ingénieuses et très nouvelles. Il est regrettable peut-être que beaucoup d'idées non moins intéressantes ne se dégagent pas toujours assez pleinement de l'exposition de M. M. et y demeurent en quelque sorte en puissance : mais tel qu'il est, l'ouvrage inaugure de façon remarquable la collection de *Monuments de l'art byzantin* que patronne le ministère de l'Instruction publique, et il nous fait espérer beaucoup de M. M. Qu'il se hâte donc de nous donner son travail sur Mistra, qui nous apprendra tant de choses nouvelles. Nous l'attendons avec quelque impatience.

8. M. le général de Beylié a trouvé, parmi de nombreuses et absorbantes occupations, le loisir et le goût de s'intéresser aux choses byzantines. Il a eu l'idée d'étudier l'une des questions les plus obscures de l'archéologie byzantine, les dispositions et l'aménagement de l'habitation privée, et il a publié le résultat de ses recherches en un somptueux volume qu'illustrent avec abondance de fort belles planches, les unes reproduisant des monuments déjà connus, mais dont il est commode de trouver les représentations réunies en une sorte de *Corpus*, les autres inédites, comme les miniatures si curieuses du Skylitzès de Madrid, que M. le général de B. a fait photographier tout exprès, ou la maison de Melnic en Macédoine, dont il a fait relever les plans. Pour l'étude même du sujet, M. de B. a tiré un excellent parti des indications fournies par les miniatures, et les dessins rectifiés qu'il présente des bâtiments figurant à l'arrière plan des peintures des manuscrits ou des mosaïques, les représentations qu'il nous a, d'après les mêmes sources, données du mobilier byzantin, sont tout à fait instructives et curieuses. Il ne faudrait point toutefois vouloir tirer de ces documents des indications trop précises et se flatter par exemple de retrouver dans les miniatures du manuscrit de

Digitized by Google

Skylitzès des représentations tout à fait exactes et certaines des différentes parties du palais impérial : ce sont des édifices quelconques que l'enlumineur semble bien souvent avoir mis à l'arrière plan de ses peintures. Il serait au surplus important de savoir, pour apprécier quel fond on doit faire sur lui, de quand date ce manuscrit : M. de B. nous dit une fois (p. 43) que ces miniatures datent des xe et xie siècles, — il y a là évidemment un lapsus partiel, Skylitzès n'étant pas même né au xe siècle, — et ailleurs (p. 92) que le manuscrit a été écrit au xive siècle, mais reproduit vraisemblablement les illustrations du manuscrit original écrit dans la seconde moitié du xie siècle. Tout cela aurait besoin d'être tiré au clair. — J'aurais aimé aussi que pour la plus importante des habitations byzantines, le Palais impérial, M. de B. ne se fût point borné à reproduire une fois de plus les conclusions de Labarte. Il suffit de lire le livre *des Cérémonies* pour voir sur combien de points est manquée cette restitution célèbre; et puisque M. de B. devait à M. Millet connaissance d'une autre hypothèse, empruntée par ce dernier à l'intéressant travail que F. von Reber a publié en 1891 dans les mémoires de l'Académie de Bavière, il aurait fait œuvre utile en poussant dans cette voie ses recherches et en nous apportant des résultats qui eussent été assurément nouveaux. Dans quelle mesure enfin les palais de Venise et surtout le Kremlin, nous peuvent-ils donner une idée des habitations byzantines, c'est ce qu'il ne me paraît pas très aisé de déterminer.

Si j'ai fait ces remarques, c'est uniquement pour montrer avec quel intérêt et quelle attention j'ai lu le livre de M. de B. Mais sur quoi je tiens à insister bien davantage, c'est sur le vif plaisir que doit causer aux byzantinistes la publication de ce bel ouvrage. Outre qu'il est par lui même fort intéressant, il est aussi et surtout un fort heureux symptôme de l'intérêt croissant qui s'attache aux choses de Byzance ; et on ne saurait assez remercier M. le général de Beylié d'avoir porté vers ces recherches sa curiosité scientifique, et de n'avoir, pour encourager ces études, ménagé ni son temps, ni sa peine, ni les effets d'une très libérale munificence.

Charles Diehl.

Willy Kabitz. **Studien zur Entwicklungsgeschichte der Fichteschen Wissenschaftslehre aus der Kantischen Philosophie. Mit bisher ungedruckten Stücken aus Fichtes Nachlass.** Berlin, Reuther, u. Reichard 1902.

M. Kabitz étudie la genèse des principes philosophiques de Fichte pendant la période qui précède l'élaboration définitive de la théorie de la science, c'est-à-dire avant 1794. Il montre Fichte pénétré à l'origine des idées du rationalisme, se rapprochant de Leibnitz et de Lessing et subissant fortement l'influence de Rousseau; puis, subjugué par

Digitized by Google

l'idéalisme moral et la philosophie critique de Kant où il se jette à corps perdu pendant l'année 1790 et dont il s'imprègne profondément tout en les modifiant peu à peu sous l'influence des exigences rationnalistes de son génie propre ; troublé, enfin, dans ses convictions kantiennes par la lecture de l'*Enésidème* de Schultze, faisant table rase de ses théories antérieures et reconstruisant à nouveau tout l'édifice de sa philosophie. Cette dernière phase de l'activité philosophique de Fichte est décrite par M. K. d'une façon particulièrement détaillée et intéressante; il a pu largement utiliser pour ce travail les indications précieuses fournies par un manuscrit inédit, sorte de journal philosophique où Fichte note les progrès successifs de sa pensée et qui nous permet de suivre pas à pas la genèse de sa doctrine. Les documents inédits publiés par M. Kabitz à la fin de son volume se composent de 15 lettres, brouillons de lettres ou notices philosophiques écrites entre 1785 et 1793.

H. L.

J. Schultz, **Psychologie der Axiome**, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1899.

M. Schultz entend par axiomes ou principes les jugements non susceptibles de démonstration et évidents par eux-mêmes sur lesquels reposent la pensée et la science humaines. Il admet l'existence d'axiomes antérieurs à toute expérience — principe d'identité; les mêmes causes produisent les mêmes effets; existence de substances permanentes ; liaison causale des phénomènes, etc. — Sans doute, ces axiomes ne sont pas des principes éternels et métaphysiques, car ils se sont formés lentement au cours de la vie *animale* où domine simplement la grande loi de l'association ; mais pour *l'humanité* ils sont réellement *à priori*, nécessaires, et rien ne nous permet de supposer qu'ils puissent jamais cesser de dominer notre pensée. Les axiomes ne sont d'ailleurs pas comme le voulait Kant des *jugements* synthétiques mais bien des *postulats* subjectifs en vertu desquels nous contraignons les impressions qui nous viennent du dehors à se grouper selon un certain ordre, et qui ont leurs racines dans la vie instinctive, dans la *volonté*. M. S. défend ce point de vue avec beaucoup de verve et d'une plume vive et alerte contre les positivistes (Comte, Mill, Avenarius et surtout Mach) auxquels il reproche de rendre impossible toute connaissance scientifique du monde et de ses lois en refusant d'admettre la valeur absolue de la plupart de ces axiomes (substance, cause, force, etc.) et en se condamnant ainsi, sous prétexte de rigueur scientifique, à amasser, sans oser les coordonner, d'innombrables et fastidieuses observations de détail.

H. L.

Digitized by Google

A. Eleutheropulos. **Die Philosophie und die Lebensauffassung der germanisch-romanischen Völker auf Grund der gesellschaftlichen Zustände.** Berlin, Hoffmann, 1901.

M. Eleutheropulos repousse la division traditionnelle de l'histoire européenne en période antique, moyen âge et temps modernes. Selon lui, la culture des peuples germano-romans reproduit dans ses phases principales l'évolution de la civilisation antique. Il y distingue cinq périodes : 1° une ère héroïque qui s'étend jusque vers le xe siècle, et pendant laquelle les peuples nouveaux se constituent par un mélange à des degrés divers de Germains avec des Romains, Italiens ou Celtes, jettent les fondements de leur organisation religieuse et sociale et élaborent, sur la base du christianisme, une nouvelle conception de la vie. Jean Scot Érigène crée avec des matériaux empruntés à la religion chrétienne une cosmologie qui est pour le monde européen l'équivalent de ce qu'a été pour le monde grec la mythologie d'Homère et d'Hésiode ; 2° une période de fermentation et d'organisation où, du xe au xvie siècle, se constitue, parmi de longues luttes nationales religieuses et sociales, le monde européen moderne avec ses puissances rivales, l'Église, les princes, le peuple, qui combattent entre elles pour l'hégémonie dans le domaine des faits comme dans celui des idées; 3° une période d'épanouissement, analogue à la période classique de l'hellénisme, où il se produit un certain état d'équilibre entre les divers éléments en lutte, où la France et l'Angleterre atteignent l'apogée de leur développement (fin du xvie, début du xviie siècle), traversent une ère de prospérité matérielle et d'activité intellectuelle particulièrement intenses et enfantent une philosophie optimiste et conciliante qui, avec Malebranche, Leibnitz ou Berkeley, célèbre le triomphe de la raison et de l'amour ; 4° une période de décadence (seconde moitié du xviie siècle, deux premiers tiers du xixe siècle), où la corruption croissante amène, comme en Grèce, la rupture de l'équilibre social et le renouvellement des luttes de jadis, où le rationnalisme apparaît comme une résurrection de la sophistique grecque, où, de toute part, surgissent des réformateurs — révolutionnaires, moralistes ou mystiques — qui formulent les revendications des mécontents ou prêchent une rénovation morale et essayent en vain d'arrêter le mouvement de décomposition sociale qui se précipitent de plus en plus [1] ; 5° une seconde ère de prospérité et d'équilibre, analogue à celle que traverse la Grèce à l'époque de l'hégémonie macédonienne, et qui est caractérisée par la prédominance de l'Allemagne où se développe un « positivisme mystique » des plus intéressants, et où s'affirme une puissance capable d'empêcher ou, en tout cas, de retarder la dissolution finale de la société européenne.

1. Kant, Reid et Voltaire, sont comparés à Socrate, Rousseau à Antisthènes, Fichte, Schelling, Hegel, Herbart, Schleiermacher, Schopenhauer à Platon, Lessing et Paley à Euclide de Mégare, etc.

Digitized by Google

La philosophie européenne apparaît ainsi à M. E. comme le reflet d'un processus matériel, comme l'expression nécessaire de la croissance et de la décadence de la société et de ses éléments constitutifs. On est d'ailleurs frappé de voir le peu d'estime qu'il professe pour cette philosophie, en particulier pour le rationalisme, le criticisme kantien et les courants philosophiques issus du Kantisme. Toute la philosophie européenne est, si on l'en croit, viciée par une erreur fondamentale. Partout et toujours les penseurs se sont basés, consciemment ou inconsciemment, sur une *croyance* morale ou religieuse qu'il admettaient *à priori* pour des motifs d'ordre sentimental et qu'ils s'efforçaient ensuite de justifier, soit à l'aide d'une conception générale du monde, soit au moyen d'une théorie de la connaissance appropriée. A cette philosophie subjective qui se perd dans la subtilité et le sophisme doit succéder une philosophie objective, certaine comme la science elle-même et qui coordonnera en une image totale de l'Univers tous les résultats de l'expérience humaine dans tous les domaines.

J'imagine que les théories de M. E. laisseront bien des doutes dans l'esprit de ses lecteurs. N'y a-t-il pas bien de l'artifice dans le parallèle que l'auteur ne se lasse pas d'instituer entre l'évolution de la société antique et celle de la civilisation européenne? La philosophie du passé est-elle bien aussi subjective et sophistique, celle de l'avenir sera-t-elle jamais aussi inconditionnée, aussi affranchie de tout caractère hypothétique que le veut M. E. ? A tout instant on se sent tenté de mettre un point d'interrogation devant les affirmations tranchantes d'un dogmatisme trop sûr de lui-même et qui provoque la contradiction par les jugements sommaires qu'il porte en quelques lignes ou en quelques mots sur les questions les plus délicates et les plus complexes. Malgré ces restrictions, le livre de M. Eleutheropulos n'est pas dépourvu de valeur et on lira avec intérêt, parfois avec profit, son ingénieuse légende des siècles.

H. L.

Walther Schultze. **Die Tronkandidatur Hohenzollern und Graf Bismarck.** Halle a. S., Anton, 1902. 8°, p. 55. Mk. 0,80.

S'appuyant sur de récentes publications, M. W. Schultze a voulu démontrer la part qui revient à Bismarck dans la candidature Hohenzollern. Quelque obscur qu'il paraisse, ce rôle a été plus direct que la plupart des historiens ne l'ont admis. Si Bismarck n'a pas mis le premier la candidature en avant, il l'a du moins sous main soutenue, reprise, poussée activement, jusqu'à ce qu'elle lui eût fourni par le moyen qu'on sait le casus belli désiré. La guerre sans doute était imminente : Bismarck savait qu'un rapprochement entre

Digitized by Google

la France, l'Autriche et l'Italie, sans parler des embarras intérieurs du côté de Napoléon, allait la lui imposer, et, se sentant prêt lui-même, il voulut prévenir l'adversaire en précipitant les événements ; c'est lui qui a fait éclater le conflit. La démonstration de M. Schultze est bien conduite, et si elle n'est pas absolument probante, parce que les documents décisifs font encore défaut, on doit lui accorder qu'elle a réuni un faisceau de preuves très fortes.

L. R.

Colonel Laussedat. **La délimitation de la frontière franco-allemande.** Paris, Delagrave (1901), 216 p. dont 18 pièces justificatives, 7 planches.

M. le colonel Laussedat fut délégué aux conférences de Bruxelles et de Francfort où fut négocié le tracé de la frontière franco-allemande, puis chargé de la délimitation sur le terrain ; et cette dernière partie de sa tâche ne fut pas la moins douloureuse. Il n'a rédigé ce « Mémoire à consulter » qu'au bout d'une quinzaine d'années — il le date de novembre 1887 — mais pendant ce délai et jusqu'au jour de la publication (1901) se sont avivées encore les rancœurs que lui ont laissées ces heures tragiques de sa carrière. M. L. profère contre les hommes d'État qui acceptèrent et souscrivirent le traité de paix les accusations, ou du moins les appréciations les plus dures; ni Thiers, ni Jules Favre ne trouvent grâce devant lui. Peut-être l'auteur se fût-il exprimé avec plus d'équité s'il eût consulté quelques dates : le rapport de M. de Meaux fut présenté à l'Assemblée nationale le 18 mai 1871 et ratifié le même jour : or c'était le début de la « semaine sanglante », et c'eût été folie que d'obéir à ce conseil de M. L. « Il eût fallu ne pas reculer devant la menace d'une rupture des négociations » (p. 59).

L'intérêt spécial et technique du livre réside dans l'histoire et le procédé d'une délimitation de frontière. Les Allemands avaient la pleine notion non seulement de la signification stratégique du territoire, mais aussi de toutes ses ressources. Ils avaient adjoint à leur commission le géologue Hauchecorne, pour reconnaître le riche bassin minier de Lorraine. Une partie de ce précieux terroir fut livré d'abord parce qu'on en ignorait la valeur — M. Benoît d'Azy, maître de forges, en fit bon marché (p. 62) — mais aussi parce que les intérêts particuliers des industriels et propriétaires de concessions traversèrent les efforts patriotiques des négociateurs français; M. Laussedat signale, non sans indignation, les agissements à Berlin d'un M. de Gargan, représentant de la maison de Wendel (p. 95, 101). Mais ce sont les angoisses de la politique intérieure surtout qui empêchèrent d'insister sur des solutions plus favorables, notamment en ce qui concerne le rayon militaire de Belfort et les villages du versant occidental du Donon.

Digitized by Google

Les nombreuses pièces justificatives et les planches — celles-ci du plus vif intérêt, — ajoutent singulièrement à l'autorité de cet ouvrage.

B. AUERBACH.

L'*Histoire de l'Antiquité* d'Éd. Meyer et le Papyrus de Strasbourg.

Me permettez-vous de dire ici quelques mots de la préface du Ve volume de la *Geschichte des Alterthums* de M. Ed. Meyer, volume que M. Maurice Croiset présentait au public de la *Revue critique* dans l'avant-dernier numéro ?

Les lecteurs du quatrième volume de l'*Histoire de l'Antiquité* savent quelle place légitime l'auteur de cet ouvrage capital fait, dans l'histoire athénienne du ve siècle, aux questions financières. Voici comment il résume l'histoire du budget athénien depuis la guerre médique 480 (t. IV, p. 28-39) :

Les revenus d'État des Athéniens, dans les années qui ont suivi 480, ont été complètement absorbés par les dépenses annuelles. Depuis 477, Athènes a disposé en outre des tributs et autres revenus d'empire, mais ces revenus n'ont pu laisser d'excédents que très exceptionnellement jusqu'en 460, et, à partir de cette date, ils ont été dépassés de beaucoup par les frais de la guerre. Comme il n'existait pas de fonds de réserve, il fallut emprunter de grosses sommes, vers 460-50, au trésor d'Athéna. D'où l'idée que se fait M. Meyer de ce trésor, et de son histoire au ve siècle.

Retenons simplement ceci : aux yeux de M. Meyer, il est impossible qu'il y eût un fonds de réserve dans le trésor d'empire déposé à Délos, au moment où ce trésor fut transféré à Athènes (soit en 455, soit en 450).

Or, depuis l'apparition du quatrième volume de l'*Histoire de l'Antiquité*, M. Br. Keil a publié le papyrus déjà fameux de Strasbourg, qui contient une liste chronologique de faits [1]. Le second paragraphe, le plus intéressant pour nous, a été complété par M. Keil et traduit ainsi : *L'assemblée des alliés, sous l'archontat d'Euthydème, et sur la proposition de Périclès, décide que les trésors déposés à Délos, qui s'élevaient à plus de 5,000 talents, levés conformément à la taxatiou d'Aristide, seraient transportés sur l'Acropole. Ensuite...*

Comme on voit, ce texte fournit un chiffre qui est en contradiction formelle avec le système de M. Meyer. Il était intéressant de connaître la pensée de celui-ci sur le document nouveau : il la donne dans la préface de son cinquième volume.

Il semble admettre sans réserve la restitution de M. Keil, mais c'est l'assertion même du Papyrus qu'il conteste; il discute la date de l'archontat d'Euthydème ; quant au chiffre de 5,000 talents, il se borne à le déclarer *einfach absurd*. C'est sur ce point que nous voudrions nous arrêter un instant.

Une objection se présentait d'elle-même à l'esprit, lorsque M. Meyer semblait considérer comme impossible qu'il y eût un fonds de réserve à Délos au moment où le trésor d'empire fut transporté à Athènes. Comment se représenter le fait même du transfert, tel qu'il l'a présenté dans son troisième volume [2], et surtout le retentissement qu'a eu cette mesure, sans supposer que des sommes importantes ont été alors transportées de Délos à Athènes ? Il y avait même des textes donnant le montant de ces sommes, soit 8,000 talents, soit (plus souvent) 10,000 : M. Meyer

---

1. Br. Keil, Anonymus Argentinensis (1902). V. *Revue critique* du 21 juillet 1902.
2. P. 606-607.

Digitized by Google

n'y fait allusion nulle part, à notre connaissance du moins. Hâtons-nous d'ajouter que ces textes sont sujets à caution, comme M. Keil l'a bien montré dans son commentaire au Papyrus de Strasbourg (p. 83 sqq.); encore méritaient-ils une mention.

Mais voici que le Papyrus nous donne, pour la somme transportée, le chiffre de 5,000 talents. Il est vrai encore que ce chiffre a paru suspect à la critique scrupuleuse de M. Keil, parce qu'il est exactement la moitié des 10,000 talents des autres textes (p. 37). En tout cas, il est nouveau, et nous ignorons absolument où l'auteur du papyrus l'a pris. Nous ne voyons pas de raison de rejeter sans examen un renseignement si catégorique et si précieux, puisqu'il concorde avec les faits que nous connaissions déjà et les conclusions qu'il était naturel d'en tirer.

Ce serait donc plutôt la reconstitution, par M. Meyer, de l'histoire financière d'Athènes entre 480 et 448 qu'il faudrait modifier, ainsi que les conséquences, très importantes, qu'il en déduit. Mais ceci nous entraînerait bien au-delà des limites de cet article. Pour le moment, il était intéressant de montrer comment des hypothèses ingénieuses, mais basées sur le mépris de certains textes à la vérité un peu suspects, étaient ébranlées par la découverte d'un document nouveau.

Eugène Cavaignac.

— Les tomes II et III de l'excellente traduction française du Talmud de Jérusalem publiée par M. Moïse Schwab étaient épuisés. L'éditeur, M. Maisonneuve, vient de faire de ces deux volumes un nouveau tirage qui lui permet de mettre en vente l'ouvrage complet. Ce tirage a été effectué par un procédé qui reproduit le texte d'une manière suffisamment nette, quoique les lettres soient parfois un peu empâtées. Les autres tomes seront réimprimés de la même façon quand le besoin s'en fera sentir. — R. D.

— J'ai déjà signalé la publication, sous les auspices de l'Académie des inscriptions, d'un recueil intitulé *Inscriptiones græcæ ad res romanas pertinentes*. Le fascicule qui vient de paraître (Paris, Leroux, 1902) contient 309 textes empruntés à la Bithynie, au Pont, à la Cappadoce et à la Galatie. Il a pour auteurs MM. Cagnat et Lafaye. Ces documents étant plus épars, on devine qu'il a été beaucoup plus difficile à établir que le précédent. On y trouvera le fameux serment de Neoclaudiopolis signalé par M. Cumont en 1900. Mais le morceau capital est l'Inscription d'Ancyre. Elle est reproduite ici en entier sous sa double forme, latine et grecque. MM. Cagnat et Lafaye ne se sont pas bornés à copier le texte de Mommsen ; ils ont adopté parfois des leçons différentes, en indiquant toujours les variantes proposées par les divers éditeurs. Leurs choix m'ont souvent paru très judicieux. Le commentaire est aussi résumé que possible ; mais il renferme l'essentiel. — P. G.

— M. P. Cauer a donné récemment, à la librairie Freytag (Leipzig, 1902), une seconde édition de l'*Iliade* et une troisième de l'*Odyssée*, à l'usage des classes. Celle-ci reproduit la seconde édition sans autre changement que quelques mots ajoutés à la préface, et les deux tomes, réunis en un seul volume, ont conservé chacun leur pagination. L'Iliade a été remaniée sur le plan de l'Odyssée, c'est-à-dire que M. C. a ajouté une division de l'action en jours et une analyse du poème par chants ; une table détaillée des termes qui ont rapport aux mœurs et à la civilisation homériques (en allemand) fait suite à celle des noms propres : heureux complément de l'édition, qui facilite et oriente les recherches. Enfin, les témoignages anciens sur Homère ont également pris place dans ce volume. Il est regrettable que le titre du chant XIII (p. 267) ait été disposé avec peu de goût. — My.

Digitized by Google

— *Ames religieuses*, par H. Brémond (Paris, Perrin, 1902; in-12, IX-284 pages) est un recueil d'articles sur des sujets de psychologie religieuse. Tous ces articles sont fort bien écrits, et l'auteur sait merveilleusement analyser les manifestations du sentiment religieux chrétien. L'essai sur *un saint anglican* (John Keble) est un petit chef-d'œuvre d'analyse. L'auteur observe avec raison que la psychologie religieuse est une science qui débute. Il paraît destiné à lui faire faire de notables progrès. — A. L.

— *Hiesous*, par P. Nahor (Émilie Lerou, de la Comédie Française; Paris, Ollendorff, 1902; XI-360 pages) veut être un roman historique. Ce serait plutôt une ébauche de drame. Pour le fond, il suffit de dire que l'idée dominante est celle-ci : Jésus, initié à la plus haute philosophie par un sage de l'Inde, s'est résolu à être le Christ espéré par ses compatriotes et à inspirer à ses disciples, par un simulacre de résurrection, la foi à l'immortalité. Une certaine érudition ne manque pas à l'auteur; quelques descriptions peuvent flatter l'imagination d'un lecteur non versé dans la critique des Évangiles; le sens de la réalité historique fait à peu près complètement défaut. — A. L.

— La conférence de M. Budde sur l'Ancien Testament et les découvertes assyriologiques (*Das Alte Testament und die Ausgrabungen;* Giessen, Ricker, 1903; in-12, 39 pages) contient une critique très judicieuse de certaines assertions formulées par M. Delitzsch (*Babel und Bibel*), et surtout du *panbabylonisme* de M. H. Winckler (*Die keilinschriften und das Alte Testament*). — A. L.

— M. Erik Stave traite, en quelques pages, le sujet, déjà ancien et toujours actuel, de l'influence de la critique biblique sur la vie de la foi. Après avoir établi en principe que la foi a toujours eu à se maintenir par une sorte de combat pour l'existence, il montre que les résultats de la critique conduiront seulement à une meilleure appréciation du fait religieux. Bien que la thèse soit formulée en général, l'auteur en fait surtout l'application à la critique de l'Ancien Testament. — A. L.

— La dissertation de M. W. Gaul, sur l'origine de la *Cohortatio ad Graecos* attribuée à S. Justin (*Die Abfassungsverhæltnisse der pseudojustinischen Cohortatio ad Graceos;* Berlin, Schwetschke, 1902; in-8°, 110 pages) est très solide et méthodiquement conduite. Après avoir exposé l'état de la question et des opinions, l'auteur examine les témoignages ecclésiastiques relatifs à la *Cohortatio*, puis l'écrit lui-même et ses rapports avec la littérature antérieure à Eusèbe, spécialement avec la Chronographie de Jules Africain. La conclusion est que la *Cohortatio* a été composée dans les vingt premières années du IIIe siècle, avant la Chronographie de l'Africain, et après les Stromates de Clément d'Alexandrie. — A. L.

— Un intérêt théologique fait que la position de Luther à l'égard de la Bible est diversement appréciée. M. O. Scheel traite cette question avec impartialité, suivant la méthode historique; il analyse l'évolution qui s'est opérée dans les idées du célèbre réformateur et il admet une contradiction latente entre le principe qui donne valeur à l'Écriture selon qu'elle fait connaître le Christ, et l'autorité qui est reconnue à l'Écriture comme telle. Il paraît évident que Luther a gardé l'idée traditionnelle de l'inspiration. — A. L.

— La philosophie religieuse de M. R. Eucken, contenue en des ouvrages déjà nombreux, ne manque ni d'originalité ni de valeur : sorte de dogmatisme moral aboutissant au théisme et à une conception rationnelle du christianisme. M. H. Pœhlmann en a fait un résumé très méthodique, instructif et de lecture facile : *Rudolf Euckens Theologie mit ihren philosophischen Grundlagen dargestellt* (Berlin, Reuther, 1903; in-8°, 93 pages). — A. L.

Digitized by Google

— La vérité du christianisme est-elle à démontrer? se demande M. E. Vischer (*Ist die Wahrheit des Christentums zu beweisen?* Tübingen, Mohr, 1902; in-8°, 54 pages). L'auteur répond affirmativement, mais il croit la démonstration impossible en ce qui regarde le christianisme historique, puis dans la totalité de ses manifestations, ou seulement dans une partie, quand même ce serait le christianisme primitif. Le christianisme qui se prouve est une sorte de religion idéale, conforme à la raison et à la nature, et qui serait dans l'Évangile sans être proprement l'Evangile. La pensée de M. Vischer n'arrive pas à une formule très claire. Il semble vouloir dire que l'expérience de l'idéal chrétien fournit la preuve de sa vérité. — A. L.

— A en juger par son premier numéro, qui a paru en octobre 1902, la revue trimestrielle de religion, théologie et philosophie, *The Hibbert Journal* (Londres, Williams) est appelée à tenir un rang fort honorable parmi les publications de science religieuses. A noter, dans le numéro paru, les articles de P. Gardner sur le fondement de la doctrine chrétienne, de J. Royce sur l'idée d'infini, de J. Drummond sur « la justice de Dieu » dans s. Paul, de F. C. Conybeare sur les anciennes modifications doctrinales des Évangiles. — A. L.

— *The Edda* : II. *The Heroic Mythology of The North*, by Winifred Faraday, M. A. Londres, D. Nutt, 1902. Un vol. de 60 p. 6d net : En cet élégant volume, le 13e des « Popular Studies in Mythology, Romance and Folklore », l'auteur résume rapidement toute la littérature héroïque de l'Edda : de ci de là traduisant les passages les plus curieux et donnant, à l'occasion, son avis sur les différentes interprétations de tel ou tel mythe. P. ex., le trésor maudit des Nibelungen ayant eu son origine dans la coutume ancienne d'enterrer le mort avec ses richesses, le dragon sur la lande de Glitra ne serait que la personnification des dangers auxquels s'exposait un violateur. Nous ne croyons pas un mot de cette explication; pas plus que nous ne voyons le moindre rapport entre le Wafurlogi de Brynhildr et les feux de la St-Jean. On a, sans doute, abusé autrefois des mythes solaires; mais on tombe aujourd'hui dans l'excès contraire, en les rejetant tous. Toute discussion à ce sujet serait ici hors de popos, le petit livre de M. W. Faraday n'étant qu'un ouvrage de vulgarisation et, comme tel, très recommandable. — Léon Pineau.

— *Sprak och Stil* (1re année, fasc. 5; 2e année, fasc. 1, 2). A citer dans ces derniers numéros d'intéressantes observations de Josua Mjœberg sur le langage poétique et un travail de Ruben Gison Berg sur « The philosophy of style » de Spencer. Aussi plusieurs petits articles de métrique et de grammaire. En somme, cette revue, fidèle à son programme, apporte une sérieuse contribution à l'étude du suédois moderne. — L. P.

— De Kristiana nous avons le plaisir d'annoncer le premier numéro de *Norvegia* (Librairie Grœndahl. 4 numéros par an à 4 kr.) organe de la « Société des Traditions et Dialectes norvégiens », dont le président est M. le Prof. Dr G. Storm. Parmi les membres du comité directeur, les noms de MM. Sophus Bugge, Moltke Moe, M. Hægstad. A. Larse, etc., nous sont garants de l'importance de ce périodique. De tout cœur nous souhaitons à la nouvelle société longue vie et prospérité. — L. P.

— Signalons également le 2e vol. de M. Ed. Lehmann sur *Zarathustra* (Copenhague. Libr. Schuboth, 1902. In-8° de 266 p.). L'auteur y étudie I la vie de Zarahustra, II sa doctrine, III le parsisme ultérieur. L'ouvrage se lit avec intérêt et semble consciencieusement fait. Nous regrettons que notre incompétence nous oblige à ne lui accorder que cette courte mention. — L. P.

— C'est une heureuse idée que d'avoir réédité le petit livre de Charles Kingsley

Digitized by Google

sur les Héros (*The Heroes or Greek Fairy Tales for my Children, edited by* Ernest GARDNER, Cambridge University Press. 1 vol. in-8, XXII et 178 p.). Peut-être est-ce une superfétation que d'avoir confié le soin de cette édition à un professeur d'archéologie. K. ne se piquait pas de science et c'est par d'autres qualités que celles de l'érudition critique que ce court récit, si plein de vie, si véritablement captivant, mérite de retenir l'attention. Au reste, M. G. l'a s bien senti qu'il a borné au minimum son rôle d'éditeur. Deux pages d'introduction, quelques notes, quelques illustrations d'après l'antique, bien choisies d'ailleurs, et c'est tout. Il aurait pu être un peu moins concis sur K. lui-même. La date de sa naissance, celle de sa mort, voilà toute la biographie. La vie du chanoine K. méritait cependant au moins quelques lignes. Son nom a eu assez d'éclat dans la littérature du siècle dernier pour qu'on ne regrette pas l'absence d'une notice biographique dans une édition destinée aux classes comme celle-ci. — J. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 janvier 1903 (suite).

M. Daniel Serruys a découvert au monastère de Vatopédi (Mont Athos) des lettres inédites d'Ignace, patriarche de Constantinople, l'adversaire de Photius. Cette correspondance constitue un document précieux qui montre la situation du patriarchat vis-à-vis des évêques suffragants et des officiers impériaux. Elle détermine ainsi les causes intérieures du schisme et éclaire la physionomie, demeurée énigmatique, du patriarche qui fut successivement l'adversaire et le défenseur de la séparation des églises.

M. Dieulafoy donne lecture d'une note de M. José Gestoso y Perez, accompagnant la photographie d'une statue de Diane, récemment découverte à Santiponce, l'ancienne Italica.

M. Dieulafoy annonce ensuite que les objets provenant des fouilles de Martres-Tolosanes ont été installés au Musée de Toulouse par M. Joulin.

Séance du 16 janvier 1903.

M. Perrot, président, annonce la mort de M. J.-A. Poulle, correspondant de l'Académie depuis 1898.

M. Clermont-Ganneau annonce qu'il a reçu du Comité du Palestine Exploration Found l'estampage d'une inscription grecque et hébraïque récemment découverte à Jérusalem et qui lui paraît offrir un intérêt exceptionnel pour l'histoire juive. Elle est relative à un certain Nicanor d'Alexandrie qui y est dit avoir « fait les portes ». M. Clermont-Ganneau montre qu'il s'agit ici de la fameuse porte du temple juif de Jérusalem dite « porte de Nicanor » et célèbre dans l'antiquité par sa magnificence. Le Talmud et Flavius Josèphe en parlent longuement et en détail. Nicanor, riche juif d'Alexandrie, en avait fait exécuter dans cette ville les battants en bronze ornés de superbes ciselures d'or et d'argent.

M. Cagnat annonce que le Comité constitué pour élever un monument à Paul Blanchet, remet à l'Académie le reliquat de la souscription, pour fonder une médaille destinée à récompenser les découvertes historiques, géographiques ou archéologiques faites dans l'Afrique du Nord.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 2 février — 1903

PISCHEL, L'Apabhramça. — Aristophane, Les Chevaliers, p. KNIGHT. — STOKES et STRACHAN, Thesaurus palaeohibernicus. — STOKES, Le Togail Bruidne Dâ Derga. — DÉCHELETTE, L'archéologie celtique en Europe; Le hradischt de Stradonic et les fouilles de Bibracte. — HOLDER, Dictionnaire vieux-celtique, 13-14. — HARNACK, Diodore de Tarse. — WAHLUND, Le voyage de saint Brandan. — LAMPRECHT, L'Allemagne contemporaine, I. — LENZ, Histoire de Bismarck. — FRANCOTTE, Les ligues de la Grèce ancienne. — Euripide, Médée, p. ALTENBURG. — RIESE, Choix de lyriques grecs. — GEBHART, D'Ulysse à Panurge. — LINDE, Adversaria in latinos scriptores. — Tite-Live, XLIII, p. ZINGERLE. — Enéide, X-XI, p. SIDGWICK. — Choix de Métamorphoses, p. VIVONA. — PASCAL, Le Songe de Scipion et le premier livre de Lucrèce. — GENTILE, Le poème d'Ostius sur la guerre d'Istrie. — Catilinaires, p. NICOL. — SAKELLAROPOULOS, Livius Andronicus. — LALLEMAND, Histoire de la charité, I. — KURTH, Clovis, 2e éd. — CALMETTE, La diplomatie carolingienne. — PARISET, La primatie de Bourges. — BRIÈRE et CARON, Répertoire de l'histoire moderne de la France, III. — Académie des inscriptions.

Materialien zur Kenntnis des Apabhramça, Ein Nachtrag zur Grammatik der Prâkrit-Sprachen. Von R. PISCHEL. (Abhandlungen der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, phil.-hist. Kl., neue Folge, V, 4.) Berlin, Weidmann, 1902. In-4°, 86 pp. Prix : 6 mk.

On sait que les dialectes désignés sous le nom générique d'apabhram*ç*a rentrent dans la grande famille des langues dites prâcritiques et que la documentation en est jusqu'à présent fort défectueuse. Très importants comme anneaux de transition entre le sanscrit et les langues modernes de l'Inde, ces jargons populaires ont à peine émergé dans la littérature, et le caractère nécessairement flottant de leur grammaire s'exagère encore du fait de l'incroyable négligence orthographique des manuscrits. Ce n'est point une petite affaire que de mettre un peu d'ordre dans cette bigarrure.

M. Pischel l'avait fait autant que possible dans sa belle *Grammaire Prâcrite*, que l'Institut a honorée du prix Volney; mais, en normalisant ses exemples, il avait dû plus ou moins corriger les textes. Depuis lors, M. Sha*n*kar Pâ*nd*ura*n*g Pa*nd*it a publié le texte commenté du *Kumârapâlacarita*, ouvrage composé par le grammairien Hêmacandra tout exprès pour servir d'illustration aux règles qu'il nous a transmises. En supplément à son grand ouvrage, M. P. nous donne aujourd'hui un commentaire critique et grammatical des stances en apabhram*ç*a. Les variantes, tant du texte que du mot à mot

Digitized by Google

sanscrit, sont relevées avec le plus grand soin, et chaque stance s'accompagne de la traduction allemande, avec discussion des difficultés, s'il y a lieu. Un index de 21 pages termine le livre et renseigne amplement sur toutes les particularités phonétiques et morphologiques du dialecte [1]. L'auteur nous dit qu'en entreprenant ce long travail il a eu surtout en vue de se corriger lui-même. Il n'y a guère que lui, en effet, qui fût en état de le faire.

V. H.

The Knights of Aristophanes edited by Robert Alexander Neil. Cambridge, at the University Press, 1901. Un vol. in-8° de xiv-229 pages, prix 10 sh.

L'auteur de cette édition des *Equites* d'Aristophane est mort avant d'avoir pu mener son œuvre à bonne fin. A ce moment, le commentaire était terminé et en grande partie imprimé; mais l'introduction était à peine commencée; un chapitre seul était écrit, sur l'état d'Athènes dans la première partie de la guerre du Péloponèse et sur le rôle politique de l'ancienne comédie. Il restait à aborder le vrai sujet, à étudier la pièce elle-même sous ses différents aspects. M. Neil aurait certainement parlé de la constitution du texte. Il avait étudié le manuscrit de Ravenne et celui de Milan; il est regrettable qu'on n'ait pu tirer parti des collations qu'il avait faites. Pour juger l'œuvre de M. Neil, il ne nous reste donc plus que le commentaire. Il faut reconnaître qu'il a été composé avec beaucoup de soin et qu'il indique une grande compétence; l'auteur est non seulement familier avec tout ce qui touche le sujet; on constate aussi qu'il avait une lecture très étendue et très variée; les ouvrages étrangers, et, en particulier, les travaux des savants français, lui sont connus; la seule lacune sérieuse que l'on pourrait signaler concerne un compatriote même de l'auteur, c'est M. Blaydes; le nom de l'auteur de la grande édition d'Aristophane se rencontre rarement dans le présent ouvrage. Il faut signaler trois appendices très intéressants à la fin du volume; le premier traite de la particule γε; le second de l'emploi des termes de morale dans la langue politique; le troisième du rythme tragique dans la comédie.

Albert Martin.

---

1. Je me demande si dh*olla* « amant » n'aurait point quelque affinité lointaine avec notre provençal *drole* « garçon ». On sait qu'il y a quelques mots hindous qui ne se retrouvent qu'en gaulois hypothétique.

Digitized by Google

Thesaurus Palaeohibernicus, a collection of Old-Irish glosses scholia prose and verse edited by Whitley Stokes and John Strachan. Vol. I. Biblical glosses and scholia. Cambridge, at the University Press, 1901, gr. in-8°, XXVIII-727 pages.

Tandis que les textes en moyen irlandais sont aujourd'hui facilement accessibles [1], les textes en vieil-irlandais qui sont d'un intérêt philologique plutôt que littéraire étaient, jusqu'à l'importante et luxueuse publication que nous annonçons, dispersés dans des revues de linguistique et des publications inachevées. MM. Whitley Stokes et Strachan nous donnent dans ce volume les gloses bibliques; le second tome contiendra les gloses non bibliques, les inscriptions ainsi que les textes en prose et en vers des manuscrits antérieurs au XIe siècle. Si l'accueil fait aux deux premiers volumes par les savants d'Europe et d'Amérique le permet, l'ouvrage se terminera par un lexique alphabétique du vieil-irlandais avec la signification des mots en anglais. Souhaitons que ce volume puisse voir le jour; car nous aurions pu nous résigner encore quelque temps à nous passer d'un *corpus* des monuments du vieil-irlandais; mais les études de grammaire et de lexicographie irlandaise manqueront de sûreté et de précision tant que nous n'aurons pas au moins un index alphabétique pour nous guider. Le lexique des *Irische Texte* de Windisch contient peu de vieil-irlandais. Le *glossarium palaeo-hibernicum* d'Ascoli, très précieux pour étudier l'étymologie irlandaise, n'est d'aucun secours pour la traduction des textes, car les mots y sont rangés dans l'ordre des racines; il est, de plus, inachevé et la publication en semble interrompue.

Les gloses bibliques en viel irlandais peuvent être utiles pour l'histoire religieuse de l'Irlande. Mais on y cherche surtout des renseignements sur l'état du vieil-irlandais. Traduites pour la première fois par Zeuss dans la *Grammatica celtica*, elles ne laissent pas de présenter encore quelques difficultés d'interprétation. Ces difficultés sont souvent d'ordre paléographique; quelquefois, d'ordre grammatical ou lexicographique; les divers éléments d'une même formation syntactique, le verbe avec les particules temporelles et les pronoms compléments, le nom avec l'article et les suffixes démonstratifs ne sont pas séparés les uns des autres; enfin, comme les gloses constituent le plus souvent une paraphrase ou une explication, non une traduction du texte latin, le sens des mots que l'on n'a pas encore relevés en moyen-irlandais ne peut être déterminé que par conjecture. Les auteurs du *Thesaurus palaeohibernicus* nous donnent au haut de chaque

1. On les trouve dans les *Irische Texte* de Windisch et Stokes, dans la *Silva Gadelica* de St. H. O'Grady; dans la *Revue celtique* et la *Zeitschrift für Celtische Philologie.*

Digitized by Google

page le texte latin glosé ; puis à la suite les gloses irlandaises ; enfin la traduction en anglais de celles de ces gloses qui ne sont pas purement et simplement la traduction du texte latin. La traduction des gloses de Wurzbourg avait été donnée par Stokes en 1887 dans le livre intitulé *The Old Irish Glosses at Würzburg and Carlsruhe*. Quant aux gloses de Milan qui constituent la plus importante collection, elles n'avaient jusqu'ici été traduites qu'en partie. MM. Stokes et Strachan nous offrent donc sur ce sujet, indépendamment des corrections aux éditions déjà données, un travail entièrement nouveau. Leur interprétation ne manquera pas sans doute de prêter à quelques critiques de détail. Il me semble qu'il est impossible de proposer des solutions sûres des problèmes divers que posent les gloses en vieil-irlandais, tant que nous n'aurons pas un relevé lexicographique complet de tous les mots et de toutes les formes qu'elles renferment.

G. Dottin.

Togail Bruidne Dâ Derga, The destruction of Dâ Derga's hostel, edited with translation and glossarial index by Whitley Stokes. Paris, Bouillon, 1902, in-8°, xi-199 pages (tirage à part de la *Revue celtique*, t XXI-XXII).

Le *Togail Bruidne Dâ Derga* est un des textes les plus curieux de l'ancienne littérature irlandaise. Il est conservé dans huit manuscrits dont le plus ancien date de la fin du xie siècle et, le plus récent, de 1453. L'événement qui forme la trame du récit, la mort de Conairé le Grand, roi d'Irlande, dans le château de Dâ Derga, remonte à l'année 31 avant J.-C. ou à l'année 43 après J.-C. d'après les *Annales de Tigernach*. Mais l'histoire tient peu de place dans ce récit. Le mot d'épopée, par lequel on désigne les compositions en prose mélangée de vers, qui constituent le fonds de la littérature irlandaise du moyen âge ne laisse pas de prêter à quelques malentendus. Le récit épique des Irlandais est rarement de l'histoire ornée et en partie versifiée. C'est plus souvent un conte mythologique, un *roman* auquel on a rattaché tant bien que mal des personnages historiques. Et l'histoire proprement dite n'a guère plus de valeur dans le *Togail Bruidne Dâ Derga* qu'elle n'en a dans *Huon de Bordeaux*.

L'intérêt de ce texte est donc, avant tout, mythologique. En irlandais moderne *bruidhean* signifie « château des fées ». Je ne suis pas persuadé qu'il n'ait pas eu déjà ce sens au moyen âge. Dans l' « hôtel » de Dâ Derga en effet on trouve des centaures, des géants, des hommes rouges venant du palais des fées. Conairé est soumis à un grand nombre de *ges*, c'est-à-dire de tabous. Le long dialogue entre Ingcél et Ferrogain, où le premier décrit minutieusement ce qu'il a vu dans les diverses chambres de l' « hôtel », tandis que le second nomme les personnages ainsi dépeints et indique leurs fonctions,

Digitized by Google

abonde en détails étranges. Les vêtements et les armes sont l'objet de longs développements. Les archéologues y pourront trouver de nombreux renseignements sur l'ancienne civilisation de l'Irlande, à condition toutefois qu'ils fassent la part de l'imagination du conteur. En tout cas, pour être utile et donner tous les renseignements qu'on y cherchera, le texte du *Togail Bruidne Dâ Derga* devra faire l'objet d'un commentaire étendu qui en explique les obscurités et qui fasse les rapprochements nécessaires avec les détails de folklore ou les documents archéologiques déjà publiés.

L'éminent celtiste, auquel nous devons la publication d'une grande partie de la littérature irlandaise nous donne l'essentiel, c'est-à-dire un texte irréprochable, où selon l'usage des éditeurs modernes de textes irlandais les abréviations des manuscrits sont développées en italiques; en note les principales variantes des divers manuscrits sont signalées. Un index de près de 1,200 mots contient les mots rares ou les acceptions dont on n'avait point encore d'exemple. Sur ce nombre, il n'y en a guère que quatre-vingts dont la signification soit inconnue ou douteuse. Cette simple constatation, si l'on songe qu'il y a cinquante ans les manuscrits irlandais étaient lettre morte pour les savants tant des îles Britanniques que du continent, révèle les progrès réalisés dans le domaine des études celtiques. Dans un avant-propos M. d'Arbois de Jubainville donne un relevé chronologique des publications de textes irlandais depuis 1853 jusqu'à nos jours. C'est un intéressant complément à la revue générale de la littérature irlandaise publiée dans la *Revue de synthèse historique* (juillet-août 1901).

G. Dottin.

J. Déchelette, **L'archéologie celtique en Europe** (extrait de la *Revue de synthèse historique*, juillet-août 1901) gr. in-8° 30 p.

J. Déchelette, **Le hradischt de Stradonic en Bohême et les fouilles de Bibracte,** étude d'archéologie comparée (extrait du congrès archéologique de Mâcon, juin 1899), gr. in-8°, 64 p. et 4 pl.

Dans la première de ces brochures, M. Déchelette expose ce qu'on a fait et ce qui reste à faire dans le domaine de l'archéologie celtique. On regarde généralement les Celtes comme les auteurs de la civilisation dont on trouve des vestiges dans l'Europe centrale et occidentale pour les huit derniers siècles avant notre ère. Cette civilisation comprend deux périodes distinctes; la première a son type le plus achevé dans la nécropole de Hallstatt, province de Salzburg, en Autriche, et la seconde est dénommée époque de la Tène, du nom d'une station située sur le lac de Neufchâtel. Le terme d'archéologie celtique est peut-être trop précis, car l'unité de civilisation n'implique pas nécessairement l'unité de langage; les Germains, peut-être même les Illyriens et les Vénètes, ont eu sans doute leur part de création dans

Digitized by Google

l'industrie et l'art décoratif de l'Europe centrale. M. D. étudie successivement les travaux publiés en France et à l'étranger sur l'époque hallstattienne et l'époque de la Tène. Il résulte de cette sorte d'inventaire — qui figure parmi les meilleures des revues générales dont la *Revue de synthèse historique* poursuit avec un si légitime succès la publication, — que si les monographies locales sont maintenant nombreuses et témoignent de recherches poursuivies avec méthode, les études comparatives qui permettraient de coordonner les résultats épars et de faire la synthèse de l'archéologie celtique sont encore malheureusement trop rares.

Le mémoire de M. D. sur le hradischt, c'est-à-dire l'*oppidum*, de Stradonic comparé à l'*oppidum* de Bibracte, est un excellent modèle d'étude d'archéologie comparée. Les deux *oppida* sont à peu près d'égale étendue; celui de Stradonic a 140 hectares, celui du Mont Beuvray, 135 hectares. Les monnaies ont été trouvées en grand nombre dans l'un comme dans l'autre; or, les mêmes types de monnaies gauloises et de monnaies étrangères se trouvent à la fois à Stradonic et au Mont-Beuvray. Les fibules, les bronzes émaillés, la céramique, les armes, les outils, les anneaux et bracelets de verre ou de bronze trouvés dans les deux *oppida* sont de matière, de forme, et de fabrication identique. Quant à l'histoire du hradischt, M. Pic, directeur du musée de Prague, pense que l'*oppidum* de Stradonic fut occupé par les Marcomans de Marbod chassés jusqu'en Bohême par Drusus (12-9 avant J.-C.). Aux Marcomans se seraient joints des Séquanes et des Éduens mécontents de la domination romaine. Ainsi s'expliquerait la parenté de l'*oppidum* des Éduens de Gaule avec l'*oppidum* peuplé en partie par des Éduens émigrés en Bohême. M. D. est d'avis que cette hypothèse est possible, mais qu'elle n'est pas nécessaire pour expliquer les faits observés. L'argument que la poterie peinte trouvée à Bibracte et à Stradonic est absente de la région comprise entre la Suisse orientale et la Bohême est d'ordre négatif et provisoire; il peut être ruiné d'un moment à l'autre par de nouvelles découvertes. Si Stradonic n'avait été détruit que lors de l'expulsion des Marcomans en l'an 19 après J.-C., on devrait y trouver au moins quelques monnaies de César et d'Auguste. Enfin les fibules contemporaines d'Auguste, et dont on a recueilli des exemplaires à Bibracte, *oppidum* abandonné vers l'an 5 avant J.-C., font complètement défaut à Stradonic. Il est donc probable, comme le suppose M. Déchelette, que Stradonic était un *oppidum* boien fondé dans le cours du premier siècle avant notre ère et détruit peut-être à l'arrivée de Marbod, vers l'an 10 avant J.-C.

G. Dottin.

Digitized by Google

A. Holder, **Alt-celtischer Sprachschatz,** dreizehnte Lieferung, Poetanion-Sacrillos; vierzehnte Lieferung, Sacrilus-Sextus, col. 1025-1536. Leipzig, Teubner, 1901-1902.

Les principaux articles de ces deux livraisons sont *Ratumagos*, *reda*, *Redones*, *Remi*, *Renos*, *Rodanos*, *Rutaeni*, *sagos*, *Santoni*, *Scordisci*, *Scotti*, *Sedatus*, *Seneca*, *Senones*, *Sequana*, *Sequani*.

Le rapprochement des noms de Rouen, *Ratomagos*, *Rotomagos* et de l'irlandais *Mag-Rath* (col. 1079) est assez satisfaisant au point de vue phonétique, si l'on admet que le thème vieux-celtique *ratâ-* en irlandais *rath* peut, en composition, présenter la forme *rato-*. Il faudrait donc expliquer *Ratomagos* par « plaine de la forteresse », l'irlandais *rath*, ayant le sens de « rempart de terre ».

Il serait possible qu'il y eût quelque relation entre les mots Burrus, Caburrus, Reburrus, de même qu'entre Satus, Casatus, Resatus et que *re-*, *ca-* fussent les restes du premier terme d'un composé.

S'il est exact de confondre (col. 1094) *Rectugenos* ou *Rextugenos* avec *Retugenus*, *Reitugenus*, *Rhoetegenus*, *Retogenes*, ces diverses formes du même mot nous représenteraient l'évolution complète du groupe *ct* en vieux-celtique, le *c* devenu spirante : *Rextugenos*, puis palatalisé : *Reitugenus;* enfin disparu, *Retugenus*. Mais, à côté de *Retugenus*, on a *Ritogenus* qui semble bien être pour *Ritu-genus*. Pour l'alternance de *e* et de *i*, cf. *Vero-*, *Viro-*; *Vendu-*, *Vindo-*.

La difficulté que présente l'évolution de *Samara* en *Somme* serait en partie supprimée si dans *Samarobriva* (col. 1336), *ro-* était un préfixe devant se rattacher au deuxième terme, et si la leçon la meilleure était celle de la Table de Peutinger : *Sammarobriva*. Un préfixe comparable à *ro-* serait *co* dans *Duro-co-brivis* cf. *Duro-brivae*, *Domno-veros*, cf. *Domno-co-veros*.

Sanomus Portus (col. 1350) est vraisemblablement pour *Sanomagus* cf. *Seno-magus*.

Sedunum (col. 1436) peut représenter un ancien **Sedo-dunum* cf. *Sedo-ialus*.

G. Dottin.

Diodor von Tarsus, vier pseudojustinische Schriften als Eigentum Diodors; nachgewiesen von Ad. Harnack. Leipzig, Hinrichs, 1901 (*Texte u. Untersuchungen*, neue Folge, VI, 4). IV-251 pp. in-8. Prix : 8 Mk.

Parmi les œuvres attribuées à saint Justin, se trouvent les quatre écrits suivants : 1° *Quaestiones et responsiones ad orthodoxos;* 2° *Quaestiones Gentilium ad Christianos;* 3° *Quaestiones Christianorum ad Gentiles;* 4° *Confutatio dogmatum Aristotelis*. M. Harnack a entrepris de les attribuer à Diodore de Tarse. Diodore est un contemporain et un ami de saint Basile et de saint Chrysostome; il

Digitized by Google

est le maître de Jean comme de Théodore de Mopsueste, un adversaire d'Apollinaire; c'est un des représentants les plus distingués de l'exégèse littérale et positive de l'école d'Antioche. Malheureusement, ses tendances dualistes en christologie, communes à toute son école, le rendront suspect aux temps qui suivront le concile d'Éphèse. Son œuvre sera rejetée dans l'ombre comme favorisant le nestorianisme.

M. H. a eu un devancier dans La Croze qui a revendiqué le premier ouvrage pour Diodore de Tarse. En 1895, il est vrai, M. Papadopoulos Kerameus en a donné une nouvelle édition d'après un manuscrit de Constantinople, et ce ms., du xe siècle, l'attribue à Théodoret. Cette indication n'a pas grande autorité; car les objections de Maran sont très fortes. Mais le manuscrit nouveau permet de rétablir l'ordre et le texte des *Quaestiones*, défigurés dans le seul manuscrit connu auparavant, le ms. de Paris 450 (de 1364). Dès lors, M. H. établit les propositions suivantes: l'ouvrage ne peut avoir été composé avant 365 ni après 378, avant l'édit qui chassa les évêques orthodoxes rétablis par Julien ni après la mort de Valens; la doctrine enseignée est spécifiquement antiochienne, les formules trinitaires sont celles des Cappadociens, ce qui n'est guère possible chez un tiers avant 370; l'auteur connaît la Bible syrienne et écrit en Syrie; il est au courant de la polémique de Julien contre le christianisme et la réfute çà et là; c'est un savant, un aristotélicien, un ascète; rien ne prouve que ce soit un évêque. Tous ces traits réunis ne conviennent guère qu'à Diodore. M. H. fait ensuite la preuve de son opération, en comparant les *Quaestiones* et *Responsiones* avec ce que nous savons et ce que nous avons de Diodore.

L'attribution à Diodore des *Quaestiones ad orthodoxos* entraîne l'attribution des deux autres recueils de *Quaestiones : ad Christianos, ad Gentiles*. Ces trois ouvrages ont le même auteur, comme l'avaient déjà reconnu Maran et Otto.

La *Confutatio dogmatum Aristotelis* est dédiée à un prêtre Paul. Les points de contact et les sujets communs sont assez fréquents avec les trois autres écrits pour que Maran, Otto et Gass aient admis comme vraisemblable l'identité d'auteur. M. H. ajoute quelques arguments en faveur de cette thèse.

A la suite de son étude, M. H. a traduit en grande partie les quatre ouvrages, « dans l'espoir que, sous cette forme, ils seront mieux compris... et lus! »

Une conclusion résume les caractères généraux d'après les *Quaestiones et responsiones* : séparation de l' « hellénisme », tendance morale fondée sur la liberté de la volonté, méthode strictement logique et dialectique, répugnance au mysticisme et spécialement au platonisme, distinction très nette des deux natures dans le Christ, assomption volontaire par le Christ des faiblesses humaines pour

Digitized by Google

rendre visible son humanité, dureté impitoyable à l'égard des hérétiques, des Ariens surtout. On a reconnu quelques-uns des traits qui distinguaient l'école d'Antioche.

Le païen combattu dans les trois autres ouvrages paraît avoir été Thémistius, dont le rôle tombe précisément à cette époque et à Antioche.

Un appendice présente quelques arguments en faveur de l'attribution à Diodore de l'*Expositio rectae fidei*. Il existe deux recensions de cet ouvrage. Contre Draeseke, M. H. admet que la plus longue est l'originale. Cela, M. Funk l'avait établi déjà en 1896 (cf. *Abhandlungen*, II, 253-291). M. Harnack aurait dû citer ce travail. M. Voisin, *L'Apollinarisme*, p. 256, place l'*Expositio* après le IVe siècle, je crois que M. Funk n'est pas loin de la même opinion, cf. *ib.*, p. 260.

Paul LEJAY.

P. S. — Depuis que cet article a été écrit, j'ai reçu : F. X. FUNK, *Le Pseudo-Justin et Diodore de Tarse* (Extrait de la *Revue d'histoire ecclésiastique*), Louvain, 1902; 25 pp. in-8°. M. Funk repousse la thèse de M. Harnack. Sur plus d'un point il paraît avoir raison. M. F. ne discute que les *Quaestiones ad orthodoxos*. La christologie des questions 7 et 8 est plus avancée qu'on ne l'attendrait de Diodore. Mais, d'autre part, les passages où l'auteur parle de la prédominance de l'hérésie (question 143) nous reportent plus près de son temps. « Le pouvoir passe tantôt aux mains des chrétiens, tantôt aux hérétiques, tantôt aux Hellènes » : contrairement à ce que dit M. F., cette assertion doit convenir à une époque voisine à la fois du triomphe de l'arianisme et du règne de Julien, comme le suppose M. Harnack. L'argumentation de M. Funk n'est nullement convaincante ici. De même, sur la doctrine du Saint-Esprit (question 129), M. Funk ne réussit pas à démolir le raisonnement de M. Harnack. Ici et là, M. Funk fait appel, pour résoudre les difficultés, à des passages pris dans d'autres questions. C'est supposer l'unité d'auteur. Or, la discussion de MM. Funk et Harnack, où ils semblent avoir tour à tour raison et tort, inclinerait à croire que ces questions proviennent peut-être d'une même école, mais non pas d'une même personne. On aurait là une solution pour bien des difficultés. Ne pas oublier que les deux manuscrits présentent un ordre et un contenu très différents. Un tel ouvrage est à tiroirs; rien n'est plus facile que d'y ajouter ou d'y retrancher. Quant à savoir si réellement Diodore de Tarse y a collaboré, on ne peut former là-dessus que des conjectures : « Diodore nous est trop peu connu » (Funk). Il y aurait lieu d'étudier de près la langue et le style. Les relevés de Harnack sont très insuffisants ; les pp. 963-964 de Funk se bornent à la terminologie dogmatique. Peut-être une comparaison minutieuse permettrait, ou d'écarter l'hypothèse de remaniements et d'additions, ou de la confirmer et de distinguer plusieurs mains.

Digitized by Google

Carl Walhund. **Die altfranzœsische Prosaübersetzung von Brendans Meerfahrt nach der Pariser Handschr. Nat.-Bibl. fr. 1553, von neuem mit Einleitung, lat. und altfr. Paralleltexten, Anmerkungen und Glossar.** Upsal, Almqvist et Wiksells ; Leipzig, Harrassowitz, 1900 ; in-8° de xc-335 p.

M. Wahlund nous donne dans ce volume, dont une partie était imprimée depuis longtemps [1], deux versions en prose française de la *Navigatio Brendani*. La première, celle du ms. 1553 de la B. N., avait été publiée dès 1836 par A. Jubinal dans un volume naturellement devenu très rare ; ce texte est, par son étendue, sa pureté et sa date (v. 1285), un des spécimens les plus précieux de l'ancien dialecte picard. M. W. l'a jugé digne, non seulement de la réimpression, mais d'un dépouillement méthodique ; ce dépouillement a été exécuté dans l'*Introduction* (p. xlix-lxxxi), où toutes les formes sont relevées dans l'ordre des parties du discours, et dans un *Glossaire*, où elles reparaissent dans l'ordre alphabétique, avec renvois au texte et rappel du mot latin correspondant [2]. En regard de cette version est imprimé un texte latin, qui n'a pas la prétention d'être critique : c'est, comme l'appelle l'éditeur, un « Kompromisstext », simplement destiné à faciliter la lecture de la version française [3]. A la suite de cette version est imprimée celle du ms. 1716 de la Bib. Mazarine, et, en regard, le texte latin du ms. 15076 de la Bib. Nat. Par une ingénieuse disposition typographique, la comparaison des deux versions est rendue facile : la première occupe les pages 1-101, la seconde les p. 102-202, et les pages de chaque série se correspondent ligne pour ligne. Vient ensuite le fragment conservé aux Archives du Doubs (avec reproduction photographique) et, en regard, le passage latin correspondant d'après le ms. 13496 de la Bib. Nat.

L'intérêt de la publication étant surtout linguistique, M. W. eût pu se borner là : il a voulu y ajouter, outre une riche *Bibliographie* (p. lxxxvi-xc), deux longs chapitres sur l'histoire du saint, sa légende, les sources de celle-ci, et les mss. latins et français (p. ix-xliv). Je n'ai pas qualité pour dire exactement ce que ces deux chapitres apportent de nouveau ; mais quand l'auteur n'aurait fait qu'y condenser les résultats de travaux aussi nombreux que dispersés et difficilement accessibles, quand il se serait borné à orienter le lecteur dans une question aussi compliquée, il aurait encore par là bien mérité de tous ceux qui n'ont pas fait de cette question une étude par-

1. A l'usage des élèves de l'auteur; mais il n'a été publié qu'à la fin de 1901.

2. Un relevé des traits phonétiques eût été également le bienvenu; M. W. y a suppléé, dans une certaine mesure, par celui des principales particularités dialectales (voy. plus loin).

3. Il est à peine besoin d'ajouter « qu'il ne s'y trouve aucune construction, aucun mot, aucune forme qui ne se rencontre dans l'un ou l'autre des manuscrits latins » (p. lxxxvi).

Digitized by Google

ticulière [1]. Ce sont en revanche des recherches originales (entreprises à Upsal sous sa direction) sur le rapport des versions en prose, que M. W. a résumées d'une façon un peu brève à notre gré (p. XXXVII, note); s'il n'a pu en donner un tableau d'ensemble définitif, il a du moins réussi à les distribuer en groupes sûrement distincts et il a ainsi préparé les recherches futures. Pour faciliter ces recherches, il a imprimé *in extenso*, en colonnes, un assez long passage d'après tous les manuscrits connus.

A ceux qui connaissent les publications antérieures de M. W. je n'ai pas besoin de dire avec quel soin méticuleux, avec quelle « acribie » toujours en éveil sont exécutées toutes les parties de ce travail. Il va sans dire que ces qualités n'en excluent pas d'autres : dans les notes jetées au cours du « relevé des formes » et ailleurs, M. W. a fait preuve des connaissances les plus précises sur les derniers travaux consacrés aux sujets qu'il aborde [2]. Il semble avoir, par un excès de modestie, réduit au strict minimum la portion de son ouvrage où il eût pu aisément les mettre en pleine lumière : ainsi il a soigneusement relevé toutes les particularités dialectales du texte de 1553 (p. LXXVI-LXXIX), mais, pour déférer à un désir de M. Foerster, dont les élèves étudient ce sujet, il a renoncé à tirer de ses constatations leur conclusion naturelle et à se prononcer sur la patrie du texte. Il eût pu en revanche, sans risquer de désobliger personne, développer un peu plus les remarques (p. LXXXI-II) sur le rapport de la traduction avec l'original. Il a noté l'extrême littéralité de cette traduction, qui donne au style un tour singulièrement embarrassé et parfois obscur; il eût pu citer des exemples de constructions, non seulement pénibles et lourdes, mais contraires aux règles, et qui n'apparaîtront qu'à l'époque où le latinisme fit rage : par ex. du subjonctif au lieu de l'indicatif après *com*, au sens de *lorsque* [3], du subj. dans une proposition subordonnée [4], de *qui*, en tête d'une proposition équivalant à *et ille* [5]. Le traducteur était un très pauvre latiniste, sous la plume duquel abondent contre-sens et non sens : il eût été intéressant

1. Cette partie de l'*Introduction* est complétée par d'érudites « remarques » sur le texte du ms. 1553 (p. 227-258), où sont consignées de nombreuses observations sur les noms propres, les termes techniques, et des rapprochements avec les textes similaires.

2. On s'étonne de ne pas lui voir citer (p. LIV, n.) à propos de *vuin* (= *gaïn*) l'important article de M. A. Thomas (*Romania*, XXIX, 25 et *Essais de philologie*, p. 371). Les curieuses formes *celebraste*, *trouveraste* (29, 25) pour *celebras tu* sont relevées au *Glossaire*, mais elles eussent mérité une remarque : elles doivent correspondre aux formes *t'* pour *tu* devant une voyelle (*t'as* pour *tu as*) si fréquentes dans les textes picards du XIIIe siècle, dans *Huon de Bordeaux* par ex.

3. Voy. p. 3, l. 9; 5, 5; 15, 25; 17, 14; 21, 6 et *passim*. Sur cette construction aux XVe et XVIe siècles, voy. Huguet, *Syntaxe de Rabelais*, p. 196.

4. *Di me dont cist oysiel soient* (*unde sint*).

5. 19, 25; 25, 24 etc.

Digitized by Google

de rechercher si toutes ces fautes proviennent de l'ignorance du traducteur ou de la corruption de l'original [1].

Il y a une autre raison qui contribue à rendre cette traduction fort pénible à lire : c'est le grand nombre de mots omis par le scribe (souvent par suite d'un bourdon) [2]. Je ne verrais aucun inconvénient à ce que l'éditeur d'un texte, même rigoureusement « diplomatique », avertît le lecteur de lacunes de ce genre (soit en insérant quelques points, soit en soulignant les mots latins non traduits) et évitât ainsi au lecteur de pénibles soubresauts. Car, enfin, les textes diplomatiques eux-mêmes sont faits pour être lus. Oserais-je hasarder à ce propos le désir qu'on les ponctuât? Non, ce serait trop révolutionnaire... Et pourtant, si l'on y réfléchit, remplacer par une ponctuation intelligente les points jetés un peu au hasard dans les manuscrits, serait-ce donc faire à ceux-ci une violence beaucoup plus scandaleuse que celle qui consiste à user de majuscules ou à résoudre les abréviations?

A. Jeanroy.

Karl Lamprecht. **Zur jüngsten deutschen Vergangenheit.** Erster Band : Tonkunst, Bildende Kunst, Dichtung, Weltanschauung. Berlin, Gaertner, 1902, in-8°, pp xxi, 471.

M. Lamprecht a interrompu l'exposition de sa *Deutsche Geschichte* pour nous donner un volume d'histoire contemporaine, qui avec un autre qu'il nous promet, sera le couronnement de son grand ouvrage. Ce premier volume complémentaire traite de l'évolution artistique et intellectuelle des trente dernières années environ du xixe siècle en Allemagne; le second retracera pour la même période l'évolution économique et sociale. L'un et l'autre seront comme deux flambeaux à l'extrémité de la route où nous devons accompagner l'auteur. On connaît ses théories en histoire, son dessein de la borner à étudier, à fixer et à suivre les principales transformations de la « psyché nationale ». On peut donc admettre sa méthode régressive et lui concéder qu'à mieux connaître le *nervosisme* contemporain, nous compren-

---

1. Par ex. 15, 9 *resoignies* traduit *vexatorum*; 21, 7, *propres vens, prosper ventus*; 73, 19 *se retornoient, se retinebant*. Il peut encore arriver que l'altération porte sur la traduction même : p. 5, 6 *lesqueles* est écrit, par anticipation sur la ligne suivante, au lieu d'un mot représentant *euge;* 9, 7 *tenu* est pour *venu* (*revertentes*); 5, 11 *conversion* pour *conversation*; 17, 10 *fisent* (du reste peu lisible) doit être pour *prisent* (*sumebant*).

2. Les exemples seraient innombrables; en voici quelques-uns empruntés aux premières pages (je supplée d'après l'original ou la traduction du ms. 1716) : 3, 20 : *et* [volu] *iestre*. — 5, 25 : *quant li espasse* [d'une eure]. — 7, 14 : *en tel maniere* [a ele esté]. — 7, 30 : *nous ne savions en quele* [partie il se departoit] *ou*. — 9, 16 : *en glorefiant* [Dieu]. — 11, 22 : *apielès* [sieges]. — 15, 13 *prisent* [leur vaissiaus]. — 15, 27 : *je* [le] *voi*.

Digitized by Google

drons mieux les périodes antérieures de l'*individualisme* et du *subjectivisme*. Peut être la flamme de ce premier fanal sera-t-elle jugée un peu fumeuse, car la terminologie de l'historien ne laisse pas de mettre dans l'embarras.

M. L., qui voit dans l'art l'expression essentielle de la civilisation pour la période dont il s'occupe, étudie dans quatre chapitres successifs l'évolution que la musique, la peinture, la poésie et enfin la spéculation ont subie sous l'influence de cette forme nouvelle de l'âme nationale, la *Reizsamkeit*, la sensibilité suraiguë. Wagner et ses successeurs sont au centre du premier chapitre et tous les nouveaux éléments dont s'est enrichie par eux la musique moderne y sont analysés dans le détail. Dans le second chapitre, la peinture — les autres arts plastiques, malgré le titre, sont sacrifiés — est étudiée avec plus de minutie encore dans son développement. Il est ici en effet plus complexe et étroitement lié à l'évolution de l'art anglais et français. En Allemagne il aboutit à un impressionisme marqué dans d'illustres représentants, Feuerbach, Böcklin, Thoma, Klinger, et qui, de physiologique qu'il était à l'origine, évolue vers une forme psychologique. La poésie — en prenant le mot dans son large sens allemand — présente un processus analogue que l'auteur suit plus spécialement dans la lyrique, le roman et le drame. Le dernier chapitre enfin envisage les transformations de l'éthique, en s'arrêtant aux apôtres de la régénération par l'art, en particulier au plus grand d'entre eux, Nietzsche ; il glisse plus vite sur la métaphysique, la psychologie et la science.

Il n'est pas possible d'aborder la critique de détail de l'ouvrage. Beaucoup y trouveront des lacunes, même après les réserves de l'auteur, et beaucoup ne partageront pas tous ses jugements; il ne se fait lui-même là-dessus aucune illusion. Mais que vaut sa théorie ? Est-il absolument prouvé que les intérêts artistiques soient les intérêts dominants du monde allemand moderne ? J'ai le pressentiment que le second volume attendu pourrait bien ébranler les fondements du premier. Quant à toutes ces manifestations de l'hypéresthésie contemporaine, ce qui fait le fond de l'ouvrage, nous savons qu'elles ne sont pas bornées à l'Allemagne; elles sont réelles sans doute, et nous devons maintenant à leur historien de les mieux connaître ; mais ne sont-elles pas surfaites ? Leur valeur véritable nous apparaît-elle ? Dirions-nous qu'en Rodin, Verlaine et Barrès s'incarne la *psyché* française moderne ?

M. Lamprecht ne veut étudier que les transformations des nouvelles tendances; elles seules, pour lui, constituent l'histoire. Mais les anciennes ne conservent-elles pas aussi leur droit historique ? est-il bien sûr que là où il voit le terme final d'une évolution, il n'y ait pas plutôt absorption dans un courant ancien ? En fait la dernière expression du mouvement artistique paraît bien être dans tous les domaines

Digitized by Google

une nouvelle forme d'idéalisme. L'Allemagne est restée « le peuple des poètes et des penseurs » (p. 471). L'auteur est heureux de le constater et il s'autorise de cette constatation pour rassurer les esprits troublés par la crainte d'une décadence dont ils s'inquiètent en comparant certaines manifestations de la vie barbare aux derniers fruits qu'a fait naître l'hypersensibilité. Craintes injustifiées et ressemblances plus spécieuses que réelles. On peut en résumé contester les principes et les conclusions de l'auteur, mais on suivra toujours avec profit ses analyses dans son livre et on y recueillera en outre beaucoup d'idées fécondes que j'aurais eu plaisir à signaler, si l'espace l'eût permis.

L. Roustan.

Max Lenz, **Geschichte Bismarcks.** Leipzig, Duncker et Humblot, 1902, 8°-p. 455, Prix : mk. 6 40.

L'auteur nous prévient que son livre est à peu près l'exacte reproduction de l'article qu'il a écrit pour l'*Allgemeine Deutsche Biographie* (vol. 46). Il faut donc lui tenir compte de certaines réserves que ce genre de publication lui imposait. Peut-être que la forme d'un ouvrage indépendant eût laissé au jugement personnel de l'historien comme à l'examen critique de certains points délicats une marge plus grande. Tel qu'il est, son livre se recommande par la plus scrupuleuse objectivité; il ne s'accompagne au cours de cette longue période historique que des sources les plus sûres, et lorsqu'elles font défaut, nous sommes loyalement avertis que notre jugement est à réserver.

M. Lenz n'a pas voulu écrire une biographie de Bismarck. Il a glissé sur la jeunesse, et volontairement écarté tout ce qui a suivi la retraite forcée du chancelier. De l'homme privé non plus il n'avait rien à dire, ne se proposant que d'écrire l' « histoire de Bismarck ». Elle commence vraiment à la mission de Bismarck à Francfort — ce qui précède n'est qu'une seconde introduction après la première, — et dès ce moment M. L. analyse avec une heureuse précision cette diplomatie si prudente et si hardie, si souple et si tenace, qui devait écarter la rivalité de l'Autriche, fonder l'autonomie politique de la Prusse et lui donner l'hégémonie en Allemagne. Beaucoup des historiens de Bismarck, et Bismarck lui-même, ont confondu à dessein ou inconsciemment son double rôle d'émancipateur de la Prusse et de fondateur de l'unité allemande. M. L. a nettement séparé ces deux points de vue dans son livre et montré que la politique de Bismarck resta longtemps prussienne avant de devenir nationale. On ne nous avait pas encore présenté avec autant de netteté l'hostilité et l'inintelligence que Bismarck avait trouvées autour de lui, dans les Chambres, dans la cour, dans la nation, pour faire triompher ses desseins à longues vues. Je ne sais point si cette étude minutieuse n'a pas fait grossir à l'auteur les difficultés que son héros rencontrait sur sa route. Il est par

Digitized by Google

exemple exagéré d'affirmer (p. 310 et suiv.) que l'Autriche en 1866 était un rival très redoutable, alors qu'elle venait de dévoiler sa faiblesse dans la guerre de 1859 et plus récemment encore dans la campagne du Schleswig. D'ailleurs, on le sait assez, le puissant appareil militaire de la Prusse fut le premier élément de succès de la politique de Bismarck; son habileté a été de le faire intervenir à son moment pour la servir, sans jamais hésiter à la mettre à la merci d'une défaite possible.

Tout l'effort de Bismarck porta sur la politique extérieure. C'est elle aussi que M. L. traite le plus largement, mais il n'a pas négligé l'autre. Il est aisé de voir qu'à l'intérieur Bismarck se faisait illusion sur la gravité des obstacles à surmonter, parce que là il lui manquait la force matérielle qui sur les champs de bataille donne raison aux combinaisons diplomatiques. Il s'est trompé parfois, et son historien ne craint pas de l'avouer : le Reichstag n'est pas devenu l'institution qu'il attendait, un contrepoids naturel aux tendances particularistes des États secondaires; le parti du centre est sorti plus fort de ses persécutions et de ses avances ensuite; enfin avec aussi peu de succès il a tour à tour rudoyé et caressé le socialisme. L'impartialité que le patriotisme fait si difficile aux contemporains n'a pas empêché M. Lenz de payer à son héros le tribut d'une admiration légitime; il faut lui savoir gré de l'avoir fait aussi sobrement. Son livre offrira un guide sûr à tous ceux qu'intéresse non seulement l'évolution de l'Allemagne, mais encore l'histoire de l'Europe au XIXe siècle.

L. ROUSTAN.

— M. H. FRANCOTTE, le savant belge connu pour ses travaux sur la constitution athénienne et sur l'industrie dans la Grèce ancienne, vient de traiter un des problèmes, qui est, comme il le dit lui-même, un des plus importants de l'histoire grecque, celui de la *Formation des villes, des états, des confédérations et des ligues dans la Grèce ancienne* (Extrait des *Bulletins de l'Acad. royale de Belgique, classe des Lettres, etc., nos 9-10, 1901*). Un pareil sujet ne peut être traité complètement dans un article de revue; M. F. l'a parfaitement compris; il a voulu seulement étudier quelques-unes des conditions dans lesquelles ces faits se sont produits. Le sujet est traité avec la compétence qu'on pouvait attendre de l'auteur. Il nous semble cependant que M. F. n'a pas tenu assez compte, au moins pour les temps les plus anciens, de l'importance de l'élément religion dans cette opération qui aboutit à l'unité ou à la centralisation politique d'un état et que les Grecs appelaient le *synoikismos*. Athènes, par exemple, après la centralisation attribuée à Thésée, devient la capitale à la fois politique et religieuse de l'Attique. Il y avait là quelques indications à donner. — Albert MARTIN.

— La collection des auteurs grecs et latins publiée par la librairie G. Freytag de Leipzig, vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes : l'un est une édition de la *Médée* d'Euripide par M. O. ALTENBURG (p. XX-56), l'autre est un choix de morceaux des lyriques grecs (*Griechische Lyriker in Auswahl*, p. VIII-104) par M. Alf. RIESE. Pour ce dernier ouvrage, c'est seulement une 2e édition de la première partie qui vient de paraître; elle contient les textes des lyriques; il y a un

Digitized by Google

second volume consacré au commentaire; ce second volume ne paraît pas épuisé. L'édition de Médée est précédée d'une introduction assez longue pour un si petit livre; ce que dit l'auteur est généralement juste. Il énumère toutes les imitations qui ont été faites jusqu'à nos jours, de la pièce d'Euripide; pourquoi n'a-t-il pas même mentionné le nom du poète qu'Euripide a probablement imité, Néophron? M. A. a-t-il le droit de dire qu'Euripide a été le plus fécond des tragiques grecs? Sophocle a produit plus que lui. M. A. a corrigé le texte en plusieurs endroits: v. 14, inutile; 234, meilleur; 708 forcé; 737, acceptable, ainsi que 890 et 943. Aux vers 160 et 1139, l'auteur met dans le texte les corrections excellentes que M. Weil a faites de ce passage; mais il ne les mentionne pas dans sa liste des passages corrigés : est-ce parce que ces corrections proviennent d'une édition française? — A. M.

— M. Émile Gebhart, le spirituel conteur, a publié il y a quelques mois un volume intitulé : *D'Ulysse à Panurge, contes héroï-comiques* (Hachette, 1902), qui n'est pas sans doute inconnu de nos lecteurs. Ce volume renferme quatre récits : *Les dernières aventures du divin Ulysse; Le roi Trimalchion*; *Évohé!* et *Le Mariage de Panurge*. La *Revue critique* ne s'occupe pas d'ordinaire de ces sortes d'ouvrages, dont la fantaisie fait le fond, et dont le but est uniquement de divertir le lecteur. Elle peut cependant faire une exception pour le livre de M. G.; les personnages qu'il met en scène, Ulysse et Hélène, Trimalchion et Néron, Panurge et frère Jean des Entommeures, nous sont familiers, et ils se meuvent dans des cadres qui ne nous sont pas moins connus. Des descriptions sobres, mais exactes, des pays grecs et romains, une humour légèrement voilée, et, si j'ose le dire, une pointe d'ironique malice qui ne peut surprendre ceux qui connaissent bien l'auteur, ajoutent à l'intérêt des aventures qu'il raconte en un style vif et imagé. *Le mariage de Panurge,* dans la fin, est comme un écho de *Candide*, et *Le roi Trimalchion* a rappelé à mon souvenir un livre bien oublié aujourd'hui, de J. de Saint-Félix, *Les nuits de Rome;* mais *Évohé!* quoique de beaucoup le plus court, me semble le mieux conçu et le plus spirituellement écrit. — My.

— Malgré la date (février 1900), nous venons seulement de recevoir de Lund les *Adversaria in Latinos scriptores* de M. S. Linde (59 p., in-4°). Trois chapitres : le premier (44 p.) sur Sénèque le philosophe, le second (45-55) sur Sénèque le rhéteur, le dernier, de 4 pages, sur divers auteurs (Tite-Live, XXI, Cicéron, *De finibus*, III, 4, 15, Catulle, LXII, 56 : pour ce dernier texte, M. L. montre simplement qu'il ignore ou méconnaît ce qu'on sait de la valeur médiocre des citations de Quintilien). M. L. nous donne, sur les lettres de Sénèque, son travail tel qu'il l'avait rédigé avant qu'on eût l'édition Hense (?). Comme dans tous les recueils analogues, il y a ici une grande inégalité; des rapprochements, des interprétations et des conjectures contestables. Mais M. L. a le mérite d'être de l'école de Gertz, de défendre souvent la tradition manuscrite ou de s'en rapprocher le plus possible. J'ai relevé aussi plusieurs corrections très simples et fort ingénieuses. L'impression, surtout pour le grec, laisse à désirer. — É. T.

— M. Zingerle continue, dans la collection Freytag, l'édition de la quatrième décade de Tite-Live; présentement il nous donne le XLIIIe livre (pour XLI, voir la *Revue* de 1899, I, p. 500; pour XLII, celle de 1901, I, p. 119 en haut). C'est toujours la même méthode, le même soin; et ici encore M. Joseph Zingerle a vérifié les moindres corrections ou grattages du ms. de Vienne. Grâce à M. Z. nous échappons définitivement à l'ennui de ces collations divergentes (Gitlbauer, etc.) du ms. de Vienne qui embrouillaient nos récents apparats, y compris celui de H. J. Müller. Dans tout ce que j'ai vu, l'édition est commode et correcte. Il est

Digitized by Google

fâcheux seulement que l'astérisque soit employée d'une manière équivoque, à la fois pour les conjectures communiquées par M. H. L. Müller et pour les leçons traitées par M. Z. dans un article des Actes de l'Académie de Vienne. P. 8, à l'apparat sur la ligne 6, il faut un point après *Bos* (il s'agit du fameux Bosius). P. 15, à la l. 20, la virgule doit être reportée après *ut*. — É. T.

— Nous avons reçu dans *The Cambridge Series for Schools and Training Colleges*, deux petits volumes de M. A. Sidgwick, M. A. reader in Greek in the University of Oxford, *The Æneid of Vergil*, Book X, et Book XI. Ce sont des livres pour commençants, comme le prouvent assez les Index joints à chacun des livres. Dans chacun des volumes, après le texte, se trouve une liste des passages imités d'Homère, et un schema sur les sens et l'emploi du subjonctif dans le livre; en tête, une introduction qui semble faite de pièces et de morceaux (forme du poème; sujet et plan du poème; résumé de la légende; principales comparaisons employées dans le livre; résumé de la vie de Virgile; note sur le mètre; règle de l'élision; règle de la césure; note sur l'emploi de *manu* dans Virgile).

— Voici dans la collection Sandron (Milan-Palerme-Naples) dont j'ai eu déjà occasion de parler (*Revue* du 2 déc., p. 423), un nouveau volume contenant un choix des Métamorphoses d'Ovide, de M. Francesco Vivona, prof. à Palerme (pourquoi M. V. a-t-il toléré qu'on écrive en tête P. O. Nasone?) L'auteur a le mérite d'indiquer nettement dans sa préface que le Commentaire a été écrit uniquement pour des écoliers. Il a donc écarté tout ce qui ne peut leur servir, et d'autre part réuni tout ce qui peut les aider, « en usant de ces procédés de suggestion qui réussissent si bien dans l'interprétation des classiques ». Il y aura en tout trois volumes (n'est-ce pas beaucoup?). Celui que nous avons (152 p.), contient des morceaux empruntés aux livres I-V. Pour le texte, la base est Merkel mitigé par les autres éditeurs. Une seule conjecture de M. V. : I, 173, *at fronte*. Il compte traiter cette question et d'autres dans un appendice critique qui se trouvera à la fin du dernier volume. Les passages omis sont représentés par de longues notes qui en donnent le contenu : compléments bien inutiles selon moi; les Métamorphoses ne sont pas un de ces livres dont toutes les parties servent au tout, et il y a d'autres omissions, nécessaires, je le veux bien, dans une édition classique, que l'on se garde d'expliquer. L'inconséquence cependant saute aux yeux. Pourquoi pas de table des morceaux choisis? Pourquoi aucun titre aux différents morceaux? Au bas de la p. xxiii, écrire Engelmann. — É. T.

— Deux nouvelles brochures de M. Pascal, professeur à l'Université de Catane : d'abord une note lue à l'Académie de Naples : *di una fonte greca del « Somnium Scipionis » di Cicerone* (11 p.); en voici le résumé : tout en s'inspirant de Platon, Cicéron, de fait, ne lui emprunte presque rien. L'idée de recourir au cadre d'un songe lui est venue d'Ennius. On ferait aussi, du Songe avec le même poète, d'autres rapprochements; mais ils ne portent que sur des détails et ils sont secondaires. Mais pour quatre chapitres (iii-vi) sur les neuf que nous avons. M. P. croit que Cicéron suit un original auquel on n'eut guère pensé, un petit poème de l'époque alexandrine : l'Hermès d'Eratosthène. Pour celui-ci, se fonder sur l'édition de Hiller (1872). — Du même auteur, quelques notes sur le premier livre de Lucrèce : aux vers 15 (le vers ajouté serait de Pontanus, non de Marulle), 40, 50, 132 (il est question là du délire de la fièvre, non de folie), 140, 159 et 188. Passim rectifications aux explications de Giussani.

— M. Attilio Gentile, dans un article de l'Archeografo Triestino (XXIV, 2, p. 79-90) intitulé : *Del poema di Ostio sulla guerra istriana*, résume clairement ce que nous savons du poète et de son œuvre. Le sujet, quoique général, se rattache

Digitized by Google

étroitement à l'histoire du pays où est faite la présente publication. Mais il n'est pas mal traité; M. G. est au courant. A part quelques phrases pompeuses sur les Istriotes, rien ou presque rien des défauts habituels aux études de ce genre.

— M. J. C. Nicol, ancien fellow de Trinity Hall à Cambridge et professeur de grammaire à Portsmouth, auteur d'un bon *Pro lege Manilia*, donne encore dans les Pitt Press Series les Catilinaires. Le texte est celui de Müller sauf une vingtaine de divergences (p. 135). L'introduction expose presque partout les vues de Constantin John. Les notes sont surtout inspirées de la 6e édition de Richter-Eberhard (Teubner, 1897). Elles sont plutôt grammaticales qu'historiques, quoique cependant celles-ci ne manquent pas. Tout ce que j'ai lu m'a paru clair, correct et soigné. — É. T.

— M. Sp. K. Sakellaropoulos, professeur de latin et recteur de l'Institut national d'Athènes, nous envoie (en grec) : 1° un extrait de l'annuaire du Parnasse (Φιλολογικα Παρατηρηματα : remarques sur la chronologie des Églogues suivant Cartault; nouvelle interprétation de quatre passages de Properce; II, 2, 28; III, 1, 36 et 37; III, 7, 7; III, 15, 31 et s.); 2° une conférence faite le 13 janvier 1902 sur Livius Andronicus. Je devine, l'ayant éprouvé aussi, l'étonnement du lecteur de voir un tel sujet pour un tel cadre. Mais pourvu qu'il soit connu et consciencieusement étudié, et tel paraît-il le cas, cela vaut bien après tout nos solennelles harangues. — É. T.

— Le trente-deuxième fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Daremberg, Saglio et Edm. Pottier (tome III, 2e partie, pp. 1525-1684; Paris, Hachette, 1902, in-4°; prix : 5 fr.) contient les articles suivants (MAG-MED) : *Magister equitum; Magister peditum, equitum, militiae; Manipulus* (Cagnat); *Magistratus, Magistratus extra ordinem, Magistratus minores, Magistratus municipales, Maiestas, Mancipatio, Mancipium, Manumissio, Manus, Manus iniectio, Massiliensium respublica, Matrimonium* (Ch. Lécrivain); *Maia* (Adr. Legrand); *Maimakteria* (G. Fougères); *Maiumas, Malleolus, Malluvium; Mandra, Mandyas, Mango, Manica, Mastruca, Matteae, Mechanicus, Medicamentum* (E. Saglio); *Maiestas, Mancipium, Manus iniectio* (Gustave Humbert); *Malleus, Mantica, Marmor, Marmorarius, Marsupium* (G. Lafaye); *Mantele, Mastos, Mathalis, Matta, Matula, Maχonomon* (E. Pottier); *Mantus, Meddix* (J. Martha); *Manalis lapis, Manes, Mania, Marica, Mater matuta, Matralia, Matres* (J.-A. Hild); *Mandatum* (Ed. Cuq); *Manubiae* (Fabia); *Mars, Medea* (Durrbach); *Materia, Materiarius* (A. Jacob); *Mathematici* (Bouché-Leclerq); *Matrimonium* (Beauchet et Collignon); *Medicus* (S. Reinach).

— Le tome Ier de l'*Histoire de la Charité* que M. Léon Lallemand vient de nous offrir (Paris, A. Picard et fils, 1902; in-8° de x-188 pages) est consacré à l'antiquité. Le chapitre Ier traite de l'exercice de la bienfaisance chez le peuple hébreu (législation et application des lois mosaïques); le deuxième, du sentiment charitable chez les Égyptiens, Assyriens et Babyloniens; les 3e, 4e et 5e, de la condition des pauvres, des petits et des faibles, dans la Grèce antique; les 6e, 7e et 8e, du monde romain avant Constantin; enfin le 9e de la Gaule et de la Germanie avant la domination romaine. Un sujet aussi vaste présentait de nombreuses difficultés, d'autant plus que les documents sur la charité ancienne ne sont pas très abondants. M. L. Lallemand l'a encore étendu, en s'occupant de la situation des femmes, des enfants, des esclaves, des étrangers, puis de l'exercice de la médecine. Son livre est surtout un résumé des meilleurs travaux publiés sur ces questions; s'il avait voulu les approfondir, ce n'est pas 188 pages qu'il aurait dû écrire, mais plusieurs volumes. De son récit, il ressort qu'à l'exception des Juifs

Digitized by Google

et des Égyptiens, les peuples antiques n'ont guère été animés de sentiments vraiment charitables : la bienfaisance des Romains, qui se traduisait par des partages de terres et par des distributions de blé et d'huile au peuple, n'était qu'un acte politique et n'avait rien à voir avec ce que nous appelons la charité. — L.-H. LABANDE.

— La deuxième édition du *Clovis* de M. Godefroid KURTH, qui a paru l'an dernier (Paris, V. Retaux, 1901, 2 vol. in-8° de XXIX-355 et 328 pages), n'est pas une simple réimpression, mais presque une refonte complète de la première. Les sentiments catholiques très prononcés de l'auteur l'ont amené à voir les personnages et les événements sous un certain aspect, qui n'est peut-être pas toujours le plus vrai. Sous sa plume, Clovis et Clotilde ne sont plus les barbares, que la tradition nous présente, mais de bons chrétiens fort en avance sur leur temps. M. G. Kurth a aussi trop souvent essayé de suppléer par l'imagination au défaut de documents. Mais, d'autre part, il est nécessaire de reconnaître la très grande érudition dont il a fait preuve et la façon attrayante avec laquelle il a écrit ses deux volumes. Malgré les réserves que j'ai cru devoir faire ci-dessus, c'est un des ouvrages les plus complets et les plus sérieux qui existent sur les premiers temps de notre histoire nationale. M. Kurth était d'ailleurs des plus qualifiés pour l'écrire. Je signalerai encore tout particulièrement le premier appendice relatif aux sources de l'histoire de Clovis. — L.-H. LABANDE.

— C'est un des problèmes les moins étudiés qu'a traité M. Joseph CALMETTE dans l'ouvrage intitulé : *La Diplomatie carolingienne du traité de Verdun à la mort de Charles le Chauve* (843-877), qui forme le 135e fascicule de la *Bibliothèque de l'École des Hautes-Études* (Paris, E. Bouillon, 1901, in-8° de XX-223 pages). Il y montre que les Carolingiens ont fait tous leurs efforts pour ne pas se laisser surprendre par les événements et pour profiter des meilleures occasions d'agrandir leurs royaumes. La préoccupation des fils de Louis le Pieux fut d'abord de ne pas rester dans l'isolement et chacun d'eux négocia avec ses autres frères des alliances nécessaires. Plus tard, Charles le Chauve et Louis le Germanique cherchèrent à s'assurer la meilleure part dans les successions de Lothaire II, roi de Lorraine, et de Louis II, empereur. Charles le Chauve fut le plus heureux, mais il le dut surtout aux conseils d'Hincmar et à l'appui très déterminé qu'il trouva auprès des papes ; sa politique prévoyante lui valut encore d'être couronné empereur en 875 presque sans difficulté. Mais il échoua lamentablement quand il voulut donner le Rhin pour limite orientale à son royaume. Les pages, où ces diverses négociations sont présentées, sont très vivantes et se lisent avec un intérêt soutenu : c'est pour un ouvrage de ce genre une qualité à signaler, surtout quand elle ne nuit pas à l'érudition. — L.-H. LABANDE.

— M. Georges PARISET vient de faire tirer à part son étude sur *l'établissement de la primatie de Bourges*, parue dans les Annales du Midi (81 p. in-8°, Toulouse, Privat). Il avait prouvé jadis dans sa thèse latine que tous les documents mérovingiens ou carolingiens où l'on voulait reconnaître une preuve de la primatie de Bourges étaient ou faux ou faussement interprétés. Ici il nous raconte les vraies origines de cette primatie à la fin du XIe et au début du XIIe siècle. Il discute tous les documents qui la mentionnent jusqu'au jour où le pape Eugène III reconnut, le 15 mars 1146, la primatie de Bourges sur les deux provinces de Bourges et de Bordeaux. L'étude est conduite avec beaucoup de sagacité. M. Pariset nous racontera un jour, espérons-le, la longue lutte que Bordeaux engagea contre Bourges, à propos de la bulle d'Eugène III. — C. P.

— La troisième année (1900) du *Répertoire méthodique de l'histoire moderne et*

Digitized by Google

contemporaine de la France de MM. G. Brière et P. Caron (Paris, soc. nouv. de libr. et d'éd., 1902, in-8°, XXXV-273 p.) contient 4,347 numéros. Elle présente, relativement à ses devancières, de notables différences. La division chronologique générale par Époques a complètement fait place à une division par matières : Histoire politique intérieure (avec une annexe : Biographies), Histoire diplomatique, Histoire militaire (Institutions, Campagnes, Biographies), Histoire religieuse (Église catholique, biographies, monographies locales; Protestants; Juifs; sectes), Histoire économique et sociale, Histoire coloniale, Histoire de l'Art, Histoire locale, Généalogie. Malgré sa séduisante apparence de logique, ce plan (n'est-ce point le sort de tous les plans?) ne satisfera pas également tous les esprits. Il s'en trouvera pour regretter le classement intégral par époques. On se demandera pourquoi les nos 1868 et 1870, ouvrages relatifs à la Réforme, sont à Église catholique et non à Protestants, pourquoi un même ouvrage figure à la fois aux nos 2553 et 2717. On s'étonnera de voir un article géographique de M. Lucien Gallois sur Waldseemuller classé à Histoire religieuse (no 2078), sous prétexte que l'érudit Hylacomylas fut chanoine de Saint-Dié. Le grand développement donné à la partie biographique ne va pas non plus sans quelques inconvénients : une vie de l'Hospital n'appartient-elle pas à l'histoire politique générale plus qu'à la biographie? Ce sont menues chicanes. MM. G. Brière et P. Caron répondront sans doute que leur nouveau plan, précisément parce qu'il met davantage les noms en vedette, rend les recherches plus rapides. Cela est bien possible. Et n'est-ce pas l'idéal de tout bon répertoire? Celui-ci, à mesure qu'il avance, devient l'instrument indispensable de tout travail d'histoire moderne, le livre qu'il faut, de toute nécessité, avoir sur sa table. Le dépouillement des revues est plus complet encore cette année que les précédentes; il sera encore amélioré dans le répertoire de 1901. On nous promet également la création d'une rubrique Histoire littéraire, ce qui entraînera la division du *Répertoire* en deux fascicules séparés. — H.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 janvier 1903.

M. Philippe Berger communique la découverte, faite par M. Jean Capart, de Bruxelles, de plusieurs fragments de papyrus ayant servi de cartonnage à une momie, qui portent des caractères d'une écriture cursive avec des ligatures entre les lettres paraissant d'origine sémitique, et qui ne sont en tous cas ni égyptiens, ni grecs. — M. Berger a demandé à M. Capart des photographies de tous ces fragments pour pouvoir étudier le problème que soulève cette écriture jusqu'à présent inconnue.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Eugène Müntz, décédé. Les candidats sont MM. Elie Berger, Emile Chatelain, Edouard Chavannes et Maurice Croiset. Les votants sont au nombre de 36. Au premier tour, ont obtenu : MM. Berger, 5 voix; Chatelain, 12; Chavannes, 12; Croiset, 7. — Au second tour, ont obtenu : MM. Chatelain, 19; Chavannes, 15; Croiset, 2. M. Chatelain, ayant obtenu la moitié des suffrages plus un, est élu membre de l'Académie. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Clermont-Ganneau continue la lecture de son mémoire sur le mont Hermon et son dieu.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy-en-Velay, imprimerie Régis Marhcessou

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 9 février — 1903

Papyrus démotiques, p. Spiegelberg. — Documents coptes, 2. — Documents grecs, III, 8-9. — Wilcken, Revue de papyrologie, I. — Inscriptions égyptiennes, I. — Sande e Castro, Egypte. — Capart, Recueil de monuments égyptiens. — Barth, Recherches sur des racines hébraïques et araméennes. — D'Arbois de Jubainville, Auteurs à consulter sur les Celtes. — Poetae latini minores, p. Curcio, I. — Pflugk-Harttung, Les bulles des papes. — Ménière, Journal. — Recherches ougro-finnoises, II, 2. — Lamouche, Grammaire languedocienne. — Weber, Histoire universelle, II. Moyen âge, p. Baldamus. — Tille, Archives locales de la Prusse rhénane. — Haskins, Robert le Bougre. — Beyerle, Propriété foncière de Constance. — Koehler, La querelle des indulgences. — Herre, Venise et les Turcs, I. — Mennung, Sarasin. — Knuttel, Catalogue des pamphlets, IV. — Haake, Auguste le Fort. — Uzureau, Mémoires divers. — Travaux offerts à Ernest Dümmler. — Störring, La connaissance et la théorie de Tetens. — Académie des inscriptions.

Demotische Papyri aus den königlichen Museen zu Berlin, herausgegeben von der Generalverwaltung, Leipzig und Berlin, Giesecke und Devrient, 1902, in-folio, 10 pl. et 36 p. de texte.

Ce n'est pas l'ouvrage lui-même, mais un simple spécimen de l'ouvrage. Les planches ont été exécutées sous la direction de Sethe, qui en a choisi et disposé les éléments, le texte a été rédigé par Spiegelberg; la publication présente donc toutes les garanties d'exactitude qu'on peut désirer.

Les textes donnés dans cette livraison couvrent à peu près complètement le champ entier de la littérature démotique, les plus anciens sont des actes de l'époque de Darius, et les plus récents appartiennent à l'époque romaine. Les contrats y occupent la plus grande part comme d'habitude, et, afin d'en faciliter l'intelligence, M. S. a agi à leur égard, ainsi qu'il l'avait fait dans son édition des Papyrus de Strasbourg : il en a établi le schême général en tête de sa notice, d'abord le schême de l'acte de quittance, ensuite celui de l'acte par lequel l'objet vendu était livré. Les conditions dans lesquelles la publication s'accomplit ne lui ont pas permis de joindre à ces traductions le commentaire philologique qui en aurait justifié toutes les parties : il reprendra ailleurs point par point cette portion de sa tâche, mais pour l'instant il se borne à nous livrer les résultats obtenus. En attendant, il a rendu la lecture des contrats beaucoup plus facile qu'elle n'était jusqu'à présent, et, désormais les étudiants, en se servant des

Digitized by Google

deux *clefs* qu'il leur a fournies de la sorte, arriveront très rapidement à comprendre de façon presque mécanique le plus gros des documents dont la littérature démotique se compose. Les pièces judiciaires analysées ou traduites par M. S. comprennent, comme à l'ordinaire, outre les actes relatifs aux ventes et aux cessions d'immeubles, des contrats de mariage, des lettres de divorce, des donations, des contrats de louage. Les plus curieuses, que l'on connaissait déjà par Brugsch, sont celles qui ont trait aux ventes comprenant des dépôts de momies : il y a là un genre de transactions particulier à l'Égypte, et dont les détails sont fort intéressants.

De littérature proprement dite il n'y en a pas dans ce volume, mais des fragments de livres religieux, et de traités de magie ou d'astrologie. Il y a là tout un ordre d'études trop longtemps dédaigné, et je souhaite que M. Spiegelberg approfondisse ces documents plus qu'il n'a fait dans sa préface : il ressortira de ses recherches bien des données utiles pour la connaissance de la religion égyptienne, et aussi pour l'histoire des conceptions étranges qui prévalaient en Egypte aux premiers siècles de notre ère. On peut joindre à cette catégorie d'écrits, une pièce d'une nature toute différente, le règlement d'une association de choachytes thébains déjà signalé par Révillout, et qui jette un jour particulier sur la vie qu'on menait dans la nécropole thébaine : il y est question des devoirs et des plaisirs de la société, de ses fêtes et des quantités de vin que chacun y pouvait boire, des amendes à payer par les membres en cas d'infraction. Le texte mériterait d'être analysé minutieusement.

Le principal obstacle au progrès des études démotiques a été longtemps l'impossibilité où nous étions de nous procurer de bons facsimilés des documents nécessaires : plus d'un, après avoir abordé la matière, a dû se désister faute d'instruments de travail. La publication du Musée de Berlin et celle du Musée de Strasbourg ont grandement allégé la tâche des générations nouvelles : combien plus ne leur serait-elle pas facilitée si l'admirable collection du Louvre était mise à leur disposition dans des conditions d'exactitude et de bon marché aussi favorables?

G. Maspero.

Ægyptische Urkunden aus den kœniglichen Museen zu Berlin, herausgegeben von der Generalverwaltung : *Koptische Urkunden,* 1ter Band, 2es Heft, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1902, in-4°, p. 33-66.

Cette seconde livraison comprend deux morceaux d'intérêt inégal. Le premier est un fragment assez considérable d'un roman de Cambyse, ou du moins d'un roman qui a pour sujet la conquête de l'Égypte par les Perses. La partie conservée a trait aux préliminaires et aux

Digitized by Google

préparatifs de l'invasion. Le texte avait été publié déjà et traduit par Schæfer, commenté et corrigé dans certaines de ses parties par Lemm. Le manuscrit a été soumis depuis lors à un traitement chimique qui a permis d'en rectifier et d'en compléter la première lecture : M. de Lemm a suggéré à l'éditeur des restitutions qui ont été introduites en partie dans le texte définitif. J'avais indiqué, dans une étude sur l'histoire légendaire de l'Égypte, qu'on trouve chez les écrivains arabes que les feuillets et les livres coptes cités comme sources de cette histoire n'étaient pas, comme on l'avait cru, des documents supposés pour donner un air de vraisemblance au récit, mais qu'ils avaient existé réellement : les pages subsistantes du roman de Cambyse prouvent que j'avais raison. Il faut nous attendre à retrouver parmi les restes de la littérature copte des fragments où l'histoire de ces souverains fabuleux se rencontrera plus ou moins exacte : elle est d'origine copte et byzantine pour la plus grande part.

Le second morceau appartenait à un recueil de chants édifiants qui ne sont qu'un arrangement métrique de thèmes et de phrases empruntés à trois des livres de l'Ancien-Testament, les Proverbes, l'Ecclésiaste et le Cantique des Cantiques. Le rédacteur ne s'est pas donné beaucoup de peine pour mettre son œuvre sur pied, et tout son travail a consisté à coudre bout à bout des lambeaux détachés du texte original et auxquels il a entremêlé des gloses dévotes. L'air sur lequel chacune de ces rapsodies se chantait est indiqué par les premiers mots d'une chanson connue à l'époque. Si misérable que soit cette compilation, elle nous montre un des genres de littérature qui plaisaient à la société copte.

Les textes ont été copiés et autographiés par un jeune égyptologue d'avenir, M. Georges Mœller : ils sont fort lisibles, et les notes contiennent tous les renseignements qu'on peut souhaiter sur les particularités paléographiques de chacun d'eux.

G. Maspero.

Ægyptische Urkunden aus den königlichen Museen herausgegeben von der Generalverwaltung. *Griechische Urkunden*, T. III, liv. 8-9. — Berlin, Weidmannsche Buchhandlung.

La huitième livraison a été transcrite par M. Schubart; la neuvième est l'œuvre de Wilcken. Cette dernière contient des papyrus acquis en 1899 et provenant d'Héracléopolis Magna. Les originaux furent brûlés dans le port de Hambourg sur le navire qui venait de les apporter en Allemagne, et il n'en reste plus que les copies prises rapidement en Égypte, immédiatement après la trouvaille. Une partie d'entre eux ont été déjà interprétés ou le seront prochainement par Wilcken lui-même dans le deuxième volume de l'*Archiv für Papyrus*

Digitized by Google

forschung. La publication est faite avec le soin et l'exactitude à laquelle les éditeurs nous ont accoutumés.

H. G.

Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete, herausgegeben von Ulrich Wilcken in Würzburg, Erster Band, Leipzig, Teubner, 1901, in-8°, VI-572 pages et deux planches.

Les découvertes de papyrus se sont multipliées tellement en Égypte et le nombre des documents trouvés devient si considérable que la *Papyrologie* a éprouvé le besoin très justifié de posséder sa revue spéciale où les questions qu'elle soulève seraient éclaircies ou discutées au jour le jour. M. Wilcken s'est mis à la tête de l'entreprise, et il a su s'assurer la collaboration de la plupart des savants qui s'occupent du déchiffrement ou de la mise en valeur des papyrus dans les différents pays de l'Europe. La première livraison du tome Ier a paru en 1899, la dernière en 1901, et l'ensemble forme un très gros volume qui, par la variété des sujets comme par l'autorité des auteurs, mérite d'être signalé chaudement à l'attention du public.

Il ne saurait être question de rendre compte des mémoires ou des articles de critique qui y figurent, mais il ne sera pas inutile d'en indiquer brièvement le contenu. Le directeur Wilcken a payé bravement de sa personne et il a fourni la matière d'un tiers au moins de ce premier volume : Catalogue général des Papyrus grecs et latins provenant de l'Égypte ; Fragments de manuscrits renfermant des romans grecs, l'un celui de Chariton déjà connu de longue date, l'autre inédit celui de Chioné, tous les deux détruits à Hambourg dans l'incendie du navire qui les avait apportés en Allemagne ; un morceau de Polybe; des éclaircissements et des corrections aux documents publiés au cours des années dernières, et je suis loin de tout citer. On remarque dans tous ces travaux la sagacité et la conscience dont M. W. a donné tant de preuves. Adolphe Bauer a donné une curieuse étude sur des actes de martyrs païens ; Collinet et Jouguet ont exposé l'histoire d'un procès plaidé devant le *juridicus Alexandreæ* dans la seconde moitié du IVe siècle après J.-C.; Grenfell et Hunt ont fourni l'analyse des Papyrus ptolémaïques conservés au Musée de Gizéh, et des rapports sommaires sur leurs fouilles du Fayoum ; Kenyon a fait connaître quelques fragments nouveaux d'Hérôdas. Le vieux Mommsen a tenu à honneur d'apporter sa contribution au journal nouveau, et il y a inséré quelques observations sur la monnaie égyptienne, tandis que M. Wilamowitz interprétait et restaurait deux pièces de vers, d'ailleurs médiocres, de l'époque d'Évergète II ; même un peu d'égyptologie s'est glissée dans le recueil avec la note de Spiegelberg sur le taureau sacré d'Hermonthis, le Boukis. Divers points de droit ont été examinés par Heinrich Erman, par Naber, par Stein, par Mitteis, et M. Hugo

Digitized by Google

Willrich a consacré des pages curieuses à quelques points de l'histoire des Juifs en Egypte. H. G.

Ægyptische Inschriften aus den Königlichen Museen zu Berlin, herausgegeben von der Generalverwaltung. — *I. Inschriften der ältesten Zeit und des Alten Reichs*, Leipzig, Hinrichs'sche Buchhandlung, 1901, in-8°, 72 pages.

C'est un service de plus que l'administration des Musées royaux de Berlin rend à notre science. On sait combien de monuments existent encore dans les collections européennes que personne n'a jamais vus sauf les conservateurs de ces collections, et qui pourtant mériteraient d'être connus : la direction du Musée Égyptien de Berlin a entrepris de les mettre tous à notre disposition, dans des conditions de bon marché telles que la publication fût accessible à chacun sans trop de sacrifices. La première livraison qui vient de paraître nous donne un spécimen de ce que sera l'ensemble de l'ouvrage.

Elle contient les monuments des temps archaïques et de l'empire memphite : tout ce que le musée Égyptien possède de la série archaïque tient sur une page, et n'a pas d'importance, mais les objets de l'empire memphite sont assez nombreux. La série de l'Ancien Empire s'est enrichie beaucoup depuis une douzaine d'années, et elle est devenue assez abondante. Cela n'a pas été sans nuire aux nécropoles de Gizèh ou de Sakkarah, et tel mastaba que j'ai connu complet encore en 1886 est plus d'à demi détruit aujourd'hui : pour en extraire quelques fragments bons à vendre et à exposer dans un musée, les Bédouins ne se sont pas fait faute de renverser et de briser des pans de murailles entiers. N'y aurait-il pas moyen pour les musées d'Europe de s'entendre pour ne pas acheter les débris de cette nature ? Le jour où les Bédouins ne pourraient plus tirer de gros profits de la destruction des mastabas, cette destruction cesserait promptement.

La plupart des inscriptions publiées dans ce premier fascicule n'offrent par elles-mêmes qu'un intérêt médiocre. Ce sont les poncifs ordinaires de l'Ancien Empire, proscynèmes à Anubis ou au dieu grand, menus du repas du mort, listes de domaines funéraires, légendes contenant les listes d'un haut personnage, rarement une formule d'exécration contre quiconque toucherait au monument. On tirera toutefois de ces documents beaucoup de détails curieux pour l'étude de la propriété funéraire ou de la hiérarchie égyptienne. De plus, bien que les copies aient été faites sans prétention au fac-simile, les signes qui présentaient des particularités d'exécution ont été reproduits en note avec leur forme exacte : la paléographie trouvera donc elle aussi son compte à cette édition. Peut-être n'aurait-il pas été inutile d'introduire des dessins au trait des figures et des scènes que les inscriptions accompagnent : l'augmentation de prix n'aurait pas été très forte et l'intérêt aurait été augmenté.

Digitized by Google

En résumé, publication bien faite et utile : on ne peut que souhaiter de la voir se poursuivre et s'achever rapidement avec la même exactitude et la même habileté.

G. Maspero.

Sande e Castro, **Égypte.** Paris, Popelin Tirère, 1902, in-8°, 504 pages.

L'auteur s'est proposé de faire un manuel qui comprît l'histoire entière de l'Égypte, depuis les origines jusqu'à nos jours. La tâche est énorme et pour être accomplie de façon adéquate, elle exigerait la collaboration d'un égyptologue, d'un helléniste, d'un arabisant et d'un homme politique : le livre de M. Sande e Castro ne saurait donc être pour la plus grande part qu'une compilation. Pour l'antiquité, il a suivi surtout l'histoire de M. Maspero et il en a extrait assez habilement la substance. Toutefois, il a mal relu ses notes ou mal corrigé ses épreuves, et il a plus d'une fois défiguré les noms propres égyptiens : Thoutmos, Aménôthès, Ahmos, Nectanébo sont devenus chez lui Uroutmos Amenhotys, Akmos, Nectambo, et il y en a d'autres. La partie la plus intéressante du livre, la seule qui contienne des détails originaux, est celle qui est consacrée à l'histoire contemporaine. M. Sande e Castro a vécu longtemps en Égypte, et il y exerce les fonctions de Juge aux Tribunaux Internationaux; il a raconté les événements qu'il a vus et il a exposé avec beaucoup de netteté le fonctionnement des institutions.

Malgré les défauts que j'ai signalés, l'ouvrage a sa valeur propre et il ne manque pas d'intérêt; pour qu'il eût toute son utilité il faudrait que l'auteur le revisât soigneusement et en effaçât toutes les fautes de noms propres qui s'y rencontrent. Ce n'est affaire que d'un peu d'attention, au moment où les épreuves de la seconde édition lui passeront par les mains.

H. G.

Capart, **Recueil de Monuments Egyptiens,** 50 planches phototypiques avec texte explicatif par Jean Capart, conservateur adjoint des Antiquités Égyptiennes des Musées Royaux, à Bruxelles. Bruxelles, A. Vromant et Cie, 1902, in-4°, 13 feuilles de texte non paginées et 50 planches en phototypie.

Le Recueil de M. Capart est dédié à M. Wiedemann : nul nom ne méritait de figurer en tête de ces pages plus que celui du savant qui a exploré si curieusement les petites collections provinciales de l'Europe et en a tiré tant de monuments égyptiens demeurés inconnus. M. Capart se propose, en effet, de faire en plus grand et avec plus de luxe ce que M. Wiedemann avait commencé avec des ressources

Digitized by Google

médiocres, d'extraire des Musées qu'il a visités les moindres comme les plus considérables, les objets qui lui paraîtront de nature à intéresser non-seulement l'égyptologue de métier, celui qui déchiffre, mais tous ceux qui s'occupent de l'archéologie et de l'art égyptien, même les critiques et les artistes qui n'ont point des notions fort nettes de l'Égyptologie. Le présent volume sera le premier d'une série qui pourra se prolonger indéfiniment, si le public lui fait bon accueil, ce que je souhaite. Il se compose de cinquante planches sur lesquelles sont reproduites par la phototypie les photographies des monuments choisis, et d'un texte explicatif dont M. C. a puisé les éléments dans ses propres notes ou dans les œuvres des Egyptologues qui avaient étudié les objets avant lui. Il ne s'est pas interdit, en effet, de publier des statues ou des stèles déjà connues, lorsque les figures qu'on en possédait lui ont paru insuffisantes : ce n'est pas moi qui l'en blâmerai.

Il s'est glissé çà et là dans ce premier Recueil quelques pièces, qui peut-être ne méritaient pas les honneurs d'une mise au jour aussi luxueuse ; mais elles sont rares, et presque partout le monument facsimilé se recommande par quelque particularité curieuse. Les statues y tiennent une grande place, ainsi qu'il était naturel, statues archaïques du Musée de Leyde, statues et groupes de l'Ancien Empire provenant principalement de Leyde et du Louvre, statues des deux empires thébains recueillies à Bruxelles, à Marseille, et ainsi de suite jusqu'à l'époque grecque. Les stèles sont aussi nombreuses, sinon plus nombreuses que les statues, mais moins intéressantes ; la plus importante parmi elles est, à coup sûr, la stèle archaïque du Musée de Leyde. Quelques fragments de bas-reliefs ou de sarcophages, un coffret à canopes de la XIIe Dynastie, plusieurs masques de momies, une boîte en bois du style libre de la XVIIIe dynastie, un panneau de porte en bois, un naos, un sphinx, divers menus objets complètent cette série. Les planches sont très bonnes en général, bien que parfois un peu tristes d'aspect, et elles permettent aux savants de se faire une idée très exacte du monument. Les notices sont fort abondamment documentées. M. C. est l'un des rares parmi les Egyptologues actuels qui connaissent à fond la bibliographie de notre science et il a réussi à citer presque toutes les notices qui avaient été consacrées aux faits qu'il étudiait. Peut-être aurait-il dû y joindre dans certains cas des jugements personnels sur les monuments qu'il décrivait. Si parfaites que soient les reproductions de certains objets, elles ne peuvent rendre l'original complètement, et les observations d'un homme qui voit bien, tel que M. C. sur les particularités de la technique ou du style, sur le poli de la pierre ou sur son grain, sur l'aspect des hiéroglyphes auraient été précieuses plus d'une fois.

Ce sont là des hésitations et des imperfections inévitables au commencement de toutes les entreprises de ce genre. M. Capart sera plus

Digitized by Google

sûr de lui-même au second volume qu'il ne l'était en ce premier. Je compte que le succès l'encouragera à continuer son œuvre et à la mener rapidement.

G. MASPERO.

J. BARTH. **Wurzeluntersuchungen** zum hebræischen und aramaischen Lexicon. Leipzig, Hinrichs, 1902, in-8°, IV et 61 pages.

M. le professeur J. Barth de Berlin, qui s'est acquis une renommée européenne par ses études grammaticales et lexicographiques dans le domaine sémitique, publie ses dernières recherches sur certaines acceptions hébraïques et araméennes. « Les exposés qui suivent, dit-il, au commencement de l'avant-propos, doivent en partie montrer les correspondances qui existent dans les langues parentes pour des racines hébraïques et araméennes et, dans quelques cas, distinguer les racines homonymes d'après leurs différentes origines. » Cette publication est, en quelque sorte, un supplément aux *Etymologische Studien* de l'auteur et une contribution aux *Homonyme Wurzeln* de M. Fr. Schulthess.

La valeur des travaux de M. J. B. est connue de tous les sémitistes et nous n'avons pas à faire ressortir l'érudition et le sens critique dont témoignent ces nouvelles pages, mais nous remarquerons que l'auteur a le mérite de soulever des questions neuves, soit sur des locutions hébraïques, soit sur des racines différentes confondues dans une même forme. Les solutions proposées pour ces questions sont très satisfaisantes et appellent l'assentiment du lecteur. Quelques-unes cependant prêtent au doute, et il nous a semblé que M. B. incline trop à chercher dans la riche langue arabe l'explication des divers sens qu'offre un mot hébreu et qui peuvent être dérivés d'une racine unique. L'imprimeur de cette revue ne possèdant que des types hébreux, une discussion ne peut être ici que très sommaire, et nous nous bornerons à de simples observations.

P. 4 : M. B. voit deux racines distinctes dans l'hébreu תאוה selon que le mot signifie « soupir » ou « désir ». Cependant le second sens peut sortir du premier; nous disons « soupirer après quelque chose » pour manifester un désir. Même observation pour אמר « gross, hoch sein », p, 5, qui, comme verbe transitif, devait signifier « élever ». Que le sens de « parler, dire » vienne de l'idée d'élever, l'hébreu en donne d'autres exemples : נשא « élever » et « parler », comme l'allemand *anheben* « élever la voix »; נבא qui a en hébreu le sens de prophétiser », signifie en arabe « être haut » et, à la seconde forme « annoncer une nouvelle ».

P. 17 : חבר « schœn sein » est faux pour l'hébreu, à mon avis; dans le passage de Job XVI, 4, il faut entendre « composer des

Digitized by Google

phrases » et non pas « schœne, zierliche Worte reden ». Le sens du verbe est « associer », d'où par dérivation « composer » ; analogue est l'arabe *'alifa* « unir « et *'allafa* « composer » ; et l'araméen רכב « se superposer, monter (à cheval) » au pe'al, et « composer » au pa'el.

P. 21 : « incliner vers » et « diriger vers » sont deux acceptions du syriaque חנא qui se concilient sans qu'il soit nécessaire de rapprocher deux racines arabes différentes. Même observation pour les divers sens de l'hébreu טפח, p. 26 : 1 « hat ausgebreitet » ; 2 « hegen, pflegen (Kinder) » ; 3 « überlaufen » ; 4 « schlug mit dem Stab ». Du sens de « développer » dérivent aisément les sens de « soigner, faire croître (des enfants) », « s'étendre, déborder » et « frapper en développant le bras », comme nous disons « allonger une gifle ».

Nous ne relevons pas d'autres rapprochements qui peuvent paraître contestables, tels que ceux des articles עמט, p. 35, et קצו, p. 44.

Cette importante dissertation est suivie d'un complément aux *Etymologische Studien* que M. B. fit paraître en 1893. Dans cet article l'auteur répond à la critique que M. S. Fraenkel avait faite des *Etym. Studien*. M. Barth accepte ou rejette les corrections proposées par M. Fraenkel ; la discussion, conduite de part et d'autre, avec autant de modération que d'érudition, jette une pleine lumière sur la plupart des points en litige.

Les deux dernières pages sont occupées par une table des mots hébreux et araméens expliqués dans l'ouvrage.

R. D.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, **Principaux auteurs de l'antiquité** à consulter sur l'histoire des Celtes depuis les temps les plus anciens jusqu'au règne de Théodose Ier, essai chronologique. Paris, Fontemoing, 1902, xv-344 p. (t. XII du *Cours de littérature celtique*).

M. d'Arbois de Jubainville ne nous donne pas encore cette histoire des Celtes que depuis si longtemps nous attendons de lui. Du moins, son nouveau livre constitue-t-il l'introduction nécessaire à cette histoire. Dans le tome I des *Rerum gallicarum et francicarum scriptores* de Dom Bouquet, de même que dans les *Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules*, de E. Cougny, les auteurs sont classés par catégories : d'abord les géographes, puis les historiens, enfin les auteurs qui ne sont ni géographes ni historiens; l'ordre chronologique n'est pas toujours suivi exactement; enfin, les fragments d'écrivains plus anciens cités par les historiens de l'antiquité ne figurent pas à la place qu'ils devraient occuper; on ne les distingue pas du texte dans lequel ils ont été intercalés et qui peut leur être postérieur de plusieurs siècles. M. d'A. de J., dans son énumération des sources de l'histoire des Celtes, a usé d'une méthode

Digitized by Google

chronologique rigoureuse et s'est efforcé de mettre, autant que possible, à leur date les fragments d'auteurs perdus. M. d'A. de J. ne s'est pas dissimulé les difficultés de cette tâche. Nous ne sommes jamais sûrs de l'exactitude des citations chez les auteurs anciens qui semblent avoir cité le plus souvent de mémoire, et qui indiquent rarement avec précision leurs références ; déterminer la date d'ouvrages sur lesquels nous n'avons point de renseignements directs et dont nous ne connaissons que quelques phrases est souvent difficile ; enfin, il est parfois impossible de décider si une description géographique comme celle que contient l'*Ora maritima* d'Aviénus est la transcription exacte de documents archaïques ou si au contraire elle n'est pas, en quelques parties, fantaisiste. Les fragments recueillis seraient-ils d'un bout à l'autre authentiques, qu'on pourrait encore se demander si, ainsi isolés du contexte, ils ont bien la valeur qu'on leur attribue.

S'il est nécessaire de ne pas se méprendre sur la valeur assez relative des citations d'ouvrages perdus et sur la précision des dates restituées par le concours d'ingénieuses hypothèses, il est utile que les derniers résultats de la science sur ce point soient condensés avec méthode et exposés avec clarté. C'est ce que ne manque pas de faire M. d'A. de J. Lorsqu'il s'agit d'auteurs bien connus, il se contente d'indiquer brièvement ce qu'on pourra trouver dans leurs ouvrages. Quant aux écrivains de la haute antiquité dont nous ne connaissons que quelques fragments, M. d'A. de J. rapporte en détail tout ce qui nous en a été conservé. Bien convaincu, d'ailleurs, que les renseignements que les auteurs grecs et latins nous ont transmis sur les Celtes sont manifestement insuffisants, il les commente non seulement à l'aide des inscriptions gallo-romaines, mais aussi à l'aide des textes irlandais qui semblent avoir gardé des traces visibles des idées, des coutumes et des traditions des anciens Celtes. Tel détail qui resterait inaperçu dans le texte de l'écrivain classique prend ainsi un relief inattendu. Par exemple, Plutarque rapporte que Vercingétorix se rendant à César fit faire à son cheval un cercle autour du vainqueur. M. d'A. de J. rappelle à ce sujet la croyance irlandaise qu'un cercle décrit de droite à gauche assurait une heureuse chance. Chez Poseidonios qui rapporte les mœurs des Gaulois du premier siècle avant notre ère, comme dans l'ancienne littérature irlandaise, on trouve l'usage de donner dans les festins le meilleur morceau au guerrier le plus brave et de recourir au duel entre les concurrents quand on ne pouvait s'accorder pour désigner ce guerrier. L'ouvrage de M. d'Arbois de Jubainville abonde en rapprochements de ce genre et il porte à trop de pages l'empreinte d'un esprit à la fois vigoureux et original pour que nous ne protestions contre l'excès de modestie de l'auteur qui dans sa préface (p. xv) nous fait entendre qu'il n'a fait que vulgariser les résultats de la science allemande.

G. Dottin.

Digitized by Google

Poeti Latini minori testo critico, commentato da Gaetano Curcio libero docente di letteratura latina nella R. Università di Catania. Vol. I. 1. *Gratti Cynegeticon* 2. *Ovidi. De piscibus et feris.* Acireale. 1 gr. in-8°, 90 p.

Un *Corpus* suit et chasse l'autre. Était-il indispensable de substituer dès maintenant aux *Poetae latini minores* de Baehrens un autre recueil, mis au courant, et où le texte fût établi avec moins de fantaisie ? Le public jugera. Si j'ai quelque doute, c'est surtout à la pensée du sort fait présentement à nos études. On lit moins les *Poetae majores :* restera-t-il du temps pour les autres ? Heureux les Italiens s'ils échappent à cette maladie de nos jours !

Afin qu'il n'y ait pas de malentendu, qu'on ne compte pas ici sur des trouvailles. Nous avons dans ce premier volume une bonne mise en œuvre des travaux récents avec quelques compléments et rectifications [1].

L'apparat est à peu près complet [2]. Le lecteur, j'en suis sûr, appréciera surtout le commentaire perpétuel et les Introductions de M. C. où il trouvera tout le nécessaire, ce qui, dans les sujets en apparence faciles, n'est nullement superflu. Tout cela a bien son mérite. Ci-dessous quelques objections de détail [3].

É. T.

---

1. La nouveauté consiste principalement dans la collation d'un Ambrosianus faite, pour les deux poèmes, par M. Sabbadini ; elle a servi à rectifier celle de Schenkl en quelques passages.

2. Je dis à peu près, parce qu'à mon sens il aurait fallu donner, pour les Cynégétiques, une collation complète de A (le ms. de Vienne). L'apparat ne la contient pas ; et souvent nous ne savons comment nous expliquer les italiques du texte.

3. Le nom de Pithou cité (mais déformé) p. xxxv, comme éditeur des *Halieutica*, est omis p. LI. — Dans le choix des sigles (Z. devait être expliqué), j'aurais voulu que l'Aldine fût désignée par une minuscule ordinaire, et non, comme les copies manuscrites, par une lettre grecque. — La disposition typographique et surtout le sommaire ferait croire, pour les *Halieutica*, à une suite qui n'existe certainement pas dans nos fragments. Je ne puis admettre avec M. C. (p. XLVIII) que les vers *Hal.* 49-81 soient une digression voulue. — P. 9, sur *Cyn.* 41, *Sætabis* est une ville, non un fleuve. — Où est l'avantage d'imprimer partout en italique la première lettre de *Hamus* parce que A la supprime ? Ne suffisait-il pas de nous avertir de cette orthographe une fois pour toutes? — N'eût-il pas fallu une note pour *Cyn.* 170, *adepta* ? M. C. s'attache si étroitement au texte du ms. de Vienne (A) qu'il veut nous faire accepter des vers inextricables, ainsi *Hal.* 30 (*intervenit*) ; 44 etc. La construction des vers, *Hali.*, 86 et 87, tels quels, est impossible. — De même avec la virgule ajoutée par M. C. à la fin de *Cyn.* 63. — P. 10, *Cyn.*, au v. 48, comment construire avec la leçon de Schenkl : *gravius tutela ? Passi* que conserve M. C. *Cyn.* 71, me paraît bien douteux. — Je ne sais pourquoi dans les Index la forme des mots n'a pas été conservée exactement. M. C. donne le nominatif des noms et adjectifs et une série de numéros : c'est incommode et insuffisant. Il manque au mot *armus* d'après la note même, un renvoi à *Cyn.* 160. J'ai trouvé aussi nombre d'obscurités, d'inexactitudes et de lacunes. — A côté des index de termes techniques de chasse et de pêche, pourquoi

Digitized by Google

JULIUS V. PFLUGK-HARTTUNG, **Die Bullen der Päpste bis zum Ende des zwölften Jahrhunderts,** Gotha, Perthes, 1901, in-8°, XII-426 p.

M. Pflugk-Harttung donne dans ce volume un exposé de l'ensemble de ses recherches sur les bulles des papes antérieurs au XIIIe siècle. Sous le nom de bulles il comprend seulement les grandes bulles, laissant de côté les petites, qu'on désigne en Allemagne sous le nom de *Breven*. De plus, il ne s'occupe que des éléments extérieurs et non de la rédaction ou du contenu des bulles. Enfin, il limite soigneusement ses observations et conclusions à la catégorie de documents qu'il a pu étudier : de Léon IX à la fin d'Eugène III, le compte donné est d'environ 588 bulles ; d'Anastase IV à la fin de Célestin III le compte a moins d'intérêt et n'est pas donné par l'auteur. Dans ces conditions, il importe assez peu que ce nombre de bulles originales ne comprenne pas les documents découverts depuis une quinzaine d'années ; la base déterminée par M. P.-H. est assez étendue et solide pour porter une étude méthodique et concluante. Pareille étude nous manquait encore. Le chapitre consacré aux bulles par Giry dans le *Manuel de diplomatique* donne l'état de la question en 1894 ; il fait connaître avec précision certains moments principaux de la diplomatique pontificale ; mais ces descriptions partielles n'éclairent que quelques parties du sujet. De là, dans cet exposé, des lacunes qui empêchent de saisir l'enchaînement et le développement graduel des faits. Il restait donc beaucoup à faire.

M. P.-H. a commencé son travail par un examen minutieux de tous les documents dont il disposait. Les résultats de cette analyse sont donnés dans la seconde partie de son livre (p. 141-426). Là on trouve sous le nom de chaque pape une description des éléments principaux des bulles de ce pape. C'est un répertoire d'un soin extrême. Après l'avoir constitué, M. P.-H. en est venu à classer et à interpréter les matériaux ainsi amassés ; quant à la méthode, c'est la partie synthétique de son livre (p. 1-141) ; quant au fond, c'est l'histoire de la chancellerie pontificale. Voici les titres des chapitres : I. Classification des documents pontificaux. II. Matière première et matériel utilisés. III. Bulles de plomb et cordelettes. IV. Scribes et écritures. V. Caractères de la diplomatique pontificale. VI. Influences subies et exercées. VII. Confection des bulles.

Dans ce cadre se trouvent rangées des observations souvent minutieuses et des explications quelquefois subtiles ; mais on ne s'en plaindra pas, car ce soin et cette ingéniosité de l'auteur permettent de dire qu'il est bien près d'avoir épuisé son sujet. Non seulement le développement de la chancellerie pontificale nous est retracé dans des

---

n'avoir pas réuni, en une liste, les faits exceptionnels de métrique, grammaire, syntaxe, vocabulaire, etc., qui sont relevés dans les notes ? — Les fautes d'impression ne manquent pas.

Digitized by Google

lignes nettes et continues, mais ce développement est expliqué d'une façon lumineuse par le jeu des influences qui l'ont provoqué et dirigé. Ainsi exposée, la diplomatique des papes apparaît comme déterminée par l'histoire de Rome et de l'Italie; surtout de 1050 à 1130, elle a enregistré, et avec quelle sensibilité, des réactions politico-ecclésiastiques dont nous chercherions inutilement la notation ailleurs. Des résultats pareils dépassent la diplomatique et enrichissent l'histoire générale.

L'auteur divise l'histoire de la chancellerie pontificale en quatre périodes. I. *La période ancienne* va jusqu'au début du pontificat de Léon IX (1048). Le développement de cette période est mal connu faute d'une documentation suffisante, mais le terme en est nettement marqué, avec la fin de Clément II. Jusqu'à ce moment, en fait d'influence étrangère, on ne constate guère que celle de l'écriture franque sur l'écriture curiale; de plus, les bulles de plomb ne portent que le nom des papes, sans représentation figurée. II. Du début de Léon IX à la fin d'Honorius II (1048-1130) c'est une *période de transition*. Elle est caractérisée par l'influence tantôt acceptée, tantôt rejetée de la chancellerie allemande, et, en fin de compte, par une véritable richesse d'invention. Il y a alors une manière allemande et une manière romaine de confectionner les bulles, et suivant qu'un pape est favorable à l'Allemagne ou soucieux d'autonomie, il impose à sa chancellerie le modèle qui convient. L'écriture, par exemple, avait la valeur d'un symbole. L'antique curiale semblait inséparable de l'expression des anciennes traditions d'indépendance et disait, même aux yeux, que rien ne devait être changé à Rome. Comme il fallait s'y attendre, Grégoire VII oppose un *schema* tout romain aux bulles germaniques de l'anti-pape Clément III. De même, chaque pape exerce alors une influence personnelle qui varie suivant que son caractère le porte à l'intransigeance ou aux compromis. Le résultat de ces variations est, à la fin de la période, un incontestable progrès. Avec Honorius II, les variations d'écriture prennent fin : la nouvelle curiale est définitivement constituée; les bulles de plomb sont caractérisées par le relief des têtes des apôtres; alors disparaissent les formules : *Scriptum* etc; *Datum et scriptum*, etc; la formule *Datum* est de rigueur. Au point de vue de la critique diplomatique ce sont des signes qui déterminent nettement une période. III. d'Innocent II à la fin d'Adrien IV (1130-1159), c'est *la période d'apogée*. Pendant ce temps, l'application et le goût des scribes de la chancellerie sont remarquables. Aussi les éléments des bulles, fixés pendant la période précédente, prennent-ils une forme plus achevée. L'analyse montre l'écriture nettement caractérisée, et le relief des têtes des apôtres sur les bulles de plomb atteste l'inspiration personnelle de l'artiste. IV .D'Alexandre III à la fin de Célestin III (1159-1198) c'est la *Période du type convenu*. Alors le travail de la chancellerie aug-

Digitized by Google

mente dans des proportions telles que les scribes ne mettent plus le même soin à leur travail. Un type convenu se fixe et on le reproduit servilement. Ici encore le changement s'affirme sur la bulle de plomb. C'est alors que les figures des apôtres ont pris cette forme hiératique et à peu près invariable qui leur est restée. « En résumé, la chancellerie apparaît comme un organisme d'une vie, et d'une culture de goût singulières. D'abord immobile et sûre de sa tradition, elle varie sous des influences étrangères, pour arriver de nouveau à une tradition et à un type convenu (p. 7) ».

M. P.-H. a écrit dans sa préface : « J'ai pu faire abstraction le plus souvent des nouvelles publications (depuis 1887), parce que mon *material* avait été considéré et pénétré par moi jusque dans le plus petit détail, et que, d'ailleurs, discuter ces publications m'aurait entraîné trop loin. » Il faut convenir que malgré le beau dédain pour la bibliographie[1], M. Pflugk-Harttung a renouvelé un des chapitres principaux de la diplomatique. C'est que le sujet est de ceux qu'on peut matériellement circonscrire, et que l'auteur le connaît à fond.

Louis Saltet.

Journal du docteur Prosper Menière. Paris, Plon, in-8°, 466 p. 7. fr. 50.

Ce *Journal* n'est pas très intéressant et n'offre guère de révélations. Il vaut surtout par les conversations du duc Pasquier (mais tout ce que dit Pasquier est rapporté plus au complet et plus exactement dans ses Mémoires), et par nombre de détails sur les dernières années de Lamartine et de Jules Janin. Conme l'indique le titre, l'ouvrage est avant tout un recueil d'anecdotes sur les salons du second Empire. Mais l'éditeur aurait dû contrôler ces anecdotes et veiller avec plus de soin à l'exactitude des noms propres. P.5, lire Montrond et non *Montron*. P. 17, « laborant » et non *laborent*. P. 29, « Arqua » et non *Arcua*. P. 33, Coigny et non *Cogni*. P. 74, 76, 77, 85, M. Dargaud et non *M. d'Argos* (cette faute, avouons-le, est incroyable). P. 91, il fallait mettre en note que Narbonne est mort, non à la suite de l'affaire de Dresde ou de Leipzig, mais à Torgau dont il était gouverneur. P. 109, lire Augeard et non *Audouard* (!), et Augeard, et non pas Besenval, était secrétaire des commandements de la reine. P. 144, Ménière qui s'intéresse tant aux élections de l'Académie, attribue à M. Legouvé le poème de son père, le *Mérite des femmes !* P. 176, lire Mme de Broc et non Mme de *Brock*. P. 183 ce « secrétaire », ce « croque-notes » se nommait Pellenc. P. 327, 328, 329, lire du Cayla et non

1. C'est ainsi que M. P.-H. ne mentionne même pas certaines critiques très justifiées dont sa classification des lettres pontificales, précédemment publiée par lui, avait été l'objet.

Digitized by Google

du Chayla. P. 364, lire Malet et non *Mallet.* P. 394, c'est une erreur de dire que « peu après le 21 janvier, le duc d'Orléans fut invité à quitter la France et à se réfugier en Angleterre » ; son voyage est antérieur à 1793. P. 397, lire Baraguey et non *Baraguay*. P. 401 (et 347), lire Krüdener et non *Krudner*. P. 402, lire Bellart et non *Bellard*. P. 403, pourquoi n'avoir pas suppléé le nom de Narbonne, si facile à trouver et déjà cité p. 89 ? P. 432 y a-t-il eu un amiral Lanusse ? P. 444 il eût fallu nommer en note Tissot, mais a-t-il vraiment porté la tête de Mme de Lamballe au bout d'une pique ? P. 459, on nous dit que l'empereur, *revenu de l'île d'Elbe*, eut peine à constituer un ministère, que lui-même « pressentait que la chose ne pouvait durer », et que lorsque Joseph lui demanda de le « maintenir à Madrid », il répondit en montrant son fils qu'il avait sur ses genoux : « celui-ci ne pourra même régner en France ! » ; il y a là une confusion, et Napoléon n'a pu dire ce mot qu'en 1814, et non en 1815.

A. C.

— Le fascicule 2 du tome II des *Finnisch-Ugrische Forschungen* (Helsingfors, 1902) contient les articles suivants : Paasonen, emprunts turcs en ostiak ; Qvigstad, emprunts norrois en lapon ; Setälä, l'étymologie du Sampo; plus trois recensions d'ouvrages, et une notice nécrologique sur l'ethnographe hongrois J. Jankó. — V. H.

— M. le capitaine L. Lamouche vient de publier un *Essai de Grammaire Languedocienne* (Paris, Welter, 1902 ; pet. in-4° de 200 p.), qui avait été précédemment couronné par la Société des langues romanes, et qui méritait à coup sûr cette distinction. Point de prétentions scientifiques dans ce petit livre : l'auteur se contente d'y décrire avec une précision suffisante les sons actuels du parler montpelliérain et passe ensuite à une analyse détaillée des formes. Ce qui complique un peu l'exposé, c'est qu'il a tenu à y comprendre le dialecte de Lodève, patrie du potier Peyrottes ; mais cet exposé est clair, malgré tout, fait avec un certain luxe de tableaux en ce qui concerne la nomenclature verbale. Je vois, à la p. 123, *pòrte* donné comme un radical atone, tandis que *pourtàn* aurait un radical tonique : c'est évidemment là une faute d'impression. Puis, est-il bien sûr (ainsi qu'il est dit, à la p. 178) que le suffixe *-ot*, à Montpellier, ne serve plus à former de nouveaux diminutifs? J'avoue que cela m'étonnerait. — E. B.

— La librairie Engelmann, de Leipzig, a entrepris de fournir au public une nouvelle édition, complètement remaniée, d'un des manuels d'histoire universelle les plus populaires pendant longtemps, et à juste titre, de l'autre côté du Rhin. C'est du *Lehrbuch der Weltgeschichte* de feu Georges Weber, de Heidelberg qu'il s'agit, et dont la *vingtième* édition avait paru en 1888. Peu après, l'auteur, connu par de nombreux travaux historiques et surtout aussi par sa grande *Histoire universelle* en quinze volumes, était mort et son manuel plus court en deux volumes n'avait plus été remanié depuis. L'éditeur a chargé M. le professeur Alfred Baldamus, de Leipzig, de revoir l'ouvrage, avec le concours de quelques autres savants, et le volume que nous venons de recevoir, le second de l'ouvrage — il y en aura quatre : *Antiquité. — Moyen âge. — Temps modernes. Histoire contemporaine*) —

Digitized by Google

qui renferme l'histoire du moyen âge, montre avec quel soin la revision a été faite, et combien le texte en a été augmenté (*Georg Weber's Lehr = und Handbuch der Weltgeschichte, 21e Auflage, Bd II : Mittelalter*. Leipzig, Engelmann, 1902, in-8°; prix : 7 fr. 50 c.). Il compte 786 pages pour les 512 de la précédente édition. M. Baldamus y a fait entrer l'histoire de l'Extrême-Orient et a remanié presque tous les paragraphes, en y ajoutant maint alinéa nouveau. L'*histoire de la civilisation* a été également développée. Des considérations générales sont ajoutées au début et à la fin des périodes historiques. L'esprit général de l'ouvrage, dont les jugements, équitables d'ordinaire, et l'impartialité, remarquable à notre époque de querelles nationales et religieuses, faisaient un des principaux mérites du travail du regretté directeur de Heidelberg, n'a pas été modifié pourtant et nous espérons qu'il en sera de même pour les époques plus rapprochées de nous. — R.

— La Société historique du Bas-Rhin, dans sa revue dirigée par M. Aloyse Meister, professeur à l'Université de Munster (*Annalen des Historischen Vereins für den Niederrhein, insbesondre die alte Erzdiocoese Koeln*), publie depuis quelque temps des cahiers supplémentaires qui renferment des inventaires sommaires des petites Archives communales de la Prusse rhénane et de la Westphalie. Nous venons de recevoir le sixième de ces suppléments (Beiheft VI, [vol. II], p. 101-214], Koeln, J. W. Boisserée, 1902, in-8°), dans lequel M. le Dr Armin Tille publie le catalogue des archives locales (ecclésiastiques et civiles) des cercles d'Erkelenz, de Geilenkirchen et de Heinsberg. On comprend de quelle utilité sérieuse peut être pour les amateurs dans le domaine de l'histoire provinciale un guide de ce genre, qui leur apprend à trouver des renseignements dans des localités où peu d'entre eux auraient le loisir et les moyens d'aller fouiller des dépôts qui ne sont pas vraiment publics. L'histoire générale de l'Empire elle-même profitera par occasion de ce dépouillement intelligent mis à la disposition des travailleurs. — N.

— M. Charles Haskins, de l'Université de Harvard, nous envoie le tirage à part de son intéressante étude sur Robert Petit, dit le Bougre, le premier inquisiteur papal envoyé par Grégoire IX dans le nord de la France, dans la première moitié du XIIIe siècle (*Robert le Bougre and the beginning of Inquisition in Northern France, I-II*, American Historical Review, April-July 1902, 44 p. in-8°). Il y ajoute, en les discutant avec une critique prudente et sûre d'elle-même, une série de détails nouveaux à ce que nous savions déjà par M. Lea et d'autres devanciers, sur l'homme et sur son œuvre, d'après des documents recueillis à Rome et à Paris. — R.

— Nous avons parlé l'année dernière du premier volume d'un ouvrage que M. Conrad Beyerle, professeur à l'Université de Fribourg, avait publié sur la propriété foncière et les statuts municipaux de Constance au moyen âge. Nous venons de recevoir un nouveau volume de ce travail (*Die Konstanzer Grundeigentumsurknnden der Jahre 1152-1371*, Heidelberg, Winter, 1902, VII, 536 pp. in-8°; prix : 20 fr.) qui renferme, pour ainsi dire, les pièces justificatives de cette étude, en nous offrant les documents relatifs à la propriété foncière de la vieille ville épiscopale, depuis les querelles entre les bourgeois et l'abbaye de Kreuzlingen, en 1152, jusqu'à la révolte des corporations d'arts et métiers, en 1370-1371. Ces pièces sont en majeure partie inédites, et empruntées soit aux archives de Constance même, soit à celles de Carlsruhe et de Frauenfeld en Thurgovie. Le but de l'auteur est plutôt d'étudier la nature juridique de ces contrats, actes de

Digitized by Google

vente, etc., que leur valeur historique ; c'est ce qu'il fera dans la *seconde* moitié de son *premier* volume, qui paraîtra plus tard. Il annonce également l'apparition prochaine d'un recueil des *Stadtrechte* de Constance. — E.

— Dans la collection des *Ausgewaehlte Kirchen=und dogmengeschichtliche Quellenschriften* publiée par M. le professeur Krüger, à Tubingue, M. W. Koehler, *privat-docent* à Giessen, vient de publier un recueil de pièces destinées à orienter les historiens et les théologiens sur la querelle des indulgences. (*Dokumente zum Ablassstreit von 1517*, Tubingen u. Leipzig, Mohr, 1902, VIII, 160 p. in-8°; prix : 3 fr. 75). On y trouvera les plus anciens documents sur cette controverse si brûlante au moment de la Réforme, depuis la lettre de l'archevêque Pontius d'Arles (1016?) et la bulle d'Urbain II (1091) jusqu'à celle de Léon X (1515), les opinions des docteurs du moyen âge, Abélard, Saint Thomas d'Aquin, Pierre Olivi, Jacques de Jüterbok, etc., ainsi que les premiers sermons de Luther sur le sujet, ses quatre-vingt-quinze thèses ainsi que les antithèses de Wimpina et Tetzel. M. Koehler a mis en tête une bibliographie complète des travaux afférents, mais il n'a ajouté aux sources ni notes, ni commentaires, qui ne rentraient pas dans le plan de cet utile petit recueil. — E.

— M. Paul Herre, élève de M. Erich Marcks, a conçu l'idée de retracer un tableau général de l'attitude des puissances européennes à l'occasion de la guerre que la république de Venise dut soutenir contre les Ottomans, pour la défense de son royaume cypriote, de 1570 à 1573. Il raconte d'abord, dans un premier volume (*Europaeische Politik im Cyprischen Kriege, 1570-1573, Theil I : Vorgeschichte und Vorverhandlungen*. Leipzig, Dieterich, 1902, XI, 165 p. in-8°), les efforts faits par la seigneurie, avec l'appui du pape Pie V, pour organiser une ligue générale de la chrétienté contre les infidèles, efforts contrecarrés surtout par l'attitude de la politique française, et qui devaient aboutir finalement à la victoire de Lépante. Mais son récit, appuyé sur le dépouillement consciencieux de la littérature diplomatique imprimée, si riche sur ce sujet, ne nous mène qu'au seuil des négociations définitives, ouvertes à Rome le 1er juillet 1570. Quand la suite nous parviendra, il y aura lieu de revenir sur cet intéressant travail. — R.

— Le nombre de ceux n'est pas considérable en France, même parmi les littérateurs de profession, qui connaissent de plus près le Normand Jean-François Sarasin, l'homme du salon des Précieuses, le poète satirique des boudoirs, l'historien de Wallenstein, le protégé des Bouthillier et des Condé, le familier du cardinal de Retz. On ne peut donner tort à M. Albert Mennung quand il déclare dans la préface de sa volumineuse monographie (*Jean-François Sarasin's Leben und Werke, seine Zeit und Gesellschaft*, Bd. I. Halle. Niemeyer, 1902, XXXI, 435 p. in-8°, portrait; prix : 15 fr.), que l'étude détaillée de l'écrivain et de l'homme l'a mené sur un « terrain absolument vierge », puisque les quelques pages que lui ont consacrées ses plus récents éditeurs ou biographes sont remplies de lacunes et de grossières erreurs. On trouvera peut-être que c'est beaucoup de consacrer deux gros volumes à l'ami de Descartes, de Chapelain et de Scarron; mais on est touché d'autre part du zèle infatigable avec lequel M. Mennung a réuni sur Sarazin tant de minutieux renseignements, en partie inconnus ou du moins oubliés, et de l'admiration intelligente qu'il professe pour la littérature française du XVIIe siècle. Quand il aura terminé son travail — (le premier volume s'arrête en 1648) — le savant allemand aura élevé à la mémoire du poète normand un monument que pourront lui envier bien des écrivains plus célèbres de son temps. Et l'historien politique comme celui de la civilisation trouveront dans le *Sarasin* de M. Men-

Digitized by Google

nung une foule de détails qui les intéresseront en dehors de toute étude littéraire proprement dite. — R.

— Ayant déjà parlé plus longuement, à deux reprises, dans cette Revue, de l'utile catalogue des brochures et feuilles volantes de la Bibliothèque royale de La Haye, nous pouvons nous borner à signaler l'apparition du quatrième volume du volumineux travail bibliographique de M. le bibliothécaire W. P. C. Knuttel (*Catalogus van de pamfletten-verzameling berustende in de Koninklijke Bibliothek...* S'Gravenhage, Algemeene Landsdrukkerij, 1902, 414 p. in-4°). Il embrasse les années 1714 à 1775 et renferme les titres de 2911 pamphlets politiques, économiques, littéraires ou religieux (n°s 16202 à 19113), dont un certain nombre tout au moins n'intéresse pas seulement l'histoire des Pays-Bas mais aussi celle de l'Europe en général et celle de la France en particulier, pour la majeure partie du XVIIIe siècle. Une table alphabétique des auteurs clôt ce volume, comme les précédents ; mais l'immense majorité de ces publications, plus ou moins éphémères, et souvent bien curieuses pour l'étude de l'opinion publique de ces temps, est naturellement anonyme. — R.

— M. Paul Haake, chargé par la *Commission d'histoire saxonne* d'éditer la correspondance d'Auguste II, roi de Pologne et électeur de Saxe, tout en préparant une histoire plus détaillée du règne de ce monarque, a voulu résumer en un opuscule préliminaire son impression générale sur la vie de l'homme, du soldat et du souverain (*Koenig August der Starke, eine Charakterstudie*, München, Oldenbourg, 1902, 27 p. in-8°). Cet essai sur Auguste le Fort, écrit avec chaleur et avec une conviction sincère, doit montrer que derrière le personnage voluptueux, plus ou moins légendaire, d'après M. Haake, se cache un homme d'État et une individualité géniale et puissante (*ein genialer Gewaltmensch*), une espèce d'Alcibiade moderne. Nous craignons bien que la protection capricieuse accordée aux beaux-arts, la bravoure, les intrigues politiques qui aboutirent à la réunion momentanée de la couronne des Jagellons avec le chapeau électoral de ses ancêtres, ne suffisent pas aux yeux de l'histoire impartiale pour faire d'Auguste « le géant cosmopolite » que M. Haak s'imagine avoir découvert dans l'amant d'Aurore de Koenigsmarck. — R.

— M. l'abbé Uzureau nous fait parvenir toute une série de nouveaux mémoires, tirages à part de sa revue, l'*Anjou historique*, ou des publications de la *Société d'agriculture, arts et sciences* d'Angers. Deux d'entre eux se rapportent à l'ancienne Académie de cette ville et nous font connaître le personnel de la Société sous l'ancien régime et les travaux, fort insignifiants d'ailleurs, que produisaient les robins, les hobereaux et les ecclésiastiques qui se partageaient les fauteuils. (*Ancienne Académie d'Angers; Membres titulaires et associés, 1685-1793. — Ancienne Académie. Travaux présentés aux séances.* Angers, Germain, 1902, 34 p., 74 p. in-8°). Dans l'étude. *Les Angevins et la famille royale à la fin de l'ancien régime* (Angers, Siraudeau, 1902, 60 p. 8°), l'auteur a réuni bon nombre de témoignages authentiques de la plate servilité avec laquelle les autorités, ecclésiastiques surtout, pleurèrent Louis XV, « le héros chrétien » ou encensèrent Louis XVI, Marie-Antoinette et leur famille. L'*Histoire d'un troupeau sous le Directoire* (Angers, Germain, 1902, 7 p. 8°) nous raconte les pérégrinations d'une douzaine de béliers et de brebis espagnols, acquis par l'administration de Maine-et-Loire et renvoyés finalement à Rambouillet. Enfin, la brochure *Les filles de la Charité d'Angers pendant la Révolution* (Angers, Siraudeau, 1902, 61 p. 8°) nous entretient des vexations auxquelles furent en butte celles de ces sœurs qui refusèrent le ser-

Digitized by Google

ment civique et surtout de la fin tragique de deux d'entre elles, les sœurs Marie-Anne et Odile, fusillées au Champ des Martyrs, en février 1794. M. Uzureau nous aurait certainement plus intéressé aux malheurs de ces victimes de la Terreur si, dans le panégyrique qu'il fait de ces saintes futures auxquelles le pape a promis des autels (p. 59), il n'avait trouvé nécessaire de glisser des tirades contre « la *monstrueuse* doctrine de la liberté de conscience, cette source empoisonnée d'où découlent toutes les erreurs modernes », paroles regrettables en n'importe quelle bouche et doublement regrettables dans celle d'un représentant attitré de la religion du Christ. — R.

— A l'occasion du cinquantième anniversaire du doctorat de l'historien Ernest Duemmler, le directeur actuel de la publication des *Monumenta Germaniae*, la *Société historique de Thuringe et de Saxe* a fait remettre au savant berlinois, qui la présida pendant près de trente ans, un volume de mémoires (*Festschrift des Thüring. — Saechsischen Geschichtsvereins dem Vorsitzenden der Central-Direktion der Monumenta Germaniae, Herrn Geh. Oberregierungsrath Dr Ernst Dümmler*. Halle, Anton, 1902, 139 p. 8°). Ce volume renferme des travaux de quatre savants différents. M. Gustave Herzberg, le successeur de D. à la présidence, raconte l'histoire de l'association savante, depuis sa fondation en 1819; M. R. Brode a fourni une biographie de Jean-Pierre de Ludwig, historien célèbre dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et chancelier de l'Université de Halle; M. Max Perlbach analyse un recueil d'ordonnances du magistrat de Strasbourg (1518-1673), conservé à la bibliothèque de cette ville. Mais le travail le plus intéressant pour le grand public est celui de M. Walter Schultze sur *la Candidature Hohenzollern en Espagne et le comte de Bismarck*, qui discute et rectifie sur divers points le récit classique de Sybel et s'inscrit en faux contre l'opinion, toujours encore dominante en Allemagne, qui prétend que Napoléon III et Gramont voulaient à tout prix la guerre, dès les premières phases du conflit : c'est un ingénieux exemple d'interprétation des dépêches diplomatiques contemporaines avec toutes les ressources de la critique historique. — R.

— M. Gustave Störring, qui publie aujourd'hui *Die Erkenntnistheorie von Tetens, eine historisch-kritische Studie*. (Leipzig, Engelmann, 1901. In-8°, 160 p.) avait déjà publié, en 1900, chez le même éditeur, des *Vorlesungen über Psychopathologie in ihrer Bedeutung für die normale Psychologie mit Einschluss der psychologischen Grundlagen der Erkenntnistheorie*. C'est donc un théoricien de la Connaissance. Tetens qu'il étudie présentement fut professeur de philosophie à Kiel, de 1777 à 1789, après avoir enseigné la physique à Bützow. Son principal ouvrage est un essai philosophique sur la nature humaine et son développement (1777). Contemporain de Kant, il connut et utilisa la Dissertation de 1770, sans en comprendre certains passages, et put avoir à son tour quelque influence sur son illustre collègue. Toutefois, leurs rapports semblent se réduire à une dépendance commune de Hume et de Leibniz. Cette dépendance, en ce qui concerne Tetens, est fixée par M. Stoerring dans deux chapitres spéciaux (p. 125 et 148), qui constituent la principale portion de la deuxième partie, ou partie historique. La première partie ou partie systématique qui remplit les deux tiers du volume, expose la théorie de la Connaissance, telle que l'enseigne Tetens. Cette théorie, comme celle que professa Kant, constitue une synthèse entre celle de Hume et de Leibniz. Le point de départ de Tetens est celui-ci : nos premières connaissances sont *sensibles* et se distinguent des connaissances rationnelles en ce qu'elles sont des jugements de sentiment, et que la pensée y a moins de part, tandis qu'elle a le

Digitized by Google

plus de part aux connaissances *rationnelles*. Tetens est négligé, difficile à lire, plein de contradictions apparentes qui rebutent le lecteur. Aussi a-t-il été peu compris jusqu'ici. Le travail de M. Störring est donc utile et méritoire; on lui saura gré de l'avoir entrepris. — Th. Schœll.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 janvier 1903.

M. Émile Chatelain, élu dans la dernière séance en remplacement de M. Eugène Müntz, décédé, et dont l'élection a été approuvée par M. le Président de la République, est introduit en séance.

M. Georges Perrot annonce que M. le duc de Loubat met à la disposition de l'École française d'Athènes une nouvelle somme de 10,000 fr.

M. Salomon Reinach annonce, de la part de MM. de Gérin-Ricard et l'abbé Arnaud d'Agnel, la découverte, faite à Ventabren, entre Marseille et Aix, d'une sépulture à incinération. La tombe était surmontée d'un petit mausolée dans les ruines duquel on a trouvé deux inscriptions. La première, en caractères grecs, se compose de deux noms indigènes : Ουενιτοουτα Κουαδρουνια; la seconde, en caractères latins, comprend deux noms celtiques : *Vectit(us) Biraci*. Les deux derniers sont connus; les deux premiers sont nouveaux et présentent de l'intérêt pour les études celtiques ou celto-ligures.

M. Schlumberger rend compte d'un rapport de M. Maurouard, chargé d'affaires de France à Athènes, sur le classement, parmi les monuments nationaux du royaume de Grèce, de deux des plus importantes constructions franques qui subsistent dans ce pays et conservent le souvenir de la domination des Villehardouin dans la péninsule de Morée au XIIIe siècle, à la suite de la quatrième croisade. Ces deux ruines franques sont celles de la forteresse Chlemoutzi ou Clermont, auprès de la mer, au sud de Cyllène, et celles de l'église Sainte-Sophie d'Andravida, capitale des Villehardouin. M. Schlumberger fait remarquer que c'est la première fois que le gouvernement grec se préoccupe de protéger officiellement les monuments francs si nombreux sur son territoire.

M. Clermont-Ganneau achève la lecture de son mémoire sur le mont Hermon et son dieu.

M. Daniel Serruys termine sa communication sur les lettres d'Ignace, patriarche de Constantinople.

M. Philippe Berger communique un mémoire de M. Perdrizet sur une inscription grecque d'Antioche. M. Perdrizet a pu en restituer le texte, qui est celui, cité par Lucien, d'un oracle en vers, rendu par Alexandre d'Abronotichos, oracle qui obtint un succès prodigieux et qui fut gravé sur toutes les portes pour préserver les maisons de la peste : « Phébus à la chevelure vierge écarte le nuage de la peste ».

M. G. Schlumberger lit une note de M. Bréhier, professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, sur l'introduction du crucifix en Gaule. M. Bréhier établit que c'est en Syrie et probablement chez des nestoriens que la crucifixion a d'abord été représentée. Un passage de Grégoire de Tours (*In gloria martyr.*, 22) montre que le crucifix apparaît en Gaule dans une peinture d'une église de Narbonne. La vue du Christ étendu sur la croix, presque nu, excita le scandale, et, à la suite du songe d'un prêtre, l'évêque dut faire recouvrir l'image d'un voile. Or Narbonne était au VIe siècle une des principales colonies de ces marchands syriens établis dans toutes les grandes villes de l'Occident. Il est donc permis de croire que ce furent des Syriens qui introduisirent en Gaule cette nouveauté; mais de longues années se passèrent avant qu'elle entrât dans la vie religieuse des Occidentaux.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy-en-Velay, imprimerie Régis Marhcessou

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 16 février — 1903

Périer, Grammaire arabe. — Fleury et Soualah, L'arabe pratique et commercial. — Altmann, Les sarcophages antiques. — Guignebert, Tertullien. — Rott, Les agents de France en Suisse, I et II. — Canton, Napoléon antimilitariste. — Fagniez, Le duc de Broglie. — Glachant, Le théâtre de Hugo. — Lounsbury, Shakspeare et Voltaire. — G. Smith, Moyen-écossais. — L'Ancestor, III. — Nordby, Les littératures du Nord et la littérature anglaise. — Franklin, La vie à Paris sous Louis XVI. — D'Hauterive, La Moldavie. — Cheradame, L'Europe et la question d'Autriche. — Boyé, Les Hautes-Chaumes. — Fray Candil, Études littéraires. — Dubois, Exercices espagnols. — Collection des grands artistes et des villes d'art célèbres. — R. de Lichtenberg, La peinture moderne. — Peltzer, L'art hollandais. — Académie des inscriptions.

J. B. Périer : **Nouvelle grammaire arabe.** Paris, Leroux, 1901, viii-296 pp. — Fleury et Soualah : **l'arabe pratique et commercial.** Alger. Jourdan, 1902. x-333 pp. 8°.

La grammaire arabe de Silvestre de Sacy a donné une forme définitive à une manière de comprendre la linguistique de l'arabe. Renonçant à y trouver les mêmes principes et la même logique que dans les langues classiques, l'auteur adoptait la méthode des grammairiens arabes et traçait les règles les plus importantes de l'arabe savant. Pour achever l'œuvre, il fallait seulement pousser plus avant l'étude des grammairiens orientaux et illustrer après eux leurs théories par l'observation de nouveaux faits, c'est-à-dire par le choix d'exemples tirés des principaux écrivains. C'est à cette tâche que s'employèrent quelques-uns des élèves qui, de tous les points de l'Europe s'étaient réunis autour de la chaire du maître, à l'Ecole des Langues Orientales de Paris. Mais leurs études mêmes devaient les conduire à cette constatation attendue, c'est qu'il n'y a point une syntaxe arabe, mais des syntaxes ; que la morphologie elle-même n'est point une ; qu'en dehors même de toute question dialectale, la langue des diverses parties des Mille et une Nuits par exemple, diffère de celle du Coran aussi complètement que le latin de Plaute de celui du Digeste, la syntaxe de Motanebbi aussi pleinement de celle d'Ibn Khaldoun que la grammaire de Virgile de celle de Tacite. On en arrivait donc à recueillir, à coordonner un nombre considérable de faits, qui réunis dans le cadre de la grammaire de de Sacy menaçaient sans doute de la faire éclater ; mais on formait des monuments d'ingéniosité et de délicate recherche

Digitized by Google

dont le type le plus parfait est l'excellente troisième édition de la grammaire de Wright, revue par feu Robertson Smith et par de Goejé. Des secours nouveaux étaient venus de l'étude des langues voisines, et tout en éclairant certains points obscurs de la grammaire arabe, des travaux importants rapprochaient de nous la future grammaire comparée des langues sémitiques.

Cependant les conditions nouvelles de la vie matérielle, en rapprochant le monde arabe de la société européenne, forçaient à considérer de plus en plus l'arabe comme une langue vivante, et les jeunes arabisants, encouragés d'ailleurs par les maîtres de l'orientalisme, tournaient résolument le dos à la doctrine qui voudrait faire de l'ignorance des dialectes modernes un principe de linguistique, pour se consacrer à des études prises sur le vif, qui subissent plus ou moins directement l'influence des théories nouvelles de la linguistique et dont on ne peut encore prévoir les conséquences pour l'étude de l'arabe dit littéral.

S'il faut placer au premier rang les travaux qui apportent aux études orientales le progrès et la vie, on comprend qu'il soit nécessaire de mettre l'enseignement de l'arabe à la portée de travailleurs mal préparés à des études complexes, et soucieux surtout de résultats pratiques. C'est donc avec une faveur particulière que la masse du public a accueilli tous les petits traités où l'étude de l'arabe littéraire et des dialectes modernes est facilitée, aux dépens parfois de la logique et de la réalité des faits. La très consciencieuse grammaire de M. Périer mérite une bonne place parmi ces ouvrages : les 162 pages consacrées à la morphologie contiennent des tableaux très clairs et très commodes : elles rappellent beaucoup par ailleurs les chapitres moins étendus que M. Houdas a consacrés à l'arabe littéral dans son excellente, et toute pratique, grammaire. Pour la syntaxe, M. Périer a fait une œuvre vraiment personnelle : il a recherché lui-même la plupart des exemples qu'il cite, il a mis en vedette les plus caractéristiques à la manière de Lhomond, pour qu'ils constituent des règles ; il a groupé les différents phénomènes d'après des principes qui se rapprochent autant que possible de ceux de la grammaire française classique. Son travail a été fait avec soin et patience ; l'exécution typographique est bonne, et ce gros volume sera certainement fort utile aux travailleurs mal préparés à une étude aussi délicate que celle de la grammaire arabe et peu curieux de comprendre tous les phénomènes de la langue qu'ils étudient.

Le manuel de MM. Fleury et Soualah s'adresse aux personnes très pressées qui veulent apprendre rapidement les éléments de l'arabe usuel et entrer aussitôt en relations avec les indigènes : il est visible que ces petites leçons bien graduées, qui rappellent la méthode fort pratique suivie dans ses manuels par feu Ben Sédira, ont été rédigées par des maîtres qui ont l'habitude de l'enseignement élémentaire. Les textes qui accompagnent la méthode sont intéressants, mais ils ne

Digitized by Google

répondent pas, semble-t-il, au but essentiellement commercial de l'ouvrage ; ce livre se termine par un lexique composé avec soin.

GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

Walter ALTMANN. **Architectur und Ornamentik der antiken Sarkophage.** Berlin, Weidmann, 1902, 112 p. in-8°.

Ce travail est le développement d'une thèse d'Université écrite par un élève de M. Carl Robert. M. Altmann s'est proposé d'utiliser le riche matériel mis à la disposition des archéologues par la publication des *Antiken Sarcophagreliefs*, et d'étudier les formes et l'ornementation des sarcophages sans se préoccuper des sujets qui les décorent. La première partie de sa monographie est consacrée à l'architecture des sarcophages. Après avoir cherché en Égypte l'origine de ce type de monument funéraire, et en avoir montré les transformations à Chypre et en Lycie, il étudie les principales formes qu'il prend en Grèce et en Italie : 1° le sarcophage exécuté à l'imitation de la maison ou de l'héroon ; 2° la θήκη et les ossuaires en terre cuite, tels que les *pithoi* ou les récipients en forme de coffre dont les nécropoles de Chypre ont fourni des spécimens (p. 27, fig. 7) ; 3° les sarcophages en forme de lit funéraire, comme les sarcophages étrusques dont M. A. établit la chronologie ; 4° ceux qui affectent la forme d'un autel, et dont le monument de Cornelius Scipion est le type le plus connu ; 5° les sarcophages ovales à décor strié (*bacellati*), souvent décorés de têtes de lions, comme celui du Palais Barberini. Enfin, l'auteur signale comme une création de l'époque des Antonins le sarcophage à colonnes qui semble emprunter à la décoration murale ses éléments architecturaux. La seconde partie est consacrée à l'étude de l'ornementation, guirlandes de type grec et de type romain, décor du couvercle et des petits côtés ; elle se termine par une conclusion intéressante où l'auteur établit les dates des différents types de sarcophages romains.

Il faut savoir gré à M. A. d'avoir donné une étude d'ensemble sur la question. Son travail rendra certainement des services. Il eût été plus complet, si l'auteur avait passé moins brièvement sur certains types de monuments, par exemple sur les sarcophages de Clazomène, qu'il mentionne en quelques mots (p. 11). Il est aussi à regretter qu'il n'ait pu faire son profit des récentes fouilles du P. Delattre, auxquelles est due la découverte de beaux sarcophages dont les couvercles sont ornés de figures couchées (*C. R. Acad. Inscr.*, 1902, p. 61). Mais on ne saurait lui en faire un reproche. Voici peut-être le plus grave défaut de ce travail d'ailleurs très méritoire. L'auteur s'en est tenu rigoureusement à la division par types. Il en résulte que l'évolution historique n'apparaît pas clairement. Il n'aurait pas été impossible de

Digitized by Google

concilier la méthode d'analyse et la méthode historique. L'exposition aurait gagné en netteté si, par exemple, M. Altmann avait constitué la première série avec les *pithoi* et les ossuaires primitifs, qu'il faut chercher après l'étude consacrée à des monuments tels que le sarcophage des Amazones à Vienne.

M. C.

Ch. Guignebert, **Tertullien**, étude sur ses sentiments à l'égard de l'Empire et de la société civile. Paris, Leroux ; in-8° de xxiv-619 pages.

La thèse de M. Guignebert témoigne d'un labeur énorme et d'un effort souvent heureux pour résoudre l'un des plus délicats parmi les problèmes historiques : la question des rapports du christianisme primitif avec l'État romain. Pourquoi l'État romain a-t-il d'abord si cruellement persécuté l'Église, puis s'est-il brusquement rallié au christianisme ? C'est de nos jours seulement que la question a été posée scientifiquement. L'on a renoncé enfin à déclamer contre l'un ou l'autre des deux adversaires ; on cherche à les comprendre tous les deux, à pénétrer les raisons profondes qui les ont mis si longtemps aux prises pour les jeter enfin aux bras l'un de l'autre. Je ne dis pas que M. G. ait résolu la question tout entière : y arrivera-t-on ? Mais du moins il l'a posée nettement, et il apporte une solution partielle, ce qui est beaucoup. Il montre dans le christianisme primitif la persistance de deux courants : celui des rigoristes, représenté surtout ici par Tertullien ; celui des modérés, représenté par les chefs de l'Église. Les modérés l'emportèrent ; et c'est pour cela que la réconciliation fut possible entre l'Église et la société. Voilà qui est juste ; mais c'est peut-être trop simplifier les choses.

Il y a dans le livre de M. G. deux éléments assez divers : une étude psychologique sur les sentiments de Tertullien, et une étude historique sur les rapports de la religion nouvelle avec l'État païen. Ces deux études se poursuivent parallèlement d'un bout à l'autre ; elles se mêlent sans cesse dans l'enquête ; elles se complètent évidemment dans la pensée de l'auteur. Ce mélange, c'est l'originalité du livre ; c'en est peut-être aussi le point faible.

Parmi tous les écrivains chrétiens antérieurs à la paix de l'Église, M. G. a cru devoir en choisir un, qu'il placerait au centre de son enquête ; et il est allé droit à Tertullien. On ne saurait s'étonner de ce choix. Tertullien est éminemment *représentatif*, et par l'étendue de son œuvre, et par son originalité, et par ses emprunts mêmes, et par son influence ; il résume presque toute la pensée chrétienne des générations précédentes, et il a exercé une action décisive sur les suivantes, au moins en Occident. M. G. a dépouillé son auteur avec une patience jamais lasse ; il a recueilli avec soin tous les textes qui pou-

Digitized by Google

vaient éclairer ses sentiments à l'égard de l'Empire (1re partie), de la société civile (2e partie), et de la vie pratique (3e partie). Il l'interroge avec une curiosité méthodique de reporter ou d'économiste, et s'arrête à l'extrême limite où la curiosité touche à l'indiscrétion. Tertullien, il est vrai, ne répond pas toujours; non qu'il se dérobe — il ne s'est jamais dérobé; — mais, tout simplement, il a oublié de répondre.

L'enquête psychologique est complète, et généralement exacte. Je ne puis m'empêcher cependant de chicaner un peu M. G. sur l'un des principes de sa méthode. Il distingue fort bien, dans l'œuvre de Tertullien, entre les livres adressés aux païens et les livres adressés seulement aux fidèles : suivant les cas, la valeur du témoignage est très inégale, et dans cette simple distinction l'on trouve l'explication de bien des contradictions apparentes. Mais M. G. ne croit pas qu'il y ait à tenir compte de la différence des dates. Que la chronologie des œuvres de Tertullien soit hérissée de difficultés, c'est évident, et nous en savons quelque chose. Qu'il soit utile de la fixer, nous n'en doutons pas; et c'est ce qui justifie les efforts successifs de tant de savants. Pour M. G. les idées de Tertullien n'ont pas varié; là où nous voyons une évolution logique, il verrait volontiers un *bloc*. Nous ne pouvons reprendre ici la question; voici pourtant deux exemples. Tertullien a toujours été l'ennemi du second mariage : mais, dans sa jeunesse, il s'en moquait en rhéteur; plus tard, il le déconseillait pour des raisons morales et religieuses, mais sans l'interdire absolument, puisque d'avance il autorisait sa veuve à se remarier; il a fini par lancer l'anathème contre les secondes noces, qu'il appelait crument un adultère. Même évolution dans ses idées sur le rôle du clergé : au début, il admet sans discuter la hiérarchie consacrée, et remplit lui-même les fonctions de prêtre; puis, il revendique, en face des clercs, les droits du simple fidèle; enfin, il attaque l'Église constituée, et, comme un farouche puritain, prétend se passer de toute hiérarchie. On voit l'utilité de la chronologie. Mais, s'il y a évolution, c'est donc que la personnalité de Tertullien entre en jeu. Par suite, le rôle de l'historien se complique singulièrement : a-t-on le droit de considérer comme une idée représentative d'un parti chrétien, ou simplement d'un groupe de chrétiens, ce qui peut être une exagération née d'un entraînement individuel ou d'une polémique ?

L'étude sur les sentiments de Tertullien n'est qu'une moitié, je dirai presque la moindre, du travail de M. G. Il est de ceux qui ne se résignent point à mesurer un monument sans avoir approfondi toute l'histoire de l'architecture. Et je l'en loue. Mais toute qualité a sa rançon. Entraîné par sa conscience même, M. G. a étendu son enquête à presque tout le domaine du christianisme primitif; par exemple, il interroge Clément d'Alexandrie aussi souvent que Tertullien. Évidemment, l'enquête ainsi comprise gagne en intérêt historique. Mais il n'est pas sûr que le livre y gagne. L'auteur hésite un

Digitized by Google

peu entre deux sujets, tous deux fort beaux, j'en conviens; mais il hésite. Et puis, l'originalité de Tertullien en est un peu trop diminuée. M. G. aime à nous montrer que les idées de Tertullien ne sont pas de lui. C'est vrai, presque toujours; mais relisez Tertullien après les autres, et, quand vous sentirez sa griffe, essayez de songer aux autres.

A plusieurs reprises, M. G. a fort bien parlé de l'intransigeance de Tertullien. Il y avait dès lors des gens à principes, et des politiques; des révolutionnaires, et des conservateurs. L'originalité de Tertullien, comme plus tard de Joseph de Maistre, c'est d'avoir été ultra-conservateur avec une fougue de révolutionnaire. M. G. fait remarquer avec beaucoup de justesse que les idées de Tertullien étaient presque toujours celles du christianisme évangélique, de plus en plus oubliées dans la pratique. Mais est-il aussi juste de dire que Tertullien s'est drapé dans son intransigeance et s'est refusé à toute concession, parce qu'il vivait dans l'attente de la fin du monde? Saint Cyprien, lui aussi, attendait chaque jour la fin des temps; il en parle sans cesse; et cependant il a été l'homme des concessions raisonnables, des transactions, le politique par excellence. Bref, le rêve mystique ne se transformait en règle de vie que chez les rigoristes. Cela nous ramène à l'explication traditionnelle, qui d'ailleurs n'explique rien: Tertullien a été intransigeant, parce qu'il était né intransigeant et que les circonstances l'ont enfermé de plus en plus dans son intransigeance.

Nous pourrions discuter longtemps, et louer plus longtemps encore, ce livre si riche de faits. En soulevant quelques questions, nous avons voulu surtout montrer l'intérêt de ce travail, qui est une contribution importante à l'histoire du christianisme primitif.

Paul Monceaux.

Édouard Rott. **Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des cantons suisses, de leurs alliés et de leurs confédérés.** Ouvrage publié sous les auspices et aux frais des archives fédérales suisses. Berne et Paris, t. I (1430-1559), 1900, 608 p. in-4°. T. II (1559-1610), 1902, 723 p. in-4°.

C'est une œuvre considérable qu'a entreprise M. Édouard Rott et un service immense qu'il rend autant à la France qu'à la Suisse en faisant, d'après les documents originaux et manuscrits, presque tous inédits, tirés des bibliothèques et archives de Paris, l'histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des cantons suisses. Les études antérieures de M. Rott l'ont préparé à ce grand travail, en premier lieu, son précieux *Inventaire sommaire des documents relatifs à l'histoire de Suisse, conservés dans les archives et bibliothèques de Paris*.

Digitized by Google

Son nouvel ouvrage ne comprendra pas moins de neuf volumes in-4°, divisés en trois séries. La première (t. I à VI) contiendra l'histoire des négociations depuis les origines jusqu'à nos jours ; le deuxième (t. VII et VIII) la biographie des agents diplomatiques français. La troisième partie (un dernier volume) initiera le lecteur au genre de vie mené par les ambassadeurs de France en Suisse.

Deux volumes ont déjà paru. La période qu'ils embrassent est d'un intérêt majeur : c'est l'histoire des négociations de Charles VII à Henri IV. L'origine des relations franco-suisses et leur développement, la guerre de Bourgogne, la rivalité de François Ier et de Charles-Quint, les guerres de religion jusqu'à la veille de la guerre de Trente ans, tel est le programme de cet ouvrage, aussi intéressant, on le voit, pour le lecteur étranger que pour le lecteur français ou suisse.

L'auteur sait refaire l'histoire générale en employant comme canevas l'échange des dépêches des ambassadeurs, dont chacune se trouve adroitement résumée en une ligne ou deux. Délicate était la tâche. Il ne fallait omettre aucune dépêche ; à cet égard, il serait pour ainsi dire impossible de signaler chez M. Rott des lacunes dans le dépouillement des documents d'archives qu'il connaît si bien. Sans doute l'intérêt risque de se perdre quand on ne doit laisser passer aucune dépêche, si insignifiante soit-elle, aucune négociation, si inutile qu'elle ait été. En revanche l'historien éprouve une grande satisfaction à ne rien lire qui ne s'appuie sur des documents authentiques, exactement cités et savamment classés. Qu'est, auprès de cela, au point de vue de la valeur historique, la lecture des chroniques et des mémoires? Sans doute ce système ne donne que le squelette ; mais il laisse l'impression de la vérité même.

Une difficulté à résoudre, c'était de mettre de l'unité dans ce travail. Il y a tant d'ambassadeurs et d'agents simultanés, qui collaborent ou se combattent, tant d'États et cantons divers auprès desquels ils sont accrédités, que la curiosité doit se disperser sur beaucoup d'objets à la fois. En général, M. Rott débute par une liste méthodique, année par année, en deux colonnes, qui donne les noms des envoyés ordinaires d'une part, des agents extraordinaires de l'autre. Suit l'histoire de l'ambassade ordinaire en Suisse, puis celle des chargés d'affaires, ensuite l'ambassade ordinaire aux Grisons, enfin le résumé des missions extraordinaires dans les cantons, au Valais, aux Grisons, à Genève. Il n'est pas toujours commode de suivre le fil historique ; il faut souvent regarder à quatre endroits à la fois. Mais cette méthode s'imposait à l'auteur, qui s'est proposé de faire moins un livre d'histoire générale qu'un précieux répertoire consultatif. Du reste, pour s'y reconnaître, il suffit de lire les substantielles notices historiques que M. Rott place en tête de chaque règne;

Digitized by Google

à la fin du volume, une table des noms sert de guide général dans le dédale des négociations [1].

Pour résumer l'histoire telle qu'elle se dégage des livres de M. Rott, bornons-nous à rappeler que les relations diplomatiques de la France avec les cantons ne commencent guère avant le milieu du xve siècle. La bataille de Saint-Jacques, en 1444, dans laquelle le dauphin Louis put apprécier la valeur guerrière des Suisses, qu'il avait été appelé à combattre, fut le signal de l'activité diplomatique. La paix perpétuelle de 1452 constituait déjà une sorte de traité d'établissement. Entre l'Autriche dépouillée et la Suisse émancipée, Charles VIII intervenait comme médiateur ; les duchés de Bourgogne et de Savoie empêchaient encore le contact de s'établir entre la France et les Ligues de la Haute-Allemagne. Mais à partir de 1464, année où Louis XI renouvelle le traité d'amitié de son père, le roi de France compte à Berne un parti puissant dirigé par Diesbach. Il réussit, en les réconciliant avec l'Autriche, à armer les Suisses contre Charles le Téméraire (alliance défensive de 1470, offensive de 1474), et lui seul sut tirer parti de leurs victoires. Si les Suisses avaient été moins divisés entre eux et moins avides d'argent, ils pouvaient fonder le grand empire central des Alpes grâce à leurs conquêtes sur l'Autriche et la Bourgogne, puis sur le Milanais et la Savoie. Louis XI, malgré le traité de paix perpétuelle que la maison de Bourgogne-Autriche signa en 1478 avec les Suisses, apprit déjà à ces derniers à se rendre en France, comme dans une seconde patrie, soit à titre de soldats, soit en simples trafiquants.

Néanmoins, au temps de Charles VII et de Louis XI, les relations étaient restées d'ordre essentiellement diplomatique. Avec Charles VIII et Louis XII commence le système des capitulations militaires. En 1484, un traité renouvelle celui qu'avait signé Charles VII ; la France procède à des enrôlements, d'abord clandestins. Plusieurs milliers de Suisses mercenaires combattent à Saint-Aubin-du-Cormier en 1488, et plus tard, en Italie (1494-1495). En 1499, Louis XII fit un traité, qui lui fut exclusivement favorable, avec les cantons alors en guerre contre Maximilien d'Autriche. Il ne sut pas profiter de ses avantages. Les vexations qu'il fit subir aux Suisses, qui l'avaient aidé à conquérir Milan et Gênes, les brouillèrent avec lui. En 1510, et surtout en 1512 et 1513, les Suisses et Grisons, alliés au pape Jules II, à la Sainte Ligue et aux ennemis de Louis XII, prirent le Tessin, la Valteline, chassèrent les Français d'Italie et de Neuchâtel et assiégèrent Dijon. La politique de Louis XII à leur égard avait été pitoyable.

Mais un vengeur se présenta dans la personne de François Ier, l'heureux vainqueur de Marignan. Après cette bataille, la couronne

1. Nous aurions voulu revoir ce genre de notices pour chaque règne dans le tome II. Nous espérons les retrouver aux volumes suivants.

Digitized by Google

de France et les Ligues se trouvaient dans une situation analogue à celle où les avait placés la bataille de Saint-Jacques. Comme en 1444, on traita sous la médiation de la Savoie. La paix de Genève, de novembre 1515, fut suivie, un an après, de la paix perpétuelle de Fribourg. Plus habile encore que Louis XI, et plus avancé en politique, François Ier sut assurer à sa couronne l'appui que devaient lui donner tout à la fois le libre passage des Alpes et le recrutement avoué des Suisses mercenaires. Si bien qu'avant même de conclure l'alliance de Lucerne, le 5 mai 1521, le roi de France avait en Suisse comme un ambassadeur résident dans la personne d'Antoine de Lamet. L'ambassade de France existera dès lors à titre permanent, avec résidence, pendant plus de deux siècles, à Soleure. En outre des légations, intermittentes il est vrai, vont s'établir aux Grisons, au Valais et ailleurs. A cause de la complication des comptes, notons-le, l'ambassadeur ordinaire sera parfois assisté d'un général des finances. A partir de 1521, il ne s'agit pourtant plus que d'interpréter les clauses du contrat, aux termes duquel les Suisses, en retour des soldes, subventions, pensions tant publiques que privées qu'on leur assure, et des avantages commerciaux qu'on leur laisse, vont verser leur sang au service de la France sur tous les champs de bataille de l'Europe. Henri II renouvelle, en 1549, la précieuse alliance.

Sous les successeurs de Henri II (tome II de M. Rott), l'histoire des relations de la France avez les treize cantons suisses change pourtant de caractère. De politique qu'elle était d'abord, elle prend un aspect confessionnel. D'un côté le roi perd l'appui des États protestants et l'appoint de leurs troupes au temps des guerres de religion et surtout à partir de la Saint-Barthélemy ; d'autre part la Ligue, en détachant du roi les catholiques exaltés, tendra à lui ramener les contingents protestants. L'alliance de 1587 conclue par l'Espagne avec six des sept cantons catholiques qui subissaient l'influence du nonce du pape et du colonel lucernois Pfyffer, « le roi des Suisses », gêna considérablement l'effort que devait faire Henri IV pour réunir en un seul faisceau les forces helvétiques. Les Suisses catholiques forment le tiers des troupes royales à Dreux, à Saint-Denis, à Jarnac, à Moncontour; ils se sont particulièrement distingués lors de la retraite de Meaux. Les protestants paraissent dans les contingents envoyés au secours des Églises réformées du royaume avec le comte palatin Jean-Casimir de Bavière, « le condottière du protestantisme français », et ses successeurs. Mais à Arques et à Ivry, la moitié des Suisses royaux se compose d'évangéliques, tandis que Mayenne a avec lui la majorité des Suisses catholiques. Malgré la paix de Vervins et le renouvellement de l'alliance franco-suisse sous Henri IV, les cantons resteront divisés en deux confédérations, l'une française, l'autre espagnole. Ce ne sera qu'après la guerre de Trente ans que l'unité se refera.

Digitized by Google

Dans le volume où M. Rott étudie les relations franco-suisses du temps de François II, Charles IX, Henri III et Henri IV, qui parviennent à renouveler l'alliance d'une façon plus ou moins heureuse en 1564, 1582 et 1602, l'histoire présente, on le voit, de grandes fluctuations causées par les discussions toujours plus âpres d'ordre religieux et d'ordre financier. Et pourtant ce volume présente plus d'unité que le premier. Même à partir de 1605 jusqu'à la fin, en 1610, le résumé des dépêches diplomatiques prend la forme d'un véritable chapitre d'histoire, histoire toute familière à l'auteur, qui l'a déjà traitée dans son beau livre sur *Henri IV, les Suisses et la Haute-Italie.*

M. Rott n'est pas seulement un remarquable assembleur de documents ; c'est aussi un excellent metteur en scène. Il sait caractériser avec indépendance les hommes et les peuples. Le jugement qu'il porte sur l'impéritie diplomatique de Louis XII est à retenir ; il rend justice à François Ier, à Henri IV et même à Henri III. Vus à travers l'histoire de Suisse, les rois de France se font parfois mieux apprécier. L'histoire des relations diplomatiques de la France avec les cantons peut donner aux Suisses d'aujourd'hui quelque regret de ce que leurs ancêtres du xve et du xvie siècles n'aient pas su profiter de leurs succès militaires pour fonder un puissant État au centre de l'Europe; elle leur fera apprécier d'autant plus les vertus politiques des Zuricois, qui, en bons disciples de Zwingli, et quoique amis de la France, se refusaient, seuls entre tous les cantons, à se vendre comme soldats mercenaires. Le travail de M. Rott comporte un enseignement patriotique qui ne doit pas être négligé [1].

De Crue.

---

1. M. Rott nous en voudrait si nous ne lui soumettions pas les observations que suggère la lecture attentive de son livre. — Louise de Savoie fut régente du royaume sans être *reine-mère* (t. I, p. 365) ; après l'avènement de son fils, elle est qualifiée Madame, mère du roi, duchesse d'Angoulême (et non plus comtesse, t. I, p. 257). — Les seigneurs français, créés maréchaux de France, quittaient leurs noms de terre pour reprendre leurs noms de famille; La Rochepot est devenu *le maréchal de Montmorency;* La Palisse, *le maréchal de Chabannes* et Lescun, *le maréchal de Foix* (t. I, 257, 262, 355) ; le frère de ce dernier, Lautrec, désigné au début comme maréchal de France, semble avoir abandonné cet office. — Les agents du roi, César Frégose et Antoine de Rinçon, furent assassinés tous deux en 1541 ; le capitaine Merveille l'avait été en 1533 (t. I, p. 327). — Les succès de l'armée royale de Picardie, en 1554, furent minces ; les Suisses empêchèrent le désastre à Renty, le 13 août (t. I, p. 479). — Peut-on désigner le gouvernement espagnol sous le nom de *l'Escurial* avant Philippe II, qui fit élever ce palais, en forme de gril, de 1563 à 1584, en souvenir de la victoire de Saint-Quentin, le jour de la Saint-Laurent, 10 août 1557 (t. I, p. 324 et 484)? — T. II. M. Rott ne semble pas avoir trouvé en France de documents relatifs à l'emprunt contracté, en 1562, par les agents de Condé en Suisse, et que nous avons raconté d'après les archives de la famille de Saussure, dans la *Revue d'histoire diplomatique*, en 1889, t. III, p. 192.—Jean de Normandie, qui r accompagne, au camp de Henri IV, le sieur de Lubert, envoyé de ce prince, était simple conseiller au Grand Conseil de Genève

Digitized by Google

Napoléon antimilitariste, étude d'histoire contemporaine, par Gustave CANTON, Paris, Félix Alcan, 1902, 368 p. in-18°. Prix : 3 fr. 50.

Plus d'un se demandera sans doute en parcourant cette originale étude, dont le titre tire l'œil et commande l'attention, si l'auteur a voulu se donner le plaisir de démontrer jusqu'au bout un élégant paradoxe ou s'il est vraiment de son avis, s'il reste vraiment convaincu que Napoléon incarne l'esprit antimilitariste et s'il croit avoir convaincu ses lecteurs. On a changé tant de choses de nos jours, en histoire comme ailleurs, qu'on peut s'attendre à tout ; je crois tout de même que la thèse de M. Canton aura quelque peine à se faire accepter, en admettant, trop naïvement peut-être, qu'elle doive être prise absolument au sérieux. On aura beau mettre en exergue sur la couverture d'un volume le mot de Napoléon : « Jamais le gouvernement militaire ne prendra en France », on n'empêchera pas que pour tout Français qui réfléchit, le régime impérial reste le type le plus accompli du gouvernement militaire qu'on puisse rêver, soit qu'on l'admire, soit qu'on l'abhorre. Je sous-entends naturellement qu'il s'agit de nations vieilles et civilisées, comme les nôtres ; car il est évident que dans des siècles et chez des races plus barbares, la situation pourrait être bien plus violente et plus douloureuse encore. Mais étant donné un peuple sortant de la fièvre chaude de la Révolution, ayant fait les efforts les plus inouïs pour se dégager des liens de l'ancien régime, il n'est guère possible de se figurer une manière de gouverner plus despotique et militaire, d'un ton plus caporalesque, plus destructive de tout sentiment de dignité personnelle et de liberté. Asservir un peuple aux tâches les plus énormes, les plus ingrates, les plus immorales (car c'était une immoralité, en même temps qu'une folie, de vouloir détruire l'indépendance des autres nations), et tout cela par la force seule d'une implacable volonté, appuyée sur des bayonnettes innombrables, n'est-ce pas là le « gouvernement militaire » dans toute sa beauté ? Si l'auteur me dit non, c'est que les mots n'ont plus de sens. Dois-je être dupe de l'obligatoire hypocrisie de tous les aspirants à la tyrannie qui nient en théorie ce qu'ils accomplissent en pratique ? Napoléon, sur ce point,

---

et non syndic (t. II, p. 431 et 552). — Le Schelandre que Guitry laisse comme chef aux Genevois était, comme lui, un Chaumont, son frère, je crois (t. II, p. 562, 690 et 691). — Lire *Rumilly* (t. I, p. 319 et 402) ; *Boringe* (t. II, p. 560); biffer la date *1582* (t. II, p. 360). — Je prends note des lectures *Daugerant* (t. I, p. 289) et *Clervans* (t. II, p. 181, etc.) au lieu de Dangerant et Clervant. — Le roi de France avait signé en faveur de Genève un traité dit de *conservation;* les Genevois ne pouvaient admettre qu'il s'agît d'un traité de *protection* (t. II, p. 490 et 518). « Ceste forme, disait le député de la république au secrétaire du roi, me feroit mettre la teste sur un eschafault ». — Est-il bien sûr que le maréchal de Bouillon fut coupable (t. II, p. 491, 599, 604) ? — Dans cette dernière partie, M. Rott, passant rapidement sur Genève, la porte occidentale de la Suisse, concentre l'intérêt sur les Grisons, porte de l'est.

Digitized by Google

n'a fait qu'imiter ses grands modèles, un César, un Auguste, un Cromwell ; il a parlé, d'un ton pénétré (et j'accorderai même qu'il était *relativement* sincère) de justice, d'égalité, des vertus civiles ; il a rabroué parfois durement ses maréchaux et ses généraux ; il leur a reproché leurs vols, leurs concussions [1], leurs éternelles rivalités, il les a brisés quand ils résistaient à son impérieuse volonté. Tout cela n'est pas niable et personne ne songe à le contester. Mais ce n'est pas une raison pour vouloir nous faire croire que le juge suprême du duc d'Enghien, de Palm, de Hofer, de Staps et de tant d'autres, ait *sérieusement* « condamné avec vigueur la justice des conseils de guerre » ; qu'il ait été bien *démocratiquement* inspiré en « interdisant aux officiers de traiter les soldats comme des domestiques et des palefreniers », alors que lui-même, trop souvent, traite ses généraux et ses ministres comme des laquais ; que le mitrailleur de Saint-Roch ait été *sérieusement* convaincu qu'il est mal « d'employer la force armée contre les citoyens » ; que l'organisateur de la Grande Armée ait *sérieusement* « rêvé de supprimer les armées permanentes ». M. Canton croit-il vraiment, qu'une fois son armée dissoute et dispersée, Napoléon se serait maintenu six mois sur le trône, tant il pesait à la France éreintée de 1814 ?

Il reste donc, à notre avis, de l'étude de notre auteur une collection d'extraits piquants, patiemment colligés dans l'immense correspondance impériale ou dans les mémoires des contemporains, et très heureusement groupés dans une série de chapitres qui ne laissent pas de faire une certaine impression quand on les parcourt sans se donner le temps de réfléchir ; mais, quand on examine de plus près la thèse qu'ils doivent étayer, on ne saurait la déclarer acceptable, avant d'avoir changé d'abord le sens des mots les plus simples et les idées les plus familières à l'esprit moderne.

R.

Gustave Fagniez. **Le duc de Broglie** (1821-1901). Paris (Perrin et Cie) 169 p. in-8.

L'éloge historique que M. Gustave Fagniez, membre de l'Institut, vient de composer à la mémoire du feu duc Albert de Broglie, son prédécesseur à l'Académie des Sciences morales et politiques, se présente sous une forme classique. Le style a l'ampleur traditionnelle et il nous semble que, dans ce court volume, il existe plus de périodes académiques que dans les pages de l'importante histoire de l'*Economie*

1. Encore s'agirait-il de savoir si les ordres de Napoléon ont été obéis quand il exigeait, par exemple, que Masséna ou Brune rendissent les sommes immenses volées ou extorquées par eux (p. 129-131). Il faudrait voir si elles figurent au budget des recettes pour l'année suivante.

Digitized by Google

sociale de la France sous Henri IV. Je ne veux pas dire par là que l'œuvre l'emporte par les qualités de forme. Le fond est des plus solides. Cette notice se divise en trois parties, qui correspondent aux phases de l'activité de M. de Broglie : la période de jeunesse, dont l'œuvre maîtresse est l'histoire de l'Empire et de l'Église au IVe siècle ; l'âge mur avec les luttes politiques et les ministères de l'époque du Septennat ; la vieillesse consacrée aux études d'histoire diplomatique du XVIIIe siècle, si différentes, par le sujet, de celles des premières années.

C'est en 1856 que parut la première partie de *L'Église et l'Empire romain au* IVe *siècle*. Cette œuvre dut être inspirée en partie au duc de Broglie par l'éducation très chrétienne qu'il avait reçue d'une mère bientôt perdue. Protestante fervente, la noble fille de Mme de Staël a semé dans la nature si favorable d'Albert de Broglie les germes d'une foi religieuse qui devait l'attacher de plus en plus, jusqu'à la fin, à l'Église catholique romaine. M. F. atténue peut-être ce que la puissance de ce sentiment risquait d'enlever de valeur critique a un ouvrage, qui traite les relations du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel à leur origine et se termine par le triomphe de l'Église, à peine sortie des persécutions. Ce spectacle de l'humiliation du prince devant le prêtre devait se renouveler à plusieurs reprises pour la plus grande satisfaction de toute une école historique. M. F. note les objections que pouvaient faire ceux qui sont restés les admirateurs quand même de la civilisation gréco-romaine, et il rappelle que Tocqueville regrettait que la réforme morale du christianisme ne fût pas parvenue à améliorer le monde politique et eût pour conséquence la chute de la société romaine. L'apparition de la religion nouvelle et sa victoire constitueront toujours le sujet le plus captivant de l'histoire de la civilisation.

Cette belle carrière d'historien fut interrompue durant quelques années par la politique. Tout jeune, Albert de Broglie avait, secrétaire d'ambassade, assisté à la chute de la monarchie parlementaire qui lui était chère. Sous le second empire, il avait pris la défense de l'indépendance de l'Église, que le pouvoir semblait asservir par ses séductions. Après l'année terrible, son passé et ses talents le recommandèrent au choix des électeurs qui l'envoyèrent siéger à l'Assemblée nationale. Diplomate utile, il ne tarda pas à devenir ministre et l'on se rappelle le rôle qu'il joua au sein du parti conservateur. C'est avec impartialité, même avec quelque sympathie, que M. F. étudie ce rôle et l'on remarquera qu'il dégage la responsabilité de M. de Broglie dans l'affaire du 16 mai. Le duc ne se déroba pas au mandat que lui confia le maréchal et il le soutint aussi bien que possible.

Rendu à la vie privée, M. de Broglie, sans se désintéresser jamais des questions politiques, notamment dans leur rapport avec l'Église catholique, entreprit ses belles études d'histoire diplomatique sur le

Digitized by Google

XVIIIe siècle. « Ce fut son grand oncle, le comte de Broglie, qui l'introduisit, pour ainsi dire, dans cette société du XVIIIe siècle, si peu chrétienne, si peu française. » Il devint dès lors l'habitué remarqué des dépôts d'archives. « Il a décrit lui-même l'intimité qui s'établit entre l'historien et les personnages historiques à mesure que passent sous les yeux des premiers les pages jaunies où les seconds ont déposé l'expression confidentielle de leurs sentiments. » Le *Secret du roi*, dont le vide des intrigues se fait par trop sentir, fut suivi de la série d'études sur la politique du grand Frédéric, de Marie-Thérèse et de Louis XV, politique intéressante pour le monde entier. M. F. fait l'analyse de cette œuvre capitale en atténuant encore ici, à ce qu'il semble, la vivacité des conclusions de l'auteur. L'étude du renversement des alliances forme le nœud du sujet. Elle a été souvent traitée. Il me semble qu'après avoir constaté d'une part la rivalité exclusive de Frédéric II et de Marie-Thérèse, d'autre part celle de l'Angleterre et de la France, qui ne l'était pas moins, la question se ramène à ces termes : Marie-Thérèse ne s'alliera jamais à l'allié de Frédéric ; la France ne s'alliera jamais à l'allié de l'Angleterre; donc Frédéric se rapprochant de l'Angleterre, la France se rapprochera de l'Autriche, et réciproquement. Ainsi, sans recourir à des explications d'un caractère secondaire, se déroule tout naturellement l'imbroglio.

M. F. n'a garde de négliger les autres travaux littéraires, historiques ou politiques de M. de Broglie. Du premier au dernier il les passe en revue avec exactitude et impartialité. C'est surtout l'homme public et le publiciste qu'il fait connaître, en mettant en relief les belles qualités de fidélité aux principes, de droiture, de courage, de labeur intellectuel, sans oublier les mérites littéraires. A part les sentiments religieux et politiques, qui sont analysés avec fidélité, l'homme privé paraît moins. M. Fagniez ne dit que ce qu'il sait et il le dit bien, toujours égal à lui-même, historien bien informé, grave écrivain et élégant.

De Crue.

Paul et Victor Glachant. — **Un laboratoire dramaturgique**. *Essai critique sur le théâtre de Victor Hugo*. I. Les drames en vers de l'époque et de la formule romantique. Paris, Hachette, 1 vol. in-12, de 400 pages.

MM. P. et V. Glachant poursuivent les travaux d'archivistes littéraires dont ils nous avaient donné quelque aperçu dans leurs *Papiers d'autrefois*, et continuent de soumettre la formidable masse des manuscrits de Victor Hugo à un dépouillement et un examen digne de ceux que nos érudits latinistes pratiquent pour l'établissement de leurs textes critiques. Je ne sais pas si le résultat de ce labeur prodigieux est aussi favorable à la gloire de notre grand poète que le

Digitized by Google

pensent ces consciencieux travailleurs, en leur inaltérable patience ; mais il est bien curieux, en tous cas, et sans doute Victor Hugo ne serait pas complet, ne poserait pas en pied devant la postérité, sans cette accumulation de variantes et de travaux d'approche qu'il a *lui-même* préparée et conservée en vue des futures éditions critiques de ses œuvres. Il y a, dans ce fait d'avoir exprès, et jalousement, gardé les moindres notes, ébauches et fragments raturés (de manière lisible) de ses œuvres ; d'avoir soigné tout particulièrement l'écriture de ses derniers brouillons, reliés d'ailleurs et abrités d'étuis divers ; d'avoir mis partout en réserve des vers, des antithèses, des notes historiques... il y a une de ces magnifiques et fantastiques vanités, qu'il y aurait naïveté à admirer, comme font certains, mais qu'il est impossible de négliger et qui est évidemment d'un intérêt capital dans l'histoire du personnage.

« Un poète, non des moins renommés », racontent MM. Glachant, ayant entendu soutenir la thèse d'une édition critique de Victor Hugo, qui comporterait toute cette documentation, leur répondit : « J'ai conservé les essais, les brouillons de certaines de mes œuvres, avec les corrections, les retouches, les *repentirs*. Je vais, rentré chez moi, les brûler ; car il ne me plaît pas que le public puisse être mis un jour au courant de mes hésitations, de mes *flottements* intellectuels. » Je persiste à croire que ce n'est pas si mal raisonné que le pensent MM. Glachant. Tout au moins, si l'auteur tient à des variantes, ce qui s'explique au théâtre, quand les nécessités de la scène ont exigé des coupures ou des remaniements, il se garde de laisser traîner les tâtonnements de premier jet que son bon goût a (heureusement) modifiés et corrigés. Victor Hugo a tout laissé à l'admiration des peuples : je crois que c'est tant pis pour lui.

En effet, il n'étonnera personne que l'état définitif de tel ou tel vers ou passage soit si supérieur à ses premières ébauches, et ce travail est beau, intéressant même. Mais on rira (avec les chercheurs même qui les relèvent) de la platitude ou du grotesque de ces essais sans suite ; on constatera sans admiration que cet incomparable ouvrier était accessible aux chevilles pour la rime et que selon la rime un nom pouvait, dans ses vers, en remplacer un autre (bonne leçon pour les commentateurs qui voudraient parfois tirer des déductions du choix de certains noms propres) ; on restera enfin un peu stupéfait que ce poète à la verve toujours abondante, ait si constamment mis en réserve et fait resservir ailleurs, les vers qu'il biffait dans l'œuvre en cours d'exécution, — pour ne rien perdre.

MM. P. et V. Glachant n'en rendent pas moins service aux amateurs, aux spécialistes, et aussi à la vérité, en dépouillant aussi complètement de ses voiles (volontairement transparents) la muse de Victor Hugo. Ils ne se laissent d'ailleurs pas abuser par elle, et maintiennent les droits de la juste critique. Outre le prix, très sérieux, et l'intérêt, très

Digitized by Google

neuf, de certaines pages, de certaines scènes entières de variantes, citées par eux à propos des drames en vers du poète, dont il faut grandement les remercier, il n'y a que des éloges à leur adresser pour l'étude générale de ce théâtre romantique, pour la distinction des différentes phases de cette production dramatique, pour l'appendice aussi, relatif aux rapports de Victor Hugo avec l'art musical. Ils nous promettent encore un ou probablement deux volumes : les drames en vers ne sont pas finis et il reste les drames en prose. Ce travail constituera en lui-même un document des plus neufs et des plus curieux.

Henri de Curzon.

— Comme suite à son travail intitulé *Shakespeare as a dramatic artist*, et dont nous avons rendu compte, M. Lounsbury, professeur à Yale, publie un volume (*Shakespeare and Voltaire*, New-York. Charles Scribner's sons, 1902), où l'on trouvera le récit très détaillé des polémiques provoquées en Angleterre par le jugement de Voltaire sur Shakespeare. A la différence de la plupart des auteurs qui ont traité la question, M. L. estime que Voltaire n'a jamais varié dans son appréciation, pour lui Shakespeare a toujours été au fond un barbare; de plus, loin de l'avoir servi en le faisant connaître en France, Voltaire lui a d'avance et pour longtemps aliéné les sympathies du public français. M. L. étudiera dans un troisième volume l'histoire des mutilations qu'a subies le texte de Shakespeare. — Ch. Bastide.

— M. Gregory Smith, maître de conférences à l'Université d'Edimbourg, publie un recueil de morceaux choisis de moyen écossais (*Specimens of Middle Scots*. Edinburgh, Blackwood, 1902). Un grand nombre des textes cités sont inédits; ceux qui ne le sont pas sont de Knox, Buchanan, Lyndsay, Henryson. Une introduction fort importante définit le mot de moyen écossais, fixe les dates extrêmes où cette langue se parlait et s'écrivait (fin du xve siècle, commencement du xviie), en décrit les principaux caractères philologiques. Suit une intéressante discussion sur les sources du vocabulaire où l'auteur soutient que l'élément latin a joué un rôle plus important que l'élément français, les emprunts directs au français étant très rares. Des notes et un glossaire complètent ce volume qui rappelle les excellents morceaux choisis de moyen anglais de M. Skeat. — Ch. Bastide.

— *The Ancestor* (Londres, Archibald Constable) est une publication trimestrielle consacrée à des questions généalogiques et héraldiques. Dans le troisième numéro (oct. 1902) que nous avons reçu, nous signalons, entre autres articles, l'étude sur la famille Jervoise, la notice sur les Barons, huguenots réfugiés, la description d'un armorial du xve siècle conservé au Musée britannique. La Rédaction se propose d'introduire les méthodes critiques dans un domaine où abondent les erreurs et les supercheries. Bien qu'admirablement imprimée, reliée et illustrée, cette revue déplaira aux familles anglaises dont un ancêtre hypothétique s'est battu, sinon à Hastings, au moins à Azincourt. — Ch. Bastide.

— Un intérêt mélancolique s'attache à l'opuscule (*The influence of old Norse literature upon English literature*. New-York. Columbia University Press. 1901) d'un étudiant de Columbia Université, mort le 28 octobre 1900, à l'hôpital Saint-Luc à New-York. D'origine norvégienne, M. Conrad Hjalmar Nordby avait voulu étudier dans la littérature anglaise l'influence des littératures du Nord. Après l'avoir étudiée au xviiie siècle, quand les poètes anglais ne connaissaient les sagas que dans de méchantes traductions latines, il passe en revue au xixe siècle

Digitized by Google

les poètes qui ont lu les sagas dans l'original, et consacre un dernier chapitre au plus important d'entre eux, à William Morris. C'est lui qui s'est attaché, comme on sait, à faire revivre en anglais les poèmes des ancêtres lointains et barbares. On lira ce petit travail avec intérêt et profit. — Ch. Bastide.

— Un nouveau volume de la *Vie privée d'autrefois, arts et métiers, modes, mœurs, usages des Parisiens du* XIIe *au* XVIIIe *siècle*, de M. Alfred Franklin, a paru à la librairie Plon (1902, in-8°, 385, p. 3 fr. 50). Il a pour sous-titre *La vie à Paris sous Louis XVI, début du règne*, et contient deux ouvrages de Rutlidge, *La quinzaine anglaise à Paris ou l'art de s'y ruiner en peu de temps*, qui est une autobiographie plus ou mojns sincère de l'auteur et un curieux tableau du Paris viveur de cette époque, et *Le train de Paris*, comédie qui n'est pas sans valeur et qui raille la manie qu'ont les bourgeois de copier les vices et les travers des gens de qualité. La préface de M. Franklin est intéressante et renferme la liste des livres et brochures du fécond et médiocre écrivain. — C.

— Le comte d'Hauterive, qui fut directeur des Archives sous l'Empire et la Restauration, avait été recommandé (en 1785) comme secrétaire français par Choiseul-Gouffier au prince régnant de Moldavie, Alexandre Mavrocordato. Il séjourna deux ans dans le pays, qu'il quitta à l'avènement d'Alexandre Ypsilanti. C'est à ce dernier qu'il présenta un *Mémoire sur l'état ancien et actuel de la Moldavie*. Un fragment de ce rapport avait été publié en 1829 par La Roquette, traducteur de l'ouvrage de Wilkinson *Tableau historique géogr. et polit. de la Moldavie et de la Valachie*. Un descendant du comte d'Hauterive a fait hommage à l'Académie Roumaine du manuscrit complet qui a été imprimé avec une traduction roumaine en regard. (Bucarest, Institut des Arts graphiques, Carol Göbl, 1902, 409 p.). Le Roi Carol lui-même a daigné signaler l'importance de cette œuvre. L'état de la Moldavie, à la fin du XVIIIe siècle, y est jugé par un esprit éclairé sans parti pris : l'auteur a quelque sympathie pour le peuple, qu'il n'ose qualifier d' « abruti » (p. 86), mais de l'estime pour les boiars ; il préconise l'émancipation des paysans et même des Tziganes, l'exploitation des richesses naturelles ; la plupart des réformes qu'il suggère mériteraient d'être méditées aujourd'hui encore. Le c^te^ d'H. s'était assimilé l'idiome moldave et le chapitre qu'il y consacre témoigne qu'il a devancé les conclusions des philologues sur la formation et la parenté des langues roumaines. A la suite du Mémoire ont été reproduits le *Journal d'un voyage de Constantinople à Jassy, dans l'hiver de 1785*, déjà publié par Ubicini dans la Revue de géographie et la *Moldavie en 1785*, faisant suite à ce journal, morceau inédit, plus libre de ton que le document officiel. — B. A.

— M. André Chéradame a cru avec raison que le volume dont il a été parlé ici (*Rev. Crit.* LII., p. 334), *L'Europe et la question d'Autriche au seuil du* XXe *siècle*, gagnerait à être raccourci et condensé. Il en publie un abrégé sous un titre plus précis *L'Allemagne, la France et la question d'Autriche* (Paris, Plon, 1902, XXXII-275, p., une carte). Puisqu'il met le nom de la France en vedette, il eût du traiter son sujet avec la dignité de ton et le sérieux de l'information qu'exige la considération des hauts intérêts d'un grand pays. M. Ch. écrit en pamphlétaire plutôt qu'en historien, et son pamphlet est dirigé moins contre les ennemis du dehors que contre ceux du dedans. Nous n'avons rien à retrancher des critiques ici ormulées sur la thèse de l'auteur, à laquelle les événements se chargent de donner le démenti. — B. A.

— Un président de la Chambre des Comptes de Lorraine, Thierry Alix, avait célébré, au milieu du XVIe siècle, avec un sentiment de la nature rare à cette époque « cette belle et grande frontière des Hautes-Chaumes ». M. Pierre Boyé,

Digitized by Google

qui a écrit une biographie de ce personnage — thèse latine présentée à la Faculté des Lettres de Nancy en 1898 — s'est épris comme lui des alpages vosgiens. et il leur a consacré une *étude de Géographie et d'Economie historique*, comme il inscrit en sous-titre, qui est un modèle du genre. (*Les Hautes-Chaumes*, Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1903, 1 vol., in-8°, 431 p., 3 planches.) Ces pelouses qui émergent comme un crâne tondu au dessus de la raide chevelure des forêts, offrent l'image d'une calvitie; c'est pourquoi le nom des chaumes avait été dérivé de *calvi montes* (*Chaumont*). M. Boyé a montré l'inanité de cette étymologie classique : c'est le bas latin *calma*, parfois *calmus* ou *calmen*) qui a donné *chaume*, terme générique, qui se retrouve fréquemment à la surface de la France, dans les Alpes notamment, et qui signifie friche, terroir désolé et désert. Ce qui est devenu local, assez tardivement, c'est l'application du mot chaume aux hauts pâturages ; et c'est ce sens qui correspond au synonyme gazon, transposition de l'allemand *wasen* ; ces appellations abondent dans la toponymie tant romane que tudesque des Vosges. Les chaumes ne sont pas des formations naturelles, mais des créations voulues de l'homme qui en a, par des défrichements intéressés, extirpé la végétation ligneuse ; et c'est ainsi qu'elles sont devenues le cadre d'une industrie pastorale, peut-être dès le VIIe ou VIIIe siècle, époque où les premiers marcaires ont grimpé par le versant alsacien sur l'autre façade où les couvents lorrains ont essaimé leurs celles; mais la possession des pacages provoqua bientôt des conflits entre tous ceux qui prétendaient exploiter cette source de fortune, monastères, seigneurs laïcs et notamment les ducs de Lorraine, communautés citadines. M. Boyé expose — un peu longuement peut-être — toutes ces procédures, contrats et baux, amodiations, acensements, qui témoignent combien ces pacages furent animés. Thierry Alix ébaucha un tableau de cette zone contestée, morceau de peinture conservé au Trésor des Chartes de Nancy, et dont la planche, reproduite dans le volume de M. Boyé, ne rend ni la vivacité du coloris, ni le sentiment du paysage. La zone des *Grands Pâturages* avec les cantons forestiers, qui les émaillaient, *les répandises*, fut le théâtre d'une singulière activité, ruinée pendant la Guerre de Trente Ans, où les arbres envahirent les gazons, mais qui reprit dans la suite. M. Boyé, en de curieux chapitres, en raconte les phases et en signale les produits, et notamment le fameux *gérômé* ou fromage de Gérardmer : deux planches représentent la fabrication du gruyère vosgien au XVIIIe siècle et des plans de marcairies domaniales. L'ouvrage de M. Boyé est scrupuleusement documenté, mais l'érudition est relevée par l'agrément du style, et souvent par la poésie même du sujet : dons rares chez les historiens de Lorraine. — B. A.

— Nous recevons de Fray Candil (Emilio Bobadilla) un nouveau volume de critique : *Grafomanos de América*, *Patologia literaria* (Madrid, V. Suarez, 1902, in-12). C'est une réunion d'études rapides et primesautières sur des écrivains contemporains de l'Amérique Espagnole, que Fray Candil traite vertement, et non sans raison, semble-t-il. C'est de si bonne humeur qui leur donne les verges, qu'il tendra lui-même volontiers la main à la férule pour le joli solécisme : *per pane lucrando* (p. 7) qui n'est pas de mise pour un critique aussi épris d'érudition. Et puis Fray Candil se fait de grandes illusions en s'imaginant qu'en Grèce « les orangers, les citronniers, les cyprès inclinent leurs rameaux jusqu'aux rives mêmes de la mer » (p. 130). Voilà un paysage qui n'est pas commun là-bas, sans compter qu'il est encore plus rare de voir des cyprès « incliner leurs rameaux » aussi complaisamment. Vétilles, dira-t-on. Mais Fray Candil en reproche de plus légères aux poètes américains qu'il fustige si allègrement. — H. L.

— Les nouveaux programmes des examens pour les langues vivantes comportant

Digitized by Google

une narration ou dissertation au lieu du thème ou de la version ordinaire, il a fallu se préoccuper d'habituer les élèves à se passer de ces thèmes et de ces versions préalables et si nécessaires toujours, et, autant que possible, à penser, ou tout au moins à faire instantanément un thème mental dans une langue étrangère. C'est à cette question difficile que répond, pour l'*espagnol*, M. L. Dubois, dans son volume *Exercices espagnols oraux*, destiné à servir de complément à la *grammaire* que nous avons annoncée récemment ici. (Toulouse, libr. Privat, 1 vol. in-18, de 300 pages). Ce recueil comporte des phrases détachées, suivant pas à pas la grammaire, et dont la difficulté va en croissant graduellement (empruntées surtout aux bons auteurs modernes), et une petite série de thèmes et versions donnés aux examens et pouvant donner matière à des exercices de conversation. — H. de C.

— A l'occasion du jubilé du grand-duc Frédéric de Bade, pour le cinquantième anniversaire de son avénement, une exposition internationale s'ouvrit à Carlsruhe. Le Dr Reinhold, baron von Lichtenberg, en a pris texte pour publier quelques réflexions sur la peinture moderne, sous le titre *Ueber einige Fragen der modernen Malerei* (Heidelberg, C. Winter, in-8, prix 1 m. 20). Les *questions* qu'il étudie ainsi, non sans originalité, sont le sujet, le texte (*der Inhalt*), dans l'art ; le point de vue (*der Standpunkt)* réclamé du spectateur en face de la toile; enfin le costume dans les tableaux religieux. — La même librairie publie une étude plus développée du Dr Alfred Peltzer, privatdocent de l'Université de Heidelberg, sous le itre *Ueber Malweise und Stil in der holländischen Kunst* (1 vol. in-8 de 180 pp.), qui, d'une façon documentée à la fois et artistique, traite de l'œuvre et du caractère de Paul Potter et Franz Hals, des paysagistes Ruysdaël, Van Coyen, Van de Veld, Cuyp, de Pieter de Hoogh et Jan van der Meer van Delft, enfin Rembrandt. Ce sont comme des causeries esthétiques, qui exigent une connaissance préalable des œuvres appréciées, mais les caractérisent avec goût et non sans poésie. — H. de C.

— La collection des *Grands artistes*, publiée par l'éditeur H. Laurens (vol. in-8°, de 125 pages et 24 reproductions ; prix : 2 fr. 50), vient de s'enrichir de trois nouvelles « biographies critiques » : celle de *Rubens*, dûe à M. Gustave Geffroy ; celle de *Delacroix*, œuvre de M. Maurice Tourneux; enfin celle de *Titien*, qui a pour auteur M. Maurice Hamel. Nous avons déjà signalé à l'attention de nos lecteurs ces petits volumes très soignés comme fond et comme forme, dont le but est de former une « collection d'enseignement et de vulgarisation », mais qu'on jugerait mal en les comparant à ces travaux de troisième main qui ont trop longtemps représenté la vulgarisation artistique. La vie de l'artiste est caractérisée dans ses traits essentiels ; son œuvre, réduite à ses manifestations les plus originales, est étudiée de haut et avec réflexion ; bref on retire proprement, de cette lecture, les données que doit posséder l'esprit d'un « honnête homme » qui veut jouir des œuvres d'art autrement qu'un aveugle. Les reproductions, directes naturellement, sont d'ailleurs excellentes. — H. de C.

— La même librairie poursuit d'un pas égal son autre collection des *Villes d'art célèbres*, dont les volumes, moins uniformes, sont d'ailleurs plus développés comme texte et comme reproductions. Trois de plus ont paru : *Nimes*, *Arles*, *Montmajour*, *Saint-Remy*, *Orange*, ont été étudiés en un seul groupe par M. Roger Peyre ; *Gand* et *Tournai*, par M. Henri Hymans ; *Cordoue* et *Grenade*, par M. Ch. Eugène Schmidt (3 volumes, pet. in-4°, de 150 à 160 pages, avec 85, 120 et 97 reproductions; prix 4 fr. H. Laurens, éditeur). Les auteurs s'abritent modestement derrière leurs photographies, qui sont en effet tout à fait artistiques, choisies avec goût sur place, très neuves en général, et reproduites en perfection. Mais ils ne se sont pas

Digitized by Google

bornés à les commenter: c'est une sorte de voyage qu'ils nous font faire à leur suite dans les dédales de ces villes qu'ils connaissent mieux que pas un, et où ils ont su découvrir ce que justement les guides se gardent bien de mentionner. Il y a du reste une grande variété dans la façon dont ils ont compris leurs sujets, comme dans le choix de ces sujets mêmes, si différents, si opposés dans ces trois volumes parus ensemble, M. Peyre a fait une vraie étude d'archéologie et d'histoire classique avec sa monographie des villes romaines de notre Provence. M. Hymans nous a fait retrouver, avec Gand et Tournai, ces impressions spéciales et pénétrantes que nous avions éprouvées à visiter avec lui Bruges et Ypres. M. Schmidt nous a brusquement inondés de soleil avec l'Espagne andalouse, et réchauffés, après les brumes flamandes, à la lumière merveilleuse de l'architecture mauresque. Un prochain volume achèvera cette étude avec Séville. C'est M. Peyre qui a traduit et adapté le texte original de M. Schmidt. On sait d'ailleurs que la collection entière paraît concurremment en Allemagne et en France, dans les deux langues, avec les mêmes conditions typographiques. — H. DE C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 février 1903.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M. Antoine Thomas, qui pose sa candidature à la place de membre ordinaire vacante par le décès de M. Alexandre Bertrand.

M. Clermont-Ganneau communique et commente des photographies de monuments antiques nouvellement découverts qui viennent de lui être envoyées par le R. P. Paul de Saint-Aignan, de Tyr. C'est d'abord une inscription latine des Croisades en caractères du XIIIe siècle, provenant de Saint-Jean d'Acre, et contenant l'épitaphe de dame Brisa, fille de Johannes Medicus et femme de G. Petrus de Saone (?). Ce sont ensuite deux grandes statues de style égyptien découvertes près de Tyr même et portant des dédicaces phéniciennes faites à un dieu, dont le nom est effacé, par un personnage appelé Baalchillem, fils de Baalyaton. Ces deux monuments doivent se classer à l'époque ptolémaïque.

M. Salomon Reinach a remarqué, à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, un manuscrit français d'une beauté et d'une conservation extraordinaires. Ce manuscrit, provenant du duc de Bourgogne Philippe le Bon, est orné de quatre-vingt-treize miniatures, dont quinze, de grandes dimensions, sont de la même main. Elles forment une illustration continue de l'histoire de France, depuis la prise de Troie jusqu'à la fin du règne de Charles V. Dans le nombre, il y a des chefs-d'œuvre représentant la mort de Roland à Roncevaux, le songe de Charles le Chauve, saint Louis ensevelissant les morts à Mansourah, les batailles de Courtrai, de Créci et de Poitiers. M. Reinach pense que ces miniatures sont du même auteur que les peintures du rétable de Saint-Bertin, aujourd'hui au château de Wied et à la National Gallery, et les attribue à Simon Marmion, artiste de Valenciennes, mort en 1489, que l'on appelait « prince d'enlumineure ». Ainsi la Bibliothèque de Saint-Pétersbourg serait en possession d'une des œuvres capitales de l'art français, comparable à la série des miniatures de Fouquet conservées à Chantilly.

M. Collignon donne lecture d'un mémoire de MM. Catalanos et Axiotakis, ingénieurs à Smyrne, sur la découverte de mines aurifères dans le mont Tmolus, aux environs de la rivière du Pactole. Ces mines avaient été exploitées dans l'antiquité, comme l'attestent des restes d'ancienne construction. Les découvertes récentes confirment le témoignage de Strabon sur l'existence des mines aurifères du Tmolus et leur exploitation par les rois de Lydie.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy-en-Velay, imprimerie Régis Marhcessou

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 23 février — 1903

ASTON, Littérature japonaise. — MAZON, L'Orestie. — PERDRIZET, Ronsard et la Réforme. — PEYRE, Marguerite de France. — PELLISSIER, Le mouvement littéraire. — Lettre de M. James Forbes et réponse de M. Rod. Reuss. — Corpus scriptorum christianorum orientalium. — F.-W. THOMAS, Catalogue des manuscrits sanscrits de la Société asiatique de Londres. — H. FISCHER, Dictionnaire souabe, V. — K. MEIER, Racine et Saint-Cyr. — WARMUTH, Savoir et foi chez Pascal. — HECKE, STIMPFL, GALLE, Feuilles pédagogiques. — NIEBERGALL, Le prêche moderne. — V. BÉRARD, Questions extérieures. — NETSCHAIEFF, La mémoire. — SIENKIEWICZ, Lettres d'Afrique. — BERTOT, Au Lazaret. — TRUBERT, Souvenirs. — SMALL, Sociologie. — ROZAN, Les animaux dans les proverbes. — GONDRÉ et PERRAUD, L'église Saint-Séverin. — DONNET, En Indo-Chine. — TRUEBNER, Minerva, XII. — BON, La connaissance. — Académie des inscriptions.

Littérature japonaise, par William George Aston (traduction française de Henry-D. Davray). Un volume in-8° (Librairie Armand Colin, Paris, 1902).

Écrire une histoire de la littérature japonaise était sans contredit une œuvre ardue. Jusqu'à une époque très proche, les Japonais n'ont produit aucun ouvrage semblable et leurs quelques essais récents en ce genre sont pour l'érudit européen d'un médiocre secours; on trouve au Japon fort peu de ces collections bibliographiques dont quelques-unes sont si précieuses pour l'étude de la littérature chinoise; pour les œuvres littéraires et autres, il existe un petit nombre de traductions, un nombre plus petit encore de travaux critiques; la syntaxe de la langue diffère entièrement de celle des langues européennes; le système des allusions, des comparaisons, des associations d'idées est autre; l'histoire et la société du Japon sont quasi inconnues en Europe. Donc pas de cadre, pas de plan, pas de couleurs pour tracer le tableau. Rien de japonais ne pouvait servir directement sans un choix minutieux, sans une élaboration patiente; rien d'européen de même ne pouvait être employé qu'avec une valeur de transposition bien délicate à fixer. M. Aston a tenté l'aventure; avec son érudition, sa netteté de coup d'œil, sa délicatesse de touche, il était des plus qualifiés pour l'entreprendre; en somme il a réussi. C'est-à-dire que le lecteur européen, totalement ignorant du japonais, peut, grâce à son volume, apprendre que depuis fort longtemps les Japonais ont beaucoup écrit en vers et en prose, qu'ils ont affectionné certains sujets dont quelques-uns ne manquent pour nous ni de grâce

Digitized by Google

ni d'émotion, qu'ils ont cultivé des genres littéraires parfois assez voisins, parfois étrangement différents des nôtres. C'est déjà beaucoup que d'avoir réussi dans cette mesure pour le public lettré.

Les spécialistes profiteront davantage de ce travail, qui sera pour eux un guide dans des régions dont la carte d'ensemble n'était pas encore dressée. Mais peut-on dire que M. A. a dressé cette carte? Il me semble que son croquis laisse encore bien des espaces en blanc. M. A. a mis de côté, comme n'appartenant pas en propre à son ouvrage, les œuvres écrites en chinois par les Japonais; il n'a fait d'exception que pour un très petit nombre, en raison de leur importance, encore se borne-t-il à indiquer ces dernières en passant. Cette exception admise est déjà un aveu. Il a fallu, malgré qu'on en eût, mentionner le Nihongi, par exemple, en raison de sa place considérable dans la littérature japonaise; c'est donc que la littérature du Japon n'est pas toute en japonais et qu'à prendre seulement ce qui est écrit dans cette langue, on néglige la moitié de la pensée de ce peuple. Les Japonais ont été à l'école de la Chine, ont pensé et écrit en chinois jusque dans le XIXe siècle, autant, à certaines heures, que nous avons écrit en latin au XIIIe siècle : c'est fausser leur physionomie et leur histoire que de n'y pas insister.

J'aurais aimé aussi que l'auteur eût parlé avec plus de détails de certains genres, œuvres historiques, lois et règlements, philosophie même; là encore il s'est contenté d'indications un peu rapides, bien plus complètes toutefois que pour l'ensemble des ouvrages en chinois. D'ailleurs, ce reproche se confond en partie avec l'autre, car la langue chinoise était employée surtout dans les œuvres sérieuses. Je trouve que, surtout quand il s'agit de nations aussi différentes de nous-mêmes, la littérature, prise dans l'acception étroite, la littérature d'agrément et d'imagination, ne révèle qu'une face, et non la plus importante ni la plus compréhensible, de l'esprit des peuples; en pareil cas, je cherche dans l'histoire littéraire l'inventaire résumé de tout ce qui a été pensé et exprimé par l'écriture. C'est ce qu'avait admis M. Satow en écrivant son lumineux article Japanese literature (*American Encyclopedia*, D. Appleton and C°, New-York, 1874). C'est ce que M. Aston a compris aussi, pas assez toutefois à mon gré; mais s'il est trop bref sur les genres sérieux, c'est sans doute que ce plan lui était imposé; je le suppose, du moins, le même défaut se rencontrant, beaucoup plus visible, dans d'autres histoires littéraires de la même série.

La traduction française est exacte et facile à lire. Je déplore d'y voir quelque incohérence pour l'orthographe des mots japonais et quelques bizarreries. Pourquoi écrire la période Nara et la période Tokyo? ces noms de lieux ne peuvent être pris comme qualificatifs en français; nous disons l'école florentine, il faudrait dire la période de Nara, puisque nous formerions difficilement de ce mot un adjectif.

Maurice COURANT.

Digitized by Google

L'Orestie d'Eschyle, traduction nouvelle, publiée avec une Introduction sur la légende, un commentaire rythmique et des notes, par Paul Mazon, agrégé des lettres, in-16 écu, Paris, Fontemoing, 1903.

On peut dire, sans faire tort à l'œuvre consciencieuse d'A. Pierron ni aux contre-sens sonores de Leconte de Lisle, qu'il nous manquait encore une bonne traduction française du théâtre d'Eschyle. Un jeune agrégé des lettres, M. Paul Mazon, a entrepris de combler cette lacune, et le volume qu'il publie, comprenant l'*Orestie* en entier, c'est-à-dire trois des tragédies subsistantes sur sept, permet d'augurer au mieux de ce qu'il nous doit encore. Le traducteur a suivi la dernière recension de M. Weil (Teubner, 1891), qui offre le texte le plus intelligible, et, en somme, le plus sûr, que nous ayons actuellement de l'œuvre si souvent altérée du grand tragique grec. Son interprétation est l'œuvre d'un helléniste, à la fois pénétrant et consciencieux, qui a étudié de près toutes les difficultés, en s'aidant des ressources peu à peu amassées par la critique, et qui les a résolues d'une manière souvent heureuse, toujours personnelle et intéressante. Quant à la traduction, on sent vite qu'elle a été travaillée comme une œuvre d'art par un admirateur sincère de la poésie antique, épris de son modèle. M. Mazon a senti mieux que personne qu'on ne pouvait traduire un poète comme un prosateur : il a donc essayé de concilier la hardiesse exigée par le texte avec la nécessité d'être compris par des lecteurs français, et il y a certainement réussi dans la plus large mesure. Mais son mérite propre est peut-être surtout dans la préoccupation constante du rythme, qui joue un si grand rôle dans la structure des tragédies d'Eschyle. Non seulement il a pris soin de distinguer par le choix des caractères typographiques les parties chantées des parties simplement récitées, mais il a noté, comme font les compositeurs de musique, les variations du mouvement et de l'expression. Ces notations pourront assurément être discutées ; mais ceux qui voudront bien les contrôler de près, en se reportant au commentaire rythmique qui précède les notes, s'apercevront vite qu'elles ne sont aucunement arbitraires et qu'elles ont été étudiées de près. Le traducteur a mêlé à sa prose un assez grand nombre de vers blancs, et il en a même fait usage systématiquement pour traduire les dialogues stichomythiques. C'est une innovation qui a besoin sans doute d'être ratifiée par les connaisseurs : je crois, d'après mon impression personnelle, qu'elle sera généralement approuvée.

Comme M. de Wilamowitz-Moellendorff l'avait fait déjà dans ses traductions allemandes, M. Mazon a indiqué les jeux de scène. C'est chose si indispensable pour un lecteur moderne qu'on doit s'étonner d'avoir à signaler cela comme une nouveauté. Il est vrai que ces indications sont nécessairement discutables, puisqu'elles ne s'appuient dans le détail sur aucun témoignage antique. Mais lorsqu'elles procèdent, comme c'est le cas ici, d'une connaissance approfondie du

Digitized by Google

théâtre grec, en même temps que d'une étude très réfléchie du texte lui-même, nous croyons qu'elles ont grande chance d'être aussi près que possible de la vérité.

Maurice Croiset.

Pierre Perdrizet. **Ronsard et la Réforme.** Paris, Fischbacher, 1902 ; 1 vol. in-8° de 177 pages.

Dans ce livre, M. Perdrizet recherche « les vraies et profondes raisons qui ont animé Ronsard contre les protestants (p. 4). L'ouvrage s'ouvre par plusieurs chapitres préliminaires où l'on remarquera une excellente « Bibliographie de la polémique entre Ronsard et les protestants » (p. 13-40). Puis l'auteur, venant à son dessein, énumère et développe les diverses raisons qui ont fait que Ronsard n'est pas devenu protestant ; ce sont, et je me borne à transcrire ici la table des matières, le patriotisme de Ronsard, l'humanisme dont il est imprégné, son loyalisme et enfin sa situation de poète de cour. L'analyse de M. P. est pleine de remarques justes et fines ; je ne trouve pas qu'elle nous fasse pénétrer dans l'âme même du poète. L'auteur raisonne tout le temps comme si Ronsard et, avec lui, les Français de son temps avaient été des philosophes qui doivent prendre parti entre deux systèmes opposés. Ronsard ne s'est jamais demandé s'il devait se faire protestant ; il était né catholique : il l'est resté, sans avoir besoin de se formuler à lui-même les raisons de sa croyance.

Ce qu'on pourrait dire, il me semble, c'est que Ronsard resta indifférent aux querelles religieuses, tant que la France ne lui parut pas y être directement intéressée [1]. Mais voici que les protestants, de secte religieuse, deviennent un parti politique. Du coup Ronsard s'émeut et croit entendre la grande voix de la France lui crier ses misères : c'est alors qu'il prend la plume. Est-ce à dire qu'il soit mal informé du protestantisme ou que, pour le combattre, il manque d'arguments solides ? Non, certes, et M. P. rabaisse trop la « Valeur des attaques de Ronsard contre la Réformation » [2]. Selon lui, Ronsard ne connais-

---

1. En 1567, c'est-à-dire bien après qu'avait pris fin sa polémique avec les protestants, Ronsard écrivait encore :

Ne romps ton tranquille repos
Pour papaux ny pour huguenots ;
Ny amy d'eux ny aduersaire,
Croyant que Dieu pere tres-dous
(Qui n'est partial comme nous)
Sçait ce qui nous est necessaire.

Cité par Pellissier, *ap.* Petit de Julleville, *Hist. de la littérat. franç.*, t. 3, p. 185 ; cf. Blanchemain, t. 2, p. 369.

2. C'est le titre du chap. 6.

Digitized by Google

sait pas l'hérésie qu'il s'était proposé de combattre ; cependant les huguenots eux-mêmes convenaient que Ronsard avait lu « leurs écrits »[1] et celui-ci semble traduire une impression personnelle quand il parle des « prédestinations fantastiques, et songes monstrueux de Calvin »[2]. Voici encore, à ce sujet, un autre texte qui semble avoir échappé à M. P. :

« J'ay autrefois gousté, quand j'estois jeune d'âge,
Du miel empoisonné de votre doux breuuage ;
Mais quelque bon daimon m'ayant oüy crier,
Auant que l'aualler me l'osta du gosier[3].

Pour les arguments de Ronsard, ils ne sont pas non plus si faibles qu'on le veut bien dire. Il se peut que les variations de l'Église protestante, dénoncées par Ronsard bien avant Bossuet, fassent « sa gloire et sa force » (p. 80) mais ce n'était point l'avis des protestants de son temps, et le reproche de Ronsard les ambarrassait fort[4]. De même, il me semble que celui-ci frappait juste quand il accusait de Bèze de prêcher en France « une Évangile armée, Un Christ empistolé tout noirci de fumée »[5]. Pour prêcher la doctrine du Christ, il lui demandait d'abord de se faire semblable au Christ, et cet argument était assez fort, à ses yeux, pour le dispenser de discuter, surtout dans un poème, la théologie calviniste.

Enfin est-il vrai de dire qu'on ne peut croire à la sincérité du catholicisme de Ronsard ? Lui reprocher ses *Folastreries*, c'est oublier que Théodore de Bèze a fait, lui, ses *Juvenilia*. L'hymne de l'*Hercule chrétien*, avec ses « figures », est tout à fait dans le goût du XVIe siècle, qui voyait dans la mythologie antique comme un autre Ancien Testament, où se retrouvent, sous forme d'allégories, tous les enseignements du Nouveau ; et si, en lisant cet hymne, des protestants se scandalisèrent, ils furent plus rigoristes que les catholiques du temps. En réalité Ronsard fut aussi bon catholique que la plupart de ses confrères du clergé ; au temps de la polémique contre les protestants, sa vie privée, sans être fort austère, n'avait plus, semble-t-il, rien de dissolu[6].

---

1. Cf. *Response*, Blanchemain, t. VII, p. 106 :

Ne conclus plus ainsi : Ronsard est bien appris,
Il a veu l'Évangile, il a veu nos escris,
Et n'est pas Huguenot...

2. Cf. l'*Épître* en tête de la *Response* ; Blanchemain, t. VII, p. 86.

3. *Remonstrance* ; Blanchemain, t. VII, p. 60. S'agit-il ici de la présence de Ronsard au concile de Hagueneau ? M. P. (p. 90, in. n.) remarque qu'il y put voir et entendre Calvin et Melanchton.

4. Cf., pp, 158-159, un extrait de la *Remonstrance à la Royne, sur les Discours de P. de Ronsard*.

5. *Continuation du Discours* ; Blanch., t. VII, p. 22.

6. Cf. le tableau que lui-même en a tracé dans la Response ; Blanche., t. VII, pp. 112-114.

Digitized by Google

Je ne vois pas non plus pourquoi on douterait de la sincérité de Ronsard quand il déclare aspirer à une réforme de l'Église (p. 115 et 123). Ces tirades contre les vices du clergé tiennent dans les pièces contre les protestants une place très importante. Sans doute Ronsard s'y montrait fort inconséquent : quand il flétrissait « les abus de l'avare prêtrise » il ne se disait pas qu'il s'accusait lui-même ou plutôt, avec son orgueil coutumier, il se mettait à part du vulgaire et considérait les bénéfices dont il jouissait comme la monnaie dont on payait ses vers. Je le crois sincère, quand s'adressant aux huguenots, il écrit :

Si vous eussiez esté simples comme devant,
Sans aller les faveurs des Princes poursuyvant,
Si vous n'eussiez parlé que d'amender l'Église,
Que d'oster les abus de l'avare prestrise
Je vous eusse suivy, et n'eusse pas esté
Le moindre des suivans qui vous ont escouté [1].

S'il n'eut pas la « foy profonde », on ne peut davantage prétendre que ce fut toujours un indifférent.

En résumé, les observations précédentes se ramènent toutes à une seule critique : il me semble que M. Perdrizet n'a pas su, et pour cause [2], entrer dans l'âme d'un catholique du XVIe siècle, et qu'il a jugé Ronsard avec nos idées modernes. Au demeurant, son livre servirait d'autant mieux à montrer la part qu'avaient l'habitude et le respect de la tradition dans la foi des hommes de ce temps. J'ajoute qu'il se lit avec intérêt et qu'on a plaisir à trouver chez un théologien un amour si éclairé de notre littérature.

Louis Delaruelle.

Peyre (Roger). **Une princesse de la Renaissance : Marguerite de France duchesse de Berry, duchesse de Savoie,** Paris, Paul, 1902. In-8 de 107 p.

M. Peyre, que de lourdes occupations n'empêchent pas d'être un érudit aussi compétent que fécond en matière d'histoire générale et d'histoire de l'art, vient de transformer une piquante conférence donnée à la Société d'études italiennes en une savante monographie. Le sujet en est cette fille de François Ier que sa tante Marguerite de Navarre et sa nièce Marguerite de Valois ont fait injustement oublier. Il y met très-bien en lumière l'originalité d'une femme qui ne fut pas seulement comme tant d'autres princesses du même siècle, spirituelle, docte, aimable, mais qui toute sa vie porta dans des situations très différentes un bon sens et un attachement au devoir également irréprochables. Sans doute, elle n'a pas laissé d'ouvrages et ses lettres ne marquent pas d'originalité de style ; mais c'est elle qui a mis en lumière

1. *Remontrances ;* Blanch., t. VII, p. 69.
2. M. P. a fait ses études de théologie à Genève : cf., p. 1.

Digitized by Google

Ronsard et L'Hôpital. Devenue, sans l'avoir cherché, l'épouse du vainqueur de Saint-Quentin, Emmanuel Philibert de Savoie, elle demeure inviolablement fidèle à un mari qui l'estime, mais qui la néglige pour d'autres ; elle lui fait rendre les places que nous possédions encore dans ses États, mais elle amène par là les Espagnols à évacuer celles qu'ils y gardaient de leur côté, et par suite à s'éloigner de notre frontière Sud-Est. Elle maintient en bons termes avec la France un époux attaché de cœur à nos ennemis. C'est grâce à elle qu'Emmanuel Philibert finit par accorder la tolérance aux Vaudois qu'il avait inutilement attaqués par les armes et que les Vaudois eux-mêmes tolèrent le catholicisme dans leurs montagnes. Les protestants de France trouvent un asile à sa cour et elle n'en reste pas moins pieusement orthodoxe.

Outre l'intérêt que M. Peyre sait inspirer pour son héroïne, sa profonde connaissance des documents (voir par exemple le récit des négociations engagées à diverses reprises pour marier la princesse), lui permet de peindre quelques traits peu connus des personnages ou des mœurs du temps (v. les pages relatives à l'enjouement que révélait L'Hôpital durant ses heures de loisir, à la tendre confiance que Catherine de Médicis plaçait en Marguerite, à la simplicité que la famille royale conservait dans l'intimité). Relevons enfin, comme dernière preuve des connaissances variées et solides de l'auteur, la rareté des *lapsus* dans ses nombreuses citations d'italien et d'espagnol et la savante note iconographique qui fait partie de l'appendice.

Charles Dejob.

M. G. Pellissier. **Le mouvement littéraire contemporain**, in-16, vii-302 pp., Paris, Hachette, 1901.

Il fallait avoir une dose de courage peu ordinaire pour vouloir fixer le mouvement littéraire contemporain en un in-16 de 300 pp., et c'était s'exposer à toutes les erreurs, à toutes les lacunes, à toutes les fautes d'optique qu'entraîne la proximité des faits et la fréquentation des hommes. Et par exemple mettre en tête de la génération nouvelle des romanciers, M. Edouard Estaunié « à la rectitude incisive » et dont *Le Ferment* « est une œuvre supérieure ». Être au centre même de la bataille, voilà qui n'est pas pour permettre une grande netteté de vision. Et puis ces questions d'ensemble, — d'un ensemble si compliqué, — ne laissent pas que de présenter quelque chose de confus et d'inextricable. Ce n'est point la faute de l'auteur, mais du sujet. On me dira que les auteurs ne sont point forcés de s'attaquer à ces sujets. Mais bah ! Cela a quelque chose de tentant, comme le mérite futur de la difficulté à vaincre. En outre, il est de doctrine que, dans de pareils ouvrages, on fasse nécessairement de grandes divisions toujours, ou à

Digitized by Google

peu près, arbitraires, qui ajoutent à la confusion et dans lesquelles, de gré ou de force, on catalogue tous ceux dont on doit parler. Et par exemple ranger dans le chapitre consacré au *Roman* M. Alf. Capus et M. P. Hervieu, dont il faut s'occuper ensuite, — et avec combien plus d'exactitude, — dans le chapitre consacré au *Théâtre*. M. P. a donc montré, avec un courage dont il faut lui tenir compte, combien il était aisé de se tromper, et son livre donne une impression pénible en dépit du talent qu'il y dépense.

On ne peut pas s'attendre à ce que j'analyse ici cet ouvrage dont j'ai indiqué le procédé : des lignes, parfois des pages, sur les divers romanciers, les divers dramatuges, les divers poètes, les divers critiques, les divers historiens, composant des chapitres sans lien en fin d'un livre sans unité, dont le seul mérite ne pourra être autre chose que, de ci de là, quelques appréciations heureuses, quelques définitions piquantes, quelques considérations neuves, quelques idées originales. Et nous les trouverons assurément, mais c'est là tout ce que M. P. a pu y mettre ; car son *Mouvement littéraire* tient trop du palmarès, du dictionnaire biographique, ou du manuel. Tournons pourtant les feuillets. Zola n'est point naturaliste ; Maupassant est élève de Flaubert et impersonnel comme son maître ; Ferd. Fabre est original et recueilli ; et Rod lui-même est romancier. Et tels sont naturalistes, comme Rosny et Margueritte, et d'autres non, comme Paul Bourget le psychologue. Sachez, en outre, que Loti est un impressionniste, et France un dilettante ; voyez l'évolution de Huysmans ; admirez « la douceur caressante » de Prévost, le manque d'originalité de Barrès, les peintures locales de Pouvillon et de Theuriet. Et c'est tout, ou à peu près. Et le procédé se poursuit dans les quatre autres chapitres. Je ne me sens pas la cruauté de condamner mes lecteurs à en lire le résumé analogue que j'en pourrais faire : *ils voient ça d'ici*, comme on dit, et j'en arrive aux conclusions de M. P.

« Sauf dans l'histoire, dit-il, qui, devenant objective, sort aussi de la littérature, l'évolution littéraire aboutit, de notre temps, au triomphe de l'individualisme dans tous les genres. » Le XIXe siècle nous a donc émancipés en littérature et « le dogmatisme étroit et coercitif qui répugne à l'esprit de notre temps » doit être à jamais condamné. Fort bien, et certes je n'y vois aucun inconvénient autre que celui que M. P. a bien senti : « La liberté est toujours dangereuse..... Il ne s'agit pas de justifier les excentricités et les aberrations..... » Et peut-être tel ou tel, sous prétexte d'école *libertaire*, tombera dans l'excentricité que souvent nous vîmes régner en maîtresse. Que sera l'école du XXe siècle ? Où est le Messie ?

« Et le Sauveur promis est bien lent à venir, »

celui qui, usant avec art de la liberté réglée, nous donnera le chef-d'œuvre que nous attendons dans la fièvre.

Pierre Brun.

Digitized by Google

LETTRE DE M. JAMES FORBES A M. R.

MONSIEUR,

Je n'avais pas reçu l'article que vous avez bien voulu consacrer à ma biographie d'Ogilvie, écossais, Jésuite et martyr *, et c'est par hasard que j'en ai eu connaissance et très tard.

A ma stupéfaction, vous prétendez trouver dans des textes que j'ai loyalement publiés, bien qu'émanant d'une plume hostile, des raisons suffisantes pour vous faire une opinion *légèrement divergente* de la mienne sur cette cause criminelle. *On comprend*, dites-vous, *en lisant ces textes, que la condamnation du jésuite, évidemment inique à notre point de vue moderne, ait été prononcée par le tribunal qui le jugea. Il se montra non seulement ferme, mais agressif, et osa dire aux juges : « Le roi de France n'a interdit le sol français à personne, ni le roi d'Espagne n'a brûlé personne pour cause de religion, mais pour cause d'hérésie; or, l'hérésie n'est pas une religion, mais une révolte*, p. 77. »

Pouvait-il se plaindre, dites-vous, si on retournait cet axiôme contre l'hérésie catholique dans un pays ayant adopté la Réforme?

Je regrette, Monsieur, que vous n'ayez pas pris la peine de lire la note écrite par moi au bas de la page 77 que vous citez, car vous y auriez vu qu'il était impossible de retourner l'axiome contre le catholicisme. Dans le monde catholique d'alors, l'hérétique n'était pas un homme né et grandi dans l'erreur, c'était un apostat, propageant sa rébellion. La situation de la Réforme en Espagne, où tout le monde professait unanimement ce que l'on savait être la vérité, était toute différente de celle du catholicisme en Angleterre et en Écosse. En Espagne, tout le temps et en France à l'origine de la Réforme, la prédication publique de l'hérésie interrompait un ordre de choses établi et voulu par tous. C'était une révolte contre la paix publique, et, comme l'expérience l'a partout démontré, un appel à bref délai à la guerre civile. En proscrivant la prédication publique d'une doctrine nouvelle-venue, qui n'avait pas encore dans le pays de partisans convaincus, le pouvoir sauvait la paix publique. Le catholicisme en Angleterre et en Ecosse n'était ni nouveau venu, ni révolté; il était le vieux propriétaire du sol, qui, en face de l'intrus s'imposant *per fas et nefas*, prétend au moins vivre en paix sur ses terres. Il n'y a donc pas de comparaison possible [1].

De plus, le Protestantisme, en proscrivant le catholicisme, se contredisait lui-même, puisque par son principe même du libre examen, il donne carte blanche à tous de penser comme ils veulent à tous, donc aussi aux catholiques [2].

Mais, Monsieur, continuons la lecture de votre réquisitoire contre Ogilvie. Il (Ogilvie) *revendique hautement comme sujets du Pape, tous ceux qui ont été baptisés.* Ici vous omettez un mot essentiel : sujets *spirituels*. Il s'agissait de savoir si le *Pape* peut excommunier de son église les hérétiques.

Ogilvie répond que oui. Quel crime voyez-vous là? et qu'est-ce que cela pouvait faire au roi d'Angleterre [3]?

Vous continuez : *quand on explique à Ogilvie* qu'il n'est nullement *inculpé pour avoir dit la messe*, mais pour avoir désobéi aux lois du royaume, il *répond qu'il ne donnerait pas de ces lois une figue pourrie* [4].

Où trouvez-vous ces paroles scandaleuses, Monsieur? Dans la narration publiée par Spottiswood, l'archevêque protestant qui arracha au roi la sentence de mort. Or, depuis quand le bourreau est-il recevable à déposer contre la victime? Comment pouvez-vous croire un homme convaincu plusieurs fois de mensonge dans son récit (cf. mon livre) et qui a tout intérêt à déshonorer sa victime, surtout quand trois témoins qui assistèrent au jugement, déclarent qu'Ogilvie n'a point

* *Revue critique*, 9 décembre 1901.

Digitized by Google

prononcé ces paroles qui jurent avec son attitude et avec sa qualité de gentilhomme et de prêtre ? Or, que racontent ces témoins ?

« *En tout ce que le roi a le droit de me commander*, aurait répondu Ogilvie, *je serais le premier à obéir, et si on attaquait son royaume, je le défendrais jusqu'à la dernière goutte de mon sang, mais je ne puis répondre aux questions proposées.* »

Notez que ces témoins étaient tous les trois gens fort honorables (cf. le livre).

Vous ajoutez, Monsieur :

Ce qui est plus grave, *c'est qu'à la question s'il est permis de tuer sa majesté, Ogilvie répond sans hésiter; c'est une question controversée parmi les docteurs de l'Église et beaucoup tiennent pour l'affirmative non sans probabilité et invité à dire sa propre opinion, il déclare qu'il ne dira point que c'est là chose défendue, même s'il pouvait par là sauver sa vie.*

Et vous concluez : *Un pareil refus de déclarer criminel ou illégal le régicide, suffisait pleinement au* XVI*e siècle pour motiver une sentence de mort.*

Mais, Monsieur, avant de condamner [5] ainsi un prêtre illustre que beaucoup d'historiens protestants écossais ont trouvé innocent, comment n'avez-vous pas lu la page où je démontre que ces paroles sont inventées par Spottiswood et qu'Ogilvie ne pouvait pas, lui, prêtre, fouler ainsi aux pieds la théologie la plus élémentaire ?

La question de savoir si le régicide était légitime, et si le Pape pouvait le permettre, était une des cinq questions envoyées par le roi et auxquelles Ogilvie devait répondre par écrit. Or, Spottiswood avoue qu'il ne répondit pas un mot parce que, disait-il, répondre serait reconnaître au roi le droit de l'interroger sur des questions de doctrine — et, en effet, cette question était étrangère au procès, et les opinions relèvent du tribunal de la conscience et non du for extérieur. En second lieu, dans son réquisitoire, l'avocat de la couronne reprocha à Ogilvie son refus de répondre à cette question au témoignage de Spottiswood lui-même, mais ce réquisitoire ne tenait pas debout. Le silence n'a jamais été un délit, et on ne se prononce pas sur une question, parce qu'on refuse de répondre [6].

Et tout à coup, Ogilvie, dont les adversaires ont tous admiré l'esprit fin et délié, aurait abandonné ce terrain si bien choisi, pour répondre par cette petite dissertation anti-théologique ! Car, enfin, les scolastiques qui sont allés le plus loin, n'ont jamais rien enseigné qui approchât de cette proposition qu'il est permis d'assassiner un roi déposé par le Pape. Est-ce que le cardinal Bellarmin, jésuite, n'écrivait pas à Blackwell, archiprêtre de Londres : « *Il est inouï dans l'Église que jamais on y ait regardé comme légitime le meurtre d'un prince, quel qu'ait été ce prince, païen, hérétique, ou persécuteur, et d'ailleurs, jamais aucun théologien catholique n'a enseigné que le premier venu pût s'arroger le droit d'attenter à la vie d'un roi.* » Ogilvie savait cela et il savait aussi que, dans l'ordre dont il faisait partie, les censures les plus sévères atteignaient ceux qui auraient osé tenir le langage que Spottiswood lui attribue [7].

Et en dépit d'une doctrine si élémentaire dans l'église, et si connue de tout novice en théologie, Ogilvie aurait prononcé ces paroles qu'il savait fausses : *sur cette question, les Docteurs sont partagés et un bon nombre soutiennent non sans probabilité, l'affirmative*, c'est-à-dire qu'on peut tuer un roi déposé par le Pape.

Non, Ogilvie n'a pas dit cela. Spottiswood le prétend, mais il est le bourreau et son témoignage, outre qu'il n'est pas recevable, suppose dans le martyr un mépris ou une ignorance de toute théologie qui ne peut s'accorder avec son caractère de prêtre, avec son intelligence, avec son horreur des complots plusieurs fois témoignée et avec la déposition de trois témoins graves et dignes de foi (cf. narratio latina — dans le livre).

Tout cela, je l'ai déjà dit dans mon volume, Monsieur, et, en critique sérieux, vous ne pouviez pas vous appuyer sur le témoignage unique du bourreau sans avertir au moins vos lecteurs des fortes raisons qui m'ont fait le récuser.

Vous m'avez reproché, Monsieur, mon réquisitoire contre la Réforme en Écosse,

Digitized by Google

et vous ne comprenez pas *comment je puis ainsi anathématiser les convictions que je ne partage pas*. Permettez-moi de vous faire remarquer que je ne m'en suis pas pris à des convictions, mais à des faits. Que Knox prêtre apostat et leader des réformés écossais, ait reçu de l'argent d'Henri VIII pour avoir contribué à faire assassiner le Cardinal Beaton, c'est un fait attesté par les papiers d'État ; que le même Knox ait trempé dans l'assassinat de Rizzio, c'est un autre fait; qu'Elizabeth ait conclu avec Morton, chancelier d'Écosse, un marché, aux termes duquel Morton devait faire disparaître sans bruit Marie Stuart, c'est un fait; qu'Elizabeth encore ait fait écrire à sir Amias Pawlett, géolier de Marie Stuart, qu'elle attendait de lui qu'il la débarrassât de la reine d'Écosse, insinuation qui fut du reste repoussée avec horreur, c'est un fait; que la réforme écossaise, quoique moins sanglante que la réforme anglaise, aît sur la conscience nombre d'assassinats de catholiques éminents et obscurs, sans ombre de procès, c'est un fait facile à prouver par témoignages irrécusables, et il n'y a pas de parole humaine qui puisse flétrir ces faits de même que les crimes de la réforme en Angleterre et en Irlande, comme ils le méritent [8].

Au reste, je ne fais en parlant ainsi que suivre l'exemple d'écrivains non catholiques, mais protestants. Vous pouvez vous en assurer en lisant les beaux livres de Tytler, de Brewer, de Jessopp, de Gillow (Biographical Dictionary of English catholics, 5 vols) et M. Jones, un doyen de l'Église Anglicane, vous dira dans son livre récent : *England and the Holy See*, que lord Halifax, membre distingué de la chambre des Lords, et des *milliers* de clergymen anglicans maudissent et anathématisent plus rigoureusement que moi la réforme et son œuvre.

Vous me reprochez de ne pas avoir parlé de l'inquisition Espagnole [9] et de la reine Marie d'Angleterre morte en 1558, à propos de l'histoire de l'Écosse située à 500 lieues de Londres et d'événements qui se déroulent beaucoup plus tard. — Ce n'est pas sérieux.

Je serais curieux de savoir sur quelles preuves vous appuyez cette assertion, *que les Jésuites* anglais ont été mêlés à toutes les intrigues politiques de leur temps : c'est là une affirmation gratuite, *que je vous défie de prouver* [10].

Je serais également curieux de connaître les noms des prêtres qui en Écosse en Angleterre et en Irlande se sont faits limiers et pourchasseurs de Ministres protestants. Si vous en publiez une liste authentique, vous aurez fait une trouvaille historique qui sera très remarquée [11].

Vous citez les mémoires historiques du Père Gérard (publiés par moi), qui fut cruellement torturé à la tour de Londres, sous Elizabeth. Là, dans ces pages dont tous les savants ont reconnu l'authenticité et la rigoureuse exactitude, vous pouvez lire les noms de nombre de ministres protestants qui se sont faits *limiers et pourchasseurs* de prêtres et de laïques catholiques, alors que la religion catholique était la religion de la majorité des Anglais et la vieille tradition du pays.

Monsieur, je ne connais pas votre nom, puisque votre article n'est pas signé — mais malgré ce voile de l'anonyme [12] je suppose que votre courtoisie vous fera un devoir d'insérer cette réponse.

James Forbes.
prêtre.

Réponse de M. Rod. Reuss.

1. J'ai parfaitement lu la note à laquelle me renvoie le P. F. mais je regrette d'avoir à lui dire, qu'à mon avis, elle n'explique rien du tout. La théorie imaginée par les apologistes de l'intolérance catholique, d'après laquelle la persécution des protestants, non comme *hérétiques*, mais comme *perturbateurs du repos public*, serait justifiée, choque non seulement la morale, puisqu'elle écarte toute possibilité d'un progrès, mais elle est absurde au point de vue des intérêts de l'Église elle-même. En effet, les chrétiens des temps primitifs, apostats des cultes payens ou du judaïsme, étaient absolument dans la même situation vis-à-vis des empereurs romains que les protestants vis-à-vis de Marie Tudor ou de Philippe II. Con-

Digitized by Google

tester un parallélisme aussi évident, c'est se mettre simplement en dehors de toute discussion scientifique.

2. Cela est vrai pour le christianisme libéral contemporain, mais cela est *historiquement faux* pour les Églises réformées et luthériennes du XVIe siècle qui ont eu la prétention, tout comme l'Église catholique, de posséder la *vérité absolue* et de l'imposer à leurs fidèles. Le P. F. a bien superficiellement étudié l'histoire religieuse de son pays, s'il a pu croire un seul instant que Henri VIII ou Jacques Ier « ont donné carte blanche » à leurs sujets « de penser comme ils veulent. » C'est là une hérésie scientifique au premier chef.

3. Il est bien évident que pour un libre-penseur moderne c'est chose absolument indifférente d'être excommunié par le pape; mais le roi Jacques Ier en sa qualité d' « Oint du Seigneur » avait là-dessus des opinions fort différentes, que M. Forbes doit connaître par les controverses entre le monarque et le cardinal Bellarmin.

4. Je les ai prises à la page 255 du volume de M. F., dans la *True relation*, etc., pièce officielle, publiée par le gouvernement d'Écosse et dont il dit lui-même (p. 240) : « si on la compare au récit de John Ogilvie, on verra que, dans l'ensemble, elle en confirme l'exactitude ». Je n'ai pas les mêmes motifs que l'auteur pour en suspecter certains passages, si surtout la locution en question, qui me semble vraiment de celles qu'on n'invente pas. Tout en déplorant profondément qu'on ait torturé le malheureux Ogilvie, comme des tribunaux analogues l'ont fait dans d'autres pays avec d'autres malheureux, non moins dignes de pitié, je ne vois pas les *preuves* qui feraient de l'archevêque James Spottiswood le misérable faussaire et l'être vil que M. F. l'accuse d'être. Ses contemporains affirment qu'il était renommé pour sa science et sa bonté et son biographe nous dit qu'il était un homme « d'une crainte de Dieu exemplaire ». Qu'il ait été, en outre, un politique ambitieux, je suis tout prêt à le croire; mais on ne peut vraiment affirmer pour cela qu'il fut un misérable! M. F. croirait-il, par hasard, que Thomas Becket, Lanfranc, Wolseley, Reginald Pole, Petre, n'ont pas été très ambitieux ?

5. Je n'ai nullement « condamné un prêtre », illustre ou non. J'ai simplement énoncé une *vérité tout à fait banale,* en disant qu'une attitude, pareille à celle d'Ogilvie, suffisait aux juges du XVIe siècle pour motiver un arrêt de mort. Est-ce un *fait,* oui ou non ? —

6. Le P. F. devrait bien se mettre d'accord avec lui-même. A la page 111, note 1, il s'inscrit en faux contre l'accusation et affirme qu'Ogilvie a déclaré « qu'il détestait les parricides, c'est-à-dire les Régicides » ; ici il assure que son héros a refusé péremptoirement de répondre. Il semble que s'il a réellement exprimé une première fois cette manière de voir, rien ne devait l'empêcher de la formuler une seconde fois.

7. Le P. F. juge bon de nier, à l'aide d'une citation du retors et subtil Bellarmin, l'une des vérités les mieux établies qui soient en histoire, savoir le fait que bon nombre de ses confrères du XVIe siècle ont brillamment soutenu la thèse de la légitimité du régicide. Si réellement le P. F. ignore p. ex. que le P. Mariana a écrit que l'acte de Jacques Clément était un « *monimentum nobile* » et que ce moine assassin lui-même était « l'honneur éternel de la Gaule »; s'il ne sait pas que le P. Suarez, entraîné par l'ardeur de sa polémique, affirmait un peu plus tard que cette doctrine était celle de toute l'Église catholique; si on ne lui a jamais appris que le P. Guignard fut pendu en place de Grève pour avoir composé des écrits approuvant l'assassinat de Henri III et de Henri IV, cela est assez étrange, mais il devra renoncer en tout cas à faire partager son ignorance au public. Bien d'autres d'ailleurs que les Révérends Pères ont alors et depuis, prêché le « meurtre des tyrans », hommes de cabinet, s'inspirant des principes républicains de la Grèce et de Rome, hommes d'action, poussés par le ressentiment des injustices commises et par les haines à assouvir. Le régicide a été défendu théoriquement, plus d'une fois, par certains catholiques et calvinistes de France, certains

Digitized by Google

puritains d'Angleterre et d'Écosse, aux siècles passés, avant d'être appliqué dans la pratique par les anarchistes du nôtre. On ne voit donc vraiment pas le profit que peuvent trouver les apologistes de la Compagnie à nier le langage de certains de ses membres, contrairement à l'évidence même (il y a toute une littérature actuellement sur ce sujet), puisque aussi bien ils sont loin d'être les seuls coupables de l'avoir tenu.

8. Tout le monde sait que l'histoire d'Angleterre et d'Écosse est une des plus riches en atrocités que nous connaissions; tout le monde sait aussi que les scènes d'horreur y furent tout aussi nombreuses au temps où l'Eglise y régnait en maîtresse, bien longtemps avant la Réforme; ce n'est donc pas précisément celle-ci qu'il faudrait rendre, en bonne justice, responsable de la barbarie de certains actes commis par ses partisans, mais plutôt la rudesse et la brutalité du tempérament national. D'ailleurs, M. F. peut être assuré que je blâme, autant qu'il peut le faire lui-même, les actes immoraux et perfides, qu'il cite, à condition qu'ils soient prouvés pour moi. Plus d'une fois, dans cette *Revue*, j'ai eu l'occasion de dire que certains détails de la conduite d'Elisabeth la rendaient odieuse par son hypocrisie. Mais j'ai dû constater aussi, au cours de mes études, en historien impartial, que nombre de ces actes si regrettables ne sont que la contrepartie d'actes analogues commis, soit en Angleterre, soit à travers toute l'Europe, par de fervents catholiques : le soulèvement de Northumberland et de Westmoreland approuvé par Pie V; l'assassinat de Murray, approuvé par l'archevêque de Saint-André et par Marie Stuart; la conspiration de Babington et de Savage, et leur projet d'immoler Élisabeth, chaudement soutenu par l'ambassadeur Mendoza et par Philippe II lui-même, etc. Quand je vois Balthasar Gérard tuant Guillaume d'Orange, après avoir été gagné par la promesse certaine du paradis, Henri III éventré par le Dominicain Clément, Henri IV assassiné par Ravaillac, l'élève des Jésuites, je voudrais bien entendre aussi le P. F. s'écrier : « qu'il n'y a pas de parole humaine qui puisse flétrir ces faits » et ne pas réserver toutes ses colères contre les révolutionnaires écossais ou contre cette reine vicieuse et cruelle, mais grande pourtant, qui mise hors la loi divine par le souverain pontife et hors la loi humaine par Philippe d'Espagne, se défend, en fin de compte, comme elle peut, contre d'implacables ennemis, employant des moyens identiques.

9. Je regrette d'avoir à signaler ici une preuve frappante de la façon un peu superficielle dont le P. F. a lu mon article. Je n'ai nulle part prononcé dans mon compte rendu le nom de l' « Inquisition espagnole » et si je ne tenais beaucoup à rester courtois dans ma réponse, je pourrais lui emprunter à bon droit sa locution légèrement péremptoire et le « défier » de me citer la page et la ligne où je l'aurais fait. C'est moi, et non le Révérend Père, qui serais en droit de m'écrier : « ce n'est pas sérieux! »

10. Je n'ai pas la prétention d'apprendre l'histoire universelle au P. F., je n'ai pas surtout les loisirs nécessaires. Encore serait-ce vraiment bien naïf de ma part d'entreprendre *ex professo* la démonstration que les jésuites du XVIe et du XVIIe s. (voire même ceux du XIXe et du XXe) ont été mêlés à toutes les intrigues politiques de leur temps. Les historiens ultramontains du passé et du présent les ont trop félicité de l'influence décisive qu'ils ont eu sur les décisions des monarques et de leurs ministres, comme confesseurs, prédicateurs de cour et conseillers intimes, les noms d'un P. Cotton, d'un P. La Chaise, d'un P. Lamormain ont fait trop de bruit dans le monde, pour qu'on puisse, avec une bien subite modestie, escamoter, pour ainsi dire, le souvenir et la responsabilité de leurs actes. Si les jésuites anglais sont un peu moins universellement connus, c'est que les deux seuls monarques anglais qui furent catholiques, n'ont pas assez régné pour qu'ils pussent développer leurs talents en ce genre. Néanmoins, les noms des PP. Campian, Chreighton et Holt sous Élisabeth, des PP. Gérard, Henry Garnet et Thomas Garnet sous Jacques Ier, du P. Petre sous Jacques II, ont eu une notoriété suffisante, parfois fâcheuse pour eux, dans l'histoire politique de leur temps, et sur-

Digitized by Google

tout le dernier, dont les conseils coûtèrent le trône à son maître inepte et bigot, est connu même de nos collégiens. Et combien d'autres noms seraient facilement fournis au P. F. par les érudits anglais (il les connaît d'ailleurs fort bien lui-même), noms d'agents obscurs, mais intrépides et tenaces, sortis de ces fameux séminaires de Douai et de Saint-Omer qui furent pendant plus d'un siècle et demi, le centre de conspirations incessantes contre les lois de l'Angleterre?

11. Je regrette d'avoir à constater, une fois de plus, que le P. F., ne cite pas mes paroles conformément à l'exacte vérité. Je n'ai *nullement écrit* que « des prêtres *d'Écosse, d'Angleterre et d'Irlande* se sont fait limiers et pourchasseurs de ministres protestants ». J'ai simplement émis, à l'encontre de la partialité manifeste de l'auteur ce *truisme* moral, *d'ordre absolument général*, que le ministre devenu pourchasseur et limier de prêtres, était aussi méprisable que le prêtre pourchasseur de ministres protestants, fournisseur des galères et des gibets. Le P. F. n'a pas jugé à propos de déclarer s'il partage cette façon de voir; aussi je n'insiste pas. Mais je m'assure que les érudits anglicans ou presbytériens de la Grande-Bretagne, ceux de France, d'Allemagne, d'Autriche, de Pologne ou des Pays-Bas, pourraient facilement répondre au désir peut-être imprudent que manifeste notre auteur de connaître des noms de moines et de prêtres, voire même de jésuites, qui auraient dénoncé des hérétiques et se seraient faits les pourvoyeurs des prisons et des bûchers. Pour ma part, je ne puis consacrer tout mon temps à refaire une éducation scientifique apparemment insuffisante; je lui recommanderai pourtant, par exemple, la lecture de l'*Historia persecutionum Ecclesiae Bohemicae*, parue en 1648, ou tel autre récit authentique d'un épisode quelconque de la contre-réformation du XVIe au XVIIIe siècle (par exemple la *tragédie* de Thorn, en 1724, ou les agissements de l'archiprêtre du Chayla, dans les Cévennes), pour s'assurer du rôle de dénonciateurs et de persécuteurs des populations évangéliques joué par les jésuites et les prêtres de toute robe, aidés par les dragons de Lichtenstein ou ceux de Louis XIV. Je le laisse d'ailleurs entièrement libre de les admirer, si sa conscience le lui permet. Pour ma part, je lui déclare bien franchement que je condamne et que j'abhorre la violence et la contrainte brutale partout où je la rencontre dans l'histoire, et nulle part davantage que sur le terrain des convictions religieuses ou philosophiques. Tous les échafauds et tous les bûchers, quelle que soit la foi ou l'incrédulité qui les érige, me sont également odieux. Mais je ne consens pas non plus à me laisser duper par les gens trop habiles, dans quelque camp que je les retrouve, par ceux qui couvrent leurs passions profanes et leur soif du pouvoir sous le manteau de la foi, sans avoir même la triste excuse du fanatisme; ceux-là sont les plus méprisables de tous.

12. Le P. F. se trompe, une fois de plus, en parlant du « voile de l'anonyme » dans lequel je me serais enveloppé. Depuis *trente-six* ans que j'écris dans les revues historiques de France et d'Allemagne et spécialement dans la *Revue critique*, mes articles, trop nombreux peut-être, ont au moins donné une notoriété suffisante à l'initiale de mon nom, pour qu'auprès de la plupart de ceux qui s'occupent chez nous professionnellement d'histoire, elle équivale à ma signature tout entière. C'est cette longue pratique du métier parfois ingrat de critique, qui me dispensera aussi, je l'espère, de me défendre longuement auprès de nos lecteurs habituels, qui me connaissent de vieille date, contre les accusations de partialité, d'ignorance et de manque de sérieux. J'ai insisté moi-même pour qu'on donnât ici la parole au R. P. Forbes et je n'ai point voulu refuser la politesse d'une réponse détaillée à ses interpellations un peu vives; je dois cependant mon temps à des études plus intéressantes (pour moi s'entend) et plus urgentes. Aussi je déclare d'avance que je ne poursuivrai pas cette polémique, parfaitement oiseuse, d'ailleurs, puisque mon honorable adversaire ne peut se flatter de m'avoir convaincu et que je renonce volontiers à le convertir lui-même.

Rod. Reuss.

Digitized by Google

— Avec le concours de MM. Ign. Guidi, H. Hyvernat et B. Carra de Vaux, notre collaborateur, M. J.-B. Chabot, entreprend sous le titre de *Corpus scriptorum Christianorum Orientalium*, une série de volumes renfermant à peu près tout ce qui nous est parvenu des littératures chrétiennes, en syriaque, en éthiopien, en copte et en arabe. On pourra y joindre plus tard les auteurs arméniens. M. Chabot a pris la direction de la partie syriaque. MM. Guidi, Hyvernat et Carra de Vaux se sont chargés respectivement de l'éthiopien, du copte et de l'arabe. Déjà un bon nombre d'érudits ont promis leur collaboration. Un programme de cette collection vient de paraître, à la disposition de ceux qui désireraient en prendre connaissance. On fait appel au concours de tous les orientalistes. La collection a été conçue sur un plan simple et pratique. On s'appliquera à donner dans une série de volumes in-8° une édition des textes munis d'un apparat critique et accompagnés d'une traduction latine littérale. Cette traduction, tirée séparément, sera mise en vente à l'usage des non-orientalistes. Les annotations qui ne sont pas nécessaires à l'intelligence du texte et les dissertations de toute sorte sont exclues du programme. Une courte préface fera connaître les manuscrits et l'auteur. On publiera tout d'abord les ouvrages inédits, ou ceux dont les éditions sont devenues rares, surtout les ouvrages historiques. Quant aux ouvrages récemment édités, ils n'entreront dans la collection qu'en dernier lieu et pour les compléter. Chaque volume portera le nom du savant chargé de l'éditer, sous sa propre responsabilité. Des listes générales, dressées d'avance, permettront de mettre les volumes à l'impression dès qu'ils seront prêts et de leur donner, dès leur apparition, les numéros d'ordre qui leur reviendront dans la série complète. Le prix de vente, proportionné au nombre de feuilles de chaque volume, a été fixé au plus bas prix possible : 1 fr. par feuille de texte oriental, et 0 fr. 50 par feuille de traduction. Les directeurs de la collection espèrent pouvoir donner chaque année quatre ou cinq volumes de l'une ou l'autre série, grâce à la richesse des ateliers orientaux de l'Imprimerie nationale qui a été autorisée à se charger de cette publication. Les premiers volumes, actuellement sous presse, ne tarderont pas à paraître. Les orientalistes qui voudraient publier un volume ou une partie d'un volume dans cette collection sont priés de s'adresser à M. J.-B. Chabot, 47, rue Claude-Bernard (Paris, V°). On pourra leur faciliter ce travail en leur communiquant des collations, des copies ou des photographies.

— La livraison 18 du t. V du *Recueil d'archéologie orientale* de M. Clermont-Ganneau vient de paraître à la librairie Leroux. Sommaire : § 42. Où était l'embouchure du Jourdain à l'époque de Josué (*fin*). — § 43. Monuments palmyrénïens (3 fig.). — § 44. Inscription grecque de Dora (1 fig.). — § 46. Fiches et notules : L'ère de Tyr. La date de la mosaïque de Nebi Younés. Inscription de Deir Sem'ân. Sahouêt (el-Khidhr). Θεὸς Ἀρεμθηνός et 'Aramtâ.

— La Société Asiatique de Londres publie dans la série de ses *Monographs* (n° 2) : *A Catalogue of South Indian Sanskrit Manuscripts* (*especially those of the Whish Collection*) *belonging to the R. A. Society*, *compiled by* Dr. M. Winternitz, *with an Appendix by* F. W. Thomas, London, 1902, xvj-340 pp., prix : 5 sh. Ce catalogue comprend 215 articles, qui proviennent en grande majorité d'un don fait à la Société en 1836 par le frère d'un ancien fonctionnaire du *Civil Service*. Les manuscrits en malayalam ou en grantha sont de la fin du xviii° siècle ou du commencement du xix° ; quelques-uns seulement, peut-être du début du xvii°. Ils portent sur les matières les plus diverses, reprises et classées à la fin de l'ouvrage dans une table méthodique et un index alphabétique. La description en

Digitized by Google

est savante et minutieuse, telle qu'on la devait attendre des éminents indianistes qui y ont collaboré, et, si cette collection ne peut guère plus nous promettre de très importantes découvertes, elle pourra verser son apport à la critique de textes connus, parmi lesquels M. W. signale spécialement le Taittirīya-Aranyaka. — V. H.

— La 5e livraison du *Schwäbisches Wörterbuch* de M. H. Fischer (Tübingen, Laupp, 1902, 3 mk.) comprend les colonnes 641 à 800, et va de *Bärenhäuter* à *Bein*. Il y faut signaler, comme particulièrement riches en expressions et dictons populaires, les articles *Bauer* et *Baum*. — La forme *barmettieren* « permettre », où la première voyelle est irrégulière, ne serait-elle pas empruntée à l'alsacien, où au contraire cette mutation de *e* en *a* est normale ? — Le mot *parock* « perruque » explique bien l'alsacien *pàrèk*, qui en est la forme métaphonique et par conséquent le pluriel passé en fonction du singulier : phénomène en vérité assez rare, mais bien connu pour *épfl* = *Apfel*, et qui s'est reproduit aussi dans *néschtr* « chapelet à dire le rosaire », métaphonie très régulière de *Nuster* (p. 675) = (*Pater-Noster*. On a envisagé la multiplicité des grains du chapelet et, sans doute aussi, celle des boucles ou touffes de la perruque. — P. 654, l. 32, on ne dit pas en français « une querelle allemande », mais « une querelle d'Allemands. » — L'article *Beck* est très intéressant par la statistique du nombre respectif des *Beck* et des *Becker* (patronymique) en Haute et Basse-Allemagne : exactement, mais inversement, 6 contre 1. En Alsace non plus on ne connaît que *pèk* « boulanger ». — Il est curieux que *begegnen*, qui pourtant est une intrusion du langage distingué dans le parler populaire, s'y construise souvent avec l'accusatif, d'autant que le vrai mot populaire (*verkommen*) gouverne le datif. L'alsacien dit *ätrafe* (accus.) = *antreffen*. — Le souabe n'a qu'un exemplaire du barbarisme courant en Alsace *kephälte* « gardé » = * *gebehalten*. — Je signale en terminant les emprunts au français : « *parlen* « bavarder, bafouiller »; *partèr* « rez-de-chaussée »; *partû* « absolument » et *pasletang* « passetemps » (aussi alsaciens); *batt*, dans le sens seulement de « patte » d'étoffe recouvrant la poche d'un habit; etc. — V. H.

— Le véritable titre de la brochure de M. Konrad Meier (*Racine und Saint-Cyr*. Marburg i. H. Elwert, 1903, in-8°, p. 71. Mk. I, 20) serait : les allusions politiques dans *Esther* et *Athalie*. D'après M. K. M. Racine en écrivant ses tragédies sacrées a voulu avant tout faire sa cour à Mme de Maintenon, et il a composé sous son inspiration, en demi-collaboration presque, une pièce dirigée contre Louvois, *Esther*, et une autre en faveur du mouvement jacobite de 1689, *Athalie*. La première moitié de la thèse s'accepte (elle n'est d'ailleurs pas nouvelle), quoique l'auteur l'exagère singulièrement ; mais la seconde repose sur une argumentation plus que fragile, et malgré sa belle assurance, M. K. M. ne m'a pas convaincu qu'Athalie soit la reine Marie et ensemble Guillaume d'Orange, Jéhu Louis XIV, Abner le duc de Malborough, etc. Les rapprochements sont partout forcés, les témoignages cités bien contestables ou mal interprétés (p. 3, Saint-Simon donné comme un modèle de sincérité!) et le véritable caractère de Racine entièrement méconnu. L'étude est consciencieuse et nourrie d'intéressants documents, mais elle porte à faux, et l'auteur s'est laissé égarer par Michelet — il eût dû se défier d'un tel guide — sur une piste vaine (p. 50 et 53, des vers faux ; p. 67, le mot de courtisan est mal entendu). — L. R.

— M. K. Warmuth s'est déjà fait connaître par d'estimables études sur Pascal. Sa nouvelle brochure (*Wissen und Glauben bei Pascal*. Berlin, Reimer, 1902. in-8°, p. 56. Prix : Mk. 1,50) est un résumé clair et vivant, avec le luxe des divisions et subdivisions ordinaire aux théologiens, des principes scientifiques et

Digitized by Google

religieux de Pascal considéré d'abord comme mathématicien, puis comme janséniste. Sans rien apporter de nouveau, sa petite étude orientera le public allemand, sinon sur l'œuvre scientifique de Pascal, du moins sur le christianisme de l'auteur des *Pensées*. Elle le renseignera aussi très suffisamment sur les derniers travaux qu'a provoqués Pascal (Litteratur, p. 5-15 ; il fallait parler des *Études* de Vinet). M. W. a eu seulement le tort de souligner à l'excès le passage du savant au croyant, en le présentant comme un brusque revirement, et chez lui le mathématicien est trop sacrifié au théologien. (P. 10, le héros de Sénancour s'appelle Obermann, et non *Oberland*). — L. R.

— L'éditeur des *Pädagogische Blätter für Lehrerbildung* publie en tirages séparés trois études de ses collaborateurs (G. Hecke, *Die neuere Psychologie in ihren Beziehungen zur Pädagogik*, 1901, in-8°, p. 59. — J. Stimpfl, *Der Wert der Kinderpsychologie für den Lehrer*, 1900, p. 28. — R. Galle, *Pädagogisches aus alten deutschen Rechtsdenkmälern*, 1902, p. 38, *Pädagog. Blätter*, Gotha, Thienemann. Fascic. 22, 18 et 26. Prix : Mk. 1, 0,60 et 0,60). La première mérite d'être signalée et recommandée. Elle renferme une excellente bibliographie critique des études psychologiques dans leur ensemble et plus particulièrement de celles qui intéressent l'école. Cet historique de la psychologie pédagogique est bref, mais complet et clair. Dans la deuxième partie de son étude, M. Hecke se borne à exposer des vœux, à esquisser comme un plan de la psychologie dans l'école en indiquant quels domaines en particulier (psychologie de l'enfant et psychologie pathologique) seront plus féconds à exploiter, vers quelles heureuses réformes déjà la psychologie physiologique — il ne compte guère avec une autre — nous a orientés. Si convaincu qu'il soit des progrès que la pédagogie doit attendre de cette alliance, M. H. ne s'en exagère pas les bienfaits. — M. Stimpfll, l'auteur de la seconde brochure, me paraît au contraire surfaire les avantages de la psychologie enfantine pour le maître et donner dans le travers des pédagogues américains, férus de statistiques scolaires. — L'article de M. Galle enfin nous transporte sur un terrain plus neuf : il s'est proposé d'étudier l'action réciproque de la législation sur l'éducation dans le moyen âge allemand, en relevant dans les recueils de lois, de coutumes, dans les statuts des villes, les règlements de police, etc., les textes relatifs à la condition des enfants. Cette collection est intéressante, mais elle ne donne que des matériaux, d'ailleurs de valeur, pour une étude qui reste à faire. — L. R.

— La brochure de M. le pasteur F. Niebergall (*Wie predigen wir dem modernen Menschen?* Tübingen und Leipzig, Mohr, 1902, gr. in-8°, p. 181. Prix : mk. 3.) par ses intentions didactiques s'adresse à un cercle de lecteurs très restreint, mais elle mérite cependant d'intéresser plus que le clergé protestant allemand, car elle offre de précieux renseignements sur la mentalité religieuse contemporaine. L'auteur veut chercher dans le Nouveau Testament les éléments qui peuvent servir de stimulant ou de réconfort (*Motive* et *Quietive*) à l'homme moderne, qui est pour lui (la définition est bien étroite) un esprit déçu par le matérialisme et sollicité par des aspirations idéales. Les théologiens lui diront jusqu'à quel point son enquête s'accorde avec l'esprit de la Bible, pour laquelle M. N. réclame une interprétation très large. La deuxième partie de sa brochure, la meilleure à mon sens, est un double chapitre de psychologie, d'abord psychologie d'école, assez faible celui-là, et puis de psychologie professionnelle sur les hommes à religion et sans religion, très fin et très personnel, plein de formules heureuses et d'un délicieux humour ecclésiastique, tout pénétré de sagesse et

Digitized by Google

d'ardeur. Et maintenant qu'il a choisi la semence et étudié le champ, M. N. enseigne comment il faut l'ensemencer : c'est le troisième point. Il abonde en excellents conseils où revient souvent celui de se préoccuper avant tout des besoins de l'auditoire, et il finit en appréciant et comparant entre eux les plus populaires des prédicateurs contemporains : Schrenk, Idel, Dörries, Gerok, et surtout Naumann, Bitzius, Hilty. — L. R.

— M. Victor Bérard vient de réunir en un volume ses chroniques de la *Revue de Paris* (*Questions extérieures, 1901-1902*. Paris, Colin, 1902. In-18, p. 321. Fr. 3 fr. 50). Elles méritaient en effet plus que la courte durée d'un article. L'auteur, dans ces questions qu'il envisage surtout sous leur aspect économique, s'est préoccupé d'en étudier les origines lointaines et complexes, et si les considérations inspirées par le présent et plus encore les conjectures hasardées sur l'avenir perdent leur intérêt, il y aura profit à relire à l'occasion la genèse de ces problèmes à solutions temporaires. J'exprimerai un regret. Pourquoi au milieu de ces chapitres, souvent brillants (*Guerre sud-africaine; Royauté espagnole Panama*), où l'Angleterre, familière à l'auteur, tient une si large place, ne s'en trouve-t-il aucun consacré à l'Allemagne? — L. R.

— La brochure de M. A. Netschajeff (*Ueber Memorieren*. Berlin, Reuther, 1902, p. 39. Mk. 1) expose les résultats intéressants de quelques expériences de psychologie pédagogique dans le domaine particulier de la mémoire, mais la démonstration est conduite d'une façon bien confuse. — L. R.

— Le romancier populaire de *Quo vadis?* a été aussi un grand voyageur. Il y a dix ans environ il publiait des *Lettres d'Afrique* dont voici une traduction allemande (Henryk Sienkiewicz. *Briefe aus Afrika, übersetzt von J. von Immendorf*. Oldenburg und Leipzig, Schulze; sans date (1902). In-8°, p. 346. Mk. 3). Les incidents de la route depuis Naples jusqu'à Zanzibar, d'abondants détails sur l'île et la côte, sur leurs maîtres passés et présents, sur les indigènes et les colons, sur la flore et la faune, la chasse et le commerce, le récit d'une expédition de l'auteur entreprise avec une petite caravane sur le continent entre les rivières de Kingani et du Wami forment la matière de ces vingt-trois lettres. A signaler aux lecteurs français de très sympathiques chapitres sur les missions des Pères blancs à Zanzibar, Bagamoyo et Mandera. Ces lettres n'ont pas la prétention de rien apprendre aux géographes; leur mérite est dans la vision pleine de couleur et de relief que l'artiste a su nous donner du continent noir. La traduction, si je ne puis rien dire de son exactitude, est du moins très franche; mais le traducteur nous devait bien dans son introduction de brefs renseignements sur cette relation et aussi quelques notes qui l'auraient mise à jour. — L. R.

— On se souvient encore des passagers du *Sénégal* qu'un cas de peste à bord ramena au Frioul, à peine la croisière commencée. L'un d'eux, M. Jean Bertot, s'est fait l'historien de leurs infortunes et l'écho de leurs doléances pour la plupart légitimes (*Au Lazaret, Souvenirs de quarantaine*. Avec des reproductions de photographies. Tours, Deslis, 1902, in-18, p. 299. Fr. 3 fr. 50). Son récit est pétillant de verve, mais pourquoi faire un volume où une chronique de journal suffisait ? Les pièces justificatives — un tiers du livre (pour parfaire sans doute la publication) — laisseront au lecteur plus d'une incertitude. — L. R.

— M. Maurice Trubert publie un volume de descriptions et de souvenirs (*La Mendiante turque. Le gouffre. A travers le monde. Poèmes d'automne*. Paris, Oudin, 1902, in-18, p. 252), comme nous en devons parfois aux loisirs élégants de la carrière diplomatique. Celui-ci, d'un ensemble très varié (il contient encore

Digitized by Google

de courtes esquisses, une nouvelle et des vers), nous promène agréablement en Dalmatie, au Canada et aux États-Unis, à Constantinople et à Scutari d'Albanie. — L. R.

— *The significance of Sociology for ethics* by Albion W. Small (Extrait des *decennal publications* de l'Université de Chicago. 1902. In-4°, 138 p. (C'est là une communication intéressante sur les rapports de la sociologie avec la morale, ou plutôt la liaison nécessaire du point de vue collectif dans la morale avec le point de vue individuel. L'auteur apporte beaucoup de clarté dans l'exposition de son sujet. Il a, sur le rôle et les devoirs de l'histoire et sur les lacunes de trop d'historiens en ce qui concerne la vie sociale, des réflexions justes. Il voudrait avec raison plus de sociologie dans l'histoire et moins de sociologues proprement dits. — Eugène d'Eichthal.

— La parémiographie française vient de s'enrichir d'un recueil qui mérite d'être signalé aux amateurs de ce genre de compilation : *Les animaux dans les proverbes*, par Ch. Rozan (Ducrocq, <1902>, 2 vol. in-18). Sous la forme d'une agréable causerie, l'auteur a réuni plusieurs centaines de proverbes et de dictons où les animaux de la terre, de l'air et de l'eau jouent un rôle. Cet ouvrage représente une immense lecture et la plus vaste érudition s'y dissimule avec un art exquis. — C. E. R.

— Nous avons reçu une *Notice historique et descriptive sur l'église Saint-Séverin à Paris; ouvrage orné de 22 photogravures et d'un plan*, par M. l'abbé A. Gondré, avec le concours pour les gravures de M. l'abbé P. Perraud (Paris, Chéronnet, 193 pp. in-18). Deux vicaires se sont réunis pour rendre à leur église cet hommage intelligent. La notice fait une grande place aux travaux modernes et à la générosité des paroissiens qui les ont facilités ; cela était inévitable. Nous ne nous associerons pas à toutes ces politesses, non plus qu'au vœu formulé dans la conclusion : « Si vous pouvez obtenir qu'elle soit au plus tôt et complètement dégagée... » Fort heureusement, l'état des finances municipales empêche, pour le moment, que l'on ne commette l'erreur dont le « dégagement » de Notre-Dame est le plus bel échantillon. Mais par ailleurs, cette notice est soignée et complète. — S.

— On trouvera des renseignements récents et assez précis sur la situation politique et économique de l'Indo-Chine, dans le livre que M. Gaston Donnet vient de publier sous le titre : *En Indo-Chine;* Cochinchine, Cambodge, Annam, Tonkin (Société française d'éditions d'art, 1 vol., in-4°.). Ce ne sont pas des souvenirs, mais des notes au jour le jour, écrites avec bonne humeur, rédigées avec compétence, illustrées de reproductions généralement bonnes. L'intérêt de l'ouvrage est dans la simplicité de ces notes, qui inspirent confiance parce qu'elles sont la vie même, le témoignage d'un passant. — C.

— Le douzième volume de la *Minerva*, cet « annuaire du monde savant » que publie M. Karl Trübner, vient de paraître (xl et 1347, p., 14 mark). Il est encore plus considérable que les volumes précédents, et, comme remarque l'éditeur, si l'annuaire veut rester fidèle à sa tâche d'enregistrer consciencieusement tous les changements des instituts savants, la chose ne se peut éviter. Parmi les accroissements il faut citer le développement qu'a pris l'Université de Londres, la fondation de l'Académie britannique, et nombre d'Écoles d'Angleterre et surtout des États-Unis. Il est impossible, ce semble, d'être plus complet et aussi plus exact (notons toutefois qu'il faut p. 803 et 1202, écrire Fagniez et non *Fagniqez*, et p. 801 et 1162 Audiffret et non *Audriffet*, que le Chuquet cité p. 788 et 803 ne doit pas

Digitized by Google

être dédoublé à la p. 1185, que Rostand fils (p. 801), manque à la table, que dans cette même table le Berthelot de la p. 801 ne devait pas être mentionné à part). Le volume est précédé d'un portrait de M. Léopold Delisle, et M. Karl Trübner est heureux de s'associer par là aux hommages que l'éminent directeur de la Bibliothèque nationale a reçus le 5 novembre dernier, de toutes les parties du monde. — A. C.

— Il est malaisé de ne pas être injuste pour l'ouvrage de M. Fred Bon, *Die Dogmen der Erkenntnistheorie*. (Leipzig, Engelmann, 1902. In-8°, vii et 349 p.). Il représente certainement un travail consciencieux, des connaissances sérieuses et des intentions louables. Mais il a le défaut fort grave de dire d'excellentes choses d'une façon mortellement ennuyeuse. Il est fatigant à lire et pénible à suivre dans ses raisonnements parfois pédants, toujours longs et lourds. Sentant probablement l'aridité de son sujet et surtout de son style, l'auteur a voulu l'égayer en choisissant la forme du dialogue, mais n'a réussi qu'à rendre son livre plus indigeste encore. C'est en vain que *Misodogmos* et *Episthemos* font assaut d'éloquence et de subtilité, ils sont également filandreux et méthodiquement diffus. Dans un entretien qui commence à la première page du livre pour ne prendre fin qu'à la dernière et qui affecte les allures d'une causerie aisée sur un ton horriblement doctoral, nos deux philosophes passent en revue successivement, sans reprendre haleine, les systèmes de Berkeley, d'Aristote et de Hume, de Kant, de Locke et de Descartes. Pourquoi cet ordre plutôt qu'un autre? Pourquoi marier Aristote à Hume? Mystère. C'est un mystère aussi que le sens de l'agréable apologue qui sert de préface à l'ouvrage, à moins qu'on n'en puisse trouver la solution à la dernière page du livre, qui nous apprend que toute la philosophie moderne est la dupe d'une erreur fondamentale, dont seul l'auteur la guérirait par son « dogmatisme critique ». — Th. Schœll.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 février 1903.

M. Clermont-Ganneau communique un nouveau papyrus araméen récemment découvert en Égypte, et auquel M. Euting vient de consacrer une étude destinée aux publications de l'Académie. C'est un document historique d'un intérêt capital, un rapport officiel d'un officier persan, daté de l'an 14 de Darius II. Ainsi se trouve tranchée la question si controversée de l'âge de toute cette famille de papyrus araméens qu'on voulait classer à l'époque ptolémaïque, tandis que M. Clermont-Ganneau soutenait qu'ils devaient être reportés à l'époque perse.

M. Salomon Reinach continue la lecture de son mémoire sur un manuscrit de Philippe de Bourgogne, conservé à la Bibliothèque de l'Ermitage.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy-en-Velay, imprimerie Régis Marhcessou

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 2 mars — 1903

Histoire de Sul et Chumul, p. SEYBOLD.— Poésies de Balai, p. ZETTERSTEEN.— Fr. BECK, Recherches sur les manuscrits de Lucain. — DOGNÉE, Un officier de l'armée de Varus. — Histoire de Guillaume le Maréchal, p. P. MEYER, III. — JANSEN, L'Allemagne et la Réforme, VI trad. E. PARIS. — SAUTAI, La manœuvre de Denain. — Saint-Simon, Mémoires, p. de BOISLISLE et LECESTRE, XV et XVI. — INGOLD, Mabillon en Alsace. — A. SOEDERHJELM, Le régime de la presse pendant la Révolution, II.— E. DAUDET, Conspirateurs et comédiennes.— HEUSER, Chrestomathie du vieux-frison. — D'ANCONA, Souvenirs. — TORP, Contributions étrusques, I. — MOELLER-SCHUBERT, Manuel de l'histoire de l'église, I, 2e éd. — Remy d'Auxerre, p. FOX. — K. MÜLLER, Histoire ecclésiastique, II, 2. — Journal américain d'archéologie, 2-3. — KURTH, Saint Boniface. — P. THOMAS, Morceaux choisis des prosateurs latins du moyen âge et des temps modernes. — LOGEMAN, Elckerlijc-Everyman. — A. COLLIGNON, L'Argenis de Barclay. — AMMANN, Konrad et Stricker.

Geschichte von Sul und Schumul unbekannte Erzählung aus tausend und einer Nacht, texte arabe XVII et 104 p.; traduction VII et 94 p. Leipzig, Spirgatis, 1902. 2 livraisons in-8°.

Depuis quelques années la critique européenne s'est tournée de nouveau avec curiosité vers l'origine des *Mille et une Nuits,* leurs différentes recensions, les interpolations qu'elles ont reçues à diverses époques, leurs emprunts réciproques et d'autres petits problèmes bibliographiques dont la solution restera subordonnée à la découverte de fragments nouveaux. C'est précisément par ce caractère d'inédit que se recommande la publication de M. Seybold.

L'histoire de Sul et Chumul qui ne figure ni dans la rédaction égyptienne, ni dans les manuscrits signalés jusqu'à présent — et ceux-ci sont presque toujours de date récente — a été tirée par M. S. d'un exemplaire appartenant à la Bibliothèque de Tubingue. Cette précieuse copie, qui faisait primitivement partie de la collection Wetzstein, paraît remonter au XIVe siècle; elle serait par conséquent le plus ancien manuscrit connu des célèbres contes. Dans une savante introduction, M. S. réunit les preuves qui rendent cette date très vraisemblable ; il décrit minutieusement sa copie et montre que les lacunes assez graves qui la déparent n'empêchent pas de suivre le fil de la narration.

Par opposition à la plupart des contes des *Mille et une Nuits* qui

Digitized by Google

ont pour théâtre l'Inde, Bagdad ou Samarcande et dénotent une provenance orientale, celui-ci est né en Syrie ; Damas et ses environs lui sont familiers. Musulmans et chrétiens y vivent sur le pied d'une tolérance réciproque et, n'était l'empreinte fortement islamique de l'ensemble du récit, on serait tenté de l'attribuer à un conteur chrétien.

La traduction de M. S. est aussi littérale que possible et, malgré les facilités que la langue allemande offre aux imitations versifiées, les nombreuses poésies qui agrémentent les aventures galantes de Sul et de Chumul sont rendues en simple prose avec une précision dont il faut remercier le traducteur. D'ailleurs, l'illustre Ruckert a fait peu d'élèves. La couleur générale du conte fait penser en même temps aux amours romanesques de Ouns el-Woudjoud et aux romans de chevalerie dont Antar et 'Amr en-Na'man sont les héros. Mais, je le répète, le principal mérite de la trouvaille dont nous sommes redevables à M. S. est non seulement de provenir d'une source ignorée jusqu'ici, mais aussi de fournir à la bibliographie des contes arabes et, par suite, aux recherches de la littérature populaire des données qu'on ne saurait négliger. — M. Seybold se propose de reprendre prochainement l'étude de son précieux Codex et d'en signaler l'importance au point de vue de ces questions générales. Mais dès à présent on pressent que l'ingénieuse classification en trois groupes proposée par M. Zotenberg est devenue insuffisante et qu'il faut y ajouter une ou plusieurs sections nouvelles, si l'on veut y renfermer les éléments si divers qui ont contribué à la naissance et au développement de ces merveilleux récits qui, pendant des siècles encore, charmeront le monde de leurs mensongères fantaisies et lui feront oublier les misères de la réalité.

B. M.

Beiträge zur Kenntniss der religiösen Dichtung Balai's, nach den syr. Handschr. des British Museum, der Bibl. Nat., und der Kœn. Bibl. zu Berlin, herausgegeben und übersetzt von K. V. Zetterstéen, Leipzig, Hinrichs ; 1902, grand in-8°, pp. IV-52-56*. 12 marks.

Vers la fin du ve siècle, un chorévêque syrien du diocèse d'Alep, nommé Balai, se fit une certaine réputation littéraire par ses poésies religieuses, en majeure partie composées de vers pentasyllabiques, formés de deux mesures de deux et trois syllabes. Une partie de ces poésies étaient déjà publiées. M. Zetterstéen s'est imposé la tâche de réunir, parmi celles qui sont encore inédites, de courtes compositions intitulées *Ba'outa*, « *precationes* », qui comprennent généralement deux strophes de six vers chacune. Quelques-unes de ces sortes d'hymnes ont trouvé place dans les livres liturgiques des Syriens.

Digitized by Google

M. S. en publie 134, partagées en deux séries : les 65 premières sont expressément attribuées à Balai dans les mss. ; les autres sont notées par la rubrique *hâ'en l'hattâyê* ; comme elles sont de même facture que celles qui portent le nom de Balai et comme un ms. (du XIIIe siècle toutefois) paraît indiquer assez clairement que cette rubrique désigne les hymnes de Balai, M. Z. a cru pouvoir, non sans apparence de raison, les éditer sous le nom de cet écrivain. Tout le mérite de ces poésies consiste — comme chez la plupart des poètes syriens — dans le choix des expressions et l'agencement des mots. L'édition est correcte ; M. Z. y a apporté un soin digne d'une œuvre plus importante[1]. La traduction, d'ailleurs extrêmement facile, est fidèle.

J.-B. Ch.

Untersuchungen zu den Handschriften Lucans; Inaugural-dissertation zur Erlangung der Doktorwürde der hohen philosophischen Fakultät der kgl. bayer. Ludwig-Maximilians-Universität zu München vorgelegt von Fr. Beck, aus Schweinfurt. München, Kastner et Lossen, 1900; 75 pp. gd. in-8.

La question abordée par M. Beck est une des plus difficiles qui existent en critique verbale. M. Hosius, en publiant les collations de Steinhardt dans son édition, avait fait connaître un nombre très restreint et, à vrai dire, tout à fait insuffisant de manuscrits de Lucain. Cette édition a d'autres mérites. Cette pénurie de renseignements m'avait invité à quelques recherches. M. Francken, qui paraît n'avoir pu les poursuivre, a donné au moins une collation complète du manuscrit Ashburnham (aujourd'hui B. N. nouv. acq. lat. 1626).

C'est à ce point que M. Beck a repris le problème. Aux manuscrits que j'avais consultés, il a ajouté un ms. d'Erlangen 304 (xe s.) et un ms. de Montpellier H 362, du IXe siècle. Il a soumis les variantes de tous ces manuscrits et les opinions des derniers éditeurs à une discussion très approfondie dont voici les conclusions.

Les manuscrits se divisent en deux familles, μ et φ. La famille μ est représentée essentiellement par *M* (Montpellier H 113), par *Z* (Paris B. N. lat. 10314), et par P (B. N. lat. 7502). La famille φ n'a de représentant parfaitement pur que *V* (Vossianus I, Leyde Q 51) ; *U* (Voss. II, Leyde F. 63) se rattache à φ, mais a subi les atteintes de μ. De même sont plus ou moins mélangés de leçons venues de μ, les mss *R* (B. N. lat. 7900 A), *G* (Bruxelles 5330) et *S* (B. N. lat. 13045). Enfin, tous les autres manuscrits connus sont des copies, directes ou indirectes de

---

1. L'éditeur a noté les passages bibliques auxquels les poésies font allusion. Ces références sont loin d'être complètes. Ainsi, pour le n° XXX (p. 24), cf., Ps. 88, 5 ; pour le n° XXXVIII (p. 44), cf. Matth., XXV, 34 ; n° LI (p. 47), cf. Matth., XXV ; etc. — L'expression *Meshiha Allaha* « Christ-Dieu », n'est pas exprimée d'une manière suffisamment précise par « Herrgott » (p. 51).

Digitized by Google

Z. Parmi ces copies, se trouve le manuscrit d'Ashburnham. Cette dernière conclusion est assez inattendue. Je crois qu'il vaudrait la peine de l'examiner de près, à la fois, d'après la paléographie de *A* et *Z* (p. 13) et d'après leurs variantes.

Je n'ai point parlé de Paul de Constantinople. Le roman ingénieux bâti par M. Usener sur la suscription du ms. de Paris, B. N. lat. 7530 est définitivement abandonné. M. B. place Paul dans la période des suscriptions et des revisions de manuscrits classiques à la fin de l'antiquité. Cette période s'étend de 375 à 550 environ. Nous n'avons aucune donnée qui permette de fixer Paul à l'intérieur de cette période. La critique de Paul était purement conjecturale : *mea manu solus*. Les leçons qui en dérivent ont donc la valeur de conjectures faites par un grammairien de la décadence. Il a peut-être travaillé peu avant la copie des fragments *p* et *n* du (ve s.), où se rencontrent déjà quelques leçons « pauliniennes ». Tous les autres manuscrits sont plus ou moins infestés de ces corrections, sauf le ms. *V*. Mais le représentant le plus complet de l'émendation tentée par Paul est *P*, et après lui le ms. *U*. On a ordinairement les corrections de Paul en comparant *P* et *V*. Ces corrections sont presque toutes mauvaises. La plus notable, peut-être, est la grande transposition de vers dans le récit de la Pharsale, conservée par *U* : VII, 488, 510-520, 489, 509, 521 suiv. M. Hosius y a reconnu, avec vraisemblance, la main de Paul. Dans son erreur qui lui fait attribuer à Paul une loyauté qu'il n'a pas, il a admis cette transposition dans le texte; M. Postgate l'a imité, en adoptant l'ordre des scolies de Berne (488, 514-520, 489-513, 521 suiv.). M. B. se range aux objections présentées contre ces transpositions par M. Francken et par moi. Mais il fortifie notre démonstration de tout ce qu'il nous apprend sur la faiblesse du travail exécuté par Paul. Il suit de cet ensemble de faits que le ms. *P* n'avait pas la valeur que je croyais.

L'étude de M. Beck est ainsi une sorte d'examen de conscience à l'usage de tous ceux qui ont traité de Lucain en ces dernières années. Nous y trouvons tous matière à *mea culpa*. Mais je ne pense pas qu'aucun de nous n'en éprouve le moindre dépit. Nous devons avoir une profonde reconnaissance au jeune savant qui a eu le courage « d'y aller voir », et qui a trouvé dans la forêt carolingienne de nos manuscrits les sentiers sûrs. On pourra corriger quelques détails de la carte dressée par M. Beck; l'ensemble restera. Il y a entre son travail et celui de ses devanciers à peu près la même différence qu'entre deux cartes de l'Afrique, l'une d'aujourd'hui, l'autre d'il y a cinquante ans [1].

Paul LEJAY.

1. Dans les dernières pages, M. Beck discute avec beaucoup de finesse un certain nombre de passages du premier livre et montre l'application des principes qu'il a posés.

Digitized by Google

E. Dognée. **Un officier de l'armée de Varus,** Bruxelles, s. d. chez Lebègue.

On me permettra de ne pas m'étendre sur ce livre de 225 pages où il est question de trois choses différentes : 1° les Germains depuis leurs origines « nébuleuses » jusqu'à Auguste; 2° une inscription très connue du musée de Bonn que l'auteur croit devoir expliquer d'une façon que les épigraphistes ne peuvent guère approuver; 3° une dissertation sur les récompenses militaires à Rome qu'accompagnent quelques reproductions de jolies phalères du musée de Berlin.

R. C.

L'Histoire de Guillaume le Maréchal, comte de Striguil et de Pembroke, régent d'Angleterre de 1216 à 1219, poème français publié pour la Société de l'histoire de France, par Paul Meyer, tome III. — Paris, H. Laurens, 1901, in-8° de CLX-304 pages.

Le texte proprement dit de l'*Histoire de Guillaume le Maréchal* a occupé les deux premiers volumes de cette publication. Ce tome III en est le complément indispensable. Il contient en effet, tout d'abord une étude critique très détaillée sur le poème, son auteur et son héros; puis la traduction abrégée de tout l'ouvrage, enfin la table générale.

Du rapprochement de certaines phrases du poème, il ressort qu'il a été composé peu de temps après la mort de Guillaume le Maréchal et achevé à peu près vers 1226. Entrepris à la demande du fils aîné du défunt et avec les encouragements de son fidèle compagnon d'armes Jean d'Erlée, il est l'œuvre d'un trouvère de profession, nommé Jean, qui a utilisé surtout les mémoires écrits à son intention par Jean d'Erlée, sans rien emprunter aux chroniques. Jean d'Erlée avait été d'ailleurs, par les relations étroites qu'il entretint avec le Maréchal dont il fut l'écuyer dès 1188, il avait été, dis-je, à même de fournir des renseignements de première main. Aussi la valeur de l'*Histoire*, en tant que document historique, est considérable pour la période qui s'étend depuis cette date de 1188 jusqu'en 1219. Pour la partie antérieure, le poème a besoin d'être contrôlé.

M. Paul Meyer établit ces différents points en retraçant la biographie complète de Guillaume le Maréchal; en mettant les témoignages du poème en regard des documents contemporains, non seulement il a opéré la critique rigoureuse de l'ouvrage et montré quel énorme appoint il apporte à l'étude de l'histoire de la France et de l'Angleterre, mais encore il a fait revivre la physionomie du comte de Pembroke et éclairé les différents côtés de son caractère. Tout en notant une foule de traits de mœurs, il l'a replacé dans les différents milieux où il a vécu; il a raconté les expéditions militaires et les négociations auxquelles il prit part, et enfin il a exposé, avec un luxe suffisant de

Digitized by Google

détails, les affaires publiques auxquelles il fut mêlé. Aussi peut-il conclure avec raison que « entre les hommes qui au moyen âge, ont joué les premiers rôles, il en est certainement plusieurs dont l'histoire nous est aussi bien connue... que celle de Guillaume le Maréchal... ; mais on n'en pourrait citer aucun, sinon peut-être saint Louis, grâce à Joinville, dont la physionomie morale nous apparaisse aussi nettement. » Quant au poème lui-même, il faut placer « tout au premier rang dans l'historiographie française, un ouvrage si abondant en faits nouveaux, si évidemment sincère dans l'exposé des événements et dans l'appréciation des personnes... Il n'est aucune chronique française, aucun livre de mémoires du XIIIe siècle ni du XIVe qui lui soit supérieur ». Sa valeur littéraire n'est pas tout à fait aussi grande, son auteur n'est pas très habile dans l'art de la composition ; mais il faut reconnaître qu'il a d'autres qualités, une habileté de présentation, une certaine érudition, une sobriété de style que n'encombrent pas les lieux communs, etc.

Les 19,000 vers de son œuvre ne nous ont été conservés que par un seul manuscrit aujourd'hui conservé à Cheltenham, et qui présente un texte très incorrect. D'où la nécessité de nombreuses rectifications : M. P. M. les a faites, en respectant cependant le plus possible les leçons du manuscrit.

Je n'ai pas à insister sur la traduction abrégée de l'*Histoire de Guillaume le Maréchal*, formant la seconde partie de ce volume. Elle est complétée par une foule de notes qui expliquent les obscurités du texte, qui le corrigent, quand il y a lieu, qui le complètent surtout ou qui le corroborent au moyen de documents diplomatiques ou de sources narratives contemporaines. La valeur historique intrinsèque du poème est donc augmentée de toute l'érudition d'un éditeur dont il serait vraiment superflu de faire l'éloge.

L.-H. Labande.

Janssen (Jean). **L'Allemagne et la Réforme** : VI *La civilisation en Allemagne, depuis la fin du moyen âge jusqu'au commencement de la guerre de Trente ans.* Traduit de l'allemand sur la 13e édit. par E. Paris. Paris, Plon, Nourrit et Cie. Gr. in-8 de xv-525 p. 15 fr.

On sait qu'il ne faut demander au savant ouvrage de feu Janssen ni l'impartialité ni l'originalité des aperçus. C'est avant tout un répertoire vaste, immense et méthodique de faits curieux. On doit d'ailleurs reconnaître que dans le présent volume les défauts de l'œuvre choquent moins. Il demeure entendu que la Réforme est responsable de tout, que c'est elle qui a introduit dans le monde la corruption des mœurs, perverti le goût, ôté à l'homme le respect de lui-même et qu'on se demande comment l'Allemagne, quatre cents ans après

Digitized by Google

qu'elle a produit Luther, peut exister encore. Mais enfin il s'agit un peu moins cette fois d'histoire religieuse que d'histoire littéraire; des faits par suite plus piquants font passer plus aisément sur le parti pris de l'auteur. On est dès lors plus à l'aise pour rendre justice à l'étendue de sa science, à l'immensité, et aussi à l'utilité de son labeur qui offre de surprenantes ressources à quiconque voudra écrire sur l'art et les lettres au XVIe siècle. On ne peut analyser un tel volume par le menu. Il suffit de dire que J. y examine successivement les arts (iconoclastes, intentions de propagande, influences extérieures, ouvrages techniques, art des cours, gravures, arts industriels, collections, musique d'église), la littérature (poésies de circonstance, pamphlets, drames spirituels, littérature légère, littérature du merveilleux et de l'horrible, sciences occultes).

C'est simplement comme spécimen que je cite les pages sur les déclamations des prédicants contre les images, la perte de commandes qui en résulte pour Holbein le jeune (p. 20), la n. 2 de la p. 21 sur l'absence d'originalité de Cranach, la dissipation des artistes italiens blâmée et imitée par Alb. Dürer (p. 46), les bizarreries où l'art allemand tombe en s'éloignant des sujets sacrés (p. 50-56), sur les portraits de personnes de mauvaise vie et la parodie dans les tableaux de sainteté (p. 112-113), sur les troupes de comédiens anglais ou welches (p. 328), sur les imitations d'*Amadis* (p. 368 sqq.), sur le redoublement de crédulité encouragé par les pasteurs qui voulaient avoir leurs miracles à eux (p. 374 sqq.). Mais on pourrait décupler cette liste sans épuiser les particularités instructives qu'offre l'ouvrage. De plus, précisément parce que la matière en est un peu moins étroitement liée à la controverse théologique, le jugement de l'auteur gagne en élévation et même en équité. Il reconnaît tout au moins que les catholiques ont riposté aux attaques obscènes et injurieuses. Il loue le goût vif de Luther pour la musique (p. 139); il nie que Luther ait composé la musique d'un seul cantique, mais il constate l'originalité de quelques-uns de ses psaumes spirituels. Il avoue que la corruption des arts du dessin en Allemagne ne tient pas seulement à l'altération du dogme, mais à une variation du goût qui abandonne la tradition germanique, non pas pour celle de l'antiquité qui, au fond, à l'entendre, était identique, mais pour celle de Michel-Ange, des successeurs de Raphaël, qui s'inspirèrent moins fidèlement de la nature. Il est vrai qu'on est un peu surpris de le voir qualifier ces nouvelles tendances de welches; mais, pour un patriote allemand, catholique ou non, accuser les Welches des fautes de Michel-Ange, c'est presque de la courtoisie.

Félicitons le traducteur de sa persévérance et souhaitons lui le prompt achèvement de sa tâche écrasante.

Charles Dejob.

Digitized by Google

La manœuvre de Denain, par Maurice Sautai, lieutenant d'infanterie, attaché à la Section historique de l'État-Major de l'armée, Lille, impr. Lefebvre-Ducrocq, 1902, un vol. de 299 p. avec 2 gravures et 3 cartes, publié sous la direction de la Section historique.

Historien très documenté du siège de Lille (1708), biographe consciencieux des lieutenants-généraux de La Frézelière dont le second passa la partie la plus active de sa carrière en Flandre (de 1708 à 1711), M. Sautai a pu aborder l'histoire de la bataille de Denain avec une compétence spéciale : la région lui était connue et aussi le personnel militaire appelé à s'y mouvoir pendant les dix dernières années de Louis XIV. Nous ne nous étonnerons donc pas qu'il ait étendu le champ de son étude au-delà de ce que promet le titre du volume. La « manœuvre de Denain » proprement dite et le combat qui la suivit n'occupent que 80 pages sur 300. Le reste, l'auteur l'a consacré à la préparation lointaine de la victoire et à l'homme qui eut l'initiative de cette préparation.

C'est la gloire de Villars, plus que toute autre, qu'évoque d'ordinaire le souvenir de Denain. « Le vainqueur de Denain, le sauveur de la France à Denain », sont les qualificatifs accolés couramment, depuis bientôt deux siècles, au nom du vainqueur de Friedlingen. Toutefois, pour Denain, des historiens lui ont associé deux autres personnages, le maréchal de Montesquiou et un conseiller au Parlement de Flandre, Lefebvre d'Orval. Pour Saint-Simon, animé contre Villars des sentiments que l'on sait, le vainqueur de Denain ne pouvait être que Montesquiou. M. de Vault se montra moins exclusif, mais favorable encore à ce dernier. Folard exalta, au moins dans une préface, le rôle de Lefebvre d'Orval. Voltaire aussi nomme Lefebvre, mais négligemment et pour s'amuser d'une antithèse piquante en donnant à entendre que le seul hasard d'une promenade avait fourni à un magistrat de province l'idée, si féconde, de l'attaque sur Denain et Marchiennes. A l'aide des témoignages les plus sérieux et les plus nombreux que l'on ait encore réunis, M. Santai met les choses au point. Distinguant entre le « projet de Denain », les mouvements du 23 juillet et la bataille du 24, il fait honneur à Villars de la manœuvre sans laquelle la victoire eût été impossible et à Montesquiou de l'énergique offensive prise malgré les hésitations de Villars et qui détermina le succès.

Au fond, le véritable héros de M. S., c'est Lefebvre d'Orval. Avec une sympathie émue il a reconstitué de toutes pièces cette personnalité originale d'un magistrat qu'attirent les questions militaires, qui s'y entend le mieux du monde, en fait sa spécialité, amène le ministre compétent à prendre ses avis et finit, indirectement sans doute, mais réellement, par imposer ses vues aux généraux les plus expérimentés. Bien avant Denain, dès 1706, Lefebvre s'était mis en relation avec

Digitized by Google

Versailles; chaque année les mémoires qu'il y envoyait se faisaient plus fréquents, étaient mieux appréciés. Au commencement de la campagne de 1712 il entrevoit la portée d'une entreprise sur les communications et les derrières de l'armée ennemie; vers la fin de mai il s'en ouvre à Voysin et, dès les premiers jours de juin, à Villars lui-même; il en réclame auprès d'eux l'exécution jusqu'au jour où il a partie gagnée. C'est ainsi que deux hommes de guerre, l'un comptant parmi les plus grands, l'autre au moins très distingué, se trouvèrent devoir à un modeste homme de robe la conception stratégique dont la réussite éclatante est leur principal titre devant la postérité.

Les documents manuscrits utilisés par M. S. sont surtout, aux Archives historiques de la Guerre la correspondance, jusqu'alors peu explorée, de Lefebvre avec Voysin et les lettres, peu connues, adressées de Flandre au duc du Maine, aux Archives de La Haye les portefeuilles du grand pensionnaire Heinsius. Il a donné un nombre considérable de pièces justificatives, groupant immédiatement après chacun des chapitres celles qui s'y rapportent : peut-être eût-il mieux valu les rassembler toutes à la fin du volume, le récit y aurait gagné plus de suite et d'unité. M. Sautai n'a pas moins prodigué, soit au bas des pages, soit en appendice, les notes biographiques sur chacun des personnages que sa plume rencontrait. Telle est même l'abondance de ces notes que nous regrettons de ne pas les voir accompagnées d'une table qui en eût rendu l'usage plus facile.

Ces petits *desiderata* n'empêcheront point « La Manœuvre de Denain » de faire excellente figure parmi les publications historiques de notre état-major général; c'est vraiment un copieux et substantiel morceau d'histoire militaire.

F. B.

SAINT-SIMON, **Mémoires**; édition de M. A. DE BOISLISLE, t. XV et t. XVI, avec la collaboration de M. LECESTRE. Paris, Hachette, 1901 et 1902; 671 et 741 pages, in-8° (collection des *Grands Écrivains de la France*).

Il n'est jamais trop tard pour parler du *Saint-Simon* de M. de Boislisle. Aussi bien, la *Revue critique* a déjà dit assez souvent, notamment dans le numéro du 5 novembre 1900, tout le bien qu'elle pensait de cette publication, qui fera époque dans les fastes de l'érudition, pour qu'il suffise de signaler en quelques mots les deux derniers volumes parus.

A partir du tome XVe, on lit sur le titre, à la suite du nom du savant éditeur, cette mention : « Avec la collaboration de L. Lecestre. » Dans l'Avertissement, mis en tête du volume, M. de Boislisle s'exprime ainsi :

Digitized by Google

« L'éditeur désigné par Adolphe Regnier aurait été incapable de soutenir une pareille tâche, avec tous ses détails infinis, et de suffire à des efforts de plus en plus complexes, sans le concours qu'il a heureusement trouvé dans le plus dévoué des auxiliaires et des collaborateurs. M. Léon Lecestre, des Archives nationales, a bien voulu s'adjoindre à moi depuis dix-sept années, c'est-à-dire depuis la mise au jour du tome V. Aussi est-ce avec une profonde gratitude, et un plein espoir pour l'avenir, que j'ai proposé que son nom fût désormais inscrit sur le titre de nos volumes. » Tous ceux qui s'occupent de l'histoire du XVIIe siècle ne peuvent que s'en réjouir ; ils savent, en effet, la valeur des éditions personnelles que M. Lecestre a récemment publiées des Mémoires de Gourville et des Mémoires du chevalier de Quincy.

L'Avertissement du tome XV fournit aussi quelques chiffres, qui, malgré toute leur éloquence, ne peuvent donner qu'une idée imparfaite de cet incomparable trésor sur les hommes et les choses du XVIIe siècle à ceux qui n'en ont pas par eux-mêmes exploré les richesses. « Le nombre des notes, sur 2361 pages de texte nouveau, dépasse 28000, à savoir, en chiffres ronds : plus de 4800 pour les notices d'identification première des personnages, plus de 1200 notes de lieux, plus de 1700 notes de langue, plus de 7300 notes de manuscrit, plus de 13000 notes de choses ou de faits. »

Le tome XV comprend la fin de l'année 1707 et le commencement de l'année 1708, soit plus du double, comme texte, de ce que le tome Ier avait absorbé en 1879. Les additions au *Journal de Dangeau* sont représentées par 65 numéros. Parmi les 19 Appendices, il faut signaler, pour leur étendue, les numéros suivants : III. Procès de Saint-Simon contre les Lussan ; — IV. Fleury et l'invasion à Fréjus (série de lettres très intéressantes, qui font justice de certaines imputations de l'auteur des *Mémoires* sur la conduite de Fleury lors de l'entrée en Provence de l'armée du duc de Savoie) ; — VII. Les Arnauld et les Colbert ; — X. Le cardinal Le Camus ; — XIII. Lettres de félicitation à Desmaretz, à propos de sa nomination comme contrôleur général ; — XV. Lettres du cardinal de Bouillon à Desmaretz, qui se rapportent à un procès contre les religieux réformés de Cluny.

Dans les Additions et Corrections, M. de B. parle incidemment des accusations extraordinaires qui circulèrent contre Mme de Montespan lors de l'affaire des Poisons ; il dit que les rapports de police qui les ont conservées lui inspirent la plus grande défiance. Nous sommes heureux d'avoir exprimé sur cet ensemble de turpitudes (*Revue critique*, 19 février 1900), le même doute que l'éminent érudit.

Le tome XVI donne la suite et la fin de l'année 1708. La bataille d'Audenarde et le siège de Lille sont les grands événements militaires de cette année. L'excellent ouvrage du lieutenant Sautai, publié en 1899, *le Siège de Lille en 1708*, a été très fréquemment cité et

Digitized by Google

utilisé dans les notes qui accompagnent le texte des *Mémoires;* cependant le dossier de la campagne de Flandre proprement dite a été encore enrichi (Appendices V et VI) de plus de cent pages de documents inédits, provenant des papiers du chevalier de Bellerive. Ces documents ont l'avantage d'offrir, pour les faits de guerre de 1708, un récit *vendômiste*, en opposition aux apologies *bourguignonnes* de Saint-Simon.

Signalons encore, dans ce tome XVI, trente-deux Additions au *Journal de Dangeau;* — et, à côté des Appendices déjà cités, divers fragments inédits de Saint-Simon sur l'origine des Beringhen, sur les marquis de la Frette, les Pompadour, le comte de Lionne, le comte de Fiesque, les Conflans Saint-Remy, des lettres de la princesse des Ursins au duc de Noailles, des lettres et mémoires du duc du Maine.

En attendant la notice sur les Postes sous Louis XIV, qui avait été promise au tome IV, p. 508, pour le volume suivant, et qui n'a pas encore été publiée, M. de B. résume la « mécanique » de ce service en quelques pages très instructives des Additions et Corrections du tome XVI (p. 661 et suiv.). Ces Additions abondent encore jusqu'à la dernière page en documents inédits.

Dans un article récent de la *Minerva*, M. Albert Sorel, parlant des éditions des mémoires historiques, citait le *Saint-Simon* de M. de Boislisle comme un exemple « destiné vraisemblablement, par son excès même de richesse et sa perfection, à demeurer inimitable ». La critique la plus exigeante ne pourra que souscrire à ce jugement.

G. Lacour-Gayet.

Mabillon en Alsace, par A. M.-P. Ingold. Colmar, Huffel, Paris, A. Picard, 1902, 107 p. in-16°. Prix : 2 fr.

Sous un titre d'ensemble, *Moines et religieuses d'Alsace*, M. le chanoine Ingold fait paraître depuis quelque temps une série de petites monographies intéressantes pour l'histoire ecclésiastique de cette province au XVIIe et au XVIIIe siècle. Il vient d'y placer le célèbre bénédictin de Saint-Germain-des-Prés, à cause des deux voyages que Mabillon fit en Alsace, en 1683 et en 1696, et parce qu'il fut un instant question de lui quand il s'agit de nommer un nouvel abbé de Marmoutier, près Saverne, en 1700. Ces deux voyages littéraires (il s'agissait de réunir dans les monastères du pays des matériaux pour ses savants travaux) ne furent bien longs, ni l'un ni l'autre; Mabillon décrivit le premier à son retour à Paris et il a paru, dès 1685, dans le quatrième volume des *Vetera analecta;* M. Ingold en a donné la traduction en 1893. Le récit du second voyage, fait en compagnie de Dom Ruinart, et rédigé par ce dernier, a été traduit, d'une façon passablement,

Digitized by Google

fautive par M. Jacques Matter, alors inspecteur d'Académie à Strasbourg et plus tard inspecteur général des bibliothèques, dans le *Journal de la Société des sciences, agriculture et arts du Bas-Rhin*, puis tiré à part (Strasbourg, Levrault, 1826, 103 p. 8°). Depuis M. l'abbé Marchal en a donné une traduction nouvelle dans les *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine* (1862). Aussi bien l'intérêt de l'opuscule de M. Ingold réside moins dans les parties du récit, rectifiées et commentées, empruntées à Ruinart que dans la publication d'une cinquantaine de lettres inédites de Mabillon, tirées surtout du fonds français de la Bibliothèque Nationale, et dont quelques-unes sont fort intéressantes pour l'histoire des idées du temps, celles par exemple, très affectueuses, qu'il échange avec le célèbre jurisconsulte Jean Schilter, de Strasbourg, dans l'espoir secret de le convertir. M. Ingold y a joint des extraits des notes de Mabillon, conservées au fonds latin (n° 11. 902) de la Nationale, *Anecdota alsatica*, une liste des abbés de Marmoutier et quelques pièces relatives à l'abbaye de Münster.

Malgré le dédain avec lequel l'érudit éditeur parle « d'un certain M. Gravier », il n'est pas du tout certain que cet estimable archéologue lorrain, assez apprécié d'ailleurs de son temps, se soit absolument trompé en écrivant à M. Matter (*Voyage*, p. 101) les détails qui excitent le courroux de M. Ingold ; auteur d'une *Histoire de Saint-Dié*, il était parfaitement à même de trouver dans les archives conventuelles locales à sa disposition, des traces des sentiments peu fraternels des moines lorrains pour ceux de la capitale ; ces documents ont pu disparaître depuis sans qu'on soit en droit pour cela de nier qu'ils ont existé [1].

R.

Le régime de la presse pendant la Révolution française, par Alma Soederhjelm, t. II. Paris, H. Welter, 1901, III, 216 p. 8°. Prix : 5 fr.

Le second volume de cet excellent travail a rapidement suivi le premier, dont nous rendions compte ici naguère [2]. L'auteur a exploité pour son livre les cartons des Archives nationales (Série F. 7. n°s 3448-3452), les publications de M. Aulard, le *Club des Jacobins* et *Paris*

1. Très sévère pour les *coquilles* nombreuses de la traduction Matter, le nouveau commentateur de Dom Ruinart n'a pas absolument échappé à l'infidélité des typographes. P. 30, il faut lire *Dulssecker* pour *Dussecker*, et *Warnkoenig* pour *Warn Koenig*. — P. 42, *Corvey* pour *Corbey*. — P. 63 *Vizthum* pour *Wizedum*. — On ne voit pas non plus pour quelle raison l'éditeur conserve l'orthographe, si fautive, des noms de localités, p. 78, sans mettre au moins en note la forme véritable si drôlement estropiée par Ruinart.

2. Voy. *Revue critique*, 9 décembre 1901.

Digitized by Google

pendant la réaction thermidorienne et sous le Directoire; il a parcouru à la Bibliothèque Nationale une foule de pamphlets célèbres à leur heure et depuis longtemps oubliés, qui lui ont permis de nous retracer un tableau très complet de l'opinion *parisienne*, pour la période qui l'occupe. Nous avons déjà dit — et cela s'explique par la difficulté de réunir des documents sur la matière — que Mlle Soederhjelm a négligé ou laissé de côté la presse départementale qui, sans être bien importante, a pourtant eu son influence locale et, dans certaines régions au moins, des représentants assez nombreux [1].

L'auteur nous montre ensuite la situation lamentable de la presse mise sous la surveillance de la politique par la loi du 19 fructidor (5 septembre 1797) et le rôle effacé qu'elle dut jouer jusqu'au moment où elle fut délivrée partiellement du joug par celle du 14 thermidor de l'an VII ; mais l'élan révolutionnaire était bien et dûment arrêté, et d'ailleurs le Directoire continuait à mâter les journaux en conservant le droit de déporter les journalistes, et en mettant ce droit ou cette licence à profit (comme par exemple, par son arrêté du 16 fructidor an VII). La liberté de la presse n'était plus guère qu'une fiction quand l'arrêté des Consuls du 27 nivôse an VIII mit fin à cette fiction elle-même, d'une façon qui ne permettait point au plus myope de s'y tromper.

Simplement et correctement écrit [2], sans phrases à effet, mais rempli de faits nettement exposés, l'ouvrage de Mlle Soederhjelm tiendra un rang distingué, dans la littérature, de plus en plus abondante, mais de valeur bien inégale, que nous voyons éclore sur la période de la Révolution.

R.

---

1. Ainsi, dans le Bas-Rhin, il ne se fonda pas moins de trois journaux jacobins, de 1795 à 1796 (*Der republikanische Waechter, Der Aufseher am Rhein, Der fraenkische Merkur*), en dehors des feuilles modérées qui existaient déjà. Encore en 1798, il paraissait, à Strasbourg seul, *cinq* journaux politiques, la majorité en allemand, la minorité dans les deux langues. Mais en novembre 1798 un arrêté du Directoire supprima la *Rheinische Chronik*, trois autres cessèrent de paraître volontairement et en 1799 il ne restait plus qu'une seule feuille politique, le *Weltbote*, plus tard *Courrier du Bas-Rhin*, aujourd'hui *Journal d'Alsace*.

2. P. 51, lire, dans la note 8, *1795* au lieu de *1895*. — P. 54, l. *Peuchet* pour *Péchet*. — P. 61, lire *Ad. Schmidt* pour *Smidt*. — P. 62, l. *Gallais* pour *Gallois*. — P. 98, l, *Tronson-Ducoudray* pour *Tronçon, Ducoudray*. — P. 109, lire *Garnier* (*de Saintes*) pour *Garnier des Saintes*. — P. 128, il n'est pas certain que l'augmentation du prix des journaux fut causée par la loi de 1797; nous voyons dès le 19 août *1796*, le *Strassburgische Weltbote* de Saltzmann prévenir ses abonnés que « la cherté de toutes choses » l'oblige d'élever notablement son prix à partir de ce moment. — P. 163, *indéfinitiment* est un néologisme inadmissible. — P. 167, lire *Français* de Nantes pour *François*.

Digitized by Google

Ernest DAUDET. **Conspirateurs et comédiennes.** Épisodes d'histoire d'après des documents inédits. — 1796-1825. Un vol. in-18, 3 fr. 50. Juven Edit. 1903.

Selon la réclame insérée dans les journaux, « ce livre, en dépit du caractère romanesque des aventures qu'il raconte, ne doit rien qu'à la vérité et, comme les précédents ouvrages de l'historien des émigrés et des chouans, il se recommande par la sûreté de sa documentation. » Franchement, l'éditeur est dans son rôle de vanter sa marchandise. On sait aussi, que parfois, ce sont les auteurs eux-mêmes qui rédigent ces réclames dans lesquelles ils n'oublient pas de faire valoir leurs talents et leur autorité en la matière.

« L'historien des émigrés et des chouans » n'a écrit cette fois, qu'un livre d'histoires et le mot *épisodes* est hors de proportions pour des anecdotes. Seul, *La mort de Paul Ier* a eu une importance considérable ; mais les sujets des autres récits de M. E. Daudet ne marqueront nullement dans l'Histoire.

Le livre débute par *L'Odyssée d'une aventurière sous le Directoire et le Consulat.* M. E. D. a étudié avec soin les aventures de cette fille d'écorcheur qui, sous le nom de comtesse de Bonneuil, tenta de jouer un rôle politique et ne fut, en somme, qu'une intrigante d'une certaine envergure. L'odyssée est contée avec verve, humour et d'après des documents fort curieux. C'est le meilleur, pour ne pas dire l'unique, morceau du livre.

La mort de Paul Ier, empereur de Russie, est écrite d'après les récits du comte de Langeron et du vicomte de Caraman. Or, il nous semble qu'au lieu d'un récit sans autorité et qui n'éclaircit pas le mystère, il eut été préférable de publier les deux versions inédites ; elles n'auraient peut-être pas fait la lumière, mais elles auraient pu contribuer à la produire.

Quant aux *Conspirations de M. de Maubreuil* qu'il a découvertes dans les publications de l'époque, publications très connues, M. E. D. s'en tient pour la première partie de la légende, il semble ignorer la comédie qui s'est jouée après le drame, et même diverses particularités de ce drame qu'il décrit cependant assez bien. Ainsi, Marie-Louise n'emportait pas le trésor de la couronne ; il était déjà en sûreté dans Paris. La reine de Westphalie n'était pas *restée* à Paris ; mais elle y était revenue, d'ordre du roi, pour solliciter de l'empereur Alexandre une principauté, comme celle que l'on devait donner au prince Eugène, et c'est, après l'échec, en rejoignant Jérôme qu'elle fut volée. L'auteur ignore absolument la comédie des bijoux, le jeu des voleurs et celui de la police. Enfin il ne nous explique pas, pas plus qu'il nous le dit, du reste, pourquoi la reine de Westphalie paya quatre cent mille francs pour rentrer en possession des bijoux qui lui avaient été volés par Maubreuil. Peu importait en effet à M. E. D. le principal pour lui était d'écouler les notes inédites et intéressantes

Digitized by Google

qu'il a prises dans les papiers du duc de Cazes. Ces notes composent la dernière partie de l'article, et leur mise en œuvre n'a pas coûté grande étude à l'auteur. Par exemple, ne lui demandez pas de vous éclairer sur la personne et sur le rôle de ce singulier Hubert de Beaumont-Brivazac, qui de commissaire général de police de l'empire est devenu un subtil agent plus ou moins secret de la police du royaume.

C'est encore avec des notes prises à la même source qu'ont été composés les deux derniers chapitres : *Conspirateurs au théâtre* et *Équipées de comédiennes*, histoires amusantes mais sans grand intérêt.

Ce livre, somme toute, n'ajoutera rien à la renommée de l'historien des émigrés et des chouans et aussi du général Pichegru; mais, il ne nuira pas non plus à celle de l'estimable romancier qu'est M. E. Daudet, qui se montre fréquemment moins soucieux de faire œuvre d'historien, que préoccupé de placer le plus possible de copie dans de multiples recueils.

Léonce GRASILIER.

Altfriesisches Lesebuch mit Grammatik und Glossar, von Dr Wilhelm HEUSER. (Sammlung Germanischer Elementarbücher herausgegeben von Dr. W. STREITBERG. III Reihe : Lesebücher, I.) Heidelberg, Winter, 1903. In-8, xij-162 pp. Prix : 3 mk. 60.

En rendant compte successivement de chacun des volumes qui composent l'excellente collection de M. Streitberg, je n'ai guère trouvé de critique à formuler, sinon qu'à mon avis certains auteurs s'étaient montrés un peu chiches d'exemples et de textes pour des livres à l'usage des débutants. Voici que ce reproche lui-même n'aura plus de raison d'être : M. Streitberg annexe à sa série de grammaires élémentaires une série parallèle de chrestomathies, et débute par celle du vieux-frison, qui, n'ayant pas trouvé place dans la première, devait en effet fort légitimement inaugurer la seconde. Par le même motif, M. Heuser a joint à sa collection de textes (p. 36-118) une esquisse de grammaire (p. 1-35), qu'il a su réduire au minimum, en ramenant le frison à l'anglo-saxon, et en éliminant presque entièrement le frison occidental, attesté, comme on sait, à une époque sensiblement plus récente que celui de l'Est. La collation des manuscrits et la rédaction du petit glossaire témoignent d'un soin et d'une compétence qui font bien augurer de la future chrestomathie moyenne-anglaise confiée à la même plume.

Il est à souhaiter que les études de ce genre attirent en France l'attention de quelques jeunes anglicisants. Dans certains domaines, ce ne sont pas les bonnes volontés qui manquent, mais les sujets de travail sont plus ou moins déflorés. Ici, ils sont presque intacts. Le frison

Digitized by Google

est une de ces langues que la fortune n'a point favorisées et dont les rares survivances sont d'autant plus précieuses : il n'émerge pas avant la fin du XIIIe siècle, puis sombre de bonne heure, réduit par la concurrence du néerlandais et du bas-allemand à un éparpillement de patois locaux, toutefois encore vivants. Et pourtant la Frise a eu et garde encore en partie sa physionomie très distincte; et, durant sa courte existence, bornée presque à des recueils de textes juridiques, le frison constitue un anneau si intégrant de la grande chaîne germanique, que sans lui nombre de phénomènes anglo-saxons demeureraient isolés, et que lui seul permet au linguiste d'entrevoir ce que put bien être le langage des primitifs Ingvéons : entreprise périlleuse, mais dont les périls même sont tentants.

V. H.

D'Ancona (Alessandro). **Ricordi ed affetti.** Milan, Treves, 1902. In-8, de 442 p. 4 francs.

M. D'Ancona réimprime ici, complétées et corrigées, des études critiques ou biographiques qui méritaient d'être réunies. On y trouve des notices sur quelques étudiants morts pour ainsi dire, au pied de la chaire de leur maître, sur des collègues disparus, sur des hommes ou des problèmes qui ont joué un grand rôle dans l'histoire du XIXe siècle. Le lecteur qui s'en tiendrait à la table des matières s'exagérerait l'inégalité d'intérêt qu'offrent ces divers articles. Certes, à qui voudrait de l'érudition à tout prix, il serait permis de s'en tenir aux deux savants morceaux sur les hésitations de l'Italie moderne entre l'unité et la fédération, sur la musique et la poésie populaires de l'Italie durant les cent dernières années, et j'y insisterais si ces deux articles qui, ensemble, forment plus de cent pages, n'avaient paru dans ces *Varietà Storiche e Letterarie* aussi connues des lettrés que des érudits et qui ont fait appeler l'auteur le premier essayiste de l'Italie. Mais il n'y a guère moins de portée dans les pages improvisées où il juge quelques-uns des grands personnages de son temps; par exemple, à ceux qui estiment, non sans raison, que Leopardi n'a pas mis tout son cœur dans ses *canzoni* patriotiques, il fait observer que le poète avait tenté de l'y mettre, et il en donne pour preuve l'action qu'elles eurent sur la jeunesse de l'époque (p. 26); il prouve que le pessimisme de Leopardi n'est pas corrupteur (p. 30-31); les aberrations des physiologues qui font du stoïcien de Recanati un maniaque égoïste lui inspirent une protestation qui s'élève (p. 47-48) à la véritable éloquence; mais il démêle très bien que Leopardi, suffisamment en fonds d'idées pour la poésie, ne l'était pas assez pour la prose (p. 28). D'autre part, c'est parmi les articles consacrés aux modestes victimes d'une mort prématurée, qu'on lira quelques-unes des pages

Digitized by Google

les plus touchantes que la douleur paternelle ait jamais dictées; c'est là aussi qu'on lira le mémoire posthume d'un professeur envoyé, il y a trente ans, au collège de Bivona. J'ai souvent écrit sur la triste condition du personnel enseignant italien, j'ai cité bien des faits lamentables; je n'en avais jamais rencontré de plus étranges : sous-préfecture où l'on n'arrive qu'après six heures à dos de mulet et point toujours sans escorte militaire, rues pleines de fondrières, et point éclairées la nuit, auberges où l'on ne peut manger que ses provisions, professeurs ramassés dans les bureaux de toutes les administrations publiques, classe où l'épaule gauche du professeur sert de gouttière et où l'on reçoit tous les matins la visite des pourceaux, uniques balayeurs de la cité, etc.

Mais peut-être le plus grand intérêt du livre est-il encore dans la personne de l'auteur qui s'y montre juste assez pour faire regretter de ne pas la voir plus souvent. Non seulement à propos de Giusti, de Centofanti, on reconnaît la haute idée qu'il se fait des devoirs de sa profession, sa malice qui n'est qu'une forme de son bon sens; mais, à plus d'un endroit, nous découvrons l'homme qui s'est jadis jeté dans la bataille et n'en est sorti qu'au moment où il n'y avait plus de dangers à courir. Le titre de l'ouvrage promet à demi une autobiographie : espérons qu'une autre fois M. d'Ancona nous donnera, non plus les Mémoires des autres, tout attachants qu'ils sont, mais les siens.

Charles Dejob.

— M. Alf. Torp commence la publication d'*Etruskische Beiträge* (Erstes Heft, Leipzig, J. A. Barth ; 1902 ; VI-110 pp. in-8° ; prix : 6 mk.). Contrairement à l'opinion de M. Pauli, le professeur de Christiania veut établir que l'étrusque a des formes verbales où le présent et le passé se distinguent par des désinences spéciales. Une deuxième étude est consacrée aux noms de nombre, spécialement d'après le texte d'Agram. Enfin, M. Torp discute quelques formes nominales, le pluriel en *-r*, la désinence casuelle *-ri*, les formes en *strets*. — S.

— Le troisième et dernier fascicule du premier volume du manuel de Möller vient de paraître : *Lehrbuch der Kirchengeschichte* von Dr Wilhelm Moeller ; Erster Band, *Die alte Kirche*, zweite Auflage neubearbeitet von Hans von Schubert, Tübingen u. Leipzig, Mohr, 1902 ; XX et pp. 465-842 (prix : 8 Mk. ; prix du volume complet : 20 Mk. 50). Ce fascicule comprend l'histoire depuis le règne de Julien jusqu'à la chute de l'Empire romain d'Occident (476). L'ouvrage est très sérieusement composé et la lecture en est fort agréable, ce qui n'exclut pas une bibliographie soignée. Dans ce fascicule, le long chapitre sur l'organisation et la vie intérieure de l'Église sous Constantin et ses successeurs est tout particulièrement intéressant. Naturellement, il reste peu de chose du vieux Möller. M. von Schubert nous donne un livre nouveau, où tous les résultats acquis depuis vingt ans ont trouvé leur place. Un index détaillé termine le volume. — L.

— Un des livres qui ont eu le plus de succès dans l'enseignement du moyen âge vient d'être l'objet d'une édition critique : *Remigii Autissiodorensis in artem*

Digitized by Google

Donati minorem Commentum; ad fidem codicum manu scriptorum edidit W. Fox, S. I; Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri (*Bibliotheca teubneriana*), MDCDII; XII-100 pp. in-18. Remy d'Auxerre, mort vers 908, appartient à l'une des dernières générations de maîtres formées par l'école carolingienne. Disciple d'Heiric d'Auxerre, il se rattache à Alcuin par l'intermédiaire de Loup de Ferrières et de Rhaban Maur. Le texte est établi sur neuf manuscrits et deux anciennes éditions. Le meilleur des manuscrits est à Munich, 14673, du xe siècle. Les services que peut nous rendre cet opuscule sont divers. Il est intéressant de constater, p. 83, 28, le sens de « boucher » donné à *macellarius*. D'autre part, tandis que Stace est à l'époque du *Liber glossarum* le poète classique, ici, c'est Virgile; Stace n'est même pas cité, non plus qu'Ovide. En dehors de la Bible et de quelques Pères, les auteurs cités sont Horace (2 fois), Juvénal (1), Perse (3), Salluste (1), Térence (4, dont 3 passages de l'Eunuque); il y a par contre 41 citations de Virgile. — P. L.

— M. Karl Müller a entrepris depuis vingt ans environ la publication d'une Histoire de l'Église dans la collection de manuels (*Grundriss der theologischen Wissenschaften*) édités chez Mohr. Il vient de nous donner le deuxième fascicule de la première moitié du deuxième volume : *Kirchengeschichte* von K. Müller, Zweiter Band, Zweites Heft, Schluss des ersten Halbbandes, mit einer Karte; Tübingen u. Leipzig, Mohr (Siebeck), 1902; XV et pp. 177-571; in-8°; Prix : 6 Mk. 80. Ce fascicule contient l'histoire de 1517 à 1560 environ. Il forme donc un tout, puisque c'est essentiellement une histoire de la Réforme. L'auteur y a condensé une grande quantité de renseignements. La bibliographie est soignée : la bibliographie générale de la Réforme allemande occupe à elle seule dix pages de petit texte; celle des autres pays est moins bien traitée, comme l'histoire même du protestantisme hors de l'Allemagne : Calvin et Genève n'ont que vingt pages. Cette disproportion s'explique d'ailleurs et je la constate plutôt que je ne la critique. Nous serons heureux d'avoir en France sur la Réforme allemande un manuel court et complet. Il serait encore plus pratique si l'éditeur l'avait fait coudre. La carte retrace par des couleurs différentes les progrès de la Réforme en Allemagne et en Suisse : elle est la bienvenue. — L.

— L'*American Journal of archaeology*, n° 2 (avril-juin) contient les articles suivants : A. Taramelli, *Cretan expedition of the Institute, XXI, Gortyna;* W. H. Goodyear, *Architectural refinements in Italian church;* H. N. Fowler, *Archaeological discussions* (juillet-déc. 1901), *Bibliography of archaeological books* (1901). L'article de M. Goodyear est consacré à une question qu'il étudie depuis longtemps : les écarts volontaires de la ligne droite dans les constructions d'Italie, soit en plan (cloître des Célestins de Bologne, de Saint-Zénon de Vérone), soit en élévation (cathédrale de Vicence, Saint-Augustin d'Orvieto, Saint-Ambroise et Saint-Eustorge de Milan, façades de la cathédrale de Pise, de Saint-Michel de Paire, de Saint-Ambroise de Gênes, de Saint-Marc à Venise). Ainsi des raffinements constatés depuis longtemps dans l'architecture grecque se retrouvent en Italie. Voici le sommaire du n° 3 (juillet-septembre) : Miss M. G. Williams, *Julia Domna*, R. B. Richardson, *The ancient fountain in the agora at Corinth; The* ὑπαίθρος κρήνη *of Pirene;* Miss M. L. Nichols, *The origin of the red-figured technique in Attic vases*; G. Schumacher, *Remains of a Mediaeval Christian church a Zer'in;* H. N. Fowler, *Archaeological news*. Le premier article est une étude très soignée de 47 pages, où le témoignage des historiens est sans cesse complété par celui des inscriptions et des médailles. — L.

— Le volume de M. G. Kurth, *Saint Boniface, 680-755* (Paris, Lecoffre, 1902;

Digitized by Google

collection « Les Saints »; IV-197 pp. in-12; prix : 2 fr.) est la première biographie du saint écrite en langue française. D'un tour oratoire et un peu emphatique, avec ses citations et ses allusions bibliques, elle ressemble à un sermon, mais à un sermon dont l'auteur est un critique. Une série de chapitres retrace la jeunesse de Boniface, ses premières années de mission, l'épiscopat, l'archiépiscopat, la réforme de l'église franque, la fondation de Fulda, la résidence à Mayence, le martyre. Ce récit a pour base la correspondance, à laquelle M. K. consacre un chapitre spécial, et les vies. Un appendice donne, au reste, une bibliographie raisonnée où les sources et les travaux modernes sont énumérés et discutés. Le lecteur sait ainsi qu'il n'a pas affaire à la vie de saint édifiante, mais à un récit sérieusement préparé. P. 4, M. K. rapporte la coutume de la nation saxonne (*mos Saxonicae gentis*), signalée par la vie de Willibald, d'élever dans les domaines ruraux des croix au pied desquelles le peuple se réunit pour prier; faut-il rapprocher ces croix de celles dont M. Duvau analysait dernièrement les curieuses représentations (*Journal des savants*, octobre 1901) ? — P. 120, dernière l., lire : prions; p. 148, n. 1, l. 5, lire : *pelli*. — P. L.

— M. Paul Thomas, professeur à l'université de Gand, est persuadé qu'il faut renouveler et vivifier notre enseignement des langues mortes en élargissant le cercle des lectures et en sortant du cadre purement classique. C'est pourquoi il publie des *Morceaux choisis des prosateurs latins du moyen âge et des temps modernes*, avec des notices et des notes (Gand, J. Vuylsteke, 1902; XVI-278 pp., petit in-8°). Cette tentative paraît avoir reçu un accueil favorable en Belgique, puisque l'Académie royale a décerné un prix à M. Thomas. Je ne veux pas discuter le principe, qui me paraît fort contestable. Mais quelques-uns des arguments indiqués par l'auteur dans sa préface sont bien fondés. « Je suis d'avis, dût-on crier au paradoxe, que la comparaison entre la syntaxe classique et la syntaxe de la moyenne et de la basse latinité, loin d'engendrer la confusion, affermira les connaissances grammaticales de l'élève » (p. X). Je suis aussi de cet avis. Les auteurs dont M. Th. a recueilli quelques pages sont Grégoire de Tours, Bède, Alcuin, Eginhard, Agobard, le moine de Saint-Gall, Liudprand, Guibert de Nogent, Galbert de Bruges, Orderic Vital, Jean de Salisbury, Guillaume de Tyr, frère Léon, les Annales de Gand, Pétrarque, Érasme, Thomas Morus, Longueil, Vivès, Clénard, Busbecq, Muret, Strada et Hugo Grotius. Chacun pour son compte pourra critiquer ce choix et réclamer en faveur d'un client; je regrette l'absence de Barclay, dont l'*Argenis* eut un succès comparable aux romans les plus tapageurs du XIXe siècle. Mais cela est matière de jugement personnel. Chaque auteur a sa notice; des notes éclaircissent le texte et surtout attirent l'attention sur les particularités ou erreurs de langue. Il est superflu d'insister sur ce qu'un latiniste de la valeur de M. Thomas a pu y dépenser de science sous une forme modeste. — Paul Lejay.

— H. Logeman. *Elckerlijc-Evergman, de vraag naar de prioriteit opnieuw onderzocht*. Gand, Vuylsteke, 1902. 175 pp. in-8°. Il existe deux moralités de même sujet qui présentent des caractères d'étroite parenté : l'une, flamande, est intitulée *Elckerlijc*, et attribuée par M. Logeman à Pieter Dorland de Diest l'autre, anglaise, s'appelle *Everyman*. En 1892, M. Logeman avait placé en tête de son édition de la pièce flamande une introduction dans laquelle il accordait la priorité à *Elckerlijc*; en 1897, dans sa thèse de doctorat, M. de Raaf s'efforça de démontrer qne celle-ci revenait à *Everyman*. M. Logeman a écrit ce livre pour démontrer que son adversaire s'est trompé. Vers par vers, il analyse

Digitized by Google

minutieusement les deux œuvres et en arrive à conclure qu'*Elckerlijc* est bien la plus ancienne. Cet ouvrage paraît fort bien fait. — Victor Tourneur.

— M. Albert Collignon publie des *Notes historiques, littéraires et bibliographiques sur l'Argenis de Jean Barclay* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1902, 185 pp. et portrait de Barclay en phototypie d'après une gravure de Larmessin père). Il a sur ses devanciers, Boucher, Dupond et Koerting, l'avantage d'utiliser la correspondance de Peiresc publiée par Tamizey de Larroque. Peiresc se prit d'une grande amitié pour Barclay et à l'aide de ses lettres, on suit d'abord l'éclosion et la rédaction de l'*Argenis*, puis après la mort de Barclay, le sort du roman à travers les discussions des libraires et les impertinences des traducteurs. D'autre part, M. Ch. Urbain a publié des lettres de Barclay lui-même. Ces documents permettent sinon de renouveler complètement, au moins de préciser et la vie de Barclay depuis 1607 et l'histoire de l'*Argenis*. C'est ce que fait M. C. avec un soin et un intérêt assez inattendus. M. C. analyse le roman, en montre comme la triple perspective, roman d'amour, essai de philosophie politique, livre à clé. Il en fait sentir à la fois les qualités et les défauts, et son caractère, d'être tout latin, ce par quoi il diffère essentiellement du Télémaque. Il montre que l'influence de Pétrone est insignifiante. Il étudie la latinité de l'*Argenis*, bigarrée, mais vivante. P. 142, *timere, non dubitare*, ne sont suivis de l'infinitif dans la langue classique qu'en un sens particulier, cf. Riemann, *Syntaxe lat.*, § 182. L'analyse des pièces tirées par Du Ryer et par Calderon de l'*Argenis*, ainsi qu'une précieuse bibliographie, terminent cette brochure curieuse et érudite.— Paul Lejay.

— De 1885 à 1901 M. Ammann, professeur au collège municipal de Krumau, a fourni régulièrement, à part une interruption de trois ans, un programme (*Jahresbericht*) annuel consacré à l'étude des rapports qui existent entre la *Chanson de Roland* de Conrad et le *Charles* de Stricker. Ces quatorze programmes ont été réunis et forment un volume représentant un labeur considérable (*Das Verhältniss von Strickers Karl zum Rolandslied des Pfaffen Konrad mit Berücksichtigung der Chanson de Roland*. Wien, A. Pichlers Witwe und Sohn, 1901. Gr. in-8°, 384 pp., 15 m.). Le sujet était digne de cet effort : nombre de questions d'une certaine gravité se posent à l'occasion de la *Chanson de Roland* allemande, qui est une imitation de la *Chanson de Roland* française et qui a été elle-même imitée dans le *Charles* de Stricker, ainsi qu'au sujet de la nature de l'imitation de Stricker. Avec une patience et une abondance de documentation qu'on ne saurait trop louer M. A. a recueilli les analogies des deux textes allemands, leurs divergences ; il a élucidé l'origine des passages que Stricker n'a pas empruntés à Conrad; enfin, dans une dernière partie, qui constitue un chapitre intéressant de l'histoire de la langue allemande aux XIIe et XIIIe siècles, il a étudié les particularités de langage qui distinguent le poème récent du poème ancien. On regrettera peut-être que l'exposition de M. A. soit trop compacte et que, malgré la table des matières placée à la fin du volume, les résultats de sa minutieuse enquête ne soient pas signalés de façon plus apparente. — F. Piquet.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy-en-Velay, imprimerie Régis Marchessou

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 9 mars — 1903

Extrait des Annales de Tabari, p. De Goeje. — Sütterlin, Remarques linguistiques. — Fava, Les Épigrammes de Platon. — Eckels, La conjonction ὥστε. — Hamilton, Les composés négatifs en grecs. — Basiner, Les Jeux séculaires. — Klimke, Le Jeu du Paradis. — W. Vogt. La répétition dans les poèmes populaires. — Mortier, Les maîtres généraux de l'ordre des Frères Prêcheurs, I. — Allier, La cabale des dévots. — Fage, La vie à Tulle aux xviie et xviiie siècles. — Académie des inscriptions.

Semitic study Series. N° I Selection from the annals of Tabari edited with brief notes and a selected glossary by M. J. de Goeje. Leiden, late E. J. Brill, 1902, in-12, vi et 73 p.

On se souvient peut-être dans le monde des études orientales d'une circulaire où deux savants américains, MM. R. Gottheil de l'Université de Colombie et Morris Jastrow de l'Université de Pensylvanie, annonçaient la publication prochaine d'une série de textes destinés à faciliter l'étude des principales langues sémitiques : arabe, syriaque, assyro-babylonien, hébreu post-biblique et rabbinique, sans préjudice de l'épigraphie et de la paléographie de ces mêmes régions. Le petit volume qui vient de paraître, réalisation première d'une entreprise digne de tous les encouragements, peut servir de modèle aux fascicules qui le suivront de près.

Donner de ces langues un texte court et complet, choisi parmi les meilleures éditions, par conséquent sans aucune préoccupation d'inédit ni d'appareil critique, mais soigneusement annoté et muni d'un glossaire des passages difficiles ; fournir à l'étudiant une matière de difficulté moyenne, qui suppose déjà chez lui la connaissance de la grammaire et une certaine préparation élémentaire ; en un mot, guider sa marche sans le tenir en lisières, tel est le but des deux éditeurs et, grâce à la collaboration de M. de Goeje, ils l'ont atteint dès aujourd'hui. Ils ne pouvaient d'ailleurs débuter sous de meilleurs auspices : l'illustre professeur de Leyde, qui est, de l'aveu de tous, le représentant le plus autorisé de l'érudition arabe, a mis son expérience au service de l'œuvre naissante. Dans cette belle édition de Tabari qui lui assure à jamais la reconnaissance du monde savant, il a choisi un

Digitized by Google

extrait intéressant, l'histoire du khalife Omar, ou pour mieux dire, les renseignements particuliers que le chroniqueur ajoute à la fin de chaque règne sur la famille, la vie intime, le caractère et les traits de mœurs du souverain dont il vient de retracer le rôle politique. Cet extrait qui ne dépasse pas 37 pages est précédé d'une notice où M. de G. retrace rapidement la vie et les œuvres de l'auteur, la valeur de son immense travail, l'influence qu'il a exercée sur la littérature historique des Arabes par son *Tarikh*, sur l'exégèse du Koran par le vaste commentaire qui, au bout de onze siècles, vient de trouver un éditeur au Caire. Les expressions rares ou difficiles sont réunies à la fin du volume et expliquées à la fois en anglais et en allemand, ce qui est peut-être un luxe inutile. Enfin des chiffres mis au bas des pages renvoient le lecteur à la grammaire de Wright (3e édition), toutes les fois qu'une particularité grammaticale mérite d'être signalée ; ce procédé d'un aspect quelque peu algébrique est le seul qui pouvait convenir au cadre resserré de la publication. Je ne crois pas utile d'insister sur le mérite du fragment donné ici. Ce texte de Tabari est dans les mains de tous les gens du métier ; ils savent ce que MM. de Goeje et Prym ont dépensé de travail et de sagacité pour l'établir sur les deux seules copies connues. On a donc dans ces quelques pages un bon instrument de travail, un curieux spécimen d'une des plus anciennes chroniques musulmanes. Qu'il me soit permis cependant de présenter à ce propos une critique qui a trait moins au présent volume qu'à l'avenir de la collection tout entière. Il m'a semblé, en parcourant la « tentative List of other texts to be included » — et je m'en tiens à la section arabe — que le choix des fragments qu'on se se propose de publier n'est pas toujours heureux. Assurément la géographie, les traditions (*hadis*), la poésie, la philologie y sont successivement représentées. C'est parfait. Mais après Tabari est-il bien utile de donner un fragment de Beladori ? Dans les anciens documents historiques, on le sait, les *isnad* occupent une place importante ; or, s'ils fournissent une excellente garantie d'authenticité, il n'en est pas moins vrai que la lecture en est fastidieuse et sans profit au point de vue de la langue. Pourquoi encombrer de noms propres et de formules sans cesse répétées des fragments qui d'ordinaire ne devront pas dépasser deux feuilles d'impression ? L'historiographie arabe est assez riche pour fournir des morceaux plus attrayants. Même remarque pour les extraits annoncés des traditions de Boukhari. — Dans la section « Geography » le traité de Hamdani, dont la lecture est encore si incertaine, pourrait être écarté sans inconvénient. En tant que modèles du style littéraire les Séances de Hariri sont bien rebattues ; celles de Bedi' ez-zeman, moins connues, se recommandent par une allure plus dégagée, un plus grand naturel, un ton moins précieux. Je n'insiste pas d'ailleurs sur ce point, puisqu'il ne s'agit encore que d'une liste d'essai susceptible d'être modifiée, mais j'ai cru pou-

Digitized by Google

voir m'autoriser de la circulaire à laquelle je faisais allusion plus haut pour soumettre aux promoteurs de la nouvelle publication une observation qui trouvera peut-être aussi son application dans les livraisons consacrées aux autres dialectes sémitiques.

En résumé nous devons sincèrement remercier MM. Gottheil et Jastrow de l'heureuse initiative qu'ils viennent de prendre. Elle mérite et obtiendra l'approbation et le concours de tous ceux qui se consacrent à l'étude de ces vieilles et nobles littératures du monde sémitique qui ont tant contribué à la culture de l'esprit moderne.

B. M.

L. Sutterlin, **Das Wesen der sprachlichen Gebilde,** Kritische Bemerkungen zu Wilhelm Wundts Sprachpsychologie. Heidelberg, Winter, 1902, in-8° VII-192 p.

Le sous-titre, *Remarques critiques sur la psychologie linguistique de W. Wundt*, indique le contenu de ce livre beaucoup mieux que le titre principal ; en effet, M. Sütterlin y suit pas à pas l'exposition de M. Wundt qu'il discute et critique chapitre par chapitre, presque paragraphe par paragraphe; nulle part il ne pose d'une manière indépendante de son auteur les problèmes généraux de la linguistique, et il est même assez malaisé de le suivre si l'on n'a pas en même temps l'ouvrage de M. Wundt sous la main. C'est une longue suite de remarques de détail souvent justes, parfois critiquables elles-mêmes, mais qui ne se prêtent pas à une discussion d'ensemble. L'ouvrage pourra rendre de bons services aux personnes dont les connaissances linguistiques sont insuffisantes pour leur permettre d'apprécier les témoignages linguistiques invoqués par M. Wundt : M. S. relève minutieusement la plupart des affirmations sur lesquelles un homme du métier peut élever des doutes. Parfois, il est vrai, la discussion semble un peu vaine, car les questions sur lesquelles elle porte sont en partie trop vagues pour comporter actuellement une solution scientifique rigoureuse. — La difficulté principale de la linguistique générale est de réduire les faits des langues considérées à un degré d'abstraction tel qu'ils deviennent vraiment comparables les uns aux autres; par exemple p. 151, M. S. parle des phrases du type latin : *omnia praeclara rara*, où la copule n'est pas exprimée, et il en rapproche le type russe : *ja bol'na* « je suis malade »; mais la phrase russe n'est pas comparable à la phrase latine ; car d'une part l'absence de la copule y est normale, et d'autre part, le caractère prédicatif de l'adjectif est indiqué par la forme même de celui-ci : un adjectif épithète aurait une autre forme *bol'naja*. Du reste il est très malaisé de ne pas commettre d'erreurs quand on doit utiliser dans des langues très diverses non pas seulement les faits matériels, c'est-à-dire la phonétique et la

Digitized by Google

morphologie, mais aussi le détail de l'emploi des formes; M. Sütterlin, bien que sachant évidemment assez bien le français, se trompe ainsi p. 48 dans l'interprétation de la phrase : *il a été décidé que la donation était nulle;* il enseigne qu'ici l'imparfait tient la place du conditionnel; il est inutile d'indiquer à un lecteur français que, en remplaçant *était* par *serait*, on obtiendrait un tout autre sens : avec *était* la phrase signifie que la donation a été nulle dès le moment où elle a été faite, avec *serait* le sens serait que la donation a été tenue pour nulle dans tout le temps qui a suivi et suivra la décision, mais non pas antérieurement à celle-ci. — Ailleurs la critique de M. Sütterlin, tout en étant exacte dans le détail, méconnaît peut-être des idées au fond justes et heureuses; ainsi M. Wundt s'est efforcé d'expliquer par des faits sociaux les changements phonétiques; M. S. n'a pas de peine à montrer (p. 38 et suiv.) que les causes particulières qui sont invoquées sont insuffisantes pour rendre compte des faits, et l'on ne pourra que souscrire à ce qu'il dit de l'explication qu'a proposée M. Wundt de la mutation consonantique en germanique; mais il n'en est pas moins vrai que c'est seulement en observant les circonstances propres à chaque groupe social que l'on pourra expliquer les conservations et les innovations phonétiques, puisque ces conservations et ces innovations sont communes à tout un groupe; tout est à faire dans cette voie et c'est le problème capital de la linguistique; mais il est clair, a priori, par exemple, qu'une population endogame et une population exogame sont dans des conditions très différentes pour conserver ou changer leur base d'articulation. M. Wundt ne s'est trompé que dans le détail et a raison au fond.

A. Meillet.

Domenico Fava. **Gli Epigrammi di Platone.** Testo, varianti, versione, preceduti da uno studio sull' autenticità di essi. Milan, Rebeschini, 1901; 74 p.

L'opuscule de M. Fava, si l'on en considère seulement le résultat d'ensemble, n'apporte rien de bien nouveau aux hellénistes : il ne faut rien chercher d'authentique dans les épigrammes attribuées à Platon. Mais il n'était pas inutile d'insister, comme il le fait judicieusement, sur l'origine de la tradition et sur les raisons qui ont pu déterminer les anciens collecteurs d'épigrammes à mettre sous le nom du grand philosophe les trente-deux petites pièces qu'il publie et traduit à la fin de son essai. C'est surtout par la discussion de ces détails qu'est intéressante l'étude de M. F. A vrai dire, on ne voit pas bien clairement, pour plusieurs de ces épigrammes, comment elles ont pu, au moment où elles furent recueillies par les alexandrins, être attribuées à Platon, et je me hâte d'ajouter que la question ne me

Digitized by Google

paraît pas soluble, même pour l'esprit le plus scrupuleux et le plus méthodique ; car il y aura toujours à déterminer, ce que je considère comme généralement impossible, quel écrivain les anciens entendaient par Platon, lorsqu'ils citaient une épigramme sous ce nom : on ne saurait être trop sceptique en cette matière. Mais à part cette observation, qui est loin, comme on le voit, d'être une critique, on reconnaîtra que M. Fava sait fort bien montrer comment les opinions courantes sur la jeunesse de Platon ont pu donner naissance à une tradition alexandrine, comment l'idée d'un Platon poète a conduit à attribuer au philosophe certaines poésies fugitives, comment une collection d'épigrammes a pu être faite sous le nom de Platon, et pourquoi enfin ces épigrammes ne peuvent être considérées comme authentiques.

MY.

W. A. ECKELS. Ὥστε as an index of style in the orators (thèse de doctorat de *Johns Hopkins University*). Baltimore, J. Murphy company, 1901 ; 83 p.

H. A. HAMILTON. **The negative compounds in Greek** (thèse de doctorat de la même université). Baltimore, 1899 ; 62 p.

I. Les études de grammaire grecque sont redevables de maint progrès aux travaux des savants américains, et quelques-unes de leurs recherches ne manquent pas d'originalité. Guidés par d'excellents maîtres, les candidats au doctorat prennent souvent pour sujets de leurs thèses des points de syntaxe ou de stylistique grecque. Ainsi M. Eckels étudie l'usage de la conjonction ὥστε dans les orateurs, et cherche à déterminer les effets oratoires obtenus par l'emploi des diverses formes de la proposition consécutive. Il distingue, c'est là le point capital de sa dissertation, deux sortes d'emplois de ὥστε, qu'il appelle le type corrélatif et le type non corrélatif, c'est-à-dire le cas où ὥστε est précédé, et le cas où il n'est pas précédé de termes corrélatifs, comme οὕτω, τοσοῦτον etc.; car l'effet stylistique est bien différent si la « consécutivité » est indiquée et préparée d'avance par un corrélatif, ou si la proposition consécutive avec ὥστε est simplement ajoutée, comme une pensée nouvelle, à une pensée précédemment exprimée sans paraître vouloir progresser plus avant. L'orateur choisi par M. E. est Isocrate. Il s'agit surtout de statistique : Isocrate est d'abord comparé avec les autres orateurs; puis ses œuvres sont comparées entre elles, et, enfin, pour chacune d'elles la comparaison est faite entre les diverses parties. Le résultat, prévu d'ailleurs, j'ose dire connu de tous ceux qui ont fait du grec une étude approfondie, est que le type corrélatif a un caractère plus oratoire, donne à la pensée une allure plus large et plus périodique, et doit être considéré comme un procédé de style plus spécial au genre épidictique; c'est ce que M. E. a montré par une intelligente analyse de l'orateur qui attachait

Digitized by Google

le plus de prix à la forme. Les dernières pages ont pour objet de vérifier sommairement, dans l'œuvre de Démosthène, les résultats acquis. Cette bonne étude aurait pu cependant être plus développée, et M. E. à mon avis, a trop restreint son sujet. Ce n'est pas tant l'emploi de ὥστε par lui-même que la manière dont il est employé qui est un élément de style, et c'est pourquoi M. E. n'a examiné que ce dernier côté de la question. Mais l'usage même de ὥστε, avec le développement successif de ses différents sens, eût pu être traité. L'un de ces sens de ὥστε se trouve dans une construction que M. E. a appelée, peu heureusement d'ailleurs, le type « général + particulier », dans laquelle la proposition introduite par la conjonction est plutôt un exemple déterminé qu'une conséquence de la pensée plus compréhensive exprimée par la proposition principale. Le cas est, en effet, remarquable, et n'a pas échappé à l'attention des grammairiens ; ὥστε y est généralement en corrélation. Mais il eût été intéressant de voir par quelles variations la conjonction a pu passer du sens purement consécutif « et ainsi, et par conséquent » au sens de « et en effet, et la preuve, c'est que... », si voisin du sens causal ; et l'on aurait vu en même temps jusqu'à quel point il est exact de dire que ce genre de construction est déterminé « plutôt par des considérations de sens que par un effet de style » (p. 43). De toute façon, la monographie aurait été plus complète.

II. La dissertation de M. Hamilton, que j'ai reçue tardivement, a le mérite d'une division très claire : les composés négatifs en grecs ont étudiés dans leur forme, dans leur signification, dans leur valeur stylistique, dans leur développement historique. Cette dernière partie se compose de tableaux qui montrent la proportion de ces composés suivant les divers écrivains, et leur accroissement dans la suite de la littérature ; celle qui précède se borne à constater les effets de style dus à l'emploi des composés négatifs. La seconde partie est assez superficielle; la théorie relative au négatif et au simple contraire n'est pas assez fouillée; il aurait fallu établir une distinction plus précise entre les composés actifs et les composés passifs, entre ceux qui expriment l'absence (ou le contraire) d'une qualité et ceux qui expriment l'absence d'un défaut, entre ceux qui ont conservé une valeur exclusivement négative et ceux dans lesquels le sens positif a prévalu, etc. Ces questions de sémantique, qui demandent à être traitées avec une extrême précision, ne sont ici qu'effleurées. La forme des composés négatifs est au contraire étudiée avec plus de méthode et de compétence ; c'est là certainement la meilleure partie du travail de M. H. L'origine des négatifs, les limites de leur extension, leur variété et leurs substituts, sont autant de points sur lesquels on suivra l'auteur avec intérêt ; et cependant là encore on aurait pu pousser plus loin l'investigation. Si, par exemple, nous lisons dans Thucydide ἡ οὐ διάλυσις, ἡ οὐ περιτείχισις, dans Platon ἡ μὴ ἐπιτροπή, dans Aristophane ἡ μὴ 'μπειρία, cela est dû sans doute, comme le dit

Digitized by Google

fort bien M. H. (p. 31), à ce que la formation de composés de ἀ privatif avec un substantif sans variation répugnait au grec; mais nous voudrions savoir pourquoi cette répugnance; et avec une analyse plus subtile il n'était pas impossible d'en découvrir la raison, pas plus qu'il n'était impossible de voir pourquoi le grec ne forme pas de composés avec un verbe invarié et la particule privative. La thèse de M. Hamilton eût donc pu être meilleure, avec une méthode plus serrée et une analyse plus sévère; mais elle dénote des recherches sérieuses, une connaissance déjà approfondie de la langue grecque, et des études préparatoires bien conduites.

MY.

Ludi Saeculares, par O. BASINER, professeur à la faculté impériale de Varsovie. Varsovie, 1901, ou à Leipzig, Teubner. In-4° de 326-CXV pages (texte russe) et 12 planches. — 5 m. 40.

L'œuvre de M. Basiner est une savante monographie des Jeux Séculaires, dont il étudie la naissance et le caractère et fait l'historique. — Et d'abord, dans un premier chapitre, il précise le sens, l'étymologie et l'origine du mot *saeculum*. Écartant les théories de Mommsen, Fleckeisen, Müller, Forcellini, Hermann, Corsen, etc., M. B. s'arrête à celle de Buecheler, qui fait venir ce mot du verbe *sero, sevi, satum*, ou de la racine indo-européenne *sa* = semer. Les sens successifs du mot *saeculum* auraient été : *semences, semailles, — genre, génération, — durée de la vie humaine, siècle.* — La forme *saeculum*, rapprochée de *Saeturnus*, viendrait du falisque *saiculum* (cf. *Saiturnus* C. I-L, I, n° 43-60). M. B. apporte en faveur de cette hypothèse : 1° les éléments Sabino-falisques des Jeux Séculaires; 2° l'origine étrusque de la notion du *saeculum* (c'est, pour les Etrusques, la durée maxima de la vie dans une génération d'hommes nés le même jour.) — Le chapitre II traite de l'origine des Jeux Séculaires Romains ou Tarentins. Varron, Verrius Flaccus, Censorinus nous renseignent sur les premiers jeux séculaires de 505-249. L'importance de ces témoignages n'a été vue que par Zielinsky. Ces jeux ressortissent à un culte étranger (*Dis* et Proserpine = Πλούτων et Περσεφόνη) et ont été introduits de Tarente (orth. *Tarentum* et non *Terentum*). Ils correspondent en effet aux *Hyacinthies* tarentines, d'origine achéenne. Après avoir étudié les hypothèses de Uschold et de Usener, M. B. se basant encore sur un texte d'Hésychius, assimile *Dis* et Proserpine d'une part, Apollon et Diane de l'autre, fêtés dans les Jeux Séculaires de Rome, à Pluton-Hyacinthe et Cora-Polybée d'un côté; de l'autre, à Apollon-Hyacinthe et à Artémis-Polybée fêtés à Tarente : et il voit, dans ces concordances parfaites, la preuve principale de la parenté des *ludi saeculares* et des *Hyacinthies*. — Mais ces

Digitized by Google

conclusions se trouvent contredire la seule tradition assez précise (dans Valère-Maxime et Zozyme, d'après Valérius Antias), qui rattache ces jeux au culte particulier de la *gens Valeria*, et qui, de plus, parle de jeux séculaires antérieurs à 505. L'auteur démontre alors le caractère composite de cette tradition, et le particularisme du culte familial des Valérius. Les divinités primitives de ce culte, apportées de Sabine par les Valérius, se sont identifiées peu de temps avant 505-249 avec *Dis* et Proserpine, avec Apollon et Diane. La fusion, dans les *ludi saeculares*, de ce culte privé d'origine sabine et des Hyacinthies, s'explique mieux, quand on se rappelle les anciens rapports, surtout au temps de la lutte contre Rome, qui unirent les Tarentins aux Samnito-Sabins. Et l'artisan de cette fusion fut justement le poète Livius Andronicus, qui vint de Tarente à Rome en 504-250. — Après avoir montré le caractère fictif de la tradition, suivant laquelle des jeux séculaires auraient été célébrés avant 505-249, M. B. fait l'historique des *ludi saeculares*. Les seconds ont eu lieu, non point en 608-146, mais bien en 605-149, où le retour du *saeculum* de cent ans coïncide avec le début de la 3e guerre punique. — Puis viennent les jeux séculaires d'Auguste, non point en 705-49, mais en 737-17. Auguste s'est basé sur la nouvelle doctrine, trouvée dans un oracle de la Sibylle, qui fixait la durée du *saeculum* à 110 ans, et il a calculé la date d'après l'ère capitolienne qui place les premiers jeux séculaires en 298. — La date de cet oracle sibyllin est inconnue. Après avoir discuté et rejeté les opinions de Bergk, Diels, Christ, Friedrich et Mommsen, M. B. expose son hypothèse personnelle : selon lui, la doctrine du *saeculum* de 110 ans est d'origine égyptienne, et l'oracle, qui la reproduit, remonterait au temps de Sylla. — M. B. établit ensuite qu'Auguste eut d'abord l'intention de célébrer les jeux séculaires, à son retour de la guerre des Cantabres, en 730-24, année qui marquait la fin de la 4e génération de 110 ans, soit de la période de 440 ans écoulée depuis la première peste mentionnée dans les Annales. — M. B. rappelle enfin la découverte faite en 1886-7, au champ de Mars, de l'*Ara Ditis et Proserpinae*, et en 1890-91, celle de fragments de deux colonnes de marbre, avec des inscriptions mutilées donnant le protocole des jeux séculaires d'Auguste et de Septime-Sévère. M. B. en tire une longue, précise, pittoresque description de ces cérémonies. — Puis, ce sont, 63 ans après ceux d'Auguste, en 800-47, les jeux séculaires de Claude, fort ressemblants aux précédents, mais basés sur une chronologie fantaisiste,et qui ne comptent point dans la série des véritables jeux séculaires. — Domitien en célèbre de nouveaux en 841-88,110 ans après la date de 721-23, à laquelle Auguste a vraisemblablement voulu d'abord célébrer les siens. — Mais, 59 ans plus tard, revenant à l'ancienne tradition d'un *saeculum* de 100 ans, et prenant comme base de ses calculs les jeux célébrés par Claude en 800-47, Antonin le Pieux célèbre, en 900-147, par des *ludi saeculares*

Digitized by Google

le 900e anniversaire de la fondation de Rome. Ces jeux ne sont point comptés non plus dans la série des véritables jeux séculaires. — 200 ans exactement après les jeux d'Auguste, ont lieu en 957-204 les jeux séculaires de Septime-Sévère, sur qui nous renseignent Hérodien, les monnaies séculaires et les colonnes de marbre mentionnées Plus haut. — Les derniers jeux séculaires seront ceux des Philippes qui fêteront en 1001-248, avec un an de retard, le 1000e anniversaire de la fondation de Rome. Nous avons sur ces jeux les témoignages de Julius Capitolinus, d'Eutrope et d'Orose, ainsi que les nombreuses monnaies séculaires des Philippes. — M. B. réfute, en effet, dans sa conclusion, l'opinion universellement admise qui place des jeux séculaires sous Galien, Postumus, Maximilien-Hercule, etc. Il note enfin l'influence de la tradition des jeux séculaires sur l'établissement, par le pape Boniface VII, du jubilé de l'Église Romaine. — Suit un important *appendice* de cxv pages contenant les textes dont M. B. appuie son étude. Douze *planches*, artistement tirées, mettent enfin sous les yeux du lecteur un plan de la Rome ancienne impériale, l'autel de *Dis* et de Proserpine, la restauration des colonnes de marbre érigées en mémoire des *ludi saeculares* d'Auguste et de Septime-Sévère, et les monnaies séculaires des empereurs.

Edmond Blanguernon.

Germanistische Abhandlungen (begr. v. K. Weinhold, hrgb. v. F. Vogt), Breslau, M. H. Marcus :

XIX fasc. : **Das volkstümliche Paradiesspiel und seine mittelalterlichen Grundlagen** von Carl Klimke. In-8°, 96 pp., 1902, 3 mk.

XX fasc. : **Die Wortwiederholung. ein Stilmittel im Ortnit und Wolfdietrich A und in den mittelhochdeutschen Spielmannsepen Orendel, Oswald und Salman und Morolf,** von Walther Vogt. In-8°, 86 pp., 1902, 3 mk.

Deux nouveaux fascicules de l'importante collection publiée sous la direction de M. F. Vogt viennent de paraître.

Le premier est une utile contribution à l'histoire du drame religieux en Allemagne. M. Klimke y étudie le thème de la chute originelle dans les anciens *mystères* allemands et les relations qui existent entre ces *mystères* et les *Jeux du paradis* populaires modernes. On saura gré à M. K. d'avoir abordé et élucidé dans son consciencieux travail certaines questions d'histoire littéraire qui réclamaient la lumière. Grâce à lui, il est établi que les *jeux* allemands sont dérivés d'une source latine, point important sur lequel M. F. Vogt avait appelé l'attention [1], que le *Jeu du paradis* de Hans Sachs est une traduction

1. Si ce résultat affaiblit la portée de la thèse soutenue par M. Wilmotte (*Les Passions allemandes du Rhin*), je ne puis croire avec M. K. qu'il la détruise et qu'il soit démontré par là que les drames religieux allemands sont indépendants de l'influence française.

Digitized by Google

du *Protosplastus* de H. Ziegler et enfin que les *Jeux* populaires qu'il a examinés, notamment ceux d'Oberufer, de Presbourg et de Laufen, sont issus d'un type ancien influencé par le *Jeu du paradis* de Hans Sachs et par la *Grande vie de Jésus* de Cochem. On trouvera dans le livre de M. K. de nombreuses et intéressantes remarques de détail, mais on n'y trouvera pas, ce que plus d'un lecteur regrettera, une conclusion résumant les résultats essentiels auxquels l'auteur a été conduit [1].

De M. W. Vogt, auteur du second fascicule appartenant à la même collection, on pourrait difficilement réclamer cette vue d'ensemble. Son travail, en effet, est un dense tissu de remarques ingénieuses, parfois subtiles, sur la répétition de mots dans quelques-uns des poèmes populaires allemands du moyen âge. Ces observations sont, comme il convient, appuyées de nombreux exemples. On lira surtout avec intérêt les appréciations formulées par l'auteur sur la valeur esthétique des répétitions dans les poèmes qu'il a étudiés, en particulier dans le *Wolfdietrich* A.

F. Piquet.

R. P. Mortier. **Histoire des maîtres généraux de l'Ordre des Frères Prêcheurs.** Tome premier, 1170-1263. Paris, Picard, 1903, in-8°, VIII-684 pages.

On pourrait chicaner le P. M. sur le titre de son livre et la manière dont il a compris son sujet. S'est-il proposé de décrire la physionomie des Maîtres généraux et leur gouvernement? Dans ce cas, son livre dépasse les cadres; car nous y voyons défiler plus d'une question où le Maître général n'eut pas à intervenir, plus d'un personnage qui n'eut avec lui aucun rapport. Dans le chapitre V (p. 229 et suiv.) l'auteur insiste sur les troubles universitaires de Paris de 1229 sans pouvoir dire si le Maître général Jourdain de Saxe y fut mêlé. Si, au contraire, le P. M. a voulu écrire l'histoire de l'Ordre tout entier, nous lui demanderons des renseignements plus précis sur l'Inquisition, les missions diplomatiques qui furent confiées par les papes et les princes aux Prêcheurs, les rapports des dominicains avec les franciscains, leurs prédications, leur enseignement, etc.

Dans l'approbation qu'ils ont donnée de son livre les examinateurs de l'Ordre félicitent le P. M. « de sa science et de son érudition puisées aux sources primitives les plus pures. » Sans nous inscrire en faux contre un pareil jugement, nous désirerions pouvoir y adhérer

1. J'ai été surpris de ne pas voir cité parmi les ouvrages se rapportant au sujet de M. K. le livre de M. Heinzel : *Beschreibung des geistlichen Schauspiels im deutschen Mittelalter*, auquel M. K. aurait pu renvoyer le lecteur, au moins à l'occasion de la section 4, p. 33.

Digitized by Google

encore davantage. Nous aurions voulu moins d'emprunts à des historiens dépourvus de critique tels que Malvenda, Mamachi, Réchac et Lacordaire lui-même, ou à des auteurs sans doute plus anciens, mais recherchant uniquement l'édification de leurs lecteurs, tels que Gérard de Frachet et Thomas de Cantimpré [1]. D'autre part les indications bibliographiques sont trop souvent données d'une manière incomplète, ainsi que les références.

Nous aurions aussi désiré plus d'indépendance d'esprit chez l'auteur. Libre à lui de montrer son admiration pour les personnages illustres qui ont gouverné l'Ordre et les saints qui l'ont embelli au XIIIe siècle ; malheureusement presque toujours son enthousiasme le fait glisser de l'histoire dans l'apologie. La vie de chaque Maître se termine comme un panégyrique (cf. p. 135, 412). Quoi qu'ils fassent, les chefs de l'ordre ont raison, même quand ils se contredisent entre eux. Que saint Dominique pleure devant les constructions trop ambitieuses qui avaient été édifiées en son absence à Bologne, ou qu'on élève à Paris et ailleurs les splendides couvents dont le P. M. nous fait la description ; qu'il rappelle la pauvreté personnelle et conventuelle exigée par saint Dominique ou parle des tempéraments que le temps ne tarda pas à apporter à cet idéal austère, c'est toujours pour lui une occasion nouvelle d'admirer les vertus des Prêcheurs « qui faisaient la stupeur du monde » (p. 50). Ne parle-t-il pas au même endroit de la « divine sagesse » de Jean le Teutonique ? En plusieurs passages il affirme, d'une manière plus ou moins déclarée, la supériorité des religieux sur les prêtres séculiers (p. 391) et des dominicains sur les autres religieux. Évidemment le P. M. a un peu trop écrit pour son Ordre !

Et cela gêne sa critique lorsqu'il est obligé de toucher aux questions délicates qui lui semblent intéresser la gloire dominicaine.

A l'encontre des Bollandistes — qu'il ne semble pas aimer — il affirme l'illustre origine qui aurait fait de saint Dominique le parent des rois de Castille. Mais il ne le prouve qu'en se reportant à l'affirmation des PP. Touron et Brémond, encore plus sujette à caution que la sienne. La question du Rosaire le gêne : il voudrait bien prouver d'une manière péremptoire qne cette dévotion a été révélée par la Sainte Vierge à saint Dominique lui-même et il est obligé de constater l'absence complète de documents à l'appui de cette légende. Il se tire de cette difficulté en nous renvoyant aux affirmations des papes (lesquels ?) et en particulier « à toutes les Encycliques de Léon XIII sur le Rosaire » (p. 15). Je ne sais si cet appel à l'infaillibilité pontificale sera admis dans le domaine de la science historique. Pourquoi saint Dominique a-t-il lancé ses disciples dans le monde, abandonnant ainsi cette prédication contre les Albigeois qui avait été jusqu'alors le

1. De là les récits merveilleux qui foisonnent un peu trop dans le livre du P. M.

Digitized by Google

but de sa vie? Beaucoup d'indices et surtout le discours à la fois violent et découragé qu'il adressa à l'assemblée de Prouille, nous prouvent que ce fut parce qu'il avait échoué dans cette œuvre. Il en coûte au P. M. de le reconnaître, comme si souvent l'œuvre des Saints comme celle de l'Église n'était pas un éternel recommencement, et il aime mieux attribuer la décision de saint Dominique à « une inspiration divine » (p. 89). Pourquoi Innocent IV retira-t-il sa faveur aux Prêcheurs, la dernière année de son pontificat? Grave question dont l'examen aurait pu éclairer l'histoire de l'Ordre. Le P. M. se contente de dire que le pape céda à une basse cupidité et que d'ailleurs il était vieux (p. 438-452) pour ne pas dire gâteux! Si encore il le prouvait!... Mais c'est gratuitement que sa rancune dominicaine lance ces imputations à la mémoire de l'un des plus grands papes du XIIIe siècle.

Quelques citations feront voir que pour la forme comme pour le fond le « Prêcheur » a un peu trop pris la place de l'historien. Lorsque saint Dominique revint de Rome « il rapportait à ses enfants dans sa besace de mendiant la bulle d'Honorius et dans son cœur de saint, la vertu du Très-Haut! » (p. 87). Voici en quels termes pompeux il salue l'extension de l'Ordre : « On dirait que, comme aux jours primitifs de la création la divine semence enfoncée dans les entrailles de la terre n'attendait pour germer que le *fiat* du Créateur » (p. 92). Saint Hyacinthe mourant est comparé au soleil couchant, par une métaphore aussi oratoire qu'usée : « Tel sa course accomplie, comme épuisé par le magnifique rayonnement de ses splendeurs, le soleil s'incline doucement vers l'horizon et semble reposer en une auréole de gloire sur un lit de parade » (p. 528). Parlant des résistances que l'Ordre eut à vaincre, il s'écrie magnifiquement : « Les aigles qui ouvrent la route dans les splendeurs de la lumière, d'un coup d'aile brisèrent ces entraves! » (p. 563). L'ensemble du livre est trop écrit sur ce ton oratoire.

Malgré ces défauts qui pourraient facilement s'atténuer dans la suite du travail, le P. M. a donné un livre utile, qui témoigne de recherches considérables et jette des lumières sur l'histoire si importante des Prêcheurs au XIIIe siècle. Nous y avons noté des dissertations bien conduites sur les constitutions des Dominicains et leur qualité de chanoines [1], sur la part prépondérante qu'eut saint Raymond de Pennafort à la création de l'Ordre de la Merci (p. 265 et suiv.), sur saint Dominique et l'Inquisition (app. I). L'auteur a tiré un heureux parti des règlements d'Humbert de Romans pour tracer dans les cent dernières pages du volume une intéressante description d'un couvent dominicain au XIIIe siècle. Ces chapitres nous ont paru excellents et

1. Le P. M. veut à tout prix faire des dominicaines des chanoinesses; cependant presque toujours, elles sont appelées *moniales, sanctimoniales*.

Digitized by Google

nous souhaitons d'en trouver beaucoup de ce genre dans les volumes qui suivront [1].

Jean GUIRAUD.

Raoul ALLIER, **La Cabale des dévots (1627-1666)**, Paris, in-12. 448 pp., A. Colin, 1902.

Que voilà un excellent livre sur notre XVIIe siècle et combien instructif et documenté! M. Allier nous fait l'histoire de la Compagnie du Saint-Sacrement dont il a trouvé les *Annales* à la Bibliothèque Nationale (mss. f. fr., 14489). Ce manuscrit porte faussement le nom du comte Marc René de Voyer d'Argenson, car il a été rédigé par René II de Voyer d'Argenson, qui fut mêlé à la vie de cette société, où il fut reçu le 15 septembre 1656, qui durant dix années il fréquenta, dont il fut trois fois le secrétaire et une fois le supérieur. L'histoire de cette confrérie, déclarant « que le silence était un moyen de se conformer à la vie cachée de J.-C. au Saint-Sacrement, » et par là restant secrète, qui avait des agents dans toutes les situations et fonctions, agents en majorité ecclésiastiques, la plupart évêques, est déjà par elle-même intéressante. Il nous plait d'apprendre qu'elle s'occupa d'œuvres de bienfaisance : amélioration du sort des galériens, des malades, des mendiants, des pauvres honteux, des prisonniers, des condamnés à mort, des « jeunes personnes du sexe en danger moral », des orphelins, des pupilles; qu'elle lutta sur ce terrain avec le monde parlementaire dirigé par le maître des requêtes, Charles Maignart de Bernières qui publia un journal, *les Relations*, contre lequel la Compagnie éleva *le Magasin Charitable*, organe des besoins et secours.

Mais ce qui nous touche davantage, c'est de suivre la confrérie dans sa direction morale, lorsqu'elle s'essaie à réagir contre les scandales de certaines fêtes, l'Épiphanie, la Saint-Martin, le Carnaval, la Foire Saint-Germain ; contre les déportements des femmes par sa création d'une sainte vehme de la moralité publique; contre les abus de certains couvents et les fautes de certains prêtres. Et tout cela avec des ramifications telles que les missions apostoliques en Auvergne, par exemple, et même les Missions Étrangères.

C'est beaucoup, et le livre de M. A. aurait valu le succès qu'il obtient s'il s'était contenté de porter la lumière sur ces points. Mais

---

1. Signalons au P. M. quelques taches qu'une nouvelle édition fera disparaître. C'est la famille *Savelli* et non *Conti* (p. 42) qui prétendait avoir donné naissance à Honorius III. Au temps de Foulques, Toulouse n'était qu'une ville épiscopale; elle ne devint « archiépiscopale » (p. 86) que 100 ans plus tard, sous Jean XXII ; et il fallut encore attendre plusieurs siècles pour que l'évêque de Bologne devint « archevêque » (p. 391).

Digitized by Google

il a fait autre chose et bien davantage. Après trente ans de travail dans l'ombre, cette franc-maçonnerie blanche voulut agir plus ouvertement : elle essaya d'arrêter la mode des duels, et par ainsi se découvrit devant la noblesse ; elle essaya de jeter son « parti des saints » dans « le conseil de conscience », et par ainsi elle s'aliéna Mazarin ; elle fit interdire *Tartuffe*, cette « cabale des dévots, » et par ainsi elle eut contre elle l'autorité et le génie, Louis XIV et Molière.

Et voilà connue et éclairée, cette question de Tartuffe, sur laquelle on a tant et si mal ergoté! Tartuffe est un confrère du Saint-Sacrement; et « le prince ennemi de la fraude » est celui qui prononça la dissolution de la Compagnie ; et le dénoûment, jusqu'ici cru factice de la pièce, est un dénoûment historique.

Je n'ose en terminant reprocher à M. Allier quelque maladresse dans l'exposition et quelque lourdeur dans le style. Ce sont chicanes d'ergoteur qui n'empêcheront point ce livre d'être un des meilleurs à l'usage des XVII-*siéclistes*...., et de bien d'autres qui tous en remercient l'auteur.

Pierre BRUN.

R. FAGE, **La Vie à Tulle aux XVIIe et XVIIIe siècles,** 1 vol. in-8° VII et 451 pp. Paris, Picard, 1902.

M. René Fage appartient à cette vaillante phalange d'érudits limousins, dont font aussi partie L. Guibert, Clément Simon, Alfred Leroux, et qui a su, soit à Limoges, soit à Brive et à Tulle, ressusciter les traditions de science du pays d'Étienne Baluze. Son nouvel essai historique succède à un grand nombre de publications par lesquelles s'est manifestée son activité scientifique. Parmi ces travaux déjà nombreux, puisqu'ils ne comprennent pas moins de 71 numéros, on avait déjà remarqué ceux qui concernent les États de la vicomté de Turenne, la biographie du général Souham, le collège de Tulle et le diocèse de Corrèze pendant la Révolution. On y aperçoit les qualités d'esprit qui distinguent M. R. Fage, à savoir l'étendue de l'information, la précision du détail et la clarté des vues d'ensemble. De ces études d'histoire locale il a su tirer, en effet, les idées générales qui seules leur donnent de la vie et de l'intérêt. Dans ce nouvel essai, supérieur encore à ses aînés, le savant président de la Société historique du Limousin a tenté avec un succès réel de tracer le tableau de la vie sociale et économique en Bas Limousin à l'époque du grand siècle et pendant le siècle suivant. Son œuvre est une contribution excellente pour l'histoire de l'ancienne société et sa portée générale dépasse de beaucoup celle d'une monographie provinciale. L'exposé est sobre et précis; les conclusions prudentes et mesurées s'éloignent également des généralisations vagues et des conclusions optimistes ou pessimistes

Digitized by Google

auxquelles se complaisent les écrivains qui n'étudient l'histoire du passé que pour les besoins d'une cause. Une érudition impeccable y utilise les multiples ressources qu'offrent les bibliothèques et les archives locales, les collections imprimées, les registres municipaux, les correspondances officielles et surtout ces précieuses minutes de notaires, sans lesquelles il est malaisé de pénétrer dans l'intimité de la vie d'autrefois. Mais l'érudit ne gêne nulle part l'historien ; partout celui-ci apparaît sachant mettre en œuvre les textes et en tirer les données générales qu'ils comportent. Aussi l'ouvrage de M. R. F. est-il l'un de ceux, rares encore, qui donnent une idée exacte autant que vivante, de l'ancienne société provinciale avec ses mœurs et ses intérêts, avec l'ensemble, en un mot, de sa physionomie morale et de ses préoccupations matérielles. A ce titre, il mérite d'être signalé à l'attention non seulement des spécialistes, mais encore du public qui s'intéresse aux études historiques.

Le milieu qui y est décrit est nettement caractérisé dans les premiers chapitres de ce travail, et il rappelle par bien des traits la plupart des petites villes de province du XVIIe et du XVIIIe siècles. Qu'on se figure une agglomération urbaine, resserrée entre deux collines, divisée en trois quartiers et deux faubourgs, sillonnée de rues étroites et sinueuses, d'aspect à demi claustral avec sa cathédrale et ses nombreux couvents, et l'on aura l'image de Tulle pendant les deux cents dernières années de l'ancien régime. Là, une population simple, robuste, laborieuse, disciplinée, comptant à peine 5 ou 6,000 âmes, vit sous la domination de son clergé. L'évêque, successeur de l'abbé, règne vraiment par sa fortune, ses 15,000 livres de rentes qui vaudraient aujourd'hui 75,000 livres, par le prestige d'une origine presque toujours aristocratique, par la puissance de l'idée religieuse qu'il représente, par la force de la tradition qu'il continue, et par l'importance des fonctions sociales qu'il exerce comme seigneur vicomte et comme auxiliaire du pouvoir central. Auprès de lui, 120 ecclésiastiques de tout rang forment le clergé séculier, tous fort influents, depuis les prébendés du chapitre, doyens et chanoines, considérés pour leur rang et leur aisance, jusqu'aux curés de paroisses, encore bien partagés, et même jusqu'aux membres du bas clergé, de modeste origine, communalistes et vicaires, qui exercent une grande action sur le peuple, comme les autres sur la bourgeoisie. Dans un certain nombre de villes et de provinces, l'influence du clergé monastique a été plus considérable que celle du clergé séculier. Il n'en est pas ainsi en Bas-Limousin où ni les Récollets, ni les Carmes, ni les Feuillants, ni les Sulpiciens chargés de la direction du Grand Séminaire, ni les Clarisses, recrutées dans l'aristocratie et la haute bourgeoisie, ni les Visitandines, Bernandines et Bénédictines, dont le recrutement est moins aristocratique, ne paraissent avoir joué qu'un rôle assez effacé. Deux ordres seuls font exception. Les Jésuites, à Tulle, comme dans le

Digitized by Google

reste de la France, ont su, grâce au monopole de l'enseignement secondaire qu'ils exercent au collège et à l'institution de congrégations où ils groupent les notabilités laïques, mettre la main sur la formation de la jeunesse, accaparer discrètement la direction de la grande et de la petite bourgeoisie, et même obtenir des consuls ou de l'autorité municipale la surveillance des écoles primaires. Les Ursulines et les sœurs de Nevers aident au maintien de l'influence de l'Église, en dirigeant les écoles où se forment les filles de la bourgeoisie et du peuple. Tous d'ailleurs, séculiers et réguliers, parfois désunis dans la revendication de leurs privilèges surtout matériels, travaillent d'un commun accord à maintenir et à stimuler les croyances religieuses, par les confréries, telles que celles des pénitents blancs, où ils groupent presque toute la population laïque, ainsi que par les missions et les processions ou manifestations extérieures du culte qu'ils savent organiser. Ainsi s'affirme et se consolide la prépondérance sociale du clergé. Elle est restée presque intacte en Bas-Limousin, même aux approches de la Révolution.

Bien au-dessous de cette classe vient celle de la bourgeoisie. La noblesse est en effet presque éteinte. Les nobles qui avaient hôtel en ville, fief ou *repaire* à la campagne, ont été remplacés par les bourgeois qui occupent les offices de finance, de justice et de police et qui forment une aristocratie nouvelle de fonctionnaires, possédant la fortune, déguisant sa roture sous les titres des fiefs qu'elle a acquis, exerçant d'ailleurs ses charges avec exactitude et simplicité. La moyenne bourgeoisie, force vive de la cité, généralement instruite au collège, jouissant de quelque aisance, exerce les professions libérales, et ses membres, procureurs, avocats, huissiers, notaires, médecins, apothicaires, chirurgiens, marchands et patrons des métiers, partagent avec les pourvus d'office l'administration municipale ou consulat et la portion d'influence sociale que leur laisse le clergé. Enfin, au bas de la hiérarchie, vit le peuple composé des artisans, des petits patrons ou ouvriers et des journaliers agricoles qui travaillent sans autre horizon que celui de la vie matérielle de chaque jour, docilement soumis à l'autorité des classes moyennes et supérieures.

Cette société presque figée dans le moule de la tradition, ne connaît ni les ambitions, ni la fièvre dévorante, ni l'envie de notre époque. Mais elle n'en possède pas non plus l'activité intense, l'ingéniosité, la souplesse, le bien être qui corrigent les défauts de la société contemporaine. Elle a plus d'équilibre et moins de besoins, elle a moins de vitalité et moins de ces satisfactions que donne l'intensité même de l'existence. C'est ce qui ressort de l'exposé de la vie matérielle en Bas-Limousin que M. R. F., a su tracer avec beaucoup d'art et de précision, et qui fait suite au tableau de la vie morale des classes dirigeantes. La petite industrie, limitée aux besoins de la consommation locale, soumise à une réglementation minutieuse pour ses opéra-

Digitized by Google

tions, domine à peu près exclusivement dans ce milieu provincial. Telle est en particulier la condition des métiers de l'alimentation, du vêtement, des cuirs et des peaux, du bâtiment et de l'ameublement, des métaux et des transports. Vers la fin du XVIIe siècle seulement apparaissent les premières industries importantes que Tulle ait possédées et qui essaient d'étendre leur rayon d'activité hors de la province. En 1696, on voit formés ces ateliers de dentellières qui répandront au XVIIIe siècle dans toute la France le renom du point de Tulle. Un peu auparavant en 1689 ou 1690 est née la Manufacture royale d'armes qui sous la direction de Michel Pamphile, puis de Fénis de Lalombe, occupe 200 ouvriers et fabrique les canons de fusils pour l'arsenal de Rochefort, en même temps que l'armurerie de chasse ou d'exportation. Enfin, au XVIIIe siècle, les papeteries installées sur le cours de la Corrèze deviennent des centres notables d'industrie, dont les produits s'exportent dans le reste du royaume et même au dehors. Leur nombre varie de 17 à 11, entre 1706 et 1772. L'organisation du commerce présente à peu près les mêmes traits. Le petit marchand domine ; il s'approvisionne sur place, ne voyage guère, se contente d'une petite installation et d'un étalage d'objets de bon marché ; il vit sans luxe grâce à son esprit d'ordre et d'économie. Les plus riches, les bourgeois-marchands briguent les charges du consulat, figurent depuis 1710 à la Bourse du commerce et parmi les juges consulaires, et se placent aux premiers rangs de la corporation aux fêtes patronales. Là encore, le grand commerce commence à apparaître avec les grands magasins, encore très rares, tels que ceux des Brossard et des Levreaud, où l'on vend à la fois de la draperie et des tissus, des dentelles, des toiles, de la bonneterie et de la mercerie et une foule d'objets différents. La ville et la banlieue sont enfin habitées par des propriétaires agriculteurs et par des journaliers agricoles. C'est la petite propriété rurale qui domine autour de Tulle : jardins, vignobles, terres arables constituées en pièces, suivant le terme local, c'est-à-dire formées de lots de terrain très morcelés. Les jardiniers y sont nombreux, mais surtout les vignerons qui exploitent, soit pour leur compte, soit au compte d'un propriétaire. Au reste, agriculteurs, commerçants, artisans, petits patrons, dépourvus de capitaux considérables, n'ayant qu'un outillage sommaire et qu'un personnel très restreint, sont rebelles aux innovations et vivent dans la routine, heureux s'ils peuvent atteindre à la médiocrité ou éviter la misère. Le journalier et le petit propriétaire, attentifs aux intempéries et aux variations des cours des foires, ignorent les ressources de l'association. Les commerçants sont groupés en quelques corporations, mais surtout pour faciliter la perception des taxes et afin de satisfaire leur goût pour les cérémonies où ils étalent leurs livrées. Quant aux ouvriers et aux patrons, ils sont astreints aux obligations de la vie corporative, apprentissage, compagnonnage, maîtrise, dont certaines

Digitized by Google

sont favorables à la dignité et au sérieux du métier, mais dont la plupart tendent à détruire l'émulation et à fermer au compagnon pauvre l'accès d'une profession indépendante. M. F. a su analyser fidèlement ces divers caractères de la vie populaire, sans parti pris d'apologie ou de réquisitoire, c'est-à-dire avec l'impartialité qui est la vraie garantie de la vérité historique.

Il termine son ouvrage par le tableau de la vie familiale de la société limousine. La simplicité de l'alimentation est la règle, toutefois restreinte par les prétextes fréquents et l'abondance des festins de corps ou par les occasions de réjouissances populaires. Le pain de froment et de seigle, ou même d'avoine, les châtaignes, les raves, les légumes, les fruits et le fromage, en forment la base. Pour les classes aisées, le gibier, le poisson, la boucherie, la basse-cour fournissent des suppléments abondants et peu coûteux. L'usage du vin est répandu ; celui des liqueurs et du café encore rare. Avec M. F. on peut se rendre compte aussi du confort inégal de l'habitation du noble, du bourgeois, de l'artisan. On pénètre dans l'existence journalière d'une ville de province, d'où l'activité intellectuelle n'était pas absente, comme le témoignent les goûts de la bourgeoisie pour les fêtes de collèges et de théâtre, le nombre des écoles, la présence d'ateliers d'artistes peintres et sculpteurs. On voit se dérouler l'existence de ces familles où l'autorité paternelle est presque souveraine, où les habitudes de respect et de travail commun mettent une sorte de dignité grave, où les grands événements de la vie, naissances, mariages, maladie et mort, viennent jeter leur note de gaieté ou de douleur, où enfin la charité est pratiquée d'ordinaire comme une tradition inviolable. De la vie privée, on passe au tableau de la vie publique, aux élections qui ont pour objet le recrutement des 34 délégués et des 3 notables dont l'ensemble constitue le consulat. On aperçoit clairement ce que cette vie politique avait d'étroit avec ses luttes pour des franchises restreintes et toujours contestées, avec ses conflits de préséances et ses querelles de cérémonial, avec la mesquinerie de cette administration communale tenue en tutelle, limitée à la garde de la ville, au tirage au sort des miliciens, au logement des troupes, à la police de la voirie, des marchés, des mœurs et des cultes. On s'explique ainsi que sous la double domination de l'Église et de la monarchie, les transformations amenées par le développement des communications, par l'afflux d'une population nouvelle d'artisans et par l'influence de l'esprit du XVIIIe siècle aient été si lentes, si superficielles et si peu actives. L'ouvrage de M. Fage, écrit en général avec impartialité, sans parti-pris, avec une grande abondance de textes, puisés aux meilleures sources, est donc dans sa simplicité, sa précision et sa clarté, l'un de ceux qui instruisent et qui font penser. Il nous apporte sur la vie matérielle et morale de l'ancien régime une masse de renseignements. Il explique enfin les résistances que le milieu provincial a dû opposer et oppose

Digitized by Google

encore aux systèmes des théoriciens et aux évolutions trop brusques des hommes d'État, promoteurs du progrès nécessaire des institutions politiques, économiques et sociales.

P. Boissonnade.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 février 1903.

M. S. Reinach communique, de la part de Hamdi bey, directeur du Musée de Constantinople, un rapport de d'Edhem bey, chargé de la continuation des fouilles à Tralles. On a découvert dans ces fouilles un magnifique portique en marbre, transformé plus tard en église byzantine. On y a recueilli, outre des inscriptions et deux bas-reliefs byzantins, trois têtes en marbre, d'un très beau travail, de Déméter, d'Athéna et de Zeus Sérapis.

M. Clermont-Ganneau a reçu de M. Weber, ingénieur des Ponts et chaussées de l'empire Ottoman à Tripoli de Barbarie, les croquis de deux sépulcres antiques récemment découverts aux environs de cette ville et ornés de très curieuses peintures à fresque représentant divers sujets symboliques et religieux. Les inscriptions latines qui les accompagnent montrent que ce sont les tombeaux du mari et de la femme, l'un et l'autre d'origine africaine, comme l'indiquent suffisamment les noms puniques et néo-puniques portés par eux et fidèlement transcrits. Un détail, entre autres, présente un intérêt exceptionnel. Sur le couvercle recouvrant la cuve funéraire du mari est peint un lion bondissant, avec cette épigraphe : *qui leo jacet*; sur celui recouvrant la cuve de la femme, c'est une lionne, avec l'épigraphe : *quæ lea jacet*. M. Clermont-Ganneau démontre que les défunts ainsi qualifiés de « lion » et de « lionne » devaient être des adeptes du fameux culte de Mithra, dont les initiés du quatrième degré portaient le titre de *lions*. On a donc là un témoignage très important de l'extension des croyances mithriaques en Afrique et, en outre, la preuve décisive d'un fait jusqu'ici contesté, à savoir que les femmes pouvaient être affiliées aux mystères de Mithra et passaient par les mêmes degrés d'initiation que les hommes.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Alexandre Bertrand. Les votants sont au nombre de 34; la majorité absolue est de 18. Au premier tour, M. Elie Berger obtient 9 voix; M. Chavannes, 7; M. Maurice Croiset, 11; M. Antoine Thomas, 7. Au second tour, M. Berger obtient 3 voix; M. Chavannes, 18; M. Croiset, 11; M. Thomas, 7; M. Edouard Chavannes, professeur de chinois au Collège de France, ayant obtenu la majorité absolue des suffrages, est élu membre ordinaire de l'Académie. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Maxime Collignon donne lecture d'un rapport sur les fouilles exécutées par M. Degrand, consul de France à Philippopoli, dans la vallée de la Toundja (Bulgarie). A la suite de recherches commencées par M. Seure, membre de l'Ecole française d'Athènes, M. Degrand s'est proposé d'explorer méthodiquement deux *tumuli*, le Tell Racheff et le Tell Metchkur, situés non loin de la ville d'Yamboli. Ces fouilles ont amené la découverte de nécropoles où l'on trouve les vestiges d'une civilisation primitive, offrant des analogies avec celle qu'ont révélée les fouilles d'Issarlik, celles de Yortan (Mysie) et les recherches faites dans les plus anciennes nécropoles de Chypre. On peut donc constater que le domaine de cette civilisation préhistorique s'étendait à la région qui correspond à l'ancienne Thrace, et ainsi, grâce aux travaux de M. Degrand, le champ des études comparatives s'est agrandi. La question de date paraît d'ailleurs devoir être réservée. Il est possible qu'en Thrace l'état de civilisation révélé par les fouilles ait duré beaucoup plus longtemps qu'en Asie mineure. Les produits céramiques, en particulier, montrent des perfectionnements de technique assez significatifs. — MM. Reinach et Pottier présentent quelques observations.

M. Salomon Reinach termine la lecture de sa communication sur un manuscrit de Philippe de Bourgogne conservé à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. — MM. Valois, Delisle et Picot présentent quelques observations.

M. Gustave Schlumberger lit une note sur un petit monument qu'il vient d'acquérir et qui présente le plus grand intérêt à cause des noms illustres qui y

Digitized by Google

sont gravés. C'est une petite tessère de bronze, du genre *tesseræ ædificiorum* destinées à être noyées dans la maçonnerie des monuments en construction, comme on le fait encore de nos jours lorsqu'on mure des pièces de monnaie dans les fondations. L'important de ces petits monuments tient à ce qu'ils sont inscrits aux noms des plus grands personnages de Rome et de l'Empire aux IVe et Ve siècles. Sur la tessère acquise par M. Schlumberger figurent, niellés sur des rubans d'argent incrustés dans le bronze, les noms de l'empereur d'Orient Zénon, du célèbre Odoacre, devenu à partir de 477 patrice d'Occident, enfin du préfet de la ville Symmaque, l'ami et le beau-père de Boèce. Cette tessère doit être datée des environs de l'an 485 p. C.

Séance du 27 février 1903.

M Clermont-Ganneau présente la photographie d'une statuette de bronze provenant de Kefr Djezzin, près de Berdja, sur la côte au sud de Djebaïl, l'antique Byblos. Elle représente un personnage debout, aux longs cheveux coiffés à l'égyptienne, la face imberbe et efféminée, le bras droit relevé, le gauche ramené contre la poitrine; il est revêtu d'une longue tunique collante, recouverte d'une sorte de tablier en forme de gaine cloisonnée. On a voulu y voir la grande déesse de Byblos, dans l'attitude et avec des attributs de la Diane d'Ephèse. M. Clermont-Ganneau montre qu'il faut y reconnaître le femeux Jupiter du temple de Baalbek, dit Jupiter Heliopolitanus. Il propose de reconnaître le même dieu dans une statue de pierre mutilée conservée au Louvre et rapportée par Renan de Djouni, près de Kefr Djezzin.

M. Clermont-Ganneau communique ensuite des estampages et photographies d'un autre monument recueilli à Djebaïl même. C'est un fragment de stèle ou de table d'offrandes de granit gris, portant les cartouches hiéroglyphiques du Pharaon Chechonk Ier, ou Sesonchis, le Sésac de la Bible, qui envahit la Palestine et pilla Jérusalem sous le roi Jéroboam. Dans les parties laissées libres par le texte hiéroglyphique ont été gravées, probablement après coup, trois lignes de caractères phéniciens, très mutilées. M. Clermont-Ganneau qui y a déchiffré les noms d'Abibaal, de la ville de Gebal, de Misraïm (l'Egypte), etc., incline à croire qu'il s'agit d'une dédicace funéraire.

M. Henri Omont fait une communication sur un plagiat littéraire du moyen âge. Une vie de saint Willibrord, évêque d'Utrecht, dédiée au XIIe siècle par un prêtre du nom d'Egbert à l'abbé Gérard d'Epternach, et dont un texte jusqu'ici unique est conservé dans un manuscrit contemporain, récemment acquis par la Bibliothèque nationale, est la reproduction servile des chapitres III à XXV de la vie bien connue de saint Willibrord, rédigée par Alcuin. L'auteur de ce plagiat s'est contenté, pour le dissimuler, de remanier les deux premiers chapitres et d'écourter la fin de son modèle.

M. Philippe Berger communique une nouvelle inscription funéraire qui lui a été adressée par le R. P. Delattre. C'est l'épitaphe d'une femme qui s'intitule « négociante de la ville ». — M. Berger donne ensuite lecture d'un travail sur six nouvelles inscriptions samaritaines découvertes à Damas par le R. P. Ronzevalle. Ces inscriptions se composent d'une série de lettres isolées séparées par des points. M. Berger est arrivé à y reconnaître des passages de la Bible, dans lesquels on n'a écrit que la première lettre de chaque mot, par un système d'abréviation fréquent chez les Juifs. Les motifs d'ornementation qui encadrent ces inscriptions semblent indiquer qu'il faut les faire remonter à l'époque arabe.

M. Aymonier, directeur de l'Ecole coloniale, établit que la seconde partie des *Annales du royaume de Siam*, connue sous le nom d'*Annales d'Ayouthia* (1350-1767) et admise comme authentique, est apocryphe, tout au moins à ses débuts (de 1350 à 1500 et au-delà), M. Aymonier, à la suite de cette constatation, a dû reconstituer l'histoire du Siam sur des bases entièrement nouvelles. — M. Senart présente quelques observations.

M. Perrot, président, annonce que M. le duc de Loubat lui a remis une nouvelle somme de 10,000 francs pour être employée à des recherches archéologiques et particulièrement au complet déblaiement de l'île de Délos.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 16 mars — 1903

LEHMANN, Contributions à l'histoire ancienne, I, 3; II, et 2. — FABRICIUS, SARWEY, HETTNER, Le Limes germanique, 11-17. — Dom CHAMARD, Le linceul du Christ. — DU TEIL, Autour du Saint-Suaire. — DOUBLET, Le jansénisme dans le diocèse de Vence. — LUMBROSO, Napoléon II. — ALBERT, Les théâtres des boulevards. — FAGUET, Le libéralisme. — Gaston Paris. — KALBFLEISCH, Trois fragments sur la médecine grecque. — GLOTH, Le Jeu des sept couleurs. — BÜRGER, Le Teuerdank. — Revue d'histoire sociale et économique. — PRAROND, Les Rumet et Abbeville. — KEHR, Les chartes des rois normands de Sicile. — JORGA, Notes et extraits pour l'histoire des croisades. — MORANVILLÉ, La Chronique de Perceval de Cagny. — PÉLICIER, Lettres du roi Charles VIII, 3. — VIÉNOT, Pierre Charpentier, l'apologiste de la Saint-Barthélemy. — RUHLMANN, L'opinion en Saxe, 1806-1812. — WERNER, Les comtes de Transylvanie. — ZIEKURSCH, L'élection de Charles VI. — TSCHIERSKY, Le Collège de Commerce silésien. — VASSILEFF, Russie et France sous Pierre-le-Grand. — GLAGAU, L'autobiographie moderne. — G. DE PASCAL, Lettres sur l'histoire de France. — Benedix, Le docteur Wespe, p. HEIM. — Mme E. LEVI, Nos poètes vivants. — Académie des inscriptions.

Beiträge zur alten Geschichte, herausgegeben von C. F. LEHMANN, Bd I, heft 3; Bd II, 1 n. 2, Leipzig, Dieterich, 1902.

Cette savante publication, dont nous avons annoncé les deux premiers fascicules dans la *Revue critique* du 14 juillet 1902, se poursuit avec une régularité et une exactitude que nous n'osions pas naguère espérer. Le 3e fascicule du t. I contient la suite des études de M. Ginzel sur les *Connaissances astronomiques des Babyloniens*, et un article de M. Lehmann sur les *Rapports entre la mesure du temps et la mesure de l'espace dans le système sexagésimal des Babyloniens*. M. J. Beloch s'efforce de reconstituer, à l'aide des inscriptions et des documents littéraires, la liste des archontes athéniens du IIIe siècle; M. Rappaport se demande si Zosime (I, c. 1-46) a utilisé la chronique de Dexippus. Signalons enfin une longue et minutieuse étude de géographie historique : *Zur historischen Geographie des mesopotamischen Parallelogramms*, par M. K. Regling. Le volume se termine par diverses communications de MM. P. M. Meyer, J. Garofalo, C. F. Lehmann, et par un Index des noms et des choses.

Les travaux publiés dans le tome II, 1er fasc., embrassent également tout le domaine de l'antiquité classique, depuis le règne de Salmanassar IV (article de M. Lehmann sur un passage de Josèphe, *Antiquités Judaïques*, IX, 14, 2) jusqu'aux derniers temps de l'empire romain. C'est même au-delà de ces limites que M. Jullian voudrait

Digitized by Google

voir s'étendre les recherches de toponymie antique : dans une déclaration très ferme à l'adresse de l'*Association internationale des Académies*, le savant professeur de Bordeaux proclame la *Nécessité d'un Corpus topographique du monde ancien*, et insiste sur les précieux documents que pourraient fournir à cette science encore diffuse les textes du moyen âge, au moins jusqu'au début du XIIIe siècle. L'histoire grecque est ici représentée, pour la période hellénistique par une contribution de M. Schebelew à l'histoire de Lemnos (p. 36-44) et par une étude de M. Beloch sur le *Règne des Antigonides en Grèce* (p. 26-35); pour la période hellénique, par une pénétrante interprétation de l'oracle delphique rapporté par Hérodote (VI, 77), et relatif aux deux villes d'Argos et de Milet (ἐπίκοινα ἔχρησε) : l'auteur de ce travail, M. J. B. Bury, explique cette double réponse de la Pythie aux θεοπρόποι argiens par le récent passage à Argos du milésien Aristagoras. — Une inscription étrusque récemment découverte (Bücheler, *Rhein. Mus.*, 1900, p. 1 sqq.) fournit à M. G. de Sanctis l'occasion de nouvelles recherches sur le personnage qui porte dans la tradition étrusque le nom de *Mastarna*. — M. Cagnat détermine les *Limites de l'Afrique proconsulaire et de la Byzacène*, avec plus de précision que ne l'avait fait en dernier lieu M. Dessau (Pauly-Wissowa, art. *Byzacène*). — M. Strzygowski apporte de nouveaux arguments à l'appui d'une thèse qu'il a déjà soutenue dans un précédent ouvrage, à savoir l'influence renaissante de l'art oriental, et en particulier de l'art égyptien, au temps de l'empire romain (*Orient oder Rom*, p. 105 sqq.). — M. Rostowzew étudie les établissements romains en Crimée (p. 80-95); M. Kornemann traite plusieurs questions relatives au *Monument d'Ancyre* (p. 141-162); enfin M. O. Hirschfeld publie un long article sur le *Domaine des empereurs romains dans les trois premiers siècles*. Le second article, paru dans le fasc. 2 du t. II, achève le sujet : le savant épigraphiste passe en revue les différentes propriétés qui composent le domaine impérial dans toutes les parties du monde romain : il semble qu'il y ait là, ou peu s'en faut, la matière d'un gros livre. — Un travail également fort étendu, et qui sera d'un grand secours aux historiens, est celui de M. Ch. Hülsen, *Neue Inschriften vom Forum Romanum*, mit 6 Abbildungen im Text und einem Plan (p. 227-283) : c'est un véritable *Corpus* (avec commentaires) de 75 inscriptions disséminées jusqu'ici dans les derniers fascicules des *Notizie* et du *Bullettino*. — Signalons encore Schulten (A.), *Italische Namen und Stæmme;* Belsch, *Die delphische Amphictionie im III Jahrhundert;* Herzog (R.), Κρητικὸς πόλεμος, et accordons une mention particulière, puisqu'il s'agit de la Gaule, aux observations de M. Toutain sur *Quelques formes religieuses de loyalisme, particulières à la Gaule et à la Germanie romaine*.

Les *Mitteilungen u. Nachrichten*, imprimées en caractères plus fins que le reste, occupent à la fin de ce fascicule plus de place que dans

Digitized by Google

les précédents. Nous y trouvons une curieuse étude de M. Lehmann sur *L'histoire et la tradition de la révolte ionienne* (p. 334-340) : Hérodote n'aurait puisé les éléments de son récit ni dans Hécatée ni dans la tradition populaire et orale, mais dans les écrits de Dionysios de Milet, lequel avait composé (si l'on modifie légèrement l'ordre donné par Suidas) des Περσικά, puis un ouvrage intitulé τὰ μετὰ Δαρεῖον ἐν βιβλίοις ε'. M. Lehmann est même tenté de croire que, si Hérodote a brusquement interrompu son livre après la prise de Sestos, c'est que Dionysios avait lui-même arrêté là son récit. Nous donnons, bien entendu, cette hypothèse sous toutes réserves.

Am. Hauvette.

Ernst Fabricius, Oscar von Sarwey et Félix Hettner. **Der obergermanisch-raetische Limes des Rœmerreiches** (Livraisons 11 à 17). Heidelberg, Otto Petters.

La publication des fouilles opérées sur la ligne du *limes* germanique continue régulièrement. Sept livraisons ont paru de 1900 à 1902. Elles contiennent l'étude de 16 camps ou forteresses, qui sont : Wörth, Trennfurt, Schlossau (XIe livr.), Niedesberg et Arzbach (XIIe livr.), Heldenbergen, Wimpfen, Heidenheim (XIIIe livr.)., Pfünz (XIV livr.), Kemel, Halheim, Dambach (XVe livr.), Okarben et Pföring (XVIe livr.), Arnsburg, Benningen (XVIIe livr.). Suivant la méthode adoptée, chaque livraison commence par la description du camp ou, du moins, de ses restes, accompagnée de l'étude technique des constructions et des moyens de défense ; puis vient l'énumération et l'explication de tous les documents recueillis au cours des fouilles, inscriptions, monnaies, marques céramiques, estampilles de briques légionnaires, etc. : le tout terminé par des planches où sont reproduits le plan des ouvrages défensifs et les dessins ou photographies des menus objets trouvés dans les déblais. Une telle publication ne saurait s'analyser dans le détail ; il suffit de répéter qu'elle constitue une contribution fort importante à l'histoire de l'occupation militaire dans la Germanie par les Romains. Je rappellerai que par une combinaison assez heureuse, le fascicule relatif à chaque forteresse est paginé à part et peut se vendre séparément.

Il faut souhaiter que la publication se poursuive rapidement. La mort d'un des auteurs, M. F. Hettner, de Trèves, est, à cet égard, très regrettable ; mais ses disciples et ses amis sont là pour achever son œuvre.

R. Cagnat.

Digitized by Google

Chamard (R. P. Dom Fr.), **Le linceul du Christ,** *Etude critique et historique.* Paris, Oudin [1902], in-8°. — Du Teil (Le baron J.), **Autour du Saint-Suaire de Lirey,** *Document inédit.* Paris, Klincksieck, 1902, in-8°. (Extrait des *Mémoires des Antiquaires de France,* pp. 191-217.)

Les contradicteurs de M. P. Vignon [1] n'ont plus qu'à se croiser les bras ; ses propres amis se chargent de l'exécuter. Encore une ou deux études comme celles-ci et son beau livre, — je n'ai pas dit bon —, s'effrondrera sous l'enlacement des siens. Heureusement pour lui, que le nombre en diminue chaque jour. Naguères, ce fut M. l'abbé Raboisson (*Vérité*, 28 juillet 1898), qui ne pouvait comprendre l'identique conformité des deux figures du linceul, géométriquement impossible ; plus tard, M. de Bourgade la Dardye (*Revue scientifique*, 30 août 1902) écartait dédaigneusement l'aloëtine, pour la remplacer par la radio-activité ; aujourd'hui Dom Chamard imprime carrément que M. Vignon n'ayant pas su tirer les conclusions de ses prémisses (p. 66), il va donner la solution qui mettra fin à toute polémique (préface).

Ne faisons pas languir le lecteur.

Plus affirmatif, mais non mieux documenté que ses prédécesseurs, avec une naïvetè désarmante, qui découvre l'immense horizon d'une invraisemblable jeunesse scientifique, il déclare, *positivement,* que le suaire vu par Robert de Clari, et qui disparut de Constantinople en 1204, fut dérobé par Othon de la Roche (p. 38) et envoyé par lui à Besançon en 1206. Ce suaire disparut de nouveau en 1349, dans un incendie qui détruisit Saint-Étienne de Besançon ; pendant le désastre, Geoffroy de Charny s'en était emparé. Plus tard il en fit faire une copie qu'il rendit aux chanoines de Besançon, alors qu'il donnait l'original à Lirey. Et voilà. Pour preuve, l'auteur cite « l'assassinat d'une vieille rentière, âgée de 80 ans, Mme Mouttet, qu'on trouva étranglée, au quartier de la Blancard, à Marseille, le 17 décembre 1891 » (p. 72).

Tel est le fait nouveau, entouré de longues dissertations sur le Suaire et son histoire dont la critique a cependant fait justice depuis longtemps. Dom Chamard ne paraît cependant pas s'en douter, bien qu'il affirme avoir lu *toutes* les publications qui ont paru sur le Suaire (p. 83). Je le plaindrais réellement, si j'étais sûr qu'il n'a laissé passer aucune des *deux mille* études qui lui ont été consacrées. Mais j'ai des doutes ; car des quinze ou dix-huit plaquettes, réellement personnelles, qui peuvent se dégager de cet ensemble d'incompétences, sauf le travail du chanoine U. Chevalier [2], qu'il ne pouvait réellement ignorer et les études de MM. Vignon et Loth, bien en-

1. *Le Linceul du Christ, Etudes scientifiques.* Paris, Masson, 1902, in-4°.
2. Voir la *Revue critique,* 1900, p. 504.

Digitized by Google

tendu, je n'en trouve pas une seule autre citée dans les pages de son mémoire.

En résumé, ce qu'il veut prouver, c'est l'identité des deux Suaires de Lirey et de Constantinople. Depuis longtemps pourtant, la question est tranchée ; quand même elle demeurerait ouverte, il resterait à prouver que celui de Constantinople est bien celui de Jérusalem, et que celui de Jérusalem était bien celui de la Passion. Simple hiatus de douze cents ans !

— Deux mots suffisent pour juger le mémoire du baron du Teil : trop tard. Le 28 mai 1902, quand il fut lu aux Antiquaires de France. il pouvait faire illusion, On en était encore aux origines constantinopolitaines du Suaire : dès lors, il était louable de rechercher la route inconnue qu'il avait suivie pour parvenir en Occident. Aux hypothétiques suppositions du P. Sanna Solaro, M. du T. a donc cru devoir ajouter une généalogie détaillée, celle des Charny, et montrer que réellement, au XIVe siècle, ils avaient eu avec l'Orient des relations fort étroites. Dreux de Charny, frère de notre Geoffroy, avait épousé en effet, vers 1316, une fille du seigneur de la Vostitza, que Louis de Bourgogne lui donnait avec la seigneurie de ce nom, à la suite de l'expédition de Morée, et « dès lors, écrit-il, il ne serait peut-être pas téméraire d'indiquer une nouvelle étape dans les pérégrinations du Suaire, en la faisant suivre, provisoirement il est vrai, d'un point d'interrogation : Vostitza ? — Lirey — Chambéry — Turin. »

C'est bien là l'école de M. Vignon : des affirmations ; de preuves, aucune. En vérité, d'ailleurs, pourquoi aller si loin, du moment qu'on cherchait simplement les attaches orientales des Charny ? La première femme de Geoffroy de Charny n'était-elle pas une Tocy ? Et il était alors tout simple de rappeler que Narjot de Tocy, régent de l'Empire, fut un des signataires de l'engagement de la couronne d'épines, à Quirino de Venise, le 4 septembre 1238. Si l'un des ancêtres des Charny était à même de puiser dans le trésor des Reliques de Byzance, est-il besoin de parler d'un autre ? Mais qu'importe ? Aucun de ceux qui prétendaient identifier les suaires de Lirey et de Constantinople n'avait, à ce moment, lu le passage d'Arculfe [1] qui décrivait le Suaire de Jérusalem où se voyait le Christ, mais entouré des douze apôtres. Et tous aussi, se recopiant à l'envi, sans se reporter au texte original, s'en allaient rééditant la fameuse phrase de Robert de Clari « un suaire ou l'on poioit bien veïr la figure de Nostre Seigneur » oubliant par exemple de citer la suite : « qui cascuns deventes se drechoit tous drois ».

Or, sans insister sur ce que le Suaire de Turin représente un homme couché et non pas un homme qui se dresse tout droit, ils ne paraissent pas se douter que « se dréchoit tout drois » est l'exacte

1. Je l'ai publié seulement le 15 septembre.

Digitized by Google

traduction d'ἀνάστασις, la Résurrection, et qu'avec les douze apôtres qui l'entouraient, la toile représentait très certainement l'*Apparition aux Apôtres sur la Montagne de Galilée*, telle que nous la trouvons justement décrite dans le *Guide byzantin de la Peinture* (2e partie, § III).

Je m'en voudrais de ne pas citer, pour finir, la véritable trouvaille du baron du T. « Il convient d'ajouter, dit-il, que la succession des seigneurs de la Vostitza... nous met sur la trace d'un autre suaire... celui de Zante, où apparaît suivant M. le chanoine U. Chevalier un fragment du Suaire. »

Vraiment, n'est-il pas d'un esprit très averti, d'affirmer pour authentiquer le Linceul de Turin, qu'il venait d'une famille, qui sut en fournir d'autres à la vénération des fidèles?

F. DE MÉLY.

G. DOUBLET. **Le Jansénisme dans l'ancien diocèse de Vence.** Paris, Picard, 1 vol. in-8°, 340 pages.

En 1709, un humble vicaire de Tourettes, petit village des Alpes-Maritimes, de l'ancien diocèse de Vence, nommé de Guigues, fut accusé devant son évêque, « de doctrine suspecte et dangereuse, de vie irrégulière et scandaleuse ». Une minutieuse enquête suivit : de Guigues fut convaincu d'avoir lu et prêté des livres entachés de jansénisme, d'avoir prononcé des sermons d'une orthodoxie douteuse, enfin de s'être rendu coupable de quelques légèretés de conduite indignes d'un prêtre. Il fut interdit pour un an et condamné à une pénitence sévère. M. G. Doublet a retrouvé aux archives de Nice les pièces de ce procès qu'il nous raconte aujourd'hui. Mais il s'est aperçu lui-même que cette affaire n'avait en elle-même qu'un intérêt secondaire. La personne de de Guigues est peu sympathique et le modeste desservant de Tourettes, de moralité douteuse, n'offre que de très lointains points de comparaison avec les nobles et pures figures de Port Royal. Aussi M. D., déjà auteur d'un travail remarquable sur Caulet évêque de Pamiers, a-t-il voulu étendre son sujet et nous tracer une histoire complète du jansénisme dans le diocèse de Vence. Pour cette étude, il n'a négligé aucune source d'information et on aurait plutôt à regretter son trop de science que son défaut d'érudition. Pour mieux faire comprendre les faits qu'il nous expose, il n'a pas hésité en effet à entrer dans les détails les plus minutieux de l'histoire du jansénisme. Il en résulte alors que le lecteur est parfois un peu dérouté et perd de vue les points essentiels de la question. Signalons toutefois l'étude très intéressante que M. D. fait de l'épiscopat de Godeau, dont il montre bien le jansénisme opportuniste.

M. D. a cherché à rendre aussi vivante que possible l'histoire

Digitized by Google

même du procès de de Guigues : le tableau qu'il nous présente de la petite société villageoise de Tourettes ne manque pas de piquant. Mais pourquoi avoir consacré plus de 40 pages à étudier volume par volume la bibliothèque du vicaire de Tourettes, et plus de 60 pages à transcrire ses sermons ? Il y a certes là dedans bien des détails curieux, et ces chapitres témoignent en tous cas de la conscience avec laquelle M. D. a composé son travail. Combien cependant liront ces pages qui ont coûté tant de recherches pénibles à leur auteur ? M. Doublet eût pu condenser en un article de 100 à 150 pages ce qui fait l'objet d'un gros volume. Les gens du monde lui sauront mauvais gré d'avoir trop peu songé à eux, mais ceux qui étudient l'histoire religieuse des XVIIe et XVIIIe siècles le remercieront du nombre considérable de renseignements précieux qu'ils trouveront dans son livre.

G. G.

Alberto LUMBROSO, **Napoleone II.** Roma, Modes et Mendel ; Fratelli Bocca. In-8°, LXX et 301 p.

Dans ce volume fort bien édité et accompagné de belles gravures, M. le baron Albert Lumbroso publie toute sorte de documents et d'études sur Napoléon II. On y trouvera, par exemple, les meilleurs articles qu'a suscités en France, en Angleterre et en Allemagne l'*Aiglon* d'Edmond Rostand. Mais nous recommandons surtout à l'attention du lecteur les pages du baron Oscar de Watteville *Comment le roi de Rouen devint duc de Reichstadt ;* les souvenirs du capitaine chevalier de Foresti sur *l'éducation du duc de Reichstadt ;* l'étude de M. Edouard Wertheimer sur *le maître d'histoire de l'Aiglon* (le baron Obenaus) ; quelques lettres sur Marie-Louise et les Bonaparte en 1814, lettres arrêtées par le cabinet noir et communiquées par M. L. G. Pélissier (avec une introduction de M. le comte de Grouchy) ; une reproduction de la rarissime brochure de Prokesch-Osten *Briefe aus Wien ueber den Herzog von Reichstadt* (1831) ; un cahier contenant vingt-deux brouillons de lettres ou plutôt d'exercices épistolaires du duc de Reichstadt. Il ne faut pas oublier les propres contributions de l'auteur. M. le baron Albert Lumbroso ne s'est pas contenté de former le recueil, de l'annoter avec le soin et l'érudition dont témoignent les publications du savant et infatigable directeur de la *Revue napoléonienne.* Il a composé, outre une piquante introduction, une très intéressante étude sur *le roi de Rome et l'Aiglon ;* il a reproduit un excellent article qu'il avait donné sur le rôle de la comtesse Camerata « vraie Bradamante qui parvint à s'introduire à la cour de Vienne pour supplier le duc de partir pour Paris à la conquête du trône de son père » : il a collationné sur l'autographe, en rectifiant mainte erreur, le testament et les codicilles de Napoléon. C'est d'ailleurs M. le baron Al-

Digitized by Google

bert Lumbroso, — il nous l'apprend p. 97 — qui a fourni à Edmond Rostand une liste bibliographique « humainement complète » sur le duc de Reichstadt, et il prépare une *Bibliografia di Napoleone II.*

A. C.

Maurice ALBERT, **Les Théâtres des Boulevards**, (1789-1848), — Paris, in-18, Société française d'Imprimerie et de librairie, 1902.

M. Albert s'est proposé d'écrire l'histoire chronologique des *Théâtres des Boulevards de 1789 à 1848*, les jeux du peuple entre deux convulsions de la foule, les *Circenses*, au milieu des deux révolutions; et l'idée, pour être exprimée, ne manque pas de piquante allure et de contraste imprévu. Imprévu ? A ce point que sans doute l'auteur n'y a point songé. Et pourtant... Quant à nous, nous ne pourrons manquer d'apercevoir ce que ces révolutions ont imprimé aux récréations intellectuelles de la France, et de remarquer qu'aux comédies rustiques et sentimentales, jouées avant 1789, ont succédé, de 1789 à 1791, les pièces patriotiques à grand spectacle et à grand succès. Succès si prodigieux que la Comédie française s'émeut, mais la liberté des spectacles est votée par l'Assemblée Nationale. et la Compagnie ne gagne par sa plainte que de développer le nombre de ses concurrents. En effet, les salles se multiplient : du *Marais*, *Molière*, *Vaudeville*, *la Cité*, *Nouvelles Variétés*, *Lycée;* et partout la foule se précipite à ces spectacles « populaires », attaquant surtout les couvents, les religieuses, les moines, et même les évêques, les cardinaux et le pape. Et ils font force bruit, les théâtres du peuple : *Martin*, *Variétés-Amusantes*, *Cité-Variétés*, *Montansier*, *Ambigu-Comique*, *Gaîté*, etc..., avec leurs railleries à toutes les idées religieuses, ici présentées sous une forme sérieuse, là sous celle de plaisanteries telles que *les Sœurs du Pot* et l'*Omelette miraculeuse*.

La Révolution a un art dramatique particulièrement anti-religieux; ce qu'elle combat, c'est l'influence du clergé; et elle craint Tartuffe qu'elle démasque. L'Empire se jette dans le drame militaire, le mélodrame louangeur des guerriers et cueilleur de lauriers. Ils fleurissent de 1804 à 1807, époque à laquelle un décret de Napoléon ferme une partie des théâtres et donne ainsi plus de vitalité aux autres : *Variétés*, *Vaudeville*, *Gaîté*, *Ambigu-Comique*.

Mais la Restauration rouvre les salles qu'a fermées l'Empire : des

---

1. P. 204 et 205 peut-être fallait-il mettre en note que *Depas*, *Desaix* et *Fansch* doivent être lus Dupas, Dessaix et Fauche; p. 275 même remarque pour *Du Theil* (Du Teil); on reprochera à l'éditeur de ne pas avoir donné la date des articles reproduits et le titre de la revue où ils ont paru (p. 158-161 l'article du « critique éminent » n'est pas neuf, et il faut lire Pontoise et non *Pontvice*).

Digitized by Google

acteurs anglais s'installent au Boulevard, où règne Madame Saqui, célébrée par Banville; *les Funambules* font recette, et la pantomime trouve un génial interprète dans Debureau. Le mélodrame se transforme; on introduit dans les drames populaires l'histoire vécue de la Révolution et le début de la légende napoléonienne, que reprendra notre époque actuelle; *la Porte-Saint-Martin* grandit, et le tragi-mélodrame ouvre la voie aux tentatives et aux querelles aujourd'hui surannées du romantisme.

La monarchie de juillet supprime, puis rétablit la censure, et laisse s'ouvrir de nouveaux théâtres : *Renaissance, Historique, Opéra-National*, où se confondent tous les genres et tous les répertoires; et toujours domine au « boulevard du Crime » *la Porte-Saint-Martin.*

Cet historique fait par M. A. avec une exactitude et un soin diligents est suffisamment précis, — encore que manquant trop de documentation, — et ne laisse pas d'avoir un intérêt assez présent. Car je crois qu'il a songé, — quoique sans guère le dire encore, — à la question du théâtre populaire, de ce « divertissement social » qui « donne une image à peu près fidèle de ce qui constitue notre vie morale. »

Dans cette conclusion de deux pages à peine réside ce qui, à mon sens, constituerait la thèse utile, dont les trois cent soixante-treize pages précédentes ne sont que la préface. Peut-être, ceci dit, regretterais-je l'ordonnance du livre. Mais quoi ! M. A. voulait faire un historique avec quelques citations curieuses à l'appui. Avons-nous le droit de lui demander autre chose ? Pourtant, qu'il me pardonne mon insistance. Quelque proportion plus exacte entre les deux parties nécessaires de l'œuvre eût sans doute captivé davantage. L'exposé d'idées vaut mieux même que des prodiges d'érudition et, de notre temps, l'érudition elle-même « n'est que littérature », comme disait ce pauvre Verlaine.

Est-il utile d'ajouter ici que M. Albert *parle* son livre dans une série de *conférences* faites avec le concours de Madame Marie Samary et de quelques autres artistes des deux sexes ? Elles ne manquent point assurément d'intérêt et sont suivies de scènes et de chansons.

Pierre Brun.

Faguet (Émile). **Le libéralisme.** Paris, Société franç. d'impr. et de librair. 1902. In-18 de xviii-300 p.

I

Le plan du nouveau livre de M. Faguet repose sur une idée singulièrement hardie, c'est qu'il n'y a pas de droits de l'homme; qu'à vouloir les énumérer, on ne réussit qu'à exaspérer ceux qui les méconnaissent ou à mettre en appétit ceux qui voudraient en accroître

Digitized by Google

le nombre au gré de leur cupidité ; que, par conséquent, le plus sage est d'accorder à l'État en principe qu'il est souverain sauf à lui prouver que l'intérêt public et la délicatesse lui interdisent d'user des pouvoirs qui ne sont pas indispensables à son unique mission, l'ordre dans la rue et la protection de la frontière. On pourra objecter que ce dernier point, cette limitation étroite du véritable devoir de l'État étant fort difficile à faire admettre, il est dangereux de reconnaître aux gouvernements une entière souveraineté. Heureusement M. F. avec le sens pénétrant qu'il ne perd jamais au milieu de ses plus grandes hardiesses, suggère une définition qui facilite beaucoup la difficile rédaction des droits de l'homme : l'individu a le droit d'être respecté dans ce qu'il est, dans ce qu'il a; il a droit à la vie, à la propriété, en ce sens qu'on n'a pas le droit de le tuer, de le dépouiller; il n'a de droits sur autrui que dans la limite des contrats qu'il a passés, mais son corps et son âme, sa conscience et les fruits de son travail sont également sacrés, à quelque condition, à quelque opinion qu'il appartienne.

Au reste ce qui importe, c'est la force, avec laquelle M. F., établit chacune des libertés nécessaires. Sur plusieurs d'entre elles, il avait eu déjà l'occasion de s'expliquer ; mais son plaidoyer pour la liberté d'enseignement est neuf de tout point; il tient qu'on n'a pas plus le droit d'interdire la propagande d'une doctrine au nom de la liberté qu'au nom de la vérité, que c'est une contradiction de réclamer au nom de la liberté le monopole de former les esprits; la liberté de penser consiste non à croire qu'on est libre, mais à penser librement ce que l'on veut; contraindre un homme à se croire libre c'est autant le violenter que si on le forçait à croire qu'il ne l'est pas.

On peut d'ailleurs s'en fier à M. F. pour ne pas nous donner un simple catalogue raisonné des libertés qu'il réclame. Il indique avec profondeur les raisons sur lesquelles elles se fondent : dans un tout petit État qui ne forme guère qu'une grande famille et où tout le monde pense à peu près de même, le gouvernement pourrait, sans trop faire souffrir personne, assumer le soin de penser pour tous; mais dans une grande nation, et dans une grande nation moderne, il en va tout autrement. Depuis que le christianisme a déposé dans les âmes l'idée de la séparation des domaines de la loi civile et de la loi religieuse, depuis que les sciences et les doctrines philosophiques se sont multipliées à l'infini, l'unité des âmes ne peut plus être que dans l'égal patriotisme de toutes les opinions également respectées par la patrie.

Un autre mérite, peu commun chez les hommes aussi radicalement libéraux que M. F. consiste à éviter le tort où donnèrent les libéraux de l'Empire, acharnés, comme il arrive trop souvent chez nous depuis 150 ans, à saper les vérités dont on abusait contre eux. Il estime que le gouvernement, pour tout ce qui tient au maintien de

Digitized by Google

l'ordre et à la défense extérieure, n'est jamais trop armé ; s'il va un instant trop loin en assurant que la loi a bien le droit de punir l'émeute mais non l'excitation à l'émeute, il stipule expressément que la liberté d'écrire trouve toujours une limite dans les nécessités d'ordre militaire. Il ne veut pas, et avec raison, que tous les fonctionnaires soient indistinctement soumis aux mêmes obligations que les agents politiques, mais il reconnaît que tous sont tenus à respecter les lois fondamentales de la nation et la personne de ses chefs.

Enfin, ce que d'autres appellent le tort d'un parti, il l'appelle courageusement le tort de tous les partis dans la France contemporaine : « Ils réclament, ils veulent et ils font un gouvernement faible contre l'étranger et fort à l'intérieur. Ils désarment du côté de l'étranger, mais ils arment contre une partie de la patrie, ce qui est armer contre la patrie. » (p. 293-294). Ce fond d'intolérance que chaque parti dissimule dans l'opposition et arbore au pouvoir, il dit en terminant qu'il n'espère guère nous en corriger ; mais il promet d'y travailler, et tous les partis qui n'ont point passé un pacte avec la Fortune devraient souhaiter qu'il y réussît.

Charles Dejob.

II

M. Faguet est comme ces causeurs qui, plus ils causent, plus ils sont brillants et parfois éblouissants. L'éminent académicien produit article sur article, volume sur volume. Jamais il n'a eu plus de verve que dans ce dernier. Il excelle à rajeunir un sujet par la vivacité de la forme et la netteté d'arêtes de l'argumentation. Je n'irai pas jusqu'à dire que celle-ci soit toujours chez lui aussi solide qu'elle est scintillante. Ici elle séduit tout d'abord par la simplicité du point de départ. Il s'agit d'établir sur un fondement solide les droits de l'état et de poser sous forme de droits de l'individu tout ce qui ne rentre pas dans les fonctions de l'État logiquement déterminées et circonscrites. Pour le commun des mortels, cette délimitation des droits de l'État et de ceux des citoyens ne va pas sans quelque embarras, ni sans quelque tâtonnement. M. Faguet rappelle à ce propos, non sans malice et en entrant dans le détail, combien à cause de leur point de départ métaphysique, les *Déclarations des Droits de l'homme et du citoyen* renferment de contradictions et de lacunes, ce qui ne l'empêche pas de constater aussi combien, sous les principes abstraits, il y a, dans les *Déclarations*, de revendications objectives répondant à des droits historiquement violés ; et de les proclamer, « dans leurs lignes générales, le charte même du libéralisme. » Seulement M. F. ne veut pas et il a raison, de l'homme « libre en naissant. » L'homme est un être sociable qui n'a de droits que ceux qui sont compatibles avec l'existence d'une société. Comment reconnaître et déterminer ces droits ? M. F. pré-

Digitized by Google

tend le faire à l'aide d'un simple postulat : L'État a, dit-il, une et n'a qu'une mission : assurer la police à l'intérieur, et à l'extérieur la sécurité du groupe qui s'est constitué autour de lui sous forme de nation précisément pour obtenir ce double résultat. Tout ce qui ne rentre pas dans ce double rôle de l'État est usurpé par lui et doit être rendu à l'initiative libre des citoyens. Voilà un criterium simple et qui, sauf sur des points de détail, permettra une discrimination facile entre ce que l'État peut faire légitimement et ce qu'il prétend illégitimement pouvoir et devoir faire. Avec quelle ingéniosité subtile M. F. tire toutes les conséquences de son postulat, en passant dans une revue successive toutes les attributions actuelles de l'Etat ou réclamées pour l'État, je n'ai pas besoin d'y insister ; mais je ne puis dissimuler l'inquiétude croissante avec laquelle je l'ai suivi à travers les conclusions qu'il prétend déduire de l'application de son criterium. J'ai senti de plus en plus, à la lecture et à la réflexion, combien ce criterium renfermait d'indéterminé et soulevait d'incertitudes. Il m'a suffi d'ailleurs, pour me le prouver à moi-même, de relever quelques-unes des affirmations de l'auteur sur certains devoirs de l'État qu'il pose, sans même les discuter, comme des obligations toutes naturelles et évidentes des pouvoirs publics : celle-ci par exemple à propos de la liberté d'enseignement : « L'État n'a rien à voir dans les choses d'enseignement. Il a seulement à savoir si un collège pratique les choses de l'hygiène... et n'est pas un refuge d'immoralité. » Ou celle-ci, au sujet de la toilette des femmes : « L'État ne peut empêcher les femmes de porter des toilettes de mauvais goût, *pourvu que la pudeur soit sauve.* » Je suis loin de contester que l'État n'ait un devoir de contrôle sur ces chapitres ; mais comment le faire rentrer plus que d'autres dans le fameux criterium : faire la police à l'intérieur et la sécurité à l'extérieur ?

On ne le peut qu'en étendant beaucoup les termes mêmes de la définition du mot police : et si on le fait sur ce point, pourquoi ne le ferait-on pas sur d'autres ? Et n'est-ce pas au fond ce qu'ont fait et ce que font tous ceux qui ont voulu ou veulent accroître les attributions de l'État ? N'est-ce pas parce que pour eux la police de l'État ou la défense de l'État comportent pour les citoyens toutes sortes de restrictions ou d'obligations qui leur paraissent indispensables à ce double objet ou à l'un ou l'autre de ces deux objets ? Qu'était-ce que la République de Platon, et qu'était-ce que Sparte, sinon des cités organisées spécialement au point de vue guerrier : et si vous voulez dire que le but de la cité doit être de se défendre et non d'attaquer, comment prouverez-vous que la vraie façon de se défendre n'est pas souvent d'attaquer quand il en est temps encore et en prenant les devants? Et pour constituer à son maximum la force défensive d'un État, jusqu'où ne pourrait-on aller en fait de restriction des libertés individuelles, à commencer par celle des mariages et de la libre pro-

Digitized by Google

création des futurs défenseurs de la cité ? Ne faudra-t-il pas encourager le patriotisme, et décourager le cosmopolitisme, et par là ne va-t-on pas avoir prise sur la totalité de l'éducation, sur la presse, sur l'association ? Laisserez-vous se répandre l'anarchisme ou le tolstoïsme qui désarmeront d'avance vos soldats ? Et alors où est la liberté d'association ?

Je ne pose ces questions que pour indiquer combien il est malaisé de partir d'un principe absolu pour délimiter les fonctions de l'État : Sur l'esprit général et les tendances libérales de son livre, je suis le plus souvent d'accord avec M. Faguet tout en différant d'avec lui sur plusieurs points importants d'application. Je me sens plus que lui obligé de tenir compte de l'histoire des mœurs, des faits acquis, du loyalisme ou du caractère anti-constitutionnel des partis. Je crois qu'il sera toujours imprudent, et d'ailleurs impossible dans la pratique, de résoudre à priori les questions politiques et sociales : l'important c'est l'orientation principale à choisir et à suivre. Celle que conseille avec une chaleur communicative l'auteur de *Libéralisme* à ses contemporains est d'autant plus recommandable qu'elle n'est pas généralement le plus en faveur auprès des jeunes générations. Il gâte seulement sa thèse en la présentant sous une forme trop paradoxale : « L'État est un mal nécessaire, respectable, à qui nous devons de la reconnaissance; il n'est pas un bien en soi. Il est un mal comme une cuirasse ou une épée... » A ce titre toute institution sociale serait un mal. En réalité elle ne le devient qu'en outrepassant ses fonctions. Ce n'est pas l'État cuirasse ou épée qui est un mal : C'est l'État touche-à-tout. Il ne faut pas compromettre le libéralisme par une critique exagérée de la notion de l'État. « Le gouvernement, disait Benjamin Constant, en dehors de sa sphère ne doit avoir aucun pouvoir : dans sa sphère il ne saurait en avoir trop. » Reste à déterminer cette sphère. M. Faguet a voulu mesurer d'un coup de compas le rayon qu'il convenait de lui donner. Il y faudrait, je crois, moins de simplisme et accorder plus de latitude à l'expérience des choses, cette règle suprême des organisations politiques et sociales.

Eugène d'Eichthal.

— La philologie romane et les lettres françaises ont fait une perte cruelle, irréparable en la personne de Gaston Paris, et d'autres que nous ont déjà déploré la fin prématurée de l'éminent académicien, qui fut un des tout premiers de sa génération, un de ceux qui représentaient et personnifiaient la France intellectuelle avec le plus d'éclat aux yeux de l'étranger, un homme rare et véritablement supérieur qui joignait à l'érudition la plus sûre, au plus vaste savoir, à la critique la plus perçante tant de bonté, de douceur et de générosité. Mais nous ne pouvons oublier qu'il fut un des principaux collaborateurs de la *Revue critique* et l'un de ses fondateurs. Il avait créé la *Revue* en 1866 pour faire progresser la science,

Digitized by Google

pour juger les auteurs et les livres, comme il disait, sans acception d'origine et de nationalité au seul point de vue de la vérité et de l'utilité scientifiques. La *Revue* s'est toujours inspirée des idées de Gaston Paris ; elle est restée fidèle au programme qu'il avait tracé, et, bien qu'il ne fût plus son directeur en titre, il la suivait d'un œil attentif, l'encourageait de ses conseils et de ses précieux éloges. Le souvenir de Paris restera cher à tous ceux qui collaborent à notre recueil, et plus d'un se souvient de ces vendredis où, lorsqu'il dirigeait la *Revue*, il déployait à propos des ouvrages déposés sur la table ou des articles qui lui étaient soumis, toute la richesse de sa mémoire, tout le charme original d'un esprit presque universel. Paris n'était pas seulement le maître des romanistes ; il avait la culture générale la plus étendue. Et avec cela, quelle tendresse d'âme, quelle noblesse de cœur ! Nous le voyons encore, en avril 1878, lisant une note sur Camille de la Berge et à la fin de sa lecture pleurant à chaudes larmes son ami perdu. On lui appliquera les derniers mots de cette notice : Il n'y a aucun de ceux qui aiment notre pays et la science qui n'ait éprouvé une émotion douloureuse à la nouvelle de la mort de Gaston Paris. — A. C.

— M. Kalbfleisch continue à étudier les papyrus qui contiennent des textes relatifs à la médecine grecque. Il s'agit actuellement des trois fragments, l'un au British Museum, les deux autres au musée de Berlin (*Ad Scholas* etc., Université de Rostock, semestre d'été 1902 ; insunt *Papyri græcæ Musei Britannici et Musei Berolinensis*. Rostock, Warkentien ; 14 p. in-4° à deux colonnes). Dans le premier sont exposées quatre façons de remédier aux luxations de la mâchoire, présentant de grandes analogies avec les préceptes d'Héliodore dans Oribase. Le texte du second, beaucoup plus court, traite de différents procédés pour faciliter les évacuations. Le troisième, dont le recto porte des fragments de lettres d'Hippocrate, est provisoirement laissé de côté par M. K. ; mais le verso contient un fragment métrologique que M. Hultsch a analysé avec la compétence et la sûreté qu'on lui connaît (*Die Masse und Gewichte des Berliner Papyrus 7094*). — My.

— Nous avons reçu le 33e fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Daremberg, Saglio et Pottier : MED-MET ; VI (tome III, 2e partie), pp. 1685-1844, in-4° ; Paris, Hachette, 1902. Il contient les articles suivants : *Medicus* (fin ; Sal. Reinach) ; *Medimnus*, *Melissai*, *Meritai*, *Meseggyema*, *Mesidios archon* (Ch. Lécrivain) ; *Meditrinalia*, *Mens*, (J.-A. Hild) ; *Meilichios* (P. Foucart) ; *Mel*, *Melina*, *Mellarius*, *Membrana* (G. Lafaye) ; *Melampodeia*, *Mesostrophoniai* (F. Dürrbach) ; *Meleager*, *Merenda*, *Mergae*, *Meta* (E. Saglio) ; *Meliastai*, *Menelas*, (G. Fougères) ; *Melicertes* (J. Toutain) ; *Mendicatio* (A. Baudrillart) ; *Meniskos* (H. Lechat) ; *Mensa* (De Ridder) ; *Mensor*, *Mercator*, *Mercatura* (Cagnat) ; *Mensura* (P. Tannery) ; *Mercator*, *Mercatura* (Huvelin) ; *Mercatura* (Besnier) ; *Mercennarii* (A. Martin) ; *Mercurius* (A. Legrand) ; *Meretrices* (O. Navarre) ; *Metageitnia* (Gaspar) ; *Metalla* (E. Ardaillon).

— M. W. Uhl, professeur à l'Université de Königsberg, entreprend la publication, sous le nom de *Teutonia*, d'une collection de travaux relatifs à la philologie germanique. Plusieurs œuvres d'un haut intérêt et se rapportant à diverses branches de la science germanique sont annoncées. Le premier fascicule de la collection a paru sous le titre : *Das Spiel von den sieben Farben* von Dr Walther Gloth (Königsberg, Gräfe und Unzer, 1902, 2 mk.). M. Gloth a étudié le *Jeu des sept couleurs*, publié par A. von Keller (*Fastnachtspiele aus dem 15. Jht.*) et une version plus récente, imprimée par Zingerle (*Sterzinger Spiele*) et il a cherché à déterminer l'origine, la patrie et l'auteur de chacun de ces deux Jeux de carnaval.

Digitized by Google

M. G. a joint à cette étude, plus spécialement philologique, d'intéressantes recherches sur le langage des couleurs au moyen âge. Malgré de très nombreuses lectures M. G. n'est pas parvenu, il le reconnaît avec une aimable et louable sincérité, à épuiser son sujet. Il se propose d'y revenir lorsqu'il sera plus abondamment documenté. Il faut le féliciter des résultats déjà acquis et souhaiter qu'il mette le plus tôt possible à exécution son projet en nous donnant un ouvrage qui sera une fort utile contribution à l'histoire de la civilisation au moyen âge. — F. Piquet.

— Le dernier en date des poèmes chevaleresques du moyen âge, *Teuerdank*, composé par l'empereur Maximilien Ier avec la collaboration de ses secrétaires, est une œuvre intéressante par ses tendances et par ce qu'elle nous révèle du caractère de son principal auteur ; mais c'est aussi une œuvre dont l'intelligence n'est pas toujours facile. M. Otto Bürger, après d'autres savants, s'est proposé de l'éclaircir (*Beiträge zur Kenntnis des Teuerdank*. Strasbourg. Trübner, 1902. In-8°, 175 pp., 4 m. 50). Il a étudié les autres ouvrages de Maximilien, les chroniques du temps, les travaux de ses devanciers et a tiré parti des renseignements obtenus pour élucider les allégories qui se rencontrent dans *Teuerdank*, pour y montrer le reflet des croyances astrologiques et des idées mystiques de l'impérial co-auteur, et pour déterminer la part exacte de ce dernier dans l'invention et la rédaction du poème. Les aventures racontées dans *Teuerdank* ont été également l'objet de l'attention de M. B. qui s'est efforcé d'en découvrir l'origine et le sens (le commentaire de l'épisode de chasse que l'on a souvent identifié avec la célèbre légende de la *Martinswand* est à signaler). Servi par une érudition solide et une méthode sûre, M. B. a atteint le but qu'il s'est proposé : ajouter aux résultats acquis par ses prédécesseurs. — F. Piquet.

— MM. Et. Bauer, professeur à l'Université de Bâle, et L. M. Hartmann, à Vienne, qui, jusqu'à ces deux dernières années, faisaient partie de la direction de la *Zeitschrift für Social-und Wirtschaftsgeschichte*, viennent de s'adjoindre M. G. von Below, professeur à l'Université de Tubingue, pour la publication d'une nouvelle revue qui portera le titre de *Vierteljahrschrift für Social-und Wirtschaftsgeschichte*. Elle négligera toutes les recherches économiques d'un caractère purement dogmatique pour s'occuper de l'histoire des idées et des faits jusqu'en 1848 environ ; elle insérera aussi des documents. D'autre part, elle contiendra des rapports généraux sur l'ensemble des publications d'histoire économique parues dans les différents pays et des comptes rendus critiques spéciaux sur certains ouvrages. Les articles en allemand, français, auglais et italien seront insérés dans la langue originale ; les autres seront traduits. M. Hartmann est spécialement chargé de la rédaction, avec M. le Dr K. Kaser, à Vienne. La Revue a comme correspondants : M. G. Espinas à Paris, M. Ludwig à Strasbourg, M. Pirenne à Gand, M. Salvioli à Palerme et M. Vinogradov à Londres. Elle paraîtra tous les trois mois à partir du 1er avril 1903, par fascicules de 10 feuilles in-8° (Leipzig, Hirschfeld).

— M. Ernest Prarond, le laborieux historien d'Abbeville, vient de publier un nouvel ouvrage : ce sont des extraits relatifs à Abbeville tirés de l'*Historia Picardiae*, rédigée par Nicolas Rumet et de la *Chronique du pays et comté de Ponthieu*, écrite par François Rumet, fils aîné de Nicolas (Paris, A Picard et fils, 1902, in-4° de LXXIV-89 pages). Les Rumet d'une famille originaire d'Artois, fixée à Abbeville après 1554, ont donné plusieurs maïeurs à leur cité d'adoption : Nicolas occupa les fonctions municipales en 1560-1561 et en 1562-1563 ; il vécut jusqu'au moins le 17 décembre 1593 ; François, né en 1554, fut maïeur en 1589-1590 et en 1599-1600.

Digitized by Google

L'histoire de leur mairie a été amplement racontée par M. E. Prarond, qui en fait un véritable chapitre des Annales Abbevilloises. L'*Historia Picardiae*, que Nicolas Rumet commença à écrire en 1562, est trop souvent dénuée de critique; elle ne devient intéressante vraiment qu'au XVIe siècle : les extraits qui sont ici donnés s'arrêtent après l'année 1593. Les quelques pages détachées de la *Chronique* de François Rumet ne vont que jusqu'en 1574 : elles ne sont ici transcrites que pour servir d'annotation ou de complément à l'œuvre précédente. — L.-H. Labande.

— M. Charles-André Kehr a rédigé toute une diplomatique des rois normands de Sicile, de Roger II à Guillaume II (1130-1194) dans sa volumineuse et savante étude, *Die Urkunden der normannisch-sicilischen Koenige, eine diplomatische Untersuchung* (Innsbruck, Wagner, 1902, XIV, 512 pp. 8°; prix : 25 fr.), en y joignant encore l'étude des chartes de l'impératrice Constance, fille de Roger et femme de Henri VI. Pour composer son ouvrage, il a dépouillé patiemment, et en profitant de circonstances particulièrement favorables, une longue série d'archives et d'autres dépôts publics peu fréquentés de l'Italie méridionale et de la Sicile, et y a réuni des matériaux relativement nombreux, environ quatre cents chartes royales, dont un tiers à peine existent encore, il est vrai, dans l'original. M. K. en a donné lui-même cinquante-cinq, entièrement inédites, dans l'un des appendices. On trouvera dans son volume, exposés systématiquement, tous les renseignements désirables sur la chancellerie royale de Sicile, sur ses titulaires et ses employés, sur tout ce qui se rapporte, en un mot, à l'étude extérieure et intrinsèque des documents émanés d'elle. Un dernier chapitre, non le moins intéressant, porte sur les nombreuses falsifications de diplômes, relevées dans le cours du voyage paléographique de l'auteur; M. K. n'a pas relevé moins de 91 diplômes absolument faux ou du moins contaminés par des *juristes* ou des *historiens* peu scrupuleux; c'est près d'un cinquième du nombre total. — N.

— M. N. Jorga, professeur à l'Université de Bucarest, nous envoie une nouvelle série — c'est la troisième — de ses *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au* XVe *siècle* (Paris, Leroux, 1902, 394 p. 8°; prix : 12 fr. 50 c.) qu'il publie, depuis des années dans la *Revue de l'Orient latin;* les extraits qu'elle renferme ont paru d'abord dans les volumes VI-VIII de ce périodique. Ce sont principalement des pièces groupées sous la rubrique *Documents politiques,* et qui se rapportent chronologiquement aux années 1436 à 1452; mais elle ne s'occupent pas seulement de questions politiques, ni de la Croisade proprement dite, et nous introduisent dans tout le mouvement politique, financier, militaire et commercial du bassin méditerranéen, et jusqu'aux bords de la Mer Noire vers le milieu du XVe siècle. Ces documents donnés en régestes ou en extraits, correspondances officielles et particulières, instructions d'ambassadeurs, procès-verbaux des Conseils, empruntés principalement aux archives de Venise et de Gênes, offrent à l'historien comme à l'économiste de nombreux renseignements, fort intéressants parfois et bien annotés, réunis au prix d'un rude labeur. On regrettera seulement que ces matériaux se présentent à nous un peu trop pêle-mêle, et que le savant professeur n'ait pas préféré grouper séparément les documents relatifs aux véritables affaires d'État et ceux qui ne concernaient qu'un obscur traitant ou un officier subalterne de Famagouste ou de Caffa. Une rubrique spéciale est consacrée aux *traités apocryphes,* aux *lamentations* et autres produits littéraires de l'époque, en tant qu'ils se rattachent de près ou de loin au sujet. — N.

— M. Moranvillé vient d'éditer pour la première fois d'après la copie de Duchesne, un texte bien intéressant pour l'histoire des luttes nationales au

Digitized by Google

xve siècle et spécialement pour l'histoire de Jeanne Darc, la *Chronique de Perceval de Cagny* (Paris, Renouard, 1902, XVIII, 288 p. 8°; prix : 9 fr.). Signalée par Quicherat dans la Bibliothèque de l'École des Chartes, dès 1845, elle devait être publiée, vers 1866 déjà, par MM. G. Servois et Vallet de Viriville, pour la Société de l'histoire de France. C'est aujourd'hui seulement que ce vœu, formulé depuis si longtemps, est enfin réalisé et que le récit du vieux et fidèle serviteur des ducs d'Alençon est enfin mis au jour. « Robert de Cagny, dit Perceval », originaire du Beauvaisis, fut attaché à la maison d'Alençon de 1390 à 1436, comme page d'écurie, d'abord, comme écuyer ensuite et finalement comme maître d'hôtel, et s'il devint auteur sur le tard, c'est surtout pour payer à ses maîtres un tribut sincère d'attachement et de respect. Son œuvre comprend deux parties, une notice généalogique sur les comtes et ducs d'Alençon depuis Saint-Louis jusqu'en 1436, puis la *Chronique* proprement dite. Elle débute en 1239 et se continue pendant deux siècles ; mais c'est seulement à partir de 1393 qu'elle peut passer pour un travail personnel de l'auteur; ce qui précède est copié, de droite et de gauche, comme dans toutes les compilations analogues du moyen âge. Perceval a dicté son récit à un secrétaire ; l'a-t-il dicté tout d'un trait ou bien s'y est-il remis des périodes de sa vie différentes, c'est une question que M. Moranvillé n'a pas osé trancher catégoriquement, mais il penche à croire que la narration ne fut pas entreprise avant 1421, et qu'elle fut terminée avant 1437. Ce n'est pas d'ailleurs une *Chronique des ducs d'Alençon*, comme l'appelait encore M. de Beaucourt, c'est une *Chronique générale* du temps; mais, à vrai dire, pour la postérité, l'intérêt de son rérit se concentre presque tout entier sur ce qu'il nous raconte concernant la Pucelle, et sur le témoignage accablant qu'on en peut tirer contre Charles VII et « son petit vouloir pour conquérir son royaume ». On sera frappé d'autre part, en notre siècle d'épanchement sentimental et bavard, de la façon sèche et laconique dont le bon maître d'hôtel raconte le procès et le supplice (pp. 179-180) de l'héroïne qu'il admire pourtant. — Au dernier moment, l'éditeur a pu profiter encore de quelques documents découverts par M. Noël Valois dans les registres du Parlement de Paris, pour enrichir sa notice biographique sur le chroniqueur. — N.

— M. Paul Pélicier vient de publier pour la Société de l'histoire de France le tome troisième des *Lettres du roi Charles VIII* (Paris, Renouard, 1902, 438 p. 8°; prix : 9 fr.), qui embrasse la période s'étendant du 3 janvier 1490 au 12 décembre 1493. Ces lettres forment un ensemble de 241 pièces, d'intérêt d'ailleurs fort inégal ; on y trouve des correspondances avec le Parlement de Paris, des lettres de grâce ou octrois de bénéfices, des lettres de créance, des missives aux bourgeois des bonnes villes sur des sujets variés, mais surtout relativement à des demandes d'argent. Peu de correspondances vraiment politiques, échangées soit avec le duc de Milan, soit avec le roi des Romains, Maximilien d'Autriche ou bien encore les cantons suisses et Laurent de Médicis, etc. Si la Société n'avait pas tenu à réunir le dossier complet des lettres du fils de Louis XI, comme elle avait réuni celui du père lui-même, elle aurait pu vraiment supprimer bon nombre des numéros insérés au présent volume, car on n'y apprend pas grand chose, ni surtout rien de bien nouveau sur le règne de Charles VIII. Le savant éditeur a joint aux lettres proprement dites un appendice contenant 26 pièces justificatives, relatives aux années 1488-1493. — N.

— M. John Viénot, professeur d'histoire ecclésiastique à la faculté de théologie protestante de Paris, vient de faire paraître à la librairie Fischbacher, la leçon d'ouverture faite le 3 novembre dernier, sur *Un apologiste de la Saint-Barthé-*

Digitized by Google

lemy, dans laquelle il a restitué la physionomie curieuse mais bien peu sympathique d'un Toulousain, Pierre Charpentier, qui fut quelque temps professeur de droit à l'Académie de Genève, puis, renvoyé en 1570, à la suite d'une affaire de mœurs, alla se mettre à la solde de M. de Champagney, frère cadet du cardinal de Granvelle à Besançon. Tout en continuant à se donner comme fervent protestant, il lui servit d'espion, tant en Suisse qu'en France et aux Pays-Bas, en même temps qu'il rendait des services analogues à la reine Catherine et à Mandelot le gouverneur de Lyon. Il mourut assez tard, professeur à l'Université de Pont-à-Mousson ; il reste connu comme auteur d'une audacieuse apologie des massacres de 1572, adressée à son ancien collègue, François Portus, professeur de grec à Genève, apologie que de graves historiens (comme M. Wuttke dans son livre assez récent *Zur Vorgeschichte der Bartholomaeusnacht*) citent encore comme une voix huguenote. L'étude de M. Viénot est donc une très utile et très intéressante contribution à l'histoire politique et religieuse du temps. — R.

— Sous la direction de M. le professeur K. Lamprecht, M. F. A. Perthes, l'éditeur bien connu de Gotha, entreprend la publication d'une série d'études rédigées principalement par les élèves du Séminaire historique de l'Université de Leipzig, sous le titre de *Geschichtliche Untersuchungen*, dont les cahiers séparés seront réunis plus tard en volumes. Nous venons d'en recevoir les deux premières livraisons. L'une renferme une étude de M. Paul Ruhlmann, sur l'état de l'opinion publique dans le royaume de Saxe pendant les années qui s'écoulèrent entre la catastrophe d'Iéna et celle de Moscou (*Die œffentliche Meinung in Sachsen in den Jahren 1806 bis 1812*, 121 p. 8o ; prix : 3 fr.) qui donne des renseignements curieux sur la fluctuation des sympathies françaises et des sympathies prussiennes à ce moment, sur l'exploitation de l'Allemagne alliée par Napoléon ; on y trouvera surtout quelques indications intéressantes sur le régime de censure à outrance auquel fut soumise la presse saxonne durant l'ère impériale. — Le second mémoire, de M. Victor Werner, traite de la charge et des fonctions des juges héréditaires institués chez les agglomérations d'immigrés saxons de la Transylvanie, au moyen âge. On n'est nullement d'accord sur l'origine de ces *comites* ou *Erbgrafen* qui paraissent dans certaines régions depuis le treizième siècle ; les uns y ont vu les élus des populations, les autres des fonctionnaires désignés par le roi, d'autres encore des usurpateurs qui auraient rendu héréditaires par dol ou violence des fonctions temporaires; octroyées par le monarque ou ayant reçu la confirmation royale. (*Ursprung und Wesen des Erbegrafentums bei den Siebenbürger Sachsen*, 66 p. 8o ; prix : 1 fr. 85 c.) M. V. est d'avis qu'ils sont en effet d'émanation royale ; ils ont acquis, du moins en partie, une situation territoriale importante, se sont mélangés plus tard à la noblesse magyare, mais ne semblent pas avoir violenté pourtant l'autonomie des paroisses allemandes administrées ou gouvernées par eux. — R.

— C'est une collection analogue que la même librairie F. A. Perthes, de Gotha, lance également, presqu'au même moment, sous la direction de M. Armin Tille directeur du périodique mensuel *Deutsche Geschichtsblaetter*. Sous le titre général de *Geschichtliche Studien*, M. T. se propose de mettre au jour, par fascicules isolés, une série de monographies sur des points d'histoire moderne, qui seront réunies peu à peu en volumes et semblent être, elles aussi, des dissertations doctorales ou des travaux de séminaire de jeunes débutants. Des trois premières livraisons du tome I, parues jusqu'ici, la plus volumineuse renferme l'étude de M. Jean Ziekursch sur l'élection de l'archiduc Charles (Charles III d'Espagne) comme chef du Saint-

Digitized by Google

Empire, en 1711. (*Die Kaiserwahl Karl's VI*, XIII, 187 p. 8° p. 4 fr. 50 c.), où le chapitre deuxième surtout (*Intrigues françaises contre Charles VI*) pourra présenter de l'intérêt pour nos lecteurs, encore qu'on n'y apprenne rien de très nouveau.— La deuxième étude, dûe à M. Siegfried Tschiersky, s'occupe de la situation économique de la Silésie, encore autrichienne, durant la première moitié du XVIIIe siècle et particulièrement de l'activité du *Collège de Commerce*, créé par Charles VI en 1716, (*Die Wirtschaftspolitik des Schlesischen Commerzcollegs, 1716-1740*, VIII, 132 p. 8°; prix: 3 fr.) et qui troubla plus qu'il ne favorisa l'industrie spéciale de la province, l'industrie textile, influencé qu'il était par les théories à la mode du mercantilisme, qui s'appliquaient fort mal aux besoins particuliers et surtout à la situation géographique de la Silésie. — Dans le troisième fascicule, un jeune Bulgare, M. Mathieu Vassileff, expose un sujet tout à fait actuel, les rapports de la France et de la Russie sous Pierre-le-Grand (*Russisch-franzoesische Politik, 1689-1717*, VIII, 108 p. 8°; prix: 3 fr.) d'après les documents imprimés récemment en Russie, le volume des *Instructions des ambassadeurs* publié par M. Rambaud, etc. L'auteur s'applique à démontrer — et la tâche n'était pas difficile — combien peu sérieux fut, à ce moment, le désir des Bourbons de s'allier plus intimement aux Romanow; chose bien naturelle puisqu'au début du XVIIIe siècle encore, il s'agissait avant tout de défendre la *barrière de l'Est*, la Suède et la Pologne, nos vieilles alliées, contre l'invasion moscovite. On comprend fort bien l'hésitation de nos diplomates corrects et routiniers vis à vis d'un barbare de génie, sans avoir besoin d'accentuer, comme le fait l'auteur, leur « *mala fides* » particulière (p. 84, 108); il n'y avait point alors d'intérêts communs qui pussent déterminer une nouvelle orientation de la politique française. — R.

— Les amateurs de discussions psychologiques liront avec intérêt l'étude de M. Hans Glagau, *privat-docent* à Marbourg sur les autobiographies modernes considérées comme sources historiques (*Die moderne Selbstbiographie als historische Quelle. Eine Untersuchung.* Marbourg, Elwert, 1903, 168 p. 18°). En analysant quelques-uns des spécimens les plus connus de ce genre, les *Confessions* de J.-J. Rousseau, l'*Antoine Reiser* de Charles Philippe Moritz, les *Aveux d'une belle âme* de Goethe et surtout les *Mémoires* de Mme Roland, l'auteur s'amuse à montrer à quelles déformations bien singulières de la vérité viennent aboutir des narrateurs qui affichent la prétention d'être absolument sincères et qui parfois s'imaginent l'être en réalité. Il essaie d'en découvrir les motifs psychologiques et d'indiquer en même temps comment la critique historique et littéraire doit se défendre contre les pièges, volontaires et involontaires, qui lui sont tendus par les auteurs de cette catégorie, auteurs dont le nombre augmente chaque jour, à mesure que l'art de l'analyse psychologique se raffine et que s'exaspère chez les politiciens, les artistes et les gens de plume la vanité du *Moi*. — R.

— M. Georges de Pascal offre au public un tirage à part de la première série de ses *Lettres sur l'histoire de France* insérées d'abord dans le *Réveil français* (Paris, H. Oudin, 1902, 167 p. 8°); c'est une œuvre de combat, ce n'est pas un travail scientifique ; on juge de l'esprit qui anime l'auteur en l'entendant parler des Israëlites et du « peuple juif passant à travers le monde, témoin impérissable de la justice divine, véritable Caïn parmi les peuples, portant au front la marque sanglante de son crime inexpiable » (p. 15), ou en le voyant célébrer « le magnifique élan national de la Sainte Ligue... qui a sauvé la foi catholique et forcé la couronne à s'incliner devant les autels de Charlemagne et de Saint-Louis (p. 23).

Digitized by Google

Pour l'auteur, le rôle de la France se résume à être « l'avant-garde de l'armée de Dieu, le bras de cette humanité régénérée dont la tête est à Rome... elle est le connétable de Jésus-Christ ». En faits de documents nouveaux, M. P. n'apporte à l'histoire qu'un « procès-verbal authentique très irréfragable » relatif à cinq jeunes enfants, guéris complètement des écrouelles par l'attouchemen t de Charles X (p. 71). — La parole du Saint-Père qui termine la préface (*ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia*) avait été dite, près de vingt siècles avant Léon XIII, par Cicéron, dans son traité *de Oratore*, II, 15.) — E.

— Le *Doktor Wespe* de Benedix, publié par la librairie L. Ehlermann (Dresde) dans sa collection « Französische Uebungsbibliothek » et annoté par M. Ernst Heim, mérite à certains égards le succès (quatre éditions !) qu'il a obtenu en Allemagne. De nombreuses notes de traduction facilitent la lecture du texte ; et un vocabulaire français-allemand termine le volume. Une courte introduction renseigne le lecteur sur la vie et les œuvres de Benedix. La partie faible de ce travail, ce sont les notes de traduction. On y trouve des non-sens comme : « je ne m'y mécompte jamais (page 2, note 12) et « de le faire de l' » (page 3 note 2) et « appliquer l'évocation de l'Esprit de la terre » (page 5 note 5) etc. Le français de M. Heim est ordinairement embarrassé, obscur (cf. page 8, note 9, page 15 note 18) etc... parfois incorrect : (cf. p. 125 tragédie par Lessing), inintelligible (p. 110 note 14 « d'après le droit de change de nos jours » etc...) — E. Henri Bloch.

— Madame Eugenia Levi, connue par d'intéressantes publications, nous donne aujourd'hui une utile anthologie de poésie italienne contemporaine : *Dai nostri poeti viventi* (Florence, Lumachi, 1903) Malheureusement elle s'abstient de toute appréciation, de toute annotation même ; pas un mot de biographie ; tout au plus, inscrit-elle dans un index alphabétique l'année de la naissance de chaque poète, le titre et la date des recueils où elle a puisé. Nous attendons d'elle tout autre chose que ce très élégant volume. — Charles Dejob.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 mars 1903.

M. Th. Homolle, directeur de l'Ecole française d'Athènes, écrit que le Conseil municipal de cette ville vient de voter une somme de 30,000 drachmes pour la restauration du Trésor des Athéniens à Delphes.

M. Edouard Chavannes, élu membre ordinaire de l'Académie en remplacement de M. Alexandre Bertrand, décédé, est introduit en séance.

M. Georges Perrot, président, annonce avec une profonde émotion la mort de M. Gaston Paris, décédé la veille à Cannes. La séance est levée en signe de deuil.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 23 mars — 1903

Platon, II et IV, p. Burnet. — G. Schmid, L'archer Pandaros. — Pasella, Les chants de table chez les Grecs. — Pichon, Le langage de la galanterie chez les Romains. — Bishop, L'Eucologe d'Aedeluald. — Coulon, Lettres du pape Jean XXII, 1-3. — Deprez, Clément VI, 1. — Nyrop, Manuel phonétique du français parlé. — Marucchi, Les basiliques et églises de Rome. — Dufresne, Les cryptes vaticanes. — Chauvin, Bibliographie arabe, VI. — Azan, La question indigène en Algérie. — La Ville de Mirmont, Études sur l'ancienne poésie poésie latine. — Vivona, Juvencus. — Bayard, Le gérondif. — Hupp, Les essais de Gutenberg. — Thomsen, Orthia. — Meissner, Les lais de Marie de France. — Allen, Études de poésie populaire. — Boileau, les héros de roman, p. Crane. — Launay, Les pères de la démocratie. — Holzhausen, Heine et Napoléon. — Académie des Inscriptions.

Platonis opera, recognovit brevique adnotatione critica instruxit J. Burnet. T. II, Tetralogias III-IV continens. Oxford, Clarendon, s. d. (1901 à la fin de la préface); non paginé (*Script. class. bibl. Oxoniensis*).

Platonis Res publica, recognovit brevique adnotatione critica instruxit J. Burnet. Oxford, Clarendon, s. d. (1902 à la fin de la préface); non paginé (*Script. class. bibl. Oxoniensis*).

Le tome II des œuvres de Platon publiées par M. Burnet contient les tétralogies III et IV; l'éditeur s'appuie sur les travaux de Schanz, sauf pour le *Parménide* et le *Philèbe*, que Schanz n'a pas publiés : pour l'un, l'édition de Waddell lui a servi de guide, et pour l'autre il a collationné le premier les leçons du Marcianus (T). Comme pour la première tétralogie, c'est en effet ce manuscrit et le Clarkeanus (B) qui doivent être considérés comme le fondement du texte. Il faudrait cependant savoir si ces deux sources appartiennent bien à une même recension. M. B. se sépare de Schanz, qui d'ailleurs n'attachait d'importance qu'au manuscrit B, le principal représentant de la première famille, en ce sens que, tout en admettant deux recensions différentes, il fait remonter l'ensemble des manuscrits à un seul archétype postérieur au vi^e siècle, à l'exception du Vindobonensis 54 (W) et de ses congénères, qui représenteraient une tradition plus ancienne. Je regrette de ne pas avoir entre les mains le premier volume de M. B., dans lequel il expose les raisons de cette opinion; tout au moins l'examen des variantes de B et de T données dans

Digitized by Google

l'appareil critique ne semble pas s'opposer à cette hypothèse. Pour l'établissement du texte, M. B. se pose la question suivante : dans quelle mesure doit-on, pour le texte de Platon, utiliser les citations et les commentaires des anciens, Proclus, Olympiodore, Stobée, etc.? Leur témoignage peut en effet être d'un grand intérêt, car ils représentent la tradition antique, et sont par conséquent susceptibles d'avoir conservé la vraie leçon. M. B. semble n'y accorder qu'une importance assez restreinte, alléguant les interpolations qu'ont éprouvées, précisément d'après les écrits platoniciens, les manuscrits de ces auteurs. Ce qui est certain, c'est que nous pouvons croire, en général, avoir la bonne leçon lorsque l'un ou l'autre des manuscrits B et T concorde avec ces citations, et M. B. a bien fait de ne pas les négliger dans les notes critiques.

La *République* forme le tome IV du Platon de M. Burnet. Le texte en est établi, naturellement, sur le Parisinus 1807 (A), auquel s'ajoutent deux autres sources, le Venetus 185 (D) et le Cæsenas (M); ces trois manuscrits représentent une même tradition, dérivant d'un même archétype. Une recension plus ancienne serait conservée dans le Vindobonensis 55 (F), dont les nombreuses fautes, d'une nature toute particulière, ne peuvent s'expliquer que par l'hypothèse d'un ancêtre écrit en onciales, et dont les variantes coïncident avec les témoignages anciens. On voit quelle en est l'importance, et combien les leçons de ce manuscrit, lorsqu'elles sont en concordance avec le texte de Stobée ou d'Eusèbe, méritent l'attention ; elles sont soigneusement notées dans l'appareil critique. On approuvera M. B. de n'avoir cité en note qu'un nombre restreint de corrections proposées par des critiques modernes ; le texte de Platon a été en effet sollicité souvent d'une façon téméraire, et il était superflu d'enregistrer des conjectures qui méritent un juste oubli. Il est d'ailleurs lui-même extrêmement prudent en cette matière : j'ai relevé seulement, dans la *République*, une quinzaine de corrections qui lui soient personnelles ; elles sont plus nombreuses dans l'autre volume. On notera *Philèbe* 46 *e* πυρίαις (ἀπορίαις) ; *Conv.* 180 *a* ἀλλ' ἅμα (ἀλλά Vulg., ἀλλ' ἄρα W) ; *Phædr.*, 235 *d* ὑπέσχησαι (ὑποσχέσει), lieu déjà diversement corrigé ; *Alcib. II* 139 *a* ἔχεις σὺ γνώμην (συγγνώμην B, γνώμην T) ; *Resp.* 444 *b* τῷ δ' οὐ δουλεύειν (τῷ τοῦ, τοῦ δ' αὖ codd.). [1].

Mr.

1. Ces volumes ne sont pas paginés, comme tous ceux de la collection ; la pagination, il est vrai, n'est pas indispensable pour les textes grecs ; mais l'effet est désagréable au premier abord.

Digitized by Google

G. Schmid. **De Pandaro** venatore homerico et de capra ægagro. (Extrait du *Journal du Ministère de l'Instr. publ.* de Russie). St-Pétersbourg, C. Ricker; Leipzig, Fock, 1901; 36 p.

Les dissertations publiées par M. G. Schmid dans le *Journal du Ministère de l'Instruction publique* de Russie sont toujours intéressantes. Celle-ci touche, comme celles que nous avons déjà présentées aux lecteurs (*Revue*, 1898, II, p. 122), à une question d'histoire naturelle : M. Schmid cherche à identifier la chèvre sauvage, αἴξ ἄγριος, tuée par l'archer Pandaros au chant IV de l'Iliade, 105 sv. Selon lui, l'animal dont il s'agit est l'égagre (*Capra ægagrus, C. bezoartica*), qui habite le versant méridional du Caucase, le Taurus et les autres montagnes élevées de l'Asie Mineure jusqu'en Perse, le *pasang* des Persans, qui produit le bézoard. La longueur de ses cornes, environ 1 m. 20 (ἑκκαιδεκάδωρον Hom.), serait attestée par plusieurs chasseurs et naturalistes. Cette espèce se trouvait donc en Lycie, et Pandaros semble en effet, dans Homère, être considéré comme un compatriote de Sarpédon et de Glaucos. Mais ici, les commentateurs ne sont pas d'accord. Pandaros est fils de Lycaon, qui régnait à Zéléia, ville de la Troade sur les bords de l'Æsépos; il ne pouvait donc être à la fois originaire de la Lycie et de la Troade, et pour résoudre cette aporie on imagina une Lycie troyenne et un peuple de Lyciens, compagnons de Pandaros, appelés aussi Τρῶες dans l'Iliade; Pandaros lui-même traite ses soldats de Troyens. M. S. concilie tout en admettant que Pandaros, de Zéléia en Troade, avait passé en Lycie pour satisfaire ses goûts de chasseur, y avait poursuivi et tué des égagres, gibier difficile à atteindre et inconnu à la région troyenne, et était revenu dans son pays avec une réputation justifiée d'habile archer. Il n'aurait donc rien de commun avec les Lyciens, que son séjour dans leurs montagnes. M. S. discute ensuite plusieurs autres questions relatives à Pandaros, à son arc, à la longueur des cornes de l'animal tué; et ses conclusions sont très vraisemblables. Nous remarquerons cependant, à propos du personnage lui-même, que l'Ὁρκίων σύγχυσις n'appartient pas à l'Iliade primitive, et que les termes du raisonnement de M. Schmid peuvent facilement être renversés : Pandaros, fameux archer, protégé par Apollon λυκογενής, est un héros lycien effectivement (Λυκίηθεν, ἐν Λυκίῃ E 105, 173), dont le rédacteur de l'épisode a changé la patrie pour la transporter en Troade; et la chasse à l'égagre serait alors précisément une preuve de son origine lycienne. De pareilles confusions ne sont pas très rares dans l'Iliade, et sont un indice, entre autres, des additions et des remaniements apportés au poème.

My.

Digitized by Google

l'appareil critique ne semble pas s'oppo[illegible] selforte, 1901; 61 p.
l'établissement du texte, M. B. se [illegible] trente pages substan-
quelle mesure doit-on, pour le [illegible] lume. Mais ce n'est pas le
et les commentaires des anc[illegible] sur les chants de table chez
Leur témoignage peut [illegible] les textes). Elles sont bien
sentent la traditio[illegible] ne nous apporte rien de nou-
d'avoir conservé [illegible] rant de la question. Il ne connaît
importance asse[illegible] *Aristoteles und Athen*, où il aurait pu
vées, précisém[illegible] second, les pages relatives aux σκόλια,
ces auteurs. [illegible] pas plus que l'explication proposée par
général, avc [illegible] de Bursian (1883); et s'il cite *Epigramm*
B et T cor[illegible] ignorer que Reitzenstein y a démontré l'exis-
négliger [illegible] σκόλια, d'où sont tirés ceux de ces chants qui
La *R*[illegible] au livre XV, et que connaissait probablement
en es[illegible] pas davantage d'Aristote parmi les auteurs de
s'ajo[illegible] nous aurions aimé savoir son opinion sur le mor-
ces [illegible] appelons *Hymne à la Vertu*, donné par Athénée
m[illegible] Il eût fallu ne pas se contenter de relever les expli-
[illegible] des scoliastes et des compilateurs relatives aux chants de
[illegible] mais rechercher aussi dans la littérature les passages où il en
[illegible] question — c'était d'autant plus facile qu'ils ne sont pas nom-
[illegible] — et étudier de près la scène des *Guêpes* d'Aristophane 1217
[illegible] Citer le scoliaste du *Gorgias* 451 *e* sans en donner le texte est
insuffisant; il fallait au moins dire de quoi parle la scolie, et j'aurais
voulu voir mentionnée dans les sources la scolie des *Grenouilles*
1302, où il est question des σκόλια de Mélitos. Il n'était pas enfin hors
de propos d'examiner en quelques lignes si le σκόλιον était différent du
παρόλυτον, comme on pourrait le croire d'après Pollux IV, 53, tandis
que Proclus dit au contraire que c'était la même chose. Quant aux
textes p. 35-61, ils sont simplement transcrits avec l'indication de leur
source [1]. M. Pasella n'ayant pas voulu faire œuvre d'éditeur ni de cri-
tique, je n'ai pas à en faire l'appréciation; je remarque seulement que
certaines attributions sont plus que douteuses, et qu'il manque les
σκόλια attribués aux sept sages par Lobon d'Argos. MY.

De sermone amatorio apud latinos elegiarum scriptores. Thesim proponebat Fac. Litt. in Univ. Par. René PICHON, scholae normalis olim alumnus. Paris, Hachette, 1902, IX-276 pp. in-8.

Cette thèse latine dépasse par ses dimensions et par l'intérêt qu'elle

1. Cette indication manque pour le n° 12, mis sous le nom de Callistrate (entre parenthèses, il est vrai). Ce n'est d'ailleurs qu'un distique érotique, comme on en trouve tant dans l'Anthologie, et qui n'a rien à faire avec les σκόλια.

Digitized by Google

nte la plupart de celles que reçoit journellement la Faculté des s. Elle a pour objet l'étude du langage de la galanterie chez les es latins. Ce langage, comme la galanterie elle-même, est chose de factice. Les Romains, dans la vie vulgaire, lorsqu'ils de la satisfaction matérielle des sens, employaient tout sim- s mots crus : c'est ce qui transparaît dans les hendécasylla- iens et dans les iambes de Catulle, dans les satires d'Horace, s épigrammes de Martial, dans les Priapées. A partir de l'in- uction de la civilisation hellénique à Rome, il devint à la mode armi les gens qui fréquentaient le demi-monde — lequel se recrutait dans les pays helléniques — d'adopter le langage qu'on y parlait, c'est-à-dire le grec. Martial X, 68, 5 fait honte à une matrone romaine de mœurs faciles d'employer dans ses moments d'expansion les mots κύριέ μου, μέλι μου, ψυχή μου. Il n'a pas tort, car, entre temps les élégiaques avaient fabriqué un langage qui permettait de tout dire en latin. Le propre de ce langage était d'exclure à la fois les mots crus et les mots grecs ; à ce dernier point de vue, les élégiaques accomplirent une tache fort analogue à celle de Lucrèce, par exemple ; Lucrèce avait créé une phraséologie latine pour traduire la philosophie d'Épicure ; les élégiaques composèrent une phraséologie, grâce à laquelle on pouvait exprimer en latin tout ce qui était sensuel et sentimental.

Avant d'étudier cette langue de convention, il fallait la définir ; c'est ce qu'a fait M. Pichon dans son 1er chap. p. 6 ; mais sa définition me paraît fort inexacte. Elle comprend, selon lui, des termes techniques, des termes employés avec un autre sens que dans la langue courante, des termes employés avec le même sens mais qui se signalent par leur fréquence. Or, les termes techniques ne pouvaient guère dans l'espèce être que les mots crus ; les élégiaques, soucieux de dire élégamment même les choses scabreuses, les ont proscrits. Leur phraséologie est formée en réalité des mots de la langue courante, mais pris dans une acception érotique. C'est ce dont on se convainc en parcourant à la fin de l'ouvrage les listes du Lexique; on ne rencontre guère que des mots usuels et c'est l'interprétation seule qui nous apprend que nous avons affaire à une langue spéciale. L'invention proprement dite des élégiaques a donc été pauvre ; outre les éliminations indiquées plus haut, leur travail — presque entièrement métaphorique — a consisté à frapper les mots courants à la marque érotique. Ainsi *nox* c'est un rendez-vous avec une courtisane, *dare* c'est pour une femme galante accorder ses faveurs, *negare* c'est les refuser, *rogare* pour un amant c'est les demander. D'autre part M. P. me paraît exagérer beaucoup, lorsqu'il insiste sur l'imprécision de la langue des élégiaques ; il croit, par exemple, qu'ils emploient souvent d'une façon indifférente *diligere* et *amare ;* or, dans les cas qu'il cite, il est facile de voir que *diligere* a bien son sens particulier ; lorsqu'ils disent *uir*,

Digitized by Google

P. Pasella. **La poesia convivale dei Greci.** Livourne, Belforte, 1901; 61 p.

Il ne faut pas juger un livre par son poids : trente pages substantielles valent souvent mieux qu'un gros volume. Mais ce n'est pas le cas pour les trente pages de M. Pasella sur les chants de table chez les Grecs (les trente autres comprennent les textes). Elles sont bien superficielles ; non seulement l'auteur ne nous apporte rien de nouveau, mais encore il est peu au courant de la question. Il ne connaît pas l'ouvrage de Wilamowitz, *Aristoteles und Athen*, où il aurait pu lire avec fruit, dans le tome second, les pages relatives aux σκόλια, *die attische Skoliensammlung*, pas plus que l'explication proposée par Hiller dans le *Jahresbericht* de Bursian (1883) ; et s'il cite *Epigramm und Skolion*, il semble ignorer que Reitzenstein y a démontré l'existence d'un recueil de σκόλια, d'où sont tirés ceux de ces chants qui sont cités par Athénée au livre XV, et que connaissait probablement Aristote. Il ne parle pas davantage d'Aristote parmi les auteurs de σκόλια, et pourtant nous aurions aimé savoir son opinion sur le morceau que nous appelons *Hymne à la Vertu*, donné par Athénée comme un σκόλιον. Il eût fallu ne pas se contenter de relever les explications des scoliastes et des compilateurs relatives aux chants de table, mais rechercher aussi dans la littérature les passages où il en est question — c'était d'autant plus facile qu'ils ne sont pas nombreux — et étudier de près la scène des *Guêpes* d'Aristophane 1217 sv. Citer le scoliaste du *Gorgias* 451 *e* sans en donner le texte est insuffisant; il fallait au moins dire de quoi parle la scolie, et j'aurais voulu voir mentionnée dans les sources la scolie des *Grenouilles* 1302, où il est question des σκόλια de Mélitos. Il n'était pas enfin hors de propos d'examiner en quelques lignes si le σκόλιον était différent du παρόλιον, comme on pourrait le croire d'après Pollux IV, 53, tandis que Proclus dit au contraire que c'était la même chose. Quant aux textes p. 35-61, ils sont simplement transcrits avec l'indication de leur source [1]. M. Pasella n'ayant pas voulu faire œuvre d'éditeur ni de critique, je n'ai pas à en faire l'appréciation ; je remarque seulement que certaines attributions sont plus que douteuses, et qu'il manque les σκόλια attribués aux sept sages par Lobon d'Argos. My.

De sermone amatorio apud latinos elegiarum scriptores. Thesim proponebat Fac. Litt. in Univ. Par. René Pichon, scholae normalis olim alumnus. Paris, Hachette, 1902, IX-276 pp. in-8.

Cette thèse latine dépasse par ses dimensions et par l'intérêt qu'elle

1. Cette indication manque pour le n° 12, mis sous le nom de Callistrate (entre parenthèses, il est vrai). Ce n'est d'ailleurs qu'un distique érotique, comme on en trouve tant dans l'Anthologie, et qui n'a rien à faire avec les σκόλια.

Digitized by Google

présente la plupart de celles que reçoit journellement la Faculté des Lettres. Elle a pour objet l'étude du langage de la galanterie chez les élégiaques latins. Ce langage, comme la galanterie elle-même, est quelque chose de factice. Les Romains, dans la vie vulgaire, lorsqu'ils parlaient de la satisfaction matérielle des sens, employaient tout simplement les mots crus : c'est ce qui transparaît dans les hendécasyllabes phaléciens et dans les iambes de Catulle, dans les satires d'Horace, dans les épigrammes de Martial, dans les Priapées. A partir de l'introduction de la civilisation hellénique à Rome, il devint à la mode parmi les gens qui fréquentaient le demi-monde — lequel se recrutait dans les pays helléniques — d'adopter le langage qu'on y parlait, c'est-à-dire le grec. Martial X, 68, 5 fait honte à une matrone romaine de mœurs faciles d'employer dans ses moments d'expansion les mots κύριέ μου, μέλι μου, ψυχή μου. Il n'a pas tort, car, entre temps les élégiaques avaient fabriqué un langage qui permettait de tout dire en latin. Le propre de ce langage était d'exclure à la fois les mots crus et les mots grecs ; à ce dernier point de vue, les élégiaques accomplirent une tache fort analogue à celle de Lucrèce, par exemple ; Lucrèce avait créé une phraséologie latine pour traduire la philosophie d'Épicure ; les élégiaques composèrent une phraséologie, grâce à laquelle on pouvait exprimer en latin tout ce qui était sensuel et sentimental.

Avant d'étudier cette langue de convention, il fallait la définir ; c'est ce qu'a fait M. Pichon dans son 1er chap. p. 6 ; mais sa définition me paraît fort inexacte. Elle comprend, selon lui, des termes techniques, des termes employés avec un autre sens que dans la langue courante, des termes employés avec le même sens mais qui se signalent par leur fréquence. Or, les termes techniques ne pouvaient guère dans l'espèce être que les mots crus ; les élégiaques, soucieux de dire élégamment même les choses scabreuses, les ont proscrits. Leur phraséologie est formée en réalité des mots de la langue courante, mais pris dans une acception érotique. C'est ce dont on se convainc en parcourant à la fin de l'ouvrage les listes du Lexique; on ne rencontre guère que des mots usuels et c'est l'interprétation seule qui nous apprend que nous avons affaire à une langue spéciale. L'invention proprement dite des élégiaques a donc été pauvre ; outre les éliminations indiquées plus haut, leur travail — presque entièrement métaphorique — a consisté à frapper les mots courants à la marque érotique. Ainsi *nox* c'est un rendez-vous avec une courtisane, *dare* c'est pour une femme galante accorder ses faveurs, *negare* c'est les refuser, *rogare* pour un amant c'est les demander. D'autre part M. P. me paraît exagérer beaucoup, lorsqu'il insiste sur l'imprécision de la langue des élégiaques ; il croit, par exemple, qu'ils emploient souvent d'une façon indifférente *diligere* et *amare ;* or, dans les cas qu'il cite, il est facile de voir que *diligere* a bien son sens particulier ; lorsqu'ils disent *uir*,

Digitized by Google

coniunx, etc., pour désigner l'amant, cela peut jeter quelque trouble dans notre esprit ; mais en réalité, c'est une extension de sens qui correspond au désir de présenter sous couleur honnête des choses qui ne le sont pas.

La question des sources du langage de la galanterie est une grosse question, que M. P. ne pouvait traiter sans développer son travail outre mesure et qu'il a eu tort d'effleurer. C'est une recherche qui mérite d'être traitée à part et qui tentera, je l'espère, d'autres candidats au doctorat, comme aussi celle de savoir comment les poètes héroïques ont exprimé les choses de l'amour et s'ils ont fait des emprunts aux élégiaques.

Le 2e chap. est le meilleur de la thèse. M. P. a déterminé avec finesse comment chacun des élégiaques a imprimé à sa langue un caractère propre par suite de la nature de son esprit et de son talent. Il aurait fallu montrer comment le fonds primitif constitué par Catulle s'est transmis aux élégiaques du siècle d'Auguste et est devenu un bien commun sur lequel tout le monde vit en l'appropriant par des modifications et des enrichissements à ses besoins.

Le sujet du 3e chap. était particulièrement intéressant. Il semble que la connaissance exacte de la langue de la galanterie chez les élégiaques doive être d'un grand secours pour la discussion des passages corrompus et la restitution du texte. M. Pichon n'est arrivé qu'à des résultats presque négatifs ; peut-être un commerce plus durable et plus approfondi avec les élégiaques[1] aurait-il amené des résultats plus fructueux. Il a résolu autant que faire se peut une question orthographique qui a son importance ; il a examiné tous les passages dans lesquels les élégiaques ont employé les mots *Amor*, *Cupido*, *Venus* en proposant, pour mettre un terme à la fantaisie des éditeurs, d'imprimer ces mots avec une majuscule lorsqu'ils représentent des dieux, avec une minuscule, lorsqu'ils sont pris au figuré; dans un certain nombre de cas il y a chez les auteurs une véritable indétermination dans la conception ; les deux sens ont été présents à l'esprit de l'écrivain et dominent à la fois le passage.

Le Lexique offre quelques imperfections [2] : la réunion dans le même article des mots de même famille a des avantages; mais il aurait fallu que chacun figurât à sa place alphabétique avec un renvoi ; on ne peut pas se douter que sous le mot *incitare* on trouvera *suscitare ;* il faut lire l'art. *tenere* pour savoir que les élégiaques ont

1. P. VIII, M. P. ne connaît pas l'édit. qu'Hiller a donnée de Tibulle en 1893 dans le *Corpus* de Postgate, où il apporte quelques modifications à son texte de 1885. P. 52 il reproduit l'opinion insoutenable de Lachmann que dans Tibulle les élég. IV, 3 et 5 auraient été écrites par Sulpicia et corrigées par Tibulle, 2, 4 et 6 écrites par Tibulle. Les élég. IV, 2-6 sont de la même main.

2. Il manque des mots *continere* p. 112, *pes* p. 232, etc.; à la p. 277 l'art. *tener* n'est pas à sa place.

Digitized by Google

employé *detinere*. Malgré tout c'est là un travail considérable et qui rendra des services.

A. CARTAULT.

Edm. BISHOP, **Liturgical Note in illustration of the Book of Cerne** (Reprinted from *The Prayer Book of Aedeluald the Bishop, commonly called the Book of Cerne*, edited by A. B. Kuypers; Cambridge university press, 1902), 51 pp. in-4.

Le livre de Cerne contient un euchologe privé d'un évêque appelé Aedeluald; cet euchologe remonte à la deuxième moitié du VIIIe siècle, et le ms. au IXe siècle. Cet euchologe est très intéressant parce qu'il nous montre dans quel état d'esprit se trouvaient un Willibrord, un Boniface, un Willibald. Nous avons là une des sources de leur piété et un des ressorts de leur action extérieure.

D'autre part, ces textes sont les monuments littéraires de la barbarie chrétienne, et ils sont presque les seuls. Il y a un haut intérêt humain à les scruter et à démêler les courants qui, à travers les liturgies et les livres de dévotion, se sont croisés dans le monde au lendemain des invasions. Si l'on écrit jamais une psychologie satisfaisante des nations nouvelles, c'est là qu'on en aura recueilli les matériaux les plus précieux et les témoignages les plus parlants. C'est ce qu'a très bien compris M. Bishop. Il considère les textes liturgiques non plus comme un fatras de sacristie, mais comme des œuvres humaines où, à un certain moment, l'humanité a pris une voix.

Le travail de M. B. est très minutieux. Il relève les expressions caractéristiques des textes, les suit dans leurs migrations et retrouve la marque propre à un peuple du VIe siècle dans un chant que nous entendons encore dans nos églises. L'une de ces petites dissertations précises, qui ressemblent à des études spéciales de syntaxe ou de lexicographie, est consacrée à la localisation des mots *requies*, *quies*, *refrigerium*, *pax* et *lux* pour désigner le repos qui suit la mort; *requies* et *quies* sont gallicans (mérowingiens) et wisigothiques; *refrigerium*, *lux* et *pax* sont romains (antiques). La présence de *requies* dans le sacramentaire dit léonien dénonce la domination gothique sur Rome au VIe siècle. La messe actuelle des défunts commence par la réunion, faite postérieurement et quand les rits divers se mélangent, d'un texte gothique : *Requiem aeternam dona eis Domine*, et d'un texte romain : *Et lux perpetua luceat eis*. Ailleurs, comme dans le *Confiteor*, M. B. reconnaît la marque irlandaise.

On peut contester tel ou tel résultat particulier. Mais la méthode employée, la méthode des statistiques lexicographiques et des comparaisons verbales, est excellente et ne peut donner des résultats moins féconds dans ce domaine que dans celui des recherches purement grammaticales. M. B. est doué d'un sentiment très délicat des

Digitized by Google

nuances, fait de goût littéraire et d'esprit historique. Aussi, quand il dresse une liste de textes, il sait ce qu'il fait et ce que ces textes veulent dire. On ne trouve pas non plus chez lui de ces lapsus ou de ces impropriétés que commettent trop souvent en matière religieuse et ecclésiastique les savants profanes. M. B. n'est pas du dehors et les choses dont il parle ne sont pas étrangères à sa vie. C'est un avantage que ne remplace rien, pas même le labeur le plus consciencieux.

En ce qui concerne le recueil d'Aedeluald, voici à peu près les conclusions que l'on peut déduire de l'étude de M. B. Les éléments en sont empruntés aux livres gallicans et mozarabes (wisigothiques). Ils ont passé en Irlande, où ils ont reçu l'empreinte très caractéristique du tempérament celtique. De là, ils ont émigré en Grande-Bretagne.

L'histoire littéraire des royaumes barbares est jusqu'ici incomplète d'un chapitre, peut-être le plus important. Des recherches comme celles de M. Bishop, permettront sans doute un jour de l'écrire.

Paul Lejay.

Auguste Coulon. **Lettres secrètes et curiales du Pape Jean XXII** (1316-1334) **relatives à la France**, fascicules 1, 2 et 3, in-4°, Paris, Fontemoing, 1900-1901.

Les trois fascicules des *Secrètes* de Jean XXII, publiées par M. Coulon, représentent, dans l'ordre chronologique des textes édités par l'École française de Rome, le début d'une nouvelle série. Les documents relatifs à la France ont été extraits des registres pontificaux qui contiennent les Lettres secrètes et curiales des Papes d'Avignon; ils formeront une collection qui doit égaler en importance les registres du XIIIe siècle. Les Secrètes représentent, en effet, principalement la correspondance politique et la correspondance privée du pape; les volumes qui les renferment sont presque complètement dégagés des documents administratifs et surtout des provisions de bénéfices qui encombrent les registres connus sous le nom de Lettres communes. Les Lettres curiales portent principalement sur l'administration intérieure de la Curie et sur le domaine temporel du Saint-Siège.

Les documents publiés par M. Coulon sont relatifs aux quatre premières années du pontificat de Jean XXII. Il y a, dans l'histoire de France, à cette époque, peu de points sur lesquels la publication de M. C. n'apporte quelques renseignements, et n'atteste tout au moins le fait même de l'intervention de Jean XXII. Rien que pour la première année du pontificat, 377 documents ont été publiés ou analysés. En première ligne, vient la correspondance très active de Jean XXII avec Philippe le Long. Le ton même des lettres du Pape sort, très souvent du ton ordinaire des documents officiels. Çà et là,

Digitized by Google

par exemple dans une série de lettres écrites par le pape à l'occasion d'un accident où le roi avait failli laisser la vie, on sent percer une émotion sincère (n° 1188). Il faudrait, je crois, remonter à Charlemagne et au pape Hadrien, pour retrouver un exemple de relations aussi étroites et aussi affectueuses entre un pape et un roi de France. Si Philippe V fait au pape de nombreux cadeaux, parmi lesquels figure le gibier des chasses royales, s'il comble de faveurs les parents du pape, celui-ci n'est pas en reste. Il vient à l'aide du roi dans toutes les difficultés que rencontrait celui-ci pendant sa régence et au début de son règne. Sous la forme d'annates, de décimes et de prêts, il lui rend des services financiers considérables au sujet desquels il y aura lieu de compléter, grâce à la publication de M. C., les renseignements fournis par M. Lehugeur, dans son excellente histoire de Philippe le Long (nos 23, 27, 471, 515, 672). Il travaille de tous ses efforts à dissoudre les ligues féodales qui s'étaient formées contre le nouveau roi. Parmi les rebelles figurent en première ligne les Flamands qui sont frappés de censures ecclésiastiques pour refus d'obéissance à leur suzerain (voir, par exemple, les nos 186-211).

Les nombreux services rendus par Jean XXII à Philippe V n'ont cependant pas le caractère d'une complaisance servile. C'est dans les Secrètes que se trouve cette curieuse lettre que Raynaldi a fait connaître et dont M. C. n'a donné qu'un extrait, dans laquelle Jean XXII reproche au roi, par exemple, de parler à l'église, et lui recommande de porter des robes longues (n° 116). Il n'est pas moins intéressant de rapprocher ces remontrances des mesures prises par Philippe V pour en assurer le respect, comme en fait foi l'Ordonnance qu'il rendit sur la tenue de son hôtel. Mais ce n'est pas seulement dans ses appréciations sur la conduite privée du roi que le pape entendait garder sa pleine liberté. Une lettre du 27 juillet 1317 (n° 330) montre, par exemple, que la division de l'évêché de Toulouse eut lieu, quoi qu'en ait pensé M. Lehugeur (p. 204), sans entente préalable avec le roi. Au moment même où Jean XXII essaie de ramener à l'obéissance les Flamands révoltés, il refuse à Philippe V un nouveau subside destiné à la poursuite de la guerre contre les rebelles (n° 530). Il lui reproche d'abuser de son droit de juger les appels du duché de Guyenne, et de rendre ainsi très difficile au roi d'Angleterre le maintien de l'ordre dans cette province (nos 923, 978). Il l'invite à faire raison au roi de Majorque qui se plaignait des nombreux attentats commis contre ses droits par les officiers français dans la ville de Montpellier (nos 158, 976). Le roi s'étant plaint d'une trêve imposée par le pape à des vassaux de la couronne, celui-ci revendique pour les pontifes romains, sur le ton de Boniface VIII, le droit d'exercer à cet égard, dans toute la chrétienté, une magistrature pacifique (n° 704). En imposant ainsi des trêves aux comtes de Foix et d'Armagnac (nos 588-599), aux sires d'Albret et de Pins (nos 32-36), au sire

Digitized by Google

de Mercœur et à Hugues de Châlons (nos 583-587), au vicomte de Narbonne et à divers vassaux du roi de Majorque (nos 1139), Jean XXII intervient, à chaque instant, dans les affaires intérieures du royaume. Il correspond directement avec les grandes familles et avec plusieurs sénéchaux. C'est peut-être au sujet du choix des évêques que Jean XXII donne au roi les plus larges satisfactions. Cependant il ne consent pas à suspendre, pour lui complaire, les droits électoraux du chapitre de Sens (no 72). Il refuse à des protégés du roi l'évêché de Meaux (no 977) et le décanat de Chartres (no 929), et il rappelle nettement à Philippe V que les clercs nantis par le Saint-Siège de grâces expectatives doivent obtenir leurs bénéfices avant tous les autres ecclésiastiques, sans excepter ceux qui ont été recommandés par le roi (no 967). Tous ces faits disposent à croire que Jean XXII, s'il a grandement servi d'ailleurs les intérêts français, ce qui est incontestable, les a servis de son plein gré et en connaissance de cause.

Après le roi, c'est la famille royale, le comte de Valois, le comte de la Marche, et la reine Clémence, la veuve de Louis X, qui figurent le plus souvent dans les Secrètes publiées par M. Coulon. Jean XXII a fort à faire pour maintenir ou rétablir la paix dans la famille royale profondément divisée. Il engage Philippe V à payer intégralement à la reine Clémence un douaire convenable, et à conclure avec elle un accord dont M. Coulon nous donne le texte jusqu'ici inédit (no 233). En même temps il exhorte la reine à la sobriété, à la réserve, et à éviter la compagnie des jeunes gens. Il lui reproche aussi ses dépenses excessives, les dettes qui l'écrasent, et s'interpose entre elle et ses âpres créanciers (nos 231, 233, 318, 476-477). Le moment vient où elle doit déposer ses joyaux en gage : il charge alors un de ses représentants de conserver une clef du coffre où ils étaient renfermés (no 974).

Les documents publiés par M. Coulon manquaient, pour la plupart, de dates dans le registre du Vatican. Ceci l'a obligé à ajouter des notes dans lesquelles, grâce à une patience, une ingéniosité et aussi une prudence qu'on ne saurait trop apprécier, il a réussi à retrouver la date d'un très grand nombre de lettres. Chemin faisant, il a rencontré bon nombre de petits problèmes historiques, et il a montré qu'il excellait dans la solution des questions de ce genre (no 72) [1]. Enfin, on recueillera, dans les documents qu'il a publiés, plus d'un renseignement utile pour la diplomatique pontificale (nos 67, 76, 78, 485, 527, 732).

A la différence des registres du XIIIe siècle, les textes seront publiés

1. A la page 3, note 1, M. Coulon parle du *sacre* de Jean XXII. Il serait plus exact de parler du *couronnement*. Jean XXII, ayant déjà reçu la consécration épiscopale, n'avait pas à être *sacré*.

Digitized by Google

dans l'ordre chronologique, et il n'y a pas lieu de s'en plaindre. Pour tout ce qui regarde les détails de la publication, on peut avoir pleine confiance en M. Coulon. Deux points appellent quelques critiques. A la vérité, le premier de ces points n'a pas grande importance. M. Coulon qui a joint, non sans raison, les Lettres curiales aux Lettres secrètes, aurait dû donner les références des Curiales, non seulement d'après les registres sur parchemin qui sont de simples copies, mais aussi d'après les registres sur papier qui sont les originaux. En outre, si c'est lui qui a le mérite d'avoir inauguré une nouvelle série dans les travaux entrepris par l'École de Rome, c'est lui aussi qui a imposé à la publication tout entière des Secrètes des Papes d'Avignon un cadre trop étroit. Il a posé en principe qu'on s'en tiendrait aux documents intéressant la France. Sa Préface nous apprendra sans doute s'il a adopté, et, par suite, si ses continuateurs ont dû adopter, pour limites, les frontières actuelles, ou bien les frontières variables du royaume au XIVe siècle. Quoi qu'il en soit, si tous les travailleurs adoptaient, dans la publication des documents pontificaux, des principes aussi étroits, on ne trouverait plus, dans aucune collection, les textes canoniques qui n'intéressent exclusivement aucune nationalité, mais qui sont relatifs à l'Église tout entière : telles, par exemple, les Constitutions apostoliques comme les Extravagantes [1]. Il y avait lieu, au contraire, de maintenir, plus que jamais, aux publications de l'École française leur caractère d'universalité, au moment où l'on abordait l'époque des Papes d'Avignon : l'époque où la France, grâce aux Angevins de Naples, grâce aux principautés de l'Orient latin, grâce surtout à la Papauté qu'elle inspire et qu'elle exploite, déborde sur la chrétienté tout entière. Il suffit, pour s'en convaincre, de constater que les registres d'où M. Coulon a extrait ses documents sont composés de lettres qui, en majorité, intéressent la France. Obligé, par son plan même, à les prendre dans leur totalité, il n'aurait pas augmenté beaucoup son travail, s'il nous avait donné de courtes analyses pour les documents qui n'intéressent pas notre pays. Elles auraient suffi à reconstituer, dans les grandes lignes et dans l'ordre chronologique, toute la politique des Papes d'Avignon, et à dispenser désormais les travailleurs qui s'intéressent à l'histoire étrangère, d'un dépouillement de registres exigeant le séjour de Rome. Hâtons-nous de dire, à la décharge, je suppose, de M. Coulon, que d'après le *Bulletin critique* [2] la faute grave qui a été commise sera plus tard presque complètement réparée : un index placé à la fin de chaque pontificat nous

1. Au n° 732, M. Coulon constate incidemment les divergences qui existent, d'après les manuscrits connus, entre les dates de l'Extravagante *Execrabilis*. Il aurait pu utiliser l'indication contenue dans le texte du *Reg. Vat.* 67, fol. 306 *b*, cap. 18. On y lit expressément la date : XIII *kal. decembris anno secundo*.

2. 15 février, 1902, p. 84.

Digitized by Google

donnera en résumé un tableau des documents omis comme n'intéressant pas la France. On devra s'en féliciter.

Louis GUÉRARD.

Eugène DEPREZ, **Clément VI** (1342-1352). — Lettres closes, patentes et curiales se rapportant à la France, in-4°, fascicule I. Paris, Fontemoing, 1901.

La publication de M. Deprez fait partie de la nouvelle série des travaux entrepris par l'École française de Rome sur les registres pontificaux du XIVe siècle. Malgré le titre inscrit par le scribe d'Avignon en tête des registres dépouillés par M. Deprez, et reproduit en tête de son volume, il s'agit toujours de *Lettres secrètes* faisant suite aux publications de M. Coulon sur Jean XXII et de M. Daumet sur Benoit XII. Elles portent sur les deux premières années du pontificat de Clément VI. Lorsqu'on compare les Secrètes de Jean XXII et celles de Clément VI, on a l'impression que les lettres écrites par Clément VI aux cours de France et de Naples supposent des relations moins intimes : elles rentrent mieux dans le ton ordinaire de la chancellerie. Ces relations continuent d'ailleurs à être très suivies. Le pape reçoit des deux familles royales de nombreux cadeaux dont il accuse réception : beaux ornements d'église fleurdelysés (n° 198), reliques et reliquaires précieux (n° 211), pièces de gibier (n° 499) et vins de Bourgogne (n° 518). Parmi les lettres qui intéressent la politique, viennent en première ligne les lettres relatives aux conflits survenus entre la France et l'Angleterre. Les documents publiés par M. Deprez forment la suite naturelle des textes qui lui ont servi pour composer naguère son intéressante étude sur les relations de la papauté, de la France et de l'Angleterre, avant la guerre de Cent ans. Comme Benoît XII, Clément VI fit son devoir de pape, qui était de s'interposer entre les belligérants : comme tous les papes d'Avignon, il usa son activité et son influence à essayer de concilier des prétentions et des intérêts en réalité inconciliables. Son avènement (19 mai 1342) tombait au milieu de la guerre qui avait éclaté, pour la deuxième fois, entre Philippe VI et Édouard III, à l'occasion de la succession de Bretagne. Douze jours après son avènement, il envoie (31 mai 1342) deux cardinaux chargés de rétablir la paix ou du moins de procurer une trêve, avec pouvoir de l'imposer d'autorité (nos 94-153). Lorsque la trêve de Malestroit eut été conclue par leurs soins, au commencement de l'année suivante, nouveaux efforts de Clément VI qui se fait l'intermédiaire de Philippe VI dont il annonce les intentions au sujet de la libération du comte de Montfort, prisonnier du roi de France (n° 176). Les négociations continuent à Avignon où Édouard III envoie deux ambassades (nos 327, 420, 448, 449, 581). La trève est renouvelée pour un an à dater de la fin de l'année 1343 (nos 593-595).

Digitized by Google

Mais la Bretagne continuait toujours à être le point au sujet duquel on ne parvenait pas à s'entendre. La ville de Vannes avait été remise provisoirement dans les mains des représentants du Saint-Siège ; ils en furent chassés. En même temps, Édouard III essayait d'engager à fond le pape dans la querelle, et lui demandait d'imposer de son autorité la réparation des torts faits aux Anglais au mépris de la trêve (nos 635, 697, 743, 812).

Le fascicule publié par M. Deprez contient encore plusieurs lettres relatives à la crise dans laquelle devait disparaître, malgré les efforts du pape, le petit royaume de Majorque, absorbé par l'Aragon (nos 159, 167-168, 254, 256, 260, 295-296, 342, 356, 583-586). Il ne réussit pas mieux à rétablir la paix en Italie, à commencer par la famille royale de Naples ; là se préparait le drame où devait périr le jeune roi André (nos 196, 199, 237, 627, 643-646). L'Orient et les projets de croisade sont également représentés par plusieurs lettres adressées, soit à l'empereur de Constantinople Jean Paléologue, soit aux rois de Chypre et d'Arménie. Une lettre adressée à l' « empereur des Tartares », recommande à ce prince les chrétiens répandus dans son empire (n° 298).

Partout le pape signale des attentats contre la juridiction et les biens ecclésiastiques. Dès le 31 mai 1342, des légats sont chargés de porter aux rois de France et d'Angleterre les doléances de Clément VI (nos 97-100). Comme toujours, l'Angleterre occupe à cet égard la première place dans les sollicitudes du pontife qui se plaint surtout des difficultés que rencontrent les cardinaux dans la jouissance de leurs nombreux bénéfices (nos 275, 318, 326, 375, 394, 713).

En France, on signale des conflits entre les officiers royaux et l'archevêque de Narbonne (n° 399), entre le sénéchal et l'évêque d'Agen (n° 582), entre les gens du roi et l'évêque du Puy (n° 691), entre le duc de Bourgogne et l'archevêque de Besançon, au sujet du droit de frapper monnaie (n° 217, 763) entre le duc de Bourbon et l'église de Limoges où l'on constate également des difficultés relatives à la régale (nos 562, 682). Une longue série de plaintes est, de même, adressée au roi de Majorque, au sujet des entreprises de ses gens contre l'église d'Elne (n° 717). En général, Clément VI n'hésite pas à porter ses plaintes, non seulement au roi lui-même, mais aussi, comme ses prédécesseurs, aux sénéchaux et au Parlement (nos 178, 261, 268, 582).

En même temps le système de fiscalité et de centralisation déjà développé très largement par Jean XXII, continue de produire ses effets. Dès le lendemain de son avènement, Clément VI se réserve, pour deux ans, le revenu d'une année de tous les bénéfices vacants *apud Sedem*. Au bout de ce terme, il prolonge pour deux ans encore les effets de cette réserve (nos 1 et 826). Le 6 février 1343, la nomination aux évêchés et aux monastères du royaume de Naples est, pour

Digitized by Google

deux ans, réservée au pape (n° 170). Le 5 mai 1343, il renouvelle toutes les réserves déjà portées par ses prédécesseurs, et y ajoute un décret visant spécialement toutes les églises du royaume de Sicile auxquelles on avait l'habitude de pourvoir par voie d'élection (nos 173, 174).

Le Comtat Venaissin est assez largement représenté dans le registre. Citons simplement ici la fixation des gages du préposé à la « Cour générale de justice » de cette province, et quelques lettres qui sont intéressantes pour l'histoire de la topographie d'Avignon (nos 453, 508, 661, 639, 642). Un procès de sorcellerie est mentionné au n° 481.

La publication parait excellente, comme on pouvait l'attendre de M. Deprez [1]. On remarque seulement qu'en dépit du titre de « lettres se rapportant à la France », c'est la chrétienté presque entière qui passe sous nos yeux. Il est visible que M. Deprez s'est senti, non sans raison, à l'étroit dans le cadre qui lui était imposé, et a tout fait pour l'élargir, sans qu'on sache bien quels principes il a suivis dans le choix de ses documents. Les historiens ne se plaindront guère d'un procédé qui met à leur disposition un plus grand nombre de textes qu'on ne pouvait l'espérer.

Louis Guérard.

Kr. Nyrop : Manuel Phonétique du Français parlé. Deuxième édition traduite et remaniée par E. Philipot. — Copenhague, E. Bojesen, et Paris, A. Picard, 1902; un vol. in-8° de viii-182 pages.

Commençons par remercier M. Philipot de nous donner une traduction de cet excellent livre, qui avait paru d'abord en danois, et qui méritait à tant d'égards de se répandre un peu chez nous. Le Manuel de M. Nyrop est en effet très simple et très savant à la fois : j'entends par là que l'auteur y a résumé avec une dextérité très sûre tout ce qu'il importe vraiment de connaître sur la prononciation actuelle du français. S'adressant, comme il le dit dans sa préface, « à ceux pour qui l'étude de la phonétique est un moyen, non pas un but », il a voulu que la science y restât, pour ainsi dire, à l'état latent. Point de considérations historiques à proprement parler, aucun étalage d'expériences de laboratoire : et malgré tout, on y sent à chaque page la griffe du maître, l'homme qui a réfléchi longuement sur l'évolution des sons et qui a étudié de près le mécanisme de leur formation. Joignez à cela que le livre est relativement court, d'une clarté

---

1. Au n° 233, il faut lire *s. Engracie* au lieu de *Eugracie*. Sainte Engrâce est le nom d'une sainte espagnole dont le culte s'est répandu dans le Sud-Ouest de la France.

Digitized by Google

parfaite, et que les matières y sont disposées dans l'ordre le plus logique. Il s'ouvre naturellement par un chapitre de théorie générale sur les organes de la parole; vient ensuite l'étude des consonnes, celle des voyelles, puis l'auteur envisage la syllabe, la quantité, les accents d'intensité et de hauteur, enfin les faits d'assimilation et de liaison. Nous sommes ainsi conduits, par des étapes bien ménagées, à nous figurer dans son ensemble ce que doit être la prononciation normale d'une phrase française. Sur chacun des points traités, M. N. a dit tout l'essentiel, rien de trop cependant, et ne s'est jamais perdu dans le détail. J'ajouterai qu'il n'a pas abusé des termes techniques, ce qui est un vrai mérite. Pour quiconque se sera bien mis dans la tête une douzaine de signes conventionnels, ce volume sera d'un bout à l'autre d'une lecture facile, attrayante même, car l'exposé toujours alerte est semé çà et là d'historiettes, de jeux de mots, de calembours, qui s'expliquent par notre façon de prononcer, et qui l'expliquent du même coup aux étrangers.

Quelles observations faire sur ce Manuel qu'on ne saurait trop recommander? A propos de l'*r* parisienne dite « grasseyée », M. N. écrit une page amusante et ironique (p. 46-48) : il triomphe facilement des définitions si diverses qu'ont données du « grasseyement » nos lexicographes et nos grammairiens. N'y a-t-il pas là cependant quelque exagération, et somme toute le terme d'*r* grasseyée est-il si mauvais, s'opposant à celui d'*r* roulée? Je ne le pense pas pour ma part, car il a une simplicité qui me plaît : le tout est de s'entendre, et de savoir qu'on désigne couramment par là l'*r* dite « uvulaire ». En revanche, M. N. a fort justement remarqué (p. 77) que nous avions d'ordinaire le tort, en France, d'appeler *a* ouvert et *a* fermé les sons qui s'entendent respectivement dans *patte* et *pâte :* une analyse physiologique, même sommaire, fait vite voir que le prétendu *a* fermé est en réalité plus ouvert encore que l'autre. Il nous faudra renoncer à ces dénominations que nous avions voulu faire cadrer avec celles de l'*e* et de l'*o*, car c'est une fausse fenêtre pour la symétrie : le plus simple serait d'appeler *a* palatal celui de *patte*, et *a* vélaire celui de *pâte*. Ceci posé, je ne suis pas tout à fait d'accord avec M. N. sur la façon dont il a distribué ces différents *a :* je ne crois pas surtout qu'on puisse noter de la même façon le groupe *wa* dans deux mots comme *moi* et *mois*. Il y a aussi, semble-t-il, une distinction à faire entre l'*a* de la terminaison *-ail* et celui de *-aille;* bref tous les exemples donnés dans ce passage ont besoin d'être un peu revisés. J'en dirai autant des pages (p. 64-71) consacrées à l'*e* muet : elles m'ont paru quelque peu diffuses, et je n'ignore pas combien la matière est fuyante, particulièrement difficile à maîtriser. Le Mémoire de M. Poirot (dont j'ai rendu compte ici même) a peut-être ouvert une voie nouvelle à l'observation phonétique, en insistant sur les différences de tonalité qu'éprouvent les voyelles contiguës à un *e* muet; mais tout cela n'est encore qu'à moi-

Digitized by Google

tié établi. — Tel qu'il est, le Manuel de M. Nyrop est excellent, je le répète, sous tous les rapports, il résume parfaitement les connaissances actuelles, et ne craint la comparaison avec aucun des ouvrages de ce genre. Ai-je dit qu'il était pourvu d'un appendice copieux (p. 145-166), où est expliqué *Comment se prononcent les lettres françaises?* Là encore on trouvera tout l'essentiel, mais aucun de ces termes vieillis ou techniques dont on n'a jamais l'occasion de se servir, et qui encombrent le gros ouvrage de Lesaint. En somme, ce livre sera un guide précieux pour les étudiants étrangers, surtout ceux de langue scandinave ou germanique, car il les mettra en garde contre de nombreux vices de prononciation. Mais en France aussi il pourra rendre des services d'un autre genre, puisqu'il est d'un maniement commode et d'une lecture facile : je le souhaiterais entre les mains de tous ceux qui, sans être spécialistes, veulent se rendre compte un peu scientifiquement des choses, et des progrès qu'a faits depuis vingt ans l'analyse des sons.

E. Bourciez.

— Le troisième volume des *Éléments d'archéologie chrétienne* de M. Horace Marucchi a été publié par la librairie Desclée (Paris, 1902 ; in-8°, p. xxxiv-532, avec de nombreuses gravures, 8 fr.). Il est consacré à l'étude des *Basiliques et églises* (anciennes) *de Rome*. L'introduction donne des notions sur la topographie générale de Rome au ive siècle. Le premier livre parle des « régions » ecclésiastiques de la ville, de l'origine de la basilique chrétienne en général, et comporte un chapitre spécial rédigé par M. Dufresne sur la liturgie des basiliques. Les livres suivants sont consacrés à l'examen individuel des églises : celles de Latran, de Saint-Pierre, de Saint-Paul-hors-les-Murs, de Sainte-Marie-Majeure occupent chacune un chapitre. Soixante-neuf autres églises, réparties selon les régions, sont étudiées dans le reste de l'ouvrage, qui se termine par une liste alphabétique de toutes les églises de Rome, au nombre de plus de trois cents. — J.-B. Ch.

— M. D. Dufresne qui a été le collaborateur assidu de M. Marucchi dans la rédaction de ses *Éléments d'Archéologie*, vient de publier à la même librairie un volume intitulé : *Les Cryptes Vaticanes, souterrain de la basilique de Saint-Pierre* (in-8°, pp. 128, avec 22 grav. et 2 plans. 2 fr.). C'est un guide du visiteur, concis et méthodique, à travers le vaste hypogée situé sous la basilique vaticane où se trouvent les tombeaux d'une vingtaine de papes et de nombrenx personnages célèbres. — J.-B. Ch.

— M. Victor Chauvin poursuit méthodiquement la publication de sa bibliographie arabe [*VI. Mille et une nuits* (troisième partie). Liège et Leipzig, in-8°, 1902, 204 pp.]. La *Revue* (1901, 1, 406 et 1902, 1, 32) a déjà dit qu'il faut considérer ce patient ouvrage, qui exige à la fois chez son auteur une érudition très étendue et un sens très fin du folklore, comme l'instrument de travail nécessaire de tous ceux qui toucheront de près ou de loin aux conteurs orientaux. L'information de ce nouveau fascicule est peut-être plus précise encore et plus étendue ; il contient, sur certains points de folklore général (not. p. 58, 72, 73 (Eau de Jouvence), 126, 168 s., 199), des notices qui sont fort précieuses. Sans doute on trouverait à

Digitized by Google

ajouter encore, mais ce n'en serait pas ici le lieu, et M. Chauvin promet un fascicule de supplément. La bibliographie arabe se rendra d'ailleurs incomplète elle-même en suscitant et en rendant possibles des études que sans elle on n'aurait même pas pu tenter. Elle facilitera grandement les recherches dans les littératures extrême-orientales influencées de bouddhisme, ainsi que le montrait la récente communication présentée par M. Chavannes à la Société Asiatique sur les contes chinois. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a donné la sanction d'une de ses récompenses (prix Delalande-Guérineau) à l'opinion unanime du monde savant. — M. G. D.

— L'étude de M. Paul Azan, *Recherche d'une solution de la question indigène en Algérie* (Paris, 1903, 83 pp. in-8°) est bien écrite, avec une connaissance sérieuse des hommes et des choses d'Algérie. La première partie, exposé des fautes passées et de l'état actuel, est fort bonne. M. A. est moins heureux avec les « solutions », qui sont parfois un peu vagues et contradictoires. Il faut approuver du moins sans réserve le projet d'organisation d'une administration spéciale des indigènes, et l'indication d'une politique qui saurait créer une élite intellectuelle musulmane. M. Azan ne semble pas être bien renseigné sur les services déjà rendus en ce sens par les médersas. — M. G. D.

— Sous le titre d'*Études sur l'Ancienne Poésie latine*, M. de la Ville de Mirmont publie chez Fontemoing un recueil formé de trois articles de la « Revue » de Bordeaux (*Livius Andronicus, le Carmen Nelei, le poète Laevius*) que j'ai signalés quand ils ont paru, plus deux articles de la « Revue Universitaire » et de la « Revue de Philologie » sur la *Satura* et sur la *Nenia*. Aux critiques qui lui ont été adressées de plusieurs côtés, l'auteur n'a fait que d'infimes concessions; il me paraît inutile d'entamer aucune discussion; il est par trop évident que je ne pourrais m'entendre avec M. de la V. de M. ni sur la méthode, ni sur la forme qu'il a adoptée; ce qu'il fait me paraît justement être la manière dont il ne faut pas écrire l'histoire de la Littérature latine. — É. T.

— Dans une étude publiée à Palerme chez R. Sandron (*De Juvenci poetæ amplificationibus*, 13 p. in-8°), et en s'appuyant sur l'édition Huemer du *Corpus* de Vienne, M. Fr. Vivona étudie Juvencus, « le premier des poètes chrétiens », puisque Commodien est moins un poète qu'un polémiste en vers. Ébert a jugé certainement avec trop de sévérité les quatre chants sur les Évangiles; M. Vivona cherche à caractériser la manière du poète en s'attachant à ses digressions, ses descriptions, ses imitations, ses indications psychologiques et aussi sa manière de faire intervenir les démons. — É. T.

— M. L. Bayard a choisi pour thèse latine : *De gerundiui et gerundii ui antiquissima et usu recentiore* (Insulis, typis Lefebvre-Ducrocq, MDMII; 61 pp. in-8°). Il a surtout étudié la question de sémantique. Il a bien mis en lumière le sens primitif, moyen réfléchi, de l'adjectif en *-ndus*. Cette démonstration n'est pas absolument nouvelle, voy. Riemann, *Syntaxe lat.*, 4e éd., p. 454, note 1. Mais elle est soigneusement présentée. Ainsi, elle vient, sur ce point, confirmer l'étymologie proposée par M. Louis Havet, qui considère l'adjectif gérondif comme un participe présent moyen. M. B. voit dans cet adjectif non précisément un présent, mais un participe de l'action imparfaite. Cette idée mérite d'être prise en considération; mais les preuves sont encore insuffisantes. Sur le gérondif (nom verbal), M. B. s'étend davantage; peut-être à tort. Car le gérondif est une création postérieure, l'adjectif verbal pris substantivement. Venu plus tard, il reçoit tous les sens qu'a pu acquérir déjà l'adjectif et il le suit dans son évolution. Il ne peut pas

Digitized by Google

nous renseigner directement. Je ne suis pas aussi sûr que M. B., que le sens d'obligation, de nécessité est, sinon le principal, du moins très ancien. Des trois types cités, p. 45, où il trouve cette nuance, deux au moins ne prouvent rien. *Miranda facta dicis* (Plaute, *Rud.*, 345) se traduit naturellement par : « Tu dis des choses étonnantes ». Il n'y a pas idée de nécessité dans *étonnantes* ; elle résulte donc du contexte. Dans les phrases comme *scyphos utendos dedi* (*Asin.*, 444), le verbe *dare* insinue l'idée d'une chose qui est à faire, l'idée de but. Reste la périphrase *liber legendus est* : je persiste à tenir le sens d'obligation pour un résultat de l'usage du verbe *esse* et de l'ensemble de l'expression : « Il y a lieu (à l'action) de lire le livre ». La critique que fait ici M. B. des explications de Dosson ne m'a pas convaincu et il me paraît facile de les fortifier. Ce que M. Bayard dit du sens futur acquis tardivement par les formes gérondives est intéressant. En somme, dissertation utile. — P. L.

— M. Otto Hupp croyait avoir retrouvé un des plus anciens monuments de la typographie dans un missel de la collection Rosenthal (*Ein Missale speciale, Vorläufer des Psalteriums von 1457; Beitrag zur Geschichte der ältesten Druckwerke* ; München, 1898, 30 pp. in-8°). Ce missel a des lignes entières refaites à la main; les initiales sont toutes manuscrites ; enfin les deux types de caractères employés se retrouvent parmi les sept du Psautier de 1457, l'imprimé daté le plus ancien. A ses critiques, M. Hupp répond par une nouvelle publication : *Gutenbergs erste Drucke, Ein weiterer Beitrag zur Geschichte der älteren Druckwerke* (München, Manz, 1902 ; 98 pp. in-8°). Il a trouvé en effet en 1900 à l'exposition Gutenberg à Mayence un autre missel, provenant de Saint-Paul de Carinthie et présentant les mêmes caractères. Or, ce missel contient une gravure sur bois certainement antérieure à 1450. Les erreurs liturgiques commises ne permettent pas d'attribuer ce missel à Fust. Les deux livres sont donc des essais de Gutenberg, et peuvent se placer entre 1444 et 1448, avant la Bible de 42 lignes. Les deux mémoires de M. Hupp sont accompagnés d'excellents fac-similés. — S.

— Quand une divinité porte un surnom, si celui-ci n'est pas immédiatement compréhensible, c'est, le plus souvent, qu'il cache une divinité locale dont une divinité étrangère et d'ordre supérieur a pris la place. Appliquant ce principe à l'Arthémis Orthia de Sparte devant l'autel de qui, chaque année, on fouettait au sang les éphèbes, M. Anton Thomsen (*Orthia, en religionshistorisk Undersögelse.* Copenhague, Klein, 1902. In-8° de 42 p.) par un raisonnement très serré et bien documenté, écartant successivement les différentes explications données jusqu'à ce jour, arrive à cette conclusion, juste, à mon avis, que, primitivement, Orthia était une déesse de la végétation et de la fertilité : partant, l'acte du culte accompli devant son image tous les ans, au printemps, n'avait d'autre but que d'assurer vigueur et force aux jeunes gens des deux sexes, ainsi que c'est le cas dans toutes les cérémonies et coutumes où la « Lebensruthe » a joué et joue encore un rôle, chez les anciens comme chez nos paysans. — Léon Pineau.

— L'Église, en Islande, n'a pas, comme dans la plupart des autres pays, rompu avec le passé païen : M. R. Meissner (*Die Strengleikar. Ein Beitrag zur Geschichte der altnordischen Prosalitteratur.* Halle a. S. Niemeyer, 1902. In-8° de 319 p. Pr. 8 m.), montre, au contraire, tout l'intérêt que le clergé a, dès le début, porté à la littérature nationale et l'influence qu'il a bientôt exercée, surtout en Norvège, par la traduction non de livres d'édification seulement, mais aussi d'œuvres courtoises, comme les « Lais » de Marie de France. La traduction de ces derniers (Ljódabók, Strengleikar), entreprise, comme l'on sait, à la demande du roi Ha-

Digitized by Google

kon, est, pour la première fois, soumise à une minutieuse comparaison avec le texte original, comparaison pleine d'intéressants aperçus et au cours de laquelle M. R. M. fait fort bien ressortir comment le traducteur inconnu a su accommoder des éléments étrangers aux conditions de son pays. Malheureusement, cela finit un peu court. Ce n'est cependant pas là ma principale critique. J'estime qu'il eût fallu prendre comme titre ce qui est le sous-titre et réciproquement. Le titre actuel, « Die Strengleikar », déroute le lecteur. Sur 300 pages il faut en lire plus du tiers avant d'arriver au sujet annoncé : tandis que l'ouvrage tout entier constitue une excellente contribution à l'histoire de la littérature en prose dans le Nord scandinave. — Léon Pineau.

— Le petit travail de M. Philip Schuyler Allen, *Studies in popular Poetry* (Tirage à part de « The Decennial Publications » de l'Université de Chicago, 1902) se divise en deux parties. Dans la première, l'auteur traite de l'atavisme dans la poésie populaire et, en particulier, dans le Volkslied. Je l'ai lue avec d'autant plus de curiosité que cette question touche de très près à une hypothèse qui m'est particulièrement chère. De fait, j'y ai trouvé des observations intéressantes. Malheureusement, je dois constater qu'au milieu des nombreuses références germaniques, je n'ai pas découvert la moindre allusion à certains ouvrages français, au livre de M. A. Jeanroy, par exemple, sur les « Origines de la poésie lyrique en France », où, cependant, que l'auteur le veuille ou non, l'idée qu'il développe se trouve tout au long (voir seulement l'Introduction). Le beau livre de M. Richard Steffens, *Enstrofig nordisk Folklyrik*, eût également mérité d'être mentionné. Ailleurs, M. Ph. Sch. Allen explique que la ballade de Lord Randal semble n'être que le développement d'une devinette. C'est, en effet, possible. Mais il n'eût été que juste aussi d'indiquer au moins la théorie de M. Victor Henry sur ce point. Si c'est par oubli que l'auteur n'a pas cité ces noms : soit ; si c'est par parti pris, comme cela semble être de mode en certains pays : tant pis... pour lui ! La deuxième partie est consacrée à l'influence du Schnederhüpfel sur H. Heine : influence certaine, mais qu'il ne faut tout de même pas exagérer. — Léon Pineau.

— C'est une idée excellente qu'a eue E. Th. Fr. Crane en publiant *les Héros de roman* de Boileau (Boston, Ginn and Co, 1902, in-16 de vi-282 p.) et en accompagnant le texte de ce dialogue d'une introduction et d'une série d'extraits consacrés à l'histoire du roman français au xviie siècle. Les attaques adressées aux extravagances de la littérature romanesque forment un chapitre particulièrement intéressant de l'introduction. Regrettons que l'auteur se soit interdit d'annoncer même Mme de La Fayette : il n'eût été que juste de voir dans son œuvre un assagissement réaliste des singularités persiflées par Boileau. La *Diane* de Montemayor est de 1542 (p. 50) ; quel lapsus égare Ronsard parmi les habitués de l'hôtel de Rambouillet (p. 59) ? — F. Baldensperger.

— M. Robert Launay fait bien de l'honneur à une poignée d'intellectuels en intitulant *Les Pères de la Démocratie* (Paris, Perrin, 1903, in-16 de xii-254 p.) un certain nombre d'essais sur Béranger, Courier, Carrel, Heine, Crémieux. Sauf A. Carrel, pour qui l'auteur conserve quelque sympathie, ils sont malmenés de la façon la plus dure et souvent la plus injuste ; et l'on s'étonne que ce disciple de M. Barrès, si sévère pour la médiocrité d'âme et de forme de Béranger, ne garde aucune indulgence pour le joli français de Courier ou le charme émouvant de Heine. — F. B.

— Le *Heine und Napoleon I* de P. Holzhausen (Frankfurt, Diesterweg, 1903, in-8° de viii-292 p.) ne se contente pas d'établir et d'expliquer les variations d'at-

Digitized by Google

titude de l'auteur des *Grenadiers* vis-à-vis du personnage de Napoléon, admiration absolue, doutes et réserves suivies d'un dernier accès d'enthousiasme. C'est une ample contribution à l'histoire de la « légende de l'aigle » en France, en Allemagne et dans les littératures occidentales. Il n'aurait pas fallu oublier de citer le « Napoléon raconté dans une grange » du *Médecin de campagne* de Balzac; en revanche, les *Espagnols en Danemark* de Mérimée, dont l'action est supposée se passer en 1808, ne sauraient être considérés comme une illustration du sort fait aux *anciens* officiers de l'Empire (p. 270). La date du 2 décembre 1852 (p. 218) ne convient pas tout à fait à l'événement que M. H. y attribue. — F. B.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 mars 1903.

M. Clermont-Ganneau présente les photographies des peintures, trouvées à Tripoli de Barbarie, qu'il avait déjà signalées à l'Académie dans une des précédentes séances.

M. Lair donne lecture du rapport de la commission du prix Berger. L'Académie adopte par un vote les propositions qui lui sont faites : 12,000 francs à la société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France; 500 fr. à M. Alfred Franklin, pour son *Histoire de la Bibliothèque Mazarine*; 1,000 fr. à M. Fernand Bournon, pour ses *Additions et rectifications à l'Histoire du diocèse de Paris de l'abbé Lebeuf*; 1,500 fr. à M. Viard, pour ses *Documents parisiens du règne de Philippe VI de Valois*.

M. d'Arbois de Jubainville revient sur une épitaphe trouvée dans le département des Bouches-du-Rhône et communiquée à l'Académie dans une de ses dernières séances. Cette épitaphe se compose de deux mots *Venitouta, Quadrunia*, le premier gaulois, le second ligure. On sait par Strabon que cette partie de la France était habitée par les Celto-Ligures, autrement dit par les Gallo-ligures, mélange de Gaulois et de Ligures. Cette épitaphe est gallo-ligure.

M. Héron de Villefosse communique une note où le R. P. Delattre annonce que le mur d'enceinte de l'amphithéâtre de Carthage a été dégagé sur toute sa longueur. On a pu ainsi constater que cette arène avait, à très peu près, la longueur et la largeur de celle du Colysée. Entre autres objets, on a trouvé dans les fouilles une inscription gravée sur une petite tablette de marbre : *Cn. Lurius | Abascanti | anus-voto | posuit libes | venator | Taelegeniorum.* — M. Héron de Villefosse rappelle à ce propos qu'un vase trouvé à Thapsus porte l'inscription : *Telegeni nika.* Du rapprochement des deux monuments il résulte que les *Telegenii* constituaient une famille ou une association possédant une troupe de *venatores* qui paraissaient devant le public dans l'amphithéâtre de Carthage.

M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts écrit pour inviter l'Académie à se faire représenter aux fêtes du centenaire de l'installation de l'Académie de France à la villa Médicis. — Une délégation générale est donnée par l'Académie à ceux de ses membres qui se trouveront alors à Rome pour le Congrès des sciences historiques.

M. Senart fait une communication sur l'histoire du mot *nirvâna*. — MM. S. Reinach, Clermont-Ganneau et Bouché-Leclercq présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 30 mars — 1903

JENSEN, Les mythes et épopées de Babylone, 2. — JOHNS, Le registre du cens du Harran. — PAASONEN, Les Mordves de Carataï. — Iliade, 1-12, p. MONRO et ALLEN. — THULIN, L'optatif dans Thucydide. — Demetrius, Du style, p. ROBERTS. — CONSOLI, L'auteur de la Germanie. — SANVISENTI, L'influence de Dante, Pétrarque et Boccace sur la littérature espagnole. — BORINSKI, Lessing. — ZABEL, La dramaturgie moderne. — D'ALMÉRAS, Avant la gloire. — LASSERRE, La morale de Nietzsche. — Louis HAVET, Gaston Paris. — ACHELIS, La virginité. — A. RÉVILLE, Vigilance de Calagurris. — SCERBO, L'Ancien Testament. — FEINE, Luther et le christianisme paulinien. — RITSCHEL, Les fondements de la moralité. — KAPP, La rémission des péchés. — Cyropédie, I, p. SCHUCKBURGH. — Rabelais, p. MARTY-LAVEAUX. — F. HENRY, Les Rubaiyat d'Omar Kheyyam. — PFEIFFER, L'Ondine de Fouqué. — ROMUNDT, La Religion de Kant. — L. GOLDSCHMIDT, Notes de Mellin. — HEIN, Psychologisme. — PIMODAN, Oran, Tlemcen, Sud-Oranais. — Académie des Inscriptions.

I. **Keilinschriftliche Bibliothek** herausgegeben von Eberhard SCHRADER. VI Band. **Assyrisch-Babylonische Mythen und Epen,** von P. JENSEN. 2. Hälfte. 321-588 pp. in-8 ; Reuther et Reichard, Berlin, 1901.

II. **Assyriologische Bibliothek,** herausgegeben von Friedrich DELITZSCH und Paul HAUPT, XVII.— **An assyrian Doomsday Book** by the Rev. C. H. W. JOHNS. 82 pp. XVII planches autographiées in-4° ; Hinrichs, Leipzig, 1901.

I. La première partie de l'important travail de M. Jensen a déjà été signalée dans cette revue (cf. année 1901, n° 28 pp. 25-26). Dans un nouveau volume, l'auteur complète son interprétation des Mythes et Epopées de Babylone par un commentaire justificatif qui remplit près de trois cents pages de petit texte. Le lexique assyrien avait rarement été l'objet d'une analyse aussi approfondie : rien de ce que touche M. J. n'est laissé dans l'ombre ou dans le vague ; tout est scruté et pesé avec soin, tout est discuté avec une logique d'une rigueur inflexible. Quelques-uns des sens qui paraissaient le mieux établis, ne résistent pas à cette critique si pénétrante et sur une foule de points le travail de M. J. renouvelle, complète ou précise notre connaissance de la langue assyrienne. Ce n'est pas que toutes les conclusions en puissent être acceptées sans réserve. Voici, par exemple, quelques points sur lesquels je me séparerais de M. J. : *amu* signifie « corbeille » non « baldaquin » (p. 361-362), *surinnu* « emblème » non « pilier[1] »

[1]. Le passage où ce terme figure, représente Marduk appliquant à la création de la terre ferme, les moyens employés par le paysan chaldéen pour dessécher un

Digitized by Google

(p. 530); *tarkullu* « mât » non « piquet ou s'attache le navire » (pp. 493-496); *parûtu* « marbre » non « albâtre » (p. 450); *râbu* « trembler, être ébranlé »[1] non « se tenir tranquille » (p. 513). Je me borne à ces courtes indications, ayant eu, ailleurs, l'occasion de traiter ces divers points plus longuement.

II. Les tablettes publiées et interprétées par le Rev. Johns dans la Bibliothèque assyriologique de Delitzsch et Haupt appartiennent à une catégorie de documents dont on ne connaissait encore aucun spécimen. Ce sont les fragments d'un registre du cens (*liber censualis*) pour le district de Harran en Mésopotamie, au VIIe siècle avant notre ère. Maisons, champs, pâturages, plantations, nombre des habitants, leur sexe et leur condition, en un mot tous les éléments nécessaires pour l'assiette de l'impôt y sont relevés avec soin. Sur la division administrative de l'empire ninivite, sur l'état quasi féodal de la société assyrienne, sur la condition servile des paysans, sur la vie rurale et les divers modes de culture, ces textes fournissent d'utiles indications que M. J. a fort clairement résumées. L'onomastique est fort intéressante : aux noms purement assyriens sont mêlés des noms de formation araméenne qui, par les éléments qui les composent, jettent un jour tout nouveau sur le panthéon mésopotamien. M. Johns a tiré un fort bon parti de ces textes : bien des points restent obscurs; ils exerceront sans doute longtemps encore l'ingéniosité des interprètes.

F. THUREAU DANGIN.

Die sogenannten Karataj-Mordwinen von H. PAASONEN. Helsingfors, 1902; in-8°, 51 pp.

A son retour par Sourgout d'un long voyage d'exploration linguistique, M. Paasonen a consacré, en 1901, un peu de son temps et de son activité au petit groupe ethnique dit des Mordves de Carataï. Aucun des savants qui étudient les langues ougro-finnoises n'était assurément plus capable que l'habile explorateur de la littérature populaire mordve, que le savant et perspicace auteur de *Die türkischen lehnwörter im mordwinischen* de nous fournir la solution définitive de la question des soi-disant Carataïs.

Car il y a une question des « Mordves Carataïs ». Des quatre peuplades mordves dont les slaves nous ont conservé les noms, deux, celles des Mokches et les Erzes, se sont maintenues jusqu'aujourd'hui, une autre, celle des Terioukhanes, a été complètement russifiée, tandis

---

marais (noter d'ailleurs que ce récit a dû être interpolé et qu'on peut reconstituer le texte primitif en supprimant tout ce qui n'est pas rythmé).

1. Cf. Thompson, *Reports*, p. LXXXI.

Digitized by Google

que la quatrième, celle des Carataïs, avait une destinée obscure, controversée et restait mal connue. Le grand Ahlqvist qui alla le premier la visiter en savant, la prit pour un groupe de Tatares qui auraient subi, en une certaine mesure, l'influences des Mordves; M. Heikel, se plaçant au point de vue ethographique, affirma qu'au contraire cette petite peuplade avait conservé (et non reçu) les habitudes et surtout les vêtements et motifs d'ornementation nettement mordves si remarquables en elle, et qu'elle se composait par conséquent de Mordves tartarisés. C'est à cette hypothèse que s'est rallié, sans trop dire pourquoi, M. Smirnov dans son ouvrage sur les Mordves (*Mordva*, istoritchesko-etnografitcheskii otcherk p. 114), et c'est elle que M. P. établit définitivement.

Les Carataïs qui ne sont pas plus de 1700 et habitent seuls ou mélangés les trois localités de *Carataï* (tatare : *Qara-taï*), *Mensitova* et *Chalane* [1] dans le district de Tetiouchi du gouvernement de Kazan sont appelés *Mordva* par leurs voisins russes et par leurs voisins tatares *Mouqchelar*, nom qu'ils se donnent eux-mêmes [2]. Tous parlent tatare exclusivement, mais considèrent les Tatares comme des étrangers et ne les admettent point, par exemple, à leur table. De plus leur parler se distingue de celui des Tatares, leurs voisins, par deux traits essentiels : la présence d'un certain nombre de mots particuliers, et un caractère phonétique propre.

Parmi ces mots qui leur sont spéciaux et constituent l'apport propre des Mordves au vocabulaire dont ils usent, il convient tout d'abord de signaler les noms des modèles d'ornementation et de parties du costume féminin : le caractère primitif de ces particularités ethnographiques se trouve ainsi confirmé fortement. Les autres termes originaux dans le vocabulaire sont des noms de parenté, noms dont on connaît l'importance et le caractère spécial qui les rend intéressants à la fois pour l'ethnographe et pour le linguiste. Enfin, point essentiel, certains de ces mots ont leurs correspondants corrects, aujourd'hui encore, dans les dialectes des Mokches ou des Erzes.

Pour la phonétique il s'est produit un fait des plus intéressants et que M. P. a fort bien mis en lumière. Le cadre général du tatare a été déformé, son champ d'articulation déplacé et rapproché de celui de la langue primitive. En voici deux exemples : les gutturales du tatare proprement dit sont prononcées soit au fond de la bouche soit sur l'avant du palais; mais dans le parler de Carataï, au *q* tatare postpalatal correspond un *k* médiopalatal, et au *k* tatare prépalatal un *k'* mouillé, par suite d'une sorte de glissement en avant de tout le système articulatoire, qui se trouve ainsi à la même place sensiblement

1. La forme de ces noms est celle qu'ils ont sur la carte de l'État major russe.
2. Le nom de « Carataï » est donc une appellation commode mais toute conventionnelle.

Digitized by Google

chez les Mordves de langue tatare que chez les Mokches ou les Erzes. De même le *w* tatare se trouve remplacé par le *v*, qui est mordve.

Tout cela démontre très ingénieusement et très fortement l'origine mordve des gens de langue tatare qui sous le nom de Carataïs ont excité tant de curiosité. Mais on ne saurait guère atteindre à plus de précision. Il est presque impossible de déterminer à quel peuple mordve ont appartenu les Carataïs, ou s'ils formaient un groupe spécial. Il est assez vraisemblable (très probable aux yeux de M. P.), qu'ils se composaient d'Erzes et de Mokches mêlés. En effet, les mots mordves conservés dans le parler de Carataï sont les uns erzes et les autres mokches. Mais que conclure pour le passé de l'absence actuelle et peut-être fortuite d'un mot dans une langue ?

Pour finir, M. P. fait justement remarquer que le parler tatare des Mordves de Carataï contient lui aussi de ces mots originaires certainement de la langue d'un peuple turc établi sur la moyenne Volga avant l'arrivée des Tatares. Ce peuple bien entendu reste à déterminer et le restera toujours peut-être. Mais la date des débuts de l'influence turque sur les Mordves qui devaient plus tard se tatariser est ainsi déterminée, et leur histoire linguistique élucidée aussi loin que possible avec une science et surtout une méthode qu'on ne saurait trop louer, mais qui n'étonnent ni de la part de l'auteur, ni de celle d'un élève de l'Université de Helsingfors.

Robert GAUTHIOT.

Homeri opera recognoverunt brevique adnotatione critica instruxerunt D. B. MONRO et Th. W. ALLEN. Tomus I Iliadis libros I-XII continens; tomus II Iliadis libros XIII-XXIV continens. Oxford, Clarendon, s. d., sans pagination (*Script. class. bibl. Oxoniensis*).

Ce n'est pas la première fois que M. Monro publie les poèmes d'Homère; il donne aujourd'hui le texte de l'Iliade, avec un choix de notes critiques [1], pour la collection de classiques d'Oxford. La préface, claire et substantielle dans sa brièveté, indique trois points principaux pour l'établissement du texte homérique. Il faut, dit-il, en premier lieu recueillir les témoignages des manuscrits et les soumettre à une sévère critique; secondement rechercher les leçons originales dans les travaux des critiques et commentateurs anciens, et pour cette question considérer surtout la diorthose d'Aristarque; enfin, si l'on veut remonter plus haut, essayer de retrouver les formes premières du langage épique. Mais ce dernier point, pour M. M.,

1. M. Allen a collationné le texte de plus de cent manuscrits, en a noté les variantes les plus importantes, et a réparti ces manuscrits suivant leurs affinités (v. la préface et le tableau des sigles : en l'absence de pagination, je ne puis citer autrement).

Digitized by Google

peut et doit même être négligé, car on ne peut rétablir toute l'Iliade en sa forme antique, et alors il vaut mieux s'en tenir à la tradition. Quant au texte lui-même, le vrai est celui que lisait Aristarque, parce qu'il reposait sur les anciennes éditions, témoins bien plus sûrs que nos manuscrits. En effet, quand nous avons l'opinion d'Aristarque, M. M. s'en écarte rarement. Ces principes sont excellents en tant qu'il s'agit d'une édition *ad usum scholarum ;* et néanmoins il est regrettable que les éditeurs ne s'entendent pas pour admettre dans le texte homérique des formes que la critique alexandrine n'y rétablissait pas, mais qui sont absolument rationnelles, et qui ne feraient en aucune façon un effet disparate. Je n'hésiterais pas, pour ma part, à écrire E 534 Αἰνεία(ο) ἕταρον au lieu de Αἰνείω, ce qui est d'ailleurs la leçon d'un certain nombre de manuscrits et ne dérouterait pas les élèves, ces formes en αο leur étant parfaitement connues. M 283 Homère a-t-il dit λωτοῦντα, comme le croyait Aristarque ? La plupart des manuscrits donnent λωτεῦντα, ainsi que l'édition de Marseille, qui a encore d'autres excellentes lectures. I 446 j'aurais désiré non seulement voir dans les notes l'excellente leçon ἠϐάοντα du Parisinus 2766, mais encore la trouver dans le texte : je me suis exprimé assez souvent sur les formes diectatiques pour n'avoir pas besoin de me répéter. Il ne s'agit pas, évidemment, de refaire un texte éolien d'Homère, puisqu'il y a de nombreuses parties ioniennes dans l'Iliade, et que (pour moi du moins) l'éolien d'Homère n'était pas celui que nous connaissons par la lyrique lesbienne ; mais il y a dans l'Iliade des formes qui, en réalité, ne sont ni éoliennes, ni ioniennes, et ce sont ces formes que je voudrais voir expulser d'un commun accord.

MY.

THULIN (Carl), **De obliqua oratione apud Thucydidem** (Acta Universitatis Lundensis, tome XXXVII et XXXVIII), Lundae, 1901-1902, 92 pp. in-4.

Cette étude de grammaire historique se rattache à deux dissertations, déjà anciennes, du professeur Cavallin, *De modis atque temporibus orationis obliquae apud Herodotum* (1877), et *De Xenophonteo temporum et modorum usu in enuntiationibus orationis obliquae* (1879-1880). M. C. Thulin a pensé que la syntaxe de Thucyde appelait, elle aussi, une enquête sur le même sujet, et il a cherché à dégager de cette enquête une vue plus juste de la valeur propre de l'optatif. La plus grande partie du travail consiste dans un classement méthodique des emplois de l'optatif, de l'indicatif ou du subjonctif dans les propositions indirectes, et ce classement est fait avec un soin qui ne laisse rien à désirer. En guise de conclusion, M. Thulin se borne à un tableau (*conspectus numerorum*), c'est-à-dire à des chiffres ; mais ces chiffres confirment, on le voit, la doctrine que l'auteur a exposée, au

Digitized by Google

début de son étude, sur la valeur de l'optatif dans le discours indirect (p. 1-6).

Am. Hauvette.

Demetrius, **On Style** (περὶ ἑρμηνείας), the greek text with introduction, translation, facsimiles, etc... by W. Rhys Roberts, Cambridge, University Press, 1902, 1 vol. de 328 pp. in-8.

M. W. Rhys Roberts nous avait annoncé ce livre dans sa récente édition des *Trois lettres littéraires* de Denys d'Halicarnasse (1901). Les deux ouvrages, composés suivant le même plan, méritent les mêmes éloges. L'auteur est de ceux qui ne ménagent pas leur peine : préface, introduction, traduction, notes critiques et explicatives, glossaire, bibliographie, index, planches phototypiques, rien n'y manque; et je dois encore ajouter à cette énumération déjà longue un feuillet curieux, inséré entre le titre du volume et la préface. Au recto de ce feuillet, M. R. a placé cette dédicace latine en beaux caractères épigraphiques : *Juventuti lucide scribendi et venuste studiosae hanc editionem;* et il a encadré cette inscription entre une citation d'Aristote (λέξεως δὲ ἀρετὴ σαφῆ καὶ μὴ ταπεινὴν εἶναι), et une autre de Denys d'Halicarnasse (ἐπτόηται γὰρ ἅπασα νέου ψυχὴ περὶ τὸν τῆς ἑρμηνείας ὡραϊσμόν). Au verso du même feuillet se lisent plusieurs pensées d'Aristote, de Milton, et cette phrase de Cicéron : *ad dicendum si quis acuat aut adjuvet in eo juventutem, vituperetur?* M. Roberts, on le voit, ne dissimule pas ses intentions : la rhétorique grecque n'est pas, à ses yeux, lettre morte; elle peut et doit servir encore de nos jours à tous ceux qui ont le souci de bien écrire et de bien parler. Cette préoccupation ne se marque d'ailleurs dans le livre de M. Roberts que par un besoin particulier de clarté : si l'auteur a songé en écrivant à l'éducation de la jeunesse, il n'a rien négligé pour imprimer à son œuvre un caractère scientifique, et il a réussi à nous donner une utile contribution à l'histoire de la critique chez les Grecs.

Am. Hauvette.

Dr Santi Consoli. Libero docente di letteratura e lingua latina nella R. Università di Catania. **L'autore del libro** « *De origine et situ Germanorum* ». Ricerche critiche, Roma, Loescher 1902. 133 pp. in-8°.

On ne gagne que sur les riches. Parmi eux, en fait d'auteurs, est naturellement Tacite, et il y a longtemps qu'il a été visé par les hypercritiques; d'habitude on lui conteste le dialogue; vouloir lui ôter la Germanie pour la donner à Pline l'ancien, est plus nouveau : c'est ce que tente un professeur de Catane, d'ordinaire très prudent et connu

Digitized by Google

jusqu'ici par de bons travaux sur les néologismes dans Pline le jeune, dans les Bucoliques et les Géorgiques [1].

Nous n'avons aujourd'hui que la première partie du travail. M. Santi Consoli compte y ajouter comme complément une étude sur le lexique, sur la syntaxe et le style des deux auteurs. Pour l'instant, il compare leurs idées. Cinq chapitres : 1° examen critique des renseignements que nous avons sur le temps où fut écrite et publiée la Germanie; 2° la Germanie dans la tradition des écrivains jusqu'au temps de la Renaissance; 3° la Germanie dans la tradition manuscrite; 4° la Germanie comparée avec l'histoire naturelle de Pline; 5° la Germanie comparée avec les œuvres de Tacite.

Rien qu'à l'énoncé de cette série, on sent que notre attention est appelée sur des points d'importance toute différente; le premier chapitre prime tous les autres; le second n'est qu'une transition pour passer au troisième chapitre; celui-ci est intéressant, mais je ne crois pas qu'on puisse en tirer rien de concluant : mettons que le manuscrit d'Enoch ou le manuscrit initial de la Germanie n'ait pas porté originairement le nom de Tacite et que ce nom ait été ajouté par les humanistes ; qu'il y ait eu là-dessus préjugé du Pogge, calcul ou illusion des moines détenteurs des manuscrits originaux ou en copie : pour la Germanie comme pour le dialogue, peut-on soutenir que l'argument soit décisif? De même pour les deux derniers chapitres. Que sur un pays assez mal connu, deux auteurs contemporains aient su et aient dit les mêmes choses, contingent assez médiocre d'ailleurs, quoi de plus naturel ? Les divergences de forme, de détails, d'orthographe que relève M. S. C., sont, comme preuves, insignifiantes; et quant à la différence de ton entre la Germanie et les autres ouvrages de Tacite, elle s'explique assez par le cadre et par le but de l'ouvrage : M. S. C. lui-même croit avoir le droit d'admettre que Pline, dans ses Guerres de Germanie dont nous aurions ici un extrait, pouvait s'exprimer autrement que dans son Histoire naturelle. Il est vrai que ceci ne paraît pas si clair et que la grande objection à faire à M. S. C. sera toujours qu'aucun lettré ne mettra jamais sur le même rang Pline l'ancien et Tacite. De l'un à l'autre il y a loin à tous les points de vue. Et la vérification est facile : Müllenhoff, dans sa *Germania antiqua*, a réuni à la suite du traité que la tradition attribue à Tacite tous les textes anciens qui touchent au même sujet; les extraits de Pline occupent là trente pages; quiconque passera de ces pages au traité lui-même ou inversement, aura, du premier coup, l'impression qu'il est impossible que les deux ouvrages soient du même auteur: voilà l'écueil sur lequel viendront inévitablement se briser toutes les thèses comme celle-ci, et cette conclusion, moins subjective qu'il ne semble, vaudra toujours contre tous les arguments. D'autre part, l'on ne gagne rien à laisser cette

1. Voir la *Revue* de 1901, I, pp. 28 et 477.

Digitized by Google

question de style pour nous représenter les deux hommes, leur vie, leurs idées, leur tour d'esprit, leurs préférences politiques : ce serait pis encore, et par ce côté, l'on ne comprendrait même pas qu'on établit ici aucune comparaison. Comment croire que le crédule, que le bon Pline ait été jamais capable, je ne dis pas de tels éclairs qui restent dans toutes les mémoires, mais simplement des vues élevées, du jugement libre et réservé qui se marque si vivement à la fin de la Germanie comme aussi en tant de pages du traité ?

Pour plus de clarté, j'ai couru au but et j'ai mis en pleine opposition le début et les conclusions de la brochure. Mais si l'on suit M. S. C. dans son argumentation telle qu'il la présente, que d'objections viennent à l'esprit ! Il y a dans notre texte de la Germanie des allusions à des faits postérieurs à la mort de Pline l'Ancien. M. S. C., pour s'en débarrasser, profite très habilement d'une hypothèse que M. Nissen[1], je crois, a proposée le premier et d'après laquelle Pline le jeune, en publiant les histoires de son oncle, y aurait fait des retouches. Si l'on admet ce procédé, les phrases gênantes deviennent des additions de l'éditeur ou des interpolations d'autre origine [2] : est-ce donc chose qui s'accordera si facilement ?

Ai-je besoin d'ajouter que M. Santi Consoli profite des lacunes qui se trouvent dans l'histoire et dans la chronologie du premier siècle et aussi des difficultés que présente l'interprétation de mainte phrase de Tacite pour tirer le texte à lui ; qu'il use et abuse partout du raisonnement *ex silentio*, le plus décevant qui existe ; qu'il tire de petits faits sans importance des conclusions que personne ne lui accordera [3] ?

En lisant comme en fermant le livre on remarque, non quelque chagrin, quel contraste forme ici le soin, l'exactitude du détail avec l'énorme erreur qui est au fond et où tout doit tendre. Que de travail dépensé en pure perte ! Voilà donc où peuvent aboutir les arguments habituels aux philologues ; il arrive que retournés, ils servent à étayer des paradoxes et aident un bon esprit à se tromper à plaisir [4].

Émile Thomas.

---

1. Voir surtout Rhein. Museum, XXVI (1871), p. 544 et suiv. Le rapprochement est de moi ; mais je suppose que M. S. C., très bien informé pour le reste, connaît aussi cet article.

2. Surtout naturellement la phrase du ch. XXXVII : *ex quo si... vincitur*, où il est fait mention du second consulat de Trajan ; phrase qui, d'après M. S. C., jure avec le reste du chapitre et trouble tout le raisonnement. M. S. C. relève cinq autres passages où les commentateurs s'accordent à trouver des allusions à des événements postérieurs à 79, et que naturellement il trouve moyen d'expliquer autrement.

3. Par exemple M. S. C. note que les Cimbres sont nommés sans les Teutons (p. 29, n. 1) ; que la Germanie ne contient pas d'allusions aux événements postérieurs au règne de Vespasien et passe brusquement au second consulat de Trajan (p. VII et p. 38 et suiv.) etc.

4. Pourquoi pas d'index bibliographique ? Les indications nécessaires pour comprendre certains renvois ne se retrouvent pas toujours facilement. — P. 65, à la fin

Digitized by Google

SANVISENTI (Bernardo). **I primi influssi di Dante, del Petrarca e del Boccaccio sulla letteratura spagnuola con appendici di documenti inediti.** Milan, Hoepli, 1902. In-8° de XVI-463 pages, 7 fr. 50.

Un des principaux attraits de ce livre consiste dans l'idée avantageuse qu'il donne de la forte culture scientifique reçue dans les Universités italiennes. Muratori serait ravi et les professeurs romantiques d'il y a cinquante ans seraient confondus s'ils voyaient la probité qu'elles enseignent à porter dans la critique. M. Sanvisenti entreprend d'étudier l'influence des *trecentisti* sur les vieux écrivains espagnols. On croirait que, cédant à une inclination bien naturelle, il va, non pas tant pour justifier la peine qu'il a prise que pour faire honneur à sa patrie, exagérer, si peu que ce soit, les services rendus par Dante, Pétrarque et Boccace aux ancêtres de Lope et de Cervantes. La tentation devait être d'autant plus grande que des savants espagnols penchent à leur égard vers un excès chevaleresque de gratitude. Or, M. S. s'applique surtout à montrer que sans doute d'assez bonne heure Castillans et Catalans ont lu et goûté les *trecentisti*, mais qu'ils avaient la tête encore pleine de nos trouvères et troubadours et qu'ils ont pris d'ordinaire aux maîtres italiens ce par où ceux-ci ressemblaient aux maîtres français. Franc. Impérial emprunte quelques détails à Dante, mais pour leur donner la couleur du *Roman de la Rose;* Ruy Paez de Ribera, que l'on croit son disciple dans le culte de Dante, doit à ses propres souffrances, et non à la Divine Comédie, l'énergie dont il peint la pauvreté; Ganzalo Martinez de Medina n'avait pas besoin de Dante pour attaquer les malversations de toute nature avec la vivacité de D'Ayala et de l'archiprêtre de Hita. Boccace a certainement confirmé dans leur humeur misogyne Alfonso Martinez et Juan Roiz, mais ils n'ont su lui prendre que la partie traditionnelle du *Corbaccio;* Mallol, Jordi, Ausias March laissent à Pétrarque, en l'imitant, tout ce qu'il a d'original. M. Sanvisenti n'a pas de parti pris; il relève dans un traité didactique de Canals tout un long passage de l'*Africa* du poète de Vaucluse; il soutient contre M. Menéndez y Pelayo, qu'Alonso De Luna a expressément imité et plus d'un endroit le *De claris mulieribus* de Boccace; mais son grand souci est de ne pas exagérer l'intérêt des rapprochements qu'il signale, dût le lecteur le prendre en mal et fermer le volume avant la fin. On doit toutefois reconnaître, non seulement qu'il a courageusement

---

de la première note, il eût fallu indiquer plus clairement qu'il s'agit de l'édition Hachette (dans la collection destinée aux professeurs), et de plus rectifier la date : lire 1875.—Tout ce qui est dit du texte de Quintilien p. 3, fin de la n. 7, est confus et inexact. La discussion sur le texte de la Germanie p. 18, en haut, me paraît bien peu solide. — Bien que M. S. C. ait indiqué pour Pline l'édition Jan Mayhoff, on voit (par ex. p. 110) qu'il n'a pas le dernier volume du dernier éditeur et qu'il en reste au texte de von Jan souvent fort différent.

Digitized by Google

fouillé les bibliothèques, qu'il connaît la littérature du sujet, mais qu'il met en lumière certains faits curieux, par exemple les compositions poétiques inspirées par la mort du marquis de Santillana, où l'on voit Dante, Pétrarque, Boccace célébrer à l'envi le défunt et Dante déclarer n'être connu que grâce à lui ! L'ouvrage est très bien imprimé, sauf que les parenthèses y sont remplacées par des points et virgules et que les notes sont renvoyées à la fin des chapitres; il promet en somme à l'Italie un bon hispanisant de plus.

Charles Dejob.

Geisteshelden, 34, 35 Band. — **Lessing,** von K. Borinski. Ernst Hofmann, Berlin, 1900 (ix, 196 pp. — xi, 230 pp. Chaque volume, 2 m. 40).

Il fallait un certain courage pour tenter une biographie de Lessing après le grand travail de M. Erich Schmidt, qui semblait avoir définitivement épuisé le sujet.

M. Borinski a eu ce courage et il convient de l'en féliciter. Il a trouvé le secret d'écrire une étude pleine de vie, dans laquelle abondent les aperçus nouveaux, les rapprochements ingénieux, les anecdotes intéressantes.

Son ouvrage se divise en quatre parties : 1° l'homme de lettres; 2° le poète dramatique et le dramaturge ; 3° l'archéologue et le critique d'art ; 4° le théologien. D'importantes notes bibliographiques terminent chaque volume.

A vrai dire, il est nécessaire, pour goûter le livre de M. B. de connaître déjà, et jusque dans le détail, la vie de Lessing. La biographie de l'écrivain est noyée dans l'étude de ses œuvres, et cette étude, il faut bien le reconnaître, est une apologie incessante. Lessing est un *Geistesheld*, un précurseur, un prophète, un saint. Il est le champion de l'indépendance politique (?) littéraire et religieuse de l'Allemagne. Aux yeux de M. B., Lessing n'a guère écrit que des chefs-d'œuvre. Sa logique est irréfutable, infaillible. Sa critique du théâtre français, son interprétation d'Aristote, ses théories sur la fable ont la valeur d'axiomes géométriques.

Au demeurant, M. B. quitte rarement le ton du polémiste et l'allure nerveuse, fébrile de son style fatigue assez souvent.

Au lieu d'allusions continuelles, parfois obscures, souvent étranges, aux querelles et aux questions du jour, on eût préféré un tableau de l'Allemagne littéraire et philosophique au milieu du xviiie siècle, et surtout une exposition plus claire et plus impartiale de la philosophie de Lessing. Au début de son étude, l'auteur nous apprend que le mérite capital de son héros est d'avoir épuisé le concept de religion, — et l'on ferme le second volume sans savoir nettement en quoi consiste cette religion à laquelle M. B. nous invite à donner notre adhésion.

Digitized by Google

Ces réserves faites, nous répèterons que les deux volumes de M. Borinski méritent d'être lus et étudiés par ceux qui connaissent déjà Lessing. Ils sauront aisément faire la part de l'exagération et du paradoxe et ils seront reconnaissants à l'auteur des horizons nouveaux qu'il leur aura ouverts.

Ernest-Henri Bloch.

Eugen Zabel, **Zur modernen Dramaturgie.** Studien und Kritiken über das ausländische Theater. 2. Auflage. Oldenburg und Leipzig, Schulze, 1903, 8°, p. 454.

M. Zabel a trouvé dans ses chroniques dramatiques les matériaux d'un volume sur le théâtre étranger en Allemagne. J'aurais souhaité qu'au lieu de se contenter de nous livrer tels quels ses anciens feuilletons, — sans qu'il nous en ait prévenus, le procédé saute aux yeux — il s'en fût plutôt servi pour composer son livre. Il nous eût ainsi épargné bien des redites inévitables et des détails qui ne pouvaient qu'intéresser le lecteur de la *Nationalzeitung*, au lendemain d'une première. Il eût aussi ajouté des développements qui auraient augmenté la portée de l'ouvrage en éclairant davantage certains points et en groupant les idées générales éparses un peu partout. En dépit du plan adopté, ou plutôt de l'absence de plan, son livre qui dans beaucoup de parties sera utile à consulter pour l'histoire du théâtre allemand contemporain, est partout d'une lecture attachante.

La France occupe plus d'un tiers du volume qui débute par de courtes études sur Scribe, Augier, Labiche, A. Dumas fils (p. 1-70). Le premier est certainement surfait; Augier avait droit à un portrait plus poussé et le talent de Dumas n'est pas apprécié avec toute la justice nécessaire. M. Z. juge de haut les dernières productions de notre théâtre et il n'a pas assez de dédain pour les œuvres de M. Sardou (p. 71-108); on peut même lui accorder qu'elles ne méritaient pas l'honneur des longues analyses et des critiques où il s'est complu. Un chapitre (p. 108-144) sur les tournées de nos acteurs et de nos actrices en Allemagne, très louangeur pour eux, nous intéresse surtout, comme d'ailleurs les autres feuilletons sur les artistes italiens, en nous faisant saisir sur le vif la différence de conception d'un rôle chez les comédiens allemands et les étrangers. Le dernier chapitre sur le théâtre français (p. 144-167) est réservé à un classique. Molière devient de plus en plus populaire sur la scène allemande. Il le doit en partie à la traduction de M. Fulda dont le critique loue justement l'excellence. Je ne cite que pour mémoire l'appendice où le *Cyrano* de M. Rostand est couvert de fleurs.

Le théâtre espagnol, russe, hongrois, indien, norvégien et anglais défile ensuite rapidement devant nous (p. 168-324). Ce sont surtout des expériences tentées par les directeurs des théâtres de Berlin, sou-

Digitized by Google

vent d'ailleurs des reprises d'anciennes représentations. M. Z. nous renseigne sur ces tentatives vieilles et nouvelles, sur la valeur des traductions et adaptations, et sans être de première main ni très abondantes, ses indications sont utiles. A signaler une assez longue étude sur les drames de jeunesse d'Ibsen et son *Gabriel Borkmann* (p. 227-259).

Les pages les plus nourries et pour des lecteurs français les plus neuves peut-être se trouvent dans la dernière étude, sur les comédiens italiens en Allemagne (p. 324-445). Les principaux rôles d'Adélaïde Ristori, de Rossi et de Salvini, de la Duse et de Zacconi — je m'en tiens aux plus grands — nous sont détaillés avec le soin le plus exact et appréciés par un homme d'un goût très large, ayant une longue expérience de la scène, chez qui seulement l'admiration parfois étouffe la critique — pour la Duse en particulier [1].

L. Roustan.

M. H. d'Alméras, **Avant la gloire**, 2e série, Paris, in-18, Société française d'Imprimerie et de Librairie, 1903.

De ce livre se dégagent maintes impressions; et que l'auteur, à qui je n'en ai point assez à adresser, veuille bien regarder cette phrase comme un compliment! Il y paraît, en effet, documenté et spirituel. Seulement, — il y a un seulement, — la documentation est banale et semble faite à coups de ciseaux, et l'esprit sent sa recherche et son reportage. Ce n'est pas une œuvre, mais une *œuvrette* assez agréable par plaques, dont la lecture serait facile sauf que, de ci de là, l'on retrouve Jacquot de Mirecourt et que, de là de ci, l'on est persécuté par la préoccupation du *trait* à jet continu. C'est l'histoire des débuts, — est-ce bien une histoire? — de Rochefort, Audebrand, Ranc, Maret, Cassagnac, Drumont, Bergerat, Clémenceau, Verne, les Margueritte, Foley, Brûlat. Ne croyez point que je suis servilement la table des matières! J'ai lu jusqu'au bout le livre de M. d'A., et la preuve c'est que j'y ai fait quelques découvertes. Exemples : un inconnu a acclamé Henri Rochefort, (p. 35); — Phi-

---

1. Je relève en terminant quelques inadvertances qui ne devraient pas se trouver dans une seconde édition dont la mise à jour d'ailleurs a été négligée. P. 23 l'*Heptaméron* n'est pas contesté à Marguerite de Navarre et le nom de Marguerite de Valois est réservé à un autre personnage, à l'auteur des Mémoires; p. 27, le théâtre d'Augier est en 7 volumes et non en 8; p. 31 et 162, une citation fausse; p. 37, *Les Effrontés* sont de 1861 et non de 1863; *le Fils de Giboyer* est de 1862 et non de 1864; p. 147, la raison du changement de nom d'Arnolphe dans l'*École des femmes* est mal indiquée; p. 154, la critique du vers traduit par Fulda porte à faux et M. Z. fait un contre-sens; p. 315, le maître Guérin d'Augier est un notaire et non un *avocat*. Il y a des titres mal cités, p. 49, 50 et 114. Enfin les fautes d'impression fourmillent, les unes gênantes, les autres plaisantes, comme à la première page, la production de Scribe qualifiée de *furchtbar* pour *fruchtbar*.

Digitized by Google

libert Audebrand a fait des vers (p. 39), qui ne sont plus de lui, (p. 287); — Ranc a mis pour s'évader de Lambessa des souliers trop étroits, (p. 63); — Paul de Cassagnac s'est battu plusieurs fois en duel; — Edouard Drumont a trouvé dans l'antisémitisme une mine littéraire féconde; — Emile Bergerat a été atteint du *delirium scenicum*, (pp. 139, sqq.); — et la France a dû la découverte de Cyrano de Bergerac, qu'elle ignorait absolument, à Edmond Rostand, (p. 204). Il avait bien été produit un in-8° de VIII-400 pp. intitulé *Savinien de Cyrano de Bergerac*; mais peut-être n'est-il pas question, dans les *brochurettes* où se documente M. d'A., des in-8° de cette taille, que se gardèrent bien d'ignorer, et avec raison, M. Rostand et M. Coquelin, son glorieux interprète. Pour faire court, l'auteur de *Avant la Gloire*, estime que presque tous les hommes sont des imbéciles, (p. 208), constatation qui n'est point pour me déplaire; car je ne suis pas éloigné de cet avis.

Tel quel, son livre, qui a de graves défauts, a d'indéniables qualités. Il ne manque pas de finesse et même d'érudition parfois: je n'en veux pour témoignages que les pages consacrées au Pierrot de nos pantomimes (214, sqq.); — une connaissance approfondie du cœur (!) des éditeurs, A. Colin, (p. 237), Perrin, (p. 245); — ce qui est pour instruire les débutants; — quelques lignes d'observation malicieuse sur *les Cornalines* de Charles Foley, (p. 252); etc... Et ce sont ces qualités sans doute qui ont poussé la critique « à apprécier la première série » de M. d'Alméras « avec une bienveillance » dont il marque sa reconnaissance dans son *Avant-Propos*. Je désire, à l'occasion de la deuxième série, m'être acquis, moi aussi, quelque droit à cette reconnaissance.

Pierre BRUN.

Pierre LASSERRE. — **La morale de Nietzsche**, 1 vol. in-8° de 159 pp. Société du Mercure de France, 1902.

Nietzsche n'est pas un vulgaire héraut de l'anarchie. Sans doute, « cet esprit positif semble, au regard d'un examen superficiel, se rencontrer en une commune fureur de destruction avec les esprits du type le plus opposé. » Mais tandis que « le révolutionnaire attaque les institutions établies, parcequ'il les juge attentatoires à la liberté de de l'individu, Nietzsche veut les ruiner parce que tout y est disposé de façon à entraver l'action des hommes capables de créer des buts à la vie ». — Reconnaissant dans ce problème d'organisation de l'autorité le « centre des préoccupations » de Nietzsche, croyant cependant « devoir tempérer sa doctrine juste dans ses principes, mais exprimée parfois avec une brutalité allemande, par un correctif attique et français dans le sens de l'humanité », M. Lasserre avait écrit *sur la Hiérarchie*

Digitized by Google

un article qu'on retrouvera dans l'appendice de son présent volume avec un chapitre sur *Nietzsche en France*, un autre sur la *Méthode de Nietzsche*, que l'auteur appelle « une simple note sur l'impertinente méthode de critique historique de N., comparée avec la consciencieuse et lourde objectivité des philologues allemands ». Le début de cette note nous rappelle que la découverte du principe d'anarchie « qui se cache dans tout ce que l'Europe du XIXe siècle divinise », fut l'événement décisif de la vie intellectuelle de N. et lui révéla sa méthode. Cette méthode « dépend du principe de philosophie naturelle : que toutes les fonctions de l'être vivant sont au service de sa volonté de vivre et que celle-ci, chez l'homme, a autant d'influence sur la pensée que sur l'estomac ».

Dans le corps de l'ouvrage, M. L. va, dès l'abord, au centre de la question en montrant l'importance attachée par Nietzsche aux mœurs, « signe de toute civilisation », et son admiration pour les cultures classiques : « Plutôt n'importe quelles mœurs que pas de mœurs. L'homme moral, c'est l'homme discipliné, châtié. La première œuvre d'art de l'homme, c'est l'homme. » De là, la grande valeur de l'acquis, de la tradition : « Tout ce qui est bon, est héritage ». Ce mot du *Crépuscule des Idoles* suffit à faire comprendre l'attitude de N. vis-à-vis des grands principes de la Révolution, des idées anglaises et de l'Encyclopédie, qui les vulgarisa : « La doctrine de l'égalité, lit-on dans le *Crépuscule*, mais il n'y a pas de poison plus vénéneux ; car elle paraît prêchée par la justice, lorsqu'elle est la fin de toute justice ». M. L. en conclut (p. 30) : « N. est du côté des Montaigne, des Hobbes. Il sait que rien n'a commencé que par l'énergie, qui ne connaît d'autre loi qu'elle-même. Il y a, à la racine de la vie, une impulsion initiale qui la pousse à se faire place, à prévaloir. *La vie est, en son principe, Volonté de puissance.* » Le deuxième point capital du développement nous fait toucher du doigt les manifestations de cette Volonté, non plus comme formule d'explication cosmique, mais dans l'histoire de l'homme, où « elle est la cause première de tout ce que l'industrie a ajouté à la nature » et, spécialement, du Bien et du Mal. Car « tout critère d'estimation morale est, au fond, un moyen de s'assurer la grandeur ». *Ainsi naît la Morale*, morale de maître chez les Romains, d'esclave chez les Juifs. Le parallèle entre les deux morales forme le troisième point et s'achève par la citation du fameux passage de *Par de là le bien et le mal*. Mais la morale des maîtres a deux aspects : dans les âges barbares, elle est « l'énergie brute, l'énergie pour elle-même » ; les âges polis au contraire donnent naissance à la morale des peuples artistes qui « plus heureux et mieux doués, ont pu s'épanouir », et dont « l'élite au moins n'a plus besoin de s'appuyer sur des autorités surnaturelles pour se rester fidèle ». Civilisée, la vertu devient un jeu, prend « des formes agiles et promptes, se manifeste par le tact et le goût... L'homme a acquis, au prix d'une disci-

Digitized by Google

pline séculaire, l'aisance et la liberté des mouvements, de nobles loisirs... C'est l'origine et la raison d'être de l'art, glorification de l'homme, fleur de la morale des maîtres ».

M. L. décrit ensuite (p. 73) comment les Juifs ont renversé les valeurs morales : « Ce n'est rien que de haïr. Mais faire taire sa rancune, tourner lentement la civilisation et déposer dans la source où elle s'alimente un poison mortel : le souci de l'invisible, la terreur d'être mauvais et stérile ! » Il nous introduit dans les arcanes de la pensée mystérieuse de Nietzsche. Il nous explique son attitude vis-à-vis de la science, « la première et la plus honorable des fonctions de subordonné ». Les sciences sont serviles parce que spéciales et qu' « est spécialité tout emploi de l'intelligence qui ne se rapporte pas immédiatement à la morale, à l'homme ». Achevant le tableau de la mentalité servile, M. Lasserre évoque la philosophie servile sous ses deux faces : métaphysique scolastique et idéologie politique moderne. L'art qui correspond à cette philosophie est le Romantisme, qui atteint son apogée dans Victor Hugo et Wagner. Mais il faut lire le parallèle final entre le Romantisme et le Classicisme; on ne regrettera pas de se laisser aller à la chaleur communicative que dégagent ces pages si vivantes.

TH. SCHOELL.

— On nous permettra de reproduire ici le discours prononcé par M. Louis HAVET aux obsèques de Gaston Paris; aucun journal, aucune revue ne l'a encore donné in-extenso. « Si on me demande à quel titre je viens parler ici, je dirai que je représente ceux qui ont eu le bonheur d'être les élèves de Gaston Paris, mais qui ont consacré leur vie à des études autres que les siennes. Je pourrais répondre aussi que si je suis à cette place, c'est que la douleur se soulage à exprimer l'admiration et la tendresse. Je me rappelle qu'en un moment où j'avais à Gaston Paris une obligation particulière, je lui offris une brochure insignifiante avec cet envoi d'auteur : Au maître, au patron, à l'ami, et à l'*anima cortese*. Dans cette salutation de Dante à celui qu'il appelle le bon maître, j'enfermais l'idée qui, par-dessus toute autre, unit ici nos tristes pensées. Car ce que nous pleurons, ce n'est pas seulement le savant et le professeur. Ce n'est même pas, tout d'abord, l'ami incomparable, si délicat à pénétrer dans l'âme d'autrui, qui savait cultiver et flatter en chacun ce qu'il voyait en lui de meilleur, qui aidait les jeunes avec la bonté d'un père et la simplicité d'un camarade, et qui, dans ces jours terribles qu'on n'oublie jamais, et qui peu à peu font de notre mémoire un cimetière, trouvait les mots qui bercent et apaisent. Tout cela ne vient qu'au second rang. Pour ma part, j'ai commencé à aimer Gaston Paris dans un temps où je ne lui devais rien encore, où je ne me doutais pas que je pusse jamais me dire son ami, où j'étais d'ailleurs incapable de mesurer sa maîtrise et de pressentir l'action qu'il exercerait sur la pensée savante de ce pays et de l'univers. Mon instinct novice a été d'emblée à lui, comme l'œil à la lumière. Et il me semble que l'objet principal de notre deuil n'est ni la blessure des cœurs, ni une science décapitée, ni la France, amoindrie d'un fils plus filial que tout autre, et qui a fait plus que personne

Digitized by Google

pour réveiller toute la poésie des ancêtres, le son de leur voix, leur sentiment et leur pensée. Il y a pis encore que ce multiple désastre; il vient de disparaître une nature unique, un équilibre exquis des facultés les plus hautes, où l'on n'aurait pu dire ce qui était le plus noble, de l'esprit ou bien du cœur. Soudain s'est évanoui un charme que les années n'avaient pu vieillir, et qui serait demeuré printanier jusque dans l'hiver de l'âge. Déjà je ne sais plus, ou je ne veux plus savoir, combien les cheveux de mon cher maître avaient blanchi, mais je vois et je verrai toujours ce sourire, qui à soixante ans restait plein de la candeur première. La cruauté de la mort semble avoir saisi Paris dans sa fleur, comme le jeune naufragé, en qui, dit le poète grec, les flots mouvants ont effacé la beauté de la jeunesse. Dans l'ordre de la science, Gaston Paris était un génie. J'emploie exprès ce grand mot, qui ne se dit guère que des poètes, des capitaines et des géomètres, et ce n'est pas l'affliction d'aujourd'hui qui me le suggère. Il y a une vingtaine d'années, je me rappelle avoir discuté avec un autre très cher maître, aujourd'hui disparu, si le terme de génie était applicable aux qualités qui rendent supérieur un critique, un linguiste, un déchiffreur, un commentateur. Et comme la question ne pouvait se résoudre par la théorie, nous y répondions *oui*, Bergaigne et moi, en invoquant comme preuve l'exemple de Paris. C'est parce qu'il était un génie qu'il a fécondé d'autres études que les siennes. A ses leçons romanes, Beljame venait apprendre comment on doit publier Shakespeare; Psichari, par l'histoire du vieux français, s'orientait dans la phonétique byzantine. Dans le *Saint Alexis* de Paris, livre où il semblait ne remuer que de la poussière française, j'ai puisé des enseignements, les plus précieux que j'aie jamais rencontrés, sur l'art d'exploiter les manuscrits latins. Lui-même, d'ailleurs, savait tout et aurait pu tout enseigner. Mieux que personne, il sentait qu'il y a une science, et non pas des sciences. A vingt-cinq ans, il fut un des fondateurs de la *Revue critique*, qui renouvela chez nous, en bloc, toute l'atmosphère de toutes les études historiques et philologiques, sans distinction de spécialités et de filières. Le génie se manifestait chez lui par un signe qui m'a souvent frappé. Jamais je ne l'ai vu lire un livre : le livre était déjà lu, compris, jugé, digéré, et ce qui s'y trouvait d'utile alimentait déjà et vivifiait la pensée du maître. Jamais je ne l'ai pris en flagrant délit de travail : l'œuvre était faite. Sa mémoire était aussi prodigieuse que certaines autres qui ne sont que des mémoires ; la rapidité de son jugement était une divination. La vigueur et la netteté de la pensée étaient liées à la droiture du cœur. Nul Français n'a été plus passionné pour tout ce qui était l'âme de la France, plus amoureux non seulement de nos chefs-d'œuvre de tous les âges, mais des premiers balbutiements de la pensée nationale, et aussi des chansons qui vivent encore sur des lèvres françaises ; sa critique, pourtant, habitait la région où les patries se confondent. Dans l'enseignement qu'il nous donnait, et par la parole et par la pratique, le vrai avait son double aspect, celui du savoir et celui de la morale. Lui-même a expliqué à quoi le goût du vrai doit servir; les hommes sont divisés, nous disait-il dans un banquet, par les vérités dont ils se croient possesseurs, mais la recherche de la vérité les unit. Il savait la solidarité nécessaire du mensonge avec l'outrage et l'injustice. On pouvait deviner, à l'entendre dans sa chaire, l'homme pour qui tout spectacle d'iniquité et de fraude serait une souffrance aiguë et personnelle. Il a été au Collège de France, à l'École des Hautes études, pendant bien des années, le même idéaliste qu'il était il y a huit jours, le 4 mars, veille de sa mort, dans une leçon enfantine, où ce tendre père enseignait à s'amuser de Don Quichotte, mais à ne pas se moquer de lui. Le plus beau des enseignements, c'est de laisser de soi un souvenir qui coûte des larmes, et qui

Digitized by Google

pourtant réconforte. C'est plein d'un tel souvenir que je dis adieu à mon maître bien-aimé. »

— L'étude de M. H. Achelis sur les *Virgines subintroductæ* (Leipzig, Hinrichs, 1902; in-8, viii-75 pages) est d'un très grand intérêt, à raison de l'originalité, de l'érudition et de la sagacité critique avec lesquelles y est traité un point fort délicat de l'ancienne discipline ecclésiastique. L'auteur montre bien que ce qui, depuis le milieu du iiie siècle, a été considéré comme un abus, avait été d'abord un usage qui remonte aux tout premiers temps du christianisme et qui pourrait avoir même des antécédents non chrétiens. M. A. pense que le passage de Paul, I Cor. vii, 36-38, ne concerne pas le père qui a une fille vierge et qui peut se demander s'il la mariera, mais le chrétien qui a été constitué gardien d'une vierge chrétienne, et qui rencontre des difficultés morales dans cette situation. Les raisons alléguées contre l'interprétation communément reçue ont quelque valeur; mais on peut dire aussi que celles qui appuient la conclusion de M. A. ne sont pas péremptoires. — A. L.

— On ne lira pas sans profit la conférence de M. A. Réville sur *Vigilance de Calagurris* (Paris, Leroux, 1902; in-8, 52 pages, avec un rapport sommaire sur les conférences de la Section des sciences religieuses, à l'École pratique des Hautes Etudes, pour l'année 1901-1902). Tableau très vivant et bien éclairé de la carrière et des idées d'un adversaire de l'ascétisme monastique, aux environs de l'an 400. — A. B.

— Le travail de M. F. Scerbo sur l'Ancien Testament et la critique contemporaine (*Il Vecchio Testamento e la critica odierna*; Florence, 1902; in-8, iv-115) a été publié d'abord dans les *Studi religiosi*, revue catholique où l'on s'efforce d'initier le clergé italien aux méthodes et aux résultats de la critique historique. M. S. se tient sur la défensive, et, dans un exposé un peu confus, redresse ou veut redresser certaines conclusions qui ont été formulées sur des points particuliers de critique littéraire, ou de critique purement textuelle, ou de métrique biblique. — A. L.

— C'est un thème cher aux théologiens protestants que la restauration du christianisme paulinien par Luther. M. P. Feine, dans le discours qu'il a tenu, le 31 octobre 1902, comme doyen de la Faculté de théologie de Vienne, traite le sujet avec beaucoup de compétence, et, à ce qu'il semble, sans exagérer les points de contact entre la doctrine de l'Apôtre et celle du grand réformateur. — F. G.

— Les considérations critiques de M. O. Ritschl sur les fondements de la moralité (*Wissenschaftliche Ethik und moralische Gesetzgebung*; Tübingen, Mohr, 1903; in-8, 43 pages) laissent une impression assez vague. L'auteur nie qu'il y ait une science de la morale, ce qui peut s'entendre, si l'on veut signifier que la moralité ne s'enseigne ni ne s'apprend à la façon d'une science, mais ce qui aboutirait à priver la morale de tout appui rationnel, si l'on veut dire que l'observation ne peut déduire du fait moral une philosophie de la moralité. La tendance de M. R. est à exagérer le caractère individuel de la morale, bien qu'il voie très bien que la moralité est un attribut de l'homme social. Il fait ressortir, en terminant, l'identité de l'idéal religieux et de l'idéal moral dans le christianisme. Mais l'idéal chrétien est-il quelque chose de si absolu qu'il suffise d'en prononcer le nom pour résoudre le problème moral? — H. M.

— La conférence de M. W. Kapp sur la rémission des péchés (*Die Predigt der Sündenvergebung nach ihren religiös-sititchen Beziehungen*; Tübingen, Mohr, 1903; in-8, 40 pages) est un chapitre assez bien conçu de théologie protestante et de psychologie religieuse, — H. M.

Digitized by Google

— M. Shuckburgh, qui a déjà donné à la collection *Pitt Press Series* plusieurs livres d'Hérodote, vient d'y publier le premier livre de la *Cyropédie* de Xénophon (*Xenophon Cyropædeia* book I with introduction and notes founded of those of Holden, and a complete vocabulary. Cambridge, University Press, 1902 ; xx-156 p.). L'édition est destinée plus spécialement aux commençants ; le texte et celui de feu Holden, ainsi que les notes, qui ont été çà et là abrégées ou modifiées en vue de la clarté. Les élèves y trouveront de nombreux secours, trop nombreux peut-être, car certaines notes me semblent superflues, se bornant à répéter des traductions qui sont dans tous les dictionnaires. Des renvois fréquents à la *Grammaire grecque* de Goodwin, et aux *Modes et Temps* du même, sont bien faits pour être utiles, quoique je craigne qu'ils ne soient guère mis à profit : les élèves sont les mêmes partout, et s'ils lisent — pas toujours — une explication grammaticale donnée en note, ils ne prennent guère la peine de chercher dans les grammaires. Ils devront au moins lire l'introduction, qui est bien faite, apprécie justement la *Cyropédie*, en caractérise exactement la tendance, et a le mérite de ne pas être trop longue. — My.

— Avec les tomes V et VI, qui contiennent le Glossaire, la Table des noms propres et une bibliographie, *l'édition de Rabelais*, en six volumes, à laquelle le regretté Marty-Laveaux n'a cessé de travailler pendant trente ans (le premier volume a paru en 1868) se trouve achevée et complétée (Lemerre 1903). La mort l'a surpris avant qu'il fut arrivé au but : mais la publication a été continuée par Petit de Julleville, lui-même prématurément frappé, et terminée par M. Edmond Huguet. On a trouvé dans les papiers de Marty-Laveaux le glossaire entièrement fini jusqu'à la lettre P. Pour le reste, les matériaux étaient déjà réunis. Il est inutile d'insister sur l'utilité de ce glossaire. On sait que de tous les écrivains français Rabelais est celui qui a la langue la plus riche et la plus originale. Ce Lexique énumère les mots et renvoie aux passages caractéristiques où ils se trouvent ; il ne donne pas de définitions ni d'étymologies, c'eut été un nouvel ouvrage ajouté au précédent. Mais en notant les différents emplois et en replaçant le mot dans son contexte, il fait tout le travail préparatoire nécessaire. Marty Laveaux a été l'un des premiers à comprendre que pour édifier un dictionnaire complet de la langue française, il fallait d'abord faire ce qu'il a fait lui-même, d'abord en 1858 pour Corneille, et postérieurement pour Rabelais. La persévérance, l'abnégation, l'amour de notre langue ont été les traits distinctifs de cette vie de savant. On ne pourra travailler utilement sur la littérature du seizième et dix-septième siècle sans se reporter à ses ouvrages. — B.

— Fernand Henry, auteur d'une traduction en vers des *Sonnets* de Shakspeare, vient de faire œuvre de fin lettré en publiant une traduction en quatrains des *Rubáiyát d'Omar Kheyyám* d'après la version anglaise d'Ed. Fitz Gerald (Paris, Maisonneuve, 1903, in-16 carré de lxxvi-206 pp.). La sagesse du poète astronome persan — pessimisme corrigé par un *carpe diem* souriant — est heureusement formulée dans ces aphorismes poétiques d'une ornementation tout orientale. M. Henry, çà et là, s'écarte de la version de son intermédiaire anglais : et l'on ne peut dire que *cheek* traduit par *mantille*, ou *credit* par *joie à venir*, ou le dernier vers du n° xxvi, aient toute la saveur du texte de Fitz Gerald : il faut dire qu'une singulière difficulté résultait, pour le traducteur français, du type prosodique adopté par lui et de l'abandon du vers blanc. De bonnes notices et un ingénieux commentaire accompagnent les *Rubáiyat* et en facilitent l'accès au lecteur occidental. — F. Baldensperger.

Digitized by Google

— Dans tout le fatras romantique de Fouqué l'oubli n'a guère épargné que son joli conte d'*Undine*. M. Wilhelm Pfeiffer lui a consacré une solide et agréable étude (*Ueber Fouqués Undine*. Heidelberg, Winter, 1903. In-8°, p. 169), qui nous renseigne sur la composition et les sources de l'œuvre. C'est le *Liber de nymphis*, etc. de Paracelse qui appela l'attention de Fouqué sur la légende du chevalier de Stauffenberg, mais qui surtout lui suggéra le motif psychologique dont le conte s'inspire. M. P. étudie en détail cette légende dans ses origines, sa rédaction et ses imitations. Je ne sais pas si les folkloristes lui donneront raison sur l'évolution qu'il suppose à la légende signalée par Diodore de Sicile et aussi sur son identification de l'ondine avec une walkyrie. Après une juste caractéristique du conte de Fouqué vient un chapitre plus curieux sur l'opéra qu'il en tira à la demande et d'après un scenario de Hoffmann, qui mit l'œuvre en musique et a peut-être inspiré Lortzing. Dans l'appendice, M. P. a publié l'opéra d'après les manuscrits des deux poètes, publication un peu superflue pour Fouqué, mais qui peut servir à étude sur Hoffmann, sur la collaboration duquel l'auteur eût dû insister davantage (Lire, p. 42, Mme de Montolieu, et non *Montolier*; Steinbrück, et non *Steinrück*). — L. R.

— La brochure de M. H. Romundt, *Kants philosophische Religionslehre, eine Frucht der gesamten Vernunftkritik* (Gotha, Thienemann, 1902. In-8°, 96 p.) est l'exposé, raisonné et critique, des deux premiers chapitres de *La Religion dans les limites de la raison pure*. M. Romundt, qui a déjà écrit plusieurs ouvrages sur la philosophie kantienne, veut prouver ici que *La Religion*, loin de marquer, comme on le croit souvent, une nouvelle étape dans la voie critique tracée par Kant de 1781 à 1790, est déjà, tout entière, renfermée virtuellement dans les trois grands traités : *Critique de la raison pure*, *Critique de la raison pratique*, *Critique du jugement*. Dans une première partie, il détermine le caractère général du genre humain, aussi bien le caractère absolu, potentiel, *nouménal* que le caractère « phénoménal », réel, visible et en déduit l'obligation morale, qu'il développe dans la deuxième partie. Il termine en exposant la théorie du miracle formulée par Kant. Il n'a pas l'air de se rendre compte des efforts certainement souvent inconscients du philosophe de Kœnigsberg pour concilier son système avec le christianisme officiel et des concessions de mots, sinon d'idées, qu'il a dû faire pour s'accommoder, au moins en apparence, aux doctrines religieuses de son milieu. Au reste, le style de M. R. n'est ni clair ni aisé ; il défend ses vues d'un ton passablement pédant et a l'air d'attacher une immense importance aux petites divergences qui le séparent d'autres Kant ens. Un grain d'aimable scepticisme ne nuirait pas à la sincérité de ses opinions et ne diminuerait pas la profondeur de ses jugements. — Th. Schoell.

— M. L. Goldschmidt, qui ne voit point de salut pour la philosophie hors de l'église kantienne, réimprime la suite des notes que le pasteur Mellin de Magdebourg avait écrites en 1794-1705 pour servir à l'intelligence des principales œuvres de Kant (*Marginalien und Register zu Kants Kritik der Erkenntnisvermögen*. 2. Teil. Gotha, Thienemann, 1902, in-8°, pp. 69, 237. Mk. 6). La deuxième partie de cette réimpression donne le commentaire des œuvres suivantes : *Grundlegung zur Metaphysik der Sitten, Kritik der praktischen Vernunft, Kritik der Urteilskraft*; l'éditeur y a joint une étude personnelle : *der Zusammenhang der Kantischen Kritiken*. — L. R.

— Nous nous bornons également à annoncer l'essai de M. Karl Heim sur le fondement de la logique (*Psychologismus oder Antipsychologismus ?* Berlin, Schwetschke, 1902, in-8°, p. 159). Entre les philosophes qui en font une province

Digitized by Google

de la phsychologie et ceux qui la rattachent à la métaphysique, l'auteur cherche une troisiéme explication, le *formalisme*, qui intéressera surtout les Néo-Kantiens. La démonstration est conduite avec une grande rigueur. A signaler p. 134 et suiv. une ingénieuse théorie de l'abstraction. — L. R.

— Dans ses trois années de garnison dans l'Oranais M. le commandant de Pimodan, fidèle à d'anciennes habitudes, a recueilli un volume d'impressions et de souvenirs (*Oran, Tlemcen, Sud-Oranais*. Paris, Champion, 1902, in-12, p. 227. Fr. 3,50) auxquels des lectures ont ajouté un complément d'esquisses historiques. Celles-ci sont la partie faible du livre : on ne peut plus faire aujourd'hui l'histoire de l'Algérie en s'appuyant sur des sources comme Léon l'Africain ou Ibn-Khaldoun, ni raconter la conquête espagnole d'après Fléchier. Il y a plus de valeur dans les pages sur la vie moderne d'Oran et de Tlemcen, leur industrie et leur commerce, leur population mêlée et l'effet de notre civilisation sur les indigènes; on trouvera de copieux et intéressants détails sur les mosquées de Tlemcen et les ruines de ses environs. Le dernier chapitre est une page encore à demi écrite de l'histoire de nos armes en Algérie. L'auteur, s'il n'a pas pris part à l'expédition d'Igli, commandait la cavalerie du poste de Duveyrier-Zoubia, au seuil de l'oasis de Figuig; et il est agréable de retrouver dans le ton du chef parlant de ses soldats l'humaine et cordiale tradition des officiers africains. (P. 12, lire Ripperda et non *Riperda*; p. 200, Mme du Barry fut exécutée en 1793 et non en 1794; p. 208, le chiffre donné pour la population de Figuig est au-dessous de l'évaluation générale). — L. R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 mars 1903.

M. Clermont-Ganneau présente de nouvelles photographies du tombeau des sectateurs de Mithra récemment découvert par M. Weber à Tripoli de Barbarie. On y distingue, cette fois, l'inscription et la décoration du couvercle représentant la lionne mithriaque et constituant le principal intérêt du monument.

M. Clermont-Ganneau propose ensuite une série de rectifications à la lecture de diverses inscriptions grecques récemment publiées et provenant de la province du Pont et de Gerasa.

M. Viollet est nommé membre de la commission du prix Gobert en remplacement de M. Gaston Paris, décédé.

M. Louis Havet fait une communication sur deux passages des *Captifs* de Plaute. — M. Bréal présente quelques observations.

MM. le Dr Capitan et l'abbé Breuil présentent des reproductions de quelques-unes des peintures d'animaux qu'ils ont découvertes avec M. Peyrony dans la grotte de Font-de-Gaume, près des Eyzies (Dordogne) et qui paraissent bien remonter à l'époque quaternaire magdalénienne. Il est vraisemblable que ces peintures ont été exécutées dans un but religieux ou fétichique; ce seraient les analogues des *totems* des sauvages actuels. — MM. le Dr Hamy et S. Reinach présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 6 avril — 1903

LECHAT, Au Musée de l'Acropole. — JUTHNER, Le Gymnastikos de Philostrate — BUGGE, Une inscription runique. — WICHMANN et WASILJEV, Les Votiaks. — Littérature populaire des Esthoniens. — L. DE RIBIER, Charlus-Champagnac. — PETROCCHI, Histoire littéraire de l'Italie jusqu'à Dante. — JOVY, Une biographie de Jacques Bossuet. — SPOELBERCH DE LOVENJOUL, Une page perdue de Balzac. — GODEFROY, Complément du Dictionnaire, lettre T, — LUNET DE LAJONQUIÈRE, Inventaire des monuments du Cambodge. — LAIR, La Vallière, 3e éd. — DU BOSCQ DE BEAUMONT, Souvenirs normands. — REUSS, Les premières revues d'Alsace et Une médaille alsatique. — FUNCK-BRENTANO, L'affaire du Collier, 5e éd. — Doppet, Mémoires, p. LACROIX. — P. HÉMON, Le comte de Trévou. — Lessing-Lachmann, XVI, p. MUNCKER. — Bürger, p. WURZBACH. — Eckermann, p. GEIGER. ZIELENSKI, Le Merlin d'Immermann. — Stendhal, L'Amour, trad. SCHURIG. — AMIC, En regardant passer la vie. — HANSTEIN, La toute jeune Allemagne. — BONNAL, La méthode dans les hautes études militaires. — FONTIN, Les sous-marins et l'Angleterre. — SOUBIES, L'Almanach des spectacles. — HILDEBRAND, La forme dans les arts. — Académie des Inscriptions.

Au Musée de l'Acropole d'Athènes, par Henri LECHAT, Paris, Fontemoing, 1903 (Fascicule 10 des *Annales de l'Université de Lyon*, nouvelle série).

Dans ce volume, illustré de nombreuses gravures qui en rendent la lecture plus facile et plus profitable, M. Lechat a réuni des articles publiés par lui dans différentes revues sur divers monuments conservés au musée de l'Acropole d'Athènes. Tous ces articles ne sont pas réimprimés tels quels. Plusieurs ont été complétés ou partiellement modifiés d'après de nouvelles découvertes, d'après des travaux intervenus depuis l'époque de la première publication, d'après une révision minutieuse des monuments. Ainsi, dans le chapitre consacré au costume des « dames de l'Acropole », M. L. considère aujourd'hui comme la partie supérieure du chitôn, sillonnée de fins plis qui lui donnent l'apparence d'un tricot, ce dont il faisait autrefois un vêtement distinct, le *chitoniscos*; le *méniscos* est compris par lui, non plus comme un perchoir offert aux oiseaux au-dessus de la tête des statues, sous la forme d'une tablette protectrice, mais comme une simple tige suffisante pour les empêcher — pour empêcher du moins les gros oiseaux — de se poser où ils ne devaient pas; dans les *Essais de groupements* des statues de marbre, les paragraphes IX. X. XI sont nouveaux; en maint passage, M. L. a notablement enrichi des listes de monuments présentant en com-

Digitized by Google

mun tel ou tel caractère, telle ou telle disposition curieuse, et il s'est attaché à ne rien laisser, en dehors de ces listes, de ce qui est connu à l'heure actuelle; etc. (Ajoutons que tous les monuments sont désignés maintenant d'après le numérotage du musée, qui, paraît-il, ne sera plus changé). Pour l'étude de plusieurs questions, le nouveau livre marque donc un progrès par rapport aux articles qui en forment le fond. Sur d'autres questions en revanche, qui ont donné lieu à d'assez vifs débats, M. L. maintient énergiquement son opinion primitive. L'interprétation qu'il proposait en 1890 des dames de l'Acropole, en qui il ne voyait que des « desservantes anonymes » d'Athèna, des « orantes de pierre », tend à prévaloir de plus en plus. Sur la date du sculpteur Endoios, M. Lechat n'a pas varié non plus. Les raisons invoquées dans deux articles de la *Revue des Études grecques* (1892, 1893) pour placer la carrière de cet artiste entre 520 et 475 (chiffres ronds) sont combinées ensemble dans une argumentation très serrée à laquelle (quoi qu'il doive en coûter aux défenseurs zélés de Pausanias) il me semble, en conscience, difficile de résister.

L.

J. Jüthner. **Der Gymnastikos des Philostratos.** Eine textgeschichtliche und textkritische Untersuchung. Mit drei Tafeln (Sitzungsber. der Kais. Akad. d. Wiss. in Wien, philos.-hist. Classe CXLV, I). Vienne, C. Gerold's Sohn, 1902; 79 p.

La dissertation de M. Jüthner sur le *Gymnastikos* de Philostrate est pleine de qualités : elle est claire, méthodique, solide; et, ce que l'on pourra louer particulièrement, elle n'a rien de trop : l'auteur dit ce qu'il faut, sans s'égarer, comme on le fait trop souvent, dans des développements qui ne touchent que de loin au sujet. Ce texte du *Gymnastikos* a eu une singulière destinée. On en connaît l'existence par Suidas; le scoliaste de Platon en cite un passage, et les premiers fragments en sont publiés par Kayser en 1840, d'après le Laurentianus LVIII 32 (F) et le Monacensis 242 (M), sans qu'on en connaisse davantage jusqu'au moment où Mynas en découvre un manuscrit complet à Constantinople, probablement en 1843, et le rapporte à Paris. Mais ce manuscrit reste invisible à tous les yeux; Daremberg le cherche en vain, et n'en trouve qu'une copie, de la main de Mynas (Paris, suppl. gr. 727), sur laquelle il publie le texte en novembre 1858; peu de temps auparavant, Mynas s'était hâté d'en donner lui-même une édition, après en avoir fait une seconde copie. Viennent ensuite les éditions de Volckmar (1862) et de Kayser (Teubner, 1871). Le manuscrit n'en demeurait pas moins introuvable, et quelques savants pensaient qu'il avait passé en Angleterre, quand il fut reconnu par hasard à la Bibliothèque nationale dans le manuscrit suppl.

Digitized by Google

gr. 1256 (P), avec la seconde copie de Mynas. C'est de ce manuscrit, dont on comprend l'intérêt et l'importance, que nous entretient M. J., après en avoir succinctement retracé l'histoire, et déterminé les rapports qui existent entre lui et les deux manuscrits F et M. Mais F, le meilleur, ne donne que les trois derniers chapitres; M, qui n'est d'ailleurs qu'un texte abrégé, contient seulement le dernier tiers de l'ouvrage; de telle sorte que P est l'unique source pour la presque totalité. M. J. donne une collation de P, non pas complète — ceci est réservé pour la future édition — mais seulement pour les passages où le manuscrit s'écarte du texte de Mynas: elle est suivie, attendu que P contient encore un fragment assez important de l'*Hérôïkos* et de la *Dialexis I*, des leçons qui s'écartent du texte de Kayser dans ces deux morceaux. Dans un chapitre final, M. J. examine le texte de Kayser, et défend souvent contre lui la tradition, c'est-à-dire Mynas, qui en réalité, malgré sa méthode imparfaite et son esprit superficiel, n'a pas tant commis d'erreurs qu'on pouvait le penser jusqu'ici. Ces deux dernières parties abondent en utiles observations, et sont d'excellente critique. Le texte du *Gymnastikos* y gagnera sûrement; et maintenant qu'on a une base certaine pour l'établir, on ne saurait plus se contenter des anciennes éditions. Elles furent ce qu'elles pouvaient être, en l'absence du manuscrit original; mais l'édition que prépare M. Jüthner leur sera supérieure; c'est du moins ce que fait pressentir le travail que nous signalons aujourd'hui.

MY.

Norges Indskrifter med de yngre Runer, udgivne for det norske Kildeskriftfond. — *Hœnen Runerne fra Ringerike, udgivne* of Sophus BUGGE. Kristiania, A. W. Brœggers Bogtrykkeri. 1902, in-4, 24 p.

Quoiqu'il ne soit pas possible de nier les relations précolombiennes des Scandinaves avec le Nouveau Monde, il serait intéressant de trouver de nouvelles preuves de leurs voyages en Vinland (Pays de la vigne), littoral des États-Unis selon les uns, Nouvelle-Écosse selon d'autres. Le présent opuscule a pour but de signaler une inscription runique où il en serait question. Quoique faiblement tracée et peu lisible, elle fut copiée en 1823 par un sérieux archéologue, le capitaine L. D. Klüwer, sur une stèle exhumée du sol à Vester-Hœnen, près de l'église de Norderhov, dans le canton de Ringerike, à 45 kilom. au N. O. de Christiania, mais aujourd'hui perdue, comme la copie elle-même, dont on ne connaît plus qu'une reproduction faite en 1838 et conservée au musée de Bergen. On fut longtemps sans pouvoir la déchiffrer et même sans la tenir pour remarquable.

C'est à ce texte de troisième main que s'est attaqué M. S. Bugge. Accoutumé à résoudre les difficultés beaucoup plus grandes que pré-

Digitized by Google

sentaient les *Inscriptions de la Norvège en runes anciennes* (Christiania, 1891-1900, 5 fasc. in-4), il a déployé les ressources inépuisables que lui offre sa connaissance approfondie de la vieille langue et des runes norraines. Analysant chaque mot et presque chaque lettre, il conclut que l'inscription fait suite à une autre qui était gravée sur une pierre disparue; qu'elle se compose de trois distiques faisant partie d'une strophe en vers du mètre *málaháttr;* qu'elle peut être lue ainsi : « Ut uk, uit, uk, thurba, thiru uk as, uin, lati á, isai, ubukth ath kumu auth má ilt, uika, taui ar », et qu'il transcrit en six lignes, avec l'orthographe normalisée des sagas :

Ut ok vitt ok thurfa
Therru ok áts
Vinlandi á isa
I ubygd at komu;
Aud má illt vega
[At] dœyi ár.

Ces vers norrains sont paraphrasés en prose dano-norvégienne et latine, mais on peut les rendre en français beaucoup plus brièvement et en se tenant plus près du texte : « Au large et au loin, n'ayant rien de sec et pas de vivres, ils arrivèrent sur les glaces dans un désert vers le Vinland. Privé de biens par l'infortune, on meurt prématurément. » On pourrait croire qu'il s'agit là de naufragés voguant sur des glaces flottantes dans la direction du Vinland et morts jeunes sur une côte déserte de Terre-Neuve et à la mémoire desquels on aurait élevé un cénotaphe dans leur patrie.

Mais pour donner à cette inscription un sens suivi et assez rationnel, il faut admettre avec l'ingénieux interprète qu'elle a été gravée, entre les années 1010 et 1050, non pas comme ce serait plus naturel avec les caractères usités dans le Ringerike, mais avec ceux de contrées éloignées comme l'île de Man et l'Écosse; que plusieurs lettres doivent être rectifiées; que certaines d'entre elles, malgré leur ressemblance mutuelle, ont des significations différentes; qu'il est loisible d'en ajouter et d'en compléter arbitrairement quelques-unes, et de les lire autrement que ne le comporte la forme admise dans l'unique transcription connue, celle de 1838. Tel est le cas pour deux mots séparés par une ponctuation : *uin* et *laii* [*sic*], qui seraient vraiment importants si leur réunion devant former *Vinlanti*, Vinland au cas oblique, comme l'affirme l'éminent épigraphiste.

Or c'est prendre bien des licences avec le texte et nous ne pouvons faire moins que de regarder comme trop conjectural l'ensemble de cette savante interprétation. Il est donc difficile d'admettre que cette inscription « est le plus ancien document connu en Europe, où il est fait mention de l'Amérique. » Même si l'on suppose qu'elle parle du Vinland, elle n'a pas plus d'autorité que les témoignages concordants de l'*Islendingabók*, ou *Landnámabók*, du *Graenlendingathátt* et de plusieurs *Annales islandaises*. Elle en a même moins, puisque c'est la

Digitized by Google

copie, plus ou moins sujette à caution, de celle d'un runologue qui disait « avoir eu beaucoup de peine à transcrire l'original. » On ne pourra se prononcer avec certitude que si l'on parvient à retrouver la stèle, à lire ses runes d'une manière satisfaisante, et à les faire interpréter directement soit par M. S. Bugge, soit par un savant aussi compétent.

E. Beauvois.

Wotjakische Sprachproben, gesammelt und herausgegeben von Yrjö Wichmann, dans *Journal de la Société finno-ougrienne*, t. XI, Helsingfors, 1893 in-8°. xx-200 pp., et t. XIX, 1901, iv-200 pp.

Übersicht über die heidnische Gebräuche, Aberglauben und Religion der Wotjaken in den Gouvernements Wjatka und Kasan, von Johann Wasiljev, Priester, dans *Mémoires de la Société finno-ougrienne*, t. XVIII, Helsingfors, 1902, in-8°, iv-144 pp.

La Société finno-ougrienne ayant pris à tâche de remplir le vaste programme que s'était tracé l'infatigable M.-A. Castrén, mais dont l'exécution fut interrompue par une mort prématurée, ne pouvait laisser de côté les Votiaks, peuplade de 400,000 âmes, qui forment le groupe le plus compact et le plus important de la famille permienne et qui se perpétue entre la Viatka et la Kama, en maintenant plus ou moins pures sa langue, ses mœurs et sa religion au milieu des Russes, au sud des Zyriænes, au nord des Tchérémisses et des Mordouines, à l'ouest des Tatars. Après avoir publié dans le premier fascicule de son *Journal* (1880, pp. 32-55) des textes Votiaks transcrits par T.-G. Aminoff, elle chargea en 1891 Y. Wichmann de continuer l'œuvre de ce regretté linguiste. Il alla étudier sur place les dialectes Votiaks les moins connus, ceux de Malmych-Urchum, de Jelabuga, de Glasov, de Slobodsk et l'idiome en partie tatarisé de Bussurman. Aidé des maîtres d'école Budjin, K. Andréjev et P. Wasiliév, il transcrivit dans le cours d'une année 550 chansons, une dizaine de complaintes, 40 prières, 37 formules magiques, 70 proverbes, 440 énigmes, 55 contes et 15 mélodies. Sa collection, qui complète celles de l'inspecteur primaire Pervuchin, du missionnaire russe Boris Gawrilov et du linguiste magyar B. Munkácsi, comprend des textes en cinq dialectes, dont la traduction finnoise faite par lui a été mise en allemand par Mlle V. Relander.

Dans un second voyage qu'il fit en 1894, avec une subvention de l'Université de Helsingfors, principalement en vue de lexicographie des dialectes Votiaks de Malmych et de l'Oufa, il recueillit de nouveaux spécimens en prose des dialectes précités et les joignit aux précédents dans sa seconde publication (1901). La plupart des contes ont de l'analogie avec ceux des peuples germaniques, tant pour la structure que pour le sujet; on y retrouve les scènes et les répliques trois fois

Digitized by Google

répétées; le faible ou le disgrâcié de la nature qui est favorisé par la fortune; la ruse du renard et la stupidité de l'ours; les prétendues explications des phénomènes célestes et terrestres; les Ondins (*Vumurt*, homme de l'eau), qui correspondent aux Elfs des Scandinaves, et qui malgré leurs facultés surnaturelles, ne dédaignent pas de s'allier aux enfants des hommes. Les Votiaks ont certainement fait des emprunts aux contes indo-européens, mais ils ne leur ont pas pris l'art, le charme et la naïveté du récit.

L'élément mythique ne tient pas beaucoup de place dans leurs chants et leurs contes, qui ne doivent pas être bien anciens sous leur forme actuelle, puisqu'il y est question de vapeurs et de chemins de fer. Il n'en tient guère non plus dans la *Notice sur la mythologie des Votiaks* par T.-G. Aminoff et Y. Wichmann (*Suomi*, recueil de la Société de littérature finnoise. 3e série, t. VI, Helsingfors, 1898, in-8° 48 p.) et dans l'opuscule de J. Wasiliév, qui traite surtout du culte, de ses ministres, les prophètes, les sacrificateurs et leurs acolytes ; des bois sacrés, des fontaines miraculeuses, des fêtes fixes ou mobiles, des innombrables cérémonies publiques et privées, et de leur minutieux rituel. Les divinités des Votiaks ne sont que des personnifications de la nature, de ses forces et de ses phénomènes, comme *Inmar* (le Ciel, l'Air), l'Esprit des forêts, l'Esprit des eaux, les Génies du bonheur, du foyer; le Gardien ou protecteur du bétail, les Ancêtres éminents et surtout les premières aïeules des tribus, des familles. Sous l'influence des Russes ces divinités s'en vont et elles seraient peut-être déjà oubliées, si l'on ne craignait leur courroux et si l'on n'espérait obtenir par des offrandes leur faveur et des avantages exclusivement temporels. On leur associe même dans les prières le nom du Christ et de quelques saints de l'Église orthodoxe. Les suppliants ne regardent pas au-dessus de l'horizon de la vie quotidienne, leur idéal n'a rien d'élevé; en certains points au contraire leur morale est des plus relâchées : les parents choisissent de préférence pour brus les filles enceintes, afin d'être plus sûrs qu'elles sont propres à avoir des enfants (p. 81). Ici, comme dans leurs pratiques superstitieuses, les Votiaks n'ont d'autre mobile que l'intérêt matériel ou ce qu'ils regardent comme tel, et c'est le principal empêchement à leur conversion au christianisme.

E. Beauvois.

Littérature populaire des Esthoniens.

Les *Finnisch-Ugrische Forschungen*, qui continuent à paraître régulièrement sous la direction de MM. E.-N. Setälä et Kaarle Krohn, professeurs à l'Université de Helsingfors, renferment, dans les deux premiers numéros de l'année 1902, deux études qu'il suffit de rapprocher l'une de l'autre pour se rendre compte des résultats obtenus dans la recherche des chants, des contes, des fables, des légendes, des traditions, des énigmes, des bons mots, des souvenirs mythologiques, etc.

Digitized by Google

qui sont les diverses branches de la littérature populaire des Esthoniens. Dans le t. II, fasc. I, pp. 8-41 des *Forschungen*, le Dr Oskar Kallas, après avoir cité les travaux de neuf de ses prédécesseurs et sa propre bibliographie des recueils imprimés ou manuscrits de poésies esthoniennes (p. 58-73 de *Die Wiederholungslieder der Esthnischen Volkspoesie* t. I, Helsingfors 1901, gr. in-8°, dans les *Mémoires de la Société Finno-Ougrienne*, t. XVI, part. I), constate que la première pièce de vers en esthonien fut éditée en 1695; que les chants populaires, proscrits par les Herrnhutes et les piétistes au XVIIIe siècle, furent remis en honneur au XIXe sous l'influence de Herder et des poèmes ossianiques; recueillis par Hupel, Chr.-H.-J. Schlegel, Rosenplänter et ses disciples Knüpffer, Kr.-J. Peterson, par Fählmann, par H. Neus, qui édita *Esthnische Volkslieder* (Revel, 1850-52) et, avec Fr.-R. Kreutzwald, *Mythische und magische Lieder der Ehsten* (St-Pétersbourg, 1854). Ce dernier après avoir réuni, avec ses nombreux collaborateurs, 20,000 rhapsodies ou variantes en vers et surtout en prose, en composa un poème épique le *Kalevipoeg* (dans les *Verhandlungen der gelehrten esthnischen Gesellschaft zu Dorpat*, 1857-61, avec traduction allemande par C. Reinthal et Bertram). On doit à Jakob Hurt *Vana Kanel*, recueil d'anciens chants Esthoniens (Dorpat, 1875-1886, 2 vols.) et à M. Veske *Eesti rahvalaulud* (Dorpat, 1879, 1883, 2 fasc.). — Les Finnois qui, par leur *Kalevala* et leur *Kanteletar*, ont été les initiateurs des profondes études démomathiques chez les peuples de leur race ne pouvaient manquer de prendre part à ces travaux : la Société de littérature de Helsingfors a mis sous presse les *Chants des Esthoniens du gouvernement de Pskov* (en deux volumes); le *Kalevipoeg* a été édité à part à Kuopio (1862) avant de l'être en Esthonie par V. Reiman et F. Löwe (Revel, 1900), et Ahlqvist, J. Krohn, Mustonen ou Lönnbohm (*Virolaisia Kansanrunoja*. Helsingfors 1893), O. Kallas (1894, 1900, 1901) ont publié des pièces détachées ou des recueils de chansons et de traditions esthoniennes.

Ce sont principalement les poésies qui font l'objet des publications susmentionnées. D'après une substantielle notice de K. Krohn (dans les *Forschungen*, t. II, fasc. 2, pp. 71-77 de l'*Anzeiger*), M.-J Eisen, pasteur à Kronstadt, a tiré de sa propre collection, qui comprend plus de 43,000 pièces, de multiples spécimens en prose de la littérature populaire des Esthoniens, qu'il a publiés en 28 fascicules (Revel, Dorpat ou Narva), en n'y faisant que des retouches de style ou d'orthographe, et O. Kallas a édité 80 contes des Ljutzines ou Esthoniens du gouvernement de Vitebsk (Dorpat, 1900), On évalue à 200,000 (dont 20,000 contes et traditions en prose) les spécimens recueillis dans un petit pays qui, sous ce rapport, ne le cède en rien à beaucoup d'autres contrées plus peuplées et beaucoup plus étendues.

E. Beauvois.

Digitized by Google

Charlus-Champagnac et ses seigneurs, par le Dr Louis de Ribier. Paris, H. Champion; Riom, U. Jouvet, 1902. In-8° de IV-303-XV pages. Prix : 8 fr.

Le château de Charlus-Champagnac, situé en Champagnagnès, paroisse de Bassignac (Haute-Auvergne), fut d'abord le siège d'une châtellenie, qui fut érigée en baronnie au XVe siècle en faveur du vicomte de Turenne, et en comté près de deux siècles après, au profit de Charles de Lévis. Il appartint aux familles de Ventadour, de Roger de Beaufort, de Turenne, de Lévis, de Castries et de Pestel-Cassiac. M. de Ribier a tenté d'en écrire l'histoire et de rapporter la biographie de ses différents seigneurs, en accompagnant son étude de notes et de documents sur le Champagnagnès, les églises, chapelles et monastères élevés sur ce territoire. Il a divisé son livre en deux parties : 1° Monographie du château; 2° Chronologie des seigneurs. Mais il n'a pas su aussi bien diviser sa matière, ce qui a amené une certaine confusion et pas mal de désordre dans sa rédaction.

Son érudition historique est aussi assez courte; de plus, les pages de son ouvrage fourmillent de fautes d'impression, et l'*erratum* final est loin de réparer toutes les négligences du texte. Rectifions donc au moins quelques erreurs.

Page 5 et 6 : L'auteur donne l'analyse d'un certain nombre de documents du XIIIe et des premières années du XIVe siècle, où figurent Guillaume de Charlus, Rigaud de Charlus, Hugues de Charlus, etc. « Tous ces personnages, dit-il, ne sont que des cadets de famille, peut-être même des bâtards, qui suivant l'usage du temps, ont abandonné leur nom patronymique pour adopter celui du manoir familial. » Et il appuie cette affirmation d'exemples du XVIe siècle! Ce ne sont pas en effet les seigneurs du pays, puisqu'à la même époque les Ventadour sont possesseurs du château, mais ce ne sont pas davantage des cadets de cette famille. Il est très fréquent, au XIIe ou XIIIe siècle, de voir des noms de localités portés par des individus et cela ne prouve qu'une chose, c'est qu'eux-mêmes ou leurs ancêtres étaient originaires de ces localités. Il est donc inutile d'essayer de rattacher ces Guillaume, Rigaud, Hugues de Charlus et autres aux Ventadour, seigneurs du pays. — Pages 9 et 10. M. L. de Ribier cite et analyse des documents qu'il sait lui-même faux et prétend malgré tout tirer quelque enseignement de leur contenu. C'est bien inopportun; il faudrait pour cela s'appuyer sur des pièces authentiques, qui font aussi défaut. — Page 46 : Le nom de M. Moranvillé est estropié en Morainvillé. — Pages 64 et 226 : Lire Amanieu, au lieu de Amanjeu. — Page 69 : Lire 10 juin 1460, au lieu de 1560. — Page 71, note : litre funèbre, au lieu de listre. — Page 77 : Saint-Ruf, près de Valence, au lieu de Saint-Rulf. — Page 112 : Gonzague, au lieu de Gonsagues. — Page 118, note 2 : Tissandier n'est pas la forme romane du mot *Textoris*. — Pages 131 et 132 : Il n'est pas de brefs d'Alexandre III

Digitized by Google

en 1163; le document en question est une bulle. — Page 134 : Cent sols réduituels : pourquoi pas cent sous de rente? — Même page : Jean le Meingre, comte d'Alest; de même, pages 223, 224, 226, etc., il est question du château d'Alest. C'est Alais, dans le Gard. — Page 135, 1re ligne : Antoinette de Turenne, *consorte* de Jean le Meingre; quel est ce langage? — Page 142 : Pierre Boutin ne traduit pas *Petrus Boti*, mais *Botini*. — Page 152 : Quelques phrases sur la féodalité sont inspirées des idées reconnues fausses depuis longtemps : « le régime féodal était sorti du triomphe des mœurs germaines; avec lui disparut la distinction des races... » — Pages 158 et 161 : Le fils de la Rochefoucault était prince de Marcillac et non de Marcillat. — Page 167 : Corriger Nerwende en Nerwinde. — Page 172 : duc de Lévy, en Lévis. — Page 201. Adhémar de la Garde du Monteil, en de Monteil. — Page 207 : les florins d'or « cugny de Florence » (*sic*) auraient pu être désignés du coin de Florence. — Page 208 : « Helias de Nolac, domicellus de Nolaco » est traduit par Hélie de Noailles, au lieu de Nolhac (voir encore page 268). — Page 212 : Le Bagneux que l'auteur place en Vivarais est Bagnols-sur-Cèze en Languedoc, diocèse d'Uzès. — Il est inutile d'allonger cette liste, plusieurs pages ne suffiraient pas à épuiser les corrections à effectuer. — Le texte des pièces justificatives n'est pas plus soigné : Page 263 : *meditatem*, *Avignionense*. — Page 264 : *februrarii*, *volutate*. — Page 265 : *intelligidatis*, etc. Dans les textes en vieux français, l'auteur ne sait à quel parti s'arrêter pour la ponctuation et les apostrophes; il respecte même quelquefois des abréviations qu'il résout ailleurs.

Il a illustré son livre d'assez nombreuses gravures; mais pourquoi, alors qu'on peut faire de si jolies planches avec les procédés photographiques, donner des reproductions lithographiques qui sont d'une grossière maladresse et d'une inexactitude criante : l'aspect des ruines du château de Charlus et la vue de l'église de Champagnac sont, par exemple, des plus mauvais.

En somme, ce livre, dans lequel bien des renseignements généalogiques se rencontrent, les uns puisés dans des documents inédits et les autres en plus grand nombre dans des publications préexistantes, ce livre, dis-je, aurait pu être rédigé avec beaucoup plus d'ordre et imprimé avec plus de soin.

L.-H. Labande.

Petrocchi (Policarpo). **La lingua e la storia letteraria d'Italia dalle origini fino a Dante,** Rome, Loescher, 1903, Petit in-8° de 304 p. 4 francs.

Ce livre posthume devrait commencer par la dernière page, j'entends par la notice nécrologique dont M. Menghini le fait suivre. On saurait dès lors, ce que l'ouvrage n'indique pas assez, que l'auteur le destine à la jeunesse. Mais c'est dire que ce premier volume d'une

Digitized by Google

histoire inachevée de la littérature italienne est très nourri. L'originalité en est d'ailleurs non pas tant dans la connaissance qu'il marque des travaux de la science contemporaine (ce mérite là est très répandu en Italie) ; elle consiste en ce qu'il réunit des enseignements qu'on ne trouve pas rassemblés d'ordinaire. Ainsi, après un élégant résumé sur le passage du latin aux langues néolatines, l'auteur donne un tableau de la culture du moyen âge et consacre deux chapitres à notre littérature ; on ne l'en blâmera pas si l'on songe qu'elle a beaucoup fourni aux premiers classiques italiens et que les éditions scolaires de ces classiques sont généralement beaucoup trop sommaires sur des allusions qu'il importe d'expliquer. (Je pense notamment à une édition très estimable d'ailleurs du *Novellino*). Puis viennent cinq chapitres d'histoire, profitables aussi, mais auxquels un lecteur français ferait deux reproches, celui de donner trop de faits secondaires et celui de sacrifier à la crainte mal fondée que le pouvoir temporel ne conserve encore en Italie plus de partisans qu'il ne serait à souhaiter : d'où l'effacement des services de la papauté médiévale qui n'avait pourtant pas tous les torts dans sa lutte contre les empereurs et qui en somme combattait alors pour l'indépendance de l'Italie ; déjà d'ailleurs le même esprit avait porté M. P. à présenter les légendes du côté qui peut faire sourire (p. 29-90), tandis qu'il sent fort bien le charme de la piété naïve quand elle s'offre à lui face à face (v. p. 37). On entre ensuite dans l'histoire littéraire qui est bien conduite ; les pages sur la poésie religieuse au XIIIe siècle sont intéressantes, de même que celles où l'auteur s'efforce de marquer les étapes de la route qui va de Guittone à Dante ; tâche difficile, tant ces prédécesseurs de Dante paraissent petits, pauvres et monotones auprès de lui ! On pourrait seulement reprocher à l'érudition des notes un peu de caprice : à peine un mot sur la question de l'authenticité des poésies italiennes du Poverello et toute une demi page sur celle des *carte d'Arboréa*. L'ouvrage se termine par une judicieuse biographie de Dante.

Charles Dejob.

Ernest Jovy. **Une biographie inédite de Jacques Bénigne Bossuet, évêque de Troyes.** Vitry-le-François, Tavernier, 1901. 1 vol. in-8° 351 p.

M. E. Jovy a découvert à la Bibliothèque Nationale une relation manuscrite du XVIIIe siècle sur J.-B. Bossuet, évêque de Troyes, neveu du grand orateur. Il la publie aujourd'hui, en la faisant précéder d'une introduction fort développée, où il nous fait connaître le personnage. Le neveu de Bossuet avait jusqu'ici une assez fâcheuse réputation. On lui reprochait l'esprit d'intrigue dont il aurait fait preuve à la cour de Rome, tandis qu'il poursuivait, au nom de

Digitized by Google

l'Eglise de France, la condamnation de Fénelon. Il était rendu responsable des démarches humiliantes que son oncle mourant avait dû multiplier auprès de Louis XIV, pour essayer de lui faire obtenir sa succession sur le siège de Meaux. Les lettrés enfin ne pouvaient lui pardonner le sans gêne avec lequel il avait traité les papiers de Bossuet, dont il avait hérité. M. J. essaie de le disculper sur tous ces points. Il estime que, dans l'affaire du quiétisme, l'abbé Bossuet n'a fait que se conformer aux instructions de son oncle, et il constate que ce dernier a rendu témoignage de son zèle éclairé et sage. Bossuet d'autre part aimait beaucoup son neveu, et pouvait croire très sincèrement que le roi ne lui trouverait guère un successeur plus capable de continuer son œuvre épiscopale. Enfin, dit encore M. J., il ne faut pas oublier que c'est l'évêque de Troyes qui a publié *la Politique tirée de l'Ecriture Sainte*, les *Elévations sur les mystères* et les *Méditations sur l'Evangile*. — En un mot son biographe estime qu'on trouve en lui « les qualités réunies d'un véritable évêque et d'un bon citoyen ». C'est là une apologie peut-être un peu outrée, et bien des réserves pourraient encore être faites sur le caractère du prélat. Il est difficile d'oublier aussi que l'évêque de Troyes a osé prononcer comme siens des sermons de son oncle, et qu'il doit être tenu pour responsable de la perte de nombre des chefs d'œuvre de celui-ci.

Quant au document qui est l'occasion de cette étude, la Vie de l'évêque de Troyes, M. J. nous en donne le texte in extenso. Outre l'intérêt que présente tout ce qui touche à Bossuet et les détails que l'on trouve dans cette biographie sur le grand orateur, celle-ci est encore fort curieuse pour l'histoire du jansénisme et celle du diocèse de Troyes au XVIIIe siècle. Le neveu de Bossuet fut en effet un disciple de Port Royal des plus convaincus. Evêque de Troyes en 1716, il recueillit dans son diocèse tous les prêtres persécutés pour leur opposition à la bulle Unigenitus. L'illustre Duguet, le savant docteur Petitpied trouvèrent asile près de lui. Le séminaire de Troyes, sous la direction d'austères jansénistes, fut cité comme un modèle de régularité, en même temps que ses doctrines le rendaient fort suspect en cour de Rome. Il est vrai qu'on y faisait ses délices des ouvrages de MM. de Port Royal, que la bulle Unigenitus y était fort maltraitée, et qu'en étude, les jeunes novices lisaient volontiers les *Nouvelles Ecclésiastiques*. J.-B. Bossuet se déclara en 1725 en faveur de Joachim Colbert, opposant à la Bulle, et en 1727, se joignit aux prélats qui soutinrent Soanen, l'évêque de Senez condamné par le concile d'Embrun. La relation que publie M. J. fournit des renseignements précieux sur tous ces faits qu'elle interprète naturellement dans le sens le plus janséniste. Elle insiste surtout sur l'histoire du *Missel de Troyes*, œuvre de J.-B. Bossuet et de Petitpied (1736) qui fut condamnée par le métropolitain de l'évêque, l'archevêque de Sens Languet

Digitized by Google

de Gergy. On lira encore avec intérêt dans ce document des détails inédits sur la publication des diverses œuvres de l'évêque de Meaux.

On ne pourrait guère adresser à M. J. qu'un petit reproche, c'est d'avoir noyé sous une érudition parfois un peu touffue les faits si curieux qu'il apporte. N'eut-il pas suffi aussi de publier seulement les parties vraiment caractéristiques de la relation, en résumant les points secondaires ? Mais M. Jovy a voulu appuyer de preuves solides tout ce qu'il avançait et ses scrupules d'érudit lui font trop d'honneur pour qu'on lui en fasse un grief bien sérieux.

Georges Gazier.

Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, **Une page perdue de H. de Balzac**, Paris, in-12, 327 pp., Ollendorff, 1903.

Par Mercure, dieu des larcins, et par saint Antoine le Padouan, retrouveur des objets égarés, la page de Balzac qui fut perdue et que nous donne M. de Lovenjoul, encore que courte, est intéressante en ce qu'elle soulève un problème curieux, celui de la pudeur des éditeurs de *Revues* à cette période. Comme il s'agit là des mouvements « souples » des Javanaises et de leur habileté à « saisir l'amour », il paraît que les lecteurs eussent rougi, et les typographes par la même occasion, si on avait laissé figurer ce passage de *le Voyage à Java* que publiait *la Revue de Paris*. Mais ce poisson ne suffirait pas

« ..... à la faim qu'à nos yeux on expose, »

et l'assaisonnement a été nécessaire. M. de Lovenjoul l'a bien compris et il nous en a donné à sa mode, en fouillant dans son dossier Balzacien. Vous savez que rien de ce qui touche au XIXe siècle n'est étranger à cet écrivain que tous consultent et qui fait autorité, parce qu'il ne se trompe que rarement..... ou même jamais, parce qu'il est la conscience même et l'érudition. Et donc profita-t-il de sa trouvaille pour publier « deux traités de librairie » de l'auteur de *la Comédie Humaine*, et tels autres « documents Balzaciens », — « lectures de Mercadet à la Comédie française, » — « le personnage de Canalis », et d'intéressantes lettres de Balzac, d'Amédée Pichot, de Lepoitevin, de d'Egreville, de Brohan, de Tussa, au sujet de « l'énigme sans mot à propos d'un chapitre de *la Physiologie du Mariage*, » — et les appréciations de contemporains tels que Francis Girault, Georges Guenot, Louis Lurine, — toutes choses peu connues ou inconnues que l'on lit avec profit et qui illustrent « la page retrouvée » pour le plaisir des amoureux de notre littérature nationale et la gloire de celui qui a

Dessiné sans broncher le multiple profil
De ce siècle inouï,. . . . . .

comme on le disait dans la langue grandiloquente de son époque.

Pierre Brun.

Digitized by Google

La lettre T du Complément du dictionnaire de Godefroy. Fascicules 100 et 101, librairie Émile Bouillon.

Le Complément du Dictionnaire de Godefroy, aujourd'hui terminé, est une très riche contribution à l'inventaire historique du français, mais il y a encore des lacunes que finiront sans doute par combler les lexicographes de l'avenir. Voici, par exemple, une liste de mots, plus ou moins antérieurs à la fin du XVIe siècle, qui manquent à la lettre T. — *Tallevane*, *tallevande*, dont Littré cite un exemple de Mme de Genlis, apparaît en 1476; *tergiversateur*, en 1552, *terminateur* suivi d'un ex. de Diderot dans Littré, est déjà usité au XVIe s., ainsi que *terminatif*. A la même époque on trouve *tétrastique*, *thaumaturgique*, *théologiquement*, *thesmophories*, *thurifère*, *textuaire* : « Les Sadducéens sont tant *textuaires*, répudiant toutes traditions, n'adjoustant foy sinon à ce qui est escrit. » J'ai rencontré *traversée*, *tournoir*, *tympanon*, au XIIIe s., *trigame*, *type* au XIVe : « Le prestre qui porte le *type* de l'église. » Au XVIe s., il est fréquemment employé. Au XVe *tilleur* et *teilleur*, en 1415 *trotterie*, dont s'est servie plus tard Mme de Sévigné, *trémillon* en 1408, *travaison*, en 1471. Ajoutons encore : *tapement*, *tireplomb*, *tomme*, *toparque* et *toparchie*, *tourtière*, *torpeur*, *traficant*, *transpositif*, *trimestre*, *trochile*, *troqueur*, *triaille*, qui ne sont pas rares au XVIe siècle.

Je passe à une autre série de mots dont la plupart ont un historique tout à fait insuffisant. On trouve au Xe s., *tyran;* au XIIe, *trident*, au XIIIe *tabellion*, *targelle*, *tavelle*, *tonsure*, *tournesol*, *transport*, *tribune*, *tribut*. Au XIVe, *tangible*, c'est-à-dire deux cents ans avant Cotgrave, *tardivité*, *tartre*, *terne*, *témérité*, *tenon*, *ternir*, *testicule*, *tétin*, *tétrarque*, *tiédir*, *timidité*, *tintamarre* : « Il y eut si grant *tintamarre* et si grant escroiz qu'il sembloit que celle eglise fust renversee ce dessoulz dessus. » — *Titan*, *tituber*, *torride*, *totalité*, *trac*, *tranquille*, *transgresser*, *transplanter*, *transversal*, *trépidation*, *triomphant*, *tripette*, *triplement*, *tripler*, *tronquer*. *truellée*, sont en usage à la même époque.

Au XVe s., on trouve *témérairement*, *texture*, *tournebroche*, *transposition*. Cotgrave, ce que j'ai démontré largement dans mes articles précédents, est un porte malheur pour l'historique du français : ainsi sous *timbale* on cite de lui comme l'exemple le plus ancien la forme barbare *attabale* qu'il a sans doute empruntée à Vigenère (*Tableaux de Philostrate*, 117, édit. 1611). J'ai deux ex. de la forme actuelle de ce mot, l'un de 1471, l'autre de 1526; *temporiseur*, *trompeteur*, *tudieu*, existent depuis plus d'un demi-siècle avant ce même Cotgrave. Reste un grand nombre d'autres vocables antérieurs la plupart de cinquante ou soixante ans aux exemples donnés dans le Complément. Pour être court, je n'en citerai que quelques-uns : *taillis*, (1215), *taillanderie* (1409), *taquin* (1411), *tavaiolle* (1561), *tenacité* (1327), *théatral* (1340),

Digitized by Google

théologien (1314), *tiburon* (1529), *torréfier* (1520), *tourbillonner* (1555), *translateur* (1212), *triolet* [2] (1510), *tripe* [2] (1317), *trompette* (1329), *truffe* (1344), *tuf* (1471), *typhon* (1540).

Il est quelques articles dont les uns sont à corriger, les autres à compléter. Sous *Tapoter* l'ex. du Roman de Renart : « Lors dist Ysengrins : Ça *tapote* », est à supprimer, et il faut lire : « Ça, ta *pote* », ta main. ta patte. C'est une erreur que j'ai commise jadis, et dont je fais mon *mea culpâ* ; j'en dois la correction au très regretté G. Paris. Cf. dans Baudoin de Condé : « A tes cours bras et à tes *potes* qui sont grosses con deus machues. » *Tardigrade* est suivi d'un ex. de Jean de Montlyard, extrait des Hiéroglyphes de *Vivian :* lire de Jean-Pierre Valérian. Sous *Thomiste* est cité un passage de Marnix dont les œuvres n'ont pas été éditées par *Stecher*, mais par *Quinet*. *Taie* vous renvoie à *teie* qu'on chercherait inutilement. Dans cet ex : « Nes Deu *tonant* n'i poissies oir », tonnant n'est pas un adjectif, non plus que *touchant* dans l'ex. extrait du *Roland*. *Touchant* n'est pas davantage une préposition dans cette citation de Froissart : « Et usoit de toutes coses *touchans* as armes comme rois. » *Talonner* a aussi le sens de regimber : « Il est dur de *tallonner* contre l'aiguillon », verbe qui traduit ici le latin *calcitrare*. *Talonner* un estal = le fixer solidement. La *tarte bourbonnoise* ne désigne pas seulement un *bourbier*, mais encore une sorte de mets dont on trouve la recette dans le Viandier de Taillevent (xve s.). *Tiare* est fréquemment masculin : « Un *Thiaire* garni de menues perles », ex. de 1404, ce qui est aussi à noter. *Tonnelle*, toile d'araignée : « Elle (l'araignée) fit nouvelle filée... Si l'a de sa *tonnelle* enclose. Ronsard emploie *tortue* au sens de lyre, cithare, comme les Latins *testudo*. *Torve*, adjectif cher aux décadents, a été recueilli ; pourquoi pas aussi *Torvité?* Manque *Tumeur* au sens d'orgueil : « Qu'il inclinast en son parler plus sur la douceur et gracieuseté que sur l'arrogance et tumeur. »

A. Delboulle.

— Le quatrième volume des publications de l'École française d'Extrême-Orient contient un *inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, par M. E. Lunet de Lajonquière, chef de bataillon d'infanterie coloniale (Paris, Leroux. In-8°, 1902, cv et 430 p.). L'auteur avait déjà publié l'*Atlas archéologique de l'Indo-Chine*. Malgré les obstacles de tout genre, il a dressé un inventaire qui comporte, en tant que monuments proprement dits, 290 numéros, et relevé 111 inscriptions ou groupes d'inscriptions (dont 75 signalées antérieurement par M. Aymonier et 36 nouvelles). Sa très intéressante introduction est consacrée à l'art architectural cambodgien dont il examine les diverses manifestations et analyse les caractères généraux en dix chapitres : I, les temples; II, palais ou habitations ; III, voies de communications ; IV, ponts ; V, lacs-réservoirs, mares, bassins ; VI, procédés de construction; VII, ornementation; VIII, sculpture ; IX, inscriptions ; X, lingâs,

Digitized by Google

Vient ensuite la description des monuments, classés par provinces et par résidences. Un index termine le volume ; il renferme les noms des monuments ou lieux-dits catalogués dans l'inventaire, les noms géographiques employés au cours de l'ouvrage et quelques noms ou expressions en sanscrit et cambodgien. Un vocabulaire qui comprend une page (p. 409) donne la traduction des mots le plus communément employés dans la désignation des monuments. L'ouvrage, accompagné de 259 figures, fait grand honneur à M. Lunet de Lajonquière. Il a, pour nous servir de ses propres expressions, déblayé la route et éclairé le terrain. Son inventaire témoigne non seulement d'une grande expérience des choses d'Indo-Chine qu'il a acquise par un séjour de longues années, mais d'un remarquable coup d'œil, d'un zèle ardent, d'un consciencieux labeur, et il rendra les plus importants services. — C.

— M. Jules Lair a fait paraître la troisième édition de son remarquable ouvrage sur *Louise de la Vallière et la jeunesse de Louis XIV* (Plon, 1903. In-8°), III et 453 p., 10 francs). Le récit n'a pas été modifié dans son ensemble, bien qu'il offre quelques additions notables. Mais ce qu'il faut surtout noter, c'est l'appendice avec ses éclaircissements, notes et documents. Il y a là plusieurs chapitres curieux, particulièrement sur les maisons successivement habitées par Louise de la Vallière (Tours, Reugny, Amboise et Blois ; le Luxembourg; Fontainebleau ; le palais Brion; Versailles ; hôtel proche des Tuileries ; Saint-Germain). Un grand attrait du volume, c'est la reproduction de plusieurs tableaux et portraits, jusqu'à présent inconnus, de « cette femme gracieuse et tendre dont le désintéressement et la modestie voilèrent l'unique faute, que le monde pardonnait, mais qu'elle voulut cependant expier par une pénitence de plus de quarante années ». — A. C.

— On trouvera dans les *Souvenirs normands* de M. G. Du Boscq de Beaumont (Paris, Lechevalier, 1903. In-8°, III et 200 p., préface d'Adolphe Chennevière) une intéressante étude sur les *Gardes d'honneur de la Manche* (l'auteur donne les contrôles nominatifs) ; quelques lettres d'un oncle et de ses deux neveux au XVIIIe siècle (M. du Landey, lieutenant-colonel ; M. de La Jumellière, lieutenant-général du bailliage de Bayeux qui émigre en Pologne ; M. de Toulouse Lautrec, capitaine de Condé-Dragons) ; une notice sur le lieutenant-général des armées du roi Michel Le Courtois de Surlaville qui mourut à Paris en 1796 (ses lettres à son cousin M. des Bourbes nous donnent son opinion sur quelques événements et personnages de la Révolution ; il traite Dumouriez de casse-cou, p. 138) ; une autre notice sur un peintre bayeusain du XVIIIe siècle, Joachim Rupalley ; un travail sur les conséquences de la Saint-Barthélemy dans le diocèse de Bayeux, c'est-à-dire sur les abjurations en « nombre prodigieux » qui suivirent le massacre ; la reproduction des comptes du bourreau de Caen en 1545. — A. C.

— Deux nouvelles brochures de M. Rodolphe Reuss seront, comme tout ce qui part de sa plume, les bienvenues. Dans l'une, *Les premières revues d'Alsace* (Strasbourg, Treuttel et Wurtz, 1901. In-8°, 34 p.) il retrace, d'après ses propres souvenirs et les réminiscences des « anciens », un chapitre de l'histoire littéraire de l'Alsace au XIXe siècle, esquisse la physionomie des recueils qui portèrent d'abord le titre de *Revue d'Alsace*, caractérise leurs principaux collaborateurs, Reiner, Levrault, Michel Lévy, Boersch, Sengenwald, Louis Schneegans, etc. Dans la seconde, *Une médaille alsatique* (*id.*, 1902. In-8°, 41 p.), il publie des documents relatifs à la confection de la médaille que le magistrat de Strasbourg avait résolu de frapper à l'occasion de la fête séculaire de l'annexion de 1681 : ces pièces, tirées

Digitized by Google

des archives municipales de la ville et munies de notes, nous initient, comme dit M. Reuss, aux discussions archéologiques qui précédèrent la frappe de la médaille et aux compétitions entre fonctionnaires, amateurs et tous ceux qui désiraient posséder un exemplaire de cette médaille; elles montrent aussi combien, à la fin du XVIIIe siècle, le magistrat de Strasbourg avait perdu l'habitude d'agir par lui-même, même sur des points de minime importance, et de suivre en tout l'avis, sinon l'ordre, du préteur royal. — A. C.

— Le livre de M. Frantz FUNCK-BRENTANO sur l'*affaire du Collier* vient d'arriver à sa cinquième édition (Paris, Hachette). Chacune des éditions successives de ce livre contenait des modifications et corrections. La cinquième édition est, en un certain nombre de ses parties, et des plus importantes, un livre nouveau. Grâce à des documents inédits dont les principaux sont tirés des archives du ministère des affaires étrangères, M. Funck-Brentano ajoute à l'œuvre antérieure plusieurs chapitres sur la vie des complices de Mme de La Motte réfugiés à l'étranger et il a pu glaner quelques menus détails dans les deux manuscrits de Joly de Fleury qui lui avaient été signalées. Il a fait précéder le volume d'une préface où il s'efforce de justifier sa méthode et où il montre de nouveau que les pièces d'archives établissent d'une manière certaine l'innocence du cardinal de Rohan dans l'escroquerie du collier, d'autant que cette innocence, jusqu'à ces derniers temps, n'avait jamais été mise en doute. — A. C.

— M. Désiré LACROIX a réédité à la librairie Garnier (In-8°, XVI et 384 p. avec vignettes et portraits. 3 fr. 50), les *Mémoires politiques et militaires du général Doppet*. Il s'est contenté de reproduire l'édition de 1824, notice, texte et éclaircissements historiques. Çà et là il a mis au bas des pages quelques notes signées de ses initiales, notamment sur les clubs, sur Dessaix, Montesquiou, Carteaux, les Du Teil, etc.; mais il a tort de croire que Bonaparte commandait l'artillerie de Carteaux devant Avignon. — A. C.

— M. P. HÉMON continue la série de ses publications sur la Révolution en Bretagne. Il nous renseigne aujourd'hui sur *le comte du Trévou* (Paris, Champion, 1902. In-8°, 85 p.). Commandant de la corvette *le Papillon* en 1787 et en 1788, le comte du Trévou se montra cruel et barbare; c'était un furieux, un dément qui feignait de croire qu'on conspirait à bord et qui pour réprimer ces complots imaginaires faisait rouer de coups par leurs camarades les malheureux que désignaient ses caprices. Aussi le ministre, après une forte réprimande, lui fit-il donner un congé. Mais le 1er octobre 1792, les volontaires du 2e bataillon du Finistère rencontrèrent du Trévou à Lamballe; il y avait parmi eux des matelots du *Papillon*; du Trévou fut maltraité, conspué, puis enfermé au château du Taureau. Il essaya de s'échapper le 20 janvier 1793 et se noya. M. Hémon a retracé cette histoire de la façon la plus intéressante. Il recherche aussi ce que devinrent les autres membres de la famille du Trévou et dans les pièces justificatives il donne, en rectifiant nombre d'inexactitudes et d'erreurs, une foule de détails précis sur les parents de du Trévou, sur la chouannerie dans les Côtes-du-Nord, sur Boishardy et ses deux amis Le Gris du Val et Garnier de Kerigant. — A. C.

— Le seizième volume de l'édition du *Lessing-Lachmann* entrepris par M. F. MUNCKER vient de paraître à la librairie Göschen, de Leipzig (in-8°, XII et 539 p. 4 mark. 50). Il contient le reste des ébauches et des écrits inachevés, trouvés dans les papiers de Lessing et composés pour la plupart à Wolfenbüttel; travaux préliminaires pour un dictionnaire allemand, études sur l'histoire de la fable ésopique, journal du voyage d'Italie, remarques sur le *Renner* de Trimberg

Digitized by Google

etc., etc. Il y a là beaucoup de notes inédites qu'on lit avec intérêt et qu'on remerciera M. M. d'avoir exhumées. Ce seizième volume termine l'édition des œuvres. Mais il y aura six volumes encore : M. Muncker publiera dans les tomes 17, 18, 19, 20 et 21 la correspondance de Lessing ; le tome 22 renfermera un supplément, une bibliographie du grand écrivain et une table détaillée des matières. — A. C.

— La librairie Max Hesse de Leipzig vient de mettre en vente une édition de *Bürger*, en quatre volumes, reliés en un seul. Elle est due à M. Wolfgang de Wurzbach qui l'accompagne d'une introduction et de notes. On trouve dans le premier volume les poésies d'après l'édition de 1789. Le deuxième renferme les autres poèmes de Bürger et le *Münchhausen* qui manquait dans toutes les éditions précédentes et qui est reproduit d'après l'édition de 1788. Le troisième contient les écrits sur la langue, la littérature, la poésie, l'art et les discours de franc-maçonnerie. Le quatrième comprend les traductions et les dissertations que Bürger a composées à leur propos ; parmi ces morceaux, figurent pour la première fois les fragments de la traduction du *Songe d'une nuit d'été ;* mais on regrettera que l'éditeur n'ait pu insérer en entier la traduction d'Homère. Toutefois, cette édition est, en somme, la plus complète édition que nous avons de Bürger. — A. C.

— La même librairie publie en un volume une édition des Conversations de Gœthe et d'Eckermann (*Gespräche mit Gœthe in den letzten Jahren seines Lebens*) par M. Ludwig Geiger. L'introduction fait ressortir la valeur des entretiens et leur intérêt : l'œuvre, dit justement M. Geiger, est classique et complète très heureusement l'image du grand poète et du grand homme. Une suite de notes courtes et serrées, placées à la fin du volume, nous renseigne sur les œuvres et les personnages cités au cours des *Gespräche* (p. 624-646); elles n'étaient pas inutiles et on les consultera avec fruit, car M. Geiger connaît intimement la littérature du XVIIIe et du XIXe siècle. Une table des matières très copieuse termine cet excellent volume. — A. C.

— M. Thaddée Zielinskt a publié naguère une dissertation fine et parfois subtile sur le *Merlin* d'Immermann (*Die Tragödie des Glaubens, Betrachtungen zu Immermanns Merlin*. Leipzig, Teubner. In-8°, 50 p. 1 mark 20). On sent qu'il a lu et analysé le poème avec ardeur et une sorte d'enthousiasme. Selon lui, l'idée de l'œuvre, c'est la lutte entre la religion païenne de la nature et la charité, la « Charitas » du christianisme. Merlin est d'abord échauffé par le feu de la charité chrétienne et Klingsor s'incline devant lui; mais Merlin échoue et il doit échouer contre un écueil, contre Niniana, contre l'Amour, l'amour terrestre et sensuel. M. Zielinski a étudié les personnages l'un après l'autre, et il a nombre de remarques intéressantes, notamment sur Niniana, sur Satan, sur Klingsor, sur le pélagianisme comparé avec la doctrine de Merlin. Immermann n'a sans doute pas eu toutes les idées que lui prête son critique; mais cette dissertation comptera parmi les meilleurs travaux dont l'auteur de *Merlin* a été l'objet. — A. C.

— Un premier lieutenant de l'artillerie saxonne, M. Arthur Schurig, vient de publier une traduction de l'*Amour* de Stendhal (*Von Stendhal-Henry-Beyle, Ueber die Liebe*. Leipzig, Diederichs. In-8°, XXIV et 389 p.). L'ouvrage est très joliment imprimé. Il est précédé d'une introduction où M. Schurig prouve une profonde connaissance de la littérature stendhalienne. Les notes de Stendhal sont rejetées à la fin du volume et le traducteur y a joint un index des noms de personnes et de lieux (Lire Abbatucci et non *Abbutacci;* Frau Bazile et non *Frau von*

Digitized by Google

Bazile; peut-on dire que le duc de Berry a « combattu, en 1814, comme colonel-général contre Napoléon » et que Mme d'Epinay fut « die Geliebte Rousseaus » *!*; lire Consalvi et non *Gonzalvi*, Ginguené et non *Guinguené;* Joinville fut commissaire des guerres et intendant, mais non auditeur; sur Mme de Larnage voir les *Confessions;* les *Liaisons dangereuses* sont-elles un livre « amusant »?; Mérimée est-il l' « élève » de Stendhal?; Peguilhen est le même que Lauzun; lire Serurier et non *Serrurier* et Trestaillons au lieu de *Troistaillons*). La traduction est d'ailleurs bien faite, souvent plus élégante qu'exacte, nullement littérale et elle laisse de côté tous les masques et jeux de cache-cache; mais, comme dit M. Schurig, il fallait, avant tout, rendre claire cette langue sibylline. — A. C.

— Les deux auteurs du volume *En regardant passer la vie* (Paris, Ollendorff. In-8°, 286 p.), l'auteur d' « Amitié amoureuse » et Henri Amic, ont eu l'idée de reproduire des conversations où leur mémoire s'entraînant l'une l'autre, ils évoquaient le passé. Ils nous parlent de Corot, de Guillaumet, surtout de Maupassant, de Bastien-Lepage et de George Sand. On trouvera dans leur ouvrage bien des détails curieux sur les voyages de Maupassant, des lettres de Bastien-Lepage qui font juger de son caractère et de son talent, une correspondance très attachante et parfois émouvante entre George Sand, Mme Dorval et Luguet; il y a, disent avec raison les auteurs, du génie dans les lettres de George Sand, mais il y a dans celles de Luguet le génie du cœur et il semble, après avoir lu celles de Bastien-Lepage, qu'on quitte un ami. La lecture de ce livre n'est donc pas négligeable, et elle intéressera tous ceux qui veulent connaître de plus près quelques grands esprits de notre temps. — A. C.

— Le livre de M. Adalbert de Hanstein, joliment édité et accompagné de cent treize portraits, sur « la toute jeune Allemagne » (*Das jüngste Deutschland*. Leipzig, Voigtländer. 1901, in-8°, xvi et 375 pp. 6 mark 50) est le meilleur qu'on puisse consulter sur la littérature allemande des vingt dernières années du xixe siècle. Bien composé et ordonné, écrit avec agrément et non sans verve, il témoigne d'un très grand soin. M. de H. possède son sujet; il a vu de près la plupart des poètes et romanciers qu'il nous présente, et il a vécu dans les sociétés littéraires qu'il nous décrit, sans être convaincu d'ailleurs de l'utilité de ces cénacles, car, « les individus qui créent librement peuvent seuls être réellement de grands artistes ». Il s'est efforcé de rester aussi impartial que possible et ses jugements sont presque toujours mesurés et équitables. On lui reprochera de s'étendre trop longuement sur certains écrivains, de traiter trop brièvement de certains autres, d'oublier tel et tel, Mais, en somme, M. de Hanstein s'est fort convenablement acquitté de sa tâche difficile et il a réussi à faire ce qu'il voulait, à tracer un tableau d'ensemble du mouvement littéraire de l'Allemagne contemporaine : sa façon large et intéressante d'exposer les choses, ses appréciations saines et justes, ses analyses exactes des œuvres principales, ses citations caractéristiques ont valu à son ouvrage un succès mérité. — A. C.

— On ne lira pas sans profit ni intérêt la brochure du général Bonnal sur *la méthode dans les hautes études militaires en Allemagne et en France* (Paris, Fontemoing. In-8°, 35 pp. 1 franc). Le général y prouve qu'il faut développer chez les chefs l'unité de doctrine ou la communauté de pensée, qu'il faut « usiner » la guerre, et il rappelle que Clausewitz a eu plus d'influence sur le développement intellectuel du commandement prussien par ses leçons pratiques à l'Académie militaire de Berlin que par la publication posthume de sa « Théorie de la grande guerre », que Moltke put à cette même Académie « grâce à un choix judicieux

Digitized by Google

établi sur des épreuves et des stages », faire de l'état major « le principe intellectuel de l'armée à sa plus haute puissance ». En revanche, pendant que l'état-major prussien se préparait, à l'aide de travaux historiques et de manœuvres de cadres, à son rôle de direction des armées, — et cela durant un demi-siècle — comment étaient organisées en France les hautes études militaires ? On croyait que la guerre est un art sublime qui échappe à tout calcul, et les ouvrages des généraux du premier Empire, Marmont, Morand, Pelet et autres n'offrent pas un corps de doctrine pour la conduite de la grande guerre. Une exception doit être faite en faveur du livre de Jomini, *Précis de l'art de la guerre ;* encore son influence sur l'esprit des officiers dont il était le bréviaire, fut-elle plutôt fâcheuse. Mais la leçon de 1870 n'a pas été inutile; une doctrine s'est constituée en France; l'École supérieure de guerre y a pris une large part et la mise en vigueur du règlement sur le service des armées en campagne du 28 mai 1895 l'a officiellement consacrée. Après avoir exposé les avantages de l'unité de doctrine, le général Bonnal montre ce qu'est la doctrine et comment on peut l'acquérir. Il insiste notamment sur la méthode qu'il recommande et juge la meilleure, la méthode des cas concrets : étudier, discuter, jour par jour, heure par heure, les phases d'un fragment d'une campagne moderne, en accordant la même importance et aux événements et aux idées exprimées dans les ordres du commandement, même quand ces ordres n'ont pas été suivis d'exécution; de cette étude et discussion découlent des idées générales dont quelques-unes acquièrent la solidité de principes applicables à la généralité des circonstances. — A. C.

— Nous recevons une brochure de 70 pages de M. Paul Fontin, *Les sous-marins et l'Angleterre* (Paris, Chapelot). M. Fontin expose, d'après les sources officielles et en chiffres précis, la puissance maritime de l'Angleterre, d'autant plus grande, qu'elle a créé un « état d'esprit universel », la croyance que le sort de la guerre dépend des escadres et que l'empire de la mer s'obtient par la destruction ou le blocus de la flotte ennemie. Mais il y a, dit M. F., une méthode de guerre toute différente; elle a été conçue par Fulton et l'amiral Aube. Là-dessus, M. F. raconte comment Fulton proposa à la France la vapeur appliquée à la navigation, la torpille et le sous-marin, comment il fut abreuvé d'humiliations, passa en Angleterre, obtint un succès complet... et dut partir aussitôt : « Pitt, disait Jervis, est le plus grand des sots qui aient jamais existé, d'encourager un genre de guerre inutile à ceux qui sont les maîtres de la mer et qui, s'il réussit, les privera de la suprématie. » Soixante-dix ans après Fulton, vient la tentative de l'amiral Aube, ministre de la marine; M. F. l'expose avec beaucoup de vigueur et de clarté, et il montre que l'amiral Aube, malgré l'insuccès de ses efforts, a laissé du moins à la France le sous-marin. Et l'Amirauté britannique, elle aussi, est venue au sous-marin, mais malgré elle, et elle prétend qu'il n'est pas invulnérable, que les cuirassés s'en débarrasseront aisément et que son entrée en scène ne saurait porter atteinte au dogme de la guerre d'escadres. M. Fontin conclut que, malgré l'Amirauté britannique, la France doit mettre en ligne la quantité nécessaire de submersibles et de sous-marins pour écarter les escadres anglaises tant de notre littoral que de leurs propres rivages, et il cite l'expérience, le *raid* de juillet dernier où quatre submersibles venus de Cherbourg entrèrent invisibles dans la rade de Brest et pouvaient détruire nos vaisseaux. — A. C.

— M. Albert Soubies a publié chez Flammarion, dans sa jolie et utile collection de l'*Almanach des Spectacles*, un nouveau volume — le volume pour l'année 1901 — orné, comme les précédents, d'une eau-forte de Lalauze. On y trouvera, entre

Digitized by Google

autres documents inédits, une nomenclature des pièces qui, en 1901, ont réalisé, dans les théâtres de Paris, les recettes les plus élevées. Ce volume est le trentième de l'Annuaire dramatique que M. Soubies fait paraître; rarement le même auteur poussa aussi loin une publication, et nous en félicitons M. Soubies. — A. C.

— Nous avons à annoncer deux fascicules nouveaux du *Schweizerisches Idiotikon* (Frauenfeld, Huber) : le fascicule XLV qui va de *blueste* à *(rad)brechen* et le fascicule XLVI qui va de *(durch)brechen* à *brief;* ils renferment, comme les précédents, nombre d'articles intéressants et fouillés. — C.

— La librairie Heitz et Mündel, à Strasbourg, publie la traduction française de la 3e édition de l'étude d'Adolphe Hildebrand : *Le Problème de la forme dans les arts figuratifs* (1 vol. in-12 de 162 p. Prix 2 mk. 40. A Paris, chez Bouillon). Cette traduction est l'œuvre de M. Georges M. Baltus. Il s'excuse d'avoir dû « renoncer entièrement à satisfaire des exigences littéraires qui auraient rendu son travail impossible », tant le texte est difficile à transposer selon sa valeur esthétique plus encore que le sens des mots. Le fait est que le style de cette version française est assez spécial, mais on s'y fait, et l'on sent que la pensée de l'auteur est fidèlement sauvegardée. Ces questions d'esthétique transcendante ont besoin de précision dans les termes, et bien que la lecture en soit un peu laborieuse, on ne peut leur refuser une vraie originalité. Voici les divisions du volume : Représentations de la vue et du mouvement; la forme et l'effet; la représentation spatiale et son expression dans l'apparence; la représentation de plan et de profondeur; la conception en relief; la forme, expression de la vie fonctionnelle; la sculpture en pierre. — H. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 mars 1903.

M. Théodore Reinach fait une communication sur le poème récemment découvert de Timothée : les *Perses*. C'est un *nome* citharodique célèbre de l'an 400 a. C. Le papyrus, qui le contient, trouvé en Egypte et publié à Berlin, est le plus ancien manuscrit littéraire qui soit connu; il paraît être contemporain d'Alexandre-le-Grand. M. Reinach traduit et analyse les principaux épisodes de ce poème et en fait ressortir le style prodigieusement imagé qui annonce déjà Lycophron.

M. Emile Rivière fait une communication sur une découverte faite dans une sablière de Paris. Dans plusieurs fosses on a trouvé des ossements humains brûlés et pour ainsi dire broyés, mais réunis soit dans un vase en terre noire et mêlés à des matières charbonneuses, soit en un seul et même amas; mais vases ou amas sont dans chacune de ces fosses recouverts par une pierre plate. Outre des fragments de poteries et de tuiles romaines, on y a recueilli des ossements d'animaux portant gravés des chiffres romains, presque toujours les mêmes, V. X. I., ou des lettres, comme la lettre A. Ces derniers faits n'avaient pas encore été observés.

M. Daniel Serruys communique le résultat de ses observations sur l'élément verbal dans la composition lyrique des Grecs. La méthode statistique appliquée à l'étude des vers lyriques permet d'y reconnaître un système de coupes qui éclaire à la fois la division strophique, l'équivalence des mesures et la nature du rythme fondamental. Alors que la rythmique abstraite assimilait la strophe lyrique à une prose rythmée, où la phrase musicale seule créait une périodologie, la métrique verbale y découvre une poésie susceptible de formes variées, mais régulières, dont M. Serruys détermine le caractère et les lois.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 13 avril — 1903

Couvreur, Les scholies d'Hermias sur le Phèdre. — Eschine, Discours sur l'Ambassade, p. Julien et Péréra. — Aristote, Politique, p. Newman, III et IV. — Bale, Catalogus, p. Poole. — Mélanges Léonce Couture. — Dom Pierre Chastelain, Journal, p. Jadart. — Stourm, Les finances du Consulat. — Revue d'histoire ecclésiastique, I. — Maas, Le pluriel poétique des Latins. — Topp, Contributions étrusques, II. — Hermathena, XXVIII. — Académie des Inscriptions.

Hermiæ Alexandrini in Platonis Phædrum scholia, ad fidem codicis Parisini 1810 denuo collati edidit et apparatu critico ornavit P. Couvreur. Paris, Bouillon, 1901; xxiii-272 p. (Fasc. 133 de la *Bibl. de l'École des Hautes Etudes*).

Si P. Couvreur eût vécu, il fût devenu un helléniste de premier ordre. Ses premiers travaux l'avaient rapidement fait connaître, et ses recherches sur Platon avaient commencé à lui donner une juste autorité. C'est de Platon encore qu'il s'occupait dans ses dernières études. Son attention avait été attirée par les scholies d'Hermias sur le *Phèdre* publiées à la suite du texte par Ast, mais très imparfaitement publiées. Ast n'avait en effet à sa disposition qu'un manuscrit assez médiocre, tandis que notre bibliothèque nationale possède du commentaire d'Hermias plusieurs manuscrits bien supérieurs, dont M. Ruelle avait d'ailleurs signalé l'importance. Couvreur étudia le Parisinus 1810 (A), le copia en entier, le compara avec les autres manuscrits connus d'Hermias, à l'exception de quelques-uns d'ailleurs négligeables, et se rendit compte que non seulement ce manuscrit l'emporte sur tous les autres, mais encore qu'il en est la source unique. C'est ce qui est exposé dans les *Prolegomena*, où se trouve réuni, en outre, tout ce que l'antiquité nous a conservé sur Hermias, l'élève de Syrianus, le disciple et l'ami de Proclus; un appendice donne la description de A. Mais C. mourut alors que son ouvrage était prêt pour l'impression, et c'est l'un de ses amis, M. Louis Bodin, qui s'est chargé de le publier, et d'ajouter un *index scriptorum*. Il semble, d'après une note p. 47, que C. avait préparé, outre cette table des auteurs cités, un index grammatical de la langue d'Hermias; il est fâcheux, s'il a été fait, qu'il n'ait pas été retrouvé, car il eût été fort utile pour la critique du texte. L'appareil des notes se compose de deux parties:

Digitized by Google

les références aux passages des auteurs cités par Hermias, et les leçons des manuscrits; ces dernières comprennent seulement les variantes du Monacensis 11 (M, manuscrit de Ast), et quelquefois celles des Parisini 1825 (B), 1827 (D), 1943 (E). Le texte ainsi publié est un texte lisible, sinon sans imperfections. C., semble-t-il, était trop disposé à voir des lacunes, principalement d'un mot qu'il juge nécessaire à l'intelligence de la phrase; or, la construction d'Hermias est très libre, et fréquemment il faut retrouver, dans ce qui précède, les mots à suppléer dans une phrase qui semble incomplète. En voici un exemple typique : p. 142, 7 sv. διὸ τὸν Ἑστίᾳ εὐχόμενον πρὸς τοὺς πόλους ἀποβλεπτέον ὡς εἰς οἰκειότερον τόπον... αὐτῇς, καὶ ἄλλοις ἀλλαχοῦ κατ' οἰκειότητα ἑκάστου. En note : « ἄλλοις non intellego ». Il est évident qu'il faut construire καὶ (τὸν) ἄλλοις — i. e. θεοῖς — (εὐχόμενον) ἀλλαχοῦ ἀποβλεπτέον). Je ne verrais donc point de lacune, mais plutôt une certaine liberté de construction, par exemple 1, 13, où je rapporte αὐτόν à τὸν ἐρῶντα, à reprendre dans ἐν τῷ ἐρᾶν; ou encore 15, 12, cf. 13, 15; et 17, 4, où la phrase ne laisse rien à désirer. Il ne manque rien non plus 126, 2, malgré le μέν sans δέ correspondant, cf. 127, 3. La langue d'Hermias n'est pas moins libre et moins flottante; l'auteur vivait au ve siècle après J.-C., et nous n'avons pas à être surpris si nous rencontrons des irrégularités dans la syntaxe, ou des formes doubles comme Σωκράτη et Σωκράτην, ἔνθοι et ἔνθεοι, τελέα et τελεία, ἐρρήθη et ἐρρέθη, ὑγίεια et ὑγεία, et autres. C. donne le texte de A, sauf dans le cas de leçons fautives (v. p. XVIII), et c'est ainsi en effet qu'il fallait procéder; nous lisons par exemple 96, 4 τελέαν avec A contre τελείαν M, mais 141, 11 τελείαν (τελέαν M). Mais au contraire nous avons en quelques endroits tantôt la leçon de A concordant avec M, tantôt celle de A contre M, tantôt celle de M contre A, tantôt enfin une correction contre l'accord des manuscrits, et cela pour les mêmes mots : 220, 23 ἐρρέθη *codd.*, 39, 21 ἐρρήθη (ἐρρέθη A); 123, 6 ταυτόν *codd.*, 37, 4 ταὐτόν (ταυτόν A); 122, 20, ἔνθεοι *codd.*, 99, 1 ἔνθοι (ἔνθεοι M), 98, 23 ἔνθους (ἔνθεος *codd.*); 15, 17 ὑγείαν *codd.*, 79, 23 ὑγίειαν (ὑγείαν A), etc. La raison de ces variations est indiscernable, et alors je ne vois pas pourquoi on ne lirait pas 65, 9 γινόμενος avec M (γιγν. A), puisque γίνεσθαι est l'orthographe constante de A, sauf de très rares exceptions. Si la forme donnée par A doit être celle du texte pour une raison de méthode, à plus forte raison doit-elle être conservée lorsqu'en d'autres passages la même forme est donnée par l'accord des manuscrits. En ce qui concerne la syntaxe, on remarquera des disparates de même nature; des constructions identiques sont tantôt corrigées, tantôt laissées intactes : 20, 29 et 30 ὅτε ἐπιστρέφεται καὶ... ἐπιδράττεται (-ηται A); au contraire 46, 16 ὅτε ἀναδράμῃ *codd.* De même avec εἰ : 86, 19 εἰ βούλονται (-ωνται A); 15, 24 εἰ μὴ γενώμεθα *codd.*; 167, 25 εἰ τριπλασιάζωσιν *codd.* (note : legendum opinor τριπλασιάζουσιν); 243, 18 εἰ μὴ συνδράμῃ A, -μῃ M (corr. συνδράμοι). De même encore avec ἵνα : 220, 32 ἵνα λέγοι *codd.* (après un présent

Digitized by Google

comme dans les autres passages cités (corr. λέγῃ); 209, 4 ἵνα εἴποι *codd*, (corr. εἴπῃ); 3, 22 ἵν' ἔχοι avec A (ἔχῃ M); 228, 22, ἵνα λέγῃ avec M (λέγοι A). L'emploi du futur avec ἄν au lieu du simple futur, construction qui d'ailleurs n'est pas particulière à Hermias, est noté p. 47, 16; mais le subjonctif avec ἄν dans le même sens n'est pas étranger à la syntaxe de l'époque, et l'on peut se demander s'il ne vaut pas mieux écrire avec A οὐκ ἂν τελειώσῃς οὐδὲ ἐνεργήσῃς (texte -σεις); et de toute façon une correction comme 209, 23 οὐκ ἂν θελήσαι (-σῃ A, -σει M) n'est pas admissible, d'autant plus que ces formes de 3e pers. opt. en -σαι semblent inconnues à la langue d'Hermias. L'usage du futur dans cette construction n'est d'ailleurs pas encore suffisamment étudié, et j'inclinerais à croire qu'il ne se rencontre qu'avec les formes -σομαι et -θήσομαι et seulement avec une négation. Il y a dans tout cela quelque incertitude, peut-être même quelque inexpérience de cette langue du ve siècle, qui est loin de la pureté classique; peut-être aussi Couvreur n'eut-il pas le temps de soumettre son ouvrage à une dernière révision. Quoi qu'il en soit, M. Bodin ne pouvait, en présence d'une œuvre déjà terminée, songer à remanier quoi que ce fût; et il faut le remercier d'avoir accepté la tâche ingrate et périlleuse de publier un texte qu'il n'avait pas préparé lui-même. Il s'en est acquitté à son honneur, et verra, je pense, par les remarques qui précèdent, combien j'ai attaché d'importance à sa publication [1].

MY.

Eschine, Discours sur l'Ambassade, texte grec publié avec une introduction et un commentaire, par J.-M. JULIEN et H. L. de PÉRÉRA, sous la direction de M. HAUVETTE. Paris, Klincksieck. 1902; LXIV-125 p.

Dans la préface que M. Hauvette a écrite pour cette édition, il y a un mot, qui est sans doute une expression de regret, sur les « *Schulausgaben* que connaissent bien nos étudiants français. » Il est pénible en effet de constater que, pour la plupart des textes grecs, nos élèves n'ont pas d'autres éditions à leur usage que les éditions allemandes. Ce qui n'est pas moins curieux, c'est que l'idée de publier le discours d'Eschine sur l'*Ambassade* soit venue à l'esprit de deux jeunes gens de l'École normale, parce qu'il n'y en a pas d'édition classique en Allemagne; si l'édition eût existé, ils eussent passé outre, et nos étudiants auraient continué, comme pour les autres

1. M. Bodin aurait dû supprimer la note 143, 8 « λαόν metro claudicante », qui est une erreur, — Lire 16, 1 εἰδοποιοῦσα; 17, 7, χαρίεν: 18, 7 πλησίον: 23, 11 et 12 ὑπεναντίος, -τία; 30, 18 ἀποθανοῦσαν; 62, 19 ἰδίωμα; 66, 4 κατευθῦνον; 70, 4 ὀνόματα; 72, 28 ἀρίσταῖτο; 98, 11 ὀνόμασι; 104, 4 οὐ; 142, 13 ἀνωτέρω; 143, 1 θεοί; 258, 30 ἄψυχον; 264, 1 ψυχαί. 88, 12 la suite du développement indique qu'il faut lire μαντικῆς au lieu de μουσικῆς.

Digitized by Google

textes, à faire leurs achats aux librairies Teubner ou Weidmann. Il y a là quelque chose d'anormal : une tentative comme celle-ci mérite donc tous les encouragements, d'autant plus qu'elle est bien comprise et rendra les services qu'on est en droit d'attendre d'elle. Dans l'introduction, écrite en un style coulant et naturel, M. de Péréra, quoique trop sévère selon moi pour Eschine, retrace la vie de l'orateur et expose l'affaire de l'*Ambassade;* M. Julien analyse le discours d'Eschine et en caractérise le style, d'après les recherches de Blass. L'édition n'est pas une édition critique, et M. Hauvette semble craindre qu'on ne s'en étonne. Le contraire aurait plutôt surpris; on n'ignore pas en effet que, si l'esprit littéraire est brillamment représenté à l'École normale, les études y sont peu orientées dans le sens de la recherche purement philologique. MM. Julien et de Péréra ont donc mieux fait de ne pas faire œuvre de critique, et je les en félicite pour ma part; car il ne suffit pas pour cela « du simple bon sens » (chacun pense en être bien pourvu, dit Descartes), même « éclairé par une connaissance exacte du grec » (il faut, pour y arriver, de longues études et des lectures assidues). Contrôler la tradition, discuter la valeur des manuscrits et choisir les variantes relève bien d'une science spéciale qui ne s'acquiert pas sans travail; et il ne serait que trop facile de montrer par des exemples que le « bon sens » a nui souvent à la saine critique des textes. Le commentaire des jeunes éditeurs est bien approprié au caractère de leur édition; il est abondant sans prolixité, puisé aux meilleures sources, et plein de bonnes remarques, utiles pour l'intelligence de la pensée d'Eschine, des allusions de son discours, et de sa tactique oratoire. Dirai-je que ce commentaire, pour ce qui touche à la grammaire et à la langue, manque parfois de précision et renferme quelques inexactitudes [1]? Plusieurs observations de cette nature ressemblent trop à des notes prises hâtivement aux leçons du maître. Mais ne demandons pas à des élèves de première année plus qu'ils ne pouvaient donner; leur connaissance du grec s'affinera avec le temps et l'étude; l'expé-

1. P. 5 « l'emploi de σωφρονεῖν au passif est assez rare » induira les élèves en erreur; même *très rare* ne serait pas exact. — P. 29 καταφανής εἰμι « par analogie (?) avec φανερός εἰμι » (avec un participe ou ὅτι) n'est pas « rare »; on trouve la construction dans les meilleurs écrivains. — P. 35 παρά dans παρελθεῖν, parce que « l'on montait à la tribune par un escalier latéral; » erreur. — P. 62 dire « ὅπου correspond à peu près à ἐάν » n'est ni exact ni méthodique. — P. 62 il faut éviter des annotations comme celle-ci : « ἑνδέκατος n'est pas fréquent chez les écrivains grecs »; s'ils l'emploient peu, c'est qu'ils ne parlent pas souvent de « onzième ». — P. 63 la note sur ἐπωνυμία, d'ailleurs incomplète, est mauvaise en ce qui concerne Hérodote; ce n'est pas le surnom qui chez lui est construit au génitif avec ἐπί, mais la chose qui motive le surnom. — P. 65 la note sur λύτρα πραξάμενον est mal rédigée, et signifie tout autre chose que ce qu'elle veut dire. — P. XXIII, l'ouvrage de M. de Wilamowitz a pour titre *Aristoteles und Athen*, et non *Aristot und Athe*

Digitized by Google

rience des textes fortifiera leur sens des nuances, et une communion plus intime avec les grands écrivains leur donnera la sûreté qui leur manque encore : le présent ouvrage permet de le prévoir.

MY.

The Politics of Aristotle, with an introduction, two prefatory essays and notes critical and explanatory, by W. L. NEWMAN, t. III et IV. Oxford, Clarendon, 1902 ; XLVI-603 et LXX-708 p.

L'édition de la *Politique* d'Aristote, entreprise par M. Newman, vient enfin de s'achever ; après un intervalle de quinze ans, le savant éditeur publie les tomes III et IV, accompagnés d'une table générale, d'un index des mots grecs et d'un index grammatical. Le tome III contient deux essais, l'un sur les manuscrits de la *Politique* et sur la version latine de Guillaume de Moerbeke (c'est la suite des remarques publiées dans le second volume), l'autre sur le sujet des livres III, IV et V. Un essai commence aussi le tome IV, sur les constitutions dont Aristote s'occupe dans son ouvrage. L'édition de M. N. est appelée à tenir une place importante dans l'ensemble de la critique aristotélique ; solidement préparé par des travaux antérieurs, exactement informé de ce qui a été fait pour le texte, le nouvel éditeur a su mettre à profit l'érudition des savants qui l'ont précédé et y ajouter les résultats de ses propres recherches. Les notes ont reçu un large développement ; tous ceux qu'intéresse l'œuvre d'Aristote, même ceux qui ne s'en occupent qu'incidemment, savent par expérience combien sa pensée est difficile à pénétrer, et quel degré d'attention est nécessaire pour ne pas la comprendre à contre-sens ; ce commentaire, certainement l'un des meilleurs, sera d'un grand secours pour l'interprétation, et des remarques sur le style, que M. N. se plaît à faire de temps en temps, attireront encore l'attention du lecteur (V. à ce sujet, t. III, app. B et C). Si maintenant nous étudions le texte donné par M. N., nous nous trouvons en présence d'une conception sinon nouvelle, du moins nouvellement appliquée. Soit pour les mots eux-mêmes, soit pour leur ordre dans la phrase, M. Newman préfère généralement les leçons de la seconde famille de manuscrits (Π^2), étant ainsi en opposition avec Susemihl, pour qui la première famille (Π^1) méritait plus de confiance ; il se rapproche donc de l'Aldine et de Bekker, et se trouve d'accord avec les observations de Heylbut sur le palimpseste du Vatican. Le texte de la *Politique* a subi ainsi des variations qui ne sont pas sans importance, et la comparaison avec l'édition de Susemihl ne laisse pas que d'être instructive. Mais la question est difficile à trancher ; je me borne à renvoyer à l'un de ses derniers éléments, la préface de Susemihl, 3me éd. revue (Teubner, 1894), p. XXVIII SVV.

MY.

Digitized by Google

Anecdota Oxoniensia. Index Britanniae scriptorum quos ex variis bibliothecis non parvo labore collegit Johannes Baleus, cum aliis. John Bale's Index of british and other writers. Edited by Reginald Lane Poole, with the help of Mary Bateson. Oxford, at the Clarendon Press. 1902. xxxvi-579 pp. in-4°. Prix: 35 sh.

Quand on aborde l'étude de la littérature latine dans l'Angleterre médiévale, c'est à l'auteur du *Scriptorum illustrium Majoris Brytanniae Catalogus* [1], à John Bale, que l'on s'adresse tout d'abord. On sait que, suivant les traces de John Leland, son maître et son ami, Bale se proposa de recueillir le plus de renseignements possibles sur les auteurs et sur les œuvres littéraires du moyen âge. On venait de supprimer les ordres religieux et de détruire leurs maisons; leurs bibliothèques avaient été dilapidées. Des particuliers avaient formé de riches collections de livres manuscrits, dont beaucoup allaient bientôt disparaître ou se perdre. Chercher à sauver quelque chose dans un si grand naufrage, était une œuvre méritoire. Bale s'y employa avec un zèle plus ardent sans doute qu'éclairé, mais dont il faut en tout cas lui savoir gré. Il commença durant son premier séjour en Allemagne, où il s'était retiré après la chute de Th. Cromwell et d'où il ne revint qu'après l'avènement d'Édouard VI; mais il ne fit alors que compiler les travaux de ses devanciers. A partir de 1548, « afin de corriger et d'augmenter » son catalogue, dit-il lui-même, il visita « beaucoup de bibliothèques, tant à Cambridge qu'à Oxford. Dans la fameuse cité de Londres, il n'y a, si je suis bien informé, qu'une bibliothèque connue. Chez les libraires et les relieurs, j'ai trouvé beaucoup de notables antiquités, où j'ai pris les titres, les dates, les incipit; je suis allé aussi à Norwich, où les vieux livres sont utilisés par les épiciers, les fabricants de chandelle et de savon. J'en ai sauvé autant que j'ai pu, ainsi que dans d'autres villes du Norfolk et du Suffolk, notant les noms des auteurs et les titres de leurs ouvrages »; et il regrette de n'avoir pas été assez riche pour faire le même travail dans tout le royaume [2]. Quand il fut nommé évêque d'Ossory en Irlande (février 1553), il s'y transporta avec ses livres; mais malheureusement il dut abandonner la plupart de ceux-ci lorsque, après la mort d'Édouard VI, il fut contraint de fuir pour la seconde fois sur le continent. Cependant, même alors, il continua son travail de dépouillement qui enrichit la seconde édition de son *Catalogus*. Il paraît s'être arrêté peu de temps avant l'apparition du tome Ier de cette édi-

1. Titre de la deuxième édition, qui parut en deux volumes à Bâle en sept. 1557 et février 1559. La première, qui fut achevée d'imprimer à Ipswich en juillet 1548 et réimprimée à Wesel en 1549, est moins complète et beaucoup moins consultée.

2. Commentaire de Bale sur *The laboryouse journey and serche of Johan Leylande for Englandes antiquitees*, publié à Londres en 1548; voir Poole, préface, pp. xix, xx.

Digitized by Google

tion ; du moins M. Poole n'a-t-il rien trouvé dans ses notes qui soit postérieur à l'année 1557.

Le résultat de ces neufs années de recherches a été consigné par Bale en un registre ayant appartenu au Dr Thomas Gibson, qui s'y qualifie lui même « olim calcographus, nunc medicus ». Gibson avait commencé à y inscrire des recettes pharmaceutiques ; Bale en fit un répertoire, dressé par ordre alphabétique, en réservant environ six feuillets pour chaque lettre. Ce répertoire est aujourd'hui conservé à la Bodléienne parmi les manuscrits de Selden. Il a été souvent consulté, d'abord parce que la disposition alphabétique le rend d'un emploi commode, ensuite parce que, s'il comprend moins de noms que la seconde édition du *Catalogus*, il fournit dans un beaucoup plus grand nombre de cas l'incipit des ouvrages indiqués. C'est aussi pour ces raisons que M. P. a jugé utile de le publier.

A-t-il eu raison ? Valait-il la peine de nous donner le carnet de notes de Bale, puisque nous avons la rédaction définitive qu'il en a lui-même tirée ? La somme de notions nouvelles que ce volume nous apporte peut-elle justifier le labeur considérable que l'éditeur s'est imposé et les frais d'une impression passablement compliquée ? M. P. dit que ce travail lui a demandé plus de dix années de recherches et de soins ; n'est-on pas en droit de regretter tant d'heures dépensées, perdues peut-être en partie pour la science ? Il est vrai que si, manuscrit, l'ouvrage de Bale a rendu service à plus d'un érudit, une fois imprimé, il pourra être fructueusement consulté par tous ceux qui, loin d'Oxford, s'occupent des œuvres et des écrivains du moyen âge. En outre l'*Index* qu'on nous donne aujourd'hui est à certains égards supérieur au *Catalogus* d'autrefois. Sans doute la substance même du livre est demeurée à peu près la même ; mais Bale, théologien et polémiste, a voulu faire de son *Catalogus* une machine de guerre contre le papisme ; il a voulu, pour rapporter encore une fois ses propres paroles, « faire aimer et pratiquer la piété, livrer à la dérision et au mépris tous les monstres de l'Église : cardinaux, moines, crétois, ventres paresseux et menteurs [1] ». Ces aménités, trop fréquentes sous la plume des écrivains du XVIe siècle, ne se retrouvent pas dans le Carnet de notes. C'est à peine si les opinions rageusement protestantes de Bale se font sentir quand il parle de John d'Oldcastle ou de Wycliffe. Il s'abstient également, dans son *Index*, d'ornements littéraires d'un goût douteux. Si, dans son *Catalogus*, il refuse de commencer, comme Leland, l'histoire de la Bretagne avec Albina, fille du roi de Syrie Dioclétien, il n'hésite cependant pas à placer Osiris parmi les écrivains d'Albion parce qu'entre autres arts enseignés aux différents peuples de l'Europe, ce dieu apprit aux Bretons « à faire de la cervoise au lieu de vin ». Le nom

1. Ce passage, que j'abrège, se trouve dans la préface de la seconde édition seulement.

Digitized by Google

d'Osiris est absent, avec beaucoup d'autres semblables, de l'*Index*, qui se trouve allégé par là d'un fatras encombrant autant qu'insipide. Enfin et surtout M. P. a rajeuni sa matière par la façon dont il l'a traitée. Il a recherché les manuscrits marqués par Bale; pour ceux qu'il a retrouvés (et c'est le plus petit nombre), il a noté soigneusement les dépôts où ils sont aujourd'hui conservés, avec leur cote et la page des catalogues où ils sont décrits; il a de même vérifié les indications bibliographiques données par Bale d'une façon toujours abrégée et parfois fautive. Pour ce travail très long, très minutieux, très méritoire, il s'est assuré le concours de miss Mary Bateson que son édition du Catalogue des manuscrits ayant appartenu au monastère de Syon avait admirablement préparée à cette collaboration. Les abondantes ressources bibliographiques que fournissent les deux antiques universités d'Oxford et de Cambridge ont été mises à contribution et les notes de Bale, revues par deux des meilleurs érudits que ces universités aient produits dans ces derniers temps, seront accueillies avec faveur dans le monde savant.

Voici le plan qu'a suivi M. Poole. Dans la préface, il a donné l'analyse, folio par folio, des matières contenues dans le Carnet de notes de Bale; il a marqué par des italiques les notices qui ne figurent pas dans l'édition parce qu'elles sont étrangères au but de l'ouvrage; quelques mots sur l'origine du manuscrit, sur l'époque de sa compilation (1549-1557), enfin un très bref résumé biographique, complètent cette préface. Puis vient une liste alphabétique dressée par miss Bateson, des ouvrages cités dans le courant de l'ouvrage. L'Index, où l'on a rétabli l'ordre strictement alphabétique, troublé çà et là dans le manuscrit, est suivi de six appendices où figurent les ouvrages qu'on ne pouvait placer dans une liste par noms d'auteurs : 1° liste des « Scriptores anonymi »; 2° liste des « Libri anonymi »; 3° liste des ouvrages anonymes marqués dans le Carnet de notes sous le mot « Chronicon » ou ses équivalents; 4° liste des extraits empruntés à divers auteurs de *Collectanea* et qui, dans le Carnet de notes, étaient placés au nom de ces auteurs; Philippe Wolf de Seligenstadt et John Leland sont ceux qui ont fourni le plus grand nombre de notices. Le cinquième appendice (« Ex Bibliothecis ») comprend de brefs catalogues d'anciennes bibliothèques : celles des Dominicains de Londres (catalogue par leur provincial, Richard de Winkele, 1339), du monastère de Glastonbury, des rois d'Angleterre, de John Whethamstede, et du monastère de Norwich. Dans le sixième appendice, on a relégué une brève liste des « viri eruditi » ayant appartenu au collège de Merton, à Oxford, liste qui diffère de celle qu'a publiée Leland dans ses *Collectanea;* elle est donnée d'après l'ancien catalogue des « fellows » de ce collège. Le volume se termine par deux tables : 1° « Cognomina auctorum »; 2° « Tituli operum ».

Tel est cet ouvrage, édité avec une compétence indiscutable,

Digitized by Google

imprimé avec le soin dont est coutumière l'imprimerie du Clarendon press [1] et dont nos imprimeurs (je pense aux meilleurs d'entre eux) devraient être jaloux; il a sa place marquée dans toutes les bibliothèques d'érudition à côté de l'antique *Catalogus* que l'on ne consultera plus guère, sinon pour y chercher des exemples d'intolérance religieuse et de pédantisme littéraire.

CH. BÉMONT.

Mélanges Léonce Couture. Études d'histoire méridionale dédiées à la mémoire de Léonce COUTURE (1832-1902). — Toulouse, E. Privat, 1902. In-8° carré de XLIV-360 pages.

A peine l'érudit professeur de littérature méridionale à l'Institut catholique de Toulouse et le zélé directeur de la *Revue de Gascogne* avait-il fermé les yeux, qu'un groupe d'admirateurs, de disciples et d'amis entreprenait de consacrer à sa mémoire un recueil de *Mélanges*. Presque tous les articles qu'ils y ont insérés intéressent Toulouse et la Gascogne : d'où le sous-titre *Études d'histoire méridionale* qui le caractérise. Contentons-nous de les signaler très brièvement.

Après la biographie de M. Léonce Couture, présentée par Mgr P. Batiffol et accompagnée de la bibliographie de ses œuvres (les principales que M. C. avait rêvé d'écrire sont restées toujours à l'état de projet et c'est bien dommage), le volume s'ouvre par une étude de M. Émile Cartailhac sur le *Préhistorique pyrénéen* (pp. 1-22). Il y résume toutes nos connaissances sur les époques primitives de la civilisation dans la région qui nous préoccupe.

Dom Henri Quentin examine après cela et publie *La plus ancienne vie de saint Seurin de Bordeaux* (pp. 23-63), dont le texte primitif a été retrouvé dans le *codex Augiensis* CXXXVI de Carlsruhe, et un remaniement dans le ms. 454 de la Bibliothèque de Saint-Gall; l'éditeur y reconnaît une œuvre de Fortunat, qui avait été considérée comme perdue. Dans une savante dissertation, il distingue deux personnages dans les saints Seurin de Bordeaux et de Cologne, et discute une des vies légendaires de ce dernier bienheureux.

La société d'acquêts entre époux sous les lois wisigothiques, tel est le titre du mémoire que M. J. Brissaud consacre à une question juridique des moins connues; il conclut que presque certainement la communauté d'acquêts était en usage chez les Wisigoths à la fin du ve siècle.

M. l'abbé Louis Saltet s'attache (pp. 77-96) à une question qui a déjà fait l'objet de controverses, à l'*Origine méridionale des fausses*

---

1. J'ai noté une faute d'impression, p. 334, ligne 13, où se trouve cité le précepte d'Horace : « Nonum prematur in annum »; on a laissé passer *novum*.

Digitized by Google

généalogies carolingiennes. Cette question, il la reprend *ab ovo* et il l'étudie à fond ; ce qui lui permet de distinguer le texte primitif des remaniements et d'établir que la plus ancienne est l'œuvre d'un clerc, qui « dispose autour d'une donnée messine la double donnée des dépendances méridionales de l'église de Metz à *Arisitum* et en Rouergue ». Ce généalogiste était aussi fort bien renseigné sur les traditions de l'église d'Uzès. Quel mobile l'a fait agir? Rattacher les saints méridionaux à S. Arnoul de Metz, ou donner la liste des ancêtres de Charlemagne? L'une et l'autre hypothèse peuvent se justifier, mais il n'y a nullement à y voir la préoccupation politique de rapprocher Francs et Aquitains.

M. Gaston Balencie a dressé (pp. 97-113) la *Chronologie des évêques de Tarbes* de 506 à 1226. Il le fait d'après les sources imprimées et pour les derniers prélats au moyen encore de cartulaires ou de chartes inédites.

M. Alfred Jeanroy explique (pp. 115-125), publie et commente *Un sirventès historique de 1242*. Il est relatif à la coalition qui s'était formée à cette époque entre les seigneurs méridionaux et le roi d'Angleterre pour tenter de reprendre au roi de France l'indépendance du Midi : le poète s'était donné pour but de stimuler les courages hésitants et de les lancer dans la mêlée.

Sous le titre d'*Une chronique béarnaise inédite*, M. H. Courteault publie (pp. 127-135) une série d'« assez brèves et sèches mentions annalistiques d'événements survenus entre 1308 et 1321, dont plusieurs en Béarn ou dans les pays soumis à l'autorité de ses vicomtes. » De savantes notes viennent heureusement les compléter et en faire ressortir l'intérêt; à vrai dire, elles avaient besoin de cet adjuvant.

C'est une curieuse figure que nous présente ensuite M. J.-M. Vidal avec *Bernard Gasc, soi-disant évêque de Ganos*. Aventurier qui avait trouvé avantageux de se parer de ce titre, il fut pris au sérieux par des prélats français tels que l'évêque de Toulouse; son malheur vint de ce qu'il fut compromis dans la conjuration de Hugues Géraud, cet évêque de Cahors qui avait tenté d'empoisonner Jean XXII et deux cardinaux. Il ne fut cependant pas écorché vif, mais il dut rester vingt longues années en prison; mis en liberté en 1337, il ne disparut pas de la scène politique, sans se manifester encore en 1343, dans une assemblée de personnages ecclésiastiques plus ou moins équivoques.

M. F. Pasquier, archiviste de la Haute-Garonne, raconte en quelques pages très documentées (pp. 161-175) les destinées de la chapellenie fondée en l'église Notre-Dame de Montgauzy, près de Foix, par Jean II de Lévis (1347). L'institution de cette chapellenie répondait au désir patriotique du fondateur d'assister de ses prières son suzerain Philippe de Valois: c'était une compensation du secours effectif que, malade, il ne pouvait lui apporter avec son épée. La chapelle de Montgauzy sub-

Digitized by Google

sista jusqu'à la Révolution, mais pendant les guerres de religion on oublia la fondation de Jean de Lévis.

M. l'abbé Victor Dubarrat étudie (pp. 177-191) d'après des actes de notaire l'*Abbaye de Lucq en Béarn au* XIVe *siècle*. Il énumère les droits et les revenus du monastère, la condition des serfs qui lui appartenaient, la situation de l'abbé et des moines, etc. Une remarque : pourquoi abréger les noms propres ? La lecture du texte en devient plus difficile.

M. Jean Ducamin publie ensuite (pp. 193-211) *Deux textes gascons*, originaires de Montesquieu-Volvestre (Haute-Garonne). Le premier est une copie, exécutée en 1467, des statuts rédigés en 1370 pour la confrérie de Saint-Jacques et de Saint-Christophe; l'éditeur l'accompagne d'une traduction en dialecte moderne. Le deuxième est un bail de métairie et de moulins, daté du 25 novembre 1537.

Mgr J. de Carsalade du Pont, évêque de Perpignan, a payé son tribut à la mémoire de Léonce Couture par la publication (pp. 213-221) du procès-verbal de l'élection de Bérenger Guillot à l'archevêché d'Auch, par les chanoines de sa cathédrale, le 3 novembre 1408.

L'étude de M. Antoine Degert, intitulée *La fin du schisme d'Occident en Gascogne* (pp. 223-244) est un heureux complément à l'ouvrage de de M. N. Valois sur *La France et le grand schisme*. Elle commence par bien indiquer les positions des urbanistes et des clémentins dans la province à la veille du concile de Pise : elles étaient d'autant plus fortes que l'influence anglaise ou française s'y faisait sentir; puis l'auteur de cette notice marque la part prise par les prélats et seigneurs du pays aux conciles des deux obédiences, il montre enfin comment ils finirent par se rallier les uns après les autres aux décisions de Pise et de Constance.

L'art français en Navarre sous Charles le Noble (1371-1425), tel est le titre du mémoire de MM. Édouard Privat et David Cau-Durban (pp. 245 à 255). Élevé à la cour des Valois, partageant sa vie entre la France et son royaume, il fut facile au fils de Charles le Mauvais d'attirer dans ses États des architectes, sculpteurs et artisans de toutes sortes, qui rebâtirent la cathédrale et le cloître de Pampelune, ciselèrent son propre tombeau, restaurèrent et décorèrent les palais d'Olite et de Tafalla, les châteaux de Puenta-la-Reina, Estella, etc.

Le savant professeur à la Faculté des lettres de Paris, M. Antoine Thomas, consacre quelques pages (pp. 257 à 266), à un certain nombre d'étymologies gasconnes, qu'il résout avec sa science habituelle : *arbelha*, *arredogue*, *babi*, *bidelhe*, *boudè*, *brena*, *coussidè*, *cuiolar*, *eschenye*, *histar*, *laus*, et *ledanjas*.

Après lui, M. Lucien Campistron montre (pp. 267 à 277) les rapports qu'entretint avec Du Bartas, un pauvre diable de poète languedocien, *rodier* de son état, Augier Gaillard, de Rabastens. Ayant quitté son métier pour cultiver la Muse patoise, Augier Gaillard crut

Digitized by Google

arriver à la fortune, en se mettant sous la direction de Du Bartas, qui le présenta au roi de Navarre. Malheureusement, les écus que le rimailleur se promettait de son zèle à soutenir contre Ronsard et son école la cause des poètes du Midi, chère au cœur d'Henri de Navarre, ne visitèrent jamais que ses rêves. L'amitié de Du Bartas, qu'il recherchait avec tant d'affection, ne lui fut pas cependant tout à fait inutile.

Avec M. l'abbé Lestrade, qui publie (pp. 279 à 288) un projet d'organisation de l'*Aumône générale à Toulouse,* nous abordons le premier tiers du XVIIe siècle. Ce document expose la situation navrante des misères de Toulouse à cette époque : les rues et les églises étaient infestées de mendiants vivant dans la fainéantise et la débauche. L'auteur du projet demandait que tous ces gueux fussent renfermés, nourris avec le produit de quêtes faites dans la ville et employés à des travaux divers.

La publication de la bulle « In cœna Domini » en Roussillon au XVIIIe *siècle,* bulle qui condamnait la plupart des libertés gallicanes et qui était lue chaque année, le jeudi saint, dans les églises de cette province, donna lieu à bien des difficultés et occasionna bien des conflits soulevés par le zèle des représentants du roi. M. l'abbé Ph. Torreille raconte ces difficultés et ces querelles (pp. 289 à 297). La bulle, promulguée par Urbain VIII en 1627, continua à être lue après l'annexion du Roussillon à la France en 1660 : ce fut seulement en 1763 que cet usage fut supprimé par un arrêt du Conseil souverain du pays. Il y avait 44 ans que cette mesure avait été réclamée par le premier président.

M. l'abbé Louis Ricaud nous montre (pp. 299 à 318) ce que devinrent, en 1791-1792, les douze chapelains qui desservaient la chapelle de Garaison, en vertu d'une fondation de 1625 : mise sous sequestre et vente de leurs biens, dispersion ou exil des prêtres, pillage de la chapelle, etc.

M. Henri Graillot insère ensuite (pp. 319 à 322) une *Note sur les bustes antiques du Musée de Toulouse.* Ces monuments se groupent en trois séries, mais ce sont les découvertes de Martres-Tolosanes qui sont les plus importantes. L'auteur propose un certain nombre de rectifications aux identifications de M. Joulin, l'heureux inventeur de ces bustes.

Avec M. J. de Lahondès, nous restons encore au Musée de Toulouse. Avec lui, nous passons en revue (pp. 323 à 333) les différentes statues de la Vierge qui se remarquent dans cette collection : la plus ancienne paraît dater de la fin du XIe siècle, elle se trouve sur un chapiteau du cloître de Saint-Pons de Thomières. Plusieurs autres datent de l'époque romane; puis, les plus anciennes représentations ne sont que de la seconde moitié du XIVe siècle. Il est curieux de constater qu'il n'existe aucune Vierge de la Renaissance.

M. Paul Durrieu examine enfin (pp. 335 à 348) *Le prétendu « Phi-*

Digitized by Google

lippe de Champaigne » de l'église d'Asté, aux environs de Bagnères-de Bigorre, qui représenterait soi-disant Bernard d'Aspe, intendant de Bretagne, et sa famille. Il y a eu au sujet de ce tableau, peint en 1653, plusieurs méprises. Ce Bernard d'Aspe n'était qu'un commissaire subdélégué pour l'Armagnac et un président du présidial d'Auch : son histoire est d'ailleurs bien connue. Quant à l'attribution de la toile à Philippe de Champaigne. M. D. montre qu'elle ne repose sur aucun fondement; elle est plutôt l'œuvre d'un peintre de l'école toulousaine. Il sera peut-être facile d'arriver à savoir son nom par les registres de notaires et le contrat passé par le donateur en 1653.

Ce volume de mémoires historiques, philologiques ou archéologiques, est clos par une très savante dissertation de l'éminent directeur du Collège de France, M. Gaston Paris (pp. 349 à 358), sur les formes *Naimeri* et *Aymeric*, appliquées au nom d'Aimery de Narbonne; celles-ci se retrouvent dans un certain nombre de poèmes français. L'*n* initial ne proviendrait donc pas d'une épenthèse inexpliquée, mais dériverait de la particule provençale *en :* le mot Naimeri serait par conséquent un terme provençal passé dans les chansons de geste françaises. On sait que c'est un argument de M. G. P. pour établir l'existence, dès les temps carolingiens, de poèmes méridionaux consacrés à Aimery de Narbonne.

L.-H. Labande.

Journal de Dom Pierre Chastelain, Bénédictin Rémois, 1709-1782, avec ses remarques sur la température et la vigne, suivies d'un autre journal et d'observations analogues jusqu'en 1848, publiés... par Henri Jadart..., — Reims, F. Michaud, 1902. In-8° de 414 pages. Extrait du tome CX des Travaux de l'Académie de Reims.

Dom Pierre Chastelain, Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Reims en 1709, était entré de bonne heure dans le cloître. Religieux à Saint-Nicaise, puis à Saint-Denis, à Noyon, à Pontlevoy, à Saint-Corneille de Compiègne, à Saint-Valéry, à Saint-Crépin de Soissons, à Saint-Germain-des-Prés, à Argenteuil, à Rebais, à Saint-Basle de Verzy, à Saint-Remy de Reims, à Soissons et enfin à Saint-Nicaise (c'est là qu'il vécut de 1766 à 1783), chargé de divers emplois dans ces différents couvents, il aurait été à même de raconter de nombreux souvenirs et d'écrire des mémoires d'autant plus intéressants qu'ils auraient fait connaître la situation matérielle et morale de son ordre. Il n'a pas cependant jugé utile de noter tout ce qu'il voyait et de transmettre à la postérité un récit développé. Ses chronogrammes sont en effet d'une concision par trop grande : il ne s'étend guère que sur les cérémonies religieuses, sur la fameuse neuvaine de Saint-Remy en 1757, sur les jubilés, sur l'incendie de cette célèbre abbaye

Digitized by Google

en 1774. Les Rémois relèveront cependant une foule de petits détails intéressant leur ville; mais, en général, tout cela n'a pas grande portée. Même, lorsqu'il avait à raconter des cérémonies telles qu'un sacre royal, le chroniqueur se trouvait rapidement à bout de souffle.

Son journal est très correctement publié par M. Jadart, qui l'a fait précéder d'une étude biographique et littéraire, ainsi que d'un inventaire analytique des papiers de D. Chastelain conservés à la Bibliothèque de Reims. Ses travaux les plus importants ont été relatifs à l'abbaye de Saint-Remy. A la suite de son Journal, notre Bénédictin avait écrit des Remarques sur la température, les années d'abondance d'abondance et de disette, les différents prix du vin et du blé et sur les émeutes populaires à Reims, le tout depuis 1328; ces observations ne valent guère que pour le XVIIIe siècle.

Afin de corser son volume, M. Jadart a publié, après l'œuvre de D. Chastelain, des notes historiques extraites des registres paroissiaux de la ville et des environs de Reims de 1709 à 1779; ces notes sont relativement courtes et leurs auteurs se sont intéressés plus spécialement, en bons champenois qu'ils étaient, aux récoltes du froment et du vin. — Il a donné ensuite le journal d'un bourgeois de Reims, très attentif lui aussi aux récoltes; bien que commençant sa rédaction à l'année 1709, il ne semble avoir eu de souvenirs précis et développés qu'à partir de l'année 1747. Il tint la plume jusqu'en 1802; mais lui aussi fut d'une concision trop grande sur bien des points : on lui aurait permis de moins s'appesantir sur les cérémonies religieuses, s'il avait été plus prolixe sur les événements de la Révolution, au milieu desquels il passa en demi-aveugle ou plutôt en citoyen prudent et discret. Ce qui lui tenait le plus à cœur, c'étaient les bonnes récoltes.

Viennent ensuite des notes de J.-B. Blavier sur les années 1740, 1744 et 1749, une notice relative au Journal des Hédouin père et fils sur la température à Reims et dans les environs de 1708 à 1815, des observations sur la végétation de la vigne rédigées par P.-A. Désodé-Géruzez pour les années 1800 à 1848.

Qu'on ne s'étonne pas de voir donner dans ce recueil une telle place aux préoccupations vinicoles : « A Monsieur Louis Pommery, l'Académie de Reims reconnaissante », telle est la dédicace du volume.

L.-H. Labande.

René Stourm. **Les Finances du Consulat**, Paris, Guillaumin, 1902, in-8, II et 363 p.

M. Stourm continue avec le présent volume la série de ses remarquables travaux sur les Finances de la France depuis l'Ancien Régime. Ce n'est pas une histoire générale des finances qu'il écrit. Une telle

Digitized by Google

histoire comprendrait l'étude particulière des différents impôts et de leur répercussion sur le développement de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, sur la constitution des fortunes etc., toutes questions que l'auteur a systématiquement laissées en dehors de son plan. Il s'est borné à nous donner une histoire des finances vue du cabinet du ministre. Il nous apprend par quels procédés les divers gouvernements se procuraient de l'argent, ce qu'il entrait dans leurs caisses, ce qu'il en sortait, il se préoccupe assez peu des contribuables. La matière imposable l'intéresse moins que le mécanisme fiscal.

Sa compétence professionnelle lui permet de se mouvoir à l'aise dans un sujet particulièrement difficile et il apporte à l'exposer des qualités de clarté et de méthode très précieuses, de sorte que les profanes seront agréablement surpris en lisant un livre de cette nature de ne le point trouver aride ni rebutant.

L'ouvrage est bien composé. Après une sorte d'introduction (ch. I-III) consacrée aux aptitudes financières de Bonaparte et aux portraits de ses principaux collaborateurs, de Gaudin, excellent bureaucrate, de Mollien, homme de tact et de principes, de Barbé-Marbois, naïf et maladroit, M. S. passe successivement en revue : 1° les mesures que Bonaparte prit d'urgence pour faire face aux besoins les plus pressants du Trésor (ch. IV-XII); 2° la liquidation du passif légué par le Directoire (ch. XIII-XVII); 3° les nouvelles institutions financières (ch. XVI-XXII) 4° enfin les budgets du Consulat.

De l'ensemble des faits ressort nettement cette conclusion, indiquée plus que formulée par l'auteur, que la grande habileté de Bonaparte consista à restaurer dans les finances comme dans tout le reste les procédés et les habitudes de l'ancien Régime. Bonaparte en convenait lui-même : « Je cherche le positif... Les vieilles pratiques valent mieux souvent que les nouvelles théories. » (p. 237).

Pour se procurer les ressources indispensables, il recourt aux *affaires extraordinaires* et fait flèche de tout bois. Il met en vente les domaines nationaux encore disponibles, les marais salants, les maisons que l'État possèdait en plein Paris près de la Concorde et des Champs-Élysées. Pour suppléer à l'emprunt forcé de 100 millions, dont il a promis aux riches la suppression, en faisant le coup d'État, il ajoute sous le nom de contribution de guerre 25 centimes additionnels aux contributions directes déjà fort chargées. Il essaie d'emprunter aux banquiers, les réunit dans son cabinet, les harangue, mais, comme les banquiers se montrent rebelles, il doit recourir à un emprunt-loterie de 12 millions. Il rétablit le cautionnement que la Révolution avait aboli et il l'étend à des catégories de fonctionnaires qui y échappaient sous l'ancien Régime, aux notaires, aux agents des postes, aux avoués, greffiers, receveurs particuliers. La mesure parut à certains orateurs du Tribunat un retour à la vénalité des charges. M. S. la qualifie « d'emprunt déguisé de mauvais aloi » (p. 102). Il

Digitized by Google

suffisait à Bonaparte qu'elle produisît 18 millions. Dans le même esprit il fit voter la loi du 7 ventôse an VIII qui obligea tous les conscrits exemptés du service pour une raison quelconque, maladie, infirmité, inaptitude, à fournir un remplaçant ou à payer une somme de 300 fr. M. S. estime que ces procédés n'étaient ni équitables, ni originaux, mais il n'est pas loin de les excuser par les nécessités du milieu et des circonstances.

Liquider le passé était peut-être plus difficile encore qu'assurer le présent. Le marché était encombré d'une masse de papiers de toute nature émis par le Directoire : bons de réquisition délivrés en paiement des réquisitions militaires, — délégations qui donnaient à certains fournisseurs privilégiés le droit de recouvrer eux-mêmes leurs créances en postant auprès des caisses publiques des agents en permanence pour y puiser au fur et à mesure le peu de numéraire qui y tombait, — bons du tiers provisoire remis en représentation de créances exigibles non encore inscrites au Grand Livre, ni productives d'intérêt, — bons des deux tiers représentant la partie de la dette publique exclue du Grand Livre au début de l'an VI, — bons du syndicat garantis par la signature d'un groupe de banquiers et gagés sur des revenus déterminés, bons d'arérages donnés en remplacement de leurs coupons de rentes aux porteurs du tiers consolidé, — mandats impayés, etc. Tous ces papiers dépréciés, reçus en paiement des impôts, refluaient vers le Trésor et l'appauvrissaient d'autant. Bonaparte fit rapidement place nette. Les bons de réquisition furent inventoriés et acquittés, les délégations furent suspendues, les bons du syndicat remboursés, la dette publique liquidée par la loi du 30 ventôse an IX, qui inscrivit le tiers provisoire au Grand Livre sans jouissance d'intérêt et convertit les deux tiers mobilisés en rentes à taux réduit ou les admit en paiement des domaines nationaux. En moins de deux ans, il ne restait plus rien de l'énorme stock des papiers du Directoire.

Tout en liquidant l'héritage du Directoire, Bonaparte s'efforçait de réformer les rouages financiers existants ou d'en créer de nouveaux. Ici encore il se borna la plupart du temps à s'inspirer des pratiques de l'Ancien Régime.

La confection des rôles des contributions directes avait été confiée par la Révolution aux municipalités qui s'en acquittaient fort mal. La loi du 3 frimaire an VIII ressuscita l'ancienne direction des vingtièmes en rendant à des agents du pouvoir central l'assiette de l'impôt et la confection des rôles. La perception s'était faite jusque là par le moyen de collecteurs privés qui soumissionnaient au rabais le produit de l'impôt direct. La loi du 5 ventôse an XII créa les percepteurs, fonctionnaires à la nomination du gouvernement. Les receveurs généraux furent astreints aux mêmes cautionnements et aux mêmes soumissions qu'avant 89. Les impôts indirects, supprimés par la Cons-

Digitized by Google

tituante comme foncièrement injustes, sont peu à peu rétablis, avec tous les ménagements commandés par la crainte de mécontenter l'opinion. La loi du 5 ventôse an XII, qui crée un droit sur les boissons et institue la Régie les droits réunis, est un retour indirect aux aides. C'est un ancien directeur des Fermes, Français (de Nantes), qui est mis à la tête de la Régie. Entre temps, les octrois des villes sont reconstitués et les barrières, si odieuses avant 89, se relèvent partout. Sur la banque des Comptes courants qui existait depuis l'an IV, Bonaparte greffe la Banque de France sur laquelle il met de grandes espérances. A l'aide des fonds de la Caisse d'amortissement, destinée en apparence à centraliser les cautionnements des receveurs généraux et à amortir la dette, il joue à la Bourse et s'efforce, sans grand succès, de soutenir les cours de la rente. M. S. loue la création de la Banque de France, mais se montre très sévère pour la Caisse d'amortissement « institution bâtarde d'une conception autoritaire et enfantine du crédit public » (p. 265).

Le livre se termine par l'étude des budgets du Consulat, budgets incorrects qui ne distinguent pas l'ordinaire de l'extraordinaire, budgets sommaires qui résument sous quelques rubriques des centaines de millions de recettes ou de dépenses, budgets simulacres qui sont toujours présentés au Tribunat plusieurs mois en retard et sous une forme telle qu'il est impossible d'y voir clair et de les discuter. Dès l'an IX les rentes et les pensions recommencent à être payées en numéraire. Ce fut une nouveauté prodigieuse. En l'an X, les recettes équilibrent à peu près les dépenses. C'est la plus belle période financière du Consulat et de l'Empire. Mais avec la guerre qui recommence, le déficit réapparaît de plus en plus considérable et avec le déficit les opérations extraordinaires.

Ayant à juger cette œuvre financière, M. S. ne le fait pas sans quelque embarras. D'une part il est bien obligé de constater qu'elle manqua de nouveauté, de méthode, de correction, mais d'autre part il constate aussi qu'en somme elle a réussi et, cherchant les raisons de son succès, il en trouve trois principales : 1° c'est que la politique générale de Bonaparte inspirait confiance au pays ; 2° c'est qu'il mit dans l'exécution de son programme financier plus d'autorité et de précision que ses prédécesseurs ; 3° enfin c'est que la direction qu'il imprima à ses collaborateurs fut souvent heureuse parce qu'elle n'était pas encore absolument despotique.

Il serait peut-être permis de chicaner M. S. sur ces conclusions. Pendant très longtemps la confiance que Bonaparte inspira au pays fut très relative. La baisse de la rente en est une preuve. Quant au *génie* financier de Bonaparte (M. S. prononce le mot), le livre même qui vient d'être analysé le réduit à ses justes proportions. On peut estimer aussi que M. S. n'apprécie pas la politique financière du Directoire avec la même bienveillance que celle du Consulat. Il tient

Digitized by Google

largement compte des circonstances pour exécuter certaines « incorrections » des mesures prises par le Premier Consul, mais il n'invoque pas les mêmes « circonstances » atténuantes au profit du Directoire. Le chapitre qu'il consacre au Directoire (ch. XXIII) est d'ailleurs tout à fait insuffisant.

La documentation de M. Stourm paraît étendue. Il ne s'en est pas tenu aux documents imprimés, il a exploré les registres et les cartons des Archives Nationales. On s'étonnera cependant de quelques omissions. Racontant par exemple la jeunesse de Bonaparte et la formation de son esprit, il ne cite pas une seule fois l'ouvrage capital de M. A. Chuquet la *Jeunesse de Napoléon*, dont il semble ignorer l'existence. On regrettera aussi que ses citations soient parfois très imprécises, qu'il renvoie (p. 285, n. 1) à « un écrivain du temps », sans indiquer autrement de quel écrivain il invoque le témoignage.

Mais ce sont là des critiques de détail qui n'affaiblissent pas sérieusement la valeur du livre qui est très réelle.

Albert MATHIEZ.

— Le premier numéro de la *Revue d'histoire ecclésiastique* (année 1903) publiée par l'université de Louvain (Louvain, 40, 188 et 106 pp. in-8; trimestriel, 15 fr. par an pour l'étranger), contient les articles suivants : F. X. FUNK, *L'agape*, réfutation de la thèse négative soutenue par M. Batiffol; François BÉTHUNE, *Les écoles historiques de Saint-Denis et de Saint-Germain-des-Prés dans leurs rapports avec la composition des Grandes chroniques de France;* A. CAUCHIE, *Le Gallicanisme en Sorbonne, d'après la correspondance de Bargellini, nonce de France (1668-1671)*. Mais l'information occupe la plus grande place sous trois formes : comptes-rendus (pp. 55-138), chronique (pp. 139-188), bibliographie méthodique (106 pp.). La bibliographie paraît très complète (1753 nos) et bien propre à informer immédiatement des publications du trimestre. La *Revue* est dirigée par M. Cauchie, l'actif professeur d'histoire ecclésiastique à l'université de Louvain. Malheureusement j'ai rarement vu livre aussi mal imprimé. — Paul LEJAY.

— Nous avons reçu deux tirages à part de l'*Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik*, t. XII, 1902, n° 4 (Leipzig, Teubner). 1° P. MAAS, *Studien zum poetischen Plural* (pp. 479-550). M. Maas croit que le pluriel poétique des Latins est purement formel et n'implique aucun sens particulier par opposition au singulier. Cette thèse n'est peut-être pas aussi neuve qu'il pense, non plus que l'idée de prendre le latin poétique comme une langue en soi, dont l'histoire est à écrire. La pratique de l'enseignement, en France en tout cas, repose sur ces idées. Cependant, M. M. est trop exclusif, au moins en apparence, dans son explication du pluriel poétique. Je dis : en apparence ; car il admet que le pluriel poétique peut avoir une valeur expressive, un coloris particulier; qu'il se rattache au pluriel régulier qui sert à désigner des sujets multiples; qu'il est souvent choisi pour une raison de clarté. Je crois qu'il y aurait à analyser de très près ces pluriels et à les distinguer en séries sémantiques, syntaxiques et morphologiques; cf. mon introduction aux Métamorphoses d'Ovide (pp. 46 suiv.), et surtout la Syntaxe compa-

Digitized by Google

rée de M. Delbrück, dans le *Grundriss* de Brugmann, III, 1ᵉ p., 147 suiv. M. M. a traité en particulier de deux groupes : les noms de quantité et ceux des parties du corps. Il remarque en terminant que ce pluriel « poétique » est déjà imité par les prosateurs au temps de Sulla. Ne faudrait-il pas alors parler d'un pluriel « littéraire », développé par les poètes (surtout pour des raisons métriques), mais dont ils n'ont pas le monopole? Dans ses listes, *inguina* manque; serait-ce un pluriel ordinaire pour M. M.? Parmi beaucoup d'observations ingénieuses et neuves, dont est parsemé ce mémoire, je note l'histoire de *ceruix*, p. 501; et p. 543 suiv., l'indication sur le singulier générique ou collectif du type *Poenus*, *Romanus*. M. Maas est au courant des travaux français. Cependant, p. 511, l. 19, lire : *Revue de philologie* (et non : *Revue des études grecques*). — 2° C. Weyman et G. Landgraf, *Die Epitome des Iulius Exuperantius* (ib., pp. 565-578 : et en brochure, 20 pp. in-8, Munich, Teubner, 1902; 0 mk. 60). Iulius Exuperantius est un abréviateur du ivᵉ ou du vᵉ siècle après J.-C., qui s'est amplement servi des Histoires de Salluste. Aussi nous permet-il dans une certaine mesure de restituer certaines parties des Histoires. La dernière édition publiée par C. Bursian en 1868, dans un programme de l'université de Zurich, était rare. MM. Weyman et Landgraf ont été bien inspirés de nous en donner une nouvelle édition. Ils se sont servis, pour établir le texte, de deux documents que n'avait pas connus Bursian, la copie de Melchior Goldast († 1635), conservée à Brême, et qui reproduit un ms. perdu, de Bâle probablement; et un fragment de Munich, 29 019, du xiᵉ-xiiᵉ s. Des conjectures de divers savants, de MM. A. Eussner et A. Kunze, notamment, sont relevées dans l'apparat ou insérées dans le texte. Enfin, une annotation très copieuse permet surtout de démêler ce qui revient à Salluste et ce qui est le fait de l'abréviateur; quiconque s'intéresse à Salluste trouvera là des observations intéressantes sur sa langue et sa phraséologie. Elles dépassent même souvent cet horizon, comme on le verra dès la quatrième note (histoire de l'ancêtre latin de la locution : « promettre un grand homme », au sens de « faire attendre, faire espérer »). La grande connaissance qu'a M. Weyman de la littérature chrétienne se trahit aussi en plus d'un endroit et a été d'un grand secours pour délimiter le rôle de l'abréviateur. — Paul Lejay.

— Dans le deuxième fascicule de ses *Etruskische Beiträge* (Leipzig, Barth, 1903; vi-144 pp.; prix : 7 Mk. 50), M. Alp. Torp étudie d'abord le texte d'Agram. Il le considère comme un rituel, dans lequel les prescriptions du sacrifice alternent avec les formules à réciter. M. T. étudie ensuite le cippe de Pérouse. Pour la première fois, il se risque à la traduction de phrases entières. Un appendice concerne l'inscription du mont Pitti et celle de la coupe de Narce. Comme dans le précédent fascicule, des index terminent la brochure. — S.

— Le nᵒ 28 (t. XII, 1902) des *Hermathena, a series of papers on literature, science and philosophy, by members of Trinity College Dublin* (Dublin, Hodges, Figgis and Cᵒ; Londres, Longmans; 256 pp. in-8ᵒ; prix : 4 sh). contient les mémoires suivants : Th. Hodgkin, *Origins of Barbarian history* : comparaison des généalogies et récits sur les origines des Saxons, des Goths et des Lombards; — R. Ellis, *Notes on manuscripts of Catullus and Hisperica Famina* : renseignements sur les mss. de Carpentras, Ottoboni 1829 (*R*), de Bologne (daté de la 2ᵉ année de Jean XXII), de Brescia (bibliothèque Querini A vii 7; peu intéressant), de Césène (daté de 1474; important), Ashburnham de Florence; nouveaux détails et variantes tirés du ms. Vat. Reg. 81 de l'*Hisperica Famina*; — F. R. M. Hitchcock, *The Creed of Clement of Alexandria* : essai de reconstitution d'après les termes favoris de Clément; — H. T. Johnstone, *Notes on passages in the Satire of Horace* : surtout sur les jeux de mot (*ignoras*, *ignotum*, *ignosco*, I, 3, 23; etc.; quelques obser-

Digitized by Google

vations touchent l'Art poétique); — J. I. Beare, *The meanings of Aristotle Nicomachean ethics, 1095 A, 2 :* sens de πολιτική; — P. Sandford, *Notes on two passages of Horace :* sur *Epist.* I, 1, 53-69 et *Sat.*, I, 1, 88-109 ; — L. C. Purser, *Notes on Cicero ad Atticum II and III* : nombreuses conjectures ; les circonstances de l'exil de Cicéron ; — J. P. Mahaffy, *The library of Trinity College, Dublin* : discussion des légendes relatives aux origines de cette bibliothèque ; — N. J. D. White, *The visits of St.-Paul to Corinth* : avant la deuxième lettre aux Corinthiens, Paul ne leur a fait qu'une visite, celle des Actes, xviii ; — L. H. Gwynn, *Some notes on Propertius :* à propos de l'édition Phillimore ; — E. Ensor, *Notes on the odes of Horace :* des observations intéressantes sur l'attitude d'Horace vis à vis de Catulle ; W. A. Goligher, *Butler's indebedtendess to Aristotle ;* — N.-J. D. White. *Note on Acts* xvi, 1-8 ; — J. S. Reid, *Notes on Cicero ad Atticum* XV ; corrections et explications ; date des lettres 4-8 ; — J. B. Bury, *The tradition of Muirchu's text* : les rapports qui existent entre les mss. de la vie latine de saint Patrice ; — Ch. Exon, *The forms and scansion of the genitive and dative cases of is, hic and qui in Plautus :* n'admet que les formes *eius, hoiusce, quoius, eiei, hoieice, quoiei.* Dans les comptes rendus qui terminent ce numéro, à propos de l'édition oxonienne du *De oratore*, on trouvera trois pages de remarques originales. — Paul Lejay.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 avril 1903.

M. le Ministre de l'Instruction publique écrit que l'inauguration du Musée de Delphes aura lieu du 28 avril au 2 mai prochain.

M. Philippe Berger communique, de la part de M. Schrœder, consul général d'Allemagne à Beyrouth, une nouvelle inscription provenant du temple d'Eshmoun à Sidon. Cette inscription, dont le contexte diffère sensiblement des autres (toutes semblables), présente un intérêt capital, parce qu'on y trouve le titre de Roi des Rois, qu'on chercherait vainement jusqu'ici dans l'épigraphie sémitique. Elle comble, en outre, la lacune qui existait entre le roi Bodastoret et son grand-père Eschmounazar, et fournit le nom d'un nouveau prince de la famille royale de Sidon, Sydykjaton.

M. Daniel Serruys continue la lecture de son mémoire sur l'élément verbal dans la composition lyrique des Grecs. Il détermine la méthode et les résultats de son système par l'examen de diverses périodes empruntées à Pindare et à Bacchylide. — M. Henri Weil présente quelques observations.

M. le capitaine Weil signale l'existenee de deux bas-reliefs de Sinaï, publiés en 1869, et sur lesquels on reconnaît le cartouche de Merscekha, roi des dynasties thinites, c'est-à-dire antérieures à l'ancien empire memphite, dont le nom se rencontre souvent sur les monuments archaïques d'Abydos (vers 4,000 a. C.). Ce fait prouve que l'exploitation des mines de turquoises du Sinai avait commencé à cette époque, et que les rois d'Abydos, qui envoyaient des expéditions au-delà de l'isthme, réunissaient déjà sous leur autorité les deux Egyptes traditionnelles du Nord et du Sud. — MM. S. Reinach et Viollet présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 20 avril — 1903

GRUBE, Histoire de la littérature chinoise. — Hippocrate, II, p. KUEHLEWEIN. — HIRT, Sons et formes de la langue grecque. — GERCKE, Phonétique grecque. — THIBAULT, Isabeau de Bavière. — H. HAUVETTE, Luigi Alamanni. — FAGUET, André Chénier. — DE WET, Trois ans de Guerre. — GERLAND, L'archevêché de Patras. — HOUTIN, La catholicité des églises de France, 3e éd. — WISTEN, La construction gérondive chez Cervantes. — LA CHAPELLE, Politique française. — Bibliographie internationale des Beaux-Arts.

Wilh. GRUBE : **Geschichte der Chinesischen Litteratur.** Leipzig, C. F. Amelangs Verlag, 1902, in-8°, IX-467 pp.

Le livre que vient d'écrire M. Grube, professeur à l'Université de Berlin, est le premier essai systématique qu'on ait tenté pour retracer l'évolution de la littérature chinoise depuis ses origines jusqu'à nos jours. Il se distingue de l'ouvrage, d'ailleurs fort estimable, que H. A. Giles a publié un an auparavant sur le même sujet, en ce qu'il n'est pas une simple réunion de biographies et de morceaux choisis; on y remarque un effort pour dégager quelques-unes des idées directrices sous lesquelles les faits peuvent être classés. Une connaissance plus approfondie des textes de la littérature chinoise nous permettait sans doute de distinguer des nuances qui modifieraient sensiblement l'aspect du tableau tracé par M. Grube; mais, en tenant compte de l'insuffisance de nos renseignements actuels et de la nécessité où se trouvait l'auteur de se restreindre dans certaines limites qui lui étaient imposées par son éditeur, on peut dire que ce travail mérite d'être apprécié d'une manière très favorable. Destiné au grand public, il lui donnera des notions exactes et lui permettra de pénétrer dans un monde qui était jusqu'ici pour lui une véritable *terra incognita;* les spécialistes eux-mêmes auront profit à méditer sur les jugements ingénieux et parfois profonds qui s'y trouvent exprimés.

Je ne puis faire ici une discussion approfondie du livre de M. Grube. Je tiendrais cependant à formuler une ou deux des observations qu'il m'a suggérées.

Confucius est regardé comme l'auteur de la chronique appelée le *Tch'ouen-ts'ieou;* il en revendique lui-même la paternité et les

Digitized by Google

témoignages les plus dignes de foi la lui attribuent. Cependant, un lecteur Européen sera toujours surpris de constater combien ces courtes annales répondent mal, dans leur aridité, à ce que nous aurions attendu d'un esprit supérieur; tandis que les Chinois louent le *Tch'ouen-ts'ieou* sans restriction, c'est pour nous un perpétuel sujet d'étonnement qu'un homme tel que Confucius ait pu produire une œuvre aussi dénuée de valeur philosophique. M. G. déclare le problème insoluble, et, pour le supprimer, il n'hésite pas à proposer une hypothèse fort audacieuse ; le *Tch'ouen-ts'ieou* se présente à nous accompagné de trois commentaires dont l'un, le *Tso tchouan*, est un monument historique d'une haute importance; c'est le commentaire même, dit M. Grube, dont Confucius est le véritable auteur. Je ne crois pas que beaucoup de sinologues soient disposés à souscrire à une opinion aussi révolutionnaire. Tout d'abord, elle heurte de front une tradition fermement établie; au témoignage de *Sseu-ma Ts'ien* (trad. fr., t. III, p. 18-19), Confucius fit une recension des mémoires des historiens, c'est-à-dire des documents que lui fournissaient les archives des historiographes d'état, et les arrangea suivant l'ordre des règnes des princes de *Lou :* ainsi fut composé le *Tch'ouen-ts'ieou :* plus tard, un sage du pays de *Lou*, nommé *Tso K'ieou-ming*, écrivit le commentaire appelé *Tso tchouan* ou commentaire de *Tso*. Cette assertion ne peut prêter à plusieurs interprétations, et pour la révoquer en doute, il faut la déclarer radicalement fausse. En outre, si l'on admet que Confucius est l'auteur du *Tso tchouan* aussi bien que du *Tch'ouen ts'ieou*, comment expliquera-t-on les divergences souvent considérables qu'on peut signaler entre le premier et le second de ces écrits ? en vain dira-t-on que Confucius n'a fait que publier des documents préexistants ; encore ne comprendrait-on guère qu'il eût laissé subsister de véritables contradictions entre deux ouvrages qui auraient été également revisés par lui. Sans méconnaître les difficultés inhérentes à la question, il me semble qu'on peut la présenter d'une autre manière. Assurément, le *Tso tchouan* est très supérieur au *Tch'ouen ts'ieou*, et, s'il émanait d'un disciple de Confucius, on pourrait à bon droit se demander comment l'élève a été tellement plus génial que son maître, et comment d'ailleurs il est resté si peu connu qu'on ne sait même pas avec précision qui fut *Tso K'ieou-ming*. Mais le *Tso tchouan* n'a été publié qu'au second siècle de notre ère et on doit le considérer, ainsi que j'ai essayé de l'exposer (introduction à la trad. de *Sseu-ma Ts'ien*, p. CXLIX et CL, n° 1), comme l'œuvre d'une école qui l'a élaboré et développe pendant deux siècles et demi tout en continuant à se réclamer d'un certain *Tso K'ieou-ming* qui fut son fondateur; dès lors, il n'y a rien de surprenant à ce qu'il soit plus parfait que le *Tch'ouen-ts'ieou* puisqu'il marque le terme d'un long progrès dans l'art d'écrire l'histoire. Quant au *Tch'ouen ts'ieou*, il faut se rappeler que

Digitized by Google

malgré tous ses défauts, il est le premier livre où les événements aient été disposés suivant un ordre chronologique rigoureux; ce n'est pas là un mince mérite puisque c'est à lui que nous devons de posséder, à partir du huitième siècle avant notre ère, un cadre scientifique d'une absolue rigidité. D'autre part, il convient de remarquer que, antérieurement au *Tch'ouen ts'ieou*, si l'on excepte les documents très anciens dont la réunion a formé le *Chou king*, les annales des divers royaumes étaient secrètes; Confucius osa les tirer au grand jour et écrire une chronique qui s'étendait jusqu'aux événements mêmes dont il fut contemporain; c'était là une hardiesse singulière, et c'est elle sans doute qui fit dire de Confucius qu'il s'érigeait en juge des princes; à partir de ce moment, l'histoire était fondée, arbitre impartiale des actions des hommes et conseillère de la postérité; les Chinois ont eu conscience qu'une œuvre d'une portée immense fit alors son apparition et c'est pourquoi ils regardent le *Tch'ouen ts'ieou* comme le principal titre de gloire du plus illustre de leurs sages.

Un second point sur lequel j'hésiterais à être de l'avis de M. G. est l'interprétation qu'il donne à deux reprises (p. 62, n. 1 et p. 319, n. 1) du mot *Hia* désignant les Chinois; c'est, dit-il, parce que la première dynastie s'appelait *Hia* que les Chinois se sont ainsi nommés eux-mêmes. C'est là une simple hypothèse et peut-être en est-il une autre plus plausible. Le terme *Hia* appliqué aux Chinois me paraît avoir une grande importance; c'est véritablement celui par lequel ils se distinguent des autres peuples; à l'époque antérieure aux *Ts'in*, les états de race purement chinoise constituaient « l'ensemble des *Hia* (*tchou Hia* ou *han Hia*) »; ils s'opposaient ainsi aux royaumes étrangers qui les entouraient quoique certains de ceux-ci eussent adopté leur civilisation, comme ce fut le cas pour les puissantes principautés de *Tch'ou*, au sud, et de *Ts'in*, à l'ouest. Or, si nous recherchons l'étymologie graphique du caractère *Hia*, nous voyons que, d'après le *Chouo wen* (rad. 198), il signifie un homme des royaumes du milieu, c'est-à-dire un Chinois, et qu'il se compose d'un idéogramme représentant la tête, les deux mains et les pieds; les Chinois se sont donc désignés à l'origine comme étant « les hommes », c'est-à-dire les hommes par excellence; ils affirmaient de cette manière leur supériorité sur les peuplades barbares qu'ils méprisaient; c'est le mot *Hia* qui a une valeur ethnique, bien plutôt que l'expression *po sing* où Terrien de Lacouperie prétendait si malencontreusement retrouver les tribus *Bak* de l'antique Elam.

Ed. Chavannes.

Digitized by Google

Hippocratis opera quæ feruntur omnia. Vol. II ex codicibus italicis edidit H. Kuehlewein. Leipzig, Teubner 1902; xvi-279 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

L'édition des œuvres d'Hippocrate entreprise par M. Kühlewein vient de s'enrichir, après sept ans, d'un second volume, qui comprend : *des Plaies de tête, de l'Officine du médecin, des Fractures*, c'est-à-dire la fin du tome III de Littré, avec deux traités du tome IV, *des Articulations* et le *Mochlique*. Pour ce dernier, la base du texte est le Marcianus 269 (M) ; pour les autres, ce sont M, le Vaticanus 276 (V), et principalement le Laurentianus 74, 7 (B), qu'il ne faut pas confondre avec un Mediceus également noté B par Littré ; M ne contient pas le περὶ τῶν ἐν κεφαλῇ τρωμάτων, et B fait défaut pour les six derniers chapitres du même traité ; il est suppléé par les deux Parisini M et N. Ce second volume n'est pas plus à l'abri de la critique que le premier. L'éditeur le plus sévère et le plus méthodique ne peut certes se flatter de retrouver le dialecte même d'Hippocrate (ou de ses continuateurs) dans toute son authenticité, et, dans nombre de cas, accepter la leçon des meilleurs manuscrits est encore la plus sûre ligne de conduite ; mais du moment qu'on entre dans la voie des corrections, il ne faut pas laisser subsister des atticismes à côté des vraies formes ioniennes. Les manuscrits sont loin d'être exempts d'erreurs ; or, dans un texte dialectal, il convient de considérer comme erreur ce qui n'est pas conforme à l'usage général. M. K. admet si bien ce principe qu'il n'hésite pas à expulser radicalement toutes les formes d'adjectifs en εις et en η pour y substituer εες et εα, parce que le nombre des formes non contractées l'emporte considérablement. Il peut sans doute y avoir parfois incertitude, pour des cas où la tradition est réellement flottante, et lorsqu'on manque d'autorités suffisantes pour trancher la question ; par exemple pour l'orthographe πλείονες ou πλέονες ; c'est alors que les meilleures sources décident ; on lit donc justement 5, 3 πλέονες BV, 9, 1 πλείονες B 125, 20 πλέονι B, et 182, 10 πλείονες B (cependant 184, 16 πλέονες contre B). Mais souvent l'habitude de l'ionien est connue ; les formes attiques ne se sont pas, en général, substituées partout aux ioniennes, et alors il faut ou ne rien corriger, ou corriger toutes les formes vicieuses. Rétablir un ionisme dans un passage (à plus forte raison dans plusieurs) oblige à la même correction dans les autres. On verra que M. K. n'agit pas toujours ainsi, soit par oubli, soit pour toute autre raison qu'il ne nous fait pas connaître. Je m'appuie, pour l'examen qui va suivre, non seulement sur ce que nous savons de certain sur l'ionien, mais aussi sur l'étude du dialecte qui termine les prolégomènes du tome I. Je laisse de côté le Μοχλικόν, qui fourmille d'atticismes [1].

1. M. K. en corrige quelques-uns, p. ex. 258, 22 πτέρνα, 259, 6 αἰτία, 261, 16 ῥοιώδη, *pass.* ῥᾷον ; il en laisse d'autres comme 249, 13 ποιοῦσι, 256, 18 χρῶνται, 257,

Digitized by Google

Le gén. fém. plur. des pronoms οὗτος et τοιοῦτος a la forme du masculin, et doit donc être τούτων, τοιούτων : les pseudoïonismes τουτέων, τοιουτέων sont en effet régulièrement corrigés, par exemple 48, 17 ; 170, 6 etc., malgré l'accord des manuscrits (cf. t. I, p. XCI) ; cependant 166, 2 τουτέων est dans le texte. Les adverbes en έως ne sont jamais contractés (p. LXXXVIII) : on lit encore 90, 13 εὐχερῶς, 162, 16 σαφῶς ; 100, 20 συνεχῶς est corrigé. Le datif pluriel des féminins en α, toujours corrigé dans le t. I en ησι, forme régulière (p. LXXX), subsiste à tort sous la forme attique 221, 14 ἰσχυραῖς. Le subj. aor. passif ne contracte pas εω (p. CV note), et M. K. corrige quelquefois, par ex. 199, 23 ; 200, 2 et 4 ; 209, 22 ; mais il s'abstient, je ne sais pour quelle raison, 71, 7 et 13 ; 130, 10 ; 132, 6 et 7 ; 207, 4. Les neutres à thème en ες n'admettent pas la contraction : je ne vois pas pourquoi M. K. donne dans ce volume 36, 20 πάχη, πλάτη, 44, 18 σίνη, 99, 8 ἕλκη, 123, 2 ἔπη, 203, 2 μέρη à côté de tant de formes régulières, quand je vois dans le t. I, 55, 9 ὄρη, 57, 12 μεγέθη, corrigés en ὄρεα, μεγέθεα, et je rappelle les termes mêmes de l'éditeur p. LXXXVIII : « quas (formæ vulgares) partim licentia scribarum, partim ex memoria Galeniana irrepsisse jure concluseris ». Si M. K. a changé d'avis, nous aurions dû en être informés. Est-ce parce que nous sommes ici dans des écrits pseudohippocratiques ? Alors pourquoi corriger d'autres atticismes ? [1]. Je ne comprends pas davantage 39, 17 ἐπιδέσεως, ni 152, 5 ἀτρεμέῃ, ni 186, 11 τέμνεσθαι, ni 239, 9 χώρα. Dans le περὶ ἀγμῶν, 94, 12 ὁκόσοι pour ὁπ. est une erreur typographique. Enfin 184, 8 et 201, 4 τοιοῦτα, si cette forme est dans les manuscrits (?), n'est pas suffisamment appuyé. Au contraire M. K. qui dans le t. I lisait 104, 9 πειρῆσθαι avec de bons manuscrits, revient ici à la forme correcte 11, 18 πειρᾶσθαι malgré eux.

---

20 ὑστέραις, 266, 13 σκέλη, etc. A propos du *Mochlique*, je crains bien que M. K. n'ait encore maille à partir avec M. van Herwerden. Celui-ci lui ayant reproché, au sujet du premier volume, de ne pas avoir accordé assez d'attention aux lectures d'Ermerins, M. K. se justifie dès les premières pages du tome second. Mais il commet l'imprudence d'ajouter ce qui suit (p. VI-VII) : « Videbit (van Herwerden) in libro, qui inscribitur Μοχλικόν, melius me consuluisse Ermerinsio quam... Petrequinium, qui per eum librum ita illum neglexit, ut... eius editionem inspicere plane supersedisse videatnr. » Je ne vois pas ce que vient faire ici Pétrequin ; qu'il ait ou non cité Ermerins, cela ne change rien à la question ; et cela n'empêche pas de voir que M. K. a examiné le *Mochlique* dans Ermerins de la façon la plus superficielle. Je ne note pas moins, en effet, sur 30 pages de l'édition, de 10 passages où M. K. donne comme siennes (*delevi, addidi, scripsi,* etc.) les lectures d'Ermerins (une est dans les notes) ; trois autres sont attribuées à M. H. Weber, qui sont déjà (une dans les notes) dans l'édition hollandaise. Pour ne pas être accusé d'affirmer « sine ullo documento » (p. V), je donne la référence aux 13 passages : 249, 18 ; 252, 8 ; 253, 5 ; 253, 7 (Weber) ; 255, 1-2 ; 258, 23 ; 260, 14-15 (Weber) ; 261, 10 ; 269, 6 ; 272, 2 ; 272, 12 (Erm. note) ; 273, 3 (Weber ; Erm. note), 273, 17 (à titre d'exemple : « scripsi καὶ ὥς ; καὶ ὡς codd. et edd. » Erm. texte ὥς, note « ὡς vulgo, ὥς de meo »).

1. V. d'ailleurs la préface, p. XIV.

Digitized by Google

La forme 61, 3 κατεαγῇ *codd.* est corrigée avec raison en καταγῇ ; mais 186, 5 κατεαγῇ subsiste encore ; de même on lit par correction κατεηγυῖαν 46, 11 et 51, 1, κατεηγυίης 71, 3 ; mais 155, 4 κατηγυίης est resté intact. Si 219, 11 κατηγνυμένοισι B (κατεαγ. MV) est changé à bon droit en καταγν., et si 107, 20 la leçon correcte καταγνύμενα est fournie par V (κατηγν. BM), il ne fallait pas hésiter à restituer 85, 16 καταγνύμενα (κατηγν. *codd.* et texte). En ce qui concerne le ν dit paragogique, M. K. aurait bien dû exposer ses principes. Quand les manuscrits sont d'accord, il n'y a pas de difficulté, le ν est omis ou ajouté d'après eux. Il n'en est plus de même quand ils varient. La leçon suivie semble être, devant une consonne, celle de B ; devant une voyelle, celle qui a le ν ; devant un esprit rude, celle qui ne l'a pas ; mais je ne saurais rien affirmer, tant l'orthographe admise est imprécise, tant on rencontre de discordances, aussi bien dans la suite du discours que devant une forte ponctuation. On lit par exemple 123, 11 τοῖσι ἀσάρκοισι BM contre V, et deux lignes plus bas τοῖσιν ἀσαρκ. V contre BM ; 125, 1 πολλοῖσι· ἐπιδέοντα B et 94, 15 ὀθονίοισιν ἐπιδεῖν V ; 154, 13 ἴσχουσι οἱ avec M contre BM²V et 165, 14 κοινωνήσωσιν οἱ avec BM²V contre M ; 108, 3 χωρίοισι. ἐγγυτέρω B et 185, 19 αὐτοῖσιν. ἀτάρ MV ; 87, 18 μαλθακοῖσι ὥσπερ B et 206, 16 ἧσιν ἕκαστα M²V ; 182, 10 φέρουσιν· ὥσπερ MV et 149, 14 ἐμέουσι. οὗτοι B. Pourquoi 106, 6 πρόσθε γεγραμμένη contre les manuscrits, et 106, 10 πρόσθεν γέγραπται avec les manuscrits ; 99, 4 πρόσθε γέγραπται avec M contre BV, et 82, 11 πρόσθεν γεγραμμένοισιν avec BV contre M ? Ou encore 72, 19 τοῖσιν ἄλλοισι V contre BM et 82, 4 τοῖσι ἄλλοισι BM contre V ; 56, 18 τοῖσι νάρθηξι MV contre B et 202, 10 τοῖσιν νῦν B contre MV ? Je ne puis allonger ces citations ; Hippocrate lui-même m'avertit : ἀηδὲς μὴν καὶ μακρολογεῖν περὶ τούτων (Π. ἄρθρων 43 fin) ; mais elles suffisent pour éclairer le lecteur et lui montrer combien la méthode de M. K. est vacillante et indécise [1].

Je voudrais, pour terminer, attirer l'attention sur un mot intéressant dont le sens n'est pas douteux, mais dont la forme véritable est encore à trouver. On le rencontre en quatre passages : κατ' ἰητρεῖον 22, περὶ ἀγμῶν 5 (2 fois), 27, 48. Les manuscrits le donnent sous les formes suivantes : 1) ἐξαρείαται BM et 8 mss. de Littré, ἐξάρη ἅτε V, ἐξεργᾶται vulg. ; 2) les deux fois ἐξαρίαντε B, ἐξαρείαται M vulg., ἐξαρειᾶται V ; 3) ἐξαρείαται B, ἐξαείραται MV vulg. et Galien, ἐξαείρεται les mss. de Littré ; 4) ἐξαρίαται BMV et 7 mss. de Littré, ἐξαρύεται vulg. D'autres

1. Ajouter aux corrigenda : 11, 1 σίνος ; 15, 13 διαχαλᾶν ; 28, 8 πρῖσιν ; 74, 1 ἀτεχνότερον ; 132, 15 ὀδυνώμενοι ; 146, 9 et 148, 1 κορωνόν ; 196, 9 συναυξανόμενα ; 239, 19 ἀνθρώπους, ; 252, 10 ὀθονίοισι ; 265, 3 τρώματος. — Je ne puis m'expliquer 2, 11 δίπλοον, en note διπλόον B, ni 19, 19 ξῦσις, en note ξύσις cet. ; M. K. a sans doute voulu dire le contraire. Je souhaite que l'éditeur, dans son troisième volume, expose nettement ses principes sur la manière dont il entend publier le texte d'Hippocrate ; la préface du tome I, ne s'appliquant qu'au tome I, est insuffisante pour la suite.

Digitized by Google

manuscrits portent encore ἐξαρύαται, sauf dans le troisième passage, et, pour le second, D de Littré donne ἐξειρύαται. Les éditeurs corrigent ces formes singulières de diverses façons : ils ont usé des verbes ἐξαρύω, ἐξερύω, ἐξαιρέω, ἐξαείρω. C'est ce dernier verbe qu'ils lisent encore, et M. K. également, dans trois autres passages du περὶ ἀγμῶν, ch. 16, 21 et 25 ; il convient au sens et est d'ailleurs donné par les manuscrits, dont les variantes ne s'opposent pas à cette lecture (soit dit en passant, la correction ἐξαειρόμενα ch. 21 (codd.-εύμενα) est due à van der Linden, et non à M. K. comme il est dit dans les notes critiques). On peut négliger, malgré la leçon de B, le ch. 27 (3) : « Si l'on applique le doigt, la rougeur *disparaît*, pour reparaître aussitôt : » ἐξαείρεται Pétrequin, ἐξαιρέεται Littré, ἐξαρύεται Ermerins, ἐξείργεται Kühlewein. Le contexte n'impose pas le verbe à employer ; remarquons seulement que les meilleurs manuscrits et Galien donnent une terminaison ατai. De toute façon ἐξαείρω, *élever*, et non *enlever* avec le sens de *repousser*, *faire disparaître*, est à rejeter, et ἐξαρύω, *épuiser*, ne convient pas davantage. Je reviendrai sur ἐξείργω, que M. K. écrit également au ch. 48 (ἐξείργηται), et qu'il propose en note (ἐξείργεται) dans le κατ' ἰητρεῖον. Voici maintenant les trois passages qui restent : 1) Dans le cas d'ecchymoses, de contusions... ἐξαρείαται αἷμα ἐκ τοῦ τρώματος ἐς τὸ ἄνω τοῦ σώματος... καὶ ἐς τὸ κάτω. 2) Si l'on commence la déligation par ce point, ἐξαρείαται ἐκ τούτου οἱ ἰχῶρες ἐς τὰς ἐσχατίας ἔνθα καὶ ἔνθα · si l'on commence ailleurs la compression, ἐς τοῦτο ἐξαρείαται ἐκ τοῦ πιεχθέντος. 4) Il faut disposer le bandage... ὅπως ἐξαρίαται ὡς μάλιστα ἀπὸ τοῦ σίνεος τὸ οἴδημα ἔνθεν καὶ ἔνθεν. Il faut noter qu'à une exception près (V. les variantes plus haut) les manuscrits sont d'accord, les orthographes ει, ι, υ, η étant dues à l'iotacisme ; la faute, si faute il y a, remonte donc tout au moins à leur source commune, et alors il est assez étrange que la même faute exactement se soit produite en des passages si éloignés l'un de l'autre, sur un verbe aussi connu que ἐξαείρω, ἐξαρύω ou ἐξερύω. Si, enfin, le verbe en question est ἐξείργω, dont le sens d'ailleurs, avec εἰς, me paraît peu convenir ici, comment supposer qu'une forme comme ἐξείργεται ou ἐξείργηται ait pu être méconnue au poin 1d'être métamorphosée en celle que nous avons, et cela à plusieurs reprises ? Cela eût été, pour renverser le mot de Gomperz (*Apol. d. Heilk.*, p. 80), « das Gewohnte durch das Ungewöhnliche ersetzen ». Il ne reste donc plus qu'une hypothèse, c'est que ἐξαρείαται soit la bonne leçon, ou plutôt ἐξαρειᾶται, comme le donne V au ch. 5 du περὶ ἀγμῶν. M. Kühlewein écrit ici ἐξείργαται, c'est-à-dire une 3me pers. plur. de parfait, parce que le sujet est pluriel. Mais qui pourra admettre une telle forme ? Les parfaits ioniens en ατai aspirent la gutturale devant cette terminaison (ἀπίκαται Herodt. est isolé) ; en outre nous devons avoir un présent. Or on lit dans un fragment d'Hipponax, un ionien (66 *c* Hiller-Crusius), ἀρειᾷς, avec le sens de *menacer*. Quelle que soit l'origine du mot, sa signification est la même que celle de ἀπειλέω, dont le sens primitif

Digitized by Google

semble bien être *repousser*, *refouler*, comme on le voit dans Hérodote (p. ex. IX, 34); et l'explication de Galien : ἐξαρύαται· ἐκκενοῦται, ἐκθλίβεται, τινὲς δὲ τὸ ἐξορμᾶται καὶ ἀπειλὴν ποιεῖται, suggère l'idée que ἐξαρειᾶσθαι a bien pu être l'équivalent de ἀπειλεῖσθαι, *être repoussé*, *être refoulé*, ἀπό...εἰς, d'un endroit dans l'autre. Dans ces conditions, on lirait : κατ' ἰητρ. 22 ἐξαρειᾶται indicatif; π. ἀγμ. 48 ἐξαρειᾶται subjonctif; *id.* 5 ἐξαρειῶνται, leçon corrigée de B, puisqu'il faut le pluriel; et probablement aussi, d'après B, *id.* 27 τὸ ἔρευθος ἐξαρειᾶται ; de même dans le glossaire de Galien. Mot nouveau, soit; mais il est régulièrement formé, il a pour lui les manuscrits, et c'est précisément parce qu'il était hors de l'usage commun que Galien a cru devoir l'expliquer. Je soumets la question aux hellénistes.

MY.

H. HIRT, **Handbuch der griechischen Laut- und Formenlehre.** Eine Einführung in das sprachwissenschaftliche Studium des Griechischen (Sammlung indogermanischer Lehrbücher herausggb. von Dr Herman Hirt. I. Reihe : Grammatiken, 2). Heidelberg, Winter, 1902; XVI-464 p.

A. GERCKE. **Abriss der griechischen Lautlehre.** Berlin, Weidmann, 1902; VI-86 p. et un tableau chronologique.

I. Le premier de ces volumes fait partie d'une collection d'ouvrages d'enseignement destinés, dans la pensée de M. Hirt, le directeur, à familiariser, sous une forme aussi simple que possible, avec les résultats de la linguistique ceux qui ne sont pas professionnels. M. H. a rédigé lui-même ce manuel de la langue grecque (sons et formes), et s'est adressé pour d'autres parties à plusieurs collaborateurs dont l'œuvre d'ensemble doit combler une lacune sensible. Il s'agit bien, d'après les termes répétés de la préface, d'initier les commençants aux lois de l'évolution des formes grecques depuis les origines, et de leur faire comprendre en même temps le mécanisme des sons et le système des flexions. Si je me place à ce point de vue, j'estime que M. H. aurait pu mieux réussir. Ceux qui ignorent les principes de la science des langues ne trouveront pas dans son livre ce qu'ils y chercheront, et ceux qui n'en connaissent que les grandes lignes seront souvent désorientés. M. H. ne semble pas s'être rendu compte que l'exposé d'une science aussi difficile exigeait une extrême clarté, une précision méticuleuse, une rédaction presque géométrique. Nous sommes peut-être actuellement à un tournant de la science linguistique; les recherches sont plus sûres, leur direction est plus méthodique, les résultats se condensent, et il semble que de la multitude des faits de détail qui se découvrent journellement va naître une nouvelle orientation dans l'explication des phénomènes généraux. Mais les commençants ne doivent pas être inquiétés par des résultats trop hypothé-

Digitized by Google

tiques; il ne faut pas leur dire « telle est la loi », si l'on ajoute « mais elle est incertaine », ou si sa formule n'a pas encore d'autre autorité que celle du savant qui la pose. Or c'est ce que M. H. fait souvent, en même temps qu'il néglige de donner des explications préliminaires indispensables. Quand il expose, par exemple, sa théorie des bases et de leurs divers degrés d'affaiblissement, l'initié saura sans doute s'y reconnaître, bien que l'ensemble n'aille pas sans quelque confusion; mais le profane, et celui qui ne connaît que le gros des doctrines courantes ne pourra prendre qu'une idée fort imparfaite du système, faute d'une explication suffisamment nette des premiers principes, faute surtout d'une détermination solide des catégories entre lesquelles doivent se répartir, pour le grec, les différentes sortes de bases. Il en sera de même pour la théorie de l'accent, qui suppose connus de nombreux travaux, dont les résultats d'ailleurs sont loin de concorder entre eux. Et quand avec cela l'étudiant se trouvera en présence d'hypothèses en l'air ou d'énonciations contradictoires, je doute qu'il en retire des principes fermes et des opinions vraiment scientifiques. Il verra par exemple que ἔχειν et σχεῖν sont issus d'une base *seghe*, mais il apprendra en même temps que σχεῖν et φυγεῖν n'ont pas leur base au même degré, et se demandera nécessairement pourquoi le second présente le degré nul de la base, et le premier le degré plein, surtout s'il remarque la séparation ἔχ-ειν et σχε-ῖν (p. 97), et pourquoi deux formes identiques subissent un traitement différent. S'il voit p. 157 que dans le groupe *sl* devenu *hl* (?) dans le corps d'un mot *h* disparaît avec allongement vocalique, ex. χείλιοι, comment pourra-t-il concilier cette loi avec ce qu'il aura lu p, 79, χῖλιοι pour *χίσλιοι, où ι, lui dit-on, est la réduction de ε? Il lira, même p. 157, que *sm* devient d'abord *hm* (?), puisque l'aspiration se reporte sur la voyelle initiale, avec, entre autres exemples, εἰμί, sk. *ásmi;* et s'il veut savoir pourquoi εἰμί contredit la règle, il ne trouvera aucune explication. Ces cas sont trop fréquents. Si l'on se place au point de vue purement scientifique, on reconnaîtra, au contraire, que l'ouvrage de M. H. est intéressant et suggestif, précisément pour les mêmes raisons, en partie, qui le mettent selon moi hors de la portée des débutants. Les relations des modifications vocaliques avec l'accent, si elles sont encore pleines d'obscurités, ont grandes chances d'être exactes sur beaucoup de points, telles que nous les voyons exposées, et l'hypothèse de racines disyllabiques répond à trop d'exigences de la phonétique grecque pour ne pas être admise. Mais si des racines comme *petā* (πέταμαι, πτῆναι), que M. H. appelle bases disyllabiques « lourdes », peuvent facilement se supposer et se défendre, il n'en est pas de même pour les bases « légères », qui présentent des difficultés nombreuses, dont l'une des plus graves est que la forme même n'en est pas exactement précisée. On nous parle, p. 361, de l'*e-o* final de ces bases, qui a disparu partout sauf à l'aoriste fort, et l'on ajoute que l'on a le degré nul

Digitized by Google

à la première syllabe de la base dans cet aoriste. On nous dit ailleurs, p. 337, que les formes ainsi employées accentuaient la seconde syllabe de la base, qui montre toujours le degré plein à cette seconde syllabe, cf. p. 363; enfin p. 367 « les bases légères disyllabiques devaient conserver *e-o*, qui portait l'accent. » Si alors on se reporte aux pp. 96-97, on y voit quelques types de ces bases, par ex. *bheweg*ʷ base de φεύγω, *seghe* base de ἔχω, et on lit que dans le cas de l'accentuation de *e-o* les deux syllabes de la base sont inaccentuées, d'où généralement le degré nul pour les deux syllabes. La contradiction est évidente : ou bien *e-o* ne fait pas partie de la base, et l'on a régulièrement ἔ-φυγ-ον. ἔ-σχ-ον, et par conséquent il n'y a pas lieu de parler d'une seconde syllabe accentuée et de degré plein; ou bien c'en est l'élément final, et en regard de σχο il faut poser φυγο, et alors quelle sera la forme de la base? La conception des racines, telles que la linguistique contemporaine se les représente, est souvent insuffisante et a forcé de recourir, pour l'explication de certains phénomènes, à des hypothèses plus ou moins hasardées; puis l'idée de racines disyllabiques, timidement présentée d'abord, n'a pas tardé à prendre droit de cité; enfin l'on en vient à supposer des racines disyllabiques à la base de presque toutes les formations. Je crois que c'est dépasser le but. Le livre de M. Hirt n'en garde pas moins sa valeur; il tient au courant des récentes recherches, tant de celles de l'auteur, qui renvoie souvent à son *Ablaut*, que de celles d'autres savants; les maîtres en pourront profiter, parce qu'ils discuteront et sauront apprécier à leur juste prix les théories exposées; mais les novices s'y perdront.

II. L'ouvrage de M. Gercke est d'allure plus modeste; également destiné aux commençants, il ne leur donne que ce que la science actuelle admet généralement, et se borne au strict nécessaire; l'auteur a compris qu'en pareille matière les difficultés doivent être réservées, et qu'il vaut mieux éviter d'accumuler les hypothèses. C'est par suite de ces principes que M. G. a restreint le plus possible la part du sanskrit dans ses comparaisons, qui sont faites presque uniquement avec le latin et les langues germaniques. C'est peut-être aller trop loin, surtout quand il s'agit seulement de phonétique, comme ici; car des exemples bien choisis dans le sanskrit sont très utiles pour comprendre la relation des sons grecs avec les sons primitifs, et la connaissance des mots suffit; M. G. aurait pu être moins sobre à cet égard. D'autre part, il cite fréquemment des formes dialectales; il donne même des mots phrygiens et macédoniens dont les commençants pourraient parfaitement se passer. Ce qu'ils doivent savoir, au contraire, pour aborder avec profit l'étude de la phonétique grecque, ce sont les divisions de la langue en ses dialectes, avec leurs traits caractéristiques et leurs affinités; quelques pages à ce sujet sont indispensables, et il eût été bon de les écrire. La doctrine est pour l'ensemble celle que l'on retrouvera, par exemple, dans les ouvrages de

Digitized by Google

Brugmann : « mon but, dit M. G. (p. II), ne peut pas être de donner du nouveau. » Les règles sont données en effet simplement, le plus souvent avec clarté, parfois cependant avec une certaine confusion, qui provient soit de ce que M. G. réunit ses exemples en bloc, sans les distinguer d'après la variété des cas ; par ex. q)τράπεζα n'est pas dû au même processus que δε(μ)σπότης (§ 47); soit de ce que la théorie n'est pas toujours d'une précision suffisante, comme pour le traitement de τ + ι (§ 12). On voudrait plus de rigueur dans l'exposé de l'affaiblissement vocalique : ἔδω n'est pas plus au degré faible que ὠμηστής n'est au degré fort, et la relation ἔδω — ὠμηστής est tout autre que la relation ῥαγῆναι — ῥήγνυμι (§ 56); M. G. confond des phénomènes bien différents. P. 29 ἡδίων n'est pas pour *σFαδFίων ; p. 64 πιερός n'a pas la première brève. L'appendice sur la chronologie est une innovation heureuse par elle-même, sinon par la sûreté des résultats: mais on ne chicanera pas M. Gercke, puisqu'il convient lui-même (p. III) que ce chapitre renferme une grande part d'hypothèses, et ne doit être consulté qu'avec précaution.

MY.

Marcel THIBAULT, **Isabeau de Bavière, reine de France. Sa jeunesse** (1370-1405). — Paris, 1902, Perrin et Cie, IV-448.

Parmi les personnages, fort nombreux en histoire, qui sont célèbres sans être connus, il convient de placer en bon rang la femme de Charles VI. Son nom même, Isabeau, est un sobriquet qui a été imposé à la tradition par un pamphlétaire, et l'imagination populaire, par un goût naïf d'antithèses, a chargé sa mémoire de tous les vices propres à mettre en relief le charme et la pureté de la femme qui devait relever le royaume perdu par une femme. Quelle est au juste la valeur des accusations dont on accable Isabeau? Nous n'en savions rien, et, ce qui importe davantage, nous n'apercevions pas très bien le but et la marche de sa politique. M. Marcel Thibault s'est étonné de cette ignorance et il s'est proposé de compléter les très courtes notices de Vallet de Viriville et de Le Roux de Lincy. Il a étudié avec beaucoup de soin et de critique les chroniques françaises et étrangères; il a éclairé et contrôlé leurs renseignements par ceux que nous fournissent les documents d'archives, et il nous donne aujourd'hui la première partie d'une biographie de la reine. Il a cherché à nous faire comprendre sous quelle influence s'est développé son caractère et comment elle a été préparée au rôle que les circonstances lui ont assigné. Il écrit une histoire psychologique, en même temps qu'il nous apporte les plus précieux renseignements sur la vie de la cour et l'état des mœurs pendant les dernières années du XIVe siècle.

Digitized by Google

Ce genre est séduisant et dangereux. Il charme les lecteurs et il risque d'égarer les jeunes auteurs. M. Th. qui a été un brillant élève de l'école des Chartes, est rompu aux bonnes méthodes; non seulement il a l'art de trouver les documents inédits et de tirer des pièces les plus sèches des renseignements curieux; mais il est réservé dans ses jugements et prudent dans ses conclusions. Il m'a paru pourtant quelquefois qu'il avait un peu trop le désir de plaire et qu'il lui arrivait de faire des grâces aux lectrices que lui attireront son sujet et son talent. Son style est par endroits un peu maniéré et il n'hésite pas à écrire qu'Isabeau « préféra aux fleurs de lys les pâles myosotis qui lui rappelaient les humides prairies du pays natal » : ce sont là des tournures bien galantes pour dire que la reine ne fut jamais qu'une médiocre Française et qu'elle sacrifia les intérêts du royaume à ceux de la Bavière. Je ne signale ces vétilles, qui d'ailleurs sont rares et qu'excuse dans une certaine mesure la matière, que pour mettre en garde le jeune écrivain contre une tendance évidente de sa nature. Il est bon d'avoir de l'esprit, à condition de n'avoir pas l'air de courir après, et je demanderai à M. Thibault, s'il m'est permis de me servir de l'argot de théâtre, de ne pas en mettre trop. Qu'il évite les phrases dont le pittoresque romantique cache mal le vague et l'obscurité : est-ce faute d'imagination ? mais j'avoue que, quand il nous dit que le frère d'Isabeau, Louis de Bavière, peut passer aussi bien pour le dernier des chevaliers brigands de la vieille Allemagne que pour l'un des premiers barons pillards de l'Italie de la Renaissance (p. 319), cela ne me laisse aucune impression précise. Ce n'est pas un des moindres dangers de ces procédés maladroits que de risquer d'induire en erreur le lecteur pressé et de lui cacher ce qu'il y a dans ce travail de sérieuses études, de laborieuses recherches et de réelle probité.

M. Thibault, prévenu du péril que courent les biographes, s'est défendu de toute partialité pour son héroïne, à tel point que l'on est tenté par moment de se demander s'il a présenté avec assez de vigueur les circonstances atténuantes qui diminuent la responsabilité d'Isabeau. Elle a quinze ans quand on l'amène en France, elle ne sait pas le français, et là, sans préparation, presque sans la prévenir, en quelques jours, on la marie à un garçonnet de dix-sept ans, agité, d'une nervosité maladive, incapable d'exercer sur elle une influence sérieuse, de la guider et de la défendre. Son inexpérience et sa candeur sont jetées dans le milieu le plus dépravé et le plus égoïste : elle n'a d'autres leçons que les dilapidations et le gaspillage. Elle n'aimera jamais la France, dit-on : mais qui donc lui aurait appris cet amour, et de tous les princes du sang qui entourent Charle VI, en est-il un qui songe aux intérêts du pays ! L'opinion publique s'éloigne d'elle, avant d'avoir une seule faute sérieuse à lui reprocher; est-ce vraiment à la reine qu'il faut s'en prendre si les impôts sont lourds, la politique royale vacillante, et si le grand schisme qui se prolonge jette dans les âmes une im-

Digitized by Google

pression d'inquiétude et de tristesse? On en veut à Isabeau des maux qu'elle ne saurait détourner, et, à son tour, en face de cette injuste aversion qui grandit autour d'elle, sans appui sûr, tenue dans une sorte dedépendance par Philippe de Bourgogne qui a fait son mariage, sourdement diffamée par les ennemis du duc, bientôt abandonnée par son mari inconstant et frivole, absorbée par des grossesses qui se succèdent presque sans interruption, elle ne peut comprendre la politique que de la façon la plus plate et la plus vulgaire : elle est moins avide d'influence que d'argent, parce qu'elle sent sa situation précaire et que d'ailleurs les questions générales lui sont inintelligibles, et la seule pensée un peu constante que nous rencontrions en elle, c'est le désir de servir l'ambition et les rancunes de son père ou de son frère. M. Th. n'a pas osé, à ce qu'il me semble, tirer assez nettement les conclusions naturelles de son récit : Isabeau nous apparaît, au moins jusqu'en 1392, et même suivant moi jusqu'en 1398, comme l'instrument médiocre et docile de la politique bourguignonne; ignorante, avec des ambitions mesquines et des pensées courtes, elle subit les événements et ne les conduit pas. Il n'est pas démontré que, même plus tard, son intervention ait été beaucoup plus active et efficace et il est bien possible que son influence ait été à toutes les époques des plus limitées. Avide, frivole, irrésolue et légère, elle n'avait certainement aucune des vertus qui auraient été nécessaires pour racheter les vices de la cour, mais elle était encore plus médiocre que méchante et elle ne ressemble que de très loin à la mégère grandiose et impudique qu'a marquée de traits si vifs la légende populaire.

A la suite de quels incidents Isabeau, qui est encore en 1403 étroitement liée au parti bourguignon, devient-elle brusquement favorable au duc d'Orléans? — On a expliqué ce revirement par un coup de passion. M. Th. est un critique trop consciencieux pour ne pas nous indiquer combien l'accusation lancée contre la reine repose sur des indices contestables et vagues. Malgré tout, il semble conclure à une condamnation. Les mœurs, nous dit-il, étaient si faciles; Isabeau, si mal entourée; elle s'était définitivement séparée de son mari et, « très certainement, l'âge n'avait pas encore tué en elle le besoin des doux épanchements ». Quand un historien écrit d'une chose qu'elle est très certaine, cela signifie qu'il n'en sait absolument rien. En somme, la question demeure pour le moment absolument obscure. C'est un de ces milliers de problèmes que l'ingéniosité de la Providence réserve à la sagacité des historiens, qui sont irritants et séduisants parce qu'ils sont insolubles, et qui d'ailleurs n'ont aucune espèce d'importance. Ce qui semble sûr du moins, c'est qu'Isabeau qui avait près de trente-cinq ans, qui n'avait jamais été jolie et que de nombreuses grossesses avaient déformée et alourdie, ne devait pas être une conquête bien attrayante. Mais M. Th. me répondra que la politique a quelquefois de plus dures nécessités.

Digitized by Google

Le récit de M. Th. se termine au moment où, à la suite d'une évolution inexpliquée, Isabeau se rapproche de cette faction d'Orléans dont tout paraissait l'éloigner, ses rancunes de famille, ses intérêts, ses traditions et même ses haines de femme. La diplomatie de tous les temps nous offre d'innombrables exemples de ces sautes de vent, et les hommes du moyen âge en particulier nous surprennent souvent par leurs étranges variations. Isabeau, sur ce point aussi, suivait l'exemple que lui donnaient ses contemporains; elle n'avait ni parti ni principes, ni forces ni volonté; elle se débattait dans le vide, au jour le jour, sans savoir bien clairement elle-même ce qu'elle désirait. M. Th. n'a pas pu nous expliquer très nettement les desseins de la reine, d'abord parce que les documents sont rares et incomplets, mais surtout peut-être parce qu'elle n'avait que de vagues aspirations, qui ne prenaient pas corps dans cet esprit mobile et frivole, et que d'ailleurs tous les moyens d'exécutions lui manquaient. En revanche, cette vaine et capricieuse agitation, qui est le trait caractéristique des contemporains d'Isabeau, nous explique la décadence du royaume et les désastres qui ont suivi. Le récit de M. Th., sans parti-pris, sans déclamation, en suivant de près les faits, nous montre la désorganisation du gouvernement, l'effarement des pouvoirs publics, le morcellement spontané de la monarchie, l'incertitude et l'abaissement des âmes, la corruption et la vénalité et cette sorte de décomposition universelle que cachent mal les fêtes éclatantes et qui ont amené une des crises les plus graves de l'ancienne France. A ce point de vue, l'œuvre de M. Thibault sera lue avec le plus grand intérêt, et l'on a le droit de dire, qu'en dépit de quelques longueurs et de quelques imperfections de détail, son livre est un très heureux début et permet d'attendre avec confiance les futurs travaux du jeune historien.

E. Denis.

Hauvette (Henri). **Un exilé florentin à la cour de France au xvie siècle: Luigi Allamanni** (1495-1556); **sa vie et son œuvre.** Paris, Hachette, 1903. In-8 de xix-583 p.

Plus de 550 pages sur un personnage politique qui a joué un rôle bien secondaire, sur un écrivain à qui dans son propre pays on ne reconnaît plus guère que certains mérites de forme, c'est beaucoup, dira-t-on. Nul ne le sait mieux et ne le proclame plus haut que l'auteur de ce livre solide, instructif, et qui suppose une connaissance étendue et précise de tout le xvie siècle. Passons donc condamnation, d'autant qu'après tout, long ou court, un livre sur Alamanni était véritablement à faire. Non seulement l'homme est en somme sympathique et nullement dépourvu de talent, mais M. H. n'exagère pas quand il dit que son œuvre est le type le plus

Digitized by Google

complet du classicisme italien s'essayant à restaurer tous les genres littéraires de l'antiquité. Je n'irai pas jusqu'à dire comme M. H. que Du Bellay a composé, pour ainsi dire, son manifeste au sortir de la lecture de ses livres, mais Alamanni, qui y est cité, a certainement contribué à répandre en France le goût de la régularité latine bien plus compatible d'ailleurs avec notre tour d'esprit qu'avec celui du peuple auquel il la prêchait.

Sur un point seulement, M. H. ne satisfera pas la curiosité de tous ses lecteurs. Il y a chez Alamanni un contraste qui surprendra quiconque n'est pas italianisant de profession. Ce Florentin, dont toute la famille a servi les Sforza de Milan et même les Médicis, qui a d'abord été fort bien avec ceux-ci, entre tout à coup dans une conspiration qui vise non pas seulement à chasser, mais à égorger les Médicis ; il y entre si avant qu'à l'aide d'une confusion de noms on a quelquefois fait de lui l'homme chargé de porter le principal coup ; obligé de fuir, il revient à Florence dès la deuxième expulsion des Médicis et s'emploie de toutes ses forces à trouver pour les républicains de l'argent et des alliés. Définitivement chassé, le voici qui, sans oublier ses amis et son parti, laisse les Strozzi continuer seuls la lutte, s'installe en France, se fait auteur et non pas auteur de Philippiques républicaines, mais d'ouvrages de toutes sortes où le nom qui revient avec le plus d'insistance, escorté de toutes les flatteries imaginables est ce François Ier qui le pensionne maintenant, mais dont naguère, et non sans motif, il conjurait Florence de n'espérer aucun secours. Comment concevoir une conduite si contradictoire ? M. H. s'est évidemment dit que ses lecteurs recourront aux historiens qui expliquent comment, après le grand effort de 1530, l'âme florentine est désormais incapable de suite dans les idées et dans la volonté. Mais tout sujet exige que l'auteur reprenne pour son propre compte les grandes questions qui s'y rattachent indissolublement et qu'il les approfondisse. M. H. l'a si bien senti pour ce qui touche à la vie littéraire d'Alamanni qu'il est revenu sur tous les problèmes que ses œuvres ont soulevés, qu'il a discuté toutes les interprétations même les plus insoutenables, qu'il s'est imposé d'arides calculs pour avoir le droit de confirmer en dernier ressort plus d'un jugement déjà émis par les maîtres de la critique. La vie politique d'Alamanni appelait une courte mais substantielle étude sur les autres proscrits de 1530 ; à voir les uns exhaler leur colère en grossières invectives, les autres constater l'impuissance de leur pensée lucide et hardie sur leurs concitoyens, les autres accepter les bienfaits de Côme Ier et mettre tant bien que mal d'accord leur gratitude et les restes de leur indépendance, d'autres vieillir obstinément dans l'exil, mais ne plus trop savoir si leur parti avait eu tort ou raison, le lecteur profane aurait compris comme les historiens la conduite d'Alamanni.

Digitized by Google

Mais le livre réunit les deux qualités auxquelles les gens de métier tiennent le plus : une grande richesse d'informations et un jugement très sûr. M. H. a fouillé dans les moindres détails la vie et l'œuvre de son personnage. Il le fait aimer pour sa franchise, pour son courage, pour la distinction native qui le préserve d'ordinaire de cette grossièreté où se délasse trop souvent la finesse des Florentins, pour son labeur inventif qui s'essaie chaque jour à ressusciter une des formes de l'art antique. Il loue justement une modestie si peu soucieuse d'étaler ses services et ses amitiés qu'elle s'interdit de suivre la mode du siècle en publiant sa correspondance. Sans donner aussi souvent qu'il conviendrait la parole à son auteur, il met en lumière la part de sentiment, de grâce qui, encore aujourd'hui, anime quelques-unes de ses compositions. D'un autre côté, il ne dissimule ni la pauvreté d'invention, ni la froideur, ni la diffusion qui ont peu à peu détaché de lui le public, tout en distinguant, parmi les ouvrages manqués d'Alamanni ceux qui du moins partent d'une idée neuve. Il a su trouver des œuvres inédites de ce poète jadis si souvent réimprimé (cinq sonnets, onze lettres, plus vingt-cinq lettres à lui adressées par les *Dieci di balia* à l'occasion de ses missions politiques et d'autres documents du même ordre. — Il trouvera dans l'édition des écrits de Lorenzino de' Medici que contient la *Biblioteca rara* de Daelli la mention d'une lettre intéressante d'Alamanni à Filippo Strozzi). Il a rédigé enfin une bibliographie soignée de l'œuvre d'Alamanni.

Le livre est écrit dans une bonne langue ; on en détacherait aisément plus d'une agréable page (sur les raisons qui firent aimer la campagne à Alamanni, p. 268 ; sur le goût du XVIIIe siècle pour la *Coltivazione*, p. 301 ; sur certains passages du *Girone*, p. 310-311) et les fautes d'impression sont, pour ainsi dire, introuvables. Le volume est orné d'un portrait et pourvu d'un index.

M. H. exprime dans sa préface le vœu que les lecteurs désireux de s'instruire ne se reportent jamais à son travail sans en retirer quelque profit : il peut être certain que son vœu sera exaucé. On connaît, quand on l'a lu, tout ce qu'a fait, tout ce qu'a dit Alamanni ; on sait ce qu'il vaut ; car les appréciations sont aussi justes que bien déduites. (Voy. entre autres le passage où M. Hauvette explique comment il gâte l'Iliade quand il veut l'imiter (p. 360 sqq.) et, chemin faisant, on recueille force détails utiles sur tous ceux qui ont eu affaire à lui.

Charles Dejob.

Émile Faguet, **André Chénier.** Paris, in-12, 188 pp., Hachette, 1902.

Plusieurs déjà ont dit de quelle haute valeur était ce livre consacré « au dernier des poètes classiques et néo-antiques » par le plus avisé

Digitized by Google

des critiques littéraires de notre époque, mais c'est chose bonne à redire sans doute et, parmi les ouvrages dont on rend compte, si peu valent le temps consacré à les lire à cause de leur banalité ou de leur insuffisance que si, d'aventure, on en trouve quelqu'un qui suscite des idées, provoque la méditation, éveille des sentiments, instruise à la fois et charme, on est heureux d'en parler et reconnaissant à son auteur. L'*André Chénier* de M. F. est de ce nombre avec toutes les qualités suggestives d'une érudition profonde, d'une finesse aimable, d'un criticisme informé qui le caractérisent et, de plus, avec un soin du style qui fait parfois défaut aux productions plus hâtives de ce maître.

Issu d'un père Languedocien et d'une mère née à Constantinople, qui voulut, dans son salon du Marais, où elle causait et écrivait en bonne compagnie, faire de son fils « un petit parisien, » Chénier devint plutôt un « polyphile, » épris de la nature, des horizons lointains et ensoleillés, du Languedoc où vivait sa tante, des femmes qui l'accueillaient, en dépit de sa laideur, grâce à son âme de poète et à son caractère charmant. A peine soldat, — et pour cause, — il revint vite aux lectures saines et fortes, faites sans choix selon la mode de La Fontaine, et à l'étude des âmes qu'il fouilla profondément.

Par Ronsard, et par atavisme, il remonta à la Grèce antique dont il absorba, si l'on peut dire, la spontanéité, le naturel, la simplicité grandiose, en y mêlant de sa passion. Et là, M. F. qui, dans ses *Études sur le* XIXe *siècle*, a donné d'André Chénier une remarquable vision analytique, nous fait la biographie d'un esprit. Il étudie joliment et finement, — à sa façon, — la première et la deuxième manière de son écrivain, qu'il accompagne à Paris, à Londres, fait revenir à Paris fréquenter *la Société Trudaine*, et trouver sa troisième manière. La période religieuse a suivi la période fétichique, et aboutit alors à la période philosophique dans le ton d'Auguste Comte. Et sans doute, s'il eût vécu sa vie, Chénier « aurait montré l'humanité future sortant de cette lente élaboration. » Mais le *rasoir national* fit tomber, après une détention d'où partirent les *Iambes* vengeurs, cette tête « qui pourtant avait quelque chose », et Chénier disparut trop tôt. Il n'eut aucune influence sur le mouvement romantique, fut bien réinstauré lors du mouvement parnassien, mais ne nous reste guère que comme le *venerandus puer* de Virgile, « avec la beauté pure de l'antique et la grâce de l'inachevé. »

Remercions M. Faguet de nous avoir ainsi disséqué une âme d'artiste, d'avoir écrit un livre définitif sur cette gloire de notre littérature, sur cet homme qui eut le génie de savoir allier les pensers nouveaux à la forme du passé et de faire dériver la France à venir de la Grèce antique, mère des Muses.

Pierre BRUN.

Digitized by Google

Trois ans de guerre par le général Ch. De Wet. Paris, Juven, in-8°.

De Wet se défend d'avoir voulu faire œuvre d'écrivain, imageant les récits et embellissant les faits. Il a fait mieux : la vérité, qu'il nous présente, parle plus haut que les plus sonores périodes.

Ce n'est point l'histoire d'ensemble de cette guerre, qui dura trois années, mais celle de multiples épisodes, marches, bivouacs, conseils de guerre, combats, retraites, auxquels de Wet a assisté, ou qu'il a dirigés. C'est donc une des pierres et non des moindres, qui serviront à édifier l'œuvre complète.

Le général nous apporte l'émouvant témoignage de l'incapacité des milices dans les guerres modernes. « Après la bataille, dit-il, il n'y avait plus de chefs ni de soldats, mais simplement des citoyens : tous étaient égaux dans le commando. Le général et le veldcornet n'avaient pas plus de bien-être que le simple burgher et chacun prenait sa part à la discussion des opérations pour le lendemain. Cette singulière organisation, si éloignée de la hiérarchie des armées européennes, nous valut sans doute des soldats remplis de courage et d'initiative. Chacun donna tout ce qu'il pouvait d'énergie et d'habileté, mais elle nous valut aussi bien des revers, car chacun sait qu'il n'y a pas d'armée possible sans la plus vigoureuse discipline. Les Burghers, habitués à mener la vie paisible et indépendante des fermiers, n'avaient point idée de la discipline militaire et de sa nécessité pour faire la guerre; non pas qu'aucun d'eux fût récalcitrant ou de mauvaise volonté, mais ils ne comprenaient pas leur tâche. Chacun voulait donner son avis et discuter. Cette indépendance, qui, considérée au point de vue militaire apparaît comme de l'indiscipline, causa bien des revers. »

Ces lignes résument tout l'ouvrage. Les opérations restent inachevées, ou s'exécutent trop tard, car chacun discute et..... déraisonne. A la guerre il ne doit exister qu'une volonté, qui, même mauvaise, souvent atteindra son but, si elle le poursuit obstinément.

Puis, nous assistons à des fuites éperdues, comme « un galop de troupeau qu'on poursuit ».

Enfin, conséquence fatale du système des milices, les femmes viennent retrouver leurs maris dans les camps ; à certaines époques, les effectifs fondent comme la neige au soleil, et chacun rentre dans sa ferme.

En lisant ces pages, je me reportai cent ans en arrière, et je retrouvai sur notre terre de France des similitudes de situations, des armées improvisées, des soldats paysans, des chefs de hasard, des succès inachevés, des triomphes et des chûtes. Deux noms pourraient s'inscrire en titre du livre : Vendée et Transvaal.

De Wet nous dit la vérité ; et peut-être la légende et la poésie, qui entouraient d'une auréole cette lutte héroïque d'un peuple pour la

Digitized by Google

justice et la liberté, auront à en souffrir, car il peint les débâcles terribles, les désertions infâmes, les découragements, les lâchetés ; mais un mot remet tout à sa place : « Les faiblesses des Burghers tiennent moins à leur nature qu'à leur inexpérience des guerres modernes. »

Il est impossible de prononcer contre les milices un plus vigoureux et plus saisissant réquisitoire. Mais le général nous fait passer sous les yeux tant de sacrifices et d'abnégation, tant de bravoure et d'héroïsme, que nous répétons avec émotion les paroles qui terminent son livre : « Burghers ! Ayez confiance en l'avenir ! et les jours où pèsera trop sur vos cœurs le souvenir de la liberté perdue, tâchez de vous consoler en songeant au passé, à cette lutte, que pendant trois ans, vous fûtes capables de soutenir avec héroïsme et par laquelle vous avez affirmé la vitalité de votre race, la valeur de votre énergie, votre droit enfin, sinon d'être traités comme une nation, dû moins comme un groupe d'hommes, dont le nom et les hauts faits ne s'effaceront jamais de l'histoire ! »

Henri BARAUDE.

— On sera un peu étonné de trouver dans la *Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum Teubneriana : Neue Quellen zur Geschichte des lateinischen Erzbistums Patras*, gesammelt u. erläutert von Ernst GERLAND (*Scriptores sacri et profani*, ediderunt Ienenses, fascic. V; Leipzig, Teubner, 1903 ; VIII-291 pp. in-18). Le volume a deux parties : la première est un mémoire sur l'archevêché latin de Patras, son histoire; son organisation ecclésiastique, économique et judiciaire; et sur la famille Leonessa; la deuxième partie contient les documents, latins et grecs, du XIVe et du XVe siècles. Un appendice donne la liste chronologique des gouverneurs vénitiens, des archevêques latins, des évêques grecs de Patras. Cinq tables alphabétiques : noms de personnes, noms de lieux, matières, mots latins, mots grecs, et une carte terminent le volume. — S. T.

— La troisième édition du livre de M. Albert HOUTIN, *La Controverse de l'apostolicité des églises de France au* XIXe *s.* (Paris, Picard, 1903; 316 pp. in-12) est bien vraiment « revue et augmentée ». La philosophie du sujet est mieux indiquée. Tout le livre a de meilleures proportions et forme un tout. Car cette histoire a son développement. On voit plus clairement que jamais la cause fondamentale d'une telle polémique, dont ce qu'il y a de plus étonnant est certainement qu'elle ait pu exister et durer. Cette cause est la lamentable insuffisance de l'éducation reçue par le clergé. Parmi les additions, se trouve une bibliographie qui est fort utile et donne l'occasion à M. H. d'y glisser de savoureuses citations. M. H. raconte aussi, avec discrétion, l'affaire des reliques de Charroux, où Mgr Pie montra un courage et une sincérité encore inférieurs à son esprit critique. Cette affaire ne se rattache que très indirectement à la controverse de l'apostolicité : c'est un témoignage de moralité sur les défenseurs des légendes. Puisque M. Houtin paraît entrer dans cette voie, il est un sujet qu'il devrait maintenant aborder, l'histoire des dévotions françaises au XIXe siècle. Sa connaissance d'une littérature rebutante, son courage à l'interroger, sa sincérité à la raconter font de lui l'homme de ce sujet. — P. 33, l. 16, lire : l'aréopagitisme; p. 51, dernière ligne du texte, ne faut-il pas lire : 1885? p. 149, avant dernière l. du texte, lire : neuf; p. 208,

Digitized by Google

lire : qui ne sont pas toujours légères : p. 259, l. 6 du bas, lire : *non ab apostolicis;* p. 268, M. Bouange n'a pas été évêque de Dijon. — Il n'eût pas été inutile de prévenir que la bibliographie ne vise pas à être complète pour l'indication des travaux critiques. Elle paraît avoir pour objet principal les publications des légendaires. — Paul Lejay.

— M. Léonard Wistén, auteur d'un travail sur *les constructions gérondives absolues dans les œuvres de Cervantes* (Lund, Malmström, 1901, in-8°, xxiii, 96 pp.), commence avec raison par discuter sommairement la question d'authenticité de certaines œuvres qui ont été attribuées, sans titres bien certains, à l'auteur du D. Quichotte. Après quoi il nous donne le résultat de ses investigations dans les œuvres de Cervantes, sous forme d'une liste où toutes les constructions gérondives absolues ont été relevées et groupées méthodiquement, selon que le gérondif est simple ou précédé de la préposition *en*, que le sujet en est, ou non, exprimé, etc. Dans chaque groupe les phrases citées sont réparties selon les rapports de temps, de manière, de consécution, de cause, etc. qu'elles expriment et enfin dans chaque subdivision M. Wistén a rangé ses citations par ordre alphabétique des verbes entrant dans la construction gérondive et il a noté ce verbe en marge en face de chaque exemple. Les recherches seront donc très faciles aux philologues qui auront à mettre à contribution ce patient et utile travail. — H. L.

— M. Séverin de la Chapelle poursuit avec un zèle et une élévation de pensée à laquelle nous avons déjà rendu hommage, ses études de droit administratif et politique. Il appartient aux organes spéciaux de les discuter : ici nous nous nous bornerons à signaler deux nouvelles et intéressantes publications : *Esquisse d'un cadre de rénovation parlementaire française* (Paris, Pichon, 1902; in-12, xii et 127 p.) et *Nouvelle méthode politique française* (Paris, Pichon, 1903; in-12, 43 p.). « Jusqu'à présent, écrit-il avec une remarquable modestie, je n'ai pas réussi à attirer l'attention publique. » Je crois pouvoir lui dire que par son insistance à frapper sans se lasser au même endroit et aussi par l'effort qu'il a fait pour dégager sa pensée, parfois difficile à saisir, il finira par triompher de l'indifférence un peu étonnée qui a accueilli ses premiers manifestes. Le grand mal de notre système politique, d'après M. de la C., consiste dans son individualisme excessif, dans son défaut de solidarité organique. Il voudrait donc « organiser » notre régime parlementaire et gouvernemental en substituant des groupements volontaires et conscients à l'émiettement actuel. Sa double tendance, à la fois démocratique et catholique, s'accuse avec toute la netteté suffisante dans le second de ses opuscules dont le titre seul est un programme. — M. Vernes.

— Nous recevons un numéro d'une revue bibliographique de Berlin, spécialement consacrée aux beaux-arts (*Internationale Bibliographie der Kunstwissenschaft.* Berlin, Behr's Verlag, in-8°; prix 10 mk. par an), qui a commencé de paraître au 1er avril de l'année 1902, sous la direction d'un bibliographe viennois bien connu le Dr A. L. Jellinek. Si cette publication se poursuit, elle constituera le répertoire le plus précieux qui soit en la matière. Elle n'est pas *critique*, elle n'est que nomenclative, mais très soignée, très complète, et même très rapidement au courant (pour les revues par exemple). Le travail remonte au 1er janvier 1902, et se continue par fascicules d'importance inégale. On appréciera surtout les séries classées par pays, par villes et par noms d'artistes. — H. C.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 27 avril — 1903

KAHLE, Le texte massorétique de l'Ancien Testament. — BEYSCHLAG, L'accusation de Socrate. — ODER, Claudius Hermeros. — MEKLER, Un papyrus d'Herculanum. — WEYNAND, Les bas-reliefs funéraires en Germanie. — Dom CABROL, Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie. — Kudrun, p. E. MARTIN. — GAULOT, Amours d'autrefois. — GAUTIER, Mme de Staël et Napoléon. — SAUER, Discours et études sur la littérature allemande. — LEVIN, Victor Hugo. — Lettre du R. P. Mortier et réponse de M. Jean Guiraud. — PHILADELPHIEN, Histoire d'Athènes. — LAFENESTRE et RICHTENBERGER, Rome. — SCHRADER, Année cartographique. — Académie des inscriptions.

Paul KAHLE. **Der masoretische Text** des Alten Testaments nach der Ueberlieferung der babylonischen Juden. Leipzig, Hinrichs, 1902, in-8, p. 108.

Les nouvelle recherches de M. Kahle sur la massore babylonienne qui, depuis quelques dizaines d'années, a si vivement éveillé l'attention des hébraïsants, sont basées sur le manuscrit de Berlin coté *Ms. or. qu 680*. Ce manuscrit a une importance exceptionnelle parce qu'il renferme une massore très ancienne, mais qui, malheureusement, a été retouchée et mise d'accord avec la massore représentée par les manuscrits que Schappira a rapportés du Yémen. « Une étude exacte, remarque l'auteur, p. 10, montre que la ponctuation du manuscrit n'a été obtenue que par une correction systématique d'une autre plus ancienne. Les signes de la méthode yéménite connue sont indiqués partout où la ponctuation du manuscrit s'écartait de la ponctuation usitée au Yémen ; tantôt ils sont simplement marqués au-dessus des signes primitifs, tantôt ceux-ci sont rayés et remplacés par des signes yéménites. Çà et là seulement sont demeurés par mégarde des restes de l'ancienne ponctuation en désaccord avec l'yéménite. » Grandes sont les difficultés, et M. K. craint de ne pas les avoir surmontées en tous points, mais il a la conviction que les résultats qu'il a obtenus par son étude du manuscrit demeureront définitivement acquis. Ses profondes connaissances du sujet et son esprit critique, dont il a donné mainte preuve, nous autorisent à souscrire à cette conclusion.

Le manuscrit de Berlin, incomplet au commencement et à la fin, ne porte pas de date. A en juger par la ponctuation, M. Kahle estime

Digitized by Google

qu'il n'est pas postérieur au XIe siècle, mais qu'il peut être de beaucoup antérieur à cette époque.

M. Kahle expose les principes de la massore orientale et les caractères distinctifs de la ponctuation orientale ; il relève ensuite les différences des voyelles dans les mots (verbes et noms), que présente cette massore comparée avec la massore occidentale. Cependant la méthode, dans le manuscrit de Berlin, n'est pas toujours conséquente avec elle-même, mais elle reflète les variantes des diverses écoles de la Babylonie.

Deux appendices terminent cette publication. Le premier donne, pour les Proverbes, la grande massore qui est écrite à la marge inférieure du manuscrit. Le deuxième reproduit le texte massorétique des Psaumes 90-103, du Cantique des Cantiques et du premier chapitre des Lamentations.

Les hébraïsants, que ces questions ardues intéressent, étudieront cette importante contribution à la massore hébraïque.

Les mots hébreux, surchargés de signes, présentaient de sérieuses difficultés de composition. La perfection de l'exécution fait honneur à l'imprimerie Drugulin de Leipzig qui était peut-être seule capable de mener à bonne fin un pareil travail.

R. D.

Friedrich Beyschlag. **Die Anklage des Sokrates.** Kritische Untersuchungen. (Progr. Gymnase de Neustadt an der Hardt) Neustadt a. d. H., libr. Kranzbühler, 1900 (1) ; 58 p.

L'opinion commune sur le procès de Socrate est qu'il eut un caractère à la fois politique et religieux. Cependant, un des plus illustres commentateurs de Platon, Schanz, émit l'idée, en l'appuyant par de nombreux arguments, que l'on doit rechercher dans Platon seul la forme authentique de l'accusation, que le caractère peu historique des *Mémorables* de Xénophon s'oppose à ce que les termes dans lesquels il la reproduit soient pris à la lettre, qu'en réalité, dans l'*Euthyphron* comme dans l'*Apologie*, Platon ne discute qu'un seul chef d'accusation, celui d'impiété, et que par conséquent Socrate ne fut accusé que d'un seul crime, un crime religieux. Corrompre la jeunesse rentre dans le crime d'impiété, puisque c'est essentiellement enseigner aux jeunes gens à mépriser les dieux. C'est pour combattre cette opinion que M. Beyschlag, professeur au gymnase de Neustadt an der Hardt, a écrit le présent opuscule. Il n'est pas le seul à qui la thèse de Schanz paraisse peu soutenable. Si l'on peut prétendre avec raison que Xéno-

(1) Cet ouvrage a été envoyé tardivement à la *Revue*.

Digitized by Google

phon, d'après ses propres paroles, a ignoré les termes mêmes de l'accusation, il est vraisemblable cependant qu'il peut les avoir connus par la κατηγορία de Polycrate, qui est antérieure aux *Mémorables*, et en outre sa formule coïncide avec celle que nous connaissons par Favorinus (Diog. L. II, 40). Si le texte de Favorinus est authentique, la forme de l'accusation, telle qu'elle est présentée par Xénophon, est également digne de foi ; or les raisons invoquées par M. B. pour défendre ce texte sont des plus sérieuses. L'*Apologie* de Xénophon elle-même, bien qu'elle semble peu authentique, distingue nettement deux chefs d'accusation. Quant à Platon, si dans l'*Euthyphron* en particulier il n'est question que du crime d'impiété, cela tient au sujet même du dialogue et au but que se propose l'auteur ; et c'est pour des raisons d'ordre littéraire et philosophique analogues que l'*Apologie*, tout en s'exprimant dans le sens d'une double accusation, semble confondre les deux parties en une seule. Toute cette fin de la dissertation de M. B. est solide et bien menée; ce qui précède est moins facile à suivre, parce que l'auteur se laisse aller à des digressions qui nuisent à la clarté de l'ensemble. Mais il montre, en somme, qu'il est bien difficile de ne pas voir un élément politique dans le procès de Socrate ; en effet, si le peuple athénien a pu considérer l'enseignement de Socrate comme un danger pour la religion, et si ses ennemis ont su habilement profiter de cet état d'esprit, « ses tendances aristocratiques, dit fort bien M. Rodier, ses critiques des institutions populaires devaient le rendre odieux à ceux qui avaient délivré Athènes de l'oligarchie et rétabli l'ancienne constitution ». Le crime religieux fut mis en avant pour flatter l'opinion populaire, mais des raisons politiques furent le fond de l'accusation.

MY.

Claudii Hermeri Mulomedicina Chironis edidit E. ODER. Adjecta est tabula phototypa. Leipzig, Teubner, 1901 ; XXXVII-467 p. (*Bibl, script. græc. et rom. Teubneriana*).

Je dois m'excuser d'avoir tardé longtemps à rendre compte de cette excellente édition et à dire tout le bien qu'il faut en penser. Le manuscrit, dont M. E. Oder, bien connu par ses travaux sur les *Hippiatriques*, a publié le texte, n'est pas toujours facile à lire; il est écrit en outre dans une langue grossière, pleine de formes barbares, de mots mal séparés, d'orthographes fantaisistes, et d'autant moins aisé à restituer, par endroits, qu'il fallait retrouver des mots grecs sous l'étrange vêtement latin qui les voile. L'un des côtés intéressants de cet ouvrage, en effet, est qu'il est la traduction d'un texte grec, faite vers la fin du IVe siècle après J.-C., traduction connue par Végèce, qui en a largement profité. Le manuscrit, Monacensis 243, a

Digitized by Google

été signalé par W. Meyer, et un spécimen a été publié par Wölfflin dans l'*Archiv f. lat. Lexikogr.* 1898. Il s'agit d'un traité sur l'art vétérinaire en dix livres, dû à un praticien expérimenté du nom de Chiron, ce qui explique l'attribution au centaure fabuleux ; le traducteur latin, un certain Claudius Hermeros, vétérinaire lui-même, a compilé en même temps d'autres ouvrages, particulièrement ceux d'Apsyrtos. Mais cette traduction a été fort maltraitée, et il est certain qu'elle n'a plus aujourd'hui sa disposition première. M. Oder en donne un texte soigneusement étudié, avec les leçons du manuscrit et des comparaisons avec Végèce et les Hippiatriques. Ce dont il faut surtout lui savoir gré, c'est d'avoir composé de précieuses tables, non seulement des mots employés, mais de toutes les formes qui peuvent présenter quelque intérêt pour l'étude du latin rustique ; car tout n'est pas barbare au même degré dans cet ouvrage ; les nombreux accrocs qui sont faits à la grammaire, tant pour les formes que pour la syntaxe, ne sont pas tous des fautes que l'on doive corriger (celles-ci sont relevées dans la préface p. XXII-XXVII) ; la majeure partie appartient à la langue rude et incorrecte que parlait le peuple ignorant de l'époque, et que Végèce caractérise en ces termes : *Eloquentiæ inopia ac sermonis ipsius vilitate sordescit.*

MY.

Academicorum philosophorum Index Herculanensis edidit S. MEKLER. Berlin, Weidmann, 1902 ; XXXVI-134 p.

Parmi les papyrus découverts dans les ruines d'Herculanum et précieusement conservés au musée de Naples, plusieurs se rapportent à la philosophie grecque ; l'un d'eux, coté sous le n° 1021, renferme un ouvrage attribué provisoirement et sans preuves sérieuses d'ailleurs à l'épicurien Philodème de Gadara, et qui est une sorte d'histoire très abrégée de l'école académique fondée par Platon. L'intérêt en consiste principalement en ce qu'il fait connaître la série des chefs de l'école, avec des détails sur leur vie et leur caractère, et aussi en ce que certains points de chronologie s'y trouvent fixés par la désignation des archontes. Après que Spengel en eut reconnu le sujet, Bücheler en publia une édition en 1869, et depuis, plusieurs savants en firent l'objet de leurs études, notamment Gomperz, qui s'en occupa dans plusieurs dissertations, et à qui le texte est redevable de nombreuses restitutions. Ce papyrus, actuellement en piteux état, (désigné par P) a été reproduit en Italie par la chalcographie (*Herc. vol. Coll. altera*, t. I) après avoir été l'objet d'une première copie, actuellement à Oxford, faite sous la direction de l'Anglais Hayter, peu de temps après le déroulement. L'exemplaire italien (N) correspond exactement au prototype et en reproduit les trente-six colonnes ;

Digitized by Google

l'exemplaire anglais (O) ne donne que les trente-deux premières, mais ajoute douze autres pages encore inédites. M. S. Mekler, un disciple de Gomperz, a assumé la tâche pénible et périlleuse de donner une nouvelle édition de cet opuscule. Dans une préface fort intéressante, quoique écrite en un latin souvent lourd et même obscur, M. M. décrit minutieusement l'état actuel du texte, la manière dont sont faites les copies, et détermine les rapports de N et de O ; la conclusion est que O, tout bien pesé, est supérieur, et c'est le texte de O qui est donné en caractères épigraphiques (N pour les colonnes 33-36, et en quelques passages où O manque) ; les variantes de N et de P sont en note. La restauration du texte, là au moins où il n'est pas trop maltraité, n'était pas la seule difficulté qu'il y eût à surmonter ; il fallait encore déterminer dans quel ordre doivent se lire les quarante-huit colonnes dont se compose l'ensemble, car elles ne se rattachent pas toutes les unes aux autres. M. M. les a disposées selon leur suite présumée, tout en notant vingt-quatre fois une solution de continuité ; c'est-à-dire que le tiers au moins de l'ouvrage a disparu, par la faute, suivant l'éditeur, de ceux qui ont déroulé le papyrus (p. xxv). Comme on doit s'y attendre dans un texte qui a déjà tant attiré l'attention, M. M. a beaucoup profité des restitutions antérieures, et les notes rendent à chacun ce qui lui est dû ; mais il restait beaucoup à faire, et ce n'est que justice d'accorder au nouvel éditeur les éloges que méritent sa patience, sa pénétration et le soin qu'il a mis à recueillir dans les biographes et les autres écrivains tous les passages qui peuvent être de quelque secours pour le rétablissement, nécessairement incomplet, d'un texte si plein d'énigmes et de transcriptions imparfaites. D'autres pourront, par endroits, trouver des restitutions plus satisfaisantes, car en certains passages l'ensemble des leçons se prête mal à la lecture proposée ; mais qui pourrait, en de tels cas, se flatter d'arriver à la certitude ? Col. xv, 45 (p. 57) le mot ΔΙΑΝΤΑΙΓΑΙ des apographes ne peut guère être fautif, parce qu'il est aussi donné par P ; il s'agit de Polémon qui dispute à un autre personnage le jeune Cratès : περισπῶντος τὸ μειράκιον μήτ' εἶξαι μήτε καταπλαγῆναι, μέχρι δὲ τούτου πολεμῆσαι καὶ διαντᾶσαι πρὸς αὐτόν, ἕως ἐξηργάσατο καὶ μετήγαγε τὸν Κράτητα πρός ἑαυτόν. Cf. Hesych. ἀντᾷδεται· ἐναντιοῦται (l. ἀντᾷδει), et dans une scène analogue Aristoph. *Eccl.* 887 ἀντᾷσομαι. Le mot s'oppose bien, d'ailleurs, à καταπλαγῆναι, comme πολεμῆσαι s'oppose à εἶξαι ; « il fit tant par ses actes et par ses paroles. » La correction διαντᾶραι de Wilamowitz est bonne sans doute, mais elle ne me paraît pas légitime en présence de l'accord des copies entre elles et avec l'original. On notera également que dans la même scène d'Aristophane on lit au v. 921 ὑφαρπάσαιο et que dans notre texte, si N a ἐξηργάσατο, O donne ἐξηρτάσατο ; il serait donc possible que P portât ἐξηρπάσατο, qui me semble bien mieux en opposition à περισπῶντος.

MY.

Digitized by Google

Rud. Weynand. **De Cipporum Germaniae romanorum ornamentis.** Bonn, 1902 (Imprimé dans les *Bonner Jarbücher*, livr. 108/109), 53 pages, 3 planches.

Tous les monuments figurés sont difficiles à dater d'une façon rigoureuse, surtout quand ces monuments sont des reliefs funéraires œuvres de marbriers plus ou moins habiles. Il était donc intéressant d'établir quelle était la forme et la décoration des bas-reliefs funéraires en Germanie au Ier siècle. Mais pour dater les dits bas-reliefs et en dresser la liste, il fallait dater d'abord les inscriptions qui les accompagnent — or une inscription est difficile aussi à dater quand elle ne contient pas de données historique — et c'est le cas des épitaphes. On ne pouvait y arriver qu'en prenant pour point de départ des textes portant des mentions instructives. C'est justement le cas de ceux où figurent des noms de corps de troupes, particulièrement de légions. D'où dans la brochure de M. Weynand un premier chapitre sur l'histoire militaire de la Germanie au Ier siècle, qui permet de fixer l'âge où chacun des défunts, anciens soldats, a vécu. La période dans laquelle se renferme chaque épitaphe militaire étant établie, il s'agissait de savoir, par la rédaction même du texte, à quels signes extérieurs se reconnaissaient les tombes de cette époque, pour étendre ensuite, par application, les conclusions à des tombes quelconques. De là une suite de remarques intéressantes, comme les suivantes : La formule *Dis Manibus* apparaît en Italie avec Auguste, en Gaule Cisalpine en 33 ap. J.-C. ; en Dalmatie, avant les Flaviens, mais elle est rare, dans le sud de la Gaule au début du Ier siècle, même sous la forme abrégée D. M ; en Germanie on ne la rencontre qu'à l'époque flavienne; mais elle y reste peu usitée, même au début du IIe siècle; on ne peut pas dire, cependant, que le manque de dédicace soit un critérium absolu pour dater une épitaphe. Plus tard apparaît l'habitude d'abréger la formule *Dis Manibus;* mais ceci n'est point encore un *critérium.* Car on trouve à la même époque la formule écrite en entier ou en abrégé, indifféremment. Enfin d'une époque ultérieure encore sont les additions *D. M. et memoriae : D. M. et bonae numoriae,* qui ne se rencontrent que vers la fin du IIIe siècle. La formule *Hic situs est* est propre au Ier siècle, en Germanie; *heres faciendum curavit* est strictement limité au IIe siècle; *T(itulum) f(ieri) i(ussit)* disparaît avec les Flaviens; plus tard apparaît *f(aciendum) c(uravit).* On voit que les épigraphistes ont quelque profit à tirer de la thèse de M. W.

Les différentes épitaphes datées, grâces à ces remarques, il ne restait plus qu'à examiner par le détail les particularités des tombes (formes, ornements, bas-reliefs, etc.) : cela constitue la deuxième partie de la thèse. Ainsi nous apprenons que dans la première moitié du Ier siècle, on représentait le mort en bas-relief dans une niche, *jusqu'à mi-corps seulement,* depuis Claude, *en pied;* que les images de cavaliers sont

Digitized by Google

encore rares dans la deuxième moitié du 1er siècle, assez fréquents au contraire les banquets funéraires, etc. Ce résumé suffit à montrer en quoi le livre de M. W. est instructif. Reste à savoir si la limite géographique que l'auteur s'est assignée n'est pas trop étroite ou trop large. Trop étroite parce que les habitudes artistiques — s'il est permis d'employer cette expression — des lapicides ne se sont pas assurément conformées aux usages administratifs de Rome et astreintes à respecter les limites des provinces impériales; trop large parce que dans les œuvres des marbriers il y a lieu de tenir compte non seulement de la province où ils vivaient mais même de la ville où ils avaient leur commerce. Un travail comme celui de M. Weynand, pour être achevé, devrait donc s'appliquer à la fois à des régions très vastes et à des milieux très précis, très limités. Il y aurait surtout à étudier, si l'on étendait le sujet, comme il est souhaitable qu'on le fasse, à tout l'empire, ce qui revient à la mode générale, ce qui est le propre des habitudes et des traditions locales.

R. Cagnat.

Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie, publié par Dom Ferdinand Cabrol, prieur de Farnborough (Angleterre), avec le concours d'un grand nombre de collaborateurs. Fascicule I, AΩ à *Accusation contre les chrétiens*. Paris, Letouzey et Ané, 17, rue du Vieux-Colombier, 1903. 288 col. et 4 pl. hors texte. En souscription à 5 fr. le fascicule.

Les bénédictins français établis à Farnborough entreprennent une œuvre qui mérite les sympathies et les éloges du monde savant. Le dictionnaire de Martigny est arriéré et insuffisant. Trente années de découvertes et d'études ont accumulé des matériaux très dispersés. Les réunir, les coordonner, donner sur les sept ou huit premiers siècles de l'Eglise l'ensemble des documents réels classés, c'est une tâche opportune autant que difficile. Le premier fascicule fait bien augurer de son exécution.

On aurait pu craindre que des bénédictins français aient apporté à une telle entreprise les intentions et les arrière-pensées qui mettent un peu d'ombre à l'auréole de leur fondateur, dom Guéranger, Je n'ai rien trouvé dans ce fascicule qui pût justifier de telles craintes. L'érudition est saine, l'exposition strictement objective.

La disposition des articles est digne d'être proposée en modèle à d'autres encyclopédies. Pour peu que l'article soit long, il est divisé en sections ayant leur titre distinct. *En tête un sommaire énonce toutes ces divisions*, de sorte que l'on n'est pas obligé de parcourir quarante colonnes, avant de trouver le détail que l'on cherche. Les références sont placées au bas des pages. Je regrette que les noms d'auteurs ne soient pas en petite capitale. Quand on cite un recueil

Digitized by Google

ancien, il faudrait toujours joindre le recueil moderne correspondant, par exemple le *Corpus* latin aux recueils de L. Renier ou de Le Blant. A la fin de l'article, mais dans le corps même du dictionnaire, se trouve, quand il est nécessaire, une bibliographie générale. Cette bibliographie est parfois un peu démesurée : celle d'Abercius a deux colonnes et demie. Il faudrait alors user du procédé du Baedeker, et indiquer par une, deux astérisques, les travaux importants, les travaux très importants. Un novice — et que de novices consulteront ce *Dictionnaire* où tous ont à apprendre ? — risque de se perdre dans cette richesse surabondante.

J'aurai l'occasion de revenir plus en détail sur ce Dictionnaire. Je me contente de signaler aujourd'hui son apparition aux théologiens, aux historiens, aux archéologues, à tous ceux que leurs études mettent en contact avec le christianisme.

Voici les articles contenus dans le premier fascicule : AΩ, *Abel et Caïn*, *Abel dans la liturgie*, *Ablutions*, *Abraham dans la liturgie*, *Absolution*, *Absoute*, *Acclamations* (Cabrol) ; *Abdon et Sennen* (P. Allard) ; *Abjuration*, *Abstinence* (Ermoni) ; *Abécédaire*, *Abercius*, *Abgar*, *Abraham*, (*sacrifice*, *littérature*), *Abrasax*, *Abréviations*, *Abside*, *Acathistus*, *Accent* (H. Leclercq) ; *Abbaye*, *Abbé*, *Abbesse*, (J. M. Besse : ne s'occupe guère ici que des abbayes bénédictines) ; *Accent dans ses rapports avec le plain-chant* (Gatard) ; *Ablutions* et *Absoute dans l'Eglise grecque* (S. Pétridès). Pour avoir une idée du détail de ces articles et des services qu'ils peuvent rendre, on pourra consulter l'article *Abrasax*, où l'on trouvera un vocabulaire, une liste des symboles, un classement des représentations et des formules ; ou bien l'article *Abréviations*.

Pour cette fois, j'adresserai deux requêtes à Dom Cabrol et à l'éditeur. 1° Qu'une liste des articles et des planches soit imprimée quelque part sur la couverture de chaque fascicule. 2° Que l'on prépare pour chaque volume une table méthodique.

Paul LEJAY.

Kudrun, herausgegeben und erklärt von Ernst MARTIN. 2te verbesserte Auflage. Halle. a. S. 1902. Buchhandlung des Waisenhauses. In-8°, LX-372 pp. 6 mk.

M. Martin a soigneusement revu le texte, les notes et l'introduction de la première édition donnée par lui, il y a près de trente ans, du poème de *Gudrun*. Il est inutile de dire que ce travail, comme tous ceux du savant germaniste qu'est M. Martin, se distingue par l'étendue et la sûreté de l'érudition, la conscience des recherches et la finesse de la critique. Actuellement nulle édition de *Gudrun* ne peut être plus utile à ceux qui abordent l'étude de « l'Odyssée allemande ».

Digitized by Google

Le texte est précédé d'une substantielle et intéressante introduction. M. M. examine les particularités prosodiques du poème en se tenant sur le terrain des théories de Lachmann. Il étudie ensuite la constitution du poème et se range à peu près à l'avis de Müllenhoff, admettant qu'à côté des strophes authentiques il se trouve un nombre considérable de strophes additionnelles. Cette opinion ne paraît plus exacte et les preuves que M. M. en donne ne peuvent guère valoir que comme témoignage d'un remaniement du poème primitif. A ce titre cependant, et à d'autres encore, les « taches » relevées méritaient d'être signalées. Enfin, dans une dernière partie, M. M. étudie la constitution de la légende. Là encore M. M. se montre résolûment conservateur. Des théories émises récemment par M. Panzer et qui ont été indiquées ici même (v. *Rev. Crit.*, 15 sept. 1902) M. M. n'admet que certaines parties négatives. Il reconnaît bien que la *Ballade des Shetland* n'a rien à voir avec la légende d'Hilde-Gudrun, mais il estime encore que le combat éternel d'Hedin et d'Hagen (le Hjadningavig) constitue le « noyau de la légende » et que cette légende est en étroit rapport avec la mythologie norroise, choses qui ne semblent pas vraisemblables.

Dans les notes relatives à l'établissement de son texte M. M. a été sobre de détails. A cet égard l'édition de M. Symons, qui donne les principales conjectures des divers éditeurs et qui d'ailleurs se tient plus près du manuscrit, reste utile à consulter. Il est superflu de relever quelques inadvertances qui se sont glissées dans le texte de M. M. et qui n'ont pas grande signification. Je me borne à signaler les graphies différentes *muget* (1212. 3, 147. 4) et *müget* (1212. 4, 1386. 2).

Ce qui fait surtout l'importance de la nouvelle édition de M. Martin, ce sont les notes explicatives qui accompagnent le texte. M. M. s'est appliqué à élucider le sens des passages difficiles, à donner la signification exacte des mots rares ou prêtant à l'équivoque, à faire comprendre et sentir les beautés ou les défauts du poème. Il est difficile dans un travail de ce genre de répondre à toutes les exigences. Les uns trouveront peut-être que les annotations de M. M. sont trop copieuses, les autres lui reprocheront l'excès contraire. Je pense que M. M. a en général observé la juste mesure ; qu'il me permette cependant de lui signaler certains points où des explications, ou des citations complémentaires m'auraient paru souhaitables.

Str. 181. 2 : M. M. aurait pu renvoyer à l'interprétation de M. Schönbach (*Das Christentum in der altdeutschen Heldendichtung*, p. 149 s.) qui semble résoudre la difficulté signalée. — Str. 179. 1 : de même à propos de *wîhen*, un renvoi à l'article de M. Schröder (*Zeitsch. f. d. Phil.*, I, 170 ss.) aurait éclairé le passage. — Str. 553. 1 : à l'occasion des quatre fonctions de la cour on attend un rapprochement avec le *Nibelungenlied* 11, où ces charges sont indiquées avec les noms de leurs titulaires à la cour de Gunther ; et, puisque

Digitized by Google

M. Martin parle des sénéchaux, dont la situation est inférieure, il aurait pu signaler le passage du *Tristan* d'Eilhart, où le sénéchal est dédaigneusement appelé *schuzzeltreger* (Lichtenstein X, 1949). — Str. 781. 1 : une explication de *schranken* appuyée d'un renvoi à M. Heyne (*Das Wohnungswesen*, p. 340) n'aurait pas été superflue. — Str. 660. 3 : le vers du *Grégoire* de Hartmann *als ich waere gemâlet dar* (1607) aurait pu être ajouté aux citations faites. — Str. 1214. 3 s. : l'adjuration par la formule *allen meiden tuot ez ze éren* a son pendant dans le vers 534. 4 du *Wolfdietrich* A, où la situation est analogue : *durch aller frouwen güete bat er si stille stân*. — Str. 876. 2 : la locution *vrœlichen gie* est trop vague, dit M. M. avec raison : il aurait pu rapporter la correction de M. Klee, admise par M. Symons et qui paraît heureuse. — Enfin la remarque donnée à la strophe 1631. 3 aurait dû être faite à la strophe 1618. 3, où la même formule, *stuont von sedele*, est employée. Mais ces *desiderata* sont chose insignifiante. Peut-être même M. Martin a-t-il eu de bonnes raisons pour s'abstenir des additions que je prétends lui suggérer.

F. Piquet.

Paul Gaulot. **Amours d'autrefois.** Troisième édition. Paris, Ollendorf, 1903. In-8°, vi et 428 p. 3 fr. 50.

Ce volume renferme huit études historiques qui montrent, dit M. Gaulot, ce que furent l'amour et la passion au xviiie siècle : *la duchesse de Berry, fille du régent* ; *Un ménage royal* (Louis XVI et Marie-Antoinette) ; *Les dernières amours de la comtesse du Barry* (ses amours avec le duc de Brissac) ; *L'affaire Favras ; Un amoureux de Charlotte Corday, Adam Lux ; Les amours d'un girondin* (Ducos, sa femme et sa belle-sœur) ; *Madame de Kolly ; Conventionnel et marquise* (Osselin et Mme de Charry). Presque toutes ont été composées d'après les documents des archives nationales, principalement ceux du tribunal révolutionnaire. La meilleure nous semble être l'*affaire Favras* ; l'auteur l'a fait rentrer dans le cadre de l'ouvrage parce que Mme de Favras aimait passionnément son mari. La plus intéressante et la plus neuve est celle qui traite de Mme de Kolly et de ses amours avec Beauvoir ; elle est d'ailleurs exposée très clairement. Mais l'affaire Adam Lux n'appartient pas proprement aux « amours d'autrefois » : Adam Lux n'était pas amoureux de Charlotte Corday, il avait pour elle le plus ardent enthousiasme, et non de l'amour. Quelques fautes se sont glissées çà et là, notamment dans l'article sur Lux : la femme de Lux n'était pas sa parente ; les Mayençais ne se sont pas, après la proclamation de la République en France, « spontanément réunis pour élire une Convention germanique » ; ils n'ont pas

Digitized by Google

planté l'arbre de la liberté avant l'entrée de Custine, et ce n'est pas au lendemain de l'entrée de Custine, le 22 octobre 1792, que la Convention germanique a proclamé l'incorporation de Mayence à la France (p. 253-254); Lux et ses deux collègues ne trouvèrent pas Haussmann à Paris, mais Haussmann les avait accompagnés (p. 255). De même, dans l'*affaire Favras*, il ne faut pas placer en 1784 la révolte des Brabançons contre Joseph II, et l'avocat Vonck n'a jamais conduit les Bataves insurgés (p. 150-151). On voudrait aussi que M. Gaulot eût consulté ou du moins cité plusieurs ouvrages qui touchent au même sujet. Il ignore, par exemple, l'article de Louis Bamberger dans la *Revue moderne* et le livre d'Alfred Börckel sur Adam Lux. Il aurait dû rappeler que MM. Wallon et Aulard ont reproduit, l'un dans les annexes du tome premier de son *Histoire du tribunal révolutionnaire* (p. 466-471), l'autre dans l'appendice du tome troisième de ses *Orateurs* (p. 579-580), plusieurs lettres de la femme et de la belle-sœur de Ducos. Le volume est toutefois intéressant, et il trouvera de nombreux lecteurs [1].

A. C.

Paul GAUTIER. Madame de Staël et Napoléon. Paris, Plon, 1903: in-8 de v-422 pp. orné d'une héliogravure.

Il y a dans ce livre un récit très vivant et complet du long duel de Mme de Staël et de Napoléon, et une interprétation contestable de l'attitude des deux adversaires et du rôle joué par l'auteur de l'*Allemagne*.

La déconvenue et les déboires, les ambitions et les menées de Mme de Staël, d'abord admiratrice indiscrète de Bonaparte, ensuite opposante tenace et « incorrigible intrigailleuse », enfin ralliée un instant au Napoléon de 1814: M. Gautier nous expose les péripéties de cette lutte avec une sûreté et une richesse d'information qui complète, renouvelle ou précise ce que d'autres avaient dit sur ce sujet [2]. L'impression fâcheuse que pourrait produire tout ce qu'il y a d'un peu

---

1. P. 215, lire Abbéma au lieu de *Abéma* et *Marsch* au lieu de Marche; p. 257, Petion et non *Péthion*; p. 271 *sous les ordres de Meunier*, lire « sous les ordres de Doyré et de Meusnier »; p. 280 Wedekind est assez connu pour ne pas être appelé « un docteur Wedekind », et si la lettre émane de lui, il fallait dire qu'elle est signée L. (Laveaux).

2. Quelques inadvertances de détail: c'est trop peu dire que de rappeler que H. C. Robinson est *de passage* à Weimar (p. 149); sans doute faut-il lire *de* tout *l'empire* (p. 211, ligne 17) et *septembre* 1810 (p. 248, note 2); il est difficile d'admettre que Mme de Staël soit « prisonnière dans Coppet » dès 1808 (p. 231), lorsqu'on lit dans les souvenirs d'Oehlenschläger (II, chap. x) le récit de l'hiver mondain et animé de 1808/9 que Mme de Staël et ses hôtes passent à Genève.

Digitized by Google

occulte et policier dans cette histoire, où le cabinet noir et les rapports secrets jouent un rôle éminent, est heureusement corrigée par des portraits alertes et un suffisant rattachement à l'histoire générale et au mouvement contemporain des idées.

Le point de vue auquel se place trop souvent M. G. pour juger le rôle de Mme de Staël correspond-il à la vérité et à l'équité ? Convient-il de mettre au premier plan ce qu'on pourrait appeler sa « politique extérieure », et de lui reprocher aussi fréquemment d'avoir oublié qu'on ne pouvait pas distinguer entre l'Empereur et la France ? Outre que c'est appliquer bien souvent à des événements vieux de cent ans un criterium déterminé par l'histoire même du XIXe siècle, c'est graduer inexactement l'importance des raisons qui font des adversaires implacables de ces deux êtres qui comprennent si différemment la vie politique des nations. L'attachement de Mme Staël et de son groupe au régime constitutionnel, ou, si l'on veut, la persistante *anglomanie politique* de la fille de Necker, voilà, bien plus que la correspondance avec un Gentz ou le « cosmopolitisme » de cette Genevoise, ce qui explique l'hostilité de Napoléon et la ténacité de son ennemie. M. G. aurait pu citer à ce propos un témoignage important, les *Lettres sur l'Angleterre* de Fiévée, qu'il nomme sans s'y arrêter, et qui sont, à leur date de 1802, une manifestation indirecte contre l'anglomanie politique (c'est-à-dire le libéralisme) de Camille Jordan et de Necker, absolument analogue aux attaques directes que suscitent leurs écrits. L'Angleterre est beaucoup moins en cause que le rêve d'une constitution anglaise ; et ce rêve est chez Mme de Staël une vraie marotte. Metternich ne disait-il pas que, pour un peu, elle aurait attribué le mauvais temps qu'il pouvait faire en Autriche à l'absence d'une constitution anglaise dans ce pays ?

De même, M. G. semble exagérer la part que la femme de lettres persécutée a pu prendre, pratiquement, au réveil des nationalités européennes, et de l'Allemagne en particulier. Sans doute, par ses relations, ses voyages, l'hospitalité qu'offrait Coppet, elle s'est trouvée agir sur les sentiments d'hostilité à la France napoléonienne d'une élite aristocratique ou intellectuelle. Mais, en dépit de la fameuse anecdote du commis de la barrière à la frontière saxonne, en dépit d'un témoignage de Goethe qu'il est possible d'ailleurs d'interpréter de plus d'une façon, on peut douter de l'efficacité réelle des écrits de Mme de Staël, et spécialement de l'*Allemagne*, pour le relèvement germanique. Elle a, en tout cas, été contestée : M. Holzhausen, par exemple, juge son action fort secondaire (*Heine und Napoleon*, p. 222) ; M. Walzel (*Frau von Staëls Buch... und W. Schlegel*) fait remarquer que les deux Schlegel avaient déjà commencé, avant toute jonction avec Mme de Staël, à mettre la littérature au service de la protestation nationale. De fait, elle a gémi de voir la France se désaffectionner de la liberté, se désintéresser de cet « enthousiasme rêveur » qui lui tenait

Digitized by Google

tant à cœur ; elle s'est préoccupée de rechercher où elle pouvait trouver encore des tendances qui lui étaient chères. Le *Surge*, *Lazare* a suivi, mais par contrecoup et par surcroît.

C'est le même genre d'objections que provoquent, çà et là, des remarques sur la qualité (ou la tare) genevoise, antifrançaise et cosmopolite de Mme de Staël. Tant qu'à sacrifier à l'idole de la race, il était peut-être de bonne guerre de le faire aussi pour Napoléon : un large symbolisme ethnique aurait opposé alors le représentant de la raison d'Etat latine à la porte-paroles de l'individualisme germanique! Plaisanterie à part, je ne discerne pas bien chez Mme de Staël (qu'un Schiller ou un Arndt trouvaient si désespérément française) quels traits spécifiquement *prussiens* elle a pu hériter des aïeux de Necker. Son « helvétisme », en revanche, me paraît plus manifeste dans maint caractère de son esprit et de son œuvre, mais à condition qu'on ne se contente pas de vagues aperçus sur Genève, carrefour de l'Europe : il est certain que le goût de la littérature à applications civiques, l'absence d'ironie et de sens artiste sont communs à Mme de Staël et à nombre d'écrivains suisses. Encore convient-il d'être prudent : le lorrain Villers a poussé plus loin que son amie l'admiration de l'Allemagne et le mépris de ce qu'il l'appelait « l'immoralité et la superficialité française » : et pourtant l'exégète le plus autorisé de la Lorraine ne voit-il pas dans cette province le boulevard de la culture latine contre le voisin de l'Est? D'une manière générale, il est fâcheux qu'on recourre si vite à un mystérieux substratum ethnique, sitôt qu'une différenciation un peu nette distingue une âme ou un esprit de la moyenne traditionnelle. Il est sans doute légitime de se préoccuper de ces explications par la race : on est obligé, néanmoins, d'en admettre d'autres pour un Vigny écrivant telles dures propositions du *Journal d'un Poète*, pour un Hugo refusant d'applaudir aux victoires françaises en Crimée et en Chine. Et si l'on songe d'autre part que l'origine allemande d'un Mairet, anglaise d'un Gresset, italienne de Rivarol, hollandaise de Paul de Kock, n'empêche pas ces écrivains de répondre assez bien à quelques-uns des caractères consacrés de ce qu'on appelle « la tradition de notre race », on se prend à douter de l'efficacité des explications ethnographiques qui tendent à appliquer à Mme de Staël le mot fameux de Savary à propos de l'*Allemagne*. M. Gautier a d'ailleurs eu la discrétion de ne point faire un appel nouveau à cet argument dans son chapitre de conclusion, qui résume d'une façon si saisissante et si forte les péripéties et le sens profond de cette lutte entre le « souverain de l'action » et « l'impératrice de la pensée. »

F. BALDENSPERGER.

Digitized by Google

Gesammelte Reden und Aufsätze zur Geschichte der Literatur in Oesterreich und Deutschland, von August Sauer. Wien und Leipzig, Carl Fromme, 1903 in-8°, VIII et 400 pages.

M. Sauer a réuni dans ce volume une série d'articles, de conférences et de discours, dont une partie avaient déjà paru, soit dans des revues, soit dans des recueils commémoratifs, mais qu'on lui saura gré d'avoir présentés au public dans leur ensemble. La plupart se rapportent à l'histoire de la littérature allemande en Autriche, et doivent montrer que les différentes provinces de la monarchie, tout en cultivant leurs traditions indigènes, savent participer à la vie intellectuelle de la grande Allemagne : c'est là l'unité du livre. Le recueil s'ouvre par une notice sur Hœlderlin, que l'on considère d'ordinaire comme un disciple de Schiller, mais « qui a subi également l'influence de Goethe, ou qu'il faudrait rattacher plutôt à la tradition hellénique inaugurée par Winckelmann ». Vient ensuite le poète moraliste et voyageur Seume, avec sa *Promenade à Syracuse*, le plus populaire de ses ouvrages, dont le succès s'explique surtout par la nouveauté du genre, dans un temps où le voyage en Italie de Goethe n'était encore connu que par quelques fragments. L'article sur le comte Kaspar Sternberg nous met en présence d'une personnalité intéressante en elle-même, non moins que par ses rapports avec Goethe. Les articles qui suivent, et qui constituent le noyau du livre, se lient étroitement les uns aux autres, et forment comme une histoire générale du théâtre autrichien dans sa période qu'on peut appeler classique. Schreyvogel, qui dirigea pendant une quinzaine d'années la scène de la Hofburg, est présenté comme le précurseur de Grillparzer dans le relèvement de la vie théâtrale à Vienne. M. Sauer consacre ensuite une série d'études spéciales à Grillparzer, qu'il considère à juste titre comme le successeur de Schiller sur la scène tragique. Les pages où il est question de Katharina Frœhlich, le grand amour et le grand tourment de Grillparzer, contiennent à part l'intérêt du sujet, une analyse psychologique très fine et très pénétrante. Dans Raimund, M. Sauer montre surtout le poète populaire et spécialement viennois. Les derniers articles sont consacrés à Otto Ludwig, apprécié comme poète et comme critique, à Scheffel, à Anzengruber et à Marie d'Ebner-Eschenbach. Le volume offre, comme on voit, une intéressante galerie de portraits, un vrai tableau d'ensemble du mouvement littéraire en Autriche, tracé par un homme de goût, toujours bien renseigné.

A. Bossert.

Digitized by Google

Paul LEVIN. **Victor Hugo.** Copenhague, Gyldendalske Boghandels Forlag, 1901 et 1902, 2 vol. in-8° de 303 et 303 pages.

Cette rédaction d'un cours professé en 1901 à l'Université de Copenhague tient le rang le plus honorable parmi les ouvrages qu'a vus naître le centenaire de Victor Hugo. S'il est vrai que la postérité commence aux frontières, on ne s'étonnera pas de trouver ici, plus que dans la plupart des biographies ou des études françaises, même récentes, un examen impartial de cette personnalité qui persiste à rester, chez nous, si « actuelle ». Il n'est pas indifférent non plus de savoir comment on comprend l'auteur des *Contemplations* dans les divers pays étrangers, — surtout quand on se défend, comme M. L., de porter un jugement sur les mérites de langue, de style et de versification de V. Hugo. En dépit de l'information étendue de l'auteur en matière de littérature française, nombre de détails — allusions et appréciations, comparaisons avec des poètes scandinaves [1], conclusion faisant valoir l'avantage que pourrait avoir, pour les lettres danoises, une familiarité plus grande avec Hugo, — nous avertissent que nous sommes bien en présence d'un livre fait pour un public déterminé, et non pour l'histoire littéraire en général.

C'est la date de 1851 qui marque la séparation des deux volumes de M. L., et qui fournit, pour lui, à la vie et à l'œuvre de Victor Hugo leur principale division. Il est certain que l'exil ouvre une nouvelle et décisive période dans cette longue carrière ; mais n'est-ce pas faire tort aux œuvres d'après 1851 que de leur consacrer le même nombre de pages — exactement — qu'à la production antérieure ? Cette répartition peu équitable a sa raison la plus apparente dans l'état actuel des recherches concernant les sources de V. Hugo. Les *Orientales*, par exemple, ayant été l'objet de quelques études, M. L. ne leur consacre pas moins de vingt-neuf pages, alors que les *Ballades* n'en obtenaient guère plus de deux, et que la *Légende* n'est soumise qu'à un examen assez superficiel. D'une façon générale, il y a là une discordance qui risque de donner un caractère un peu provisoire au second volume de l'ouvrage : tandis que l'ambiance historique, les influences, les précédents littéraires, ont dans la première partie la place qui leur convient [2], plusieurs chapitres de la seconde donnent l'impression d'être en quelque sorte *en l'air*, sans attaches suffisantes avec le mouvement

1. Ce n'est pas *Aladdin*, mais les *Guldhorne*, qu'écrit Oehlenschläger après sa fameuse promenade avec Steffens (p. 140 du t. II). Inversement (*ibid.*, p. 142), les conférences de Steffens sont postérieures à la composition des *Guldhorne*.

2. Signalons un très ingénieux rattachement de *Cromwell* à la seconde attitude de V. Hugo vis-à-vis de la figure de Napoléon. Il est regrettable que la décisive campagne du *Globe* ne soit pas mentionnée parmi les antécédents de la *Préface* (I, 120). On ne peut pas dire, strictement, que Mme de Staël fut la première à importer d'Allemagne le terme de *romantisme* (I, 87).

Digitized by Google

des idées antérieur ou contemporain. M. L. insiste à plusieurs reprises, il est vrai, sur la situation singulière de l'exilé de Guernesey, son isolement, son détachement des conditions réelles de la politique ou de l'évolution qui se faisait, loin de lui, dans les idées de son temps. Encore conviendrait-il de noter certains contacts entre son œuvre de l'exil et la pensée de l'âge antérieur, l'action probable du Saint-Simonisme sur une partie de sa philosophie, l'analogie de son « messianisme » avec telles théories positivistes, la publication de plusieurs poèmes des *Destinées* de Vigny précédant les *Petites Epopées*. Sans doute ces recherches d'influences amèneraient-elles à cette conclusion que Victor Hugo, de 1852 à 1870, n'est ni le visionnaire « claustral » que M. L. nous montre, ni l'écrivain représentatif, ici encore, de la France intellectuelle du XIXe siècle, tel que le voit M. Brunetière, mais plutôt un continuateur lointain de l'époque antérieure.

Ce défaut de symétrie entre la première et la deuxième parties de l'ouvrage est, ce me semble, le principal reproche qu'on pourra faire à M. Levin, et c'est, au fond, l'état actuel des recherches en cette matière qu'on en rendra responsable. Quelques détails surprennent, quelques comparaisons imprévues, une analyse un peu gauche, en dépit du secours de M. Renouvier, de la métaphysique des *Contemplations* (II, p. 41), un rapprochement un peu singulier entre les *Châtiments* et les *Orientales* (II, p. 13). Il y a plaisir en revanche à voir le grand lyrique français étudié avec cette fraîcheur d'impression et sollicité de révéler surtout, par delà les concepts « de type et de race, qui peuvent recouvrir la prévention et l'étroitesse », ce qu'il contient de large humanité.

F. Baldensperger.

Lettre du R. P. Mortier.

J'ai reçu communication de l'article publié dans la *Revue critique d'Histoire et de Littérature* sur mon premier volume de l'*Histoire des maîtres généraux de l'Ordre des Frères Prêcheurs*, par M. Jean Guiraud (9 mars 1903). A défaut de bienveillance, toute œuvre a droit à la justice. Ne l'a-t-on point lésée ?

1° Je n'ai point fait d'emprunts à Réchac ni même à Lacordaire comme sources historiques, mais comme traducteurs : à Réchac, pour son originalité peu commune ; à Lacordaire, parce qu'il m'eût semblé impertinent de redire les mêmes choses dans une autre langue que la sienne.

2° Je ne puis laisser affirmer, sans protestation, que Mamachi n'a pas de critique, et par là, pas d'autorité. Je souhaite à beaucoup d'érudits de notre temps de faire des œuvres aussi documentées, aussi sérieuses et aussi durables que la sienne dans son ensemble. N'est-il pas téméraire de laisser entendre que Gérard de Frachet et Cantimpré, contemporains des faits dont il est question, n'ont pas ou ont peu d'autorité ?

3° Les cinq généraux dont il est parlé dans ce volume ne « se contredisent » pas sur la pauvreté. Leurs actes capitulaires en font foi (cf. p. 73, p. 173, p. 280, p. 308 et p. 485).

Digitized by Google

4° Je n'ai affirmé nulle part, pas plus à la page 391 qu'ailleurs, « la supériorité des religieux sur les prêtres séculiers ». L'eussé-je fait, du reste, que j'aurais affirmé une vérité théologique. Un régulier prêtre est supérieur comme *état* à un simple prêtre séculier, parce que, à la dignité du sacerdoce, il ajoute l'état de perfection (S. Th. 2ª 2ᵃᵉ Q. 84, art. 8). Ces sortes de questions dépendent de la théologie, et souvent on en parle sans les connaître.

5° Je n'ai affirmé nulle part « la supériorité des Dominicains sur les autres religieux ». Ici encore la question est théologique. Les Ordres contemplatifs et actifs tout à la fois, dont les Dominicains, sont supérieurs par *état* aux religieux purement contemplatifs ou purement actifs (S. Th. 2ª 2ᵃᵉ Q. 88, art. 6). J'aurais donc pu le dire en toute vérité pour certains religieux. Mais je ne l'ai pas dit.

6° Je nie absolument avoir fait « appel à l'infaillibilité du Pape » en faveur du Rosaire. Je proteste de plus contre un pareil procédé de critique et je m'étonne de le trouver en M. G. J'ai fait appel, ou plutôt, j'ai constaté un *fait*, rien de plus (cf. p. 15).

7° Quant à « l'inspiration divine » qui, à mon avis, — et je ne suis pas le seul — aurait poussé saint Dominique à fonder la Prédication universelle, je la maintiens sans rougir, malgré les idées personnelles de M. G. qui ne sont pas du tout les miennes sur les origines dominicaines.

8° Je n'ai point « lancé mes imputations gratuitement à la mémoire » d'Innocent IV. Ce que j'avance est appuyé sur deux documents contemporains (cf. p. 448). « Ma rancune dominicaine » n'a rien à y voir. Les Papes — est-ce à moi de le rappeler à M. G. ? — peuvent avoir leurs faiblesses morales; ils sont sujets, comme tout le monde, aux infirmités de la vieillesse. Les constater n'est pas leur faire injure. Du reste, il suffira au premier venu de lire mes pages sur Innocent IV pour rendre justice à mes sentiments de vénération et de reconnaissance pour sa personne.

9° Les Dominicaines sont chanoinesses. Je « le veux à tout prix » parce que c'est la vérité. Le terme de *monialis*, *sanctimonialis* comprend toutes les religieuses à *vœux solennels*, chanoinesses ou non. La moniale — en droit canonique — est un *genre*; la chanoinesse une *espèce*.

Je remercie M. Jean Guiraud des critiques plus justes qu'il a faites sur mon travail, et dont, à l'occasion, je saurai profiter.

D. F. Mortier.

Réponse de M. Jean Guiraud.

Je remercie le R. P. Mortier de sa lettre; car elle me permet de lui exprimer la respectueuse sympathie que j'ai toujours eue pour son ordre et que les circonstances présentes ont encore avivée. Elle ne saurait toutefois porter atteinte à la liberté de mes jugements et j'espère démontrer, en répondant point par point au P. M. que si mes critiques peuvent être discutées, elles sont du moins inspirées par l'unique souci de la vérité.

1° Je demande à tout esprit scientifique s'il est de bonne critique de citer des textes historiques d'après des traductions, fussent-elles d'écrivains aussi originaux que Réchac, ou aussi grands que Lacordaire. D'ailleurs pp. 36, 37, 79, 97, 98, 121, Lacordaire est-il simplement cité comme traducteur?

2° Si j'ai parlé de Mamachi en termes qui ont soulevé l'indignation du P. Mortier, c'est qu'il me semble faire un trop grand cas du récit de la sœur Cécile sur la vie de saint Dominique. Quant à Gérard de Frachet et à Cantimpré, je n'ai jamais dit qu'il fallût les rejeter, mais bien que l'auteur leur avait peut-être fait trop d'emprunts.

3° La législation des actes capitulaires n'est pas une preuve que sur la question de la pauvreté personnelle et conventuelle, les maîtres généraux de l'Ordre n'ont pas grandement varié. Il ne suffit pas que des lois disent la même chose, il faut

Digitized by Google

encore qu'elles soient appliquées dans le même esprit et avec les mêmes scrupules pour qu'il y ait vraiment continuité. Or, est-il possible de comparer aux constructions basses, étroites et nues que saint Dominique exigea pour son couvent de Bologne, les édifices somptueux ou du moins monumentaux que le P. Mortier décrit lui-même avec tant de complaisance ?

4° et 5° Lorsqu'à la suite de saint Thomas, le P. M. affirme la supériorité des réguliers sur les séculiers, surtout lorsqu'ils unissent l'action à la contemplation — c'est-à-dire lorsqu'ils sont dominicains —, il est trop facile de lui répondre que comme M. Josse, il est... orfèvre! Mais là n'est pas la question. Il s'agit tout simplement de savoir si en proclamant lui-même cette thèse — qui peut d'ailleurs être vraie — le P. M. n'a pas donné à son œuvre un air trop marqué de partialité. Il me répond qu'il ne l'a fait ni à la page 391 ni ailleurs. Je me contente dès lors de le citer : mettant en parallèle (p. 391) les prêtres séculiers et les réguliers qui occupèrent, au XIIIe siècle, l'épiscopat, il écrit : « Innocent IV estimait que des hommes rompus à l'obéissance, d'une discipline sévère, habitués aux exercices de la vie intérieure possédaient les qualités maîtresses qui seules sont capables de créer et de diriger des prêtres. J'entends des prêtres *et non des fonctionnaires ecclésiastiques*. Du reste, il suffit de jeter un coup d'œil même superficiel sur l'histoire de l'Église, d'ouvrir un bréviaire pour constater *que l'immense majorité des évêques les plus saints sont réguliers*. Je n'insiste pas ; *car la démonstration des faits est tellement brutale qu'elle deviendrait injurieuse.* » Au lecteur impartial de voir si j'ai eu tort de dire que dans ces phrases « l'auteur affirmait d'une manière plus ou moins déclarée la supériorité des religieux et des dominicains sur les prêtres séculiers ».

6° Si à propos de la question du Rosaire j'ai reproché au P. M. de faire appel à l'infaillibilité pontificale, c'est que pour prouver l'origine dominicaine de cette dévotion, il ne cite que des lettres de Papes, et les encycliques de Léon XIII. Nous savons fort bien qu'elles existent et qu'elles sont « un fait »; mais il nous semble qu'il n'est pas probant à moins que l'infaillibilité doctrinale soit mise en jeu, ce qui n'est pas le cas puisqu'il s'agit dans l'espèce d'un débat purement historique.

7° Il semble de bonne méthode en théologie et à plus forte raison en histoire de ne faire intervenir d'explication surnaturelle que lorsqu'il est absolument impossible d'attribuer un fait à des causes naturelles. Cela étant, lorsque saint Dominique quitte le Languedoc après une dizaine d'années de prédications n'ayant produit, selon son propre témoignage, aucun résultat appréciable, n'est-il pas plus simple d'expliquer sa résolution par son insuccès plutôt que par une sorte de révélation ? C'est là une manière si banale d'expliquer un fait si simple que je ne revendique pas pour cela un brevet d'invention.

8° Quant aux accusations portées par l'auteur contre Innocent IV, je ne les rejette pas en principe : je sais fort bien que les papes peuvent avoir des faiblesses morales ; mais pour les admettre j'attendrai les preuves que le P. M. ne donne pas. Le lecteur n'a qu'à se reporter à la page 448 pour voir qu'à la suite d'Étienne de Salagnac et de Cantimpré le P. Mortier n'allègue aucun fait à l'appui de ce jugement sévère porté sur Innocent IV.

9° J'attendrai de même qu'il définisse exactement la signification du mot chanoinesse pour admettre que les « moniales » de Prouille soumises à la pauvreté, à la chasteté, à l'obéissance, à la clôture perpétuelle, n'appartenant en rien au monde des « clercs » ont formé un ordre canonial, plutôt que monastique. Depuis plus de dix ans que j'étudie leur vie, je n'ai pas saisi dans les documents les différences essentielles qui pouvaient les distinguer des autres religieuses de leur temps n'ayant elles-mêmes aucune prétention au canonicat.

J. Guiraud.

Digitized by Google

— M. Thém. Philadelphien a publié il y a quelques mois (impr. Sakellarios, 1902) en deux volumes et en grec une Histoire d'Athènes sous la domination turque (1400-1800). M. Philadelphien a utilisé des documents nouveaux et inédits; son Histoire est une œuvre originale et digne d'attention. — S.

— La collection *La Peinture en Europe* (Société française d'éditions d'art, vol. in-12 carré, ornés de 100 reproductions; prix relié : 10 fr.) dont nous avons signalé successivement les volumes relatifs au *Louvre*, à la *Belgique*, la *Hollande*, *Venise* et *Florence*, vient de s'enrichir d'un volume sur *Rome*, qu'on attendait depuis longtemps et qui est arrivé juste à point pour le congrès d'Histoire convoqué dans la Ville Éternelle. Ce n'est qu'un premier tome, l'inventaire des tableaux de Rome devant en comprendre deux, mais c'est probablement le plus neuf et le plus curieux de la collection. MM. G. Lafenestre et Richtenberger y décrivent les toiles, les panneaux, les fresques, que renferment le Vatican et les quelque 50 églises, dans et hors les murs, décorées d'œuvres peintes. Un bon aperçu général, avec une bibliographie, précède la description même des œuvres et des palais, salles, chapelles ou temples qui les renferment; un index la termine. Cette description, brève mais précise, est souvent accompagnée d'une petite documentation essentielle, au besoin de citations de textes anciens, qui témoigne d'un soin très heureux. Pour certaines églises, il y a des détails précieux et vraiment de première main, qui donnent à ce volume un attrait particulier dans la collection. Les clichés, qui proviennent de la maison Anderson, sont assez nets, malgré leur réduction, pour servir utilement. C'est en somme un livre très réussi. — Il n'est pas sans intérêt de noter, en passant, que le premier volume, celui du *Louvre*, vient d'être remis à jour en une nouvelle édition très remaniée. Nous avions reproché à la première édition d'avoir décrit les tableaux salle par salle, parti que les remaniements continuels rendaient absurde : c'est maintenant par école que nous les trouvons inventoriés. Ce procédé, seul logique, devrait toujours être adopté. — H. de C.

— L'*Année cartographique*, le supplément à tous les atlas, que dresse chaque année M. F. Schrader, vient de paraître à la librairie Hachette (12e supplément, 3 feuilles de cartes avec texte au dos; in-folio, prix : 3 fr.). Il contient les modifications géographiques et politiques des années 1900-1901. Le texte des cartes d'Asie a été rédigé par M. D. Aïtoff (expédition Koztoff, itinéraire Barclay Parsons, etc.). Le texte des cartes d'Afrique l'a été par M. M. Chesneau (chemins de fer, Éthiopie, etc.). Celui enfin des cartes d'Amérique (Honduras, Bolivie), est dû à M. V. Huot. La netteté des cartes est parfaite.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 avril 1903.

M. Eugène Lefèvre-Pontalis adresse le programme du Congrès archéologique qui doit se tenir à Poitiers du 16 au 24 juin.

M. Delisle communique la photographie d'une grande peinture exécutée par Jean Fouquet et qui appartiennent à la même série que neuf peintures contenues dans le célèbre ms. de la traduction française des Antiquités juives de Josèphe conservé à la Bibliothèque nationale.

M. Clermont-Ganneau écrit qu'il attache une importance toute particulière à l'apparition, dans la nouvelle inscription du temple d'Echmoun, du titre de Melek Melakim « roi des rois ». Selon lui, le titre protocolaire *adon melakim* « seigneur

Digitized by Google

des rois », ou « des royautés » était d'origine égyptienne ; il n'a jamais dû être appliqué par les Phéniciens au roi de Perse, et si jamais on trouvait dans un texte phénicien le titre protocolaire d'un roi de Perse, ce titre serait *melek melakim*, justement celui que porte la nouvelle inscription. Ce n'est d'ailleurs pas à dire que le personnage jusqu'ici inconnu, Sidikyaton, qui semble porter ce titre, soit un roi perse, et M. Clermont-Ganneau se propose de revenir sur cette question.

M. Salomon Reinach étudie le sculpteur Strongylion, qui florissait à Athènes vers 410 a. C. et dont une Artémis courant, sculptée pour un temple de Mégare, a été imitée par Praxitèle. Strongylion était aussi l'auteur d'une statuette d'amazone que l'on transportait dans les bagages de Néron. M. S. Reinach pense qu'une belle statue d'Artémis court-vêtue, découverte vers 1865 dans l'île de Lesbos et conservée au Musée de Constantinople, dérive d'un original de Strongylion; elle offre, en effet, des analogies avec les motifs favoris de Praxitèle; mais elle est d'un style plus archaïque, qui atteste encore l'influence de la grande école du ve siècle, en particulier de Polyclète et de Phidias. — MM. Perrot et Heuzey présentent quelques observations.

M. Héron de Villefosse communique le texte d'un certain nombre de graffites tracées sur des poteries découvertes, il y a plus de vingt-cinq ans, au sommet du Puy-de-Dôme, sur l'emplacement du temple de Mercure. Ces inscriptions contiennent en abrégé une formule votive de quatre lettres, où on peut retrouver le nom gaulois du dieu adoré dans ce temple, *Vasso Kalete*. Ces poteries inscrites sont les débris d'ex-voto offerts par des gens de modeste condition, par des paysans qui, à l'époque romaine, désignaient encore le Dieu sous son nom primitif et vulgaire, comme au temps de l'indépendance. M. Héron de Villefosse rapproche ces poteries d'un groupe d'inscriptions, malheureusement perdues, qui fut trouvé à la fin du XVIIe siècle à l'embouchure du Rhin. — MM. Salomon Reinach et d'Arbois de Jubainville présentent quelques observations.

Séance du 17 avril 1903.

L'Académie déclare vacante la place de membre ordinaire précédemment occupée par M. Gaston Paris, décédé. L'examen des titres des candidats est fixé au 15 mai.

M. Philippe Berger communique un rapport du Dr Rouvier relatif à la nouvelle inscription du temple d'Echmoun dont il a entretenu l'Académie dans son avant-dernière séance. Ce rapport est accompagné d'une photographie qui donne pleinement raison à la lecture du Dr Schrœder.

M. Héron de Villefosse signale une mosaïque découverte à Villelaure (Vaucluse). Le tableau central, environné de scènes de chasse, offre une représentation fort rare, celle de la nymphe Callisto dont l'aventure a été racontée par Ovide dans ses Métamorphoses. Le mosaïste a choisi le moment où Diane, ayant constaté la faute de sa compagne favorite, la chasse de son cortège et lui ordonne de s'éloigner. Un vase d'argent, trouvé en Espagne près de Valence et conservé au Petit Palais des Champs Elysées (collection Dutuit), présente le commencement de cette histoire amoureuse. On y voit Callisto avec Jupiter costumé en Diane; c'est la scène première de l'aventure, la chute. La mosaïque de Villelaure offre la seconde scène, le châtiment. Callisto y apparaît entièrement nue; son déshonneur éclate aux yeux de tous; Diane irritée est debout devant elle et l'interpelle avec un geste menaçant.

M. Émile Chatelain fait une communication sur le manuscrit d'Hygin écrit en notes tironiennes, offert au pape Jules II et célébré par P. Bembo dans une lettre du 20 janvier 1513. Ce manuscrit, vainement cherché à la Vaticane, semblait perdu. Un volume exposé dans les vitrines de l'Ambrosienne de Milan contient, entre divers traités de Bède, une partie du traité d'Hygin *de sideribus*, qui peut répondre à la description de Bembo. Aucun éditeur ne s'en est servi pour établir son texte, et il semble avoir échappé jusqu'ici aux recherches des paléographes.

M. Salomon Reinach montre les photographies d'une figurine en ivoire, représentant un danseur, qui a été découverte à Cnossos (Crète) par M. Arthur Evans. Cette statuette témoigne d'un goût imprévu non seulement pour les mouvements très vifs, mais pour les formes élancées et élégantes jusqu'à la gracilité. Elle ne marque pas le début, mais la fin, la pleine maturité d'une belle période de l'histoire de l'art, hier encore complètement inconnue.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 4 mai — 1903

Scerbo, L'Ancien Testament et la critique actuelle. — A. Loisy, Études évangéliques : L'Évangile et l'Église. — Labanca, Jésus-Christ dans la littérature contemporaine. — Ramstedt, Le mongol. — Einstein, La Renaissance italienne en Angleterre. — Witkowski, La sœur de Gœthe. — Herrmann, La foire de Plundersweilern. — Lorenz, L'empereur Guillaume et la fondation de l'Empire. — Omont, L'Anthologie de Saumaise. — Weil, Études de litérature et de rythmique grecques. — Isocrate, Panégyrique, p. Mesk. — Lysias, p. Sewera et Fraccaroli. — Euripide, Hippolyte, p. Altenburg. — Sophocle, Ajax, par Hüter. — Démosthène, Philippiques, p. Bassi. — Iliade, V, p. Zuretti. — Guhl et Koner, La vie antique, trad. Trawinski, 2° éd. — Gyomlay, La Tactique de Léon, source de l'histoire magyare. — Némethy, L'élégie romaine. — Kazinczy, Épines et fleurs, p. Balassa, et Correspondance, p. Vaczy. — Drames scolaires protestants, p. Bernath. — Revues hongroises. — Académie des Inscriptions.

Francesco Scerbo. **Il Vecchio Testamento e la critica odierna**, Firenze, tipografia di E. Ariani, 1902; IV et 115 p. in-8°.

Alfred Loisy. **Etudes évangéliques**. Paris, Alphonse Picard., 1902; XIV et 333 p. in-8°.

Alfred Loisy. **L'Evangile et l'Eglise**. Paris, Alphonse Picard, 1902; XXXIV et 234 p. in-12.

Baldassare Labanca. **Gesu Cristo nella litteratura contemporanea stzaniera e italiana**, studio storico-scientifico. Torino, Fratelli Bocca, 1903; XV et 435 p. in-12, con 16 incisioni.

I. M. Scerbo, professeur à l'Institut des Etudes supérieures de Florence, signale à ses collègues en critique biblique des façons d'agir qui lui semblent regrettables. C'est un rôle un peu ingrat que celui de « critique de la critique » ; nous en savons par nous-même quelque chose. Dans une communication particulière jointe à l'envoi de son livre, M. S. veut bien nous faire souvenir des réflexions que nous avons publiées sur le même point dans la *Revue critique;* nous ne pouvons, en réponse, que l'assurer de l'importance que nous continuons d'attacher à une réforme ou modification sérieuse dans les procédés en cours.

« Dans les observations qui suivent, dit M. S., et où nous chercherons à combattre certaines tendances de la nouvelle critique biblique, par dessus tout en ce qui regarde la façon capricieuse de modifier les leçons du texte sacré de manière à l'amender, nous avons fait usage de

Digitized by Google

la même arme dont se servent les autres, à savoir uniquement de la critique fondée sur le pur raisonnement et sur des faits d'ordre exclusivement philologique, en nous abstenant résolument des arguments d'un caractère dogmatique. » Cette indication préliminaire nous fixe immédiatement sur l'esprit de cette publication et doit la faire accueillir avec une juste déférence par ceux-mêmes qui ne partagent point les scrupules de M. Scerbo et les nôtres propres sur les exagérations du principe de correction des textes pratiqué en mainte place.

S'imaginer que la critique scientifique des livres canoniques du judaïsme puisse éprouver quelque menace du fait de ceux qui dénoncent, fût-ce avec vivacité, les abus du morcellement des textes ou de leur correction proposée en dehors de toute indication externe, ce serait, en vérité, montrer bien peu de confiance dans le progrès énorme accompli au cours de la seconde moitié du XIXe siècle. Ce sont les théologiens catholiques eux-mêmes qui se chargeraient volontiers aujourd'hui de signaler les divers documents primitifs ou originaux, dont la réunion et les rédactions successives ont abouti à la constitution du Pentateuque traditionnel ou de la série historique Juges-Samuel-Rois, parce que la nécessité de certains sacrifices s'est imposée à eux. Et si tels représentants des vues d'extrême droite tentent encore d'opposer la simplicité et l'unité des opinions traditionnelles touchant la composition et l'origine des livres saints d'Israël à l'inquiétante variété des vues dites « rationalistes », les gens avisés dans le parti conservateur leur savent peu de gré de cette imprudente confiance.

Les franchises de l'exégèse biblique sont un fait acquis ; rassurés à cet égard, pourquoi les critiques se refuseraient-ils à examiner dans quelle mesure sont fondées les remarques présentées par M. Scerbo, dont le mémoire atteste une solide connaissance de la matière, une information à la fois étendue et précise ?

L'ouvrage ne comporte pas une analyse; il se compose de détails qui ne sauraient être discutés dans un compte-rendu. Peut-être l'auteur voit-il même le mal plus général et plus profond qu'il n'est en réalité. La thèse de la Bible « polychrome » ou Bible en couleurs, distinguant les sources par l'emploi d'encres différentes, attribuant le noir au premier élohiste, le rouge au jéhoviste, le bleu au deutéronomiste etc., triomphe-t-elle autant qu'il se l'imagine ? Ce procédé, qui aurait été un ingénieux et légitime moyen de démonstration, une « illustration » de la théorie des documents primitifs à dégager de l'amalgame traditionnel dans son application à quelques morceaux choisis, devient excessif et insoutenable quand on prétend l'étendre à des livres entiers. Nous croyons qu'un prochain avenir le fera voir. La protestation qui nous vient d'Italie est de nature à hâter ce moment.

II. Les œuvres d'exégèse se succèdent sous la plume de notre collaborateur M. Loisy, visiblement soucieux de mettre à la disposi-

Digitized by Google

tion du clergé de langue française les principaux résultats du travail accompli à l'étranger. Ce qu'avait fait pour le protestantisme le petit groupe de théologiens groupés entre 1850 et 1865 autour de la Revue de théologie de Strasbourg, il le tente au profit du catholicisme, où son enseignement et ses livres paraissent être l'objet d'un accueil empressé. Si la mauvaise volonté de certains à l'égard de ces innovations se traduit sous une forme empruntée aux façons de faire du passé, il est incontestable que les méthodes dont l'Allemagne a été la glorieuse initiatrice et que le protestantisme de langue anglaise vient à son tour de se décider à accepter, obtiennent de plus en plus droit de cité dans les cercles, jusqu'ici réfractaires, de la plus ancienne et de la plus conservatrice des branches du christianisme.

« Des cinq études réunies dans ce volume, dit M. L., les quatre dernières se rapportent à l'Evangile de Jean. La seconde, la troisième et la quatrième ont paru dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses* en 1897, 1899 et 1900. La première, qui a pour objet les paraboles évangéliques, représente un cours donné à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes (section des sciences religieuses) pendant l'année scolaire 1901-1902. Toutes les cinq sont d'ordres purement historique et critique. » Le morceau le plus considérable du présent volume est celui qui traite la question des paraboles et où l'écrivain discute successivement leur authenticité, leur nature, leur but et leur objet. Ce travail, d'après ses propres indications, reproduit, en une grande mesure, l'œuvre consacrée récemment par un exégète allemand, A. Jülicher, au même sujet. « Certaines personnes, écrit-il à ce propos, pourront trouver que la présente publication n'ajoute rien aux recherches ni aux conclusions du savant allemand. » Néanmoins « peut-être les observateurs impartiaux reconnaîtront-ils que, sur un assez grand nombre de points, tant généraux que particuliers, notre travail contient des éclaircissements ou des compléments qui ne sont point inutiles et des conjectures qui ne sont pas trop à dédaigner. »

Les quatre dissertations qui complètent le volume sont consacrées, on l'a dit, à l'explication de passages du quatrième Evangile, à savoir le prologue (I, 1-18) que M. Loisy étudie avec une prédilection visible, l'eau et l'esprit (III, 1-21), le pain de vie (VI) et le grand exemple (XIII, 1-20).

Cette importante contribution aux études concernant le Nouveau Testament mériterait une ample exposition et une discussion approfondie. Elle vient très à propos prendre place à côté des rares publications exégétiques de langue française qui possèdent une valeur personnelle. A certains égards les mémoires concernant l'Evangile selon S. Jean compléteront utilement l'ouvrage récent de M. Jean Réville, dont une seconde édition vient de paraître.

III. Dans le volume intitulé *l'Evangile et l'Eglise*, M. Loisy a abordé avec une haute et louable décision les plus délicats problèmes

Digitized by Google

que posent l'histoire et la doctrine chrétiennes. Sous une forme aisée et précise il prétend donner son sentiment sur la relation entre le christianisme primitif et le catholicisme. Pour tout dire d'un mot, c'est la contre-partie de l'ouvrage récent de Harnack, *l'Essence du christianisme*, qui faisait du protestantisme l'héritier légitime de l'Evangile, rôle que M. L. revendique en faveur du catholicisme en s'appuyant sur des considérations d'un caractère historique.

Si les études de philosophie religieuse n'étaient pas chez nous l'objet d'une indifférence presque générale, cette œuvre où une exposition alerte et élégante est mise au service d'une pensée vigoureuse et d'une érudition solide, donnerait lieu à des discussions passionnées. Ici encore, ne pouvant entrer dans un examen méthodique et détaillé, nous nous bornerons à attirer l'attention de nos lecteurs en indiquant les principales divisions du volume et en précisant le but que s'est proposé l'écrivain. En cinq chapitres, M. L. a traité du royaume des cieux, du Fils de Dieu, de l'Eglise, du dogme chrétien, enfin du dogme catholique.

En ce qui touche le but poursuivi, voici les indications essentielles, telles que nous les extrayons de l'introduction : « Les conférences de M. Harnack ont eu un grand retentissement. » Parmi les théologiens qui les ont appréciées, quelques-uns « ont critiqué une façon d'entendre le christianisme qui élimine de son essence à peu près tout ce qu'on est accoutumé à regarder comme croyance chrétienne. L'ouvrage aurait fait sans doute plus de bruit en France et même parmi les catholiques, s'il n'était venu après l'*Esquisse d'une philosophie de la religion* de M. A. Sabatier, dont l'esprit et les conclusions étaient à peu près semblables. » L'écrivain déclare ici catégoriquement qu'il a voulu se mettre exclusivement au point de vue de l'histoire, qu'il « n'entend pas démontrer ici ni la vérité de l'Evangile, ni celle du christianisme catholique », mais qu'il « essaie seulement d'analyser et de définir le rapport qui les unit dans l'histoire. »

Nous plaçant et nous maintenant, pour notre part, scrupuleusement en dehors du terrain du dogme religieux, nous ne ferons point difficulté pour déclarer que nous nous rallions à la thèse défendue par M. Loisy et que les réserves dont nous l'accompagnerions, sont d'importance secondaire. Pour nous, comme pour l'auteur de *l'Evangile et l'Eglise*, les éléments essentiels de la doctrine et de l'organisation du christianisme catholique apparaissent dans le Nouveau Testament avec une indéniable clarté. Les compléments qu'ils attendaient — ou qui les attendaient — sont le légitime apport de l'évolution historique aboutissant à l'autonomie et à l'indépendance du judaïsme dit messianique ou chrétien, que nous désignons plus simplement par le mot de christianisme. Ce christianisme, c'est bel et bien le catholicisme, qui continue, en dépit des révolutions accomplies dans les sociétés de l'Ancien et du Nouveau Monde, à représenter la religion de Jésus

Digitized by Google

de Nazareth et de ses disciples, — notamment de cet apôtre hors rang, de ce Paul de Tarse, dit saint Paul, qui a su opposer de façon géniale la doctrine et les pratiques de la nouvelle secte à la croyance et aux rites du judaïsme aux temps du second Temple.

IV. Le très actif et très informé professeur d'histoire du christianisme à l'Université de Rome, B. Labanca, a réuni d'abondantes notes bibliographiques sur les « Vies de Jésus » de Strauss et de Renan, dont le retentissement a été si considérable, qui ont su, à la fois, passionner et transformer l'opinion, la première en mettant en lumière l'élément considérable de convention dogmatique, autrement dit « de mythe », entré aux Evangiles, la seconde en faisant de Jésus un réformateur religieux agissant dans un milieu donné en vue d'un objet défini par des moyens appropriés. Il en est résulté un remarquable ouvrage, dont la table des matières à elle seule fait ressortir l'exceptionnel intérêt. En voici les sommaires ; Chapitre Ier, la Vie de Jésus de David Strauss en Italie ; chap. II, la Vie de Jésus de Ernest Renan en Italie ; chap. III, Jésus-Christ dans les livres étrangers traduits des catholiques ; chap. IV, Jésus-Christ d'après les ouvrages originaux des catholiques ; chap. V, Jésus-Christ dans les livres étrangers traduits des protestants ; chap. VI, Jésus-Christ d'après les ouvrages originaux des protestants ; chap. VII, Jésus-Christ d'après les livres étrangers traduits des libres croyants ou des libres penseurs italiens ; chap. VIII, Jésus-Christ d'après les livres originaux des libres croyants ou des libres penseurs italiens ; chap. IX, Jésus-Christ dans les catacombes romaines d'après les archéologues chrétiens ; chap. X, la Mère de Jésus d'après les écrivains soit catholiques, soit protestants, soit libres croyants ; chap. XI, considérations finales touchant Jésus de Nazareth.

Nous avons déjà eu mainte occasion de dire en quelle estime nous tenions l'œuvre scientifique de M. Labanca. L'effort qu'il a fait ici pour prendre connaissance et rendre compte de l'énorme littérature que l'Italie, l'Allemagne et la France ont consacrée à la disucussion de l'œuvre et de la personne de Jésus dans les deux derniers tiers du XIXe siècle, lui a fourni la matière d'une publication fort instructive, qui mérite d'être accueillie très favorablement à l'Etranger comme dans le pays natal de l'auteur. En dépit de la lenteur de certains progrès, il faudrait être atteint d'un pessimisme opiniâtre pour nier quel intérêt grandissant les études d'histoire religieuse conçues en dehors de l'apologie familière à la chaire chrétienne ou de la polémique simplement contradictoire, rencontrent dans l'Europe occidentale et en Amérique. Si les pays d'origines catholiques ont été plus lents que les autres à se mettre en marche, tout porte à croire que, avec leurs excellentes habitudes classiques, ils regagneront vite le temps perdu et pourront prendre désormais leur part du travail qui aboutira à une intelligence plus complète des commencements et de l'évolution de la société européenne.

Maurice VERNES.

Digitized by Google

Das Schriftmongolische und die Urgamundart phonetisch verglichen von G. F. Ramstedt. Helsingfors 1902. 55 pp. in-8°.
Ueber die Konjugation des Khalkha Mongolischen von G. F. Ramstedt. Helsingfors 1902, xv-119 p. in-8°.

Jusqu'ici les mongolistes ont tous été, avec plus ou moins de succès, des émules ou successeurs de l'excellent J. F. Schmidt qui dans *Grammatik der Mongolischen Sprache* (pp. x-xi) déclarait faire de la langue écrite et de la littérature le but unique de ses études et traitait le parler quotidien de *Volksjargon*. Non que ce dernier terme, ni aucun autre de même violence, soit encore en usage aujourd'hui ; les mongolistes, presque tous russes, parlent avec plus de modération du *razgovornyj jazyk*, de « la langue de la conversation », et même s'occupent d'elle. Mais ils n'y voient qu'un accessoire, en traitent avec mollesse et surtout sans la précision ni la méthode indispensables dans les études linguistiques et dialectales. Pourtant la langue écrite mongole est bien décevante, et sa connaissance ne peut suffire en aucune façon à aucun grammairien. D'origine mal connue, soumise à l'influence permanente et active du tibétain, incertaine dans ses graphies, lue de diverse façon selon l'instruction et l'origine du lecteur, artificiellement vieillie par une affectation d'archaïsme qui déforme non seulement les mots récents, mais même les plus anciens, elle constitue certainement l'un des témoignages les plus défectueux qui soient d'un état linguistique d'ailleurs fort ancien.

Aussi M. Ramstedt s'est-il donné pour tâche, durant les trois années qu'il a passées en Mongolie d'étudier le mongol au point de vue linguistique; il s'est attaché à explorer à fond, à étudier avec précision *un* dialecte mongol, qui pût servir de départ à une étude critique des traditions conservées part la langue littéraire, et à une esquisse du système grammatical du mongol en général. Une pareille méthode offre immédiatement un très grand avantage : c'est de fournir en tout état de cause la description d'un dialecte vivant, aussi rigoureuse que possible tant au point de vue phonétique qu'au morphologique. Dans les deux ouvrages de M. R. cette partie est excellente : la phonétique d'une part, et d'autre part la conjugaison du dialecte khalkha, et en particulier de l'une de ses variétés orientales, le parler d'Ourga, que M. R. a étudiée spécialement, sont exposées avec une précision et une intelligence de la langue étrangère qui sont des plus remarquables. Rien de plus net que les notations phonétiques de M. R. auquel n'échappe aucune des fines nuances qu'enregistrent si habilement les phonétistes scandinaves ; mais aussi rien de plus prudent : M. R. se garde avec un soin extrême de donner dans le dogmatisme ou l'esprit de système. Quant à sa description du système verbal en mongol khalkha, elle est exemplaire : verba finita (verbes proprements dits), nomina verbalia (noms verbaux) et con-

Digitized by Google

verba (gérondifs, etc.), sont distingués avec grande finesse selon leurs emplois syntaxiques [1].

A côté de cette partie descriptive, des plus intéressantes et neuves, les livres de M. R. en offrent une seconde spécialement comparative; c'est dans le premier de ses livres, l'exposé de la phonétique du mongol littéraire, et c'est dans le second ouvrage, le recueil aussi complet que possible des formes verbales phonétiquement comparables à celles du khalkha, en mongol littéraire, dans les dialectes voisins (bouriate, kalmuk) ou en d'autres langues (mandchou, turco-tatare). Entreprises hasardées l'une et l'autre de l'aveu même de M. R. Si le phonétisme du mongol écrit peut être restitué sans trop d'incertitudes graves, la morphologie comparée du mongol repose uniquement sur des hypothèses quelquefois très hardies. Car on ne sait en cette matière ni quelles langues sont comparables, ni à quel point, et on ignore quelques-unes de celles qui semblent devoir être des plus importantes à ce point de vue. Il importe de lire avec prudence les rapprochements *turco-mongols*, *mandchou-mongols*, mais il convient de reconnaître en même temps l'ingéniosité et la vraisemblance des hypothèses que propose M. R.

Il faut donc louer à la fois et la Société Ougro-finnoise d'avoir conçu et entrepris l'exploration linguistique de l'Asie centrale et M. Ramstedt de s'y être consacré : le succès est hors conteste. Le zèle très réel et la science des orientalistes russes ne peuvent suppléer à leur préparation linguistique insuffisante : ils ne savent ni percevoir, ni noter la parole vivante. C'est à des hommes comme M. R. qu'il appartient de joindre à l'étude philologique l'observation scientifique et la méthode linguistique. C'est d'eux qu'il faut attendre les monographies dialectales sans lesquelles il n'est pas dans ces domaines mal explorés de grammaire comparée possible. Ils connaissent la discipline à suivre, l'ayant pratiquée, on sait avec quel succès, dans la constitution des grammaires finnoise et ougro-finnoise.

Robert GAUTHIOT.

The Italian Renaissance in England. Studies by Lewis EINSTEIN. New-York. The Columbia University press. London. Macmillan and Co. 1902. 1 vol. in-8°, XVI et 420 p.

L'étude de M. L. Einstein témoigne d'une érudition étendue et consciencieuse, encore qu'un peu confuse par endroits. Le sujet

1. Seule la nomenclature latine de tant de formes ignorées de nos grammairiens est un peu gauche. Surtout il est regrettable que M. R. ne se soit pas aperçu de l'erreur commise par MM. Vitale et Sercey, qui ont nommé « gérondif d'intervalle temporaire » au lieu de « gérondif d'intervalle temporel » ce que M. R. appelle « conuerbum abtemporale. »

Digitized by Google

qu'il s'est proposé, sans être absolument nouveau, mérite cependant de retenir l'intérêt. L'Angleterre a été fortement, au XVIe et au XVIIe siècles, pénétrée d'idées italiennes : le mouvement qui commença dans les Universités où les formes modernes et classiques d'érudition importées d'Italie arrivèrent après de longues et mémorables luttes à supplanter la scolastique héritée du moyen âge, s'étendit bientôt à la société anglaise tout entière. Les impressions que rapportaient de leurs voyages en Italie tant d'Anglais distingués soit par leur culture soit par leur situation sociale, modifiaient peu à peu les idées traditionnelles et aidaient à cette transformation. M. L. E. suit, avec beaucoup de précision, ce mouvement d'assimilation des idées de la Renaissance italienne dans les Universités d'abord, puis à la Cour où elle influença fortement la politique en même temps qu'elle transformait les mœurs ; enfin il en retrouve la trace jusque dans l'extension du commerce anglais qui imita à son grand profit les méthodes et les procédés des grands marchands italiens de la Renaissance qui furent à un certain moment les seuls banquiers de l'Europe. La Renaissance italienne eut d'ailleurs une grande influence sur la littérature anglaise de l'époque élizabethaine, et c'est par une étude de cette influence que se termine le livre de M. L. Einstein.

Il n'y aurait guère que des éloges à en faire si dans certaines parties et en particulier dans le chapitre consacré à la littérature, M. L. E. avait un peu plus nettement séparé les différentes périodes soit de l'histoire, soit de la littérature anglaise. Ayant résolu — et de ceci je ne saurais le blâmer — de suivre les traces de l'influence italienne dans chacune des sphères de la societé anglaise, il a peut-être craint de morceler par trop son étude en divisant encore chacun de ses chapitres en différentes périodes. Et cependant il ne pouvait en être autrement, sous peine de manquer de clarté et de précision.

Il y a par moments risque pour le lecteur peu averti de faire des confusions regrettables. De même l'étude de l'italianisme dans le drame anglais et en particulier dans Shakespeare est bien brève. Les raisons qui, au dire de M. L. E., semblent, en l'absence de tout document, pouvoir faire supposer que Shakspeare a dû, en sa jeunesse, aller en Italie, probablement à Padoue et à Venise, semblent bien peu probantes. Le style est d'ailleurs bien terne, bien lourd et ne semble pas de mise pour la peinture d'une époque aussi brillante, aussi chatoyante. Elle ne revit que bien faiblement sous la plume de M. L. E. Je ne veux pourtant pas finir sur une critique : ce livre est sérieux; l'érudition de M. L. Einstein est étendue et bien informée; son travail est une contribution de valeur à l'étude d'une époque particulièrement intéressante de la vie anglaise.

J. Lecoq.

Digitized by Google

Georg WITKOWSKI. **Cornelia, die Schwester Gœthes.** Frankfurt am Main, Rütten und Lœning, 1903. In-8°, 290 pp. 5 mark. 50.

La sœur de Gœthe, tout comme le père et la mère de Gœthe, mérite une étude, un essai, un article, et non un livre. Il y a donc quelques longueurs dans le travail de M. Witkowski, — qui ne comprend, à proprement parler, que 135 pages, — et pour grossir le volume, il a reproduit intégralement le *Journal* dont Jahn n'avait publié en 1849 que des extraits (encore peut-on dire que Jahn avait très bien fait son choix et donné le caractéristique et l'essentiel) et toutes les lettres de Cornélie que nous connaissons. On lui reprochera aussi d'avoir gardé scrupuleusement dans la reproduction du *Journal* l'orthographe fautive de la jeune fille : que nous importe que Cornélie écrive *tres* et non *très?* On lui reprochera enfin de n'avoir pas connu ou cité les *Charakteristiken* d'Erich Schmidt (I, pp. 254-259) et notre étude parue dans la *Minerva* des 1 et 15 mai 1902 — d'autant que nous sommes arrivé aux mêmes conclusions que M. Witkowski. Mais l'œuvre est consciencieuse; elle cite des documents jusqu'ici inconnus, des lettres de Lavater, les comptes du conseiller Gœthe, et elle offre un vif intérêt, car elle est bien composée, écrite avec soin, semée d'appréciations justes et de fins aperçus.

A. C.

MAX HERRMANN. **Jahrmarktsfest zu Plundersweilern.** Entstehungsund Bühnengeschichte. Berlin, Weidmann, 1900, in-8° p. 293, Mk. 8.

M. Max Herrmann a écrit sur une bluette de Gœthe un intéressant volume, mais dont le sujet ne justifie pas l'ampleur. Jusqu'à présent on avait vu dans cette comédie une satire, une petite collection de portraits souvent difficiles à identifier. M. H. n'a pas en haute estime cette critique biographique; il veut étudier l'œuvre en elle-même et lui chercher ses origines dans la psychologie du jeune Gœthe. La première partie de son étude est consacrée à la genèse de la piècette. Il en trouve l'idée génératrice dans les *Raritätenlieder*, le boniment avec lequel l'homme au *Guckkasten*, cet ancêtre de la lanterne magique, attirait la foule autour de sa boîte. Gœthe, dès son séjour à Strasbourg, et avant même d'avoir subi l'influence de Herder, s'est tourné avec sympathie vers cette forme fruste du théâtre populaire, dont l'auteur suit patiemment les traces et les échos en Saxe. Mais Gœthe a objectivé et dramatisé le défilé mécanique des figures du *Guckkasten* dans le symbolique pêle-mêle de la foire. M. H. établit que c'est au séjour de Darmstadt auprès de Merck, à la fin de 1772, qu'il faut rapporter le commencement de la composition de la comédie. Un long chapitre traite de l'influence de Hans Sachs, mais M. H. montre habilement qu'on doit y distinguer un intermédiaire, Gryphius et son *Peter*

Digitized by Google

Squenz. Tout ce qui dans le théâtre contemporain allemand ou étranger se rattache de près ou de loin au motif de la *foire* a été étudié avec le plus grand soin. Peut-être l'auteur s'est-il exagéré les relations qui peuvent exister entre ce motif et ce que nous appelons *théâtre de la foire :* il y a d'ailleurs sur ce genre dramatique une littérature abondante qu'il ne semble pas soupçonner et qui l'eût mieux renseigné. La peinture ou la gravure enfin ont pu aussi fournir à Gœthe quelques inspirations ; là-dessus encore l'auteur nous informe et même directement à l'aide d'illustrations très soignées. M. H. est un critique ingénieux ; il abuse des suppositions et des combinaisons. Ses démonstrations, qui reposent sur des vraisemblances le plus souvent admissibles, sont séduisantes, mais on aimerait mieux les voir s'appuyer sur des faits précis.

La seconde partie du livre traite de l'histoire des représentations, d'abord de la première, de 1778, à laquelle nous devons le remaniement qui a donné à la pièce la forme définitive qu'elle a gardée dans les œuvres du poète. La revue en raccourci qu'était le *Schönbartspiel* de 1773 est devenue un *Singspiel* avec, pour intermède, une parodie littéraire. La duchesse Amélie écrivit elle-même la musique de cette opérette et dans sa partition M. H. a fait une véritable trouvaille ; il y a découvert sept strophes de Gœthe encore inédites. Quant aux nombreuses adaptations modernes depuis 1866, il y aurait eu profit à nous épargner, ou du moins à abréger l'histoire ou l'analyse de ces plates inventions.

L'appendice enfin publie une édition critique du *Jahrmarktsfest* d'après la rédaction de 1774 et simultanément en note le remaniement de 1778. Un supplément musical nous donne le *Bänkelsängerlied* dans la composition de la duchesse Amélie, de Conradi, de Reinthaler et d'Ad. Gunkel, et aussi le Marmottenlied de Beethoven.

L. Roustan.

Ottokar Lorenz. **Kaiser Wilhelm und die Begründung des Reichs.** 1866-1871. Iena, Fischer, 1902. In-8° pp. VIII, 634. Mk. 10.

La question n'est pas nouvelle et cependant elle est loin d'avoir été épuisée et ne le sera pas de longtemps, tant que les Archives nationales ou étrangères n'auront pas livré tous leurs secrets. En attendant, des matériaux nouveaux s'ajoutent aux anciens. M. O. Lorenz en a recueilli de précieux et d'une haute autorité. Ses relations avec des souverains et des ministres, acteurs ou témoins de la période historique qu'il raconte, lui ont permis d'éclairer d'un jour nouveau, sinon très différent, certaines phases de la fondation de l'Empire. Il a surtout puisé largement dans la correspondance du grand duc de Bade et dans les

Digitized by Google

archives du ministère badois, dans les lettres et les notes du duc Ernest II de Cobourg, du duc de Meiningen, des grands ducs Pierre d'Oldenbourg et Charles-Alexandre de Weimar ou de leurs ministres. Sans doute l'origine de ces documents a donné à son exposition une couleur officielle que l'historien définitif de la reconstitution de l'Empire devra atténuer; du moins lui ont-ils permis de détruire quelques légendes et de rectifier sur plusieurs points (comme pour ce qui concerne l'Autriche) les affirmations de ses prédécesseurs et le livre classique de Sybel.

L'auteur a eu en outre une autre préoccupation qui lui tenait plus encore à cœur. Il a voulu revendiquer pour l'empereur Guillaume la part, essentielle à son avis, qui lui revient dans la réalisation de l'unité allemande. Ce rôle passif et effacé du vieux souverain qu'une histoire timide a enseigné aux dernières générations n'est rien moins que la vérité. Son nouvel historien réclame éloquemment pour celui en qui il voit « le grand successeur du grand Frédéric », le véritable « héros-roi » de Carlyle, une haute initiative, une vue froide et claire dans les situations difficiles, une décision prompte et sûre pendant cette courte période de cinq ans si riche en conflits, une attitude conciliante et ferme vis-à-vis de tant d'alliés, adversaires de la veille. On peut accorder à M. L. qu'en effet les derniers historiens ont un peu sacrifié la personnalité de Guillaume, mais il ne suffit pas de se récrier d'admiration, et sauf quelques points où il a mieux dégagé l'intervention effective du souverain, sa thèse reste à démontrer. D'ailleurs ce livre écrit à la gloire de l'empereur finit sur un éloge de Bismarck [1].

Le mérite de l'ouvrage de M. L. me paraît être ailleurs que dans cette intention louable. Son livre mieux qu'un autre donnera une idée de l'esprit conservateur qui anima les fondateurs de l'Empire et surtout des obstacles que l'unité allemande rencontra devant elle. L'égoïsme des États du Sud, la répugnance de la Bavière à entrer dans la Confédération et son acharnement à disputer des avantages personnels, les mille intrigues de l'Autriche exploitant les petits particularismes vaniteux, les ménagements excessifs et inexplicables de Bismarck, égaré par une sorte de romantisme atavique, à l'égard des prétentions bavaroises, et à l'opposé le noble désintéressement du grand duc de Bade : telles sont les parties que M. L. a mises en pleine lumière et qui constituent l'originalité de son livre. Peut-être que cet éloge des fondateurs de l'unité allemande ne va pas sans quelques duretés pour ceux qui la combattirent ou ne l'acceptèrent qu'avec des réserves; mais ce n'est pas un fait nouveau que la Prusse ait trouvé dans ses fils adoptifs ses historiens les plus passionnés.

L. Roustan.

---

1. Une toute récente publication, les Mémoires du général von Stosch, fournira de nouveaux arguments aux adversaires de la thèse de M. L.

Digitized by Google

Bibliothèque nationale, département des manuscrits; [H. Omont], **Anthologie de poètes latins dite de Saumaise.** Reproduction réduite du manuscrit en onciale, Latin 10318, de la Bibliothèque nationale. Paris, imprimerie Berthaud, [1903,] 8 pp. d'impression, 290 pp. de phototypie, petit in-4° et une planche in-fol.

Voici une innovation intéressante et qui mérite d'être encouragée. Tous les philologues connaissent le *Codex Salmasianus*. M. Omont nous le donne aujourd'hui, reproduit au quart environ. L'onciale est très lisible, beaucoup moins menue que bien des impressions; quant aux notes marginales de Saumaise ou d'autres, elles restent encore moins fines que l'écriture de beaucoup de nos contemporains. Le volume est en planches, facile à manier. Quiconque voudra étudier le texte l'aura sur sa table, où il ne tiendra pas plus de place qu'une édition. Enfin, pour qu'on puisse se rendre compte des proportions, la page 13 y est reproduite dans les dimensions de l'original, 313 millimètres sur 234; dans la réduction, elle a 150 millimètres sur 139. On aura donc, pour une vingtaine de francs, un excellent instrument de travail, au lieu des in-folios coûteux et incommodes que l'on édite ailleurs à grands frais. Cette réduction rendra tous les services que peut rendre une phototypie; car, tels détails, comme les grattages, ne sont pas plus clairs dans la reproduction en grandeur naturelle. Il y a toujours des cas où il faut se reporter à l'original.

Évidemment, le procédé ne peut réussir parfaitement que pour les manuscrits en capitale et en onciale. Mais ce serait déjà beau si l'on avait ainsi, à peu de frais, le *Bembinus* de Térence, le *Puteanus* de Tite Live, les trois anciens manuscrits de Virgile, le *Puteanus* de Prudence. Je crois que l'on obtiendrait encore des résultats satisfaisants pour certains beaux manuscrits en minuscule. Il y a toute une collection à créer. Avec les progrès réalisés par la phototypie et la baisse de prix qu'entraîne la fabrication des cartes-postales illustrées, on doit pouvoir arriver bientôt à doubler la plupart des éditions critiques par la reproduction intégrale des principaux manuscrits.

L'introduction résume l'histoire et indique le contenu du *Salmasianus*. Elle eût pu être plus développée. On eût aimé à trouver rassemblés tous les résultats que les philologues ont acquis depuis un siècle, y compris ceux des découvertes de M. Omont [1]. Telle quelle, cette introduction donne l'indispensable [2].

En soi, la publication est excellente. Elle a de plus le mérite d'ouvrir une voie nouvelle.

Paul Lejay.

---

1. *Deux lettres de Cl. de Saumaise à J.-A. de Thou sur les anthologies grecque et latine* (*1615*); dans la *Revue de philologie*, XIX (1895), 182.

2. Ajouter, pour l'édition Haupt d'Honorius Scholasticus (p. 207 du ms.), à la référence des *Monatsberichte* de Berlin, celle des *Opuscula* de Haupt, III, 150 suiv.

Digitized by Google

WEIL (Henri), **Etudes de littérature et de rythmique grecques**, Paris, Hachette, 1902, 1 vol. de 242 p. in-12.

L'impression de ce volume, commencée en 1901, a subi quelque retard dans le courant de l'année dernière : la santé de M. Weil, un moment atteinte, ne lui a pas permis de corriger lui-même toutes ses épreuves; son gendre, G. Dalmeyda, et son élève, Th. Reinach, l'ont suppléé dans cette tâche. Si M. W. ne rappelait lui-même dans son Avant-propos ce pénible souvenir, jamais on ne croirait, en lisant ce nouvel ouvrage, que nous célébrions il y a cinq ans bientôt le 80e anniversaire du doyen des études grecques en France. Plusieurs des articles réunis dans ce volume datent, il est vrai, d'une cinquantaine d'années déjà; mais la plupart attestent une activité hier encore infatigable, une pénétration plus vive et plus puissante que jamais, je dis même une imagination aussi jeune qu'au temps où notre maître produisait ses œuvres de plus longue haleine, ses éditions magistrales d'Eschyle, d'Euripide, de Démosthène. Presque tous les textes qu'il étudie aujourd'hui, découverts à Delphes sur des marbres mutilés, ou en Egypte sur de légères feuilles de papyrus, demandaient, avec l'œil exercé d'un paléographe, la science consommée d'un helléniste, mais aussi l'espèce de divination qui permet de restituer des lettres, des mots, des lignes entières, et de rétablir le sens général des morceaux en apparence les plus désespérés. Les péans et les hymnes de Delphes, accompagnés de notes musicales, ont trouvé dans M. W. un interprète aussi sûr qu'empressé : avec une égale maîtrise, il en a éclairé le fond et la forme, rattachant cette poésie officielle à ses origines classiques, et découvrant à l'aide des notations musicales le véritable rythme de mètres depuis longtemps méconnus. Grâce à lui, les fouilles de Delphes, qui n'avaient pas encore mis au jour la statue de l'Aurige, se sont annoncées au monde savant par une trouvaille de premier ordre, que n'ont pas fait oublier les découvertes ultérieures, si précieuses pour l'archéologie et l'histoire. Pour d'autres textes, que M. W. n'avait pas eu à déchiffrer lui-même, il s'est efforcé d'en préciser, d'en compléter le sens. Un fragment élégiaque, publié par MM. Grenfell et Hunt d'après un papyrus d'Egypte, offre un remarquable exemple de ce genre de travail. Des douze vers que contient la restitution de M. Weil, il n'y en a pas un seul entier dans le papyrus : les deux premiers pieds ont partout disparu. C'est un vrai rébus, quelque chose comme le jeu des *bouts rimés*. Et pourtant personne ne saurait nier que M. W. n'en ait sûrement déterminé le sens, le caractère et l'origine : cette savante description d'une humanité primitive, toute voisine encore de l'état de nature, a tous les caractères d'une œuvre alexandrine (1).

La deuxième partie du recueil présente un intérêt d'un autre ordre.

(1) C'est la pièce que M. Fraccaroli a étudiée sous le titre de *Un'elegia di Archiloco* dans le *Boll. di Fil. class.*, t. V, p. 108.

Digitized by Google

M. W. y a réuni quelques-uns des nombreux articles qu'il a consacrés, au cours de sa carrière, à l'étude de la rythmique et de la métrique grecque ; et ainsi s'offre à nous pour la première fois, dans un ordre méthodique, le résultat de recherches qui ont longtemps occupé le savant professeur. Est-ce à dire que ces articles, publiés de 1855 à 1895 environ, forment aujourd'hui, sous la forme que leur a donnée M. Weil, une théorie complète de la rythmique ? Sans doute l'auteur a classé et remanié ces études, de manière à effacer les contradictions qu'on aurait pu y relever; mais elles n'en ont pas moins conservé le caractère de comptes-rendus partiels, écrits à l'occasion d'ouvrages spéciaux ; et M. Weil, en signalant les ouvrages de Rossbach, de Westphal, de César, de Brambach ou de Lucien Müller, s'est appliqué chaque fois non pas à exposer l'ensemble d'une doctrine, mais à indiquer les points où lui-même différait des auteurs qu'il venait de lire. Chaque article répond à une thèse, que le lecteur n'a pas toujours présente à l'esprit : de là des allusions parfois obscures, qui embarrasseront, je crains, bien des profanes. Mais qui sait si, dans la pensée de M. Weil, le sujet comporte, aujourd'hui même, cet exposé didactique qu'on souhaiterait quelquefois de lui voir entreprendre ? Pour la métrique, M. Masqueray a, dans un petit livre d'une clarté irréprochable, utilisé les vues de M. Weil, en particulier pour l'étude des mètres choriambico-iambiques et des prétendus logaèdes : M. Weil, dans son avant-propos, se réjouit du succès de ses doctrines ; mais il ne saurait approuver la théorie trop absolue, trop affirmative, de son élève; il se résigne, quant à lui, à ignorer beaucoup de choses, content d'insister sur quelques points essentiels. A ses yeux, la question de méthode domine tout le reste, et le conseil auquel aboutit presque chacun de ses articles est celui-ci : « C'est seulement par l'étude des « rythmiciens grecs que l'on peut acquérir la vraie science de la « métrique ancienne et une idée nette de la manière dont se débitaient « les vers grecs et latins (p. 138) ». Mais combien est délicate cette étude des rapports des métriciens grecs avec les rythmiciens ! « L'âge « d'or où la métrique usuelle populaire était encore toute pénétrée de « rythmique, écrit M. W. (p. 172), n'a, je le crains fort, jamais existé : « les formules des métriciens plus récents qui ne s'attachaient qu'à la « forme extérieure des vers étaient déjà d'un usage courant à l'époque « classique ». Aussi bien l'incertitude de cette science ne décourage-t-elle pas les efforts de M. Weil : toujours à l'affût de quelque vérité nouvelle, les inscriptions de Delphes lui ont fourni l'occasion de reconnaître la véritable nature du vers glyconien ; le papyrus de Bacchylide l'a confirmé dans l'idée qu'il avait de la correspondance antistrophique. Ainsi se réalisent peu à peu les progrès d'une science encore inachevée : personne en France n'aura plus contribué à ces progrès que le savant éminent qui, loin de trancher toutes les questions, « se plaît, dit-il, à pratiquer l'art d'ignorer ».

Am. Hauvette.

Digitized by Google

— La maison Teubner de Leipzig vient d'inaugurer une nouvelle collection d'auteurs classiques sous le titre de *Meisterwerke der Griechen und Römer in kommentierten Ausgaben*. Le premier volume publié a été consacré aux *Perses* d'Eschyle. Dans cette collection, chaque ouvrage, chaque édition comprend deux fascicules ayant chacun une pagination propre; l'un est consacré au texte grec ou latin, l'autre au commentaire en allemand. Pourquoi la maison Teubner, qui possède déjà deux grandes collections d'auteurs classiques, l'une avec des notes en allemand, l'autre avec des notes en latin, a-t-elle senti le besoin d'en créer une troisième? A-t-elle voulu imiter la maison Freytag, qui a édité une collection d'auteurs classiques à peu près sur le modèle que nous venons de décrire? Nous recevons aujourd'hui de la nouvelle collection Teubner, le volume II, *Isokrates' Panegyrikos* herausg. von Josef Mesk, 1903 (un fasc. de texte de 49 p. et un fasc. de notes, de 66 p.) et le volume IV, *Lysias' Reden gegen Eratosthenes und über den Oelbaum* herausg. von Ernst Sewera (fasc. de texte, 42 p., fasc. de notes, 55 p.). M. Mesk, dans son édition du *Panégyrique*, suit le texte donné par Bruno Keil, 1890. C'est là, en effet, l'édition récente qui a le mieux profité des progrès qu'a faits le texte d'Isocrate. Je constate qu'au § 14, la leçon du duel πόλει, telle que je l'ai signalée dans l'Urbinas, est définitivement acceptée ; il en est de même des leçons suivantes : § 37, ἥττους αὐτῶν ἦ, et 122, μέμψασθαι Λακεδαιμονίους. Quant à l'édition de Lysias de M. Sewera, nous avons à noter quelques négligences dans le commentaire. La garnison lacédémonienne, qui occupa l'Acropole sous les Trente, était de 700 hommes (Aristote, *Rép. des Ath.*, 37, 2), et non de 7,000; ceci n'est point une faute d'impression, car le chiffre de 7,000 est donné trois fois par S., p. 11, 12 et 39 ; — § 20, il n'est pas exact de dire que l'eisphora était une liturgie, comme la chorégie et la triérarchie ; pour les frais que coûtaient les liturgies, il faut renvoyer surtout à Lysias, XIX, 42 et XXI, 4 ; — § 50, il y a une confusion entre Théramène et son père Hagnon ; c'est ce dernier qui a fondé Amphipolis en 437, qui a été mêlé aux négociations de la paix de Nicias en 421 et qui a été proboulos en 411 ; mais c'est Théramène qui a été mis à mort sous les Trente à l'instigation de Critias; c'est Théramène qui a été jugé très sévèrement par Lysias et très favorablement par Aristote. — A. M.

— La maison Freytag de Leipzig, dont il vient d'être question dans l'article précédent, continue la publication de sa collection d'auteurs classiques. Elle vient de donner une édition de l'*Hippolyte* d'Euripide par les soins de M. Oskar Altenburg. Ce savant a déjà publié dans la même collection une édition de *Médée*. Dans le volume que nous recevons aujourd'hui, le texte est, comme d'habitude, précédé d'une introduction qui peut paraître un peu longue pour ces petits livres; l'archéologie et la critique littéraire y tiennent une bonne place. Nous remarquons que, dans la courte analyse, faite par M. A. de la tragédie de Racine, il n'est pas dit un mot de la jalousie de Phèdre ; la grande scène du quatrième acte, le moment le plus tragique de la pièce, n'est pas même mentionnée. Aux pages VI et VII sont indiqués les changements que M. A. a faits au texte d'Euripide ; mais il ne dit que très rarement à qui sont dues les corrections qu'il accepte. Quelques-unes de ces corrections sont de l'auteur lui-même; la plus importante est celle des v. 467-468 ; cela ne veut pas dire que cette correction s'impose. — A. M.

— Depuis quelques années, la maison Freytag a créé, à côté de sa collection de textes d'auteurs classiques, une collection de Schüler-Kommentare qui en est complètement indépendante; les volumes de commentaire peuvent même s'acheter séparément. Cette collection comprend déjà un nombre assez considérable

Digitized by Google

d'ouvrages. Nous recevons le commentaire que M. Lud. Hüter vient de composer pour la 3e édition de l'*Ajax* de Sophocle donnée par M. Fr. Schubert en 1894. Ce commentaire est l'œuvre d'un homme compétent qui sait ce qu'il faut pour les classes; il donne l'indispensable. — A. M.

— La collection de classiques grecs et latins, avec notes italiennes, publiée par la maison E. Löscher de Turin, s'est enrichie de trois nouveaux volumes; il est vrai que deux de ces volumes ne sont que des rééditions. Nous sommes dans des conditions assez défavorables pour les juger; car, ne connaissant pas les premières éditions, nous ne pouvons pas dire en quoi les secondes en diffèrent et faire le départ entre ce qui appartient au premier éditeur ou à son successeur. M. Giuseppe Fraccaroli s'est acquitté, dit-il, d'une sorte de devoir filial en revisant l'édition de Lysias donnée par Eugenio Ferrai dont il a été l'élève (Lisia, *Orazioni scelte*, vol. primo, le accuse d'Eratostene et d'Agorato, XII-XIII, 1902, un vol. in-8° de xlvii 132 pages). M. Fraccaroli déclare qu'il n'a pas touché à la longue introduction composée par M. Ferrai; il a seulement fait des changements dans le texte; ces changements, en général, ne nous semblent ni bien importants, ni bien justifiés. Le commentaire est bon, un peu trop scientifique pour un ouvrage destiné aux classes. — A. M.

— Si M. Fraccaroli n'a fait que de légers changements au livre de M. Ferrai, M. Domenico Bassi déclare, au contraire, qu'il a complètement remanié l'ouvrage dont on lui a confié la réédition (*Demostene, Le tre orazioni contro Filippo*, illustrate da Girolamo Bertolotto, seconde éd., 1902, un vol. in-8° de xxxii-90 p.). M. B. suit, en général, le texte de M. Weil; à la fin du volume, il indique les corrections qu'il a acceptées, en les discutant quelquefois. Ces quelques pages de courtes discussions critiques font bonne impression. Le commentaire paraît très suffisant. Dans l'exposition, où sont exposées la vie et la politique de Démosthène, on est étonné de ne pas voir mentionné un événement aussi important que la querelle du grand Orateur avec Midias; on désirerait aussi que l'auteur eût exposé le programme politique des adversaires de Démosthène; il aurait été bon de faire connaître aux élèves pour quelles raisons Eschine renvoie à Démosthène l'accusation de trahison à la patrie. — A. M.

— M. C. O. Zuretti poursuit la publication de son édition de l'Iliade (*Omero, l'Iliade*, vol. 5, liv. XVII-XX, 1903, un vol. in-8° de xii-173 p.). Comme nous l'avons déjà dit, le commentaire a un caractère surtout psychologique et moral, c'est-à-dire que l'auteur s'applique de préférence à expliquer les sentiments que le poète prête à ses personnages, à noter l'effet, la sensation que telle expression doit produire sur l'esprit du lecteur. Dans l'introduction, M. Z. exprime ses idées sur le bouclier d'Achille; la question est à l'ordre du jour depuis Reichel; M. Z. a lu l'ouvrage récent de Robert; il combat avec raison une partie de ses explications; pour Z., le bouclier est ionien non mycénien, mais cela ne veut pas dire que cette description n'ait pas fait partie du plan primitif du poème. — A. M.

— Nous recevons la deuxième édition de *La vie antique, Manuel d'archéologie grecque et romaine*, traduit sur la 4e édition de E. Guhl et W. Koner par M. F. Trawinski, 1re partie, Grèce, un vol. in-8° de xxviii-472 p., Paris, L. Laveur. La première édition de cette traduction a paru, il y a une vingtaine d'années. C'était le moment où pour faire entrer plus complètement dans notre enseignement l'étude de la philologie et de l'archéologie, on ne trouvait rien de mieux que de traduire les principaux ouvrages de vulgarisation savante qui avaient été publiés en Allemagne. A ce titre, le manuel Guhl et Koner était tout indiqué.

Digitized by Google

Deux hommes, qui ont l'un et l'autre grandement contribué au relèvement des études en France, Albert Dumont et O. Riemann, s'étaient intéressés à cette traduction. Le premier écrivit une préface qu'on lit encore avec plaisir, le second fournit des notes au traducteur. M. Trawinski à son tour s'était acquitté de sa tâche avec du soin et de la compétence. Le succès répondit à tous ces efforts; l'Académie française accorda un de ses prix à l'ouvrage, et aujourd'hui une nouvelle édition est devenue nécessaire. Aura-t-elle le même succès que la première? Nous en doutons. Il est infiniment regrettable qu'une question d'économie ait décidé le libraire-éditeur à faire la nouvelle édition sur les clichés de l'ancienne. Nous n'avons pas en réalité une édition nouvelle, mise au courant des progrès que la science a faits dans ces vingt dernières années; nous avons une réimpression de l'édition de 1882 avec quelques changements insignifiants; les quelques paragraphes ajoutés à la fin du volume ne suffisent pas pour rajeunir l'ouvrage, ce qui était absolument nécessaire. — Albert Martin.

— Depuis que l'Académie hongroise a édité les « Sources de l'occupation du pays » (*A magyar honfoglalás kutfői*) un énorme volume in-4°, de 877 pages (1900) où M. Vári a publié les sources byzantines, notamment le fameux chapitre XVIII de la Tactique de Léon le Philosophe, philologues et historiens magyars s'occupent à l'envie de ce document contemporain de la prise de possession du pays. M. Jules Gyomlay dans la brochure qu'il vient de publier : *La Tactique de Léon le philosophe comme source de l'histoire magyare* (*Bölcs Leo taktikája mint magyar történeti kutforrás*. Budapest, Académie, 1902. — 68 pages) dénie à ce fameux chapitre toute valeur documentaire. Voici son raisonnement. Il est connu que la tactique de Léon est copiée sur celle de Maurikios qui fut composée entre 582 et 602. Peut-être Maurikios lui-même a-t-il écrit ce traité vers 580 lorsqu'il était général des parties orientales de l'Empire byzantin, mais il est plus probable qu'il fut rédigé, dans son esprit, vers la fin du vi^e siècle. Le chapitre intitulé Οὐρβικίου ἐπιτήδευμα, intercalé dans le chapitre XII de la Tactique de Maurikios, fut écrit sous le règne d'Anastase I (Dikoros) à la fin du ve siècle et ne fut ajouté que plus tard aux manuscrits de Maurikios. Donc, si Léon a pris comme source pour sa description de la manière de guerroyer des anciens Magyars le Traité d'Urbikios, nous avons dans son fameux chapitre XVIII des renseignements très exacts sur les tribus *Avares* du vi^e siècle, mais nullement sur les Magyars des ixe et xe siècles, à moins qu'on démontre que la façon de vivre et de combattre des Magyars ne différait pas, à trois siècles de distance, de celle des Avares. — J. K.

— Après avoir achevé ses études sur Virgile, M. Némethy aborde maintenant les Élégiaques romains, notamment Gallus, Tibulle et Properce. Dans un mémoire présenté à l'Académie hongroise sur les *Rapports de l'élégie romaine avec celle des Grecs (A római elegia viszonya a görögökhöz*. Budapest, Académie, 1903. — 28 pages), il donne un aperçu général du volume qu'il veut consacrer aux Élégiaques romains. Il combat l'opinion de ceux qui prétendent que Gallus avait pris comme modèle Euphorion, tandis que Tibulle et Properce s'inspirèrent de Philetas et de Callimaque. Euphorion n'a pas écrit d'élégie et surtout pas d'élégies érotiques dont Gallus était le premier représentant *original* chez les Romains. Philetas et Callimaque quoiqu'ils eussent écrit des élégies érotiques n'exprimaient pas leurs sentiments propres, mais composaient des récits mythiques à sujet érotique. L'élégie lyrique est donc une création romaine et dans cette création la part de Gallus était très grande. — J. K.

Digitized by Google

— L'*Ancienne Bibliothèque hongroise* dirigée par M. Gustave Heinrich, a repris, après une interruption de deux ans, ses publications. Le fascicule n° XX nous apporte : *Epines et Fleurs* de François Kazinczy (*Tövisek és virágok*, édité par Joseph Balassa. Budapest, Franklin ; 1902. — 100 pages). C'est un recueil de quarante-trois épigrammes que le grand réformateur de la langue et de la prosodie hongroises fit paraître en 1811, avec cette devise bien significative, tirée de Gœthe : Werke des Geists und der Kunst sind für den Pöbel nicht da. Les *Epines* étaient destinées à ceux qui n'acceptaient pas les réformes du maître, les fleurs étaient offertes à ses adeptes. Nous avons là un recueil analogue aux Xénies de Schiller et de Gœthe, recueil qui a certainement inspiré Kazinczy, quoiqu'il s'en défende. Voulant affiner le goût de ses contemporains, il poursuivait surtout de ses sarcasmes les membres de l'*École populaire* qui ne voulaient pas accepter ses théories empruntées à Weimar. — M. Balassa a fait précéder ce recueil d'une Introduction qui nous apprend la genèse des épigrammes; il y a ajouté un commentaire très savant et fort utile, car beaucoup d'écrivains malmenés par Kazinczy sont aujourd'hui tout à fait inconnus. Dans l'Appendice nous trouvons les *Notes* que Kazinczy avait préparées en vue d'une seconde édition; la critique très élogieuse de Jean Kis, parue — en allemand — dans les : « Annalen der Literatur und Kunst in dem oesterreichischen Kaiserthume « (1811), celle de Charles Rumy (Allgemeine Literatur Zeitung, Halle et Leipzig, 1812) qui à cette époque fit connaître la littérature magyare dans quelques périodiques allemands; finalement celle de Paul Szemere parue dans « Aspasia » (1824). Le recueil de Kazinczy fut déjà réimprimé en 1836, 1858, 1879 et 1895.

— Le fascicule suivant (n° XXI) nous donne de l'inédit, mais de peu de valeur littéraire. Ce sont quatorze *Drames scolaires protestants* (*Protestásniskoladrámák*' édités par Louis Bernáth. — Budapest, Franklin, 1903. — 410 pages). L'éditeur a appelé l'attention des historiens de la littérature sur ces dialogues inédits, dans un article des *Irodalomtörténeti közlemények* (1899) ; aujourd'hui il nous en donne le texte en l'accompagnant d'une introduction. La pièce scolaire fut cultivée par les protestants dès le XVI° siècle ; il était écrit en magyar. Au siècle suivant les Jésuites l'introduisent dans leurs écoles, mais en latin. Les protestants les imitent. Ce n'est que dans la deuxième moitié du XVIII° siècle que ces exercices deviennent de nouveau magyars, aussi bien chez les catholiques que chez les protestants. Les sujets traités sont tirés de l'antiquité ou de la vie quotidienne. Dans le recueil de M. Bernáth, fait d'après deux manuscrits conservés dans les lycées réformés de Kun-Szent-Miklos et de Sárospatak, nous trouvons les pièces suivantes : 1° *La triste histoire de Phédre*, dialogue assaisonné d'obscénités et de grossièretés (par exemple, vers 229 et 230, 245 et 246, 270, 279, 316) qui empêcheront ce volume de pénétrer dans les lycées; 2° *Histoire de Pandore;* 3° *Histoire de Didon* qui n'est que la paraphrase du chant de l'Énéide ; 4° *Histoire tragique de Turnus;* 5° *Florentina*, une moralité sur la supériorité du sexe faible sur le sexe fort; 6° *L'exil d'Ovide*, avec un dialogue très amusant entre le poète romain et deux Gètes ; Ovide parle en latin, tandis que les Gètes, c'est-à-dire les paysans hongrois, le tournent en ridicule en magyar, parce qu'ils le prennent pour « un Allemand muet »; 7° *Thetis et Lyée* dont l'original est le « Goliae dialogus inter aquam et vinum » de Gautier Map. Nous savons que son recueil : « De Nugis Curialium » nous a conservé le nom d'un étudiant magyar à l'Université de Paris aux environs de 1150 ; 8° *Comoedia de Artibus;* 9° *Tragaedia Valedictionaria;* 10° *Critique des poètes;* 11° *Dialogue entre un Tzigane et un élève ;* 12° *Comédie*

Digitized by Google

et Tragédie (la légende d'Oedipe); 13° *Dialogue entre trois pâtres*; 14° *Enée et Didon*. Toutes ces pièces, qu'on jouait dans les écoles au XVIII° siècle, faute de théâtre, sont très faibles à tous les points de vue. — J. K.

— M. Jean Váczy vient de publier le XII° volume de la *Correspondance de Kazinczy* (*Kazinczy Ferencz levelezése*. Budapest, Académie, 1902. — XXXIII et 652 pp. in-8°). Ce volume contient les lettres échangées entre Kazinczy et ses correspondants du 1er août 1814 au 30 juin 1815; elles se rapportent, en grande partie, aux traductions du grand réformateur. Nous savons que les traductions de Kazinczy ont rendu plus de service à la littérature naissante que ses œuvres originales. Il y déployait de grandes qualités de styliste et a su donner de la souplesse à un idiome encore bien primitif. Il a traduit principalement des œnvres allemandes (Gessner, Lessing, Herder et Gœthe) mais on lui doit également un choix des *Contes moraux* de Marmontel, que Báróczy avait traduits dès 1775, puis les *Maximes* de La Rochefoucauld et deux comédies de Molière : *Le Médecin malgré lui* et *Le Mariage forcé*. — Nous trouvons dans ce volume quelques détails intéressants sur la vie des écrivains magyars. Faute d'un centre littéraire, ils vivaient dispersés dans le pays et Kazinczy, grâce à son énorme correspondance, dirigeait le mouvement littéraire. Cette correspondance que M. Váczy édite avec tant de patience, forme la III° série des Œuvres complètes de Kazinczy; les deux premières donneront les œuvres originales et les traductions. — J. K.

— Le XII° volume de la *Revue d'histoire littéraire*, rédigée par M. Aron *Szilády* (*Irodalomtörténcti Közlemények*, Budapest, 1902. — 538 pages) contient quelques travaux qui méritent d'être signalés. Alexandre *Kőrösi* dans ses quatre articles sur *Zrinyi et Machiavel* démontre le grand ascendant que l'écrivain italien exerca sur le héros hongrois. On savait tout ce que l'auteur de la Zrinyade (1651) devait au Tasse; M. Kőrösi nous montre maintenant que les œuvres politiques et stratégiques de Zrinyi sont pleines de réminiscences et d'emprunts faits à Machiavel. — Ernest *Császár* examine les traductions magyares des Psaumes faites par les protestants aux XVI° et XVII° siècles; François *Szinnyei* nous donne la première biographie détaillée d'*Ignace Nagy* (1810-1854) connu surtout pour sa comédie : « Élection des fonctionnaires » où il fustige les mœurs électorales et par ses nombreux romans. — Zoltan *Ferenczi*, après avoir donné la biographie de Petőfi en trois volumes (1896) commence à étudier le grand lyrique hongrois au point de vue esthétique. Son étude s'intitule : *Petőfi et la femme*.— Guillaume *Tolnai* examine les sources de quelques poèmes épiques d'Arany. — Étienne *Hegedüs* retrace, d'après la biographie de Marchesi (Catane, 1900) les rapports de *Bartolomeo della Fonte*, humaniste italien, avec la Cour de Mathias Corvin. Della Fonte était attaché pendant un an, à la célèbre Corvina. — La Revue donne, en outre, de nombreux documents inédits, entre autres ceux qui se rapportent à Ladislas Amadé, poète lyrique du XVIII° siècle. — J. K.

— Le XXXII° volume de la *Revue de philologie* (*Nyelvtudományi Közlemények*, rédigée par Joseph *Szinnyei*, Budapest, 1902. — 484 pages) entièrement consacrée aux études finno-ougriennes, donne la suite des études de M. B. *Munkácsi* sur les anciennes croyances des Vogouls, tribu parente des Magyars; Jean *Melich* étudie, dans une série de quatre articles, les *Mots slaves en magyar*; il combat les théories de M. Asboth; *Balassa* et *Szinnyei* cherchent une méthode pour la transcription phonétique des langues finno-ougriennes; E. *Kalmár* a quatre articles sur les *Adverbes magyars*; H. *Paasonen* donne des étymologies votïakes et turques; B. *Munkácsi* des contributions à l'étude des *Éléments turcs et mongols*

Digitized by Google

dans la langue magyare. Parmi les comptes rendus sur les principaux ouvrages linguistiques parus en Europe, nous signalons les analyses très détaillées des *Indogermanische Forschungen* de Gédéon *Petz*. — J. K.

— Le XXXe volume du *Gardien de la langue* rédigé par Sigismond *Simonyi* (*Magyar Nyelvőr.* — Budapest, 1902. — 600 pages) contient de nombreuses notices qui se rapportent toutes à la langue, à la poésie populaire et au folklore magyars. Ces notices sont ordinairement très courtes; on trouve cependant, dans ce volume, quelques études plus développées, ainsi celle de M. *Simonyi* sur l'*Ordre des mots en magyar*, celle de Zoltán *Gombocz* sur l'*Histoire des langues et la psychologie*, celle de Louis *Katona* sur les *Contre-sens dans les traductions magyares du Codex-Ehrenfeld*. Les anciens collaborateurs : MM. Szily, Joannovics, Melich, Asboth, Tolnai et Hugo Schuchardt, un des rares savants allemands qui s'occupent de philologie magyare, ont donné des contributions intéressantes sur certains vocables. Les comptes rendus sont généralement sévères, car le Nyelvőr veille avec soin à la pureté de la langue. La Revue prépare, pour ainsi dire, les grands travaux lexicologiques magyars et donne de nombreuses notices sur les patois et sur les croyances populaires. — J. K.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 avril 1903.

M. le Dr Hamy donne lecture d'une lettre de M. Auguste Chevalier, sur les résultats de sa mission dans la région du Chari.

M. Héron de Villefosse présente une aquarelle représentant la prêtresse carthaginoise découverte en décembre dernier par le R. P. Delattre. Cette statue couchée sur un couvercle de sarcophage est rehaussée de peintures très vives et très délicatement exécutées. E. Renan, dans sa *Mission de Phénicie*, disait, en rappelant les sarcophages anthropoïdes de Palerme et de Solonte dont les peintures ont disparu : « Il serait capital de trouver un sarcophage du genre de ceux dont nous parlons avec toutes ses *peintures*. » Ce vœu est aujourd'hui réalisé.

M. Perrot, président, annonce que M. le duc de Loubat lui a remis, pour les fouilles de Délos, une nouvelle somme de 20,000 francs, qui, ajoutée aux trois dons de 10,000 francs déjà faits par le correspondant de l'Académie, porte cette subvention à 50,000 francs. — M. Perrot remercie M. le duc de Loubat au nom de l'Académie et au nom de l'Ecole française d'Athènes, qui vient d'être dotée, ainsi que l'Ecole de Rome, de la personnalité civile.

M. Charles Joret lit une note du Dr Bonnet, attaché au Muséum d'histoire naturelle, sur les peintures d'un manuscrit de Dioscoride conservé à la Bibliothèque nationale (grec 2179).

M. Louis Havet signale dans les comédies de Plaute plusieurs passages qui constituent des interpolations dues à un Grec.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 11 mai — 1903

Euripide, Troades et Rhesus, p. Wecklein. — Eschyle, Les Sept contre Thèbes, p. Wecklein et Inama. — Antigone, p. Shuckburgh. — Poupardin, Le royaume de Provence sous les Carolingiens. — Othello, trad. Beljame. — Missions archéologiques françaises en Orient, p. Omont. — Hubert, Les garnisons de la Barrière. — Denis, La Bohème depuis la Montagne Blanche. — Elie Halévy, Thomas Hodgskin. — Traductions hongroises. — Gyalui, Les bibliothèques de Hongrie. — Publications scandinaves. — Obrik, Le Ragnarok. — Kauffmann, Balder. — Académie des inscriptions.

Euripidis fabulae. Ediderunt R. Prinz et N. Wecklein. Vol. III, Pars V. Troades. Leipzig, Teubner, 1901. Un vol. in-8° de 72 pages. Prix 2 marcs 80. — Vol. III, Pars VI, Rhesus. Accedunt Addenda et Corrigenda, Vita Euripidis, Tabula, 1902. Un vol. de 101 p. Prix 3 m. 60.

Aeschylos Sieben gegen Theben, mit erklärenden Anmerkungen von N. Wecklein. Leipzig, Teubner, 1902. Un vol. in-8° de 100 p.

Eschilo I sette a Tebe, con note di Vigilio Inama. Turin, E. Loescher. Un vol. in-8° de xxviii-96 p.

The Antigone of Sophocles, with a commentar abridged from the large edition of Sir Richard C. Jebb by E. S. Shuckburgh, Cambridge, at the University Press Un vol. in-16 de xl-252 pp.

Avec les deux fascicules contenant, l'un les *Troyennes*, l'autre le *Rhésus*, se trouve terminée la grande édition d'Euripide, la seule qui fasse loi désormais pour la constitution du texte du poète. Commencée par Rod. Prinz, qui publia la *Médée* en 1878, l'*Alceste* en 1879, l'*Hécube* en 1883, arrêtée par la mort de ce regretté savant, cette édition ne fut reprise qu'après un intervalle de quinze ans. En 1898, M. Wecklein publiait l'*Electre;* et l'une après l'autre, toutes les autres pièces d'Euripide ont, dès ce moment, été données sans interruption (1). Il a suffi de cinq ans au nouvel éditeur pour mener cette œuvre à

(1) Nous avons rendu compte dans cette Revue de tous les volumes de cette édition à mesure qu'ils paraissaient, cf. les nos du 31 déc. 1898, du 26 juin, 18 déc. 1899, du 3 juin 1900, du 13 mai 1901.

Digitized by Google

bonne fin. M. W. a même donné une nouvelle recension des trois tragédies publiées par le premier éditeur.

Nul n'était mieux désigné que M. W. pour reprendre l'œuvre commencée par Prinz. Il s'était fait de bonne heure une spécialité de l'étude des tragiques grecs. Il avait inauguré ces études par un ouvrage sur la critique de Sophocle, *Ars Sophoclis emendandi*, qui parut en 1869; peu après, en 1872, étaient publiés des *Studien zu Aeschylus*. Depuis cette époque, M. W. n'a cessé de s'occuper des tragiques. Il nous suffira de rappeler l'édition de Sophocle, publiée à Munich chez Lindauer; une double édition d'Eschyle, la première publiée en 1885 à Berlin, la seconde quelques années après à Athènes; enfin en 1888, une édition de l'*Orestie* publiée à Leipzig. Faut-il mentionner aussi les éditions de pièces seules, comme les *Perses* et le *Prométhée* d'Eschyle, la *Médée*, l'*Iphigénie en Tauride*, les *Bacchantes*, les *Héraclides*, etc. d'*Euripide* ? Pour cette présente édition d'Euripide, M. W. a eu communication des collations laissées par Prinz. Il faut rendre cette justice à Prinz qu'il avait collationné avec soin et compétence tous les manuscrits importants d'Euripide; il y avait là une somme considérable de travail tout prêt dont M. W. a profité. Cependant quelques changements étaient à faire; ainsi M. Vitelli avait démontré que le manuscrit désigné par la lettre P, c'est-à-dire le Palatinus 287 de la Vaticane, que Prinz avait considéré comme une des bases du texte, n'était pas issu du même archétype que L, c'est-à-dire le Laurentianus 32,2, mais n'était autre chose qu'une copie de ce dernier manuscrit. Bon nombre des manuscrits collationnés par Prinz, ont été étudiés de nouveau ; quelques autres manuscrits ont été découverts ainsi que des fragments sur papyrus. C'est avec tous ces secours que M. W. a pu constituer l'appareil critique qui fait le mérite durable de l'ouvrage (1). Tout le monde sait combien une édition critique répondant à toutes les exigences de la science, était nécessaire pour Euripide. Nous avons une édition de ce genre pour Eschyle; nous ne l'avons pas encore pour Sophocle. Mais nous possédons de ces deux poètes un manuscrit qui a une supériorité très marquée sur tous les autres, c'est le Laurentianus L. Or il a été fait de ce manuscrit deux reproductions phototypiques, l'une pour Eschyle, l'autre pour Sophocle. Nous avons donc aujourd'hui sous la main, dans nos bibliothèques, quelque chose qui est presque le manuscrit lui-même; nous pouvons le consulter tout à notre aise, sans nous déranger. Il en est tout autrement pour Euripide. Aucun des manuscrits du poète n'a la valeur du Laurentianus; c'est trois, quatre manuscrits au moins qu'il faudrait photographier. Le fera-t-

(1) Peut-être cependant trouvera-t-on que M. W. aurait pu conserver les *testimonia* dont Prinz avait enrichi ces éditions; ces *testimonia* ne sont pas si inutiles que le dit W.

Digitized by Google

on un jour ? Nous ne voulons pas désespérer. En attendant ce jour lointain peut-être, l'édition de M. W. nous donne un texte qui présente des garanties de certitude très suffisantes. L'appareil critique, s'il est la partie la plus importante d'une édition scientifique, n'est pas tout cependant. Depuis la Renaissance, nos textes grecs ont été, de la part des philologues, l'objet d'observations précieuses et de corrections souvent probantes. Ce travail de nos devanciers a fait faire aux textes classiques des progrès qu'il serait puéril de nier, si prévenu que l'on puisse être contre la critique verbale. Il est donc impossible de ne pas en tenir compte. Dans l'édition que nous donne M. Wecklein, ce relevé des conjectures a été fait avec une ampleur particulière (1). Les corrections les plus sûres ont été introduites dans le texte; les meilleures sont indiquées dans les notes au bas des pages; enfin les corrections, « minus probabiliores », mais encore très recommandables, se trouvent consignées à la fin de chacun des fascicules. Ces pages, en caractères très fins, qui suivent chaque pièce, sont pleines de choses intéressantes; elles nous montrent les progrès qu'a faits le texte d'Euripide depuis la Renaissance; souvent aussi elles nous aident à comprendre bon nombre de passages, dont le texte nous est parvenu manifestement altéré. Toutes les conjectures, citées par M. W. dans la liste des « minus probabiliores » méritaient-elles d'être tirées de l'oubli ? Assurément non. Mais on sait combien il est difficile de choisir en pareille matière; et tout en reconnaissant que les choix de M. W. auraient pu quelquefois être plus heureux, il faut remercier l'éditeur de la peine considérable qu'il a prise pour faire ce travail.

Au moment même où paraît le dernier fascicule de cette grande édition d'Euripide, M. W. toujours infatigable, publie une édition des *Sept Chefs*, d'Eschyle. Dans la préface, M. W. dit qu'il n'existe pas, pour cette pièce et pour les *Suppliantes*, d'édition avec notes en allemand, qu'il importe de combler cette lacune. Nous avons donc un double sujet de satisfaction, et par ce que M. W. nous donne, et par ce qu'il nous promet. La nouvelle édition est destinée aux classes. L'auteur a écarté tout ce qui concerne la critique du texte; il renvoie là-dessus à la grande édition d'Eschyle de 1885. Quant au commentaire, il est très instructif, trop développé peut-être pour une édition de classe. Dans l'introduction, nous relevons l'explication déjà proposée par M. W. d'après laquelle Etéocle doit paraître sur la scène, au vers 359, accompagné seulement de trois chefs thébains, les trois autres étant déjà au poste qui leur a été désigné, chacun à une des portes de la ville. Cette explication est-elle acceptable ? — Vers 369, l'espion dit que l'attaque des Argiens contre Thèbes a été suspendue, parce que les victimes ne donnent pas de bons présages; M. W.

1. M. W. avait déjà procédé ainsi pour l'édition d'Eschyle publiée à Berlin. On doit le féliciter d'avoir cette fois encore fait un travail si pénible.

Digitized by Google

pense que, par ce vers, Eschyle a réfuté d'avance la critique que, dans les *Phéniciennes*, Euripide fait de cette scène, en observant que le moment est mal choisi de réciter de longs discours, quand l'ennemi donne l'assaut à la ville. — Nous remarquons enfin que M. W. admet l'authenticité de la scène dernière, dans laquelle une action nouvelle commence par le refus fait par Antigone de se soumettre au décret des magistrats de Thèbes défendant d'ensevelir Polynice.

M. W. Inama a déjà donné une édition des *Perses* dans cette collection Loescher, à qui l'Italie doit un certain nombre de bons ouvrages. Il n'y a dans cette édition des *Perses* comme dans la présente édition des *Sept Chefs*, aucune prétention scientifique ; l'auteur est cependant au courant des travaux de la critique moderne ; de pareils livres sont très satisfaisants pour les classes. Je note qu'à la page IX, Polyphradmon est indiqué comme fils de Choerilos, tandis qu'à la page I, on lui donne pour père Phrynichos. Ce sont de ces négligences qui font mauvaise impression.

On sait le succès que l'édition de Sophocle par M. R. C. Jebb a obtenu, non pas seulement en Angleterre, mais dans tous les pays qui pratiquent le culte des lettres classiques. Cette édition, accompagnée d'un commentaire critique et éxégétique très développé, précédée de longues introductions, terminée par une suite d'appendices consacrés aux discussions critiques trop longues pour trouver place dans les notes, est assurément le meilleur secours dont nous disposions aujourd'hui pour l'intelligence de Sophocle. Il était naturel que, dans la patrie de l'auteur, on eût l'idée de faire entrer dans l'enseignement des classes, l'ouvrage qui est un des titres de gloire de la philologie anglaise. Pour cela, il fallait l'alléger un peu, en retrancher tout ce qui est controverse scientifique et discussion technique. M. Shuckburgh s'est chargé de ce travail ; il a procédé, à ce qu'il nous semble, avec tact et mesure. Nous regrettons qu'il ait fait disparaître de l'introduction le passage dans lequel M. Jebb explique pourquoi Créon va d'abord ensevelir Polynice, ce qui est assurément moins urgent que d'aller tirer Antigone de la tombe où elle se meurt. M. Jebb exprime l'opinion qu'ici c'est une raison littéraire qui a guidé le poète : après le récit de la mort d'Antigone et d'Hémon, l'émotion est portée au comble, le récit des funérailles de Polynice paraîtrait froid et oiseux ; il est nécessaire cependant que le spectateur sache que ces funérailles ont eu lieu, que satisfaction a été donnée à la loi divine ; d'où la nécessité d'intervertir les deux récits. Cette explication est très fine et très ingénieuse ; nous croyons qu'elle est juste et qu'elle a une portée générale ; nous croyons que cette scène fournit un argument sérieux à ceux qui pensent qu'au théâtre il y a des exigences qui obligent parfois à sacrifier la vérité à l'effet, à soumettre la réalité aux convenances dramatiques.

Albert MARTIN.

Digitized by Google

Le Royaume de Provence sous les Carolingiens (855-933), par René Poupardin.... — Paris, E. Bouillon, 1901. In-8° de xxxiv-472 pages. 131e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études.

Ce volume rentre dans la série des annales carolingiennes, dont la publication a été entreprise sous la direction du regretté M. A. Giry. Il y figurera avec honneur, car on y retrouve toutes les qualités de critique sévère et d'informations étendues, qui caractérisent la plupart des ouvrages parus dans cette collection.

Le sujet, il est à peine besoin de l'indiquer ici. M. Poupardin a pris son récit à partir du partage des possessions de l'empereur Lothaire entre ses deux fils cadets, Lothaire II et Charles (28 ou 29 septembre 855) : Charles eut la Provence avec Vienne, Lyon et Arles, mais son royaume eut une existence éphémère; lui mort en 870, ses biens se trouvèrent de nouveau séparés en deux parties, qui revinrent à ses frères l'empereur Louis II et Lothaire, roi de Lorraine. Charles le Chauve devait en hériter plus tard, mais sous ses faibles successeurs, le comte Boson sut profiter de la situation exceptionnelle qu'il avait acquise dans le Sud-Est de la France, pour reconstituer le royaume de Provence et s'en faire à Montaille proclamer le souverain (879). Son usurpation ne lui porta pas bonheur; vaincu par le comte d'Autun Richard le Justicier, qui commandait les troupes du roi Carloman et qui lui prit Vienne, il eut une fin lamentable (887). Cependant, son fils Louis lui succéda sous la tutelle de sa mère Ermengarde, fille de l'empereur Louis II et fut élu roi au commencement de 890. Le rôle qu'il exerça en Provence fut assez effacé, bien que l'on ait conservé de lui de nombreux diplômes. Il fut plus connu par ses expéditions malheureuses en Italie, qui lui valurent quelque temps la couronne impériale, mais aussi de sanglantes défaites et le supplice de l'aveuglement. Quand il mourut en 928, le royaume de Provence ne devait plus avoir de titulaire. Son fils Charles-Constantin, comte de Vienne, dut sans doute à sa bâtardise de ne pouvoir prendre le même titre : il conserva cependant une partie des États de son père, où son pouvoir fut extrêmement limité par l'influence de Hugues d'Arles, d'abord comte de Provence, puis roi d'Italie.

Le récit de tous ces événements était d'autant plus difficile à rédiger que les sources historiques provençales sont pour l'époque d'une remarquable pauvreté. Cette période correspond, en effet, aux invasions sarrasines et les textes diplomatiques sont des plus rares : ils manquent même complètement pour la province ecclésiastique d'Embrun. Quant aux sources narratives, elles font entièrement défaut : la Provence, le Lyonnais et le Viennois à l'époque carolingienne n'ont ni annales, ni chroniques. Il a donc fallu de longues investigations, pour essayer de reconstituer, sans de trop grandes lacunes, l'histoire du Sud-Est aux ixe et xe siècles.

Digitized by Google

M. Poupardin a joint à son ouvrage, qui est suivi d'un important chapitre sur les Sarrasins, leurs invasions en Provence au xe siècle et leur établissement au Frainet, il a joint, dis-je, un certain nombre d'appendices très utiles à consulter pour l'histoire des grandes familles comtales carolingiennes : à signaler surtout ceux qui sont relatifs aux comtes Girard sous Charles le Chauve, à Boson, mari d'Engeltrude, aux origines du roi Boson, à Richard le Justicier, père du roi Raoul, aux vicomtes de Vienne au xe siècle, etc. Il y en a cependant que j'aurais bien désiré voir figurer à côté des autres, c'est celui où M. P. aurait étudié, au moins sommairement, la diplomatique des rois de Provence et la façon dont ils ont daté leurs diplômes. Mais il a sans doute voulu réserver cette question pour le jour où il publiera le texte des diplômes eux-mêmes [1].

L.-H. Labande.

A. Beljame. **William Shakespeare. Othello.** Texte critique avec la traduction en regard. Paris. Hachette. 1902, LIV-332 pp.

On sait que le poète ne revit aucune des pièces publiées de son vivant. Après sa mort, ses camarades, les acteurs Heminge et Condell, donnèrent une édition complète de ses œuvres en un fort volume que les critiques appellent l'in-folio de 1623. M. Beljame attache à ce texte une importance exceptionnelle. On a, en effet, des raisons sérieuses de croire que ces premiers éditeurs possédaient, sinon les manuscrits mêmes du poète, au moins des copies authentiques. Malheureusement les imprimeurs de Londres, pauvres, sans crédit, suspects à la police, ne pouvaient amener un travail confié à leurs humbles presses au degré de perfection où étaient parvenus les imprimeurs d'Amsterdam ou de Venise. On eût dit qu'ils cherchaient à multiplier les risques d'erreur par leur fâcheuse habitude de dicter au compositeur la page à imprimer. Sans doute la ponctuation de l'in-folio est incertaine, la prose et les vers sont souvent confondus, l'attribution des couplets aux différents personnages ne respecte pas toujours la situation dramatique, mais des fautes pareilles se retrouvent dans tout le théâtre anglais de cette époque; peut-être sont-elles relativement plus rares dans le volume dont Heminge et Condell ont surveillé l'impression avec une conscience telle qu'entre deux exemplaires de la même édition on remarque des différences dues à des corrections faites au moment du tirage.

---

1. Rectifions une identification ;p. 199. note 2, l'abbaye de Notre-Dame de Gourdaigne au diocèse d'Uzès est l'abbaye de Gourdargues.

Digitized by Google

Pour *Othello* la tâche du critique est compliquée par l'existence d'un in-quarto paru en 1622, et imprimé probablement d'après une copie d'acteur. En combinant ces deux éditions, tout en conservant à l'in-folio sa supériorité, M. B. est parvenu à donner un texte très satisfaisant, sans risquer plus d'une seule conjecture. Pour comprendre l'esprit dans lequel ce travail a été entrepris, on nous permettra de citer un passage de l'Introduction où M. B. compare les différents textes de la pièce : « Dans cet examen, dit-il, je ne ferai entrer en rien ni la préférence littéraire ni les questions de goût. Sur ces questions il ne peut guère y avoir d'entente certaine entre plusieurs éditeurs; chaque éditeur même, pris individuellement, pourrait bien, à quelque intervalle de temps, n'être pas d'accord avec soi-même, tant ces impressions de style et de langue sont délicates et variables. » Et plus loin il ajoute : « Le danger sans doute est d'être trop esclave de ces vieilles impressions qui, n'ayant pas été revues par le poète lui-même, n'offrent qu'une garantie limitée. Mais, si on les abandonne trop facilement, le danger n'est-il pas plus grand encore, et sait-on jamais sur quel terrain on se trouve? » Il est presque inouï qu'un éditeur de Shakespeare fasse si rigoureusement abstraction de ses préférences littéraires. Nous avons eu à plusieurs reprises l'occasion de signaler dans cette *Revue* les fantaisies des savants anglais et allemands. Dès qu'il s'agit de Shakespeare, le respect que doit inspirer une œuvre d'art perd sa force. Chacun a un plan suivant lequel il faut restaurer le monument dont à peine quelques pierres ont bougé. On ajoute, on retranche, on transforme. Des mutilations barbares, des interpolations inattendues n'excitent aucune indignation et c'est le public qui se fait le complice ou plutôt qui devient la dupe de ces éditeurs coupables en applaudissant leurs corrections comme du Shakespeare authentique.

De la traduction nous n'avons rien à dire sinon qu'elle a été faite dans le même esprit scientifique. S'attachant à suivre le texte presque mot à mot, elle en reproduit les moindres contours avec une étonnante exactitude. Sans doute on peut rêver un autre procédé de traduction où les épithètes, les images, le style enfin de Shakespeare serait élégamment francisé, mais, dans ce cas, le traducteur devrait colorer l'original de ses préférences littéraires, et c'est justement le danger auquel échappe M. Beljame. C'est à de tels travaux, poursuivis avec l'admirable impartialité de la science, que nous devons de voir déjà, dans l'image traditionnelle de Shakespeare, déformée tantôt par les préjugés de Voltaire, tantôt par l'imprudente admiration des romantiques, une image plus simple, plus grande et plus vraie, transparaître et s'accuser.

Ch. Bastide.

Digitized by Google

Missions archéologiques françaises en Orient aux XVIIe et XVIIIe siècles. Documents publiés par Henri OMONT,... — *Paris, imp. nat.*, 1902 2 vol. in-4° de XVI-1237 pages. (Collection de documents inédits sur l'histoire de France.)

Avec la Renaissance et le goût des antiquités et des auteurs grecs, l'attention des bibliophiles et des érudits devait fatalement se tourner vers l'Orient pour tâcher de retrouver les vestiges des anciennes civilisations et de sauver ce qui restait des trésors de la littérature grecque.

Cependant, il fallut arriver jusqu'aux premières années du XVIIe siècle et attendre l'arrivée de Jacques-Auguste de Thou à la garde de la Bibliothèque du Roi, pour reconnaître les premières tentatives d'explorations scientifiques dans les pays soumis à la domination turque. C'est de Thou, en effet, qui eut le premier l'idée de mettre à profit le zèle de nos agents diplomatiques en Orient, pour enrichir les collections royales de manuscrits grecs, hébreux, syriaques, perses, etc.

Les acquisitions qu'il put faire par l'entremise d'Achille de Harlay, ambassadeur de France à Constantinople, témoignèrent qu'il était entré dans une voie excellente. Les successeurs immédiats de de Thou durent négliger pourtant cette source féconde et laisser le champ libre à des rivaux. L'illustre Peiresc fut un de ceux-ci et par ses relations avec les consuls et missionnaires français en Syrie, en Égypte et à Chypre, il augmenta sa belle bibliothèque de médailles, manuscrits, antiquités et curiosités naturelles.

Les explorations vraiment scientifiques commencèrent vers Louis XIV ; le cardinal Mazarin et le chancelier Seguier les inaugurèrent à leur profit, au milieu même des troubles de la Fronde. Le premier avait trouvé un excellent auxiliaire dans notre ambassadeur à Constantinople, Jean de la Haye, qui essaya de faire négocier avec les moines du Mont-Athos. Le P. Athanase Rhetor fut un agent précieux pour cette mission; en l'espace de dix ans, il procura à Mazarin et Seguier environ 300 manuscrits grecs. Colbert devait, avec son intelligence habituelle des choses, encourager lui aussi de tels voyages d'investigations. Dès 1667, il chargeait deux Français, MM. de Monceaux et Laisné, de recueillir en Orient des manuscrits et médailles pour la Bibliothèque du roi ; il leur fit dresser des instructions détaillées par le garde de cette Bibliothèque, Pierre de Carcavy. Les avantages qu'on retira de cette mission déterminèrent le ministre à en confier une nouvelle à un Dominicain allemand, le P. Wansleben (1671), qui avait déjà voyagé en Egypte. Celui-ci parcourut de nouveau l'Egypte, puis la Syrie, l'Asie-Mineure, les îles de l'Archipel, les environs de Constantinople; pendant quatre années, sa récolte en manuscrits et médailles fut extrêmement abondante.

Dans le même temps, nos ambassadeurs et consuls déployaient une

Digitized by Google

louable activité pour l'accroissement des richesses de la Bibliothèque royale; l'objectif principal des ambassadeurs français à Constantinople était double : pénétrer dans la Bibliothèque du Sultan au Sérail et explorer les couvents de l'Athos. Ils se heurtèrent à de nombreuses difficultés et s'ils finirent par obtenir la connaissance des manuscrits qui s'y trouvaient, ils éprouvèrent des désillusions sur leur valeur et leur nombre. En Egypte, des missionnaires dressaient la relation de leurs voyages; des consuls commençaient à dépouiller le pays des antiquités qu'ils expédiaient en France. L'un d'eux même eut le projet de faire transporter à Paris la colonne de Pompée près d'Alexandrie : les trop grands frais qui devaient en résulter ne permirent pas d'y donner suite.

La très active impulsion de l'abbé Jean-Paul Bignon, nommé bibliothécaire du roi en 1718, stimula encore davantage le zèle des représentants de la France en Orient : il réussit à en obtenir de fréquents envois de manuscrits et de médailles. Mais c'est surtout de la mission des abbés Sevin et Fourmont, tous deux membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, désignés par M. Bignon pour partir avec le nouvel ambassadeur à Constantinople, le marquis de Villeneuve (1728), qu'on devait retirer les plus grands profits. Sevin resta à Constantinople auprès de l'ambassadeur, multiplia les démarches, envoya partout à la recherche des manuscrits et livres rares, traça des instructions aux consuls et missionnaires, fit de très importantes acquisitions d'ouvrages grecs, syriaques, arméniens, hébreux, etc., nous même des relations avec le prince de Valachie, dont il aurait été heureux d'acheter les livres les plus précieux, fut enfin un véritable conquérant scientifique. Son compagnon de mission, Michel Fourmont, l'avait quitté pour la Grèce : il eut le regret de ne trouver aucun ouvrage digne d'entrer dans la Bibliothèque du roi ; par contre, il fit de nombreux relevés archéologiques avec l'aide de son neveu Claude-Louis Fourmont, entreprit des fouilles très importantes, notamment à Sparte, et forma un volumineux dossier d'inscriptions antiques. Le zèle qu'il déploya serait peut-être aujourd'hui jugé quelquefois inconsidéré : ses fouilles hâtives et ses démolitions plus ou moins méthodiques ont dû contribuer à la perte de monuments précieux. Mais il faut songer qu'il opérait en plein XVIIIe siècle, avec peu d'argent et beaucoup trop peu de temps.

L'abbé Bignon, qui après la mission Sevin-Fourmont, fit continuer ses heureuses explorations de l'Orient grec, fut aussi le premier qui mit à profit les facilités que nos religieux et commerçants venaient d'obtenir de pénétrer dans l'Inde et en Chine. Il procura à la Bibliothèque royale par ce moyen les premiers fonds de manuscrits hindous et de livres chinois.

Les documents relatifs à toutes ces missions et négociations et publiés par M. H. O. dans les deux volumes cités ci-dessus, sont des

Digitized by Google

plus curieux et des plus intéressants. Les lettres, relations et mémoires rédigés sur l'Egypte, la Grèce, le Mont-Athos, Constantinople, constituent de précieux éléments d'informations sur l'état de ces pays, en même temps qu'ils fournissent des détails circonstanciés sur les monuments antiques qu'on voyait encore aux XVIIe et XVIIIe siècles. A toute espèce de points de vue, ils méritaient donc d'être mis à jour. Il est à peine besoin d'ajouter qu'ils permettent de retracer l'histoire de plusieurs fonds très riches du cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale et d'établir la filiation de nombreux volumes, surtout de ce fonds grec, que M. Omont met en valeur avec tant de zèle et de science. Leur éditeur vient donc de s'acquérir de nouveaux titres de reconnaissance, non seulement de la part de ceux qui étudient la littérature grecque, mais encore des archéologues de l'antiquité et des historiens orientaux.

L.-H. LABANDE.

Les garnisons de la Barrière dans les Pays-Bas Autrichiens (1715-1782). Etude d'histoire politique et diplomatique par Eugène HUBERT, professeur à l'Université de Liège, Bruxelles, J. Lebègue, 1902, 399 p. 4°.

M. Eug. Habert est un de ceux qui, dans les vingt dernières années, ont le plus notablement enrichi la littérature historique sur les Pays-Bas autrichiens au XVIIIe siècle. Nous avons récemment eu l'occasion d'annoncer dans la Revue son mémoire sur *la Torture aux Pays-Bas autrichiens pendant le* XVIIIe *siècle* (1877) et son étude sur le *Voyage de l'empereur Joseph II dans les Pays-Bas en 1781* (1900). Ayant découvert naguère aux Archives de Bruxelles deux pièces de 1751, dans lesquelles de hauts fonctionnaires autrichiens, le baron de Keerle et le comte de Neny, exposaient les griefs multiples de l'administration entre les garnisons hollandaises établies sur les terres de la Maison d'Autriche, M. H. a eu la curiosité de continuer ses recherches dans cette direction nouvelle et a découvert peu à peu, soit dans la capitale même de la Belgique, aux dépôts de l'ancienne Chancellerie du Conseil privé, de la Secrétairerie d'Etat, soit aux Archives Royales de La Haye, soit dans les archives municipales de Namur, Tournay, Ypres, soit encore à Vienne, des dossiers restés inconnus à ses devanciers, Willequet, de Borgnet, Rahlenbeck, etc. Ceux-ci avaient traité principalement la question de la Barrière au point de vue des événements politiques et des incidents diplomatiques qui s'y rattachent, M. H. au contraire, tout en ne négligeant pas la question des origines, qui remonte à 1673, s'est attaché à nous faire connaître les résultats, généralement désagréables pour le gouvernement autrichien, de la présence des garnisaires étrangers dans les sept places de son territoire, que le traité du 16 novembre 1715 l'obligeait à y

Digitized by Google

recevoir, afin de protéger les terres d'Autriche contre l'invasion française. Ces désagréments étaient de nature variée et M. H. les expose d'une façon très impartiale, très lucide et avec abondance de détails caractéristiques empruntés aux dossiers réciproques de Bruxelles et de La Haye. En première ligne de leurs griefs, les magistrats des villes de la Barrière mettaient l'obligation de tolérer l'exercice du culte des garnisaires hérétiques et la présence de leurs aumôniers en vertu de l'article IX du traité, mais surtout ils protestaient contre la tolérance illégale, que les commandants de ces places accordaient à d'autres hérétiques, sujets autrichiens ou étrangers, qui n'étaient nullement protégés par la lettre ni par l'esprit de la convention [1]. Les Etats-Généraux des Provinces-Unies soutenaient d'ordinaire leurs représentants militaires dans ces querelles confessionnelles et lorsqu'on réclamait trop violemment auprès d'eux, de la part du gouvernement central des Pays-Bas [2], ils rappelaient aux archiducs qu'il y avait aussi des catholiques chez eux et menaçaient d'user de représailles ; cette manière d'agir ne laisse pas d'être le plus souvent efficace, mais on comprend qu'elle surexcitât les dévots qui voulaient également voir dans l'attitude des commandants hollandais vis-à-vis des processions, etc., un outrage calculé à leur zèle religieux. En matière de police, ils n'étaient guère moins odieux au clergé puisqu'ils refusaient de respecter l'absurde droit d'asile en faveur des déserteurs qu'une législation surannée accordait encore aux églises et aux couvents et que la rigueur des consignes militaires gênait naturellement les habitants de la cité. Ils l'étaient aussi parce qu'ils réclamaient le droit de chasse et de pêche, que dans certaines localités (à Tournai par exemple), les chanoines et les curés s'étaient réservés ; ils l'étaient, à meilleur droit, au gros du public parce qu'ils frappaient des taxes vexatoires, parce qu'ils faisaient, par leurs ouvriers militaires, une certaine concurrence aux corps de métiers [3], concurrence aussi aux aubergistes autochthones par leurs cantines et qu'ils pesaient lourdement sur les finances des villes par les logements militaires et toute une série d'autres mesures, plus ou moins gênantes, que l'auteur examine très en détail. Les rixes, les violences et les sévices ne manquaient pas non plus, comme on pense bien, entre civils et militaires, mais cependant les faits vraiment graves (meurtres, viols, etc.) semblent avoir été passablement rares dans ces centres de population où le bourgeois

1. Il était incontestablement irritant pour un gouvernement aussi catholique que celui des Pays-Bas, de voir se former ainsi contre son gré, sur son territoire, des communautés d'hérétiques, et de voir généralement ses plaintes à La Haye écartées sans longues discussions.

2. En plein XVIIIe siècle il refusait à ses sujets le droit de s'expatrier pour rester fidèles à leur foi (p. 71.)

3. De leur côté les officiers hollandais se plaignent naturellement qu'on « écorche le pauvre soldat ».

Digitized by Google

prenait évidemment quelque plaisir à faire endêver les soldats et où le militaire rendait volontiers la pareille aux civils. De tous les innombrables détails accumulés par M. H., se dégage pour nous l'impression générale de la grande débilité politique de ce gouvernement des Habsbourgs d'Autriche et celle aussi d'un certain obscurantisme intellectuel et moral dans les couches élevées, d'une soumission complète des masses à l'omnipotence cléricale qui ne craint pas d'user à l'occasion de moyens répréhensibles pour exciter les esprits [1]. On comprend donc parfaitement que la population tout entière ait applaudi quand, à la suite de nouveaux arrangements diplomatiques, les garnisons hollandaises évacuèrent en 1782 leurs places fortes, où elles laissèrent un peu agréable souvenir; mais on ne peut trop en vouloir non plus aux *Hoochmogende Staaten General* d'avoir secoué de temps à autre ces esprits réfractaires à tout progrès, pour leur faire faire, quoique bien à contre-cœur, quelques pas dans la voie de la tolérance obligatoire. En cela du moins, les garnisons de la Barrière, cette « institution néfaste pour la Belgique », ont eu quelque utilité pratique et M. Rahlenbeck n'avait pas si tort de le proclamer; mais M. H. a raison, lui aussi, d'accentuer que ces professeurs de tolérance eurent le verbe trop haut et la main trop lourde pour qu'on pût prendre le moindre plaisir à leurs leçons [2].

R.

E. Denis, **La Bohême depuis la Montagne Blanche,** t. I; **Le triomphe de l'Église. Le centralisme,** t. II; **La renaissance tchèque. Vers le fédéralisme,** 2 vol. in-8°, pp. 644 et 675. Paris, Leroux, 1903.

A la Montagne Blanche, la Bohême perd le reste d'indépendance qu'elle avait jusque-là conservé dans la monarchie autrichienne, elle devient, en fait, une province. Une réaction catholique impitoyable, prolongée pendant plus d'un demi-siècle, prépare le terrain pour la fusion politique complète, qui s'accomplit, sous Marie-Thérèse, par la centralisation administrative : la Bohême, à ce moment (1749) disparaît jusqu'au nom dans l'État autrichien, unitaire et d'apparences allemandes. De la nation tchèque qui, avant 1620, dominait le pays et gouvernait l'État, il ne subsiste que la foule anonyme des paysans, des artisans, des ouvriers, portant dans la servitude et sous l'oppres-

1. C'est un cas typique que celui du prédicant Dipeluis d'Anvers, accusé par le comte de Cobenzl de haute trahison pour avoir illuminé en l'honneur de la victoire de Leuthen par les Prussiens; on fait une longue enquête et il est prouvé que tout est mensonge et que tout provient du dire d'un P. Minime, qui doit avouer finalement qu'il ne sait rien et n'a rien vu (p. 264.)

2. P. 38, l. 9. lire Charles VI pour Charles II.

Digitized by Google

sion étrangère leur dur destin ; la Bohême a perdu ses « entraîneurs » (I, 87). — Vers 1775, quelques hommes, philologues, littérateurs ou simples patriotes, esprits curieux et cœurs « sensibles », commencent à s'intéresser à ce peuple qui meurt, et s'attachent, non point à le disputer à la mort — tant l'entreprise semblait alors vaine — mais à adoucir et à ennoblir sa fin, en lui rendant une langue et une littérature, pour lui ouvrir le trésor des idées nouvelles. Contre leur propre attente, ces hommes deviennent les « éveilleurs » de la nation ; aux linguistes et aux poètes succèdent les historiens, qui rendent ses titres au peuple tchèque, et dégagent du vague sentiment panslave des premiers « éveilleurs » la pure conscience tchèque ; l'union de l'élite intellectuelle et des masses populaires, condition nécessaire de la renaissance nationale, est scellée définitivement. 1848 marque, avec l'effondrement de l'ancien régime, la rentrée des Tchèques dans l'action politique, et depuis lors, la nation combat pour reconquérir son influence légitime et régler, suivant ce qu'elle tient pour son droit et son intérêt, les rapports de la Bohême avec la dynastie et avec la monarchie, c'est-à-dire l'ensemble des États des Habsbourgs. L'étude historique de M. Denis aboutit d'elle-même à une conclusion politique sur l'irritante et complexe « question d'Autriche ». C'est qu'en Autriche la politique est avant tout de l'histoire : le conflit d'intérêts des races diverses n'aurait jamais atteint le degré d'exaspération où nous le voyons parvenu sans les revendications et les rancunes historiques : entre Tchèques et Allemands, en Bohême et en Autriche, une entente est possible, mais entre la domination « historique » des Tchèques en Bohême et l'hégémonie « historique » des Allemands en Autriche, entre le droit d'État de la Bohême et la théorie des « pays ayant fait partie de la Confédération germanique [1] ? » Avec une clarté doublement méritoire dans un sujet si embrouillé, M. D. expose l'origine et l'évolution des programmes et des partis politiques et nationaux, en Bohême et dans toute l'Autriche ; il offre à son lecteur, — sous réserve des quelques corrections qu'appellent son point de vue spécialement bohême et ses sympathies tchèques, hautement proclamées, — tous les éléments d'une opinion fondée et raisonnée sur les affaires autrichiennes. Cette excellente histoire de la Bohême est aussi le meilleur livre que nous possédions sur la question d'Autriche.

La période de l'abaissement, puis du réveil national, la plus intéressante peut-être de l'histoire de la Bohême, en est à coup sûr la plus difficile à traiter. Impossible de se borner aux faits politiques : la Bohême politique, au XVIIe et au XVIIIe siècles, c'est une aristocratie

1. Un groupe de plus en plus nombreux parmi les Allemands d'Autriche revendique pour l'allemand le monopole de la situation de langue officielle en Cisleithanie, après séparation de la Dalmatie et de la Galicie, parce que le territoire ainsi délimité était jusqu'en 1866 partie de la Confédération germanique.

Digitized by Google

parasite, un gouvernement et une administration étrangers : le peuple tchèque, décapité par la réaction, a été rayé pour deux siècles du nombre des vivants. Et pourtant, c'est ses masses opprimées, gardiennes inconscientes d'un précieux dépôt, c'est les ouvriers de la renaissance littéraire qu'il faut connaître pour comprendre la Bohême vraie, d'alors et d'aujourd'hui ; c'est l'histoire de la société, des mœurs, des lettres, des idées qu'il faut posséder et exposer. M. D. s'est acquitté brillamment de cette tâche, montrant ainsi à nouveau cette universalité d'information à laquelle il doit son autorité jusqu'en Bohême. Ses chapitres sur la condition des paysans et des artisans ou sur le mouvement littéraire sont les plus intéressants, et, pour nous, les plus neufs : l'*État politique et social de la Bohême sous Léopold Ier*, par exemple, ou encore *Le Réveil national* (liv. I du second volume). En passant, il projette sur plus d'une question mêlée à l'histoire de la Bohême, mais d'intérêt général, une lumière nouvelle : il recueille et fait connaître les résultats du travail historique tchèque : le tableau de l'action des Jésuites en Bohême (I, 266-281), composé en grande partie sur des sources tchèques, est une contribution précieuse à l'histoire des méthodes de la compagnie ; le Waldstein que M. D. nous présente, d'après MM. Dvorsky et Pekar, diffère sensiblement du Wallenstein traditionnel. — L'exposition de ce livre fortement documenté est claire, presque toujours simple, alerte, animée. M. D. est pour l'histoire vivante ; les prétentions de « l'histoire dite scientifique » (I, 127) ne lui en imposent pas ; il fait à l'imagination sa part et lui donne ses droits. Il est attiré par le portrait, le tableau, l'analyse psychologique, et c'est tout profit pour le lecteur. Citons seulement le Ferdinand II du premier chapitre (I, 19-22), et, dans un autre genre, les quelques pages sur la noblesse féodale de Bohême (I, 168, 318-319 ; II, 184-187), qui sont un modèle de finesse et de pénétration : comment l'orgueil et l'intérêt de caste ont transformé en aristocratie bohême les descendants des aventuriers espagnols, italiens et wallons auxquels Ferdinand II avait distribué les dépouilles des grandes familles nationales, pourquoi ces usurpateurs étrangers sont devenus les tenants les plus fidèles du droit d'État bohême, il est impossible de mieux expliquer cette évolution décisive pour l'histoire de l'Autriche, en aussi peu de mots, avec plus de profondeur dans la pensée et de bonheur dans l'expression.

Par trois côtés surtout, M. Denis offre prise à la critique. — 1° Il lui arrive, pour faire vivre l'histoire, de la retoucher, légèrement et de très bonne foi. Son imagination, qu'il laisse volontiers courir, l'entraîne souvent trop loin. Plus d'un de ses portraits vaut plus par l'art que par la vérité : Leo Thun est noirci à l'excès (II, 269-282), et Bach trop blanchi (II, 338-339) ; de Joseph II, peut-on vraiment dire (I, 523-526) que son intelligence était « courte, superficielle et frivole » ? Dès que l'imagination s'emporte ainsi, le style change : il se tend, se bour-

Digitized by Google

soufle, devient emphatique, déclamatoire. On voit d'ailleurs l'historien faire effort aussitôt pour se ressaisir : s'il conteste qu'on puisse parler du libéralisme de Joseph II, immédiatement il se corrige lui-même (II, 548-529) ; s'il énumère les torts de Joseph envers le peuple tchèque, d'avance il a compté (I, 495-496) les services qui les compensent. Ses jugements balancés, qui laissent le lecteur sous une impression d'incertitude (I, 495-496, 523-6; II, 204-206, par exemple) montrent bien la volonté de se mettre en garde contre l'entraînement de ses sympathies. — 2° Ces sympathies, il les a, dans sa préface, loyalement déclarées : elles vont toutes aux Tchèques; il fait des vœux pour la cause de la Bohême. Il n'est donc pas indifférent, mais il veut être impartial, sans faiblesse pour ceux qu'il aime. Il dévoile, sans réticence et sans pitié, les erreurs de la politique tchèque : des hommes et des idées, il dit ce qu'il pense, avec des ménagements parfois dans la forme, toujours avec franchise : à preuve ses jugements sur Trojan (II, 241, presque identique à celui de Springer, qui n'est pas tendre pour les Tchèques, *Gesch. Oest.*, II, 174), sur Rieger (II, 253), sur les fautes des chefs tchèques en septembre, 1848, en 1867, en 1870 (II, 332, 499-501, 521). Il ne se croit pas tenu d'adorer l'idole du droit d'État, et ne cache pas aux Tchèques combien leur a nui leur attachement obstiné à ce programme suranné, et combien il aurait mieux valu substituer au droit historique le droit naturel, le droit moderne des peuples (II, 552-553). Est-ce pour racheter cette indépendance de jugement qu'il embrasse les rancunes et les passions de ses amis, et devient injuste pour leurs ennemis? Schmerling avait ses ridicules, mais il avait des qualités; Herbet était un doctrinaire étroit, mais aussi un orateur abondant et précis, et surtout un logicien redoutable; ni l'un ni l'autre n'avait une tâche facile : l'un et l'autre nous sont présentés en caricature (II, 427-428, 445, 517). Brestel manquait d'élégance, mais non de dignité simple et de courage. Giskra était un personnage peu recommandable : au procès Ofenheim, il eût mérité de figurer comme accusé; mais il n'y était que témoin, et l'on ne doit donc pas dire qu'il « finit en police correctionnelle » (II, 457). Peut-on voir autre chose que l'obsession des polémiques actuelles dans l'emploi, significatif par son anachronisme, du mot « pangermanisme » (I, 117, 124, 137, 379; II, 232), dans l'accusation portée (II, 249) contre les Allemands d'avoir, en 1848, voulu sacrifier l'Autriche à l'Allemagne — ce qui n'est vrai que d'une infime minorité —, dans les arrière-pensées de trahison vaguement prêtées à tous les partis allemands depuis 1860? Et comme, par ailleurs, M. D., redevenu historien, convient (II, 323) qu'en 1848 les Allemands ne voulaient pas de mal à l'Autriche, comme il parle (II, 346) de « l'alliance naturelle » des Tchèques et des Allemands, comme il reconnaît (II, 592) le loyalisme de l'ancienne gauche allemande, comme sa conclusion optimiste (II, 666 sqq.) exclut évidemment l'idée que les Allemands

Digitized by Google

de Bohême soient en majorité des pangermanistes, la clarté ordinaire de la pensée souffre de ces contradictions, et plus d'un lecteur s'en trouvera un peu désorienté. Et n'est-ce pas aussi faire une trop grande concession au point de vue tchèque, n'est-ce pas trop voir l'Autriche de Prague, que de faire découler toutes les difficultés actuelles de la monarchie de « la substitution d'un régime de centralisation au fédéralisme historique » ? (I, 458). Cette explication trop simpliste, qui néglige les influences auliques et catholiques, les chimères si longtemps caressées d'empire universel, donne-t-elle bien une idée juste de l'histoire de l'Autriche depuis cent cinquante ans ? — 3° Pour donner cette idée juste, M. Denis aurait dû encore mettre en bien plus vive lumière le fait capital de cette histoire depuis 1860 : le rôle joué, l'influence exercée par la Hongrie. Il indique à peine, en passant, un trait pourtant essentiel : la politique tchèque du droit d'État et de la résistance passive est une copie, due aux féodaux, de la politique hongroise de 1849 à 1865 ; et l'erreur des Tchèques a été de s'y obstiner, bien que leur situation historique et géographique fût toute différente de celle des Magyars. Il ne montre pas non plus assez clairement que, dans les crises de la politique intérieure autrichienne, en 1867, en 1871, et depuis 1895, c'est l'intervention de la Hongrie qui toujours a été décisive. Il y a là une situation qui dérive nécessairement du dualisme, et qui durera sans doute aussi longtemps que la lutte entre les Tchèques et les Allemands paralysera l'Autriche en face de la Hongrie. C'est une des données fondamentales de l'histoire contemporaine de l'Autriche et du problème autrichien en général, et elle a assez d'importance, même au point de vue spécialement tchèque, pour mériter d'être fortement soulignée.

Pour les noms propres tchèques, M. Denis a voulu adopter une transcription qui en rende fidèlement la prononciation. Mais est-ce bien la prononciation qui importe ici, et non plutôt l'orthographe ? et le système de M. D. ne complique-t-il pas les recherches, en obligeant le lecteur à restituer d'abord l'orthographe tchèque ? Les noms géographiques, par exemple — quand on les trouve dans nos atlas — y sont écrits à la tchèque : il nous faudra rechiffrer Budiéjovitse en Budéjovice, pour le découvrir sous Budweis. Pour le lecteur non spécialiste, le système n'a pas d'avantages ; pour celui qui est au courant du sujet, il a l'inconvénient de le dépayser et de le dérouter : il faut un instant de réflexion pour reconnaître Palacky dans Palatsky. D'ailleurs les transcriptions sont faites sans règle fixe : le *j* tchèque est rendu tantôt par *j*, tantôt par *i*, tantôt encore par *y* ; le *ch*, quelquefois par *kh*, plus souvent par *ch*, ce qui prête à confusion avec le *š* transcrit de même ; le *ř* parfois par *rj*, ce qui est logique, fréquemment par le *rz* polonais (où est alors l'avance ?) ; *u* par *u* ou par *ou*. Pourquoi, d'ailleurs, borner au tchèque cette orthographe phonétique ? M. D. a risqué Saat*z*, Lint*z*, Leitmeri*ts*, R*ou*mb*ou*rg, mais il a

Digitized by Google

reculé — heureusement — devant Tra*ou*tena*ou*. — Pour donner l'impression de la réalité, il emploie, dit-il, les termes géographiques tchèques ou allemands, selon que la majorité de la population est tchèque ou allemande : mais, outre que les noms allemands sont presque francisés par l'usage — ainsi Pilsen, que M. Denis ne réussira pas à remplacer par Plzein — et qu'ils se rencontrent à peu près seuls dans nos atlas, la règle est souvent violée aux dépens de l'allemand : les villes de la Bohême du Nord (1,365), celles de la Moravie, pour la plupart allemandes, sont fréquemment désignées par leurs noms tchèques. Dans ces conditions, n'eût-il pas mieux valu respecter des habitudes anciennes, et que M. D. depuis vingt-cinq ans qu'il y travaille, n'est pas parvenu à modifier ?

Si certaines parties du livre prêtent à la critique, si quelques jugements appellent une révision, ces réserves ne diminuent en rien le très grand mérite de ces deux volumes. Ils couronnent dignement l'histoire de la Bohême moderne dont la thèse de M. D. sur Jean Hus formait, il y a vingt-cinq ans, le commencement : travail considérable et jusqu'ici sans rival. L'autorité de l'historien a grandi à mesure qu'il avançait vers son but. Des recherches nouvelles pourront ébranler son édifice ; des documents deviendront accessibles — les mémoires de Schmerling ou de Rieger, par exemple — qui modifieront sans doute l'aspect de l'histoire contemporaine de la Bohême. M. Denis lui-même, dans sa préface, se défend d'avoir eu l'illusion de faire une œuvre définitive. L'œuvre qu'il a faite restera du moins comme un modèle de science et de conscience, de probité scientifique et de talent [1].

Louis Eisenmann.

---

1. Quelques remarques de détail. — T. I. 15, 53, 70, 121 : Béthlen Gábor ou Gábor tout court ; pourquoi ne pas dire Gabriel B? 106 — : Deák et les conservateurs hongrois ; expression un peu équivoque : D. n'est pas conservateur. — 294 : le texte cité de Bidermann n'est pas si affirmatif. — 304 : la traduction trop libre fausse le sens du texte cité. — 393-4 : le passage sur la Hongrie n'est pas tout à fait exact. — 401-2 : M. D. ne dit pas que la Pragmatique Sanction n'a pas le même caractère en Hongrie et dans les autres pays, contrat bilatéral d'un côté, acte unilatéral de la volonté souveraine de l'autre ; cependant, cette différence est à la base du dualisme. — 437 : Windischgrätz, lapsus pour Schwarzenberg. — T. II. 34 : le titre et la référence de l'ouvrage de Beidtel sont inexactement donnés : *Gesch. der öst. Staatsverwaltung*, II. 44. — 182 : Joseph, lapsus pour Etienne. — 249-50 : c'est la cour elle-même qui a fait les concessions à la Hongrie ; toute l'explication de M. D., trop simpliste, ne tient pas assez compte de la complexité de la situation. — 320 (cf. aussi 625) : M. D. intervertit le sens ordinaire des termes « autonomiste » et « fédéraliste ». — 325 : François Stadion, lapsus pour Rodolphe S. — 361 (cf. aussi 471) : droit d'Etat tchèque au lieu de *bohême* ; confusion qui a son origine en tchèque. — 424 : le rôle de Szécsen est prêté à Clam. — 430 : à en juger par leurs discours, leurs écrits et leurs actes, Perthaler était au contraire plus Allemand, et Lasser plus Autrichien. — 494 : l'histoire de la déclaration de guerre de l'Autriche en 1866 est tout autre. — 497 : le récit ne donne pas une idée

Digitized by Google

— L'Académie hongroise a fait traduire les trois volumes suivants : 1° Henri *Friedjung : Der Kampf um die Vorherrschaft in Deutschland* (*Harcz a német hegemoniáért*, par Junius, d'après la 5e édition allemande; Budapest, Académie, 1902. Tome I. — 392 pages). L'auteur y raconte les événements de 1859 à 1869, surtout la lutte entre l'Autriche et l'Allemagne. — 2° Robert *Southey* : *La Vie de Nelson* (*Nelson életrajza*, par A. Reményi. — 428 pages). L'ouvrage date de 1813 et, à ce que dit le traducteur, il ne manque dans la bibliothèque d'aucune famille anglaise. Pour le mettre à jour, M. Reményi a ajouté de nombreuses notes pour lesquelles il a utilisé les principaux ouvrages sur Nelson et sur les guerres maritimes en général (Chabaud-Arnault, Troude, Jurien de la Gravière et de nombreux travaux anglais). — 3° A. V. *Dicey* : *Introduction in the law of the Constitution*, 1885 (*Bevezetés az angol alkotmányjogba*, par Jean *Tarnai*. — 412 pages). Cet ouvrage dont une traduction française a paru en 1902, montrera aux lecteurs magyars la grande parenté de la vie constitutionnelle anglaise et de la leur. — J. K.

— M. F. Gyalui fait, depuis cette année, à la Faculté des Lettres de Kolozsvár un cours de bibliographie et de service de bibliothèques. Cet enseignement n'est pas encore organisé en Hongrie. Dans une brochure sur le but et les devoirs de cette science en Hongrie (*A Könyvtári tudományok célja és feladata Magyarországon*. Kolozsvár, 1903. — 25 pages). M. Gyalui passe en revue ce que les autres pays ont déjà fait dans ce domaine (il cite le cours de M. Ch. V. Langlois à la Sorbonne et celui de M. Martel à l'École des Chartes) et constate que la Hongrie quoiqu'elle possède de nombreuses bibliothèques — d'après la dernière statistique : 2250, dont 129 grandes bibliothèques, mais seulement 25 à 30 publiques — n'a pas encore bien organisé le service. Maintenant que le gouvernement a institué une Commission des Musées et des Bibliothèques, que le Musée national de Budapest consacre sa revue : *Magyar Könyvszemle* et son Annuaire : *Magyar Minerva* à cette cause, il espère que l'organisation méthodique s'étendra bientôt, de la capitale à la province où les réformes sont devenues urgentes. — J. K.

— *Publications scandinaves*. Ont paru à la librairie Gyldendal, à Copenhague les fascicules 15-19 de l'excellent *Dictionnaire anglo-dano-norvégien* de J. Brynildsen, revu par Joh. Magnussen, avec la prononciation figurée par Otto Jespersen. — A Christiania, 1902 (chez Jac. Dybwad), le premier fascicule, in-8° de 144 p., du deuxième volume des *Historiske Samlinger* éditées par le « Comité des sources de l'histoire de la Norvège ». Ce fascicule contient un certain nombre de documents pour l'histoire de la Norvège en 1814 recueillis par Ludwig Daae. Ce sont : le journal du capitaine, plus tard adjudant-général Ole Elias Holck; des lettres du curé Sœren Tybring sur la diète extraordinaire de 1814; le journal du curé, plus tard évêque, Dr. Jacob Neumann, sur cette même diète de 1814; des lettres de Christen Pram et de l'évêque J. N. Brun. Enfin un supplément aux

---

exacte de la différence du programme entre Belcredi et Beust. — 551 : les choses ne se sont pas passées si facilement en Hongrie en 1878; il y a eu une crise ministérielle, M. de Széll a donné sa démission. — 597 : la couronne reviendra à l'archiduc Otto avant ses fils. — 647 : le point de vue des socialistes dans la question des ordonnances est inexactement exposé : ils protestaient contre le principe du droit historique, pour le droit naturel, et contre le règlement par l'exécutif seul d'une question si importante. — 663 : Cracovie est encore représentée au Reichsrath par un socialiste. — 629-30 : dans le ministère de coalition est oublié le nom le plus significatif, celui de M. de Plener, chef de la gauche allemande.

Digitized by Google

lettres de J. Chr. Berg, publiées dans le premier volume de cette collection. — A signaler aussi la thèse de doctorat de M. Vilh. Grœnbech, *Études préliminaires à l'histoire de la phonétique turque* (Copenhague, Lehmann et Stage, 1902. In-8° de 121 p.) et le livre de M. Raphael Meyer, *Gerbertsagnet* (Copenhague, Det nordiske Forlag, 1902. In-8° de 170 p.). Dans ce dernier ouvrage l'auteur, après un rapide exposé de la civilisation au xe siècle, raconte la vie, puis la légende de ce Gerbert, qui fut le pape Sylvestre II, et la compare ensuite avec les légendes identiques, principalement celle de Faust. — L. P.

— Peu de mythes germaniques ont été plus discutés que le Ragnarok scandinave. Certains, le tenant pour une combinaison d'idées chrétiennes, le datent de l'époque des Vikings; d'autres, au contraire, y voient une conception originale qui remonterait aux premiers âges de la race : seulement, jusqu'à ce jour, personne ne lui avait consacré d'étude véritablement complète. C'est cette invraisemblable lacune que vient combler l'ouvrage de M. Axel Obrik (Om Ragnarok. Copenhague, Gad. 1902. In-8°, 135 p.), lequel me paraît ne devoir laisser qu'une bien maigre glane aux mythologues qui voudront encore s'occuper de cette question. M. A. Obrik, après avoir reconnu une à une toutes les sources, non seulement dans l'Edda, mais aussi celles que nous ont conservées les monuments runiques, et surtout dans la tradition, constate plusieurs groupes de croyances très différentes : si c'est, selon le Voluspa, le feu qui en un immense incendie doit anéantir le monde, ailleurs ce sont les flots, dit-on, qui engloutiront la terre ou bien un hiver extraordinairement long et rigoureux qui détruira tous les êtres — après quoi un monde nouveau renaîtra, meilleur sans doute que le premier. Les différents phénomènes, qui précéderont ou accompagneront le Ragnarok, sont alors passés successivement en revue : le soleil avalé par un monstre, les dieux luttant contre les géants, etc., etc. Or, tout cela, ce sont autant de croyances pour le moins aussi répandues chez les Celtes que chez les Scandinaves. M. A. Obrik, supposant, avec raison, que ces deux peuples voisins n'ont pas dû arriver fortuitement à un tel ensemble de conceptions si complètement identiques, estime qu'il a dû y avoir emprunt d'un peuple à l'autre, et que ce sont les Celtes qui, vers le début de notre ère, ont donné aux populations du Nord cette idée de la fin du monde. Je ne crois pas à un tel emprunt. A mon avis, les éléments du Ragnarok, se retrouvant chez nombre de Primitifs, ou bien viendraient d'une époque où Celtes et Scandinaves, alors des Primitifs aussi, vivaient encore sous la même tente, ou bien appartiendraient aux Celtes seuls, établis non seulement dans les régions qu'ils occupent de nos jours, mais un peu partout en Europe, voire dans les pays du Nord, où d'autres peuples, venant constituer une nouvelle nationalité, se sont plus tard superposés sur eux, ainsi qu'eux-mêmes l'ont dû faire sur les populations antérieures : dans un cas comme dans l'autre, l'identité fondamentale des croyances s'explique tout naturellement avec aussi les mille divergences de détails issus d'un développement ultérieur. C'est, du reste, une question qu'il est prématuré de vouloir résoudre. Il importe auparavant d'étudier les différents mythes de la fin du monde chez les autres races de l'humanité : ce sera l'objet d'une deuxième partie que nous promet M. A. Obrik et qu'il faut souhaiter de voir paraître bientôt — avec un index analytique alphabétique pour l'ouvrage entier. — Léon Pineau.

— C'est aussi une très importante contribution à l'étude de la mythologie scandinave que l'ouvrage de M. Friedrich Kauffmann sur le mythe de Balder (*Balder, Mythus und Sage nach ihren dichterischen und religiösen Elementen untersucht.*

Digitized by Google

In-8° de 308 p. Strassburg, K. Trübner, 1903. Pr. 9 M.). M. Fr. K., qui, dans sa préface, commence par rendre hommage aux mythologues d'Angleterre et de France — ce à quoi ses compatriotes ne nous ont guère habitués — passe en revue les différentes interprétations, quelques-unes saugrenues, qui jusqu'à ce jour ont été données de ce mythe et, les ayant toutes rejetées, après un examen très attentif et très minutieux des moindres détails, il s'efforce de prouver que nous n'avons là que l'expression symbolique d'un acte rituel commun non seulement à tous les peuples de race germanique, mais peut-être à tous les Aryens : puisque le thème s'en retrouve aussi bien dans l'Inde ancienne que chez les Persans. Et, rappelant combien c'est une coutume répandue dans les religions primitives que de charger un « élu » de toutes les fautes de la tribu ou de la nation, puis de le sacrifier aux dieux, dans les circonstances les plus graves cette victime de choix n'étant autre que le roi en personne, il estime que c'est précisément ce qui serait arrivé à Balder, les dieux n'agissant point autrement dans le Valhal que les hommes ici-bas. La démonstration de M. Fr. K., consciencieusement documentée, abonde en aperçus ingénieux. Sa conclusion est-elle inattaquable ? C'est autre chose. Pour ma part, je n'y puis souscrire. Ou, du moins, si je suis tout disposé à admettre que les divers incidents qui marquent la mort de Balder aient pu être imaginés à l'imitation du sacrifice d'un roi chez les anciens Germains, je persiste à croire que Balder lui-même est, non pas un prince de ce monde élevé au rang de divinité, mais un dieu solaire, comme le fut, à l'origine, Sigurd, à qui, du reste, il ressemble étrangement. Aussi bien, la mort de l'un et de l'autre pourrait avoir eu un motif identique, Loki, à qui Balder est sacrifié, me paraissant tout à fait répondre aux puissances infernales des Nibelungen. — Léon Pineau.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er mai 1903.

M. Philippe Berger, empêché d'assister à la séance, écrit qu'il a reçu du R. P. Delattre une coupe en plomb, couverte d'ornementations, qui porte une inscription bilingue, phénicienne et grecque. La partie phénicienne doit se lire *le Elim* « aux dieux » ou « au dieu ». La partie grecque est plus mutilée ; on y distingue pourtant les lettres φηαμ ou φηαμι, qui paraissent désigner soit celui qui a fait l'offrande, soit le dieu auquel elle était faite.

M. Paul Meyer rend compte du Congrès international des sciences historiques qui a récemment tenu des séances à Rome.

M. Louis Havet insiste snr l'importance qu'il y aurait à appuyer un des vœux émis par le Congrès, pour l'unification de la prononciation latine dans les différents pays. — M. Bouché-Leclercq indique dans quelles conditions ce vœu a été présenté. — MM. Boissier, Babelon, Heuzey et Joret présentent diverses observations.

L'Académie procède au remplacement de M. Gaston Paris, décédé, dans quatre commissions. Sont élus :

Commission de l'Histoire littéraire de la France : M. Noël Valois.
Commission des travaux littéraires : M. Senart.
Commission des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome : M. Emile Chatelain.
Prix de La Grange : M. Léopold Delisle.

M. Louis Havet étudie divers passages du discours de Cicéron *pro lege Manilia*, de l'*Aulularia* de Plaute (v. 437).

M. Emile Picot présente la *Bibliographie des travaux de Léopold Delisle*, par Paul Lacombe (Paris, 1903, in-8° ; 1889 articles) publié sur l'initiative des membres du Congrès international des bibliothécaires tenu à Paris en 1900. — M. Perrot, président, félicite M. Delisle au nom de l'Académie.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 18 mai — 1903

SCHRADER, Les inscriptions cunéiformes et l'Ancien Testament, 3e éd. — JEREMIAS, La lutte pour Babel et la Bible. — NAGEL, L'expédition de Sennachérib. — WREDE, La seconde épitre de Paul aux Thessaloniciens. — GOGUEL, La notion johannique de l'esprit. — FRANKLAND, Les anciens textes relatifs à l'eucharistie. — WEICKER, L'oiseau-âme dans l'art antique. — WILAMOWITZ, L'enseignement du grec. — BOOS, Histoire de Worms, IV. — Histoire de l'industrie de Mulhouse. — Élie HALÉVY, Thomas Hodgskin. — SAINÉAN, Les éléments orientaux en roumain. — GOURDON, Chansons de geste, 2e éd. — PLAN, Un texte non cité de La Fontaine. — La jolie fille de Bristow, p. QUINN. — Académie des Inscriptions.

Die Keilinschriften und das Alte Testament, von E. SCHRADER. Dritte Auflage, neu bearbeitet von H. ZIMMERN, und H. WINCKLER. I Hälfte. Berlin, Reuther, 1902 ; in-8, VI-342 pages.

A. JEREMIAS. **Im Kampfe um Babel und Bibel.** Leipzig, Hinrichs, 1903 ; in-8, 38 pages.

Der Zug des Sanherib gegen Jerusalem, nach den Quellen dargestellt von G. NAGEL. Leipzig, Hinrichs, 1902 ; in-8, VIII-123 pages.

L'ouvrage de M. E. Schrader avait été fort apprécié pour la sûreté de la méthode, l'abondance des informations et la modération des conclusions. Dans les premières éditions, l'auteur suivait l'ordre des écrits bibliques, indiquant, pour chaque récit ou détail, les rapprochements suggérés par la comparaison des textes cunéiformes déjà connus. Cette disposition, toute simple et naturelle, présentait certains avantages. On eût peut-être bien fait d'en retenir quelque chose. Dans la nouvelle édition, l'on a suivi un procédé tout différent : l'histoire et la géographie sont traitées séparément par M. Winckler dans une première partie ; M. Zimmern s'occupera, dans la seconde partie, de la religion et de la langue. Ce plan permet d'ouvrir au lecteur de plus larges horizons ; il n'est pas trop téméraire de penser qu'on l'a choisi surtout parce qu'il permet aux auteurs de développer leurs vues personnelles, non seulement sur le rapport de la Bible et de l'assyriologie, mais encore et premièrement, sur l'histoire, la religion, la littérature chaldéo-assyriennes, et sur l'histoire d'Israël. Du livre de M. Schrader il ne subsiste guère que le titre.

Digitized by Google

On ne peut que rendre hommage à l'érudition de M. Winckler et à l'originalité de ses conceptions. Ce qu'il nous donne est beaucoup moins une étude comparée des données bibliques et assyriologiques sur les objets qu'elles ont en commun dans le domaine de l'histoire, qu'un exposé distinct et complet de l'histoire des empires babylonien et assyrien, et de l'histoire d'Israël, le commentaire de la Bible restant plus ou moins à dégager de l'une et de l'autre. Les renseignements sont d'ailleurs aussi nombreux et précis qu'on peut le souhaiter. Mais on trouve, à côté de ces renseignements, surtout en ce qui regarde l'histoire biblique, une quantité d'hypothèses qui ne tendent à rien moins qu'à bouleverser les idées communément reçues parmi les exégètes critiques sur le caractère des documents qui constituent le fond primitif des Juges, de Samuel et même des Rois. M. Winckler est persuadé que l'astrologie mythique de Babylone est à la base de toutes les mythologies. Ce sont les mythes de cette même astrologie qui se présenteraient à nous dans les récits bibliques, de telle sorte que l'histoire d'Israël avant Saül ne serait pas seulement légendaire, mais mythique, et que l'histoire même des premiers rois serait presque entièrement recouverte par la mythologie. Il est possible que, dans la masse des conjectures ébauchées par l'imagination inépuisable du savant orientaliste, quelques-unes ou même plusieurs soient à retenir et que l'exégèse biblique doive en tirer profit. Dans l'ensemble, le système s'appuie sur des indices extrêmement fragiles, et il est même irréfutable, parce qu'on ne voit pas bien sur quoi il repose. Il est dit, par exemple, que les plus anciens dieux du panthéon babylonien étant la lune (père), le soleil (fils) et l'étoile du matin (Istar-Vénus), Saül correspond à la lune, Jonathas au soleil, David à l'été, Salomon à l'hiver, l'été et l'hiver étant les deux moitiés de Tammuz, l'époux d'Istar. Le successeur de David se serait appelé Iedidia et aurait été fils d'Abigaïl, Bethsabée étant Istar. Ces hypothèses et une infinité d'autres se suivent en forme de notes mises bout à bout. Tout le travail de M. W. a cette apparence; il sera utile à consulter, mais la lecture en est assez fatigante.

La brochure de M. Jeremias a un caractère polémique; elle est d'ailleurs écrite sur un ton modéré. L'auteur prend la défense de M. Delitzsch contre les critiques provoquées par sa conférence sur Babylone et la Bible (*Babel und Bibel*); il se fait aussi le champion de M. Winckler; et il soutient, après ces deux savants, l'existence d'un ancien monothéisme babylonien, doctrine ésotérique dont le rapport avec le monothéisme israélite n'est pas clairement défini. Si ce monothéisme chaldéen a existé, ce qui ne paraît pas encore bien prouvé, ce n'a pu être qu'une sorte de panthéisme, un système plus ou moins philosophique, nullement primitif, dont l'influence aurait été nulle sur le développement religieux d'Israël.

La dissertation de M. Nagel est conçue dans un esprit très conser-

Digitized by Google

vateur. L'auteur semble prendre à tâche de concilier, conformément à l'ancienne méthode apologétique, les récits bibliques entre eux et avec les documents assyriologiques. Le récit d'Is. XXXVI-XXXVII serait d'un contemporain de Sennachérib, et jouirait de la plus parfaite unité; II Rois, XVIII, 14-16, viendrait d'une autre source, mais ne serait pas à considérer comme un récit indépendant; ce serait une indication concernant le début d'une affaire dont Isaïe raconte la suite. Un critique sans parti-pris ne peut se défendre d'admettre que ce morceau a un caractère tout différent de son contexte; c'est une donnée purement historique, on pourrait dire la relation « laïque » d'un fait, tandis que le récit développé qui vient ensuite a un caractère religieux et représente une leçon morale à propos d'un événement dont le rédacteur semble déjà passablement éloigné. Et il ne semble pas que M. Nagel réussisse à prouver l'unité de cette relation « ecclésiastique ». Mais il paraît bien avoir raison de combattre ceux qui fondent sur ce document l'hypothèse d'une expédition de Sennachérib en Palestine, qui ne serait pas celle de l'an 701, et qui aurait eu lieu beaucoup plus tard, vers 683 ou 682.

Alfred Loisy.

Die Echtheit des zweiten Thessalonichersbriefs untersucht von W. Wrede. Leipzig, Hinrichs, 1903; in-8°, VIII-116 pages.

La notion johannique de l'esprit, par M. Goguel. Paris, Fischbacher, 1902; in-8°, 171 pages.

The early Eucharist, by W. B. Frankland. London, Clay, 1902; gr. in-8°, XII-132 pages.

Le plaidoyer de M. Wrede contre l'authenticité de la seconde Épître de Paul aux Thessaloniciens est conduit avec une sorte d'âpre subtilité qui ne satisfait pas toujours le lecteur. Qu'il y ait de grandes ressemblances de fond et de forme entre deux lettres écrites par la même personne, aux mêmes destinataires, et dans le même temps, on n'a pas lieu d'en être surpris. Que, dans le cas présent, ces affinités ne soient pas naturelles et trahissent une imitation réfléchie, c'est que M. W. ne semble pas avoir rendu évident. Le retour des mêmes pensées et des mêmes formes de langage n'est pas une preuve décisive contre l'authenticité. Un homme exempt de prétentions littéraires, qui suit, en écrivant, le cours habituel de ses réflexions et ne surveille pas son style, se répète inévitablement. Que conclure de ce que Paul, après avoir exprimé dans I Thess. III, 11-13, et dans II Thess. II, 15-16, un souhait dont le développement est d'ailleurs assez différent de part et d'autre, se reprend dans les deux Épîtres, en disant ensuite : « Du reste, mes frères », quand l'instruction ainsi introduite n'est pas la même ? On peut multiplier de pareils rappro-

Digitized by Google

chements sans qu'il soit possible d'en rien conclure. Un certain parallélisme dans la distribution générale des deux Épîtres et dans les sujets traités se comprend en toute hypothèse. Ce serait un cas d'imitation extraordinairement naturelle, sans vulgaire plagiat ni artifice d'adaptation. L'argument qui est, pour M. W., le principal, a grand besoin de s'appuyer sur celui qu'on a tiré de II Thess. II, 1-11. Ce passage est très ingénieusement discuté, ainsi que III, 17. Le docte commentateur pense que II, 2 et III, 17, s'expliquent seulement dans l'hypothèse d'une fraude littéraire ; et il est certain qu'ils peuvent très bien s'expliquer ainsi. Mais il n'est pas autrement démontré que Paul n'ait pu avoir à prémunir les Thessaloniciens contre une fausse lettre qui leur aurait été adressée sous son nom. Il faut avouer cependant que là est le point délicat de la question. Selon M. W., II, 2 se rapporterait à la première Épître, que l'auteur de la seconde présenterait, non comme apocryphe, mais comme ayant été mal interprétée; et ainsi la marque d'authenticité que fait valoir III, 17, trahirait, au contraire, l'artifice de la composition. Ce qui est dit, II, 4, de l'Antéchrist s'asseyant dans le temple de Dieu, serait un trait de tradition apocalyptique, reproduit par l'auteur, et qui ne supposerait pas l'existence du temple de Jérusalem dans le temps où l'Épître fut écrite.

Il est souvent question de « l'esprit » dans le quatrième Évangile, et la notion de l'esprit y est certainement fondamentale. On conçoit que M. Goguel ait voulu consacrer à cette notion une étude spéciale, suffisamment développée, pour déterminer les antécédents non chrétiens (hébraïsme, judaïsme, philonisme) et chrétiens (Jean-Baptiste, Jésus, la conception populaire dans les Synoptiques, les Actes et l'Apocalypse, la notion paulinienne) de la doctrine johannique, puis cette doctrine elle-même et ce que le quatrième Évangile entend par le monde de l'esprit et celui de la chair, l'action de l'esprit avant, pendant et depuis le ministère du Christ. Travail consciencieux et méthodique, suffisamment documenté. La conclusion générale, qui en indique le but dernier, est un peu vague et semble fort discutable : « C'est (la doctrine de l'Esprit) qui nous permettra d'être des penseurs rigoureux, ne reculant devant aucune des exigences de la critique philosophique, sans cesser pour cela d'être des hommes religieux, car notre foi et notre expérience religieuses ne dépendront, en aucune mesure, de faits et d'idées que la critique puisse atteindre. » Voilà qui est bientôt dit ; mais est-il possible qu'une doctrine quelconque échappe entièrement au contrôle de la critique, et que les faits et les idées dont dépend la foi, étant des faits et des idées, ne soient, en aucune façon, matière de philosophie ? On ne voit pas comment la « théologie du fait religieux de la foi » pourra être « rigoureusement scientifique » si son objet se dérobe entièrement à la science.

Digitized by Google

« La pensée de Jésus sur l'Esprit nous est fort mal connue, dit M. G. Nous ne sommes même pas en mesure de dire si cette notion a été un élément important de sa pensée ». Dans ces conditions, il est assez téméraire de mettre l'essence du christianisme dans la doctrine de l'Esprit. La question méritait d'être examinée plus à fond. C'est au moins un fait très significatif, que la plus ancienne tradition de l'Évangile se soit expliqué l'action messianique de Jésus par une pleine communication de l'Esprit divin. On comprend que le Christ lui-même ne se soit livré à aucune dissertation sur le sujet; mais les indices qu'on peut recueillir dans les Évangiles permettent sans doute d'affirmer que la tradition n'a pas simplement interprété le Christ, et qu'elle reflète directement sa pensée, bien que cette idée de l'Esprit communiqué soit subordonnée à celle de la filiation divine et qu'elle n'en épuise pas le contenu. Est-il bien exact de dire qu'il y a contradiction entre l'idée du baptême d'esprit et celle de la naissance surnaturelle? En lisant les récits de la naissance, on voit très bien qu'ils anticipent le baptême d'esprit, en le reportant au premier instant de l'existence de Jésus.

De même, la contradiction de M. G. trouve entre la conception johannique de l'incarnation et la christologie de Marc ou celle de Matthieu pourrait bien tenir à une interprétation défectueuse du quatrième Évangile. Jean opère, lui aussi, avec la notion de l'Esprit, et son Christ n'est pas précisément « le fils d'un Dieu, préexistant de toute éternité, qui s'incarne dans la personne historique de Jésus de Nazareth ». Si on l'entend bien, Jean veut dire que le Christ est né de Dieu en tant qu'il a reçu la plénitude d'esprit divin qui est dans le Verbe éternel, tout comme les chrétiens deviennent enfants de Dieu par le don de l'Esprit qu'ils reçoivent avec l'eau baptismale. Il est vrai que la descente de l'Esprit, dans le quatrième Évangile, est un signe pour Jean-Baptiste ; mais elle est aussi bien autre chose; et ici encore il suffit de lire attentivement le texte pour s'apercevoir que le Précurseur, par cela même qu'il a vu descendre l'Esprit, est constitué témoin de l'Incarnation. L'évangéliste ne conçoit pas simplement la vie de Jésus comme faisant suite à la préexistence éternelle du Verbe, mais comme dominée ou pénétrée par le Verbe-Esprit-Dieu, de façon à être la manifestation sensible de la lumière et de la vie éternelles. La notion de personne est à l'arrière-plan, et, bien que le Christ ne soit pas une personnalité distincte du Verbe, ce n'est pas sur cette conception de l'identité personnelle que Jean édifie sa christologie. On peut dire qu'il commente et traduit Marc, mais il n'a pas voulu le contredire et il ne le contredit pas.

Il ne semble pas non plus que M. G. ait bien saisi l'économie du symbolisme johannique. Ce n'est pas assez de retrouver dans l'eau et le sang que le coup de lance fait jaillir du côté du Christ un symbole de l'Esprit. L'eau et le sang figurent directement les sacrements chré-

Digitized by Google

tiens du baptême (discours à Nicodème) et de l'eucharistie (discours sur le pain de vie), par le moyen desquels le Christ glorifié communique son Esprit à ses fidèles. L'on méconnaît le principe fondamental du quatrième Évangile en supposant que l'action de l'Esprit doit être indépendante de tout élément sensible. La pneumatologie de Jean n'est pas plus docète que sa christologie, dont elle fait d'ailleurs partie; de même que le Verbe se manifestait et agissait par Jésus, l'Esprit se manifeste et agit dans la parole évangélique et les rites chrétiens. Pareillement, ce que le Christ johannique dit de son retour ne doit pas plus s'entendre du don de l'Esprit, à l'exclusion des apparitions du Sauveur ressuscité, que de ces apparitions à l'exclusion du don de l'Esprit; mais il faut l'entendre des deux à la fois, le retour par les apparitions figurant le retour par l'Esprit, ainsi qu'il résulte de l'apparition principale (Jean, xx, 22), où Jésus souffle sur ses disciples pour leur donner l'Esprit-Saint.

M. Frankland a voulu recueillir et commenter les anciens textes relatifs à l'eucharistie, depuis les récits de saint Paul et des Synoptiques, jusqu'à saint Irénée inclusivement. Le groupement des textes a son utilité. Le commentaire exigerait une finesse d'analyse et une dextérité de main qui suppléeraient au petit nombre et à la brièveté des témoignages. Celui que nous donne M. F. est le fruit d'une critique non moins circonspecte que bien informée. Si l'on admet que le récit de la dernière cène dans Marc est indépendant de Paul (I Cor. xi, 23-25), que Paul lui-même parle uniquement d'après une tradition historique, et que Luc a fait deux éditions de son Évangile qui ne laissent pas d'avoir la même signification, pour ce qui regarde la cène, bien qu'elles diffèrent sensiblement pour la rédaction, les obscurités que présente le témoignage du Nouveau Testament sont singulièrement réduites. Mais il est bien difficile de ne pas reconnaître, au moins chez Paul, une sorte d'interprétation de la donnée traditionnelle selon la théologie de l'Apôtre. Et l'on ne peut guère contester dans Marc une influence de Paul, qui s'accuse, pour ainsi dire, matériellement, en ce que les paroles de Marc, xiv, 24, semblent interpolées dans leur contexte; sans cette addition, le récit du second Évangile se trouve correspondre à la recension dite occidentale de Luc, en sorte que cette recension, qui serait primitive pour le troisième Évangile, dépendrait d'un proto-Marc ou du document qui est à la base du second Évangile. Dans ces textes plus anciens, le sens du rite semblerait attaché principalement à la fraction du pain, conformément à ce qu'on lit dans les Actes; mais l'idée de communion au Christ dans un acte commémoratif de sa mort s'y trouve déjà. Paul accentue la signification de la mort, en la présentant comme une expiation du péché; de ce point de vue, la coupe distribuée a autant de sens que le pain rompu. Que les prières eucharistiques de la *Didaché* soient des oraisons de dévotion, pour l'usage des

Digitized by Google

simples fidèles, il est permis d'en douter, comme on peut douter aussi que le chapitre VI de Jean représente un discours qui aurait été réellement prononcé par le Christ, en prévision de l'institution eucharistique, dans la synagogue de Capharnaüm. A diverses reprises M. F. fait allusion à l'hypothèse de M. Harnack sur les textes de Justin, où la mention du vin eucharistique aurait été ajoutée après coup; il semble s'exagérer la portée réelle de cette hypothèse, dans la pensée de son auteur, et il n'explique pas les particularités assez bizarres des textes qui sont en discussion. Quand Justin allègue l'emploi du pain et de la coupe d'eau dans les mystères de Mithra, il ne paraît aucunement songer à relever une différence avec le mystère chrétien. La conclusion générale de M. F., sur l'unité de la conception chrétienne primitive touchant l'eucharistie, est assurément très défendable, mais l'auteur ne semble pas avoir saisi et analyse le problème dans toute sa complexité.

Alfred Loisy.

Georg Weicker, **Der Seelenvogel in der alten Litteratur und Kunst.** Leipzig, Teubner, 1902. In-4°, pp. 1-218, avec 103 figures. Prix : 28 m.

M. Weicker est revenu dans ce livre sur sa dissertation de 1895 : *de Sirenibus quaestiones selectæ*. Il a étudié le sujet plus à fond et modifié, comme il nous en prévient lui-même, quelques-unes de ses opinions antérieures. L'ouvrage qui nous est présenté aujourd'hui se partage en deux parties distinctes, mais non indépendantes l'une de l'autre : dans la première, pp. 1-84, M. W. considère la sirène dans les croyances populaires et dans la littérature, dans la seconde il cherche sous quelles formes elle apparaît dans l'art. La thèse de M. W. est résumée par ce titre même de l'ouvrage. Pour lui, la sirène, c'est-à-dire l'oiseau à tête ou à buste d'homme est un « oiseau-âme » et représente originairement l'âme humaine. Une fois le type formé, et avec les progrès de l'art, les Grecs ont pu s'y tromper et ne chercher dans ce motif qu'un élément décoratif, mais leurs ancêtres y voyaient ce qui restait de l'homme après la mort, et quelque chose de cette croyance a persisté jusque dans les derniers temps du monde ancien. La théorie a l'avantage d'expliquer fort bien (p. 32) la barbe que portent souvent les sirènes archaïques : comme celles-ci sont l'âme figurée d'un mort quelconque, que ce mort soit un homme ou une femme, il n'y a pas de raison pour qu'elles n'aient pas été représentées avec une tête, tantôt masculine et tantôt féminine; seule une raison d'esthétique a pu faire prévaloir par la suite le type féminin. M. W. a eu seulement le tort d'exagérer une opinion vraie. Ainsi, p. 35, il admet, non seulement qu'Athena puisse avoir une « âme » ou sirène à son image, mais

Digitized by Google

que cette sirène puisse, le cas échéant, et sans qu'il soit besoin d'une indication supplémentaire, tenir lieu de la déesse. Pour étayer une théorie aussi aventureuse, il faudrait autre chose qu'une peinture de vase obscure et qu'on peut autrement interpréter [1]. Je louerai, par contre, le soin avec lequel il a étudié et classé les textes littéraires. La sirène y apparaît comme une conception purement grecque, où n'entre aucun élément étranger ou sémitique. Le nom même (p. 84) est hellénique (de σεῖρα, la corde) : il témoigne du pouvoir que l'imagination populaire attribuait aux âmes errantes, souvent malheureuses et vengeresses.

La seconde partie, qui se confond parfois avec la première, n'est pas étudiée avec moins de zèle, mais on sent, à la lire, et M. W. a eu la loyauté de nous en prévenir, que l'auteur connaît assez mal les musées et n'est pas un archéologue de profession. Pour ne prendre qu'un exemple, la sirène de la page 35 (fig. 15) n'est nullement casquée : M. W. a pris pour une coiffure l'une de ces taches dont les potiers corinthiens parsèment volontiers le champ. De même il accepte sans les discuter les théories aventureuses de Bœhlau et s'explique mal sur les rapports de la céramique chalcidienne avec la corinthienne et l'ionienne. Pour lui, et je ne doute pas qu'il ait raison, la représentation figurée de la sirène est d'origine égyptienne. Il écarte toute influence assyrienne et sémitique, et considère les protomes archaïques en forme d'oiseaux qu'on a trouvées sur toute la surface du monde antique comme des produits de l'art grec, primitif et ionien. De l'Asie-Mineure, il passe à Chalcis (p. 30), à Corinthe (p. 37), à la Béotie (p. 145) et à l'Attique (p. 153). Il étudie ensuite l'art hellénistique et oriental (p. 175), puis l'art italiote, dans lequel il distingue l'art étrusque et campanien (p. 184), la céramique (p. 197), enfin (p. 201), l'art romain. Peut-être la partie la plus utile de son livre est-elle la bibliographie, et surtout l'illustration, qui est généralement soignée et qui comprend d'assez nombreux monuments inédits, dont quelques-uns sont de tout premier ordre. Je signalerai parmi les plus intéressants un mastos corinthien du musée d'Athènes (fig. 8, p. 14), un vase étrusque du Louvre (fig. 11, p. 18), un anneau d'or du même musée (fig. 16, p. 43), une curieuse urne peinte de Gizeh (fig. 20, p. 80), une terre cuite de Dali au Louvre (fig. 22, p. 91), un bronze archaïque de Rhodes au British Museum (fig. 26, p. 98), une intaille ionienne du même musée (fig. 28, p. 99), une sirène de bronze de la collection Mundy (fig. 33, p. 102), un vase figuré de Rhodes au British

1. Il s'agit d'une amphore du Cabinet des Médailles (174, pp. 80-82, fig. 5-6 de mon catalogue). Héraklès n'est sûrement pas représenté sur la face en question, donc il n'y a pas de raison pour qu'Athena soit figurée à ses côtés. J'ai supposé que Thésée luttait contre le taureau de Marathon, dont l'oiseau, comme de Witte l'a cru, peut très bien être l'âme.

Digitized by Google

Museum (fig. 34, p. 103), une importante œnochoé de même provenance, conservée au même musée (fig. 38-39, p. 107), une amphore ionienne de Bonn (fig. 46, p. 120), une terre cuite de Londres (fig. 47, p. 122), une autre de Heidelberg (fig. 52, p. 124), un abraxas de Dresde (fig. 55, p. 129), un alabastron du Louvre (fig. 65, p. 142), une pyxis de Bonn (fig. 66-67, p. 143), une amphore géométrique de Thera, où il n'est pas sûr qu'un oiseau ne soit pas représenté (fig. 69-70, p. 143), une terre cuite béotienne de Bonn (fig. 73-74, p. 149), deux autres de même provenance au Musée du Louvre (fig. 75-76, p. 150), une coupe attique du British Museum (fig. 81, p. 160), une amphore campanienne de Berlin (fig. 94, p. 189), une attache d'anse « étrusque » (fig. 95, p. 190), un fragment de vase arétin du Musée de Boston (fig. 102, p. 203). Il faudrait ajouter à ces monuments inédits, dont je n'ai cité que les principaux, des reproductions nouvelles d'œuvres déjà connues, telles que la sirène du Musée de Gizeh (fig. 91, p. 181). La diligence avec laquelle M. Weicker a réuni ces matériaux mérite toute la reconnaissance des archéologues.

A. De Ridder.

U. von Wilamowitz-Möllendorff : **Der Unterricht im Griechischen** (Die Reform des höheren Schulwesens in Preussen, Halle s. S., 1902, pp. 157 et suiv.).

Un décret du 26 novembre 1900 a mis sur le même pied, en Prusse, le Gymnase, le *Realgymnasium*, et l'*Oberrealschule*. Cette innovation, et les remaniements de programmes qu'elle a entraînés, ont donné lieu à la publication d'un gros volume de 436 pages, composé d'articles de différents auteurs, et faisant, branche par branche, comme le commentaire historique de la réforme. M. de Wilamowitz s'est chargé du grec. Sa collaboration nous vaut une curieuse notice, où le régime auquel l'enseignement du grec doit son anémie, est finement analysé, et où ressortent d'une façon saisissante des constatations bonnes à faire connaître à tous et partout.

Je laisse de côté toute la première partie de l'article, qui nous montre les hésitations et les revirements de la règlementation officielle des études au siècle dernier, et j'aborde le passage capital, où M. de W. décrit et apprécie les « réalités » de l'enseignement du grec, entre 1800 et 1900.

D'abord, on n'avait pas vu que le gymnase est tout autre chose que l'université, et l'on y faisait faire trop de philologie. « Les éolismes et les dorismes étouffaient le bruit du combat des héros. » Les élèves voyaient fonctionner le van de la critique, mais le vanneur ne leur donnait pas à goûter les bons grains qu'il avait nettoyés.

Digitized by Google

Quelle grammaire donnait-on à étudier? Un arrangement moderne de règles et de divisions qui remontaient à la science alexandrine, mais qui s'étaient déformées en passant de manuel en manuel, depuis les professeurs de Rome et ceux de Byzance, jusqu'aux hellénistes du XVIe siècle. « Cette grammaire aurait fini par retrouver et suivre les traces de la bonne théorie antique, si la linguistique ne lui avait ouvert soudain de tout autres voies. »

En fait de syntaxe, on visait à enseigner le *grec classique*, quelque chose d'analogue au latin de Cicéron. Hérodote et Platon étaient heureusement tenus pour « classiques ». Sinon, la censure leur eût fait passer un bien mauvais quart d'heure. On cherchait dans les textes grecs cette rigueur logique de l'expression des pensées, que l'on trouvait dans les écrits des classiques romains, écrits élaborés d'après les prescriptions de la rhétorique. On voulait imposer au grec, bon gré mal gré, une syntaxe pareille à celle du latin, et l'on ne reculait pas même devant la « concordance des temps ». La correction logique paraissait être le πρότερον φύσει, pour parler comme Aristote. Quant au langage vivant et primesautier, celui que fait venir sur les lèvres le libre mouvement des impressions et du sentiment, il semblait plein d'imperfections. On le ramena au type dit correct, en supposant des anacoluthes, des ellipses, etc. On obtint ainsi un grec qui était facile à apprendre à cause de sa régularité, mais qui n'était qu'une fiction. Dans l'explication des écrivains, on s'attachait surtout à voir jusqu'à quel point s'y retrouvait la correction grammaticale. Jetez un coup d'œil sur les notes du *Thucydide* de Krüger, vous aurez l'impression que l'historien a écrit pour donner à l'élève l'occasion de s'informer de ses hardiesses et de ses fautes en fait de syntaxe. Le purisme de cet enseignement fit exclure Arrien de l'école, et il respecta Xénophon. « Que l'élève lût le récit de l'exploration et de la conquête du monde par Alexandre, ou celui des maraudages d'un officier au service d'un condottiere, cela importait peu... C'est une des aberrations les plus étranges que de donner à lire du Xénophon, c'est-à-dire un dilettante borné, que Platon et Aristote n'ont pas jugé digne même d'un seul mot de réfutation, et d'en donner à lire infiniment plus qu'on ne le fait pour les maîtres qu'il a essayé d'imiter ».

Certes, cet enseignement grammatical était excellent pour former des philologues. Il leur donnait une connaissance sûre de la langue, et une grande facilité pour lire le grec. Certes aussi, l'action éducatrice formelle du latin était renforcée par là. Mais, tout aussi incontestablement, le contenu des textes était négligé. Savoir écrire en grec n'était plus un moyen, c'était une fin. Il était inévitable, avec ce système, que l'on vint se buter à une grosse objection : « Si le grec, lui aussi, ne donne qu'une éducation essentiellement formelle, à côté du latin, il est superflu. » Enfin cette façon de traiter la langue grecque impliquait une erreur. C'était admettre comme ayant une valeur

Digitized by Google

absolue, des formes qui n'étaient que le produit artificiel d'une longue culture et la phase finale de toute une évolution. C'était oublier que le langage vraiment vivant, celui qui part du cœur, doit être analysé non par la logique, mais par la psychologie. Disséquer une phrase de Platon de façon à la ramener à des applications de formules grammaticales, c'est comme si l'on prétendait que le langage se compose des lettres de l'alphabet. Ce à quoi le grec doit servir, c'est à montrer un progrès allant du langage libre et pour ainsi dire improvisé, à la phrase stylisée par les préceptes de l'école. La syntaxe grecque ne doit pas être enseignée parallèlement à celle du latin (procédé appliqué magistralement par Madvig, qui se demandait toujours jusqu'à quel point l'attique correct se soumettait aux catégories logiques, maîtresses souveraines de la grammaire latine : propositions finales, conditionnelles, consécutives, etc.); la syntaxe grecque doit faire contraste avec la syntaxe latine. Ce résultat s'obtiendra si, au lieu de procéder à coup de règles, on s'attache à expliquer et à interpréter avec souplesse et exactitude le langage naturel et spontané, celui qui n'a point subi la contrainte d'un code de syntaxe au moment où il s'exprimait.

Ici, M. de W. dit un mot de la *version :* elle ne doit servir qu'à faire constater si l'élève a compris le texte qu'il lit. Du moment que la version vise plus haut, qu'elle se fait artiste, qu'elle prétend produire un effet identique à celui de l'original, elle devient un exercice étranger à l'étude du grec, quelque parti d'ailleurs que puisse en tirer un maître intelligent pour instruire et intéresser. L'élève qui voit pourquoi ceci peut être traduit et pas cela, a appris bien plus que s'il s'est approprié une certaine habileté à exprimer approximativement dans un allemand passable le sens d'un texte grec.

M. de W. parle ensuite de la réaction qui a suivi tous ces excès. Depuis vingt ans, les abus de philologie ont cessé. On ne fait plus d'éditions savantes à l'usage des élèves. Il y a toute une collection de textes publiés de façon à leur épargner la fatigue de la préparation. La grammaire s'est simplifiée, elle a rejeté tout ce qui ne se rencontre pas dans les auteurs expliqués. Les lexiques se sont faits plus sobres, petits et peu coûteux : « rempart solide contre la lecture à domicile ». Quel a été le résultat? La connaissance de la langue, et notamment celle de la grammaire manque aux jeunes gens à tel point qu'ils ne sont plus capables de lire du grec.

Après cet exposé plutôt navrant des dernières expériences faites par le gymnase, M. de Wilamowitz indique les tendances de la réforme de 1900-1901, qui est due en grande partie à son intervention. Il montre avec éloquence que la situation n'a rien de désespéré; que les modernes n'éprouvent d'horreur que pour le grec tel qu'il est enseigné; qu'ils sont pleins de sympathie, au contraire, pour l'Hellénisme que la science est occupée à découvrir, et que c'est cet Hellénisme qui

Digitized by Google

doit être évoqué dans l'éducation du gymnase. Mais l'espace me manque pour faire connaître ici les principes de la réforme. Peut être les extraits cités ci-dessus donneront-ils le goût de chercher ailleurs des renseignements sur un programme grandiose, qui ne restera pas un vain rêve, et qui déjà gagne de plus en plus d'adhérents. Il est en effet la mise en œuvre d'une idée féconde, et il a pour lui l'influence d'un esprit puissant, qui sait faire voir les choses de haut et de loin.

J. Bidez.

Geschichte der rheinischen Staedtekultur von ihren Anfaengen bis zur Gegenwart, mit besondrer Berücksichtigung der Stadt Worms, von Heinrich Boos. Vierter Theil, Berlin, Stargardt, 1901, VIII, 741 p. in-4°, illustr.

Nous avons parlé précédemment ici des deux premiers volumes du grand ouvrage de M. H. Boos sur l'histoire de la civilisation dans les cités rhénanes et spécialement à Worms [1]. Le troisième volume, qui raconte sans doute l'histoire du développement des forces matérielles et de l'influence politique de ces riches cités dans les derniers siècles du moyen âge, ne nous est malheureusement point parvenu. Le quatrième et dernier tome de ce splendide ouvrage, illustré par les gravures sur bois si originales de M. Joseph Sattler, embrasse l'histoire de Worms pendant les quatre siècles de l'histoire moderne; il débute par l'avènement de Jean de Dalberg à l'épiscopat, en 1482, et s'étend jusqu'à la proclamation du nouvel Empire allemand en 1871. C'est, en somme, le tableau de la décadence lente, mais irrémédiable; après les guerres contre les évêques, à la fin du xve et au début du xvie siècle, viennent les luttes contre François de Sickingen, la Réforme et la Contre-réformation sur les bords du Rhin, la guerre de Trente Ans, celles de la succession du Palatinat et de la succession d'Espagne, qui ruinent et dépeuplent la malheureuse cité et à un moment donné (1689) l'anéantissent presque tout entière sous les torches des soldats de Louis XIV. Si le xviiie siècle, dans son ensemble, est une période plutôt calme, les cités rhénanes, stagnantes désormais et comme éteintes, n'en profitent guère pour refleurir et l'ère de la Révolution, la *Franzosenzeit*, ne les tire d'abord de leur torpeur que pour les faire souffrir davantage. M. Boos raconte encore avec quelque détail l'arrivée des émigrés, l'invasion de 1792, les menées des commissaires de la Terreur, les exactions des agents du Directoire, l'ère napoléonienne [2]. A vrai dire, son récit s'arrête avec le traité de Vienne et ses

1. Cf. *Revue critique* du 28 juin 1897 et du 25 avril 1898.

2. M. B. n'est pas très sympathique, naturellement, aux agissements de la Révolution sur les bords du Rhin. Il reconnaît néanmoins que les populations rhénanes seraient devenues d'aussi bons Français que les Alsaciens, si la réunion avait duré un ou deux âges d'homme de plus.

Digitized by Google

annexes, dont les stipulations firent passer Worms, en 1816, à la Hesse grand-ducale. Depuis, Worms, comme les peuples heureux, n'a plus, pour ainsi dire, d'histoire, mais sa prospérité matérielle s'est notablement accrue. Grâce à la munificence de M. le baron Heyl de Hernsheim, le grand industriel et le député de la région, qui a fait les frais de ce coûteux et splendide ouvrage, grâce à l'érudition patiente de M. Boos, qui, durant de longues années, s'est appliqué à recueillir d'abord les matériaux du *Cartulaire de Worms*, puis à l'éditer, puis à en utiliser les documents dans ce vaste récit historique, accessible à tout lecteur un peu cultivé [1], les habitants de l'ancienne ville libre possèdent à l'heure actuelle une monographie scientifique et artistique de la cité hessoise que leur envieraient à bon droit bien des capitales de l'Europe [2].

R.

Henri-Charles Lea, **Histoire de l'Inquisition au moyen âge**, traduit sur l'exemplaire revu et corrigé de l'auteur par Salomon Reinach, de l'Institut. T. III. Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1902, V, 898 pp. in-18. Prix : 3 fr. 50.

Nous avons récemment parlé de la haute valeur scientifique du grand ouvrage de M. Lea, en rendant compte ici des deux premiers volumes de l'*Histoire de l'Inquisition au moyen âge* [3]; il est vraiment inutile d'insister encore une fois sur la conscience et la science qu'a mis l'auteur à cette œuvre qui restera pendant longtemps le tableau le plus exact et le plus détaillé de cette institution célèbre, « fruit monstrueux d'un zèle erroné, au service de la cupidité égoïste et de la soif du pouvoir », qui, pendant des siècles, « s'employa à étouffer les plus hautes aspirations des hommes et à stimuler leurs appétits les plus vils » (p. 786). Nous nous contenterons de remercier encore une fois M. Salomon Reinach d'avoir mis sous les yeux de ceux de nos compatriotes, qui n'étaient point à même de lire l'original, la traduction d'un livre, utile à étudier et à méditer aujourd'hui plus que jamais;

---

1. Il ne faut pas oublier, en jugeant l'ouvrage dans son ensemble, que c'est précisément dans ce but qu'il a été écrit, afin de servir de lecture *patriotique* et *instructive* aux *bourgeois* de Worms; mais précisément, puisque tel est le but indiqué par le protecteur de l'entreprise et visé par l'auteur, nous ne comprenons pas qu'ils aient choisi pour leurs quatre in-quartos ce type gothique épais (*Schwabacher Schrift*), qui fatigue les yeux au-delà de toute expression. Grâce à MM. Heyl de Hernsheim et Boos, nombre de jeunes Wormsois trop appliqués à scruter leurs origines, deviendront myopes.

2. P. 640, lire *Tugnot* pour *Tungot*. — P. 645, l. *Rudler* p. *Radler*. — P. 646. Il est faux de dire que les départements de la Roër, etc., réunis le 28 décembre 1797, l'aient été « par ordre de Napoléon. »

3. *Revue critique*, 28 avril 1902.

Digitized by Google

car il ne manque pas, de par le monde, de gens de toute robe — et même sans robe — qui, demain, s'ils le pouvaient, feraient flamber allègrement les bûchers pour se débarrasser des libres-penseurs et des hérétiques avérés du dehors et plus volontiers encore de tous ceux qu'ils sentent cachés au sein même de l'Église.

Le troisième volume de l'auteur américain nous introduit dans ce qu'il appelle les domaines particuliers de l'activité inquisitoriale. Il nous la montre s'exerçant contre les imprudents ou trop fidèles disciples du grand Saint d'Assise, contre les Franciscains spirituels, les Dolcinistes, les *Fraticelli*; il nous montre aussi comment l'Inquisition savait « travailler » au profit de la hiérarchie catholique ou de l'État contre les *hérésies politiques*, en étudiant le dramatique épisode de la lutte contre les *Stedinger* de l'Allemagne du nord, ou l'histoire de Cola di Rienzo et celle de Savonarole, en examinant en détail le procès des Templiers ou celui de Jeanne d'Arc. Il termine par l'étude des persécutions pour cause de magie et de sorcellerie, qui s'accentuant de plus en plus au xve siècle, sont un des legs les plus honteux faits par l'époque de la Renaissance à celle de la Réforme. Une table des matières très complète clôt ce dernier volume et facilite les recherches du lecteur pressé de retrouver un renseignement spécial dans ce vaste ouvrage, vrai monument d'un labeur scientifique énorme, accompli dans un esprit de tolérance philosophique dont les persécuteurs profitent bien plus encore que les persécutés [1].

R.

Société industrielle de Mulhouse. **Histoire documentaire de l'industrie de Mulhouse et de ses environs au xixe siècle.** Mulhouse, veuve Bader, 1902. In-4, t. I (x et 544 p.), t. II (545 à 1094 p.), 261 fig. et xlvi planches et cartes.

Au lieu des notices décennales qu'elle avait coutume de publier à l'occasion des expositions internationales parisiennes, la célèbre

---

1. Quelques détails notés à la lecture : P. 201, lire *Muntaner* pour *Mutaner*. — F. 214, l. *aus* p. *Raus*. — P. 225, l. *Dixmude* p. *Dixmunde*. — P. 366, *Mostaire*, dans l'archevêché de Mayence, doit être une faute d'impression; cette localité n'existe pas. — P. 520, l. *Richtsteig Landrechts* p. *Richstich Landrecht*. — P. 644, l. *Braunsberg* p. *Brauenserg*. — M. L. se trompe en appelant M. Diefenbach (1888) « le plus récent historiographe de la sorcellerie » puisqu'il y a eu depuis les deux ouvrages capitaux de M. J. Hansen, *Zauberwahn, Inquisition und Hexenprozess im Mittelalter* (1900) et *Quellen und Untersuchungen zur Geschichte des Zauberwahns im Mittelalter* (1901), où notre auteur aurait pu trouver des détails tout nouveaux sur Sprenger et le *Malleus maleficarum*. — P. 730 et suiv. il faut lire partout *Ietzer* au lieu de *Letzer*, et *Bolzhurst* pour *Bolshorst*. M. L. ne connait encore pas la plus récente littérature sur le procès des Dominicains de Berne (1507-1509), ni l'étude de M. l'abbé Paulus, ni celle de M. Rettig, ni le travail de M. R. Steck, professeur à l'Université de Berne, *Der Berner Jetzerprozess in neuer Beleuchtung* (Berne, 1902, in-8°), qui changeraient assez notablement la teneur de son récit, basé principalement sur celui de Murner.

Digitized by Google

Société industrielle de Mulhouse, dont la glorieuse histoire remonte à 1826, a eu l'excellente idée de faire écrire, par une armée de rapporteurs, la monographie industrielle de la ville depuis son annexion à la France (1798) jusqu'à nos jours. Le mérite de cette initiative revient à M. Meininger; le secrétaire de la rédaction, M. Aug. Thierry-Mieg, a coordonné les rapports partiels.

L'ouvrage s'ouvre par un résumé de l'histoire municipale de Mulhouse. On ne peut demander à ce chapitre de nous apporter du nouveau; il utilise cependant quelques notes inédites sur les incidents de l'occupation allemande en 1870-71. Ensuite viennent une série d'études sur les industries du coton, de la laine, de la soie, des papiers peints, des constructions mécaniques, de l'imprimerie, photographie, tannerie, meunerie, brasserie, du bâtiment, du chauffage et de l'éclairage. Chacune de ces études est accompagnée de renseignements chronologiques et statistiques, listes d'industriels, etc. Elles ne se limitent pas à Mulhouse et à ses faubourgs; elles s'étendent, non à toute la Haute-Alsace, mais aux vallées d'Altkirch, Massevaux, Thann, Wesserling, Guebwiller, Soultzmatt. Les derniers chapitres passent en revue les questions des voies de communication, du commerce et du régime douanier, enfin des institutions d'utilité publique. Il est peu d'exemples d'un ensemble aussi complet et aussi bien ordonné.

La place d'honneur y appartient naturellement à l'industrie mulhousienne par excellence, celle des toiles peintes [1]. Elle y existe depuis 1746. La première machine à imprimer fit son apparition à Wesserling dès 1803; elle a été perfectionnée depuis au point de pouvoir imprimer en seize couleurs [2]. Mais c'est surtout à la chimie que, depuis 1830, l'indiennerie mulhousienne est redevable de ses triomphes; en 1874, Schützenberger et Lauth lui donnent l'alizarine synthétique, brevetée depuis 1868 [3].

C'est autour de cette industrie que se groupent les autres industries mulhousiennes. Nous venons de voir que l'industrie chimique, inaugurée par Kestner dès 1806 à Thann, a eu surtout pour objet de fournir à l'indienne ses couleurs. C'est pour lui fournir ses tissus que Mulhouse, éloignée de tout port de mer, est devenue cependant un centre cotonnier. Une filature mécanique s'installe à Wesserling dès 1802; on applique la machine à vapeur à la filature en 1812. Le métier mécanique à tisser apparaît en 1821; le métier à bras ne disparaîtra d'ailleurs qu'en 1875.

L'existence d'un outillage spécial à l'impression des cotonnades, la

1. La première partie du rapport sur les toiles peintes (jusqu'en 1830) reproduit un ancien travail du Dr Penot, revu en 1868 par C. Kœchlin.

2. Au delà, on emploie encore le procédé d'impression à la main.

3. Elle emploie l'indigo artificiel depuis 1898.

Digitized by Google

présence d'une population ouvrière expérimentée ont donné naturellement naissance à l'industrie des papiers peints, auxquels on applique en 1827 le rouleau à imprimer les toiles, et en 1847 la machine à vapeur. C'est pour servir la double industrie des toiles et des papiers peints que se développe la gravure des rouleaux. De même c'est l'essor des industries textiles qui crée l'industrie des constructions mécaniques, aujourd'hui l'une des principales richesses de la cité alsacienne. — Ajoutez à ces industries la lithographie et la photographie, vous aurez un tableau complet de l'activité mulhousienne.

Les phases de cette histoire sont aisées à démêler. Étouffant dans son étroit corset douanier, la république de Mulhouse vit le salut économique dans l'union avec la France. L'annexion de 1798 lui ouvrit un immense marché, que les victoires impériales allaient encore élargir. C'est pendant la période du blocus que se posent les fondements de la grandeur mulhousienne. Lors de la révolution douanière de 1860, l'industrie cotonnière de Mulhouse a déjà une vitalité assez puissante pour que la concurrence anglaise l'excite au lieu de l'abattre. Une crise plus redoutable fut celle de 1871. Brusquement séparée de son marché séculaire [1], elle rencontre sur le marché allemand des concurrents acharnés à défendre leurs positions.

Pour résister à cette cause de ruine, il a fallu que Mulhouse fît de prodigieux efforts. Elle a été servie, dès le temps français, par le développement des voies de communication. Les auteurs du livre, en publiant des reproductions phototypes de la carte de Cassini et de la dernière carte de l'état-major français, ont mis ce fait en lumière. Cette question était essentielle pour une ville qui est éloignée des gisements houillers, et qui n'est même pas dans le voisinage immédiat des forces hydrauliques. L'Ill canalisé, le canal du Rhône au Rhin, les chemins de fer, en dernier lieu le percement du Gothard, ont fait du petit groupe de moulins (*Mülnhusen*), perdu dans la plaine, un carrefour de routes. Ils ont fourni à l'industrie mulhousienne ce qui lui manquait : la houille lorraine; aujourd'hui, la progression des houilles apportées par rail semble avoir atteint son maximum; la courbe des houilles apportées par canal tend à la rejoindre. — Ajoutons que le réseau de tramways qui amène à Mulhouse les produits de ferme de la campagne et les ouvriers de la banlieue y réalisent le type, si bien dénommé par M. Vandervelde, de « ville tentaculaire ».

Le secret de la vitalité mulhousienne est dans sa population laborieuse, énergique, intelligente. Sans transition, la petite république à demi-suissse est devenue partie intégrante de la république française; elle a toujours respiré l'air de la liberté. Elle a trouvé chez elle, dans

1. Elle ne conserve de rapports avec lui que grâce aux usines que les industriels mulhousiens créent en deçà de la nouvelle frontière.

Digitized by Google

un petit nombre de familles célèbres, des chefs dignes de la conduire. Ajoutons que ces chefs, les Dollfus, les Mieg, les Kestner, les Kœchlin, n'ont pas été seulement des esprits inventifs, des industriels aux combinaisons hardies, des négociants avisés; ils ont été des hommes. Quelques-uns d'entre eux furent, dans le monde, les premiers à faire cette découverte : à savoir que le plus mauvais calcul, pour un patron, n'est pas de bien payer ses ouvriers, de leur assurer un logement sain [1], de réduire leur journée de travail, de ménager les forces de la femme et de l'enfant.

Il faut donc remercier hautement la Société industrielle d'avoir entrepris cette belle publication. Elle s'adresse non seulement à tous ceux qui s'intéressent à l'Alsace, mais aussi tous ceux qu'intéresse l'évolution économique et sociale du siècle dernier.

L'illustration de ces deux volumes a été confiée à la grande maison Braun, Clément et Cie, de Dornach. Elle a vraiment une valeur documentaire. Vues de monuments (quelques-uns disparus, par exemple l'ancienne église Saint-Étienne), vues d'usines autrefois et aujourd'hui, intérieurs d'ateliers, cartes et plans, il n'y a rien là qui ressemble à une imagerie de fantaisie, rien qui ne serve à éclairer le texte.

Henri HAUSER.

Thomas Hodgskin (1787-1869) par Elie HALÉVY, 1 vol. in-18, 1.219 p. Société nouvelle de librairie et d'édition, 1903.

M. et Mme S. Webbs, dans leur histoire du *Trade-Unionism*, ont appelé K. Marx « le disciple illustre de Thomas Hodgskin ». Mais, fait observer avec raison M. E. Halévy, Marx a eu tant de maîtres et si divers qu'il est intéressant de savoir ce qu'il doit à chacun, et notamment à Hodgskin que Marx n'a cité que trois fois. La tâche n'est pas facile. L'œuvre de l'auteur du *Capital* a eu certainement des sources très nombreuses. A. Menger a insisté surtout sur les sources anglaises, notamment Godwin, Ch. Hall, Thomson. M. Andler, dans son Commentaire du *Manifeste Communiste*, a voulu mettre en relief les influences françaises. Il est curieux qu'à mesure que l'autorité de Marx s'affaiblit sous l'effort critique des économistes et des socialistes eux-mêmes éclairés par les faits, les travaux sur la genèse historique de son système se multiplient. Il en est souvent ainsi des dogmes qui finissent. En tout cas M. Halévy était bien préparé par

1. L'entreprise fameuse des « cités ouvrières » n'a pas donné tous les résultats espérés. 1243 maisons ont été bâties (et payées) en 46 ans; mais 24 pour 100 des ouvriers-propriétaires ont revendu leur maison à des tiers.

Digitized by Google

ses vastes études sur le XIXe siècle Anglais [1] pour élucider le côté de la question auquel il s'est attaché. Son héros a laissé peu de traces dans l'histoire contemporaine. Après un moment de notoriété et même de popularité dans les milieux ouvriers, il a disparu dans l'obscurité de collaborations anonymes à des périodiques surtout économiques. Dans l'intervalle il avait publié des écrits dont les socialistes d'avant 1830 se sont occupés et inspirés. Cependant ses lettres à F. Place qui contiennent le plus d'idées nouvelles (1817-1823) sont restées inédites jusqu'à leur publication par fragments dans le volume de M. H., et si elles ont exercé une influence, cela n'a pu être qu'une influence indirecte, par l'intermédiaire de Place, très lié lui-même avec le milieu radical et mêlé au mouvement ouvrier. Ces lettres valaient bien la peine d'être mises au jour, et M. H. a rendu un vrai service à l'histoire du socialisme en les tirant des *Papiers de F. Place* déposés au *British Museum*. Hodgskin s'y montre très opposé à toute intervention législative, parce que pour lui toute loi positive est non seulement inutile, mais forcément injuste, devant fatalement favoriser la propriété qui par elle-même est improductive et léser le travail qui seul est producteur de toute richesse. Là est le point de départ du *socialisme* de Hodgskin et M. H. le met bien en relief. « C'est le travail humain qui rend un sol quelconque productif, écrit Hodgskin en contredisant Ricardo, et c'est en conséquence du fait que les propriétaires fonciers ont originellement monopolisé le travail de leurs esclaves qu'une rente se paie aujourd'hui en Europe. » C'est là une idée que Hodgskin répète et développe à satiété, en l'opposant à l'optimisme des économistes de l'école anglaise d'alors. Mais d'autres l'ont également trouvée et répétée, notamment Enfantin et les écrivains du *Producteur*. Il est difficile de démêler dans ce concert quelles influences ont été prépondérantes sur les écrivains postérieurs qui ont fait de la condamnation de la rente l'A. B. C. du socialisme. En tout cas il est bon de chercher à éclaircir les origines d'un mouvement qui a entraîné, même par ses erreurs, tant de conséquences sociales et politiques. A ce point de vue M. H. donne une analyse précise et intéressante des différents écrits de Hodgskin, notamment « *la Défense du travail* (1825) » et « l'*Economie politique populaire* (1827) », où l'auteur déploie de remarquables qualités de dialecticien. Après avoir retracé brièvement la biographie de son héros devenu bien obscur depuis 1832 jusqu'en 1867 (époque de sa mort), M. Halévy, dans une intéressante conclusion, juge, non sans quelque subtilité dans la terminologie, quelques-unes des idées mères de Hodgskin et montre comment sur certains points Marx s'est inspiré de lui, et sur d'autres, séparé, tout en restant l'un et l'autre les interprètes « non

1. Voir son ouvrage encore inachevé sur la *Formation du Radicalisme philosophique*, 2 vol., 1901.

Digitized by Google

de la réalité économique actuelle, mais d'un idéal juridique préconçu » ; idéal juridique qui pourrait bien être lui-même gros d'injustices quand on veut le traduire en institutions sociales.

Eugène D'EICHTHAL.

— M. L. SAINÉAN donne un tirage à part (77 p.) des articles qu'il a publiés dans les tomes XXX et XXXI de la *Romania* sur *Les éléments orientaux en Roumain*. Ces articles ne sont eux-mêmes que le résumé des patientes recherches de l'auteur et des trois gros volumes écrits en roumain qu'il a fait paraître à Bucarest en 1900. M. S. y montre justement et d'après une saine méthode combien sont hasardeuses les théories soutenues naguère par M. Hasdeu et quelques autres sur des emprunts linguistiques remontant jusqu'aux anciennes invasions des Petchénègues, des Comans et des Tatars. En réalité la présence d'éléments osmanlis est encore à peine sensible dans la langue roumaine du XVIe siècle : c'est surtout du XVIIe et du XVIIIe qu'ils y datent. L'auteur a donné des listes très amples, et groupé ensuite les mots d'après les classes d'idées qu'ils représentent. Ces emprunts orientaux se rapportent à l'habitation, à l'alimentation, au costume, au commerce, bref à des idées essentiellement concrètes : cela prouve bien qu'il n'y a pas eu entre les deux races une véritable fusion intellectuelle, et ce sont là des considérations sémantiques fort intéressantes. — E. B.

— M. Georges GOURDON vient de donner chez Lemerre une deuxième édition de ses *Chansons de Geste*, poésies que l'Académie française avait très justement couronnées en 1902. On y trouvera une trentaine de pièces d'inégale importance, que l'auteur, s'inspirant un peu des procédés de Victor Hugo, a découpées très librement, mais non sans fidélité, dans la vieille « matière de France ». Ces vers sont de belle facture, à la fois forte et simple; ils méritent d'être lus pour eux-mêmes et aussi parce qu'ils nous parlent de la reine Berthe, de Roland, d'Ogier, de Girart de Roussillon. Ils sont donc très propres à donner quelque idée de notre passé épique à ceux qui ne peuvent pas l'étudier dans les textes. C'est là un moyen âge, mis évidemment à la portée des Français d'aujourd'hui, mais qui n'est cependant ni travesti, ni affadi : on y sent du souffle et quelque chose des fiers sentiments d'autrefois. — E. B.

— Dans une plaquette de 19 pages (Paris, Champion, 1903), publiée sous le titre de *Un texte non cité de La Fontaine*, M. Pierre-Paul PLAN soulève une assez intéressante question d'attribution littéraire. Ce texte, que Walckenaer et Brunet jadis, plus récemment M. Pauly et M. Ad. Regnier n'ont pas reconnu comme étant de La Fontaine, est la préface d'une anthologie en trois volumes publiée chez Pierre Le Petit en 1671, sous le nom de *Recueil de Poésies chrestiennes et diverses*. Cette préface a été attribuée jusqu'ici à MM. de Port-Royal, soit à Lancelot, soit à Nicole. M. P. la reproduit intégralement : par certains rapprochements, par des observations sur quelques détails de style, il cherche ensuite à établir qu'elle est bien de La Fontaine, que la « manière » de notre grand fabuliste s'y trahit en maint endroit. Son argumentation est assez solide et mérite, je crois, d'être prise en sérieuse considération. — E. B.

— Nous signalons l'excellente édition, par M. A. H. QUINN, professeur à l'Université de Pensylvanie, d'une comédie du XVIIe siècle (*The faire Maide of Bristow*, Philadelphie, 1902) dont l'auteur est inconnu. Jouée vers 1604 à la cour de Jacques Ier, cette pièce est contemporaine des meilleurs drames de Shakespeare.

Digitized by Google

On la croirait de quinze ans antérieure, tant le sujet en est invraisemblable et l'exécution médiocre. Elle ne paraît offrir qu'un intérêt historique. Tieck l'a pourtant jugée digne d'être traduite. — Ch. Bastide.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 mai 1903.

M. Philippe Berger présente la photographie du disque de plomb avec inscription bilingue dont il a annoncé la découverte. Les palmettes qui le décorent sont très élégantes. L'inscription est de bonne époque, presque archaïque ; elle paraît devoir se lire : « Au dieu Phéamios. » Le reste de ce petit texte est presque entièrement effacé. — M. Berger présente ensuite une nouvelle épitaphe de prêtresse trouvée par le R. P. Delattre. Elle porte : « Tombeau d'Ummastoret, fille d'Esmounamas, la prêtresse. » Elle a été trouvée en place, encastrée dans la pierre fermant l'entrée du sépulcre.

M. Salomon Reinach communique, au nom de M. Clerc, directeur du Musée de Marseille, un bas-relief découvert à Montsalier et appartenant à M. l'abbé Arnaud d'Agnel. Il représente un groupe de trois personnages et une tête humaine de grande dimension, posée sur une espèce de socle. Sur le socle sont gravées des lettres grecques qui ne donnent pas de sens ; M. Clerc suppose qu'on est en présence d'une sculpture et d'une inscription ligures.

M. le Dr Hamy annonce que la commission de la fondation Garnier a alloué : 6,000 francs à M. Dufour, pour terminer les recherches archéologiques commencées en 1901 dans le monument kmer de Bayôn, à Angkor ; — 15,000 francs à M. le capitaine Lenfant, attaché à la section technique des troupes coloniales au Ministère de la guerre, pour l'aider à accomplir une mission scientifique de la Binoué au Tchad par le Mayo-Kebbi, les lacs Toubouri et le Logone ; — enfin, 1,500 francs à M. le lieutenant Desplagnes, pour reprendre et continuer ses fouilles dans les tumulus de la région de Tombouctou.

M. Babelon communique un grand médaillon d'or de Constantin qui fait partie des collections de M. Carlos de Beistegui. Ce médaillon, qui donne à Constantin le titre *d'Invictus Constantinus Maximus Augustus*, et porte au revers la légende : *Felix adventus Augustorum nostrorum*, a été frappé pour commémorer la célèbre entrevue de Constantin et de Licinius, à Milan, en février 313. On sait que c'est dans cette conférence que fut proclamée pour la première fois la liberté des cultes.

M. Léopold Delisle propose, au nom de la Commission du concours des Antiquités nationales, d'augmenter le nombre des mentions à décerner. — Cette proposition est adoptée.

M. Salomon Reinach commente une inscription récemment découverte à Rome, qui fait connaître les exploits d'un cocher de cirque du temps de Domitien, Avilius Teres. L'inscription indique les noms et le pays d'origine des chevaux qui ont valu ses nombreuses victoires à Avilius. Presque tous ces chevaux sont africains ; quelques-uns sont grecs, gaulois ou espagnols. Dans d'autres documents de même genre, qui sont des « éloges » de cochers, ce sont toujours les chevaux africains qui sont les plus nombreux. Pas une seule fois il n'est question d'un cheval arabe. C'est que les Arabes, à l'époque de l'Empire romain, avaient des chameaux et non pas des chevaux, tandis que les habitants de l'Afrique du nord avaient les plus beaux chevaux du monde et ne possédaient pas de chameaux. Il faut descendre jusque vers l'an 1100 p. C. pour trouver dans un texte grec l'éloge d'un cheval arabe. Dans l'intervalle s'était produite l'invasion arabe dans l'Afrique du nord, qui reçut sans doute, à cette occasion, un grand nombre de chameaux, mais à laquelle les Arabes enlevèrent ses meilleurs chevaux ; désormais le cheval barbe, introduit en Syrie et en Arabie, y fera souche de la race arabe. C'est d'Afrique, et non d'Arabie, que les Egyptiens, les Grecs et peut-être les Assyriens ont tiré leurs meilleurs chevaux ; si le cheval grec du Parthénon ressemble à la fois au cheval arabe et au cheval anglais, c'est qu'ils ont pour ancêtre commun le cheval barbe. Ce dernier est probablement un dérivé d'une des variétés de zèbres indigènes en Afrique et n'a rien à voir avec le cheval quaternaire européen, qui a donné les races communes de l'Europe et de l'Asie. L'hypothèse de la provenance asiatique des chevaux de race noble est aussi dénuée de fondement que celle de l'origine asiatique des Aryens. — MM. Babelon, Pottier et Heuzey présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 25 mai — 1903

FINCK, La langue littéraire des Arméniens de Russie. — Fragments des poètes-philosophes grecs, p. DIELS. — Lucrèce-Munro, III, p. REYMOND. — Suremain, Mémoires sur la Suède. — Correspondance de Frédéric-Guillaume III et de la reine Louise avec Alexandre I, p. BAILLEU. — WEISE, Esthétique de la langue allemande. — Gœthe et Sternberg, Correspondance, p. SAUER. — K. FISCHER, Faust, III. — K. FRANCK. Un sculpteur de la cathédrale de Strasbourg. — HANQUET, Le moine Lambert. — BECKMAN, La politique orientale de l'empereur Sigismond. — GEROCK. Les Strasbourgeois en Franche-Comté. — SOL, Les archives des Oddi-Baglioni. — HUISMANN, La compagnie d'Ostende. — LUCIUS, Bonaparte et les églises protestantes. — St. MILLET, Souvenirs de la campagne d'Égypte. — BRUCHET, Le plébiscite occulte du Mont-Blanc. — WALTZ, Bibliographie de la ville de Colmar et Chronique de Colmar. — PELTZER, La valeur esthétique de la Chromatique de Gœthe. — LIERMANN, Les nouvelles écoles. — KERSTEN, Colloques d'Érasme. — THÉRET, La littérature du Berry. — PERNOT, En pays Turc. — Académie des inscriptions.

F. N. FINCK (unter Mitwirkung von St. Kanajeanz). **Lehrbuch der neuostarmenischen Litteratursprache,** 1902, Vagharschapat et Marburg, pet. in-4°, x-141 p.

M. Finck, qui s'est fait connaître par des publications distinguées relatives à la linguistique générale et aux langues letto-slaves et celtiques, s'est adonné depuis quelques années à l'étude de l'arménien; il a fondé une revue de philologie arménienne qui paraît en Allemagne et qui est rédigée presque tout entière dans les langues occidentales de l'Europe. Le présent ouvrage, qui sort des presses du couvent d'Etchmiadzin, est l'un des fruits du séjour prolongé qu'il a fait à Vagharschapat et à Tiflis. C'est une description très soignée et très exacte de la langue littéraire des Arméniens de Russie; la prononciation y est étudiée en détail; la syntaxe n'y est pas négligée; et cette grammaire sera la meilleure des introductions à l'étude des dialectes arméniens orientaux. Avec pleine raison, M. Finck s'est borné à la simple description et a évité toute explication historique : la grammaire descriptive et la grammaire historique sont choses distinctes et qu'il y a tout profit à ne pas emmêler; mais on reconnaît

Digitized by Google

partout dans son exposition le savant expert et renseigné, qui a réfléchi sur les problèmes de la linguistique et qui est au clair sur les idées générales.

La chrestomathie ne comprend que deux morceaux, dont le choix n'est pas très heureux. Évidemment préoccupé de donner des textes faciles, M. F. ne présente à son lecteur que les formes les moins idiomatiques; il semble préférable de jeter dès l'abord l'étudiant au cœur même de la langue, quitte à lui aplanir les difficultés par de nombreuses notes explicatives. Des deux morceaux en question, le premier est un extrait de l'*Histoire des Arméniens* de Palasanean, où est racontée l'invention de l'alphabet par Mesrob : il eût été bon de signaler d'un mot qu'il s'agit d'une légende, ou, pour mieux dire, d'une combinaison de deux légendes distinctes par l'historien moderne; il serait fâcheux qu'un lecteur naïf pût prendre ce récit pour de l'histoire. — D'ailleurs ces quelques pages suffisent à donner un premier aperçu du mécanisme de la langue, et c'est sans doute ce que l'auteur a eu en vue. Le livre ne peut qu'être recommandé aux personnes qui voudront étudier l'arménien moderne oriental, très différent comme on sait de l'arménien moderne occidental.

A. Meillet.

Poetarum graecorum fragmenta, auctore U. de Wilamowitz-Möllendorff, vol. III, fasc. I : **Poetarum Philosophorum fragmenta,** ed. H. Diels; Berolini ap. Weidmannos, 1901.

Parmi les collaborateurs des *Poetarum graecorum fragmenta*, ce n'est pas M. Diels, assurément, qui a eu la tâche la plus facile. On ne peut éditer les fragments des philosophes, notamment ceux de Xénophane, de Parménide et d'Empédocle, sans avoir exploré à peu près toutes les littératures grecque et latine. Déjà Platon et Aristote doivent être examinés en entier, et ce n'est pas en parcourant leurs écrits d'un coup d'œil rapide, que l'on réussira à apercevoir tout ce qu'ils ont pris aux œuvres de leurs devanciers. Pour la plupart des fragments, on se trouve devant une masse confuse de citations qui s'entrecroisent, souvent semblent se contredire, plus souvent encore sont employées à contre-sens ou paraphrasées sans le moindre souci d'exactitude histotorique ; qui, enfin, sont désespérément altérées par la longue série des intermédiaires qui nous les ont transmises. J'ai noté un fragment d'Empédocle (n° 17) qui est cité par pièces et morceaux dans dix-neuf auteurs, outre neuf endroits de Simplicius. Pour établir le texte du fragment 115 du même Empédocle, c'est-à-dire treize vers et demi, M. D. doit renvoyer à vingt-quatre passages d'auteurs grecs!

Parallèlement à ces citations, l'éditeur doit consulter une doxogra-

Digitized by Google

phie tout aussi touffue, et cependant indispensable, puisqu'elle dérive elle aussi des poèmes dont il faut rassembler les restes.

Enfin, *last not least*, si l'on veut refaire le texte de ces fragments difficiles, altérés, mutilés, enveloppés d'un triple voile de ténèbres, on ne peut se dispenser de consulter une description complète et minutieuse de la tradition manuscrite des auteurs chez qui les fragments ont été conservés. Mais où trouver cette description? où sont les bonnes éditions critiques des principaux auteurs grecs? Pour les classiques, tout est encore à faire. Éditer Platon est une tâche si difficile, que les deux tentatives les plus récentes ont échoué piteusement. Et Plutarque, Galien, Clément d'Alexandrie, Diogène Laërce, la *Préparation évangélique* d'Eusèbe, Stobée, sont-ils mieux traités? De tant d'éditions, depuis longtemps promises et commencées, qu'a-t-on vu paraître? Les deux premiers tiers de Stobée, et encore ce torse menace-t-il de demeurer inachevé! Les difficultés rencontrées de ce côté par M. D. ont été telles que, dans son recueil des fragments des Présocratiques [1], récemment paru, il a renoncé à faire une édition critique. Les exigences de la science ont augmenté démesurément, depuis le temps où l'on se fiait à un seul manuscrit, et où l'on dressait un apparat critique « en prenant son café de l'après-midi [2]. » Les exigences de la science ont augmenté, et les facilités de travail, le nombre et surtout les loisirs des travailleurs n'ont pas augmenté dans la même mesure. Notre époque saura-t-elle faire les sacrifices nécessaires pour arriver à la connaissance scientifique des origines de sa culture? On se sent pris de doutes et de mélancolie, en voyant un savant tel que M. D. renoncer, faute d'avoir été secondé, à une tâche qu'il eût admirablement remplie. Félicitons-nous d'autant plus de l'abnégation avec laquelle il s'est imposé de nous donner, en dépit de tout, au moins les fragments des philosophes poètes.

Voici la liste des auteurs que le plan de la collection a fait ranger dans le lot de M. Diels : Thalès, Cléostrate de Ténédos (tous deux représentant, avec leurs ἀστρολογίαι en hexamètres, les études astronomiques dont la philosophie ionienne est issue), Xénophane, Parménide, Empédocle (Περὶ φύσεως et Καθαρμοί), Scythinus et Ménécrate (qui sont vis-à-vis d'Héraclite dans la même situation que Timon vis-à-vis de Xénophane), Sminthès, puis Timon, entraînant à sa suite Cratès et Démétrius de Trézène. Ce choix est sensé. — Quant aux Καθαρμοὶ d'Empédocle, évidemment ils ne peuvent s'expliquer, si on les isole et les détache de poèmes similaires qui ont leur place marquée dans un autre volume du recueil (*Orphica et Mystica*). Mais pourrait-on

1. *Die Fragmente der Vorsokratiker, griechisch und deutsch*, von H. Diels, Berlin, Weidmann, 1903.

2. Voir l'intéressante préface que M. Diels a mise en tête d'une plaquette intitulée *Elementum* (Teubner, 1899), p. x.

Digitized by Google

songer raisonnablement à éditer l'une sans l'autre les deux œuvres du philosophe sicilien? Peu de poèmes, sans doute, sont aussi disparates que sa *Physique* matérialiste, et ses *Purifications* spiritualistes. Mais on voit aux méprises commises par les devanciers de M. Diels [1], combien, dans les fragments, la part de chacune des deux œuvres est difficile à déterminer.

Pour chaque auteur, M. D. donne successivement les *testimonia vitae* (ce qui nous vaut une édition scientifique de six des vies de Diogène Laërce), les *testimonia carminum*, *doctrinae*, et enfin les fragments.

M. D. a eu l'heureuse idée de détacher les lemmes des notes critiques, pour les placer en tête des fragments : grâce à cette disposition, on se retrouve sans peine dans la masse des renseignements que l'éditeur a accumulés sur un très petit espace [2]. Les sources des fragments sont soigneusement classées; un système ingénieux de signes permet de voir immédiatement quelles citations sont sans intérêt pour la constitution du texte. Quant à l'apparat critique, il est muni de notes justificatives qui en font un commentaire extrêmement approfondi.

M. D. traite le texte de ses fragments en homme qui les a longuement médités, et qui connaît admirablement la langue et les idées de ses auteurs. Maintes fois, il corrige des altérations que même un lecteur attentif n'aurait pas soupçonnées. D'autre part, il ne tombe dans aucun des excès de la correction et de la conjecture. Il respecte notamment les formes dialectales de la tradition. S'il avait suivi une pratique à laquelle Kaibel lui-même a fait des concessions dans sa *Doriensium comoedia*, M. D. aurait ramené la langue des poètes philosophes à ce qui passe pour la norme du dialecte épique. Mais, d'abord, ce que l'on prend pour le dialecte épique, est en grande partie l'œuvre des éditeurs alexandrins. Appliquer une couche de formes épiques ou homériques sur les fragments de Parménide et d'Empédocle, ce serait risquer de faire disparaître bien des traces de particularités italiotes ou siciliennes. Les pièces de vers qu'on a retrouvées gravées sur des pierres, les copies anciennes de Solon et de Bachylide, ont montré que les dialectes poétiques des Grecs furent moins fixes que les modernes ne l'avaient cru longtemps. Pour le moment, dit M. Diels, il convient d'éditer les fragments « *dispari potius et incompto quam fucato sermone.* » On ne peut qu'approuver.

---

1. Mullach, par exemple, rangeait dans le début du Περὶ φύσεως la plupart des fragments des Καθαρμοί.

2. Je me demande si la concision n'est pas poussée parfois un peu trop loin. Par exemple, p. 78, l. 24, on a lu longtemps : καὶ αὐτὸς ἔπειτα αὐταῖς ἐντετυχηκέναι; l'apparat critique ne le dit pas; — 80, 32, M. D. imprime ἐμβάτας χαλκᾶς sans rien annoter; on sera embarrassé devant cet adjectif féminin (Strabon, cité p. 85, n° 16, donne d'ailleurs ἐμβάδων).

Digitized by Google

Ce n'est là d'ailleurs qu'une des applications de la méthode prudente et sûre suivie par l'éditeur dans toute la reconstruction et dans la disposition des fragments, méthode dont il avait déjà donné un spécimen dans son édition d'Héraclite [1], et qu'il a caractérisée lui-même dans la belle introduction de son *Parménide* [2] : « Celui qui veut publier aujourd'hui le poème de Parménide, disait en substance M. Diels, se proposera un but tout autre déjà que même le plus récent de ses devanciers, Henri Stein, l'élève de Ritschl. La génération d'alors espérait encore pouvoir rendre à ses textes leur forme primitive, les éditer tels qu'ils furent en sortant des mains de leur auteur. Et les exigences auxquelles on soumettait alors les œuvres classiques, pour qu'elles fussent d'accord avec l'idéal de perfection qu'on leur attribuait, étaient si élevées, et en même temps s'inspiraient tellement des conceptions modernes, que l'on était entraîné à toute espèce de hardiesses. Le poème de Parménide dut ainsi subir des émendations et des remaniements, on supposa que les fragments conservés avaient des lacunes, on les expurgea au moyen de l'athétèse, bref on ne recula devant aucune des opérations autorisées par « *la méthode* » pour donner à ce qui restait du poème la perfection esthétique qu'un contemporain d'Eschyle et de Pindare était, en l'an 1867, censé avoir réalisée. » La tâche que M. D. se propose est plus modeste : c'est de comprendre ce qui nous a été conservé, et de voir comment cela nous a été conservé. Je ne pourrais d'ailleurs donner la moindre idée ici de tout ce que M. D. a écarté en fait d'erreurs et de bévues anciennes et modernes, de tout ce qu'il a découvert de fragments nouveaux (dix rien que pour la *Physique* d'Empédocle), bref de tous les progrès que lui devront les textes de ses philosophes, et ce serait répéter, sans utilité, des éloges qui ont été faits à propos de chacune des éditions publiées par M. Diels.

Après le texte des fragments, on trouve à la fin du volume les tables de concordance, et un *index verborum* où tout est relevé, sauf les moins intéressantes des particules : pour celles-ci, M. D. se contente d'indiquer par deux chiffres superposés, combien de fois la particule est employée par chaque poète, et quel est le nombre des vers que l'on possède de cet auteur : de la sorte, un simple coup d'œil jeté, par exemple, sur l'article γάρ, montre que les poètes les plus anciens emploient la conjonction beaucoup plus que leurs épigones.

Ce serait faire injure à M. Diels que de dire de son recueil qu'il remplace avantageusement celui de Mullach, de ce Mullach qui avait réussi, lui, à faire moins bien que plus d'un de ses devanciers. Cette collection de fragments, qui servira de modèle aux travailleurs de plus d'une génération, est l'œuvre d'une activité scientifique dont il

1. Voir *Revue critique*, t. LII, p. 302.
2. *Parmenides Lehrgedicht, griechisch und deutsch*, Berlin, Reimer, 1897.

Digitized by Google

serait donné à peu de tempéraments de supporter l'âpre et incessant labeur. Tous ceux qui s'intéressent à la connaissance de l'antiquité et à l'histoire de la philosophie et des sciences, éprouveront un sentiment d'admiration et de reconnaissance devant le travail gigantesque et le puissant effort de pensée qui vient de leur donner coup sur coup les *Poetarum philosophorum fragmenta* et *Die Fragmente der Vorsokratiker*.

J. Bidez.

T. Lucreti Cari De rerum natura edited by H. A. J. Munro; **Lucrèce, De la nature**, Livre III; texte latin, accompagné du commentaire critique et explicatif de H. A. J. Munro; traduit de l'anglais et mis au courant des travaux les plus récents par A. Reymond. Paris, C. Klincksieck. 1903, VII-103 pp. in-8°.

Il y a neuf ans que M. Reymond a publié la traduction du livre II du Lucrèce de Munro. Depuis lors, Giussani a donné son édition. D'autre part une édition du livre III par M. R. Heinze et l'édition du texte par M. Brieger sont les principaux travaux qui ont renouvelé la critique et l'interprétation de Lucrèce. M. Reymond a cru nécessaire de compléter, d'après ces ouvrages, le commentaire de Munro. C'est surtout à Giussani qu'il a fait des emprunts.

L'entreprise était délicate. L'œuvre de Munro a un caractère très défini : elle est avant tout littéraire. Munro était humaniste et philologue. La philosophie tient une place secondaire dans son œuvre. Giussani est, au contraire, un historien de la philosophie dans son édition de Lucrèce. A vouloir combler les « lacunes » de Munro, on risquait donc d'altérer profondément la physionomie de son œuvre.

M. R. n'a pas toujours été heureux dans ce travail, peut-être impossible. Il eût fallu, d'abord, respecter le texte de Munro et ne rien supprimer. La préface annonce le contraire : « Nous avons dû pratiquer quelques coupures dans le travail de Munro, mais nous n'avons rien sacrifié d'essentiel. » Cet avis est inquiétant. De fait, les lettrés et les historiens de la poésie latine regretteront de ne plus trouver, n. du v. 449, la liste des passages parallèles de Virgile et de Lucrèce; les métriciens, n. du v. 1042, la discussion de la théorie de Lachmann sur les parfaits en *-iit*.

Il eût été nécessaire aussi d'employer un moyen clair et toujours le même pour distinguer les additions à Munro. M. R. a employé tous les systèmes : les crochets droits, par lesquels Munro signale lui-même ses propres additions ; les guillemets, les initiales, le nom entre parenthèse à la fin de la note. Telle note commence par le commentaire de Munro et finit par la critique de Munro, sans que le lecteur soit averti par un signe sans équivoque du changement d'auteur (p. 44, note des vers 526-547 ; p. 57, v. 717). Très souvent, une note

Digitized by Google

de M. R. résume et discute les opinions de Giussani, de MM. Heinze et Brieger, sans crochets ni signature : voy. v. 239, 404, 487, etc. M. R. y mêle son jugement personnel (v. 492) ou celui de ses amis (conjecture de M. Le Coutre, v. 132, mais entre crochets). Peu à peu, l'édition prend un aspect nouveau ; ce n'est plus l'édition Munro, ce n'est pas cependant l'édition Reymond.

Ces observations n'empêchent pas que le travail de M. R. ne soit utile et consciencieux. Il rendra de grands services, malgré la méthode flottante de l'adaptation. Les additions seront bien accueillies des étudiants ; car elles ne dispensent pas les professeurs d'avoir Giussani. M. R. peut continuer sur ce plan nouveau pour les livres suivants, à condition de ne rien supprimer et de mieux établir la démarcation entre Munro et ce qui lui est étranger.

Le livre IV est annoncé comme prochain. Nous souhaitons vivement qu'il paraisse bientôt et que M. Reymond achève rapidement sa tâche, d'autant plus méritoire qu'elle est plus modeste et plus désintéressée [1].

Paul LEJAY.

La Suède sous la République et le premier Empire. Mémoires du lieutenant-général de Suremain (1794-1815), publiés par un de ses petits-neveux. Paris, Plon-Nourrit et Comp., 1902, VI, 392, in-8, portraits.

Les Mémoires de M. de Suremain compteront assurément parmi les plus intéressants de tous ces nombreux *Souvenirs* que les dernières années nous ont apportés du monde de l'émigration, non pas seulement parce qu'il nous introduisent dans des sphères un peu différentes de celles que nous ont fait connaître tant de récits analogues, mais par le ton même du narrateur. L'auteur a pu dire de lui-même, dans sa préface, sans trop se flatter, qu'il avait écrit ses mémoires « avec bonne foi, indépendance et simplicité » et le lecteur, en contrôlant ses dires, ne songera pas à lui donner un démenti. M. de Suremain, d'origine bourguignonne, n'avait pas trente ans, et était capitaine au régiment de La Fère, quand « les progrès de la Révolution le déterminèrent à émigrer ». Après une première campagne à l'armée des princes, il fut introduit par son ex-collègue, M. de Parseval, chambellan du prince Henri de Prusse, à la petite cour de Rheinsberg, où il ne fit d'ailleurs que passer. Dès 1794 nous le trouvons en Suède, où il fut incorporé à l'armée et désigné bientôt comme

1. M. R. n'a pas été toujours bien servi par son imprimeur : p. 20, fin de la n. du v. 247, crochet omis ; p. 72, n. du v. 877, l. 4, lire : *reicitque;* p. 74, fin de la n. du v. 895, lire : Willmanns ; p. 90, n. du v. 1061, lire : Oudendorp. — P. 5, n. du v. 57, « pamphlet » est un anglicisme ; p. 11, n. du v. 135, lire : Philopon ; p. 33, v. 412, il eût fallu dire : « la moitié d'un m final ».

Digitized by Google

précepteur militaire du malheureux déséquilibré qui porta la couronne sous le nom de Gustave IV-Adolphe[1]. Adjudant du duc de Sudermanie, l'oncle du roi, il se distingua dans la campagne désastreuse de Finlande, puis, quand son protecteur fut devenu roi à son tour, sous le nom de Charles XIII, il occupa le poste élevé d'inspecteur-général de l'artillerie suédoise. Mais il se brouilla avec le nouveau prince royal, Bernadotte, quitta la Suède en mai 1815, après avoir pris part encore à la campagne de Norvège, et rentra au service des Bourbons comme lieutenant-général et lieutenant du roi à Metz. Il avait été d'ailleurs rayé de la liste des émigrés par le premier Consul, dès 1803, et autorisé par lui à continuer son service dans l'armée suédoise. M. de Suremain ne resta plus longtemps sous les drapeaux, et, après s'être retiré dans la vie privée, il y acheva les mémoires, commencés longtemps auparavant, alors qu'il habitait Stockholm : il est mort à Dijon, en 1835. C'est l'un des membres de sa famille, M. G. de Suremain, qui les a mis au jour avec le concours de M. Léonce Pingaud Auparavant déjà, ce récit autobiographique n'était pas entièrement inconnu ; M. Pingaud l'avait utilisé dans son livre *Bernadotte, Napoléon et les Bourbons* et M. le baron Ernouf en avait tiré parti, lui aussi, dans son article *Comment Bernadotte devint roi.* On ne peut que se féliciter d'en posséder aujourd'hui le texte complet ; l'auteur a le grand mérite de ne parler dans ces pages que « de ce qu'il sait pertinemment », d'être singulièrement affranchi de toutes les faiblesses, les colères, les injustices ordinaires de l'émigration, ce qui donne du poids à ses affirmations sobres et précises, et permet de l'en croire, alors même qu'il contredit des allégations de source plus ou moins autorisée. On le consultera surtout sur deux chapitres également intéressants de l'histoire intérieure de la Suède à cette époque. Tout d'abord c'est un témoin de grande valeur sur la révolution de mars 1809, car il a vécu dans l'intimité de la victime royale et de ceux qui l'ont détrôné, et ce qu'il dit sur la mentalité du malheureux monarque, sur les agissements d'un Adlercreutz, d'un Adlersparre, ou d'un Armfelt, d'après les confidences reçues par lui-même, nous semble digne de toute créance. Puis il a été mêlé, comme envoyé extraordinaire du régent, devenu Charles XIII, à la cour de France, en mars et décembre 1809, à toutes les intrigues embrouillées qui finirent par amener le prince de Ponte-Corvo jusqu'au trône de Suède, grâce au savoir-faire de ce dernier, grâce aussi au talent hors ligne de ses agents confidentiels, Signeul et Fournier, résultat d'autant plus flatteur pour le génie d'intrigue de Bernadotte et de ses affidés qu'au fond il ressort du récit de Suremain que ni Napoléon, ni le roi Charles XIII, ni la Diète suédoise ne tenaient énormément à le voir réussir. Peut-être bien, que

1. Il fournit (p. 21-22) de curieux détails sur ce prince, sans se prononcer d'ailleurs sur la question de sa filiation avec Gustave III.

Digitized by Google

dans cette partie de son récit, le narrateur s'est laissé quelque peu impressionner par le souvenir des rapports pénibles qu'il eut avec le général en chef de l'armée suédoise durant la campagne de 1813, alors qu'il refusa de quitter le sol de la Poméranie pour aller combattre ses compatriotes, querelles qui finirent par l'amener à donner sa démission d'officier-général au service de Suède ; mais peut-être aussi ces froissements mêmes nous ont-ils valu le portrait très vivant et très piquant [1] de l'aventureux et habile Gascon qui, sorti d'un cabinet d'avocat, sut s'élever jusqu'au double trône de la Scandinavie [2].

R.

Correspondance inédite du roi Frédéric-Guillaume III et de la reine Louise avec l'empereur Alexandre Ier, publiée par Paul Bailleu. Leipzig, Hirzel et Paris, Klincksieck, 1900, pp. xxii, 564. Mk. 16.

L'importante publication des archives prussiennes s'est enrichie, par les soins de M. P. Bailleu, d'un nouveau volume qui nous donne la correspondance de Frédéric-Guillaume III avec Alexandre Ier et aussi, tantôt intégralement, tantôt en un choix, les lettres échangées entre les membres de leurs familles. Le premier recueil, embrassant tout le règne d'Alexandre, 1801-1825, est de beaucoup le plus important (p. 1-344). Il nous fournit sur la personne et le caractère si différents des deux souverains de précieux renseignements et surtout il nous fait suivre dans le détail les curieuses oscillations de l'alliance entre la Prusse et la Russie pendant les guerres de l'Empire : Frédéric-Guillaume, plein de déférence, mais confit en réserves, avançant et retirant tour à tour la main, suivant que sa chère neutralité lui paraît compromise ou assurée; Alexandre, pressant, conjurant, invoquant l'honneur et la gloire, jouant le champion de l'humanité, puis de la religion, mais non moins soucieux des intérêts plus tangibles de la Russie. Ce sont les lettres avant et après Austerlitz, Tilsitt, Aspern, la campagne de Russie, qui, mettant à nu ces conflits d'intérêts ou ces velléités contradictoires, offriront à l'historien les informations les plus utiles. La période de crises terminée, la correspondance n'a plus qu'un intérêt secondaire; les questions politiques en sont absentes, si l'on excepte quelques rares allusions aux mesures de la Restauration et des démêlés sur des tarifs commerciaux. Les questions de famille, mariages et visites, en constituent maintenant le fond, avec l'éternelle répétition des protestations d'amitié.

Les recueils suivants ont en grande partie ce même caractère : la politique y est aussi à peu près étrangère. On ne lira pas cependant

---

1. Voy. surtout, p. 253.
2. P. 80. Schill n'était pas *colonel*, mais *major*.

Digitized by Google

sans intérêt la correspondance échangée entre Frédéric-Guillaume et les impératrices (II). Les lettres de l'impératrice-mère Maria-Feodorowna, dans leur français parfois incorrect et mêlé d'allemand, offrent un vivant crayon de la veuve de Paul Ier. Dans celles (III) que le roi écrivit à la sœur d'Alexandre, la grande-duchesse Hélène Paulowna, mariée au prince héréditaire de Mecklenbourg-Schwerin, on découvrira, non sans surprise, un Frédéric-Guillaume galant, se mettant en grands frais d'esprit et de coquetterie avec sa belle cousine. La correspondance du grand-duc Nicolas, plus tard Nicolas Ier, avec le roi (IV) et celle des princes Frédéric-Guillaume et Guillaume avec Alexandre (VII) n'offrent pas grand intérêt. Au contraire les lettres de la reine Louise à l'empereur (V) et aux impératrices (VI) sont parmi les plus attachantes du volume. La souveraine mélancolique et frêle, mais avec une flamme d'énergie mâle dans sa faiblesse, si touchante par ses malheurs, charme par la simplicité et le naturel de son esprit. Le français de cour, toujours solennel et un peu guindé sous la plume de son mari, devient sous la sienne aimable et aisé, et s'efface d'ailleurs devant l'allemand, quand il a besoin d'un mot jailli du cœur. A sa correspondance M. B. a joint le journal (VIII) que la reine Louise avait tenu pendant l'entrevue des souverains à Memel en 1802 et celui qu'elle avait écrit à l'occasion de la visite qu'elle fit avec le roi à Saint-Pétersbourg en 1808-1809.

Les historiens sauront grand gré à M. B. d'avoir mis à leur disposition des documents épars dans les archives de Berlin, de Charlottenbourg et de Saint-Pétersbourg. Il n'est pas besoin de leur rappeler avec quel soin l'éditeur de la *Correspondance diplomatique entre la France et la Prusse* a établi ce nouveau volume. Il s'ouvre par une esquisse des relations entre la Prusse et la Russie sous Frédéric-Guillaume et Alexandre. Dans le corps de l'ouvrage chaque lettre est précédée d'une indication sur son origine avec un sommaire en quelques mots et accompagnée de courtes notes là où elles sont indispensables. En outre, les brouillons pour un grand nombre se sont conservés et l'éditeur nous communique les passages qui offrent avec l'original — le cas est des plus fréquents — d'utiles variantes. Deux autographes des deux souverains reproduits en fac-simile sont joints au volume que termine un index.

L. Roustan.

Kuno Fischer. **Goethes Faust.** Dritter Band : die Erklärung des goetheschen Faust nach der Reihenfolge seiner Scenen. Erster Theil. — Heidelberg, Winter, 1903. in-8°, p. 405. Mk. 7.

Le nouveau volume de la série des *Gœthe-Schriften* forme la troisième des études que M. Kuno Fischer a publiées sur le *Faust*. Celle-ci est à proprement parler un commentaire, qui suit la première par-

Digitized by Google

tie du drame scène par scène, pour nous en faire saisir les liens et aussi les contradictions. Sans entrer dans le détail de la genèse de l'œuvre — les volumes précédents nous renseignent à cet égard — et en la considérant dans sa forme actuelle, M. K. F. a nettement marqué les différences de conception que présentent le *Faust* primitif (*Urfaust*), le *Fragment* de 1790 et l'édition de 1808 et qui reflètent toutes l'évolution même accomplie par le poète. Dans chacun de ces chapitres très méthodiques, soigneusement divisés et subdivisés, l'auteur ramasse ensemble les éléments épars, dégage entre eux le trait essentiel et le grave en une formule qui frappe, grâce non seulement au procédé typographique, mais aussi parce qu'elle est souvent heureuse. Toutefois je me demande si partout cette paraphrase, très limpide, il faut le dire, du texte de Gœthe reproduit en copieuses citations était bien indispensable. Ainsi les chapitres *Ostersonntag*, *Mephistopheles und der Schüler*, *Auerbachs Keller* et en grande partie tout le drame de Gretchen ne sont guère que d'agréables et faciles développements, inutiles pour le lecteur attentif qui sait s'arrêter à temps et relire. Il saura plus de gré au critique des renseignements qu'il lui fournit sur des parties plus obscures et où il ne saurait marcher sans guide : *Hexenküche*, *Walpurgisnacht* (celui que M. K. F. suit ici lui-même est souvent M. Witkowski). Dans certaines enfin, celles qui touchent aux passages plus particulièrement philosophiques du poème, beaucoup des démonstrations de l'auteur sont acceptables, mais toutes ses solutions ne convaincront pas les critiques.

Je me permets de signaler quelques points où son interprétation m'a paru contestable. P. 55 et suiv., les deux âmes que Faust sent en lui sont-elles bien le *Weltdurst* et le *Wissensdurst* et la traduction de *Gefilde hoher Ahnen* = *Urgründe, Urwesen* est-elle entièrement satisfaisante ? Dans le passage cité p. 88, Faust ne parle pas de sa croyance au panthéisme, mais seulement de deux forces inégales dans son être, sa faculté d'émotion qui est illimitée et son pouvoir de jouir qui est borné ; le rapprochement avec la poésie du *Proemion* porte à faux. P. 183 et suiv., la Gretchen de Francfort serait l'original de la Gretchen du *Faust :* ces sortes d'identifications sont toujours délicates et le critique me paraît aller bien loin sur l'unique foi de l'autobiographie. P. 288, il n'y a pas de dialogue religieux entre Faust et Gretchen, il n'y a qu'un dialogue d'amour pour M. K. F. qui ne voit dans cet essai de catéchiser Faust qu'un préambule timide pour aborder une question plus grave, l'angoisse où la société de Méphisto jette la jeune fille : la démonstration n'est pas probante. P. 299, l'interprétation de *Spottgeburt* me paraît plus invraisemblable que celle donnée par M. Minor et que M. K. F. dénature en l'expliquant. P. 395, dans sa prison Gretchen n'est pas devenue folle, il n'y a qu'un « obscurcissement de sa conscience », soutient M. K. F. : mais toute la scène marque l'égarement le plus complet.

Digitized by Google

M. K. F. est surtout éloigné des explications trop subtiles — et on sait si elles se sont souvent risquées sous la plume des interprètes du *Faust;* il n'a pas ménagé à Düntzer et à d'autres ses railleries qui ne sont pas toutes du meilleur goût. A lui du moins on ne reprochera pas, comme il le fait aux collaborateurs du *Gœthe-Jahrbuch,* les raffinements de l'hypercritique. Son commentaire reste sage partout, simpliste, aisé à suivre, très affirmatif, mais par sa simplicité même et son assurance il semblera à quelques-uns n'avoir pas levé toutes les difficultés.

L. Roustan.

Oskar Weise, **Aesthetik der deutschen Sprache.** Leipzig, Teubner 1903, in-8, p. 309.

Ce titre est mal choisi, car le livre qu'il désigne n'a rien de systématique; c'est plutôt un recueil d'observations réunies par un fil assez ténu sur « les richesses de la langue allemande », sur les ressources variées dont elle dispose pour peindre par le son, pour donner à l'expression de la force ou de la douceur, de la dignité ou de la grâce, pour créer des images à l'infini, jaillies spontanément de la verve populaire ou façonnées par le génie des poètes. Je viens d'énumérer les rubriques des principaux chapitres qui forment la première partie du livre de M. Weise; mais il est difficile de donner une idée de la richesse d'information dont l'auteur a fourni déjà d'autres preuves. Ce nouveau volume fourmille de curieux détails sur la valeur des mots que M. W. sait illustrer par l'évolution historique et le rapprochement avec les formes dialectales. Certaines de ces observations sont sans doute déjà anciennes et maint chapitre aurait gagné à être rajeuni ou écrit à un point de vue moins étroit, comme ceux de l'euphémisme et du néologisme, où M. W. se montre un peu de la lignée du *Turnvater* Jahn; mais la moisson qu'il nous offre est si riche qu'on peut passer condamnation.

La seconde partie — les beautés de la langue poétique — est moins neuve et manque trop d'ordre. Mélange d'histoire littéraire et de traité didactique, à la façon de nos vieux manuels de rhétorique, elle vaut encore par certaines constatations précises sur la langue de tel ou tel poète et par des détails de statistique; mais elle touche à des questions dont l'ampleur dépasse le cadre des petits chapitres que l'auteur pouvait leur consacrer. En outre, il n'a pas fait une place assez grande à l'allemand moderne. L'auteur futur de l'Esthétique de la langue allemande trouvera dans ce volume de précieux matériaux. Malgré ces réserves, l'ouvrage de M. W. forme un livre utile et même attrayant que nos étudiants et nos professeurs auront profit à consulter. Ils y trouveront aussi une bibliographie au moins abondante — la matière

Digitized by Google

ici était inépuisable — qui a le mérite de signaler les travaux les plus récents, mais le tort d'ignorer ce qui s'est fait en France.

Il est trop évident qu'un pareil ouvrage doit soulever de nombreuses observations de détail. En voici quelques-unes. P. 32, *Gutlein* n'est pas une forme souabe, on dit *Gutle* ou *Gutsel*; p. 43, on dit *er passt auf wie ein Hechtelmacher*, et non *Heftelmacher* ; ibid., dans nihil, *ne hilum* ne signifie pas *nicht ein Haar* ; p. 44 *Judenangst* n'est n'est pas *Angst wie vor Juden*, mais *ängstlich wie ein Jude* ; p. 53, le positif de *ungeschlacht, geschlacht*, existe en souabe ; p. 100, *satira* n'est pas *die volle Schüssel*, mais désigne une macédoine ; p. 72, les pruderies des précieuses sont faussement attribuées au XVIIIe siècle ; p. 107, une table à desservir s'appelle un *Johann* (nous disons aussi une *servante*) ; ibid., *Patrone* tire son origine de l'ancien nom de la giberne, la *patronne* ; p. 138, la reine au jeu d'échecs ne s'appelle pas la *vierge* ; p. 208, *das Mus* ne correspond pas du tout au *blancmanger*.

A côté de ces rectifications, il faudrait aussi relever beaucoup d'explications contestables, souvent tirées de trop loin ; la place manque pour les énumérer. Certaines expressions données comme propres à l'allemand sont des emprunts directs d'une autre langue (comme p. 115, dans Wieland *blaue Märchen*) qu'il eût fallu signaler. D'ailleurs, ces origines ne sont pas toujours aisées à démêler : là où l'auteur voit une influence du grec, des poètes suisses, etc., on peut aussi justement trouver des infiltrations du français.

Enfin, il y a çà et là quelques lapsus. P. 58, un vers bien connu de Gœthe dans le Tasse est rangé dans les poésies de Schiller ; ibid., *Kurz ist der Wahn* pour *der Wahn ist kurz* ; p. 162, dans le vers de Lenau, lire *von flinken Rossen* et non *blanken* ; p. 180, citation de Schiller, *mit Zähnklappern* et non *Zähneklappen* ; p. 220, il fallait ajouter que dans la conclusion de la poésie *der Handschuh* Schiller était revenu à la leçon primitive.

L. Roustan

Graf Kaspar von Sternberg. **Ausgewählte Werke.** I. Bd. *Briefwechsel zwischen Gœthe und Sternberg.* (*1820-1832*), hgg. von A. Sauer (Bibliothek deutscher Schriftsteller aus Böhmen. Bd. XIII). Prag, Calve, 1902, in-8°, pp. LI, 434.

Le comte Gaspard de Sternberg, qui a tenu un nom très honorable dans la science, est connu en littérature par son amitié avec Gœthe. Bratranek publia en 1866 les lettres qu'ils avaient échangées de 1820 à 1832. C'est par cette correspondance, sur le fond de laquelle il n'y a pas à revenir, que M. Sauer inaugure la publication d'un choix des œuvres non exclusivement scientifiques de Sternberg. Le volume du nouvel éditeur est plus complet et plus précis que celui de Bratranek.

Digitized by Google

Il s'est enrichi de quelques *inedita* et de pièces accessoires qui illustrent mieux les relations des deux correspondants et surtout les rapports de Gœthe avec le mouvement patriotique et intellectuel en Bohême. L'introduction nous raconte l'histoire de ces relations et expose en détail la part prise par Sternberg au *risorgimento* tchèque : fondation de la société du *Vaterländisches Museum* à Prague, dont Gœthe fut membre, et création d'une revue, organe du *Museum*, à laquelle le poète s'est aussi vivement intéressé. Dans l'apparat critique (p. 261-382), établi avec un soin dont l'éloge n'est plus à faire, M. S. communique d'intéressants passages empruntés aux brouillons des lettres de Sternberg ou de Gœthe, des variantes utiles, des renseignements puisés dans le *Tagebuch* de Gœthe et l'autobiographie de Sternberg, ou dans leur correspondance, ou à d'autres sources encore, parfois inédites, du moins dans ce qui touche à Sternberg. Tous les noms propres et toutes les allusions à des événements contemporains sont accompagnés de courtes mais substantielles notes [1]. Un triple index des personnes, des lieux et des matières facilite le maniement de ce volume dont il convient aussi de louer l'élégance et les trois beaux portraits de Sternberg joints au texte.

L. Roustan.

— M. K. Franck, professeur agrégé à l'École technique supérieure de Stuttgart, avait vu couronner en 1898 un mémoire académique sur la sculpture allemande du XIIIe siècle, envisagée au point de vue spécial de ses rapports avec l'art français. Après un séjour d'études dans notre pays, l'auteur a repris et développé son travail et il en publie maintenant un chapitre isolé, dont la suite paraîtra prochainement (*Der Meister der Ecclesia und Synagoge am Strassburger Münster*, Düsseldorf, Schwann, 1903, X, 115 p. in-8°, avec planches). Il y examine quelques statues considérées comme étant parmi les plus remarquables d'entre toutes celles qui ornent les différents portiques de la cathédrale de Strasbourg; elles représentent l'Église triomphante et la Synagogue vaincue, l'opposition de l'ancienne et de la nouvelle Alliance, la Foi et l'Erreur. M. Franck établit que ces deux chefs-d'œuvre de l'art du XIIIe siècle, ornant le portail méridional, sont dûs au ciseau d'un maître, s'inspirant des traditions françaises, mais les dépassant en plaçant en plein air, pour ainsi dire, avec une plus grande liberté d'allures, les personnages symboliques ou les saints enfoncés jusqu'ici dans leurs niches de pierre. Déjà M. Dehio avait démontré que les sculptures de la cathédrale de Bamberg étaient d'inspiration française; notre auteur rend la chose extrêmement probable pour celles de Strasbourg, en les rattachant plus spécialement aux modèles de la Cathédrale de Chartres; les comparaisons faites par lui — et qu'on

---

1 P. 281, les dates pour Fraunhofer sont : 1787-1826, et non : *1813-1879*; même page, lire Museum et non *Musée*; p. 326 et ailleurs, Haüy et non Hauy; p. 380, J. Baader est mort en 1835 et non en *1865*; Sternberg doit faire allusion à son ouvrage : *Ueber die Vorzüge einer verbesserten Bauart von Eisenbahnen*, 1828.

Digitized by Google

peut refaire soi-même, grâce aux photographies ajoutées à son étude — avec les statues de saint Potentien et de sainte Modeste, dans cette dernière église, sont vraiment frappantes; sans se risquer d'ailleurs à nommer un nom propre, ni à fixer une date précise, M. Franck revendique encore pour le même artiste génial plusieurs autres travaux d'art strasbourgeois, soit à la Cathédrale même, soit à Saint-Thomas, soit à l'Œuvre-Notre-Dame, et le déclare ou Français lui-même ou tout au moins élève du maître français qui créa les sculptures chartraines. — N.

— M. K. Hanquet, docteur en droit et en sciences historiques, nous envoie une étude (*L'auteur de la Chronique de Saint-Hubert, du second livre des Miracula Sancti Huberti et du Vita Theoderici*, Bruxelles, Kiessling, 1901, 42 p. in-8°), tirage à part du *Bulletin de la Commission royale d'histoire de Belgique*, dans laquelle il répond à M. A. Cauchie au sujet de l'attribution faite par lui de la Chronique de l'abbaye de Saint-Hubert, au diocèse de Liège, à un moine de ce couvent, Lambert le Jeune, ayant vécu à la fin du XI° et au début du XII° siècle. Le professeur de Louvain n'ayant point admis la paternité de Lambert pour les écrits énumérés plus haut, M. Hanquet reprend en détail ses propres arguments et les objections du savant critique, pour aboutir naturellement, en fin de compte, à ses conclusions premières. Ceux qui s'intéressent aux polémiques érudites et courtoises et surtout à l'histoire du pays liégeois au moyen âge, suivront avec intérêt cette discussion où l'auteur a su rendre tout au moins fort vraisemblables ses affirmations, encore qu'il ne les ait pas toutes également démontrées avec la même certitude. — N.

— M. Gustave Beckmann, l'un des collaborateurs à la grande œuvre des *Deutsche Reichstagsakten*, prétend démontrer dans son étude sur la politique orientale de l'empereur Sigismond (*Der Kampf Kaiser Sigismunds gegen die werdende Weltmacht der Osmanen*, Gotha, Perthes, 1902, 118 p. in-8°) que l'idée de la lutte commune de la chrétienté contre les Ottomans a été, depuis 1392 jusqu'en 1437, le centre de toutes ses préoccupations et de toute son activité politique. Il est incontestable que le jeune roi de Hongrie, comme plus tard le chef du Saint-Empire, a dû se dire que le jour où les Turcs auraient achevé de démolir l'empire byzantin, ils se rueraient vers l'ouest, et qu'esprit pratique, diplomate aux combinaisons multiples, il a dû prendre ses précautions contre un aussi évident danger; mais il y a loin de ces efforts intermittents à cette attitude de grand homme d'État (*aecht staatsmaennische Groesse*) que lui prête un peu bénévolement l'auteur. Pour nous persuader que Sigismond « embrassait toute l'Europe et une partie de l'Asie » dans ses projets grandioses, M. B. est obligé de prétendre que l'empereur n'a jamais songé à une réforme sérieuse de l'Église; que tous les savants qui se sont occupés de son héros ont été victimes de leur imagination, et que tout ce qu'il en a dit lui-même, lors de la convocation du Concile de Constance, n'était que des « fleurs de rhétorique ». Cette façon de voir qui nous est exposée « comme le fruit, non pas de longs jours d'un travail fatigant mais d'une courte heure de découverte heureuse, d'un de ces moments de félicité où l'on ressent avec volupté les joies de la création intellectuelle », n'aura pas, je le crains, un énorme succès; dans ce qu'elle a de vrai, elle n'est pas précisément neuve, tous les prédécesseurs de M. B. ayant tenu compte des efforts diplomatiques et militaires de Sigismond contre les Turcs, et dans ce qu'elle a de neuf, c'est-à-dire d'exclusif, par rapport aux autres visées politiques et religieuses de l'empereur, je doute fort qu'elle recueille des adhésions nombreuses et réfléchies. — E.

— Dans une plaquette élégante, imprimée à Strasbourg à l'occasion du mariage d'un jeune couple montbéliardais, M. J. E. Gerock raconte deux épisodes de la

Digitized by Google

grande « guerre de Bourgogne » (*Les Strasbourgeois en Franche-Comté, Héricourt-Blamont, 1474-1475*, Strasbourg, Heitz et Mündel, 1902, 36 p. in-8°) : 1° le siège de la petite ville d'Héricourt, occupée par les Bourguignons sous Étienne de Hagenbach et prise en novembre 1474 par les Suisses et leurs alliés d'Alsace, après que les assiégeants eurent repoussé la tentative de débloquement faite par les comtes de Romont et de Blamont; 2° la prise de la petite place de Blamont, en août 1475, après une défense énergique qui se termina par l'incendie de la localité et le massacre des garnisaires après la capitulation. M. Gerock en a puisé les détails dans la riche littérature accumulée sur ce sujet, depuis les récits contemporains du bon chapelain Knebel et de Diebolt Schilling; il a su rectifier et enrichir, sur quelques points, les plus récents historiens de ces campagnes, MM. Witte et Toutey, et son étude *per notte* sera certainement la bienvenue auprès des amateurs de l'histoire locale. — R.

— Chargé par M. le comte de Baglion de recherches relatives au passé de sa famille, originaire de l'Ombrie, M. l'abbé Eugène Sol, archiviste-paléographe, a profité de l'occasion pour faire œuvre utile en faisant connaître les dépôts officiels ou particuliers qui s'ouvraient à lui, au cours de ses études. De là le titre d'*Archives ombriennes* mis en tête d'un premier fascicule, qui s'occupe tout naturellement des archives de la famille même qu'il devait étudier tout d'abord, et qui se trouvent à la villa des Oddi-Baglioni, à Sant' Erminio, à deux kilomètres de Pérouse (*Les Archives des Oddi-Baglioni*, Paris, A. Picard, 1903, 40 p. in-8°; prix : 1 fr.). M. S. n'y a point découvert sans doute de pièces importantes pour l'histoire générale, mais il y relève pourtant une série de documents intéressant l'histoire locale et nobiliaire de l'Ombrie, des brefs pontificaux en assez grand nombre et tout un ensemble d'actes divers et de correspondances qui vont du xv° au xix° siècle. Quelques-uns de ces papiers de famille doivent être apocryphes; ainsi je suis absolument sceptique à l'égard de ce Baglioni qu'on prétend avoir été, soit au xv° siècle, soit plus tard, — le texte n'est pas clair — *landgrave de Hesse*. D'autres sont intéressants, même pour les étrangers, comme les lettres de Henri le Balafré que M. S. donne en appendice et qui, datées de 1587, sont adressées à Marc' Antonio Oddi, condottiere pérousin que Guise appelait à combattre sous ses drapeaux. On ne peut qu'encourager M. Sol à continuer ses recherches et à nous en communiquer de temps à autre les résultats. — P. 10, il faut lire sans doute *1850* au lieu de *1550*. — P. 13. On lit à côté du nom d'*Alexandre VI* la *date* de *1301*. Si le nom du *pape* est exact, il faut lire *1501*; si c'est la *date* qui est correcte, il faudrait substituer le nom de *Boniface VIII*. — P. 28. En *1804* il n'y avait pas de *roi de Toscane*, mais un *roi d'Étrurie*. — R.

— M. Michel Huisman a voulu s'orienter sur les origines et sur le caractère propre de la grande Compagnie d'Ostende ou Compagnie des Indes, créée aux Pays-Bas autrichiens par l'empereur Charles VI, et sur laquelle les avis restaient passablement divergents jusqu'à ce jour, les uns l'ayant prise fort au sérieux, d'autres, comme Carlyle, déclarant que ce n'était qu'une « compagnie de papier ». L'auteur a cherché une réponse dans les archives de Bruxelles, La Haye, Vienne, Paris et Berlin, surtout aussi dans les dossiers de la Compagnie elle-même, conservés aux Archives municipales d'Anvers, et de ses fouilles patientes a surgi un gros volume, *La Belgique commerciale sous l'empereur Charles VI*, avec le sous-titre *La Compagnie d'Ostende* (Bruxelles, Lamertin, 1902, XII, 556 p. in-8°). On ne pourra plus se plaindre désormais de ne rien savoir de précis sur cette entreprise commerciale et coloniale, imaginée par le gouvernement impérial pour pro-

Digitized by Google

curer quelque bien-être et quelques ressources nouvelles aux Pays-Bas autrichiens, appauvris par les guerres de Louis XIV, mais que la jalousie des Provinces-Unies et celle de l'Angleterre ne laissèrent jamais se développer librement, après que l'empereur lui eut conféré le monopole du commerce et de la navigation aux Indes, en novembre 1722. Ce n'est certes pas un spectacle très édifiant, mais néanmoins curieux, d'étudier les moyens employés par ses rivaux en Orient afin d'étouffer la concurrence incommode de la Compagnie, « ce nid de vermine » comme l'appelait un pamphlet hostile. Comme Charles VI avait encore d'autres projets plus à cœur — on se souvient de la Pragmatique Sanction — que de trafiquer lucrativement en Hindoustan, et qu'il ne pouvait compter avec certitude sur l'appui de personne contre les Hollandais et les Anglais, il se résigna finalement à suspendre sa Compagnie des Indes en 1727, puis il s'engagea à cesser tout trafic dans ces régions par le traité de Vienne (1731) et en février 1732 la *Compagnie Impériale et Royale* disparaissait définitivement, encore qu'elle eût fait d'assez bonnes affaires, au point de vue commercial. Tout cela est raconté d'une façon très abondante, mais très lucide et très impartiale; les économistes liront le volume avec intérêt et les hommes politiques sérieux tireront de cette lecture une preuve de plus combien les nations qui désirent se livrer au commerce colonial ont besoin d'une marine de guerre suffisante pour le protéger contre les prétentions et les insultes de rivaux ambitieux et jamais contents. — R.

— La librairie Mohr à Tubingue, vient de publier dans la série de ses *Gemeinnützliche Vortraege* relatifs à l'histoire religieuse, une conférence sur les négociations entre le gouvernement du premier Consul et les Églises luthérienne et réformée de France, relativement à l'établissement de leurs articles organiques, en 1802 (*Bonaparte und die protestantischen Kirchen Frankreich's*, 1903, 42 p. in-8°, prix : 1 fr. 15 c.), publication posthume du regretté professeur d'histoire ecclésiastique à la faculté de théologie de Strasbourg, M. Ernest Lucius, enlevé, il y a quelques mois, à la science et aux siens, à la force de l'âge. C'est un résumé préalable, exact et concis, sur la matière à laquelle le défunt voulait consacrer un travail de longue haleine, pour lequel il réunissait les matériaux depuis plusieurs années, dans les archives ecclésiastiques et civiles. Le jugement impartial qu'il porte sur toutes ces questions délicates, les renseignements nouveaux qu'on devine, même dans cette esquisse sommaire, font doublement regretter que M. Lucius n'ait pas eu le temps de mener son entreprise à terme; espérons qu'on pourra tirer encore quelque parti des papiers nombreux, laissés par lui, et reconstituer, dans une certaine mesure, l'ouvrage, fruit de ses consciencieuses recherches, dont nous n'avons ici qu'une première ébauche. — R.

— M. Stanislas Millet, professeur au collège de Lorient, publie avec une introduction et quelques notes supplémentaires, les souvenirs de son grand-père, Pierre-Jean-Baptiste Millet, sur la campagne d'Orient qu'il fit avec Bonaparte (*Le Chasseur Pierre Millet, Souvenirs de la campagne d'Égypte, 1798-1801*. Paris, Émile Paul, 1903, 288 pages in-18. Prix : 3 fr. 50 c.). Né en 1776, dans une petite paroisse de Normandie, d'un sergent du régiment de Languedoc, qui avait eu dix-huit enfants, Pierre Millet était commis chez un marchand de meubles à Paris, quand il fut appelé sous les drapeaux; après avoir servi d'abord dans une brigade de l'armée de Sambre-et-Meuse, il passa ensuite à l'armée d'Égypte, mais ni sa bravoure, ni son savoir relatif, mal servis par un caractère trop entier, ne purent l'élever au moindre grade supérieur et quand il fut réformé pour cause d'ophthalmie contractée sur le sol africain, il était encore simple chasseur. Devenu

Digitized by Google

alors maître d'école, il desservit comme tel différentes communes de l'Orne, de 1801 à 1849 et mourut en 1857. C'est plus tard seulement qu'on a trouvé dans un grenier le manuscrit, aujourd'hui incomplet, intitulé « Cahier contenant les batailles données par les Français en Orient, pays d'Égypte » édité par son petit-fils. Le récit du troupier, très modeste (il ne parle presque pas de lui-même), est intéressant, non pour des révélations historiques qu'on ne saurait attendre de lui, mais par l'effort visible du narrateur naïf, de vouloir rapporter sincèrement ce qu'il a vu tout autour de lui, la brutalité du conquérant comme la résistance désespérée des possesseurs légitimes du sol (pour lesquels il éprouve d'ailleurs peu de compassion), les misères endurées par les soldats, les mœurs étranges de ces populations si différentes de celles qu'il connaît. Il rappelle, à bien des égards, les mémoires de cet autre « Égyptien », le conscrit vosgien Vaxelaire, publiés récemment par M. Gauthier-Villars, et sans exagérer la valeur documentaire du récit de Millet, on peut dire qu'il fournira quelques détails utiles pour connaître la psychologie des troupes employées en cette expédition lointaine, dont les aventures pittoresques ne peuvent plus masquer pour nous les souffrances des uns, les cruautés des autres et l'inutilité finale. — R.

— M. Max Bruchet a résumé en quelques pages l'histoire assez curieuse du *Plébiscite occulte du département du Mont-Blanc en 1815* (Paris, Imprimerie Nationale, 1903, 47 p, in-8°), relatif à la restauration de la maison de Savoie, organisé par la noblesse et le clergé savoyards, malgré les efforts de quelques patriotes français. Grâce à l'appui moral des alliés, l'organisateur de ce vote plus ou moins occulte, le marquis d'Oncieux, obtint, si l'on peut en croire les chiffres officiels, un brillant succès. Le 28 août 1815 on mandait au plénipotentiaire sarde à Vienne, M. de Revel, que sur 31,000 chefs de famille, plus de 27,000 avaient fait connaître leur vœu et que 26,400 s'étaient prononcés pour le retour à la maison de Savoie. Seulement M. Bruchet nous fait voir combien certains de ces chiffres doivent inspirer de méfiance, et combien le suffrage fut peu universel, puisqu'à Chambéry, par exemple, sur 10,000 habitants, il n'y eut en tout que 1,002 votants, dont exactement le quart étaient des élèves du Grand-Séminaire! — R.

— M. André Waltz, bibliothécaire de la ville de Colmar, vient de faire paraître (Colmar, Jung, 1902, 539 p. in-8°) sous les auspices de la Société industrielle de Mulhouse, une *Bibliographie de la ville de Colmar*, à peu près complète, embrassant dans un cadre systématique très détaillé les écrits (volumes, brochures, feuilles volantes, articles de revues et même de journaux) relatifs au chef-lieu de l'ancien département du Haut-Rhin; c'est un instrument de travail précieux pour tous ceux qui auraient à s'occuper du passé de l'ancienne ville impériale, à un point de vue quelconque. Nous devons également au zélé conservateur la mise au jour d'une espèce de *Chronique de Colmar* (Colmar, Jung, 1903, 189 p. in-8°), rédigée vers la fin du XVIIIe siècle par le syndic Félix-Henri-Joseph Chauffour (1718-1806), et qui, d'un intérêt assez médiocre pour les siècles du moyen âge, en présente davantage pour les temps plus rapprochés du narrateur, haut fonctionnaire de la dite cité avant la Révolution. M. W. a joint au texte du vieux syndic plusieurs appendices, entre autres, les listes des dignitaires colmariens, du XVIIe siècle à 1789. — R.

— Il y a quelque hardiesse à prétendre reviser un jugement unanimement accepté et qui s'appuie sur l'autorité de juges tels que Helmholtz, Virchow et d'autres. M. Alfred Peltzer (*Die ästhetische Bedeutung von Gœthes Farbenlehre*.

Digitized by Google

Heidelberg, Winter, 1903, gr. in-8°, p. 47) n'est cependant pas convaincu de l'erreur de Gœthe dans sa théorie des couleurs et sans essayer de rouvrir le débat entre lui et Newton, il a voulu démontrer que la conception du poète n'est pas sans résultats précieux dans le domaine de l'esthétique. M. P., qui est critique d'art, a bien pu trouver dans la théorie de Gœthe, dont le point de départ fut, comme on sait, l'étude de la peinture italienne, nombre d'observations de détail qui se vérifient dans la technique des peintres et que quelques-uns même, comme Léonard de Vinci, ont avant lui analysées, plume en main ; on lui saura gré de ces rapprochements et du choix de vérités qu'il a recueillies dans la *Farbenlehre*, mais il ne réussira pas à changer l'opinion établie que de tous les titres scientifiques de Gœthe sa Chromatique est le plus faible. — L. R.

— On sait qu'une réforme importante, inaugurée à Altona et vivement reprise par Francfort, a créé en Allemagne depuis près de vingt-cinq ans un nouveau type de *Gymnase* et de *Realgymnase*, en reculant jusqu'à la cinquième l'enseignement du latin qui commence en huitième (je conserve les noms équivalents qui nous sont plus familiers) dans les autres établissements. Les directeurs et professeurs de ces *Reformschulen* dont le nombre actuel est de 60 environ, ont tenu à Cassel en 1901 un congrès où ils ont agité des questions d'organisation, de programmes, distribution d'heures, etc., en échangeant les expériences déjà faites. Je ne puis pas entrer dans le détail de ces débats qu'on lira dans la première partie du *Manuel* que M. Otto Liermann se propose de consacrer à la question des nouvelles écoles (*Reformschulen nach Frankfurter und Altonaer System. Erster Teil : die Casseler Novemberkonferenz von 1901 über Fragen des Reformschulunterrichts.* Berlin, Weidmann, 1903, gr. in-8°, p. 140. Mk. 3 fr. 60). Nous recevrons avec plaisir d'une source aussi autorisée les renseignements qu'il nous promet sur l'histoire, les plans d'études et les méthodes d'enseignement des *Reformschulen ;* ils nous permettront, j'espère, d'avoir des notions précises sur l'étendue et la valeur de cette transformation partielle de l'enseignement secondaire en Allemagne et d'y trouver pour nous — le moment est favorable — matière à comparaison. — L. R.

— L'auteur de la précédente brochure, au cours des débats qu'elle résume, émettait le vœu que dans l'enseignement du latin une place fût faite, à côté des classiques, aux autres écrivains de langue latine, en particulier aux humanistes. Un professeur du *Reformgymnasium* de Barmen, M. W. Kersten, vient de donner une forme à ce desideratum en adaptant à l'usage des classes quelques dialogues d'Érasme (*20 Colloquia familiaria des Erasmus von Rotterdam.* Leipzig, Freytag, 1903, in-16, p. 64. Mk. 1). Seulement son but n'est pas le même. Moins préoccupé de la question du fond, il veut que son petit livre initie les élèves au maniement oral et pratique du latin, de la même manière qu'ils se familiarisent avec l'usage d'une langue vivante par les exercices correspondants de leurs *Lesebücher* français ou anglais. L'analogie entre les deux enseignements est loin cependant d'être complète et cet emprunt à une méthode étrangère ou, si l'on veut, ce retour à de vieilles traditions que nous avons aussi connues ne laisse pas de soulever beaucoup d'objections. Mais il s'agit d'une expérience à tenter : il faut la signaler et en attendre les résultats. — L. R.

— M. Auguste Théret a voulu réveiller deux gloires provinciales, deux poètes berrichons, Henri de Latouche et Émile Deschamps (*Littérature du Berry. Poésie. Le XIXe siècle avec H. de Latouche et Em. Deschamps.* Paris, Société

Digitized by Google

anonyme de publications périodiques, 1902. In-8°, p. 592. Fr. 10). Il n'a pas ménagé son admiration à ces romantiques oubliés; mais ce lourd volume avec ses copieuses citations et ses interminables analyses, paraîtra excessif même à ses compatriotes. De critique, il n'en est pas question; elle est d'ailleurs singulièrement informée. Voici comment à propos de l'influence allemande subie par de Latouche M. Th. définit le Lied : « Le Lied poétique, c'est la fable, la chanson et la satire réunies », p. 102 et p. 356 : « Le Lied renferme l'élégie, la cantate, l'épigramme ou la satire ». Si Gœthe a écrit l'*Erlkönig*, c'est qu'il voulait donner une leçon aux nourrices superstitieuses et « guérir ses concitoyens des idées étroites et routinières » (p. 95). Le style est non moins remarquable. P. 99, « M. de Latouche a imité des élégies italiennes, ossianiques et suissesses »; ailleurs, p. 355, « il a défendu le bon goût à corps et à cris (*sic*), au point de se séparer du Cénacle pour la raison que des poètes emballés faisaient des choses extravagantes dans le romantisme «. J'ajouterai seulement avec M. Th., p. 315 : « J'en passe et de bien plus raides ». — L. R.

— Notre collaborateur, M. Hubert Pernot, vient de publier : *En pays turc; L'île de Chio*, avec 17 mélodies populaires et 118 simili-gravures exécutées d'après les clichés de l'auteur; Paris, J. Maisonneuve, 1903; 284 pp. in-8°. C'est un livre sincère et exact. Les « bienfaits » de l'administration turque y sont retracés sans optimisme officiel. D'autre part, les Grecs sont peints sans flatterie. M. Pernot avait emporté une jumelle photographique et un phonographe. Grâce au phonographe, il a pu transcrire et noter des mélodies populaires, en même temps qu'il recueillait d'excellents matériaux linguistiques. Le livre a autant d'intérêt que de valeur documentaire. Il plaît et il entraîne par le ton franc et « direct » du récit. — L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 mars 1903.

M. Babelon communique, au nom de M. Clermont-Ganneau, une lettre de M. Weber (Tripoli de Barbarie, 5 mai 1903) contenant le dessin et les estampages d'une colonnette de pierre calcaire, trouvée à *Leptis Magna*, et dont le fût est surmonté d'un chapiteau sculpté dans le même bloc. Sur la face antérieure de l'abaque est gravée une ligne de caractères romains; l'inscription se poursuit en deux autres lignes dans un cartouche formant la partie inférieure du chapiteau. M. Clermont-Ganneau croit lire : (*Merc(urio) et Mlnervae* | *Animos(?)* | *summa fide*.

M. Salomon-Reinach donne lecture du rapport de la commission du concours des Antiquités nationales, qui a décerné les médailles et les mentions de la manière suivante : 1re médaille, M. l'abbé Angot, *Dictionnaire historique de la Mayenne;* 2e médaille, M. Gsell, *Les monuments antiques de l'Algérie;* 3e médaille, M. Espinas, *Les finances de la commune de Douai, des origines au* XVe *siècle;* 4e médaille, MM. Maître et Berthon, *Itinéraire de Bretagne.* — 1re mention, M. l'abbé Dijon, *L'église abbatiale de Saint-Antoine en Dauphiné;* 2e mention, M. Labande, *Études d'histoire et d'archéologie romane;* 3e mention, M. Romanet, *Géographie du Perche;* 4e mention, M. Alliot, *Visites archidiaconales de Josas;* 5e mention, M. de Rochemonteix, *Les églises romanes de la haute Auvergne;* 6e mention, M. Pagart d'Hermansart, *L'administration municipale de Saint-Omer;* 7e mention, MM. de Gérin-Ricard et l'abbé Arnaud d'Agnel, *Les antiquités de la Vallée-de-l'Arc;* 8e mention, M. Portal, *Histoire de la ville de Cordes;* 9e mention, M. Porée, *Le consulat et l'administration municipale de Mende.*

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — **1er juin** — **1903**

DIELS, Les fragments des Présocratiques. — FRAZER, Le rameau d'or, I. — DARESTE, Nouvelles études d'histoire du droit. — SINGER, La somme de maître Rufin. — CREIZENACH, Histoire du drame moderne, II. — LEA, Les Morisques d'Espagne. — FAZY, Genève de 1597 à 1603. — DE CRUE, L'Escalade. — FUNCK-BRENTANO, La Bastille des comédiens. — ROLLER. Les tables ancestrales des margraves de Bade. — Loewenstern, Mémoires, I, p. M. H. WEIL. — PELLISSIER, Précis de littérature française. — Académie des Inscriptions.

Hermann DIELS : **Die Fragmente der Vorsokratiker, Griechisch und Deutsch.** Berlin, Weidmann, 1903. x-602 pages. Prix : 15 mk.

Cet ouvrage est destiné à servir avant tout d'instrument pour des leçons sur l'histoire de la philosophie. Si l'on veut comprendre à fond les idées et les systèmes, on doit suivre dans les textes le développement de la pensée grecque, *in statu nascendi*. Or un recueil qui donne seulement un choix de fragments, fera toujours l'impression de mettre à l'étroit, d'imposer comme une tutelle à ceux qui enseignent et à ceux qui sont enseignés. C'est pourquoi M. Diels s'est proposé de donner les fragments au complet, et il y a joint, en guise de commentaire doctrinal et historique, les renseignements biographiques et doxographiques essentiels. Pour la doxographie de chaque auteur, l'ordre à suivre était tout indiqué par l'exemple des Φυσικῶν δόξαι de Théophraste : Principes — Dieu — l'univers — le ciel — psychologie — physiologie.

La philosophie a été prise dans son extension la plus grande, à la façon antique. M. D. fait la monographie des présocratiques qui se sont occupés des sciences exactes; c'est ainsi que l'on trouve dans son recueil des mathématiciens, comme Œnopide et Hippocrate de Chios, Théodore, etc. Quant à la médecine, eu égard à l'entreprise de M. Wellmann, on n'en a relevé que ce qui se rattache à la physiologie. Notamment, M. D. a réuni tout ce qu'on sait du médecin Démocédès, d'Ikkos de Tarente, et les quelques restes du *canon* de Polyclète. Autant que possible, chaque philosophe fait l'objet d'une notice séparée. Il est rare que l'on trouve plusieurs noms réunis dans la

Digitized by Google

même rubrique. Si le groupement par écoles est nécessaire à l'histoire proprement dite, on ne doit pas renoncer pour cela à considérer les individus isolément, les petits aussi bien que les grands, et ceux-là même dont le travail et l'intervention ne se font sentir que dans les grandes poussées de ce progrès merveilleux, auquel est due la philosophie du vie et surtout du ve siècle. Plus de quatre cents penseurs sont évoqués devant nous dans le cours du volume. Quatre-vingt-quinze font l'objet d'une étude spéciale. Quand les écoles se sont perpétuées au-delà du ve siècle, la διαδοχή post-socratique n'a pas été exclue. C'est ainsi que la série des atomistes figure dans le recueil jusqu'à Anaxarque d'Abdère (340 environ). Enfin, dans un appendice d'une centaine de pages, on trouve : I, la poésie cosmologique du vie siècle (Orphée — Musée — Épiménide; naturellement, dans la masse des fragments orphiques, M. D. n'a recueilli que ce qui est attesté par des témoignages anciens); — II, la poésie astronomique (Phokos, Cléostrate); — III, la prose cosmologique (Phérécyde, Théagène, Acousilas); — IV, la sophistique ancienne, depuis Protagoras jusqu'à Antiphon et Critias, avec l'anonyme de Jamblique (*Protrept.*, c. 20) et, pour finir, les dissertations — conservées sans titre dans les manuscrits de Sextus Empiricus — d'un sophiste de l'an 400 environ, qui traite du bien et du mal, du beau et du laid, du juste et de l'injuste, etc.

M. D. avait annoncé autrefois qu'il donnerait une édition critique de ses *Présocratiques*. Il a dû renoncer à ce projet. Il n'a pas voulu repasser par « le calvaire où il a dû se traîner, pendant la préparation des *Poetae philosophi* (voir *Revue critique*, no 21). Aussi longtemps que les éditeurs de Plutarque, de Galien, de Clément, de Diogène Laërce, d'Eusèbe, n'auront pas rempli leur devoir vis-à-vis de la science, qui les attend avec impatience, on ne pourra songer à faire un travail fructueux de ce côté. »

Si M. D. a cependant entrepris son œuvre, en renonçant d'avance à l'exactitude parfaite, c'est qu'il était « poussé par le désir de venir en aide aux jeunes philologues et aux jeunes philosophes, qui, d'une part, ne peuvent se contenter du choix arbitraire et restreint des recueils existants, et qui, d'autre part, n'ont pas l'énorme collection des monographies nécessaires pour l'étude des textes originaux ». Quant aux *Fragmenta philosophorum graecorum* de Mullach, leurs défauts scientifiques et pratiques les rendent vraiment inutilisables.

Quoi qu'en dise M. D., personne ne croira qu'il se soit contenté de faire une sorte de compilation à l'usage des débutants. Chaque philosophe, a été l'objet de recherches originales et extrêmement fructueuses. Pour Anaxagore, M. D. donne cinq fragments nouveaux sur vingt-deux; pour Diogène d'Apollonie, il y a un fragment nouveau sur dix; trois sur quatorze pour Hécatée d'Abdère; un sur douze pour Phérécyde; la reconstitution de la *Théogonie* d'Épiménide est complè-

Digitized by Google

tement remaniée; M. D. attribue à ce poème, avec une extrême vraisemblance, quatorze fragments de plus que M. Kern. Et que d'auteurs ne trouve-t-on pas dans le volume, dont la monographie n'avait pas encore été faite! Supposé qu'on ait sous la main la bibliothèque de brochures dont parle M. D., je me demande quand on pourrait se dispenser de recourir aux *Vorsokratiker*.

Afin de ne pas grossir démesurément le volume, M. D. a dû renoncer à justifier les leçons et la disposition qu'il adopte. Il y a des exceptions, et on les eût souhaitées plus fréquentes qu'elles ne le sont. Les sept lignes d'introduction aux fragments d'Épicharme, par exemple, peuvent être citées pour tout ce que M. D. a su entasser de science dans leur brièveté. Il nous annonce d'ailleurs un fascicule supplémentaire, qui servira comme d'appendice justificatif, et où l'on trouvera les tables (*Sach-*, *Wort-*, *und Stellen register*). Le volume des *Vorsokratiker* n'est en effet muni que d'un *index* des noms propres d'hommes.

Déjà dans son édition d'Héraclite (voir *Revue critique*, 1901, n° 42), M. D. avait rangé les fragments d'après l'ordre alphabétique des auteurs qui les citent. Cette disposition fut plutôt désapprouvée. M. D. la maintient, mais il n'y recourt, cela va de soi, que là seulement où ni la tradition, ni le contenu des fragments n'indiquent l'ordre à suivre. A quoi sert de trouver çà et là dans la masse des aphorismes de Démocrite ou d'Héraclite un enchaînement d'idées réel ou supposé, alors que, vis-à-vis de presque tous, on reste perplexe à cet égard? Le classement d'après les sources a l'avantage de nous montrer réuni ce que la tradition nous a transmis réuni, et cela a son importance, quand il s'agit d'apprécier l'authenticité des fragments, ou bien la forme sous laquelle ils nous arrivent. De plus, vu la coutume des auteurs d'anthologies de mettre à la suite l'un de l'autre des passages qui étaient voisins dans l'original, on sera dans beaucoup de cas, si l'on adopte ce classement, plus près de l'ordre primitif qu'en distribuant les fragments d'après quelque reconstruction d'inspiration moderne. Pour la critique du texte aussi, cette disposition peut avoir son utilité. Souvent en effet, même quand les extraits viennent d'endroits différents, ils ont en commun quelque idée ou quelque expression caractéristique; toutes les anthologies, les plus anciennes comme les plus tardives, distribuaient les morceaux dans les chapitres d'après un mot saillant. Et, à l'appui de son système, M. D. cite une mauvaise correction de M. Natorp (χρήμασι] νοήμασι Démocrite, fr. 280), que cet estimable savant n'aurait peut-être pas commise, s'il avait laissé ensemble les extraits provenant de la même source, et s'il s'était ménagé ainsi l'occasion de remarquer que, dans le fragment 280 comme dans le précédent, le mot χρήμασι est essentiel.

Une traduction allemande, placée sous les textes, tient lieu d'un commentaire, et initie tout de suite au sens. M. D. a rendu par là à

Digitized by Google

ses lecteurs un service inappréciable. En effet, l'intelligence des prosateurs aussi bien que celle des poètes, donne lieu à beaucoup de difficultés. Abstraction faite de l'obscurité, voulue ou non, d'expressions à travers lesquelles essaient de percer des idées sortant pour la première fois des combinaisons les plus obscures de la pensée, cette langue archaïque est encore loin de l'élégance des attiques du IVe siècle, de leurs phrases tournées en périodes, de leur sémantique constituée. Beaucoup de mots n'ont restreint leur signification que sur le tard; ce qu'il y a de flottant et d'imprécis dans leur acception primitive, peut donner lieu à bien des erreurs. M. D. cite de ces méprises, commises déjà par Aristote et Eudème.

Ces remarques, empruntées presque toutes à la préface même de M. Diels, feront connaître suffisamment l'importance d'un recueil qui va renouveler notre connaissance des présocratiques. Mais il faut avoir feuilleté le volume pour se rendre compte de tout ce qu'il renferme de nouveautés, de tout ce qu'il implique de difficultés aperçues, définies et surmontées. M. D. ne s'est épargné aucune peine pour rendre la tâche aisée aux autres, là où lui-même l'a eue si pénible. Quand il y a lieu, des figures éclaircissent les raisonnements. L' « apophtegmatique » des philosophes, les imitations de leurs œuvres sont relevées. A titre d'exemple, voici ce que contient le chapitre relatif à l'école pythagoricienne, après que tous les représentants de marque de cette école ont eu leur notice séparée : A Catalogue de Jamblique; — B Pythagoriciens anonymes, d'après la tradition des péripatéticiens anciens (43 extraits); — C préceptes et symboles; — D extraits des *Sentences pythagoriciennes* d'Aristoxène; — E les Pythagorisants dans la comédie moyenne.

Enfin, un des chapitres les plus importants du recueil est, à coup sûr, celui qui est consacré à Démocrite (365-472). Les fragments des apocryphes y figurent au complet, et, dans les imitations, on trouve même tout ce qui reste des prétendues lettres de Démocrite à Hippocrate.

Cette analyse de l'ouvrage suffira, je crois, pour en faire comprendre l'extraordinaire importance. Les travaux de M. Diels sont de ceux qui peuvent se passer d'éloges. Les signaler, c'est les recommander.

J. Bidez.

J.-G. Frazer. **Le Rameau d'or.** Étude sur la magie et la religion. Traduit de l'anglais par R. Stiébel et J. Toutain. Tome I, Magie et Religion; les Tabous; Paris, Schleicher, 1903, 1 vol. v-403 pp. in-8°. Prix : 10 fr.

L'éloge du *Golden Bough* de M. Frazer n'est plus à faire. On a depuis longtemps déjà rendu un hommage mérité à cette prodigieuse accumulation de matériaux et à l'ingénieuse construction qu'ils

Digitized by Google

servent à étayer. La deuxième édition, parue en 1900, a presque doublé l'étendue de l'ouvrage original, sans en modifier d'ailleurs ni la composition parfois confuse, ni l'ordonnnance peu rigoureuse. On saura gré à M. J. Toutain et à son élève R. Stiébel de la peine qu'ils ont prise pour nous donner de cette œuvre considérable une adaptation française aussi soignée et aussi complète. L. Marillier, dans un compte rendu du livre anglais, avait indiqué l'ordre dans lequel, à son avis, il conviendrait de grouper les faits innombrables recueillis et exposés par M. Frazer. C'est ce plan, tracé par le maître regretté, qu'ont suivi les traducteurs, avec l'approbation de l'auteur. Le vol. Ier nous donne *les Tabous;* le IIe contiendra *les Meurtres rituels, les Périls et les Transmigrations de l'âme;* le IIIe, *les Cultes agraires et sylvestres*. Si quelques exemples ont été résumés ou présentés plus brièvement, on a toujours reproduit, avec une scrupuleuse et méritoire exactitude, les indications et les références bibliographiques de l'ouvrage original. Mais pourquoi ne pas citer l'édition française des livres de Lyall, de Tylor, de Marquardt et autres qui ont été traduits? C'est un témoignage de reconnaissance qu'il faut accorder aux traducteurs et que ceux du *Golden Bough* seraient sans doute bien aises qu'on leur rendît. On annonce qu'au Ier volume traduit par R. Stiébel et que celui-ci n'a pas eu la satisfaction de voir imprimé, M. J. Toutain fera succéder le IIe terminé par lui-même et le IIIe qu'il a traduit en entier. Un index général, dressé par M. Fr. Alluard, élève de l'École des Hautes-Études, sera placé à la fin du tome III.

Ch. M.

R. Dareste, **Nouvelles Études d'Histoire du droit.** Paris, L. Larose, 1902, VIII-376 pp. in-8. Prix : 9 fr.

Tous ceux que préoccupe l'histoire du droit et en particulier celle du droit grec, seront heureux de trouver réunis dans ces *Nouvelles Études* les articles, éparpillés jusqu'ici dans le *Journal des Savants*, les *Séances et travaux* de l'Académie des sciences morales et politiques, la *Nouvelle Revue historique de droit,* la *Revue des Études grecques*, où M. R. Dareste a su mettre tant de science et de lumière. Le droit grec a une place prépondérante dans la collection nouvelle : à côté d'études anciennes, consciencieusement remaniées et complétées, on y trouve quelques-uns de ces travaux inédits que l'infatigable savant accumule sans cesse autour des premières et qui portent tous la marque de son érudition précise et étendue, et de cette vue claire des choses qui donne tant de prix à tout ce qu'il publie. Si la première moitié du volume, avec les *Questions de droit grec*, qui en forment comme le centre, s'adresse tout d'abord aux hellénistes, la seconde,

Digitized by Google

avec ses substantielles monographies sur le droit des Mongols, de la Chine, du Japon, de l'Indo-Chine, fournit un complément très appréciable au premier volume. Elle ajoute l'Extrême-Orient aux chapitres de droit comparé consacrés naguère à l'Égypte, aux peuples sémitiques, à l'Inde, à la Perse, au Caucase, aux Hongrois, aux Slaves, aux Germains et aux Celtes, et complète notablement plusieurs de ces chapitres. Ici, plus encore que dans le premier volume, il est facile d'apercevoir combien les documents variés, mis en œuvre par un jurisconsulte comme M. R. Dareste, jettent de lumière sur les origines reculées de notre droit moderne. Ce n'est pas encore, tant s'en faut, l'histoire générale du droit, qui se fera sans doute attendre encore longtemps, mais, comme l'a dit l'auteur, « dès à présent on peut marquer le but, réunir des matériaux, faire connaître par des analyses fidèles les principaux monuments de législation publiés par les savants des divers pays de l'Europe, en un mot dresser une sorte d'inventaire sommaire des richesses acquises, en indiquant par aperçu quelques idées qui se dégagent de l'ensemble des travaux accomplis ». On conviendra qu'il y a réussi excellemment et que ses *analyses* et ses *aperçus* auront contribué plus que bien des gros volumes à faire avancer la science du droit.

Ch. M.

Dr Heinrich Singer, **Die Summa decretorum des Magister Rufinus,** Paderborn, Schöningh. 1902, CLXXXIII-570 pp.

La *Somme* de maître Rufin, un des décrétistes les plus en vue de l'école du XIIe siècle, avait été publiée par Schulte, en 1892 [1] : mais cette édition n'avait pas été faite sur le texte original : elle ne contenait qu'une série d'extraits et de plagiats. L'œuvre du maître y était complètement défigurée. M. H. Singer, professeur à l'Université de Prague, aidé des ressources d'une Société savante de Prague (la *Gesellschaft zur Förderung deutscher Wissenschaft, Kunst und Litteratur in Böhmen*) a pu en donner une nouvelle édition d'après les manuscrits qui contiennent le texte original, et surtout d'après le latin 15993 de notre Bibliothèque Nationale, le plus complet de tous et le plus ancien (fin du XIIe siècle). M. S. s'était préparé à sa tâche d'éditeur par des travaux de critique approfondie sur le même sujet, notamment par ceux qu'il a insérés, sous le titre de *Beiträge zur Würdigung der Dekretistenlitteratur*, dans l'Archiv für katholisches Kirchenrecht. Il a établi que maître Rufin était le professeur de Bologne du même nom, qui assista comme évêque d'Assise au troisième concile de Latran de 1179, et qui mourut, à une époque qu'on ne peut fixer avec

1. Schulte, *Summa Magistri Rufini zum Decretum Gratiani*, Giessen, 1892.

Digitized by Google

certitude, mais qui est antérieure certainement à l'année 1192. Selon toute probabilité, il aurait composé sa *Somme* entre 1157 et 1159, en tous cas avant l'avènement d'Alexandre III. Cette *Somme* n'est d'ailleurs qu'un « apparat » au décret de Gratien, un grand commentaire exégétique. M. Singer nous paraît avoir donné à cette édition tout le soin et toute l'exactitude scientifique dont témoignent ses précédents travaux.

Achille LUCHAIRE.

Geschichte des neueren Dramas, von Wilhelm CREIZENACH, Professor der deutschen Sprache und Litteratur an der Universität Krakau. Zweiter Band. Renaissance und Reformation. Halle, Niemeyer, 1901. In-8°, VII et 532 p. 14 mark.

M. Creizenach continue avec un labeur assidu et la plus louable persévérance son *Histoire du drame moderne*. Le deuxième volume, paru depuis près de deux ans, est digne du premier. Il traite, comme l'indique le sous-titre, de la Renaissance et de la Réforme. L'auteur l'a divisé en trois livres.

Dans le premier livre, (p. 1-181) il étudie le *drame latin*, le « réveil de la scène antique » à Rome (Pomponius et les Pomponiens, Verardi), les drames de Domizio à Florence, la *Stephanium* d'Harmonius Marsus, les pièces de Gallus. Puis il nous transporte en Allemagne, nous analyse les « dialogues » (le *Stilpho* de Wimpheling, le *Codrus* de Kerkmeister, les drames de Locher [1]), les pièces de circonstance de Grünpeck, de Celtis, de Sibutus, les allégories, les comédies de Reuchlin — à propos de l'*Henno*, dont il remarque justement que nulle œuvre scénique n'avait encore rendu avec autant de perfection le style du drame antique, il aurait pu citer le travail de Parmentier, — les imitations de la comédie romaine et les représentations de comédies latines. Il passe ensuite à la Hollande, à la France qu'il nomme le pays classique de la science, de la poésie et de l'art du moyen âge (p. 59), et il insiste notamment, et non sans raison, sur Tissier de Ravisy ou Ravisius Textor, le *wackerer Schulmann* dont les pièces sont plus intéressantes, plus naturelles, plus aimables que celles de Celtis et de Locher, et qui, par une certaine gaieté populaire rappelle son grand compatriote Rabelais (p. 61 et 66). Le livre se termine par une foule de remarques et de considérations instructives sur la « nouvelle direction du drame scolaire » : influence de Térence (on sait le mot d'Erasme « sine Terentio nemo unquam evasit latinus »); forme classique; mètre; langue — « on reconnaît à chaque pas, dit M. C., que ces hommes avaient été exercés, dressés à la langue et au style de Térence » — mise

1. P. 31, était-il utile de relever dans le texte la faute *tenuis* pour *tenuibus*?; p. 99, ligne 5, lire *humani*.

Digitized by Google

en scène, épisodes comiques et anachronismes [1], prétentions de ces humanistes qui parlent avec une modestie affectée de leur *tenuis Thaliola*, de leurs *viriculae*, de leur *ingeniolum*, personnalités, tendance morale, sujets traités et tirés de la Bible (le *Joseph* de Crocus, l'*Aman* de Naogeorgus et son *Judas Iscariote* « œuvre de colère et de haine », l'*Acolastus* de Gnaphaeus, etc.), drames contre Luther, drames allégoriques, drames antiques, comme l'*Apelle* de Micyllus et le *Cyrus* de Ziegler, drames universitaires comme les *Studentes* de Stymmelius, les farces populaires.

Le deuxième livre de l'ouvrage est consacré au drame comique et pastoral en Italie (p. 182-368). L'auteur passe successivement en revue les formes médiévales du drame comique en Italie; les églogues, allégories et mythologies comme l'*Orfeo* de Politien et le *Timone* de Bojardo; les nouvelles dramatisées; les représentations de comédies latines en langue italienne, à Ferrare, à Milan, à Mantoue, à Venise; les comédies en rimes — et M. C. regrette à ce sujet que Giuliano de Ricci, par peur pour ses yeux, n'ait pas voulu copier la comédie aristophanesque de Machiavel; — les comédies en prose; la *Cassaria* et les *Suppositi* d'Arioste dont le mérite consiste non pas dans la fraicheur et le naturel, mais dans le détail, dans la pointe spirituelle (p. 241); la *Calandria* de Bibbiena; la *Mandragola* où l'originalité de Machiavel se montre dans la façon dont il pousse et développe devant nous les caractères et où, s'il n'a eu d'abord d'autre but que d'écrire une bouffonnerie, se trahit néanmoins l'humeur d'un homme souvent et amèrement déçu (p. 247-249); les comédies postérieures d'Arioste; celles d'Arétin. Comme le livre précédent, celui-ci conclut par des réflexions générales sur le style, la langue, les personnages, l'intrigue, les prologues, les discours. Mais si la comédie prend, comme dit M. C., un caractère de plus en plus routinier, il y a pourtant, à cause du particularisme italien, dans plusieurs villes et contrées des variétés du type général, et ces variétés, il les examine l'une après l'autre et d'endroit en endroit (p. 302-303), à Ferrare, à Sienne, à Florence, à Rome, à Venise, cette capitale de la librairie et de la littérature de métier (à remarquer surtout les pages relatives à Ruzzante, « le premier dramatiste de profession, et un dramatiste de profession dans le grand style »). Et déja s'annonce la « Commedia dell' arte », et à Sienne, où la « commedia erudita » est brillamment représentée par l'Académie des Intronati, se fonde la société des Rozzi.

Le troisième livre (p. 369-505) concerne la tragédie de la Renaissance. Nous voyons fleurir en Italie l'étude des tragédies de Sénèque et des Grecs, paraître la *Sophonisbe* de Trissin, la *Rosamonde* et l'*Oreste* de Rucellai, la *Tullia* de Martelli, la *Didon* de Pazzi, l'*Anti-*

1. On aurait voulu quelques exemples, cités au bas de la page 104, de ces proverbes populaires allemands habilement traduits en latin.

Digitized by Google

gone d'Alamanni, et, après cette première période de la tragédie italienne qu'on peut nommer la période trissinienne, se produire au milieu du siècle une deuxième période dont le principal tenant est le savant et poète ferrarais Giraldi Cinthio. Nous voyons en France, comme en Italie, s'acclimater la tragédie classique : tragédie latine (le *Christus Xylonicus* de Barthélemy de Loches, le *Baptiste* et le *Jephté* de Buchanan, le *César* de Muret, la *Philanire*, le *Pierre* et l'*Aman* de Rouillet qui « a surtout réussi dans *Aman* à imiter la langue sacrée et imagée de Sénèque » ; traductions de Baïf et de Sibilet ; la Pléiade qui cherche « par de neuves créations à conquérir pour la patrie les genres les plus élevés de l'antique poésie », mais qui n'agit pas sur les masses ; Jodelle qui « marque un recul vis-à-vis des traducteurs de l'époque précédente » ; Jean de la Péruse qui « tombe souvent dans une triviale verbosité » ; Melin de Saint-Gelais qui « quitta une fois sa spécialité, les agréables bagatelles poétiques, pour rivaliser avec les membres de la Pléiade sur le domaine nouvellement conquis de la tragédie »; Grévin, moins lourd que Jodelle, plus chaud que Muret, mais « chez qui quelques détails exprimés avec énergie et élévation disparaissent sous la masse des pauvretés et des faiblesses » ; La Taille qui laissa des « travaux de jeunesse sans nulle maturité »; Filleul « très ennuyeux et gauche »; Guersens qui « n'était pas un poète médiocre et trivial » ; Baïf qui, dans les dialogues de l'*Antigone*, a l'expression forte et souple ; Bonnin dont la *Soltane* précède le *Bajazet* de Racine ; les tragédies bibliques (Bèze, Coignac, La Croix, Rivaudeau, Des Mazures, La Taille). Nous voyons l'Angleterre (*Gorboduc*, *Tancrède et Gismonde*, *Jocaste*), l'Espagne, le Portugal (l'*Inès* de Ferreira) subir également l'empire de la tragédie classique. Et, à la fin de ce troisième livre, M. C. trace, comme précédemment, les caractères généraux des pièces étudiées. Il montre quelle a été sur la tragédie de la Renaissance l'influence de la théorie, l'influence d'Horace et d'Aristote. Il examine quelle était l'idée de la tragédie, quels sujets elle traitait, l'importance qu'elle accordait à l' « atrocitas », la division en cinq actes, le nombre des personnages, les trois unités, les scènes de meurtre sur la scène, les effets tragiques, la « Gravität » ou la dignité du style, l'usage des sentences, les chants des chœurs.

Le quatrième livre traite du drame serbo-croate en Dalmatie d'après les pièces contenues dans les *Stari pisci* de l'Académie d'Agram et le travail de Pavic (p. 506-526).

Tel est ce volume où nous trouvons, comme dans le précédent, à la fois des analyses et des appréciations précieuses. M. C. n'a pas seulement consulté les imprimés — dont il donne la liste en quatre pages à la fin du tome (p. 527-530) ; il a cherché et trouvé de l'inédit ; il a lu les drames de Domizio dans le manuscrit. Mais ce qu'il faut louer dans cette publication, c'est, outre la minutie de l'enquête et l'étendue des connaissances, outre la variété des citations tirées de divers côtés,

Digitized by Google

outre les résumés de tant de pièces de différentes nations, le tableau d'ensemble qui clôt chaque livre et qui renferme une foule de détails instructifs, d'observations utiles. Le travail de M. Creizenach — qui, pendant qu'il fait son livre, a un cours à l'Université de Cracovie — lui a coûté infiniment de peine et de temps. On ne peut que lui savoir le plus grand gré de son entreprise; le remercier de sa patience et de sa ténacité; le féliciter du talent, de l'habileté, de la « Sauberkeit » qu'il met dans l'exposition de ses recherches; lui souhaiter bon courage et bon succès dans la suite de cette œuvre si importante et si ardue.

A. C.

The Moricos of Spain, their conversion and expulsion, by Henry Charles Lea. Philadelphia, Lea brothers and Comp. 1901, xii, 463 p. in-8°.

Ce livre est un chapitre de l'histoire de l'Inquisition dans les temps modernes, écrit par le célèbre auteur de l'*Histoire de l'Inquisition au moyen âge* dont nous entretenions naguère les lecteurs de la *Revue*. Il est presque inutile de leur recommander spécialement ce nouveau volume; le talent et la sereine impartialité de M. Lea sont restés les mêmes, les documents sont plus nombreux, les personnages mieux connus et comme la scène est moins vaste, comme notre attention n'est pas sollicitée dans autant de directions diverses, cette tragédie lugubre et sanglante des Morisques d'Espagne nous semble appelée à un succès littéraire encore plus grand que la volumineuse histoire de l'inquisition au moyen âge. On en recommandera surtout l'étude aux politiques à courte vue qui s'imaginent qu'on peut avoir impunément recours à la force intolérante pour écraser une foi ou une nationalité hostiles. Le livre de M. Lea permet en effet d'étudier en détail les erreurs du sens moral, puis leurs conséquences économiques, qui dans l'espace d'un siècle et demi, firent de la puissante monarchie de Charles-Quint la lamentable épave de l'idiot Charles II. Empruntant ses documents aux nombreuses publications historiques espagnoles plus récentes sur le xvie et le xviie siècles, les complétant par les recherches personnelles de l'auteur aux archives royales de Simancas et d'Alcala de Hénarés, le récit que nous annonçons est une œuvre d'équité magistrale; la balance de la justice y est si scrupuleusement maintenue, que jamais l'opprimé ne semble le moins du monde favorisé aux dépens de l'oppresseur, dont l'auteur s'efforce loyalement de comprendre et d'expliquer tous les actes, depuis le moment où la prise de Grenade, reconstituant l'unité catholique de la péninsule, permet aux monarques de Castille et d'Aragon d'accentuer leur zèle religieux, sans crainte de complications trop dangereuses. Nous assistons à l'établissement de l'Inquisition, à ses travaux préparatoires, si l'on peut dire, sous Ximenès, constatant les ruines maté-

Digitized by Google

rielles qu'elle ne tarde pas à semer autour d'elle, l'alternance des deux systèmes de conversion prônés dans les conseils du gouvernement, et appliqués tour à tour, celui de la persuasion et celui des violences. L'auteur nous montre — et c'est là certainement un des aspects les plus neufs de son sujet, — que la haine du mécréant est entrée dans le sang même du peuple espagnol, et comment cette haine des masses, créée par la foi, mais aussi par la jalousie, l'envie, le mépris religieux a été lentement mais sûrement inculquée aux vainqueurs par six siècles de guerre sainte, alors que sous la domination arabe, Maures, chrétiens et juifs vivaient à peu près toujours en paix. La persécution officielle n'a été que la sanction légale, pour ainsi dire, d'une disposition générale des esprits. Aussi l'on peut affirmer, en employant une citation connue, que les Espagnols n'ont pas seulement souffert du délire de leurs rois mais qu'ils l'ont pleinement partagé.

L'intérêt du récit de M. L. se concentre naturellement sur la catastrophe elle-même, racontée dans la seconde partie de son volume, alors que Philippe II et Philippe III, désespérant d'arracher des cœurs de leurs sujets indociles les restes des traditions religieuses et sociales de l'Islam et de la Loi, même après la répression féroce de la grande rébellion de 1567, prêtèrent l'oreille aux projets d'expulsion en masse qui germaient depuis longtemps dans les cervelles des théologiens et que recommandaient maintenant aussi les hommes politiques. Cet acte de folie religieuse, finalement décrété par le roi Philippe III, en septembre 1609, et exécuté avec une ténacité, une exaltation sereine, digne d'une meilleure cause, peut être qualifié de suicide de la monarchie espagnole; elle couvrit l'Afrique, la France, l'Italie, la Turquie, etc., de milliers de fugitifs, tandis que des milliers d'autres périssaient de misère sur les mers ou dans le pays même, sur les grands chemins, dans les cachots, dans les *autodafés*. La *grande traque* dure, avec de rares interruptions, jusqu'en l'année 1623[1]. A cette date, l'Espagne « purifiée et libre » peut enfin respirer et s'épanouir dans sa conscience de nation « très catholique [2] »; mais à quel prix!

C'est un des grands mérites du récit de M. L. de n'avoir nullement concentré l'attention du lecteur sur le côté dramatique seulement des persécutions atroces qu'il nous raconte; il s'est appliqué surtout à en

1. La véritable *expulsion en masse* est terminée dès 1614. C'est à cette date que Philippe III, sur la proposition de l'archevêque de Grenade, prescrit à tous les prélats du royaume une fête solennelle d'actions de grâce pour ce triomphe de la foi.

2. Même après cela, bien des descendants de Maures et de Juifs, soumis dans les premiers siècles de la croisade et lentement convertis et assimilés restent cachés parmi les *viejos christianos*, même dans la noblesse; physiologiquement parlant, beaucoup d'Espagnols ont du sang d'hérétiques dans les veines.

Digitized by Google

faire ressortir les conséquences économiques, tant immédiates que futures. Il s'est appliqué aussi à tirer au clair les données statistiques *partielles* que nous rencontrons en grand nombre dans les chroniques espagnoles et les travaux plus récents, publiés au-delà des Pyrénées, mais qui sont loin de s'accorder, et les indications *générales*, qui semblent plus sujettes encore à caution et échappent d'ailleurs à tout contrôle. Navarrete (dont le livre parut en 1626) va jusqu'à parler de *trois millions* de Maures et de *deux millions* de Juifs expulsés de la péninsule, à différents moments, et Gil Gonzalez Davila, l'historiographe officiel de Philippe III, copie ses chiffres. Plus récemment Lorente s'arrêtait au chiffre d'*un* million, tandis que Alfonso Sanchez, au XVIIe siècle, donnait un total de 900,000 âmes. On est descendu parfois à des chiffres absolument inadmissibles, comme Vicente de la Fuente, qui, dans son *Histoire ecclésiastique d'Espagne*, prétend que 120,000 hérétiques présumés seulement furent chassés de leurs foyers. Danvila y Collado, résumant les statistiques officielles, autant qu'on peut les trouver, s'arrête à 500,000 environ, et M. Lea se prononce pour un chiffre approchant [1].

On comprend que Richelieu, véritable homme d'État, tout en étant homme d'Église, ait appelé cette expulsion de tout un peuple « le plus hardi et le plus barbare conseil dont l'histoire de tous les siècles fasse mention [2] ». Il faut lire dans M. Lea les mille détails authentiques sur ces navrantes odyssées de tant de fugitifs, presque toujours terminées par une dernière catastrophe [3]. La convoitise matérielle surchauffa jusqu'au fanatisme religieux ; on vit des familles chrétiennes depuis des siècles persécutées, des prêtres même livrés comme Morisques à l'Inquisition, pour que leurs dénonciateurs pussent s'enrichir de leurs dépouilles [4]. L'appauvrissement immédiat, puis la misère générale furent le résultat de mesures aussi insensées [5], misère qui frappa les classes de l'aristocratie et de la bourgeoisie, privées de leurs meilleurs fermiers, comme les couches populaires et qui n'a pas, à vrai dire, cessé depuis. Je n'ignore pas que tout le monde, au-delà des Pyrénées, ne partage pas la manière de voir de l'auteur et

1. Which is probably not far from correct ». *Moriscos*, p. 359.

2. *Mémoires*, I, p. 86.

3. On estimait en Espagne que les *trois quarts* des déportés en Afrique avaient péri de misère ou massacrés par les indigènes. Ainsi à Tétuan, ces malheureux, chassés comme *Infidèles* de leurs demeures andalouses, étaient lapidés par les Musulmans *parce qu'ils se refusaient à abjurer le christianisme* (p. 363).

4. Voy. le curieux procès du prêtre Herrador, licencié et fils d'alcade, en 1640, p. 374.

5. En 1627 don Francisco Solano Salazar écrivait à Philippe IV que les habitants des couvents étaient les seuls dans tout le royaume qui ne mourussent pas de faim (p. 381). En 1634, Philippe IV avouait au pape Urbain VIII que les revenus des prébendes et terres ecclésiastiques avaient, grâce à la dépopulation, diminué des deux tiers (p. 369).

Digitized by Google

qu'il s'est trouvé un historien espagnol pour écrire qu'il fallait être atteint « d'ophtalmie historique » pour croire que les Maures furent utiles à l'Espagne [1]. Il paraît que leur expulsion fut « la suite naturelle d'une loi historique ». C'est bien le cas de dire qu'il n'est de pires aveugles que ceux qui ne veulent point voir; tous les lecteurs de sang-froid, tous ceux que n'aveugle pas le fanatisme religieux ou je ne sais quel amour-propre national malsain, s'associeront aux conclusions de M. Lea, quand il affirme que « l'histoire offre peu d'exemples d'une rétribution aussi complète et désastreuse que fut la conséquence des fanatiques efforts de Ximenès » (p. 399). Ce ne sont pas en effet, les guerres du dehors qui ont éliminé l'Espagne en tant que nation comptant en Europe. La France pendant les longues luttes de Louis XIV et de Napoléon I, l'Allemagne pendant les horreurs de la guerre de Trente Ans ont comparativement perdu bien plus d'hommes, mais leur vitalité même ne fut pas atteinte. Dans la péninsule ibérique au contraire, la sève industrielle, agricole, commerciale, intellectuelle fut également tarie par la politique démente de ses rois et de son clergé. Le travail méprisé par l'hidalgo chrétien fit place à la mendicité, la théocratie se chargea d'étouffer la pensée. L'Église a trouvé en Espagne un champ d'activité unique; on peut dire qu'elle a pétri ce peuple à souhait; il lui a été donné d'en faire tout ce qu'elle voulut qu'il fût. Qui n'en connaît les résultats tragiques? Malgré son passé glorieux, malgré tous les trésors du Nouveau-Monde, la décadence a été ininterrompue. Depuis un siècle, une lente gangrène enlève l'un après l'autre les membres de ce corps autrefois si puissant; il se débat dans des convulsions politiques incessantes et par moments il semble que ses populations miséreuses soient à la veille de mourir de faim. L'historien qui, remontant des effets aux causes, a suivi M. Lea, et s'est rendu compte, par son récit, des outrages sans nombre aux lois morales comme aux lois économiques, commis par les gouvernants d'Espagne, du moyen âge aux temps modernes, ne s'étonnera point de sa conclusion sévère : écrasés sans pitié, les Morisques ont été terriblement vengés [2].

R.

Histoire de Genève à l'époque de l'Escalade, 1597-1603, par Henri Fazy. Genève, H. Kündig, 1902, 570 pp. in-8° gravures.

L'Escalade de Genève et la Ligue d'après les documents recueillis à Paris, par Francis De Crue, professeur à l'Université. Genève, Imprimerie du *Journal de Genève*, 1903, 16 pp. in-18°.

M. H. Fazy, l'érudit historien genevois, bien connu par de nombreuses publications sur l'histoire locale, dont les plus anciennes

1. Voy. le texte même de M. Danvila y Collado chez Lea, *The Moriscos*, p. 395.
2. P. 362, livre *1611* au lieu de *1511*.

Digitized by Google

remontent à près de quarante ans, n'a pas voulu laisser passer le troisième centenaire de la fameuse Escalade du 12 décembre 1602, tentée par une bande d'aventuriers cosmopolites au service du duc de Savoie, sans consacrer à cet événement un travail solidement documenté mais d'allures plutôt populaires et rédigé dans un esprit de fierté républicaine, qui se justifie aisément. Ce n'est pas seulement le récit de l'escalade même, dont la presque réussite est peu flatteuse en somme pour la vigilance des citoyens depuis longtemps avertis, mais tout le tableau de l'histoire extérieure de Genève, pendant les années 1597 à 1603, que l'auteur met sous nos yeux. Il est intéressant de le comparer au volume de M. De Crue dont nous parlions ici naguère [1], car il projette une vive lumière sur la politique du roi de France vis-à-vis des *Eidgenossen*, durant la même période, comme aussi sur l'attitude de Berne et de ses alliés suisses vis-à-vis de Genève. On admirera vraiment par quel heureux concours de circonstances favorables, la petite république des bords du Léman a pu résister, échapper aux embûches de tant d'ennemis mortels, le pape, la Savoie, l'Espagne, les cantons catholiques, alors qu'elle était assez médiocrement soutenue par de tièdes amis. M. Fazy, dans son récit très vivant, fait bien comprendre aussi quelles difficultés continuelles créait à une politique plus active de sa part, le manque perpétuel d'argent dont souffrait Henri IV, les oppositions sourdes qu'il avait à vaincre dans son propre entourage, où le vieux ligueur Villeroy, Sully, Bellièvre, Jeannin essayaient de déterminer ses résolutions dans des directions opposées. Aussi comprend-on que les Genevois d'aujourd'hui aient bonne opinion de la vaillance et de l'habileté de leurs ancêtres au début du XVIIe siècle, en voyant au milieu de quels dangers ils se sont débattus et battus.

Quelque populaire cependant qu'ait voulu être l'auteur, et quels que soient les lecteurs auxquels il destinait son livre, je regrette pourtant qu'il lui ait donné en maint endroit des allures inutilement romanesques en y introduisant le dialogue direct. Cela est bon quand on a la sténographie d'un entretien entre diplomates ou parlementaires modernes. Mais j'estime qu'un *historien* n'a pas le droit de mettre en scène des personnages, comme des marionnettes de théâtre et de nous faire assister à des colloques confidentiels comme celui entre Lesdignières et Budé de Vérace (p. 101), entre Henri IV et Chapeaurouge (p. 197), ou bien encore à l'entretien de M. Roncas avec l'envoyé genevois Savion (p. 331), on à celui du président Rochette avec les délégués du Conseil (p. 428). De pareils procédés *de littérateur* mettent les lecteurs sérieux en défiance et j'estime qu'ils ont mille fois raison. D'autant plus que M. Fazy n'avait nul besoin de sacrifier à cette mode nouvelle pour donner à son récit toute la vie et l'animation nécessaires!

---

1. *Henri IV et les députés de Genève*, voy. la *Revue* du 22 décembre 1902.

Digitized by Google

— La brochure de M. de Crue n'est qu'un tirage à part d'un feuilleton du *Journal de Genève*, dans lequel le savant professeur rend compte au public de la mission qui lui fut confiée par la Société d'histoire de Genève, à savoir, de réunir à Paris tous les documents d'archives qu'il pourrait y trouver, se rapportant, directement ou indirectement, aux préparatifs de l'Escalade, à cet événement lui-même et aux suites qu'il eut dans la politique européenne; M. De Crue y résume surtout les données nouvelles de son dossier, relatives à Charles de Simiane, seigneur d'Albigny, le chef de l'entreprise; il échappa pour le moment au châtiment capital qui frappa ceux de ses sous-ordres faits prisonniers par les Genevois; mais il paya de sa tête une trahison nouvelle qu'il commit à l'égard de son maître, Charles-Emmanuel de Savoie, et au profit de l'Espagne, quelques années plus tard.

R.

Frantz Funck-Brentano. — **La Bastille des Comédiens : le For-l'Évêque.** — Paris, Fontemoing, 1903; in-8° de 316 pp. av. 11 gr. h. t. (Collection Minerva).

M. Funck-Brentano vient d'esquisser habilement l'histoire plutôt gaie de la *bastille des comédiens, du For-l'Évêque*, et cette prison, d'importance secondaire, ne pouvait avoir un meilleur historien. L'auteur s'est appliqué à nous conter par le menu mille aventures piquantes, qui eurent pour héros comédiens, directeurs et critiques, et, pour théâtre, cette petite maison du quai de la Mégisserie, large de 9 mètres, longue de 35, où, parfois, au cours de son existence comme prison royale, de 1674 à 1781, se trouvèrent jusqu'à 250 détenus.

Les détails curieux abondent, souvent inédits, dans l'étude de M. F.-B. Ils nous édifient pleinement sur le régime intérieur de cette petite bastille, dont les portes s'entre-bâillent faciles, pour permettre au mari de venir de nuit consoler son épouse, ou s'ouvrent même toutes larges aux artistes célèbres qui jouent paisiblement sur les grandes scènes de la capitale et regagnent ensuite leur cellule, où ils trouvent le gîte, le couvert et le reste. La Clairon y reçoit le Paris qui s'amuse. Mme de Cohade y tient banque ouverte. Sarrazin y continue sa périlleuse profession de nouvelliste, et Saint-Louis son commerce spécial, la traite des blanches.

Parmi les prisonniers célèbres dont M. F.-B. trace le portrait en quelques coups de plume, citons encore M. de Montespan, royalement trompé et pas content; la petite Favart qui aimait follement amants et mari, sauf le pauvre maréchal de Saxe; le sire de Vauchaux, gentilhomme verrier, possesseur d'un secret pour la fabrication des bouteilles, dont l'infaillibilité, au dire de ces messieurs de l'Académie des Sciences, consistait dans l'emploi de cierge pascal et de sel béni.

Digitized by Google

Ce sont là quelques gerbes dans l'abondante moisson de faits que l'auteur a cueillis. Son livre, toutefois, ne s'adresse pas seulement au gros public qui se pique d'histoire; il renferme encore quelques chapitres courts, mais substantiels, où se révèle l'érudit. Les origines du For-l'Évêque, siège de juridiction et prison épiscopales, sa topographie, son administration, ses règlements y sont traités avec autorité. On ajoutera à cette partie de l'œuvre de M. Funck-Brentano; on n'en modifiera pas les grandes lignes.

Quelques pages dépassent même les limites du cadre que l'auteur s'est fixé. Ses observations sur les diverses catégories de détenus, *d'ordre du roi et recommandés*, sur les formalités d'incarcération et de libération, sur l'autorité du lieutenant de police, sur les prisonniers de famille, ont une portée générale. Son exposé de la vie au For-l'Évêque montre qu'aux XVIIe et XVIIIe siècles, dans les prisons dont Colbert, en 1666, constatait l'état lamentable, l'extrême indulgence voisinait avec la sévérité la plus odieuse, le régime le plus doux avec les rigueurs les plus absolues.

René Bonnat.

Ahnentafeln der letzten regierenden Markgrafen von Baden-Baden und Baden-Durlach, bearbeitat von Otto Konrad Roller. Heidelberg, Winter, 1902, CCXIV, 153 pp. in-8°, avec un atlas de tables généalogiques in-folio. Prix : 25 francs.

Tout le monde connaît les tables généalogiques (*Stammtafeln*) qui permettent aux érudits et à ceux qui ne le sont pas, de se renseigner rapidement sur la filiation d'un personnage historique princier, ses tenants et aboutissants et aucun travailleur ne refusera jamais la reconnaissance qui leur est due, aux savants compétents et consciencieux qui s'occupent de ce département spécial des études historiques. On connaît moins peut-être — du moins chez nous — les « tables ancestrales » (*Ahnentafeln*) qu'a mises à la mode en Allemagne M. le professeur Ottokar Lorenz d'Iéna, par son *Lehrbuch der gesammten wissenschaftlichen Genealogie*. On y remonte d'un personnage quelconque à ses parents, à ses grands-parents, à ses arrières grands-parents, et ainsi de suite, aussi longtemps que les matériaux nécessaires à l'érection de cette échelle de Jacob, c'est-à-dire les noms et les dates, ne font pas absolument défaut. On obtient de la sorte un éventail à l'envergure de plus en plus gigantesque, en exacte opposition à « l'arbre généalogique » ordinaire et l'on s'aperçoit — quand on possède les loisirs et la patience nécessaires — quelle foule d'individualités hétérogènes, venues de tous les points de l'horizon du monde civilisé et barbare, ont contribué pour leur petite part, à engendrer un prince du XIXe ou du XXe siècle et à lui fournir une dose plus ou moins

Digitized by Google

infinitésimale de ses capacités intellectuelles ou de ses tares physiques et morales.

M. le Dr Roller, archiviste au *Generallandesarchiv* de Carlsruhe, a voulu nous donner un spécimen détaillé de cette méthode nouvelle, si prônée par ses inventeurs récents, comme amenant une compréhension bien plus approfondie des faits historiques, en *illustrant* la théorie par l'établissement des *Ahnentafeln* de Charles-Frédéric, premier grand-duc de Bade, contemporain de Napoléon Ier; il n'est remonté d'ailleurs qu'à la *treizième* génération. On connaît la vieille anecdote du joueur d'échecs qui ne demandait qu'un seul grain de blé pour la première case de son échiquier, sauf à doubler le chiffre à chaque case suivante; le système « ancestral » donne des résultats en chiffres presque aussi effrayants; seulement il est encore bien plus compliqué pour les savants qui le pratiquent, parce qu'à chaque instant on rencontre sur son chemin des personnalités ayant des *ancêtres communs* avec telle autre personnalité, et qu'il faut défalquer ces « pertes d'ancêtres » (*Ahnenverluste*), ce qui embrouille terriblement les séries et fait, par exemple, que, pour tel couple marié, dont on supprime un nombre inégal d'ascendants, l'un des conjoints se voit tout à coup classé à un ou deux siècles de distance de l'autre.

Dans les treize générations établies par M. Roller pour Charles-Frédéric de Bade — c'est-à-dire en chiffres ronds, pour une durée de quatre siècles — le héros éponyme de son travail a droit à 8,192 ancêtres et c'est un travail prodigieux de patience et d'érudition que M. R. a fourni en nous les présentant dans l'ordre alphabétique des familles, depuis les comtes d'*Abensberg* et les sires d'*Ailly* jusqu'aux comtes de *Zips* et de *Zweibrücken* (Deux-Ponts [1]). Il n'y manque pas d'ailleurs, je pense, une seule famille régnante d'autrefois, des Premyzlides et des Jagellons aux Capétiens et aux Lancastre, sans compter d'innombrables races ducales, comtales, baroniales, etc. [2]. L'auteur n'a pas continué ses tables au delà de la treizième génération, mais il a continué ses *calculs*. Il nous dit — et nous l'en croyons sur parole — que dans la XXVe génération Frédéric Barberousse figurerait *au moins* 3,015 fois dans la généalogie de Charles-Frédéric; que dans la XXXVIIIe, Othon-le-Grand verrait son nom s'y répéter 14,307 fois; que dans la XLIe enfin, l'inspection des tables ancestrales — s'il était possible de

1. Dans ce catalogue je relève 145 *familles* françaises, avec 374 *personnes*, représentant 1,042 numéros.

2. M. Roller semble ne pas admettre de sang roturier dans les veines des grands de la terre. Et, soit dit en passant, on peut noter ici une des grandes raisons de l'inanité de son système d'influences héréditaires. Pour combien de dynasties d'Europe ne savons-nous pas, par les indiscrétions des contemporains, qu'elles n'ont nullement été continuées par les représentants *officiels* de la famille? Je ne nomme aucun nom propre, ne voulant scandaliser personne; mais aucun de ceux qui ont étudié l'histoire des quatre derniers siècles ne saurait le nier.

Digitized by Google

les dresser — démontrerait que Charlemagne y figure à bon droit 97,487 fois! (p. cciv).

Tout cela est peut-être fort curieux et sans doute exact au point de vue des formules de mathématiques. Mais on se demande vraiment à quoi bon ces jongleries de chiffres et à quel but sérieux peuvent nous mener ces résultats si péniblement obtenus, et l'on plaint, plus encore qu'on ne les admire, les travailleurs sérieux qui perdent un temps précieux en des élucubrations aussi oiseuses. Incontestablement, il y a une idée juste au fond de la théorie de M. Lorenz et de ses disciples; il peut être utile de se rendre compte — sans trop de recherches — des *ascendants* d'un personnage historique, de l'*influence héréditaire* qu'ils ont pu exercer sur lui, des *relations familiales* qui ont pu déterminer sa politique, etc. Mais cela n'a de raison d'être que pour deux ou trois générations au plus, après quoi les influences diverses se croisent, se neutralisent et s'effacent. Puis cela n'est possible que pour les siècles de l'histoire moderne et les derniers du moyen âge. A mesure que l'on remontera dans le passé, le nombre des numéros *inconnus* augmentera de plus en plus, en comparaison des individualités *connues* ou soi-disant telles [1]. En fin de compte, tout prince du Saint-Empire et les plus puissants monarques de l'Europe aboutirent toujours à quelque nomade des forêts de Germanie ou à quelque habitant des cavernes préhistoriques, dont la mentalité n'échappera pas moins à la sagacité de M. Lorenz qu'à la nôtre. Aussi, tout en rendant pleine justice à la conviction scientifique de l'auteur, au sérieux de ses recherches, nous croyons bien — et beaucoup d'autres seront sans doute de notre avis — qu'il aurait rendu un plus grand service à ses confrères en érudition, en publiant un nouveau volume des *Inventaires des Archives grand-ducales de Bade* qu'en calculant, pour l'édification des curieux, que Charlemagne reparaît 97,487 fois parmi les ancêtres du bon margrave Charles-Frédéric.

E.

Mémoires du général-major russe, baron de Lœwenstern, 1776-1858, publiés d'après le manuscrit original et annotés par M.-H. Weil, tome Ier, 1776-1812, avec un portrait en héliogravure. Paris, Fontemoing, 1903. In-8°, xxviii et 422 p. 7 fr. 50.

M. Weil a très bien fait de publier ces *Mémoires* dont on lui a communiqué le manuscrit original. Löwenstern a joué son bout de rôle dans les guerres de l'Empire, et on lira avec autant de profit que d'in-

1. En effet, de tant de personnages soi-disant historiques, nous ne connaissons, nous, que le nom et la date de la naissance et de la mort, celle de quelques diplômes signés par lui, celle de quelques batailles livrées sous son règne; je me demande ce que cela peut nous apprendre sur la mentalité de cet individu et comment nous retrouverons par là les traces de son influence morale ou physique sur les individus qui descendront de lui.

Digitized by Google

térêt les pages qu'il consacre à la campagne de 1809 et à l'expédition de Russie : il assiste aux passages du Danube et à Wagram; il est aide de camp de Barclay de Tolly et de Koutouzoff; il voit de très près la bataille de Borodino; il poursuit les Français dans leur retraite, et, un matin, par un épais brouillard, sur le grand chemin de Krasnoe, il se trouve soudain au milieu d'un groupe d'officiers français, si près du maréchal Ney qu'il a le temps de le saluer par son nom tout en s'éloignant au petit galop (p. 345). Mentionnons aussi une foule de détails intéressants sur la société de Saint-Pétersbourg. Nous attendons avec impatience le second volume qui nous expliquera les causes de la disgrâce de Löwenstern, et nous félicitons, en attendant, M. Weil du soin qu'il apporte à la publication et à l'annotation de ce texte si attachant et si curieux (qu'il eût pu cependant alléger par endroits). L'annotation témoigne d'un patient labeur et d'une rare compétence.

A. C.

Georges PELLISSIER, **Précis de l'Histoire de la Littérature française,** Paris, in-12, cart. VI-556 pp., Delagrave, s. d.

Voilà deux fois que le nom de M. Pellissier se rencontre sous ma plume à de brefs intervalles et, par un fâcheux hasard, — dont je souffre certes beaucoup plus que lui, — il advient que deux fois nous ne sommes point tout à fait d'accord. M. P. est un de nos plus diligents professeurs : il a publié déjà maint volume; il a poussé son effort consciencieux et patient sur notre littérature contemporaine, et son *Histoire de la littérature.....* s'en ressent, puisque le mouvement du XIXe siècle en occupe deux parties. Pourquoi faut-il que cette *Histoire.....* ne m'agrée guère? M. P. pourrait finir par croire que j'y apporte quelque parti-pris.

Ces *Manuels* ou *Précis* abondent, tous aussi détestables que possible, — d'ailleurs fatalement détestables, — et je vais m'en expliquer. En une carrière de travailleur, l'on arrive péniblement à posséder, comme on dit, cinquante années de notre littérature, et que d'obscurités encore! Comment donc serait-il loisible à un seul, même érudit, de traiter fidèlement et avec compétence le moyen âge si peu connu, le XVIe siècle si confus, le XVIIe si merveilleux, le XVIIIe si profond, le XIXe trop proche encore de nous? Comment donner des appréciations, même approximatives, sur cette abondance d'écrivains et de penseurs, qui fait la gloire de notre pays et le désespoir des *étudiants* que nous sommes ?

M. P. s'est tiré pourtant à son honneur de cette tâche inaccomplissable : il a donné ses soins au XVIIe siècle, une juste part au XVIIIe, quatre-vingt pages des Origines à la Renaissance; il a écrit, comme il le souhaitait, « un livre clair, suivi et méthodique », qui rendra des

Digitized by Google

services avec ses résumés, encore que bien concis, et ses bibliographies, encore que bien incomplètes. La plupart des auteurs sont cités dans leur ordre et appréciés dans leur valeur; les omissions, que j'estime volontaires, ne sont point trop nombreuses; les opinions émises sont moins tranchantes et moins puériles que celles des ouvrages similaires nouveaux, (MM. Brunetière, Doumic, etc.), et plus informées que celles des œuvres moins récentes (Nisard, Vapereau, Demogeot, etc.). Le livre de M. Pellissier est un bon livre classique, que les débutants pourront lire avec quelque profit. C'est bien là, je suppose, tout ce que voulait l'auteur. Mais qui donnera à la France une *Histoire de la Littérature*, — car je ne veux point parler ici de celle qu'a rédigée le regretté Petit de Julleville, — en résumant et en coordonnant chronologiquement les si remarquables et si variées Thèses de doctorat qui sont définitives, chacune sur la question particulière qu'elle a traitée?

Pierre Brun.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 mai 1903.

M. Philippe Berger donne lecture d'une lettre de M. G. Bénédite, qui annonce la mort de M. Gombert, membre de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, qui est décédé à la suite d'une chute faite au cours de fouilles à Tounah.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Gaston Paris. Les candidats sont MM. Elie Berger, Maurice Croiset et Antoine Thomas. Les votants sont au nombre de 35; la majorité est de 18. Au premier tour de scrutin, M. Berger obtient 11 voix; M. Croiset, 12; M. Thomas, 12. Au second tour, M. Berger obtient 8 voix; M. Croiset, 22; M. Thomas, 5. M. Maurice Croiset, ayant obtenu la majorité des voix, est proclamé élu. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Louis Havet annonce que la commission du prix Chavée a partagé ce prix également entre les ouvrages de MM. Constantin et Désormeaux, *Dictionnaire savoyard*; de MM. Dottin et Langouet, *Glossaire du parler de Pléchâtel* (Ille-et-Vilaine); et de M. Guerlin de Guer, sur les parlers normands.

M. Charles Joret fait une communication sur la bataille de Formigny, gagnée le 15 avril 1450 sur les Anglais par le comte de Clermont et le connétable de Richemont. — MM. Dieulafoy et Lair présentent quelques observations.

M. Daniel Serruys communique un fragment important des actes du concile iconoclaste de l'an 815. Les circonstances dans lesquelles Léon l'Arménien réunit cette assemblée sont connues; mais les décisions qui y furent prises restaient ignorées. M. Serruys les a retrouvées dans un traité également inédit du patriarche Nicéphore, qui fut détrôné par le même concile. Ce traité, qui est l'œuvre principale du patriarche, est une histoire et une réfutation de l'iconoclastie byzantine.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 8 juin — 1903

F. Martin, Textes religieux assyriens et babyloniens. — Budde, Les livres de Samuel. — Proeksch, L'histoire dans les livres prophétiques. — Wernle, L'idée du royaume de Dieu. — Bousset, Le judaïsme. — W. Baldensperger, L'espérance messianique. — Holtzmann, Jésus extatique. — Dessau, Inscriptions latines, II, 1. — Bayard, Le latin de saint Cyprien. — J. Fischer, Les découvertes des Scandinaves. — Kraus, Le Saint Georges de Reinbot. — Prentout, L'ile de France sous Decaen. — Brückner, Histoire de la littérature polonaise. — Reggio, Bourget et Anatole France. — A. Meyer, Théologie et religion. — Klein, Le fait religieux. — Oltramare, Le rôle du Yajamana. — Études glottologiques italiennes, III. — Travaux de philologie slave. — Söderblom, Le Manuel de Tiele. — Kondakov, L'art chrétien au mont Athos. — V. Miller, Contes digoriens. — Dubois et Guy, Album géographique, IV. — Académie des inscriptions.

Textes religieux, assyriens et babyloniens, transcription, traduction et commentaire par F. Martin. Paris, Letouzey, 1903 ; in-8°, xxvii-336 pages.

Les textes dont M. Martin donne la transcription et la traduction ont été publiés en, 1895, par M. J. Craig (*Assyrian and babylonian religions texts*, I), mais quelques-uns seulement avaient été traduits. Comme ces morceaux, qui représentent un choix, sont d'une réelle importance, le travail de M. M. a sa raison d'être, et il a été heureusement exécuté. Transcriptions, traductions, notes grammaticales et lexicographiques sont très satisfaisantes. Une introduction clairement rédigée résume les données des textes et la contribution qu'ils fournissent à l'histoire de la religion babylonienne. Telle de ces données ne manque pas de signification. Ainsi Sennachérib, dans une dédicace, loue le dieu Ashur, qui est « son propre créateur, le père des dieux ; dont la personne a grandi dans l'abîme ; qui a fait les cieux d'Anu et le monde souterrain, créateur de tous les hommes ». Ces quelques lignes révèlent toute une cosmogonie assez différente de celle qu'on trouve dans le poème babylonien de la création. Non seulement Ashur y est substitué, comme créateur, à Marduk, ce qui n'a rien d'étonnant, mais l'évolution de l'univers est autrement conçue. Il ne semble pas que le chaos soit personnifié en un couple primordial

Digitized by Google

dont procède la généalogie des dieux; Ashur naît dans le chaos, sans ancêtre, et produit à lui seul les dieux, avant d'organiser le monde. Les textes liturgiques donnent lieu à beaucoup de rapprochements avec la Bible, soit en ce qui regarde les formules de prière, soit en ce qui regarde les rites. M. Martin a indiqué ces rapprochements et il les discute avec beaucoup de finesse critique. Il y en a un cependant qu'il n'a pas fait. Quand les dieux rendaient des oracles pour le roi, on trouvait la tablette tout écrite devant l'idole. Un oracle rendu pour Asarhaddon décrit la cérémonie : « Voilà l'oracle qui était devant la statue. Cette tablette des décrets d'Ashur sur un plateau devant le roi paraîtra. De bonne huile on l'aspergera; des moutons en sacrifice on offrira; des parfums on brûlera. Au roi on la lira. » Sauf l'huile, les moutons et les parfums, dont la Bible ne parle pas, ce doit être à peu près de cette façon qu'on a « découvert » le Deutéronome dans le temple de Jérusalem et qu'on l'a présenté au roi Josias.

Alfred Loisy.

Die Bücher Samuel erklärt von K. Budde (*Kurzer Hand-Commentar zum Alten Testament*, Lief. 18). Tübingen, Mohr, 1902; in-8°, xxvii-343 pages.

Geschichtsbetrachtung und geschichtliche Ueberlieferung bei den vorexilischen Propheten, von O. Proeksch. Leipzig, Hinrichs, 1902; in-8°, 176 pages.

Die Reichsgotteshoffnung in den ältesten christlichen Dokumenten und bei Jesus, von P. Wernle. Tübingen, Mohr, 1903; in-8°, 58 pages.

Le commentaire de Samuel est tel qu'on pouvait l'attendre de M. Budde. La discussion des sources et de la rédaction aurait pu être plus claire; en défendant ses conclusions, déjà connues par des publications antérieures, contre ceux qui, dans ces dernières années, ont soutenu d'autres hypothèses, l'auteur n'a pas évité une certaine confusion. Sa thèse générale n'en paraît pas moins solide: il n'y a que deux sources dans le livre de Samuel, avec une rédaction deutéronomiste et différentes retouches et additions postérieures; la source judéenne doit faire suite à la source iahviste, et la source éphraïmite à la source élohiste de l'Hexateuque et des Juges; on distingue, dans la source éphraïmite, une couche rédactionnelle plus récente, postérieure à la chute du royaume du Nord, et judéenne. Les considérations sur l'état du texte hébreu et le moyen de le corriger par un emploi judicieux des Septante sont parfaitement justes. Dans le commentaire, la critique des sources est magistralement conduite; la critique du texte se fait suivant les principes énoncés dans l'introduction. A propos du long psaume de II Sam. xxii, M. B. émet une hypothèse qui ne manque pas de vraisemblance; un psaume ordinaire, contenu dans les vv. 2-24, aurait reçu un long complément pour s'adapter à l'idée de l'origine davidique.

Digitized by Google

Il n'est guère possible de donner, en un volume qui n'a pas deux cents pages, l'analyse et une sorte de commentaire historique, bien documenté des livres prophétiques, sans que l'exposition devienne aride, sinon obscure. La dissertation de M. Proeksch est le fruit d'un travail très approfondi, d'une critique subtile et d'une érudition bien informée ; mais la lecture en est assez pénible et les conclusions ne se dégagent pas nettement de la discussion. Le Deutéronome est analysé parmi les écrits des prophètes préexiliens. Il aurait été composé sous Manassé, peut-être même à la fin du règne d'Ézéchias, et la découverte, sous Josias, aurait été accidentelle. On a bien pu, dit M. P., trouver un livre oublié dans quelque dépendance du temple. Mais possibilité n'est pas vraisemblance, et le récit n'invite nullement à supposer que le livre ait été trouvé dans un endroit quelconque. Helcias dit : « dans la maison de Iahvé », sans plus d'explication ; il faut vraiment de la bonne volonté pour admettre que le hasard a tout fait, et qu'il s'agit d'un livre quelconque, trouvé dans un coin quelconque, par le premier venu. Le Chroniqueur a conjecturé que le livre était avec l'argent du trésor ; mais le texte des Rois ne favorise pas cette hypothèse, et donne plutôt l'impression d'une découverte préparée, ou supposée, dans le lieu saint. L'examen des passages où les prophètes font allusion à l'histoire ancienne d'Israël contient des vues ingénieuses, mais qu'une critique prudente hésitera parfois à admettre. Ainsi le texte d'Amos (v, 25) prouve que ce prophète ne connaissait pas de prescriptions cultuelles promulguées au Horeb ; il ne connaissait donc ni le Livre de l'alliance (Ex. xx, 24-xxiii, 19) ni le second décalogue (Ex. xxxiv, 14-26), comme lois sinaïtiques : M. P. pense, après d'autres critiques, que le Livre de l'alliance n'est pas à sa place ; il essaie de prouver que le second décalogue n'a pu être le pacte primitif dans la source iahviste ; et il en vient à conclure que les sources E et J, et Amos avec elles, ne connaissaient d'autre loi sinaïtique que le décalogue d'Ex. xx, 1-17. Cela serait très beau, si l'on pouvait réellement démontrer que c'est vrai. Amos dépend d'une tradition analogue à E ; Osée connaissait cette source, mais elle ne contenait pas encore l'histoire du veau d'or. Le rapport entre Os. ix, 10-13 et le document élohiste est encore plus étroit que ne l'a vu M. P. [1]. Isaïe, Michée, Jérémie dépendraient de E ou de sa tradition ; E et J n'auraient pas encore été mêlés à la fin du viie siècle ; l'influence de J. ne se ferait sentir que dans Ézéchiel. Cette dernière conclusion ne manquerait pas d'importance, mais elle serait d'abord à contrôler sérieusement.

M. Wernle examine sommairement, avec un grand sens critique, l'idée du « royaume de Dieu » dans Paul, dans l'Apocalypse, dans Matthieu, Luc, Marc, le premier recueil des discours du Christ.

1. Cf. *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, III (1898), 502-507.

Digitized by Google

Dans Paul l'idée est double, eschatologique et ecclésiastique; de même, dans l'Apocalypse où l'on trouve un sentiment très vivant du règne du Christ dans l'Église; la même notion se rencontre dans quelques passages de Matthieu qui expriment une pensée de l'évangéliste; d'autres passages donnent à entendre que le royaume est présent parce que les miracles de Jésus détruisent l'empire de Satan. Le point de vue eschatologique domine exclusivement dans Luc. M. W. propose une explication originale du passage si discuté (Luc, xvii, 21) : « Le royaume de Dieu est chez vous ». L'évangéliste aurait voulu dire que le royaume arrivera subitement, sans signes avertisseurs. Cette interprétation paraît très soutenable. Dans Marc, le point de vue eschatologique l'emporte, mais n'exclut pas une présence initiale du royaume. Dans le recueil de discours, quelques passages seulement supposent le royaume présent dans l'Évangile. M. W. les discute : Matth. xi, 11-12, serait un morceau d'apologétique primitive contre les sectateurs de Jean-Baptiste; et pareillement Matth. xii, 28, contre les Juifs; les paraboles du Senevé et du Levain, que l'on entend souvent des progrès du royaume dans le présent, s'entendent bien plus facilement au sens eschatologique, comme opposant l'humble ministère de Jésus à la consommation glorieuse du royaume des cieux. Toujours est-il que le point de vue du Christ a été rigoureusement eschatologique. M. W. pense que l'idée apologétique du royaume déjà présent dans son germe par les miracles, remonte aussi à Jésus lui-même. La pureté du cœur et toute la morale évangélique ne sont pas le royaume, mais les conditions d'admissibilité au royaume. Telle est bien la physionomie historique de l'Évangile annoncé par le Christ.

Alfred Loisy.

Die Religion des Judentums im neutestamentlichen Zeitalter, von W. Bousset. Berlin, Reuther, 1903; in-8°, xiv-512 pages.

Die messianisch-apokalyptischen Hoffnungen des Judentums, von W. Baldensperger, 3e édition; Strasbourg, Heitz, 1903; in-8°, xii-240 pages.

War Jesus Ekstatiker? von O. Holtzmann. Tübingen, Mohr, 1903; in-8°, viii-143 pages.

Le livre de M. Bousset contient un ensemble de renseignements, très complets et bien ordonnés, sur un sujet de première importance. Une certaine aridité de forme, un certain manque de relief dans les idées générales en diminuent l'agrément sans en compromettre la valeur. L'évolution intérieure du judaïsme y est fort bien décrite, et aussi son évolution extérieure, la dispersion des Juifs et la propagande juive dans le monde gréco-romain. L'analyse des espérances messianiques et des idées apocalyptiques est très remarquable. On peut en dire autant des chapitres concernant la foi en Dieu, l'angélologie, la démonologie, les hypostases divines. Certaines questions

Digitized by Google

sont tranchées un peu rapidement : ainsi, la façon dont le mariage et la virginité étaient appréciés chez les Juifs. Une conception peu élevée du mariage et l'estime de la virginité ne sont pas deux choses nécessairement corrélatives; les indices que M. B. relève touchant la seconde sont assez tardifs, et l'on contestera sans doute qu'ils expliquent suffisamment l'origine juive du dogme de la conception virginale. On ne peut que souscrire au jugement porté sur le génie de Philon et sur les raisons qui ont contribué à limiter grandement l'influence de sa philosophie mystique; ce qu'il y avait de meilleur en Philon n'a pas profité aux Juifs, mais aux chrétiens. Faut-il admettre une assez grande influence de l'essénisme sur le christianisme primitif, notamment en ce qui concerne les sacrements et l'abstention à l'égard du culte juif? M. B. l'affirme peut-être un peu trop vite. Est-ce que le rite eucharistique, tel que l'a pratiqué la première génération chrétienne, atteste une influence étrangère ? Est-ce que saint Paul a subi l'influence de l'essénisme ? L'essénisme a-t-il fourni beaucoup de recrues au christianisme primitif ? Saint Paul n'a-t-il pas pratiqué le culte juif jusqu'au terme de sa carrière? Ce n'est pas l'essénisme, mais l'incompatibilité grandissante de la foi chrétienne et du judaïsme traditionnel, qui a constitué un culte chrétien de plus en plus distinct et bientôt séparé du culte juif.

M. Baldensperger traite spécialement de l'espérance messianique, suivant un plan régulier et didactique : les sources, le sens des espérances messianiques, le développement des idées apocalyptiques, la nature de l'apocalyptique. L'ouvrage se lit très facilement, d'autant plus facilement que les vues de l'auteur semblent parfois un peu systématiques. Ainsi cette assertion : « Le judaïsme avait deux pôles, le nomisme et le messianisme », est une vérité générale qu'il ne faut pas entendre trop absolument, vu que la Loi représente, dans le judaïsme, un élément plus consistant et d'influence plus uniforme que l'espérance messianique. La part du travail exégétique sur les Écritures, dans le développement de l'eschatologie messianique, est bien expliquée ; de même l'influence du milieu, par exemple le rapport de l'angélologie avec la façon de se représenter le Messie en être céleste. M. B. remarque fort judicieusement que les messianistes juifs avaient, à cet égard, préparé la voie aux spéculations christologiques de Paul et de Jean. Dans l'ensemble, son livre est un essai louable et heureux, pour comprendre, en quelque sorte, par le dedans, l'idée messianique, en reconstituant l'harmonie logique de son évolution. On peut trouver seulement que les explications se substituent quelque peu à l'histoire.

S'il est un sujet délicat, c'est celui qu'aborde M. O. Holtzmann. Peut-être aurait-il bien fait de dire clairement d'abord ce qu'il entend par « extatique ». Il semble que le mot soit pris au sens de « visionnaire », mais sans la nuance défavorable que ce qualificatif pourrait

Digitized by Google

comporter en français. Certaines choses dans l'activité de Jésus appartiendraient au « genre extatique », et d'autres non. Ainsi le Christ aurait acquis la certitude de sa vocation messianique dans la vision qu'il eut lorsque Jean le baptisa. Vision aussi la tentation dans le désert. Données extatiques la foi au prochain avènement du royaume céleste, la promesse du centuple à qui abandonnera tout pour suivre le Sauveur, la prévision de la passion, la parole concernant la communauté fondée sur Pierre, les mots prononcés sur le pain et la coupe eucharistique dans la dernière cène. Mais les idées que le Christ professait touchant le pouvoir politique, l'impôt, le travail, la bonté de Dieu, la charité du prochain, n'étaient pas d'un extatique. C'est l'extase qui aurait poussé Jésus à divulguer ce trésor spirituel. Jésus aurait été possédé de l'esprit divin comme les démoniaques étaient possédés du mauvais esprit; il était avec l'Esprit dans une relation personnelle, et M. H. n'hésite pas à admettre que le Christ a parlé de « sa mère l'Esprit saint », comme il était dit dans l'Évangile des Hébreux.

Cette dernière conclusion est au moins fort risquée. En général, l'exégèse de M. H., qui ne peut être discutée dans ce compte rendu, semble manquer un peu de finesse et de pénétration. Le caractère symbolique de récits tels que ceux du baptême, de la tentation, de la multiplication des pains, n'est pas senti. L'auteur ne tient pas assez compte des conditions dans lesquelles se présentent, eu égard au développement de la tradition évangélique, les paroles du Christ à Pierre sur la fondation de l'Église, les prophéties de la passion, les formules eucharistiques. Une analyse un peu plus sévère des textes ne permet pas d'affirmer si catégoriquement que le Christ ait eu des visions.

Cependant il est certain que toute sa pensée, toute son activité sont régies par d'autres principes que ceux de la raison vulgaire. On peut dire que l'impulsion de sa vie est religieuse, et l'on peut ajouter uniquement, ardemment religieuse. Si M. H. appelle extase les simples et profondes intuitions de la conscience, la superbe assurance de la foi, il aurait dû s'exprimer autrement. Car ce n'est pas tout à fait la même chose que Jésus ait ressenti en son âme ce que, faute de termes mieux appropriés, on peut nommer l'appel messianique, qu'il y ait adhéré par l'effet d'une lumière intérieure, d'un mouvement irrésistible, et qu'il se soit cru Messie pour avoir vu les cieux ouverts, et la colombe du Saint-Esprit. La circonstance de son baptême peut avoir eu une influence décisive sur le développement de sa conscience messianique, sans que la vision céleste, qui a été conçue d'abord comme le sacre du Messie, se soit déroulée en son esprit telle que les évangélistes nous la racontent. Le récit est déjà une interprétation théologique et apologétique du fait qui a pu se passer. D'autre part, rien dans l'enseignement de Jésus ne peut être considéré comme indépendant du point de vue messianique. Il importe

Digitized by Google

peu que la matière des paraboles soit prise de l'observation journalière; les paraboles mêmes n'en concernent pas moins l'économie du royaume des cieux, et elles ne prouvent pas que leur auteur prît un intérêt particulier aux conditions de la vie présente. Les deux parts que l'on veut faire dans l'expérience religieuse du Christ semblent indiscernables. Le visionnaire et l'homme pratique de M. H. se fondent en quelque chose de plus haut, qui n'est proprement ni l'un ni l'autre, à savoir, une conscience pénétrée d'un idéal religieux très pur, et dominée par le sentiment d'une vocation unique pour le réaliser.

Alfred Loisy.

Dessau. **Inscriptiones latinae selectae,** vol. II pars I. Berlin, Weidmann. 1902 in-8°, 736 pages; 24 marks.

J'ai parlé dans la *Revue*, il y a une dizaine d'années, du premier volume de ce recueil et j'ai expliqué que c'était une refonte de l'Orelli-Henzen, mis au courant des progrès de l'épigraphie par un auteur qui avait lui-même fortement contribué à ces progrès. Ce premier volume comprenait les inscriptions publiques ou relatives à l'histoire générale; le second est rempli par les inscriptions religieuses, les inscriptions relatives aux jeux (théâtre, amphithéâtre, cirque), celles qui intéressent les constructions publiques et privées et les inscriptions municipales. Le classement des textes est fait suivant une méthode un peu différente de celle qu'ont adoptée les *Corpus*, par cela même que la division générale de l'ouvrage ne repose pas sur la géographie, mais sur la nature même des renseignements que contiennnent les inscriptions. Ainsi les *tituli sacri* ne sont pas rangés par ordre alphabétique de divinités. M. Dessau les a groupés d'une façon plus didactique : divinités romaines, divinités grecques, thraces, orientales, égyptiennes, africaines, espagnoles, gauloises, germaines, danubiennes, etc. Puis viennent les lois religieuses, les inventaires sacrés, les documents relatifs aux prêtres, les actes des Arvales. Ainsi des autres chapitres du livre.

Les inscriptions sont reproduites en caractère courant, les alinéas étant séparés par des barres verticales. Les annotations sont sobres, mais pleines de faits. Reste à publier le dernier volume qui comprendra les tables générales.

R. Cagnat.

Le latin de saint Cyprien; thèse pour le doctorat ès-lettres présentée à Paris par L. Bayard. Paris, Hachette, 1902. LIX-386 pp. in-8.

Le sujet de cette thèse est heureusement choisi. L'édition Hartel, si elle ne paraît plus répondre tout à fait au progrès des dernières recherches, offre cependant une base solide et permet un contrôle direct sur les manuscrits.

Digitized by Google

A vrai dire, ce contrôle n'a pas été exercé par M. Bayard. Il s'est fié aux indications de M. Hartel, sans plus. Son appendice critique, qui réunit des corrections jugées nécessaires au texte de l'édition viennoise, repose exclusivement sur « la connaissance acquise, au cours de ce travail, des habitudes de langage, de style et de métrique de l'auteur », et sur « l'autorité de bons manuscrits, dont les leçons se trouvent dans l'apparat de Hartel. » Cette constatation est une constatation, non une critique. Quand on emploie les loisirs d'un enseignement absorbant à la rédaction d'un ouvrage comme celui-ci, on est excusable de ne pas être allé voir, en passant à Paris, les manuscrits de Cyprien que possède la Bibliothèque nationale. Il y a là cependant une lacune, d'autant plus regrettable que l'apparat critique de Hartel n'est pas toujours exact.

L'ouvrage est divisé en trois parties : Phonétique, Sémantique, Style. La première, Phonétique, contient les livres suivants : orthographe et prononciation, dérivation, composition, flexion; la deuxième partie, Sémantique, traite du vocabulaire et de la syntaxe.

L'auteur attache une certaine importance à son plan. Il a fait effort pour être rationnel et neuf, et certaines parties de ses classifications sont heureusement trouvées. Mais on sera fort surpris de voir sous le titre Phonétique des choses si disparates. Phonétique indique qu'il s'agit des sons; sémantique, du sens. La flexion, la composition et la dérivation sont-elles donc l'affaire des organes vocaux et n'ont-elles rien à démêler avec la pensée? J'avoue que je ne comprends pas. D'autre part, le mot excellent de sémantique désigne jusqu'ici la partie spirituelle du vocabulaire ; ce serait d'une bien mauvaise sémantique que d'étendre l'acception de ce terme. Il faut laisser à la phonétique le sens qu'on lui donne; le mot est bien fait. M. B. le remplace par « prononciation », ce qui est tout à fait malheureux. La prononciation se définit par rapport à l'écriture. Un patois non écrit n'a pas de prononciation, mais seulement une phonétique. Une langue comme le latin a une prononciation et une phonétique, mais la prononciation n'est que l'appendice de la phonétique, le chapitre final où l'on indique la relation des sons avec l'alphabet historique. Il est au contraire légitime de grouper avec la dérivation et la composition une partie de la conjugaison. *Amaba-* et *amauera-*, thèmes de l'imparfait et du plus-que-parfait, sont formés d'éléments semblables à ceux de *amator-* et *amabili-*; ces thèmes, verbaux ou nominaux, sont constitués par des suffixes. On ne peut au contraire rapprocher immédiatement de ces faits la formation désinentielle, la flexion, au sens le plus strict. Enfin, dans une grammaire tout à fait scientifique, il serait impossible de séparer de la morphologie une partie de la syntaxe. Quand *moiros* aboutit à *murus*, le sens n'était pas intéressé aux changements. Quand de *amator* on passe à *amabilis* ou à *amabam*, le sens est tout différent; le changement a lieu dans la signification et

Digitized by Google

pour la signification. Il y a enfin un abîme chronologique entre l'alternance *moiros : murus* et les alternances *amabam : amabas : amaueram : amabilis : amator*. Celles-ci sont simultanées ou peuvent être simultanées; *moiros* et *murus* s'excluent nécessairement pour une même date. Toutes ces confusions reposent sur une vue peu nette des faits linguistiques.

Le dépouillement du texte de Cyprien paraît complet. Il est accompagné de remarques judicieuses et de rapprochements utiles. P. XIV, est-il si sûr que saint Augustin « parlait » le punique? P. XVI, la question et surtout la bibliographie de l'*Africitas* sont traitées bien sommairement. P. XXI, l'opposition *possideri magis quam possidere* ne se trouve pas seulement dans Pline le jeune [1]. P. 8, n. de la p. 7, *aqua* et *quoque*, en fin de vers, *neque* au commencement du cinquième pied ne sont pas dans Commodien les restes de la vieille prosodie lucrétienne, peut-être d'ailleurs artificielle (*qv* faisant position). La première syllabe est frappée de l'accent tonique, ce qui justifie pour Commodien sa place au temps fort. *Quoque* aurait aussi, d'après M. B., la première syllabe longue dans les clausules de Cyprien. Je crois que c'est une prosodie demi-populaire et demi-savante, dérivée du même fait de prononciation et sans doute appuyée sur quelque étymologie explicative (on voyait l'ablatif du pronom dans *quoque*). P. 259, l'emploi de « vouloir » comme auxiliaire formatif du futur est courant dans le français populaire de l'Est et en dehors de tout contact avec l'allemand.

M. B. a fait une grande place à la prose métrique. Il est du plus haut intérêt de voir Cyprien appliquer des règles plus strictes que celles de Cicéron et conformes à la doctrine du grammairien Juba. M. B. a tiré un excellent parti de ces observances dans tout le cours de son livre.

Un point qui me paraît plus contestable est l'usage de la rime. Pp. XXIII et 296, M. B. cite des phrases qui ne prouvent pas grand'-chose. La prose de Cyprien est symétrique et balancée. Par suite de la structure de la langue latine, les membres parallèles de la phrase doivent nécessairement rimer : « Si auaritia prostrat*a est*, exsurgit libid*o*; si libido compress*a est*, succedit ambitio; si ambitio contempt*a est*, ira exasper*at*, inflat superbia, uinolentia inuit*at*, inuidia concordiam rump*it*, amicitiam zelus absci*dit*, etc. (Hartel, p. 299, 15). » Je ne vois dans une telle phrase que l'inévitable effet de la symétrie; c'est la symétrie qui est voulue, comme le prouve le chiasme : « ira *exasperat*, *inflat* superbia, uinolentia *inuitat* ». Il faut tenir compte aussi, dans de telles phrases, du parallélisme que la

1. Morawski, *Rhetorum romanorum ampullae;* Wölfflin, *Archiv für lat. Lexikographie*, XII (1901), 345.

Digitized by Google

Bible offrait en modèle. La recherche de la rime ne semble pas jouer de rôle.

Le livre de M. Bayard est plein de ces faits qui excitent la réflexion. Dans cette histoire de la langue latine que forment peu à peu d'excellentes monographies, il prend et il gardera une place distinguée.

Paul LEJAY.

The Discoveries of the Norsemen in America, with special relation to their early cartographical representation, by Joseph FISCHER, S. J., professor of Geography, Jesuit College, Feldkirch, Austria, translated from the German by Basil H. Soulsby, Superintendant of the Map Room, British Museum, Hon. Sec. of the Hakluyt Society. London, Henry Stevens, Son & Stiles, 1903, XXIV-132 pp. in-8°, avec 1 pl. en phototypie, 5 cartes dans le texte et 10 à part.

L'auteur s'est proposé de vulgariser en Allemagne les travaux trop peu connus des Américanistes Scandinaves, mais n'étant pas familiarisé avec les idiomes dans lesquels ils sont écrits, il s'appuie spécialement sur les publications[1] du regretté Dr G. Storm, professeur à l'université de Christiania, et sur *The Finding of Wineland the Good* (Londres, 1890) du savant anglais Arth. M. Reeves, mais il le prend haut avec les éditeurs des *Monuments historiques du Grœnland* et des *Antiquitates Americanæ*, l'islandais Finn Magnusen et le danois C. Chr. Rafn, auxquels nous devons pourtant le plus grand nombre de textes norrains et de commentaires précis sur le sujet du présent ouvrage. Faute d'avoir eu accès aux vraies sources, il a pris à son compte les hypothèses, pour ne pas dire les erreurs, de ses guides qu'il n'était pas à même de contrôler. C'est ainsi qu'il nie le voyage et même l'existence de Bjarné Herjúlfsson qui passe à tort pour avoir découvert en 986 le continent américain, habité depuis 983 par un naufrage islandais Aré Mársson. Il répète que les *Épisodes* (Thátt) *d'Erik Raudé* et *des Grœnlandais*, où se trouve la brève relation du voyage de Biarné, ont été interpolés vers la fin du XIVe siècle dans la *Saga d'Olaf Tryggvason* par Jón Thordarson, l'un des copistes du *Flateyjarbók;* que Bjarné ayant parlé des terres entrevues par lui à Eirik Hákonarson, maître de la Norvège occidentale seulement après la défaite et la mort de Saint Olaf, en l'an 1000, n'avait pu précéder Leif Eiriksson qui, allant évangéliser le Grœnland par ordre de ce dernier prince, découvrit le Vinland sur le littoral Atlantique de l'Amérique du Nord; que Bjarné ne connaissait pas réellement le Labrador (Helluland) puisqu'il disait y avoir vu des glaciers; qu'en conséquence c'est un personnage fictif, d'autant plus qu'il ne figure pas dans la *Saga d'Eirik Raudé* et que le *Landnámaþók,* Livre de la prise de possession de l'Islande, ne parle plus de lui.

---

1. Qui lui furent traduites, ainsi que d'autres par le P. H. Klene, S. J.

Digitized by Google

Il est facile de répondre point par point que les *Épisodes* précités, loin de flatter Bjarné en lui attribuant la découverte de Leif, portent que, faute d'avoir fait des descentes sur les côtes longées par lui, il fut blamé par Eirik Jarl qui, longtemps avant de devenir l'un des souverains de la Norvège, en tenait une partie en fief; que s'il n'est pas question de Bjarné dans la *Saga d'Eirik Raudé*, c'est que celle-ci est l'histoire généalogique d'une famille dont il ne faisait pas partie; que le *Landnámabók* est spécialement consacré aux colonisateurs de l'Islande, non à ceux du Grœnland; que les *jœklar* attribués au Helluland ne signifient pas seulement *glaciers*, mais encore *glaces* dont il ne manque certes pas en Labrador; que d'autres inexactitudes reprochées aux *Épisodes* ne sont pas mieux fondées. Le texte norrain par exemple porte à propos des raisins sauvages trouvés en Vinland par Tyrkr que cette découverte le mit hors de lui-même (*skapfátt*), mais non qu'il devint ivre; que les mâts tirés par Leif des forêts du Vinland étaient faits avec des arbres abatus par son ordre, et non avec des ceps de vignes.

Voilà ce que notre auteur aurait pu voir dans les originaux, s'il ne s'était pas borné à recourir aux ouvrages de seconde main. Après eux, il nie que le Grœnland de la carte des Zeni ait eu un monastère dominicain dont les calorifères étaient chauffés par des eaux thermales; mais le *Sancti Thomasi ȝenobium* est placé à la latitude de l'île Jan Mayen et si c'est une erreur que de prolonger jusque là le littoral grœnlandais, il n'est pas moins vrai qu'il y a dans cette île un volcan, le Beerenberg, naguère en activité, dont les fumerolles pouvaient fondre la neige entourant son cratère et la convertir en eau bouillante. Le P. J. Fischer cite même (p. 68) des passages d'écrits indépendants de la relation des Zeno et qui néanmoins concordent avec elle en ce point, mais au lieu de s'en tenir à la localisation qu'ils donnent au *Juegelberch* (transcription du norrain *Jœkulberg*) dans le pays des *Karalit* ou Esquimaux (Mons mari norvegico circumseptus, c'est-à-dire isolé dans l'Océan glacial comme l'est Jan Mayen), il identifie ce mont tantôt avec l'*Hekla* en Islande, tantôt avec le *Lacus penarum* en Norvège. Dans ce cas comme dans d'autres, embarrassé pour éclaircir les points obscurs de la relation des Zeno, il croit que leur carte est une compilation postérieure faite d'après celles du danois Claudius Clavius et de Nicolaus Germanus ou Donis (p. 92); mais outre qu'elle ne leur ressemble guère, la configuration et la situation du Grœnland y sont beaucoup plus exactes et complètes que sur celles-ci et que sur les cartes des xve et xvie siècles. Si les contours du Grœnland n'ont pas été tracés par Antonio Zeno d'après ses propres observations et celles de son frère Nicoló et surtout d'après le périple de leur patron le Frislandais Zichinni, on se demande à quel autre explorateur serait due cette œuvre si remarquable pour le temps; mais comme on n'en connaît pas, il vaut mieux s'en tenir aux assertions des Zeno.

Digitized by Google

En résumé si le P. J. F. ne traitait que des *Découvertes des Norvégiens* (il serait plus juste de dire des Islandais, alors indépendants de leur mère-patrie), son ouvrage ne serait utile qu'au grand public qui n'y regarde pas de si près, mais il contient aussi l'exposé de celles que l'auteur, que le professeur Fr. von Wieser et le P. Hafner, S. J., firent d'anciennes cartes oubliées dans diverses bibliothèques. Les fac-similés des parties nord-ouest de ces cartes, qu'il doit d'ailleurs publier intégralement en collaboration avec Fr. v. Wieser, contribuent aux progrès de l'histoire de la géographie; il est à regretter toutefois que les noms de lieux figurant sur ces extraits ne soient ni identifiés ni même énumérés [1]. Celui d'un laborieux cartographe de la seconde moitié du xve siècle doit être rectifié conformément aux pièces inédites publiées en appendice : au lieu de Nicolaus *Donis*, il faudra désormais lire, avec le P. J. Fischer, *Donnus* [dominus] Nicolaus Germanus ou de Alemania, en italien : *Maistro* Nicolo Todesco. — La traduction anglaise est enrichie d'un copieux index et d'une précieuse (quoique incomplète) bibliographie (p. xi-xxiv) où sont énumérés peut-être vingt fois plus d'ouvrages et de mémoires que n'en cite le texte allemand.

Eug. Beauvois.

Metrische Untersuchungen über Reinbots Georg. Mit zwei Exkursen, von Carl Kraus. Berlin, Weidmann, 1902 (Abh. d. K. Gesell. der Wissensch. z. Göttingen. Phil. hist. Kl. N. F. B. VI, n° 1). In-4°, 225 pp. 16 mk.

M. Kraus s'attend à ce que le lecteur du titre de son ouvrage s'étonne qu'on consacre un gros volume à des recherches de métrique sur l'œuvre d'un poète secondaire comme Reinbot de Durn, et il explique que c'est la préparation d'une édition du *Saint Georges* de Reinbot qui l'a conduit à ces minutieuses études de prosodie. On aurait tort d'ailleurs de s'étonner et surtout de blâmer M. K. d'avoir assumé cette tâche. De ses investigations est née la découverte d'un nouveau principe de la prosodie allemande du m. â. M. K. a démontré qu'un certain nombre de poètes ont composé leurs vers en tenant plus ou moins compte des exigences de la déclamation. Tel mot ou telle partie d'un mot portera la *Hebung* parce que cela sera utile au point de vue de la mise en relief. Le même mot ou le même vers pourra être accentué différemment si l'effet déclamatoire l'exige. Ce

---

1. L'orthographe des noms propres y est souvent négligée : *Hallagland* (p. 3) pour *Hálogaland; Gretti* saga et *Porhall* (p. 9) pour *Grettis* saga et *Thorhall;* Chalon sur le *son* (p. 78) pour Chalon-sur-*Saône; Cabulium* (p. 77) pour *Cabilon* [Chalon]; erreur de date et anachronisme (p. 103) : 1108 pour 1208, et *Vatican* pour cour d'*Avignon*.

Digitized by Google

principe trouve son application surtout dans les cas où une *Hebung* n'est pas suivie de *Senkung*, c'est-à-dire, pour employer l'expression créée par M. K. où la *Hebung* est grave (*beschwert*). La plus grande partie du livre est consacrée à l'examen des diverses conditions dans lesquelles se présente et est autorisée la *Hebung* grave : nature grammaticale du mot qui la porte, nombre de ses syllabes, caractère phonétique du mot qui précède ou qui suit, etc.

Dans deux appendices, dont le premier offre un très vif intérêt, M. K. a étudié la *Hebung* grave à l'avant-dernier pied devant un monosyllabe à début vocalique chez divers poètes mha. puis il a examiné l'accentuation prosodique des mots étrangers.

M. K. est partisan des théories métriques de Lachmann, dont il fait un bel éloge. Il reconnaît bien, à la vérité, que le « vieux maître » a erré quelquefois, et, dans la question si controversée de l'accentuation de la syllabe finale d'un mot suivie d'un monosyllabe indépendant (*verliesen den lîp*) il prend nettement parti contre lui. Mais il pense qu'en général les règles de Lachmann n'ont pas l'arbitraire qu'on leur a reproché et qu'elles sont fondées, encore que la raison qu'en a donnée leur auteur ne soit pas toujours exacte. Il cite comme exemple la règle, aussi fort débattue, concernant l'avant-dernier pied précédant un monosyllabe à début vocalique (*mag ich*) et il estime qu'elle est juste, mais que Lachmann n'en a pas trouvé l'explication, découverte par lui-même (v. p. 156 et 167 ss.). J'avoue ne pas avoir bien saisi le raisonnement qu'il fait à cette occasion. Sa règle diffère tout à fait de celle de Lachmann et dans son exposition et dans ses effets ; elle ne connaît pas certaines prohibitions formulées par Lachmann et inversement interdit ce qu'autorise le « vieux maître ». Le seul point commun entre M. K. et Lachmann, c'est la constatation de la rareté des cas envisagés.

On pourra adresser à M. K. quelques légères critiques. On lui fera remarquer que ses observations ont parfois un caractère subjectif et que telle explication donnée par lui, et basée sur une impression personnelle, ne sera pas unanimement acceptée ; on lui dira que ses scansions ne seront pas toutes admises par les métriciens ; on appellera son attention sur de menues erreurs [1] ; mais on devra reconnaître que son travail est très suggestif et qu'il y aura lieu de tenir compte, non seulement dans les études de métrique futures, mais aussi au sujet de l'appréciation esthétique des poètes allemands du moyen âge des si fines, si ingénieuses et si pénétrantes observations qui se rencontrent dans tout son livre et qui abondent particulièrement dans le premier appendice.

F. Piquet.

---

1. Ainsi p. 117, note ; au lieu de lire *Zs. f. d. Ph.* 32, *39*, l. *Zs. f. d. Ph.* 32, *93* ; p. 168, n. 1 : au lieu de *Osterode* l. *Hohenstein* et au lieu de *1888* l. *1887-88*.

Digitized by Google

Henri PRENTOUT. **L'Ile de France sous Decaen,** 1803-1810, *Essai sur la politique coloniale du Premier Empire* et *la rivalité de la France et de l'Angleterre dans les Indes Orientales*. Hachette, 1901, XLV-688 p.

A l'inverse des ouvrages qui ne tiennent pas les promesses de leur titre, cette thèse de doctorat donne plus qu'elle ne semble promettre. Outre une excellente biographie du général Decaen, elle renferme une étude très attentive de l'administration coloniale du Premier Empire dans nos possessions des Mascareignes et de Madagascar (livres I et II) et elle se termine par un tableau très complet et très travaillé de la rivalité de la France et de l'Angleterre dans l'Océan Indien (livres III et IV). La documentation ne laisse rien à désirer. Papiers de Decaen, archives françaises des divers ministères, archives anglaises, mémoires, correspondances, etc., tout a été consulté, dépouillé, critiqué et utilisé d'après les règles d'une méthode rigoureuse. On se prend seulement à regretter que l'auteur n'ait apporté qu'une contribution, alors qu'avec un faible effort supplémentaire, il eût pu facilement nous donner une histoire générale de la politique coloniale de Napoléon.

Sur l'exemple précis où il l'a étudiée, cette politique apparaît réactionnaire, incohérente et imprévoyante. Réactionnaire, elle ne se borne pas à rétablir l'esclavage et la traite, à supprimer toutes les libertés locales accordées aux colons par la Révolution, à restaurer la toute-puissance du gouverneur, appelé maintenant capitaine général et de l'intendant, désormais préfet colonial ; elle pousse à l'excès la défiance contre les nouveautés révolutionnaires. A l'Ile de France et à la Réunion les juges de paix disparaissent, malgré le vœu des habitants, les anciennes pénalités contre les esclaves sont rétablies et aggravées. Decaen et son commissaire de justice retirent à la classe des noirs libres une partie des avantages que leur conféraient les anciennes ordonnances, ils les inscrivent par exemple sur un registre spécial d'état civil et ils multiplient les entraves aux affranchissements qui pourraient accroître leur nombre et leur importance. Dans sa défiance contre les corps élus, Decaen supprime les districts, cantons, municipalités et rétablit l'ancienne division par quartiers. Il refuse aux négociants la chambre de commerce qu'ils sollicitent, etc. Les colons n'acceptent le nouveau régime que parce qu'il rassure leurs intérêts. Il est d'ailleurs difficile de savoir exactement ce qu'ils en pensaient. car leur assemblée locale étant supprimée, ils n'ont plus d'organe légal pour exprimer leurs vœux. — Notons en passant que M. P. ne nous dit pas s'il y avait des journaux à l'Ile de France et c'est une des rares lacunes de son livre. Ses seules sources d'information sont ici les mémoires de quelques colons, forcément sujets à caution.

Réactionnaire, la politique coloniale de Napoléon est aussi incohérente et imprévoyante. Absorbé par les affaires du continent, il ne

Digitized by Google

s'occupe des colonies qu'à de rares intervalles, après Amiens, après Tilsitt. Il rêve alors des projets grandioses, d'attaquer l'Inde par terre et par mer ; il prescrit à son ministre de la marine, le sceptique et indolent Decrès, d'envoyer à Decaen des troupes, des escadres... et rien ne part. Les colonies sont laissées dans le dénuement le plus complet. Elles doivent se suffire à elles-mêmes, déclare l'Empereur. Decaen n'a pas 2,000 hommes de bonnes troupes pour défendre nos établissements de l'Océan Indien. Il est sans argent, sans crédit dans les moments les plus critiques et cependant avec de si faibles moyens il fait des merveilles et ses corsaires ruinent longtemps le commerce anglais.

C'est qu'au début tout au moins la France avait sur l'Angleterre dans l'Océan Indien la supériorité des positions. Ses alliées, la Hollande, l'Espagne tenaient les routes de l'Inde, la route de l'Atlantique par Le Cap, la route du Pacifique et des mers de Chine par les îles de la Sonde et par les Philippines. Mais le Cap mal défendu tombe au pouvoir des Anglais dès 1806. En 1808, lors de la guerre d'Espagne, les Philippines nous sont fermées. Les Anglais, qui ont terminé la guerre des Mahrattes, prennent l'offensive et la même année (1810) s'emparent de Bourbon d'abord, de l'Ile de France ensuite.

M. P. a traité les différentes phases de la lutte avec beaucoup de précision et de clarté et d'un point de vue élevé, en montrant leurs rapports avec la politique générale de Napoléon. Son livre est le plus solide qui ait été écrit sur l'histoire coloniale du Premier Empire [1].

Albert MATHIEZ.

A. BRÜCKNER. **Geschichte der polnischen Litteratur.** Leipzig, Amelang. 1901, gr. in-8° de 628 p., 7 m. 50.

L'histoire de la littérature polonaise de M. A. Brückner ouvre une série de monographies des littératures de l'Orient que publie le même éditeur. C'est une entreprise analogue à celle que nous avons vu naître en Angleterre il y a quelques années. Il faut rendre justice à la conscience et à la somme de travail et de connaissances dont le professeur berlinois a fait preuve. Sa compétence est indiscutable et il traite son sujet avec un effort d'impartialité qui lui fait honneur.

Cependant, l'ouvrage appelle une sérieuse critique dont M. B. a eu d'ailleurs conscience, puisqu'il y fait allusion dans sa préface. Voici une volumineuse histoire de la littérature polonaise : or, non seulement elle ne contient pas une note (c'était là sans doute une condi-

1. L'ouvrage a été relu avec soin et je n'ai relevé qu'une faute d'impression. P .38, ligne 12, an XI, pour an X.

Digitized by Google

tion de l'éditeur), mais on n'y trouve ni notices biographiques, ni listes bibliographiques, ni extraits des auteurs cités. Passe encore pour cette dernière omission : les extraits eussent probablement été traduits, et dès lors la valeur en eut été bien réduite. Mais il est vraiment fâcheux qu'un lecteur qui s'est procuré ce volume ne puisse y trouver ni le lieu ni la date de naissance ou de mort des auteurs polonais qui y sont commentés. On pouvait accepter cela à la rigueur dans les brefs volumes de la collection anglaise : car là du moins, l'intention de faire une large vulgarisation était évidente. Mais, lorsqu'on se trouve en présence d'un ouvrage de poids aussi sérieux que celui de M. B., on ne saurait admettre qu'il soit uniquement destiné à un public indifférent aux détails précis, et l'on s'inquiète de le voir fournir si peu d'aide aux travailleurs un peu curieux.

Ces remarques faites, il est évident que ce qui est le meilleur dans le volume, ce sont les chapitres d'un caractère général. Tels sont ceux dans lesquels M. B. esquisse à grands traits les débuts de la littérature polonaise jusqu'au XVIIIe siècle. Pour la période moderne, on se perd trop souvent à sa suite : on voit se succéder sous sa plume les écrivains les plus divers sans autre raison que son bon plaisir, et comme on n'a ni dates ni divisions qui permettent de respirer, comme aussi de contrôler, on s'épuise et l'on s'irrite.

Parmi les études qui nous ont paru plus spécialement fouillées, nous citerons celles de Mickiewicz, de Kraszewski, et de Sienkiewicz, cette dernière pourtant, exagérée dans ses conclusions. M. B. prend acte de l'énorme succès de librairie de l'auteur de *Quo Vadis*, pour en conclure la supériorité de sa maîtrise. C'est là un procédé quelque peu enfantin qui, appliqué à la littérature allemande, par exemple, nous ferait regarder O. de Redwitz comme un des plus éminents poètes allemands...

M. B. n'a pas jugé à propos de conserver en totalité l'orthographe polonaise, et il a fait à ce sujet un compromis peu scientifique, en s'autorisant de son désir de « faciliter » la lecture des noms polonais. Il écrit par exemple *Rzewuski*, mais *Kraschewski* (pour Kraszewski) et *Sieroschewski* (pour Sieroszewski), etc., etc.

Ajoutons enfin que le style est extrêmement pénible et lourd : M. B. a un faible pour les immenses phrases énumératives et il fait des participes présents, si parfaitement intolérables en allemand, une consommation vraiment exagérée. Le vocabulaire et surtout certains superlatifs sont également parfois très fatigants, et on le regrette d'autant plus qu'une œuvre de cette importance mérite d'attentifs lecteurs.

Jules LEGRAS.

Digitized by Google

M. Albert Reggio, **L'Œuvre de M. Paul Bourget et la manière de M. Anatole France,** Paris, petit in-18°, 59 pp., Perrin, 1902.

Une notule suffirait pour rendre ici compte de la dissertation de M. Reggio, si son sujet ne dépassait de beaucoup le cadre dans lequel il paraît avoir eu le tort de vouloir l'enfermer. MM. Bourget et France, deux écrivains sinon grands, du moins « tenant de la place », comme disait cet Auvergnat, laminés en cinquante-neuf pages, un par vingt-neuf pages et une fraction! Toutefois, si elles sont pleines de moëlle, « la longueur ne fait rien à l'affaire, » sauf de donner un bon soufflet sur la joue de tous ceux qui ont usé des in-folios, ou même des in-8°s. Donc brisons l'os! M. R. aime M. Bourget, qui « a en quelque sorte achevé l'évolution du roman d'analyses en faisant franchement de celui-ci un prétexte à chirurgie psychique ». Et cette phrase est représentative de la première partie de la plaquette de M. R., en ce qu'elle renferme des vues audacieuses et discutables et un style obscur et tarabiscoté. Mais il faut savoir gré à l'auteur d'avoir affirmé ses admirations pour le penseur subtil et profond, le logicien persuasif, le poète émouvant, l'artiste et par surcroît le charmeur. Peste! c'est à peine si nous trouvons une réserve dans ce fait que M. Bourget a été victime du souci de la recherche analytique, et aussi des contradictions entre ses dispositions raisonnées et les exigences de sa sensibilité.

Même enthousiasme pour M. France, écrivain de race, qui « mentalise » et cherche la volupté de l'expression, mais qui, par contre, est le moins sentimental de nos contemporains. Et M. R. de vanter le contraire en ce sujet différent, de brûler ce qu'il a adoré et d'adorer ce qu'il a brûlé, ce qui témoigne d'un esprit critique plus large que conséquent, et qui, après avoir loué la croyance, se réjouit à l'ironie de Pyrrhon et de Voltaire. La restriction arrive pourtant aussi : M. France veut enseigner, mais son dilettantisme et « sa blague » l'en empêchent, et par là il obtient de nous plus d'estime que d'admiration émue et ne peut guère prétendre qu'à la vague gloire de faire œuvre de subtil amuseur.

La brochure de M. Reggio remue donc beaucoup d'idées en peu de lignes. Ce n'est pas un léger mérite. Pourquoi ne les rend-il pas plus aimables par moins de laconisme et plus de clarté?

Pierre Brun.

— La livraison 19 du tome V du *Recueil d'archéologie Orientale* de M. Clermont-Ganneau vient de paraître à la librairie Leroux. — Sommaire : § 46 : *Fiches et Notules :* L'ère de Tyr. — La date de la mosaïque de Nebi Younés. — Inscription de Deir Sem'ân. — Sahouet (El-Khidhr). — Θεὸς Ἀρεμθηνός et 'Aramtâ. — § 47 : Inscriptions grecques du Pont. — § 48 : *Fiches et Notules :* La « Terre de

Digitized by Google

Reseph ». — Chamim Roumim et Chamim Addirim. — Sofsaf et Ménagadem. — § 49 : Inscription gréco-palmyrénienne d'Égypte.

— C'est, à l'heure actuelle, une question fort délicate que celle du rapport de la science religieuse avec l'intérêt spirituel de l'Église. M. Arnold Meyer explique fort bien comment la question se pose dans le protestantisme allemand (*Theologische Wissenschaft und kirchliche Bedürfnisse;* Tübingen, Mohr, 1903 ; in-8°, 92 pages). Le droit de la critique sur la Bible est nettement établi. Le véritable intérêt de l'Église n'est pas qu'on évite la discussion des problèmes. « O gardiens prévoyants, qui nous invitez toujours à ne pas porter ces questions devant la communauté et à lui laisser la paix, ne savez-vous pas que bien d'autres idées que celles que nous lui présenterions, de bien autres doutes que ceux que nous pourrions lui suggérer, circulent partout et gagnent de proche en proche individus et maisons ? » Et M. M. d'insister sur les services que la science historique rend à l'Église. Il développe des pensées fort justes dans des pages fort éloquentes. Lui aussi met l'essence du christianisme dans la foi au Dieu-Père, et il regarde cette essence comme immuable. Conception de théologie systématique, qui veut sauvegarder la liberté de l'histoire, et que l'histoire ne peut admettre sans rectification. — A. L.

— *Le fait religieux et la manière de l'observer*, par l'abbé F. Klein (Paris, Lethielleux, 1903 ; in-12, 212 pages) atteste un sérieux effort pour donner à la théologie et à l'apologétique catholiques une base positive dans la psychologie et l'histoire. Le présent volume concerne surtout la méthode à suivre dans l'observation du « phénomène religieux » ; les considérations sur le sens religieux et ses caractères sont rédigées en fort bon style, comme le livre entier, mais sont peut-être un peu trop générales et, si l'on peut dire, extérieures. L'ouvrage ne laisse pas d'être un témoin discret du mouvement d'idées qui se dessine depuis quelques années dans le clergé français. — A. L.

— M. P. Oltbamare s'est étonné à bon droit du caractère effacé de la fonction que remplit le sacrifiant laïque dans le sacrifice brâhmanique : il semble n'y figurer que pour faire les frais de la cérémonie et pour se prêter à quelques manœuvres de pure forme. Dans un article fortement documenté (*le Rôle du Yajamâna*, Louvain, 1903, 34 pp.), l'auteur a colligé toutes les faibles traces qu'a pu garder de l'importance des fonctions du laïque la littérature essentiellement sacerdotale qui nous est parvenue, et il en vient à penser qu'au temps jadis le yajamâna père de famille fut le chef de la prière, le vrai organisateur du petit drame religieux dont plus tard le prêtre est devenu le protagoniste. La conclusion, il va de soi, ne se laisse point démontrer de façon irréfragable ; mais elle transparaît à travers la brume des textes rédigés dans un tout autre esprit, et elle est conforme à ce que nous savons des progrès de la division du travail social. En fait, il est infiniment probable qu'à un moment donné chaque maître de maison fut à lui-même, non seulement son propre prêtre, mais son propre sorcier-conjurateur, et les charmes de labourage du Kançika-Sûtra XX, où le brahmane n'est qu'un accessoire, obligé, mais visiblement adventice, reflètent encore quelque chose de cette simplicité primitive. — V. H.

— Le tome III des *Studi glottologici italiani* publiés par M. G. de Gregorio (Turin, Loescher, 1903, pet. in-4°, 314 pp., 12 lire) contient les articles suivants : 1° T. Zanardelli, les toponymiques en *-aticus* de l'Émilie et de la Romagne ; 2° D. Olivieri, études sur la toponymie vénète ; 3° F. Tambroni, menus problèmes falisques ; 4° G. de Gregorio et F. Seybold, les mots siciliens d'origine arabe ;

Digitized by Google

5° G. de Gregorio, étymologie et lexicographie romanes au point de vue spécial des dialectes siciliens; 6° G. de Gregorio, sur la simplicité de deux articulations prépalatales (en français, il s'agit du *c* et du *g* italiens, et autres consonnes similaires dans d'autres langues : que ces articulations soient simples, mi-occlusives, et non doubles ni continues, c'est une thèse absolument incontestable, mais moins neuve qu'il ne semble à l'auteur; encore faut-il distinguer entre la consonne de l'italien *oggi* et celle du français *adjurer*, entre celle de l'anglais *church* et celle de l'allemand *petschaft*). — V. H.

— MM. Niederle, Pastrnek, Polivka et Zubaty viennent de faire paraître la seconde année de leur *Vêstnik slovanské filologie* (Prague, 1902), comprenant la bibliographie de tous les travaux publiés en 1901 sur la philologie et l'archéologie slaves. Cette excellente publication comble une lacune très grave; les auteurs qui ont eu le courage de l'entreprendre et la force de le réaliser ont droit à la reconnaissance de tous les slavistes. — A. Meillet.

— M. N. Söderblom, le distingué professeur de l'Université d'Upsal qui s'est fait connaître par d'importantes publications en français, a publié (à Breslau, 1903; pet. in-8°, xii-426 p.) une troisième édition allemande du *Kompendium der Religionsgeschichte* du regretté Tiele, fortement revue et corrigée. Dans une prochaine édition, il conviendra d'effacer le rapprochement du grec θεός et du latin *deus* qui est indéfendable; et, sans vouloir critiquer l'expression de *indo-germanique*, usuelle en Allemagne, et qui ne présente aucun inconvénient, il sera permis de noter qu'on ne saurait la défendre par l'observation que les Hindous et les Germains seraient les deux populations extrêmes de langue indo-européenne ; ce sont les Celtes qui occupent l'extrémité ouest du domaine. — A. Meillet.

— M. N. P. Kondakov dont on connaît les beaux travaux sur l'histoire de l'art byzantin, vient de publier pour l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg un volume *Pamiatniki christianskago iskousstva na Afouié* (Monuments de l'art chrétien au mont Athos). Ce volume est accompagné de 49 phototypies et de 103 dessins dans le texte. — L. L.

— M. Vsévolode Miller vient de publier des *Digorskia skazania* ou Contes digoriens (Bibliot. de l'Institut Lazarev, fasc. xi, Moscou, 1902, in-8° de v-145 pp., 1 rouble). Ce sont quatorze récits en dialecte digorien, dont deux en vers, qu'il a recueillis auprès de représentants de cette tribu du rameau ossète. Il les a reproduits d'après la transcription qui lui est propre, et traduits en russe. — J. L.

— On attendait depuis longtemps déjà la suite de l'intéressant *Album géographique* de MM. Marcel Dubois et Camille Guy, dont nous avons signalé ici les trois premiers volumes (Aspects généraux de la nature, Régions tropicales, Régions tempérées), auxquels il ne restait plus à joindre que la France et ses colonies pour achever le tableau de la terre entière. C'est ce dernier sujet qui est traité dans le volume qui vient de paraître : *Les colonies françaises* (Libr. Armand Colin, pet. in-4°, texte et 550 reproductions; 244 pages; prix : 15 fr.). On sait la disposition de cette publication. Chaque chapitre comprend, à peu près uniformément, un texte général de 4 pages, et 12 pages de vues pittoresques ou ethnographiques, élucidées, chacune, par une légende précise et documentée. Ces vues sont petites, mais nettes, et le plus souvent inédites, prises sur place, envoyées par des correspondants, des voyageurs, devenus ainsi comme des collaborateurs de l'œuvre. Aussi bien l'Album géographique, si bien commencé, semble-t-il encore en progrès, tant les auteurs ont su donner sur chaque chose le plus de renseignements sûrs et récents en le moins de phrases possible. C'est l'idéal de l'enseignement par les yeux, qui est si important dans l'étude de la géographie.

Digitized by Google

Le dernier et cinquième volume à paraître, *la France*, est annoncé comme sous presse. — H. DE C.

— La librairie Ludwig ROSENTHAL publie son *Catalogue CV*, *Incunables et Bibliographie des livres imprimés avant 1501* (Munich, 16, Hildegardstr.), avec 48 fac-similés. Il comprend 2,002 numéros et 272 pages. Parmi les livres décrits, deux cents environ ne figurent pas dans Hain. Les livres sont classés par lieux d'impression. En tête figure le *Missale speciale* de Constance qui a été depuis quatre ans l'objet de tant d'études. — L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 mai 1903.

La municipalité de Chartres invite l'Académie à la cérémonie de l'inauguration du monument qui vient d'être élevé dans cette ville en l'honneur de Pasteur.

M. Cagnat fait connaître, de la part de M. le Dr Carton, que les fouilles de Sousse, subventionnées par l'Académie, ont été commencées et ont déjà amené la découverte de lampes, de petits autels et de stèles puniques, ainsi que de l'orchestre d'un théâtre.

M. Leger entretient l'Académie des travaux entrepris pour la conservation de la croix dite de Bohême, située sur le champ de bataille de Crécy (commune d'Estrées).

M. Héron de Villefosse communique, au nom de MM. de Gérin-Ricard et l'abbé Arnaud d'Agnel, une note sur la découverte d'un trésor monétaire très considérable, faite à Tournes en 1866. Les détails relatifs à cette découverte sont consignés dans un acte qui figure aux registres de la Chambre des comptes de Provence. Toutes ces monnaies, au troisième type d'Apollon avec revers à la roue accompagnée des lettres MA entre les rayons, avaient été frappées à Marseille. On recueillit une telle quantité de numéraire que, selon le rédacteur de l'acte, on l'évalua à la charge de vingt mules.

M. Charles Bayet entretient l'Académie des récentes découvertes faites par la mission J. de Morgan, puis de la cérémonie de la remise officielle du Musée de Delphes par l'École française d'Athènes au gouvernement grec.

M. Philippe Berger communique, de la part de M. Perdrizet, un petit monument acheté par lui à Saïda. C'est une petite plaque en bronze qui porte, en grec, les mots suivants : « De la synagogue d'Ornithocomé », qui constituent la première mention de cette synagogue de Juifs parlant grec ou de syriens hellénisés. M. Perdrizet propose d'identifier Ornithocomé « le bourg des Oiseaux » avec Ornithopolis, ville située entre Tyr et Sidon et mentionnée dans plusieurs textes littéraires de l'antiquité.

M. Edmond Pottier montre un fragment de vase grec qui représentait un cheval modelé en ronde bosse et récemment acquis par le Musée du Louvre. C'est un vase identique à celui dont les fragments ont été retrouvés par M. de Morgan à Suse. Grâce au nouveau fragment qui porte une signature d'artiste, on peut maintenant nommer l'auteur de ces œuvres céramiques, dont la technique est remarquable. Il s'appelait Sotadès, et il est connu par une série importante, en particulier par de très jolies coupes à fond blanc. Il travaillait donc déjà entre les deux guerres médiques, entre 490 et 480, et fabriquait non seulement des coupes, mais aussi de beaux vases plastiques.

MM. Capitan, Breuil et Peyrony signalent de nouvelles gravures préhistoriques découvertes par eux sur les parois d'une grotte d'un accès fort difficile, la grotte de Bernifal située aux environs des Eyzies (Dordogne). C'est la huitième grotte connue à parois gravées, et la quatrième signalée aux environs des Eyzies. Elle est formée de trois grandes salles, d'une longueur totale de 72 mètres, à parois couvertes de stalagmite épaisse. Les figures, qui ne sont visibles que dans la salle du milieu, sont au nombre de 26, réparties en 12 groupes. Ce qui est spécial à cette grotte, c'est le nombre élevé (12) des signes triangulaires où l'on peut voir la figuration de la maison ou de la hutte. L'un d'eux, jusqu'ici unique, semble représenter une hutte couverte de terre ou de peaux jetées sur la charpente. Plusieurs de ces figures sont gravées sur le corps des mammouths et ont peut-être une valeur magique.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — **15 juin** — **1903**

Meillet, Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes. — Skeireins, p. E. Dietrich. — Philostrate le jeune et Callistrate, p. Schenkl et Reisch. — Samuelsson, Études sur les Argonautiques. — Weigl, Un poème de Kamatéros. — Tsakalotos, Lexique grec-latin — Boissier, Tacite. — Rozanov, Lenz. — R. de Gourmont, Le problème du style. — Ch. Schmidt, Le fonds de la police générale aux Archives nationales. — Fournier, La guerre sud-africaine, II. — Bonnal, Les enseignements de la guerre sud-africaine. — Publications de M. Soubies. — Waldstein, L'art au xixe siècle. — Académie des Inscriptions.

A. Meillet. **Introduction à l'Étude comparative des Langues indo-européennes.** Paris, Hachette, 1903. In-8, xxiv-434 pp. Prix : 10 fr.

Un lettré de haut vol, depuis entré à l'Académie française, me disait un jour : « Oui, la linguistique m'intéresserait assez, si elle ne changeait pas tous les dix ans. » Il y a du vrai dans cette boutade. Raison de plus pour en augurer que la linguistique est une science bien vivante et en constant progrès. Raison de plus aussi pour faire bon accueil aux livres qui en marquent les étapes ou même en pressentent les tournants. Le livre de M. Meillet est de ceux-là : assez poussé dans le détail, pour que, de longtemps sans doute, il n'y ait presque rien d'essentiel à y ajouter ; assez synthétique dans l'ensemble, pour que les grandes lignes en demeurent alors que tels détails auront vieilli.

De fait, la linguistique ne change point ; mais elle marche, et c'est son horizon qui change. Au début du dernier siècle, elle eut de hautes ambitions : elle ne douta point d'atteindre, à travers le langage, les arcanes du travail de la pensée, et Bopp et Grimm, peut-être, eussent dédaigné le vain travail de peser les syllabes, s'ils n'avaient été soutenus par cette noble espérance. Il ne manque pas, aujourd'hui encore, de philosophes qui appuient sur un simple fait de sémantique tout un édifice de spéculation psychologique ; mais les linguistes, du moins, ont renoncé, à peu près tous, à demander à l'étymologie indo-européenne des renseignements sur la genèse du verbe humain. Plus tard, avec Schleicher, on comprit que les langues indo-européennes ne nous apprendraient jamais que l'indo-européen,

Digitized by Google

mais on voulut qu'elles nous l'apprissent à fond : ce fut une curiosité et une piété, de connaître en tous ses détails la langue que parlèrent nos pères au moins spirituels dans le coin d'entre Europe et Asie d'où ils étaient partis à la conquête du monde, de l'écrire, de la parler comme eux, si possible, et — surtout — de savoir comment elle-même s'était créée, quels éléments y étaient entrés, quelles agglutinations primitives avaient abouti à la flexion caractéristique si merveilleusement transmise et maintenue d'âge en âge. Je suis de ce temps-là : « Schleichérien vous êtes, et Schleichérien vous resterez! » me disait mon cher Bergaigne, le jour où je soutins ma thèse de doctorat. Dès lors, cependant, l'idée commençait à se faire jour, que, sussions-nous à merveille l'indo-européen, nous ne saurions encore pas comment il s'était formé : une langue donnée n'est qu'un fait actuel, tant que la comparaison avec une autre langue apparentée ne nous a point permis de remonter à un fait antérieur; et jusqu'ici l'on ne connaît point de parent à l'indo-européen. Mais, bien plus, voici qu'on vient nous dire que lui-même nous ne le connaissons pas, que ce que nous appelons de ce nom n'est qu'un schéma, n'a de valeur qu'en tant que système défini de correspondance entre les langues historiquement attestées; rien de plus, et, si schleichérien qu'on soit d'éducation ou de tempérament, il faudra bien qu'on s'accommode de ce nouveau point de vue. C'est le vrai et le définitif; seulement, il y a manière de s'y accommoder.

Depuis les *Principien* de Paul, tous les linguistes, ou peu s'en faut, en tombent d'accord. Et pourtant c'est précisément, à cette heure, l'école allemande qui s'y montre le moins fidèle dans les applications : tous ses adeptes se défendent à l'envi de ce qu'ils nomment « glottogonie »; et il n'est presque pas un de leurs plus estimables ouvrages où quelque théorie glottogonique ne montre au moins un bout d'oreille. Ici, c'est une période d'accent intensif que l'indo-européen est censé avoir traversée, antérieurement au stade d'accent tonique que seul nous révèlent les plus anciens et authentiques témoins du parler proethnique; ailleurs, ce sont des racines presque toutes dissyllabiques à l'origine, qu'un processus phonétique accompli au sein même de la langue-mère a réduites au monosyllabisme apparent : il semblerait parfois que cette évolution eût été enregistrée par quelque phonographe breveté. N'est-ce point là une survivance de l'ancienne illusion de Bopp, transférée de la morphologie à la phonétique? Comme Bopp se flattait de retrouver un jour l'origine et le sens intime de chaque suffixe, comme il voyait le verbe « être » dans l'*s* de l'aoriste, ou la négation dans l'*a* sanscrit de l'augment, ainsi l'on veut que chaque voyelle ou chaque consonne de la langue proethnique nous renseigne, non sur ce qu'elle est, mais sur ce qu'elle fut avant d'être ce qu'elle est. Cela, malheureusement, n'est pas en son pouvoir.

Digitized by Google

Il est utile et légitime de réagir contre ces tendances, dût la réaction, à son tour, dépasser quelque peu le but; et par là j'entends qu'à me supposer capable d'écrire le beau livre de M. Meillet, je ne l'aurais jamais été de hausser mon exposition au niveau de sa sobre intransigeance. Il m'est arrivé, je dois le reconnaître, de restituer jusqu'à des phrases indo-européennes, et de regretter que la syntaxe comparative se privât de ce schématisme commode; et M. Meillet, qui a écrit des pages si neuves et si fortes sur la phrase indo-européenne (p. 326-343), qui a pénétré plus avant qu'aucun de nous dans le mécanisme de la syntaxe commune aux divers idiomes, non seulement a réussi à le définir et à nous le manifester sans le secours d'aucun exemple qui n'appartînt à une langue historique, mais même a conçu et construit toute sa morphologie dans le domaine des faits directements attestés, en cédant le moins possible à la tentation de refaire sur le papier une forme à jamais évanouie. Bien entendu, l'indispensable astérisque foisonne chez lui autant que partout ailleurs; mais il ne signale guère que des racines et des suffixes, c'est-à-dire de simples éléments, les atomes crochus du langage : comment ces atomes se combinent, c'est affaire aux langues réelles de nous le faire voir; et il suffit qu'elles les combinent toutes de la même manière, pour nous convaincre que la combinaison remonte plus loin qu'elles, sans qu'il soit nécessaire de placer immédiatement sous nos yeux cette combinaison hypothétique.

La gageure était hardie; mais il valait la peine de la tenir, et, je le répète, elle est justifiée par le succès : les futurs linguistes apprendront désormais qu'on peut rigoureusement superposer entre eux les manuscrits mutilés que figurent les membres d'une famille de langues, sans récrire d'un bout à l'autre l'archétype perdu, et les sceptiques cesseront peut-être de reprocher à la linguistique de chevaucher la jument de Roland. Il faut donc savoir gré à l'auteur d'un parti-pris de positivisme qui peut sur certains points paraître inopportun ou excessif. La théorie des alternances vocaliques rentre chez lui dans la morphologie, et non dans la phonétique. Pourquoi? C'est un pas en arrière, semble-t-il. Il y a près d'un demi-siècle que Benfey écrivait : « Il est probable que le gu*n*a a commencé par n'être qu'une altération mécanique de la voyelle radicale et n'a pris qu'à la longue et par accident une valeur dynamique. » Ne rappelez point à M. M. cette proposition aussi irréprochable qu'indémontrable : il n'a pas besoin qu'on l'en avertisse; il en est aussi informé et, je pense, aussi persuadé que vous; seulement, il ignore la cause mécanique dont relève l'apophonie, et il déclare n'avoir aucun moyen sûr de la connaître. Les saisissantes concordances de l'accentuation et du degré normal, de l'atonie et du degré réduit ou fléchi, — *véda* : *vidmá*, *juhóti* : *juhuté*, γένος : εὐγενής, πατήρ : ἀπάτωρ, — ne sauraient lui échapper; mais il se refuse à convertir de sa grâce en un rapport de causa-

Digitized by Google

lité ce qui peut n'être qu'une simple coïncidence. « Je n'y étais point », dirait Rabelais.

A ce degré presque superstitieux est poussé le souci de ne rien avancer qui ne soit *un fait*. Mais, en récompense, quelle abondance de faits, quelle utilisation soigneuse de chacun d'eux à sa place et à son rang, surtout quel groupement habile des faits connexes, et quelles vues d'ensemble sur la structure de ce langage indo-européen, — dont la charpente apparaît d'autant mieux dégagée qu'il s'abstient de la revêtir de maçonnerie factice, — je le laisse à penser à ceux qui connaissent les précédents travaux de M. M., et je me borne à constater qu'il s'est résumé et surpassé dans celui-ci. « On ne remarquera jamais assez à quel point *tout se tient* dans la structure d'une langue » : cette observation est de lui (p. 159) et sert de conclusion à une page où il nous fait toucher du doigt la cohésion intime et nécessaire des particularités saillantes de la morphologie indo-européenne, opposées à celles, non moins cohérentes d'autre part, de la morphologie sémitique. Et il eût pu, s'il l'avait voulu, se donner plus de champ, montrer que la morphologie ouralo-altaïque ou bantoue est, elle aussi, un système de coordination aussi parfaite que d'ailleurs inconsciente. Substituer à l'analyse logique, qui fut la seule grammaire raisonnée jusqu'au commencement du XIXe siècle, le sens et l'observation de l'évolution historique du langage [1], voilà qui est bien; mais prouver que cette évolution, à son tour, obéit à une logique intime et latente, dont ne se doutent ceux qui la créent non plus que l'abeille ne connaît la mesure du côté de l'hexagone régulier, voilà qui est mieux encore; car c'est vraiment, cette fois, avoir saisi l'essence du langage, et comprendre que la logique aristotélicienne s'est moulée sur lui, bien loin qu'elle lui ait servi de moule.

Ainsi s'explique encore une particularité du plan de M. M., à laquelle évidemment il tient beaucoup. La forme et la fonction sont, dans le langage, deux catégories très distinctes, et l'on n'a su faire de saine morphologie que du jour où, rejetant les langes ou les oripeaux dont la fonction grammaticale et logique affublait la forme, on a envisagé celle-ci toute nue, en elle-même et pour elle-même, sauf à demander subsidiairement à la syntaxe quel rôle elle était appelée à jouer. Voici cependant un livre où la théorie de l'emploi des formes n'est point séparée de la morphologie. Est-ce là un recul ? En aucune façon : maintenant que la forme et la fonction sont bien nettement tenues pour distinctes et que la linguistique ne court plus le risque de les confondre, elle peut sans inconvénient, elle doit, pour se for-

1. Dans un excellent *Aperçu du développement de la grammaire comparée* (p. 383-414), l'auteur fait bien voir qu'à ce prix seulement la linguistique pouvait naître. « La grammaire comparée n'est qu'une partie du grand ensemble des recherches méthodiques que le XIXe siècle a instituées sur le développement historique des faits naturels et sociaux. »

Digitized by Google

mer une idée adéquate du langage, renoncer à les séparer. Deux réseaux concordants, l'un de formes, l'autre de fonctions : ainsi pourrait-on, à ce point de vue, définir le langage; et, comme tout se tient dans chacun d'eux, il faut que tout se tienne entre les lieux des points où ils se rencontrent; en d'autres termes, il y a répercussion constante, et implacablement quoique inconsciemment logique, de la genèse d'une forme à son emploi, et de son emploi à sa genèse. Par exemple : si le grec et le latin n'avaient pas confondu l'ancien instrumental, l'un avec son datif, l'autre avec son ablatif, ils n'auraient pas éprouvé le besoin de distinguer, à la suite du verbe passif, l'agent causal de l'agent instrumental, et ils auraient continué, comme le sanscrit, à dire indifféremment *dandéna hanyaté* « il est frappé par le bâton » et *gôpéna hanyaté* « il est frappé par le berger »; et, parce qu'ils ont fait cette distinction, les dernières traces de l'instrumental, devenu désormais inutile, se sont effacées chez eux, même dans les déclinaisons où ce cas n'avait aucune raison phonétique ou autre de se confondre avec l'ablatif ou le datif. *Consuetudo dicendi est in motu*, disaient les anciens, et ils ne croyaient pas si bien dire : non seulement l'appareil bouge toujours, mais toujours, à tout moment, les images qu'il fournit sont symétriques.

Le mérite et l'originalité de M. M. sera d'avoir, plus clairement et avec plus d'insistance qu'aucun autre, appelé notre attention sur cette symétrie, et d'avoir orienté dans cet esprit la jeune génération de linguistes qu'il a déjà formée [1]. Sa méthode de groupement, qui ne redoute point le complexe, lui sert en même temps à le débrouiller, en montrant que le complexe n'a pas, au fond, d'autres lois que le simple. C'est ainsi que sa phonétique, au lieu de se limiter au phonème en soi, où elle apparaît nécessairement rigide, pénible et peu vivante, envisage successivement : le phonème, la syllabe, le mot. C'était bien simple; mais il fallait s'en aviser.

En présence d'une œuvre aussi complète et elle-même aussi cohérente en toutes ses parties, il y a mieux à faire que d'y chercher quelques lapsus, imputables surtout à l'imprimeur [2]; mieux aussi, que d'en donner un sec résumé [3]; et j'ai cru mieux servir l'auteur et les

1. Cf. *Revue critique*, LIV (1902), p. 401.

2. P. 92, l. 4 et 5 du bas, lire « poupe » au lieu de « proue ». — P. 207, l. 14, le mot grec a un α de trop. — P. 319, l. 12, véd. *utá çrutam* pourrait en effet signifier « et écoutez », mais signifie certainement, dans ce passage-là (R. V. VII. 68. 8), « et vous avez écouté ».

3. Un mot pourtant de la masse de renseignements qu'on y trouvera. — Méthode. — Les langues indo-européennes. — Phonétique. — Morphologie (la conjugaison avant la déclinaison). — La phrase. — Le vocabulaire. — Appendices (histoire et bibliographie). — On ne perdra pas de vue que *toutes* les langues indo-européennes, y compris naturellement l'arménien, et sauf le seul albanais, qui n'a, en effet, rien d'important à nous apprendre, sont appelées à la fois ou tour à tour en témoignage de ce qu'elles savent des origines.

Digitized by Google

lecteurs, en me bornant à dégager l'idée générale qui en forme la trame discrète et continue.

Le scrupule qu'apporte M. Meillet à purger la linguistique de tout ce qui n'est point « attesté » doit faire présumer qu'il est encore moins indulgent à l'induction linguistique promenée dans les domaines qui lui sont étrangers; et, de fait, il écrit sans sourciller (p. 366) que « la linguistique ne saurait apporter à la mythologie comparée aucun témoignage solide». Cette phrase ira au cœur des folkloristes qui sont « bien aises » de ne pas savoir le sanscrit. Pour moi, je lui en ferais grief, si je ne tenais qu'un auteur ne doit compte à la critique que de ce qu'il a prétendu enseigner, non de ce dont il a délibérément voulu se taire [1].

V. Henry.

Die Bruchstücke der Skeireins, herausgegeben und erklärt von Dr. Ernst Dietrich. Mit einer Schrifttafel in Kupferätzung. (Texte und Untersuchungen zur Altgermanischen Religionsgeschichte, herausgegeben von Dr. Fr. Kauffmann. Texte : II.) — Strasbourg, Trübner, 1903. In-4°, lxxviij-36 pp. Prix : 9 mk.

Depuis Massmann qui, le premier, les publia au complet, on désigne sous le titre conventionnel de *Skeireins* les fragments mutilés d'un commentaire gotique sur l'Évangile de saint Jean, conservés en huit feuillets manuscrits, partie à l'Ambrosienne de Milan, partie à la Vaticane, et découverts en 1819 par le cardinal Mai. Ces pages éparses sont d'importance à bien des points de vue : elles constituent notamment le seul texte gotique un peu long qui soit indépendant, le seul du moins où l'on ne doive pas nécessairement voir une traduction; et, par cette raison même, elles sont d'intelligence beaucoup plus difficile que les fragments d'Ulfilas, qui se superposent si exactement à l'original grec, et elles ont donné fort à faire aux nombreux commentateurs qui y ont essayé leur sagacité durant trois quarts de siècle. De ces éminents germanistes, aucun, à coup sûr, n'a été mieux informé ni plus pénétrant que le dernier venu; mais aussi son œuvre avait-elle été bien préparée par celle de ses devanciers.

L'esprit de la nouvelle édition est en général extrêmement conservateur. En ce qui concerne l'état du texte, M. D. démontre que les

---

1. De tout récents rapprochements, que l'auteur connaît bien, — *Mâthava* et Προμηθεύς (Fay), *Nirrti* et *Nerthus* (Speijer), — suffisent à venger la linguistique de ce dédain. Mais n'est-il pas encore tout à l'honneur de M. Meillet, qui, amoureux exclusif de la science qu'il connaît à fond, aime mieux la déprécier que risquer de la surfaire?

Digitized by Google

négligences, spécialement les grossières fautes d'interponction reprochées au copiste, reposent tout uniment sur l'observation de règles qui, à la vérité, ne sont pas les nôtres, mais qui sans doute furent celles de son temps et qu'en tout cas il appliquait avec conséquence. Il le décharge également des fautes de grammaire qu'on lui avait imputées, et n'hésite pas à rétablir les déconcertantes anacoluthes qu'avaient éliminées tant bien que mal les précédents éditeurs. C'est que, dans l'intervalle, a paru la remarquable *Étude sur le grec du Nouveau Testament* de M. l'abbé Viteau, qui a légitimé, par l'infiltration d'un hébraïsme courant, la singulière construction paratactique d'un verbe à un mode personnel et d'un participe présent, v. g. II Cor. 5, 12 : οὐ πάλιν ἑαυτοὺς συνιστάνομεν ὑμῖν, ἀλλὰ διδόντες.... Si pareille tournure surabonde dans cette courte Skeireins, il est à supposer que l'auteur, nourri des Écritures, l'avait retenue à raison de sa singularité même, et s'en faisait une manière d'élégance, consciente ou non. Par là se trouve tranchée, selon M. D., la question de savoir si la Skeireins est une œuvre originale ou la traduction de quelque écrit grec ou latin : les Pères n'écrivaient point ainsi ; le style est celui d'un prêtre got qui, par devoir et par goût, a beaucoup lu Ulfilas. De là pourtant à attribuer l'ouvrage au pieux évêque lui-même (p. lxxv), il y a encore quelque distance : il n'est nullement nécessaire qu'Ulfilas ait composé à lui seul toute la littérature gotique, et ses prédications, ses voyages, sa traduction de la Bible ont pu suffire à remplir sa vie accidentée.

Je ne donnerais du savant travail de M. D. qu'une idée fort incomplète, si je bornais mon analyse à la partie philologique et grammaticale; car il contient d'autres chapitres d'un intérêt au moins égal. C'est d'abord une longue étude des sources, où sont relevés tous les passages des Livres saints ou des Pères plus ou moins directement visés dans la Skeireins, soit par citation avec ou sans variantes, — et les variantes sont discutées, — soit par voie de simple allusion. C'est ensuite l'examen de la position prise par le théologien dans le grand débat que soulève, en ce moment, au sein de l'Église, la réfutation de l'hérésie arienne. Mais, en ces délicates matières, je n'ai d'autre droit que celui de me laisser instruire.

Viennent ensuite la transcription et la traduction [1] des fragments, des notes copieuses, — deux fois la longueur du texte, — et un index de tous les mots employés dans la Skeireins, avec leur équivalent en grec.

V. Henry.

---

1. P. 7, au bas, j'aurais écrit « .... eines ausser dem Lager verbrannten *weiblichen* Kalbes.... » Car c'est bien d'une génisse (*kalbôs* = δαμάλεως Ammonius) qu'il est question aux *Nombres* (19, 2) : « une vache rousse qui ait atteint l'âge adulte, qui soit sans tache et n'ait jamais subi le joug ».

Digitized by Google

Philostrati minoris Imagines et **Callistrati Descriptiones**, recensuerunt Carolus Schenkl et Æmilius Reisch. Leipzig, Teubner, 1902, LVIII-82 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Le texte des *Imagines* de Philostrate le Jeune n'est pas un de ceux dont la publication comporte beaucoup de difficultés. Il nous est donné par un manuscrit pour ainsi dire unique, le Laurentianus LVIII, 32 (F, XIIe siècle), puisque le Parisiensis 1760 (P) n'est qu'une copie d'un de ses descendants, d'ailleurs pleine de fautes et de lacunes. Quelle que soit donc la valeur de F, cette valeur est absolue au point de vue de l'art critique. Il n'en est pas de même pour les Ἐκφράσεις de Callistrate, et la question est loin d'être aussi simple. Les vingt manuscrits en effet qui nous ont conservé en tout ou en partie le texte de ces descriptions peuvent se diviser en trois groupes dont la valeur relative est fort difficile à apprécier. Deux d'entre eux, dont le plus ancien de tous (F, Laurentianus LIX, 15, XIe siècle, et P, Parisiensis 1696), remontent à une même source, et ont pour dérivés le premier trois, le second un des autres manuscrits; un troisième (V, Vaticanus 1898) a pour origine une recension à laquelle quatre autres se rattachent (famille A des éditeurs); le dernier groupe enfin comprend sept manuscrits, dont la source commune semble avoir fourni deux courants, reconnaissables l'un dans six exemplaires, l'autre dans un seul (famille B). Les deux manuscrits qui restent ne contiennent que quelques extraits. De plus, ces manuscrits ne sont pas partout en présence : les quatorze descriptions ne sont au complet que dans les manuscrits de la famille B et dans le Vaticanus 87 (A', classe A); F n'a que 1-5, P que 1-7, V que 9-14, et les autres manuscrits de la classe A omettent pour le moins 12 et 14. Il fallait donc étudier ces divers groupes, relever leurs leçons, les comparer entre elles, et déterminer quelle autorité il convient d'attribuer à chacun. Le travail se compliquait encore parce que, selon toute vraisemblance, ces groupes ont subi l'influence les uns des autres. MM. C. Schenkl et Reisch ont réussi à donner, pour cette question si délicate, une solution sinon absolument certaine, au moins fort acceptable provisoirement : F ou P seuls ne méritent pas une grande confiance, mais leur accord vaut autant que l'accord des classes A et B; on ne doit attribuer à V qu'une valeur relative, et d'ailleurs il s'accorde plus fréquemment avec A qu'avec B ; enfin A et B sont à peu près sur la même ligne, cette dernière classe ayant cependant moins souffert d'interpolations. Tout cela est fort bien exposé, et avec de nombreux arguments, au cours de la préface, dont je recommande la lecture et l'étude; on ne peut néanmoins se défendre de quelque doute sur la solidité de l'une au moins de ces conclusions. MM. S. et R. avouent eux-mêmes très nettement — et cela fait honneur à leur conscience d'éditeurs — qu'ils ne sont pas complètement

Digitized by Google

d'accord sur la valeur respective des familles A et B. Il en résulte un certain flottement, non dans les principes des éditeurs, mais dans la constitution du texte ; cela ne serait pas si l'on pouvait établir avec fermeté la supériorité de l'une des deux familles, et je ne crois pas, autant que j'en puis juger par les notes critiques, que cela soit impossible. Il y a en effet des leçons mauvaises qui sont interpolées, tandis que d'autres sont seulement des fautes de copie ; et, bien que les éditeurs ne négligent pas cette distinction, peut-être pourrait-on aller plus loin dans cet examen. Ce n'est pas le rôle du recenseur de discuter à fond des questions de ce genre ; mais j'avoue que je penche plutôt pour l'avis de M. Reisch, qui dans quelques cas douteux préfère les leçons de B, et qu'en général B me paraît représenter plus fidèlement le texte original, tant par ses bonnes leçons que par la nature même de ses fautes. Quoi qu'il en soit, cette édition, préparée avec soin et méthode, fait une bonne suite à celle des *Tableaux* de Philostrate l'Ancien, parue en 1893. J'avais exprimé l'opinion, à propos de cette dernière, qu'il eût mieux valu ne pas admettre dans l'*index verborum* les mots de Philostrate le Jeune et de Callistrate; MM. C. Schenkl et Reisch ont dû en effet ajouter à la fin de leur édition un supplément de plus de trois pages, où sont notés des *addenda*, et surtout de nombreux *delenda*, par rapport à l'édition de Kayser ; les différences sont en effet sensibles, et sont d'ailleurs signalées dans les notes.

MY.

J. SAMUELSSON. **Ad Apollonium Rhodium adversaria.** Upsal, libr. académique Lundström ; Leipzig, Harrassowitz, 1902 ; 45 p.

Le texte d'Apollonius de Rhodes peut encore donner lieu à d'intéressantes conjectures, bien qu'il soit un des mieux établis et que l'édition de Merkel ne laisse plus beaucoup à faire ; M. Samuelsson donne dans cette brochure le résultat de ses études sur les *Argonautiques*. Sa tendance est plutôt conservatrice, et il explique en effet fort bien plusieurs passages dans lesquels d'autres commentateurs avaient cru devoir user d'une correction. Il défend avec raison τεὴν κατὰ ϝάξιν I, 8, ἀπήμοσιν I, 888 (avec Wellauer), ἀρωγῇ II, 501, πορφύρουσαν IV, 666, Ἀλκινόοιο IV, 1198, εἴτε σέ γε Τρίτων(α) IV, 1596. L'interprétation de οἱ I, 18 est excellente et donne le véritable sens du passage : οἱ, *à lui*, et non οἱ πρόσθεν ἀοιδοί ; il en résulte que la correction ἐπικλείουσιν pour ἔτι κλείουσιν n'est pas nécessaire. On doutera d'autre part de la légitimité de certaines conjectures, comme ἀμερδόμενοι ou ἀμειρόμενοι (Kœchly ἀμυνόμενοι) pour ἀμειβόμενοι I, 749, qui peut très bien se défendre, ou encore αὐτὸς ἰκών pour αὐτὸς ἰών IV, 1115, qui n'a rien d'absurde, quoi

Digitized by Google

qu'en dise M. S.; Alkinoos va en effet en personne vers les Colchiens, cf. 1174 sv. Il y a, somme toute, beaucoup de bien dans ces notes de M. Samuelsson; mais ce que j'y trouve de plus intéressant, c'est la manière dont il dispose le texte II 563 sv. Il s'agit de la colombe que le héros Euphémos lance à travers les Symplégades. Il est assez difficile de croire que la suite des vers, dans le récit d'Apollonius, ait pu être modifiée par quelque scribe; mais le remaniement proposé n'en est pas moins fort élégant; il consiste à transposer 573b-575a après 567a, et l'ordre ainsi obtenu est très naturel et très séduisant.

My.

Ludwig Weigl. **Studien zu dem unedierten astrologischen Lehrgedicht des** *Joannes Kamateros*. Würzbourg, impr. univ. Stürtz, 1902; 58 p.

Cet opuscule n'est qu'un travail préparatoire : M. Weigl annonce qu'il va donner une édition d'un poème astrologique en vers politiques, composé par un Byzantin du XIIe siècle nommé Jean Kamatéros. Ce personnage est surtout connu par les recherches de Miller, qui a publié de lui un poème de sujet analogue, également dédié à l'empereur Manuel Comnène (*Notices et extraits des manuscrits*, XXIII, 2 [1872]). M. W. indique les manuscrits, au nombre de quatre, où est conservé ce poème, et montre quelles furent les sources de Kamatéros, dont plusieurs sont citées par l'auteur lui-même, parmi lesquelles Lydus et Ptolémée. Il signale en outre les faits de langue les plus saillants, et à ce point de vue l'étude du texte ne pourra manquer d'être instructive; mais je ne puis juger actuellement; il m'est impossible d'avoir une opinion sur des affirmations qui reposent uniquement sur de l'inédit. Aussi bien M. W. n'a-t-il voulu que faire ressortir les divers genres d'intérêt qui s'attachent à l'édition qu'il projette : attendons-la. — P. 23 il est question d'un Ammonios, ἀγαρινοῦ πλὴν καὶ σοφοῦ ὑπάρχοντος ἐν κανόνι (vers 3898, qui d'ailleurs est faux), et p. 40 M. Weigl explique : « ἀγαρινός, sans doute ἀγαυρινός de ἀγαυρός, *célèbre*. » Cela me parait bien invraisemblable; il me semble qu'il faut lire Ἀγαρηνός, mot par lequel on désigne encore aujourd'hui les Turcs, dans certains pays grecs, et qui signifiait alors les Arabes. Qu'Ammonios fut un Grec, il n'y a pas à en douter, et peut-être même était-ce un Grec d'Égypte; mais il se peut que Kamatéros ait fait une confusion. V. *Catal. cod. astrol. graec. II Cod. Venet.*, p. 182, où il est question précisément du κανόνιον d'Ammonios.

My.

Digitized by Google

TSAKALÔTOS. Λεξικὸν ἑλληνολατινικόν. Athènes, Sakellarios, 1900, ις'-872 p.

L'auteur de ce lexique grec-latin, M. Tsakalôtos, professeur au Varvakîon, le lycée de garçons d'Athènes, « accueillera avec plaisir et reconnaissance toutes les critiques et toutes les observations qui pourront servir à compléter, à rectifier et à corriger son ouvrage ». Cette phrase de la préface (p. ις') me met à mon aise ; mes critiques paraîtront sans doute sévères à M. T.; mais si elles ont pour résultat de faire disparaître dans une seconde édition les erreurs et les fautes qui encombrent la première, il reconnaîtra qu'en fin de compte je lui ai rendu service. Il y a d'ailleurs du bon dans son lexique; certains articles sont bien rédigés, avec des exemples bien traduits, et les acceptions du mot traité y sont délimitées comme il convient; mais ce qu'il y a de bon est trop souvent en voisinage avec des imperfections de toute nature, dont la plupart, j'imagine, sont dues à des erreurs typographiques, mais dont un certain nombre sont à faire frémir un simple rhétoricien. Je ne veux pas insister sur le choix des mots grecs admis dans le lexique; il comprend, nous dit l'auteur, les termes de la prose, les plus connus de ceux qu'ont employés les poètes, et, en outre, les mots nouveaux formés par les modernes et actuellement d'usage général. Il s'en faut cependant que le dictionnaire soit sans lacunes : si l'on y voit des termes à peine usités comme ἀλευρότησις, ἀφθεγκτέω, γραιοῦμαι, ζηταρετησιάδης, on a le droit d'y réclamer des mots de la prose aussi connus que ἄμαλλα, ζωγρεῖον, ἴλη, Ἴλισός, θύρετρον, et bien d'autres. On est également surpris de ne pas trouver des mots latins que les mots grecs suggèrent immédiatement, comme *extispicium* sous ἱπατοσκοπία, *ærugo* sous ἰὸς χαλκοῦ, *imbrex* sous καλυπτήρ, *fascia* sous ἀπόδεσμος, *acetabulum* sous παροψίς, etc., tandis qu'on rencontre trop fréquemment des mots suspects ou de basse époque — ou même d'aucune époque — tels que *propensia*, *disertitudo*, *impræmeditatus*, *innascentia* (subst.), *valor* (p. 306, 332, 105, 248, 783), ou encore *ostentivus* (165), *contemptitas* (335), *adsequabilis* (349), *aggentulor* (159), *trajicio*, *onis* (806), et tant d'autres qu'il serait long de mentionner. Bien qu'il soit de mauvaise méthode d'enseigner aux élèves une latinité douteuse, on pourrait encore passer condamnation, eu égard à la difficulté qu'il y a souvent à rendre certaines expressions grecques en bon latin autrement que par des périphrases; mais ce qui est plus grave, c'est la foule de barbarismes et de solécismes que les élèves sont exposés à prendre pour des formes correctes. Je ne mets pas en cause la science de M. Ts.; mais il n'a pas revu ses épreuves et a fait ou laissé imprimer à la diable : sur 872 pages, il n'y en a pas cent qui soient exemptes d'erreurs typographiques. Conjugaison : brevio, *ire* 147; inflecto, *are* 177; discrepo, *ere* 190, 326; corusco, *ere* 490; lacesso, *ire* 665; concubo, *ere* 733 (ter),

Digitized by Google

734 (bis); æmulor, *i* 175; emetior, *i* 234; connitor, *ere* 188; complector, *ari* 681, 742, etc., etc. — Déclinaison : feles, *i* 17; legumina, *orum* 850; propagines, *arum* 314; nasus, *us* 524; vulgus, *us* 570; nurus. *i* 535; porticus, *i* 602, 682, 727; anus, *i* 160; (γραῦς, cf. *anis* conveniens *ibi l.*); currus, *i* 33, 200 (cf. bonos *curros* 329, ærato *curro* 847); jusjurandum, *i* 562 (cf. *jusjurandi* observatio 339), creber, *bris*, *bre* 765; pervetus, *a*, *um* 806, etc. — Genre : *masc.* frigus 499; dedecus 19,237; exemplar 126,814; humus 856,862; porticus 602; concio 170; messis 35; Gades 149; nares 522; ebur 245; robur 204, 205; *fém.* nauta 525, 526; titio 163; sermo 181, 550, 759, 845; ordo 452, 765, 771; umbo 554, pugio 219, 492, 583 (bis); ardor 185; odores 523; *neut.* formido 165; murus 776; vomer 802, etc., etc. Cf. impetuos*us* robur 374; iter commun*is* 758; tempus posteri*or* 823; splendor exim*ia* 811; rumores fals*æ* 720; nig*ra* crinis 497; umbonem aure*am* 860; flav*æ* crines 536; malus persic*us* 700; morbus porrect*a* est 288, etc. Je suis loin d'avoir épuisé la liste; je n'ajoute plus que quelques exemples pour la syntaxe : quanquam arbitrentur 395; vix dixeram quum statim omnes riderent 829; exsurgo ut deambularem 270; nunquam latere spera 510; ingenium suum nondum ad maturitatem venit 627; — ou des phrases mal équilibrées : quem contradici non potest 48; constituimus inter se aliquid 760; malum summum fastigium attactum est 451; Nicias tuo sui amori delectat 213. — M. Tsakalôtos a également publié un lexique latin-grec qui a atteint sa troisième édition; il est possible que celui-ci ait la même fortune, mais je conseille à l'auteur de le revoir minutieusement, de le corriger, de l'expurger avec grand soin; ce qui, dans une première édition, peut être considéré par des esprits indulgents comme erreur typographique ne serait plus excusable dans une seconde [1].

MY.

Gaston BOISSIER, **Tacite.** Paris, Hachette, 1903, IV-343 pp. in-18. Prix : 3 fr. 50.

Comment Tacite est devenu historien, la conception de l'histoire dans Tacite, le jugement de Tacite sur les empereurs, les opinions politiques de Tacite : telles sont les quatre questions que M. Boissier traite et auxquelles il rattache son étude sur Tacite. Cette étude manquait à notre littérature et nous l'attendions de celui qui nous la donne.

Il est superflu de l'analyser. Tout le monde l'a déjà lue, sinon dans

1. Il faudrait aussi unifier l'orthographe, qui va absolument au hasard : *litera* et *littera*, *numus* et *nummus*, *negligo* et *neglego*, *renuntio* et *renuncio*, *obedio* et *obœdio*, *conjunx* et *conjux*, *anulus* et *annulus*, *auctumnus* et *autumnus*, *mixtio* et *mistio*, *adfero* et *affero*, etc.

Digitized by Google

la *Revue des Deux-Mondes*, où elle parut en articles au cours des deux dernières années, du moins dans le volume qui la présente aujourd'hui. Il n'est pas inutile, au contraire, d'en relever quelques-uns des aperçus les plus neufs.

La formation du génie de Tacite coïncide avec une des crises de la littérature latine, la controverse entre les partisans et les adversaires de Sénèque. Quintilien est à la tête des adversaires et son nom les résume pour la postérité. Dans l'Institution oratoire, Quintilien a réduit le débat à une querelle littéraire. M. B. montre très bien qu'il avait une portée beaucoup plus haute. Il y avait en présence sur la patrie romaine deux pensées, deux politiques. Sénèque, homme de livres et cosmopolite, s'oppose à Quintilien, romain traditionnel et homme d'action. L'on peut être étonné de voir Quintilien appelé un homme d'action. Mais alors, « la parole était regardée comme l'action même : elle dirigeait la politique, elle inspirait les résolutions qui font le salut ou la perte des États; c'est elle qui menait le monde, *regina rerum oratio* » (p. 19). Tacite est un disciple de Quintilien. Il partage ses idées. Cela nous explique l'attitude de l'historien à l'égard des Juifs et des chrétiens. M. B. (pp. 146 suiv.) réduit trop les motifs de l'aversion qu'exprime Tacite, à des préjugés et à des impressions. Instinctivement ou consciemment, Tacite devait être hostile à tout élément dissolvant de l'unité et de la tradition romaines.

La méthode de Tacite est analysée avec soin et bon sens. J'écris : bon sens, et j'entends écrire une louange rare. On a mis en doute l'exactitude de Tacite pour deux raisons, aussi mauvaises l'une que l'autre et aussi peu vraisemblables. 1° Tacite se trompe, parce qu'il ne consulte jamais qu'une autorité à la fois; tous les historiens anciens n'ont jamais eu sous les yeux qu'un seul auteur à la fois. C'est là la fameuse loi de Nissen, une loi d'airain. Elle n'est pas aussi solide qu'on le croyait il y a vingt ans. Mais, comme elle a été prônée en France au moment où elle était abandonnée en Allemagne, M. B. nous en donne une excellente réfutation. A noter ce trait. On sent, chez Tacite peut-être plus que chez aucun autre historien, la variété des sources. Tacite est indécis, émet plusieurs hypothèses, hésite, se reprend, lui à qui l'on reproche souvent de trancher. 2° Tacite est inexact, parce qu'il ne consulte pas les documents officiels. La superstition du document officiel a remplacé chez certains historiens la superstition de l'inédit. Ces documents sont généralement pleins de mensonges ou de petits faits, futiles et sans intérêt. Avec raison d'ailleurs, M. B. n'approuve pas complètement Tacite de les avoir peu consultés. « De tout ce fatras, un historien avisé pouvait tirer des renseignements utiles, des dates plus certaines, des faits précis » (P. 73). M. B. montre au surplus que Tacite s'en est servi plus qu'on ne l'a dit.

Les conséquences de la gravité de Tacite sont fort bien mises en

Digitized by Google

lumière. Tacite se fait de l'histoire une idée qui le rapproche de Buffon. Il veut être général et digne. L'insertion de documents, reproduits tels quels, est une atteinte à l'unité du ton, à la tenue de l'historien. Ces scrupules sont bien dans la tradition latine. Par son esprit de généralisation, par son goût des types, par ses préoccupations morales, Tacite est un vrai Latin. Par là aussi, il a cette valeur éducatrice qui est la valeur propre de la littérature latine.

Sur l'impartialité de Tacite, il y a maintenant moins de discussions. L'accueil fait aux œuvres de Tacite par les contemporains ne prouverait pas grand'chose, si ce public était prévenu contre les Tibère et les Néron. Mais l'accord est trop fort contre eux. M. B. a marqué les différentes raisons que nous avons de nous y fier et en même temps les réserves qu'il faut apporter. Qu'on voie comment M. B. corrige le discours de Galgacus par celui de Cerialis, p. 139. Mais je ne trouve pas dans celui de Cerialis l'effet de « la culture grecque ». C'est « le parfait Romain » qu'est Tacite (p. 128), qui parle avec cette précision, ce sens juste des réalités, ce calme décidé, cette profondeur de vues politiques. M. B. indique aussi qu'en plus d'un passage, Tacite a réagi contre l'hostilité des contemporains (p. 127).

Un des charmes du livre de M. B., est que l'auteur écrit pour des Français et qu'il y pense. Au milieu de ces graves analyses, des rapprochements viennent éclairer subitement l'antique histoire; comparaison des procédés de Tacite avec ceux des historiens modernes (p. 99), histoire du procès intenté par les modernes à la véracité de Tacite (p. 108), usage qu'on a fait de Tacite à l'époque de la Révolution française (p. 189), ces épisodes ne sont pas des hors-d'œuvre. Il est bon de rappeler aux plus savants philologues qu'il est des époques pour comprendre tels auteurs anciens, et que l'histoire des tyrannies ne varie que par le nom des personnes et des hypocrisies. Les empereurs romains disaient « république »; d'autres ont dit : « liberté ». « Tacite, seize siècles après sa mort, se trouva réaliser l'idée qu'il nous donne de l'histoire, quand il l'associe à la morale, et veut en faire, suivant ses expressions, la conscience de l'humanité » (p. 194).

La fin du volume de M. B. est formée par quatre études séparées. Ce sont comme des appendices à l'étude sur Tacite. En nous introduisant dans *les écoles de déclamation à Rome*, M. B. nous montre quels exercices préparaient un Tacite. Le *Journal de Rome* est la principale de ces sources officielles pour lesquelles Tacite a peu d'attrait, non sans motif. Enfin la vie et les œuvres du poète Martial nous font connaître le milieu dans lequel a vécu l'historien et la condition des gens de lettres [1].

---

1. P. 125, Philon paraît présenté en relation trop étroite avec la Palestine. — P. 137, sur l'éducation grecque : « Tout ce que Rome a eu de généreux, de large,

Digitized by Google

L'ensemble est un beau livre, sobre et sévère, comme le sujet, gonflé de pensée et solidement raciné dans les textes, animé d'une sève toujours jeune. M. Boissier n'a pas de faible pour les idées reçues parce qu'elles sont reçues. Il marque aux vieilles erreurs traditionnelles l'hostilité critique d'un débutant. Puisse-t-il poursuivre encore très longtemps sa tâche d'humaniste et de savant, pour le profit des lettres latines !

Paul Lejay.

M. N. Rozanov. — **Un poète de la période « d'Orage » : Jacob Lenz** (en russe). — Moscou, 1901; in-8° de 582 + 57 pp., suivi de documents inédits. — 2 roubles.

Cette thèse russe de doctorat est du même type que bien des thèses françaises : M. Rozanov, Privat Docent à l'université de Moscou, a voulu faire avant tout une œuvre de copieuse érudition : voyages à l'étranger, lectures en quatre ou cinq langues, dépouillement de manuscrits, il n'a rien épargné. Aussi est-il armé jusqu'aux dents de citations et de références. Par malheur, comme dit le proverbe allemand, tant d'arbres cachent un peu la forêt : la personnalité de Lenz apparaît mal dans cet effritement de détails. On eût souhaité dans cet ouvrage une idée directrice qui le coordonnât : on la cherche en vain. M. R. a adopté l'ordre chronologique, et l'a fidèlement suivi, pas à pas, avec une exemplaire patience et une conscience digne de tout éloge. Mais nulle part il n'apparaît qu'il ait tenté de caractériser en quelques pages son étrange et inégal poète. Il y a chez Lenz toute une part d'incertitude, d'inconstance, de nervosité inquiète que n'expliquent pas seuls ses soucis matériels. La folie où il devait aboutir semble être comme la résultante d'un état nerveux particulièrement agité durant les années les plus fécondes de sa carrière. Or, non seulement M. R. s'est contenté de noter les accès de folie sans chercher à les classer dans un genre particulier, mais il n'a pas montré dans le caractère de

---

de libéral, lui est venu de là. » N'est-ce pas bien exagéré? Le sens pratique des nécessités sociales n'aurait-il pas suffi souvent aux Romains? Mais le large sentiment d'humanité qui anime la littérature latine et fleurit dans l'œuvre de Virgile n'a rien de comparable en Grèce. — P. 231, l'explication de Sénèque le rhéteur, *philosophatus est*, ne doit-elle pas s'appliquer à telles pages du philosophe (cf. p. 141)? — P. 311, les vers de Martial, VIII, 3, ne me paraissent pas prouver la réunion des deux sexes dans les écoles; le poète aurait pu s'exprimer de même s'ils avaient été séparés. — P. 312, autre rapprochement, plus moderne, à mettre à côté du manteau de M. de Varillas. Une « nouvelle à la main », célèbre autrefois, s'exprimait ainsi : « Hier, un fiacre vide s'est arrêté devant le Théâtre-Français; Mme Sarah Bernhardt en est descendue. » Martial est moins vif (XI, 101) : *Thaida tam tenuem potuisti, Flacce, uidere? | Tu, puto, quod non est, Flacce, uidere potes.* Il y a peu de fautes d'impression : p. 131, l. 11 : de son *œuvre*; 231, l. 12 : et *pourtant* Sénèque; 267, l. 8 de la n. : L'opinion *de* M. Mommsen; 269, l. 4 : *Acta diurni populi.*

Digitized by Google

Lenz ce lent acheminement vers la catastrophe finale. Il y avait là pourtant un moyen de coordonner beaucoup d'observations éparses dans le volume.

Plus préoccupé du détail que de l'ensemble, M. R. a bien apporté sur plus d'un point des idées intéressantes, mais ces idées se trouvent noyées dans un flot d'érudition qui les masque trop souvent. Parmi les renseignements nouveaux que nous devons au critique russe, nous trouvons surtout à citer ceux que contiennent les deux derniers chapitres, relatifs au séjour de Lenz à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Les relations du poète avec Karamzine sont spécialement mises en lumière, et sont curieuses, bien que plus intéressantes, évidemment, au point de vue du jeune Karamzine que de l'aliéné Lenz.

M. R. consacre tout un chapitre aux idées dramatiques de Sébastien Mercier dont il montre les rapports avec les théories des *Stürmer und Dränger* : il soutient même, non seulement que Mercier se rencontre avec Tolstoï (dans la brochure *sur l'art*), mais encore que son *Nouvel essai sur l'art dramatique* a exercé une influence sur la Préface de *Cromvell* (p. 161).

Dans ses jugements sur l'amour de Lenz pour Fréderike Brion, M. Rozanov prend une attitude excellente : il soutient la sincérité du poète, et fait observer d'une part que, en 1772, il n'y avait pas de présomption à marcher sur les traces de Gœthe, qui n'était alors, guère plus que Lenz lui-même, et que, d'autre part, nous devons nous défier des jugements de Gœthe sur son ancien ami, car ils sont influencés par leur querelle de Weimar.

Les documents inédits qui terminent le volume comprennent 25 lettres sans grand intérêt de Lenz; 5 lettres ou billets de Herder (dans une lettre du 9 mars 1776, on trouve cette jolie caractéristique de Lenz : « Und du, was zitterst du, wie ein Irrlicht zu erlöschen ? ») — 1 billet de Wieland — 2 lettres de Merck — et quelques pages inédites du poète. Ces documents proviennent pour la plupart de la bibliothèque municipale de Riga.

Ce livre consciencieux eût pu rendre des services appréciables aux futurs historiens de la *Période d'Orage*, s'il eut été disposé de façon à pouvoir être consulté ou feuilleté. Mais, l'horrible papier à cigarettes de tant d'impressions russes, est hostile à toute recherche rapide; en outre, non seulement ce livre ne contient pas d'index, mais les notes en sont placées, à la mode d'il y a 50 ans, à la fin du volume, et ce, non pas avec une numérotation continue, mais avec une numérotation par chapitres. On ne saurait mieux s'entendre à faire perdre temps et patience à ses lecteurs.

Jules Legras.

Digitized by Google

M. Remy de Gourmont. **Le Problème du Style,** Paris, in-18, 278 pp. Ed. du Mercure de France, 1902.

Dans cette œuvre, l'auteur étudie les conditions selon lesquelles, à son sens, se développe naturellement le talent d'écrire. Et rien de mieux; car la question est intéressante à plus d'un titre. Mais M. de G. a donné cette étude en cherchant à faire, de son aveu même, une réfutation. Et alors le « problème » important déborde le cadre : deux écoles sont en présence, l'école classique, dite avec un mépris nauséeux école universitaire; l'autre modern-style, dite des esthètes, dont le *Mercure de France*, nouveau genre, est la feuille préférée. Le représentant de la première, — encore qu'il n'appartienne pas à l'Université, — est M. Ant. Albalat, dont *l'Art d'Écrire...* eut un réel et mérité succès, auteur de *la Formation du Style*, qu'il s'agit pour M. de G. de réfuter. M. Albalat affirme que, dans le style, il y a une partie de métier à apprendre, une partie de procédés à savoir, tout un côté positif, réel. A ces affirmations la seconde école substitue des doutes, « parce que le doute est libérateur », et nie qu'on puisse apprendre quelque chose sans imiter, en ajoutant que « l'imitateur est un invertébré ». C'est donc un duel, qui avait eu sa première reprise quand M. Albalat combattait, en sa *Formation du Style*, l'*Esthétique de la langue française* de son présent contradicteur ; et un duel dont le hasard me fait ici juge de camp en une périlleuse situation. Approuver M. Albalat, désapprouver M. de G., et je passe aussitôt pour un pédantissime docteur, l'*animal indecrotabile* dont parle le *Francion* de Sorel, pour un rétrograde pédagogue. Et ce sont choses disgracieuses. Au lieu qu'il serait si élégant d'adorer le paradoxe; d'apprécier, — ainsi que le fait M. de G. dans son *Chemin de Velours*, — la casuistique des Jésuites; d'être faisandé quelque peu; de nier le goût et ses preuves; de déclarer incorrects, et aussi cacophoniques, les grands écrivains, — qui sont petits ; — et de dresser sur les ruines de la rhétorique le temple de la chicane subtile, où l'on pontifierait en prêtre sectaire de la sophistique et de l'esthétisme. Alors, ivre de discussion, prêtant des sottises à son adversaire afin d'en avoir meilleur marché, ergotant et ratiocinant, on édifierait des théories séduisantes, mais impuissantes peut-être, qui ne tiendraient compte dans le problème du style ni de son anatomie, ni de son mécanisme. Et si ce pontife, si ce ratiocineur avait tout le talent exquis de M. de G., que nous pèserions peu lourd dans sa main, et que de pavés nous décocheraient, convaincus, les esthètes de sa suite, qui n'ont d'ailleurs ni idées, ni style ! — Un goût? Il y a donc un goût ? — Des règles ? Il y a donc des règles ? — Oui, certes, et c'est par la connaissance de ce goût, par la pratique de ces règles que le style — même particulier — s'acquiert. Non, M. Albalat ne veut pas limiter, — en quoi il aurait tort, — le style au pastiche adroit ; non, il

Digitized by Google

ne compte pas nous faire acquérir un style inspiré des auteurs illustres. Mais il déclare, — et avec raison, — qu'il y a de grands modèles, dits classiques, et qu'à force d'étudier leur pensée puissante et leur style génial, de se pénétrer de leur goût impeccable, on arrive à développer ses qualités personnelles, — oui personnelles, — et à se former à leur école, sans être contraint de tomber dans « le bovarysme » et la servilité, et sans renoncer à son originalité, — si l'on en a.

Pour moi, je voudrais poser une question à M. de G. : « Qu'écrirait et comment écrirait un homme, — même né esthète, — qui n'aurait jamais rien lu, même Homère, même Fénelon, même Taine ? » Sa composition et son style auraient sans doute de l'originalité, mais quels seraient-ils ? Et sans doute n'aurait-il pas mieux fait de lire Montaigne dont M. Albalat prêche l'utilité ; et Pascal « à l'idée toute nue, raccourcie, souple, violente » ; et Bossuet « l'écrivain complet » ; et d'autres encore, comme faisait La Fontaine :

« J'en lis qui sont du Nord et qui sont du Midi. »

Mais voilà ! C'est bien banal, ce que j'écris là, et les esthètes qui me liraient n'en ont cure.

A cette partie importante de son livre, M. de G. ajoute quelques *Essais* du même goût : *de l'influence de la littérature étrangère sur la nouvelle poésie française ; — la question de l'E muet*, dont la prononciation passionnée, — car nous nous passionnons, paraît-il, — est le résultat d'un conflit entre l'œil et l'oreille, et où *le Petit traité de Poésie française* de Th. de Banville est appelé « monstrueux » ; — diverses *Questions d'Art et de Grammaire*, où se retrouvent les merveilleuses qualités et les défauts voulus, cherchés, extra-naturels de l'auteur. Mais il faut bien prêcher quelque croisade contre « les barbares assermentés et diplômés ». Pauvres barbares ! Si l'on savait le mal qu'ils ont pour arriver à mettre dans des têtes de débutants quelques idées saines, et à former leur style, quittes à se sentir heureux, — beaucoup plus tard, — quand certains de ces débutants sont devenus des esthètes.... avec un peu du talent prestigieux de M. de G. lui-même !

Pierre Brun.

— Les livraisons 20-21 du tome V du *Recueil d'Archéologie Orientale* de M. Clermont-Ganneau viennent de paraître à la librairie Leroux. Sommaire : § 49. Inscriptions gréco-palmyréenne d'Égypte. — § 50. Inscriptions grecques de Djerach. — § 51. Sur deux épitaphes puniques. — § 52. La notion de la sainteté chez les Sémites. — § 53. La « Porte de Nicanor » du Temple de Jérusalem (pl. vii).

— M. Charles Schmidt a fait tirer à part la lecture qu'il avait faite le 7 décembre 1902, à la Société d'histoire moderne sur *Le fonds de la police générale aux Archives nationales*. Il y expose quelles séries de documents composent ce fonds énorme de dix mille cartons auxquels on a donné la cote F 7. Il conseille aux

Digitized by Google

travailleurs de « se défier », d'appliquer très sévèrement les règles de la critique à ces documents de la police, de tenir compte, en les consultant, de la valeur et de la sincérité de celui qui écrit. Il montre aussi que dans ces rapports et ces dossiers existent des éléments précieux pour l'histoire politique, économique et religieuse, et il retrace de la façon la plus intéressante les trois aspects différents sous lesquels se présentent les documents de police : 1° rapports et bulletins; 2° fonds personnels; 3° fonds spéciaux. Tous les historiens et amateurs d'histoire qui liront ces quinze pages, y trouveront sûrement plus d'une indication utile, plus d'un renseignement précieux, et tous seront reconnaissants à M. Charles Schmidt de cette communication où, comme toujours, il met à nous instruire tant d'obligeance et de savoir. — A. C.

— Le tome deuxième du livre si clair et si consciencieux du capitaine Fournier sur la *Guerre sud-africaine* (Paris, Chapelot, 1902. In-8°, xxxix et 164, 119 p. avec dix cartes et croquis) vient de paraître. Le sous-titre indique suffisamment les matières dont il traite : « les échecs des Anglais, Stormberg, Maggersfontein, Colenso, Spionkop, Vralkrantz, siège et délivrance de Ladysmith ». Il retrace ainsi la deuxième période de la guerre, et, dès à présent, comme l'auteur le fait dans l'avant-propos, on peut tirer du récit des événements des enseignements de plusieurs sortes : que la meilleure garantie de l'indépendance d'un peuple est dans la ferme volonté de prolonger la lutte jusqu'au dernier homme; que les Boers, malgré leurs remarquables qualités individuelles, malgré leur profond patriotisme, n'ont pu opposer qu'une résistance passive parce qu'ils manquaient d'organisation, de commandement, de discipline et, en un mot, ne constituaient que des milices, etc. L'ouvrage se termine par dix appendices et documents annexes. — A. C.

— La même librairie publie en même temps une brochure du général Bonnal, *La récente guerre sud-africaine et ses enseignements* (In-8°, 63 p., 1 fr.). Cette étude est une analyse de l'article publié le 15 juin 1902 dans la *Revue des Deux-Mondes* sur les enseignements de la guerre sud-africaine. Les conclusions du général sont un peu différentes ; ce sont les mêmes que celles du capitaine Gilbert; il y a, dit-il à peu près, deux camps : celui des tacticiens de l'école historique, fidèles aux traditions de la guerre napoléonienne, ne voulant introduire dans la tactique que les modifications qu'impose la puissance croissante de l'armement, et celui des « tacticiens rationalistes » qui veulent une tactique entièrement neuve, la tactique de l'avenir; mais « une révolution ne se justifie que dans les cas désespérés, et la tactique actuelle est loin de réclamer un pareil traitement ». — A. C.

— Trois publications de M. Albert Soubies : le tome dernier de son *Histoire de la musique*, consacré à la Norvège au xix° siècle et qui, comme les volumes précédents, fait une large place au théâtre (Paris, Flammarion, petit in-8°, 44 p.); la table décennale (1892-1901), de l'*Almanach des Spectacles* (Paris, Flammarion, petit in-8°, 158 p.); *les Directions de l'Académie de France à la ville Médicis* (Paris, Flammarion, petit in-8°, 126 p. avec une eau-forte de Lalauze); dans ce dernier volume M. Soubies passe successivement en revue ceux qui ont eu l'honneur de diriger l'École française à Rome, Suvée, Le Thière, Thévenin, Guérin, Horace Vernet, Ingres, Schnetz, Alaux, Robert-Fleury, Hébert, Lenepveu, Cabat et Guillaume. Lui-même indique la méthode qu'il a suivie dans ce petit livre; il a « tracé quelques silhouettes » et « replacé ces divers artistes dans leur milieu », sans négliger l'anecdote caractéristique et en citant les jugements des contemporains. — A. C.

Digitized by Google

— L'Université de Cambridge avait organisé, l'été dernier, une série de conférences sur des questions d'art et de littérature, et la première, la « lecture » d'inauguration, avait été faite par M. Charles WALDSTEIN sous ce titre général : *L'Art au* XIX*e siècle*. Pressé par une pétition des étudiants, le professeur vient de la faire paraître (*Art in the Nineteenth Century*. Cambridge, University Press, 1903, in-12 ; prix : 2 sh.). M. Ch. Waldstein est connu par plusieurs travaux d'archéologie et d'esthétique ; dans celui-ci, qui touche à la fois aux arts littéraires et plastiques et à la musique, on reconnaîtra surtout l'élégance avec laquelle il a effleuré, en 90 petites pages, quelques-uns des traits caractéristiques du développement artistique d'un des siècles les plus remuants de l'histoire. — H. DE C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 juin 1903.

M. Maurice Croiset, élu membre ordinaire en remplacement de M. Gaston Paris, est introduit en séance.

M. C. Moyaux, président de la Société centrale des architectes français, écrit que la grande médaille d'argent pour travaux archéologiques sera décernée cette année à M. Durrbach, professeur à l'Université de Toulouse.

M. Philippe Berger communique une inscription juive trouvée par M. Emile Gautier dans le Sahara central, à El-Rormali, dans la région du Touat. Cette inscription provient de la communauté juive qui fut détruite, à la fin du XVe siècle, par la persécution musulmane. C'est l'épitaphe d'une femme morte jeune en 4089, c'est-à-dire en l'an 1329 p. C.

M. Omont annonce, au nom de la commission du prix Brunet, que ce prix de 3,000 francs a été partagé par moitié entre MM. A. Claudin, pour les deux premiers volumes de son *Histoire de l'imprimerie en France*, et Auguste Molinier, pour les trois premiers volumes de son manuel des *Sources de l'histoire de France*.

M. G. Schlumberger lit un rapport sur les découvertes faites dans l'église d'Abougosh près Jérusalem, l'ancien tombeau de la Vierge, l'ancienne abbaye de N.-D. de Josaphat des Croisades, par les Bénédictins français établis en ce lieu, qui y ont retrouvé surtout un ensemble de peintures décoratives fort intéressantes pour l'histoire artistique du royaume latin de Jérusalem.

M. Foucart fait une communication sur le culte de Dionysos en Attique.

M. de Mély communique la photographie d'un dessin contenu dans un manuscrit de la collection Gaignières et représentant une aiguière de porcelaine blanche avec monture de vermeil ornée de magnifiques émaux, et qui a appartenu à la reine Jeanne Ire de Naples. Cette aiguière, qui appartenait en 1711 au Dauphin, en 1713 à M. de Caumartin, prouve que, bien avant le XVIe siècle, les trésors royaux renfermaient des objets de véritable porcelaine chinoise. L'exactitude du dessin permet d'y reconnaître un échantillon de la porcelaine très rare de Ting-Yao, célèbre sous les Song (960-1279). — M. de Mély présente ensuite une coupe de porcelaine chinoise de la même fabrique, en même temps qu'un petit vase de sa collection, d'une antiquité plus grande que la porcelaine de Ting-Yao. — M. Chavannes présente quelques observations.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 22 juin — 1903

Corpus scriptorum christianorum orientalium, I, p. Guidi — Daçakumâracaritam, p. Haberlandt. — Scripture, Phonétique. — Knudzton, Les deux tablettes d'Arzawa. — Rousselot et Laclotte, Prononciation française. — Pascal, Faits et légendes de Rome antique; Études critiques sur le poème de Lucrèce. — Lucrèce, III p. Duff. — Pirenne, Histoire de Belgique, II. — Groussac, Le Don Quichotte d'Avellaneda. — Worms, L'objet des sciences sociales. — P. Decharme, Compagnies et Sociétés coloniales allemandes. — Ad-Dyn-Mahmoud, L'art du traitement, p. Guignes. — Counson, L'influence de Sénèque le philosophe. — Académie des inscriptions.

Chronica minora, pars prior; interpretatus est Ignatius Guidi. Corpus scriptorum christianorum orientalium, curantibus J.-B. Chabot, I. Guidi, H. Hyvernat, B. Carra de Vaux. Scriptores syri, series tertia, tomus IV. Paris, Ch. Poussièlgue, et Leipzig, Otto Harrassowitz, in-8°; texte syriaque, p. 39; traduction latine, p. 32.

La critique historique qui s'en réfère aux sources mêmes a suscité de toute part des collections de documents édités ou inédits, instruments indispensables aux travailleurs modernes. Il y a plusieurs années, Mgr Graffin a commencé une Patrologie syriaque qui forme la suite des Patrologies grecque et latine de Migne. Le savant orientaliste se propose d'étendre, avec le concours de M. l'abbé Nau, le domaine de ses publications et d'y comprendre des documents empruntés aux autres littératures chrétiennes de l'Orient. De son côté, M. l'abbé Chabot fonde une entreprise du même genre sous le titre de *Corpus scriptorum christianorum orientalium*. Ce sont là, de part et d'autre, de louables efforts qui font honneur à l'orientalisme français; nous nous empressons de les saluer en leur souhaitant un égal succès.

Le *Corpus scriptorum christianorum orientalium* a un bon début : le premier fascicule contient deux chroniques syriaques de grande valeur, rééditées par les soins de M. Guidi. Le célèbre orientaliste de Rome était tout désigné par ses précédents travaux sur ces chro-

Digitized by Google

niques. En 1892, il avait revisé, pour l'édition de M. Hallier, sur le manuscrit unique du Vatican le texte, publié par Assémani, de la première chronique, la *Chronique d'Édesse*. Dans cette nouvelle édition, M. G. reproduit avec soin tous les points diacritiques du manuscrit. La seconde chronique, qui traite des derniers temps des Sassanides, avait été découverte et publiée par M. Guidi; M. Noeldeke l'avait vulgarisée en la traduisant en allemand et en la commentant. Pour sa réédition M. Guidi a pu obtenir une collation du manuscrit original conservé au couvent d'Hormizd, au nord de Mossoul.

Ce premier fascicule sort des presses de l'Imprimerie nationale et est tiré sur beau papier. Au point de vue de l'exécution typographique, il est irréprochable.

La fortune de ces œuvres de longue haleine dépend du choix des ouvrages, du talent des éditeurs et de la suite continue et régulière des publications. A en juger par le prospectus de MM. Graffin et Nau et par le prospectus de M. Chabot, les entreprises de ces éminents orientalistes remplissent ces conditions. De chaque côté on s'est assuré la collaboration de spécialistes connus. La collection de MM. Graffin et Nau paraîtra à raison de quatre à huit fascicules de 80 à 150 pages par an dans le format grand in-8°. Le prix est fixé pour les souscripteurs à 60 centimes la feuille de seize pages, et à 95 centimes pour les acquéreurs postérieurs. M. Chabot nous promet quatre à cinq volumes par an, in-8°. Le texte et la traduction seront vendus séparément, au prix de 1 franc pour la feuille de texte de seize pages, et au prix de 50 centimes pour la feuille de traduction.

R. D.

Daçakumâracaritam. Die Abenteuer der zehn Prinzen, nach dem Sanskrit-Originale des Da*nd*in übersetzt, eingeleitet und mit Anmerkungen versehen, von Dr. M. Haberlandt. — Munich, Bruckmann, 1903. In-8°, 156 pp. Prix : 3 mk.

On doit féliciter M. Haberlandt, ne fût-ce que de sa belle vaillance; car il en faut pour traduire un conte à dormir debout comme « le Roman des dix Infants », une de ces compositions spéciales à l'Inde décadente, où la bizarrerie voulue n'exclut pas l'incurable monotonie. On y voit des gens qui tombent du haut des airs dans les bras d'un promeneur, sans se faire le moindre mal, ni à celui qui les reçoit; des voleurs si habiles, qu'au bout de quelques mois tous les millionnaires d'une ville sont réduits à la plus sombre misère, et viennent mendier à la porte des palais des anciens gueux, — voilà des réformateurs pleins de sens pratique; — une chaîne, qui entrave les

Digitized by Google

pieds d'un captif, se dénouer toute seule et devenir une jeune fille qui le console de tous ses maux; un prince qui dit à son émissaire : « Tiens, voilà mon portrait; va le montrer à cette femme, et elle te demandera aussitôt si vraiment il existe au monde un être aussi beau »... et tout se passe ainsi qu'il l'a prévu. De cette littérature enfantine ou retombée en enfance, ne nous moquons pas trop cependant : songeons que notre moyen âge aussi, qui n'est pas si loin de nous, a fait ses délices de fadaises toutes pareilles, et que le génial *Don Quichote*, qui en a sonné le glas, n'en a point pourtant mené les funérailles.

Le style est à l'avenant. En même temps que se boursouflait à plaisir le simple folklore des anciens âges, la langue s'épuisait en raffinements pour en épouser les informes contours. Tels de ces *concetti*, délayés en un discours d'une demi-page, eussent fait pâmer d'aise les admirateurs du *cavaliere* Marini, ou ravi en extase Cathos et Madelon. On y lit (p. 92) que le fleuve de lumière s'est desséché, ne laissant dans son lit qu'une vase de noirceur, et cela veut dire que la nuit est venue. Mais le fin du fin, c'est le tour de force phonétique de l'avant-dernier récit : le jeune prince qui conte son histoire est blessé à la lèvre, — n'en prenez pas souci, c'est une douce blessure, — et en conséquence il ne saurait articuler de labiales; ci, neuf pages de sanscrit, petit texte, où ne se rencontre ni un *p* ni un *b* ni un *m*, consonnes pourtant fort communes dans la langue. Ce sont de ces choses qui ne se peuvent payer.

Avec tout cela, il est évident que l'œuvre de ce Da*nd*in, qui vécut entre le VIe et le Xe siècle de notre ère, ne laisse pas de présenter un sérieux intérêt : c'est, pour l'histoire littéraire, l'ultime aboutissant d'un art qui tombe en déliquescence; pour la littérature comparée, l'une des origines probables de notre roman d'aventures, de ces compositions à tiroirs où un récit en enchâsse médiatement dix autres, où le merveilleux tourne à l'absurdité pure et l'élégance à l'amphigouri. A tous ces points de vue, on peut souhaiter et prédire à la traduction fidèle et claire de M. H. bon nombre de lecteurs qui n'y perdront pas leur temps.

Il l'a écrite, nous dit-il, de 1882 à 1885 : il en a donc établi la Ire partie sur l'édition de Bühler et la IIe sur celle de Wilson; mais on se demande pourquoi il a négligé de reviser celle-ci sur l'édition de M. Peterson, qui date de douze ans déjà et qui est la continuation de celle de Bühler [1]. En l'état, je ne dois relever de divergences d'interprétation que dans le cas de concordance de texte. — P. 32, il ne s'agit pas de « l'ombre d'un homme, ronde comme une tortue qui

1. Il existe, en outre, une édition de Tarkavacaspati, et une autre, — de première importance, puisqu'elle contient les commentaires, — du Nirnaya Sâgara (Bombay 1898).

Digitized by Google

a contracté tous ses membres à la chaleur de midi »; car l'auteur a écrit *dinamadhyasamkucitasarvâvayavâm kûrmâkrtim manushacchâyâm*, où il n'est pas question de chaleur, et où l'adjectif composé ne peut pas être l'épithète de *kûrma-* « tortue », qui lui-même fait partie d'un autre adjectif composé. Le trait d'observation est juste et bien rendu : l'homme qui tombe du ciel, alors que le soleil est au zénith, ne projette sur le sol qu'une ombre amorphe, sans trace de membres, et ronde comme une tortue. — P. 98, manque la transition au chapitre suivant : rien n'indique que c'est maintenant Arthapâla qui prend la parole. — P. 100, pourquoi supprimer le jeu de mots ? « Comme la Mort ce Vainqueur de la Mort est joyeux de nuisance » (il s'agit d'un éléphant dont le nom ne signifie pas « schrecklich wie der Tod [1] »). — D'après les termes de la p. 102, il est impossible au lecteur non informé de deviner que Kuvêra est un dieu; et, même à supposer qu'il le sache, il doit se dire qu'il s'y agit d'un roi terrestre qui a pris un nom divin. — P. 124, « il est si fort que d'une seule pression de son poing, il écraserait bien mille grappes du raisin que nous transportons ». Il n'y a rien de tout cela au texte, qui porte : *sôyamapi sincêt sahasram drâkshânâm kshanênaikêna*. Les matelots viennent de tirer de l'eau un inconnu : à quoi voient-ils qu'il est si fort? et qu'est-ce que sa force fait à l'affaire en cours? et quelle force y a-t-il à écraser mille grappes de raisin d'un coup, pourvu qu'on ait la main assez grande pour les contenir, — ce qui n'est point ici le cas? — Mais non, la facétie des Yavanas, exportateurs de raisin et fabricants de vin, se comprend d'elle-même : « Ce gaillard-là [est si trempé que, si on le pressurait, il] fournirait bien en un clin d'œil la coulée de mille grappes. »

L'impression est fort correcte, sauf, de temps à autre, une longue pour une brève ou réciproquement, surtout dans les noms propres. On ne s'y arrêtera pas. Mais on s'étonnera à bon droit de la transcription surannée *dsch* pour le *j* sanscrit, symbole qui, pour compliqué et disgracieux qu'on doive le reconnaître, n'a pas même l'avantage d'être exact : ne suffirait-il donc pas d'écrire, en avertissant de prononcer comme en anglais ? Enfin, ce n'est pas notre affaire.

J'ai dit qu'il fallait louer l'auteur de son courage. Il a pourtant fléchi vers la fin et s'est dérobé devant le prolixe verbiage du dernier conte : c'est dommage, car on y perd quelques traits de mœurs bien

1. Sur la traduction des noms propres, j'aurais d'autres observations à présenter, si elles en valaient la peine. Ainsi Candrapâla (p. 34) n'est pas « protégé de la lune », mais rigoureusement « gardien de la lune » : ce qui revient à dire que ce nom ne signifie rien, comme beaucoup d'autres ; le personnage se nomme Candrapâla uniquement parce que son père s'appelle Bandhupâla, suivant une habitude traditionnelle de l'onomastique indo-européenne. Il y a donc des appellatifs qu'on ne peut traduire et qu'il faut se borner à analyser. En revanche (p. 120), il n'eût pas été déplacé de dire que Kandukâvatî signifie « qui a une balle à jouer ».

Digitized by Google

hindous. Partout ailleurs, il n'a été tenu en bride que par une pudeur peut-être parfois excessive : dès que s'ouvre un passage quelque peu scabreux, M. Haberlandt s'alarme, supprime, et il n'y aurait que demi-mal, si le lest ainsi jeté n'était parfois cargaison de valeur. Heureusement, il en reste encore assez : c'est, par exemple, un type bien précieux (p. 60) que le pieux ermite qui exhorte pieusement la pécheresse repentie à retourner à son métier; car chacun, n'est-ce pas? se doit à sa famille et à l'office de sa caste [1].

V. Henry.

E. Wheeler Scripture. **The elements of experimental phonetics**, in-8°, xviii-627 p., avec 348 figures et 26 planches. New-York et Londres, 1902 (fait partie des publications faites à l'occasion du bi-centenaire de l'Université de Yale).

On trouvera dans ce gros volume un résumé généralement très clair de ce qui a été publié jusqu'ici sur les phénomènes physiques, physiologiques et psychologiques relatifs au langage. L'auteur ne s'est préoccupé de rendre son ouvrage ni très original ni très systématique; pour ce qui touche les faits linguistiques proprement dits, M. Scripture s'est beaucoup inspiré des travaux de M. l'abbé Rousselot, et il suit de si près son guide qu'il emprunte ses figures anatomiques au même manuel français que celui-ci. Les divers articles parus sur la phonétique expérimentale sont analysés, parfois d'une manière assez détaillée, mais sans souci de former des résultats un corps de doctrine cohérent, ce qui serait du reste prématuré pour la plupart des questions. La rédaction n'est pas exempte de quelque pédantisme; après avoir constaté que le rythme dépend de différences de timbre, de hauteur, d'intensité et de durée, l'auteur représente ces quatre ordres de qualités par des lettres et écrit :

$$T = f(x, y, z, w).$$

Rien n'est plus vain, puisqu'il est impossible de faire aucun calcul sur ces lettres, et c'est donner à l'exposition une apparence trompeuse de rigueur, que le sujet ne comporte pas. — Par son abondante information, par sa netteté, par l'excellence de ses figures, le livre de M. Scripture rendra certainement des services.

Il n'y a pas lieu d'y insister longuement ici; car l'auteur ne se place jamais à un point de vue historique, ou philologique, ou même

---

1. Les notes sont un peu maigres. Les singularités de l'Inde réclameraient, pour le grand public, plus d'éclaircissements. Devinera-t-il ce que veut dire le héros qui s'écrie : « Ses vêtements sont poudreux : donc, ô bonheur! c'est une femme, et non une déesse » (p. 112)? On reconnaît les dieux à ce signe infaillible, parce qu'ils voyagent par les chemins aériens, qui sont sans poussière.

Digitized by Google

linguistique. Et, dans les rares occasions où il a à indiquer des faits de langue, il ne montre aucune compétence particulière, ne citant que des faits très connus et très simples, et d'une manière imprécise. On voit bien par ce livre à quel point les études de phonétique expérimentale sont au fond distinctes de la linguistique proprement dite.

A. MEILLET.

KNUDTZON J.-A. **Die zwei Arzawa-briefe.** Die ältesten Urkunden in indo-germanischer Sprache. Mit Bemerkungen von Sophus Bugge und Alf. Torp. IV-140 p. in-8°. Leipzig, 1902. Prix : 5 mk.

Le titre de cet ouvrage est fort alléchant; mais le linguiste curieux qui jettera les yeux sur les deux documents dont M. Knudtzon propose un déchiffrement éprouvera sans doute une désillusion pénible en constatant que le plus ancien texte indo-européen ne renferme pas un mot indo-européen; seule, la grammaire en serait indo-européenne, et encore n'enseigne-t-elle rien de nouveau. Correcte ou non, l'hypothèse de M. K. ne semble donc pas de nature à modifier ou à perfectionner sur un point quelconque les doctrines de la grammaire comparée des langues indo-européennes.

Parmi les tablettes d'El-Amarna, il s'en trouve trois qui, tout en étant écrites avec l'alphabet assyrien, ne sont pas rédigées en langue assyrienne; l'une émane d'un roi de Mitanni et a été déjà souvent étudiée; les deux autres émanent d'un roi d'Arzawa (la lecture de ce mot n'est pas tout à fait sûre, dit M. K.), et ce sont celles qui forment l'objet de la publication analysée ici.

M. K. donne d'abord la transcription des deux documents, en indiquant les points où l'ambiguité des caractères assyriens ne permet pas une lecture certaine. Puis il constate que l'un d'eux présente *mi* et *ti*, là où, d'après d'autres documents analogues à ceux-ci, on attend une opposition de « moi » et « toi »; il n'en faut pas davantage pour suggérer l'hypothèse que la langue de ces tablettes serait de la famille indo-européenne. Et il se rencontre quelques finales de mots qui ressemblent plus ou moins à certaines désinences indo-européennes. Quant au vocabulaire, il ne renferme aucun substantif ni aucun verbe dont l'étymologie apparaisse clairement en indo-européen.

L'éminent professeur de grammaire comparée de Christiania, M. S. Bugge, et l'un de ses collègues, M. Torp, ont ajouté au travail de M. K. une discussion linguistique détaillée du texte. Ils affirment à leur tour que la langue des deux tablettes est indo-européennne; on sait que les mêmes savants affirment énergiquement le caractère indo-européen du lycien, alors que d'autres savants plus prudents le nient tout à fait, comme M. Kretschmer, ou du moins le tiennent pour indémontré, comme l'illustre maître de Copenhague, M. V. Thomsen.

Digitized by Google

Un exemple suffira pour indiquer tout ce qu'il y a d'arbitraire et d'incertain dans les combinaisons proposées : la sifflante finale de certains génitifs représenterait celle des génitifs singuliers comparables : gr. -ος, lat. *-is*; mais M. Bugge ne se laisse pas arrêter par l'absence de toute sifflante finale à la fin des nominatifs singuliers. D'autre part, il fait ici le même abus de l'arménien que dans ses publications sur le lycien; il ne sera pas inutile de rappeler une fois de plus avec quelle réserve on doit utiliser l'arménien du ve siècle après Jésus-Christ quand on interprète des textes de tant de siècles plus anciens.

A. MEILLET.

ROUSSELOT et F. LACLOTTE. **Précis de prononciation française.** Paris, 1903; in-8°, 256 p. Prix : 7 fr. 50.

M. l'abbé Rousselot a confié à son neveu M. F. Laclotte la rédaction du précis de prononciation française dont il avait amassé les matériaux depuis assez longtemps ; le but de l'ouvrage est avant tout pédagogique, et il n'y aurait pas lieu d'en parler ici si le nom de l'auteur ne garantissait d'avance que les savants ne sauraient manquer d'avoir à en tirer profit. Une première partie est consacrée à la description de la prononciation parisienne, la seule qui puisse et doive en effet servir de norme ; chaque détail est illustré par des tracés et les personnes qui en douteraient encore pourront voir là combien un tracé bien fait est plus clair, plus précis, plus facile à garder dans la mémoire que la meilleure des descriptions ; la figure 79 par exemple montrera mieux que n'importe quelle formule l'abrègement des syllabes non finales au fur et à mesure de l'allongement des mots. — Une seconde partie, intitulée *Principes de lecture*, enseigne à quoi répondent à Paris les signes compliqués de l'orthographe française. L'auteur s'est visiblement efforcé de citer la plupart des cas qui peuvent faire difficulté pour un provincial et pour un étranger. Il a fait pour cela une enquête qui a porté sur les diverses classes de la société, et il indique souvent des divergences qui tiennent soit à la condition sociale, soit à la profession, soit à l'âge des sujets examinés. Le témoignage d'un observateur aussi fin et aussi soigneux que M. l'abbé Rousselot restera sans doute comme le document le meilleur à tous égards auquel se rapporteront les philologues de l'avenir sur la prononciation française au début du xxe siècle. On y trouvera la prononciation parisienne telle qu'elle est, et non pas, comme dans le livre de M. Koschwitz, des exemples qui représentent presque tous des prononciations artificielles d'acteurs et des prononciations incorrectes d'écrivains élevés en province, et dans des régions où le français est une langue savante et importée.

Digitized by Google

M. R. ne donne malheureusement aucun renvoi bibliographique sauf à quelques-unes de ses propres publications, et ne critique — au moins expressément et en le citant — aucun de ses prédécesseurs; quelques renvois n'auraient pas sensiblement allongé le livre et auraient rendu des services; par exemple, ce que dit M. R. de l'*e* muet ne dispense pas d'étudier l'article remarquable de M. M. Grammont dans les *Mémoires de la Société de linguistique*, VIII, 52 et suiv. — D'autre part, quelques explications auraient parfois été utiles pour guider le lecteur; par exemple, p. 109, M. R. constate très justement que *empoigner* a conservé dans la conversation sa prononciation par *o* suivi de *n* mouillée, tandis que *poignant* se prononce avec *wa*; c'est que *poignant* est un mot à peu près exclusivement littéraire et que les Parisiens apprennent par les livres, tandis que *empoigner* est usuel. — Il n'aurait sans doute pas été inutile d'indiquer à la même page que la forme *aimâmes* se prononce quand on lit à haute voix, mais n'existe pas dans la conversation. Au chapitre des liaisons, il aurait été bon de mettre à part les cas où *s* du pluriel d'un article, d'un démonstratif ou d'un possessif se lie avec un subjectif suivant commençant par voyelle; le *z* ainsi produit a pris une valeur morphologique, et c'est, à vrai dire, la seule marque du pluriel qui soit normale dans les substantifs français; ceci est si vrai qu'on en est venu à dire *zenfants* avec valeur de vocatif, sans aucun article. Il s'agit ici de grammaire plutôt que de prononciation. — Les vers français, classiques ou modernes, ne sauraient servir à enseigner la prononciation; car les règles de la versification ne répondent plus à la prononciation actuelle; personne assurément ne fait la liaison du *t* dans *intérêt et principal*, mais c'est fausser le vers que de ne pas la faire dans la fable de La Fontaine, comme il arrive dans l'exemple de la page 199.

A. Meillet.

Carlo Pascal Professore nella R. Università di Catania. **Fatti e Leggende di Roma antica.** Firenze, successori Le Monnier, 1903, 219 p. in-8°.

Du même : **Studii Critici sul poema di Lucrezio.** Roma-Milano. Società editrice Dante Alghieri di Albrighi, Segati et C. : 218 p. gr. in-8°. 5 L.

Pitt Press Series. **T. Lucreti Cari.** De rerum natura liber tertius edited with introduction, notes and index by J. D. Duff, M. A. fellow of Trinity College, Cambridge, at the University Press, 1903, 111 p. petit in-12.

Y a-t-il au monde un latiniste qui publie plus ou même autant que M. Carlo Pascal, professeur à l'Université de Catane? La liste jointe au volume cité sur Lucrèce comprend bien une quarantaine de livres, articles ou éditions [1] : c'est là quelque chose sans doute, surtout quand

1. Il est possible que j'aie mal compris quelques parties du premier ouvrage mentionné ci-dessus faute de connaître un livre précédent de M. P. auquel il se réfère : Studii di antichità e mitologia, Milan, Hoepli, 1896.

Digitized by Google

l'auteur s'entend parfaitement à piquer l'attention : c'est le cas ici et M. P. l'a bien montré, il y a quelques années, par sa brochure, réimprimée et traduite en plusieurs langues, sur l'Incendie de Rome et les premiers chrétiens. On retrouvera dans le premier de nos volumes cet article sensationnel, muni de trois ou quatre appendices. C'est un sujet, que, pour cette fois, j'aime autant laisser reposer. Laissons donc cette partie des faits (*Fatti*) ; voyons ce qui concerne l'histoire primitive de Rome (*Leggende*), et aussi le résultat des études de M. P. sur Lucrèce.

On se doute bien d'avance de l'école à laquelle va se rattacher M. Pascal : pour la critique de l'histoire des rois, il suit avant tout Schwegler : remarquer combien l'influence de ce savant a été profonde et comme on reproduit sans fin ses arguments et ses vues ; pour les essais de reconstitution, M. P. est évidemment un élève du professeur de Naples M. Ettore Pais, autant du moins que nous en pouvons juger : car nous ne connaissons encore qu'insuffisamment sa doctrine, et nous n'avons toujours pas le volume complémentaire annoncé des *Fasti ed Annali, Cuelti e Leggende dell' antichissima Roma ;* M. P. procède comme M. Pais ; il a les mêmes audaces et je ne voudrais pas certes suivre entièrement l'un ou l'autre ; mais on trouvera commode d'avoir ici sous la main des articles dispersés dans les Revues et de pouvoir regarder, du point de vue moderne, ces fameux récits de l'histoire de Tarpeia, des Sabines, des Horaces et des Curiaces, de Servius Tullius. Critique historique, linguistique, étude des monuments, toutes les ressources de la philologie sont réunies et employées pour tâcher d'éclaircir les noms et les faits, et il me semble que l'auteur très souvent n'y réussit pas trop mal. L'origine et le sens de *Talassio* (p. 12 et s.) est sûrement expliqué d'une façon neuve [1]. — Je dois prévenir ceux qui tiennent aux traditions qu'en lisant plus d'une page, ils pourront être déçus : que diront-ils en apprenant que dans le fameux combat, c'est les Horaces qui ont été vaincus, et que les *Pila* portaient leurs dépouilles ; que le *tigillum sororium* n'était que le reste d'un autel dédié à *Jupiter Tigillus*, le dieu infernal auquel on consacrait les dépouilles des vaincus ? *Sororium* serait ici le souvenir d'un autel voisin élevé à *Juno Sororia* : cela et le reste sera sûrement un peu dur à passer.

M. P. résout aussi à sa façon le problème de Servius Tullius : il représenterait l'élément latin, la tribu plébéienne forcée d'habiter l'Esquilin, qui finit par secouer le joug des Tarquins grâce à l'appui des Etrusques du Célius commandés par les frères Vibenna.

---

1. Rac. tāl, être fort, croitre, fleurir ; cf. τᾶλις, jeune femme, et τηλεθάω. Surtout rapprocher Festus, *Talia*, folliculum cepae ; et Servius, G. III, 136 expliquant *genitali arvo* par *muliebri folliculo*. La κτείς avec le *phallus* cachés dans le *calathus* auraient servi de *fascini*.

Digitized by Google

Il y a forcément moins d'originalité dans les trois chapitres plutôt historiques sur les procès des Scipion, l'exil du premier Africain, l'assassinat du second Africain. Il peut même paraître quelque peu risqué, à l'un de nos contemporains, d'avoir repris, pour aboutir de même, un des sujets traités à fond par Mommsen dans ses Römische Forschungen.

Louons M. P. d'avoir reproduit loyalement toutes les critiques qui ont été adressées à ses articles sauf à donner sa réplique.

Le grec et les noms propres sont souvent déformés par des fautes d'impression. Je répète une fois de plus que Dubois-Guchan, cité ici coup sur coup (p. 198, etc.), a fait sur Tacite un gros livre qui très justement n'est plus lu chez nous et qui, pour toutes sortes de raisons, n'a véritablement aucune valeur.

Le petit index alphabétique est commode; mais on le voudrait plus complet.

L'exégèse de Lucrèce était jadis anglaise avec Munro; elle s'est faite italienne avec Giussani, et M. Pascal y joint son apport qui me paraît très digne d'attention. Il avait jusqu'ici publié des notes séparées sur les livres I, etc. Les voici réunies, ce qui est plus commode et permet de mieux suivre les idées et la méthode de l'auteur [1].

L'originalité de ce nouveau travail consiste, ce me semble, dans les nombreux rapprochements avec les sources grecques : Aristote, les fragments d'Épicure, d'Héraclite, etc.; aussi dans l'effort pour suivre l'évolution des idées anciennes; montrer par exemple comment l'idée de la fin du monde passe d'Héraclite aux Stoïciens et par eux à Épicure. M. P. s'attache à distinguer ce qui, dans la doctrine épicurienne, a pu être modifié, par Épicure, mais qu'il avait emprunté à tel de ses prédécesseurs, par exemple à Aristote; aussi, et ceci n'est pas moins intéressant, il montre comment, dans la doctrine d'Épicure, se sont glissés, sous l'immuabilité apparente, des changements dont on retrouve la trace dans Lucrèce.

En ce qui concerne le texte, je goûte tout à fait les objections que fait M. P. à la méthode qui prétend résoudre par des transpositions de vers toutes les difficultés, comme si nous pouvions faire ce travail de réordination du poème, que les anciens eux-mêmes n'ont pas osé tenter. Le moindre risque à courir est celui de substituer nos visées logiques à celles du poète. M. P. combat avec d'excellents raisonnements certaines transpositions de vers trop facilement adoptées par Brieger et Giussani (ainsi p. 9 et s. celle de I, 205-207). Les résultats parfaitement contradictoires auxquels sont arrivés les savants qui ont soumis le poème à de tels essais, ne justifient que trop notre défiance.

---

1. Mais pourquoi n'avoir pas donné un index dans l'ordre des vers du *De Natura*? — Il n'aurait pas été non plus inutile de joindre à la liste des éditions et des sources (p. VI) celle des travaux cités ou visés, coup sur coup, dans le livre.

Digitized by Google

En ce qui regarde le commentaire, on sera chez nous quelque peu étonné des duretés qu'on trouvera ici à l'adresse de Giussani (p. 60 au bas). Nul n'est prophète...

Notons encore dans la préface le passage où M. P. remarque qu'encore aujourd'hui la poésie de Lucrèce a « tout son effet et sa vigueur »; qu'elle nous amène à étudier dans son fond sérieux et élevé la doctrine épicurienne et qu'il jaillit encore du poème devant notre intelligence une lumière toujours vive. — Mêmes fautes d'impression que dans l'autre volume.

M. Duff nous est connu par deux éditions de la même collection; un Juvénal que j'ai signalé autrefois [1], et un livre V de Lucrèce que je ne connais pas. M. D. signale les derniers travaux sur Lucrèce (Heinze et Giussani) qu'il estime à leur prix et qu'il a soigneusement utilisés. Les notes critiques au bas des pages ne constituent pas un apparat critique, mais indiquent simplement les divergences avec le texte de Munro (sauf celles qui ne concernent que l'orthographe et la ponctuation); en tout 47, si j'ai bien compté. — Pour la seule correction proposée par M. D. (sur le 544 : *per artus* au lieu de *per auras*), voir les objections ingénieuses de M. G. Birdwood, *Athenaeum*, n° 3937, p. 466.

Émile Thomas.

Histoire de Belgique, par H. Pirenne, professeur à l'Université de Gand. II. Du commencement du xive siècle à la mort de Charles le Téméraire. Bruxelles, Lamertin, 1903. In-8°, 470 p. avec une carte.

On retrouve dans ce deuxième volume, consacré à la Belgique au xive et au xve siècles, les qualités qu'offrait le tome premier. L'auteur est maître de son sujet; il l'ordonne clairement; il le traite avec savoir et habileté. Grâce à de patientes recherches dans les archives, il mêle des faits nouveaux aux faits déjà connus (notamment en ce qui concerne l'industrie drapière dans la Flandre du xive siècle). Grâce à la sagacité de son esprit, à la finesse de sa critique, à la sûreté de sa méthode, il expose on ne peut mieux les causes et les conséquences des événements. Il explique par la situation des villes pourquoi l'établissement d'un modus vivendi contractuel entre le prince et ses sujets a été inutile dans le Hainaut et impossible en Flandre : l'équilibre s'est établi en Hainaut entre les trois ordres; en Flandre, les villes avaient une prépondérance trop marquée pour partager le pouvoir avec la noblesse et le clergé. Il fait voir comment la politique d'Artevelde a été inspirée par le désir de donner à Gand avec l'aide de l'Angleterre l'hégémonie de la Flandre et de lui assurer parmi les autres

1. Voir la *Revue* de 1899, I, p. 283.

Digitized by Google

villes une place analogue à celle que Berne aura plus tard parmi les cantons suisses; comment la politique de Louis de Male — qui a été, non pas, comme on l'a cru, un insouciant et un débauché, mais un esprit pratique et adroit, tout l'opposé de son loyal et chevaleresque père, Louis de Nevers — lui fut dictée par l'intelligence parfaite des conditions qui s'imposaient en Flandre à l'exercice du gouvernement; comment la politique des ducs de Bourgogne fut aidée, sauf à Liège et à Gueldre, par le sentiment public.

Certains chapitres, comme ceux qui sont intitulés *Le soulèvement de la Flandre maritime*, *La guerre de Cent Ans*, *Les nouvelles dynasties*, intéresseront le lecteur français qui y trouvera le récit de la lutte de Philippe de Valois contre les grandes communes flamandes, de la dictature d'Artevelde, du destin de Louis de Male chassé parce qu'il s'allie à la haute bourgeoisie et empiète sur les franchises urbaines, ramené par le duc de Bourgogne qui doit prochainement recueillir sa succession.

Une des parties les plus curieuses et les plus vivantes, les plus brillantes du volume est celle qui traite des ducs de Bourgogne, de cette dynastie qui unit les diverses principautés, de cette maison française qui arrache les Pays-Bas à la France. Successivement passent devant nos yeux : Philippe le Hardi, bon français après tout et toujours Valois, ennemi acharné de l'Angleterre, ne pensant d'ailleurs qu'à donner à ses descendants le premier rang en France, étranger aux Pays-Bas, mais sachant par sa modération se concilier les vaincus de Roosebecque; Jean sans Peur, Bourguignon et non plus Valois, retiré dans les Pays-Bas comme dans une forteresse et prenant pour devise les deux mots flamands *ik hou* « je tiens »; Philippe le Bon, le « grand duc d'Occident », allié à l'Angleterre, puis se retournant vers la France pour obtenir au traité d'Arras la reconnaissance de sa souveraineté, le *conditor Belgii*, comme le nomme Juste Lipse, qui crée en quinze ans un État nouveau, le « bon duc » qui se rend populaire et qui donne aux Pays-Bas une telle prospérité que Commines les compare au paradis terrestre; Charles le Téméraire, orgueilleux, obstiné, absolu, usant pour gouverner de violence et de terreur, commettant envers les Liégeois une « barbarie inutile », et dans l'aveuglement de sa puissance entreprenant une politique de conquête qui le ruine et le perd. Notons en passant que M. Pirenne met à part la narration des *guerres liégeoises*. Il retrace ainsi d'une seule teneur et avec une plus saisissante clarté l'histoire si compliquée et si pleine de la principauté de Liège, de ce Liège devenue une ville de charbonniers et d'armuriers, et de ces cités de la vallée de la Meuse qui résistent à la maison de Bourgogne pour sauver leurs franchises et ne veulent vivre que « sous l'autorité illusoire d'un prince impuissant. »

Ce qu'on devra louer encore chez l'auteur, c'est la part considérable et méritée qu'il fait aux rapports entre les pays et les princes, ceux-ci

Digitized by Google

forcés par les nécessités financières de gouverner d'accord avec ceux-là. Dans un chapitre sur les villes au XIVe siècle, il étudie le mouvement urbain à Liège, en Brabant et en Flandre : Liège excluant les patriciens du gouvernement, les artisans brabançons profitant de la décadence du patriciat pour conquérir des droits politiques, les tisserands de Flandre se mettant à la tête du mouvement démocratique. Dans un autre chapitre, il analyse les « constitutions territoriales » qui réservent aux villes le rôle essentiel et qui se développent si rapidement et avec une telle vitalité qu'à la fin du XVIIIe siècle les Brabançons et les Liégeois s'insurgent au nom de ces actes constitutionnels qui consacrent les droits du pays vis-à-vis des droits du prince, les Brabançons au nom de la Joyeuse Entrée, les Liégeois, au nom de la paix de Fexhe. Deux chapitres sont consacrés à l'organisation politique et administrative de l'État bourguignon : les résistances domptées par les ducs; l'institution du Conseil de Flandre, de la Chambre des comptes de Lille, du Conseil de Brabant; le Grand Conseil de Philippe le Bon; la politique centralisatrice du Téméraire qui se manifeste surtout par l'érection du parlement de Malines; les finances et les impôts; les États généraux créés par Philippe le Bon, réunis par le Téméraire pour le vote de l'aide, et destinés à grandir, à jouer un rôle prépondérant sous Marie de Bourgogne.

On a déjà vu par ce qui précède que l'histoire des faits économiques et sociaux préoccupe justement l'auteur. Il ne s'est pas contenté de signaler chemin faisant les modifications profondes que les tisserands voulaient introduire dans l'organisation du travail, le caractère démocratique de la révolte de 1324 où les petits propriétaires et fermiers se soulèvent contre les nobles et les riches, la crise provoquée en Flandre par les mesures d'Édouard III, etc. Tout un chapitre, fort intéressant et instructif, est relatif au mouvement économique du XVe siècle : système monétaire bourguignon, décadence de la draperie urbaine et développement de l'industrie linière, déclin de la ville de Bruges protectionniste et mesquinement conservatrice, prospérité d'Anvers due surtout à ses foires et à son esprit libéral et novateur, progrès de l'agriculture, etc.

Le volume se termine par un bon chapitre sur le mouvement intellectuel (où l'on regrette que l'auteur n'ait pas cité le travail de Bonet-Maury sur Gérard de Groote et les frères de la vie commune). Il est, comme nous l'avons dit, très digne de son aîné. L'histoire politique y a été plus copieusement traitée que dans le précédent volume, et il fallait la développer en effet pour mieux faire comprendre la formation de l'État bourguignon. Toutefois la vie sociale et tout ce qui fait alors le caractère propre de la civilisation des Pays-Bas n'est nullement négligé, nullement laissé de côté : on a là ce que les Allemands nomment un *Culturbild*. Si la tâche de M. Pirenne a été facilitée en plusieurs endroits par les œuvres de ses devanciers, par *les Artevelde* de

Digitized by Google

Vanderkindere, par le *Rôle des ducs* de Fredericq, par l'*Histoire* de Blok, il a mis très habilement en œuvre les textes dont il disposait, et ce deuxième volume de l'*Histoire de Belgique*, remarquable par la quantité des faits et des aperçus, sera consulté avec fruit par quiconque veut étudier et connaître et la Belgique et l'Europe de la fin du moyen âge.

A. C.

Une énigme littéraire. Le « Don Quichotte » d'Avellaneda. — Le Drame espagnol. — Philologie amusante. — Hernani. — Carmen, par Paul Groussac, directeur de la Bibliothèque Nationale de Buenos-Ayres. Paris, A. Picard, 1903, in-12, XII-303 p.

En 1614, dix ans après la publication de Don Quichotte, une *Seconde Partie* paraissait à Tarragone sous le nom du licencié Alonso Fernández de Avellaneda, natif de Tordesillas. C'était une suite plus ou moins maladroite au roman, déjà célèbre, de Cervantes. Quant à cet Avellaneda, auteur inconnu, il n'en a jamais été trouvé d'autre trace que le nom mis en tête de ce livre. On en a conclu, et Cervantes tout le premier, que cet Avellaneda était un personnage fictif, et, depuis lors, toute une série d'historiens de la littérature se sont efforcés de démasquer le contrefacteur à qui l'on doit ce médiocre *Segundo Tomo*. Sur des indices assez vagues on s'est ingénié en suppositions étranges et les noms les plus divers et les plus imprévus ont été mis en avant : Blanco de Paz, l'allemand Gaspard Schöppe, le dominicain Aliaga, confesseur de Philippe III, Bartolomé Argensola, Lope de Vega, Alarcon, Tirso de Molina, en dernier lieu un obscur rimeur aragonais, Alfonso Lamberto, proposé par M. Menéndez y Pelayo. Avec une rudesse parfois excessive, M. Groussac repousse toutes ces hypothèses et la critique espagnole passe un mauvais quart d'heure sous sa férule sans indulgence. Enfin, après avoir bousculé tous les systèmes échafaudés jusqu'à ce jour, il retient un certain nombre de points qui, en effet, peuvent être admis comme acquis au procès : l'origine aragonaise ou valencienne du pseudo-Avellaneda, ses études de droit et de théologie, son passage à l'Université d'Alcalá, une certaine connaissance de l'Italie et de l'Italien, et trois ou quatre autres détails. Il retrouve alors dans la littérature de l'époque un certain Juan Martí, qui a déjà à son compte une flibusterie du même genre, une suite contrefaite du fameux Guzman d'Alfarache, de Mateo Alemán. Or, ce Martí répond aux postulats du problème, et comme son pastiche du Guzman et le pastiche du Don Quichotte offrent de plus certaines analogies de langue, d'allusions et de souvenirs, M. Groussac croit pouvoir en inférer qu'Avellaneda et Martí ne font qu'un. La solution nous semble ingénieuse, élégante et plausible.

Digitized by Google

Les quelques articles qui accompagnent cette étude principale sont de moindre portée. Le plus intéressant est celui où M. Groussac s'est amusé à relever dans Hernani quelques-unes des nombreuses fautes de « couleur locale » commises par Victor Hugo, en dépit de ses prétentions de rigoureuse exactitude.

H. Léonardon.

Philosophie des sciences sociales, par René Worms, docteur en droit et ès-lettres. I *Objet des sciences sociales*, 1 vol. in-8, de la Bibliothèque sociologique internationale, I, 230 p., Giard et Brière, éditeurs, 1903.

« Nous ne croyons pas à la possibilité d'englober sous une même dénomination toutes les recherches de géographie sociale, de démographie, de science économique, d'histoire de la famille, d'histoire de la vie morale, d'histoire des religions, d'histoire des arts, des lettres et des sciences, d'histoire politique... Le champ est trop vaste et les recherches déjà faites sont trop nombreuses pour que cela soit possible... Une division du travail s'impose donc entre les chercheurs... » On pourrait croire qu'en s'exprimant ainsi, M. René Worms vise la sociologie : ce serait une erreur. Il distingue soigneusement la « science sociale » de la sociologie. C'est à la première que s'adressent ses critiques, tandis que la seconde est à ses yeux une synthèse légitime de toutes « les sciences sociales » particulières. Seulement, quand on creuse un peu son argumentation, on se prend à douter si les réserves qu'il pose au sujet de l'une ne seraient pas aussi justifiées en ce qui concerne l'autre. Comment faire la synthèse de sciences qui, chacune dans son camp d'études, n'a encore enregistré que des résultats très partiels? L'auteur constate ces lacunes avec raison dans plusieurs passages de son livre; et il résume ainsi son opinion : « La vérité nous paraît être, en somme, que dans l'ensemble des sciences sociales, ni les recherches descriptives, ni les recherches comparatives ne sont encore fort près de leur perfection, bien que les unes comme les autres soient déjà entrées dans le droit chemin. » — Dans ces conditions, n'est-ce pas bien ambitieux et un peu chimérique, ou au moins prématuré, de représenter la sociologie comme « à la fois le point de départ et le point d'arrivée des sciences sociales particulières? » Qu'elle puisse être leur point de départ en fixant à chacune d'elles son objet propre, à la fois distinct des objets de toutes les autres et lié à tous ceux-ci, c'est admissible, et c'est un rôle utile, ne fût-ce que pour éviter les doubles emplois, ou fixer les définitions qui doivent servir à plusieurs sciences : mais le point d'arrivée qui consisterait à « recevoir les conclusions de toutes les autres sciences sociales, et à édifier avec celles-ci sa propre synthèse » supposerait que ces conclusions existent avec un degré de certitude suffisant pour entrer dans

Digitized by Google

une conclusion plus générale et ayant un caractère scientifique. C'est demander aux sciences partielles plus qu'elles ne peuvent donner dans leur état actuel. L'auteur, du reste, semble s'en rendre compte jusqu'à un certain point, lorsqu'il refuse de trancher la question si la sociologie est une science proprement dite ou une philosophie, distinction qui ne signifierait rien si elle ne répondait à un scrupule de l'esprit de l'auteur au sujet du mot science. Pour nous, le mot « philosophie » convient mieux et nous louons M. W. de s'y être arrêté, en ce qu'il indique que la sociologie est présentement un essai de coordination, une tentative de vue d'ensemble des phénomènes sociaux, mais avec le sentiment profond de l'insuffisance de plusieurs de ses données et de la prudence qui lui convient dans la prévision.

Cette insuffisance atteint la sociologie dans son point de départ même, qui est la définition de son objet; ou plutôt les sociologues, y compris M. R. W., veulent, à tort, à mon avis, commencer par une définition des sociétés qui suppose résolus toute espèce de problèmes relatifs aux groupements humains. — Une société est-elle réellement un être organique? En supposant une réponse affirmative dans certains cas quelle société l'humanité, un Continent, un État, une corporation, une Église, une association commerciale ou littéraire, offre-t-elle les caractères nécessaires à ce qu'on l'assimile à une unité biologique vivante? On est là sur un terrain de controverse ardente. Les partisans de l'*organicisme*, si exagérément en faveur pendant quelques années, ont battu en retraite sur bien des points, et M. R. W. est lui-même obligé de faire son *mea culpa* et de reconnaître que les difficultés du problème sont beaucoup plus grandes qu'il ne l'avait cru à une certaine époque. Il persiste cependant à vouloir défendre « la réalité de l'être social ». Seulement, il passe de l'appellation d'organisme à celle de « super-organisme », ce qui ne change pas grand chose au fond de la question et laisse toujours ouverte celle de savoir si, étant reconnu qu'il existe d'incontestables différences entre les sociétés et les organismes, elles sont telles cependant qu'on doive, ou non, séparer radicalement les premières des secondes.

A cette question un observateur vraiment scientifique ne répondrait que par l'abstention jusqu'à ce que la synthèse des conclusions des sciences sociales partielles poussées à un degré d'investigation suffisant lui permît une réponse affirmative ou négative, et cela le forcerait au silence prolongé pendant bien des années ou des siècles; ou s'en tenant aux constatations actuelles de la biologie, il répondrait négativement, se sentant contraint, pour répondre autrement, à élargir la notion de l'être au delà de ce que permet l'usage légitime et consacré du mot : « Il faudrait admettre par exemple, écrit M. R. W., qu'un être n'est pas nécessairement composé d'éléments continus. » Il faudrait admettre bien d'autres conditions contradictoires avec nos notions actuelles des êtres individuels, par exemple la multiplicité de

Digitized by Google

conscience. « Notre expérience, allègue M. W., est trop limitée pour que nous puissions croire y embrasser l'univers. Il faut laisser la porte ouverte à des possibilités non encore définies... qui sait si des êtres nouveaux ne seront pas découverts, qui différeront bien plus des organismes que ceux-ci ne diffèrent des sociétés? » Attendons donc ces découvertes avant de faire entrer celles-ci « dans la liste des réalités concrètes ». Ou du moins contentons-nous de poser à l'état d'hypothèse l'être social, et n'en faisons pas le départ d'une science à prétentions positives.

C'est ainsi qu'à notre avis, M. W., en affirmant même avec des précautions, l'être social, au début de son livre, a commencé par où il aurait dû terminer les trois volumes qu'il annonce devoir consacrer à son sujet, si le résultat de ses investigations lui eût permis, à la clôture de sa longue exploration, une affirmation de ce genre. Le reste du premier volume qu'il nous donne aujourd'hui, contient dans une deuxième partie un examen et un essai de classification des éléments et des faits sociaux, et dans une troisième partie, une tentative de distinction de la science et de l'art social, et de classification des sciences et des arts sociaux. Dans ces divers domaines, encore livrés à la discordance des méthodes et des aperçus, M. W. a le mérite de rappeler clairement les systèmes divers ou antagonistes antérieurs, avant de proposer les siens propres qui ont une tendance un peu trop marquée à concilier les systèmes précédents même lorsque ceux-ci sont difficilement conciliables. Comme tableau résumé des efforts de la sociologie vers la certitude, et de la persistance de beaucoup de ses incertitudes, ce que nous connaissons déjà de la « Philosophie des sciences sociales » de M. René Worms, est une contribution utile aux disciplines qui ont pour but de rechercher les lois des sociétés.

Eugène d'Eichthal.

Pierre Decharme. **Compagnies et sociétés coloniales allemandes.** Paris, Masson, 1903. In-8°, xii-305 p.

M. Decharme a voulu éclairer l'une des parties les plus importantes — et les plus mal connues [1] — de l'histoire de la colonisation allemande : le rôle joué dans cette histoire par les compagnies et sociétés, grandes et petites.

On sait quel engouement a excité, dans ces dernières années, cette colonisation par les compagnies qui semblait abandonnée depuis

1. Comme preuves de cette ignorance, il suffit de signaler les graves erreurs de fait que M. D. relève dans la cinquième édition de *La colonisation* de M. P. Leroy-Beaulieu.

Digitized by Google

la fin de l'ancien régime. A l'engouement paraît avoir succédé un peu plus que de la défiance. Suivant les dispositions du moment et l'état d'esprit de chacun on a souvent, surtout en France, attribué à ces sociétés les mérites ou les défauts de la colonisation allemande, et confondu, sous le nom de compagnies coloniales, des espèces très différentes.

Après un substantiel exposé historique [1] où s'affirme le caractère essentiellement commercial de la colonisation allemande depuis le XVIe siècle, M. D. distingue avec soin les diverses formes juridiques, très variées, des sociétés coloniales allemandes : compagnies souveraines, compagnies privilégiées mais non souveraines, sociétés coloniales, compagnies concessionnaires. Dans chacune de ces espèces, il importe de distinguer presque autant de sous-espèces qu'il existe de sociétés, chacune d'elles ayant une charte différente de ses voisines. L'erreur est donc grande de ceux qui ne voient dans les sociétés coloniales allemandes que des compagnies souveraines. Il est bien vrai que lorsque Bismarck, en 1884-85, posait la théorie des *Schutzgebiete*, son intention était de laisser l'État s'effacer derrière l'initiative privée, de faire administrer ces territoires par des compagnies souveraines, placées sous la suzeraineté de l'Empire [2]. Mais, en fait, il n'y a jamais eu que deux compagnies souveraines, et les efforts de Bismarck pour en créer une troisième avec la société du Sud-ouest africain n'ont pas abouti. Bon gré mal gré, il a fallu tâter de cette colonisation « à la française » pour laquelle le chancelier n'avait pas assez de dédaigneuse pitié. Après une existence éphémère — modeste pour l'une, pitoyable pour l'autre — les compagnies de l'Est africain et de la Nouvelle-Guinée ont dû renoncer à leurs droits régaliens, remettre à l'Empire l'administration des territoires, redescendre au rang de compagnies simplement privilégiées. La charte de souveraineté n'aura été qu'un expédient temporaire, mais non inutile, pour acquérir des territoires sans engager trop directement l'action impériale. Et c'est peut-être bien, somme toute, ce que Bismarck avait voulu.

M. D. montre que la colonisation allemande a évolué de la compagnie souveraine à la compagnie privilégiée, et de celle-ci à la société coloniale pure, pour aboutir à la société concessionnaire, type éminemment réalisé au Cameroun, et dont nous faisons nous-même

1. Ce n'est pas en 1850, mais en 1858, que disparaît la « Vieille Dame de Londres ». Il aurait fallu rappeler la compagnie d'Ostende; dans son introduction historique, M. D. confond trop l'Allemagne avec la Prusse.

2. Les juristes discutent, il est vrai, la véritable nature des rapports qui existent entre l'Empire et la compagnie. Il me semble cependant que le passage suivant des statuts de la compagnie de la Nouvelle-Guinée, approuvés par l'Empereur le 12 mai 1886, ne laissent aucune place au doute : « Exercer les droits de souveraineté que la charte impériale précitée lui a conférés sous la suzeraineté de Sa Majesté... »

Digitized by Google

l'expérience au Congo. Il estime que tout jugement sur ce dernier type serait, à l'heure actuelle, prématuré.

Toute cette exposition, complétée par des traductions de chartes, traités, statuts [1], est très claire et très complète. Si le travail de M. D. est plus faible sur un point, c'est en ce qui concerne les résultats obtenus par les sociétés. S'il insiste avec raison sur l'échec administratif des compagnies souveraines, il passe trop rapidement sur leur rôle économique et sur celui des autres sociétés coloniales [2]. Mais cette partie du sujet était plus connue.

Henri HAUSER.

— La traduction du *Livre de l'art du traitement* de Najm ad-Dyn Mahmoud (Beyrouth, 1903, in-8°, chez l'auteur) que M. le Dr P. GUIGNES vient de donner, d'après un manuscrit qui appartient à l'Université de Saint-Joseph de Beyrouth, encore qu'elle ne soit pas complète, sera accueillie avec reconnaissance. Des cinq parties dont se compose le traité de matière médicale de Ad-Dyn Mahmoud, le Dr P. G. n'a entrepris de reproduire que la cinquième : les « Médicaments composés »; mais c'est aussi la plus intéressante et celle qu'il importait le plus de mettre à la portée des érudits non arabisants. Mon ignorance de la langue, dans laquelle a écrit Najm ad-Dyn, m'empêche de me prononcer sur la valeur de la traduction du Dr P. G. ; mais on peut dire que, médecin et vivant, depuis plusieurs années, dans un pays arabe, il avait toute la compétence requise pour mener à bien le travail qu'il a entrepris. Il a d'ailleurs fait suivre sa version du texte de Ad-Dyn Mahmoud : les orientalistes pourront ainsi en contrôler l'exactitude. Tous ceux qui s'intéressent aux études pharmaceutiques lui sauront gré d'avoir ajouté à sa traduction des médicaments composés un double glossaire, l'un en caractères arabes, l'autre en caractères français, des noms des médicaments simples. Dans sa préface, le Dr P. Guignes dit qu'il avait eu l'intention de donner, dans son Introduction, un aperçu de la Pharmacopée arabe, mais que, « pressé par le temps, il a dû, à regret, renoncer à ce projet et qu'il le reprendra »; nous souhaitons qu'il y revienne bientôt, et qu'il donne à son étude tous les développements que comporte et que mérite un sujet encore aussi nouveau et d'un aussi grand intérêt. — Ch. J.

— M. Albert COUNSON, docteur en philosophie et lettres, lecteur à l'Université de Halle, a publié l'an dernier, dans le Musée belge, un article sur « Lucrèce en France; l'Anti-Lucrèce ». Il vient d'en donner un autre dans le même recueil : sur « l'influence de Sénèque le philosophe ». Le début est intéressant, d'un style vif et agréable; mais cela ne se soutient pas. J'ai noté maint détail curieux; cependant j'aurais bien à dire sur la forme et sur le fonds de plus d'un passage; je me borne à constater que le titre est inexact puisque l'auteur laisse entièrement de côté l'influence de Sénèque dans l'antiquité, et qu'après bien des sautes

---

1. Ces annexes occupent les p. 217-290. Il aurait été bon, pour certaines expressions dont la valeur juridique est considérable, de donner entre parenthèses, à côté de la traduction, les mots allemands. Une bonne bibliographie.

2. Rien, par exemple, sur le développement des irrigations dans le Deutsch-südwestafrika.

Digitized by Google

et des digressions, plutôt fâcheuses, il ne traite guère méthodiquement que des imitations ou souvenirs de Sénèque au XVIIe et au XVIIIe siècles. L'impression n'est pas bonne : P. 3, au commencement de la note 1, lire I, XVIII; p. 10, à l'avant-dernière ligne lire : vers le même *temps;* p. 26 au bas, avant le n. 3 : la citation de Malherbe est faite très inexactement, et il y faut lire de plus Hésiode. — É. T.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 juin 1903.

M. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, écrit pour donner à l'Académie quelques détails sur le Congrès archéologique qui aura lieu à Athènes en 1905.

M. Héron de Villefosse communique, au nom du R. P. Delattre, un fragment d'inscription récemment découvert à Djebba, l'antique *Thigiba*, par le R. P. Heurtebise. Il ajoute qu'il résulte de cette découverte que trois points antiques, situés sur le versant N. du Djebel Gorra, à une faible distance les uns des autres et placés sur une même ligne, de l'E. à l'O., s'appelaient *Thubursicum Bure*, *Thimida Bure* et *Thigiba Bure*. Il faut sans doute chercher l'explication du mot *Bure* dans le langage punique. Enfin, le fragment découvert appartient à une inscription en l'honneur de Constantin le Grand, qui paraît avoir été gravée entre les années 323 et 326. — M. Cagnat fait observer que, dans une épitaphe autrefois copiée par lui, on lit : *Gimma te genuit, tenet Thigibba sepultum.* On en avait conclu que la ruine où l'épitaphe a été découverte était *Thigibba*. Il serait possible, étant donnée la trouvaille du R. P. Heurtebise, que cette ruine fût, au contraire, *Gimma*, et que le personnage eût été enterré à Djebba. Le tombeau où se lisait l'épitaphe aurait été, dans ce cas, un cénotaphe, ou un tombeau de famille où l'on aurait tenu à relater son nom.

M. Senart, au nom de la commission du prix Stanislas Julien, annonce que ce prix a été décerné à M. Maurice Courant, pour le premier volume de son *Catalogue des livres chinois, coréens, etc. de la Bibliothèque nationale.*

M. Senart, au nom de la commission du prix ordinaire, annonce que ce prix est décerné à M. L. Cadière, pour son mémoire intitulé : *Le mur de Dông Hoi, étude sur l'établissement des Nguyên en Cochinchine.*

M. Philippe Berger, au nom des commissions des prix Bordin et Saintour, annonce que le montant de ces prix a été réparti de la manière suivante :

Prix Bordin : 1,200 fr. à M. Gnidi, *Dictionnaire amharique*; 1,000 fr. à M. Dussaud, *Histoire* et *religion des Nosairis*, et *Voyage au Safa*, en collaboration avec M. Macler; 800 fr. aux Missions catholiques du Thibet, pour leur *Dictionnaire thibétain.*

Prix Saintour : 1,200 fr. à M. Fossey, *Magie assyrienne;* 800 fr. à M. Grosset, *Bhâratîya Nâtya Sâstra*; 500 fr. à M. Moret, *Rituel du culte non journalier en Egypte*; 500 fr. à M. Toscanne, *Cylindres de Gudéa.*

M. Eugène Révillout lit une lettre adressée à M. Wallon sur de nouveaux évangiles apocryphes.

M. Paul Foucart donne une seconde lecture de son mémoire sur le culte de Dionysos en Attique.

M. Bouché-Leclercq annonce, au nom de la commission du prix Bordin (sujet proposé : *Sentiments des Romains à l'égard des Grecs pendant la période républicaine*), que le prix est décerné à M. Colin, ancien membre de l'École française d'Athènes.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — **29 juin** — **1903**

CHAVANNES, Dix inscriptions chinoises de l'Asie centrale. — Fragments des médecins grecs, p. WELLMANN. — WILAMOWITZ, Les Perses de Timothée. — LEO, La première et la neuvième eglogue de Virgile. — Choix de lyriques latins, p. JURENKA. — A. CARNOY, Le latin d'Espagne d'après les inscriptions, I. — MINOR, Grillparzer. — Grillparzer, Œuvres, p. NECKER. — GARCIA, La cité indienne. — B. de LACOMBE, Talleyrand, évêque d'Autun. — TIERSOT, Chansons populaires des Alpes françaises. — BENDALL, Catalogue des manuscrits sanscrits du British Museum. — Trois passages du Jaiminiya, par OERTEL. — CHARENCEY, Année linguistique. — SEYMOUR, Les premières années de l'École américaine d'Athènes. — Jugurtha, p. SUMMERS. — Rohde, Les préceptes oratoires de Cicéron. — CHICCO et FERRARI, Dictionnaire de César. — ALLAIN, Pline. — Mlle RITCHIE, Étude grammaticale sur Pline le Jeune. — ZIELINSKI et KAERST, Discours de rentrée. — LEFÈVRE, Germains et Slaves. — HEUSLER et RENISCH, Eddica Minora. — J. WESTON, Étude de folklore. — P. d'ANCONA. Les représentations allégoriques des arts libéraux. — SICARDI, Une énigme dantesque et un sonnet de Pétrarque. — BRANDI, La Renaissance, 2e éd. — CINQUINI, Lettres de Decembrio. — SCHNITZER, Les relations de Redditi et de Ginori.

Dix inscriptions chinoises de l'Asie centrale d'après les estampages de M. Ch. E. Bonin, par M. Ed. CHAVANNES. 1 vol. in-4° (Extrait des Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres). Paris 1902.

Parmi les explorateurs des dernières années en Asie centrale, il n'en est guère qui n'ait apporté son contingent de documents archéologiques et qui n'ait contribué ainsi à refaire l'histoire presque oubliée de ces vastes régions intermédiaires entre la Chine et l'Islam. Plus d'un parmi ces monuments nous reporte à une époque antérieure à la naissance ou à la propagation de l'islamisme; sous l'alluvion mahométane, nous trouvons le bouddhisme et avec lui, avant lui peut-être, la civilisation chinoise représentée par ses armes et sa diplomatie. Les âges écoulés se remplissent, les steppes et les montagnes se peuplent; les fastes des peuples turcs vieillissent de dix siècles et s'étendent des confins mantchous au nord de l'Inde; les Tibétains, les races tongouses, même les tribus méridionales, moins avancées, jusqu'ici

Digitized by Google

moins étudiées, évoquent à nos yeux leurs anciens chefs et leur vie d'autrefois.

Ce sont de nouveaux documents pour cette résurrection que M. Bonin a rapportés de son voyage et que M. Chavannes a traduits et commentés. Ils nous montrent les Chinois dans le Turkestan au IIe et au VIIe siècle, le bouddhisme au Kan-sou au XVIe et au XVIIe siècle, les statues bouddhiques et les inscriptions votives des vieilles grottes consacrées du Sin-kiang; les intéressants rapprochements historiques et épigraphiques établis par M. Chavannes replacent ces documents dans leur série, en font saisir la valeur pour l'histoire politique et religieuse.

Dans quelques années, il sera temps sans doute d'écrire pour l'Asie centrale quelques chapitres nouveaux de l'histoire de la civilisation.

Maurice COURANT.

Fragmentsammlung der griechischen Aerzte, Band. I. Die Fragmente der sikelischen Aerzte Akron, Philistion und des Diokles von Karystos, herausgegeben von M. WELLMANN. — Berlin, Weidmann, 1901, in-8, 254 pp.

Cette collection des fragments des médecins grecs, quand elle sera terminée, aura, pour l'histoire de la science dans l'antiquité, une importance égale à celle des *Doxographi græci* d'Hermann Diels, qui du reste avait songé sérieusement à la diriger lui-même et qui, par la publication du texte grec de l'*Anonyme de Londres*, a notamment fait connaître une source précieuse. Max Wellmann qui a déjà publié deux études importantes sur l'*Ecole pneumatique jusqu'à Archigène* et sur *Crateuas*, joint à des connaissances médicales approfondies un acquis philologique qui ne laisse rien à désirer. L'œuvre est donc en tout cas en bonnes mains. Le texte des fragments est précédé d'une importante introduction de 107 pages, dont je vais analyser les trois divisions.

I. *Sources pour la doctrine de Dioclès. Dioclès et le Corpus hippocratique:* Dioclès de Caryste, contemporain de Platon, a été certainement, après Hippocrate, le médecin le plus célèbre de la période hellène, mais jusqu'ici ses doctrines n'avaient pas été suffisamment déterminées. Le document capital dont se sert M. W. pour les restituer est un texte latin édité en 1532 sous le nom d'Octavius Horatianus, et dont l'importance a été révélée par la publication de l'Anonyme du ms. de Paris, suppl. gr. 636, due à Fuchs (Rh. Mus. XXIX). M. W. réédite ce texte latin, d'après le ms. de Bruxelles 1342-50, et l'attribue à Vindicianus, *comes archiatrorum* vers la fin du IVe siècle. Il serait d'ailleurs formé par des traductions d'extraits d'Alexandre Philaléthès hérophilien qui vivait au temps d'Auguste. L'Anonyme de Paris remonte à la même source, et donne

Digitized by Google

des noms d'auteurs qui manquent dans Vindicianus. Mais ce dernier doit aussi avoir utilisé Soranus. En tout cas, il reproduit surtout les opinions de Dioclès, comme l'avaient du reste déjà pensé depuis longtemps Rose d'une part, et Diels de l'autre. Par là même se trouve établi que la physiologie du *Timée* de Platon, qui nous paraît si étrange, reproduit fidèlement celle de Dioclès. En donnant des détails à ce sujet, M. W. montre que cette doctrine remonte, en ce qui concerne l'importance donnée au *pneuma*, au médecin de Sicile Philistion, intermédiaire entre Empédocle et Dioclès. En résumé, l'intérêt principal de ce premier volume de fragments des médecins grecs sera de mettre en lumière une école sicilienne, distincte de celles de Cos et de Cnide, se rattachant comme origines par Acron et Empédocle aux médecins de Crotone et aux pythagoriens, mais subissant ensuite une évolution caractéristique.

M. W. termine cet article en déterminant les écrits hippocratiques dont on peut attester la connaissance par Dioclès. Il conclut nettement que ce dernier peut être considéré comme le créateur du premier corpus hippocratique, mais qu'il n'en savait pas plus que nous sur l'authenticité des écrits qu'il réunissait.

II. *Dioclès de Caryste et Philistion de Locres.* Examen détaillé des rapports entre ces deux médecins et preuves que le second doit être considéré comme le maître du premier. — III. *L'écrit* περὶ καρδίης de la collection hippocratique, qui se distingue par les connaissances anatomiques de l'auteur, a dû être composé sous l'influence des doctrines siciliennes et en particulier de celles de Philistion.

Toute cette introduction est pleine d'érudition et on y trouvera nombre de remarques importantes sur lesquelles je ne puis insister ici. Malheureusement le plan général n'est pas d'une ordonnance suffisamment claire, et l'ensemble demeure confus. Ce sont plutôt des matériaux mis au point pour la construction qu'un monument vraiment digne de l'entreprise. Mais je ne fais là qu'une critique de forme ; pour le fonds, je regrette parfois un manque de précision dans le langage que je considère comme fâcheux pour les travaux de ce genre. Ainsi p. 15, M. W. dit qu'Empédocle avait placé le siège de l'âme dans le sang du cœur et renvoie au fr. Théophr. *de sensibus* où il n'est parlé de l'âme ni de son siège. De même je ne puis considérer comme prouvé que Dioclès ait localisé l'âme dans le pneuma du cœur, et l'expression de ψυχικὸν πνεῦμα, qui lui est attribuée, ne me semble provenir que de textes postérieurs à l'influence stoïcienne et aux débats sur l'ἡγεμονικόν. En fait, il n'y a là au plus que des impropriétés d'expression ; mais elles peuvent gravement induire en erreur le lecteur peu attentif, et dans l'histoire de la science comme dans celle de la philosophie, il importe de ne pas antidater les termes techniques, à moins de le signaler.

La collection des fragments comporte 3 numéros pour Acron,

Digitized by Google

19 pour Philistion, 193 pour Dioclès; elle est disposée par ordre de matières avec le plus grand soin, et à tous les points de vue, elle ne mérite que des éloges. J'ai remarqué une omission : le fragment 177 de Dioclès (= Macrob. comm. in somn. Scip. I, 6, 63) devrait être doublé par le texte grec correspondant qui se trouve dans les *Theologumena arithmetisce* (de septenario). Si d'ailleurs M. Wellmann renvoie au sujet de ce fragment à Thrasylle dans Théon, éd. Hiller, p. 104, et indique comme source originelle le commentaire du Timée par Posidonius, je considère la chose tout autrement. J'ai dit ailleurs (*Annales internationales d'histoire.* Colin 1901, 5e section, p. 56) comment je regardais tout ce qu'on trouve dans Théon de Smyrne sur la décade comme une compilation byzantine, interpolée dans l'ouvrage primitif et provenant, non pas de Thrasylle, mais des *Theologumena* de Nicomaque, aussi bien que de ceux que nous avons. Quant à la citation de Posidonius dans le passage de Théon, il ne me semble nullement, eu égard à l'ensemble des textes correspondants que nous possédons, indiquer que la suite vient du stoïcien.

Paul TANNERY.

Der Timotheos-Papyrus gefunden bei Abusir am 1 februar 1902. Lichtdruck Ausgabe. Text und Einleitung von Ulrich von WILAMOWITZ-MÖLLENDORF (Wissensch. Veröff. der Deutschen Orient Gesellschaft. Heft III). 1903, in-folio, 15 pp. de texte et 7 planches. 12 mark.

Tuimotheos, Die Perser, aus einem Papyrus von Abusir, hrsg. von WILAMOWITZ-MÖLLENDORF. Leipzig, Hinrichs. 1903. In-8°, 126 pp. 3 mark.

Les papyrus égyptiens, qui nous avaient déjà livré tant d'œuvres intéressantes, viennent de nous en restituer une de plus. A Abousir (l'antique Bousiris), en cherchant un tombeau de l'Ancien Empire, M. Borchardt a rencontré un cimetière d'immigrés grecs : dans un des sarcophages, près de la tête de la momie, était enfermé un rouleau de papyrus de 18 c. 5 de haut qui, déployé, avait 1 m. 11 de long. Sur un des côtés, on vit cinq colonnes d'écriture grecque, les premières abîmées, les autres à peu près intactes : c'était une partie de la pièce des *Perses*, de Timothée de Milet, connue par un passage de Plutarque, un autre de Polybe, etc. La trouvaille a été déposée au musée de Berlin et publiée par la *Deutsche Orient Gesellschaft*, sous le titre *Der Timotheos-Papyrus*. La publication comprend deux photographies du sarcophage où a été retrouvé le papyrus, le fac-similé du papyrus même en 7 planches, avec quelques mots d'explication de M. de Wilamowitz et une transcription du texte.

La partie conservée de l'œuvre commence par un récit de bataille navale : il s'agit d'une bataille entre Grecs et Barbares, évidemment la bataille de Salamine. Après un passage très mutilé, nous entendons un Phrygien, maltraité par les vagues, se lamenter en termes bur-

Digitized by Google

lesquement éloquents. Puis viennent les gémissements des Barbares en déroute, et le discours, en grec travesti, de l'un d'entre eux au soldat qui l'a fait prisonnier; ensuite la plainte du Grand Roi, assez heureusement opposée au chant de triomphe des Grecs. La pièce se termine par une allusion du poète à sa situation personnelle, à ses innovations dans l'art, et par des vœux pour la ville où il chante. Il existe d'ailleurs une traduction par M. Mazon (*Revue de Philologie* avril 1903).

La publication a été accompagnée d'un commentaire intitulé *Timotheos, die Perser*. Après quelques remarques sur l'écriture, M. de W. donne une première transcription du texte tel qu'il se présente, c'est-à-dire sans séparation entre les vers, puis une transcription en vers, avec paraphrase en grec byzantin. Suivent des remarques sur la métrique et la grammaire; puis les renseignements historiques qu'on peut tirer de l'œuvre. La partie la plus attachante du commentaire est l'historique du genre auquel appartiennent *les Perses*. M. de W. y a joint les autres fragments de Timothée connus jusqu'à présent.

Le document est étudié d'abord au point de vue paléographique. Le cimetière où il a été trouvé est du milieu du IVe siècle avant J.-C. : un Grec établi en Égypte aura donné à un parent, pour le distraire dans l'autre monde, une moitié des *Perses* de Timothée, œuvre déjà classique à cette époque (Alexandre et ses officiers devaient en avoir des exemplaires dans leur bagage). C'est donc une page d'écriture du temps de Démosthène, la *plus ancienne que nous ayons jusqu'à présent*, abstraction faite de quelques fragments comme le papyrus Grenfell-Hunt (*Greek Papyri*, II, I). L'écriture a un caractère monumental : elle ressemble aux inscriptions d'époque un peu postérieure, parce que l'écriture à la plume devance toujours les changements de l'écriture sur pierre.

L'œuvre ainsi conservée remonte au moins à l'an 396 av. J.-C. — Au point de vue métrique, on y remarque la prédominance du vers ïambique. M. de W. signale, au vers 77, une forme nouvelle du vers dochmiaque : elle serait à ajouter à celles qu'on connaît déjà. Il signale aussi l'absence de hiatus : à ce trait, on reconnaît le contemporain d'Euripide et d'Isocrate. — Au point de vue de la langue, on relève des traces d'influence attique. Mais le morceau est écrit par un Ionien, et c'est surtout dans le discours baroque du Phrygien qu'il faut chercher un monument de l'ionique populaire, d'où devait sortir le grec vulgaire. Le style est chargé de métaphores, il a un caractère artificiel : on voit ici que la poésie lyrique, après avoir été une réaction du libre génie ionien contre le ton conventionnel de l'épopée, était devenue conventionnelle elle-même. Aussi les philologues du IIIe siècle, qui ont cherché les canons du grec classique dans les attiques contemporains de Timothée, ont-ils laissé de côté les œuvres comme celle qui nous occupe.

Digitized by Google

La pièce porte la trace du temps où elle a été composée. C'est un récit de Salamine; le sujet plaît toujours aux Grecs, mais ici l'esprit historique comme le souffle héroïque sont passablement absents. Athènes n'est pas nommée : Salamine sans Athènes! Le morceau est donc postérieur à la chute de l'empire athénien (404). Il contient une flatterie à l'adresse de Sparte victorieuse, flatterie qui a échappé à M. de W. (M. Mazon donne la vraie interprétation du passage) : au vers 219-224, le savant allemand a traduit ὁ... Σπάρτας μέγας ἁγεμών... λαὸς par : *le peuple, qui est le souverain chef à Sparte*, alors que le sens parait être : *le peuple de Sparte, chef suprême* (*des Grecs*).

Le passage le plus intéressant est celui où le poète nous donne des renseignements sur les innovations qu'il a introduites dans la musique. Il nous apprend que Timothée avait ajouté une douzième corde à la lyre : on croyait auparavant que l'innovation était antérieure au poète Ion de Chios (début du ve siècle), mais M. de W. montre que l'erreur, maintenant certaine, provient d'une confusion avec Ion de Samos, contemporain de Timothée. L'ignorance où nous sommes actuellement de la musique ancienne nous empêche de saisir la portée de cette innovation.

Enfin, M. de Wilamowitz a retracé l'historique du genre dont l'œuvre de Timothée est un exemple : le *nome*. A l'époque homérique, le poète, Démodocos, Phémios, chante les héros en s'accompagnant de la cithare. Puis, l'épopée devient un genre « livresque » : le rhapsode récite sans chanter les fragments épiques, tandis que le citharistе les prend pour thèmes de variations musicales. La modification décisive s'est produite lorsque le citharistе s'est créé à lui-même son libretto, s'est fait sa règle (νόμος) : le genre du *nome* est né ainsi, vers le temps de la guerre du Péloponnèse. Grâce à la découverte des *Perses*, nous voyons comment était bâti un nome, au moins en partie. La finale, ou σφραγίς, ainsi nommée parce que le poète y prend la parole en son nom, et met en quelque sorte sa signature sur l'œuvre, est particulièrement intéressante : elle montre quelle abondance de renseignements les historiens de la littérature ont pu, dès l'antiquité, tirer de ces compositions.

Voilà donc les *Perses* présentés, et bien présentés, à l'érudition moderne. Ils ne sont pas de nature à nous faire regretter, au point de vue littéraire, les œuvres que le purisme des Alexandrins a bannies de la littérature classique. Mais ils sont intéressants, historiquement, précisément par les aperçus qu'ils ouvrent sur les branches ignorées de l'art hellénique.

E. Cavaignac.

Digitized by Google

Vergils erste und neunte Ecloge par Fr. Leo. Berlin, Weidmann, 1902, in-8°, 18 pp. (Tirage à part du t. 38 de l'Hermes).

Le nom de l'auteur et l'importance du sujet suffisent pour attirer l'attention sur ce travail, dont je n'accepte point du reste les conclusions. La première églogue me paraît manquer de netteté dans la conception et dans l'exécution, parce que derrière le personnage de Tityre on voit transparaître Virgile et que par la bouche de Tityre c'est parfois Virgile lui-même qui parle. C'est contre ce reproche de maladresse que M. L. défend le poète. On peut lui accorder que Tityre n'est en somme qu'un paysan, un ancien esclave à qui son maître avait laissé la jouissance de quelques champs, qui en a obtenu sur le tard la possession définitive avec la liberté en même temps que la promesse de ne pas être compris dans le partage des terres et encore on se demande quel titre avait son maître pour lui faire cette promesse, que ce caractère a de l'unité et que rien en lui ne rappelle Virgile. Mais on s'étonnera toujours que, lorsque Mélibée veut savoir comment il a fait pour échapper à la spoliation générale, il réponde par l'histoire de son affranchissement, qu'une fois à Rome il ne parle plus de son maître ni de cet affranchissement, qu'il y obtienne immédiatement accès auprès du jeune dieu qui l'exempte du sort commun (quelle raison pouvait bien avoir Octave de s'intéresser à Tityre en tant que Tityre?). Il est difficile de soutenir que le domaine décrit v. 46-58 n'est pas celui que Virgile possédait près de Mantoue. Il serait singulier que Virgile, voulant remercier Octave de lui conserver sa propriété, ne parle pas d'elle, mais d'une propriété quelconque : en outre, c'est bien d'elle qu'il s'agit Égl. IX, 7 sqq. Or, il y est question de hêtres : ici Tityre est assis sous un hêtre. Elle va de la colline à la rivière : ici il est question d'une roche au pied de laquelle pousse de la vigne, de cours d'eau, de prairies humides. Donc l'aventure de Tityre recouvre celle de Virgile et le lecteur passe sans transition de ce qui concerne l'un à ce qui concerne l'autre. Est-ce un défaut? La pièce ne tire-t-elle pas de là son attrait et ce qu'elle a de piquant? On peut discuter là-dessus. En tout cas, je ne vois pas quel intérêt il y a à partir de ce point de vue systématique que Virgile a été dès ses débuts un poète impeccable : il faut reconnaître avec impartialité ses défauts aussi bien que ses qualités. La création poétique n'est souvent chez lui qu'un effort pour fondre ensemble des éléments qui ne sont pas toujours compatibles et il en résulte des disparates que nous avons le droit de relever.

Dans la 9e Égl. M. L. reconnaît que Menalcas est bien Virgile, mais il ne veut pas qu'il soit le maître de Mœris, p. 15. Ils auraient été tous deux co-propriétaires. Mais alors la situation serait bien singulière : Menalcas-Virgile a sûrement perdu son bien après avoir espéré le conserver v. 2 sqq., 10 sqq. Comment l'un des propriétaires

Digitized by Google

aurait-il été expulsé et l'autre non? M. L. ne voit rien dans la pièce qui indique que Virgile ait dû fuir devant une menace personnelle, p. 17. Il est certain pourtant qu'il est parti en renonçant à la lutte, sans quoi il risquait de perdre la vie v. 16. M. Leo nie que les vers chantés par Lycidas et Mœris soient des fragments anciens, insérés par Virgile dans un scénario composé pour la circonstance; ils auraient été écrits par Virgile pour l'Égl. 9. Le texte même des v. 46-50 montre d'après lui qu'ils sont d'une époque où l'on constatait que l'ère de prospérité annoncée par l'étoile de César ne s'était point réalisée par suite des guerres civiles, p. 16. Mais il néglige le v. 50 *Insere, Daphni, piros : carpent tua poma nepotes*, qui ne peut avoir été écrit qu'au moment même où l'apparition du nouvel astre avait suscité des espérances qui n'étaient pas encore refroidies. Quant aux v. 26-29 ils sont d'un poème que Virgile n'a pas terminé, parce qu'il s'est aperçu qu'en s'adressant à Varus il faisait fausse route.

A. CARTAULT.

Meisterwerke der Griechen und Römer in kommentierten Ausgaben. III. Auswahl aus *den Römischen Lyrikern* mit griechischen Parallelen herausg. und erklärt von Hugo JURENKA. Textheft, 68 p. Einleitung und Kommentar 84 p. in-8°. Leipzig und Berlin, Teubner, 1903. 1. 60.

La librairie Teubner commence une collection destinée aux lectures privées des élèves des classes supérieures des Gymnases, mais aussi aux philologues débutants et aux amis de l'antiquité classique[1]. Il s'agit de mettre à leur portée, en tenant compte des progrès de la science, de bons textes de ces auteurs qu'on lit rarement ou qu'on ne lit pas du tout dans les gymnases. Ont paru, outre notre livre, les Perses d'Eschyle (Jurenka), le Panégyrique d'Isocrate (Mesk), les discours de Lysias contre Eratosthène et sur l'olivier [VII Areopagitica] (Sewera). Sont annoncés les Adelphes de Térence (Kauer), choix de lettres de Pline (Kukula), les Oiseaux d'Aristophane (Jurenka), choix de lettres de Cicéron (Gschwind), Lycurgue (Sofer), Alceste d'Euripide (Bloch).

Pour notre livre, dans le commentaire, deux listes de mots latins et de mots grecs rares, chacune d'une page; très courtes notices d'une page au plus, souvent de quelques lignes. A la fin, un petit tableau des mètres de Catulle et des lyriques[2]. En tête du texte, variantes rapportées, pour les Latins, à l'édition de L. Müller[3], pour les Grecs à

1. Il faudrait ici plus d'une restriction. Mais l'indication vient, je pense, plutôt du libraire que des éditeurs responsables.
2. Est-il suffisamment clair et complet?
3. Liste incomplète.

Digitized by Google

celle de O. Crusius.. Par une exception que je ne m'explique pas très bien, une seule gravure (p. 76), celle d'une torche allumée. Aux poèmes latins sont entremêlés de courts morceaux de lyriques grecs : d'Alcée et de Sapho, (dont le fragment découvert l'an dernier) dans le Catulle ; de Bacchylide, de Mimnerme, de Théognis, de Pindare, dans le Tibulle ; d'Alcman et d'Anacréon dans le livre IV de Tibulle ; d'Anacréon, de Solon, de Pindare, de Bacchylide. Dans le Properce, une vraie *lanx satura*.

Nous avons affaire ici, cela est trop clair, non à des livres de science, mais à une entreprise pédagogique. A l'expérience de faire voir à nos voisins, si les éditeurs ont ou non atteint leur but. Je doute qu'un tel cadre chez nous puisse plaire ou même paraître acceptable.

E. T.

A. Carnoy : **Le latin d'Espagne d'après les inscriptions.** Étude phonétique et morphologique ; 1re partie : Vocalisme. — Louvain, J.-B. Istas, 1903 ; un vol. in-8°, de 119 pages.

Nous avons ici, fait pour la première fois d'une façon méthodique et complète, le relevé des particularités que présente le latin dans les inscriptions de la péninsule ibérique. M. Carnoy a expliqué dans son introduction comment il avait procédé, et tout d'abord sur quel matériel il avait opéré. Ce matériel se trouve avant tout naturellement dans le second volume du *Corpus* et dans son supplément, il consiste en un total d'environ 7,500 inscriptions : peut-être l'auteur aurait-il pu y joindre des recherches sur la numismatique ibérique, et aurait-il trouvé notamment quelque chose à glaner dans le gros volume publié en 1870 par Aloïss Heiss sur les *Monnaies antiques de l'Espagne*. Quant à la façon dont a été fait le présent dépouillement, elle est consciencieuse : M. C. a apporté tout le soin désirable à tenir compte de l'âge des monuments, de leur répartition géographique, de leur degré de rusticité. C'est à ce prix en effet qu'on peut espérer des constatations définitives ; mais, ainsi qu'il le dit lui-même par avance, les résultats auxquels on arrive sont souvent assez maigres. Il faut bien s'y résigner : ces lapicides romains ont été, dans toute l'étendue de l'empire, d'une correction uniforme et désespérante, ils ne nous laissent rien ou à peu près rien entrevoir des altérations de la langue qu'on parlait autour d'eux. A cet égard nous revenons de plus en plus des espérances qu'avaient fait concevoir jadis aux linguistes les monuments épigraphiques, à une époque où leur déchiffrement n'était encore que commencé, et les classements imparfaits.

Sous ces réserves, l'étude de M. C. n'en est pas moins intéressante, et autant qu'elle peut l'être ; elle est conduite avec une grande prudence, si grande qu'on serait parfois tenté de la trouver excessive.

Digitized by Google

L'auteur évite de se prononcer sur tous les points qui sont encore en litige, et à la page 27 par exemple, après avoir rapporté les spécimens espagnols de la confusion entre *ē* et *ĭ*, il fait remarquer qu'on peut en conclure que le fait est ancien... à moins qu'on ne préfère en inférer qu'il est d'époque relativement récente. Il y a là, je crois, quelque exagération dans le sens d'un scepticisme linguistique. J'aime mieux la façon dont est présenté (p. 47 suiv.) le passage de *u* final à *o*, qui semble attesté en Lusitanie par des inscriptions du IIe siècle, tandis qu'il ne s'est pas opéré plus au nord, conformément à ce que nous apprend aujourd'hui l'asturien. Une des parties les plus neuves de ce travail est peut-être la discussion (pp. 87-95) qu'entame M. C. à propos de la réduction en *a* de la diphtongue *au*. Il note aussi çà et là des petits faits qui ont bien leur importance, ainsi (p. 63) la forme *octŭber* attestée dans la péninsule dès l'an 119, ce qui est tout à fait d'accord avec l'espagnol et le portugais actuels. Voici encore quelques menues observations que j'ai faites au courant de la lecture. Pourquoi dire (p. 61) que *fŏrmica* ne suffit pas à expliquer le français *fourmi*, puisque *pŏrcellus* est bien devenu *pourceau?* A la p. 108, je trouve l'espagnol *balar* cité parmi les cas d'assimilation vocalique : mais la forme du latin classique était précisément *balare*, et c'est le français *bêler* qui remonte jusqu'à une dissimilation *belare* employée, je crois, déjà par Varron. Je comprends mal le passage de la p. 114, où il est dit que des mots basques comme *erreina*, *errenyu* (= regina, regnum) ne doivent pas entrer en ligne de compte pour les cas de prothèse, et qu'il y a là « un procédé instinctif de cette langue » : mais vraiment y a-t-il donc autre chose en phonétique que des « procédés instinctifs »? Enfin, à la p. 119, est signalée une intéressante réduction de de *posivit* en *posiut*, et il en est conclu que les parfaits espagnols en *-ió* peuvent être expliqués sans qu'on fasse intervenir *mató*, *llegó*, etc. (c'est-à-dire ceux où *-ó* = *-aut*) : cela reste douteux, et il faudrait au moins observer que nous avons là un important déplacement de l'accent. — Malgré ces légères critiques, et quelques autres encore qui pourraient être formulées, il n'en reste pas moins que le travail de M. Carnoy est sagement conçu, bien exécuté d'un bout à l'autre, et avec la précision qu'on doit demander aux études de ce genre : il est à souhaiter que les deux autres parties, relatives au consonantisme et à la morphologie, ne se fassent pas trop attendre. Nous réservent-elles des surprises? Ce qui est certain, c'est que peu à peu le matériel épigraphique des régions où se sont développées les langues romanes est ordonné et mis à jour : M. Piron a dépouillé récemment celui de la Gaule; M. Densusianu, dans son *Histoire de la langue roumaine*, nous a fait connaître ce qu'il y avait d'essentiel pour la péninsule des Balkans. A quand une étude méthodique sur les inscriptions de l'Italie? Il est vrai que celle-là est complexe et de fort longue haleine.

E. Bourciez.

Digitized by Google

1. **Franz Grillparzers Werke,** mit einer Skizze seines Lebens und seiner Persönlichkeit von J. Minor, Stuttgart und Leipzig, Deutsche Verlags-Anstalt. Prix : 3 marcs.

2. **Grillparzers sämtliche Werke.** Vollständige Ausgabe in-16 Bänden, herausgegeben von Moritz Necker, Leipzig, Max Hesse's Verlag. Prix : 4 m. 50.

Grillparzer étant mort en 1872, ses œuvres viennent de tomber dans le domaine public. La librairie Cotta, qui en avait eu la propriété jusqu'à présent, avait cherché à prévenir la concurrence, avant l'expiration de son privilège, en faisant paraître simultanément, l'année dernière, une édition complète à bon marché et un choix des pièces les plus célèbres. Cette publication n'a pas empêché plusieurs autres librairies d'offrir à la foule le tout ou partie des œuvres du poète autrichien. De ces éditions variées, les deux que nous avons sous les yeux se recommandent à des titres divers.

La « Deutsche Verlags-Anstalt » s'est adressée, pour présenter Grillparzer au grand public, à M. Minor, professeur à l'Université de Vienne. L'auteur connu du traité de métrique, de la biographie de Schiller et du récent commentaire de *Faust* s'est à diverses reprises occupé de Grillparzer, notamment dans une étude sur l'*Aïeule* et la tragédie fataliste, et dans une autre sur *Weh dem, der lügt*. Son introduction à l'édition des œuvres du poète est succincte et substantielle. Elle raconte, dans une première partie, les faits principaux de la vie de Grillparzer, sa carrière de fonctionnaire, ses difficultés avec la censure, l'histoire de ses pièces, son roman avec Catherine Frœhlich. Une deuxième partie est la reproduction du panégyrique prononcé le 15 janvier 1891 à l'Université de Vienne, lors de la célébration du centenaire du poète. Dans des pages brillantes, M. M. rappelle le milieu politique et social où s'est développé le talent de Grillparzer ; il explique pour quelles raisons cette nature s'est repliée sur elle-même, amoureuse de solitude, hostile aux ambitions vastes, effrayée par l'action, et portée par là même à décrire le monde intérieur de l'âme ; il nous montre en Grillparzer un des représentants les plus typiques du tempérament autrichien, sans que cependant ces dispositions spéciales le détournent du grand art classique qui saisit toute la vérité humaine.

L'édition elle-même n'est pas complète. Il manque au volume unique de 832 pages qu'elle forme les études historiques, philosophiques, critiques et littéraires contenues dans les tomes XIV à XVIII de l'édition Cotta. Cette lacune est regrettable. On ne connaît pas Grillparzer tout entier, si l'on n'a pas lu, par exemple, les pages sur Metternich ou ses jugements sur Lope de Vega.

L'édition de la librairie Max Hesse présente un caractère tout différent. Elle vise à être aussi complète que possible. Non seulement elle reproduit dans ses seize volumes tout le contenu des vingt

Digitized by Google

volumes de l'édition Cotta, mais elle y ajoute des documents désormais indispensables, c'est-à-dire les *Tagebuchblätter* épars jusqu'ici dans les 2e et 3e volumes du *Grillparzer Jahrbuch*, dans la biographie du poète par Laube, ou dans l'introduction d'A. Sauer à l'édition Cotta. Le maniement des seize volumes est rendu très facile par des tables alphabétiques dressées avec soin, table des matières, table des noms de personnes et de lieux, table des passages où Grillparzer parle de ses propres œuvres.

L'édition est précédée d'une notice de 87 pages faite par M. Moritz Necker qui a, de plus, écrit une introduction spéciale pour les principales œuvres. La notice est le travail d'un homme qui s'est renseigné aux meilleures sources et qui possède pleinement son sujet. Elle présente, comme l'avait fait auparavant, d'une manière plus développée, M. Edouard Castle dans la biographie de Lenau publiée par la même maison, un tableau de l'Autriche de Joseph II et de François II, avec une histoire résumée de la censure, en grande partie d'après les excellents travaux de M. Karl Glossy, et des vaines luttes du libéralisme contre la réaction. L'auteur donne sur la famille de Grillparzer, sur sa jeunesse, sur ses débuts au théâtre des renseignements abondants et précis. Le même souci d'être complet et exact apparaît dans les autres chapitres, habilement groupés, de cette attrayante biographie.

Les études spéciales mises en tête des principales œuvres développent et complètent les indications qui s'y rapportent dans l'introduction générale. Elles racontent et expliquent plutôt qu'elles n'apprécient, quoique M. N. ne renonce pas à donner, le cas échéant, son jugement qui est celui d'un esprit réfléchi et d'un homme de goût. Il préfère constater l'accueil fait aux pièces par le public et par la critique. Il a surtout soin de reproduire, en tête de chacune d'elles, l'opinion qu'en avait Grillparzer lui-même.

Grâce à ce luxe de renseignements, auxquels s'ajoutent plusieurs portraits et fac-similés, grâce aux soins apportés à l'exécution typographique, l'édition de la maison Hesse tiendra dignement sa place à côté de l'ancienne édition Cotta. Les admirateurs de Grillparzer salueront avec joie une publication qui rend la totalité de l'œuvre du poète accessible à tous, en l'entourant de tout ce qui est nécessaire pour en avoir la pleine intelligence.

A. Ehrhard

Juan Agustin Garcia (hijo). **La Ciudad Indiana.** (Buenos Aires, desde 1600 hatas mediados del siglo xviii). Buenos Aires, Angel Estrada, 1900, in-8°, 375 pages.

Ce livre est d'un disciple hispano-américain de Fustel de Coulanges et de Taine, qui s'est proposé d'appliquer leurs méthodes à l'étude du développement d'une Cité Indienne. En l'espèce c'est de

Digitized by Google

Buenos Aires qu'il s'agit, depuis sa fondation jusque vers la seconde moitié du XVIIIe siècle, l'auteur n'ayant pas abordé la période qui forme pour ainsi dire préface à la révolution et à la guerre de l'indépendance. M. Garcia ne s'est pas attaché à nous faire l'histoire de la capitale argentine en s'astreignant à respecter l'ordre chronologique et peut-être même un peu moins d'incertitude à cet égard eût-il été souhaitable. Mais ce qu'il a voulu nous offrir, c'est une série de tableaux visant à nous donner une représentation animée de la vie de Buenos Aires sous le régime espagnol. Il a donc étudié la ville et la campagne avoisinante, les affaires, le commerce, la famille, la progression de la fortune publique et privée ; il a démonté pour nous les rouages compliqués de l'oppressante machine administrative ; enfin il nous a montré le rôle autoritaire joué par l'Eglise avec des résultats parfois imprévus au point de vue du progrès et de la civilisation. Peut-être y aurait-il eu lieu de fouiller un peu plus cette œuvre et nous nous étonnons de son insuffisance en ce qui touche à l'éducative et l'instruction, si peu avancée à cet égard qu'ait été la colonie à l'époque envisagée. Néanmoins il y a dans ce travail une tentative originale, qui mérite d'être louée et sur une de ces contrées, de l'Amérique espagnole, encore si imparfaitement étudiées, le livre de M. Garcia nous ouvre des aperçus d'un très réel intérêt.

H. L.

Bernard DE LACOMBE. **Talleyrand, évêque d'Autun,** d'après des documents inédits. Perrin, 1903. VIII et 302 pp.

Talleyrand fut évêque d'Autun pendant deux ans, de janvier 1789 à janvier 1791. Il ne séjourna à Autun qu'un mois à peine, juste le temps de se faire nommer député de son ordre aux États généraux et il n'entretint avec son diocèse que les rapports les plus lointains. C'est dire qu'étudier l'évêque dans Talleyrand ne peut présenter qu'un intérêt secondaire. Aussi le livre de M. B. de Lacombe est-il en réalité une biographie de Talleyrand depuis sa naissance jusqu'à son départ pour l'Angleterre en 1792.

Bien qu'elle soit faite d'après des documents en partie inédits et notamment à l'aide de volumineux papiers réunis par Dupanloup, cette biographie n'apporte presque rien de nouveau sur le personnage de Talleyrand, rien non plus sur son rôle à la Constituante et sur ses idées politiques. M. B. de L. passe très vite sur les points de son sujet qui auraient pu mériter une étude approfondie, sur la fonction d'agent général du clergé que remplit Talleyrand de 1780 à 1785, sur ses relations avec Mirabeau et avec le parti avancé à la Constituante, sur sa tentative de rapprochement avec la Cour en 1791, sur sa mission à Londres, etc. Bref, son travail donne l'impression d'être superficiel. On

Digitized by Google

y voudrait aussi plus de critique. A tout instant (pp. 136, 137, 143...) M. B. de Lacombe cite la réimpression du *Moniteur* pour le compte rendu des séances de l'assemblée de mai à octobre 1789. Il représente même un curé de l'Autunois lisant ce journal en octobre 1789! S'il avait consulté la *Bibliographie* de M. Tourneux (t. II., n° 10374), il saurait que le *Moniteur* n'a commencé réellement à paraître que le 24 novembre 1789 et que les 93 premiers numéros (du 5 mai au 23 novembre) ont été confectionnés de toutes pièces en l'an IV.

Albert MATHIEZ.

Julien TIERSOT. **Chansons populaires des Alpes Françaises (Savoie et Dauphiné)**. Fort vol. in-4° de 550 p. imprimé rouge et noir et tiré à 1350 exemplaires numérotés. Prix sur Japon 150 francs, sur Chine 100 francs, sur papier vélin 40 fr. François DUCLOZ, librairie savoyarde à Moutiers et librairie dauphinoise à Grenoble, 1903.

En 1895, M. J. Tiersot fut chargé par M. le Ministre de l'Instruction publique d'une mission à l'effet de recueillir les chansons populaires conservées par la tradition dans les Alpes Françaises. Aujourd'hui, en un magnifique volume, qui lui fait grand honneur et aussi à ses éditeurs, il nous offre le résultat de sa longue et minutieuse enquête : soit environ trois cents chansons et chants français et patois — chants historiques ou traditionnels, chansons d'amour et de mariage, pastourelles, chants de mai, chants de travail, danses. Chaque chanson, accompagnée de notes et critiques, a sa musique notée. De plus, en tête de chaque chapitre, M. J. T. a mis une mélodie populaire harmonisée au piano ou la reproduction d'une estampe ancienne, ayant rapport au sujet. Enfin, en appendice, un nombre considérable de fragments ou d'analyses. C'est, on le voit, un travail extrêmement important et dont il y a tout lieu d'être reconnaissant à l'auteur.

Malheureusement, c'est un faux départ. A publier ainsi les chansons d'une région particulière on s'expose à des redites et à des lacunes. Toutes les chansons que donne M. J. T. ne sont point propres à la Savoie ou au Dauphiné : il s'en faut même de beaucoup ; et les comparaisons qu'il en fait avec les autres provinces sont absolument incomplètes. C'est trop ou pas assez. Il est franchement à regretter que ce si beau volume ne puisse pas être le premier d'un « Corpus » de nos vieilles chansons. Pour cela, à l'exemple de Sv. Grundtvig et de Child, il eût fallu prendre successivement chaque chanson en son type le plus pur et en donner, avec toutes les critiques nécessaires, les variantes trouvées dans les différentes provinces. Certes, la besogne eût été grande ; mais, au cas où elle eût dépassé les forces d'un seul, on eût pu la confier à plusieurs constitués en comité et travaillant sur un plan bien déterminé : telle société eût même pu prêter son

Digitized by Google

assistance en invitant ses membres disséminés par toute la France à apporter leur pierre à l'édifice. Et, de cette façon, notre pays eût bientôt possédé un recueil au moins égal à ceux des « Danmarks gamle Folkeviser » et des « English and Scottish popular ballads » ; et l'on eût vu quelles véritables richesses nous possédons sous ce rapport. Je lisais ces derniers jours, dans un ouvrage assez récent sur le Volkslied, que l'Allemagne est le seul pays qui ait conservé l'amour du chant populaire — preuve, dit l'auteur, non sans quelque ingénuité, que ce pays est appelé aux plus hautes destinées ! En ce cas, la France aussi peut se permettre quelques espérances : car on chante aussi dans nos provinces, de moins en moins, j'en conviens ; mais je défie bien les Allemands de nous montrer une ballade plus pathétique que celle de notre « Roi Renaud », ou même des « lieder » plus jolis que tant de nos chansons, « En revenant des noces », par exemple, et la chanson si connue des métamorphoses. Et c'est pourquoi je voudrais que de ce recueil à venir on tirât une anthologie pour nos écoles de campagne, mais franchement, sans pruderie exagérée et sans remaniements fantaisistes. M. J. T. dit quelque part, dans sa Préface, qu'il faut se résigner à ne bientôt plus trouver ces chansons que dans les livres et que le devoir de ceux qui s'y intéressent n'est pas de prolonger leur existence : il ne faut pas que l'étude des anciennes traditions populaires soit un prétexte à la restauration d'un passé aboli. C'est sûr. Mais nombre de chansons ne sont d'aucune époque, parce qu'elles sont l'expression de sentiments qui appartiennent à tous les temps ; d'autres, pour avoir un certain cachet d'antiquité, n'en sont pas moins des manifestations d'un art naïf et vrai qui ne cessera jamais de plaire : et ce sont celles-là, les plus belles tout au moins, qu'à mon avis on devrait faire entrer dans notre domaine classique.

Léon Pineau.

— Si j'écris que le *Catalogue of the Sanskrit Manuscripts in the British Museum* (printed by order of the trustees. London, 1902, gr. in-4° cartonné, viij-262 pp.) est signé du nom de M. Cecil Bendall, je pense que tout sera dit et l'œuvre jugée. Elle comprend toute la littérature sanscrite ordinaire, brâhmanique, profane et bouddhique, et n'exclut que le jaïnisme, dont les documents sanscrits ne sont en général que des commentaires d'ouvrages prâcrits. Le catalogue comporte 559 numéros, ainsi répartis : védisme (66) ; poésie religieuse post-védique (95) ; jurisprudence (50) ; littérature proprement dite, poésie, drame et prose (75) ; philosophie (63) ; grammaire (39) ; lexicographie (31) ; rhétorique et poétique (8) ; prosodie (9) ; mathématiques et astrologie (75) ; médecine (9) ; arts divers (8) ; copies d'inscriptions (7) ; bouddhisme (13) ; additions (13). A chaque manuscrit est jointe la mention de l'édition la plus importante, en sorte que les inédits se trouvent tacitement signalés. Trois index alphabétiques et un index numérique terminent le volume, d'une exécution irréprochable. — V. H.

Digitized by Google

— Sous le titre de *Contributions from the Jaiminîya Brâhmana to the history of the Brâhmana Literature*, IV, *Specimens of verbal correspondences*, etc. (extrait du *Journal of the American Oriental Society*, XXIII, 1902, pp. 325-349), M. Hanns Oertel, professeur à Yale University, qui connaît comme pas un le Jaiminîya-Brâhmana, en publie trois passages, collationnés respectivement avec un passage du Shadvimça-Brâhmana et deux du Çatapatha-Brâhmana. Ce travail de comparaison est destiné, dans la pensée de l'auteur, à préparer la solution de la question de savoir comment s'est constitué le corps actuel des Brâhmanas, et nommément s'il existait antérieurement un stock courant de tradition textuellement fixée où les divers compilateurs ont puisé à loisir. Dès à présent, l'affirmative s'accuse probable; mais le caractère impersonnel et hiératique du texte transmis ne permettra jamais, malheureusement, entre les documents qui le composent, un départ même aussi sommaire et incertain que celui qu'établissent les hébraïsants entre la source élohiste et la source jéhoviste. — V. H.

— M. le comte de Charencey vient, avec grand courage, de tenter une œuvre des plus difficiles. S'inspirant des nombreuses « *Années* » de toutes sortes qui paraissent au bout de l'an, il a lancé une *Année Linguistique* dont le premier volume nous est présenté comme un essai. Ce n'est, en effet, pas encore un succès : le volume qui porte la date 1901-1902, traite des années 1898 et 1899; l'on y voit confondus des articles bibliographiques, des exposés critiques qui peuvent être bons, pris isolément, des revues et de simples listes d'ouvrages, enfin les langues connues et inconnues, la linguistique et la philologie, jusqu'à la pédagogie (écriture des aveugles) s'y mêlent de façon surprenante. De l'indo-européen, du sémitique, du finno-ougrien, du bantou, des familles les mieux reconstituées il n'est pas question; des langues essentielles dans chacun de ces groupes, rien n'est dit. Les langues de l'Extrême-Orient qui ne forment à aucun titre une famille y figurent sur le même pied que le basque. Mais M. de Charencey sait tout cela et si nous rappelons ces défauts de son Année linguistique ce n'est certes point avec la pensée de l'avertir ou de le critiquer; c'est bien plutôt pour en rechercher avec lui la raison. En effet M. de Charencey lui-même indique que le nombre des collaborateurs nécessaires « entraîne d'inévitables retards, de regrettables lacunes », car, dit-il, « nul ne peut se flatter de connaître également bien les idiomes indo-européens, sémitiques, américains, malayo-polynésiens. Et cela est incontestable. Mais ce qui nous paraît singulièrement plus important c'est que tous les idiomes ne dépendent pas également de la grammaire comparée qui seule est objet de science. Toute étude du langage où la stricte méthode linguistique ne règne pas, relève de l'empirisme et doit être rigoureusement écartée. C'est la méthode qui fait l'unité des *Années scientifiques* et leur valeur, c'est aussi la méthode seule qu'il convient de mettre à la base d'une année linguistique, si l'on veut qu'il en paraisse une. Quant aux années littéraires et politiques, elles participent à la fois de la nomenclature et de la dissertation. — K.

— Le cinquième bulletin de l'École américaine d'Athènes se compose d'un rapport sur les vingt premières années de l'École, par M. le professeur Day Thomas Seymour, de Yale University, qui fut président du bureau d'administration de 1887 à 1901 (Bull. of the School of class. Stud. at Athens, V, *The first twenty years of the Amer. Sch. of class.* etc. ; Norwood, 1902, 69 p.). M. S. insiste spécialement sur la nécessité qu'il y a, pour bien connaître la Grèce, de voir le pays et les monuments : « Il vaut mieux connaître la Grèce que ce qui a été écrit sur la Grèce » (p. 19). Il rappelle, après quelques mots sur les premiers voyageurs américains

Digitized by Google

en Grèce, comment l'École fut fondée en 1881, ouverte en 1882, la suite de ses travaux (fouilles à Thoricos, à Sicyone, à Icaria, à Platées, et surtout à l'Héraion d'Argos et à Corinthe), et résume ce qu'elle a donné à la science. Il expose enfin sa situation matérielle, et termine en exprimant le regret qu'aucun membre de l'École ne se soit adonné à l'étude du grec moderne, de ses origines et de son développement. — My.

— Dans les Pitt Press Series de Cambridge, M. W. C. Summers, M. A., assistant lecturer in latin in the Owens College Manchester, vient de donner un *Jugurtha* avec introduction, notes et Index. Le texte, sauf en quelques passages dont la liste est dressée, est celui de Jordan. Pour le commentaire, M. S. a surtout puisé dans Fabri et dans Jacobs Wirz. M. S. accepte les derniers travaux de Wirz et, pour les chapitres qui manquent dans les *mutili*, il prend comme base ses cinq manuscrits. Tout cela peut après tout se défendre. Petit livre clair, sobre, consciencieux. — É. T.

— M. Franz Rohde, élève de M. Ludw. Jeep, vient de soutenir à Königsberg une thèse dont voici le titre : *Cicero quæ de inventione præcepit, quatenus secutus sit in orationibus generis judicialis* (172 p.). M. R. rapproche la pratique des préceptes de Cicéron dans les diverses parties du discours : exorde, narration, division, confirmation, réfutation. Auparavant un chapitre sur les « constitutions » ; à la fin un autre sur les thèmes généraux (*loci*) qui doivent être développés dans les diverses constitutions. Le latin est clair et élégant. Je n'ai relevé que quelques lapsus ou fautes d'impression sans grande importance. — É. T.

— La librairie Loescher, de Turin, inaugure une collection de vocabulaires spéciaux pour les classiques grecs et latins, par un Dictionnaire de César de MM. M. Chicco et G. Ferrari, professeurs au Gymnase D'Oria à Gênes (in-8°, 283 p., 3 l.). On a gagné de la place par la suppression des textes douteux, et aussi des noms de personnes, de peuples, de pays, etc. D'ailleurs, le sens est donné, ainsi que toutes les constructions exceptionnelles, mais non toutes les références. Les textes sont souvent ramenés à une forme simple. Il est clair qu'il s'agit d'un livre destiné uniquement aux élèves. Le texte est fondé sur l'édition critique de Ramorino (Lœscher, 1890). Comment l'index bibliographique cite-t-il de Teuffel la 2° édition ? Pourquoi le Vercingétorix de Jullian est-il omis ? Et de même rien des éditions de Meusel et Kübler. Par contre, que vient faire cette étude sur la tactique romaine de 1783 ? P. vi : écrire *Le*breton et *syn*taxis ; p. iii, l. 9 : Te*n*cterorum etc. — É. T.

— M. Allain a terminé son Pline (Fontemoing) ; trois grands in-4° de 600 et 700 p. et un quatrième volume de tables de 200 pages. Voilà Pline copieusement célébré. Peut-être cette façon de l'être eut-elle été de son goût ; car il se demandait si l'abondance n'était pas la première qualité de l'orateur. Il est vrai qu'il n'occupe pas ici toute la place, tant s'en faut. Le titre de l'ouvrage aurait été plus justement : « *Autour de Pline* » ; et plutôt que d'énumérer toutes les choses dont parle M. A., on eût plus vite fait de dire ce qu'il omet. Mais il aime son sujet ; il s'épanche familièrement avec le lecteur ; il voudrait lui communiquer son goût des lettres ; souhaitons-lui donc un bon succès. — É. T.

— Nous avons reçu de Philadelphie une thèse de stilistique ou autrement de statistique en grammaire latine qui porte en tête le nom de Mlle Mary Helen Ritchie : *A study of conditional and temporal clauses in Pliny the younger* (Civil printing company, 1902, 57 p. in-8°). Elle paraît faite avec grand soin. Mais forcément, ce qui frappe ici, n'est pas tant le sujet ou la méthode que le sexe de

Digitized by Google

l'auteur. Notez que Mlle Mary Ritchie, d'après la Minerva, est secrétaire d'un collège de Pensylvanie (École supérieure pour demoiselles) dont le personnel est presque entièrement féminin. — É. T.

— Deux discours de rentrée dont il suffit de mentionner les sujets : l'un de M. Th. Zielinski (Saint-Pétersbourg), *Rom und seine Gottheit* (32 p.) (inspiré par le livre de G. Wissowa); l'autre de M. Kaerst (de Leipzig; ce professeur vient de publier une histoire de l'hellénisme) : *Die antike Idee der Oekumene in ihrer politischen und kulturellen Bedeutung* (34 p.). Le dernier discours a été revu et il est suivi ici d'une quarantaine de notes.

— L'ouvrage de M. A. Lefèvre, *Germains et Slaves* (T. VIII de la bibliothèque d'Histoire et de Géographie universelles, Paris, 1903, Schleicher et Cie. Un vol. de 320 p. avec 15 fig. dans le texte et un atlas de 32 cartes. Pr. 3 fr. 50) est divisé en deux parties. Dans la première, l'auteur passe en revue les divers renseignements que nous a conservés l'antiquité classique sur les Germains primitifs ; puis, il étudie successivement les Germains de Tacite et ceux des invasions; après quoi il résume leur mythologie et la légende épique. Sur le même plan, mais d'une façon plus rapide encore, la deuxième partie est consacrée aux Slaves et aux Finnois. Si M. Lefèvre n'a voulu que faire œuvre de vulgarisateur, son livre intéressera plus d'un lecteur curieux. Autrement, au point de vue scientifique, il y a des lacunes et quelques erreurs. Il y aurait aussi des observations à faire à propos de certaines interprétations. Je n'en veux donner qu'un exemple. Quand Sigurd (p. 130), posté dans un trou, attend Fafnir pour le frapper : sans doute, dit M. Lefèvre, c'est le soleil enveloppé d'un nuage. Autant que personne je suis convaincu qu'effectivement nous devons voir en Sigurd un héros solaire; mais, c'est par des explications comme celle-là qu'on risque de rendre une théorie ridicule. Ce thème du héros ou dieu luttant contre le dragon une fois trouvé, les détails du combat seront empruntés à la vie réelle et non point imaginés : Sigurd se cache dans un trou pour attendre le monstre, tout simplement parce que c'est ainsi que procèdent les Primitifs pour tuer les grands fauves. — Léon Pineau.

— C'est une excellente idée qu'ont eue MM. Andreas Heusler et Wilhelm Renisch (*Eddica minora*. In-8°, Dortmund, Rehfus, 1903, cx-160 p.) d'extraire des sagas et autres ouvrages en prose les poèmes ou fragments de poèmes apparentés à l'Edda et de les avoir réunis en un volume : on ne peut qu'en être reconnaissant aux deux érudits. Chacun des vingt-cinq morceaux qu'ils nous donnent dans cette édition, très soignée typographiquement, est précédé d'une introduction qui en explique les sources et en indique la place dans la littérature nordique. Le tout est suivi d'un index des noms propres et d'un glossaire, qui constitue un utile supplément à celui de Hugo Gering. Les *Eddica minora* sont indispensables à quiconque s'intéresse à la vieille littérature du Nord. — L. P.

— Le volume que Jessie L. Weston publie sous le titre *The three Day's tournament. A Study in Romance and Folk-Lore* (Londres, David Nutt, 1902. Petit in-8° de xi-59 p.) est le XVe de la « Grimm Library », la jolie et si intéressante collection éditée par M. D. Nutt, et en réalité un appendice au vol. XII, *The Legend of Sir Lancelot du Lac*. L'auteur y apporte de nouveaux arguments à l'appui de sa théorie sur l'évolution des légendes arthuriennes. Je crois qu'il est difficile de ne pas souscrire à son assertion : que ces légendes ont dû avoir une longue période de développement avant de devenir le thème favori de toute une époque littéraire. Il convient donc d'être extrêmement prudent dans leur critique, et, bien loin de s'en tenir aux sources écrites, il est indispensable d'interroger la

Digitized by Google

tradition orale : c'est peut-être encore elle qui fournira les plus curieux éléments à la solution des difficiles problèmes qu'elles soulèvent. — L. P.

— Un tout jeune homme qui porte un nom illustre, M. Paolo d'Ancona, vient de faire tirer à part un article qu'il avait donné à la Revue l'*Arte* (Ann. V, fasc. 5-12) sur *les représentations allégoriques des arts libéraux durant le moyen âge et la Renaissance*. Il en montre le rapport avec les opinions de nos ancêtres sur le système planétaire et il les suit chez les différentes nations dans les tableaux, les sculptures, les enluminures. C'est aux spécialistes qu'il appartient d'examiner son travail. Nous nous permettons seulement de le leur signaler parce que si en général les débutants italiens ont dès la première heure une bonne méthode d'investigation, il n'est pas très fréquent de les voir choisir un sujet qui embrasse une longue période de temps ; et ils en gardent quelquefois une timidité qui les suit toute leur vie. Plusieurs savants italiens ont signalé ce danger. C'est un bon signe chez M. Paul D'Ancona d'avoir su trouver une question à la fois assez limitée et assez étendue pour que son ouvrage ne fût pas de la témérité. — Charles Dejob.

— L'énigme dantesque dont M. E. Sicardi entreprend de donner la solution, après tant d'autres, dans la *Rivista d'Italia* (*Un Enimma dantesco*, août 1902; *Ancora per la spiegazione di un enimma dantesco*, octobre) est celui du « piè fermo » (*Inf.* I, 30). Selon ce commentateur sagace le mouvement représenté par ce vers trop fameux ne devrait pas être expliqué par la configuration du sol où s'avance le poète, mais par les dispositions morales, par l'hésitation, la crainte avec laquelle Dante va au devant de difficultés certaines ; cette hésitation est traduite par la démarche : seul le pied posé à terre est immobile, solidement appuyé, fixé au sol ; l'autre, qui est levé, n'ose s'abaisser, il tâtonne, il cherche timidement un point d'appui, et ces incertitudes se renouvelant à chaque pas donnent à la démarche un caractère particulier qu'exprime le vers tant discuté. Interprétation ingénieuse, dont il faudra tenir compte. — H. H.

— Le même critique consacre une note fort intéressante au sonnet de Pétrarque *Mai non vedranno le mie luci asciutte* que l'on considère généralement comme adressé à l'évêque de Lombez Giacomo Colonna (*Fanfulla della domenica*, XXIV, n° 24) : ce sonnet n'aurait jamais été écrit pour ce prélat, mais roulerait, comme tant d'autres, sur les chagrins amoureux du poète après la mort de Laure. La démonstration de M. Sicardi, qui se heurtait à quelques difficultés sérieuses, parait en triompher victorieusement. — H. H.

— Le succès avec lequel a été accueilli l'élégant volume destiné au grand public, dans lequel M. Karl Brandi a évoqué les plus beaux souvenirs de l'art et de la littérature à l'époque de la Renaissance italienne, est parfaitement justifié ; la première édition, que la *Revue critique* avait signalée (septembre 1900, t. 50, p. 238), a été épuisée en deux ans ; une seconde édition vient de paraître (*Die Renaissance in Florenz und Rom ;* Leipzig, Teubner, 1903, x-265 pages), en tous points semblable à la première, bien que soigneusement revue par l'auteur. — H. H.

— A l'occasion du mariage récent d'un homme politique italien (*Nozze Galimberti-Schanzer*, octobre 1902), M. Adolfo Cinquini a publié dix-neuf lettres inédites, extraites d'un manuscrit de l'Ambrosienne, écrites par l'humaniste Pier Candido Decembrio ou à lui adressées. Les traits principaux de la physionomie de Decembrio, et sa vie agitée sont résumés dans les pages sobres et claires de l'introduction ; M. C. y fait ressortir l'intérêt qu'il y aurait à publier intégrale-

Digitized by Google

ment, à classer et à commenter cette correspondance, comme on l'a déjà fait avec tant de bonheur pour quelques autres correspondances du xve siècle ; et en attendant ce grand travail, qu'il nous donnera peut-être lui-même, M. C. fournit quelques renseignements bibliographiques précieux. L'appendice notamment, où il donne la bibliographie des lettres déjà publiées de Decembrio, est une fort utile contribution à l'œuvre plus vaste que M. C. souhaite de voir entreprendre. — H. H.

— Sous le titre général de *Quellen und Forschungen zur Geschichte Savonarolas*, M. J. Schnitzer publie un premier fascicule contenant les relations de la mort de Savonarole, et des événements qui l'accompagnèrent, composées par Bartolomeo Redditi et Tommaso Ginori (Munich, 1902, in-8°, 108 pages). La relation du notaire florentin B. Redditi, dont la personnalité est peu connue, mais qui fut certainement un des plus chauds partisans du moine de Saint-Marc, est assez développée (p. 37-84) malgré son titre modeste de « Breve compendio o sommario », et présente un réel intérêt qui en justifie la publication. Dans une solide introduction, M. S. en a analysé et discuté attentivement les données, en même temps qu'il a fourni quelques explications sur la façon dont il en a établi le texte. Moins importants, mais curieux à plus d'un égard, sont les extraits du « Libro di debitori e creditori e ricordanze » de Tommaso Ginori (p. 94-104), un indécis cette fois, qui ne savait que croire au milieu de tous les récits contradictoires qui circulaient ; après avoir rapporté une version défavorable à Savonarole, il barre toute une page de son journal, et fait amende honorable, en sorte que la bonne foi tout au moins de ce témoin nous le rend sympathique. Ces textes sont publiés par M. S. avec un soin qui va jusqu'à la superstition dans le respect des graphies des manuscrits ; ce scrupule n'est-il pas fort exagéré lorsque l'éditeur a sous les yeux — et c'est le cas pour la relation de B. Redditi — des textes postérieurs d'un siècle ou même davantage à l'époque où l'auteur écrivait ? Quel intérêt y a-t-il à conserver certaines bizarreries orthographiques — pour ne rien dire de leçons évidemment fautives — qui ne sont certainement pas attribuables à l'auteur ? Pour le *Diario* autographe de T. Ginori, la chose est différente ; encore ne faudrait-il pas outrer une fidélité de transcription qui ne rime à rien, car elle ne répond même pas aux intentions du rédacteur. M. S. proscrit tout accent sur les mots italiens ; c'est son droit ; il nous semble cependant que les Florentins de ce temps distinguaient en général *è*, verbe, de la particule *e*, et il est assez fâcheux qu'il ait renoncé systématiquement, lui, à les distinguer ; il s'obstine à écrire en un seul mot *aore*, sans détacher la proposition du substantif ; dans quel intérêt ? Il imprime *megliol a* pour *meglio la* (p. 104, peut-être n'est-ce qu'une faute d'impression ? elle ne serait pas la seule), et conserve religieusement la forme *Jeronimo Farinarola* (p. 101) pour désigner le fougueux dominicain ! Comme il ne s'agit pas d'un *testo di lingua* à publier diplomatiquement, mais d'un document historique, destiné à être consulté par des savants qui ne sont pas tous nécessairement familiers avec l'idiome florentin, il aurait peut-être été bon de leur en faciliter le plus possible l'intelligence ; dans ce but on pouvait, sans trahir personne, écrire *uno* toutes les fois que Ginori a employé le signe *1°* ; pour beaucoup de lecteurs non prévenus, ce *1°* qui reparaît obstinément au milieu des phrases, fera l'effet d'une devinette. — H. H.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

32101 064248709

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google